



Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (XIème et début XIIème siècles)

Marion Provost

► To cite this version:

Marion Provost. Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (XIème et début XIIème siècles). Histoire. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2014. Français. NNT : 2014BOR30066 . tel-01207852

HAL Id: tel-01207852

<https://theses.hal.science/tel-01207852>

Submitted on 1 Oct 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Bordeaux Montaigne

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT EN HISTOIRE DE L'ART MÉDIÉVAL

**Les mutations de l'architecture
religieuse romane dans les anciens
diocèses de Bordeaux et de Bazas (XI^e
et début XII^e siècles)**

Marion PROVOST

2014

**Sous la direction de Philippe ARAGUAS
et la codirection de Christian GENSBEITEL**

Membres du jury

Philippe Araguas, Professeur, Université Bordeaux Montaigne.

Gerardo Boto Varela, Professeur, Université de Gérone.

Isabelle Cartron, Professeur, Université Bordeaux Montaigne.

Quitterie Cazes, Maître de Conférences, Université Toulouse Jean Jaurès.

Christian Gensbeitel, Maître de Conférences, Université Bordeaux Montaigne.

Christian Sapin, Directeur de recherche au C.N.R.S., Université de Bourgogne.

Membre expert invité

Daniel Prigent, Docteur en Histoire de l'Art et Archéologie du Moyen Âge, Service archéologique départemental de Maine-et-Loire.

VOLUME 1

Unité de rattachement

IRAMAT-CRPAA (UMR 5060)

Institut de Recherches sur les ArchéoMatériaux-

Centre de Recherche en Physique Appliquée à l'Archéologie

Maison de l'archéologie

Université Bordeaux Montaigne

8 Esplanade des Antilles

33607 PESSAC

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Résumé

Cette thèse tend à mettre en lumière l'émergence de l'architecture romane et de ses formes, dès le XI^e siècle, ainsi que les mutations qui sont intervenues au tournant du siècle suivant, dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas. Ces recherches s'inscrivent dans le cadre d'un programme plus vaste, qui englobe la partie méridionale de l'ancienne Aquitaine. Il s'agit de mettre en exergue les transformations ayant eu lieu lors de cette période charnière, à savoir le passage de formes parfois dites « archaïques » à celles qui témoignent d'un art roman épanoui, en essayant de comprendre les choix des bâtisseurs de ce temps, ainsi que les influences ayant présidé à leurs réalisations. Cette approche considère à la fois une série d'édifices modestes qui ont permis de réaliser un corpus de référence, dans lequel s'inscrivent aussi les monuments bordelais de plus grande importance, tels que les églises Saint-Seurin et Sainte-Croix ou la cathédrale Saint-André. Nous tentons de porter un regard nouveau sur les édifices inventoriés dans la région, en nous intéressant non seulement au style mais aussi aux techniques, afin d'en renouveler l'approche. A cet effet, les matériaux et leur mise en œuvre ont été pris en considération et quelques méthodes propres à l'archéologie du bâti ont été employées afin d'apporter des éléments supplémentaires à l'analyse. Plusieurs études régionales ont fait l'objet de recherches aux finalités similaires ces dernières années et nous nous inscrivons pleinement dans cette démarche. Nous espérons ainsi développer notre connaissance de la production architecturale romane en Gironde et contribuer à une vision d'ensemble des manifestations de la création au sein de la partie méridionale de l'ancienne Aquitaine.

Mots-clé

Aquitaine, Architecture religieuse, Art roman, Diocèses de Bordeaux et de Bazas, Eglise, Histoire de l'art, Moyen Age, Mutations, XI^e et début XII^e siècles.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Summary

The changes in religious architecture in the romanesque churches of the Bordelais and the Bazadais (XIth - early XIIth centuries).

This thesis aims to highlight the emergence of romanesque architecture in its various forms. It started in the XIth century, as well as the transformations which occurred during the beginning of the XIIth century, in the former dioceses of Bordeaux and Bazas. Our work is part of a larger research program that includes the southern part of the former Aquitaine area. It consists in highlighting the changes that happened during this pivotal period, that is to say the transition from the so-called “archaic” architectural forms to those that exemplify romanesque art in all its glory. We will try to understand the choices made by the builders at the time and the influences that guided these choices. Our approach will consider a set of modest buildings which will allow us to form a reference corpus, but also some of Bordeaux’s greatest monuments like the churches of Saint-Seurin and Sainte-Croix, and obviously the cathedral of Saint-André. We will try to take a fresh look on the buildings listed, by taking into consideration not only the style but also the building techniques employed, in order to renew the approach, thanks to an analysis grid of buildings. For this purpose, materials have been taken into consideration. Several regional studies have been the subject of similar research in the last few years, and we are fully involved in this approach. We hope, therefore, to improve our knowledge of romanesque architecture in Gironde, and to contribute to an overview of this type of construction in the southern part of the former Aquitaine area.

Keywords

Aquitaine, Art history, Changes, Church, Middle Age, Religious architecture, Romanesque art, Dioceses of Bordeaux and Bazas, XIth and early XIIth centuries.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Avant-propos en forme de remerciements

Je tiens à témoigner ma profonde gratitude aux personnes qui m'ont apporté leur aide et leur soutien au cours de ces quatre années de doctorat.

Tout d'abord, je souhaite remercier mes directeurs de recherche, Christian Gensbeitel et Philippe Araguas, qui m'ont proposé ce sujet passionnant, m'ont fait bénéficier de leur expérience et leurs conseils, et m'ont accordé leur confiance, notamment en me remettant une charge d'enseignement pendant ces trois dernières années universitaires. Que les membres de ce jury soient également remerciés, Mme Isabelle Cartron, Mme Quitterie Cazes, M. Gerardo Boto Varela, M. Christian Sapin et M. Daniel Prigent, qui m'a enseigné les méthodes de la métrologie et des notions de statistique à l'occasion d'un stage à Angers, notamment. Je souhaite également préciser que ce travail a bénéficié d'un financement de la Région Aquitaine.

Ma présence au sein d'un laboratoire dédié plus particulièrement à l'archéométrie m'a aussi permis de bénéficier d'un cadre de travail idéal et d'une atmosphère de recherche stimulante. Merci ainsi à Pierre Guibert, directeur de l'équipe bordelaise de l'IRAMAT-CRPAA et à Claude Ney, pour leur soutien et leur aide au long de ce doctorat, que ce soit à l'occasion de missions sur le terrain comme au Nizan en 2011 que pour l'organisation et la gestion sans lesquelles ces travaux ne pourraient voir le jour. Merci à Pierre Selva, François-Xavier Le Bourdonnec et Françoise Petit pour les questions techniques et administratives, ainsi qu'aux autres membres du laboratoire. Un grand merci aussi à Anna Gutierrez qui m'a apporté nombre d'informations et de renseignements complémentaires pour la thèse et avec qui j'ai eu de passionnantes discussions sur les matériaux. Je n'oublie pas aussi l'aide de Jérémy Hénin, étudiant du Master M.P.C.A. à l'université Bordeaux Montaigne, qui a souhaité effectuer à mes côtés un stage de deux semaines sur le terrain, en juillet 2012, ni celle de Baptiste Vergez, étudiant en Master à l'Ecole du Louvre, que j'ai accompagné sur le terrain lors de ses travaux de Master sur les églises du canton de Grignols, et qui m'a en retour apporté des renseignements qui concernent ces édifices dont certains sont inclus dans le

corpus de la présente thèse. Merci également à Clément Coutelier (Ausonius) de m'avoir aidée à scanner les plans et conseillée pour réaliser cartes géoréférencées, ainsi qu'à Pierre Machut.

Ce travail de recherche n'aurait pu être réalisé sans de nombreuses collaborations. Merci également à Stéphane Büttner qui nous a accompagnés sur le terrain lors d'une opération au Nizan en 2011, afin de réaliser l'analyse des mortiers prélevés dans l'église, de même qu'à Sophie Blain pour son aide apportée lors de cette mission et quelques échanges ultérieurs. Merci à Jérôme Mercier qui a réalisé les différents relevés de cette dernière église et que j'ai eu l'occasion d'assister par la suite dans la réalisation de quelques coupes de la basilique Saint-Seurin en 2012. Mes remerciements vont aussi à Mme Michelle Labrousse, maire du Nizan, qui a accueilli avec enthousiasme le projet de reprise de l'étude de l'église et a toujours facilité nos démarches. J'adresse aussi ma gratitude à M. l'abbé Negré, retiré à Loupiac, d'avoir eu la gentillesse de me recevoir afin d'évoquer ses souvenirs concernant l'église du Nizan et les restaurations qu'il y a effectuées dans les années 1950.

Durant ces années, j'ai eu l'occasion de bénéficier de l'expérience de nombreux professionnels. Je remercie Pierre Régaldo- Saint-Blancard et Dominique Peyre, et plus généralement la D.R.A.C. Aquitaine de m'avoir permis de bénéficier d'un modèle 3D pour mieux comprendre les relations qui unissent la crypte et le chevet de l'église de Saint-Christophe de Baron. Ce modèle a été réalisé par Pascal Mora (Archéotransfert) que je remercie aussi vivement. Merci à Juliette Masson dont l'aide a été précieuse lors du relevé de l'arcature du chevet de cette église, lors d'un hiver rigoureux, ainsi qu'à Yannick Lefrais qui m'a aidée à concevoir un système de sécurité pour cheminer sur les voûtes de l'église. Je profite de cette occasion pour adresser mes remerciements à la municipalité de Baron et en particulier M. Le Blond du Plouy, maire de la commune, ainsi que les secrétaires qui m'ont toujours réservé le meilleur accueil lors de cette campagne de travaux. Merci à M. Della Libera ainsi qu'à M. Papin d'avoir autorisé et installé un système de sécurité afin que je puisse réaliser le relevé de la face interne orientale du premier étage de la tour-porche de Saint-Seurin. Que M. Guez, vicaire de Saint-Seurin soit aussi remercié, ainsi qu'Anne Michel avec qui j'ai eu une discussion

très intéressante dernièrement sur la basilique, que j'aimerais poursuivre. Merci à Hervé Gaillard et Xavier Charpentier de m'avoir initiée à l'archéologie lors des sondages menés à Gironde-sur-Dropt en 2011 et lors de quelques autres campagnes comme à Saint-Martin-l'Astier. Merci aussi à Sylvain Aumard et Jean-Luc Piat pour les conseils et renseignements qu'ils m'ont donné lors de nos rencontres, ainsi qu'à M. Michel Goutal et Mme Rosalie Godin qui ont aimablement accepté la reproduction de photographies et de coupes provenant de leurs travaux. Merci à MM. Lemaître et Leroy de m'avoir permis d'accéder à l'échafaudage installé sur la façade de la cathédrale Saint-André de Bordeaux en 2012.

Mon intérêt pour les matériaux et leur mise en œuvre grandissant, je me suis intéressée de plus près à ces questions. Aussi, ma gratitude va à Thierry Grégor, pour nous avoir fait bénéficier de son expérience, notamment en nous accueillant en Charente avec Christian Gensbeitel, Maria Tevesz et Anna Gutierrez pour expérimenter la taille de la pierre, puis pour être venu sur le terrain en Gironde au mois de juillet dernier. Merci aussi d'avoir participé à la relecture de la thèse. J'adresse aussi ma reconnaissance à Jean-Claude Leblanc de nous avoir accompagnés à plusieurs reprises sur le terrain dans l'Entre-deux-Mers et le Bazadais, pour observer les parements des églises girondines, et nous avoir fait découvrir plusieurs carrières dont les anciennes exploitations souterraines et à ciel ouvert de Piquepoche à Frontenac en juillet dernier. Merci également à Michèle Caro et Laurent Londeix de m'avoir accompagnée sur le terrain pour faire des observations en ce qui concerne la géologie des matériaux employés, notamment à Grignols et dans la tour-porche de Saint-Seurin de Bordeaux.

Bien sûr, lors des nombreuses visites d'églises, j'ai rencontré nombre de personnes que je souhaite remercier : M. Bernède, qui m'a accueillie à deux reprises sur sa propriété où se tient la *villa* gallo-romaine de Loupiac, M. Latapie, à qui appartient l'église de Postiac, ainsi qu'au propriétaire de l'église d'Aubiac à Verdélais. Bien sûr, la liste des municipalités et des paroissiens détenteurs de clefs serait longue : je leur adresse toute ma gratitude, notamment à M. Girard à Cornemps-, qui m'a réservé le meilleur accueil lors de mes travaux sur place.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Merci aux services universitaires et notamment au personnel des bibliothèques, je pense notamment à Mme Françoise Arduino, ainsi qu'aux services de documentation de la D.R.A.C. Aquitaine au chef de la bibliothèque du Service de l'Inventaire, ainsi qu'à Mme Sandra Boussaguet et Mme Rose-Lise Bouyssou, aux services des Archives départementales de la Gironde et des Archives municipales de Bordeaux.

Au terme de ces remerciements, j'aimerais également exprimer toute ma gratitude à des professeurs qui ont marqué mon cursus et à qui je dois aussi un peu la réalisation de cette thèse. Merci donc à M. et Mme Jacky et Michelle Landré, M. Jean-Philippe Beaucé, Mme Brigitte Dandrey, Mme Guégand et M. Michel Fauquier.

Merci aux doctorants et docteurs du laboratoire du CRPAA pour leur soutien et quelques belles sorties en Gironde et au-delà, qui nous ont permis de visiter quelques églises sous un angle différent ! Je voudrais saluer Nino, Marine, Nicolas, Pierre, Armel, Laure, Marion et Ziad. Merci à mes amis de longue date, Rim, Florence, Cécile, Auguste, Adeline et Lucie, de m'avoir toujours encouragée depuis des contrées lointaines et pour certains d'entre eux, d'avoir pris le temps de relire des chapitres de mon manuscrit, depuis Brest et Floirac. Ma reconnaissance va aussi à Aurélie Mounier, Aurélie Brodard et Petra Urbanova pour leur aide et leurs encouragements lors des dernières semaines de travail. Merci enfin à Olivier Hubin de m'avoir beaucoup soutenue et aidée pendant les dernières semaines de la rédaction.

Bien entendu ce travail n'aurait pu voir le jour sans un cadre et un soutien familial idéal offert par mes parents, qui m'ont permis de faire les études que je souhaitais et d'engager de grandes aventures depuis le baccalauréat, merci enfin, et surtout, à mes parents Marie-Hélène et Denis Provost ainsi qu'à mon frère Benoît, pour leur aide, leur confiance et leurs encouragements.

Table des matières

Unité de rattachement.....	1
Résumé.....	3
Mots-clé.....	3
Summary	5
Keywords.....	5
Avant-propos en forme de remerciements.....	7
Table des matières.....	11
Indications pratiques.....	15
Abréviations	17
Introduction	21
Enjeux et problématique.....	21
Eléments d'historiographie	22
Méthodologie.....	28
Eléments de géographie, note sur les paysages	33
Contexte historique	37
Territoires et voies de communication : l'héritage romain	37
Pouvoir laïc, Eglise et réforme grégorienne au XI ^e siècle et début du XII ^e siècle..	41
I- PLANS ET VOLUMES.....	53
1. Dispositions générales : volumétrie et organisation longitudinale de l'espace	54
1.1. La nef, <i>quadratum populi</i> , espace le mieux conservé	56
1.1.1. La prédominance du vaisseau unique.....	56
1.1.2. Les nefs aux plans plus complexes, peu nombreuses	58
1.2. La forme du chevet, espace privilégié souvent remanié.....	60
1.2.1. Des chevets hémicirculaires, majoritairement représentés.....	61
1.2.2. Exemples d'essais de structuration de la travée : les chevets à décrochements successifs.....	67
1.2.3. Quelques chevets au plan plus complexe	72
1.2.4. Les chevets à abside inscrite, exemples exceptionnels	74
1.2.5. Des chevets plats problématiques	78

1.2.6.	La question de la travée droite.....	84
1.3.	Mise en perspective	86
1.4.	La délicate question des clochers.....	90
1.5.	Les relations entre des « espaces composites ».....	98
1.5.1.	Le mur diaphragme du chevet de l'église de Saint-Genis-du-Bois : un exemple spécifique de cloisonnement des espaces.....	99
1.5.2.	Arcs triomphaux étroits entre la nef et le chevet	99
1.6.	Une constante, l'absence de couverture sur la nef : un voûtement réservé à l'extrémité orientale.	102
1.6.1.	Des nefs simplement charpentées, dont le souvenir se perpétue dans plusieurs édifices romans entièrement bâtis en pierre de taille	102
1.6.2.	Les chevets, seuls espaces voûtés	105
1.6.3.	Voûtement et acoustique.....	107
II-	LES ELEVATIONS.....	109
1-	Des murs relativement austères et faiblement articulés	109
1.1.	Les fondations.....	109
1.2.	Les murs sans articulation	112
1.3.	Les « contreforts plats », entre nécessité structurelle et tradition constructive?	115
1.4.	La question des arcatures.....	120
2-	Façades d'entrée et portails	131
2.1.	Préambule.....	131
2.2.	De rares ouvertures percées dans le nu de la façade.....	135
2.3.	Des terminaisons occidentales très sobres.....	139
2.4.	Emplacement et forme des entrées : quelles « façades » pour ces édifices de petit appareil?.....	149
2.5.	Les portails en avant-corps à fronton, références à l'architecture antique : une expérience localisée et éphémère.....	156
2.6.	Bilan	160
2.7.	Les fenêtres.....	165
2.8.	Les éléments du décor monumental	246
III-	Les matériaux et leur mise en œuvre.....	255
1.	Préambule : les enjeux de l'analyse du petit appareil.....	255
2.	Un territoire riche en pierres à bâtir : quelques notions de géologie appliqués à la construction	261

3. Carrières.....	267
4. L'emploi de matériaux locaux	270
5. Taille de la pierre et traces d'outils : observations de terrain et expérimentation.....	274
6. Le « petit appareil » de moellons... ..	278
6.1. Un corpus conséquent d'édifices construits en moellons.....	278
6.2. Terminologie.....	281
6.3 La diversité des petits appareils de moellons.....	284
6.4. <i>Quid</i> du moellon de remploi « gallo-romain » ?	288
6.5. Outre le moellon de tradition antique, des « types » d'appareils extrêmement variés.....	311
6.6. Dans quelle mesure la nature du matériau influe-t-elle sur la forme donnée aux blocs de pierre ?	320
6.7. L'emploi différencié des types de pierre : contraintes techniques et hiérarchies : quelques pistes de réflexion.....	325
6.8. Les remplois d'éléments antiques « avérés »	328
6.9. Doulezon : le seul exemple de petit appareil décoratif roman ?	331
6.10. Le rare emploi de la brique.....	332
6.11. Conclusion intermédiaire sur les formes prises par le petit appareil et sa mise en œuvre.....	333
7. Mise en œuvre du petit appareil.....	338
7.1. Appareillages soignés et tri des matériaux : une marque relative d'ancienneté des édifices au sein de la période considérée?	338
7.2. Quelques rares exemples d' <i>opus spicatum</i> et d'appareil disposé verticalement.....	344
7.3. Des parements de moellons peu soignés, témoignant d'un savoir-faire plus empirique : la marque des édifices modestes ?.....	352
7.4. Éléments sur la composition des mortiers : le « liant architectural » ..	354
7.5. Relations entretenues entre le moellon et la pierre de taille.	365
7.6. La mixité des appareils.....	369
7.7. Les prémices de l'emploi de la pierre de taille ?	371
7.8. Conclusion intermédiaire.....	372
7.9. Remarques sur les techniques de construction	373
Bilan et perspectives.....	381
Bibliographie	385

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Indications pratiques

Présentation des volumes

Cet ouvrage comprend trois volumes. Le premier est consacré à la synthèse et contient également la bibliographie générale. Le second volume comporte les notices monographiques, numérotées de 1 à 17 dans l'ordre alphabétique. Ces dernières intègrent les images, la mention des cartes et archives ainsi que la bibliographie propre à chacune des églises étudiées. Le troisième volume consiste en une annexe répertoriant l'ensemble des édifices formant le corpus des édifices inventoriés. Chaque église fait l'objet d'une fiche intégrant des planches de photographies. Ces fiches sont numérotées de 18 à 176 par ordre alphabétique.

Figures et renvois

Les photographies, plans et cartes ont été réalisés par nos soins sauf mention contraire.

L'ensemble des figures est numéroté de façon continue au sein des trois volumes. Ces figures incluent l'ensemble des documents graphiques (cartes, plans, photographies).

Les renvois aux figures sont simples lorsque celles-ci sont situées dans le même volume (Figure 1). Lorsque le texte fait référence à une figure placée dans un volume différent, cette mention est apportée (Figure 365, Vol. 2).

Les renvois aux monographies : « Notice 5 (Vol. 2) » et aux fiches de l'annexe « Fiche 74 » (Vol. 3) sont mentionnés en note de bas de page.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Abréviations

- A.B.F.** Architecte des Bâtiments de France
A.C.M.H. Architecte en Chef des Monuments Historiques
A.D. Gironde Archives Départementales de la Gironde
A.H.G. Archives Historiques de la Gironde
A.M. Bordeaux Archives Municipales de Bordeaux
A.N.R. Agence Nationale de la Recherche
A.S.P.E.C.T. Association pour la Sauvegarde et la Protection des Edifices du Canton de Targon
B.M. Bulletin Monumental
B.R.G.M. Bureau de Recherches Géologiques et Minières
B.S.A.O. Bulletin de la société des Antiquaires de l'Ouest
C.A.F. Congrès Archéologique de France
C.A.R.E. *Corpus Architecturae Religiosae Europaeae*
C.C.M. Cahiers de Civilisation Médiévale
C.L.E.M. Comité de Liaison de l'Entre-deux-Mers
C.N.R.S. Centre National de la Recherche Scientifique
C.R.M.H. Conservation Régionale des Monuments Historiques
C.U.B. Communauté Urbaine de Bordeaux
F.H.S.O. Fédération Historique du Sud-Ouest
I.G.N. Institut national de l'information géographique et forestière (anciennement « Institut Géographique National »)
I.R.A.M.A.T.- C.R.P.A.A. Institut de Recherches sur les ArchéoMatériaux- Centre de Recherche en Physique Appliquée à l'Archéologie
I.S.M.H. Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques
M.A.P. Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine
M.H. Monument(s) Historique(s)
M.S.A.M.F. Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France
S.A.B. Société Archéologique de Bordeaux
S.I.G. Système d'Information Géographique
S.T.A.P. Service Territorial de l'Architecture et du Patrimoine (Bâtiments de France)
S.R.A. Service Régional de l'Archéologie

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

*A mes parents Marie-Hélène et Denis
et mon frère Benoît*

*A ma famille
et à feu mon grand-père maternel,
maçon de son état...*

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Introduction

Enjeux et problématique

Cette thèse s'inscrit dans le cadre d'un programme de recherche de la Région Aquitaine, *Les mutations de l'architecture religieuse romane en Aquitaine au temps de la Réforme grégorienne (fin XI^e - début XII^e siècle)* » dirigé par Christian Gensbeitel. Elle se concentre sur les territoires des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas afin de mettre en lumière l'émergence de l'architecture romane et de ses formes sur ce territoire. Cette démarche s'inscrit pleinement dans le cadre des études menées en la matière ces dernières années, comme l'illustre le colloque de Baume-les-Messieurs (2009) sur le « premier art roman », qui a permis de renouveler nos connaissances sur ce pan de l'architecture, dans des régions où Josep Puig i Cadafalch avait décelé ce qu'il considérait comme étant les premières manifestations de ce style. De la même manière, plusieurs travaux universitaires ont porté sur ce thème ces dernières années dans d'autres territoires, parmi lesquels ceux d'Isabelle Parron¹, de Walter Berry², ou bien encore de Sylvie Ternet³. Par ailleurs, la thèse de Christian Gensbeitel⁴ a constitué l'un des travaux de référence de cette thèse du fait –notamment- de la proximité qui caractérise les édifices de ce territoire voisin.

En Bordelais et Bazadais, les églises qui peuvent être attribuées aux prémices de l'architecture religieuse romane sont pour la plupart d'entre elles de modestes édifices que les réalisations romanes dans leur plein épanouissement ont souvent éclipsés. Elles constituent toutefois la matière de cette étude, que l'on souhaite approfondir à partir de quelques monuments-clé –au titre desquels les églises bordelaises de plus grande envergure que sont la cathédrale Saint-André ainsi que Saint-Seurin et Sainte-Croix.

¹ Isabelle PARRON, *L'architecture religieuse au XI^e siècle dans les diocèses de Maurienne et Tarentaise, pour une nouvelle approche historique et archéologique du bâti*, Université Lumière- Lyon II, Lyon, 1996.

² Walter BERRY, *Romanesque architecture in the rural autunois and the processes of stylistic change*, University of Missouri, Columbia, 1993.

³ Sylvie TERNET, *Les églises romanes d'Angoumois*, Le Croît vif, 2006.

⁴ Christian GENSBEITEL, *L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle*, thesis, [s.l.], 2004.

Nous y cherchons les premières manifestations de l'art roman, au sein d'un processus de gestation qui aboutit au XII^e siècle à l'essor de cet art. Les jalons dont nous disposons sont situés à la fin de notre période, constitués notamment par l'abbaye de la Sauve Majeure, fondée en 1079, dont tout porte à croire qu'elle a été construite au tout début du XII^e siècle. En amont, la chronologie est plus difficile à établir. On dispose toutefois de la récente mise au jour d'un chevet antérieur au XI^e siècle, situé à Gironde-sur-Dropt près de La Réole, sur lequel nous reviendrons à plusieurs reprises au cours de cette étude⁵. Les travaux consacrés aux édifices des régions alentour permettront de disposer de plus de références, puisque l'on cherche aussi à inscrire notre propos au sein d'un panorama plus large.

Eléments d'historiographie

On sait le sort qui fut souvent réservé aux églises de petit appareil, particulièrement lorsqu'elles mirent en œuvre des formes et des dimensions modestes : issues de traditions antérieures à celles qui caractérisent l'art roman arrivé à sa maturité, elles ont ainsi souvent été considérées comme perpétuant d'anciens savoir-faire, synonymes d'archaïsmes et par là-même moins dignes d'être étudiées⁶. Il ne s'agit cependant pas là d'un constat nouveau ni spécifique au territoire étudié : comme le souligna Nicolas Reveyron, « le moellon a longtemps paru un matériau trop pauvre et sa technologie trop simpliste pour qu'on puisse rien en tirer intéressant l'histoire de l'art »⁷. Les églises qui constituent la grande majorité du présent corpus ne dérogent pas à la règle et sont longtemps restées dans l'ombre de monuments plus prestigieux édifiés dans les régions alentour et notamment dans les régions septentrionales telles que le

⁵ Hervé GAILLARD et Christian GENSBEITEL, *Gironde-sur-Dropt (33). Église Notre-Dame. Rapport de sondages*, DRAC Aquitaine, SRA, 2011.

⁶ Ce petit appareil a longtemps été considéré comme étant « sans caractère » (description de l'église de Caudrot par Léo Drouyn, A.M. Bordeaux, 59 S 46, p. 519, 25 mars 1856), ou « bruts et sans intérêt » (Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils (Bordeaux), 1912., p. 271). Les qualificatifs péjoratifs sont légion, qui sont souvent les faire-valoir de l'architecture romane de pierre de taille.

⁷ Nicolas REVEYRON, Tournus, 2002, p. 32.

Poitou, mais aussi des constructions locales du début du XII^e siècle, où se côtoient « bel appareil » et éléments de sculpture nombreux et élaborés, au sein d'ensembles dont le plan témoigne d'intentions ambitieuses et de démarches plus complexes⁸.

Certes, la sobriété des formes déployées dans une majorité d'édifices de petite envergure constitue l'une des explications à cette mise à l'écart d'un pan de la construction médiévale girondine, mais plusieurs églises bâties en pierre de taille retinrent l'attention des archéologues et historiens de l'art, bien qu'elles reproduisent le plan et les formes rencontrées dans des édifices que l'on associe au premier âge roman (Saint-Martin de Mazerat, à Saint-Emilion par exemple). Aussi la question des matériaux, si elle n'a que peu fréquemment été analysée localement avant les années 1970, a-t-elle souvent été l'un des critères du choix des édifices qui furent étudiés. Ajoutons que l'état de délabrement dont plusieurs églises faisaient preuve (et c'est malheureusement encore le cas pour un certain nombre d'entre elles), les réduisant parfois à l'état de ruines, les a aussi desservies. Ce, d'autant qu'à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, « l'architecture moderne » alors en vogue conduisit à les reconstruire tout ou partie⁹, au grand dam des archéologues tels que Léo Drouyn, dont la conscience de la valeur de ce patrimoine les fit s'insurger devant les remaniements plus ou moins fantaisistes, qui frisèrent parfois la métamorphose. Quelques érudits se

⁸ L'ouvrage de Jean-Auguste Brutails, *Les vieilles églises de la Gironde*, qui constitue encore l'une des références en matière d'architecture médiévale pour le département en question, met de côté de nombreux édifices modestes, qui n'ont que rarement fait l'objet de monographies. La partie réservée aux notices d'édifices est en effet principalement consacrée aux églises gothiques et « pleinement » romanes. Lorsque des édifices de petit appareil sont cités, c'est souvent parce qu'ils renferment des éléments sculptés ou des caractéristiques qui les distinguent (reprises postérieures, voûtement...). Ainsi, une monographie est-elle consacrée à l'église de Cars, dont la coupole qui couvre la croisée a retenu l'attention de l'auteur. Celle de Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps) a toutefois été choisie du fait de l'originalité de son chevet et de sa façade occidentale. Enfin, quelques mots sont consacrés au petit appareil constituant la nef des églises de Doulezon, du Haut Langoiran ou de Saint-Georges de Montagne. Il faut cependant souligner que plusieurs lignes sont dédiées aux divers types d'appareils rencontrés dans les églises girondines et à leur mise en œuvre (p.186-187).

⁹ Ainsi, la voûte de la nef de l'église de Baron, reprise dans les toutes premières années du XX^e siècle, témoigne-t-elle des tentatives les plus précoces en Gironde de construction de tels ouvrages en béton armé. L'étude de cette église s'est ainsi avérée particulièrement intéressante du point de vue de l'histoire de l'art contemporain puisqu'il s'agit en l'occurrence très probablement, de l'œuvre des architectes Lamy et Le Coader (on ne dispose que des archives des devis en la matière). [Edouard Lamy (1845-1912), architecte diocésain d'origine rémoise, dessina les plans de la chapelle Saint-Joseph de Reims, dont la voûte emploie déjà le béton armé (1874-1876).]

révoltèrent face à ces pratiques qu'ils jugeaient trop radicales¹⁰, comprenant déjà l'intérêt de ces édifices que l'on réduisit trop souvent à des vestiges ne reflétant pas les innovations alors en œuvre à la même époque, dans d'autres régions¹¹. Plusieurs façades occidentales furent par exemple reconstruites par le Cardinal Donnet (1795-1882), qui leur attribua de hauts clochers pointus et ostentatoires, dont la physionomie contraste avec la grande simplicité des parties qui les prolongent¹². Au XIX^e et au XX^e siècles, en effet, des travaux de rénovation sont menés sur les édifices religieux anciens dont beaucoup tombent en ruines, travaux qui divisent les « anciens et les modernes », ces derniers ne tarissant pas d'éloges¹³ à l'égard de ces entreprises, qui plus est au tournant du siècle dernier. On ne reviendra pas ici sur les exemples de ces reconstructions, à l'image de celles que fournissent les travaux de l'architecte diocésain Paul Abadie¹⁴.

Par ailleurs, les premiers partages des territoires artistiques de l'art roman n'englobaient pas l'Aquitaine pour deux raisons dont la corrélation est évidente : « on laisse ces contrées en dehors des écoles, les unes parce que leur type d'église est très particulier, les autres parce qu'elles n'ont pas de type propre »¹⁵. Chez Lasteyrie, on constate l'existence d'une catégorie « Eglises à coupoles d'Aquitaine », qui ne prend pas le titre d'« école », à l'image des autres régions architecturales étudiées¹⁶. Les deux diocèses qui nous occupent furent ensuite réunis dans une « Ecole d'Aquitaine »,

¹⁰ Voir aussi un article de Jean-Auguste Brutails à ce sujet : Jean-Auguste BRUTAILS, « Note aux Monuments historiques sur les églises de la Gironde », *Revue Archéologique de Bordeaux*, n° 28, 1906, pp. 101-129.

¹¹ Robert de Lasteyrie n'aborde pas vraiment le sujet de l'appareil dans son ouvrage *L'architecture religieuse en France à l'époque romane*, A. Picard, 1929, contrairement à Jean-Auguste Brutails, dans Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, *op. cit.*

¹² Voir à ce sujet ce récent article : Jean-Pierre MERIC, « Faut-il réhabiliter Monseigneur Donnet et ses clochers ? », *Revue Archéologique de Bordeaux*, CIII, 2012, pp. 133-160.

¹³ Entre autres panégyristes, soulignons les ecclésiastiques tels que l'abbé Corbin qui écrivit une monographie sur la cathédrale Saint-André de Bordeaux, où il ne manque pas d'insister en décrivant les bonnes œuvres du cardinal pour « avoir doté le diocèse d'une foule de monuments religieux, les uns créés par [sa] noble initiative, les autres rendus à l'éclat de leurs plus beaux jours ou même enrichis de splendeurs nouvelles », qui ne sont autres que les clochers précédemment évoqués ou bien encore les nefs reprises pour les couvrir d'une voûte. (Raimond CORBIN, *La Cathédrale de Bordeaux: Etude historique et archéologique par un prêtre du diocèse*, Bordeaux, Dupuy, 1864, p. 5.)

¹⁴ Notre propos n'est pas ici de faire (ou refaire) le procès de ces architectes, qui contribuèrent aussi à la « redécouverte du Moyen Âge » et parfois à sa sauvegarde.

¹⁵ Jean-Auguste BRUTAILS, « A quelle école appartient l'Architecture religieuse Girondine », *Revue Archéologique de Bordeaux*, n° 1, 1908, p. 35-36.

¹⁶ Robert-Charles LASTEYRIE DU SAILLANT, *L'architecture religieuse en France à l'époque romane*, *op. cit.*, p. 465.

évacuant les disparités inhérentes à ce vaste territoire dont on ne sait pas bien les contours et dont on a l'impression qu'il constitue en quelque sorte un négatif : l'espace subsistant après découpage de petits ensembles plus cohérents (école poitevine, école auvergnate, école périgourdine, école provençale)¹⁷. Jean-Auguste Brutails, héritier de Robert de Lasteyrie -qui l'était lui-même de Jules Quicherat-, chercha à mettre en exergue une certaine cohérence dans « l'architecture religieuse girondine », réalisa une étude d'ampleur consacrée à ce territoire, ayant pour but de « tent[er] le tableau synoptique de l'architecture religieuse » du Bordelais¹⁸, faisant cependant l'aveu de la complexité : « nous sommes sur les confins de deux écoles, école du Poitou, école d'Aquitaine ou du Languedoc ; nos monuments ne ressemblent pleinement ni à l'une ni à l'autre, parce qu'ils sont éloignés du centre de l'une et de l'autre, et, de plus, l'une de ces deux écoles, l'école d'Aquitaine ou du Languedoc, a une physionomie vague et des traits mal accusés ». Voilà donc le cœur de la difficulté, auquel il choisit de s'atteler dans la thèse qu'il publia en 1912¹⁹. Il fut cependant amené à opérer des choix, qui continuèrent de ranger au second plan les éléments les plus modestes de l'architecture du XI^e siècle, parmi lesquels les édifices construits en petit appareil de moellon. Le point de vue employé par l'auteur, au sein de son ouvrage *Les Vieilles églises de la Gironde* (1912), le conduisit à mettre l'accent sur les édifices ou les parties d'édifices relevant plus particulièrement du XII^e siècle : la série de monographies qui en compose la première partie est sur ce point révélatrice²⁰, car les maçonneries de moellons composant les parements de plusieurs des églises faisant l'objet d'une monographie ne sont que brièvement exposées, voire passées sous silence. Les photographies qui illustrent les pages de l'ouvrage rendent compte de choix similaires, dont les sujets sont plus enclins à l'admiration (portails sculptés, chevets ouvragés en pierre de taille...). Au sein de cette vaste étude, qui n'en reste pas moins une référence en la matière, seuls les édifices pleinement romans sont véritablement pris en considération et mis en valeur, au détriment des constructions qui les précèdent. Quant aux travaux de Léo Drouyn, qui fut

¹⁷ On rencontre encore un découpage analogue dans la collection *Zodiaque* sur l'art roman. Voir à ce sujet : Xavier BARRAL I ALTET, *Contre l'art roman ? : essai sur un passé réinventé*, Fayard, 2006.

¹⁸ Jean-Auguste BRUTAILS, « A quelle école appartient l'Architecture religieuse Girondine », *op. cit.*, p. 33.

¹⁹ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, *op. cit.*

²⁰ Seule une dizaine de monographies concernent des édifices de petit appareil, sur soixante-trois.

parmi les premiers à s'intéresser à l'architecture médiévale girondine, ceux-ci fournissent un témoignage de grande valeur notamment consigné dans les carnets de notes de l'auteur consignés aux Archives Municipales de Bordeaux, qui ont ainsi été une source précieuse d'informations pour cette thèse, nombre d'édifices ayant été remaniés depuis²¹.

L'intérêt porté à ces églises, dont la plupart est très modeste, ne constitue donc pas une nouveauté dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas. Michelle Gaborit²² soutint en 1979 une thèse consacrée à l'étude des *Constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-Ouest*. Cette étude présente le grand avantage de couvrir un large territoire ne comprenant pas moins de cinq départements actuels, soit au duché de Gascogne de la fin du X^e siècle. L'auteur y a esquissé des typologies (étude de l'appareil de pierre, des techniques de construction, des diverses ouvertures, des plans ainsi que des questions volumétriques), avant d'évoquer brièvement les transformations intervenues pendant le Moyen Age, question qui sous-tend l'étude présente. Michelle Gaborit répertoria et étudia ainsi un grand nombre d'édifices où subsistent des parements de petit appareil et mettant en exergue ce type de construction, comme le recommandait quelques années plus tôt Jacques Gardelles²³. Ce dernier s'était en effet intéressé une vingtaine d'années

²¹ Héritier de l'école paysagiste girondine, qui affectionne particulièrement les monuments anciens, il croque nombre d'églises et travaille au projet d'un *Album départemental*, peu après avoir collaboré à la publication de la *Guyenne historique et monumentale*, dont les pages s'illustrent de plusieurs centaines de lithographies. (Alexandre DUCOURNEAU, *La Guienne historique et monumentale*: par m. Alex. Ducourneau ..., P. Coudert, 1842, 510 p.). Puis vinrent nles *Choix des types les plus remarquables de l'architecture au Moyen Age dans le département de la Gironde* (Léonce de LAMOTHE et Léo DROUYN, *Choix des types les plus remarquables de l'architecture au moyen âge dans le département de la Gironde, dessinés d'après nature et gravés à l'eau-forte par Léo Drouyn, texte par L. de Lamothe.... Série 2*, impr. de Vonlatum (Bordeaux), 1845.)

²² Michelle GABORIT, *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1979.

²³ Jacques GARDELLES, « Les vestiges de l'architecture de la fin de l'époque préromane en Gironde (Xe-XIe siècles) », *Revue historique de Bordeaux*, 1959, pp. 253-266. « Jusqu'à ce jour, aucun inventaire n'a été tenté des monuments qui, pouvant dater de la période antérieure au triomphe de l'art roman dans la seconde moitié du XI^e siècle, sont encore en place dans le département de la Gironde. La méfiance, d'ailleurs partiellement justifiée par les affirmations abusives de leurs prédécesseurs [cf. R. de Lasteyrie, 1929], manifestée par les érudits jusqu'à une époque récente devant ces restes très frustes d'architecture enclavés dans plusieurs églises de Bordeaux et de la région, explique leur silence. Mais les résultats des

auparavant aux *Vestiges de la fin de l'époque préromane en Gironde*²⁴, amorçant la réflexion sur le sujet à partir de quelques édifices-clé. Il écrit dans sa thèse consacrée à la cathédrale Saint-André de Bordeaux : «cette pauvreté et cette simplicité sont [...] plus grandes que dans les églises de la vallée de la Loire autour de l'an mille. Ici, pas d'appareils décoratifs, ou seulement bien réguliers, pas de jeux de couleur obtenus par l'insertion régulière de briques en arases ou parmi les claveaux. Les seuls organes de raidissement sont en définitive les contreforts rectangulaires. La même indigence caractérise un certain nombre d'édifices du Bordelais. Beaucoup d'entre eux sont de simples églises rurales dont le mauvais moellonnage peut être un simple archaïsme ou le résultat de l'insuffisance des ressources mises à la disposition des constructeurs. D'autres ont seulement réutilisé les matériaux de proches « *villae* » gallo-romaines²⁵ [...] Ce recul dans l'art de bâtir, qui peut seul expliquer la présence de ces frustes vestiges, a été sensible dans tous les pays de l'Ouest, du Poitou aux rives de la Gironde et même aux Pyrénées, aux alentours de l'an mille, du fait de l'épuisement des ressources au lendemain des invasions ». Ces études fondatrices permirent l'analyse de ces monuments pour eux-mêmes, et non plus comme les témoignages d'un passé peu inventif. Toutefois, ces auteurs que nous venons de citer et dont on se doit de souligner le mérite et l'ampleur de leurs études, sont parfois encore tributaires d'une tradition historiographique régionale, qui tend à être réévaluée, notamment sur le point de convergence que constitue le petit appareil.

La sculpture des débuts de la période romane dans le Sud-ouest de la France a par ailleurs bénéficié d'une étude de Jean Cabanot²⁶. Plusieurs publications de Jean-Bernard Marquette furent aussi consacrées aux églises romanes du Bazadais. Par ailleurs, l'étude de ces monuments est largement redevable aux travaux de Jacques Gardelles et Jacques Lacoste. Il en va de même des travaux historiques de Charles Higounet, et plus récemment de Sylvie Faravel et Frédéric Boutoulle.

recherches menées depuis plus de trente ans dans d'autres provinces, nous permettent d'aborder cette étude avec beaucoup moins de difficultés ».

²⁴ *Ibid.*

²⁵ De plus, en Gironde, on a presque systématiquement rangé le matériau de construction de ces églises dans la catégorie du « petit appareil de remploi gallo-romain ». Nous souhaitons ici prolonger le questionnement à ce sujet.

²⁶ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, Picard, 1987.

Méthodologie

Partant du constat de Jacques Gardelles, tout comme l'avait fait Michelle Gaborit sous sa direction, un inventaire des édifices qui semblent pouvoir relever d'un large XI^e siècle dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas a été premièrement établi, à partir de celui déjà réalisé par Michelle Gaborit qui recensa sur ce territoire près d'une centaine d'églises construites en petit appareil. Par ailleurs, le dépouillement des données du service de l'Inventaire du Patrimoine, ainsi que la prise en compte d'autres études sur les églises médiévales girondines (tels que les écrits de Léo Drouyn ou de Jean-Auguste Brutails, et plus récemment de Jean Cabanot, Jacques Lacoste et Jacques Gardelles). Les parements de moellon, dont il ne subsiste en effet parfois que quelques mètres carrés, dissimulés au bas d'une abside, ou les baies anciennes parfois encore visibles au sein d'un ensemble remanié, pour ne citer que ces exemples, nous semblaient devoir être rassemblés au sein d'un corpus élargi, dont les éléments seraient par la suite analysés, comparés entre eux et lus au regard des productions des régions alentour. Pour ce faire, les églises recensées ont presque systématiquement été visitées, afin de s'assurer ou non de la pertinence de l'inclusion d'un monument au sein de l'inventaire, mais aussi parce qu'une étude des monuments nécessite une approche de terrain répétée. Une série de critères a permis de mettre en œuvre ce projet²⁷. Furent ainsi retenus les édifices comportant des parements de petit appareil de moellons, critère primordial, et combinant souvent à ces maçonneries des éléments que l'on considère comme étant caractéristiques du XI^e siècle : baies à simple ébrasement et linteau monolithe, baies à claveaux bruts et étroits, fenêtres insérées dans des contreforts, gravures ou sculptures en méplat, ou dont les formes géométriques ou les ornements végétaux –parfois l'insertion timide d'une figure humaine- renvoient aux modèles de la tradition. Par ailleurs, les édifices considérés par l'historiographie comme relevant du XI^e siècle -ou plus particulièrement de la période qui voit naître les mutations que l'on souhaite éclairer- ont été pris en considération, comme l'église de Parsac (Montagne),

²⁷ Voir, notamment, à ce sujet, la thèse de Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

bien que cette dernière soit entièrement construite en pierre de taille²⁸.

Cet inventaire et les visites de terrain qui l'ont suivi, ont ensuite permis de constituer le corpus de la thèse proprement dit. Plus de 170 édifices ont ainsi été repérés au sein des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (Figure 4). Des choix ont dû être réalisés, qui ont permis de conserver dix-sept édifices dont l'étude a été plus approfondie, parmi lesquels les édifices de plus grande envergure que sont Saint-Seurin et Saint-André, ainsi que Sainte-Croix de Bordeaux (pour laquelle l'étude a été réalisée de manière plus indirecte du fait de l'inaccessibilité de certains parements, notamment). Pour ce qui est des églises qui n'ont pas fait l'objet d'une monographie, seules les caractéristiques principales ont été relevées, sans qu'une analyse plus fine ne puisse être entreprise pour chacune d'entre elles. On a ainsi souhaité combiner deux démarches parallèles : l'une consacrée à certains édifices ciblés, permettant d'affiner le regard sur les éléments témoignant du processus de mutation caractérisant les débuts de l'architecture romane ; l'autre considérant plutôt le panorama d'ensemble des productions de cette période, afin d'essayer de réaliser le « va-et-vient entre l'analyse et la synthèse » dont Eliane Vergnolle a souligné la nécessité²⁹.

Au regard classique de d'historien de l'art, il est paru indispensable d'intégrer un certain nombre de méthodes propres à d'autres disciplines, afin d'élargir et d'enrichir leur analyse autant qu'il en est possible. Plusieurs techniques propres à l'archéologie du bâti et notamment à la métrologie ont ainsi été utilisées, concernant les appareils de pierre notamment, sur les conseils de Daniel Prigent, suite à un stage réalisé à Angers en juillet 2011. De plus, la participation à la campagne de fouilles organisée par le Centre d'Etudes Médiévales d'Auxerre sous la direction de Christian Sapin, m'a permis de mieux appréhender les méthodes d'étude du bâti, de même que ma collaboration pour la réalisation d'un relevé pierre à pierre avec Juliette Masson. Enfin, pour pouvoir accéder à des endroits susceptibles d'être dangereux, nous avons expérimenté avec Yannick Lefrais, un système de sécurité relié à la charpente d'une église permettant de circuler sur l'extrados de ses voûtes, qui a été mis en œuvre à Baron.

²⁸ Fiche 101 (Vol. 3).

²⁹ Eliane VERGNOLLE et COLLECTIF, *L'art roman en France*, Flammarion, 2003, p. 9-1.

Les limites de ce travail ont en effet été imposées par divers facteurs, tels que le problème de la hauteur des édifices qui ne permet pas toujours de réaliser des observations directes, de même que l'accès aux combles du chevet, très souvent rendu difficile voire impossible par l'absence de couvrement sur le vaisseau ou la présence d'un simple lambris ou faux plafond, celles du chevet étant souvent seulement accessibles par la toiture, ou bien encore par l'interdiction par les municipalités d'accéder à certaines parties de l'édifice du fait du caractère dangereux ou de l'absence de structures permettant d'y pénétrer.

Par ailleurs, les monuments en question relevant de constructions souvent austères et moins prestigieuses que celles que l'on rencontre notamment au nord du territoire en question, ces derniers font moins souvent l'objet de chantiers par les Monuments historiques et d'études d'envergure engageant des équipes pluridisciplinaires, telles que certaines ont pu être menées notamment en Franche-Comté par Sébastien Bully³⁰. Toutefois, la campagne de travaux engagés en 2013 à la cathédrale Saint-André de Bordeaux a constitué une occasion unique d'observer de près les maçonneries de petit appareil qui constituent la partie inférieure de la façade occidentale, grâce à la présence d'un échafaudage sur toute sa hauteur, monté à l'occasion de sa restauration.

Aussi, le renouvellement de l'approche de cette architecture, s'il se fait parfois à partir de monuments qui constituent des édifices prestigieux ou d'une certaine envergure, comme cela a été le cas en Franche-Comté notamment, a-t-il ici plutôt été réalisé « en creux », d'après l'étude d'édifices modestes dont les travaux de Michelle Gaborit avaient déjà montré qu'elle permettait d'apporter des éléments nouveaux permettant une meilleure connaissance de l'émergence des formes romanes -et au-delà des démarches engagées par les hommes qui ont commandité ou construit ces églises. Pour ce faire, le choix a été fait de prendre en considération différents aspects de la construction des églises répertoriées, et notamment de mettre l'accent sur des champs

³⁰ Sébastien BULLY, « L'église de Saint-Lupicin (Jura) », in *Le « premier art roman », cent ans après. les constructions entre Saône et Pô autour de l'an mil. Etudes comparatives*, Presses Universitaires Franc-Comtoises., Besançon, 2012, pp. 309-328.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

moins explorés sur le territoire en question³¹, tels que les questions concernant les matériaux et leur mise en œuvre, question primordiale puisque ces maçonneries de petit appareil de moellons constituent le critère principal d'insertion des édifices au sein du corpus, comme cela a été évoqué précédemment.

Enfin, et avant d'engager plus avant l'étude, il est souhaitable de rappeler que les données métrologiques et chiffrées ont été très utiles pour éclairer un corpus dense et complexe mais elles ne sont pas des fins en soi, d'autant qu'il faut garder à l'esprit que ces dernières résultent inévitablement de données fragmentaires réalisées à partir des édifices qui subsistent de cette période. En effet, cette étude ne souhaite pas se limiter à une classification dont on sait par ailleurs les limites, bien qu'elle emploie parfois des critères de ce type, qui sont nécessaires lors de l'analyse. Les regroupements créés, qui se veulent non définitifs et non déterministes sont des assemblages souples qui ne sont qu'une étape puisqu'ils constituent autant de pistes de réflexion à partir desquelles travailler une matière que l'on souhaite malléable. Le regroupement de ces données et notamment la constitution de « familles » d'églises à partir de l'observation de certaines caractéristiques formelles et en l'occurrence de caractéristiques concernant le plan adopté permettent ainsi d'engager le questionnement plus avant. L'objectif est ainsi de mieux comprendre les choix conjoints réalisés en matière d'architecture entre plan, type d'appareil, percements, éventuels éléments d'articulation, et au-delà, d'essayer de comprendre certains de ces choix et de tenter de les placer dans une chronologie, de mieux percevoir les expériences furtives et les choix architecturaux plus durables.

Une tendance se dessine qui met en lumière des expériences variées, parfois même au sein d'un même édifice, dont on peut se demander s'il s'agit là de l'une des marques qui permettraient d'identifier le premier art roman dans cette partie de l'Aquitaine. Bien sûr, tous ces points ne peuvent être abordés dans le cadre d'une thèse de doctorat. Le sujet engageant des pistes de réflexion nombreuses, tous les aspects qui ont été traités dans la présente étude n'ont pas pu être développés. Toutefois, ils

³¹ Ce, bien que Michelle Gaborit ait consacré un chapitre à l'étude de ces derniers, que l'on a souhaité compléter (Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 13-39.)

constituent l'amorce d'une réflexion dont on espère qu'elle pourra être prolongée, comme autant de voies de recherche à explorer, qui auront constitué une étape supplémentaire de l'analyse. L'un des objectifs de ce travail est aussi, en effet, de faire surgir des éléments dont on a conscience qu'ils ne peuvent être analysés dans ce cadre, mais qu'ils mériteraient une étude collaborative dans le cadre de recherches pluridisciplinaires.

Eléments de géographie, note sur les paysages

Le territoire constitué par les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas occupait une surface d'environ 12 500 km² ³². Situé au centre-ouest du Bassin Aquitain, il présente une unité manifeste de paysages, étant notamment traversé par la Garonne et la Dordogne, dont le point de confluence se tient au cœur du diocèse bordelais. Ces deux fleuves -dont l'un prend sa source en Espagne, tandis que l'autre étire son cours depuis le Massif Central-, se rejoignent en effet à quelques kilomètres en aval de Bordeaux, formant l'extrémité nord-ouest de l'Entre-deux-Mers au bec d'Ambès, qui marque l'embouchure de la Gironde, cette dernière reliant ensuite l'Océan.

L'axe formé par la Gironde et la Garonne dessine une diagonale qui marque la limite entre deux ensembles distincts, à la physionomie contrastée : celui du nord-est, aux paysages de collines, tandis que le sud-ouest, incluant la partie littorale, forme le plateau des Landes³³. Cette dichotomie prononcée résulte d'une faille apparue au Pléistocène Moyen (800 000 à 420 000 av. aj.) : le socle calcaire de cet endroit du Bassin Aquitain se scinda en deux parties dont celle de l'ouest s'affaissa de plusieurs dizaines de mètres. Cette déformation de la couche géologique permit l'installation du fleuve, qui se coula dans la brèche ainsi créée.

Les conséquences de ce phénomène géologique se distinguent ainsi aisément dans le paysage girondin aux abords de la Garonne : au nord-est se tiennent les coteaux marquant la frontière méridionale des terrasses longeant le fleuve, modelées par le temps, qui forment comme autant de collines surplombant de petites vallées - notamment dans l'Entre-deux-Mers-, et le long desquelles on rencontre nombre des églises romanes composant notre corpus. Ce territoire se caractérise notamment par un réseau hydrographique dense (voir carte, Figure 1), en particulier sur son flanc méridional. La Garonne compte de nombreux affluents, parmi lesquels le Dropt, dont la source se situe en Dordogne, son cours orienté est/ sud-ouest se divisant à l'approche de

³² Frédéric BOUTOULLE, *Société laïque en Bordelais et Bazadais des années 1070 à 1225 (pouvoirs et groupes sociaux)*, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 2001, p. 15.

³³ Voir notamment François-René-Bénit VATAR-JOUANNET, *Département de la Gironde*, Res universis, 1992.; Adolphe JOANNE, *Géographie du département de la Gironde*, Hachette, 1993. *Atlas des Paysages de la Gironde* (Département de la Gironde), en ligne (<http://atlas-paysages.gironde.fr>).

la Garonne pour s'y jeter à Casseuil, Caudrot et Gironde-sur-Dropt, en aval de La Réole. Cette vallée au peuplement ancien est ponctuée d'établissements médiévaux dont certains relativement anciens tels que l'église de Gironde-sur-Dropt où subsiste un chevet en élévation antérieur au XI^e siècle³⁴, ainsi que les vestiges de l'église Saint-Seurin à Roquebrune près de Pellegrue, où est conservée l'arase d'une petite abside de forme outrepassée³⁵. Sur la rive gauche serpente le Ciron, qui naît à l'extrémité des Landes de Gascogne et se jette dans la Garonne à Barsac, en aval de Langon. Au nord de la Dordogne, le paysage est également marqué par un relief relativement découpé, notamment par la rivière de l'Isle, affluent qui prend sa source dans le Massif Central, ruisselant jusqu'à Libourne.

Au sud-ouest, en revanche, le socle effondré lors de l'épisode géologique du Pléistocène a été recouvert par les sédiments déposés par le fleuve et les rivières environnantes, composant un vaste plateau sédimentaire, longé à l'ouest par le cordon dunaire de la façade atlantique (Figure 1). Le maillage des églises recensées se fait ainsi plus lâche en ce territoire méridional, à mesure que l'on s'éloigne de la Garonne pour pénétrer sur le territoire de la Lande. N'est-ce pas en effet cette étendue peu hospitalière que décrit le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle* : « il faut traverser en trois journées épuisantes de marche les Landes bordelaises. C'est un pays désolé, sans pain, ni vin, ni viande, ni poisson, ni eau, ni sources. Les villages sont rares dans cette plaine sablonneuse [...] »³⁶ ? Frédéric Boutoulle rappelle toutefois que ce pays « n'était pas qu'un vaste marécage »³⁷. Comme il en sera question dans la partie suivante, le sud-ouest du territoire étudié intègre une enclave du diocèse de Bazas, que l'Eyre relie à ceux de Bordeaux et Dax, prenant sa source dans les Landes pour se jeter dans le Bassin d'Arcachon par l'intermédiaire d'un delta marécageux. Aussi ce cours d'eau revêt-il une importance particulière au sein d'un territoire qui constitue un enjeu pour chacun de ces

³⁴ Hervé GAILLARD et Christian GENSBEITEL, *Gironde-sur-Dropt (33). Église Notre-Dame. Rapport de sondages, op. cit.*

³⁵ Ces ruines sont situées sur une propriété privée (La Longère Saint-Seurin, à Roquebrune).

³⁶ Aimery PICAUD, *Le Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle : texte latin du XII^e siècle, édité et traduit en français d'après les manuscrits de Compostelle et de Ripoll*, Impr. Protat frères, 1969.

³⁷ Frédéric BOUTOULLE, « Société laïque en Bordelais et Bazadais des années 1070 à 1225 (pouvoirs et groupes sociaux) », *op. cit.*, p. 16.

diocèses³⁸.

Ces cours d'eau découpent le territoire en une multitude de vallées où affleure notamment le calcaire à astéries, au nord de la Garonne, largement employé dans les constructions, tandis qu'apparaissent au sud des formations de grès et calcaires de Bazas ou de calcaire de l'Agenais (en partie orientale) ; l'alias, un grès ferrugineux issu de la sédimentation des sables de la Lande de Gascogne, étant quant à lui caractéristique de la vallée de l'Eyre. On s'en tiendra ici à ces quelques remarques concernant le contexte géologique du territoire étudié, qui a volontairement été reporté dans la partie consacrée aux matériaux, de manière à être abordée de manière plus concrète et à réaliser un lien plus direct entre les sols, les roches qui les constituent et les églises qu'elles ont servi à bâtir.

Il faut noter par ailleurs que les deux fleuves qui font l'unité de ce territoire déterminent une partie des contours géographiques des diocèses étudiés : la Gironde, notamment, délimite au nord-ouest le diocèse de Bordeaux, frontalier de celui de Saintes, tandis que le tracé de la Dordogne se confond avec celui de la partie septentrionale du diocèse de Bazas. Ils furent également les lieux privilégiés de l'occupation humaine : la ville archiépiscopale de Bordeaux est implantée sur la rive gauche de la Garonne, tandis que les établissements de Saint-Macaire ou La Réole le sont sur la rive droite, en amont. Aussi, le réseau hydrographique constitue-t-il un élément important de la compréhension de cet espace, tant du point de vue des axes de communication et des éventuelles voies de transport que de celui de l'enjeu économique qu'il représente, comme l'a par exemple récemment mis en lumière Vincent Joinéau à travers le processus d'implantation des moulins dans l'Entre-deux-Mers³⁹. L'auteur a ainsi notamment mis en évidence la valorisation des cours d'eau dès le XI^e siècle par les moines de l'abbaye de la Sauve Majeure, qui contribuèrent également au défrichement de cette partie du Bordelais et du Bazadais.

³⁸ Voir à ce propos : Raymonde BRUZAT, « A propos d'une enclave du diocèse de Bazas: limites anciennes et vieux chemins dans la Moyenne Leyre », *Bulletin de la Société de Borda*, n° 387, 1982, pp. 301-379.

³⁹ Vincent JOINÉAU, *Etude technique et économique d'une activité industrielle rurale les moulins de l'Entre-deux-Mers bordelais de la fin du XI^e siècle à la Révolution française*, thesis, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 2011.

On imagine en effet aisément que les étendues du Bordelais et du Bazadais étaient majoritairement boisées au XI^e siècle, avant que les essartages ne les firent se clairsemer progressivement afin de mettre en valeur les sols par les gains de terres nommés « artigues⁴⁰ », dont le souvenir subsiste encore dans la toponymie locale (par exemple, dans la ville des Artigues-de-Bordeaux⁴¹ où se tient l'une des églises du corpus). Charles Higounet évoque ainsi les grandes forêts qui constituent le paysage des frontières de la région étudiée aux alentours de l'an mille : la forêt de Double, au nord-est (actuelle Dordogne), à l'est du Dropt, ou dans le Bazadais, tandis qu'« en Bordelais, l'occupation agraire, fort ancienne, ne formait qu'une étroite frange sur la rive gauche de la Garonne, et l'Entre-deux-Mers restait, malgré quelques clairières antiques, une réserve de bois. ». L'auteur d'ajouter : « on sait très peu de choses sur les anciennes landes de Gascogne. Il y avait assurément à la périphérie en Médoc, Bazadais, pays de l'Adour des forêts-galeries et même des pinèdes (*pinetum* en Médoc, *pinadas* près de Saint-Sever, au VII^e-X^e siècles»⁴².

⁴⁰ Charles HIGOUNET, *Histoire de l'Aquitaine*, Toulouse, Privat, 1971, p. 155. « Les communes ou lieux-dits Artigues ou Lartigue, avec ou sans adjonction d'un déterminatif, sont extrêmement nombreux et correspondent la plupart du temps à cette vague d'extension des terroirs des XI^e-XII^e siècles ».

⁴¹ Fiche 19 (Vol. 3).

⁴² Charles HIGOUNET, *Histoire de l'Aquitaine*, *op. cit.*, p. 154.

Contexte historique

Cette partie est redevable aux travaux de Charles Higounet, qui entreprit dans les années 1970 la rédaction d'une *Histoire de l'Aquitaine*⁴³ ainsi que d'une histoire de Bordeaux⁴⁴ qui apportèrent beaucoup à la connaissance du Sud Ouest médiéval. Plus récemment, en ce qui concerne plus particulièrement le Moyen Age central, et notamment les XI^e et XII^e siècles qui intéressent la présente étude, les recherches de Frédéric Boutoulle⁴⁵ sur l'histoire des pouvoirs et de la société apportent un éclairage nouveau sur un pan de l'histoire aquitaine qui constituait jusqu'alors un champ peu exploité, bien que la documentation se fasse plus abondante à partir du XI^e siècle. De la même manière, les travaux de Sylvie Faravel⁴⁶ sur l'occupation du sol dans la partie septentrionale du diocèse de Bazas ont permis de mieux connaître ce territoire. Des études plus ciblées doivent aussi être citées, telles que celle de Jean-Claude Tillier, éclairant la question de la réforme grégorienne à l'aide des archives concernant les divers conciles⁴⁷.

Territoires et voies de communication : l'héritage romain

La structuration de ce territoire, comme c'est aussi le cas dans l'ensemble du bassin méditerranéen, est en grande partie redevable aux cadres instaurés par l'Empire romain, qui conquiert un territoire déjà occupé par les Aquitains et les Celtes. Les deux provinces ecclésiastiques de Bordeaux et d'Auch, qui comprenaient les diocèses en question dans cette étude, firent ainsi perdurer les cadres administratifs créés dans cette partie de la Gaule aquitaine par Auguste. La première hérita de l'Aquitaine Seconde,

⁴³ Charles HIGOUNET, *Histoire de l'Aquitaine*, op. cit.

⁴⁴ Charles HIGOUNET, *Histoire de Bordeaux. 2. Bordeaux pendant le Haut Moyen Age*, Fédération historique du Sud-Ouest, 1963.

⁴⁵ Frédéric BOUTOULLE, *Le duc et la société : pouvoirs et groupes sociaux dans la Gascogne bordelaise au XII^e siècle, 1075-1199*, Ausonius, 2007; Frédéric BOUTOULLE, « Société laïque en Bordelais et Bazadais des années 1070 à 1225 (pouvoirs et groupes sociaux) », op. cit.

⁴⁶ Sylvie FARAVEL, *Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550*, thesis, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1991.

⁴⁷ Jean-Claude TILLIER, *Recherches sur les origines et le développement de la Réforme grégorienne dans la province ecclésiastique de Bordeaux à travers les conciles provinciaux de l'Aquitaine du X^e au XII^e siècle (989-1100)*, thesis, , 1967.

tandis que la Novempopulanie, « pays des neufs peuples » qui s'étendait au sud de la Garonne, jusqu'aux Pyrénées, engendra la deuxième.

Le souvenir de la domination romaine constelle ainsi encore largement le département à travers la toponymie (on ne compte plus les noms de lieux en -os, -ac, an) ou les vestiges antiques relativement nombreux qui soulignent le cours des deux fleuves de la Garonne et la Dordogne. Peut-être même les murs des modestes églises qui seront étudiées dans ce volume, gardent-ils aussi le témoignage des constructions antiques à travers le remploi de matériaux, comme l'historiographie locale aime à le rappeler. Les anciens chefs-lieux de cité devenus par la suite archevêchés que sont Bordeaux (*Burdigala*) et Bazas (*Cossio*) ainsi que plusieurs villes d'importance ponctuant ces anciens diocèses au Moyen Âge voient aussi remonter leur origine aux siècles qui marquèrent la domination romaine sur la région, parmi lesquelles Blaye tient une place de choix, étant une étape du chemin de Compostelle au moment de laquelle les pèlerins se recueillaient sur le tombeau de saint Romain (Figure 3). Aussi, l'occupation romaine fut-elle relativement dense sur le territoire qui nous intéresse, notamment le long des axes de la Dordogne, et surtout, de la Garonne.

De la même manière, plusieurs voies de communication empruntées au Moyen Âge héritent des axes formés pendant l'Antiquité, telles que celles qui reliaient Bordeaux à Soulac, Blaye, Bazas ou les terres méridionales par les Landes girondines jusqu'à Dax et l'Espagne, ou bien encore celle qui menait de Bazas à Langon vers Agen, bien sûr complétées par un réseau de voies secondaires. La *Via Turonensis* décrite dans le Guide du pèlerin⁴⁸ qui souligne les étapes majeures de Saint-Romain de Blaye, Saint-Seurin de Bordeaux ou encore Belin, empruntait ainsi d'anciens itinéraires depuis Tours, Poitiers et Saintes.

Quant aux fleuves, ces derniers constituent des axes de communication majeurs, comme cela a été évoqué *infra*. Si aucun pont médiéval n'a été recensé qui témoignerait de zones de franchissement de la Garonne ou de la Dordogne, ces dernières étaient

⁴⁸ « Un autre encore passe à Saint-Martin de Tours, Saint-Hilaire de Poitiers, Saint-Jean d'Angély, Saint-Eutrope de Saintes et la ville de Bordeaux ».

probablement marquées par des points de passage par bacs⁴⁹. Comme le rappelle Sylvie Faravel, « côté Garonne, le seul passage connu avant la fin du XIII^e siècle est celui de La Réole. Les « anciennes coutumes » mentionnent [...] l'existence d'un passeur – « passapont », agent du prieur de La Réole qui détenait le monopole du passage de la Garonne et prélevait une taxe sur les marchandises ainsi transportées. D'autres passages existaient sans doute déjà à Jusix, Gironde et Caudrot, mais ne sont pas attestés dans les textes avant le XV^e siècle ». En ce qui concerne l'axe de la Dordogne, il existe la mention d'un pont à Branne en 1222, ainsi qu'un passage par bateau à Flaujagues en 1254. De la même manière, les textes du XVe siècle mentionnent plusieurs autres points dont l'origine est peut-être plus ancienne⁵⁰.

Note sur la géographie historique

Si le diocèse de Bordeaux épouse depuis 1801 les limites du département de la Gironde⁵¹ (Figure 2 et Figure 3), ayant englobé la majeure partie de celui de Bazas - ce qui marqua sa disparition-, la géographie ecclésiastique médiévale de cette partie de l'Aquitaine⁵² était plus complexe. Aussi, la réunion de ces deux anciens diocèses au sein de la présente étude ne constitue-t-elle pas un rapprochement arbitraire, du fait des liens qui unissent ces ensembles -comme cela vient d'être évoqué du point de vue de la géologie et, par conséquent, de la géographie, mais aussi des liens historiques, comme cela sera abordé ci-après-, ayant notamment conduit à cette fusion au début du XIX^e

⁴⁹ Sylvie FARAVEL, « Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550 », *op. cit.*, p. 222.

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ C'est d'ailleurs le cadre géographique choisi par Jean-Auguste Brutails, dans son ouvrage *Les Vieilles églises de la Gironde* (1912), l'auteur étant alors Archiviste du département en question.

⁵² Géographie dont on a connaissance depuis les XIII^e et XIV^e siècles, notamment grâce aux pouillés et aux comptes de décimes (Cf. anciennes cartes des diocèses de Bordeaux et de Bazas, Fonds cartographique Ausonius, Université Bordeaux Montaigne). La configuration des anciens diocèses n'est connue, comme le rappelle Charles Higounet, que par des documents du bas Moyen Age et de l'époque moderne (Charles HIGOUNET, *Histoire de Bordeaux. 2. Bordeaux pendant le Haut Moyen Age*, *op. cit.*, p. 100-102.)

siècle⁵³.

Toutefois, quelques éléments permettent de distinguer ces deux diocèses⁵⁴. Ainsi, la cité bordelaise constituait-elle un archevêché, tandis que l'évêché de Bazas était rattaché à la province ecclésiastique d'Auch, « division qui, depuis les temps de l'Empire romain chrétien, rattachait l'un à la province d'Aquitaine seconde, dont il était la métropole, et l'autre à la Novempopulanie, dont Eauze puis Auch fut la métropole »⁵⁵. Par ailleurs, d'un point de vue documentaire, Bernard Guillemain remarque un déséquilibre entre ces deux entités : « le premier, riche de la seule grande ville du Sud-Ouest de la France, a conservé le plus de documents et suscité le plus de travaux [...] ; le second, plus petit, dépourvu de centres importants, privé d'archives, reste insuffisamment connu⁵⁶ ».

Comme le rappela Jean Cabanot : « alors que le Sud-Ouest a connu, dès la fin du IX^e ou le début du X^e siècle, une restructuration politique assez rapide autour de divers pouvoirs ducaux ou comtaux, la réorganisation de l'Eglise y a été sensiblement plus tardive. Vers la fin du X^e siècle en effet, des quatorze sièges épiscopaux qu'avait compté l'Antiquité, cinq seulement –ceux de Bordeaux et d'Auch, de Tarbes, de Comminges et de Couserans, qui avaient tous été rétablis dès l'époque carolingienne, mais dont les trois derniers avaient par la suite connu une nouvelle éclipse- possédaient un titulaire et une réelle autonomie⁵⁷ ».

⁵³ Fusion qui n'est certes pas entière, puisque plusieurs territoires frontaliers des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas ont été intégrés à l'époque contemporaine aux diocèses voisins : la bande littorale de l'ancien diocèse de Bordeaux a été rattachée à celui d'Aire et Dax, tandis que la frange est et sud-est de celui de Bazas appartient désormais au diocèse d'Agen. A l'inverse, le territoire qui correspond à l'ancien archidiaconé de Sainte-Foy la-la-Grande, au nord-est de la Gironde, a été donné au diocèse de Bordeaux, alors qu'il était détenu avant 1801 par celui d'Agen. (Bernard GUILLEMAIN, *Le diocèse de Bordeaux*, Beauchesne, 1974, p. 5.)

⁵⁴ Les deux diocèses qui nous intéressent appartenaient à deux provinces ecclésiastiques. Celle de Bordeaux comportait les diocèses de Bordeaux, Agen, Angoulême, Périgueux, Saintes et Poitiers, tandis que celle d'Auch incluait le diocèse de Bazas ainsi que les autres diocèses gascons.

⁵⁵ Bernard GUILLEMAIN, *Le diocèse de Bordeaux*, *op. cit.*, p. 5.

⁵⁶ Cette dernière constatation étant toutefois à nuancer puisque Sylvie Faravel a engagé depuis des travaux importants sur le sujet (notamment, Sylvie FAREVEL, « Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadaise de la préhistoire à 1550 », *op. cit.*

⁵⁷ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, *op. cit.*, p. 26.

Quant à la partie qui constituait le reste de la Gascogne, cette dernière –pour laquelle on est fort peu documentés- avait à sa tête l' « évêque des Gascons » Gombaud, frère du duc Guillaume Sanche. Le siège de Bazas en fut toutefois dissocié en 1059 pour devenir un diocèse à part entière, après avoir constitué un grand évêché de Gascogne (977-1059). Par ailleurs, la particularité de ce diocèse de Bazas tenait dans son enclave, généralement appelée « enclave de Pissos », du nom de l'une des paroisses qui s'y tient, située à la jonction entre les anciens diocèses de Bordeaux et de Dax et traversée en son milieu par la Leyre.

Pouvoir laïc, Eglise et réforme grégorienne au XI^e siècle et début du XII^e siècle

Entre la fin du XI^e siècle et la première moitié du XII^e siècle (1070-1152), Bordelais et Bazadais étaient la possession des comtes de Bordeaux, de Poitiers et ducs d'Aquitaine, au premier titre desquels Guy Geoffroy, qui devint en 1058 le duc Guillaume VIII (1058-1086), et ses successeurs Guillaume IX (1086-1126) et Guillaume X (1126-1137). Le territoire en question connut un certain morcellement du pouvoir laïc dont on sait qu'il caractérise plus largement cette période. Dans le Bordelais, toutefois, la thèse selon laquelle le domaine du duc était alors très limité, du fait de l'existence de plusieurs seigneuries –parmi lesquelles celles de Benauges, de Blaye ou de Fronsac comptaient parmi les plus importantes⁵⁸- ainsi que de l'existence de nombreux alleux⁵⁹ est aujourd'hui obsolète, ainsi que l'a montré Frédéric Boutoulle⁶⁰. Outre dans la ville de Bordeaux, le domaine ducal s'étendait dans les Graves, Cernès, Landes et principalement en Entre-deux-Mers, où, « en 1079, le prévôt de Bordeaux était en mesure de conduire Gérard de Corbie à travers la région jusqu'à la

⁵⁸ Charles HIGOUNET, *Histoire de Bordeaux. 2. Bordeaux pendant le Haut Moyen Age*, op. cit., p. 62.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 63. « Dans une cinquantaine de paroisses de l'Entre-deux-Mers, aux XI^e et XII^e siècles, l'étendue des biens allodiaux était très supérieure aux terres engagées dans le réseau de subordinations féodales et seigneuriales ».

⁶⁰ Frédéric BOUTOULLE, *Le duc et la société*, op. cit., p. 56-57.

forêt de la Sauve Majeure pour y fonder une abbaye⁶¹ ». Il est plus difficile toutefois d'appréhender l'emprise du domaine ducal en Bazadais.

Les éléments historiques font aussi défaut en ce qui concerne l'histoire ecclésiastique de la région, de la fin du IX^e à celle du X^e siècle, moment où apparaissent dans les archives les noms de deux archevêques de Bordeaux, Aldebert et Geoffroy I^{er}. L'emprise du pouvoir laïc semble alors s'être imposée sur l'Eglise⁶² : « après l'avènement de Hugues Capet, a pu écrire Richard le Poitevin, comme la couronne était affaiblie, le duc des Aquitains et les autres grands du royaume commençaient à exercer sur les évêques des pouvoirs qu'avaient eu autrefois les rois⁶³ », comme c'est le cas de manière plus générale aux X^e et XI^e siècles⁶⁴. En témoigne également la désignation en 1027 de l'archevêque Geoffroy II, par un accord conclu à Blaye –à la limite entre les deux duchés- entre les ducs de Gascogne et d'Aquitaine, Sanche Guillaume et Guillaume le Grand (l'élection de l'archevêque de cette cité leur appartenant par indivis)⁶⁵. Les abus marqués du signe de la simonie et du nicolaïsme étaient donc courants jusqu'à la fin du XI^e siècle, les deux archevêques Archambaud (1044-1059) et Goscelin de Parthenay (1059- 1086) –apparenté par ailleurs à la famille ducale d'Aquitaine- refusant notamment d'appliquer les décisions conciliaires qui interdisaient

⁶¹ *Ibid.*, p. 62-63.

⁶² Charles HIGOUNET, *Histoire de Bordeaux. 2. Bordeaux pendant le Haut Moyen Age*, *op. cit.*, p. 50. L'auteur explique ainsi : « L'Eglise était d'ailleurs totalement aux mains [des] princes gascons. Elle attendait tout d'eux : restauration des abbayes de Sainte-Croix, de La Réole, de Saint-Sever, accompagnée de donations ; sans doute, réorganisation du chapitre de Saint-Seurin par le duc Sanche-Guillaume, avec également de grandes libéralités. Les évêchés étaient à leur nomination ».

⁶³ Françoise BRISSET, « Guillaume le Grand et l'Eglise », *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, XI, 2e tr 1972, p. 443. L'auteur fait référence à l' *Ex chroniquo fratris Ricardi monachi Cluniacensis*, *Revue d'histoire franciscaine*, t. X., p. 264 [in GARAUD, B.S.A.O., 1960, p. 364].

⁶⁴ Florian MAZEL, « Pouvoir aristocratique et Eglise aux Xe-XIe siècles. Retour sur l'évolution féodale » dans l'œuvre de Georges Duby », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA*, Hors-série n° 1, 28 Janvier 2008. L'auteur évoque notamment la question de « l'imbrication des pouvoirs laïques et ecclésiastiques ».

⁶⁵ Charles HIGOUNET, *Histoire de Bordeaux. 2. Bordeaux pendant le Haut Moyen Age*, *op. cit.*, p. 51. et Françoise BRISSET, « Guillaume le Grand et l'Eglise », *op. cit.*, p. 444. L'auteur précise par ailleurs : « la personnalité de l'archevêque de Bordeaux, en effet, importait beaucoup au duc d'Aquitaine, puisque la plupart des évêchés d'Aquitaine étaient [...] sous sa juridiction ; et jusqu'alors, les archevêques de Bordeaux, depuis Gombaud, avaient cherché à s'ingérer le plus possible dans les affaires d'Aquitaine, assistant aux conciles, consacrant les évêques ».

l'investiture des évêques par le pouvoir séculier. Aussi, en 1067 le pouvoir romain décida-t-il l'envoi d'un premier légat sur ce territoire, qui fut suivi par la convocation de l'archevêque à deux conciles tenus en 1074 à Rome, puis en 1077 à Autun⁶⁶, la première condamnation n'ayant pas été suivie des effets escomptés⁶⁷.

L'épiscopat ne s'appliquant pas à appliquer la réforme grégorienne, deux conciles furent convoqués en octobre 1079 et octobre 1080, cette fois à Bordeaux, sous l'autorité des légats Amat d'Oloron et Hugues de Die⁶⁸. C'est d'ailleurs à cette occasion que furent confirmés les privilèges accordés à l'abbaye de la Sauve Majeure⁶⁹ dans l'Entre-deux-Mers, après sa fondation l'année précédente par Gérard de Corbie, sous la protection de Guillaume VIII (immunité, exemption et rattachement à Rome), qui témoignent des bonnes relations entretenues entre la papauté, le duc et l'archevêque, ces derniers étant manifestement favorables à la réforme grégorienne⁷⁰. Cette politique du duc participait d'une volonté de conciliation auprès des légats, afin d'assurer sa succession et soutenir l'archevêque de Bordeaux Josselin de Parthenay (1058- 1086), qui avait été désigné par le pouvoir laïc⁷¹. (L'action du successeur de Guy Geoffroy, Guillaume IX, est d'ailleurs marquée par la poursuite de la politique de son père en faveur de l'abbaye de la Sauve Majeure : il accorda en effet l'immunité aux possessions de cette dernière, dix ans après sa fondation, en 1089). De la même manière, la possession de l'église de Soulac fut reconnue à l'abbaye de Sainte-Croix dans le conflit

⁶⁶ Convocation à laquelle l'archevêque ne se rendit d'ailleurs pas : « suspendu, il dut aller s'expliquer *ad limina* (1079). »

⁶⁷ Charles HIGOUNET, *Histoire de Bordeaux. 2. Bordeaux pendant le Haut Moyen Age*, op. cit., p. 92-93.

⁶⁸ Frédéric BOUTOULLE, « L'archevêque et les communautés canoniales en Bordelais à l'époque de la réforme grégorienne (1079-1145) », in *La réforme « Grégorienne » dans le Midi, milieu XIe - début XIIIe*, 2013, p. 398-399. L'auteur précise ainsi : « les deux conciles de Bordeaux permettent au duc et à Josselin de Parthenay de se montrer favorables à la réforme. Josselin a en effet des gages à donner aux légats, puisqu'il doit sa nomination aux investitures laïques [...] Quant au duc, son appui à la réforme est bien connu. Il assiste d'ailleurs aux deux conciles sans que les légats y trouvent à redire. Le cas de Bordeaux est assez intéressant de cette forme de subsidiarité entre les pouvoirs princiers et épiscopaux ».

⁶⁹ Bernard GUILLEMAIN, « La fondation de la Sauve Majeure dans le renouveau religieux de la fin du XIe siècle », *L'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité, Actes du cinquième colloque tenu à La Sauve-majeure les 9, 10, 16 et 17 septembre 1995*, V, 1996, coll. « C.L.E.M. », p. 17. Voir aussi à ce sujet : Martine COURCHINOUX, « Présence de l'abbaye de la Sauve dans le Bazadais méridional au XIIe siècle », *Cahiers du Bazadais*, n° 19, Déc 1970, pp. 2-11.

⁷⁰ Frédéric BOUTOULLE, « L'archevêque et les communautés canoniales en Bordelais à l'époque de la réforme grégorienne (1079-1145) », op. cit., p. 399.

⁷¹ Frédéric BOUTOULLE, *Le duc et la société*, op. cit., p. 45-47.

qui l'opposait à Saint-Sever, lors du concile de 1079, possession qui fut confirmée à Sainte-Croix par Guillaume IX d'Aquitaine en 1096. Or, cette date marque la venue du pape en terre bordelaise, aussi cette confirmation peut-elle être analysée comme étant une générosité envers le pape avec qui le duc entretenait des relations distantes : il ne traversa pas le duché avec Urbain II et ne choisit pas de se croiser immédiatement, tandis que les seigneurs du Bazadais et de l'est de la région de Bordeaux se mirent sans délai à la disposition du pape⁷². Aussi, « avec les lieux que le duc prenait sous sa protection il contrôlait deux des portes du comté de Bordeaux, Soulac au nord, à l'entrée de l'estuaire de la Gironde, Saint-Macaire⁷³, au sud, à la limite du Bazadais »⁷⁴. Par ailleurs, comme l'a récemment montré Frédéric Boutoulle à propos de la région bordelaise, les établissements canoniaux servirent pendant la réforme grégorienne de points d'appuis aux archevêques, afin de conserver leur autorité sur un diocèse où s'exerçait aussi celle des légats et de l'abbaye de la Sauve Majeure⁷⁵. Comme son père, Guillaume X renouvela ses libéralités envers l'abbaye de la Sauve Majeure et Sainte-Croix. Il prit par ailleurs position en faveur du schismatique Anaclet en 1130 et imposa le choix du nouvel archevêque de Bordeaux l'année suivante, à la mort d'Arnaud Gérard de Cabanac. Toutefois, excommunié, il finit par se soumettre quatre années plus tard, suivant les recommandations de l'abbé de Saint-Romain de Blaye, de Bernard de Clairvaux et de Geoffroy du Loroux⁷⁶.

Le légat Amat d'Oloron (1089-1101), fut le principal artisan de la réforme grégorienne à Bordeaux, où il continua son action. Il reçut ainsi le pape Urbain II dans la cité bordelaise le 1^{er} mai 1096, « [marquant] la volonté pontificale de faire progresser la réforme en France et d'asseoir la politique de direction de l'Eglise par la papauté⁷⁷ ». Le pape consacra à cette occasion la cathédrale, puis celle de Bazas le 2 ou le 3 mai,

⁷² *Ibid.*, p. 49-50.

⁷³ Saint-Macaire ayant été acquise par Guillaume Taillefer, comte d'Angoulême, de même que les *castella* de Benauges (*Historia Pontificum*), Guillaume IX la lui reprit en 1096 (*Ibid.*, p. 50-51.)

⁷⁴ *Ibid.*, p. 50.

⁷⁵ Frédéric BOUTOULLE, « L'archevêque et les communautés canoniales en Bordelais à l'époque de la réforme grégorienne (1079-1145) », *op. cit.*, p. 417-418.

⁷⁶ Frédéric BOUTOULLE, *Le duc et la société*, *op. cit.*, p. 52.

⁷⁷ Jean Hervé FOULON, « Les relations entre la papauté réformatrice et les pays de la Loire jusqu'à la fondation de Fontevraud », in *Robert d'Arbrissel et la vie religieuse dans l'Ouest de la France*, Brepols, Turnhout, 2004, p. 25-26.

avant de se rendre à Toulouse. Toutefois, le plus ardent des défenseurs de la réforme en Aquitaine fut sans conteste saint Austinde évêque d'Auch, originaire de Bordeaux, qui chercha à étendre les idéaux grégoriens à l'ensemble de sa province ecclésiastique.

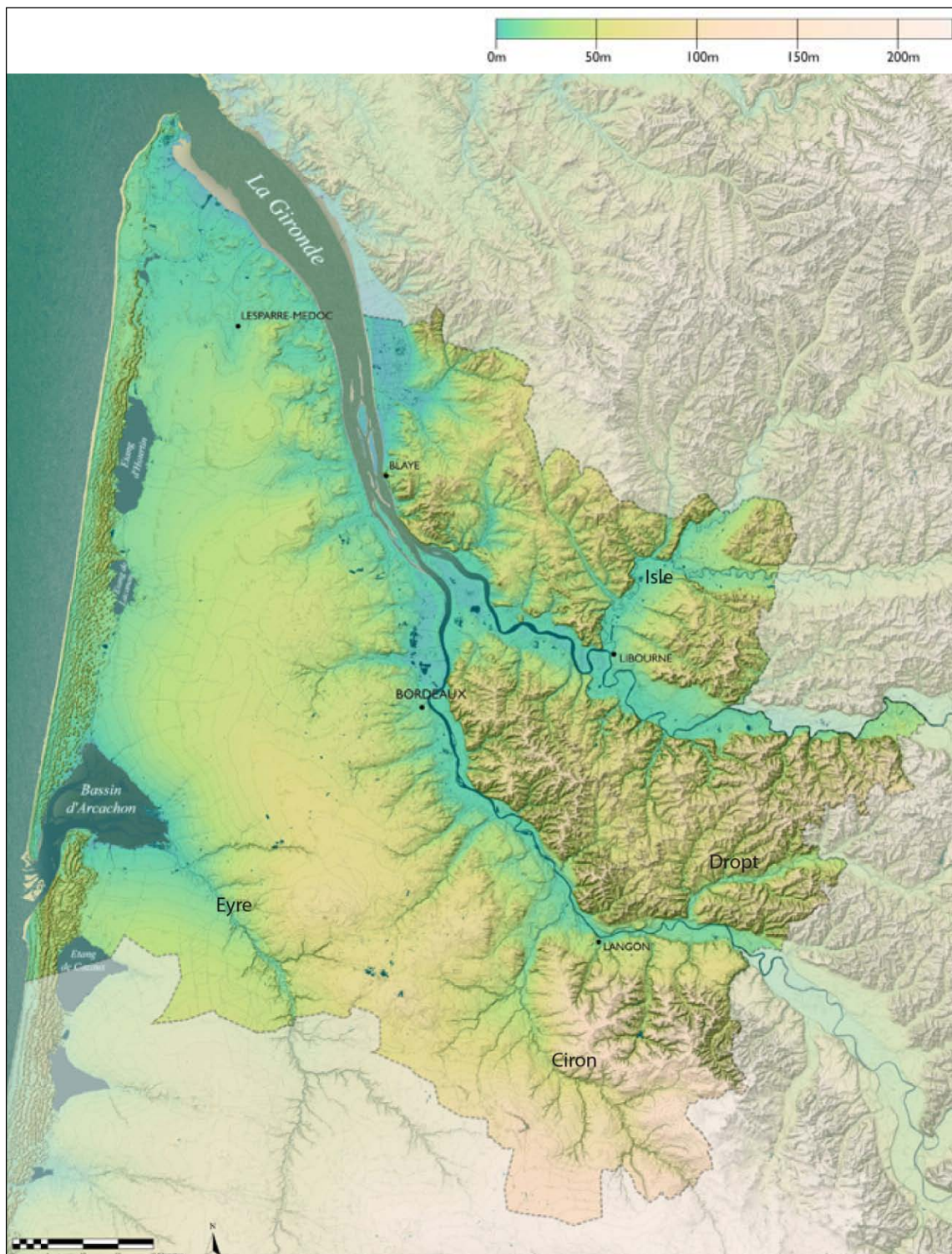


Figure 1. Cartographie des reliefs du département de la Gironde
(source : IGN BD Alti - BD Topo - BD Carthage).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

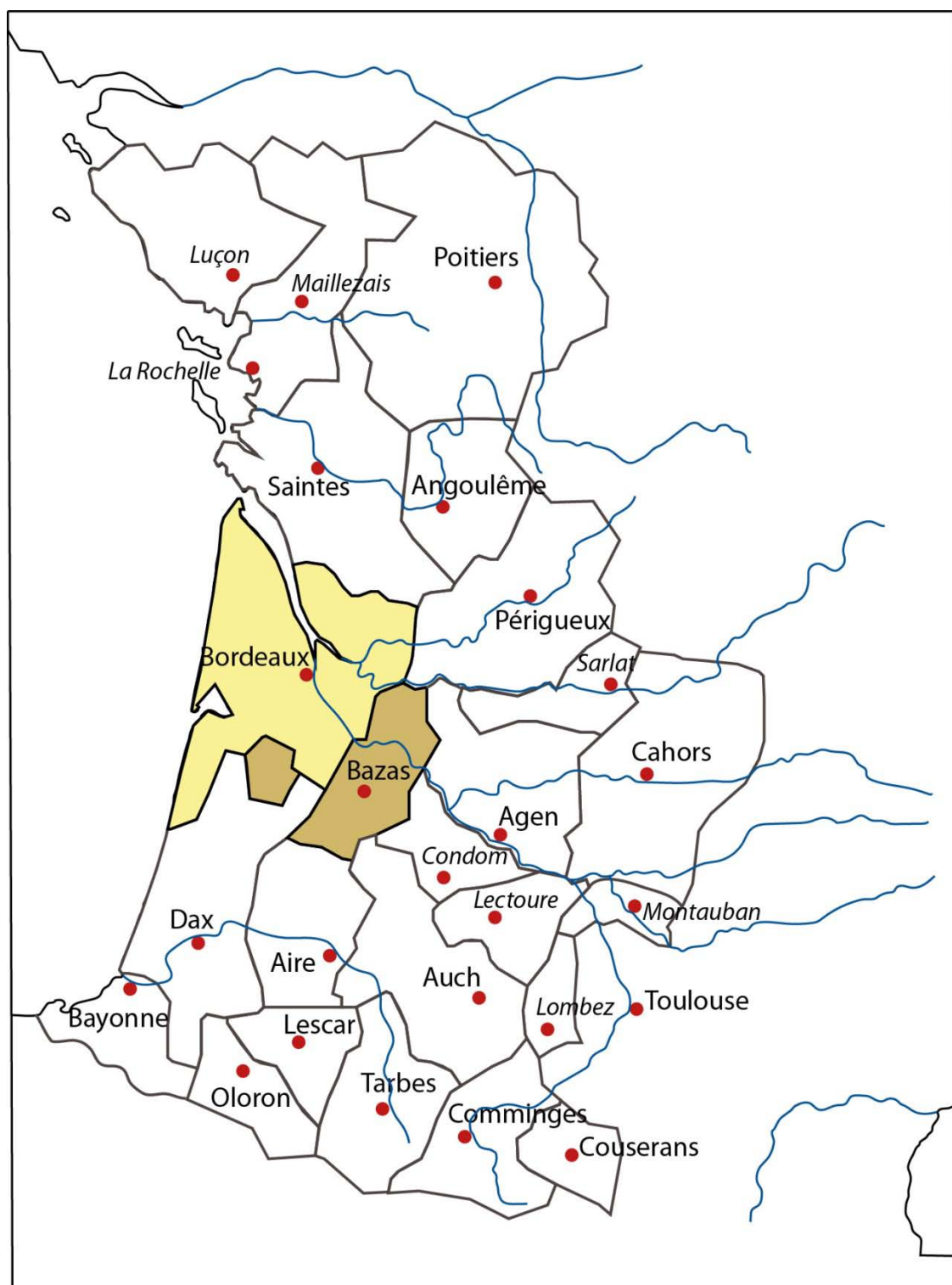


Figure 2. Carte des anciens diocèses aquitains à la fin du Moyen Age, d'après C. Higounet (1971). En italique, les diocèses constitués à partir du XIV^e siècle.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

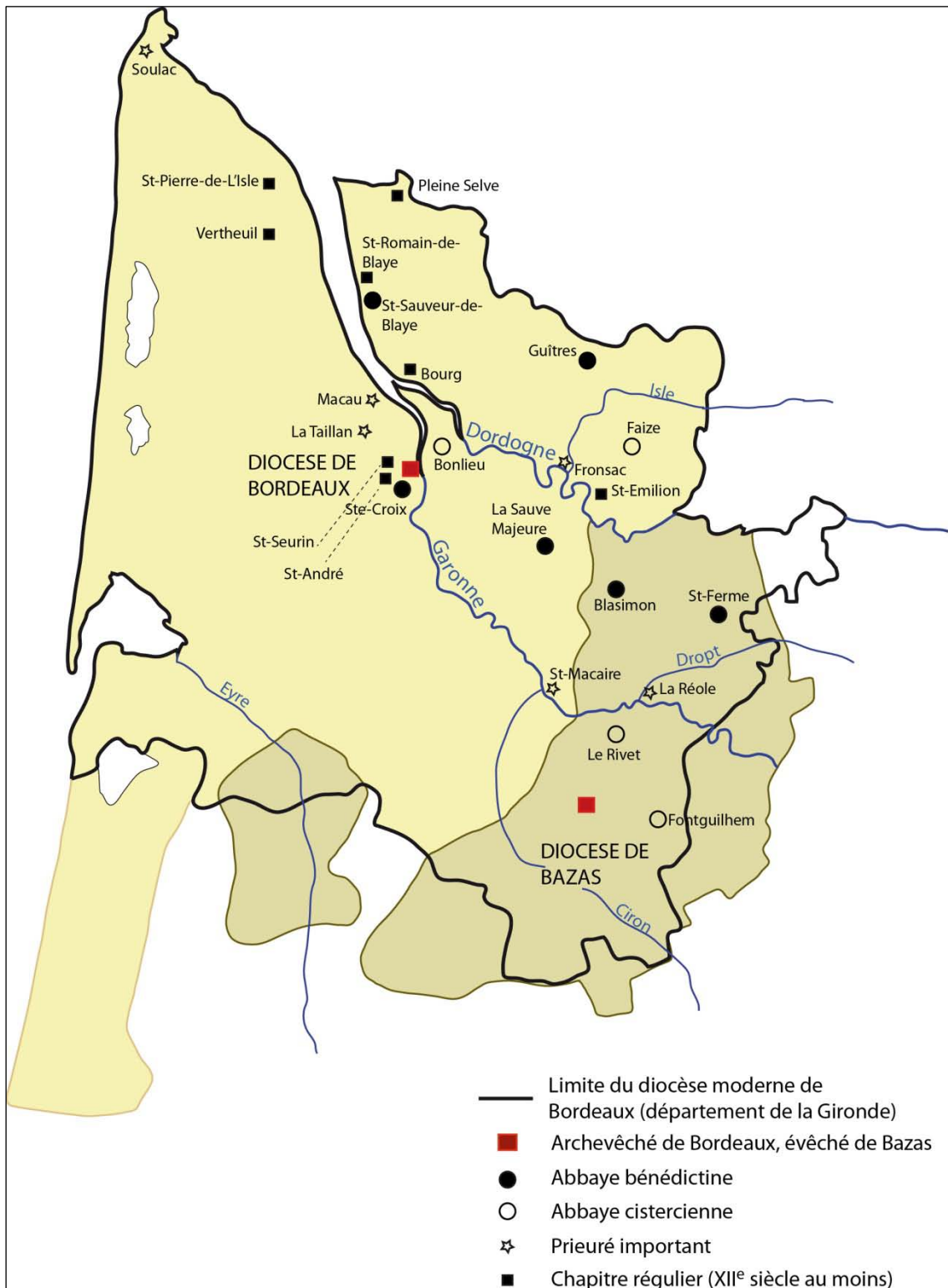


Figure 3. Anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas au Moyen Age et principaux établissements religieux, d'après B. Guillemain (1974).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

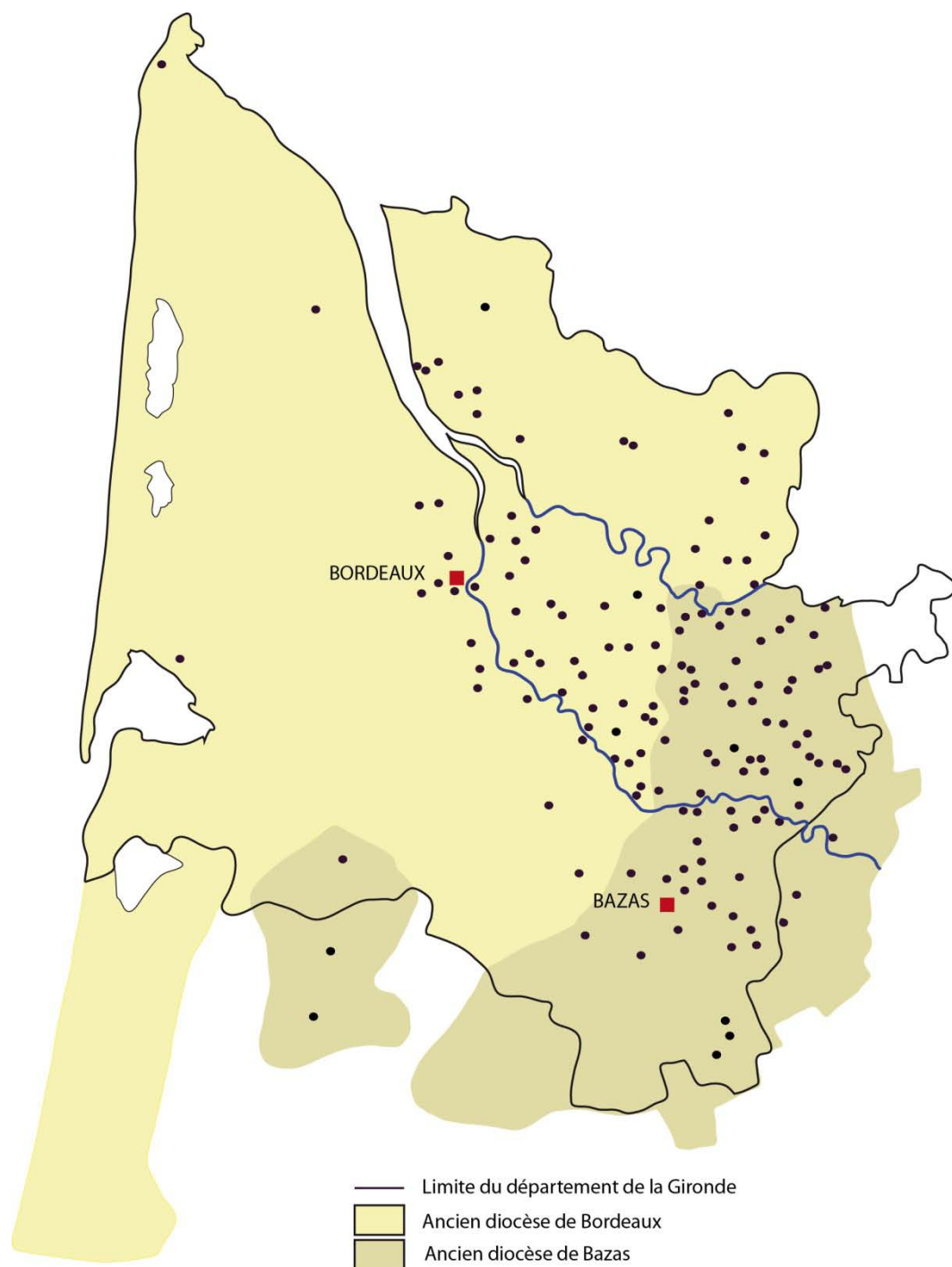


Figure 4. Carte des édifices répertoriés (corpus).
(BD TOPO® - ©IGN PARIS - 2012 / convention n°0221/GIP ATGeRI).

« *Allons-nous retrouver en Gascogne et en Bordelais,*

la « blanche robe d'églises » construites après l'An mil, dont nous parle Raoul Glaber ? C'est probable, mais il faut tout de suite rappeler que les éléments les plus archaïques d'allure qu'offrent nos édifices religieux ont pu avoir été implantés à n'importe quel moment du XI^e siècle. Il s'agit de bâtisses aux murs peu épais, construits de moellons de petit échantillon, plus ou moins régulièrement assisés, limitant l'usage de la pierre de taille aux contreforts de raidissement, aux angles et aux piédroits des fenêtres étroites, amorties par des arcs en plein cintre, sans moulure ni décor sculpté. Il n'est pas question de jeter des voûtes sur de telles structures : lorsque l'on a voulu le faire, aux XII^e et XIII^e siècle, il a fallu nécessairement renforcer les parois ou construire de nouvelles retombées. Beaucoup de petites églises rurales, restées telles fautes de ressources, mais aussi, ce qui est plus significatif, plusieurs grandes constructions urbaines ou suburbaines, possèdent de tels éléments : Sainte-Croix ou Saint-Seurin de Bordeaux, et, sans doute, la cathédrale de Bazas. Cette façon de bâtir est donc restée longtemps en usage. Vers la fin du siècle, selon J. Cabanot, apparaissent dans des édifices où les parements réguliers commencent à venir relayer les parois grossières de moellonnage, au Nizan, à Villenave-d'Ornon et à la Libarde, les premiers témoignages de la sculpture romane⁷⁸ ».

⁷⁸ Jacques GARDELLES, Paris, Société française d'archéologie, 1990, p. 12.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

I- PLANS ET VOLUMES

« La réflexion sur la construction romane repose essentiellement- si l'on exclut les constructions palatiales qui ne renouvellent guère les techniques- sur l'architecture religieuse, c'est-à-dire des espaces composites en relation ».

Daniel PRIGENT et Christian SAPIN, « La construction romane et ses emprunts aux méthodes de construction antiques: méthodologie, essai de synthèse », *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XXXIX, 2008, p. 232.

Si la complexité des partis architecturaux a été mise en lumière dans certaines régions au XI^e siècle, comme dans l'ancien diocèse de Savoie⁷⁹, les édifices du Bordelais et du Bazadais possèdent des formes modestes ce qui valut à Jean-Auguste Brutails ce constat : « le plan des églises girondines est à peu près invariablement simple »⁸⁰. Il va sans dire, et il s'agit d'un propos redondant, que le corpus considéré est fragmentaire du point de vue des témoignages subsistants, eux-mêmes diversement altérés par des transformations postérieures, parfois dès le XII^e siècle. En particulier, le plan des édifices majeurs de cette période du Moyen Age ne nous est que partiellement connu puisque ne subsistent que la façade occidentale de la cathédrale Saint-André⁸¹, la tour-porche de la basilique Saint-Seurin⁸² ou bien une partie des murs gouttereaux et du transept de celle de Sainte-Croix à Bordeaux⁸³. Parmi les édifices de petite envergure dont les volumes sont conservés -constituant la majeure partie du corpus-, force est de constater que les observations faites par Jean-Auguste Brutails se vérifient : seuls quelques édifices ne présentent pas le plan le plus couramment adopté, à nef unique

⁷⁹ Isabelle PARRON, « L'architecture religieuse au XI^e siècle dans les diocèses de Maurienne et Tarentaise, pour une nouvelle approche historique et archéologique du bâti », *op. cit.*, p. 355.

⁸⁰ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, *op. cit.*, p. 138.

⁸¹ Notice 4 (Vol. 2).

⁸² Notice 6 (Vol. 2).

⁸³ Notice 5 (Vol. 2).

prolongée par un chevet en hémicycle. On mettra donc en exergue quelques formes plus singulières qui semblent participer des expériences menées au moment où l'on observe dans la région des mutations architecturales annonciatrices de l'art roman dans son plein épanouissement. Il s'agit ainsi de mieux appréhender le panorama d'ensemble de ces églises et la manière dont il s'inscrit dans un cadre plus large.

Comme l'a récemment souligné Claude Andrault-Schmitt : « la tentation est grande d'analyser séparément ces différentes parties. Les formes des chevets suscitent naturellement des classifications en groupes faciles à comprendre [...]. Mais si l'on veut approcher l'esprit créateur et les motivations de l'élite du temps, il faut considérer le monument dans son ensemble, et alors le jeu des variations saute aux yeux⁸⁴ ». Pour des raisons pratiques d'analyse, on emploie ici ce type de classification, certes quelque peu arbitraire, qui permet de faire surgir les particularités qui dérogent au plan le plus couramment adopté (nef prolongée par une abside). Comme cela sera indiqué ci-après, il est peu d'édifices des XI^e et début du XII^e siècle qui possèdent un plan en croix latine ou plusieurs vaisseaux. Aussi, ces particularités seront-elles précisées lors de l'étude des parties qui constituent ces églises. Par ailleurs, on tentera de mettre en relation les « espaces composites » qui constituent ces églises, dont la partie ne saurait en effet se substituer au tout.

1. Dispositions générales : volumétrie et organisation longitudinale de l'espace

Comme le rappelait Jean Cabanot⁸⁵, les églises du Sud-Ouest de la France privilégièrent largement une organisation de l'espace fondée sur un axe longitudinal. Cette forme allongée du plan est accentuée, le plus souvent, par le caractère unique du

⁸⁴ Claude ANDRAULT-SCHMITT, « L'architecture romane dans notre région », in *L'Age roman. Arts et culture en Poitou et dans les pays charentais. Xe-XIIe siècles*, Gourcuff Gradenigo., Montreuil, 2011, p. 109.

⁸⁵ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, op. cit., p. 39.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

vaisseau qui met clairement en exergue la partie orientale, dont l'abside est généralement le seul pôle. La terminaison orientale prend alors la forme d'une abside plus ou moins profonde, dans laquelle la seule articulation se caractérise parfois par un petit décrochement entre l'hémicycle et la travée droite⁸⁶, qui contribue à individualiser cette dernière. Le volume du chevet se distingue du parallélépipède plus ou moins régulier que constitue la nef par ses dimensions plus étroites, puisqu'un décrochement parfois marqué le sépare clairement du vaisseau. Il n'existe pas *a priori* sur le territoire étudié d'édifices romans du XI^e ou du début du XII^e siècle possédant un chevet s'inscrivant dans le prolongement des murs gouttereaux. Celui de Saint-Pierre de Bassanne apparaît comme un cas douteux puisqu'on ignore l'étendue des remaniements qui y furent effectués à l'époque moderne⁸⁷. La relation qu'entretiennent chacun des espaces de l'église se caractérise ainsi par une ou plusieurs articulations marquant un rétrécissement progressif à mesure que l'on chemine vers l'est.

Le chevet est aussi souvent moins élevé que la nef, dont les terminaisons visibles actuellement ne reflètent toutefois pas obligatoirement les dispositions originelles, puisque les murs ont pu être arasés. Nombreux sont par ailleurs ceux qui ont été surhaussés lorsqu'on choisit de les voûter ou qu'ils furent fortifiés⁸⁸, notamment lors des guerres de Religion -comme on peut l'observer à Saint-Pierre-de-Bat⁸⁹. Seules quelques églises des Landes et du sud-ouest du département de la Gironde présentent la particularité d'offrir un chevet plus élevé que la nef, comme Jacques Lacoste l'a remarqué à propos de l'église de Saint-Pierre-de-Mons à Belin-Beliet⁹⁰. Toutefois cette disposition paraît aussi souvent être le fruit de remaniements (murs de la nef arasés, chevet surhaussé).

Aussi, le plan des églises fréquemment adopté dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas ne présente-t-il aucune originalité : il participe d'une formule

⁸⁶ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, *op. cit.*

⁸⁷ Fiche 22 (Vol. 3).

⁸⁸ Voir à ce sujet : Béatrice PIERRE, « La fortification des églises en Entre-deux-Mers », *Actes du 3e colloque tenu à Monségur et Saint-Ferme*, 19 Octobre 1991.

⁸⁹ Notice 16 (Vol. 2).

⁹⁰ Fiche 28 (Vol. 3).

couramment adoptée à l'époque romane⁹¹. Maurienne et Tarentaise, Angoumois et Saintonge, Anjou, Val-de-Loire, Berry, Midi et partie méridionale de l'Aquitaine, on ne compte pas les régions dont les édifices témoignent de dispositions similaires, notamment en ce qui concerne les églises de dimensions moyennes à modestes⁹². Nous souhaitons toutefois apporter quelques précisions à ce sujet.

1.1. La nef, *quadratum populi*, espace le mieux conservé

1.1.1. La prédominance du vaisseau unique

La nef généralement constituée d'un vaisseau unique offre peu de variantes, on l'a évoqué, du point de vue de son plan. La cathédrale de Bordeaux⁹³ elle-même comportait probablement un unique vaisseau – ce qui fait toujours sa particularité-, comme l'explique Jacques Gardelles. Ce type de plan n'était donc pas l'attribut des églises modestes et leur choix dans ces édifices ne s'explique probablement pas seulement par leurs petites dimensions. Ces dernières sont en moyenne de 10 à 15 m de longueur pour environ 5 à 8 m de largeur, comme à Saint-Sulpice de Brannens⁹⁴, Saint-Laurent-du-Plan⁹⁵ ou Sainte-Radegonde⁹⁶, pour ne citer que ces exemples. Il n'est pas rare en effet que la nef soit approximativement deux fois plus longue que large.

Les volumes de ces vaisseaux forment des parallélépipèdes relativement trapus et massifs, impression relayée notamment par la hauteur relativement peu importante des murs. Ces derniers ne dépassent en effet que peu souvent les 8-10 m de hauteur

⁹¹ Isabelle PARRON, « L'architecture religieuse au XI^e siècle dans les diocèses de Maurienne et Tarentaise, pour une nouvelle approche historique et archéologique du bâti », *op. cit.*, p. 117-118.

⁹² Toutefois, dans certains territoires proches, comme dans le Poitou, la nef à collatéraux est plus largement répandue, de même que le plan en croix latine, couramment adopté à l'époque romane (Voir notamment : Claude ANDRAULT-SCHMITT, « L'architecture romane dans notre région », *op. cit.*, p. 108-109.)

⁹³ Notice 4 (Vol. 2).

⁹⁴ Notice 7 (Vol. 2).

⁹⁵ Fiche 144 (Vol. 3).

⁹⁶ Notice 17 (Vol. 2).

depuis le pavement intérieur, dont il faut garder à l'esprit qu'il est probablement plus élevé dans la plupart des cas que le niveau de sol médiéval.

Un édifice se distingue toutefois de l'ensemble : l'église de Saint-Georges-de-Montagne⁹⁷ compte ainsi une nef qui s'approche de 20,5 m de longueur, pour environ 6,5 m de largeur, particularité que l'on peut attribuer à l'existence d'un faux transept et que l'on retrouve dans la proche et très semblable église de Saint-Martin-de-Mazerat (Saint-Emilion), à la différence que cette dernière est entièrement constituée de pierre de taille. La relative étroitesse de ces espaces dont les murs sont relativement hauts (un peu plus de dix mètres) accentue l'impression d'allongement du vaisseau. Ces deux édifices ayant conservé leur façade originale et l'ensemble de leurs élévations paraissant homogène, on dispose d'informations relativement fiables les concernant. Il est toutefois difficile d'appréhender les dimensions originelles de cette partie de l'édifice dans l'ensemble du corpus, puisque la terminaison occidentale a très fréquemment fait l'objet de reprises.

Aussi, ces églises s'inscrivent-elles parfaitement dans le paysage aquitain du XI^e et du début du XII^e siècle, du fait de la simplicité de leur partie occidentale, caractéristique dont plusieurs auteurs ont souligné la constante. C'est notamment la conclusion à laquelle parvient Michelle Gaborit⁹⁸ et le constat réalisé par Christian Gensbeitel, qui a élargi le corpus des anciens diocèses de l'Angoumois et de la Saintonge⁹⁹. Se dessinent sur ce dernier territoire deux ensembles correspondant à des types distincts : les nefs-couloirs sont les plus spectaculaires, qui se démarquent à travers des proportions qui atteignent à Jarnac ou Bassac¹⁰⁰ les 30 m X 10 m et dont aucun exemple n'a été recensé dans les deux diocèses de Bordeaux et Bazas, l'exemple qui s'en approche le plus ayant été décrit ci-dessus, à Saint-Georges de Montagne. En revanche, la série des nefs courtes et trapues correspond à la majorité de celles qui ont

⁹⁷ Notice 11 (Vol. 2).

⁹⁸ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 73.

⁹⁹ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 117-118.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 119.

été observées en Gironde, bien que leurs dimensions originelles ne soient que rarement arrêtées. C'est là la tendance générale qui se dégage de l'ensemble des édifices observés, dont les proportions avoisinent un rapport de un sur deux. Une nuance se doit à nouveau d'être apportée, puisque les murs paraissent souvent moins hauts en Gironde, cette donnée devant toutefois être maniée avec précaution.

D'autres exemples peuvent être relevés en Anjou et dans le Val-de-Loire, dans le Berry ou bien encore dans le Midi pour ce qui est de la France, mais aussi au nord de l'Espagne, par exemple dans les provinces de Castille et León en Catalogne, où subsistent nombre d'édifices de même envergure et aux caractéristiques très proches. Le système des collatéraux a quant à lui été plus largement adopté dans les régions voisines du Poitou ou du Limousin. Il en existe toutefois en Gironde quelques exemples.

1.1.2. Les nefs aux plans plus complexes, peu nombreuses

Quelques exemples méritent d'être cités puisqu'ils dérogent au principe du vaisseau unique : c'est notamment le cas des édifices d'envergure. Parmi ceux dont le plan met en évidence un parti architectural plus ample caractérisé par une division de la nef en trois vaisseaux, la basilique Saint-Seurin¹⁰¹ et celle de Sainte-Croix¹⁰² comptaient parmi les édifices majeurs, notamment étudiés de manière détaillée par Jean-Auguste Brutails¹⁰³, Michelle Gaborit et Jacques Gardelles.

¹⁰¹ Voir notamment : Philippe ARAGUAS, Bordeaux, Ausonius, coll. « Mémoires », 2009, p. 177-178. Jacques GARDELLES, *Bordeaux, cité médiévale*, L'horizon chimérique, 1989, p. 108-120. Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 161-162. Sandrine LAVAUD et Ezéchiél JEAN-COURRET, *Atlas Historique des Villes de France-Bordeaux*, Ausonius, 2009, p. 23-26; 129.

¹⁰² Consulter, notamment, à ce sujet : Jacques GARDELLES, *Bordeaux, cité médiévale*, *op. cit.*, p. 142-148. Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 157-160.

¹⁰³ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, *op. cit.*, p. 8-15; 18-25.

Celle de Noaillan¹⁰⁴ comporte une abside majeure en pierre de taille encadrée par deux absidioles de petit appareil, manifestement remaniées, où il serait toutefois intéressant de mener une étude détaillée pour déterminer si cette mixité des appareils employés résulte d'une volonté de hiérarchisation de l'abside majeure, d'ailleurs mise en exergue et magnifiée par une arcature. La nef, dont les parements de petit appareil régulièrement mis en œuvre paraissent témoigner de la construction d'origine, a cependant été entièrement remaniée lors de son voûtement. On ménagea ainsi de grandes arcades de formes brisée qui divisent l'ensemble en trois vaisseaux dont les collatéraux semblent seulement dotés d'un faux plafond. A Cadaujac¹⁰⁵, l'église à trois absides et autant de nefs a été remaniée dans les années 1860. Le plan des murs gouttereaux et des absides semble toutefois en place, le petit appareil qui les caractérise, que l'on peut qualifier de limousinerie étant régulièrement mise en œuvre. Les murs sont percés de baies étroites aux linteaux monolithes échancrés, bien que certaines aient été comblées. Les contreforts qui raidissent les murs sont récents, mais on garde la trace des éléments plus anciens dans chacun des parements nord et sud. Par ailleurs, la présence de contreforts percés de baies (elles aussi murées) dans les absidioles, apporte des indices supplémentaires d'une construction des débuts de la période romane.

L'église de Sainte-Eulalie¹⁰⁶ adopte quant à elle un plan basilical, possédant une nef divisée en trois vaisseaux ouvrant cependant sur un chevet hémicirculaire unique, de forme relativement allongée. Michelle Gaborit explique à propos de Villenave d'Ornon¹⁰⁷ : « la nef est divisée en une file de supports, ce qui nous permet de supposer qu'il y avait là un chevet à trois absides, bien qu'une seule abside romane en bel appareil régulier ait été conservée. Nous ne pouvons pas savoir comment ces trois absides s'ouvriraient sur la nef. ». On ne peut toutefois exclure aussi, semble-t-il, un dispositif analogue à celui de Sainte-Eulalie dans ce dernier cas de figure.

Ainsi, on peut rappeler que les formes extrêmement simples ont été privilégiées sur les territoires du Bordelais et du Bazadais, et ce, jusqu'au XII^e siècle. Les plans de

¹⁰⁴ Fiche 107 (Vol. 3).

¹⁰⁵ Fiche 42 (Vol. 3).

¹⁰⁶ Fiche 136 (Vol. 3).

¹⁰⁷ Fiche 175 (Vol. 3).

forme basilicale sont majoritaires, comme l'a rappelé récemment Anna Segagni Malacart à propos des églises de la première moitié du XI^e siècle en Lombardie¹⁰⁸, où l'auteur évoque par ailleurs l'existence de quelques églises de plan centré.

1.2. La forme du chevet, espace privilégié souvent remanié

Le chevet, dont on connaît l'importance symbolique, a souvent fait l'objet de remaniements, d'adaptations qui ont fait disparaître les structures d'anciennes églises dont les vaisseaux gardent plus souvent la trace. L'observation des terminaisons orientales en petit appareil montre que ces changements semblent être intervenus à l'intérieur des églises (arc triomphal, arcature) mais aussi à l'extérieur comme à Brannens¹⁰⁹ où le chevet semble s'être paré d'une enveloppe de pierre de taille rehaussée de colonnes adossées et d'encadrements de baies soignés aux rangées de billettes. L'une des difficultés principales de l'analyse tient dans le recouvrement des surfaces murales par des badigeons: les élévations intérieures, qui ont fréquemment fait l'objet de reprises, sont ainsi celles qui sont les moins aisées à appréhender. Par ailleurs, ces chevets furent le lieu privilégié des innovations romanes, ainsi que l'a rappelé Christian Gensbeitel¹¹⁰. Cela étant, il est possible de faire quelques remarques sur le sujet, notamment du point de vue des plans adoptés, qui permettent de déceler des indices sur les dispositions prises à l'est des édifices du début de la période romane dans ce territoire.

¹⁰⁸ Anna SEGAGNI MALACART, « L'architecture de la première moitié du XI^e siècle en Lombardie », *Le « premier art roman » cent ans après. La construction entre Saône et Pô autour de l'an mil, études comparatives*, Besançon, 2012, p. 91.

¹⁰⁹ Notice 7 (Vol. 2).

¹¹⁰ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 125.

1.2.1. Des chevets hémicirculaires, majoritairement représentés

L'église de Saint-Genis-du-Bois¹¹¹ (Figure 5) possède un chevet parmi les plus simples qu'il ait été permis d'observer dans le département. Depuis le cimetière qui s'étend sur son côté méridional, peu de choses la distinguent toutefois de la majorité des édifices répertoriés, sinon ses proportions très modestes. C'est seulement lorsqu'on franchit le seuil du portail ouvragé, aménagé dans la façade occidentale à la fin du XII^e siècle pour pénétrer dans le vaisseau, que l'on découvre sa particularité.

En effet, le chevet de cette église très modeste est constitué d'une simple abside, formant presque un hémicycle dont les dimensions sont très étroites (environ 3,85 m de diamètre pour 3,50 m de long). Sa largeur est plus réduite que celle de la nef (cette dernière mesure environ 5,75 m), ce qui est une constante des édifices étudiés. La forme de ce chevet est très rare dans le corpus : de très petites églises, parfois aux dimensions plus modestes encore, comme Saint-Germain-de-Campet à Faleyras¹¹², Saint-Martin-de-Festals à Frontenac¹¹³ ou Saint-Martin à Grignols¹¹⁴ témoignent d'un dispositif plus élaboré -qui a toutefois peut-être fait disparaître des dispositions plus anciennes. Aussi cette église Saint-Genès est-elle particulièrement intéressante du point de vue de la problématique de la présente étude, ce, d'autant que la présence d'une simple abside constitue un cas particulier dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, dont on peut aussi peut-être dénombrer un exemple supplémentaire dans la petite église de Camps-sur-L'Isle¹¹⁵, mais les remaniements qui ont affecté ce bâtiment ne permettent pas d'affirmer qu'il s'agit de son état du XI^e siècle. Par ailleurs, on ne peut juger pleinement de la représentativité de cette formule, du fait du nombre restreint de chevets conservés. Deux exemples similaires ont été repérés par Christian Gensbeitel à Dompierre-sur-Charente et Saint-Léger-de-Blanzac, où leurs absides prennent la forme d'un hémicycle ou d'un arc légèrement outrepassé¹¹⁶. Les églises qui mettent en œuvre

¹¹¹ Notice 15 (Vol. 2).

¹¹² Fiche 62 (Vol. 3).

¹¹³ Fiche 66 (Vol. 3).

¹¹⁴ Fiche 74 (Vol. 3).

¹¹⁵ Fiche 44 (Vol. 3).

¹¹⁶ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 123.

une simple abside ouvrant sur la nef sont nombreuses dans certaines régions telles que la Catalogne, dont les exemples illustrent la simplicité des formes déployées, ainsi qu'on peut l'observer, parmi tant d'autres exemples, à Sant Maçà de Puig-Reig au XI^e siècle¹¹⁷.

Cette forme peu courante renvoie aux modèles antérieurs à la période romane et notamment au plan basilical. Cet attachement aux formes de la tradition, qui ne peut seulement être considéré comme la résultante d'un parti modeste, puisque des églises de plus petite dimension mettent en œuvre des formes différentes, en particulier du fait de l'existence d'une travée, se retrouve dans la manière dont sont reliées nef et abside. En effet, un mur diaphragme sépare ces deux espaces, auquel sera consacré une analyse *infra*. Ces caractéristiques permettent d'envisager là une structure assez ancienne, que l'on serait tenté de placer avant les mutations de la fin du XI^e siècle.



**Figure 5. Saint-Genis-du-Bois, Saint-Genès.
Vue de la nef et du seuil du chevet depuis l'ouest.**

¹¹⁷ Jordi VIGUE et Joan-Albert ADELL, *Catalunya romànica. 12, El Berguedà*, Enciclopèdia catalana, 1985. (Notice de Joan-Albert Adell i Gisbert).

La forme du chevet la plus largement représentée dans les édifices de petit appareil répertoriés consiste en un hémicycle, à la structure plus ou moins allongée, qui n'individualise pas la travée droite : le chevet est intérieurement inarticulé et les murs de ce que l'on peut considérer de fait comme étant une travée, puisqu'ils sont situés au-delà de l'hémicycle à proprement parler, prolongent directement ceux de l'abside. À l'extérieur, les murs sont droits et lisses, épaulés toutefois par quelques contreforts plats. Ces chevets sont systématiquement plus étroits que la nef qu'ils prolongent, ce qui les distingue clairement de ce dernier espace¹¹⁸, d'autant que le seuil qui marque la frontière entre le vaisseau et l'abside est parfois assez étroit (voir page 95). Cette formule semble se décliner en plusieurs ensembles, pour lesquels on émet cependant des réserves car certains de ces chevets sont entièrement enduits et peints, ce qui ne permet pas de juger de la nature exacte des maçonneries.

L'un des ensembles les plus intéressants existe au chevet de l'église Saint-Christophe de Baron¹¹⁹, large et allongé, qui prolonge une nef ample au regard des autres églises du corpus (Figure 6). Sur ses murs intérieurs court une arcature aveugle dont les 14 arcades animent les parois sur une hauteur d'environ 2,70 m. Elle fut par la suite pourvue de colonnes adossées qui permirent au XII^e siècle la réalisation sur cet espace relativement vaste d'une voûte en cul-de-four prolongée par un berceau et cloisonnèrent par là même un peu plus ces deux parties de l'église. Aussi ce chevet apporte-t-il le témoignage particulièrement intéressant de deux états clairement distincts puisque les supports recevant l'arc doubleau qui distingue la travée droite de l'hémicycle à proprement parler est venu se poser contre l'arcature plus ancienne.

Cette formule a été repérée dans d'autres édifices comme à Monprimblanc¹²⁰ et Mouliets¹²¹ (Mouliets-et-Villemartin, Figure 7), où elle est associée à la présence d'une baie axiale placée au-dessus d'un contrefort. Il en va de même à Lados¹²², où sont

¹¹⁸ A Bassanne, toutefois, les murs du chevet en abside sont directement prolongés par ceux de la nef. Toutefois, l'église ayant été reprise à l'époque moderne, sans que ce sujet ait été documenté, à notre connaissance, ce cas de figure reste douteux (Fiche 22, Vol. 3).

¹¹⁹ Notice 3 (Vol. 2).

¹²⁰ Notice 10 (Vol. 2).

¹²¹ Fiche 102 (Vol. 3).

¹²² Fiche 102 (Vol. 3).

disposés de la même manière des contreforts rayonnant autour du chevet, le plus souvent au nombre de deux, disposés plus ou moins régulièrement au niveau de la corde de l'abside, ou à Puybarban¹²³, où une arcature scande de ses arcades le mur intérieur, comme à Baron. A Puybarban, l'ensemble des élévations est recouvert. Toutefois, les quatre contreforts plats qui se dressent le long des murs extérieurs permettent d'imaginer là un chevet roman dont l'enduit couvre très probablement des maçonneries de petit appareil où se tenaient des fenêtres romanes sans doute murées ou élargies pour y réaliser des baies identiques à celles du vaisseau et apportant davantage de lumière. Quelques cas de figure posent plus de questions comme à Cleyrac¹²⁴ et Bruges¹²⁵, où figure aussi dans ce dernier chevet une arcature- plus récente. Quant au chevet de l'église d'Yvrac¹²⁶, qui semble aussi appartenir à cette catégorie, il relie une nef très remaniée où ont été ajoutés deux bas-côtés, transformations dont il semble qu'elles aient aussi affecté l'intérieur du chevet, *a minima*. Des colonnes remplacent dans ce dernier exemple les contreforts plats décrits plus haut. Au nombre de quatre, elles sont engagées et disposées sur un petit soubassement.

Toutefois, ce plan du chevet, s'il prend pour modèle des formes plus anciennes, ne semble pas devoir être attribué à une période antérieure à celle du développement du chevet à décrochements, qui sera analysé plus bas, puisque cette formule existe par exemple à Saint-Georges de Montagne¹²⁷, dans un édifice qui témoigne des mutations caractéristiques du tournant des années 1100. La question semble bien plus complexe et diverses formules paraissent plutôt coexister pendant cette période des prémices de l'art roman en Bordelais et Bazadais. La forme plus ou moins allongée du chevet hémicirculaire manifeste une dilatation de l'espace vers l'est et met ainsi en exergue les enjeux qui se concentrent en cette partie de l'église, qui accueillera au cours du XII^e siècle une travée droite nettement structurée par des supports engagés. Ce plan fort simple au chevet à l'étirement plus ou moins prononcé peut être observé en diverses régions, comme par exemple dans le Val de Loire Autunois où Walter Berry évoque

¹²³ Fiche 120(Vol.3).

¹²⁴ Fiche 54 (Vol. 3).

¹²⁵ Fiche 41 (Vol. 3).

¹²⁶ Fiche 176 (Vol. 3).

¹²⁷ Notice 11 (Vol. 2).

l'église de Clessy dont la simple abside légèrement allongée ouvrant sur une nef unique « constituait la solution la plus employée dans les bâtiments romans les plus simples¹²⁸ ». En Catalogne espagnole, ces formes paraissent subsister jusque dans la première moitié du XII^e siècle dans certains édifices de petite envergure, comme à Santa Maria d'Aviá¹²⁹ ou Sant Romá de la Clusa¹³⁰, où de modestes volumes rectangulaires ouvrent sur une abside plus étroite. Ces églises présentent par ailleurs la particularité de comporter un mur occidental seulement pourvu d'une fenêtre, tandis que la façade de l'édifice est reportée au sud où sont situées les entrées qui consistent en de simples portails méridionaux¹³¹.

Pour l'heure, les expériences sont conduites dans cette partie de l'église, objet des transformations contrairement à la nef qui la prolonge, dont la formule reste inchangée pendant plusieurs décennies. Le plan du chevet évolue progressivement, à travers des formules, qui accueillent d'ailleurs parfois le décor rythmé d'une arcature. Comme l'explique Walter Berry à propos du Val de Loire Autunois : « au cours des dernières décennies du XI^e siècle, les éléments de l'interface de l'abside, de la travée de clocher et de la nef prennent des formes plus complexes. Cela amplifie le détachement visuel des différents espaces, effet rehaussé, au début du XII^e siècle, par l'addition de décors sculptés sur les supports verticaux ». Il semble que l'on puisse observer, outre à travers la dilatation de l'espace oriental, une formule différente qui témoigne des transformations apportées à l'espace du chevet, qui introduisent une distinction plus marquée entre les différents espaces, bien que cette dernière soit parfois subtile : elle fait l'objet du paragraphe suivant.

¹²⁸ Walter BERRY, « L'architecture romane dans le Val de Loire autunois », *Paray-le-Monial, Brionnais-Charolais : le renouveau des études romanes. IIe colloque scientifique international de Paray-le-Monial*, 2, 3, 4 octobre 1998, 1998, p. 290-291.

¹²⁹ Jordi VIGUE et Joan-Albert ADELL, *Catalunya romànica. 12, El Berguedà*, op. cit., p. 101-102.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 196-198.

¹³¹ Caractéristiques rencontrées à Saint-Martin-de-Montphélix (Pondaurat, fiche 115, Vol. 3), Brannens (Notice 7, Vol. 2), Saint-Georges de Montagne (Notice 11, Vol. 2).



Figure 6. Baron, Saint-Christophe.
Plan d'après Michel Goutal, Etude préalable

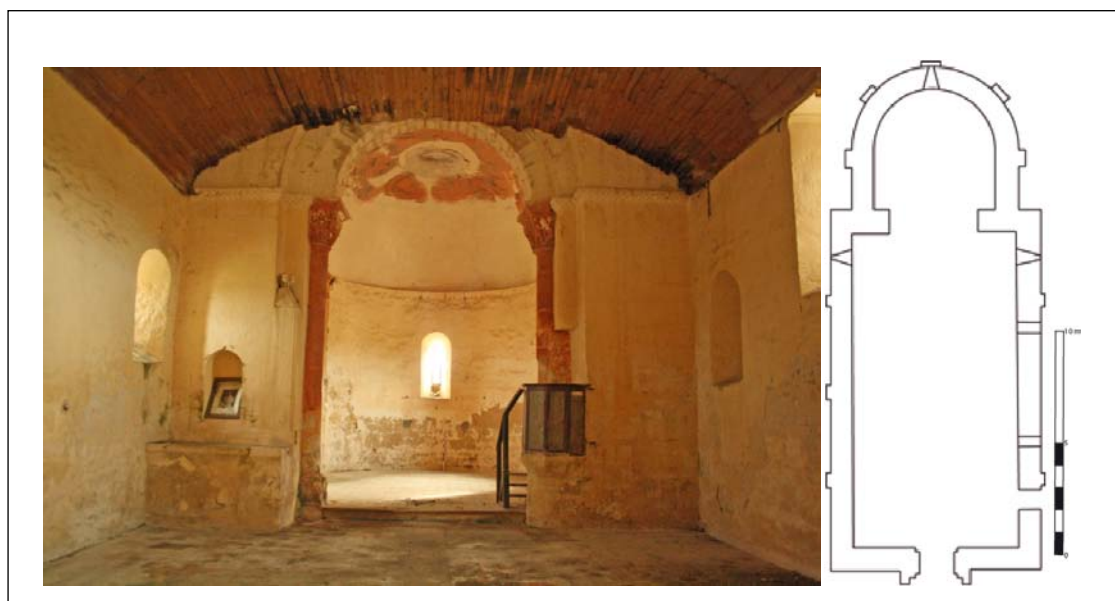


Figure 7. Mouliets, Saint-Martin (Mouliets-et-Villemartin)¹³².
Plan d'après Michelle Gaborit, 1979.

¹³² Fiche 102 (Vol. 3).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

1.2.2. Exemples d'essais de structuration de la travée : les chevets à décrochements successifs

Parmi les autres indices des recherches menées en matière d'architecture à cette époque, des expériences de ces prémices de l'art roman, il existe une formule déjà repérée par Jean Cabanot¹³³, semblant participer des mutations architecturales qui se font jour dès la fin du XI^e siècle. Celle-ci, recensée dans plusieurs édifices¹³⁴, consiste à délimiter une travée droite, grâce à un décrochement qui marque la corde de l'abside, plus étroite. Ainsi, la largeur de la travée est-elle moindre que celle de la nef (le vaisseau étant systématiquement plus large que le chevet) et l'abside elle-même plus étroite, ce qui crée un jeu d'emboîtements et de volumes particulièrement intéressant, dont la perspective contribue à guider le regard vers l'est et en particulier vers l'autel et la baie axiale qui l'éclaire (ce, d'autant que ces édifices se caractérisent pour la plupart d'entre eux, comme cela vient d'être évoqué *supra*, par un plan allongé privilégiant l'axe longitudinal). Cette distinction entre travée droite et abside est par ailleurs clairement visible à l'extérieur, où intervient un même décrochement, l'ensemble contribuant à créer un organe d'articulation et de raidissement qui épaulé cette partie de l'église. C'est la raison pour laquelle les contreforts sont absents de ces structures orientales.

L'église Saint-Eutrope des Esseintes¹³⁵ (Figure 8), dont l'appareil qui constitue le chevet, très régulièrement mis en œuvre à travers la combinaison de plusieurs types de blocs de hauteur similaire (dont les formes en surface consistent en des chandelles, des blocs carrés et allongés) pourrait apporter le témoignage de l'un des premiers exemples de ce type de structure orientale. En effet, contrairement à l'église de Saint-Laurent-du-Plan¹³⁶ (Figure 9 et Figure 10), où le seuil du chevet annonce des formes pleinement romanes à travers l'emploi de chapiteaux sculptés recevant les retombées de l'arc majeur, bien que leurs formes soient grossières et par là même assez difficiles à

¹³³ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, op. cit., p. 214.

¹³⁴ On la rencontre par exemple à Saint-Laurent-du-Plan, Les Esseintes, Le Nizan (voir ci-après).

¹³⁵ Fiche 61 (Vol. 3).

¹³⁶ Fiche 144 (Vol. 3).

dater ou encore à Saint-Vincent de Loubens¹³⁷ (Figure 12 et Figure 13), où cette partie de l'église a été reprise au XII^e siècle, l'arc triomphal de cette église déploie des formes élémentaires. Ainsi, deux piédroits aux blocs de pierre de dimensions hétérogènes, incluant de petites assises dont la hauteur ne dépasse pas une dizaine de centimètres de hauteur, alternent de manière irrégulière avec des blocs plus épais. Il en va de même pour les claveaux de l'arc qui reposent directement sur le piédroit sans qu'un élément intermédiaire n'ait été inséré, ainsi que ceux de l'arc qui repose sur le ressaut de pierre délimitant l'abside.

Ce dispositif qui n'a pas eu une grande postérité semble constituer l'une des expériences de la structuration de l'espace du chevet, qui mit par la suite en œuvre des supports engagés (généralement des colonnes) auxquels il combina l'élément fondamental qu'est le chapiteau, recevant un décor sculpté, dont le but de leur construction est de porter un voûtement. Ainsi que l'a montré Jean Cabanot¹³⁸, cette forme se rencontre en divers endroits du Sud-ouest et du versant méridional des Pyrénées, comme dans la petite église d'Aruej, attribuée par José Luis Acín Fanlo à la fin du XI^e ou au début du XII^e siècle¹³⁹, ou bien encore à Bagües (San Julián y Santa Basilisa)¹⁴⁰. Par ailleurs, cette église présente un mur ouest aveugle : la façade est reportée au sud, caractéristique que l'on rencontre dans plusieurs églises de modeste envergure du Bordelais et du Bazadais.

¹³⁷ Notice 9 (Vol. 2).

¹³⁸ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, op. cit., p. 214.

¹³⁹ José Luis ACÍN FANLO, *Arquitectura romanica, siglos X-XI, XII y XIII*, Prames, 2009, p. 77-79 (V).

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 95 (V).



Figure 8. Les Esseintes, Saint-Eutrope. Chevet.



Figure 9. Saint-Laurent-du-Plan, Saint-Laurent. Vue de l'église depuis le sud-est.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 10. Saint-Laurent-du-Plan, Saint-Laurent.
Chevet à décrochements successifs.



Figure 11. Le Nizan, Saint-Martin. Chevet à ressauts successifs.
Vues intérieure et extérieure.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 12. Loubens, Saint-Vincent. Chevet vu depuis le sud-est.



Figure 13. Loubens, Saint-Vincent. Chevet vu depuis l'ouest.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

1.2.3. Quelques chevets au plan plus complexe

Parmi les chevets plus élaborés, dont le plan est moins courant, celui de l'église Saint-Etienne-de-Lisse figure parmi les exceptions du corpus. Ainsi que l'explique Michelle Gaborit¹⁴¹, son étude est toutefois peu aisée, puisque seules les premières assises de petit appareil de moellons de tradition antique, régulièrement disposés en lits, sont visibles en partie inférieure tandis que les murs ont été relancés et pourvus de baies relativement large, comme dans l'axe de l'abside orientale, pourvue de colonnettes à chapiteaux logées dans son ébrasement extérieur. L'auteur en dénombre deux exemples supplémentaire dans le Sud-ouest aquitain, que sont Aubiac dans le Lot-et-Garonne et Saint-Pierre-du-Mont dans les Landes, toutes deux aussi remaniées et voûtées.

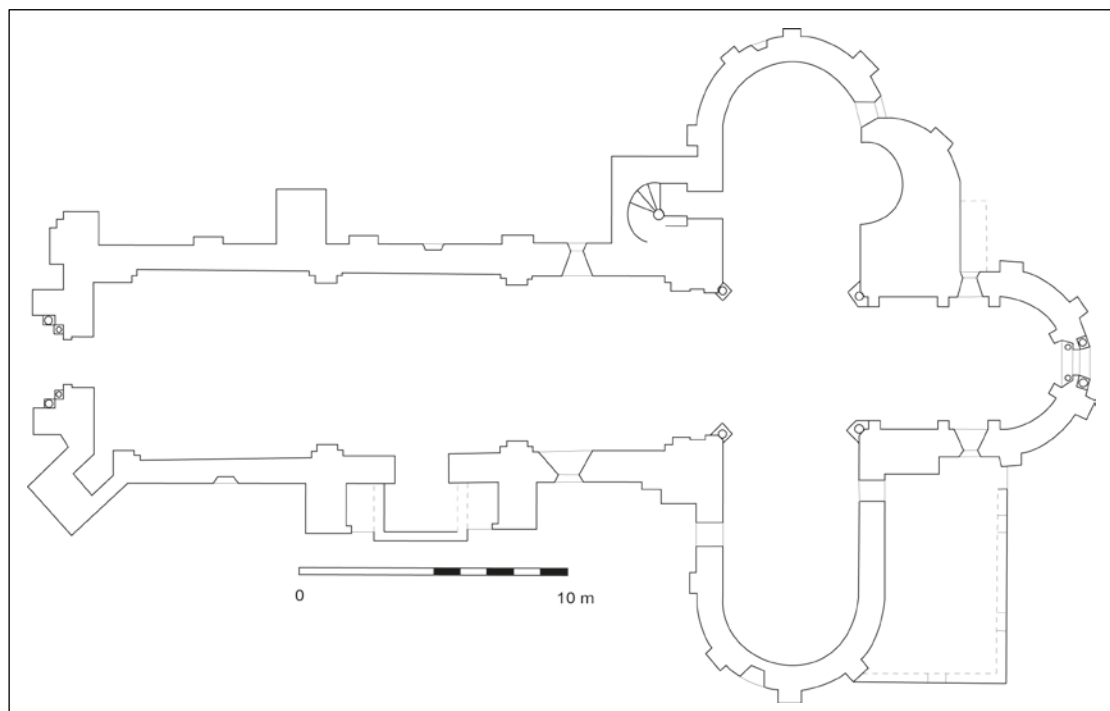


Figure 14. Plan de l'église de Saint-Etienne-de-Lisse (relevé et dessin, B., D. et M. Provost).

¹⁴¹ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 81.



**Figure 15. Saint-Etienne-de-Lisse, Saint-Etienne.
Chevet (abside axiale).**



Figure 16. Cadaujac, Saint-Pierre. Chevet vu depuis le nord-est.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



**Figure 17. Montagne, Saint-Georges.
Chevet vu depuis le nord-est.**

1.2.4. Les chevets à abside inscrite, exemples exceptionnels

Plusieurs édifices témoignent de dispositions orientales qui les singularisent parmi l'ensemble des chevets hémicirculaires dont la forme est récurrente jusqu'à l'aube de l'époque gothique. Il est possible d'y déceler les expériences menées dans la région à une époque de mutations, dont les formules furent tout aussi peu employées à l'époque romane, du moins parmi les édifices qui en offrent encore le témoignage.

Ainsi, le chevet de Saint-Pierre de Cazaugitat¹⁴², déjà repéré par Jean-Auguste Brutails qui en dessina le plan, de même que Léo Drouyn¹⁴³, peut-il figurer parmi les exemples atypiques, à condition qu'il s'agisse là d'une construction authentique (ce que

¹⁴² Notice 8 (Vol. 2).

¹⁴³ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 145. ; A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 47, p. 13.

l'on ne peut affirmer puisque l'ensemble des maçonneries n'est pas visible : les murs intérieurs sont enduits). L'église est en effet munie d'un chevet plat au sein duquel est inscrite une petite abside individualisée de la travée droite par un léger décrochement d'une vingtaine de centimètres¹⁴⁴. Ce chevet se distingue lui-même de la nef, puisqu'il est moins large. Cette disposition aux rétrécissements successifs jusqu'à atteindre l'abside paraît typique des constructions de petit appareil tel qu'on peut les observer au Nizan¹⁴⁵ ou à Saint-Laurent-du-Plan¹⁴⁶, où la travée droite semble se structurer progressivement. Un contrefort plat disposé dans l'axe raidit le mur du chevet, encadré de deux petites baies au linteau monolithe échancré qui partagent son chaînage. Une corniche au profil en tablette, altérée, couronne le faîte de l'ancien mur dont le sommet prenait peut-être la forme d'un pignon. Ces éléments donnent à ce mur les caractéristiques d'une construction attribuable au plus tard au début du XII^e siècle. Cela ne permet pas d'exclure là une construction homogène, ni d'ailleurs le chemisage d'un hémicycle intervenu à l'époque romane. Pierre Héliot, qui s'intéressa à la question des chevets plats en Aquitaine, considérait qu'il s'agissait là d'un chevet roman, dont il avait aussi repéré des exemples, outre ceux cités ci-dessus, dans la Vienne.¹⁴⁷, tandis que Jean-Auguste Brutails donne une explication plus nuancée, considérant qu'il pourrait s'agir là d'un remaniement¹⁴⁸.

Un exemple de même type fut repéré par Michelle Gaborit dans le Gers à Aurimont¹⁴⁹ (Saint-Barthélémy-de-Préchac) où se tient un large contrefort plat dans le chevet à abside inscrite. Celui de Peyrusse-Grande, exemple important du Sud-Ouest Aquitain, en constitue « le modèle le plus complet : en effet, les trois absides de son chevet possèdent ce plan »¹⁵⁰. De la même manière, Christian Gensbeitel a souligné la

¹⁴⁴ L'abside mesure 1, 80 m de long pour 3, 75 m de large, la travée 5, 80 m de long pour 4, 90 m de large et enfin la nef 5, 80 m de large (pour 14, 77 m de longueur).

¹⁴⁵ Notice 13 (Vol ; 2).

¹⁴⁶ Fiche 144 (Vol. 3).

¹⁴⁷ Pierre HELIOT, « Origines et extension du chevet plat dans l'architecture religieuse de l'Aquitaine », *Les Cahiers techniques de l'Art*, vol. 3, n° 1, 1954, pp. 23-49.

¹⁴⁸ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, *op. cit.*, p. 145.

¹⁴⁹ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 78.

présence d'absides inscrites dans les églises de Bougneau en Charente-Maritime où une arcature court le long du mur intérieur, dans un ensemble qui renvoie aux dernières productions du XI^e siècle¹⁵¹ et de Nanclars, de la même époque mais cette fois située en Charente¹⁵². Ce type de plan du chevet a aussi été repéré à Gannat (Allier), où deux baies sont percées au nord et au sud, de part et d'autre d'une abside au plan étiré et légèrement outrepasé, également attribuable au XI^e siècle, selon Dominique de Larouzière-Montlosier¹⁵³. Il en va de même dans le sud de la Haute-Auvergne où Caroline Roux mit en évidence un exemple à Girgols (Cantal), où la séparation entre nef et chevet se fait par ailleurs au moyen d'un arc triomphal étroit¹⁵⁴. Il en va de même dans le Val de Loire Autunois où Walter Berry met en évidence ce type de chevet précédé d'une travée droite à Chassy (Yonne)¹⁵⁵. Cette liste n'a bien sûr pas vocation à être exhaustive, mais permet de signaler que cette forme se rencontre en divers endroits, de manière relativement ponctuelle.

Revenons à présent dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas. A Cornemps¹⁵⁶ (Petit-Palais-et-Cornemps), tout comme c'est aussi le cas à Biganon¹⁵⁷ (Pissos, Landes) et peut-être à Caudrot¹⁵⁸, une abside s'inscrit dans un chevet polygonal. Dans le premier exemple, les flancs intérieurs reçoivent aussi l'ornement d'une arcature aveugle. Dans le second, Michelle Gaborit signale sept pans à l'extérieur « qui ont une longueur de 1,80 m [et] s'articulent selon des angles très ouverts. Il n'y a aucun contrefort¹⁵⁹ ». Cette abside majeure est par ailleurs combinée à deux absidioles. Des formes identiques recensées par l'auteur à Castets-en-Ossau (64) ou Cazaux-

¹⁵¹ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 96-118.

¹⁵² *Ibid.*, p. 566-585.

¹⁵³ Dominique LAROUZIERE-MONTLOSIER (DE), *L'invention romane en Auvergne, de la poutre à la voûte, Xe-XI^e siècle*, Créer., Nonette (63), 2003, p. 223-228.

¹⁵⁴ Caroline ROUX, *La pierre et le seuil : portails romans en Haute-Auvergne*, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2004, p. 48-49.

¹⁵⁵ Walter BERRY, « L'architecture romane dans le Val de Loire autunois », *op. cit.*, p. 291.

¹⁵⁶ Notice 14 (Vol. 2).

¹⁵⁷ Fiche 113 (Vol. 3).

¹⁵⁸ Fiche 48 (Vol. 3).

¹⁵⁹ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 76.

Villecomtal (32) permettent d'inscrire pleinement ces formes dans le paysage des églises de petit appareil aquitain, bien qu'elles soient relativement peu courantes au regard des chevets de forme hémicirculaire, ce sont là des formules qui s'exprimèrent ponctuellement sur ce territoire.

Il faut souligner par ailleurs que la forme polygonale inscrite renvoie à des modèles architecturaux antérieurs, et en ce qui concerne la région de Bordeaux, à l'édifice situé au nord de la cathédrale Saint-André¹⁶⁰ qui pourrait constituer la cathédrale primitive (Figure 18)¹⁶¹. La forme polygonale caractérisait également le chevet antérieur au XII^e siècle de la basilique Saint-Seurin¹⁶². Rappelons en outre que la forme à pans coupés est celle qui a été employée à la construction du chevet de l'église de Gironde-sur-Dropt, près de La Réole, antérieur au XI^e siècle (Figure 19).

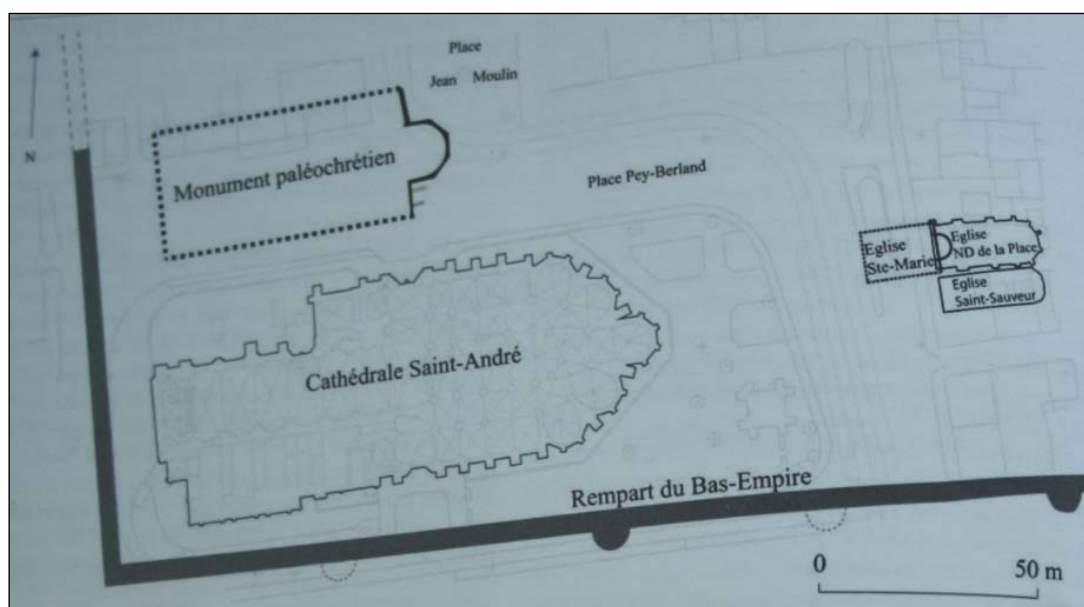


Figure 18. Plan général du quartier épiscopal de Bordeaux, S.R.A. (E. Jean-Courret dir., *Atlas historique des villes de France, Bordeaux*, Ausonius, Bordeaux, 2009).

¹⁶⁰ Notice 4 (Vol. 2).

¹⁶¹ Sandrine LAVAUD et Ezéchiél JEAN-COURRET, *Atlas Historique des Villes de France- Bordeaux*, *op. cit.*, p. 28.

¹⁶² Philippe ARAGUAS, « Saint-Seurin de Bordeaux: les grandes étapes de l'évolution de l'église canoniale du XI^e au XIX^e siècle », *op. cit.*, p. 177. « Si cette église s'inscrivait, comme on peut le supposer, dans la typologie des églises préromanes d'Occident, elle pouvait comporter une nef qui prolongeait le chœur. Ce dernier intégrait une abside polygonale fondée sur des sépultures et des tombes en pierre, dégagée par Duphot et signalée par un compte-rendu de la Commission des Monuments historiques de 1851 ». (L'auteur cite Jean-Auguste Brutails, 1912, n1, p. 21).

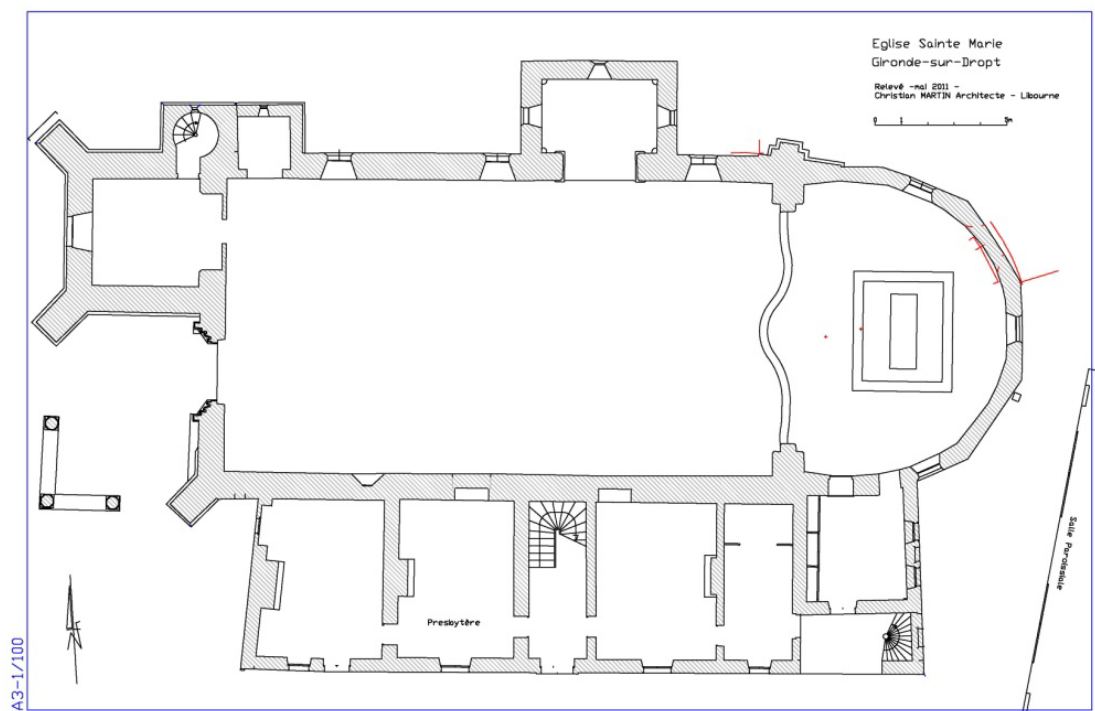


Figure 19. Plan de l'église de Gironde-sur-Dropt (33), par Christian Martin, réalisé dans le cadre de l'A.N.R. C.A.R.E.

1.2.5. Des chevets plats problématiques

Quelques chevets plats construits en petit appareil de moellons posent question ; ils ont été conçus selon un plan peu employé à cette période dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas et nous gardons une hésitation à leur sujet, puisque quelques indices seulement permettraient de les rattacher à la période considérée.

Logée au cœur du petit village de Saint-Sève¹⁶³, au nord de la Réole, se tient une église dont le plan strictement rectangulaire est peu courant. Elle a fait l'objet de nombreuses reprises au XVI^e siècle ; toutefois, lorsqu'on pénètre dans la sacristie construite dans le prolongement de son chevet plat, on constate qu'il existe une ancienne baie axiale très étroite à ébrasement unique dirigé vers l'intérieur, dont les montants sont constitués de pierres aux formes hétérogènes et peu régulières (Figure 20

¹⁶³ Fiche 155 (Vol. 3).

et Figure 21). On peut tout à fait imaginer qu'elle est pourvue d'un linteau monolithe à échancrure hémicirculaire. Cependant, ce très probable linteau est situé entre le lambris et le toit de l'appentis, ce qui empêche toute observation en la matière. Par ailleurs, cette fenêtre se tient dans un mur à l'appareil très hétérogène, où se côtoient des blocs de toute dimension et des briques, dont on peut se demander s'il s'agit de remplois. En effet, la maçonnerie est constituée d'un petit appareil irrégulier à la mise en œuvre tout aussi inégale, mêlé à des blocs de grandes dimensions. De plus, une petite porte est ouverte à cet endroit, dont le linteau en bâtière pourrait avoir été réutilisé, tout comme l'a été un linteau monolithe échancré dans le mur nord de la nef, ainsi que – probablement- les nombreuses briques qui parsèment le parement. Aussi, il est difficile d'affirmer ici que cette terminaison orientale de l'église puisse témoigner d'un chevet plat attribuable au XI^e siècle, bien que l'on puisse émettre l'hypothèse que cette partie orientale soit la plus ancienne, un décrochement dans le mur gouttereau nord, marqué par un changement d'appareil à l'ouest, plus hétérogène et percé de baies récentes marquant le lieu de reprises certaines. Il apparaît ainsi qu'une église du XI^e siècle a manifestement existé à cet endroit, dont le souvenir subsiste à travers quelques éléments architecturaux, au sein d'un ensemble très remanié.

A Saint-Germain d'Auros¹⁶⁴, le chevet plat pose également question, dans la mesure où il aurait subi nombre de destructions¹⁶⁵, ainsi que des reprises non documentées liées –entre autres- à sa transformation en séchoir à tabac, avant d'être restauré après qu'il ait changé de propriétaire en 1989¹⁶⁶. Cette extrémité orientale, d'assez grandes proportions, conserve une maçonnerie de petit appareil de moellons où les traces de la construction sont nettement remarquables puisqu'il subsiste des trous de boulins régulièrement disposés (Figure 22). Plusieurs contreforts étroits raidissent les murs dont les assises sont perturbées (certaines ont manifestement été reprises puisqu'elles ne sont plus chaînées avec le mur). Les fenêtres béantes qui s'ouvriraient

¹⁶⁴ Fiche 20 (Vol. 3).

¹⁶⁵ Edouard FERET, *Bazas : essai sur l'arrondissement, ses monuments et ses notabilités*, Paris, Res universis, coll. « Monographies des villes et des villages de France », 1993, p. 24. L'église aurait été dévastée en 1577 lors des guerres de Religion et plus tardivement au XVII^e siècle. D.R.A.C. Dossier de l'Inventaire Général du Patrimoine, « Auros, Saint-Germain ».

¹⁶⁶ Renseignements fournis par M. de Peretti, propriétaire de l'église.

lorsque le bâtiment avait une vocation agricole ont été murées, mais certaines fenêtres étroites semblent témoigner de dispositions anciennes (Figure 23). L'enduit marque une rupture à l'est, sur le mur gouttereau sud, à l'endroit où une fissure qui s'est frayée un chemin entre les blocs de petit appareil. A l'extrémité de ce mur sud, on retrouve les rangées de trous de boulins observées à l'est. A l'intérieur, un chaînage subsiste qui montre une nette rupture, cette fois, et singularise la partie orientale, dont l'appareil, piqué, est bien moins homogène qu'à l'ouest des murs de la nef. Michelle Gaborit considèrerait qu'il s'agissait d'une reprise du XIII^e siècle, liée à la présence de fenêtres d'axe à double ébrasement. Cette église ne semble pas avoir reçu de voûtement, les murs étant minces, contrairement à nombre d'édifices, repris à l'époque gothique afin de créer un espace barlong permettant d'y insérer un voûtement d'ogives, comme c'est très clairement le cas au chevet de l'église de Listrac-de-Durèze (Gironde), où il subsiste la base hémicirculaire en pierre de taille d'un chevet roman, devenu rectangulaire à la fin de la période gothique¹⁶⁷.

Quant au chevet plat de l'église de Saint-Romain de Loupiac¹⁶⁸, ancien prieuré de l'abbaye de la Sauve Majeure, il a parfois été considéré comme relevant d'une construction du XIII^e siècle, du fait des deux baies qui s'ouvrent dans son parement. Toutefois, rien n'interdit de voir là, avec Michelle Gaborit¹⁶⁹, une construction antérieure : la forme des blocs remployés lors de sa construction, ceux de la meilleure qualité sur le site de la villa gallo-romaine, faussent en effet l'impression que l'on a de ces murs, généralement constitués de moellons moins régulièrement équarris.

Le chevet plat n'est toutefois pas une rareté à l'époque romane dans la région puisque Michelle Gaborit a mis en évidence une quinzaine de sites du Sud-ouest aquitain, dans le Gers, les Landes et les Pyrénées-Atlantiques¹⁷⁰. Christian Gensbeitel

¹⁶⁷ D.R.A.C. Aquitaine, dossier M.H. « Listrac-de-Durèze ».

¹⁶⁸ Voir à ce sujet : Laure BONNEAU et Frédéric BOUTOULLE, « Le prieuré médiéval de Saint-Romain de Loupiac », *L'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité*, IX, 2003, pp. 15-27. et en complément : Jérôme MARIAN et Xavier PERROT, *La villa romaine de Loupiac (Gironde). Quartier cadastral dit « Saint-Romain »*. Rapport de fouilles programmée trisannuelle 2006-2008., SRA Aquitaine, 2008.

¹⁶⁹ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 80.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 80.

en a aussi rencontré de manière relativement isolée (Saint-Pierre-de-Rancogne en Angoumois ; et Brie-de-la-Rochefoucauld ou Couture, développant des formes plus tardives¹⁷¹). Il en va de même à Espirat ou Saint-Denis-Combarnazat en Auvergne¹⁷². Cette forme renvoie à des constructions plus anciennes dont certaines régions ont gardé le souvenir comme c'est le cas dans le Roussillon¹⁷³ (Saint-Bauléry de Cébazan, Saint-Christol de Nissan, Saint-Pierre de Ceyras, Saint-Raphaël de Bédarrioux -entre autres¹⁷⁴) où dans les Asturies¹⁷⁵, pour ne citer que ces exemples méridionaux.

¹⁷¹ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XIe siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XIIe siècle », *op. cit.*, p. 126.

¹⁷² Dominique LAROUZIERE-MONTLOSIER (DE), *L'invention roman en Auvergne, de la poutre à la voûte, Xe-XIe siècle*, *op. cit.*, p. 219; 301.

¹⁷³ Josep PUIG I CADAFAALCH, *La géographie et les origines du premier art roman: ouvrage illustré de 701 gravures et de 5 cartes hors texte*, H. Laurens, 1935; Maria TEVESZ, « Etude des arcs outrepassés dans l'architecture religieuse préromane et romane du Roussillon », Mémoire de Master 2, Université Bordeaux Montaigne, 2011.

¹⁷⁴ Je tiens à remercier ici à nouveau Mme Maria Tevesz, qui a mis à ma disposition ses photographies des églises préromanes du Roussillon, étudiées dans le cadre de son doctorat (*Les arcs outrepassés dans l'historiographie et l'architecture préromane en Roussillon*). Voir à ce sujet, notamment : Marcel DURLIAT et Joseph GIRY, « Chapelles préromanes à chœur quadrangulaire du département de l'Hérault », *Actes du 94e Congrès National des Sociétés Savantes, Pau*, 1969, pp. 203-223.

¹⁷⁵ Lorenzo ARIAS, *The preromanesque in Asturias. The art of the Asturian Monarchy*, TREA., Gijon, 1999; Josep PUIG I CADAFAALCH, « Les églises des Asturies et leur origine », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 81, n° 5, 1937, pp. 450-454.



Figure 20. Saint-Sève, Saint-Sever. Parement est du chevet plat (aujourd'hui situé dans la sacristie).



Figure 21. Saint-Sève, Saint-Sever. Chevet plat vu depuis le nord-est.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 22. Aurois, Saint-Germain. Vue du chevet plat depuis le nord-est.



Figure 23. Aurois, Saint-Germain. Partie orientale du mur sud de l'église

1.2.6. La question de la travée droite

L'une des caractéristiques des chevets du corpus consiste, comme cela a été évoqué plus haut, en l'aménagement d'une travée, nettement distincte de l'hémicycle de l'abside par ses dimensions et par le décrochement qui singularise chacun des volumes. Cette travée droite permet, comme cela vient d'être évoqué, de faciliter le voûtement d'espaces (qui restent relativement restreints) par l'introduction de supports portant un arc doubleau. Par ailleurs, cela individualise nettement l'abside tout en créant un effet de perspective, un jeu d'enfilade et de rétrécissement des volumes. Cela tend à mettre en valeur l'extrémité orientale, dont l'axe est percé, contrairement à l'exemple particulier de Saint-Genis-du-Bois¹⁷⁶ où la primauté est plutôt donnée à l'isolement de l'abside.

Hormis dans les cas de figure où la travée est individualisée par des décrochements, cette dernière n'est pas nettement individualisée, mais les recherches en la matière sont perceptibles à travers l'allongement de l'abside, qui ne constitue presque jamais un hémicycle, mais s'étire vers l'est. Le chevet est ainsi plus ou moins profond, comme si cet espace constituait le lieu d'hésitations, de balbutiements. On perçoit la difficulté que semble poser cet espace à travers les clochers, qui s'ils se tiennent souvent à l'est lorsqu'ils prennent la forme d'une tour, sont reportés en partie latérale (Saint-Georges de Montagne¹⁷⁷, Le Nizan¹⁷⁸). L'exemple du clocher de petit appareil des Esseintes¹⁷⁹ ou celui du Pian-Médoc¹⁸⁰, posés sur la travée droite, constituent des cas de figure qui mériteraient d'être approfondis.

L'étape la plus aboutie de l'évolution des espaces de ces chevets consiste en l'introduction de supports plus complexes sous la forme de colonnes engagées, qui agrémentent les dispositifs destinés au couvrement du chevet. Cette formule participe clairement des expériences novatrices qui caractérisent l'art roman, où l'on cherche à mieux structurer et articuler l'espace de la travée, afin, notamment de voûter cet espace et parfois de le coiffer d'un clocher, comme cela a été souligné en Angoumois et

¹⁷⁶ Notice 15 (Vol. 2).

¹⁷⁷ Notice 11 (Vol. 2).

¹⁷⁸ Notice 13 (Vol. 2).

¹⁷⁹ Fiche 61 (Vol. 3).

¹⁸⁰ Fiche 112 (Vol. 3).

Saintonge¹⁸¹, ou encore dans le Val de Loire autunois¹⁸². Dans le territoire étudié, toutefois, les clochers positionnés sur la travée droite sont rares : on rencontre un peu plus fréquemment à cet endroit un clocher-pignon, dont on ignore s'il existait déjà à l'époque romane, comme à Saint-Sulpice de Brannens¹⁸³.

Une hiérarchisation entre les espaces, nettement perceptible sur les édifices des premières productions romanes en Bordelais et Bazadais, s'instaure alors, notamment lorsque les chevets ont été adaptés aux formes naissantes de l'art roman. On peut l'observer à travers les dimensions de ces espaces et les volumes qu'ils forment -par contraste avec la nef, les matériaux employés, l'éventuel décor sculpté prenant place sur l'arc majeur ou l'arcature rythmant les murs internes, mais aussi comme cela vient d'être abordé, par la présence d'un voûtement à l'est de l'église. Ces éléments tendent à créer une dichotomie entre nef et chevet.

Plusieurs édifices semblent témoigner des premières innovations romanes, comme à Cornemps¹⁸⁴ (Petit-Palais-et-Cornemps) ou Saint-Georges de Montagne. Ces édifices sont tous deux pourvus d'une forme de faux transept, que l'on retrouve au sein de plusieurs édifices de la fin du XII^e ou du début du XIII^e siècle, sous une forme plus aboutie, comme à Doulezon¹⁸⁵ ou Sainte-Radegonde¹⁸⁶, sans que ces espaces ne soient destinés à porter un clocher.

¹⁸¹ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 152-156.

¹⁸² Walter BERRY, « L'architecture romane dans le Val de Loire autunois », *op. cit.*

¹⁸³ Notice 7 (Vol. 2).

¹⁸⁴ Notice 14 (Vol. 2).

¹⁸⁵ Fiche 59 (Vol. 3).

¹⁸⁶ Notice 17 (Vol. 2).

1.3. Mise en perspective

Aussi, la plupart des édifices qui nous parviennent d'un large XI^e siècle dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas adoptent-ils un plan élémentaire où la forme longitudinale est exacerbée : le vaisseau unique prolongé par un chevet hémicirculaire intégrant une travée droite en constitue en effet le leitmotiv. On compte néanmoins des exemples plus complexes : chevet tréflé poursuivi à l'ouest par une construction postérieure (Saint-Etienne-de-Lisse¹⁸⁷), édifice de plan basilical (Sainte-Eulalie¹⁸⁸), nef unique prolongée par un faux transept qui comportait trois absides (Saint-Georges-de-Montagne¹⁸⁹), nef à trois vaisseaux prolongés par autant d'absides (Cadaujac¹⁹⁰, Villenave d'Ornon¹⁹¹ par exemple). Quelques plans atypiques complètent cet inventaire, comme les chevets à abside inscrite dans une enveloppe polygonale ou droite (Cornemps¹⁹² à Petit-Palais-et-Cornemps, et peut-être Biganon¹⁹³ (Moustey) et Cazaugitat¹⁹⁴, pour lesquels quelques réserves sont émises).

Les volumes restent extrêmement simples, les vaisseaux dépourvus de couverture se prolongeant la plupart du temps par un chevet voûté en hémicycle plus étroit et bas, à la travée plus ou moins structurée et individualisée. Les chevets greffés sur un transept constituent également des exceptions qui concernent des formules caractéristiques de la période de mutations du tournant des années 1100, comme à Saint-Georges de Montagne où deux absidioles orientées associées à un faux transept bas en petit appareil encadraient l'abside majeure. Les édifices majeurs développaient probablement quant à eux des formes plus élaborées et des volumes plus amples, la basilique Saint-Seurin¹⁹⁵ étant probablement pourvue au XI^e siècle de trois vaisseaux, tout comme l'abbatiale de Sainte-Croix de Bordeaux¹⁹⁶.

¹⁸⁷ Fiche 134 (Vol. 3).

¹⁸⁸ Fiche 136 (Vol. 3).

¹⁸⁹ Notice 11 (Vol. 2).

¹⁹⁰ Fiche 42 (Vol. 3).

¹⁹¹ Fiche 175 (Vol.3) ;

¹⁹² Notice 14 (Vol. 2).

¹⁹³ Fiche 105 (Vol. 3).

¹⁹⁴ Notice 8 (Vol. 2).

¹⁹⁵ Notice 6 (Vol. 2).

¹⁹⁶ Notice 5 (Vol. 2).

Comme l'a récemment souligné Claude Andrault-Schmitt : « l'art roman du XI^e siècle se soucie peu des frontières, au point que l'on rencontre les mêmes détails en Catalogne, en Bourgogne ou dans les pays de la Loire¹⁹⁷ ». Aussi, par exemple, les caractéristiques architecturales du plan des églises étudiées sont également celles qui ont été relevées dans les proches territoires de l'Angoumois et de la Saintonge. Christian Gensbeitel, à la suite de René Crozet¹⁹⁸, a en effet mis en évidence la prédominance du plan simple (plan à une nef dotée d'un chevet et dépourvu de transept), tandis que les églises incluant un transept sont minoritaires¹⁹⁹. De la même manière, les chevets hémicirculaires y sont plus nombreux bien que l'on y rencontre davantage de simples absides²⁰⁰ ; quant aux chevets plats, ces derniers demeurent rares. Rappelons toutefois que le corpus des chevets de cette partie de l'Aquitaine est plus restreint, ces espaces privilégiés ayant par là même plus souvent fait l'objet de remaniements.

On pourrait citer ainsi de nombreux autres exemples dans d'autres régions. L'Espagne du nord-ouest a notamment retenu notre attention, puisque Jean Cabanot y avait relevé des édifices qui déploient des plans identiques, et notamment celui qui possède des décrochements successifs entre nef, travée et abside en étant dépourvu de contreforts²⁰¹. Parmi les réalisations de modeste envergure, on peut ainsi citer -entre nombreux autres exemples- ceux de Castille et León situés dans la province de Soria : l'église de Nuestra Señora de la Calzada à Brías, récemment restaurée et mise en valeur (2013)²⁰² (Figure 24), que l'on peut attribuer au début du XII^e siècle ou celle de La Asunción à Osonilla²⁰³ (Soria, Figure 63). Ces exemples manifestent les liens qui unissent le nord et le sud des Pyrénées, comme l'a rappelé Eliane Vergnolle : « l'art

¹⁹⁷ Claude ANDRAULT-SCHMITT, « L'architecture romane dans notre région », *op. cit.*, p. 109.

¹⁹⁸ René CROZET, *L'Art roman en Saintonge*, A. et J. Picard, 1971.

¹⁹⁹ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 123-124.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 125.

²⁰¹ Jacques GARDELLES, « Les vestiges de l'architecture de la fin de l'époque préromane en Gironde (Xe-XI^e siècles) », *op. cit.*

²⁰² http://www.amigosdelromanico.org/noticia/id_10370.html (Voir notamment à ce sujet : Vicente HERBOSA, *El Románico en Soria*, Ediciones Lancia, 1999, p. 81).

²⁰³ Juan Antonio GAYA NUÑO, *El románico en la provincia de Soria*, Consejo Superior de Investigaciones científicas, Instituto Diego Velázquez, 1946, p. 110.

roman connaît, au cours de la seconde moitié du XI^e siècle, une brusque expansion. L'Espagne du nord (Aragon, Navarre, Asturies, Galice) et l'Angleterre s'ouvrent, en effet, au nouveau style. Dans la première, libérée de la menace islamique et irriguée par les pèlerinages à Saint-Jacques-de-Compostelle, des édifices importants (cathédrale de Compostelle, Saint-Isidore de Léon) dont le parti architectural et le décor sculpté offrent souvent de grandes parentés avec ceux du nord des Pyrénées, sont mis en chantier à partir des années 1070. [...] Le Sud-Ouest, jusque là isolé, entre en contact avec les régions voisines : Espagne et Poitou, surtout après la réunion en 1065 de la Gascogne et de l'Aquitaine sous l'autorité du duc Guillaume VIII, dont le pouvoir s'étend désormais de la Loire aux Pyrénées²⁰⁴. »

De manière générale, on constate que ces églises mettent en œuvre des formes élémentaires, qui contrastent avec les réalisations plus novatrices déjà en œuvre au XI^e siècle dans d'autres régions²⁰⁵. Sur le territoire proche du Poitou, des expériences novatrices sont menées qui conduisent à l'adoption des déambulatoires à chapelles rayonnantes dès le milieu du XI^e siècle, tandis que ces formes ne sont recensées que plus tardivement à Vertheuil ou Guîtres en Bordelais, au XII^e siècle²⁰⁶. Nulle trace en Gironde de chevets à chapelles échelonnées, telles qu'on les rencontre à Saint-Sever sur un territoire proche²⁰⁷, et dont Cluny fournissait un exemple de choix²⁰⁸. De la même manière, les plans en croix latine sont presque absents du panorama architectural girondin et les nefs dotées de collatéraux restent marginales. C'est la raison qui conduisit notamment Michelle Gaborit à souligner la pauvreté de ce corpus²⁰⁹, tandis que Jacques Gardelles évoqua un « retard » qui semble se manifester lors des débuts de l'architecture romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas et plus largement dans le Sud-ouest de l'Aquitaine. Toutefois, cette notion de « retard »

²⁰⁴ Eliane VERGNOLLE et COLLECTIF, *L'art roman en France*, op. cit., p. 145.

²⁰⁵ On ignore, certes, les dispositions orientales de la cathédrale de Bordeaux à cette époque.

²⁰⁶ Pierre DUBOURG-NOVES, *Guyenne romane*, Zodiaque, 1969, p. 35-36.

²⁰⁷ Eliane VERGNOLLE et COLLECTIF, *L'art roman en France*, op. cit., p. 146.

²⁰⁸ Voir à ce sujet : Christian SAPIN, *Cluny, archéologie d'une abbaye (Saône-et-Loire)*, DRAC Bourgogne, Service régional de l'archéologie, 2010. Christian SAPIN, *Bourgogne romane*, Faton, 2006.

²⁰⁹ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », op. cit., p. 447 et suiv.

implique une notion de progrès continu et en particulier d'une évolution commune, qui permettrait d'en juger au regard des régions voisines. Or, si les formes sont élémentaires et récurrentes, on discerne un processus de mutations architecturales qui voit se multiplier les expériences à travers des entreprises variées, dont on décèle même les traces au sein d'un même édifice, comme dans le chevet de l'église Saint-Martin du Nizan²¹⁰. C'est la raison pour laquelle il est difficile d'employer le terme d'« archaïsme », puisque ce territoire n'est pas le seul à mettre en œuvre des formes simples dans le Sud-ouest de la France, et que l'on ignore les raisons qui conduisirent bâtisseurs et commanditaires à choisir ces dernières.

On peut poser la question de savoir si cette modestie et notamment l'attachement au plan dérivé de la forme basilicale traduit ici une volonté d'attachement au passé. S'il est difficile de faire la différence entre ce qui relève des habitudes, de la tradition, et ce qui implique une volonté manifeste de référence à des modèles antérieurs, la question mérite d'être posée. Cette dernière rappelle, par ailleurs, à quel point : « l'histoire de l'architecture romane est [...] loin d'être linéaire. Diversité typologique, décalages chronologiques et contradictions internes constituent comme autant d'obstacles à surmonter pour parvenir à comprendre les mécanismes de sa création et de son développement. A la vision évolutionniste du XIX^e siècle, fondée sur une croyance en un progrès continu et universel, il convient d'en substituer une autre, plus nuancée²¹¹ ».

²¹⁰ Notice 13 (Vol. 2).

²¹¹ Eliane VERGNOLLE et COLLECTIF, *L'art roman en France, op. cit.*, p. 10.

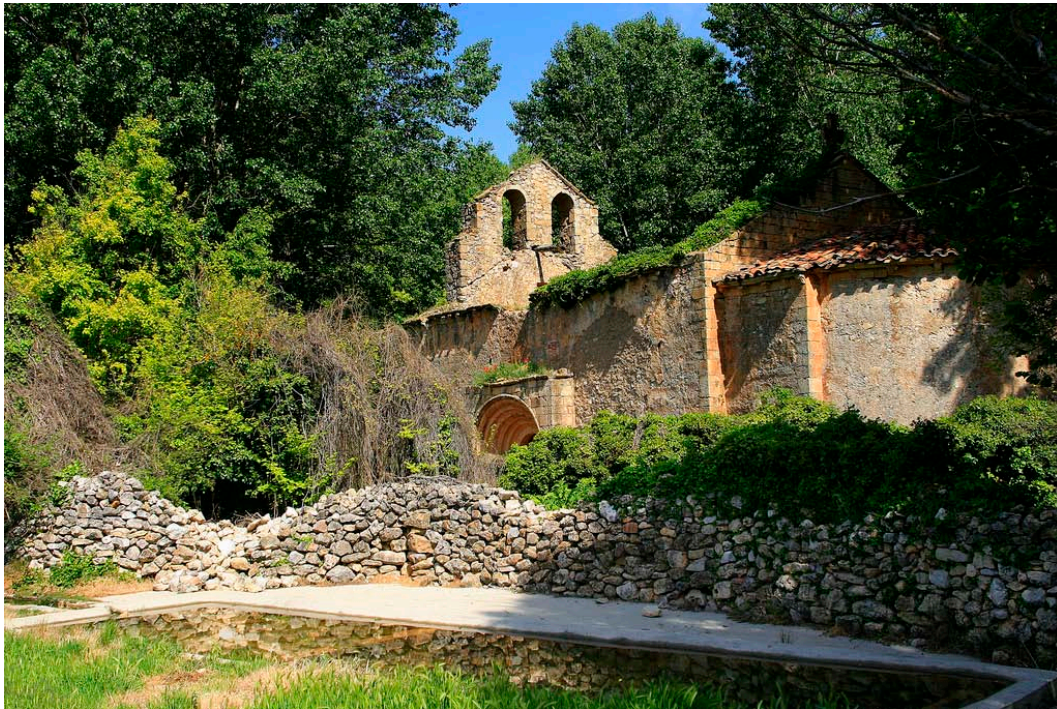


Figure 24. Brías, Ermita de Nuestra Señora de la Calzada (Castille-León, Soria).
(Photographie Flickr, Miguel Ángel García).

1.4. La délicate question des clochers

Les dispositifs campanaires qui signalaient probablement la présence des églises du panorama architectural des débuts de l'art roman en Gironde ne se laissent pas facilement appréhender, cette partie de l'édifice ayant fréquemment été l'objet de remaniements. En témoignent les réalisations pointues du Cardinal Donnet, qui coiffa près de la moitié des églises de son diocèse de tours-porches néogothiques²¹². Les façades occidentales elles-mêmes, nous venons de le voir, ont souvent fait l'objet de reprises, et seules quelques unes d'entre-elles offrent le souvenir de modes constructives renvoyant aux formes de la tradition. Peu de clochers attribuables aux formes du XI^e et du début du XII^e siècle sont parvenus jusqu'à nous -si tant est qu'ils aient existé dans les modestes édifices aux volumes parallélépipédiques simplement pourvus d'un chevet-,

²¹²Christiane Espeut, d'après une conférence de Jean Pierre Méric, Bordeaux, janvier 2011.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

hormis les modèles les plus prestigieux d'entre eux, telle que la « ponctuation magistrale »²¹³ qui rehausse l'église de Saint-Georges-de-Montagne²¹⁴.

Jean-Auguste Brutails énuméra de façon assez détaillée les différents types de clochers qui parsèment la campagne girondine, leur nombre changeant, leur emplacement variable, mais reste cependant très prudent quant à leur chronologie relative, qu'il n'aborde pas²¹⁵. Michelle Gaborit, quant à elle, fit le constat qu'aucune terminaison occidentale antérieure au XII^e siècle n'a été conservée²¹⁶, observation à laquelle un bémol a été précédemment apporté.

On peut dès à présent préciser que le panorama des clochers recensés sur les murs occidentaux de petit appareil du corpus consiste en une série de clochers-pignons qui résultent de remaniements, et notamment des clochers gothiques. Ils sont bâtis en pierre de taille et comprennent deux baies disposées l'une à côté de l'autre ou trois ouvertures agencées selon un schéma triangulaire. Quelques clochers du même type sont implantés sur l'arc triomphal d'édifices construits en moellons, bien moins nombreux²¹⁷.

Il est ainsi difficile de juger de la question des éventuelles terminaisons campanaires, comme c'est aussi le cas dans les territoires où l'on rencontre fréquemment ces clochers-arcades, comme en Angoumois et en Saintonge²¹⁸, en Auvergne²¹⁹. Comme le rappelle Caroline Roux à propos des clochers de Haute-Auvergne, la prédominance de partis architecturaux de faible amplitude à nefs uniques à l'époque romane invite à

²¹³ Ce terme est emprunté à Christian Gensbeitel (Christian GENSBEITEL, « Les églises de Saint-Georges-de-Montagne et de Saint-Denis-du-Pin et la question des premiers clochers romans dans l'ancienne Aquitaine », *Revue Archéologique de Bordeaux*, C, 2009.)

²¹⁴ Notice 11 (Vol. 2).

²¹⁵ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 149-152.

²¹⁶ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », op. cit., p. 93.

²¹⁷ Il existe peu d'exemples d'implantation du clocher sur l'arc triomphal de l'église. On peut néanmoins citer Bagas et Brannens, tous deux situés à une dizaine de kilomètres de la Réole, de part et d'autre de la Garonne. Des édifices plus tardifs reprennent cette caractéristique, comme à Campin (Grignols), où le clocher-mur rectangulaire témoigne clairement de l'époque gothique. Ces exemples se concentrent dans un rayon d'environ vingt-cinq kilomètres.

²¹⁸ Christian GENSBEITEL, *L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle*, thesis, [s.l.], 2004, p. 128, 145-147.

²¹⁹ Caroline ROUX, *La pierre et le seuil*, op. cit., p. 53.

penser que les clochers-murs installés *a posteriori* sur les façades occidentales, et parfois sur le mur formant le seuil du chevet, reprennent ou réinventent peut-être des formules anciennement adoptées dont elles gardent le souvenir²²⁰. Ce, d'autant que les transepts sont rares et les travées droites du chevet trop frêles pour avoir supporté un autre type de dispositif.

L'exemple donné par la façade de l'église de Sainte-Radegonde semble militer en faveur de cette dernière hypothèse –du moins pour ce qui est du début du XII^e siècle-, bien qu'il s'agisse d'un cas isolé. Cette façade occidentale de l'édifice, bâtie grâce un appareil moyen de pierre de taille et bien chaînée à la nef en moellons, reçoit en effet un clocher-pignon percé de trois baies dont celle du bas présente un profil roman (Figure 25 et Figure 26). Elle prend place sur un bandeau mouluré dont il subsiste une partie dans l'axe de la façade et est constituée de deux colonnettes logées dans son ébrasement, pourvues de chapiteaux sculptés recevant les retombées d'un arc dont on a soigné le décor, à l'image du tympan ornant le portail. Il semble en effet que ce dernier recevait une frise de chevrons, tandis que l'extrados était lui aussi orné de motifs qu'il est difficile de distinguer du fait de l'altération de la pierre. Cette façade occidentale et la partie ancienne du clocher qui la coiffe peuvent être attribuées au début du XII^e siècle, apportant le témoignage de l'un des premiers clochers-murs romans en bordelais. Quelques autres exemples sont soumis à caution, comme le clocher-pignon de l'église de Saint-Laurent-du-Plan, dont la partie haute semble avoir été reprise. Toutefois, l'appareil grossier employé à la construction de ce mur occidental –on pourrait presque le qualifier d'appareil de moellons de grandes dimensions- semble se poursuivre sur une hauteur relativement importante sans qu'une rupture soit clairement décelable. Par ailleurs, les impostes chanfreinées qui reçoivent les arcs –manifestement postérieurs-pourraient apporter le témoignage d'un clocher attribuable au XII^e siècle. A Saint-Sulpice-de-Pommiers, le profil des deux baies en plein cintre percées dans le haut du

²²⁰ *Ibid.*, p. 53-54. « Il s'agit des clochers-murs construits au sommet de la façade occidentale des églises romanes ou sur l'arc triomphal [...]. Bien que tous ces clochers datent des XV^e et XVI^e siècles, la formule peut parfaitement pérenniser un dispositif plus ancien, dans la plupart des exemples. Les plans à nef unique de petites dimensions, sans croisée de transept bien délimitée sont, à notre sens, autant d'éléments assez caractéristiques d'un parti architectural de montagne dans lequel le clocher-mur s'adapte bien ».

clocher-pignon, à l'arc rehaussé d'une moulure torique ornée d'un liseré gravé permettent également d'y voir une réalisation romane.

Enfin, plusieurs exemples comme ceux de Lustrac-de-Durèze ou de Saint-Loubert (Grignols, Figure 27), posent question puisqu'ils pourraient être considérés comme de probables premiers clochers-murs romans, leur allure hésitante et la pierre employée étant dressée de manière peu régulière. Toutefois, il ne s'agit là que d'hypothèse qu'une étude du bâti permettrait d'approfondir. Si des façades occidentales de petit appareil sont conservées, comme à Postiac (Naujan-et-Postiac), l'absence de clochers-murs attribuables à des constructions antérieures au XII^e siècle pose clairement la question de savoir si cette forme de clocher a existé auparavant ou si elle résulte d'un aménagement postérieur dont on conserve quelques exemples romans fragmentaires. Christian Gensbeitel a formulé cette interrogation à propos des territoires angoumois et saintongeais, qui semble pouvoir intervenir de la même manière dans le Bordelais²²¹. Pourquoi en effet avoir conservé à Postiac, l'ensemble de l'élévation de petit appareil – certes pourvue d'un portail lors d'une seconde campagne romane- et n'avoir repris que la partie haute ? L'hypothèse que cette façade ne comprenait qu'une structure moindre telle qu'un petit pignon est dès lors envisageable²²². C'est peut-être le souvenir de ce type de dispositif qui subsiste sur les façades de pierre de taille de Saint-Germain-de-Campet (Faleyras, Figure 28) ou de Saint-Martin-de-Festals (Frontenac), où il semble que l'on ait ajouté un petit campanile permettant d'insérer une ou deux cloches -façades dont il faut souligner qu'elles sont aveugles. Enfin, l'église de Saint-Martin-de-Campot (Grignols, Figure 29) perpétue peut-être le souvenir de ce que pouvaient être ces façades, se terminant par un simple pignon, sans que rien ne vienne les distinguer des élévations latérales de la nef. L'appareil hétérogène et perturbé et les contreforts relativement larges permettent toutefois de considérer cet exemple comme étant douteux.

²²¹ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 128. « Les clochers ou les tours [...] posent question, non pas tant par leurs formes que par leur absence remarquable. Ce simple fait pourrait nous indiquer que leur construction participe davantage de la nouveauté que de la tradition ».

²²² *Ibid.* L'auteur explique : « Il est difficile de se faire une idée précise de la forme que pouvaient prendre les clochers avant l'apparition des tours campanaires. Sans doute s'agissait-il de simples arcades dressées au-dessus de la façade ou du mur oriental de la nef ».



**Figure 25. Sainte-Radegonde, Sainte-Radegonde.
Façade occidentale.**



**Figure 26. Sainte-Radegonde, Sainte-Radegonde.
Façade occidentale (détail du clocher-mur).**

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



**Figure 27. Grignols, Saint-Loubert-de-Loutrange.
Façade occidentale.**



Figure 28. Faleyras, Saint-Germain-de-Campet. Façade occidentale.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 29. Grignols, Saint-Martin-de-Campot. Façade occidentale.

Quelques dispositifs qui correspondant à des tours (tour de transept comme à Saint-Georges de Montagne) témoignent de constructions de la fin du XI^e ou du tout début du XII^e siècle, correspondant à la phase de mutations architecturales qui voit les clochers mis en valeur, tout comme on mit en exergue l'entrée des édifices à travers la création de portails occidentaux sculptés²²³. C'est notamment le cas de l'entrée monumentale de la basilique Saint-Seurin de Bordeaux²²⁴, où fut construite une tour-porche.

La travée droite du chevet, qui se dessine progressivement, sans qu'une chronologie ne doive toujours être recherchée entre les différents types, ayant pu constituer comme autant de pistes explorées par les bâtisseurs, n'est que rarement

²²³ *Ibid.*, p. 104.

²²⁴ Notice 6 (Vol. 2).

pourvue d'un clocher²²⁵. Aussi, cette structuration de la travée ne paraît-elle pas corrélative aux recherches d'intégration à l'ensemble d'un clocher, comme a pu le montrer Walter Berry dans les églises du Val de Loire autunois²²⁶. Cet espace du chevet semble plus ou moins bien maîtrisé, à moins que la volonté de voûter et de réaliser une tour à cet endroit de l'édifice n'ait pas été perçue comme un élément nécessaire. Aussi, les tours sont-elles très souvent reportées latéralement, contre le chevet au Nizan²²⁷ ou à Saint-Georges de Montagne²²⁸. Cette caractéristique se retrouve notamment dans le Périgord ou en Angoumois, tandis que l'influence du Poitou est plus nette en Saintonge, par exemple, où il les clochers-tours emboîtés sont plus volontiers positionnés sur la croisée (l'abbaye aux Dames ou Saint-Eutrope de Saintes).

De même à Sainte-Croix de Bordeaux²²⁹, la travée ne semble pas avoir été conçue pour recevoir un clocher. A Parsac²³⁰, le clocher appartenant probablement du début du XII^e siècle se tient sur une avant-nef, il est aussi placé à l'avant de la nef à Saint-Seurin de Bordeaux à cette époque, cette position étant peut-être liée en partie à la présence de la crypte. L'un des seuls exemples qui pourrait constituer une tour de clocher prévue sur la travée existe sur le chevet des Esseintes²³¹, qui mériterait une analyse plus approfondie. Ces clochers paraissent donc arriver de manière relativement tardive en Bordelais et Bazadais, comme à Saint-Martin-de-Mazerat ou Castelvieil ; les églises de Guîtres et de Vertheuil en donnent des exemples maîtrisés, qui sont des réalisations romanes plus tardives.

Aussi, ces clochers semblent-ils apparaître tardivement (c'est aussi le cas de la tour-porche de Saint-Seurin de Bordeaux, si l'on considère qu'elle est attribuable au

²²⁵ La question se pose en ce qui concerne le clocher de l'église des Esseintes (Fiche 61 (Vol. 3)).

²²⁶ Walter BERRY, « L'architecture romane dans le Val de Loire autunois », *op. cit.*, p. 289-290.: « L'addition d'une travée supportant une tour entre le sanctuaire et la nef a eu de grandes conséquences puisqu'elle altérerait ainsi le plan bipartite (correspondant probablement au plan le plus courant des églises rurales du haut Moyen Age) et le transformait en ce qui deviendra le bâtiment roman à trois parties distinctes que nous connaissons ». Jacques Thirion

²²⁷ Notice 13 (Vol. 2).

²²⁸ Notice 11 (Vol. 2).

²²⁹ Notice 5 (Vol. 2).

²³⁰ Fiche 101 (Vol. 3).

²³¹ Fiche 61 (Vol. 3).

plus tard à la fin du XI^e siècle²³²). Ces structures se sont peut-être développées au tournant des années 1100, au moment où l'on construisait les clochers de Brantôme ou de Saint-Léon-sur-Vézère. On en a quelques premiers exemples en pierre de taille, comme à Saint-Martin-de-Mazerat (Saint-Emilion), donnée au chapitre de Saint-Emilion en 1110.

1.5. Les relations entre des « espaces composites »

Les plans, les volumes et les élévations des divers espaces constitutifs des églises du corpus ayant été abordés précédemment, dans une première partie qui dissèque de manière quelque peu arbitraire chacun des espaces de l'église, il importe désormais d'en analyser les relations. La majorité des édifices étant, comme cela a été rappelé à plusieurs reprises, composé d'un plan élémentaire combinant une nef à un chevet hémicirculaire pourvu d'une travée droite, le lien qu'entretiennent le vaisseau et le chevet sera étudié dans cette partie, notamment du point de vue du seuil constitué par le mur de séparation ou de liaison entre ces deux espaces, dont l'arc triomphal compte parmi les innovations qui magnifient le seuil du chevet. Ces considérations ont été largement nourries par les écrits de Caroline Roux, qui ont constitué le point de départ de cette réflexion²³³.

²³² Sandrine LAVAUD et Ezéchiél JEAN-COURRET, *Atlas Historique des Villes de France- Bordeaux*, op. cit., p. 157.

²³³ Caroline ROUX, « Les portails romans des églises de Haute-Auvergne. Architecture, sculpture et orientations », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre / BUCEMA*, n° 7, 15 Août 2003; Caroline ROUX, « L'arc triomphal dans l'espace ecclésial. De l'Antiquité au Moyen Âge central en Occident », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre / BUCEMA*, n° 12, 15 Août 2008; Caroline ROUX, « L'arc triomphal dans l'espace ecclésial. De l'Antiquité tardive au Moyen Âge central en Occident », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre / BUCEMA*, n° 13, 15 Août 2009, pp. 207-218; Caroline ROUX, « Sanctuaire et limites monumentales dans les églises en Occident: le rôle de l'arc triomphal de l'Antiquité tardive au Moyen Âge », *Hortus Artium Medievalium*, n° 15/2, 2009, pp. 257-269; Caroline ROUX, « Sanctuaire et chœur « fermés » : observations sur le dispositif cloisonnant de l'arc triomphal étroit dans l'architecture romane. L'exemple de Jou-sous-Monjou (Cantal) », *L'image médiévale : fonctions dans l'espace sacré et structuration de l'espace culturel*, Turnhout, Brépols, 2011.

1.5.1. Le mur diaphragme du chevet de l'église de Saint-Genis-du-Bois : un exemple spécifique de cloisonnement des espaces

La particularité de la forme du chevet de cet édifice, constitué d'une simple abside, cas unique dans le *corpus*, a été soulignée dans le point précédent. Il ne s'agit pas là de la seule originalité du sanctuaire, puisque ce dernier est également doté d'un mur diaphragme. L'ensemble des élévations intérieures de l'église étant peintes et les sources documentaires n'apportant aucune information à ce sujet, on ne peut s'assurer de l'ancienneté de cette partie de l'édifice. Toutefois, la forme simple de l'abside et les dimensions modestes de l'édifice, tout comme l'imposte qui court autour de ce mur qui limite la nef du chevet, ainsi que les ouvertures qui donnaient sur des autels disposés de part et d'autre de l'ouverture, à l'ouest de cette cloison, ne permettent pas d'exclure là une construction des débuts de la période romane. Cette construction renvoie à des exemples tels que celui de Saint-Martin de Nohant-Vic où Caroline Roux a observé un « dispositif mural barrant la nef unique [qui] ferme les espaces orientaux »²³⁴.

Parois latérales masquées car diamètre abside plus grand que celui de l'ouverture, ce qui tend à disparaître avec l'architecture romane du XII^e siècle où l'entrée ouvre largement sur l'espace sacré.

1.5.2. Arcs triomphaux étroits entre la nef et le chevet

Parmi les solutions qui témoignent des mutations et des innovations propres à la période romane, on compte celle qui consiste à projeter un arc triomphal à l'entrée du sanctuaire. Ce dernier met l'abside en valeur et marque la limite avec la nef, espace dont on se soucie moins puisqu'on l'a vu, ses élévations ont souvent été conservées²³⁵ à

²³⁴Caroline ROUX, « Sanctuaire et limites monumentales dans les églises en Occident: le rôle de l'arc triomphal de l'Antiquité tardive au Moyen Âge », *op. cit.*, p. 260.

²³⁵ Les dispositions initiales de la nef -de simples maçonneries de petit appareil percées d'étroites fenêtres- ont parfois été conservées, dans le cas des réaménagements du chevet et de la façade occidentale, comme on a pu l'observer à Notre-Dame de Doulezon, Fiche 59 (Vol.3), par exemple ; toutefois, il semble aussi que les choix réalisés lors de la construction de la nef aient délibérément mis en

l'exception parfois des ouvertures, tandis que la partie orientale et son pendant, la façade occidentale, ont fait l'objet de toutes les attentions et souvent de reprises.

Jean-Auguste Brutails a ainsi repéré plusieurs arcs triomphaux –on pourrait même les qualifier comme Caroline Roux, d'« arcades triomphales²³⁶ »–, qui se démarquent par leur étroitesse relative : le volume du chevet ne se développe pas dans le prolongement de l'ouverture de l'arcade, mais il est plus large (bien qu'un peu moins que la nef, ce qui est récurrent). Or, plus des trois quarts de ces derniers sont présents dans des édifices recensés dans le présent corpus²³⁷ : il s'agit des églises de Bagas²³⁸, Brannens²³⁹, Saint-Loubert²⁴⁰, Saint-Martin-de-Montphélix (Pondaurat)²⁴¹, Parsac (Montagne)²⁴², Mazérac²⁴³ (Castets-en-Dorthe), Saint-Laurent-du-Plan²⁴⁴, Mouliets (Mouliets-et-Villemartin, Figure 7)²⁴⁵, Cazats²⁴⁶, Noaillan²⁴⁷ et Insos (Préchac)²⁴⁸ ; ou dans des édifices plus récents qui mettent en œuvre un plan, une volumétrie et des élévations similaires à celles de l'architecture de petit appareil, bien que ces églises soient construites en pierre de taille. C'est notamment le cas de l'église de Martres²⁴⁹ (Figure 31) dont la nef est dépourvue de couverture, tandis que le chevet surhaussé²⁵⁰ allongé est mis en valeur à travers un dispositif novateur, pourvu de colonnes engagées

œuvre des techniques s'apparentant à la tradition, tandis que le sanctuaire fit l'objet d'une mise en valeur par une monumentalisation qui se traduit notamment par l'emploi d'autres matériaux (pierre de taille) ou de dispositifs particuliers (arcatures).

²³⁶ Caroline ROUX, « A propos de l'arc triomphal. Origine, formes et emplacements dans l'espace ecclésial (IVe- XIIe siècles) », in *Espace ecclésial et liturgie au Moyen Age*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2010, p. 154.

²³⁷ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. « 279 » (non paginé).

²³⁸ Fiche 21 (Vol. 3).

²³⁹ Notice 7 (Vol. 2).

²⁴⁰ Fiche 145 (Vol. 3).

²⁴¹ Fiche 115 (Vol. 3).

²⁴² Fiche 101 (Vol. 3).

²⁴³ Fiche 47 (Vol. 3).

²⁴⁴ Fiche 144 (Vol. 3).

²⁴⁵ Fiche 102 (Vol. 3).

²⁴⁶ Fiche 52 (Vol. 3).

²⁴⁷ Fiche 107 (Vol. 3).

²⁴⁸ Fiche 116 (Vol. 3).

²⁴⁹ Toutefois, l'arc triomphal n'existe pas à proprement parler : il a peut-être été simplement prévu, ou détruit. Il n'existe aujourd'hui qu'un arc en anse de panier.

²⁵⁰ Comme en témoignent les bases, plus hautes dans l'abside qu'au pied de l'arc triomphal. Voir, notamment, à ce sujet : Caroline ROUX, « A propos de l'arc triomphal. Origine, formes et emplacements dans l'espace ecclésial (IVe- XIIe siècles) », op. cit., p. 164.

aux chapiteaux sculptés qui portent des voûtes en berceau et en cul-de-four²⁵¹. Aussi, comme le souligne Caroline Roux à propos de l'architecture de l'Antiquité tardive : « l'absence d'articulation des parements du haut vaisseau – liée à la présence d'une charpente- amplifie la mise en valeur de l'arc qui constitue un véritable signal visuel s'imposant depuis l'entrée axiale de la nef ²⁵² ». Aussi, dans les édifices où des dispositifs orientaux mettent en valeur le chevet, principalement grâce aux arcs triomphaux, on peut poser la question de savoir si la référence à l'Antiquité tardive a guidé les choix des commanditaires et des bâtisseurs, à travers la pérennité du plan de type basilical, simplement charpenté (dont on rencontre rarement le plan à trois vaisseaux) ainsi que la monumentalisation du seuil de l'abside, parfois aussi couplé à une arcature. L'exemple de l'église de Saint-Georges de Montagne²⁵³ concentre ces références des modèles prestigieux antérieurs, grâce, en outre, à la présence de métopes et de corbeaux simulant des triglyphes ou d'un remploi dans le mur sud de la nef. Il faut souligner par ailleurs, que ces procédés ont été majoritairement étudiés dans des édifices modestes, où ces éléments structurants de l'espace ecclésial prennent d'autant plus de valeur qu'ils sont les seuls à prendre place au sein de volumes extrêmement simples aux murs très peu articulés et aux percements discrets.

Peut-on ici, en outre, faire le lien avec la fermeture de plusieurs des façades occidentales de ces églises, où l'entrée a été reportée au sud, comme à Brannens, Saint-Martin-de-Montphélix (Pondaurat), Bagas²⁵⁴, ou encore à l'étroitesse des baies qui concourent à mettre en valeur chacune des ouvertures marquant les seuils symboliques (portail, arc triomphal) ? Les exemples paraissent trop peu nombreux pour qu'un rapprochement puisse être esquissé et la question mériterait d'être approfondie. Tout au plus est-il à nouveau possible d'y mettre en évidence des formules variées, parfois encore tournées vers des modèles antérieurs, qui précèdent les larges ouvertures des

²⁵¹ La perte de définition de l'arc observée dans plusieurs régions, parallèlement au voûtement du vaisseau qui entraîne la multiplication des arcs doubleaux au Moyen Age central, ne s'observe pas dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas du XI^e et début XII^e siècle, bien au contraire, puisque les nefs sont systématiquement charpentées, ce qui engendre une grande démarcation visuelle entre les espaces. (*Ibid.*, p. 162.)

²⁵² *Ibid.*, p. 158.

²⁵³ Notice 11 (Vol. 2).

²⁵⁴ Notice 7(Vol. 2) et fiches 115, 21 (Vol. 3).

portails et des arcs triomphaux du XII^e siècle et au-delà, au décor plus abondant et aux programmes iconographiques développés.

1.6. Une constante, l'absence de couverture sur la nef: un voûtement réservé à l'extrémité orientale.

1.6.1. Des nefs simplement charpentées, dont le souvenir se perpétue dans plusieurs édifices romans entièrement bâtis en pierre de taille

Si les églises étudiées ne perpétuent pas le souvenir du plan basilical, comme dans d'autres régions et en particulier dans le proche Poitou, force est de constater que leurs vaisseaux sont systématiquement dépourvus de tout couvrement, les charpentes étant d'ailleurs aujourd'hui souvent apparentes, comme c'était peut-être le cas aux XI^e et XII^e siècles dans ces églises.

L'absence de voûtement ne caractérise d'ailleurs pas que les églises de cette première phase de la construction romane : plusieurs édifices girondins construits entièrement en pierre de taille en sont dépourvus et on peut poser la question de savoir s'ils ont reçu un couvrement²⁵⁵. C'est par exemple le cas de l'église de Saint-Martin-de-Mazerat à Saint-Emilion (Figure 30), qui témoigne des premières réalisations d'une seconde phase romane, où la pierre de taille constitue le matériau de construction de l'ensemble du bâtiment. Une coupole sur pendentifs habille la travée sous clocher (faux transept) et un berceau prolongé par un cul-de-four couvrent le chevet, les voûtes étant réservées aux parties orientales, ce qui donne à la nef une allure archaïque, perpétuant des formes que l'on attribue plus couramment aux constructions de petit appareil (fenêtres très étroites, contreforts plats, portail méridional, façade occidentale

²⁵⁵ Voir, à propos du couvrement en bois des églises, avec un l'exemple roman de Saint-Martin de Zillis-Reischen en Suisse (plafond peint, vers 1130): Victor DESARNAULDS et Antonio CARVALHO, « Plafonds d'église, survol historique et remarques acoustiques », *Ingénieurs et architectes suisses*, n° 127, 2001, pp. 12-17.

uniquement pourvue d'un *oculus*). On pourrait ainsi multiplier les exemples de nefs construites en pierre de taille dont les murs sont raidis par des contreforts plats similaires à ceux employés dans la construction de petit appareil, tandis que les murs intérieurs sont lisses, dont les charpentes sont apparentes depuis l'intérieur, comme c'est le cas à Martres (fin XII^e - début XIII^e siècle, Figure 31).



Figure 30. Saint-Emilion. Saint-Martin-de-Mazerat. Vue du chevet depuis l'ouest.



**Figure 31. Martres, Saint-Pierre (seconde moitié du XII^e siècle).
Vue du chevet depuis le nord-ouest.**

1.6.2. Les chevets, seuls espaces voûtés

Les petits volumes tels que les chevets sont généralement recouverts d'une voûte en cul-de-four, prolongée par un berceau. Ces dispositifs de couverture étant systématiquement enduits, il est difficile de juger de leur nature : on peut envisager l'existence de voûtes réalisées en blocage, si elles n'ont pas subi de remaniements ultérieurs.

Le chevet de l'église des Esseintes²⁵⁶ (Figure 8), constitue un cas particulier, le volume de l'abside (celui de la travée a été remanié par l'insertion d'une voûte d'arête) étant constitué d'un seul tenant, les murs se poursuivant par une voûte en cul-de-four, sans que l'on puisse déceler la présence d'un élément intermédiaire tel qu'une imposte (les murs sont cependant entièrement enduits), ce qui semble donner un argument supplémentaire en faveur de l'ancienneté relative de cet édifice au sein des églises du corpus.

Parmi les cas de figure les plus simples, comme à Saint-Sulpice-de-Guilleragues²⁵⁷ (Figure 32), dont le chevet prend une forme hémicirculaire étirée formant un volume relativement étroit (5,45 m de longueur pour 4,14 m de largeur), l'abside a reçu une voûte en cul-de-four qui se prolonge sans insertion d'un support en une voûte en berceau plein-cintre. Cette dernière repose sur une imposte qui court le long du mur et se poursuit afin de recevoir les retombées de l'arc triomphal à double rouleau.

Le dispositif de décrochement employé entre l'abside et la travée, lorsque cette dernière est plus large que le diamètre de l'hémicycle, établit des articulations dont on peut penser qu'elles ont précédé ou accompagné la mise en œuvre de supports engagés tels qu'on peut les observer dans nombre de formules appartenant au XII^e siècle, comme par exemple à Saint-Caprais-de-Bordeaux²⁵⁸. Ces renforts bâtis en pierre de taille permettent de réaliser un support portant un arc doubleau et doté d'un élément intermédiaire souvent constitué par le bandeau sur lequel repose la naissance de la

²⁵⁶ Fiche 61 (Vol. 3).

²⁵⁷ Fiche 156 (Vol. 3).

²⁵⁸ Fiche 131 (Vol. 3).

voûte, ainsi qu'on peut l'observer dans la partie orientale de l'église du Nizan²⁵⁹ (Figure 11) et comme le chevet de Loubens²⁶⁰ en a probablement gardé le souvenir (Figure 12 et Figure 13). Toutefois, ce dernier ne se prolonge pas toujours sur les montants de l'arc triomphal, ce qui pose la question de la contemporanéité de ces éléments. Au Nizan, en effet, un tel dispositif prend place dans le chevet où un ressaut portant un arc doubleau distingue la travée de l'abside, sur les murs desquelles est ménagé un bandeau de billettes porté par une arcature à double registre recevant les voûtes en cul-de-four et en berceau. Toutefois, les murs lisses et enduits du mur oriental de la nef ne conservent la trace que d'une ouverture en plein cintre, ce qui pourrait indiquer que ce dispositif lié au voûtement de l'abside a pu précéder, au moins dans certains cas, l'aménagement d'arcs majeurs plus élaborés ouvrant sur le chevet, à moins qu'il ne s'agisse d'un remaniement non documenté.

Enfin, la question se pose de savoir si cet espace relativement développé du chevet qui inclut un hémicycle allongé ou qui individualise une travée, s'explique du point de vue de la liturgie. Toutefois, la fréquence de ce type de disposition, qui concerne une majorité d'édifices répertoriés, permet de douter de la destination de cet espace. Etant mal renseignés sur le statut de ces édifices aux XI^e et XII^e siècles, nombre de mentions de ces édifices ne datant que du siècle suivant, il subsiste une interrogation à ce sujet. On sait, par exemple, que Saint-Christophe de Baron comptait parmi les possessions de l'abbaye de la Sauve Majeure, dont il constituait l'un des prieurés en 1097, date à laquelle l'archevêque de Bordeaux confirme sa possession à l'abbé Eyquem Sanche. Or, à cette date, l'édifice ne comportait probablement que l'arcature qui ceint les murs de son chevet de forme large et allongée, l'insertion d'une travée par l'intermédiaire de colonnes adossées au premier dispositif étant probablement intervenue au cours du XII^e siècle.

²⁵⁹ Notice 13 (Vol. 2).

²⁶⁰ Notice 9 (Vol. 2).



**Figure 32. Saint-Sulpice-de-Guilleragues, Saint-Sulpice.
Chevet hémicirculaire de forme « étirée ».**

1.6.3. Voûtement et acoustique

Un dernier aspect pourrait être évoqué, à titre de piste de réflexion, qui mériterait une étude plus approfondie. La question de l'acoustique est en effet peu souvent abordée dans les études d'histoire de l'art, bien qu'elle puisse constituer une piste de réflexion en la matière. Elle a cependant été récemment étudiée, notamment à travers la question des pots acoustiques²⁶¹. On a en effet pu constater par hasard dans l'église Saint-Jean-Baptiste d'Auzac à Grignols, édifice roman du XII^e siècle située dans le sud-est du département²⁶², dont la voûte du chevet s'est effondrée, mais qui conserve les

²⁶¹ Voir à ce sujet : Bénédicte PALAZZO-BERTHOLON et Jean-Christophe VALIERE, « Archéologie du son. Les dispositifs de pots acoustiques dans les édifices anciens », *Supplément au Bulletin Monumental*, vol. 5, 2012. Et notamment : Gerardo BOTO, « L'Espagne: premières approches », *Archéologie du son. Les dispositifs de pots acoustiques dans les édifices anciens*, *Supplément au Bulletin Monumental*, vol. 5, 2012, pp. 141-146.

²⁶² Ces observations ont été faites avec Baptiste Vergez, étudiant en Master à l'Ecole du Louvre, dont le mémoire portait sur les églises médiévales du canton de Grignols (Gironde).

premières assises d'un cul-de-four en pierre de taille, que le son pouvait se propager fortement sans que la voûte soit complète à partir du point central situé à la corde de l'abside.

L'omniprésence de chevets hémicirculaires voûtés en cul-de-four tandis que les nefs constituent de simples enveloppes de pierre, peut-elle aussi résulter de choix concernant l'acoustique, délaissant le couvrement des secondes où l'on n'avait nul besoin de porter la voix de l'assemblée des fidèles ? Tout au plus peut-on faire quelques constatations générales qui peuvent s'appliquer aux églises du corpus. Ainsi, il est établi que la présence d'un plafond relativement bas en bois dans le vaisseau favorise la circulation du son depuis l'abside vers la nef. Il en subsiste un exemple dans la petite église Saint-Martin de Zillis-Reischen en Suisse (vers 1130) où se tient un plafond peint de l'époque romane²⁶³. Par ailleurs, la position de l'officiant dirigé vers le fond de l'abside, dont la pratique intervient aux IX^e et X^e siècles, implique que ce dernier soit entendu de l'assemblée, et la voûte demi-sphérique répond de manière efficace à ce besoin, formant un réflecteur acoustique performant. Que ces voûtements résultent de véritables choix concernant l'acoustique ou d'habitudes et de traditions, on se doit de noter que cette forme de la voûte en cul-de-four a bien une fonction lors de la messe, qui ne peut être écartée. Toutefois, on peut se poser la question de savoir quel est le rôle joué par l'arc triomphal dans la propagation du son vers la nef. Est-ce là un obstacle ? Autant de question qui pourraient être explorées dans un autre cadre, puisqu'elles ne sont pas spécifiques aux deux diocèses étudiés.

²⁶³ Victor DESARNAULDS et Antonio CARVALHO, « Plafonds d'église, survol historique et remarques acoustiques », *op. cit.*, p. 12-17. Ces questions sont aussi développées dans une autre étude technique suisse : Victor DESARNAULDS, *De l'acoustique des églises en Suisse, approche pluridisciplinaire*, Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne, Lausanne, 2002.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

II- LES ELEVATIONS

1- Des murs relativement austères et faiblement articulés

1.1. Les fondations

Avant de traiter la question des élévations, il semble opportun de s'interroger sur le socle qui reçoit les retombées du mur, les bases de l'édifice, qui transmettent directement les poussées au sol. Ce sujet des fondations n'a quasiment jamais été traité de manière générale à propos des édifices romans de petit appareil du fait du nombre restreint d'églises ayant fait l'objet de fouilles. Par ailleurs, les sondages réalisés auprès de certaines d'entre elles étaient souvent motivés par des problématiques différentes, notamment lors de fouilles de sauvetage réalisés à l'occasion de travaux aux abords des édifices. Toutefois, plusieurs études sont engagées actuellement sur les sites ecclésiaux de Saint-Pierre de Bruges²⁶⁴ et Saint-Martin de Villenave-d'Ornon²⁶⁵ par le Service d'Archéologie Préventive de la Communauté Urbaine de Bordeaux, dirigé par Christophe Sireix et sous la conduite de Juliette Masson, qui ont pu être menés dans le cadre de réaménagement des abords de chacune de ces églises. Gageons qu'ils pourront apporter plus de renseignements sur ces questions.

Plusieurs campagnes archéologiques ont toutefois permis de montrer que les églises ont été construites directement sur le substrat rocheux, principal type de fondation répertorié dans le département. C'est notamment le cas des travaux menés à Saint-Vincent-de-Pertignas²⁶⁶, où plusieurs sondages ont été ouverts le long de l'église lors d'une fouille de sauvetage menée par Christophe Sireix en 1986 qui a permis de mettre en évidence que « l'édifice reposait entièrement sur le socle calcaire du plateau tubulaire »²⁶⁷. On peut aussi l'observer *de visu* sur le site de l'église de Cornemps²⁶⁸

²⁶⁴ Fiche 41 (Vol. 3).

²⁶⁵ Fiche 175 (Vol. 3).

²⁶⁶ Fiche 159 (Vol. 3).

²⁶⁷ D.R.A.C. Aquitaine, S.R.A., « Fouilles, sauvetages et sondages en Gironde », *Archéologie en Aquitaine*, 5, 1986, p. 44-45.

²⁶⁸ Notice 14 (Vol. 2).

(Petit-Palais-et-Cornemps, Figure 33), où le calcaire à astéries affleure aux pieds du chevet, assurant ainsi une très bonne stabilité à l'édifice et ayant probablement permis de puiser sur place le matériau disponible, peut-être notamment à l'occasion de l'aplanissement du sol. Les églises étudiées présentant la particularité d'avoir souvent été construite sur un terrain où affleure la roche, on peut ainsi imaginer qu'elles ont été édifiées volontairement sur une base rocheuse, qui assure ainsi solidement la structure de l'édifice. Il en va de même pour l'église de Parsac²⁶⁹ (Montagne), implantée sur le socle rocheux : un sondage réalisé en 1988 au pied du contrefort médian nord a d'ailleurs mis en évidence un premier niveau de circulation formé par ce substrat²⁷⁰. J. Couette²⁷¹ a aussi observé que l'église de Cars était bâtie de façon similaire : on pourrait ainsi multiplier les exemples. Il serait toutefois intéressant dans ces cas de figure de connaître la manière dont on a mis en œuvre le mur sur ce substrat : Nicolas Reveyron explique en effet que « pour leur stabilité et leur solidité, les fondations sur socle rocheux offrent un éventail de possibilités très resserré : le site peut être aménagé *a minima* (surface brute, ébousinée, aplanie) ou, au contraire, profondément retravaillé »²⁷².

Parfois enfin affleure au niveau du sol une fondation plus épaisse que le mur qui y a été monté, comme cela semble être le cas à l'est de l'église des Esseintes²⁷³ (Figure 34) ou de celle de Loubens²⁷⁴. Ces observations mériteraient d'être confirmées grâce à

²⁶⁹ Fiche 101 (Vol. 3).

²⁷⁰ D.R.A.C. Aquitaine, S.R.A., Dossier « Parsac ». Sondage réalisé sous la responsabilité de Marie-Noëlle Nacfer en 1988.

²⁷¹ Archives diocésaines de Bordeaux, Dossier de la paroisse de Cars, article publié dans le journal Sud-Ouest, 14 janvier 1986.

²⁷² Nicolas REVEYRON, « Remarques sur la technique des fondations au Moyen Age (XIe- XIIe siècles) », *Edifice et artifice. Histoires constructives.*, p. 326-327. L'auteur précise : « La chapelle romane de Saint-Pierre d'Auribeau, dans le Lubéron, pour ne prendre que cet exemple, a été construite directement sur le plateau rocheux, profondément creusé en diaclase et totalement impraticable. A Saint-Michel d'Aiguilhe, en revanche, le sommet du dyke volcanique a été arasé en une suite de plateaux formant un emmarchement très irrégulier. Au château de Saône en Syrie, les fortifications élevées par les croisés en surplomb du « grand fossé » profond de quelque 28 m, que les croisés ont excavé dans le plateau calcaire, sont portées par une paroi rocheuse précisément modelée suivant le volume des courtines et des tours ».

²⁷³ Fiche 61 (Vol. 3).

²⁷⁴ Màrius VENDRELL, Pilar GIRALDEZ, Lorena MERINO et Lourdes VENTOLA, Catella, 2007, p. 21-22. En Catalogne, par exemple, les fondations qui ont pu être observées sur des édifices du XI^e siècle consistent en des murs de pierre dont l'assemblage est relativement irrégulier, de même que les assises, et forment un banc surélevé sur lequel se tiennent les murs. Ces fondations sont peu profondes, la plupart du temps

des interventions archéologiques, qui permettraient notamment de mieux connaître les techniques de fondation employées sur le territoire étudié, au XI^e et au début du XII^e siècles .



Figure 33. Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps), Sainte-Marie. Chevet reposant directement sur le substrat.



Figure 34. Les Esseintes, Saint-Eutrope. Travée droite du chevet

et légèrement plus larges que le mur qu'elles soutiennent. Tout comme le reste de l'édifice, l'ensemble des éléments est joint au mortier de chaux.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

1.2. Les murs sans articulation

Parmi les édifices mettant en œuvre des maçonneries de petit appareil, plusieurs d'entre eux offrent à voir des murs lisses aux parements dépourvus de tout élément raidisseur et dont seules les baies viennent rythmer leurs élévations. C'est notamment le cas de deux édifices proches géographiquement, puisqu'il s'agit des paroisses voisines de Saint-Vincent de Loubens²⁷⁵ et Saint-Eutrope des Esseintes²⁷⁶, dont les caractéristiques concernant leurs maçonneries témoignent d'une mise en œuvre soignée (les exemples en seront abordés de manière plus détaillée dans le chapitre consacré à la construction et à la mise en œuvre des matériaux).

Dans ces deux églises mettant en œuvre un plan simple constitué d'une nef poursuivie par une travée droite plus étroite et une abside dont le diamètre est lui aussi inférieur à la largeur de l'espace qui le précède, nulle trace des contreforts qui scandent couramment les élévations des églises romanes girondines. Les seules techniques qui renforcent les murs sont les chaînages formant un ressaut entre les trois espaces constitutifs de ces constructions²⁷⁷, qui permettent ainsi de les articuler sans avoir recours à des éléments que l'on pourrait qualifier d'excroissances. Ces chaînages sont en l'occurrence constitués de pierres de taille de moyen et de grand appareil à Loubens (Figure 35), tandis qu'au chevet des Esseintes, les pierres de dimensions hétérogènes, parfois de petit format allongé, pourraient trahir l'ancienneté de cet édifice. Par ailleurs, à Loubens où le parement extérieur du mur nord est apparent, les témoins de la technique de construction employée que sont les trous de boulin subsistent en grand nombre et sont relativement bien alignés. Ils permettent d'y voir une construction en grande partie conservée. Celle-ci a toutefois subi plusieurs remaniements, au premier chef desquels le percement des ouvertures, probablement agrandies en remplacement de baies plus étroites puisque les modestes fenêtres qui s'ouvrent dans le chevet le sont à

²⁷⁵ Notice 9 (Vol. 2).

²⁷⁶ Fiche 61 (Vol. 3).

²⁷⁷ Ce type de plan du chevet a notamment été relevé par Jean Cabanot dans son étude de l'église du Nizan. Ce dernier explique qu'une telle disposition s'observe « fréquemment au XI^e siècle sur le versant méridional des Pyrénées [consistant] à élargir progressivement l'espace intérieur, du chevet jusqu'à la nef, par des décrochements qui déterminent autant de massifs appareillés destinés à raidir les murs, sans avoir recours à l'artifice de contreforts, de pilastres ou de colonnes reliés par des arcs ». (Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, op. cit., p. 214.

une hauteur similaire (elles sont accessibles depuis le sol actuel). Aux Esseintes, les observations sont rendues difficiles par l'enduit qui couvre les parties hautes du mur sud de la nef (Figure 36), seul témoin des dispositions romanes du vaisseau puisqu'un collatéral lui a été adjoint *a posteriori* au nord. Quant au parement intérieur, il est entièrement enduit. Seules les premières assises d'un petit appareil de tradition antique visibles en partie inférieure du mur gouttereau méridional et une petite baie s'ouvrant dans sa partie occidentale, au linteau monolithe échancré dont il semble que les piédroits sont constitués d'éléments monolithes permettent de considérer qu'il s'agit là un mur relativement ancien, du moins mettant en œuvre une technique extrêmement simple – voire archaïque- de traitement de la baie.

De plus, on peut mettre en exergue la relation qui unit ces édifices dont le plan est similaire et les élévations dépourvues de contreforts à une technique de maçonnerie relativement soignée employant des blocs de dimensions différentes et les agencant avec une technique éprouvée (du moins si l'on se réfère au chevet de l'église des Esseintes, puisque les parements de la nef sont en grande partie masqués). Est-ce là la marque de l'ancienneté de ces constructions, dont il faut aussi souligner les vocables renvoyant à la fondation de paroisses attribuables à une époque relativement haute²⁷⁸ ? Ces caractéristiques ainsi que l'absence d'élément raidisseur renvoient aux formes de la tradition et autorisent à faire l'hypothèse qu'il s'agit là d'édifices attribuables à une période relativement haute du XI^e siècle au regard des formes déployées dans une majorité d'édifices du corpus.

Les vaisseaux de ces édifices n'étant pas destinés à recevoir une voûte, cette caractéristique de l'absence d'articulation que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur n'étonne pas outre mesure, et l'on a vu que les chevets ayant reçu un couvrement sont raidis par la technique du décrochement formant un chaînage assez solide de pierre de taille. En revanche, la présence de contreforts dans les murs d'une grande partie des

²⁷⁸ Il va de soi que le lien ne peut-être aussi facilement entre la fondation de la paroisse et l'édifice encore en place. Toutefois, ces éléments assemblés permettent de voir là des indices d'ancienneté relative de l'édifice.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

édifices du corpus dont les nefs ne sont pas prévues pour être voûtées questionne davantage.



Figure 35. Loubens, Saint-Vincent. Mur gouttereau septentrional.



Figure 36. Les Esseintes, Saint-Eutrope. Mur sud de la nef.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

1.3. Les « contreforts plats », entre nécessité structurelle et tradition constructive?

Une grande partie des édifices répertoriés met en œuvre, comme cela vient d'être évoqué, des contreforts qui rythment les parois. Comme le précise Eugène Viollet-le-Duc dans son dictionnaire, « les contre-forts rectangulaires primitifs, peu saillants, sont généralement couronnés et empâtés [...] dans l'Île-de-France, la Champagne, la Bourgogne et la Normandie ; mais dans cette dernière province, dès le XI^e siècle, ils se composent souvent de deux ou trois corps retraités en section horizontale, tandis qu'en élévation ils montent de fond, sans ressauts : tels sont les contre-forts qui flanquent la façade de l'église abbatiale de Saint-Étienne à Caen²⁷⁹ ». On pourrait ajouter que dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, ces derniers se composent généralement d'éléments droits et plats, formant un chaînage de pierre de taille plus ou moins large. Il est nécessaire de souligner que ces contreforts sont systématiquement réalisés en pierre d'appareil, de dimension moyenne dans la grande majorité des cas. Aucun contrefort maçonné en petit appareil n'a été relevé dans le territoire étudié. Quant à la face tournée vers le petit appareil, elle n'est généralement pas dressée, mais laissée plus ou moins brute, ce qui permet notamment à la pierre de mieux adhérer à la maçonnerie. A l'image des chaînages en général, une pierre de taille est juxtaposée et même liée à un certain nombre d'assises de petit appareil, dont le nombre varie généralement de deux à trois. Aussi le petit appareil est-il bien rangé contre la pierre, l'élément raidisseur entrant par conséquent dans la catégorie des « contreforts en assises spécialisées », qui diffèrent des contreforts « en continuité de parement »²⁸⁰.

Ces derniers créent ainsi une légère surépaisseur ou une excroissance, qui dépasse rarement 0,20 à 0,25 m d'épaisseur. Ils sont souvent dépourvus d'une base (du moins est-ce là le constat possible d'après les niveaux de sol actuels, ce qui signifie qu'elles existent peut-être sous le sol). Quant à leurs terminaisons, celles-ci varient : ceux-ci se terminent souvent par une simple pierre de taille qui recevait peut-être une

²⁷⁹ Eugène-Emmanuel VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, B. Bance, 1859, p. 284-287.

²⁸⁰ Nicolas REVEYRON, Errance, 1998, p. 212.

corniche (la question se pose parfois de savoir si le mur n'a pas été arasé, lorsque le haut de contrefort se situe au niveau de l'actuelle génoise)²⁸¹. Ils comportent aussi parfois un glacis. Plus rarement, ils se terminent par une moulure chanfreinée ou reçoivent un décor en méplat comme c'est le cas au chevet de l'église de Saint-Georges-de-Montagne²⁸².

Quelques écorchés permettent de mieux envisager la structure interne des contreforts dits « plats ». A Saint-Martin de Hure²⁸³ (Figure 37), tout d'abord, un contrefort fait le lien entre la travée droite et l'abside, à l'extérieur du chevet. Il faut souligner sa position, à l'extrémité de cette dernière travée, légèrement plus large que l'abside, qui observe à sa suite un retrait de quelques dizaines de centimètres. Ce dernier a perdu quelques unes des pierres de taille qui constituaient sa partie basse, aussi pouvons nous observer le cœur de cet élément architectural. L'un des points marquants constitue l'épaisseur relativement faible des pierres de moyen appareil, qui ne dépasse pas une vingtaine de centimètres. Ces dernières forment ainsi une enveloppe de pierres liées entre elles et au mur par un blocage de mortier gris-blanc, dont l'agrégat est de dimension importante (graviers et galets). L'exemple de Saint-Léger-de-Vignague (Sauveterre-de-Guyenne, Figure 38) permet également d'observer le cœur du contrefort.

On les rencontre aussi bien le long des murs des nefs²⁸⁴ que dans ceux des chevets qui possèdent souvent dans ce cas une forme allongée, l'hémicycle étant étiré et le contrefort prenant parfois place à la corde de l'abside ou à toute proximité (ce qui engendre parfois le placement particulier des baies, comme cela sera évoqué dans le chapitre consacré aux ouvertures). Enfin, l'une des particularités rencontrée à plusieurs reprises dans le paysage des débuts de la période romane en Gironde consiste en

²⁸¹ Eugène-Emmanuel VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, op. cit., p. 287-288. « On admettra facilement que les édifices étant très-simples à l'extérieur, avant le XII^e siècle, les contre-forts dussent participer à cette simplicité et qu'ils dussent aussi présenter des saillies assez faibles, puisque les murs étaient eux-mêmes très-épais » ; « ils étaient terminés à leur sommet ainsi que l'indiquent les figures précédentes, ou ils se trouvaient couverts par la tablette de la corniche, conformément au tracé, ne débordant pas la saillie de celle-ci ».

²⁸² Notice 11 (Vol. 2).

²⁸³ Fiche 77 (Vol. 3).

²⁸⁴ Toutefois, aucun élément ne leur fait écho en partie interne, comme ce pourrait être le cas de pilastres, dans les vaisseaux : rappelons-le, ces espaces ne sont pas destinés à recevoir un couvrement.

l'insertion de contreforts sous une baie, le plus souvent dans les murs du chevet et en particulier dans l'axe de l'abside (par exemple à Saint-Martin-de-Montphélix²⁸⁵ (Pondaurat), Saint-Jean-Baptiste de Monprimblanc²⁸⁶ ou Saint-Christophe de Baron²⁸⁷). A Saint-Georges-de-Montagne, un tel dispositif a été employé dans la façade occidentale, mais aussi dans le mur gouttereau sud de la nef, positions *a priori* curieuses pour lesquelles on a tenté de formuler des hypothèses expliquant ces singularités. Enfin, ces contreforts sont le plus souvent présents aux extrémités occidentales des murs qu'ils renforcent ainsi davantage en créant un ensemble doublement raidi aux angles : à l'extrémité nord et sud des murs gouttereaux et aux extrémités nord et sud de la façade occidentale, disposés de chaque côté à une vingtaine de centimètres de l'angle du mur, en moyenne. Un contrefort apparaît en outre parfois au centre de la façade occidentale construite en petit appareil, lorsque cette dernière est dépourvue d'accès ouest.

Nicolas Reveyron constate que l'une des fonctions du contrefort est de « donner ponctuellement au mur une rigidité suffisante pour que son effet se répercute sur les longueurs murales comprises entre deux points de renfort ». Selon P. Noël, le contrefort « sert de point d'appui à un autre mur que l'on craint de voir boucler sous l'effet d'une poussée »²⁸⁸. Comme cela vient d'être évoqué, ces derniers sont en effet peu saillants et construits au sein de murs relativement peu épais. Ils se tiennent par ailleurs dans des murs qui ne reçoivent pas de voûte, aussi ne sont-ils pas doublés intérieurement : seules les surfaces extérieures des murs sont rythmées par ces pilastres. Cette remarque vaut pour d'autres régions en Aquitaine et au-delà, et notamment pour l'Angoumois et la Saintonge²⁸⁹. On peut aussi constater que l'absence d'éléments qui constitueraient leurs pendants en partie intérieure vient confirmer le fait que ces surfaces n'aient jamais été

²⁸⁵ Fiche 115 (Vol. 3).

²⁸⁶ Notice 10 (Vol. 2).

²⁸⁷ Notice 3 (Vol. 2).

²⁸⁸ Nicolas REVEYRON, « Culture technique et architecture monumentale: analyse structurelle des types de contreforts dans l'architecture romane », *op. cit.*, p. 212.

²⁸⁹ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 100. « Dans de nombreux cas, ils n'appartiennent pas à un organe complet qui se traduirait par un support intérieur, ce qui confirme leur rôle relativement marginal dans la stabilité du mur et l'absence de relation avec un éventuel projet de voûtement ».

voûtées, et au-delà, que les constructeurs n'avaient pas pour projet de voûter ces espaces.

Ces derniers sont généralement mis en œuvre de façon régulière au sein de la paroi qu'ils habillent et qu'ils scandent. Nous n'utilisons pas ici ces qualificatifs de manière fortuite : en effet, si on peut considérer que ces contreforts plats participent de l'épaulement les murs des chevets dont l'hémicycle reçoit la plupart du temps une voûte en cul-de-four, ils n'ont pas d'utilité manifeste au sein de nefs qui n'ont pas été prévues pour recevoir un couvrement comme l'indique notamment l'épaisseur de leurs murs qui varie le plus souvent de 0,60 à 1 m. Certes, ils contribuent évidemment aussi à en raidir les murs. Toutefois, plusieurs édifices en sont dépourvus qui sont parvenus jusqu'à aujourd'hui dans un état identique. A l'inverse, des édifices construits en pierre de taille dont la nef n'a jamais été voûtée perpétuent le souvenir de ces formes traditionnelles en incluant une série de contreforts plats dont le rythme est identique, comme c'est le cas dans les murs gouttereaux de l'église de Saint-Martin-de-Mazerat à Saint-Emilion.

Aussi, ne peut-on considérer que ces contreforts ont une fonction qui dépasse l'aspect technique de la construction pour envisager d'autres raisons qui auraient conduit les constructeurs ou les commanditaires à les mettre en œuvre ? Pourrait-on les qualifier de simples pilastres ? Ne peut-on voir là une intention esthétique, perpétuant éventuellement une tradition architecturale ?

Par ailleurs, dans un certain nombre d'édifices, comme à Arbis²⁹⁰ ou à Saint-Pierre-de-Bat²⁹¹, les pierres de taille de moyen appareil qui constituent les contreforts sont marquées de signes lapidaires qui semblent apparenter ces constructions à une époque relativement haute, puisque, d'après les relevés effectués, certaines de ces marques ressemblent à s'y méprendre aux signes employés sur les murs de l'abbatiale de la Sauve Majeure, et notamment le mur gouttereau septentrional, attribuable au début

²⁹⁰ Notice 2 (Vol. 2).

²⁹¹ Notice 16 (Vol. 2).

du XII^e siècle, plus précisément aux années 1130, selon Jacques Gardelles²⁹². Aussi, si tant est qu'un lien existe réellement entre ces signes, ce qui semble fort probable puisque le corpus de ces derniers s'étend dans l'aire d'influence de l'abbaye, ces contreforts apportent-ils un témoignage précieux qui permet de mieux caler chronologiquement les édifices au sein desquels ils se tiennent. Si cette hypothèse se révèle juste, ces signes lapidaires pourraient faire office de marqueurs chronologiques, à l'image des éléments sculptés qui permettent aussi parfois de préciser les datations, comme c'est le cas des productions dérivant de celles de la Sauve Majeure.

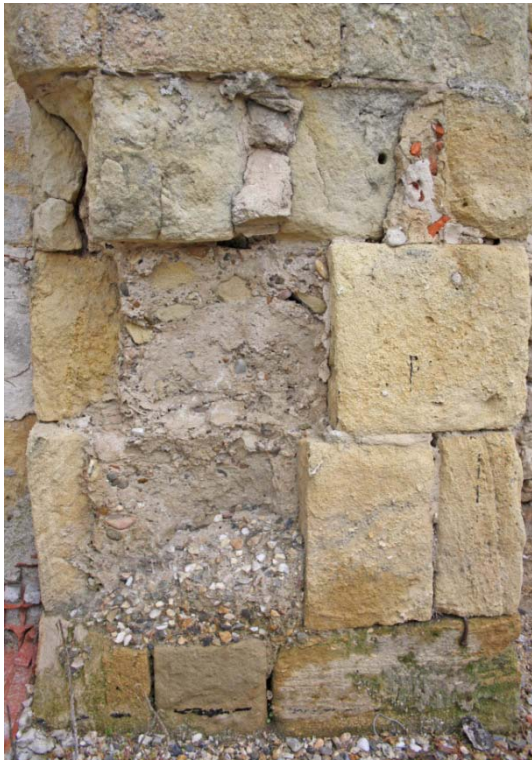


Figure 37. Hure, Saint-Martin. Contrefort sud du chevet.



Figure 38. Saint-Léger-de-Vignague, Saint-Léger. Contrefort sud de la nef.

²⁹² Jacques GARDELLES, « L'abbaye de la Sauve Majeure », *Archeologia*, vol. 138, Janvier 1980, p. 10.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

1.4. La question des arcatures

Eugène Viollet-le-Duc définissait l'arcature comme étant « plutôt destinée à décorer les parties lisses des murs sous les appuis des fenêtres ou sous les corniches, qu'à répondre à une nécessité de construction²⁹³ ». Si ces éléments de la plastique murale constituent indéniablement un élément du décor monumental, la question se pose également de savoir si leur insertion et les formes prises par ces files d'arcades apportent une réponse au besoin de voûter l'abside et éventuellement la travée droite, en scandant les murs de cette partie de l'église afin de les animer, tout en faisant référence à des modèles antérieurs. Dans certains cas de figure tel que celui de Maubourguet (Hautes-Pyrénées)²⁹⁴, ce procédé a peut-être été employé dans la perspective de couvrir un espace qui était alors seulement charpenté, ces arcatures participent souvent du projet initial de construction de l'église²⁹⁵, ce qui paraît être le cas dans une majorité des églises girondines. Considérées comme des éléments novateurs de la fin du XI^e siècle en Charente, il semble que l'on puisse mettre en relation ces arcatures avec les manifestations du processus de mutations qui semble voir le jour au tournant du XII^e siècle dans le territoire étudié. Quelques édifices des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas emploient ces arcatures, dont l'intérieur du chevet constitue le lieu privilégié de leur insertion, parfois au sein de structures mixtes (parement intérieur en pierre de taille, élévation extérieure en moellons, ou l'inverse). Ces dernières rythment également les murs intérieurs du rez-de-chaussée de la tour-porche de la basilique Saint-Seurin de Bordeaux²⁹⁶ et l'intérieur des murs des nefs des églises de Parsac²⁹⁷ (Montagne) et Sainte-Marie de Cornemps²⁹⁸ (Petit-Palais-et-Cornemps), au sein cette fois de maçonneries en pierre de taille de moyen appareil (Voir carte, Figure 40).

²⁹³ Eugène-Emmanuel VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, op. cit., p. 88.

²⁹⁴ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, op. cit., p. 216.

²⁹⁵ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », op. cit. p. 162-168.

²⁹⁶ Notice 6 (Vol. 2).

²⁹⁷ Fiche 101 (Vol. 3). Voir à ce sujet : Michelle GABORIT, « L'église Notre-Dame de Parsac », *Revue Archéologique de Bordeaux*, LXXXI, 1990, p. 88-89.

²⁹⁸ Notice 14 (Vol. 2).

L'arcature de l'église Saint-Christophe de Baron²⁹⁹ (Figure 211, Vol. 2) occupe une place singulière dans le paysage architectural des anciens diocèses de Bordeaux et Bazas, puisqu'elle apporte le témoignage de deux phases de construction successives de son chevet à l'époque romane. Découverte dans les années 1990 lors d'une restauration qui conduisit à enlever les peintures du XIX^e siècle courant sur les parois intérieures de l'abside et la travée qui la prolonge, elle est constituée d'une série de 14 arcades qui se déploient au sein d'un chevet de forme étirée –la travée prolonge les murs de l'abside– dont l'ampleur doit être soulignée³⁰⁰. Ces arcades s'élevaient sur une hauteur d'environ 2,70 m, le sol ayant depuis été surhaussé³⁰¹. La particularité de cette arcature tient tout d'abord à sa structure : alternent en effet des colonnes recevant des chapiteaux et des pilastres aux épaisses impostes. Cette formule s'apparente à des exemples tels que celui de la crypte de Saint-Aignan d'Orléans (début du XI^e siècle)³⁰², ou, plus lointains, à l'alternance des formes ottoniennes de la région du Rhin dont les supports sont toutefois plus souvent dégagés du mur.

Les éléments employés à sa construction permettent aussi de la distinguer au sein du corpus. Des colonnes dont certaines semblent monolithes et d'autres sont composées de blocs de dimensions conséquentes et variées reposent sur des bases dont celle qui a été découverte en sous-sol présente un profil trop abîmé pour qu'on puisse juger de sa forme ancienne (Figure 229, Vol. 2). Ces dernières sont coiffées de chapiteaux eux-aussi écorchés dont la sculpture ne renvoie pas à une facture courante en Gironde, bien que sa typologie ne soit pas rare (palmettes, entrelacs). Certains de ces chapiteaux semblent eux-aussi monolithes mais un enduit couvrant empêche de l'affirmer.

²⁹⁹ Notice 3 (Vol. 2).

³⁰⁰ Le chevet mesure environ 6,6 m de large pour 8,4 m de long et prolonge une nef mesurant presque 9 m de large en œuvre.

³⁰¹ Un sondage réalisé en 1987 par Bruno Bizot a permis de mettre en évidence le niveau de sol médiéval au pied de la base de la colonne réunissant les 6^e et 7^e arcades à partir du nord. D.R.A.C. Aquitaine, S.R.A., Bruno Bizot, *Rapport de sondage église de Baron* (33), 1987.

³⁰² F. LESUEUR, « Saint-Aignan d'Orléans, l'église de Robert le Pieux », *Bulletin Monumental*, n° 115, 1957, pp. 169-206; Chantal ARNAUD et Pierre MARTIN, « Orléans (Loiret), crypte de Saint-Aignan », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre / BUCEMA*, n° 8, 15 Août 2004.)

Cette arcature aveugle de l'église de Baron³⁰³ semble avoir eu, premièrement, une fonction décorative et éventuellement d'allègement du mur : il ne faut pas oublier qu'elle surmonte une crypte semi-enterrée. Elle était surmontée d'une élévation en moellons dont on peut voir la partie haute dans les combles, couverte d'une peinture aux motifs géométriques jaunes et bruns (Figures 235, Vol. 2)³⁰⁴. Cet espace, vaste et dont les murs de petit appareil sont peu épais devait être couvert d'une charpente³⁰⁵. Contre ce dispositif mural furent par la suite plaquées deux paires de colonnes jumelles portant un arc triomphal ainsi qu'un arc doubleau à la corde de l'abside afin d'y poser une voûte en berceau plein cintre et d'y construire un cul-de-four. L'arcature fut alors aussi utilisée pour installer ce couvrement appareillé. Ainsi, cette arcature témoigne-t-elle d'un premier état de l'édifice que l'on peut attribuer à une période antérieure à la fin du XI^e siècle.

Quant à l'arcature de l'église Notre-Dame de Cornemps³⁰⁶, celle-ci prend place dans une abside de petit appareil, dont il faut rappeler qu'elle est inscrite dans un chevet à six pans. Cette dernière comporte en effet plusieurs colonnettes octogonales qui soutiennent la voûte en cul-de-four (Figure 438, Vol. 2). Du fait que ces dernières ne soient pas chaînées avec le parement de moellons, on peut poser la question de savoir si elles sont contemporaines de la construction de l'abside. Par ailleurs, les perturbations qui semblent avoir concerné l'encadrement de la baie axiale, dont le double rouleau ne paraît pas en place, de même que les chapiteaux, posent problème, à moins qu'il ne s'agisse de maladresses -ce dont il est permis de douter. Toutefois, les claveaux très étroits des arcs et leurs dimensions hétérogènes permettent d'y voir une construction qui paraît relever de formes attribuables à la période étudiée. Il faut souligner que cette église met en œuvre plusieurs éléments qui semblent pouvoir être attribués au processus de mutations du tournant du XII^e siècle. On y rencontre en effet un portail occidental en

³⁰³ Notice 3 (Vol. 2).

³⁰⁴ Jean-Bernard FAIVRE et Michelle GABORIT, C.L.E.M., 1994, p. 79-80.

³⁰⁵ L'auteur explique que son « enquête montre l'absence de voûtes en cul-de-four construites sur des murs de moellons : pourtant cette solution apparaît bien adaptée à la faiblesse des murs de moellons par la diminution progressive du poids de la voûte vers l'est. Les plus anciens exemples que nous avons rencontrés proviennent de remaniements ».

³⁰⁶ Notice 14 (Vol. 2).

avant-corps doté d'un fronton, ainsi que des métopes perforées au sein de la corniche du chevet, que l'on rencontre dans plusieurs édifices qui paraissent avoir été bâtis au tournant du XII^e siècle (Notre-Dame de Parsac³⁰⁷ et Saint-Georges de Montagne³⁰⁸, Cleyrac³⁰⁹, Sainte-Radegonde³¹⁰, Doulezon³¹¹). Par ailleurs, la baie axiale de l'abside est percée dans un contrefort qui relie deux pans coupés du chevet, formule dont on peut se demander si elle participe des expériences diverses menées en cette période et que l'on retrouve ponctuellement dans des édifices bâtis en pierre de moyen appareil (au chevet de l'église Saint-Pierre-ès-Liens de Préchac au sein même d'une arcature courant le long du mur extérieur, par exemple³¹² (Figure 41). Le mur intérieur nord de la nef, qui seul subsiste, où plusieurs assises de moellons présentent des rangées de blocs positionnés de manière oblique ou en épi, comporte également une haute arcature. Cette dernière, aux claveaux également relativement étroits, reprend les caractéristiques des arcs qui s'ouvrent dans le faux transept et la façade, qui conduisent à voir là un ensemble cohérent, comme le pensait déjà Pierre Dubourg-Novès³¹³.

Au Nizan, dans l'église Saint-Martin³¹⁴, les mutations semblent se faire plus nettes, au sein d'un chevet constitué d'une maçonnerie en moellons à l'extérieur tandis qu'à l'intérieur est ménagée une arcature en pierre de taille de facture empirique, dont les arcs ne forment pas véritablement un cintre et les pierres paraissent avoir été ajustés sur place, formant un assemblage assez hétéroclite (Figure 420, Vol. 2). Cette mixité des appareils, récemment soulignée par Christian Gensbeitel³¹⁵, pourrait-être l'un des marqueurs de ces transformations qui participèrent de la définition des formes romanes. De plus, ce caractère très expérimental de l'arcature qui rythme les murs de l'abside et de sa travée droite -marquée par un léger décrochement-, la facture grossière des

³⁰⁷ Fiche 101 (Vol. 3).

³⁰⁸ Notice 11 (Vol. 2).

³⁰⁹ Fiche 54 (Vol. 3).

³¹⁰ Notice 17 (Vol. 2).

³¹¹ Fiche 59 (Vol. 3).

³¹² Pierre DUBOURG-NOVÈS, *Guyenne romane*, op. cit., p. 65-66.

³¹³ *Ibid.*, p. 60.

³¹⁴ Notice 13 (Vol. 2).

³¹⁵ Christian GENSBEITEL, « Réflexion sur la mixité des appareils dans l'architecture religieuse de l'Aquitaine romane », in *Ex quadris lapidibus. La pierre et sa mise en oeuvre dans l'art médiéval. Mélanges d'histoire de l'art offerts à Eliane Vergnolle.*, Turnhout, Brepols, 2011, pp. 53-66.

éléments sculptés et leur grande variété (épannelage des chapiteaux, bases carrées ou rectangulaires, absence de tailloirs sur le registre inférieur, grande diversité des motifs) concourent à envisager là un ensemble qui témoigne d'une réalisation dont le maître mot semble l'expérimentation et la variété des formes. Il faut souligner par ailleurs l'étagement double des arcatures, cas unique dans une construction attribuable à la fin du XI^e siècle dans les deux diocèses de Bordeaux et Bazas, qui combine un premier étage aveugle tandis que le second est percé de trois baies dans l'abside. Deux s'ouvriraient aussi probablement au centre de chacun des niveaux supérieurs de la travée droite. On peut mettre en relation ce cas de figure aux registres superposés, dans le Sud-Ouest, avec les exemples de Saint-Macaire en Gironde, de Bougneau dans les Charentes³¹⁶ ou de Saint-Lizier en Ariège³¹⁷.

Quant à l'arcature qui orne les murs du chevet entièrement bâti en pierre de taille de moyen appareil de Saint-Georges de Montagne³¹⁸, celle-ci arbore une variante intéressante, ses arcs étroits n'étant pas constitués de claveaux mais de linteaux monolithes échancrés en plein cintre (Figures 387, Vol. 2). Ce chevet paraît contemporain de la nef en moellons, qui met en œuvre divers éléments de référence à l'Antiquité : portail en avant-corps méridional à fronton, métopes sculptées, éléments s'apparentant aux triglyphes sur son clocher, emploi de chapiteau en marbre dans le parement méridional de la nef.

D'autres exemples peuvent être relevés dans les chevets des églises de Puynormand³¹⁹, où une haute arcature prend place au sein d'un chevet en moellons, dont certains éléments participent de la flexibilité et la variété des formes mises en œuvre en cette période, puisque les fenêtres latérales ouvertes dans le chevet se tiennent au droit du contrefort dont l'un de leurs piédroits partage, non le chaînage, mais les blocs de la partie saillante. A Notre-Dame de Parsac³²⁰ (Montagne), dans une église

³¹⁶ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 99-104.

³¹⁷ *Ibid.*, p. 99-104.

³¹⁸ Notice 11 (Vol. 2).

³¹⁹ Fiche 121 (Vol. 3).

³²⁰ Fiche 101 (Vol. 3).

bâtie en pierre de taille considérée par Michelle Gaborit comme relevant d'une construction de la fin du XI^e siècle, une arcature aveugle au registre unique pare les murs de l'abside allongée. La prise de mesures montre une réalisation assez empirique, bien que l'ensemble offre un aspect harmonieux. Enfin, à Noaillan³²¹ où l'arcature tapisse le fond de l'abside, dans un ensemble également réalisé en pierre de taille³²², les arcades, d'une hauteur comparable à celles de l'église de Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps) sont surmontées d'une fine corniche qui reçoit les montants des baies. Cette arcature est doublée extérieurement, dans une formule similaire à celle de l'église de Préchac, -paroisse voisine distante de dix kilomètres seulement-, disposition qui semble regarder vers des formules plus novatrices, ces arcatures semblant investir plus tardivement l'extérieur des absides³²³, comme c'est le cas au chevet de l'église Notre-Dame d'Aillas, d'ailleurs percée de baies dans le mur qui se déploie au-dessus de ce dispositif et non en son sein³²⁴ (Figure 42).

Outre l'arcature animant les murs du chevet de Baron, dont on a vu qu'elle participe probablement d'un premier état de cet espace dépourvu de couvrement dont la vocation première semble avoir été ornementale³²⁵, chacune des arcatures étudiées porte un bandeau mouluré recevant les retombées de voûtes en cul-de-four enduites qui sont probablement des voûtes construites en blocage ou en moellons contemporaines des murs qui les accueillent. Si elles constituent une structure murale, propre à recevoir une voûte, elles concourent aussi à magnifier l'espace privilégié du chevet.

Aussi, chacun de ces exemples d'arcatures, qu'elles soient simples ou à double registre, s'insèrent-elles dans des édifices dont certaines caractéristiques participent de la variété des expériences paraissant caractériser la période de mutations qui voit

³²¹ Fiche 107 (Vol. 3).

³²² Cependant, les absidioles qui encadrent cette abside majeure sont faites de petit appareil.

³²³ Voir notamment à ce sujet : François DESHOULIERES, « Arcatures de couronnement des absides », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 89, n° 1, 1945, pp. 164-171. Pierre HELIOT, « Les arcatures décoratives sur les murs des églises romanes en Normandie et leur influence », *Annales de Normandie*, vol. 17, n° 3, 1967, pp. 187-222.

³²⁴ Marion PROVOST, « L'église Notre-Dame de Mouchac d'Aillas (Gironde) », *Revue Archéologique de Bordeaux*, CI, 2010, p. 48-49.

³²⁵ Selon l'auteur, le rôle de l'arcature est « double, constructif et décoratif : elle consolide un mur, elle meuble un parement. [...étant surtout] un ornement. De là vient sans doute qu'elle est toujours en plein-cintre ». (Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 190.)

progressivement s'élaborer les formes romanes novatrices (contreforts surmontés d'une baie à Baron ou contrefort axial du chevet percé d'une fenêtre à Noaillan, Parsac, Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps)), baies du chevet percées contre les contreforts à Puynormand, association du moellon et de la pierre de taille (chevet employant des matériaux mixtes au Nizan (parement intérieur en pierre de taille, celui de l'extérieur en moellons) ; chevet en pierre de taille et nef en moellons à Noaillan, Saint-Georges de Montagne, Saint-Vivien de Monséjour). Ces arcatures semblent donc être l'un des signes d'une évolution qui paraît se manifester dans ces édifices dès la fin du XI^e siècle, rehaussant les parements de chevets de certains édifices dont plusieurs eurent un statut privilégié (Saint-Christophe de Baron étant un prieuré de la Sauve Majeure, Saint-Georges de Montagne ayant été donné au chapitre de Saint-Emilion en 1110, Sainte-Marie de Cornemps ayant été donnée à l'abbaye de Faize en 1137).

De plus, ainsi que l'a rappelé Eliane Vergnolle, les arcatures ne constituent pas une nouveauté à l'époque romane : « la plupart de ces solutions existaient déjà dans l'architecture du haut Moyen Age, et notamment dans celle de l'Antiquité tardive et de l'époque mérovingienne dont on connaît, grâce aux descriptions de Sidoine Apollinaire (mort vers 488) ou de Grégoire de Tours (mort de 594) et aux témoignages archéologique, le luxe en matière d'arcatures décoratives et de jeux de colonnes en marbre³²⁶ ». Toutefois, comme le souligne l'auteur, les architectes romans ne reproduisirent pas servilement les formes dont ils avaient hérité : ils les continuèrent et les réinventèrent afin de doter leurs églises de solutions décoratives et techniques propres aux édifices nouvellement construits ou aménagés : « l'Antiquité n'avait légué que l'ébauche des thèmes développés par les constructeurs romans, qui leur imprimèrent progressivement leur marque propre³²⁷ ». Dans les cas de figure précédemment évoqués, on peut d'ailleurs poser la question de savoir si le recours à ces dispositifs muraux participe d'une volonté de se référer à des modèles antérieurs du Bas Empire ou

³²⁶ Eliane VERGNOLLE et COLLECTIF, *L'art roman en France*, op. cit., p. 115.

³²⁷ Pierre HELIOT, « Les arcatures décoratives sur les murs des églises romanes en Normandie et leur influence », op. cit., p. 187 (résumé Persée).

du haut Moyen Age³²⁸, comme c'est peut-être le cas de Saint-Georges-de-Montagne où les références explicites y sont nombreuses en tous points de l'édifice. On pourrait ainsi les comparer au chevet de l'église de Bougneau (Charentes)³²⁹, où les références à l'Antiquité ou au haut Moyen Age sont cette fois très nettes, à travers un décor élaboré d'arcades en mitre alternant avec des arcades en plein cintre, associées à des pilastres cannelés.

A Saint-Seurin de Bordeaux³³⁰, le porche de la basilique est doté d'une arcature dont la technique semble maîtrisée, qui témoigne probablement d'un exemple de la seconde moitié du XI^e siècle (Figure 39). Cette dernière est incluse dans un volume relativement étroit, flanquée de plusieurs colonnes portant des arcs doubleaux. Comme le rappelle Philippe Araguas : « il est évident que cette structure a essentiellement pour but de créer des jeux de ressauts permettant de multiplier les éléments de décor : ce ne sont pas moins de douze chapiteaux qui décorent cet espace restreint³³¹ ». L'arcature contribue ici à animer la surface murale, grâce à des arcades à double rouleau dont les claveaux sont relativement étroits.

³²⁸ Pierre DUBOURG-NOVES, *Guyenne romane*, *op. cit.*, p. 61. Pierre Dubourg-Novès considérait ainsi : « que ces ordonnances fassent revivre les fastes d'une architecture plus ancienne, cela n'est guère douteux quand on contemple certains baptistères préromans. Toujours est-il qu'elles préfigurent la floraison de beaux chœurs scandés de colonnades, nombreux dans ces régions [les anciens diocèses de Bordeaux, Bazas et Agen] au XII^e siècle, et qu'on a attribués un peu trop généreusement parfois, à l'influence de la Saintonge seule ».

³²⁹ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 99-104.

³³⁰ Notice 6 (Vol.2).

³³¹ Philippe ARAGUAS, « Saint-Seurin de Bordeaux: les grandes étapes de l'évolution de l'église canoniale du XI^e au XIX^e siècle », *op. cit.*, p. 181.



Figure 39. Bordeaux, Saint-Seurin. Vue du porche depuis le sud-ouest.

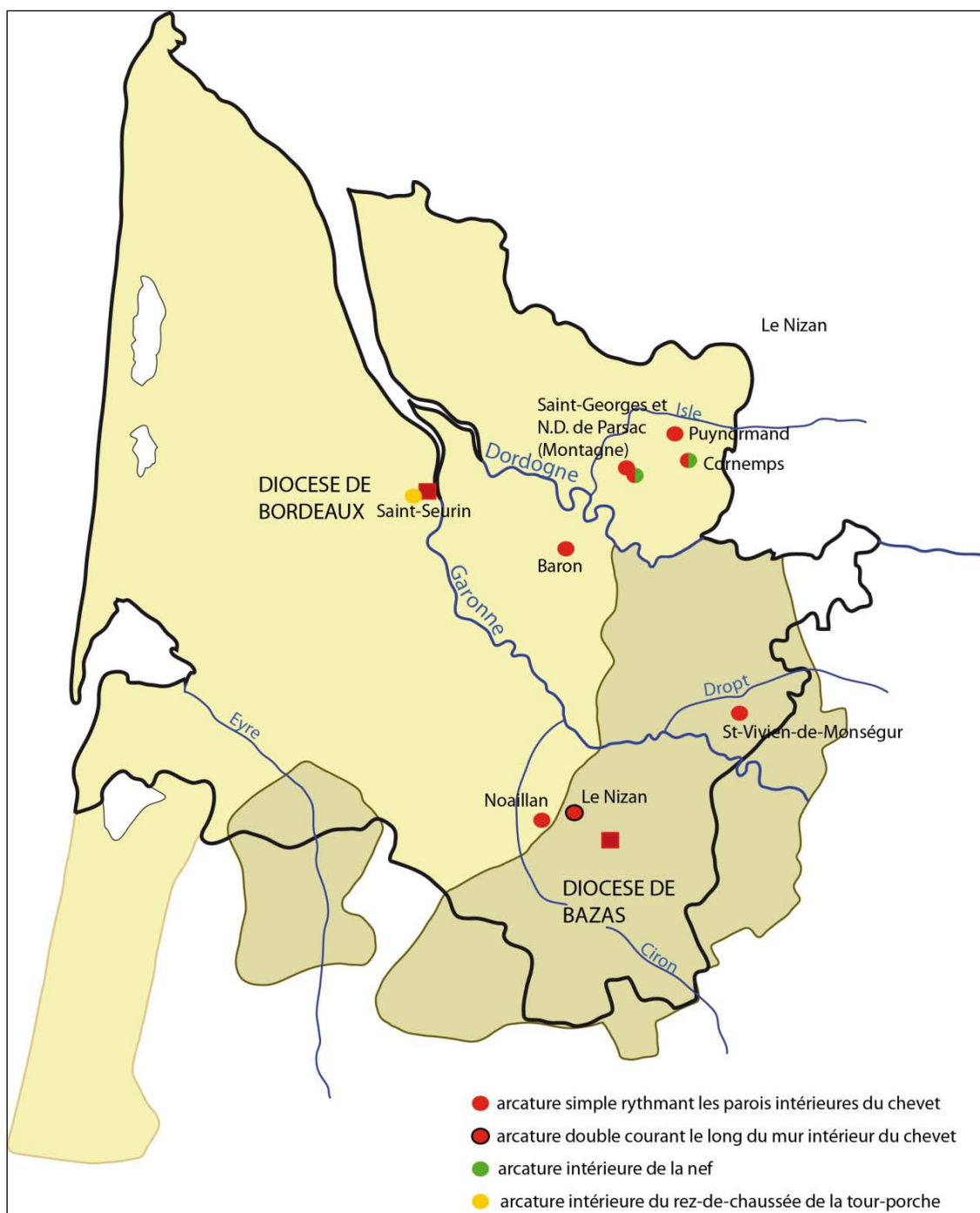


Figure 40. Carte répertoriant les arcatures associées aux constructions des XI^e-début XII^e siècles.



Figure 41. Préchac, Saint-Pierre-ès-Liens. Chevet orné d'une arcature et d'un contrefort axial percé d'une fenêtre ouvragée.



Figure 42. Aillas, Notre-Dame de Mouchac. Chevet à l'abside majeure ornée d'une arcature.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

2- Façades d'entrée et portails

« Les textes médiévaux – au moins jusqu’au XIII^e siècle- ne semblent pas connaître le mot facies, façade. Ils parlent plutôt de l’opus occidentale, opus frontale ou simplement de la pars anterior ecclesiae. Dans l’architecture ecclésiastique de l’Occident médiéval, l’idée d’un visage, d’une face, d’une façade de l’église s’est développée lentement. [...] C’est le long chemin qui mena avec beaucoup de détours du sanctuaire cloisonné du haut moyen âge aux églises romanes et gothiques avec leurs façades qui annoncent, qui parlent et qui invitent »³³².

2.1. Préambule

En Aquitaine, on a fréquemment traité de la question des façades à travers les célèbres réalisations poitevines, riches d’un décor sculpté foisonnant et à la structure complexe et variée, qui ont fait l’objet de nombreuses analyses et essais de typologie³³³. A l’échelle régionale, cette partie septentrionale du territoire a ainsi été largement privilégiée, reléguant au second plan les constructions plus modestes. Comme le rappelait Pierre Héliot à propos de l’article de Lisa Schürenberg « Die romanischen Kirchenfassaden Aquitaniens³³⁴ » qui « a limité son enquête au Poitou, à l’Aunis, à la Saintonge et à l’Angoumois, estimant que le Bordelais s’est en l’occurrence contenté d’accepter les thèmes offerts par ces provinces novatrices, sauf à y imprimer ça et là sa marque propre ». Aussi, le Bordelais, considéré comme le parent pauvre de ces régions novatrices a-t-il souvent été mis de côté, à travers une sorte de processus métonymique.

Qui plus est, les exemples retenus en Gironde furent ceux de formes romanes dans leur pleine maturité, et le plus souvent, directement apparentés aux façades

³³² Willibald SAUERLÄNDER, « Façade ou façades romanes? [Discours de clôture] », *Cahiers de civilisation médiévale*, vol. 34, n° 135, 1991, p. 394.

³³³ Voir par exemple à ce sujet : Pierre HELIOT, « Sur la façade des églises romanes d’Aquitaine, à propos d’une étude récente », *Bulletin de la Société des Antiquaires de l’Ouest*, 1952, pp. 243-271.

³³⁴ Lisa SCHÜRENBERG, « Die romanischen Kirchenfassaden Aquitaniens », in *Das Münster: Zeitschrift für christliche Kunst und Kunstwissenschaft*, 1951, pp. 257-268.

charentaises du XII^e siècle précédemment évoquées, dont elles s'inspirent manifestement. Ce fut le cas des églises Notre-Dame d'Aillas, Saint-Etienne de Tauriac ou Saint-Nicolas de Blasimon³³⁵, sans oublier la façade disparue de l'abbatiale de la Sauve Majeure, dont une gravure du *Monasticon Gallicanum* offre une représentation³³⁶, ainsi que le « frontispice longtemps inachevé, de l'abbatiale bordelaise de Sainte-Croix, [qui] présentait seul un parti voisin »³³⁷.

Les simples façades des églises girondines attribuables au XI^e et au début du XII^e siècle, modestes surfaces de pierre parfois dépourvues de toute ouverture à l'ouest, qui précédèrent les manifestations plus élaborées de l'art roman, sont ainsi restés dans l'ombre de ces réalisations monumentales. Concernant les travaux déjà réalisés sur ce territoire, il faut rappeler que Jean-Auguste Brutails lui-même fut assez bref à ce sujet, comme c'est le cas en général de son analyse des édifices de petit appareil. Bien plus, il n'envisage aucunement leur étude et élude rapidement le sujet : « les façades dépourvues de porte sont des murs bruts et sans intérêt », ajoutant que « les *belles* portes sont accompagnées de deux fausses portes ou tout au moins de deux arcs », -les formes s'apparentant à celles déployées dans les édifices du nord de la Gironde évoqués plus haut, étant ici considérées comme un idéal de « beauté » que ne sauraient détrôner les simples murs occidentaux qui feront l'objet de cette partie³³⁸. Quant à Michelle Gaborit, elle consacra une page au sujet, dont le titre est intitulé « la simplicité des terminaisons occidentales, de simples clochers-murs à l'ouest »³³⁹. Si l'on ne peut que convenir de la véracité de la première partie de cet énoncé, il convient d'interroger la seconde. Les clochers-pignons qui couronnent les façades, comme cela sera abordé dans ce chapitre, ne semblent en effet souvent pas appartenir à cette première phase de la période romane

³³⁵ Fiche 34 (Vol. 3).

³³⁶ Michel GERMAIN, Achille PEIGNE-DELACOURT et Léopold DELISLE, *Monasticon gallicanum: collection de 168 planches de vues topographiques représentant les monastères de l'Ordre de Saint-Benoit, Congrégation de Saint-Maur, avec deux cartes des établissements bénédictins en France*, V. Palmé, 1871, p. 170.

³³⁷ Jacques GARDELLES, « L'abbaye de la Sauve Majeure », *op. cit.*, p. 10.

³³⁸ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, *op. cit.*, p. 271.

³³⁹ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 93.

et la question se pose de savoir quelles étaient les dispositions des parties supérieures de ces églises à l'ouest -et si elles existaient.

Plusieurs raisons peuvent être invoquées pour expliquer le moindre intérêt à ces façades, parmi lesquelles le nombre restreint des édifices comportant encore de tels parements de petit appareil encore en place, le corpus étant réduit à la portion congrue (une quinzaine de murs occidentaux en petit appareil, notamment). De plus, leur aspect des plus modestes, ne se distinguant que peu des murs gouttereaux des nefs qui les prolongent, les a relégués au rang de parements bruts et sans intérêt³⁴⁰. Rien ne les distingue parfois, en effet, des autres parements de l'église. Par ailleurs, la « façade » d'un édifice, que l'on peut définir comme étant l'élévation dans laquelle s'ouvre l'entrée principale et la plupart du temps unique en l'occurrence, ne se tient pas systématiquement à l'ouest. Il existe également plusieurs « façades » méridionales. Enfin, cette partie de l'église fut, comme les chevets, l'endroit privilégié des remaniements et embellissements qui ont altéré, voire défiguré la physionomie d'origine du mur ouest, dont on ne conserve souvent plus de trace.

Le tableau qui vient d'être brossé ne correspond cependant pas à l'état de la recherche dans de nombreuses autres régions. Plusieurs d'entre elles ont fait l'objet de travaux qui incluent l'étude de ces premières églises romanes et leurs façades, comme c'est par exemple le cas dans les proches territoires des anciens diocèses d'Angoumois et de Saintonge. Christian Gensbeitel y observa des formes très proches de celles décrites plus bas, qu'il analyse d'ailleurs dans sa thèse dans le chapitre dédié aux élévations³⁴¹. De la même manière, Caroline Roux a mené des travaux sur les portails romans et leur rapport à la façade, qui ont nourri la réflexion sur le sujet : « le portail est indissociable de la façade dans laquelle il est percé : il constitue toujours, par l'architecture et l'ornementation, l'élément essentiel de cette élévation en créant une animation de la surface murale plus ou moins élaborée³⁴² ».

³⁴⁰ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, *op. cit.*, p. 271.

³⁴¹ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 102-104.

³⁴² Caroline ROUX, *La pierre et le seuil*, *op. cit.*, p. 58.

Les observations qui suivent s'inscrivent pleinement dans cette démarche et ont pour objectif de renseigner cette question et de porter un regard nouveau sur cet aspect de la construction médiévale en Bordelais et Bazadais. Si ces parements ne fournissent pas les renseignements qu'apporte l'étude d'une façade sculptée et puissamment structurée sur les pratiques, les goûts, les choix et les hommes qui les commanditèrent ou les bâtirent. Si elles se livrent moins facilement à celui qui les observe, celles-ci peuvent être étudiées « en creux » : les simples murs de pierre, fussent-ils dépourvus d'articulations, d'ouvertures et de tout élément iconographique, donnent aussi un sens à ces constructions. Leur simplicité ou leur aspect « fruste », pour reprendre l'adjectif qui intervient de manière récurrente dans la littérature sur les édifices de petit appareil au XIX^e et au début du XX^e siècle, n'est heureusement plus dans ce domaine un critère discriminant. Toute forme a ses raisons que l'analyse ne saurait exclure, comme le rappelle notamment l'étude de ces premières façades romanes.

Comment analyser le traitement de ce qui nous apparaît aujourd'hui comme de modestes élévations, à l'aune des constructions postérieures ? Les terminaisons occidentales étaient-elles pourvues de clochers ? Quelles relations entretiennent les façades avec les différents espaces qui constituent l'église et notamment avec le pôle oriental qu'est le chevet ?

Ces interrogations constituent autant de points de départ à la réflexion dont certaines seront explorées grâce aux quelques témoignages qui subsistent de cette période. Il faut garder à l'esprit en effet que le corpus est lacunaire : la question se pose aussi de savoir pourquoi les exemples qui nous sont parvenus n'ont pas fait l'objet de reconstructions. Aussi leur représentativité toute relative ne sera-t-elle pas oubliée.

2.2. De rares ouvertures percées dans le nu de la façade

Parmi les façades de moellons qui subsistent, peu d'exemples ont été répertoriés qui mettent en œuvre des formes élémentaires, où l'élévation serait pourvue d'une entrée constituée d'une simple porte percée dans le nu du mur. Les remaniements intervenus aux époques romane et gothique (moins souvent lors des périodes postérieures) modifièrent la physionomie de cette partie de l'édifice, qui constitua progressivement un enjeu important, afin de monumentaliser l'accès principal de l'église.

On peut émettre l'hypothèse que la façade occidentale de l'église Saint-Eutrope des Esseintes³⁴³ accueillait une simple entrée percée dans sa maçonnerie de petit appareil. Celle-ci est percée en partie haute d'une petite baie au linteau monolithe échancré qui pourrait en apporter le témoignage, bien que mur soit enduit (Figure 43). Elle présente d'ailleurs des dimensions similaires à la fenêtre qui s'ouvre dans le mur sud et elle est située au même niveau. Cette formule très simple se rencontre en divers endroits, et l'on peut citer l'exemple proche de l'église de Taillant en Charente³⁴⁴. dont les dispositions du chevet et de la nef renvoient à des formes attribuables au XI^e siècle.

Quant à la façade occidentale de l'église de Saint-Laurent-du-Plan (Figure 44), elle est dépourvue de projection volumétrique : l'entrée se fait par l'intermédiaire d'un portail occidental à double rouleau dont les claveaux sont étroits et de dimensions variées, qui s'apparentent aux formes de la tradition. La maçonnerie de gros moellons qui en constitue le réceptacle ne s'apparente toutefois pas aux types d'appareils fréquemment rencontrés en Bordelais et Bazadais au XI^e et au début du XII^e siècle. Les murs mêmes du chevet mettent en œuvre des blocs de plus petite dimension, bien que l'ensemble soit perturbé, mais ce cas de figure apparaît comme étant douteux.

L'église Notre-Dame de Postiac³⁴⁵ (Naujan-et-Postiac, Figure 45) pourrait apporter le témoignage d'une simple entrée qui aurait été percée dans l'un des murs

³⁴³ Fiche 61 (Vol. 3).

³⁴⁴ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 1123.

³⁴⁵ Notice 12 (Vol. 2).

latéraux de l'édifice³⁴⁶. Le chevet de cette église est curieusement tourné vers le nord : cette façade méridionale est constituée d'une maçonnerie de petit appareil de moellons en grande partie masquée par un enduit, dont on peut penser qu'elle est contemporaine du mur gouttereau sud aux caractéristiques similaires. Ces deux parties forment en effet un même ensemble, lié par les contreforts de l'angle sud-est. La particularité de cette terminaison du vaisseau tient en ce qu'elle était-elle primitivement aveugle. La maçonnerie en moellons s'élève depuis le sol jusqu'à une assise de pierres larges et très peu hautes, qui semble correspondre à la hauteur des murs de cette « première » église. Trois contreforts raidissaient probablement cette partie de l'église, dont seuls sont conservés les deux pilastres situés à l'ouest et au centre de l'élévation (un très massif contrefort édifié *a posteriori* est bâti à l'est). Plus haut se tient une corniche chanfreinée sur laquelle est posé un clocher-pignon d'allure plus récente. Cette façade est, par ailleurs, épaulée par deux contreforts situés à chacune des extrémités occidentale et orientale des murs gouttereaux.

Une entrée a été percée *a posteriori* dans cette façade, qui prend la forme d'un portail en avant-corps simplement posé contre le mur de petit appareil ; les moulures et sculptures en méplat qui ornent les voussures et l'extrados de ce dernier autorisent à penser qu'il s'agit d'un portail de la fin du XII^e siècle. Il s'agit peut-être d'un remploi, puisque les éléments de décor ne concordent pas tous sur l'un des rouleaux de l'arc. Du fait que l'on ait cherché à monumentaliser cette partie de l'édifice en plaquant un portail en avant-corps, on peut imaginer que les dispositions antérieures étaient plus simples. Le mur sud est dépourvu de traces d'une ancienne entrée, tandis que le mur nord semble en avoir comporté une (des perturbations marquent cette partie de l'édifice). Toutefois, les murs ayant été repris en partie en pierre de taille, la lecture de cette élévation est rendue difficile et rien ne permet là d'y voir la marque d'une porte du type de celles que l'on rencontre au XI^e siècle. Aussi la question reste-t-elle ouverte.

³⁴⁶ Le lieu étant une propriété privée qui constitue depuis de nombreuses années le caveau familial, il n'a pas été possible d'accéder à l'intérieur de cette église.



Figure 43. Les Esseintes, Saint-Eutrope. Façade occidentale.



Figure 44. Saint-Laurent-du-Plan. Façade occidentale et portail (détail).



Figure 45. Naujan-et-Postiac, Notre-Dame de Postiac. Façade méridionale.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

2.3. Des terminaisons occidentales très sobres

2.3.1. Les murs lisses

L'un des quelques exemples de mur lisse dépourvu d'articulation et d'entrée correspond à la partie occidentale de l'église de Brannens³⁴⁷ (Figure 46). C'est l'une des formules les plus élémentaires qu'il nous ait été donné de voir, à supposer qu'il s'agisse là des dispositions établies lors de la construction de cet édifice. Il s'agit d'un simple mur maçonné en petit appareil régulier, qui a probablement subi des remaniements en partie haute. (Un bas-côté a d'ailleurs été ajouté à l'ensemble à l'époque moderne). Les seules pierres de taille insérées dans cette partie de l'église constituent les chaînages d'angle. Un *oculus* s'ouvre en partie médiane, qui fait écho à ceux que l'on a observés à Saint-Georges-de-Montagne³⁴⁸ et Saint-Martin-de-Mazerat (Figures 378 et 392, Vol. 2), dont la forme montre qu'il est postérieur à cette construction. Peut-être remplace-t-il toutefois une ouverture de ce type, plus ancienne. Le portail en avant-corps qui s'ouvre au sud de l'église indique peut-être que cette façade était dépourvue d'entrée dès l'origine. Un exemple similaire est donné par la façade occidentale de l'église de Saint-Sulpice-de-Guillerague³⁴⁹ (Figure 47). Si l'élévation occidentale a pu être remaniée (notamment l'*oculus* qui se tient au couchant), on peut tout à fait imaginer que cette disposition pérennise la forme plus ancienne d'un frontispice à la fermeture relativement importante.

Il en va de même pour l'église Saint-Romain de Poussignac à Bazas³⁵⁰, où un portail gothique s'ouvre dans une façade en partie enduite à l'appareil de moellons très hétérogène et disposés de manière peu soignée, qui laisse croire à des reprises. Peut-être est-elle d'ailleurs contemporaine de l'ouverture en arc brisé que l'on y a placé, comme le suggère Michelle Gaborit³⁵¹. Cependant, un portail roman en avant-corps aux formes simples, aujourd'hui condamné, s'ouvre dans le mur gouttereau sud, ce qui

³⁴⁷ Notice 7 (Vol. 2).

³⁴⁸ Notice 11 (Vol. 2).

³⁴⁹ Fiche 156 (Vol. 3).

³⁵⁰ Fiche 25 (Vol. 3).

³⁵¹ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*

incite à penser que cette façade était aveugle et au mur lisse. Ce dernier est simplement percé d'un portail au rouleau unique orné d'un tore souligné par un liséré gravé dans la pierre et dont l'extrados se pare d'une moulure chanfreinée. A l'intérieur, on ne distingue désormais plus que les claveaux de l'arc sous l'épais badigeon blanc.



Figure 46. Brannens, Saint-Sulpice . Vue de l'église depuis le sud-ouest.



Figure 47. Saint-Sulpice-de-Guilleragues, Saint-Sulpice. Façade occidentale.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

2.3.2. Les murs occidentaux dépourvus d'entrée et épaulés par des contreforts

Parmi les terminaisons occidentales qui subsistent en petit appareil, l'exemple majeur réside dans celui de la cathédrale Saint-André de Bordeaux³⁵² (Figure 48). Les derniers travaux d'ampleur menés à ce sujet furent ceux de Jacques Gardelles, qui consacra sa thèse à l'étude de cet édifice d'envergure du paysage bordelais³⁵³. Positionnée à distance de la Garonne, il a été installé dans l'angle sud-ouest du rempart du Bas-Empire³⁵⁴, puis protégé par sa proximité avec les bâtiments archiépiscopaux jusqu'au XVIII^e siècle³⁵⁵. Des habitations particulières l'ont ensuite masqué jusqu'au XIX^e siècle. Cela explique que le monument nous soit parvenu dans cette configuration. L'actuelle façade occidentale -aujourd'hui percée d'une entrée- consiste en une maçonnerie de petit appareil récemment restaurée (2013), subsistant sur environ 11,50 m de hauteur³⁵⁶, dont certains éléments sont clairement rubéfiés. Ce mur est raidi par six contreforts plats relativement larges, qui donnent au massif un élan vertical. L'organisation du parement extérieur est structurée par le contrefort central situé dans l'axe de l'édifice, à égale distance duquel se tiennent deux éléments raidisseurs supplémentaires, encadrant d'étroites et hautes baies aux arcs clavés. Un contrefort se tient enfin à l'extrémité septentrionale, de même type (nature des matériaux, modules, dimensions). La partie sud a fait l'objet de remaniements ; on peut faire l'hypothèse qu'un contrefort de même type se tenait à l'extrémité méridionale ou qu'il avait été prévu -du moins ce mur ouest de la cathédrale présente-t-il une largeur quasiment identique de part et d'autre du contrefort central.

Une partie des contreforts a manifestement été relancée, comme le montre le type de pierre employé, plus sombre et homogène, ainsi que les modules, excluant les pièces de longueur étroite pour offrir un ensemble de pierres de taille à la longueur

³⁵² Notice 4 (Vol. 2).

³⁵³ Jacques GARDELLES, *La cathédrale Saint-André de Bordeaux sa place dans l'évolution de l'architecture et de la sculpture*, thèse, Impr. Libr. Delmas, 1963.

³⁵⁴ Sandrine LAVAUD et Ezéchiél JEAN-COURRET, *Atlas Historique des Villes de France- Bordeaux*, *op. cit.*, p. 129.

³⁵⁵ Jacques GARDELLES, « La cathédrale Saint-André de Bordeaux », *op. cit.*, p. 79.

³⁵⁶ Jacques Gardelles explique que ce mur est surmonté de six assises de pierre de taille attribuables au XII^e siècle, qui soutiennent l'encorbellement sur lequel est construite une coursière (*Ibid.*, p. 80).

assez importante. Si l'on exclut ces remaniements, les contreforts et la maçonnerie au sein de laquelle ils prennent place témoignent de caractéristiques communes aux édifices de petit appareil des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas: la face des blocs de pierre de taille de moyen appareil tournée vers le parement de moellons n'a pas été dressée, tandis que le reste des pierres est bien équarri. A une pierre de taille correspondent souvent deux assises de moellons qui viennent se positionner contre elle, de manière plus ou moins rigoureuse ; l'enduit couvrant ne permettant pas d'observer entièrement les assises. En outre, certains modules sont étroits et probablement traversants. Autant d'éléments qui font de cette façade un ensemble cohérent et permettent de l'insérer dans le corpus des formes du XI^e siècle.

Un portail, percé dans cette partie de l'église au XIX^e siècle a engendré la relance de la partie centrale de l'élévation au bas de la façade, comme cela a aussi été réalisé dans la façade de l'église de Postiac³⁵⁷ (Naujan-et-Postiac, Figure 45). La présence d'un contrefort axial indique que cette dernière était dépourvue d'un accès à l'ouest³⁵⁸. Cela ne signifie cependant pas que la façade était aveugle : deux baies assez étroites à l'arc constitué de claveaux fins et allongés s'ouvraient autour du contrefort central. Ces dernières, situées à égale distance des contreforts, présentent une symétrie axiale de leurs chaînages, dont on peut se demander si elle a été réalisée volontairement, à des fins ornementales. La première assise située sous chacun des arcs clavés fait en effet se répondre de chaque côté du contrefort deux boutisses, et ainsi de suite.

Les travaux récents sur la cathédrale ont mis en évidence l'existence dans le mur gouttereau nord d'une tour-porche du XII^e siècle³⁵⁹. Peut-être l'édifice antérieur comportait-il également un accès de ce côté.

³⁵⁷ Notice 12 (Vol. 2).

³⁵⁸ L'entrée se faisait par un accès latéral, comme l'explique l'abbé Corbin au XIX^e siècle (Raimond CORBIN, *La Cathédrale de Bordeaux*, *op. cit.*, p. 12).

On sait par ailleurs que l'architecte Combes perça bien cette partie de l'édifice au XIX^e siècle (Jacques GARDELLES, « La cathédrale Saint-André de Bordeaux », *op. cit.*, p. 80. « Combes, pour donner une issue à la nef, a percé suivant son axe, la base de la façade, coupé le contrefort médian et établi un parement neuf entre ses deux voisins, sur 5 m environ. »)

³⁵⁹ Voir à ce sujet, notamment, les travaux de Juliette MASSON, *Geoffroi de Loroux et l'architecture religieuse en Aquitaine au XII^e siècle*, thèse, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 2012.

Cette « façade » occidentale de la cathédrale Saint-André de Bordeaux, dont l'emplacement n'a pas permis de développer son côté occidental, comme ce fut aussi le cas de Saintes et de Bourges par exemple, a-t-elle pu ainsi devenir un modèle pour les édifices alentour ? Ou n'est-ce là qu'une tendance régionale, dont on retrouve nombre d'exemples au sein d'un large territoire du Sud-ouest au Midi de la France³⁶⁰, jusqu'au nord de l'Espagne³⁶¹ ? Une étude globale de la topographie des différents sites présentant la particularité de comporter un mur occidental dépourvu d'entrée, telles que celles de Caroline Roux pour la Haute-Auvergne³⁶² ou de Jean Passini dans le nord de l'Espagne³⁶³, permettrait d'apporter davantage d'informations à ce sujet.

L'abbatiale de Vertheuil³⁶⁴ comporte aussi un mur ouest sans accès (Figure 49). Il est simplement maçonné en petit appareil de moellons dont certains sont rubéfiés. Par ailleurs, certains blocs détachés du mur en forme régulière de pyramide tronquée, indiquent de probables emplois antiques à moins qu'il ne s'agisse d'imitations soignées. Ces derniers sont rangés en lits assez réguliers, aujourd'hui raidis par cinq contreforts d'envergure, insérés lors du voûtement de cette nef. Ils laissent penser qu'elle était simplement charpentée à l'origine. Ces éléments épaulant le mur remplacent peut-être aussi des contreforts plats. Un premier bandeau chanfreiné intègre une division horizontale aux trois-cinquièmes de la hauteur du mur, dont la partie située au nord, entre les deux contreforts de cette extrémité, est curieusement placée une assise plus bas. Trois baies en plein-cintre au double rouleau et aux arcs à claveaux étroits y prennent appui. Celle du centre est un peu plus large et haute. Certaines des boutisses y sont renforcées. Le haut du mur est couronné d'une semblable corniche soutenue par une série de modillons abîmés. Beaucoup ont été remplacés. Au-dessus se tient un

³⁶⁰ Caroline ROUX, *La pierre et le seuil*, op. cit., p. 103-110.

³⁶¹ José Luis ACIN FANLO, *Arquitectura romanica, siglos X-XI, XII y XIII*, op. cit., p. 57, 63, 71. Les exemples semblent relativement nombreux de ces constructions pourvues d'une entrée latérale au nord de l'Espagne, dans la région de Jaca et de Soria par exemple.

³⁶² Caroline ROUX, *La pierre et le seuil*, op. cit., p. 87-96.

³⁶³ Jean PASSINI, *Villes médiévales du chemin de Saint-Jacques de Compostelle : de Pampelune à Burgos. villes de fondation et villes d'origine romaine*, Recherche sur les civilisations, 1984.

³⁶⁴ Fiche 173 (Vol. 3).

Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 121. Comme le rappelle l'auteur, on ne dispose plus d'archives de l'église qui « sont à peu près anéanties et nous n'avons pas de document sur la construction de l'église ».

pignon fait d'un appareil moyen de pierre de taille, percé en son centre d'un large *oculus*. Sa partie inférieure est située au niveau d'une assise qui conserve à intervalles réguliers quatre trous de boulins témoignant du processus de construction ; deux orifices supplémentaires encadrant la baie ont permis de construire le sommet de l'élévation.

Cette façade témoigne, avec la cathédrale Saint-André de Bordeaux³⁶⁵, de l'insertion de baies aux claveaux étroits assez peu courantes dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, du fait de l'envergure de ces fenêtres et peut-être parce qu'elles renvoyaient à des modèles antérieurs et prestigieux. De la même manière, cette façade ne comportait pas d'entrée. Cette dernière était placée au sud, dans la partie ouest du mur gouttereau et dans un avant-corps, comme cela a été observé dans les exemples de plus modeste envergure.

³⁶⁵ Notice 4 (Vol. 2).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 48. Bordeaux, Saint-André. Façade occidentale (avant restauration).



Figure 49. Vertheuil, Saint-Pierre. Façade occidentale

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

C'est aussi le cas de l'extrémité occidentale de l'église Saint-Georges de Montagne, étant cette fois pourvue d'une ouverture (Figure 50). Ici, la maçonnerie est constituée d'un appareil de moellons irréguliers aux dimensions hétérogènes mais régulièrement mise en œuvre par la réalisation d'assises successives de hauteur différente. Trois contreforts plats sont ménagés dans ce massif. Le contrefort axial a été construit jusqu'aux deux tiers de la hauteur des deux autres. Il ne s'agit cependant pas d'un élément arasé : en effet un *oculus* est implanté à son sommet, dont la partie inférieure s'inscrit clairement au sein de la moulure du haut du contrefort à laquelle il est ajusté, témoignant d'une réalisation homogène. Quant à la terminaison supérieure de cette façade, qui ne porte cette fois pas de clocher, celle-ci a subi des remaniements attestés par les perturbations de l'appareil qui n'est plus formé d'assises régulières et cohérentes.

La formule de l'extrémité aveugle de la nef raidie par trois contreforts plats (l'un axial, les deux autres ménagés aux extrémités et souvent renforcés par deux autres éléments situés à toute proximité sur les deux faces latérales), participe d'un groupe d'édifices aux dispositions similaires³⁶⁶. C'est le cas à Saint-Martin-de-Montphélix³⁶⁷ à Pondaurat (Figure 51 ; Figure 55 et Figure 56), où les trois contreforts sont insérés dans une façade de maçonnerie de petit appareil, en l'occurrence un appareil irrégulier et assez allongé, aussi caractéristique du mur nord. Seul le contrefort septentrional semble témoigner des dispositions originelles, les deux autres observant un retrait à mi-hauteur, plus hauts, larges et paraissant avoir été repris au moment où fut construit le clocher. Cette façade n'est plus aveugle puisqu'une porte s'y ouvre en partie méridionale -il s'agit toutefois d'un aménagement postérieur.

³⁶⁶ Outre le contrefort médian, la disposition des pilastres aux angles occidentaux, c'est-à-dire aux extrémités de la façade et à l'ouest des murs gouttereaux, ne constituent pas un dispositif isolé au sein du contexte roman, mais une formule pérenne et récurrente des terminaisons occidentales, rencontrées jusque dans la seconde moitié du XII^e siècle dans la région bordelaise. On peut citer à titre d'exemple la façade occidentale de l'église hospitalière Saint-Jean de Villemartin (Mouliets-et-Villemartin), qui met en œuvre une façade entièrement aveugle épaulée par des contreforts positionnés aux emplacements décrits plus haut et une ouverture latérale dans la travée la plus occidentale de la nef, particulièrement ouvragée, ornée d'un arc polylobée au sud. Voir Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde, op. cit.*, p. 140 (plan de l'édifice).

³⁶⁷ Fiche 115 (Vol. 3)

Un aménagement identique de la façade subsiste en l'église de Saint-Laurent d'Arce³⁶⁸, où les remaniements successifs se sont concentrés sur le portail latéral épargnant l'extrémité ouest (Figure 52). Cette façade construite dans un petit appareil de moellons allongés et régulièrement disposés en lits conserve des dispositions qui renvoient au XI^e siècle³⁶⁹. Un contrefort très fin de moyen appareil de pierre de taille, disposé dans l'axe du mur, s'élève ainsi assez haut au sein d'une élévation aveugle. A nouveau, l'entrée méridionale ayant été reprise *a posteriori*, ce cas de figure constitue un exemple qui ne peut que témoigner de la fermeture de certains murs occidentaux.



**Figure 50. Montagne, Saint-Georges.
Terminaison occidentale et portail latéral sud.**

³⁶⁸ Fiche 142 (Vol. 3).

³⁶⁹ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde, op. cit.*, p. 200.



Figure 51. Pondaurat. Saint-Martin-de-Montphélix, vue de l'église depuis le sud-ouest.



Figure 52. Saint-Laurent-d'Arce. Mur ouest.

2.4. Emplacement et forme des entrées : quelles « façades » pour ces édifices de petit appareil?

Le constat selon lequel les terminaisons occidentales du premier âge roman en Bordelais et Bazadais sont souvent aveugles ou dépourvues d'une entrée, amène à traiter de la question de l'accès à l'église et *a fortiori* de celle de la « façade » à proprement parler. Il est en effet fréquent au XII^e siècle de rencontrer un accès occidental au sein d'églises qui perpétuent la forme du plan se déroulant selon un axe longitudinal. L'entrée monumentale s'inscrit ainsi en pendant de l'espace oriental, alors visible depuis le seuil. Néanmoins, dans les cas de figure détaillés ci-dessus, les édifices en sont parfois dépourvus, ce dernier étant relégué dans l'un des murs gouttereaux de la nef, le plus souvent du côté sud, dans la moitié occidentale du vaisseau. De plus, la fréquence du dispositif de l'avant-corps se doit d'être soulignée, puisqu'il est très souvent associé aux édifices qui comptent une façade occidentale en petit appareil.

A Saint-Martin de Mouliets³⁷⁰ (Mouliets-et-Villemartin, Figure 53) et Sainte-Gemme³⁷¹ (Figure 54), les façades occidentales sont aussi constituées d'une modeste élévation de petit appareil³⁷². S'ouvre, dans chacun de ces exemples, un portail en avant-corps, unique accès à l'intérieur de l'édifice : peu élevé et très étroit à Mouliets, où il prend place au sein d'un mur relativement large, il est plus massif à Sainte-Gemme, déployant une large ouverture à trois rouleaux au sein d'une avancée construite sur toute la hauteur du mur, dépourvue d'élément de sculpture. Dans le premier exemple, les murs enduits de l'église ne permettent pas de réaliser plus d'observation. L'église de Loupes³⁷³ met en œuvre un avant-corps de petit appareil avec un portail semblant avoir été remanié. Cet avant-corps est cette fois construit en moellons et chaîné de blocs de dimensions variées, il constitue également un cas douteux.

³⁷⁰ Fiche 102 (Vol. 3).

³⁷¹ Fiche 139 (Vol. 3).

³⁷² C'est sans doute aussi le cas à Bommes, mais l'enduit couvrant l'appareil encadrant le portail en avant-corps empêche toute observation.

³⁷³ Fiche 88 (Vol. 3).

Les façades latérales méridionales de petit appareil sont aussi souvent accompagnées d'un portail latéral en avant-corps dans les exemples cités *supra* (Saint-Georges de Montagne³⁷⁴, Saint-Martin-de-Montphélix³⁷⁵ (Pondaurat, Figure 55 et Figure 56), Saint-Romain-de-Poussignac (Bazas, Figure 57 et Figure 58). A Saint-Vivien-de-Monségur³⁷⁶, un portail en avant-corps se tient toutefois au nord. Aussi certains des accès principaux étaient-ils latéraux et en particulier méridionaux, comme cela a été établi par exemple dans la région de Saumur et de Tours et une partie du Poitou par l'abbé Plat³⁷⁷, ou bien encore plus généralement pour la période romane en Provence (Saint-Restitut, Thor, Sainte-Marthe de Tarascon...) ³⁷⁸, dans les Pyrénées³⁷⁹ ou en Auvergne³⁸⁰.

En outre, comme l'a montré Caroline Roux à propos des portails romans de Haute Auvergne, en particulier dans la partie méridionale de ce territoire, l'accès latéral induit un désaxement de l'entrée par rapport au chevet, invisible lorsqu'on franchit le seuil de l'avant-corps, qui s'avance vers l'extérieur : « le dispositif du report latéral du portail dans la construction induit un désaxement de l'entrée par rapport au sanctuaire, ainsi que la mise en valeur de la façade méridionale au détriment de l'occident, dépourvu de toute fonction d'accueil » ; « le sanctuaire ne se dévoile pas directement dès le franchissement » de l'entrée³⁸¹. L'implantation latérale de l'entrée existe dans des édifices romans du XII^e siècle qui intègrent des structures identiques en avant-corps, ainsi qu'on peut le voir à Saint-Martin-de-Mazerat (Saint-Emilion, probablement au tout

³⁷⁴ Notice 11 (Vol. 2).

³⁷⁵ Fiche 115 (Vol. 3).

³⁷⁶ Fiche 160 (Vol. 3).

³⁷⁷ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100 : d'après les monuments anciens de la Touraine, de l'Anjou et du Vendômois*, les Éd. d'art et d'histoire, 1939, p. 101.

³⁷⁸ THIRION, J., « Les façades des églises romanes de Provence », *op. cit.*, p. 389. « Il faut remarquer aussi que la façade occidentale est souvent appauvrie au profit d'une façade latérale, en particulier du côté sud, comme à Saint-Restitut, à Pernes-les-Fontaines, au Thor, à Sainte-Marthe de Tarascon ».

³⁷⁹ GARLAND, E., « Les Pyrénées, un maillon essentiel dans le processus d'élaboration et de diffusion de l'art roman? », Toulouse, 2001, p. 48.

³⁸⁰ Caroline ROUX, *La pierre et le seuil*, *op. cit.*, p. 71-75. L'auteur explique : « Le percement du portail dans un mur latéral de la nef est fréquemment adopté en Haute-Auvergne, comme l'attestent quinze portails romans conservés *in situ* ».

³⁸¹ Caroline ROUX, *La pierre et le seuil*, *op. cit.*

début de ce siècle), mais aussi à Saint-Martin-de-Sescas, Castelveil, Lalande-de-Fronsac ou Cocumont (Lot-et-Garonne), dans des édifices au vaisseau unique.

Certaines de ces églises, intègrent des caractéristiques très proches des églises de petit appareil étudiées comme celle d'Esclottes (Lot-et-Garonne, Figure 59) couramment attribuée à la fin du XII^e ou au XIII^e siècle³⁸² (nef unique charpentée, façade méridionale en avant-corps, chevet plus étroit voûté en cul-de-four). On pourrait citer d'autres exemples de ce type comme celui de Courpiac ou Sainte-Colombe de Duras (Lot-et-Garonne), qui montrent la persistance des formes déjà employées au XI^e siècle dans la région.

³⁸² Base Mérimée, Ministère de la Culture, Protection de l'église au titre des M.H.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 53. Mouliets-et-Villemartin, Saint-Martin de Mouliets. Façade occidentale.

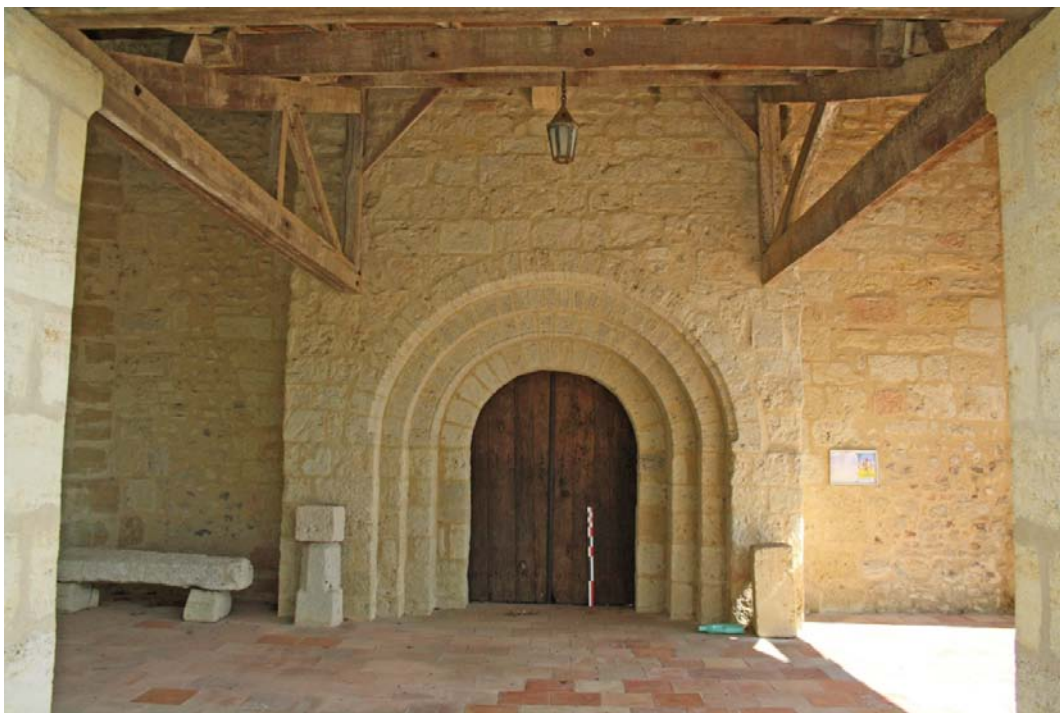


Figure 54. Sainte-Gemme, Sainte-Gemme. Façade occidentale, détail.

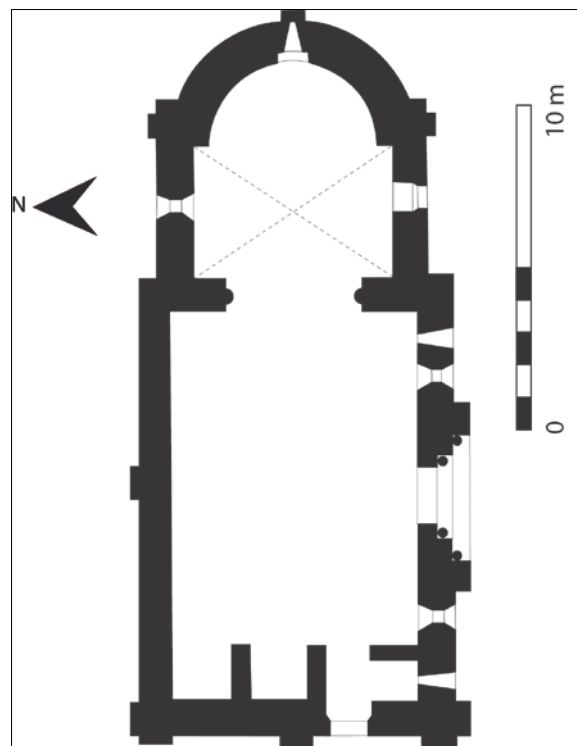


Figure 55. Pondaurat, Saint-Martin-de-Montphélix. (Plan B., D. et M. Provost).



Figure 56. Pondaurat, Saint-Martin-de-Montphélix. Façade méridionale.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

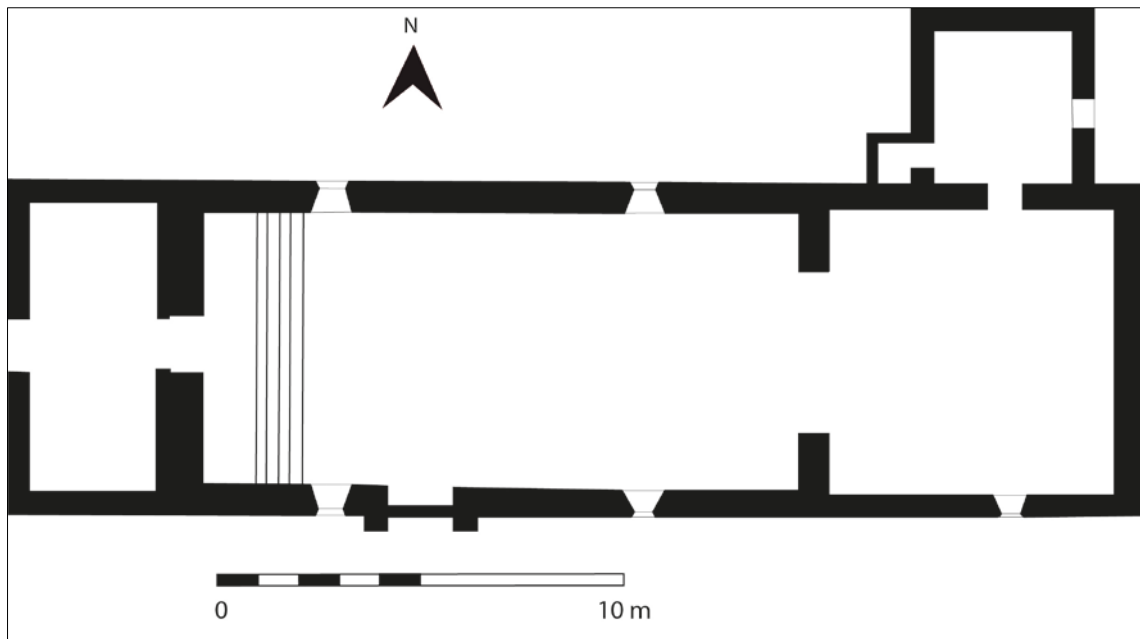


Figure 57. Bazas, Saint-Romain de Poussignac. (Plan. B. D. et M. Provost)



Figure 58. Bazas, Saint-Romain de Poussignac. Entrée latérale sud en avant-corps, probable accès unique de l'édifice roman.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 59. Esclottes (47), Saint-Blaise. Façade méridionale.

2.5. Les portails en avant-corps à fronton, références à l'architecture antique : une expérience localisée et éphémère

Pierre Dubourg-Noves a recensé une série d'églises de l'ouest de la France dont les façades occidentales bâties en *opus quadratum* comportent un portail en avant-corps pourvu d'un fronton, qui prend place au sein d'édifices avec une nef et parfois un chevet construits en petit appareil³⁸³. Si certaines d'entre elles semblent légèrement postérieures à l'édification de la nef comme à Doulezon³⁸⁴, plusieurs de ces façades paraissent contemporaines de la nef qui les prolonge, compte tenu de la manière dont les assises de moellons et de pierre de taille se poursuivent et se correspondent comme à Sainte-Radegonde³⁸⁵. Ce groupe d'édifices qui intègre aussi Saint-Pierre de Cleyrac³⁸⁶ (Figure 61) semble appartenir -au moins en partie- à cette phase de transformations, comme Pierre Dubourg-Noves l'avait déjà mis en exergue : « il n'est pas indifférent de souligner que [...] tous ces portails de l'Ouest appartiennent à des églises de type archaïque ou archaïsant »³⁸⁷. Par ailleurs, ces avant-corps pourvus d'un fronton se tiennent tous au sein de façades occidentales en pierre de taille, hormis à Saint-Georges-de-Montagne³⁸⁸ où il est construit, non seulement dans un mur en moellons, mais aussi dans la première travée de la face latérale sud de la nef (la façade occidentale étant dépourvue d'entrée et seulement pourvue d'un *oculus*, comme cela a été évoqué précédemment dans ce chapitre).

La façade de l'église Notre-Dame de Cornemps³⁸⁹ (Petit-Palais-et-Cornemps) compte probablement parmi les premiers exemples d'extrémités occidentales construites en pierre de taille, expression plus aboutie de la façade romane telle qu'elle s'épanouira au cours du XII^e siècle (Figure 62). Celle-ci est constituée d'un massif rectangulaire, dont on ne sait s'il était plus haut à l'origine. La partie supérieure étant dégradée, la

³⁸³ Pierre DUBOURG-NOVES, « Remarques sur les portails romans à fronton de l'ouest de la France », *Cahiers de civilisation médiévale*, vol. 17, n° 65, 1974, pp. 25-40.

³⁸⁴ Fiche 59 (Vol. 3).

³⁸⁵ Notice 17 (Vol. 2).

³⁸⁶ Fiche 54 (Vol. 3).

³⁸⁷ Pierre DUBOURG-NOVES, « Remarques sur les portails romans à fronton de l'ouest de la France », *op. cit.*, p. 25.

³⁸⁸ Notice 11 (Vol. 2).

³⁸⁹ Notice 14 (Vol. 2).

terminaison du mur n'est pas nette. Cependant, l'amorce d'un bandeau permet d'imaginer que l'élévation se poursuivait –on ignore sous quelle forme. Ce massif est pourvu d'un avant-corps en léger retrait, dont la partie haute, triangulaire, renvoie aux modèles antiques des portails à frontons.

Comme c'est souvent le cas dans l'architecture romane de pierre de taille bordelaise, chacun des angles de la façade est pourvu de contreforts plats, disposés à l'ouest à chaque extrémité, ainsi que sur les faces nord et sud. La façade semble plus large qu'elle ne l'est en réalité lorsqu'on la regarde de face, observant trois petits retraits successifs de chaque côté. Cependant, sur ce massif, les deux contreforts occidentaux ne s'élèvent pas jusqu'en partie haute du mur, mais leur partie supérieure se fond dans la partie du mur située derrière le fronton, formant deux renforcements couverts d'un arc en plein-cintre. Autrement dit, on a formé de chaque côté de l'avant-corps ce qui ressemble à deux arcades dont la partie supérieure est formée d'un linteau en plusieurs morceaux. On a placé en leur sein deux sculptures conçues comme des modillons aux formes élémentaires³⁹⁰, sortes de protomés qui représentent, l'un une tête humaine tandis que le pendant méridional consiste en une tête animale gravée sommairement, tenant en sa gueule un objet rond qui n'est pas sans rappeler la fable d'Ésope. Ces sculptures sont similaires à celles des modillons qui portent la corniche du chevet où plusieurs têtes ou bustes d'animaux sont ainsi figurées et leur surface également sculptée en méplat. Notons que l'église proche de Saint-Georges de Montagne³⁹¹ a aussi été dotée près de son portail en avant-corps méridional de ce qui ressemble à deux têtes (mais ces dernières sont fort dégradées) placées dans le contrefort occidental, dont la forme, mais pas l'emplacement, les apparente aussi à des modillons. Cette structure particulière du mur où se tiennent deux hautes niches en plein cintre se rencontre dans l'édifice proche géographiquement de Saint-Martin de Mazerat à Saint-Emilion, non plus en façade occidentale, mais composant l'encadrement de l'arc triomphal étroit qui ouvre sur la travée droite du chevet. Légèrement plus larges, elles sont peut-être apparentées, tout comme celles de la présente église, aux formules charentaises dont il a

³⁹⁰ Pierre DUBOURG-NOVES, *Guyenne romane, op. cit.*, p. 62.

³⁹¹ Notice 11 (Vol. 2).

été question plus haut. Ne peut-on en effet évoquer ici en effet l'exemple de Saint-Savinien de Melle, « frontispice poitevin [...] à son stade primitif » ou bien aussi celui de Cellefrouin, du fait de la hauteur de ses arcades³⁹²?

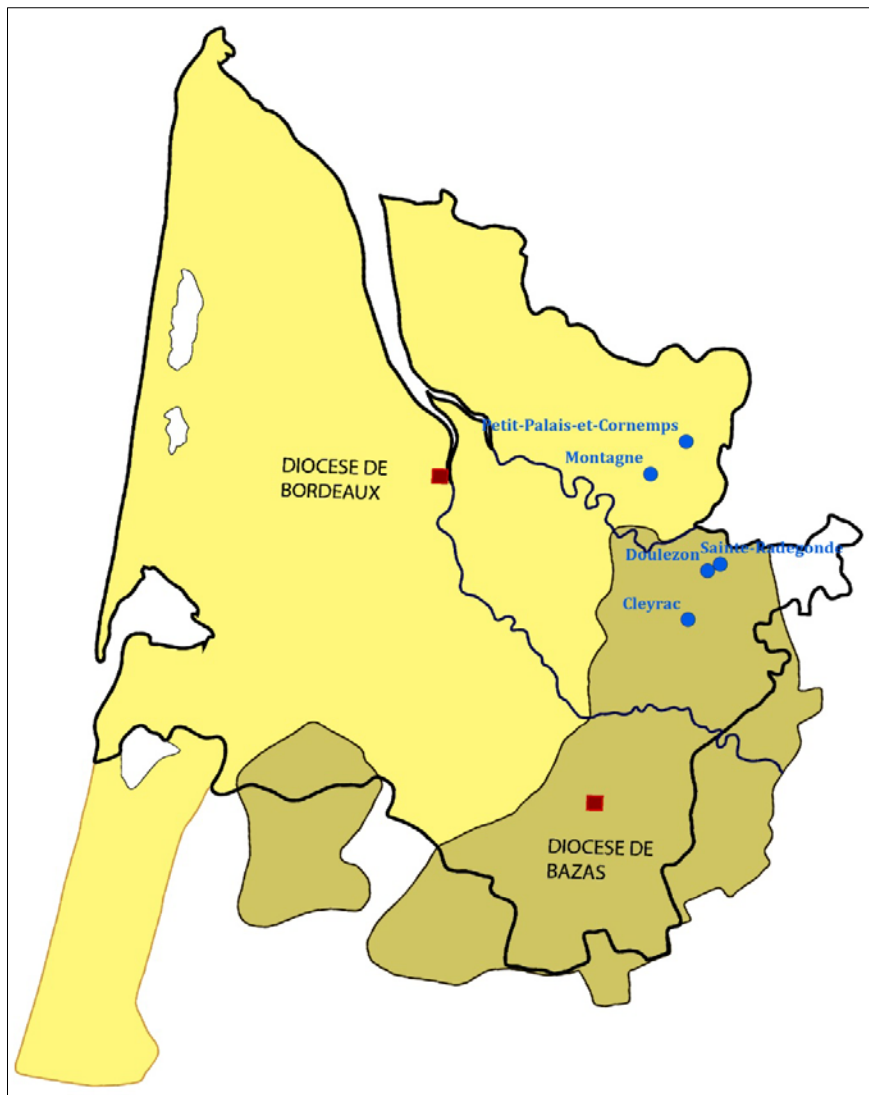


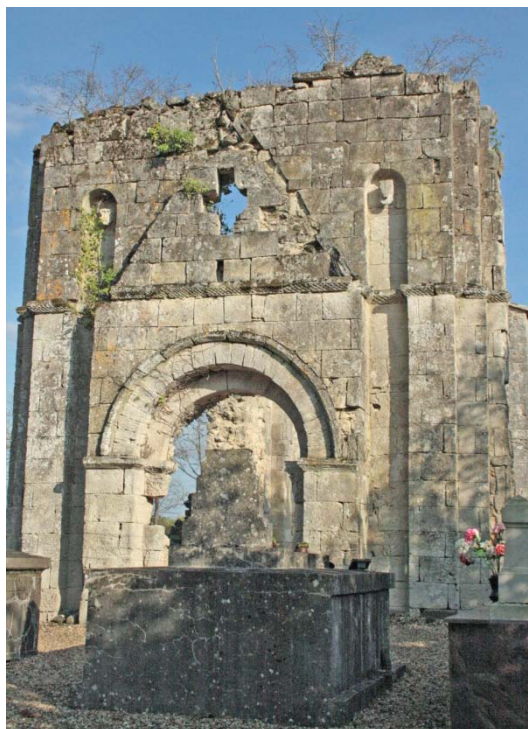
Figure 60. Carte recensant les églises à l'avant-corps occidental à fronton. S.I.G.-ArcGIS.
(BD TOPO® - ©IGN PARIS - 2012 / convention n°0221/GIP ATGeRI).

³⁹²DARAS, C., « L'évolution de l'architecture aux façades des églises romanes d'Aquitaine », in *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, (1953), t II, p. 468-469.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



**Figure 61. Cleyrac, Saint-Pierre.
Façade occidentale**



**Figure 62. Petit-Palais-et-Cornemps,
Sainte-Marie de Cornemps. Façade occidentale.**

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

2.6. Bilan

Les terminaisons occidentales de petit appareil recensées en Gironde, articulées par l'intermédiaire de pilastres régulièrement disposés, mettent en œuvre une formule structurée que l'on rencontre dans bien d'autres régions, comme en Angoumois et en Saintonge. Dans ces deux derniers diocèses, les façades comportent des contreforts en nombre pair, dispositif qui s'explique par la présence d'une entrée axiale, ce qui n'est jamais le cas dans les exemples conservés des façades de petit appareil girondins. Lorsque le mur est structuré par ces pilastres raidisseurs au nombre impair disposés à intervalles réguliers (trois dans les édifices de modeste envergure sur 6- 8 m de largeur, cinq sur la façade de la cathédrale Saint-André³⁹³), -avec pour particularité de comporter un contrefort plat dans l'axe de l'édifice, tandis que les deux autres se situent à chacune des extrémités du mur-, cela met en exergue le rythme vertical de l'élévation.

Christian Gensbeitel pose dans sa thèse la question de savoir si cette dernière formule structurée et pourvue de pilastres raidisseurs serait plus récente que le mur lisse dépourvu d'articulation³⁹⁴. Cette forme renvoie à des modèles antérieurs dépourvus de contreforts³⁹⁵. Rien ne permet cependant d'en juger au sein des façades analysées dans les diocèses de Bordeaux et de Bazas, la simplicité des formes n'étant pas, comme cela se dessine au fil de la présente étude -et notamment en ce qui concerne les percements-, un critère systématique d'ancienneté. Par ailleurs, les exemples peu nombreux et souvent enduits du corpus sont susceptibles d'être mis en doute par d'éventuelles transformations non documentées.

Une partie des édifices dont la terminaison occidentale est constituée d'une élévation construite en petit appareil de moellons, qu'elle soit ou non épaulée par des contreforts, relègue l'entrée de l'édifice dans l'un des murs de la nef. Il s'agit le plus

³⁹³ Notice 4 (Vol. 2).

³⁹⁴ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 102. Cette formule du mur lisse occidental existait par exemple à Saint-Pierre de Jarnac avant que l'église ne soit reconstruite (*Ibid.*, p. 428-430).

³⁹⁵ Eliane VERGNOLLE et COLLECTIF, *L'art roman en France, op. cit.*, p. 69.

souvent un accès unique du fait de la modestie des églises en question³⁹⁶. Cela conduit à faire plusieurs remarques. Premièrement, le mur occidental est conçu dans ces exemples comme une élévation indistincte de celle des murs gouttereaux : c'est l'une des trois faces de la nef, bâtie de la même manière et souvent rythmée par les mêmes contreforts. Ce côté de l'église n'a d'ailleurs peut-être pas lieu d'être étudié dans une partie différente de celle qui traite des vaisseaux puisqu'elle fait partie d'un tout, constitué des murs gouttereaux et de ce mur occidental qui se démarque si peu. Aux Esseintes³⁹⁷ et à Saint-Romain de Poussignac³⁹⁸ (Bazas, Figure 57), si tant est que les façades dépourvues d'éléments raidisseurs soient authentiques (ce dont il est difficile de juger, comme cela a été évoqué plus haut, du fait de l'enduit qui couvre les murs), il faut noter que les murs de la nef sont, de la même manière, vierges de tout contrefort. Cela tend également à assimiler l'extrémité ouest, de manière indifférenciée, à un simple côté de la nef.

Cependant, la présence ponctuelle d'un *oculus* à l'ouest vient nuancer ce propos : ce mur ne peut être considéré dans tous les cas comme une élévation indifférenciée de la nef, puisqu'on lui a réservé un percement particulier, rond, laissant passer les rayons du soleil couchant. Ce type d'ouverture est généralement réservé à la façade occidentale³⁹⁹, comme on peut le voir dans des édifices des débuts de l'art roman, par exemple à Notre-Dame-de-la-Basse-Oeuvre de Beauvais⁴⁰⁰, où les parements sont d'ailleurs constitués d'un petit appareil de remploi récupéré sur des monuments antiques. Ce type de fenêtre est principalement percé dans les murs lisses occidentaux répertoriés, la façade de Saint-Georges de Montagne constituant une exception (Figure 50).

Deborah Kahn a montré dans un autre cas de figure, l'emploi privilégié de ce type d'ouverture dans certaines parties de l'église, aussi mis en valeur, en l'occurrence

³⁹⁶ C'est ce qu'a aussi observé Caroline Roux en Haute-Auvergne. Caroline ROUX, *La pierre et le seuil*, op. cit., p. 57.

³⁹⁷ Fiche 61 (Vol. 3).

³⁹⁸ Fiche 25 (Vol. 3).

³⁹⁹ Des *oculi* sont toutefois parfois percés dans le chevet, comme à Saint-Etienne-de-Lisse ou Notre-Dame de Parsac (à Montagne), mais jamais dans la nef -Fiches 134 et 101 (Vol.3).

⁴⁰⁰ Eliane VERGNOLLE et COLLECTIF, *L'art roman en France*, op. cit., p. 74.

dans les parties orientales des églises du sud-est de l'Angleterre⁴⁰¹. Jacques Thirion, intéressé par cette question évoque l'importance de l'*oculus* : « un des éléments essentiels des façades provençales par son importance architecturale et symbolique. Depuis l'époque paléochrétienne, la tradition de l'*oculus* s'est perpétuée en Occident, particulièrement en Italie jusqu'en pleine époque gothique⁴⁰². »

En outre, l'accès latéral à l'église est généralement percé dans les premières travées ouest de la nef, ce qui implique tout de même la présence d'un accès occidental, à l'opposé ou du moins en position relativement éloignée du pôle oriental. Ainsi, les portails sont-ils presque toujours situés dans les deux premières travées ouest du vaisseau⁴⁰³. A Saint-Martin-de-Montphélix⁴⁰⁴ (Pondaurat, Figure 55 et Figure 56), le portail méridional prend place au centre du mur gouttereau d'une nef très peu longue (12,14 m env. en œuvre). Il est situé entre deux fenêtres qui résultent probablement d'un remaniement. Cette formule de l'avant-corps placé au centre du mur gouttereau sud se rencontre aussi en d'autres lieux, comme dans le Midi ou en Espagne, par exemple en l'église d'Osonilla (ermita de la Asunción), dont le plan et la volumétrie générale sont très proches (Figure 63).

⁴⁰¹ Deborah KAHN, « Le décor de l'*oculus* dans la façade romane anglaise », *Cahiers de civilisation médiévale*, vol. 34, n° 135, 1991, pp. 341-347.

⁴⁰² Jacques THIRION, « Les façades des églises romanes de Provence », *Cahiers de civilisation médiévale*, vol. 34, n° 135, 1991, p. 388.

⁴⁰³ C'est aussi ce que Caroline Roux a observé en Haute-Auvergne : « les portails méridionaux s'ouvrent presque toujours dans la première travée du mur méridional de la nef, sauf à Saint-Etienne de Carlat où le portail est percé au nord, pour répondre aux contraintes topographiques ». Caroline ROUX, *La pierre et le seuil*, op. cit., p. 71.

⁴⁰⁴ Fiche 115 (Vol. 3).



Figure 63. Osonilla, La Asunción (Castille-León, province de Soria).
(photographie Alberto Rodriguez, Flickr).

Enfin, ces accès à l'édifice prennent souvent la forme d'un avant-corps, forme paraissant contemporaine de quelques façades en petit appareil que l'on pense pouvoir attribuer au processus de mutations architecturales, à la fin du XI^e ou au début du XII^e siècle. C'est notamment le cas de certaines d'entre elles, dotées d'un fronton, comme à Saint-Georges de Montagne⁴⁰⁵. Dans des murs relativement minces (0,70 m – 1 m en moyenne), cela permet de réaliser un portail à plusieurs rouleaux et par là même de monumentaliser l'accès à l'édifice. Certains exemples montrent que l'église a clairement été dotée *a posteriori* d'un portail « occidental »⁴⁰⁶ en avant-corps, comme à Postiac⁴⁰⁷ (Naujan-et-Postiac) ou encore à Saint-Genis-du-Bois⁴⁰⁸ où les formes du portail renvoient très clairement à la seconde moitié du XII^e siècle. Les exemples

⁴⁰⁵ Notice 11 (Vol. 2).

⁴⁰⁶ Il s'agit en réalité d'un portail méridional, le chevet de l'église étant tourné vers le nord. Il correspond donc à un percement effectué dans les façades occidentales.

⁴⁰⁷ Notice 12 (Vol. 2).

⁴⁰⁸ Notice 15 (Vol. 2).

étudiés témoignent souvent d'entrées aux formes relativement évoluées, où sont parfois introduits des éléments de décor sculptés, associés à des maçonneries en petit appareil.

Les façades de moellons recensées, qu'elles soient occidentales ou méridionales, participent ainsi de formes que l'on rencontre dans une large partie ouest de la France et dans le Midi⁴⁰⁹, se prolongeant aussi en Espagne⁴¹⁰. Ainsi que l'a récemment écrit Claude Andrault-Schmitt, on constate que certains éléments architecturaux du XI^e siècle et du début du XII^e siècle apparaissent en divers endroits du monde roman, faisant peu de cas des frontières.

⁴⁰⁹ Caroline ROUX, *La pierre et le seuil*, op. cit., p. 103-110.

⁴¹⁰ José Luis ACIN FANLO, *Arquitectura romanica, siglos X-XI, XII y XIII*, Prames, 2009, p. 57, 63, 71 et alii. Les exemples semblent relativement nombreux de ces constructions pourvues d'une entrée latérale au nord de l'Espagne, dans la région de Jaca et de Soria par exemple.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

2.7. Les fenêtres

2.7.1. Préambule

L'étude des baies revêt généralement une importance particulière, d'autant plus lorsque les édifices livrent peu d'indices formels sur leur construction, du fait de leur sobriété, de la pauvreté de leurs éléments de modénature, de la rareté des pièces sculptées que l'on y a inséré et des lacunes en matière de sources écrites. Ces fenêtres constituent en outre les principaux témoins des percements pratiqués dans ces églises, les portes se rencontrant peu fréquemment et les portails ayant souvent fait l'objet de reprises, dès le début du XII^e siècle, lorsque la sculpture jusque là parcimonieusement disséminée, conquiert les façades occidentales ou les avant-corps latéraux. Dans des édifices dont le plan renvoie aux chantiers de petite envergure, formé d'un simple volume rectangulaire prolongé par une abside plus ou moins longue, et conçu avec très peu d'articulations -lorsqu'elles existent-, ce sont là les seuls éléments qui viennent animer la surface du mur et éventuellement apporter une touche décorative à l'ensemble. Il va de soi que ces baies, devenues trop étroites à l'époque moderne, ont prioritairement subi des remaniements : l'on rencontre ainsi dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas «de véritables collections de fenêtres dissemblables et inégales»⁴¹¹. Ce propos est cependant à nuancer car nombre d'entre elles ont été épargnées. Ces fenêtres deviennent alors des éléments importants de l'analyse, témoignant de formes traditionnelles ou au contraire porteuses d'innovations au sein d'élévations dont les procédés de construction sont souvent fort semblables d'un monument à l'autre.

Le paysage architectural des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas était encore vierge d'édifices antérieurs au XI^e siècle subsistant en élévation, lorsque cette étude a débuté. Toutefois, en 2011, l'étude du chevet de l'église de Gironde-sur-Dropt a été entreprise, lors de travaux menés dans le cadre de l'A.N.R. C.A.R.E. (*Corpus Architecturae Religiosae Europae*). Cet édifice se tient sur la rive droite de la Garonne, à environ cinquante kilomètres en amont de Bordeaux. Il conserve un chevet à pans

⁴¹¹Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 202.

coupés antérieur au XI^e siècle⁴¹² dont la particularité tient en partie dans ses ouvertures : bien qu'obstruées, ces baies à arcs clavés fournissent un exemple exceptionnel, du fait de l'ampleur des surfaces percées (Figure 63). Inversement, l'examen de plusieurs types de fenêtres insérées dans des églises révélatrices de l'art roman au moment de sa maturité ont permis de mesurer l'évolution des formes qui nous intéressent plus particulièrement et la pérennité de certaines formules.

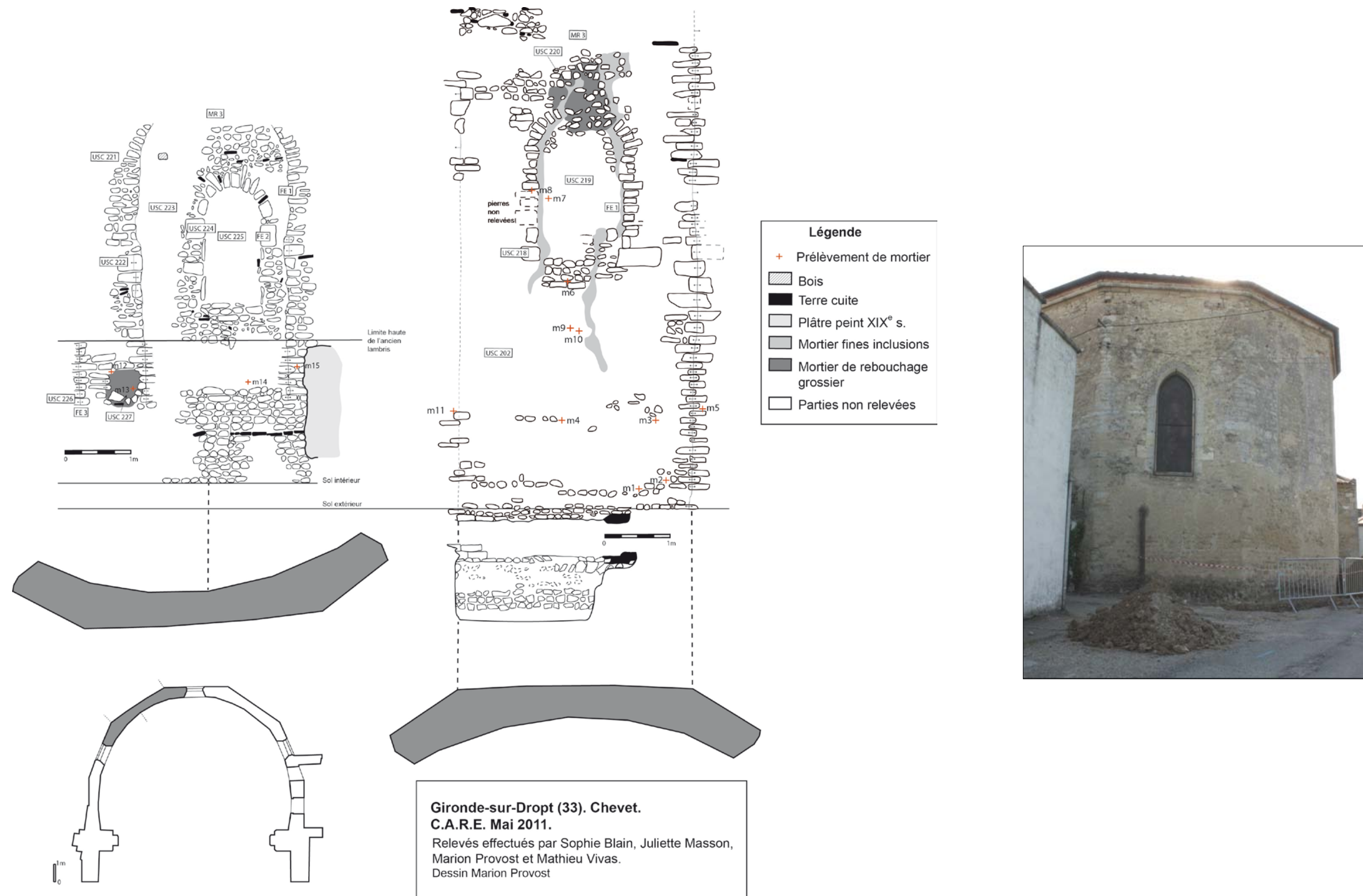
« L'architecture du moyen âge étant peut-être de toutes les architectures connues celle qui se soumet le plus exactement aux besoins, aux convenances, aux dispositions des programmes, il n'en est pas qui présente une plus grande variété de fenêtres, particulièrement au moment où cette architecture abandonne les traditions romanes »⁴¹³. Qu'en est-il de ces ouvertures au début de cette période romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas ? Ce chapitre est consacré aux diverses formes prises par les fenêtres dans les constructions de petit appareil et à leur implantation dans les édifices étudiés⁴¹⁴. Quelles fenêtres ont-elles été réalisées, comment et pour quelles intentions ? On essaiera d'inscrire ces observations dans un panorama plus large, les études globales sur les ouvertures, et les fenêtres en particulier, étant toutefois relativement peu nombreuses⁴¹⁵.

⁴¹² Hervé GAILLARD et Christian GENSBEITEL, *Gironde-sur-Dropt (33). Église Notre-Dame. Rapport de sondages*, op. cit.

⁴¹³ Eugène-Emmanuel VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, op. cit., p. 365.

⁴¹⁴ Considérant que la question des portails (et des portes, peu nombreuses) participe d'une réflexion sur la façade, ces ouvertures ont été traitées dans la partie qui y est consacrée.

⁴¹⁵ Sur la question, on peut citer pour l'Aquitaine, l'étude de Gilles Séraphin, consacrée à l'architecture civile. Gilles SERAPHIN, « Les fenêtres médiévales: état des lieux en Aquitaine et en Languedoc. », *M.S.A.M.F.*, hors série, 2002.



2.7.2. Emplacement des fenêtres

Les baies sont le plus souvent implantées en partie haute des élévations, c'est-à-dire dans le tiers supérieur des murs, dans leur disposition actuelle⁴¹⁶ (il faut cependant garder à l'esprit que ces derniers ont pu être remaniés et notamment arasés, mais aussi que les sols ont été surhaussés depuis l'époque médiévale⁴¹⁷). Le volume de la nef n'ayant généralement pas été prévu pour recevoir un couvrement, il n'est pas étonnant de rencontrer ces fenêtres haut placées. Ces dernières éclairent encore souvent le vaisseau et apportent ainsi la preuve que cet espace n'a pas été voûté depuis sa construction –parfois en a-t-il été doté plus tardivement : voûte⁴¹⁸ ou faux plafond, qui a engendré l'obstruction ou la destruction des ouvertures. Plusieurs exemples de fenêtres situées à mi-hauteur de ces murs ont également été répertoriés comme à Saint-Laurent-du-Plan⁴¹⁹ (Figure 64), caractéristique que Michelle Gaborit avait aussi mis en évidence, comme à Bostens dans les Landes⁴²⁰. Certaines sont relativement basses : les deux baies du chevet de Saint-Vincent de Loubens⁴²¹ (Figure 71) sont ainsi accessibles depuis le sol. On peut imaginer que celles qui s'ouvriraient dans la nef étaient placées au même niveau, ce qui ne manque pas de surprendre dans un édifice dont les murs sont relativement hauts. En effet, les ouvertures qui sont percées aujourd'hui dans le vaisseau -dont la physionomie indique des reprises postérieures-, sont elles-mêmes très peu élevées et le reste du mur est dépourvu de toute trace de fenêtre médiévale.

⁴¹⁶ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 203.

⁴¹⁷ Autrement dit, la hauteur réelle des murs n'est pas toujours connue, la base de ces derniers étant souvent masquée par les rehaussements successifs intervenus au fil du temps, notamment du fait de la présence autour de ces églises d'un cimetière. Par ailleurs, ces murs ont pu être arasés ou bien surhaussés (c'est fréquemment le cas lorsque ces églises ont été fortifiées, notamment pendant les guerres de Religion, mais ces transformations sont très clairement repérables, comme à Saint-Pierre-de-Bat, ou lorsque l'on a choisi de lancer une voûte sur l'édifice, ainsi qu'on peut le constater sur le chevet de Baron).

⁴¹⁸ Comme à Saint-Pierre-de-Bat, au XIX^e siècle (notice 16, Vol. 2).

⁴¹⁹ Fiche 144 (Vol. 3).

⁴²⁰ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », op. cit., p. 42.

⁴²¹ Notice 9 (Vol. 2).

Les percements réalisés dans les nefs offrent peu de variantes. Le nombre des fenêtres est généralement lié à la longueur de l'élévation dans laquelle elles sont inscrites, où une répartition régulière est souvent respectée, comme par exemple dans la nef aux murs lisses de Saint-Laurent-du-Plan⁴²² (Figure 64). Le plus souvent, deux à trois percements sont ménagés de chaque côté du vaisseau⁴²³. Lorsque des contreforts plats raidissent les murs gouttereaux, les ouvertures sont généralement placées entre ces derniers (par exemple à Monprimblanc⁴²⁴ (Figure 65) ou à Saint-Martin-du-Bois⁴²⁵ (Figure 66). Elles partagent parfois aussi leur chaînage (Saint-Georges de Montagne⁴²⁶, Saint-Léger-de-Vignague (Sauveterre-de-Guyenne)⁴²⁷, Saint-Caprais de Bordeaux⁴²⁸ par exemple), particularité qui sera développée *infra*.

Par ailleurs, à Saint-Genis-du-Bois, deux petites baies s'ouvrent à l'est de la nef unique, éclairant les abords du mur diaphragme qui marque le seuil du chevet⁴²⁹. Ces dernières, bien que remaniées, sont certainement venues élargir des fenêtres plus anciennes destinées à apporter de la lumière aux deux autels qui se tenaient probablement déjà contre ce mur oriental du vaisseau. De la même manière, dans l'église Saint-Martin de Mouliets-et-Villemartin⁴³⁰ (Figure 67), deux ouvertures ont été pratiquées près du seuil du chevet. Ces dernières éclairent encore un autel dans une configuration où le passage vers l'ouest est aussi relativement étroit. Cette fois, cependant, un arc triomphal à double rouleaux, dont celui de l'intérieur repose sur deux chapiteaux, ouvre sur l'abside à travers une formule novatrice.

Jean-Auguste Brutails fit remarquer l'absence de fenêtres au nord de certains vaisseaux⁴³¹ -constatation aussi faite par Gabriel Plat en Anjou, Touraine et

⁴²² Fiche 144 (Vol. 3).

⁴²³ Alain VALAIS, « Les premiers édifices romans du Nord de l'Anjou: techniques de construction et éléments de chronologie », *La construction en Anjou au Moyen âge : actes de la table ronde d'Angers des 29 et 30 mars 1996*, Angers, 1998, p. 58.

⁴²⁴ Notice 10 (Vol. 2).

⁴²⁵ Fiche 150 (Vol. 3).

⁴²⁶ Notice 11 (Vol. 2).

⁴²⁷ Fiche 165 (Vol. 3).

⁴²⁸ Fiche 131 (Vol. 3).

⁴²⁹ Notice 15 (Vol. 2).

⁴³⁰ Fiche 102 (Vol. 3).

⁴³¹ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 203.

Vendômois⁴³². L’auteur évoque ainsi l’exemple du mur gouttereau septentrional de l’église de Gabarnac⁴³³, mais l’épais enduit qui couvre les murs intérieurs empêche aujourd’hui d’en juger, tandis que le parement extérieur est constitué d’un appareil moyen de pierres grossièrement équarries. Jean-Auguste Brutails cite aussi l’exemple de Doulezon⁴³⁴. Les larges baies gothiques qui s’ouvrent au nord, ne permettent cependant pas de savoir quelles étaient les dispositions antérieures. Les petites ouvertures au linteau monolithe échancré dont il subsiste la trace au sud étant percées à une hauteur équivalente, on peut penser que celles du côté septentrional ont disparu lors de ces travaux. Il faut noter également le cas de l’église de Saint-Martin de Montphélix à Pondaurat⁴³⁵ (Figure 68), où le mur gouttereau septentrional est aveugle⁴³⁶ tandis que trois baies sont ouvertes au sud du vaisseau. Les traces d’enduit encore présentes à mi-hauteur de ce mur en font un cas douteux, d’autant que les très petits percements du chevet sont situés à ce même niveau (leur appui est disposé à environ 3 m du sol actuel). L’intérieur, entièrement peint, ne permet pas de conduire plus avant l’analyse.

Les travaux de Caroline Roux ont montré que les églises romanes de Haute-Auvergne comportant un portail latéral méridional -comme c’est le cas à Saint-Martin-de-Montphélix-, sont souvent dépourvues de fenêtres dans le mur nord de leur nef, du moins la distribution des ouvertures est-elle souvent privilégiée au sud⁴³⁷. C’est par exemple le cas de la priorale de Bredons, fondée au XI^e siècle par l’abbé de Moissac ou de l’église Saint-Cirgues d’Andelat, toutes deux situées dans le Cantal⁴³⁸. On ne peut donc exclure, dans l’exemple girondin cité ci-avant, une telle répartition des baies qui seraient uniquement percées au sud de la nef. Il en va de même à Saint-Romain-de-

⁴³² Gabriel PLAT, *L’art de bâtir en France des Romains à l’an 1100*, op. cit., p. 96. L’auteur écrit : « nombre de nefs anciennes ne comportaient pas de fenêtres au nord. L’église d’Areines en Vendômois ne comportait de ce côté qu’une seule petite fenêtre ».

⁴³³ Fiche 68 (Vol. 3).

⁴³⁴ Fiche 59 (Vol. 3).

⁴³⁵ Fiche 115 (Vol. 3).

⁴³⁶ L’appareil employé dans ce mur nord, irrégulier et allongé, qui diffère du petit appareil de tradition antique constituant les maçonneries du chevet et des parties méridionales, se doit ici d’être évoqué. En outre, les enduits refaits et le lichen recouvrant les murs ne permettent pas d’en juger pleinement.

⁴³⁷ Caroline ROUX, *La pierre et le seuil*, op. cit., p. 84-86.

⁴³⁸ *Ibid.*, p. 84.

Poussignac à Bazas⁴³⁹, où est ménagé un portail sud. L'enduit et les baies plus larges qui s'ouvrent dans les murs gouttereaux ne permettent toutefois pas, à nouveau, de connaître les dispositions d'origine. A Brannens⁴⁴⁰, le mur nord a quant à lui été démonté pour y construire un collatéral à l'époque moderne. Enfin, à Saint-Martin-de-Mazerat (Saint-Emilion), édifice entièrement construit en pierre de taille et attribuable au début du XII^e siècle, il semble que l'église était alors dépourvue de fenêtres au nord, tandis que celles du sud se répartissaient à l'est du portail méridional⁴⁴¹ (Figure 69). Caroline Roux constate presque systématiquement que la présence de ces entrées au sud engendre une dissymétrie dans la répartition des ouvertures de la nef⁴⁴². L'exemple de Saint-Georges de Montagne⁴⁴³ (Figures 371 et 372, Vol. 2.) semble parmi les seuls dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas à avoir tenté de conserver une symétrie entre les percements des baies des murs gouttereaux de la nef, malgré un accès également placé du côté méridional.

Aussi, l'absence de fenêtres au nord des vaisseaux ne peut-elle être clairement établie pour la période qui nous concerne, ni exclue d'ailleurs. De plus, si les exemples hypothétiques évoqués plus haut se révélaient exacts, cela signifierait que cette disposition serait assez rare parmi les édifices subsistant de cette époque. Quant à la présence d'une ouverture unique dans certaines nefs, comme l'écrit Jean-Auguste Brutails pour l'église de Saint-Martin-du-Bois⁴⁴⁴, elle ne peut plus être observée, puisqu'une baie est percée au sud dans chaque travée⁴⁴⁵ (Figure 66) et que le collatéral nord est postérieur.

⁴³⁹ Fiche 25 (Vol. 3).

⁴⁴⁰ Notice 7 (Vol. 2). S'y tient aussi un portail en avant-corps dans le mur sud de la nef.

⁴⁴¹ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 149.

⁴⁴² Caroline ROUX, *La pierre et le seuil*, op. cit., p. 84-85.

⁴⁴³ Notice 7 (Vol. 2).

⁴⁴⁴ Fiche 150 (Vol. 3).

⁴⁴⁵ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 203.. L'abbé Gabriel Plat évoquait aussi cette particularité dans le Vendômois, voir note 432.



Figure 64. Saint-Laurent-du-Plan, Saint-Laurent. Face nord de l'église.



Figure 65. Monprimblanc, Saint-Jean-Baptiste. Baies hautes du mur gouttereau septentrional.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 66. Saint-Martin-du-Bois, Saint-Martin. Baies sud de la nef.



Figure 67. Mouliets-et-Villemartin, Saint-Martin. Vue de l'abside depuis l'ouest.



Figure 68. Pondaurat, Saint-Martin de Montphélix. Mur nord de la nef.

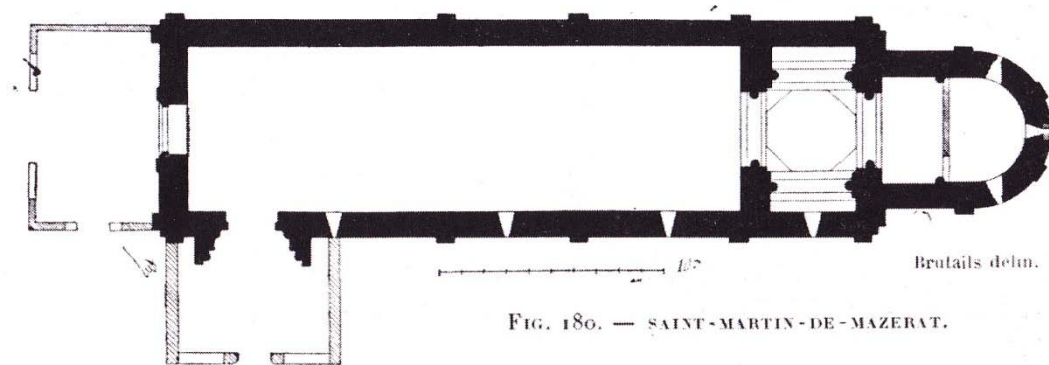


Figure 69. Plan de Saint-Martin-de-Mazerat (Saint-Emilion)- J.A. Brutails, 1912, p. 149

Dans les chevets, la disposition des baies est régie par l'axe longitudinal de l'église qu'implique son orientation, formule courante de l'architecture romane. Il existe ainsi presque systématiquement une fenêtre axiale ; lorsque ce n'est pas le cas, il s'agit la plupart du temps d'un remaniement. Parfois se tiennent aussi dans l'abside trois ouvertures disposées l'une à l'est, les deux autres à équidistance au nord et au sud. Les murs du chevet sont ainsi couramment pourvus d'un nombre de percements impair.

Une exception se doit d'être soulignée à propos de l'église Saint-Vincent de Loubens⁴⁴⁶ (citée *supra*), qui fait partie d'un groupe d'édifices situés dans la partie nord-est du diocèse de Bazas, dont les « fenêtres jumelles », disposées de part et d'autre de l'axe du chevet et distantes de quelques centimètres seulement (Figure 71), ont déjà été repérées par Jean-Auguste Brutails⁴⁴⁷. Les églises qui mettent en œuvre cette formule sont situées à proximité immédiate de la Réole dans un rayon de 20 kilomètres (voir carte, Figure 70). Seul le chevet de Loubens, néanmoins, témoigne de cette particularité dans une maçonnerie constituée d'un petit appareil de pierre -dont on peut souligner la mise en œuvre très soignée au sein d'un l'édifice aux murs lisses, dépourvus de contreforts. Il s'agit de deux ouvertures constituées d'un linteau monolithe et de jambages harpés dont les blocs inférieurs reposent sur une assise de moellons. Les piédroits de la baie sont distants d'une trentaine de centimètres (soit la largeur d'une pierre de taille en panneresse insérée entre deux carreaux).

Au nord et au sud de ce point, six autres églises mettent en œuvre dans leur abside -cette fois bâtie en pierre de taille-, des fenêtres jumelles coiffées de linteaux monolithes échancrés (Figure 70): à Saint-Martin-du-Puy⁴⁴⁸, Saint-Michel-de-Lapujade, Saint-Léger-de-Vignague⁴⁴⁹ (Sauveterre-de-Guyenne, Figure 72) et Saint-Hilaire-du-Bois (Figure 75) où les jambages des deux baies sont seulement séparés par deux blocs de pierre de taille, mais aussi à Saint-André de Pellegrue⁴⁵⁰ (Figure 73), où l'écartement entre les ouvertures est plus conséquent car les dimensions du chevet sont supérieures.

⁴⁴⁶ Notice 9 (Vol. 2)

⁴⁴⁷ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 203.

⁴⁴⁸ Fiche 151 (Vol. 3).

⁴⁴⁹ Fiche 165 (Vol.3).

⁴⁵⁰ Fiche 109 (Vol. 3).

Enfin, l'église de Cazaugitat (Figure 74) emploie aussi cette formule, au sein d'un chevet plat à abside inscrite, dont le parement de moyen appareil de pierre de taille aux blocs peu régulièrement dressés et dont les joints qui les relient sont relativement épais, pourrait apporter le témoignage des expériences diverses menées au tournant du XII^e siècle⁴⁵¹. Les deux baies y partagent le chaînage du contrefort plat qui prend place dans l'axe de l'édifice. Ces fenêtres sont réalisées de manière très simple, puisqu'elles sont composées de quatre blocs agencés sur trois assises : un linteau échancré en plein cintre, deux pierres formant les jambages et une dernière constituant l'appui.



Figure 70. Carte des chevet pourvus de baies jumelles, localisés dans la partie septentrionale du diocèse de Bazas.

⁴⁵¹ Notice 8 (Vol. 2).



Figure 71. Loubens, Saint-Vincent. Baies jumelles du chevet.



Figure 72. Saint-Léger-de-Vignague, Saint-Léger. Chevet aux baies jumelles, détail.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 73. Pellegrue, Saint-André. Baies axiales du chevet.



Figure 74. Cazaugitat, Saint-Pierre. Baies jumelles du chevet plat.

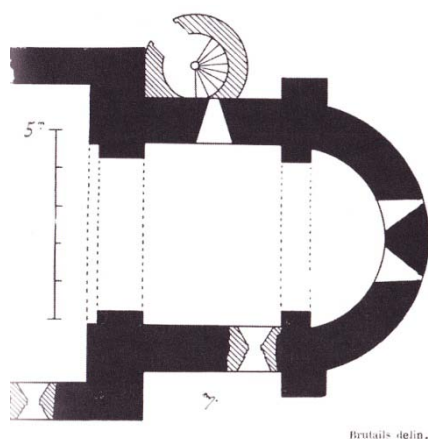


Figure 75. Saint-Hilaire-du-Bois, J.A. Brutails, 1912, p. 203.

Quant aux façades occidentales, elles arborent diverses variantes. Les remaniements qui les ont fréquemment transformées ne permettent pas souvent de connaître leur état du début de la période romane. Cependant, quelques élévations de petit appareil subsistent qui apportent des renseignements sur certaines dispositions adoptées à cette époque à l'ouest de l'église. Comme cela est évoqué dans le chapitre consacré à ce sujet, l'une des formules observées consiste à réaliser une terminaison occidentale qui se démarque très peu des murs gouttereaux de la nef puisqu'elle est aveugle. L'actuelle façade⁴⁵² de l'église de Postiac⁴⁵³ (Naujan-et-Postiac) (Figure 45) mettait en œuvre ce dernier parti architectural : trois contreforts plats s'y élevaient, l'un dans l'axe, les deux autres à chacune des extrémités du mur, chaînés avec les angles. D'autres exemples paraissent confirmer l'existence de façades dépourvues d'ouvertures : celui du mur ouest de l'église de Saint-Martin-de-Montphélix⁴⁵⁴ à Pondaurat (Figure 56), où trois contreforts rythment également l'élévation aveugle,

⁴⁵² L'église de Postiac constitue un cas particulier : son chevet est tourné vers le nord. Par ailleurs, l'actuel mur opposé au chevet, qui constitue la façade de l'église puisqu'un portail y a été percé, probablement à la fin du XII^e siècle, du moins les formes de son portail (qui pourraient tout aussi bien constituer un remploi) sont-elles attribuables à cette période.

⁴⁵³ Notice 12 (Vol. 2).

⁴⁵⁴ Fiche 115 (Vol. 3).

percée *a posteriori* d'une petite porte, ou bien celui de la façade de Saint-Laurent-d'Arce⁴⁵⁵ (Figure 52) qui possède également un contrefort axial.

Une autre formule consiste à ouvrir une ou plusieurs baies dans le mur en petit appareil qui reçoit la lumière du soleil couchant -mur dépourvu d'entrée. Aussi, dans des édifices d'envergure comme la cathédrale Saint-André de Bordeaux⁴⁵⁶, s'ouvrent deux longues baies aux arcs clavés et autant d'*oculi*, dont on ne sait s'ils ont été arasés et comblés ou si leur construction a été interrompue (Figure 48). Ces percements s'intercalent de manière régulière entre les contreforts plats qui scandent l'élévation, dont l'un est placé dans l'axe du mur. Il va de soi que les dimensions plus conséquentes de cette façade ont permis l'insertion d'un plus grand nombre de baies. Toutefois, les murs occidentaux des églises plus modestes également pourvus de contreforts -dont l'un se situe aussi dans l'axe longitudinal-, adoptent un schéma différent puisqu'ils sont presque systématiquement dépourvus de fenêtres⁴⁵⁷.

Dans d'autres édifices, la face ouest semble avoir été percée d'une ouverture unique, positionnée en partie centrale de l'élévation. A Saint-Georges de Montagne⁴⁵⁸, un *oculus* a cette fois été ouvert dans un mur raidi par trois contreforts (Figure 50). Cette forme de l'*oculus* est ainsi plus souvent réservée aux élévations occidentales : c'est aussi le cas des églises de Brannens⁴⁵⁹ (Figure 46) et Saint-Sulpice-de-Guilleragues⁴⁶⁰ (Figure 47), ainsi que dans l'église en pierre de taille de Saint-Martin-de-Mazerat à Saint-Emilion⁴⁶¹.

Dans l'église des Esseintes (Figure 43)⁴⁶², une petite fenêtre a été ménagée en haut de la façade occidentale au mur lisse -sans doute bâti en petit appareil-, au-dessus d'un portail aux formes postérieures, dont on peut penser qu'il a remplacé une entrée

⁴⁵⁵ Fiche 142 (Vol. 3).

⁴⁵⁶ Notice 4 (Vol. 2).

⁴⁵⁷ Sauf à Saint-Georges-de-Montagne, où le contrefort axial est surmonté d'une baie avec laquelle il fonctionne. (Voir paragraphe du dessous).

⁴⁵⁸ Notice 11 (Vol. 2).

⁴⁵⁹ Notice 7 (Vol. 2).

⁴⁶⁰ Fiche 156 (Vol. 3).

⁴⁶¹ Ces *oculi*, dont les deux premiers paraissent relativement récents, remplacent toutefois peut-être une ouverture similaire, plus ancienne.

⁴⁶² Fiche 61 (Vol. 3).

romane⁴⁶³. Les dimensions de l'ébrasement extérieur de cette fenêtre et son emplacement élevé, similaires à ceux de la baie qui s'ouvre à l'ouest du mur gouttereau méridional, apportent des indices d'authenticité. L'enduit qui recouvre cette partie de l'édifice et le porche qui y a été ancré *a posteriori* ne permettent cependant pas de confirmer cette hypothèse. Cette baie pourrait apporter le témoignage rare d'une ouverture au linteau monolithe échancré située dans une façade occidentale. A Saint-Germain d'Auros⁴⁶⁴, une fenêtre en plein cintre au linteau monolithe échancré, très étroite, se tient aussi en partie haute du massif occidental dont la partie inférieure a peut-être été épaissie. Un portail à quatre rouleaux simplement posés sur des piédroits par l'intermédiaire d'impôstes est inséré dans une maçonnerie de pierre de taille dont les angles sont raidis de chaque côté par des contreforts plats (Figure 76). On peut se demander si cette modeste ouverture aurait pu appartenir à un mur ouest doté par la suite d'un clocher-pignon et d'un massif percé d'un portail, car elle est faite de pierres peu régulièrement équarries, dont le linteau est en outre décentré -à moins qu'il ne s'agisse là que de la réminiscence d'une forme appartenant au XI^e siècle sur le territoire étudié (voire même d'un remploi). On constate en effet qu'elle est encore mise en œuvre dans la seconde moitié du XII^e siècle, dans l'église de Martres, par exemple.



Figure 76. Auros, Saint-Germain. Façade occidentale et détail du clocher-pignon.

⁴⁶³ C'est fort probable, bien que le mur nord ait disparu lors de l'édification du collatéral, ce qui ne permet pas d'affirmer que cette entrée ouest a remplacé un accès plus ancien.

⁴⁶⁴ Fiche 20 (Vol. 3).

2.7.3. *Réflexions et hypothèses sur les logiques d'implantation des baies*

Dans quelques édifices, l'implantation des ouvertures paraît curieuse ; leur étude permet d'aller plus loin dans l'analyse de l'organisation des percements.

A ce titre, l'exemple de l'église Saint-Georges de Montagne –puisqu'il met en œuvre diverses singularités– paraît à nouveau fournir un exemple intéressant, qui a seulement valeur d'hypothèse et de piste de réflexion⁴⁶⁵. Les élévations des deux murs gouttereaux sont différentes (Figures 310, 371 et 372, Vol .2), du fait, notamment, du choix d'implanter dans la partie occidentale du mur sud un portail en avant-corps, ce qui n'a pas permis de reproduire l'ordonnancement commun mis en œuvre au nord (alternance de contreforts et de baies). Ce sont là des observations déjà faites en Haute Auvergne par Caroline Roux⁴⁶⁶, comme on l'a vu plus haut, à propos de la dissymétrie des percements dans les murs de la nef, engendrés par le choix de bâtir un portail latéral. On observe, en effet, plusieurs particularités dans l'élévation méridionale de la nef de Saint-Georges de Montagne, à commencer par une fenêtre positionnée à un niveau plus élevé que celles qui la jouxtent, au-dessus de l'avant-corps, à l'extrémité ouest. L'ouverture placée à l'autre extrémité de ce mur sud est, quant à elle, positionnée au-dessus d'un contrefort dont le glacis est disposé en lieu et place d'un appui. Une autre se tient au milieu, entre deux pilastres raidisseurs. Ces trois baies ne sont pas strictement positionnées dans l'axe de celles du nord, qui observent un rythme relativement régulier, entre chacun des contreforts plats. Ces caractéristiques de l'emplacement des ouvertures, qui pourraient passer pour des incohérences, ne sont que le reflet –semble-t-il– de plusieurs logiques qui régissent la construction de l'édifice.

Michelle Gaborit et Claire Hanusse à sa suite⁴⁶⁷, voyaient là des fenêtres en pierre de taille venues s'insérer *a posteriori* dans une première église faite d'une enveloppe de petit appareil. Or, l'observation du plan, et en particulier la prise de mesures au sein de l'édifice permettent de faire plusieurs remarques. Premièrement, la

⁴⁶⁵ Se reporter à la notice 11 (Vol. 2) , où sont insérés plusieurs relevés et un schéma explicatifs.

⁴⁶⁶ Caroline ROUX, *La pierre et le seuil*, *op. cit.*, p. 84-86.

⁴⁶⁷ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 367-370; Claire HANUSSE, « L'église Saint-Georges de Montagne », *Congrès archéologique de France, Bordelais et Bazadais*, 145e session, SFA, 1990, p. 223-229.

construction du portail en avant-corps ne permet pas de positionner les contreforts tels qu'on les observe au nord, c'est-à-dire deux contreforts médians divisant le mur en trois travées au milieu desquelles sont inscrites autant de baies en partie haute⁴⁶⁸. Toutefois, on a choisi de conserver le même nombre de contreforts au sud, bien que les possibilités d'insertion soient restreintes du fait de la présence de l'entrée. On a donc placé deux contreforts à l'est de cette dernière, en essayant à nouveau de les disposer de manière équidistante. Par ailleurs, on a choisi de conserver un rythme des ouvertures relativement symétrique entre le nord et le sud⁴⁶⁹ : ces dernières se font face, bien qu'il existe un léger décalage entre elles, à quelques dizaines de centimètres près.

Ainsi, du côté méridional, s'ouvre une fenêtre au-dessus d'un contrefort plat ; elle est désaxée par rapport au pilastre. La raison à cette particularité semble technique : par commodité et peut-être aussi par économie, on a choisi de continuer le chaînage du contrefort par les assises du piédroit oriental de la baie. Il en va de même pour la fenêtre placée au-dessus de l'avant-corps, dont on se rend compte qu'elle semble prolonger son chaînage oriental, pour former son jambage gauche. Il apparaît par conséquent que l'insertion des percements résulte de combinaisons, ou plus précisément de compromis, entre la volonté d'insérer un même nombre de contreforts de chaque côté de la nef, d'axer les fenêtres à un niveau sensiblement égal dans chaque mur gouttereau et d'utiliser la pierre de taille de moyen appareil formant les contreforts pour réaliser les baies en prolongeant leurs chaînages, ce dernier facteur résultant *a priori* d'une contrainte économique.

Il existe ainsi souvent un lien étroit entre baie et contrefort, comme à Saint-Jean-Baptiste de Richet⁴⁷⁰ à Pissos (Landes), dans l'ancienne enclave du diocèse de Bazas (Figure 77). Dans le chevet allongé en hémicycle, deux contreforts épaulent les murs à la corde de l'abside et dans l'axe de l'édifice. La baie axiale est percée dans le contrefort médian, tandis que ceux qui l'encadrent reçoivent en leur extrémité orientale une fenêtre partageant le même chaînage. Ces ouvertures, si elles semblent avoir été restaurées,

⁴⁶⁸ Il existe toutefois un contrefort situé à l'extrémité occidentale du mur, dont on retrouve le pendant méridional.

⁴⁶⁹ Ce rythme suit une symétrie à partir de l'axe longitudinal de l'église.

⁴⁷⁰ Fiche 113 (Vol. 3).

conserveraient vraisemblablement leur disposition antérieure. Un cas de figure proche peut-être observé au chevet de l'église de Puynormand⁴⁷¹ (Figure 78), où les blocs de pierre de taille de la partie saillante du contrefort plat –dont il faut préciser qu'il n'est cette fois pas disposé à la corde de l'abside– font office de piédroit (et non plus les pierres de son chaînage). Les baies sont ici placées au niveau du diamètre de l'abside. Ce dispositif a aussi été retenu lors de la construction du chevet de l'église de Lados⁴⁷². Il semble à nouveau que l'emplacement des baies et des contreforts résulte de logiques différentes en fonction des églises, où l'on privilégie parfois l'épaulement du mur à la corde de l'abside, tandis que dans d'autres cas on a préféré percer une ouverture à ce même endroit. Une meilleure connaissance de l'état de leurs voûtes à cette époque permettrait certainement d'apporter plus de précisions sur le sujet (elles sont aujourd'hui entièrement enduites).

⁴⁷¹ Fiche 121 (Vol. 3).

⁴⁷² Fiche 80 (Vol. 3).



Figure 77. Pissos, Saint-Jean-Baptiste de Richet. Vue du chevet depuis le sud-est.



**Figure 78. Puynormand, Saint-Sauveur.
Fenêtre disposée au droit du contrefort plat.**

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

2.7.4. Une forme récurrente : les baies coiffées extérieurement d'un linteau monolithe échancré

Force est de constater la grande homogénéité des formes données aux fenêtres dans les édifices du corpus. Une majorité d'églises de petit appareil comporte en effet des baies dont l'arc en plein-cintre est creusé dans un linteau monolithe et dont les piédroits forment un harpage⁴⁷³. Leurs dimensions sont modestes : la majorité de ces ouvertures ne dépasse que rarement 0,25 m de large⁴⁷⁴ et 1 m de haut. Leur largeur varie ainsi entre 0,10-12 m (au Puch⁴⁷⁵ (Sauveterre-de-Guyenne), Cessac⁴⁷⁶, Saint-Martin-de-Lerm⁴⁷⁷, Saint-Pierre-de-Bat⁴⁷⁸ par exemple) et 0,30 m à Arbis⁴⁷⁹ (Figure 82)), tandis que les hauteurs s'échelonnent entre 0,46 m à Cazaugitat (Figure 74)⁴⁸⁰ et 1,75 m environ à Arbis. Si ces fenêtres sont parfois chanfreinées à l'extérieur, leur ébrasement est unique et dirigé vers l'intérieur, l'arrière-voussure étant constituée par une série de claveaux plus ou moins étroits. Cet aspect de la baie est cependant plus difficile à observer, les murs internes étant fréquemment recouverts d'un enduit.

Les linteaux monolithes se présentent sous une forme rectangulaire, plus ou moins bien équarrie et parfois de forme très approximative. On a généralement évidé leur base en plein cintre, en partie centrale. Seuls quelques linteaux de forme semi-circulaire ou qui s'y apparente ont été repérés, comme à Meynac⁴⁸¹ (Camblanes-et-Meynac), Sainte-Eulalie⁴⁸² (Figure 80) ou Saint-Sulpice-de-Guilleragues⁴⁸³ (Figure 79) où le linteau a également été extradossé de pierres elles-mêmes taillées en demi-cercle, constituant un exemple à part entière. Sylvie Ternet met aussi en exergue ce type de

⁴⁷³ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde, op. cit.*, p. 206. L'auteur précise d'ailleurs à propos des baies à linteau monolithe: « c'est chez nous chose courante et parfois moderne : une fenêtre de cette façon est datée, à Foncaude, de 1743 ou 1753 ».

⁴⁷⁴ Comme l'explique l'auteur, « la règle est que les fenêtres romanes sont de largeur médiocre, 0m15 à 0m25. Ces mesures sont prises à l'étranglement de la baie, laquelle est toujours ébrasée ».

⁴⁷⁵ Fiche 163 (Vol. 3).

⁴⁷⁶ Fiche 53 (Vol. 3).

⁴⁷⁷ Fiche 149 (Vol. 3).

⁴⁷⁸ Notice 16 (Vol. 2).

⁴⁷⁹ Notice 2 (Vol. 2).

⁴⁸⁰ Notice 8 (Vol. 2).

⁴⁸¹ Fiche 43 (Vol. 3).

⁴⁸² Fiche 136 (Vol. 3).

⁴⁸³ Fiche 43 (Vol. 3).

linteau dans six églises de l'Angoumois⁴⁸⁴ ; Walter Berry constate également l'emploi de ce type, souvent gravé de faux claveaux dans le Val de Loire autunois, par exemple à Brion, Montmort ou Marly-sous-Issy⁴⁸⁵.

Enfin, les quelques exemples de linteaux rectangulaires cités par Jean-Auguste Brutails et rencontrés dans le mur gouttereau septentrional de la nef de l'église de Bellebat, par exemple, sont plus tardifs⁴⁸⁶.



Figure 79. Saint-Sulpice-de-Guilleragues, Saint-Sulpice. Baie axiale du chevet.

Quelques autres exemples méritent d'être évoqués qui montrent l'attachement à cette forme du linteau, y compris lorsqu'il fallut percer des ouvertures aux dimensions plus conséquentes. Dans quelques édifices de pierre de taille en effet, la baie, de

⁴⁸⁴Sylvie TERNET, *Les églises romanes d'Angoumois*, op. cit., p. 313. « Il existe une variante où le linteau est semi-circulaire sur l'extrados comme sur son intrados, sur la nef des églises de Chassiecq, Juillaguet, Le Châtelars, Saint-Estèphe et Ventouse, sur l'abside à Bécheresse. Les parties de ces églises paraissent du XI^e siècle, sauf celles de Chassiecq et Ventouse, qui appartiennent au XII^e siècle ».

⁴⁸⁵Walter BERRY, « Romanesque architecture in the rural autunois and the processes of stylistic change », op. cit., p. 611.

⁴⁸⁶Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 205.

dimension supérieure à la moyenne de celles observées dans le corpus, comporte un linteau formé de deux blocs, comme c'est par exemple le cas au chevet de Meynac⁴⁸⁷, dans le mur-pignon occidental de l'église de Sainte-Geneviève-de-Fronsac⁴⁸⁸ ou dans le mur gouttereau septentrional de l'église de Saint-Etienne-de-Lisse⁴⁸⁹, où ces ouvertures paraissent plus tardives (dans les deux derniers exemples au moins).

Une baie originale se tient enfin dans le chevet de l'église Notre-Dame de Montagne, entièrement réalisée en pierre de taille (seconde moitié du XII^e siècle), qui a été murée et encadrée de baies à double-rouleau et colonnettes. Celle-ci comporte un très petit linteau monolithe en demi-cercle échancré d'un arc en plein-cintre, couronné sur le même plan d'un rang de claveaux longs et étroits. L'arc est cerné d'une large moulure d'archivolte chanfreinée.

Ainsi, cette forme simple du linteau monolithe lisse et évidé à sa base pour former un demi-cercle a connu un succès certain dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas ; il faut signaler qu'elle a aussi été le lieu de quelques expériences décoratives, à travers deux variantes principales. Quelques églises comportent en effet des baies au linteau monolithe échancré sur lequel on a simulé l'existence de claveaux, gravés dans le bloc : c'est le cas dans le chevet de l'église de Sainte-Eulalie (Figure 80) où le linteau arrondi a en outre été extradossé, ou bien encore à Arbis⁴⁹⁰. Parfois, la courbure de l'arc est soulignée par une cordelette feinte (à Meynac⁴⁹¹ ou Sainte-Sportalie de Podensac⁴⁹²). A Saint-Loubert⁴⁹³, un double cordon gravé dans la pierre entoure l'ensemble de la baie⁴⁹⁴. Comme on le constate à travers ces exemples, les

⁴⁸⁷ Fiche 43 (Vol. 3).

⁴⁸⁸ Fiche 63 (Vol. 3).

⁴⁸⁹ Fiche 134 (Vol. 3).

⁴⁹⁰ Notice 2 (Vol. 2).

⁴⁹¹ Fiche 43 (Vol. 3).

⁴⁹² Fiche 114 (Vol. 3).

⁴⁹³ Fiche 145 (Vol. 3).

⁴⁹⁴ Des cordons simples ou doubles forment un liséré gravé autour de l'hémicycle de l'arc dans les églises d'Espiet et de Nérigeau, dont il faut souligner aussi l'insertion de leurs fenêtres dans une maçonnerie de moyen appareil, ce qui montre la persistance de ces formes au sein de la période romane. Un bel exemple de ce type a été relevé par Jean Cabanot sur la fenêtre axiale du chevet de l'église d'Audignon, dans le

édifices pour lesquels on a pris soin d'apporter ces décorations multiplient souvent les types de gravures sur chacune de leurs ouvertures, parfois combinées (corde seule, corde et claveaux feints).

Le chevet de l'église du Nizan⁴⁹⁵ conserve quant à lui l'exemple plus élaboré d'une baie dont le linteau a reçu un décor sculpté en méplat (Figures 81). Cette ouverture, aujourd'hui murée, est dissimulée dans la tour du clocher venu se greffer à la partie orientale de l'église. Le linteau y est assez largement échancré en demi-cercle et la courbure de l'arc est rehaussée de deux lignes gravées surmontées d'un décor de motifs géométriques rayonnants (triangles). Il s'agit là d'un exemple relativement rare de linteau décoré dans les deux anciens diocèses étudiés, qui renvoie à des formes telles qu'on les rencontre en de nombreux endroits, par exemple en Dordogne à Saint-Timothée de Paussac-et-Saint-Vivien, qui présente une composition et des motifs assez similaires (Figures 81 et 81 bis).

Dans certaines églises rurales particulièrement modestes, ce sont là les seuls éléments ornementaux que l'on puisse rencontrer, du moins depuis l'extérieur, avant que des solutions plus élaborées interviennent, en particulier les baies à double rouleau dont le ressaut extérieur est porté par des chapiteaux que reçoivent des colonnettes (axe du chevet de Saint-Georges de Montagne⁴⁹⁶, par exemple).

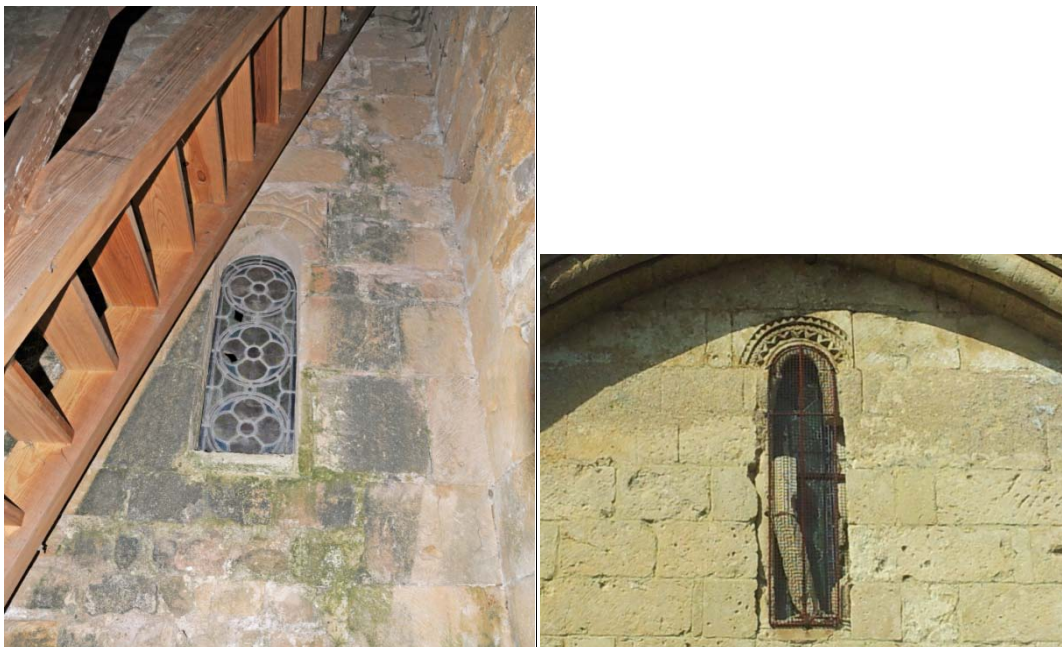
département des Landes, où sont gravés trois arcs qui s'étirent vers le haut depuis la base de l'échancrure du linteau (Jean CABANOT, *Gascogne romane*, Zodiaque, 1978).

⁴⁹⁵ Notice 13 (Vol. 2).

⁴⁹⁶ Notice 11 (Vol. 2).



Figure 80. Sainte-Eulalie, église Sainte-Eulalie. Baie axiale du chevet et détail.



**Figures 81 et 81 bis. Le Nizan, Saint-Martin. Baie sud du chevet (dans la tour du clocher).
A droite, Paussac-et-Saint-Vivien, Saint-Timothée, mur sud de la nef.**

Ces gravures, déjà présentes au linteau des fenêtres d'églises préromanes, telles qu'on peut les observer par exemple dans les Asturies, peuvent ainsi constituer des réminiscences d'un art plus ancien, d'autant que l'on rencontre sur ces églises du IX^e siècle des motifs identiques : demi-cercle, tresses (San Salvador de Valdedios, Santa Maria del Naranco⁴⁹⁷). On peut aussi penser aux décors carolingiens en méplat dont ces linteaux sont peut-être encore imprégnés du souvenir. Aussi, ces motifs participent-ils d'un répertoire simple dont on rencontre de nombreuses variantes, jusqu'à la période romane. Plusieurs autres exemples de linteaux décorés ont en effet été répertoriés dans les pays de la Charente⁴⁹⁸, en Angoumois⁴⁹⁹, mais aussi en Anjou⁵⁰⁰, en Touraine et dans le Vendômois⁵⁰¹, en Autunois⁵⁰², dont la liste serait longue. Jean-Auguste Brutails fait peu de cas de cette pratique, qu'il cite brièvement⁵⁰³, tandis que l'abbé Plat y consacre plus d'attention. Si ce type de décor simplement gravé dans la pierre a souvent été considéré comme relevant d'une pratique relativement ancienne, on constate à travers les exemples girondins cités plus haut qu'elle a été employée, tant au sein d'édifices de petit appareil que de pierre de taille -où cet usage se maintient-, et dans des églises dont les formes plus élaborées ne les apparentent pas aux constructions les plus modestes.

Ces baies ornées parent en effet parfois des édifices témoignant de techniques constructives attribuables à la première moitié du XII^e siècle, comme c'est par exemple le cas à Aillas dans le chevet de l'église qui comporte sur les bras de son transept deux

⁴⁹⁷ Voir, entre autres, à ce sujet : Lorenzo ARIAS, *The preromanesque in Asturias. The art of the Asturian Monarchy*, *op. cit.*

⁴⁹⁸ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 110-112.

⁴⁹⁹ Sylvie TERNET, *Les églises romanes d'Angoumois*, *op. cit.*, p. 316. « Une dernière variante de ce type de baie existe quand les tailleurs de pierre ont gravé de faux claveaux sur le linteau, comme à Marsac et Nanclars, sur la nef, ou à Rancogne et Saint-Laurent-de-Belzagot, sur l'abside. A Saint-Laurent-de-Belzagot, la baie est à double voussure, avec une première voussure à claveaux gravés et une seconde à claveaux appareillés, ce qui est curieux. »

⁵⁰⁰ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, *op. cit.*, p. 92-93.

⁵⁰¹ Alain VALAIS, « Les premiers édifices romans du Nord de l'Anjou: techniques de construction et éléments de chronologie », *op. cit.*, p. 62.

⁵⁰² Walter BERRY, « Romanesque architecture in the rural autunois and the processes of stylistic change », *op. cit.*, p. 611-614.

⁵⁰³ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, *op. cit.*, p. 206. « Souvent le tailleur de pierre a figuré sur la face vue du linteau les joints et l'extrados d'un arc. »

absidioles orientées dont l'axe est percé de petites fenêtres comportant un décor gravé sur le linteau⁵⁰⁴ et dans bien d'autres régions, comme au nord de l'Espagne, par exemple près de Jaca⁵⁰⁵. On peut dès lors se poser la question de la persistance, voire de l'archaïsme de telles solutions décoratives.

Quelques exemples de fenêtres au linteau monolithe échancré qui paraissent plus tardifs et à la forme particulière, se doivent d'être soulignés, parmi lesquels les fenêtres construites en pierre de taille de moyen appareil qui éclairent les deux travées orientales de la nef de l'église d'Arbis⁵⁰⁶ (Figure 82). Ces ouvertures mesurent en effet environ 1,75 m de haut pour environ 0,30 m de large⁵⁰⁷, percement conséquent -si l'on se réfère à l'échantillon de fenêtres mesurées au sein des constructions de petit appareil du territoire de la présente étude. Cette dernière remarque est cependant très relative, puisque les percements attribués au XI^e et au début du XII^e siècle dans d'autres régions, peuvent être de bien plus grande envergure, lorsque les arcs sont constitués de claveaux notamment. On pourrait ainsi citer de nombreux exemples parmi lesquels ceux de l'ancien diocèse de Liège, qui ont fait l'objet d'une récente publication, où certains édifices aux arcades monumentales scandant les murs extérieurs présentent en leur sein des baies de dimension bien plus conséquente, dans une architecture dont François Hébert-Suffrin et Philippe Mignot ont montré qu'« un art régional s'est durablement

⁵⁰⁴ Je me permets ici de renvoyer à : Marion PROVOST, « L'église Notre-Dame de Mouchac d'Aillas (Gironde) », *op. cit.*

⁵⁰⁵ José Luis ACIN FANLO, *Arquitectura románica, siglos X-XI, XII y XIII*, *op. cit.*, p. 42. C'est par exemple le cas au chevet de l'église de San Juan Bautista de Allué.

⁵⁰⁶ Les deux fenêtres percées dans la travée occidentale de la nef, reprenant les mêmes dispositions, mais avec des caractéristiques sensiblement différentes, nous semblent pouvoir être attribuées à une période plus récente, comme s'il s'agissait de reprises ou de copies. Ainsi, elles sont aussi constituées d'un linteau monolithe échancré en son centre, reposant sur un chaînage harpé lui-même installé sur un appui. Cependant, les linteaux sont de forme différente et les chaînages ne sont pas réalisés de la même manière : on n'y relève plus de boutisses et carreaux renforcés, ni aucune assise supplémentaire au-dessus du linteau. L'arrière-voussure de l'ensemble des baies étant masquée par l'enduit qui couvre les murs intérieurs de l'église, nous n'avons pu faire aucune observation à ce sujet.

⁵⁰⁷ Ces dimensions, données à titre indicatif, n'ont pas pu être mesurées de manière directe, ces ouvertures étant trop haut placées.

maintenu dans les techniques comme dans les formes », jusqu'au début du XII^e siècle⁵⁰⁸.

Les dimensions des fenêtres ouvertes dans la nef de l'église d'Arbis s'apparentent dans le territoire étudié à celles que l'on rencontre dans certains monuments réalisés entièrement en pierre de taille, comme à l'abbatiale de la Sauve Majeure, dans les églises de Lugaïnac ou de Mauriac, pour ne citer que ces exemples proches, dont les formes sont identiques.

La particularité de ces ouvertures réside principalement dans le traitement de leur partie supérieure. Les linteaux monolithes sont en effet encadrés de deux blocs, eux-mêmes surmontés d'un amoncellement de trois pierres disposées de manière pyramidale. Par ailleurs, ces linteaux sont ornés d'un décor gravé⁵⁰⁹. Cela créé comme un panneau de pierre qui couronne la baie jusqu'à atteindre le haut du mur actuel, exemple unique porté à notre connaissance en Bordelais et Bazadais. On peut le comparer aux fenêtres de la nef de l'église Notre-Dame de Montherault à Trizay en Charente-Maritime⁵¹⁰, récemment restaurée, où les ouvertures sont couvertes extérieurement d'un linteau monolithe orné de claveaux gravés. Ce bloc est surmonté sur la hauteur d'une assise d'une série de pierres, insérées notamment dans les angles supérieurs du linteau qui ont été échancrés ; on peut se demander si cette formule a une vocation décorative.

Enfin, les jambages de ces baies sont pourvus de boutisses renforcées, de même que les carreaux, ce qui est moins courant. Les montants sont constitués de six assises, ce qui permet de comparer ces fenêtres du point de vue de leur forme et de leurs dimensions, aux ouvertures percées dans le transept de l'abbatiale de Guîtres, par

⁵⁰⁸ François HEBERT-SUFFRIN et Philippe MIGNOT, Besançon, Picard, 2012.

⁵⁰⁹ Sur celui de l'ouverture du nord-est, on a simulé un arc en plein cintre, tandis que celui des fenêtres du sud se pare de faux claveaux de petite dimension, ce que nous retrouvons au chevet de l'église de Meynac (Camblanes-et-Meynac, Entre-deux-Mers) et très couramment à la fin du XI^e siècle dans d'autres régions, comme en Angoumois et en Saintonge.

⁵¹⁰ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 491-497.

Cette église a fait l'objet d'une récente étude et d'une communication par Fabrice Mandon, lors des Journées « Au pied du mur », IRAMAT-CRPAA, Université Bordeaux-Montaigne, 4-6 juin 2014.

exemple, où s'ouvrent des baies similaires dans une architecture entièrement faite de pierre de taille, attribuable aux années 1130-1140⁵¹¹. Par ailleurs, la pierre de taille de moyen appareil utilisée dans l'église d'Arbis, au layage assez régulier et la mise en œuvre soignée, paraît relever en effet d'une technique constructive déjà éprouvée.

Si l'on considère que ces baies sont authentiques, il semble que l'on puisse les attribuer à une date assez basse. La présence de marques lapidaires sur les contreforts qui raidissent les murs réalisés en moellons très irréguliers pourraient corroborer cette hypothèse, bien que l'on sache assez peu de choses en la matière en Bordelais et Bazadais⁵¹². Le traitement régulier des pierres de taille qui constituent ces fenêtres, les joints fins qui les relient et le contexte architectural au sein duquel elles s'insèrent semble renvoyer au plus tôt au début du XII^e siècle. Aussi, ce type de baie permet-il de mettre en évidence la pérennité de cette forme de l'arc en plein cintre ménagé dans un linteau échancré, qui, certes, prend dans ce cas précis des dimensions supérieures à celles observées dans des édifices de cette envergure paraissant plus anciens, mais que l'on retrouve dans certaines églises attribuées au début du XII^e siècle en pierre de taille⁵¹³, comme dans le chevet et la travée orientale de la nef de l'abbatiale de la Sauve Majeure. On en a aussi repéré plusieurs, fort semblables, lors de l'examen des murs du chevet de l'église abbatiale de Saint-Ferme⁵¹⁴.

⁵¹¹ Voir notamment à ce sujet : Pierre DUBOURG-NOVES, *Guyenne romane*, *op. cit.*, p. 27. Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, *op. cit.*, p. 50-53.

⁵¹² Certains de ces signes ont été dessinés par Léo Drouyn dans plusieurs de ses carnets de notes, lors de ses visites d'églises (A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn), repris par Jean-Auguste Brutails (Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, *op. cit.*, p. 188.) Michelle Gaborit n'évoque pas ce sujet, qui concerne plus particulièrement la pierre de taille. Il n'existe pas à notre connaissance d'étude sur le sujet en Gironde, sujet qui constituerait une piste de réflexion fort intéressante.

⁵¹³ Jacques GARDELLES, « L'abbaye de la Sauve Majeure », *op. cit.*

⁵¹⁴ Voir, au sujet de cette église, dont l'auteur a étudié la sculpture : Pierre DUBOURG-NOVES, *Guyenne romane*, *op. cit.*, p. 325-326.

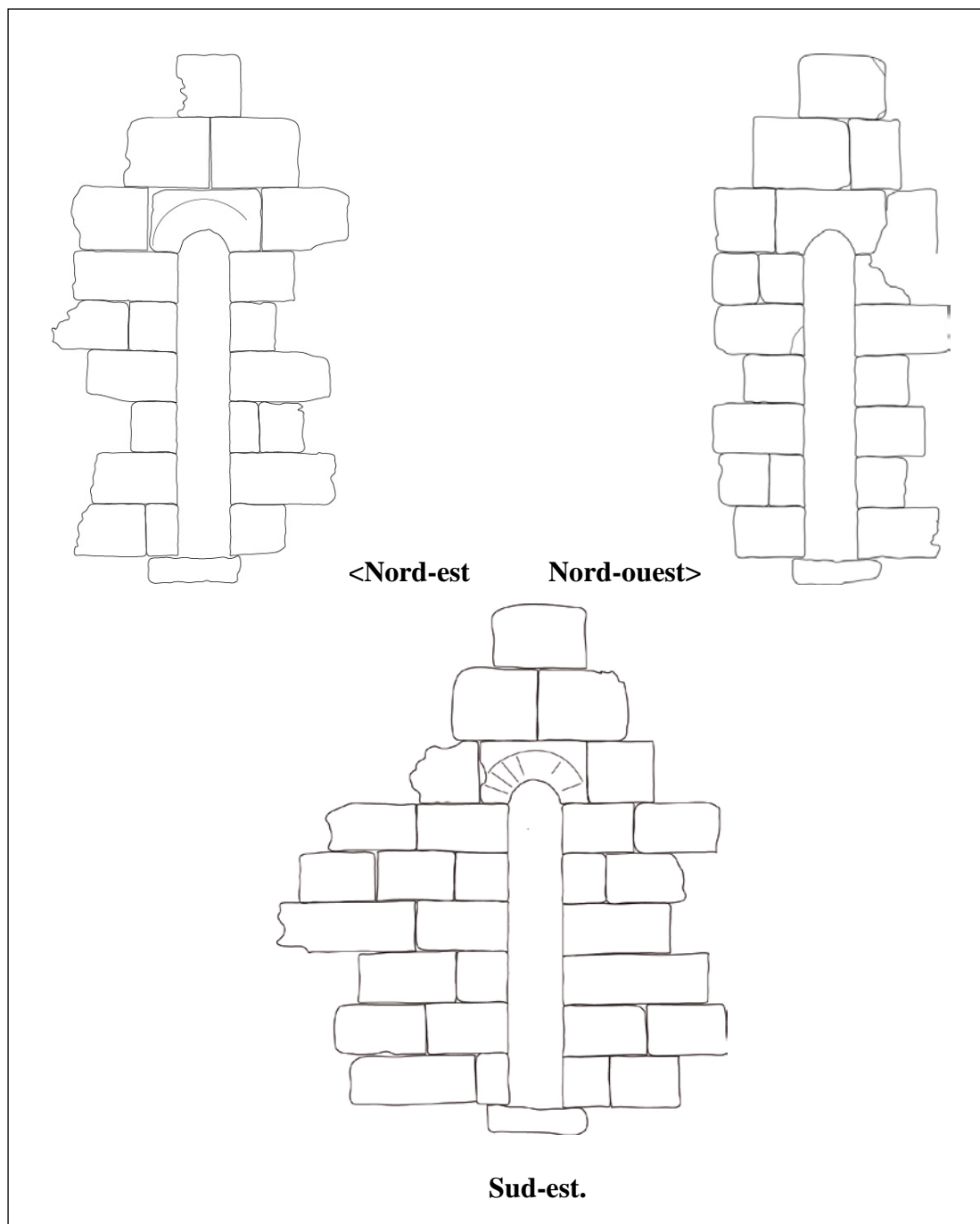


Figure 82. Arbis, Saint-Martin. Relevés d'après photographies (M. Provost). Fenêtres nord-est, nord-ouest et sud-est de la nef.

2.7.5. Conclusion intermédiaire

Aussi, le point commun à ces ouvertures réside-t-il dans le mode de construction employé, puisqu'un linteau monolithe échancré a presque systématiquement été observé dans les fenêtres des édifices qui subsistent de cette période du XI^e au début du XII^e siècle (et au-delà); il en va de même des petites dimensions de ces fenêtres, récurrentes. Michelle Gaborit tendait à expliquer cette particularité régionale par les techniques de construction du mur et notamment l'emploi du coffrage, ainsi que par la maîtrise encore peu éprouvée de ces dernières, qui ne permettrait pas encore de réaliser de larges ouvertures, cela compromettant la solidité de murs construits en petit appareil et généralement minces⁵¹⁵. Il est probable que la simplicité de cette mise en œuvre explique le succès de ces baies au sein des diocèses étudiés, cependant, l'arrière-voussure étant généralement constituée de claveaux qui s'élargissent pour former l'arc intérieur, cette explication semble peu convaincante. Du reste, il existe nombre d'édifices dans d'autres régions où des baies très étroites ont été réalisées dans des maçonneries de moellons grâce à un arc formé de claveaux, comme on peut le voir en divers endroits tels que sur le clocher de la cathédrale d'Acqui, dans le Piémont italien où les fenêtres sont particulièrement étroites⁵¹⁶.

En outre, on constate que cette forme a été choisie par la suite dans les constructions de moyen appareil, où l'on aurait pu ouvrir bien plus largement les baies. On peut donc se demander si cette forme perpétue une tradition constructive qui se maintient à travers les modes de construction, tout comme on le constate avec l'emploi des contreforts plats ou bien encore à travers le choix de plans simples très similaires dans les premières constructions romanes en pierre de taille. Seule semble alors changer l'enveloppe, désormais construite dans un autre type de matériau, ainsi que le décor, plus abondant et varié. Existe-t-il aussi des raisons pratiques, symboliques, à l'emploi d'ouvertures aussi étroites qui diffusaient manifestement peu de lumière dans les

⁵¹⁵Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 40-41 (I).

⁵¹⁶Eliane VERGNOLLE, Besançon, Presses Univ. Franche-Comté, 2012, p. 64.

églises, y compris dans des édifices employant la pierre de taille, comme à Saint-Martin-de-Mazerat (Saint-Emilion)?

Pour Sylvie Ternet, « leur point commun ne semble ni être le type d'appareil, ni la localisation des édifices. Ces baies ne se rencontrent que sur des édifices modestes, que nous avons datés du XI^e siècle (Nanclars), de la première moitié du XII^e siècle (Rivières, Jurignac) et même vers 1160 (chapelle de Mognac). Si nos estimations sont justes, elles perdureraient en Angoumois avec archaïsme jusqu'à l'aube de l'art gothique, peut-être parce qu'elles permettent d'adapter les percements au fil des besoins en éclairage de chaque édifice »⁵¹⁷. Ces observations semblent pouvoir être en partie appliquées dans les deux anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas : les édifices d'envergure tels que la cathédrale Saint-André, l'abbatiale Sainte-Croix ou encore la tour-porche de la basilique Saint-Seurin à Bordeaux ne conservent nulle trace de ce type de baie. L'abbatiale de la Sauve Majeure, toutefois, comporte plusieurs exemples de fenêtres à linteau monolithe échancré, dans son chevet à chapelles échelonnées attribué à la première moitié du XII^e siècle par Jacques Gardelles⁵¹⁸, notamment en des endroits moins visibles et plus étroits tels que dans les espaces situés à la rencontre des absides, mais cette fois dans un appareil de pierre de taille (ce qui forme comme une hiérarchisation des formules employées à la construction des fenêtres, Figure 90).

En ce qui concerne la place de ce type d'ouverture dans le panorama architectural des débuts de la période romane, on constate que la baie au linteau monolithe échancré en demi-cercle et aux jambages harpés est assez largement répandue au XI^e siècle, notamment sur le territoire de l'Aquitaine méridionale⁵¹⁹. Cependant, dans nombre de régions, elle n'a pas été choisie majoritairement, mais les édifices comprenant des baies appareillées avec des claveaux sont plus nombreux⁵²⁰.

⁵¹⁷ Sylvie TERNET, *Les églises romanes d'Angoumois*, *op. cit.*, p. 317.

⁵¹⁸ Jacques GARDELLES, « L'abbaye de la Sauve Majeure », *op. cit.*, p. 6-14.

⁵¹⁹ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 45-47 (I) et d'après l'étude des monographies.

⁵²⁰ Ce, en gardant à l'esprit que le corpus est bien sûr fragmentaire.

C'est le constat réalisé en Angoumois et en Saintonge par Christian Gensbeitel⁵²¹ : « de Bassac, au début du siècle, jusqu'à Bougneau et Saint-Thomas-de-Conac, où apparaissent des versions plus sophistiquées, en passant par Notre-Dame de Saintes au milieu du siècle, ces baies clavées sont omniprésentes dans notre paysage architectural.⁵²² » Walter Berry, dans son étude sur l'Autunois, relève un certain nombre de baies au linteau monolithe échancré en plein cintre dont il semble que ce type soit assez bien représenté dans cette partie de la Bourgogne⁵²³.

2.7.5. De plus rares ouvertures à claveaux

Quelques églises arborent dans leurs murs de petit appareil des baies au simple ébrasement dont l'arc en plein cintre est muni de claveaux, parmi lesquelles les édifices bordelais sont tous représentés : la cathédrale Saint-André⁵²⁴ (Figure 84, Figure 85 et Figure 83) et l'abbatiale Sainte-Croix⁵²⁵ (Figure 266, Vol. 2) ou encore la basilique Saint-Seurin⁵²⁶ (Figures 217 et 300, Vol. 2) dans une forme plus élaborée à double rouleau (au sein de la tour-porche). Dans ces quelques cas de figure, les claveaux sont relativement minces et prennent une forme allongée. Soigneusement taillés dans les fenêtres de la façade occidentale de la cathédrale Saint-André de Bordeaux, les joints qui les relient sont aussi étroits. A Sainte-Croix de Bordeaux, les fenêtres de la partie orientale du transept sont assez ressemblantes, bien qu'elles paraissent un peu plus larges. Les claveaux y semblent de proportion et d'aspect similaire (l'accès à cet endroit de l'église n'a cependant pas été possible pour vérifier ces hypothèses). Quant au type de pierre

⁵²¹ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 104.

⁵²² *Ibid.*, p. 107.

⁵²³ Walter BERRY, « Romanesque architecture in the rural autunois and the processes of stylistic change », *op. cit.*, p. 611-614.

⁵²⁴ Notice 4 (Vol. 2).

⁵²⁵ Notice 5 (Vol. 2).

⁵²⁶ On peut y inclure l'édifice proche de Saint-Seurin de Bordeaux, qui constitue peut-être une partie de l'ancienne église Saint-Etienne (voir la notice 6, Vol. 2).

employé -à la couleur rose pâle caractéristique aux nombreuses nuances-, il faut souligner qu'il semble également très proche, ce qu'il conviendrait aussi de vérifier⁵²⁷.

Il n'en va pas de même dans l'édifice proche de Saint-Seurin⁵²⁸ (Figure 86, Figure 87 et Figure 88) où les fenêtres ont été mises en œuvre de manière plus approximative avec des claveaux de forme ébauchée assemblés avec des joints plus larges. En outre, ces éléments y sont de dimensions assez hétérogènes, si bien que l'un d'entre eux, plus grand que ceux qui le jouxtent, a été pourvu de deux faux joints, dont l'un a été entièrement conservé. Celui-ci a été réalisé sur la pierre et s'élargit progressivement depuis la base de l'arc. On a ainsi simulé grâce à cette technique la présence de trois claveaux, là où il n'en existe qu'un seul. Il s'agit de l'unique exemple de ce type observé dans le territoire étudié. Par ailleurs, il existe par exemple dans les murs de la nef de l'église Saint-Pierre de Meigné (Maine-et-Loire), une fenêtre dont l'arc est cette fois creusé à intervalles réguliers, de manière à y insérer un mortier fin, pour imiter une structure clavée aux petits éléments.

Aussi, les grands édifices mettent-ils en œuvre des baies à l'arc clavé, constatation qu'a faite Alain Valais dans le nord de l'Anjou, où de telles fenêtres «appartiennent souvent à des bâtiments plus vastes et plus élancés»⁵²⁹; Sylvie Ternet note également en Angoumois la présence majoritaire de baies au linteau monolithe échancré sur les édifices de petite envergure⁵³⁰. Si on ne peut écarter ici des choix symboliques ou idéologiques, qui seront abordés plus bas, les raisons techniques entrent aussi en jeu puisqu'il serait contraignant de réaliser une grande ouverture à l'aide d'un linteau échancré.

⁵²⁷ Ce matériau pourrait correspondre à un calcaire qui prend des teintes rosées, dont il existe des affleurements près de Carbon-Blanc (renseignements apportés par Jean-Claude Leblanc). Voir à ce sujet le chapitre de la présente étude consacré aux matériaux.

⁵²⁸ Notice 6 (Vol. 2).

⁵²⁹ Alain VALAIS, « Les premiers édifices romans du Nord de l'Anjou: techniques de construction et éléments de chronologie », *op. cit.*

⁵³⁰ Sylvie TERNET, *Les églises romanes d'Angoumois*, *op. cit.*, p. 317.

Pour ce qui est des édifices de plus modeste envergure, on rencontre notamment des baies à claveaux étroits dans la nef de Saint-Georges de Montagne, précédemment citée, mais aussi dans le chevet de Saint-Christophe de Baron⁵³¹ ou dans celui de Saint-Martin du Nizan⁵³². Il faut souligner que ces églises ont pour particularité de comporter une arcature intérieure rythmant les murs de leur abside. Certaines de ces églises –outre les édifices bordelais- avaient par ailleurs un statut privilégié : Saint-Christophe de Baron était un prieuré de la Sauve Majeure, Saint-Georges de Montagne fut donnée en 1110 au chapitre de Saint-Emilion (tandis que Saint-Martin du Nizan est un édifice sur lequel nous sommes moins bien renseignés⁵³³). S’il n’est pas possible de développer davantage l’analyse (on s’en tient ici à ces simples constatations), puisque ces exemples sont peu nombreux et le corpus bien évidemment fragmentaire, on peut toutefois remarquer que cette technique de l’arc clavé intervient dans des édifices qui témoignent d’un soin particulier apporté à leur construction.

Les arcs appareillés formés de ces claveaux rayonnants repérés dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas sont rarement extradossés, alors que c’est une technique fréquemment rencontrée en Anjou et en Touraine, par exemple, mise en exergue par l’abbé Plat qui cite Saint-Mexme de Chinon ou Cravant⁵³⁴.

L’étude des claveaux des deux demi *oculi* et des fenêtres en plein cintre ouvertes dans la façade occidentale de la cathédrale Saint-André de Bordeaux⁵³⁵, qu’il a été possible d’observer de près à l’occasion de travaux de restauration (la façade a été pourvue en 2013 d’un grand échafaudage), a montré que ces derniers étaient longs de 0,27- 0,28 m en moyenne, ce qui est aussi le cas de ceux mesurés dans l’arcature du chevet de l’église Saint-Christophe de Baron⁵³⁶. Peut-on s’autoriser ici à faire un rapprochement avec ceux mesurés par Maylis Baylé en Normandie, qui constate qu’un

⁵³¹ Notice 3 (Vol. 2).

⁵³² Notice 13 (Vol. 2).

⁵³³ Les comptes de décimes du XIV^e siècle évoquent l’église comme une simple paroissiale (d’après la *Carte du diocèse de Bazas depuis le XIV^e siècle*, J. de Font-Réaulx, Fonds Ausonius, Université Bordeaux-Montaigne. Voir notice 3,11 et 13).

⁵³⁴ Gabriel PLAT, *L’art de bâtir en France des Romains à l’an 1100*, op. cit., p. *****.

⁵³⁵ Notice 4 (Vol. 2).

⁵³⁶ Notice 3 (Vol. 2).

module de 0,28 m de longueur a fréquemment été employé sur ce territoire au XI^e siècle⁵³⁷? Les ouvertures possédant des claveaux étant peu nombreuses et difficilement accessibles, il n'a pas été permis de multiplier ces analyses afin d'apporter plus d'éléments de réflexion. Il est sans doute excessif de tenter de tels rapprochements à partir de si peu d'indices ; soulignons toutefois que la mesure du pied romain est assez proche, bien qu'un peu plus longue (0, 296 m).

Cette technique qui consiste à réaliser un arc à partir de claveaux allongés et étroits -éventuellement cunéiformes- a parfois été interprétée comme s'apparentant à des formes anciennes, c'est-à-dire au XI^e siècle au plus tard, voire comme étant un archaïsme en ce Moyen Age central. Toutefois, comme l'évoquait déjà l'abbé Plat, ils ne constituent qu'une présomption d'ancienneté⁵³⁸. L'arc clavé apparaît en Gironde, tant dans un édifice semblant relever d'une période relativement haute (Saint-Christophe de Baron), qu'au moment des mutations qui se traduisent dans les deux autres églises de Montagne et du Nizan⁵³⁹. Plusieurs exemples de baies à claveaux bruts, associés à un chaînage de moyen appareil et un parement en moellons et contreforts plats (comme à Mée en Mayenne) datent par ailleurs de la seconde moitié du XI^e siècle⁵⁴⁰.

Toute autre est la question de la référence à des modèles antérieurs. Selon Sylvie Ternet, « ces claveaux minces, visibles dans tous les grands édifices du XI^e siècle, semblent la trace de l'héritage du haut Moyen Age des constructions en petit appareil allongé, du type de ceux du baptistère de Poitiers et de l'abside pentagonale de Civaux

⁵³⁷ Maylis BAYLE, « Traditions d'ateliers, méthodes de construction et d'appareillage dans l'architecture normande du XI^e siècle », *Actes du colloque organisé par la Société d'archéologie et d'histoire de la Manche*, Saint-Lô, 2004, p. 44.

⁵³⁸ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, *op. cit.*, p. 88. « Les claveaux des édifices archaïques sont d'ordinaire assez longs dans la région. [...] On aurait tort d'ailleurs de faire de ce caractère une règle générale. Il constitue à lui seul une présomption d'archaïsme, non une preuve absolue, car on rencontre parfois en Touraine des claveaux longs au XII^e siècle, par exemple aux arcs de la croisée de Saint-Epain [...] Un caractère plus certain d'ancienneté, qui s'accorde d'ailleurs à merveille avec la longueur des claveaux, est la forme presque rectangulaire qu'on leur voit dans beaucoup d'édifices archaïques, tandis que la forme en coin dominera au XII^e siècle. »

⁵³⁹ Voir les notices 11 et 13 (Vol. 2).

⁵⁴⁰ Alain VALAIS, « Les premiers édifices romans du Nord de l'Anjou: techniques de construction et éléments de chronologie », *op. cit.*, p. 70-73.

(VI^e - VII^e siècles) »⁵⁴¹. Quelle est toutefois la part de la tradition et celle de la référence intentionnelle à l'Antiquité (et à quelle Antiquité fait-on référence dans ce cas⁵⁴²) ? Le fait que les baies à claveaux ne soient conservées que dans des édifices d'envergure ou dont la construction témoigne du soin apporté à leur réalisation, pourrait-elle témoigner de l'intérêt accordé à cette technique, parce qu'elle renvoie à des modèles antérieurs⁵⁴³, antiques ou médiévaux ?

Il ne faut pas oublier, en outre, que cette dernière est mise au service d'ouvertures qui ont pour particularité d'être relativement étroites, et qui n'ont rien en commun – du moins en ce qui concerne leurs dimensions- avec les très grandes baies qui s'ouvraient dans le chevet de l'église de Gironde-sur-Dropt, antérieur au XI^e siècle, baies aussi constituées de claveaux bruts et étroits. Cependant, est-ce la technique qui engendre la forme et les dimensions (qui lui seraient alors contraintes), ou bien le choix de réaliser une baie plus ou moins grande détermine-t-il la technique employée ? La tentation est grande d'accorder plus de crédit à la seconde proposition, puisque la technique des claveaux est connue par les bâtisseurs. En d'autres régions, comme dans le Midi, les ouvertures, aussi petites soient-elles, sont plus souvent clavées⁵⁴⁴.

*

Plusieurs édifices sont en outre dotés de fenêtres à double rouleau constituées à l'extérieur de claveaux. On peut par exemple le constater dans la partie occidentale des murs de la nef d'Ambarès-et-Lagrave⁵⁴⁵, à Saint-Pierre de Langoiran⁵⁴⁶ (Figure 89), Saint-Martin de Fronsac⁵⁴⁷ ou encore à l'extrémité ouest du mur sud de la nef de

⁵⁴¹ Sylvie TERNET, *Les églises romanes d'Angoumois*, op. cit., p. 137.

⁵⁴² Ce sont bien sûr des questions qui s'appliquent à nombre d'autres sujets et domaines de l'étude de l'architecture romane.

⁵⁴³ Ainsi, il n'est pas étonnant de la retrouver dans les murs de l'église Saint-Georges de Montagne, où les références à l'Antiquité sont nombreuses (métopes et corbeaux apparentés aux triglyphes, fronton).

⁵⁴⁴ Eliane VERGNOLLE, « Le « premier art roman », de Josep Puig i Cadafalch à nos jours », op. cit., p. 28; 63 par exemple.

⁵⁴⁵ Notice 1 (Vol. 2).

⁵⁴⁶ Fiche 83 (Vol. 3).

⁵⁴⁷ Fiche 64 (Vol. 3).

l'abbatiale de Vertheuil⁵⁴⁸ (Figure 49), dans une composition plus élaborée où le rouleau extérieur repose sur des colonnes pourvues de chapiteaux sculptés.

Ces exemples témoignent de pratiques plus élaborées, qui posent question dans un certain nombre de cas : doit-on considérer, comme Michelle Gaborit, qu'il s'agit de remaniements datant du XII^e siècle⁵⁴⁹? Dans plusieurs édifices, comme à Saint-Pierre de Langoiran⁵⁵⁰, il n'existe pas de rupture nette décelable dans la maçonnerie : les continuités manifestes qui existent entre les baies, d'ailleurs chaînées aux contreforts bien appareillés et le chevet, paraissent témoigner de l'emploi conjoint de la technique de construction en moellons et de celle en pierre de taille. Par ailleurs, dans ce dernier cas de figure, le premier rouleau des baies est constitué d'un linteau monolithe échancré, tandis que le second est pourvu et peut-être même orné d'un arc clavé. Aussi cet exemple semble-t-il témoigner, tout comme à Ambarès-et-Lagrave, d'un emploi tardif du petit appareil de moellons au sein d'édifices qui déploient des formes plus élaborées telles que les fenêtres à double rouleau, parfois associées à des éléments de sculpture, comme c'est le cas de la tour du clocher de l'église Saint-Georges de Montagne⁵⁵¹, que l'on pense pouvoir attribuer au tournant des années 1100, peut-être même au début du XII^e siècle.

Aussi, dans certains cas de figure, les fenêtres peuvent-elles être des marqueurs chronologiques importants qui semblent donner des indices de la pérennité de modes de

⁵⁴⁸ Fiche 172 (Vol. 3).

⁵⁴⁹ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 50 (I). « Dans les murs de moellons, un autre type de baie apparaît plus complexe, où l'ouverture est encadrée par un second rouleau appareillé. Nous ne pensons pas que ce type de fenêtre appartienne réellement à l'architecture que nous étudions : une série d'arguments nous conduit à les écarter et à les juger postérieures. On ne trouve en réalité ce type de baies que dans les édifices qui ont été modifiés au début du XII^e siècle. [...] Prenons un dernier exemple, particulièrement éclairant : à Saint-Georges de Montagne, nous trouvons trois types de baies : la plus ancienne et la seule à être conservée s'ouvre dans le mur sud du bras du transept sud : linteau échancré en demi-cercle, jambages en carreaux et boutisses, ébrasement tourné vers l'intérieur la caractérisent. Les fenêtres de la nef sont plus importantes, leur cintre est formé de claveaux rayonnants : ce sont exactement les mêmes baies que celles de l'abside appareillée et voûtée, qui a été relancée et couverte au début du XII^e siècle. C'est seulement à l'étage du clocher qu'apparaissent les baies à double rouleau, complétées ici par des colonnettes supportant des chapiteaux ».

⁵⁵⁰ Fiche 83 (Vol. 3).

⁵⁵¹ Notice 11 (Vol. 2).

construction issus de la tradition, au sein desquels elles s'insèrent. Dans d'autres édifices, toutefois, le choix a été fait –on l'a évoqué- de conserver en parement extérieur la formule du linteau échancré en demi-cercle pour constituer l'arc de la baie. Aussi plusieurs types de baies semblent-ils coexister, y compris au sein d'un même édifice comme à Saint-Georges de Montagne, sans que l'on doive systématiquement considérer que la formule du linteau soit plus ancienne que celle de la baie à claveaux. Le schéma qui consiste à déterminer une chronologie depuis l'emploi du linteau jusqu'à celui de la baie à double rouleau reposant sur des colonnettes aux chapiteaux sculptés, s'il a un sens, semble devoir être considéré avec précaution, du moins dans les édifices de modeste envergure qui perpétuent peut-être de manière plus manifeste certaines formes dont on peut poser la question de savoir s'il s'agit d'archaïsmes. Au chevet même de l'abbaye de la Sauve Majeure coexistent les baies à colonnettes et chapiteaux sculptés recevant les retombées des deux rouleaux et les baies au linteau monolithe échancré (Figure 90), en parement extérieur, qui tendent dans ce cas précis à créer une hiérarchie entre les grandes ouvertures, destinées à être vues, et les autres, plus petites, parfois insérées dans des endroits moins accessibles, où l'on a assez logiquement employé des formes plus simples et demandant moins de moyens. Aussi l'une des marques de ces mutations de l'architecture romane pourrait-elle apparaître à travers l'emploi de formules diverses, parfois de manière conjointe, lors d'expériences architecturales qui font notamment l'intérêt de ce corpus aux monuments très modestes.



Figure 83. Bordeaux, Saint-André. Baies à arcs clavés de la façade occidentale.



Figure 84. Bordeaux, Saint-André. Baie nord de la façade occidentale, détail.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 85. Bordeaux, Saint-André. Baie sud de la façade occidentale, détail.



Figure 86. Bordeaux, édifice situé au nord du chevet de Saint-Seurin ; vue du parement nord situé au premier étage d'un bâtiment récent.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



**Figure 87. Bordeaux, édifice proche de Saint-Seurin (Saint-Etienne ?),
baie ouest et fenêtre centrale du mur qui subsiste.**



**Figure 88. Bordeaux, édifice proche de Saint-Seurin, vestige de la baie est du mur.
détail d'un claveau aux probables faux joints.**



Figure 89. Langoiran, Saint-Pierre-ès-Liens. Flanc sud de la nef.



Figure 90. La Sauve, abbatale de la Sauve Majeure, chevet. Divers types de fenêtres, dont des baies au linteau monolithe échancré (en pointillé : même type que sur le détail).

2.7.6. Remarques sur les autres constituants de la baie : les jambages

Les jambages appartenant aux fenêtres du XI^e ou du début du XII^e siècle répertoriées dans les territoires bordelais et bazadais sont systématiquement réalisés en pierre de taille : aucun n'a été observé qui ait été maçonné avec un matériau du type de celui utilisé pour la construction du parement, comme on peut l'observer sur l'aire du « premier art roman » méridional⁵⁵². Ces blocs sont plus ou moins bien équarris : dans la plupart des cas, ces pierres ne sont taillées que de manière sommaire sur la face tournée vers la maçonnerie, sans que l'on ait cherché à leur donner une forme strictement rectangulaire. Le nombre d'assises varie dans une majorité de cas, de deux à quatre dans les édifices modestes⁵⁵³, généralement trois assises.

Une exception avait été repérée par Michelle Gaborit, concernant le type de bloc employé pour former les jambages d'une baie située dans le mur gouttereau sud de l'église des Esseintes⁵⁵⁴ (Figure 91), cette dernière : « conserve [...] une petite fenêtre, aujourd'hui obstruée, dont les jambages et la base sont simplement maçonnés et qui possède un cintre appareillé : il est formé par un petit arc en plein cintre ouvert dans un linteau rectangulaire. Cette ouverture est mixte, elle utilise à la fois la maçonnerie et la pierre d'appareil. » Cependant, on peut poser la question de savoir si les montants de cette baie, qui n'est pas nettement visible du fait de l'enduit, ne seraient pas plutôt constitués de deux blocs de pierre allongés et étroits, dont la largeur dépasse celle des extrémités du linteau rectangulaire (de forme assez approximative). Cela mériterait toutefois d'être vérifié à l'occasion d'une restauration, par exemple. Un quatrième bloc

⁵⁵² Eliane VERGNOLLE, « Le « premier art roman », de Josep Puig i Cadafalch à nos jours », *op. cit.*, p. 28-32.

⁵⁵³ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, *op. cit.*, p. 88. Parmi les églises où l'on peut observer des baies aux jambages formés de deux assises, on compte les exemples des églises de Cadaujac, Les Peintures, Loubens, Sauviac, Montagne (Saint-Georges), Saint-Léger-de-Vignague et Yvrac. A Frontenac (Notre-Dame), il existait une baie de même type dont l'ébrasement extérieur était mouluré et l'appui formé d'un morceau de sarcophage écaillé. Dessinée par Léo Drouyn, elle est peut-être encore présente sous l'épais enduit qui masque le haut du mur gouttereau méridional. Les ouvertures, bien moins nombreuses, des églises de Camps-sur-l'Isle, Le Puch (Sauveterre-de-Guyenne) et Saint-Genis-du-Bois comportent des baies à quatre jambages.

⁵⁵⁴ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 45. Voir fiche 61 (Vol. 3).

de pierre constituant un appui vient compléter l'ensemble, dont on peut se demander s'il n'est pas aussi échancré ou ébrasé vers l'extérieur puisque le mortier employé à l'obstruction de la baie semble s'y être coulé. Il n'a pas été possible de prendre des mesures à cette hauteur ; on peut cependant estimer que l'ouverture externe est de l'ordre de 0,75 m X 0,30 m, ce qui permet de ranger cette fenêtre de construction atypique au sein d'une catégorie au format courant dans le corpus des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, constitué de petites baies étroites (dont l'ouverture extérieure dépasse rarement 1 m de hauteur pour 0,30 m de largeur)⁵⁵⁵.



**Figure 91. Les Esseintes, Saint-Eutrope.
Baie du mur gouttereau sud.**

Des deux types principaux de jambages « hérités de l'architecture romaine » repérés par l'abbé Plat dans les monuments de Touraine, Anjou et Vendômois, seul le

⁵⁵⁵ A l'intérieur, cette baie est ébrasée mais un enduit couvrant empêche d'en observer la constitution.

second a été observé dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas⁵⁵⁶. Il s'agit de l'appareillage en harpe dont les boutisses sont renforcées. Deux exemples peuvent être observés sur la façade occidentale de la cathédrale Saint-André de Bordeaux⁵⁵⁷ (Figure 83), où certaines boutisses sont prolongées par l'adjonction d'un carreau. Comme le remarquait aussi l'auteur, une disposition dissymétrique a été choisie qui consiste à opposer sur chaque assise une boutisse d'un côté et un carreau de l'autre. De plus, c'est bien un jeu de symétrie qui a été créé entre les deux fenêtres de la façade : les piédroits des deux baies n'ayant pas été réalisés à l'identique, mais selon un axe de symétrie qui passe entre ces deux ouvertures, ce qui offre au regard un ensemble harmonieux. Dans le mur oriental du transept de l'église Sainte-Croix de Bordeaux⁵⁵⁸, les boutisses des jambages des baies à claveaux conservées semblent cette fois montrer l'adoption systématique des boutisses renforcées pour constituer les jambages, comme on peut clairement le distinguer sur la baie anciennement percée à l'extrémité orientale du transept, du côté sud. Les boutisses des jambages sont néanmoins assez peu souvent renforcées dans les édifices de plus petite dimension: signalons-les ainsi par exemple à Saint-Jean-Baptiste de Monprimblanc⁵⁵⁹, Saint-Pierre-de-Bat⁵⁶⁰, Saint-Genis-du-Bois⁵⁶¹ ou Saint-Sauveur⁵⁶².

Cette disposition qui oppose carreau et boutisse sur chacune des assises du jambage de la baie se rencontre souvent dans les ouvertures étroites des églises

⁵⁵⁶Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, op. cit., p. 85-86. « On distingue aisément deux types principaux très différents l'un de l'autre, mais tous deux inspirés des modèles romains qu'il est aisé de retrouver. Un de ces modèles présente des jambages appareillés à l'aide d'une quantité de carreaux allongés, disposés sans art et sans symétrie. [...] Un modèle de jambage, inspiré lui aussi de l'architecture romaine, paraît dans les édifices de la fin du Xe siècle et règne pendant tout l'onzième. [...] Dans toute encoignure appareillée en besace, suivant qu'on regarde une face ou l'autre de l'angle, la même pierre d'arête apparaît comme posée en carreau ou en boutisse. Or, à Jublains, comme dans les édifices carolingiens ou romans qui s'inspirent de ce type primitif, sur la face où elle se trouve posée en boutisse, chaque pierre d'angle est accompagnée d'un carreau assez court. [...] Il convient de noter que les assises de presque tous ces jambages à boutisse renforcée s'opposent symétriquement dans la même fenêtre ».

⁵⁵⁷ Notice 4 (Vol. 2).

⁵⁵⁸ Notice 5 (Vol. 2).

⁵⁵⁹ Notice 10 (Vol. 2).

⁵⁶⁰ Notice 16 (Vol. 2).

⁵⁶¹ Notice 15 (Vol. 2).

⁵⁶² Fiche 154 (Vol. 3).

modestes du corpus. A Saint-Christophe de Baron⁵⁶³ par exemple, les jambages de la baie, harpés, ne sont pas symétriques, mais constitués d'une boutisse faisant face à un carreau. Il ne s'agit cependant pas d'une originalité. Ce schéma se rencontre couramment dans d'autres édifices du XI^e siècle, comme par exemple, plus au nord, dans l'ancienne nef de l'église Saint-Philibert de Beauvoir-sur-Mer (Vendée).

Des exemples dérogent à cet usage, comme les fenêtres percées dans les murs de la nef de l'église d'Arbis⁵⁶⁴, dont la particularité a déjà été soulignée (Figure 82). La singularité des jambages tient dans la disposition cette fois symétrique des éléments qui les composent : les assises sont successivement constituées de carreaux et de boutisses, ces dernières étant parfois renforcées. La facture de ces fenêtres, dont les blocs de pierre sont bien équarris et les joints fins, ainsi que les dimensions conséquentes des ouvertures, contribuent –rappelons-le-, à envisager là une construction du début du XII^e siècle.

Quant à l'appui des baies, qu'elles soient pourvues d'un linteau monolithe échancré en demi-cercle ou de claveaux rayonnants, il est le plus souvent constitué d'un simple bloc de pierre, qui n'est que peu souvent chanfreiné ou échancré. Du reste, on n'a parfois pas jugé nécessaire de disposer un bloc au bas de la fenêtre, auquel cas les piédroits reposent-ils parfois directement sur une ligne d'assise de moellons comme c'est par exemple le cas au chevet de l'église de Loubens⁵⁶⁵ (Figure 71).

L'arrière-voussure est presque systématiquement formée de claveaux, généralement assez étroits. Il existe toutefois aussi des exceptions : dans l'absidiole

⁵⁶³ Notice 3 (Vol. 2).

⁵⁶⁴ Notice 2 (Vol. 2).

⁵⁶⁵ Notice 9 (Vol. 2).

septentrionale de l'église Saint-Georges de Montagne⁵⁶⁶, la petite fenêtre d'axe est aussi dotée d'un linteau monolithe.

Enfin, il faut souligner la particularité de baies observées dans l'église Saint-Martin de Mouliets⁵⁶⁷ (Mouliets-et-Villemartin) dans la partie occidentale du mur gouttereau nord (

Figure 92) et dans l'axe de l'abside de Saint-Romain-de-Vignague⁵⁶⁸ (Figure 93), qui sont entièrement taillées dans une pierre, ce qui en fait des baies en plein cintre, étroites, à l'image de la majorité des autres ouvertures du corpus, mais que l'on peut cette fois qualifier de monolithes⁵⁶⁹. Si on en rencontre des exemples relativement anciens comme dans l'art asturien. Il semble qu'il s'agisse là, de singularités décelables en cette période qui met en œuvre des expériences variées et nombreuses, lors des balbutiements de l'art roman. Peut-être sont-ce là aussi simplement les témoignages de la modestie de ces églises, où sont employées des techniques très modestes qui participent de leur relative pauvreté.

⁵⁶⁶ Notice 11 (Vol. 2).

⁵⁶⁷ Fiche 102 (Vol. 3).

⁵⁶⁸ Fiche 165 (Vol. 3).

⁵⁶⁹ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde, op. cit.*, p. 206.



Figure 92. Mouliets-et-Villemartin, Saint-Martin. Baie monolithe.

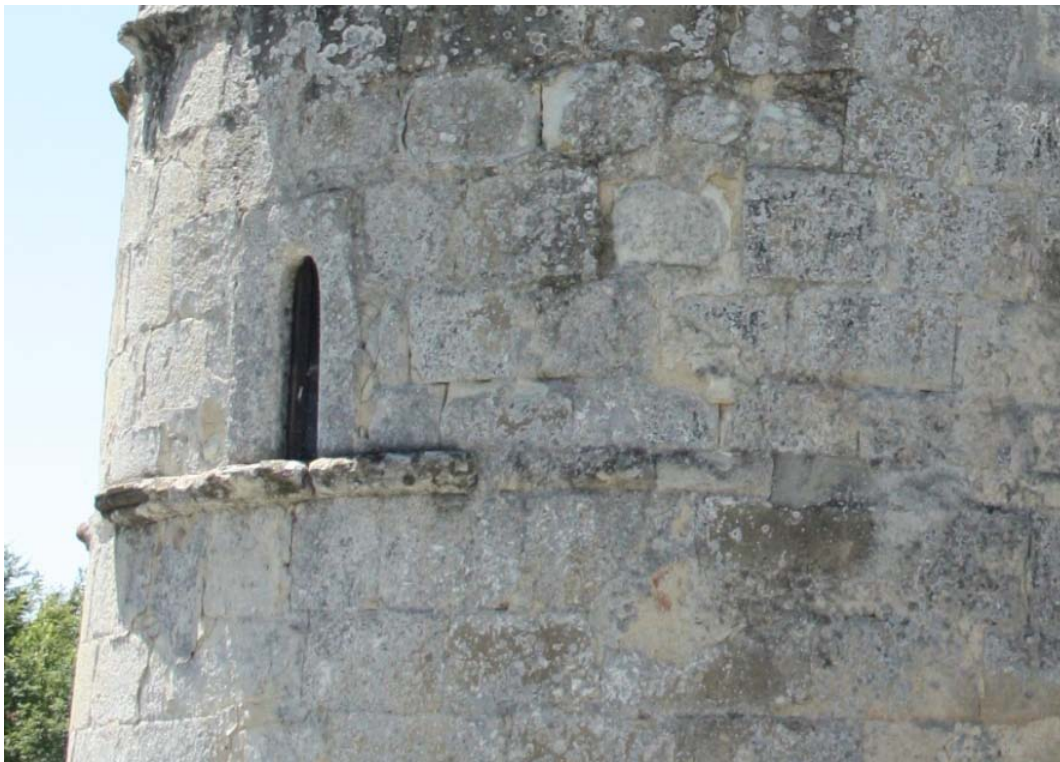


Figure 93. Saint-Romain de Vignague, Saint-Romain. Baie monolithe.

2.7.7. *Les oculi*

Les *oculi* observés dans les quelques églises mettant en œuvre ce type d'ouverture sont constitués de claveaux qui reprennent la forme déjà évoquée pour la réalisation des fenêtres en plein cintre. Ce sont des blocs allongés et étroits, cunéiformes ou s'apparentant presque parfois à des rectangles, comme dans l'arcature du chevet de l'église Saint-Christophe de Baron⁵⁷⁰. Dans la façade occidentale de la cathédrale Saint-André de Bordeaux⁵⁷¹, l'étude des percements, facilitée par les échafaudages installés lors de la restauration récente de cette partie de l'édifice a permis d'y prendre des mesures qui mettent en avant la similarité des éléments composant les baies en plein cintre et les *oculi* (Figure 83). Ils sont disposés de part et d'autre de l'élévation, aux extrémités nord et sud du mur, encadrés par des contreforts plats dont celui du sud paraît avoir été remanié. La forme étonnante de ces deux éléments en demi-lune, murés et dont on peut se demander s'ils ont été ouverts, laisse penser que leur construction n'a pas été achevée ou bien qu'ils ont été arasés.

Un autre exemple se tient aux deux tiers de la hauteur du mur occidental de l'église Saint-Georges-de-Montagne⁵⁷², au centre, situé au-dessus d'un contrefort plat qui ne se déploie donc pas jusqu'à l'extrémité supérieure du mur comme c'est le cas pour les éléments de raidissement qui l'encadrent. Cet *oculus* est formé de claveaux étroits dont la forme les apparente à ceux des baies qui s'ouvrent dans les murs gouttereaux de la nef ; une moulure chanfreinée les encercle. Un même *oculus* se tient dans la façade occidentale –également dépourvue d'entrée à l'époque romane- de l'église de Saint-Martin-de-Mazerat à Saint-Emilion. Ce dernier édifice, entièrement construit en pierre de taille mais perpétuant le souvenir de formes plus anciennes, semble ainsi appartenir aux premières constructions pleinement romanes, employant l'*opus quadratum*. A Saint-Georges-de-Montagne, l'exemple est d'autant plus intéressant que cet *oculus* se tient dans le mur ouest, dépourvu d'entrée, la « façade » de l'église pouvant être considérée comme étant le mur sud.

⁵⁷⁰ Notice 3 (Vol. 2).

⁵⁷¹ Notice 4 (Vol. 2).

⁵⁷² Notice 11 (Vol. 2).

Il va de soi que la vision de ces éléments est biaisée par l'aspect fragmentaire du corpus. L'étude des baies conservées montre néanmoins qu'il était d'usage de percer ces *oculi* de manière privilégiée dans des façades occidentales⁵⁷³. Il s'agit là d'une formule relativement courante, dont on peut citer l'exemple de Notre-Dame-de-la-Basse-Oeuvre de Beauvais où des *oculi* sont insérés dans une façade de petit appareil de remploi antique⁵⁷⁴. L'abbé Plat en repère plusieurs, depuis l'an mille jusqu'au XII^e siècle⁵⁷⁵. On peut d'ailleurs s'interroger sur la persistance de cette forme, notamment à l'époque gothique (Guîtres, Saint-Romain la Virvée, Uzeste, Saint-Palais en Gironde).

L'*oculus*, ouverture particulière, est placé en des endroits précis (notamment mis en exergue au sein des façades occidentales). C'est aussi le constat réalisé par Deborah Kahn, qui évoque le procédé des *oculi* placés dans les façades orientales des chevets plats des églises romanes du sud-est de l'Angleterre⁵⁷⁶.

2.7.8. Le cas particulier de la façade occidentale de l'église de Cornemps : une ouverture en forme de croix

La façade occidentale de l'église Notre-Dame de Cornemps⁵⁷⁷ (Petit-Palais et Cornemps, Figure 62) est singulièrement percée d'une assez grande baie, qui forme une croix grecque⁵⁷⁸. A l'intérieur, cette dernière s'ouvre sur une large niche en plein cintre dont l'arc est formé de claveaux du même type que ceux qui forment le portail ou l'arcature intérieure de la nef.

⁵⁷³ Quant à l'*oculus* qui se tient dans le chevet de l'église de Saint-Etienne-de-Lisse, il indique également que ce type de percement, était réservé à certaines parties de l'église (Fiche 134, Vol. 3)..

⁵⁷⁴ Eliane VERGNOLLE et COLLECTIF, *L'art roman en France*, op. cit., p. 74.

⁵⁷⁵ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, op. cit., p. 90. « Des *oculi* se rencontrent à la Couture du Mans, vers l'an mille ; à Saint-Mexme de Chinon, à Beaulieu-lès-Loches, à Autrèche, à Jouin-de-Marnes, à Cormery, à Veuves. La petite église Saint-Pierre-la-Motte, à Vendôme, construite vers 1070, n'est éclairée que par des *oculi*. La nef de Saint-Gilles de Montoire, qui remonte à la même époque, comporte des fenêtres en plein cintre alternant avec des *oculi*. On en voit aussi vers 1080 à l'étage du clocher de Saint-Julien de Tours, et, au commencement du XII^e siècle, au clocher de Romorantin. »

⁵⁷⁶ Deborah KAHN, « Le décor de l'*oculus* dans la façade romane anglaise », op. cit.

⁵⁷⁷ Notice 14 (Vol. 2).

⁵⁷⁸ Cf Tournus, chapelle Saint-Michel (baie romane ??)

Cette forme renvoie à des modèles bien connus des débuts de l'art roman du territoire méridional, telles que les façades occidentales de Saint-Pierre del Burgal⁵⁷⁹, Saint-Christophe de Tavertet (Catalogne), San Paragorio de Noli (Italie), en Suisse à Einigen⁵⁸⁰ (Berne) et Saint-Pierre de Clages⁵⁸¹ (Valais), Saint-Félix d'Embres (Languedoc-Roussillon), Saint-Anne du Bourguet (Var), mais aussi dans l'église de Saint-Lupicin⁵⁸² (Jura) sur le mur oriental de la nef, surmontant l'arc triomphal du chevet, où elle côtoie deux *oculi*, dans une composition identique à celle du mur oriental de la nef faisant le lien avec la voûte en cul-de-four du chevet de l'abbaye de Gellone. Si on peut aussi en observer sous d'autres formes dans l'Ouest, comme au sein de pignons décorés (croix sculptée en méplat de St-Maur-de-Glanfeuil⁵⁸³), elles font bien moins souvent l'objet d'un percement en Aquitaine. Ce type de baie cruciforme, plutôt caractéristique du « premier art roman méridional », tel qu'il avait été défini par Josep Puig i Cadafalch⁵⁸⁴, ne manque pas d'étonner en cette partie du diocèse de Bordeaux.

2.7.9. L'attachement à la formule du simple ébrasement

Le plus souvent, ces baies comportent un simple ébrasement⁵⁸⁵. Cette disposition renvoie à des modèles antérieurs⁵⁸⁶ et l'abbé Plat rappelle qu'il est « seul en usage à

⁵⁷⁹ Josep PUIG I CADAFAŁCH, *La géographie et les origines du premier art roman*, op. cit., p. 375.

⁵⁸⁰ *Ibid.*, p. 43, fig. 44.

⁵⁸¹ *Ibid.*, p. 120, fig. 134.

⁵⁸² Voir à ce sujet : Sébastien BULLY, Laurent FIOCCHI, Iva Morana ČAUSEVIC-BULLY et Aurélia BULLY, « Saint-Lupicin (Jura), étude de bâti de l'église Notre-Dame », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre / BUCEMA*, n° 11, 15 Août 2007.

⁵⁸³ Daniel PRIGENT, « Evolution de la construction médiévale en pierre en Anjou et Touraine », *Anjou, Medieval Art, Architecture and Archaeology*, XXVI, 2003, coll. « The British Archeological Association », p. 21.

⁵⁸⁴ Comme l'a récemment rappelé Eliane Vergnolle dans son article consacré au premier art roman de Josep Puig i Cadafalch : VERGNOLLE, E., « Le “premier art roman”, de Josep Puig i Cadafalch à nos jours », Besançon, Presses Univ. Franche-Comté, 2012, p. 28-32.

⁵⁸⁵ *Ibid.*, p. 204.

⁵⁸⁶ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, op. cit., p. 93. « L'ébrasement intérieur est [...] seul en usage à l'époque préromane. Les fenêtres, et particulièrement les fenêtres-meurtrières, présentent de larges ébrasements intérieurs et le tableau est réduit à sa plus simple expression, en sorte que la clôture, quand elle existe, affleure le nu de la paroi extérieure ».

l'époque préromane »⁵⁸⁷. Il subsiste selon l'auteur jusqu'au XII^e siècle en Touraine⁵⁸⁸. Dans le présent corpus, on peut même se demander s'il persiste encore plus tardivement (à Martres dans l'ensemble de l'église ou sur le chevet de Romagne, par exemple, dont les formes sont attribuables à la fin du XII^e ou au début du siècle suivant).

Du reste, on observe parfois un petit chanfrein⁵⁸⁹ -de l'ordre de quelques centimètres (il excède rarement 0,15 m de côté). C'est le cas à Saint-Laurent-du-Plan par exemple⁵⁹⁰, sur quatre baies haut placées dans les murs gouttereaux de la nef, dont le linteau monolithe est échancré. L'ébrasement intérieur est profond et un chanfrein élargit légèrement l'ouverture vers l'extérieur (environ 0,10 m d'épaisseur). L'abbé Plat fait en outre état de délardements réalisés *a posteriori* pour former un petit ébrasement extérieur, apportant plus de lumière à l'édifice⁵⁹¹. Il ajoute que « cette modification [...] pourrait induire en erreur sur l'âge des cintres un observateur non averti » : le sujet paraît délicat ; il est difficile en effet de reconnaître un ébrasement d'origine d'une reprise postérieure, d'autant que ces percements sont souvent haut placés. Quant aux fenêtres à double ébrasement, ces dernières sont rares et généralement considérées en Gironde comme étant des réalisations plus tardives⁵⁹².

Enfin, quelques fenêtres présentent un profil particulier : la baie s'ouvre de manière perpendiculaire au mur sur plusieurs centimètres, puis s'ébrase plus ou moins largement vers l'intérieur, comme on peut le voir dans l'axe du chevet de l'église de

⁵⁸⁷ *Ibid.*, p. 93.

⁵⁸⁸ *Ibid.*, p. 93. L'auteur explique ainsi : « l'absence d'ébrasement extérieur et de tableau persiste en Touraine pendant tout l'onzième siècle, comme on peut le voir à l'abside de Saint-Médard-la-Pile, témoin précieux, puisqu'il est parfaitement daté de 1091. On la retrouve encore au XII^e siècle et ce n'est qu'assez avant dans ce siècle, vers 1125 peut-être, que l'ébrasement extérieur apparaît. »

⁵⁸⁹ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, *op. cit.*, p. 93. L'abbé Plat considère que ce chanfrein fait sont apparition à la fin du XI^e siècle en Anjou, dans des édifices tels que Saint-Jean de Châteaudun ou de Saint-Fraimbault (Sarthe).

⁵⁹⁰ Fiche 144 (Vol. 3).

⁵⁹¹ *Ibid.*, p. 89.

⁵⁹² Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, *op. cit.*, p. 204. « Les baies à deux ébrasements opposés sensiblement égaux appartiennent aux périodes gothique ou moderne : dans nos pays, si l'on excepte les églises dues aux Ordres militaires, l'ébrasement extérieur des fenêtres romanes a pour but d'abattre une arête trop aiguë plutôt que d'introduire plus de lumière. Ce qui, du côté extérieur, est plus ordinaire que l'ébrasement, c'est un ressaut par lequel la baie s'élargit brusquement ; on peut dire que c'est le type préféré des architectes locaux ».

Cornemps⁵⁹³ (Petit-Palais-et-Cornemps). Jean-Auguste Brutails précise que cette technique a surtout été employée dans des édifices construits ou relancés en pierre de taille au cours du XII^e voire du début du XIII^e siècle comme à Doulezon, Saint-Vincent de Pertignas ou Sainte-Radegonde⁵⁹⁴.

2.7.10. Les relations entretenues entre la baie et le contrefort

Fenêtres chaînées avec les contreforts

Les baies chaînées avec un contrefort adjacent constituent d'autres particularités intéressantes. C'est par exemple le cas dans le mur sud de l'église de Saint-Léger-de-Vignague⁵⁹⁵ (Figure 38). Ce dernier, bien que partiellement démoli, comporte un contrefort accosté d'une baie à l'ouest. Ces deux éléments partagent le même chaînage, sur trois assises. Cependant, les blocs de pierre y sont dissymétriques (les modules n'étant pas de même hauteur) ; la pierre n'a pas résisté au temps de la même manière, ce qui pourrait témoigner en faveur d'une réalisation en deux temps. Selon Michelle Gaborit, le contrefort a été intégré au parement de petits moellons au moment de la construction du chevet en pierre de taille⁵⁹⁶. Cette disposition permet-elle d'économiser une partie du matériau et d'amoindrir l'affaiblissement du mur ?

A Saint-Germain d'Auros⁵⁹⁷, on constate aussi la présence de deux fenêtres disposées contre les contreforts en partie occidentale et orientale, de chaque côté de la

⁵⁹³ Notice 14 (Vol. 2).

⁵⁹⁴ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 204. Voir fiches 59, 159 (Vol. 3) et notice 17 (Vol. 2).

⁵⁹⁵ Fiche 164 (Vol. 3).

⁵⁹⁶ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », op. cit., p. 45-46. « Ceci explique la légère dissymétrie des jambages appareillés de notre baie : à l'est, les pierres ont été changées à ce moment là, leur aspect est d'ailleurs différent, mieux layé et plus régulier à son sommet. La fenêtre primitive comportait donc à son sommet une pierre rectangulaire formant linteau, creusée en demi-cercle en son centre, puis des jambages formés de deux pierres placées en carreau et boutisse, puis, sans doute, une ou deux pierres assez allongées à sa base (n.2 Dont la construction du contrefort aurait fait disparaître la partie orientale). »

⁵⁹⁷ Fiche 20 (Vol. 3).

nef (Figure 23). Certes, ces dernières témoignent de remaniements car elles ne sont pas chaînées avec le contrefort, où les pierres qui auraient pu se lier avec la baie ont disparu. On peut se demander si ces baies ne sont pas venues remplacer et agrandir des ouvertures plus anciennes. Cette église a en effet subi plusieurs remaniements, ayant été successivement transformée en grange puis en séchoir à tabac depuis sa vente comme bien national⁵⁹⁸.

Souvent interprétée comme étant une forme archaïque, on se doit de noter que cette technique a aussi été employée dans l'église du Haut-Langoiran⁵⁹⁹, ainsi que dans le chevet de l'église de Saint-Caprais-de-Bordeaux⁶⁰⁰, au sein d'édifices qui paraissent être attribuables au début du XII^e siècle, ou du moins au tournant des années 1100.

Enfin, le chevet plat de l'église de Cazaugitat⁶⁰¹ (Figure 74) témoigne d'un dispositif unique dans le corpus : un contrefort axial raidit le parement de moyen appareil. Deux baies sont inscrites à mi-hauteur qui partagent le chaînage de l'élément raidisseur, constituées seulement de trois assises de pierre : un linteau monolithe échancré en plein cintre en son milieu, deux blocs formant les piédroits et un appui. La mise en œuvre de l'appareil au sein du contrefort de même que la disposition des baies et leur forme semble s'apparenter aux constructions de cette période de mutations de la fin du XI^e siècle.

Fenêtres situées au-dessus du contrefort

Plusieurs églises repérées par Jean-Auguste Brutails sont pourvues d'un chevet où s'ouvre une baie axiale associée au contrefort au-dessus duquel elle est percée, cet élément de raidissement s'élevant généralement à mi-hauteur du mur. Quelques précisions doivent cependant être apportées puisqu'en l'église Saint-Christophe de

⁵⁹⁸ Je tiens à remercier ici M. de Peretti, propriétaire de l'église, de m'avoir permis l'étude de l'église qui a été rendue au culte (ce, à l'occasion de l'étude des églises du canton d'Auros, en seconde année de master d'histoire de l'art médiéval).

⁵⁹⁹ Fiche 83 (Vol. 3).

⁶⁰⁰ Fiche 131 (Vol. 3).

⁶⁰¹ Notice 8 (Vol. 2).

Baron⁶⁰² (Figure 214, Vol. 2), plusieurs fenêtres de ce type s'ouvrent dans le chevet, non seulement dans l'axe mais aussi au nord et au sud, à équidistance. De plus, de telles ouvertures sont percées dans les murs sud et ouest de l'église de Saint-Georges-de-Montagne⁶⁰³, où ils ne concernent toutefois pas le même type de percement (fenêtre en plein cintre, *oculus*), seuls exemples qui ne concernent pas un chevet dans le corpus (Figure 99).

Ce cas de figure se rencontre ainsi dans les églises de Monprimblanc⁶⁰⁴ et Saint-Martin-de-Montphélix⁶⁰⁵ (Pondaurat) (Figures 96), Mouliets⁶⁰⁶ (Mouliets-et-Villemartin, Figure 97), Saint-Laurent-du-Plan (Figure 95)⁶⁰⁷. Peut-être était-ce aussi le cas à Lados et Saint-Genis-du-Bois⁶⁰⁸, exemples qui soulèvent encore des interrogations concernant les dispositions initiales de l'axe de leur chevet (Figure 94 et Figure 98).

On constate dans plusieurs de ces exemples comme à Montagne (Figure 50) ou à Monprimblanc, que les fenêtres prolongent le chaînage du contrefort, comme pour économiser la pierre de moyen appareil et ainsi réaliser une combinaison pratique. Le pilastre est toutefois moins solide en étant situé non seulement en partie basse, mais aussi sous une ouverture. On peut raisonner de manière inverse en imaginant qu'il s'agit là d'un moyen de renforcer le mur qui serait plus frêle en étant seulement percé d'une baie, d'autant que ces ouvertures sont réalisées dans la seule partie voûtée de l'église.

L'étude de ce petit ensemble d'édifices, constitué par le dénominateur commun de la fenêtre axiale située au-dessus d'un contrefort amène à faire plusieurs remarques. (On a gardé à l'esprit que ces observations sont faites à partir d'un nombre restreint d'églises). Aussi, ont été pris en compte deux autres exemples répertoriés à l'échelle de

⁶⁰² Notice 3 (Vol. 2).

⁶⁰³ Notice 11 (Vol. 2).

⁶⁰⁴ Notice 10 (Vol. 2).

⁶⁰⁵ Fiche 115 (Vol. 3).

⁶⁰⁶ Fiche 102 (Vol. 3).

⁶⁰⁷ Fiche 144 (Vol. 3).

⁶⁰⁸ Fiche 80 (Vol. 3) et notice 15 (Vol. 2).

l'Aquitaine par Michelle Gaborit à Aurions-Idernes⁶⁰⁹ (Pyrénées-Atlantiques) et par Christian Gensbeitel à Coulgens⁶¹⁰ (Charentes), comme cela est indiqué dans le tableau ci-après. Par ailleurs, on a tenté de faire des recoupements avec d'autres paramètres (forme du chevet, appareil employé, nombre et emplacement des baies), afin d'essayer d'élargir le point de vue et en guise de pistes de travail, puisque l'une des méthodes employées dans la présente étude consiste à s'intéresser de près à des édifices qui paraissent représentatifs ou singuliers et à élargir la focale en essayant d'embrasser un panorama plus large.

Cela a simplement permis de constater que cette formule des fenêtres situées au-dessus d'un contrefort et comportant souvent à la place d'un appui le couronnement taluté du pilastre, concerne généralement des ouvertures uniques situées dans l'axe du chevet -ce qui est courant dans les édifices de cette époque au sein du corpus. Elles sont fréquemment percées dans des chevets hémicirculaires dont l'abside plus ou moins étirée témoigne de la dilatation de l'espace vers l'est qui instaure une travée qui n'est pas toujours bien structurée ou du moins guère individualisée par des articulations ou des supports, hormis dans le cas de Coulgens. A Saint-Laurent-du-Plan⁶¹¹ et Saint-Martin-de-Montphélix⁶¹² (Pondaurat), deux décrochements resserrent l'espace depuis la nef, jusqu'à atteindre l'abside formant une travée intermédiaire. Aussi peut-on considérer qu'il s'agit là d'expériences concernant les ouvertures, qui sont engagées pendant cette période qui voit un progressif effet de structuration de l'espace du chevet par l'intermédiaire de la travée droite, plus ou moins fondue au sein de ces volumes.

⁶⁰⁹ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 16 (III), 134 (I).

⁶¹⁰ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 305.

⁶¹¹ Fiche 144 (Vol. 3).

⁶¹² Fiche 115 (Vol. 3).

Eglise comportant une (des) baie(s) percée(s) au-dessus d'un contrefort (<u>chevet</u>) (ou dans une autre partie de l'église)	Type de chevet (ou dans une autre partie de l'église)	Type d'appareil du mur dans lequel se tient la baie	Nombre de baies concernées et forme de l'arc à l'extérieur
Baron Saint-Christophe	Hémicirculaire-chevet « allongé »	Petit appareil de tradition antique	3 dont une axiale- Arcs clavés
Monprimblanc Saint-Martin	Hémicirculaire-chevet « allongé »	Petit appareil de tradition antique	1 axiale- Linteau échancré
Mouliets-et-Villemartin Saint-Martin	Hémicirculaire-chevet « allongé »	Petit appareil de tradition antique	1 axiale- Linteau échancré
Pondaurat Saint-Martin-de-Montphélix	Hémicirculaire-décrochement travée/abside	Petit appareil de tradition antique	1 axiale- Linteau échancré
Saint-Genis-du-Bois Saint-Genès	Hémicirculaire-abside légèrement étirée vers l'ouest	Petit appareil de tradition antique	1 axiale- Linteau échancré
Saint-Laurent-du-Plan Saint-Laurent	Hémicirculaire-décrochement travée/abside	Perturbé, hétérogène, des blocs de petit appareil de tradition antique	1 axiale- Linteau échancré
Montagne-Saint-Georges	-NEF- mur sud (église au chevet hémicirculaire, « allongé ») -FACADE OUEST	-Petit appareil hétérogène, de dimensions supérieures au petit appareil de tradition antique -Idem.	-1 (latérale est)- Arc clavé -Oculus
Aquitaine-Hors corpus			
Aurions -Idernes (64) Saint-Pierre	Hémicirculaire	Appareil hétérogène(?)	1 axiale- Linteau échancré

Coulgens (16) Saint-Jean- Baptiste	Hémicirculaire- travée droite individualisée	« Parement de moellons »	1 axiale-1 latérale (contemporaine ?) Linteau échancré
---	--	-----------------------------	--



Figure 94. Lados, Saint-Martin. Chevet.



**Figure 95. Saint-Laurent-du-Plan, Saint-Laurent.
Chevet et sa baie axiale située au-dessus d'un contrefort.**



**Figures 96 et 97 bis. Chevets des églises Saint-Jean-Baptiste de Monprimblanc
et Saint-Martin-de-Montphélix (Pondaurat).**

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 97. Saint-Martin de Mouliets (Mouliets-et-Villemartin). Détail du chevet.



Figure 98. Saint-Genis-du-Bois, Saint-Genès. Chevet.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

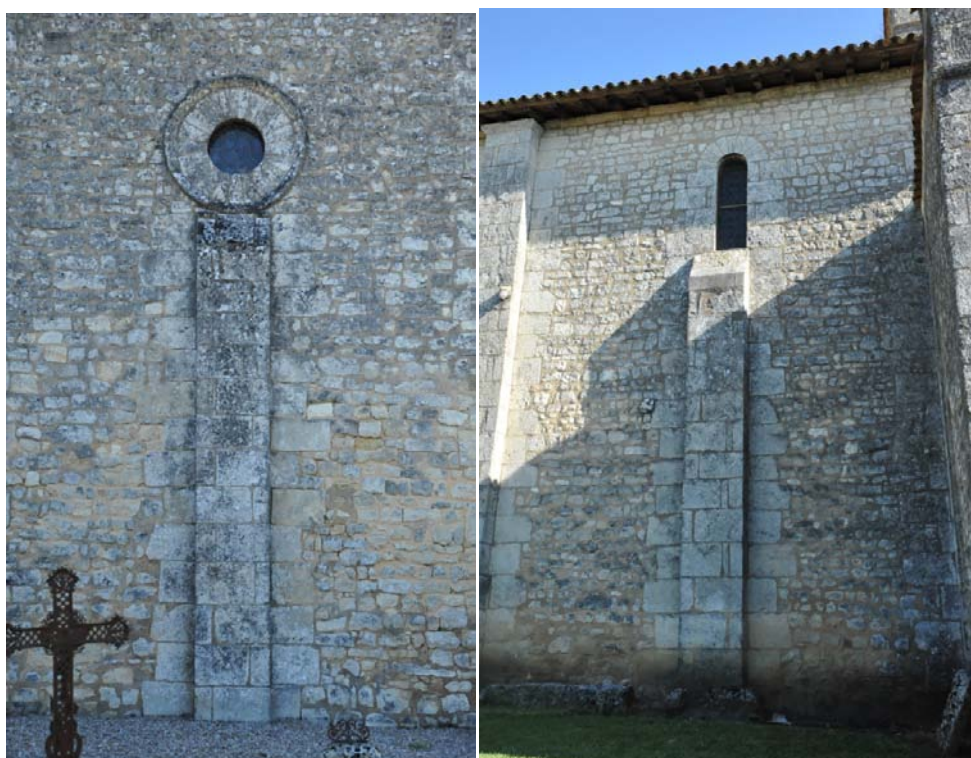


Figure 99. Montagne, Saint-Georges. Baies des murs ouest et sud.

Fenêtres percées dans les contreforts

Comme le rappelait Michelle Gaborit, les fenêtres ouvertes dans les contreforts se rencontrent dans l'axe de l'abside, dans les édifices construits en moellons. Plusieurs exemples ont été dénombrés dans le territoire étudié: il s'agit de baies percées dans le contrefort axial de l'abside de l'église d'Artigues-de-Bordeaux⁶¹³ et Cornemps⁶¹⁴ (Petit-Palais-et-Cornemps, Figure 101), Saint-Pierre-de-Mons⁶¹⁵ à Belin-Beliet (Landes girondines), Saint-Jean-Baptiste de Richet⁶¹⁶ à Pissos (Landes, Figure 103) ainsi que dans celui de l'absidiole nord de l'église de Cadaujac⁶¹⁷ (Figure 102). L'église de Cars présente l'originalité de comporter cinq contreforts raidissant son chevet, tous percés de

⁶¹³ Fiche 19 (Vol. 3).

⁶¹⁴ Notice 14 (Vol. 2).

⁶¹⁵ Fiche 28 (Vol. 3). Voir à ce sujet l'étude de Jacques Gardelles : Jacques GARDELLES, *L'église Saint-Pierre-de-Mons (Belin-Beliet)*, Centre de Recherches Léo Drouyn- Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), Villenave d'Ornon, 1991.

⁶¹⁶ Fiche 113 (Vol. 3).

⁶¹⁷ Fiche 42 (Vol. 3).

baies⁶¹⁸. Michelle Gaborit explique à ce propos que seul le contrefort d'axe existait à l'origine, auquel sont venus se joindre *a posteriori* les quatre éléments qui l'encadrent⁶¹⁹.

Parmi les édifices réalisés en pierre de taille, on rencontre toujours majoritairement les baies percées dans les contreforts axiaux des absides à Préchac (Figure 41), Saint-Trojan⁶²⁰ et Parsac (Figure 100); au Puch (Sauveterre-de-Guyenne) et à Saint-Martin⁶²¹ (Grignols), les baies sont légèrement chanfreinées à l'extérieur. Cependant, quelques-unes sont aussi placées dans les murs gouttereaux de la nef de l'église de Nérigeau, où le contrefort prend une forme peu courante, puisqu'il s'élargit en partie médiane, ou dans la façade occidentale de celle de Parsac⁶²², mais aussi dans un bras de transept à Saint-André de Pellegrue⁶²³. Ajoutons que cette particularité se retrouve aussi dans des édifices civils, tels que la tour du Roi de Saint-Emilion, au début du XIII^e siècle (voir tableau ci-après).

Ces fenêtres sont toutes formées d'un linteau monolithe échancré d'un demi-cercle, porté par des jambages en harpe à l'extérieur. Cependant, à Saint-Trojan⁶²⁴, la très petite baie qui s'ouvre dans le contrefort plat semble avoir été réalisée d'un seul tenant dans un bloc au sein duquel l'ouverture a été percée, ce qui constitue une solution originale, d'autant que la partie supérieure ne reprend pas la forme rectangulaire habituelle, mais est entièrement taillée en demi-cercle.

Ces baies sont relativement courantes en Aquitaine et au-delà dans une large partie ouest de la France : elles ont été inventoriées –outre en Gironde–, dans les Landes, le Lot-et-Garonne et le Gers⁶²⁵, on constate que cette solution a aussi été employée en

⁶¹⁸ Fiche 46 (Vol. 3).

⁶¹⁹ GABORIT, M., *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, op. cit., p. 48.

⁶²⁰ Fiche 158 (Vol. 3).

⁶²¹ Fiche 74 (Vol. 3).

⁶²² Fiche 101 (Vol. 3).

⁶²³ Fiche 109 (Vol. 3).

⁶²⁴ Fiche 158 (Vol. 3).

⁶²⁵ GABORIT, M., *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, op. cit., p. 48-49. L'auteur recense treize exemples réalisés dans un contrefort en *opus incertum* aux angles appareillés,

Haute-Garonne, en Ariège⁶²⁶, dans les Hautes et Basses-Pyrénées, ou encore en Dordogne. On en recense aussi sur le territoire charentais⁶²⁷, dans le Calvados, l'Orne, la Sarthe, mais aussi dans le Vaucluse où elle est associée à une bande lombarde, ou encore en Corse⁶²⁸. Paul Mesplé constate qu'il s'agit de baies de deux type : étroites, comme la majorité des baies observées en Gironde, mais aussi plus larges comme c'est par exemple le cas à Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps)⁶²⁹.

Concernant les raisons qui ont conduit à percer ainsi les contreforts, on peut évoquer plusieurs hypothèses. Selon Paul Mesplé : « c'est souvent dans des contreforts sans objet pratique que des fenêtres ont été établies ». L'auteur y voit « l'héritage d'un vieux mode de bâtir ». En revanche, Sylvie Ternet souligne leur utilité, ces baies ayant été ouvertes dans des supports qui raidissent la partie basse des clochers des édifices répertoriés dans le corpus que l'auteur a rassemblé, dans une « volonté d'effectuer une ouverture dans un mur sans affaiblir ce dernier ». Par ailleurs, Eugène Viollet-le-Duc évoquait les raisons d'économie qui ont parfois en effet peut-être conduit à réaliser un percement dans un contrefort, tout comme les baies ont aussi quelquefois été réalisées au-dessus d'un élément raidisseur en prolongeant son chaînage⁶³⁰. Nous rejoignons ici l'opinion de Pierre Dubourg-Noves qui explique : « la présence de fenêtres ouvertes dans un contrefort correspondait à une nécessité technique lorsque seuls les contreforts étaient appareillés dans un édifice en moellons. Très vite, on en tira un parti esthétique.

quelques autres dans des contreforts appareillés. On peut citer l'exemple de l'église de Peyrusse-Grande, dont la fenêtre axiale est décorée de motifs réalisés en méplat.

⁶²⁶ Par exemple à Saint-Sernin de Soueix, église datée par l'auteur du XII^e siècle, dans l'un des contreforts du chevet (JACQUET, A., *L'art roman en Ariège*, Sud Ouest., 1991, p. 55).

⁶²⁷ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 112.

⁶²⁸ MESPLÉ, P., « Les églises romanes du Sud-Ouest à fenêtres percées dans les contreforts », in *Bulletin Monumental*, (1958), n° 116, p. 163-165.

⁶²⁹ Notice 14 (Vol. 3).

⁶³⁰ « Alors, quelquefois, les fenêtres éclairant les intérieurs sont percées dans l'axe même des contreforts ; c'est un moyen d'éviter les fournitures de pierres qui devraient être faites pour former les jambages et archivoltede ces fenêtres, si elles étaient percées entre les contre-forts. Il est entendu que ces baies ouvertes au milieu des piles ne peuvent appartenir qu'à des édifices non voûtés et couverts par des lambris en charpente. Nous connaissons plusieurs exemples de cette disposition singulière, l'un dans l'église de Saint-Laurent près Falaise, l'autre dans celle de Montgaroult (Orne), un troisième à Écajeul près Mézidon ». (Eugène-Emmanuel VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, *op. cit.*, p. 287.

Ces fenêtres sont très abondantes dans les églises du XI^e siècle, mais le phénomène a donné lieu à des survivances au XII^e siècle⁶³¹ ».

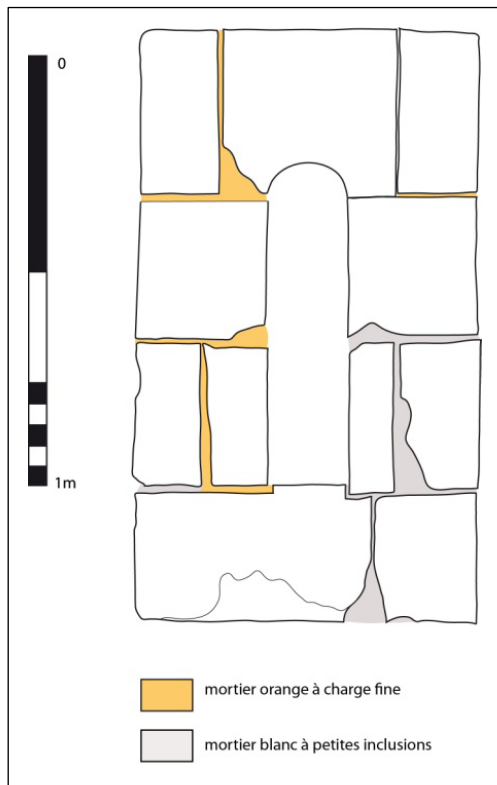


Figure 100. Montagne, Notre-Dame de Parsac. Baie percée dans le contrefort axial du chevet (relevé J. Hénin, M. Provost).

⁶³¹ Pierre DUBOURG-NOVES, *Guyenne romane, op. cit.*, p. 62.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

Ville- paroisse du corpus dont l'église en petit appareil comporte un (des) contrefort(s) percé(s) d'une baie	Type de chevet	Appareil du chevet- du contrefort	Nb de contreforts plats recevant une baie	Nombre de baies XI ^e - début XII ^e s. dans le chevet
Artigues-de-Bordeaux (33) Saint-Seurin	Hémicirculaire- chevet « allongé »	Petit appareil de tradition antique- contrefort très large en moyen appareil- baie XII ^e siècle	1	3
Cadaujac (33) Saint-Pierre	Absidiole sud, hémicycle «allongé »	Petit appareil « cassé au marteau»- contrefort en moyen appareil	1	2
Cars (33) Saint-Pierre	Hémicirculaire- Ressaut travée-abside	?- contrefort en moyen appareil	3	3
Cornemps (33) Sainte-Marie	Abside inscrite dans un chevet polygonal, chevet « allongé »	Appareil hétérogène médiéval- contrefort en moyen appareil	1	3
Pissos(40) Saint-Jean-Baptiste	Hémicirculaire- chevet « allongé »	Parements enduits- contreforts en moyen appareil	1	3
<u>Aquitaine</u> Hors corpus :				
Argagnon (64)⁶³² Saint-Pierre	Hémicirculaire- chevet « allongé »	« petit moellons, contrefort d'axe très plat et appareillé »	1	1
Athos (64)⁶³³ Saint-Pierre	Hémicirculaire- simple abside	?	1	1
Beaucaire (32)⁶³⁴	Hémicirculaire- chevet	« petit appareil de moellons assez	1	3

⁶³² Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 6 (III), 120 (I).

⁶³³ *Ibid.*, p. III p. 10.

⁶³⁴ *Ibid.*, p. 24 (III), 134 (I).

Saint-Loup	« allongé »	irrégulier, un large contrefort d'axe mince et bordé de carreaux et de boutisses de grandes dimensions »		
Betcave-Aguin (32)⁶³⁵ Saint-Pierre-de-Betcave	Hémicirculaire- chevet « allongé »	« appareil homogène, formé de petits moellons », « contrefort plat de très faible relief, aux angles appareillés, percé d'une fenêtre maintenant bouchée ».	1	3 à l'origine ?
Cachen (40)⁶³⁶ Saint-Martin	Hémicirculaire- chevet « allongé »	« Appareil de petites dimensions », « Contrefort bien appareillé et à ressauts »	1	1
Canenx-et-Réaux (40)⁶³⁷ Saint-Saturnin-de-Canenx	Hémicirculaire	« Abside [...] en petits moellons réguliers et renforcée par trois contreforts très minces », « le contrefort d'axe semble percé d'une fenêtre aujourd'hui murée », « le contrefort sud possède une fenêtre largement agrandie postérieurement ».	2	3?
Castets-en-Ossau (64)⁶³⁸ Sainte-Catherine	Abside inscrite dans un hexagone	<u>Large baie axiale ouverte dans un pilastre (authentique ? reprise d'une ancienne baie ?).</u> « Appareil de petites dimensions rythmé par des trous de boulins et de grandes arcatures aveugles en très faible relief ».	1	?
Castets (40)⁶³⁹ Saint-Barthélémy	Hémicirculaire- chevet « allongé »	« appareil de petits moellons réguliers », « contrefort plat de 1m de largeur ».	1	1

⁶³⁵ *Ibid.*, p. 27 (III), 147 (I). Paul MESPLE, « Les églises romanes du Sud-Ouest à fenêtres percées dans les contreforts », *Bulletin Monumental*, n° 116, 1958, p. 170.

⁶³⁶ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 46 (III), 179 (I).

⁶³⁷ *Ibid.*, p. 51 (III), 184 (I).

⁶³⁸ *Ibid.*, p. 58 (III), 194 (I).

⁶³⁹ *Ibid.*, p. 59 (III), 195 (I).

Escos (64) ⁶⁴⁰ Saint-Jean-Baptiste	Hémicirculaire- chevet « allongé »	Dans l'abside, « morceaux de sarcophage réemployés et un appareil de moellons irréguliers mêlés de galets couchés », « deux contreforts étroits interrompus à deux mètres du sol ; deux fenêtres s'ouvriraient dans ces contreforts, ou juste au-dessus. Leurs ébrasements intérieurs ont été utilisés comme niches après qu'elles aient été obstruées ».	2	3
Faget-Abbatial (32) ⁶⁴¹ Eglise de la Transfiguration	Hémicirculaire- Ressaut travée-abside	« moellons assez irréguliers alternant avec des assises d'appareil incliné », « contrefort plat d'axe, très développé en largeur »	1	1
Louslitges (32) ⁶⁴² Saint-Pierre	Hémicirculaire	« petits moellons assez réguliers », « les contreforts appareillés qui contrebutent l'abside sont du XII ^e siècle [...] ils ont été plaqués sur une abside plus ancienne ».	1	3
Manas Bastanous (32) ⁶⁴³ Saint-Barthélémy	Hémicirculaire- chevet « allongé »	« maçonnerie que l'abbé Cazauran décrivait comme « étant « en pierre de	3	3

⁶⁴⁰ *Ibid.*, p. 78 (III), 220 (I).

⁶⁴¹ *Ibid.*, p. 80 (III), 223 (I).

⁶⁴² *Ibid.*, p. 110 (III), 268 (I).

⁶⁴³ *Ibid.*, p. 117 (III), 276 (I). Paul MESPLE, « Les églises romanes du Sud-Ouest à fenêtres percées dans les contreforts », *op. cit.*, p. 172.

		grand appareil et en cailloux » »		
Miramont d'Astarac (32) ⁶⁴⁴ Saint-Michel	Hémicirculaire	« appareil de petits moellons »	1	3
Moncorneil Grazan (32) ⁶⁴⁵ Saint-Pierre	Hémicirculaire	« appareil de petits moellons disposés en lits », « large contrefort plat, aux angles appareillés percé d'une fenêtre agrandie postérieurement ».	1	1
Oeyreluy (40) ⁶⁴⁶ Saint-Pierre	Hémicirculaire- chevet « allongé »	« abside en hémicycle édifiée en moellons renforcée par trois contreforts plats appareillés percés de trois fenêtres allongées ».	3	3
Peyrusse-Grande (32) ⁶⁴⁷ Saint-Mamet	Abside inscrite dans un chevet plat	« petits moellons régulièrement disposés en lits », « pierre d'appareil, souvent de grande dimension, pour les pilastres du chevet »	3	3
Saint-Cricq (32) ⁶⁴⁸	Hémicirculaire- chevet	« appareil de petits moellons aux angles	1	3



⁶⁴⁴ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 121 (III), 282 (I). Paul MESPLE, « Les églises romanes du Sud-Ouest à fenêtres percées dans les contreforts », *op. cit.*, p. 167.

⁶⁴⁵ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 124 (III), 285-286 (I). Paul MESPLE, « Les églises romanes du Sud-Ouest à fenêtres percées dans les contreforts », *op. cit.*, p. 109.

⁶⁴⁶ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 140 (III), 315 (I).

⁶⁴⁷ *Ibid.*, p. 144 (III), 326-329 (I).

⁶⁴⁸ *Ibid.*, p. 164 (III), 351 (I).

Sainte-Radegonde	« allongé »	abattus », « les fenêtres du chevet ont été agrandies postérieurement »		
Saint-Martin (64)⁶⁴⁹ Saint-Martin	Hémicirculaire- chevet légèrement « allongé »	« petit appareil assez allongé et éclaté », « les trois contreforts plats sont en très grand appareil ».	1	3
Simacourbe (64)⁶⁵⁰ Saint-Pierre	Hémicirculaire- chevet « allongé »	« chevet en hémicycle, en petits moellons de grès noyés dans un mortier en alvéoles, sur lequel ont été plaqué des contreforts au profil évolué, ornés de billettes »	1	1
Villefranche d'Astarac (32)⁶⁵¹ Saint-Laurent	Hémicirculaire	Enduite.	1	1
Ville- paroisse des anciens diocèses de Bordeaux et Bazas dont l'église construite en pierre de taille comporte un (des) contrefort(s) percé(s) d'une baie				
				
-Grignols (33), Saint-Martin-de-Campot, axe du chevet				
				
-Le Puch (33), Saint-Christophe, axe du chevet				
-Parsac (33), axe du chevet et axe de la tour de clocher (ouest)				

⁶⁴⁹ *Ibid.*, p. 183 (III), 382 (I).

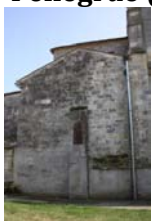
⁶⁵⁰ *Ibid.*, p. 211 (III), 425 (I).

⁶⁵¹ *Ibid.*, p. 222 (III), 442 (I). Paul MESPLE, « Les églises romanes du Sud-Ouest à fenêtres percées dans les contreforts », *op. cit.*, p. 171.

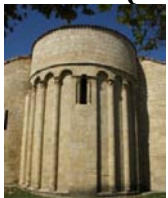
II-Les élévations



-Pellegrue (33), Saint- André, bras de transept



-Préchac (33), Saint-Pierre-ès-Liens , axe du chevet



-Saint-Trojan (33), Saint-Trojan, axe du chevet



Edifice civil:Saint-EmilionTour du Roi (XIII^e siècle)



Figure 101. Artigues de Bordeaux et Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps).



Figure 102. Cadaujac, Saint-Pierre. Absidiole nord et détail du contrefort axial.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 103. Pissos, Saint-Jean-Baptiste-de-Richet. Chevet.

2.7.11. Une constante : l'étroitesse des ouvertures

Le linteau monolithe échancré ne se prêtant pas volontiers à des pièces de grande envergure, on peut imaginer que ce procédé a induit une forme d'ouvertures peu développée. Cependant, on l'a vu, nombre de baies à l'arc doté de claveaux conservent cette caractéristique, qui semble être devenue la norme. Alain Valais, dans l'étude comparative qu'il a réalisée au Nord de l'Anjou, constate la même exiguïté des fenêtres, dont les largeurs varient de 0,14 m à 0,25 m⁶⁵². Lorsque ces baies s'ornent de plusieurs rouleaux et parfois de colonnettes, on constate la plupart du temps que ces éléments donnent l'illusion de plus grandes fenêtres, grâce à des arcs d'envergure plus importante, mais le percement en lui-même subsiste de petite dimension. Il ne s'agit

⁶⁵²Alain VALAIS, « Les premiers édifices romans du Nord de l'Anjou: techniques de construction et éléments de chronologie », *op. cit.*, p. 62. « Ces baies sont de faible largeur. Elles mesurent de 0,14m à Azé, Varennes-Bourreau, Thorigné, Pruillé à 0,25m de largeur à Saint-Sauveur de Flée. Les hauteurs sont variables. Les plus petites ne dépassent pas 0,55m comme à Azé ou Pruillé. Les plus élancées comme à Molière (Mayenne) ou à Cuon (Maine-et-Loire) peuvent atteindre 1,3m et même 2,0m pour les deux exemplaires de la tour de Bazouges (Mayenne).

donc pas d'une contrainte technique, mais bien d'un choix. Ces baies comportent le plus souvent un large ébrasement qui permet tout de même à la lumière de pénétrer plus abondamment et de mieux diffuser ses rayons au sein de l'édifice. En outre, on l'a vu, leur position haut placée au sein des murs et l'appui chanfreiné, à l'angle parfois aigu, contribue à éclairer ces églises. Par ailleurs, si ces fenêtres sont la caractéristique de petits édifices, il faut souligner que les baies ouvertes dans la cathédrale Saint-André de Bordeaux⁶⁵³ conservent de petites proportions (Figure 84, Figure 85 et Figure 83).

Les motifs d'origine liturgiques sont aussi probablement à prendre en compte, dans des églises qui devaient être fort sombres, lorsque la porte d'entrée était fermée et où un dispositif d'éclairage était peut-être nécessaire. Lorsque cette dernière reste ouverte, l'éclairage est souvent suffisant. Quant à l'abbé Plat, ce dernier évoque des raisons liées à la protection de l'église : « il semble que ces fenêtres d'églises construites à l'une des époques les plus troublées de l'ère féodale, aient été ainsi réduites de dimension dans un but défensif »⁶⁵⁴. « C'est surtout vers la fin de l'onzième siècle et dans le premier quart du XII^e qu'on rencontre très souvent, dans des édifices qui n'ont jamais porté de voûtes, des fenêtres si étroites qu'on peut les comparer à de véritables meurtrières ».

L'abbé Plat considère qu'il s'agit là d'une forme que l'on rencontre principalement à la fin du XI^e et pendant le premier quart du XII^e siècle⁶⁵⁵. C'est aussi une caractéristique qui avait été remarquée par Eugène Viollet-le-Duc⁶⁵⁶.

⁶⁵³ Notice 4 (Vol. 2).

⁶⁵⁴ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, op. cit., p. 91.

⁶⁵⁵ *Ibid.*, p. 91-92. « C'est surtout vers la fin de l'onzième siècle et dans 1^{er} quart XII^e qu'on rencontre très souvent, dans les édifices qui n'ont jamais porté de voûtes, des fenêtres si étroites qu'on peut les comparer à de véritables meurtrières. [...] Il semble que ces fenêtres d'églises construites à l'une des époques les plus troublées de l'ère féodale aient été ainsi réduites de dimensions dans un but de défense. [...] La plupart de ces fenêtres étroites portaient au lieu de cintre appareillé, un linteau échancré en plein cintre. ».

⁶⁵⁶ Eugène-Emmanuel VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, op. cit., p. 368. « Suivant les provinces, les fenêtres présentent pendant la période romane, et jusque vers le milieu du XIII^e siècle, des dissemblances frappantes. Grandes relativement dans le Nord, elles sont de plus en plus étroites lorsqu'on se rapproche du Midi ; et cependant il est à cette règle générale quelques exceptions : ainsi les fenêtres des édifices religieux de l'Auvergne, de la Saintonge, du Périgord, et d'une partie du Languedoc, sont pendant les XI^e et XII^e siècles aussi grandes que les fenêtres

2.7.12. La clôture des baies

L'abbé Plat expliquait : « les fenêtres, et particulièrement les fenêtres-meurtrières, présentent de larges ébrasements intérieur et le tableau est réduit à sa plus simple expression, en sorte que la clôture, quand elle existe, affleure le nu de la paroi extérieure »⁶⁵⁷ et Jean-Auguste Brutails d'ajouter : « rien n'était plus fréquent que ces fenêtres non vitrées, si l'on en juge par les procès-verbaux de visites pastorales ». C'est le constat fait par ces auteurs, au vu de l'étroitesse des baies. Peut-on envisager qu'il ait existé un dispositif permettant de recevoir un quelconque vitrage ou une fermeture ? Ces fenêtres sont si étroites qu'elles laissent difficilement passer la lumière : ces édifices sont relativement sombres. Plusieurs baies comportent néanmoins une feuillure, dont il est difficile de savoir s'il s'agit d'un état original. Le même auteur explique que ces fenêtres ont dû être fermées grâce à des volets de bois qui pouvaient être installés et maintenus depuis l'extérieur⁶⁵⁸.

Un exemple de *claustra* subsiste dans le clocher de Gironde-sur-Dropt, qui a été remployé : cet élément incomplet semble plutôt faire office d'élément de décoration sur la face occidentale de la tour⁶⁵⁹. Il s'agit d'un élément de pierre très ajouré, constitué de cercles et demi-cercles entremêlés, formant comme autant de rosaces. Cette claire-voie en pierre ressemble à celle conservée à Fenioux⁶⁶⁰ (Deux-Sèvres) où il s'agit, à notre connaissance, du seul élément de ce type en Gironde. Jean-Auguste Brutails fit la mention d'une transenne conservée à Saint-Georges-de-Montagne⁶⁶¹, au début du XX^e siècle, dont il prit d'ailleurs un cliché (Figure 373, Vol. 2) : « deux fragments de clôture en pierre ajourée vaguaient, il y a quelques années, dans l'église de Saint-Georges-de-Montagne, d'où ils ont disparu »⁶⁶². Toutefois, il s'agit de cas de figure isolés et qui plus est, qui ne sont plus en place. On peut les mettre en relation avec les exemples eux-aussi

de l'Île-de-France et de la Normandie, tandis que sur les bords de la Saône et du Rhône elles sont fort petites. »

⁶⁵⁷ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, op. cit., p. 93.

⁶⁵⁸ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 207.

⁶⁵⁹ Hervé GAILLARD et Christian GENSBEITEL, *Gironde-sur-Dropt (33). Église Notre-Dame. Rapport de sondages*, op. cit.

⁶⁶⁰ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », op. cit., p. 392- 393.

⁶⁶¹ Notice 11 (Vol. 2).

⁶⁶² Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 207.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

peu nombreux de la *claustra* de l'église Saint-Martin du Petit-Niort ou des panneaux ajourés de l'église de Fenioux⁶⁶³.

Force est de constater que le présent corpus comporte un ensemble de fenêtres où ne sont souvent percés que des baies dont la forme les apparente à des meurtrières, qui ne procurent qu'un éclairage moyen, voire très faible lorsque les conditions climatiques sont défavorables⁶⁶⁴. On peut donc poser la question de savoir si elles étaient closes, puisqu'elles sont souvent placées hors de portée.

2.7.13. Construction de la baie.

Plusieurs édifices dont les parements sont mis à nu, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur permettent d'observer la manière dont les fenêtres ont été construites. C'est notamment le cas dans l'ancienne nef ruinée de l'église de Saint-Léger-de-Vignague⁶⁶⁵ (Figure 104), où la baie jouxte un contrefort et partage une partie de son chaînage. Le parement extérieur de l'ouverture est constitué d'un linteau monolithe dont la forme est presque carrée, doté d'une petite échancrure en demi-cercle d'une dizaine de centimètres de largeur, qui repose de chaque côté sur trois pierres de taille dissymétriques (les modules des blocs de pierre ne sont en effet pas de même hauteur). Le bloc de pierre de taille plus allongé et étroit qui compose l'assise inférieure, à l'ouest, fait ici office d'appui. On constate depuis la partie interne de l'ancien vaisseau que le linteau externe constituant le parement est précédé d'un premier linteau de même type, c'est-à-dire échancré en sa partie supérieure, mais cette fois à partir d'un diamètre plus important, la baie étant assez largement ébrasée vers l'intérieur. L'arc de la baie est complété sur le parement intérieur de longs claveaux d'une quarantaine de centimètres de profondeur, de forme irrégulière et plus larges que hauts. Ces derniers reposent de

⁶⁶³ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XIe siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XIIe siècle », *op. cit.*, p. 113-114.

⁶⁶⁴ Plusieurs comptes-rendus de visites épiscopales font ainsi état de la petitesse des fenêtres, qu'il importe d'élargir. AD Gironde.

⁶⁶⁵ Fiche 164 (Vol. 3).

chaque côté sur de petits blocs de réglage. Quelques moellons ont été disposés entre le linteau intermédiaire et l'un des claveaux dont la longueur n'était pas suffisante pour faire se rejoindre ces deux éléments. Cet arc clavé qui constitue l'arrière-voussure repose sur plusieurs blocs de pierre de taille formant carreaux et boutisses, eux-aussi dissymétriques : on constate que les assises du piédroit oriental sont de même hauteur que celles du chaînage du contrefort, tandis que celles du jambage occidental ne correspondent pas à celles qui sont mise en œuvre à l'extérieur. Entre ces deux parements de pierre de taille qui constituent les piédroits de la baie, des moellons sont rangés en lits de manière très soignée. Les murs ruinés de la partie ouest de l'ancienne nef sont construits de la même manière, ce qui témoigne d'un ensemble assez homogène, bien qu'ils aient été en partie remontés. Enfin, plusieurs pierres plates ont été maçonnées pour former un glacis. Ainsi, on peut souligner le caractère assez empirique de cette baie : la nécessité d'ajouter trois assises de réglage pour faire se rejoindre les claveaux et les jambages de la baie sur la face interne, les dimensions aléatoires des modules et notamment des claveaux.

Selon Michelle Gaborit : « cette baie est exemplaire. Elle nous montre clairement que les ouvertures dans le mur de moellons, tout en faisant appel à la pierre d'appareil, nécessitent un coffrage. ». Cependant, on peut tout à fait imaginer ici que cette baie a été construite en même temps que le mur qui l'encadre, sans avoir obligatoirement fait appel à la technique du coffrage, car l'ensemble du mur, et non plus seulement le parement, met en œuvre des rangées de moellons disposées d'une manière très serrée et compacte, qui nécessite ici moins de mortier que dans les murs où la partie centrale est formée de blocage et où les blocs de pierre sont bien plus distants les uns des autres, à l'image de certaines constructions gallo-romaines (par exemple à Loupiac) ou bien aussi à Sainte-Marie de Bordeaux (Figure 142). Cet exemple est le seul de ce type qui a été observé dans le corpus, les quelques autres édifices ruinés employant la technique du blocage, comme Sainte-Marie de Cornemps (petit-Palais-et-Cornemps)⁶⁶⁶.

⁶⁶⁶ Notice 14 (Vol. 2).



Figure 104. Saint-Léger-de-Vignague, Saint-Léger. Fenêtre sud de la nef ruinée.

2.8. Les éléments du décor monumental

2.8.1. *Éléments de modénature et note sur la sculpture*

Comme le rappela Pierre Dubourg-Novès à propos de l'église Sainte-Marie de Cornemps⁶⁶⁷ (Petit-Palais-et-Cornemps), l'architecture qui se fait jour au moment des mutations qui conduisirent à l'émergence des formes romanes dans leur pleine maturité donne la primauté à l'architecture, tandis que les éléments de modénature et de décor – dont il ne subsiste plus que des exemples moulurés et sculptés – sont parcimonieusement répartis au sein de l'édifice⁶⁶⁸.

En ce qui concerne les corniches et les terminaisons supérieures des murs, il ne subsiste que peu d'exemples qui puissent nous renseigner : quelques fragments d'une corniche chanfreinée à l'est de la nef de Saint-Genis-du-Bois⁶⁶⁹, ou la corniche qui couronne cette fois l'ensemble des murs de l'église Saint-Georges-de-Montagne⁶⁷⁰, dont l'état de conservation est particulièrement bon. Toutefois, dans la plupart des cas, on ignore comment se terminaient ces murs, qui étaient d'ailleurs peut-être dépourvus de terminaison sommitale, pour les plus modestes d'entre eux⁶⁷¹.

Les chevets ont parfois fait l'objet de surhaussements pour être voûtés, comme c'est probablement le cas à Saint-Christophe de Baron⁶⁷², ou bien lors des guerres de Religion (Saint-Pierre-de-Bat⁶⁷³). Quant aux corniches dont les retombées sont portées par des modillons sculptés, alternant parfois avec des métopes (voir ci-après), ces dernières paraissent être relativement tardives, bien qu'elles prennent part des constructions de petit appareil, dans un certain nombre de cas, comme au chevet de l'église précédemment citée de Sainte-Marie de Cornemps⁶⁷⁴ (Petit-Palais-et-Cornemps). Pierre Dubourg-Novès considère à ce propos que : « la corniche intacte est

⁶⁶⁷ Notice 14 (Vol. 2).

⁶⁶⁸ Pierre DUBOURG-NOVÈS, *Guyenne romane*, *op. cit.*, p. 59.

⁶⁶⁹ Notice 15 (Vol. 2).

⁶⁷⁰ Notice 11 (Vol. 2).

⁶⁷¹ C'est le constat aussi fait par Christian Gensbeitel, en Angoumois et en Saintonge. (Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 101 - 102.)

⁶⁷²⁶⁷² Notice 3 (Vol. 2).

⁶⁷³ Notice 16 (Vol. 2).

⁶⁷⁴ Notice 14 (Vol. 2).

soutenue par des modillons qui accusent ce style schématique, *cubiste*, que j'ai déjà signalé, et que le XI^e siècle semble avoir particulièrement apprécié dans cette contrée ; animaux, figures humaines, volumes géométriques y alternent avec une puissance d'expression toute *primitive*, ou du moins en jugeons-nous ainsi, à tort ou à raison ».

Claude Andrault-Schmitt rappela récemment : « on ne saurait oublier que l'âge roman se caractérise avant tout par le développement du décor monumental, celui qui est attaché aux parois ou supports, et dont le chapiteau est l'archétype : sa corbeille souligne les points de jonction structuraux entre des éléments porteurs, et cette situation est exaltée par les motifs décoratifs, peints ou sculptés, dont la variété et le pittoresque n'ont pas d'équivalent⁶⁷⁵ ». Si la sculpture se répartit avec parcimonie dans les chevets ou sur les façades occidentales des églises -comme on l'a vu à travers l'étude plus détaillée de quelques édifices-clé, quelques exemples permettent toutefois d'éclairer la question de ces débuts de la sculpture romane en Bordelais et Bazadais, ainsi que le montra notamment Jean Cabanot⁶⁷⁶, à travers le groupe constitué par les églises du Nizan⁶⁷⁷ (Figures 299 à 310, Vol. 2) et de La Libarde⁶⁷⁸, de Villenave d'Ornon⁶⁷⁹, d'un édifice disparu dont les chapiteaux sont conservés au Musée d'Aquitaine (Bordeaux), ainsi que des ensembles charentais de Consac et Thaims. Ces derniers mettent en œuvre des formes modestes, à travers une sculpture en méplat aux motifs variés et parfois grossièrement ébauchés (Le Nizan). On y retrouve les éléments du répertoire décoratif qui relève des formes de la tradition (formes géométriques, feuillages stylisés et figure humaine sous forme de protomes, animaux disproportionnés). Cette question mériterait toutefois d'être approfondie.

⁶⁷⁵ Claude ANDRAULT-SCHMITT, « L'architecture romane dans notre région », *op. cit.*, p. 107.

⁶⁷⁶ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, *op. cit.*, p. 36-68.

⁶⁷⁷ Notice 13 (Vol. 2).

⁶⁷⁸ Fiche 39 (Vol. 3).

⁶⁷⁹ Fiche 175 (Vol. 3).

2.8.3. Les métopes

Parmi les éléments attribuables aux édifices témoignant de la période de mutation analysée, nous souhaiterions mettre en évidence les métopes, peu fréquentes sur le territoire étudié, qui peuvent être observées sur les corniches des chevets ou façades de plusieurs édifices girondins localisés à l'est. On les rencontre notamment au chevet de l'église de Cornemps⁶⁸⁰ (Petit-Palais-et-Cornemps), où les modillons alternent avec des blocs percés d'orifices circulaires d'une quinzaine de centimètres de diamètre (un ou deux selon les pierres, disposés côté à côté), autour desquels ont été gravés des cercles, dont le nombre varie là encore du simple au double (Figure 105). Ces mêmes motifs prennent place dans des édifices situés à toute proximité comme au clocher de Saint-Georges de Montagne⁶⁸¹ (où on ne les trouve pas uniquement sous la corniche, ornant les métopes, mais aussi sur les chaînages d'angle de la tour du clocher et sur le pignon surmontant l'arc triomphal de l'abside), ou Parsac (à Montagne également, également positionnés sur le mur pignon qui couronne l'arc triomphal, Figure 106). En dehors du territoire qui concerne cette étude, ces métopes perforées peuvent-être observées en Dordogne, à Bourg-de-Bost, Lorme ou Saint-Marcory⁶⁸² et Jean-Auguste Brutails signalait celle de Saint-Front de Périgueux⁶⁸³, ainsi que dans le Lot, à Saint-Martin le Redon, Montcabrier ou Pomarède -entre autres. Le Lot-et-Garonne en possède un certain nombre d'exemples, en particulier dans le bassin de la Lémance⁶⁸⁴ (Lot-et-Garonne), dont il faut rappeler que la région du nord-est du diocèse de Bazas -où se situent les exemples répertoriés- est assez proche. En ce qui nous concerne, Saint-Front-sur-Lémance présente plusieurs similitudes avec l'église de Cornemps, comme la

⁶⁸⁰ Notice 14 (Vol. 2).

⁶⁸¹ Notice 11 (Vol. 2).

⁶⁸² Il faut faire référence également à ce sujet, à Saint-Front-de-Périgueux.

⁶⁸³ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 47-48. (Cf gravure de Félix de Verneilh, *L'architecture byzantine en France*, pl. VII.)

⁶⁸⁴ Pierre DUBOURG-NOVES, *Guyenne romane*, op. cit., p. 146. L'auteur explique que c'est là une caractéristique des églises de la Lémance, bassin qui s'étend de Monsempron à la limite sud du Périgord. L'auteur ajoute que cette caractéristique se perpétue au XII^e siècle dans le diocèse d'Agen. (Voir aussi Saint-Front-sur Lémance, Notre-Dame-de- Milhac, Saint-Martin de Cuzorn, Saint-Hippolite de Fumel, Saint-Thomas d'Hauteville-la-Tour, Saint-Gilles de Cazideroque, Sainte-Foy de Blaymont ou encore Sainte-Marie-Madeleine de Touzac (46), pour ne citer que ces exemples). Ces métopes percées font l'objet d'une étude exhaustive par Yannick Zaballos.

disposition de ces motifs sous la corniche du chevet, entre les modillons, ce qui en fait là aussi un motif reproduit sur des métopes (Figure 107). Citons aussi les églises de Blanquefort-sur-Briolance (Figure 108), Saint-Sulpice de Villeneuve-sur-Lot, Cazideroque (Figure 109), Fumel, Cuzorn (Figure 110), qui emploient toutes la pierre de taille, dont certaines sont clairement plus récentes, comme celle de Monsempron-Libos⁶⁸⁵. Peut-on rapprocher ces cercles évidés, des pierres percées couronnant le haut des absides dans lesquelles on inséra des céramiques vernissées, comme à San Paragorio de Noli (Gênes) ou Santa Maria in Selva (Tessin) ? Ces ornements se retrouvent généralement en partie haute du chevet, bien qu'elles ne se tiennent généralement pas au sein de corniches, et « abondent extraordinairement [...] dans les églises du nord et du centre de l'Italie »⁶⁸⁶. Des métopes, cette fois sculptées, à l'image de celles du portail en avant-corps de Saint-Georges de Montagne couronnent le chevet de Saint-Pierre de Loupiac⁶⁸⁷, où des elles alternent avec des modillons. L'authenticité de certaines d'entre elles serait toutefois à vérifier.

Notons que les métopes prennent leur plein épanouissement en Saintonge au tournant du XII^e siècle, comme par exemple à Bougneau⁶⁸⁸. Elles se rencontrent moins fréquemment dans le Bordelais et le Bazadais (au XII^e siècle, on rencontre un autre type de décor, formé d'un cercle dont certains quartiers sont évidés, formant des croix au chevet de l'église de Saint-Macaire, sur le haut de la face ouest de la tour-porche de Saint-Seurin de Bordeaux⁶⁸⁹ (Figure 111), ou encore couronnant le chevet de celle de Mongauzy (Figure 112)—où il ne s'agit plus de métopes mais d'un décor rythmant probablement le haut de l'ancien mur). On observe ainsi, contrairement à des territoires comme celui de la Saintonge ou bien encore de l'Auvergne ou du Languedoc, qu'un petit nombre d'églises seulement possède des métopes, qui constituent des exemples relativement isolés.

⁶⁸⁵ Quelques autres églises témoignent de dispositions similaires mais sans témoigner d'un tel regroupement, dans le Lot (Saint-Martin-le-Redon, Moncabrier, Pomarède) ou en Dordogne (Lorme, Saint-Marcory).

⁶⁸⁶ Josep PUIG I CADAVALCH, *La géographie et les origines du premier art roman*, *op. cit.*, p. 393.

⁶⁸⁷ Fiche 89 (Vol. 3).

⁶⁸⁸ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 103-104.

⁶⁸⁹ Notice 6 (Vol. 2).



Figure 105. Petit-Palais-et-Cornemps, Notre-Dame. Détail des métopes et modillons du chevet.



Figure 106. Parsac, Notre-Dame. Mur oriental de la nef. Métopes (en remploi ?).



Figure 107. Saint-Front-sur-Lémance (47). Métopes perforées du chevet.
A noter, le contrefort percé d'une baie, comme on l'observe aussi dans l'axe du chevet de l'église Notre-Dame de Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps, 33).



Figure 108. Blanquefort-sur-Briolance (47). Détail des métopes du chevet.



Figure 109. Cazideroque (47). Métopes comblées de la travée droite du chevet.



Figure 110. Cuzorn (47). Corniches du chevet ornées de métopes alternant avec des modillons. On peut clairement y observer sur place que ces dernières sont perforées sur toute l'épaisseur du bloc.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 111. Bordeaux, Saint-Seurin. Tour porche, détail.



Figure 112. Mongauzy, Saint-Jean (33). Décor sculpté du chevet.

III- Les matériaux et leur mise en œuvre

1. Préambule : les enjeux de l'analyse du petit appareil

L'un des critères qui caractérisent le « premier art roman méridional » tel qu'il avait été défini par Josep Puig i Cadafalch concerne la technique constructive des maçonneries de petits moellons grossièrement ébauchés, « pierres rustiques, cassées à coups secs avec le marteau, sans qu'on ait employé les outils tranchants du tailleur de pierre »⁶⁹⁰, comme le rappela récemment Eliane Vergnolle, à l'occasion de la tenue du colloque de Baume-les-Messieurs⁶⁹¹. Les types d'appareils qui caractérisent les églises de cette partie de l'Europe ont depuis fait l'objet de recherches qui tendent à en souligner la diversité, depuis les travaux d'Arthur Kingsley Porter⁶⁹² jusqu'aux récentes études du colloque de Pavie, *Architettura dell'XI secolo nell'Italia del nord, Storiografia e nuove ricerche*⁶⁹³. Aussi la réalité des méthodes constructives de cette architecture, si elle exprime certaines tendances, s'avère-t-elle plus complexe.

Bien qu'ayant fait l'objet d'une première étude dans la thèse de Michelle Gaborit, qui amorçait la définition de différents types⁶⁹⁴, le petit appareil de moellons fut souvent et longtemps considéré dans la région comme un « élément datant », tributaire d'une tradition historiographique ayant tendance à attribuer les différents matériaux observés (moellons- pierre de taille) et la mise en œuvre qui en découle à des modes et des techniques constructives distinctes et caractéristiques de périodes données. Cette dichotomie opposa parfois de manière trop nette un art « pré-roman » au sens large du terme, caractérisé par de frustes maçonneries de moellons et l'architecture

⁶⁹⁰ Josep PUIG I CADAFALECH, *Le premier art roman, l'architecture en Catalogne et dans l'Occident méditerranéen, Xe-XIe siècles*, Paris, 1928, p. 41.

⁶⁹¹ Eliane VERGNOLLE, « Le « premier art roman », de Josep Puig i Cadafalch à nos jours », *op. cit.*

⁶⁹² Arthur KINGSLEY PORTER, *Lombard Architecture*, New haven et Londres, 1915.

⁶⁹³ Actes du colloque international "Architettura dell'XI secolo nell'Italia del nord: storiografia e nuove ricerche", Pavie, 8-10 avril 2010.

⁶⁹⁴ Michelle Gaborit distingue ainsi le moellon irrégulier (« taillé dans des calcaires feuilletés ou dans des schistes, [il] est plus allongé, plus mince, très bosselé. [...] Le moellon irrégulier obtenu dans du grès est plus cubique, son parement extérieur est plus rude, plus saillant en son centre »), le moellon d'appareil (moellon de remploi gallo-romain, moellon médiéval) et les cailloux roulés. (Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 13-20.)

romane à proprement parler, mettant en œuvre le « bel appareil » de pierre de taille. En Gironde, en effet, l'absence d'édifices religieux antérieurs au XI^e siècle dans le panorama architectural médiéval créa longtemps un hiatus⁶⁹⁵ entre édifices gallo-romains et églises romanes⁶⁹⁶, contrairement à d'autres régions et notamment au proche Poitou. Entre les deux erraient, comme le rappela Jacques Gardelles⁶⁹⁷, des « vestiges préromans », « restes très frustes d'architecture enclavés dans plusieurs églises de Bordeaux et de la région ⁶⁹⁸ ». Ainsi, l'on attribua fréquemment et d'une manière assez systématique les constructions en petit appareil de moellons à la fin du XI^e siècle, appareil que l'on considère souvent comme résultant de remploi de matériaux d'origine gallo-romaine. L'an 1100 semblait dès lors marquer une césure plus ou moins franche entre un siècle finissant aux constructions « archaïques » ou « archaïsantes », qui cédèrent la place au XII^e siècle aux réalisations romanes⁶⁹⁹.

Il semble que l'on perçoive en effet un certain nombre de mutations architecturales au tournant du XII^e siècle, mais cette période semble plutôt constituer un point de repère autour duquel émergent des changements, au sein d'un processus qui voit progressivement s'imposer l'appareil de pierre régulièrement taillé. Il ne s'agit pas ici de remettre en question des observations antérieures souvent fondées ; on peut

⁶⁹⁵ Robert-Charles LASTEYRIE DU SAILLANT, *L'architecture religieuse en France à l'époque romane*, op. cit., p. 139. L'auteur écrit ainsi : « Le caractère mal défini de cette civilisation intermédiaire entre celle des Francs, à moitié romanisés, et celle du Moyen Age proprement dit ; le nombre très restreint de monuments remontant authentiquement à l'époque carolingienne ; le contraste existant entre la pauvreté artistique de ces monuments et le témoignage des contemporains qui décrivent avec une admiration sincère, et sans doute méritée, une foule d'œuvres aujourd'hui disparues, tout a contribué à égarer les archéologues et à leur faire apprécier de la façon la plus discordante et la plus inexacte le mouvement artistique de cette époque ».

⁶⁹⁶ On a cependant récemment enrichi le panorama des édifices régionaux antérieurs à la période romane : le chevet de l'église de Gironde-sur-Dropt, antérieur au XI^e siècle, vient en effet poser un jalon supplémentaire à la chronologie des édifices médiévaux girondins (A.N.R. C.A.R.E. 2011).

⁶⁹⁷ Jacques GARDELLES, « Les vestiges de l'architecture de la fin de l'époque préromane en Gironde (Xe-XIe siècles) », op. cit.

⁶⁹⁸ Expression empruntée à *Ibid.*

⁶⁹⁹ On se doit cependant de noter que Jean-Auguste Brutails relevait déjà ce travers : « Des archéologues ont attaché aux dimensions de l'appareil une importance excessive pour dater les édifices. Le vrai est que ces dimensions dépendent en grande partie de circonstances géologiques ou autres. » (Cela constitue en outre une critique à l'égard de Léo Drouyn, nommé cité en note de bas de page pour illustrer son propos). (Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 186.) Dans sa thèse, en outre, Michelle Gaborit oppose souvent moellon et appareil de pierre de taille comme renvoyant l'un au XI^e siècle, l'autre au XII^e siècle, y compris dans des ensembles qui paraissent contemporains, d'une manière qui paraît parfois trop systématique.

néanmoins tenter de leur apporter quelques nuances afin de formuler des interrogations sur des catégories restées longtemps figées, en s'autorisant notamment à envisager comme hypothèse de travail la pérennité au début du siècle suivant de certains modes de construction attribués au XI^e siècle, modes qui procèdent eux-mêmes de manières plus anciennes.

L'appareil de moellons employé dans une majorité des réalisations de ce XI^e siècle en Gironde fut longtemps qualifié de « cubique », l'utilisation même de cet adjectif, récurrente, pour ne pas dire systématique, dès lors que les dimensions des blocs présentent une forme d'homogénéité, semblant constituer un argument supplémentaire de « datation » de ces parements, dont il semble que l'on se persuada longtemps de la provenance tardo-antique⁷⁰⁰, ce qui est fort probable, mais reste à interroger. On constate que leur forme ne ressemble en rien, par exemple, à celle du petit appareil employé dans la construction du Palais Gallien à Bordeaux, qui dans ce cas, semble seul pouvoir mériter la qualification de « cubique », points sur lesquels nous serons amenés à revenir au cours de ce chapitre.

En outre, l'observation des parements montre que ces derniers sont souvent constitués d'un appareil peu homogène, incluant des blocs de dimensions et de formes différentes et formant par là-même comme autant de panneaux combinant des éléments de types divers, mais pas pour autant disparates, ce qui rend difficile les essais de typologie. Par ailleurs, la difficulté principale tient à la nature même du mur, dont on ne peut observer que les surfaces dans la plupart des cas, lorsqu'elles ne sont pas enduites. C'est la raison pour laquelle on citera la plupart du temps des exemples de parements extérieurs, plus aisément observables car découverts, tandis que les surfaces internes des églises sont fréquemment badigeonnées et peintes. Certes, quelques écorchés présentent l'intérêt de mettre à nu leur structure interne, mais ces derniers sont peu nombreux. C'est par exemple le cas à Cornemps⁷⁰¹ (Petit-Palais-et-Cornemps) ou Saint-Léger-de-

⁷⁰⁰ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 14.

⁷⁰¹ Notice 14 (Vol. 2).

Vignague⁷⁰² (Sauveterre-de-Guyenne), où les nefs partiellement ruinées de ces édifices permettent d'observer le cœur du mur. Ces aspects seront évoqués au cours de ce chapitre.

Quant à la pierre de taille, cette dernière rima souvent avec régularité, progrès et *a fortiori* emploi plus tardif. L'emploi des expressions mélioratives « bel appareil »⁷⁰³ ou « bien appareillées »⁷⁰⁴ pour la qualifier et désigner les murs qu'elle compose est à ce titre révélateur, ces termes s'opposant de manière à peine voilée à l'appareil grossier constitué par le moellon dont on a vu qu'il était rarement décrit en des termes favorables.

Le tableau qui vient d'être dépeint, certes dualiste, fait cependant apparaître les considérations qui sous-tendirent fréquemment l'étude de ces parements, plaçant pierre de taille et moellons sur une échelle de valeur- ainsi que le rappela Isabelle Parron dans sa thèse⁷⁰⁵. La présente étude souhaite reprendre l'examen de ces types d'appareil en évitant de les faire s'affronter. Bien au contraire, leur analyse permet de souligner leur complémentarité, à travers une mise en œuvre parfois soignée et structurée, qui tend à atténuer leur contraste : ces dernières coexistent presque systématiquement, et ce, de manière relativement harmonieuse. Les exemples des chevets de Saint-Vincent de Loubens⁷⁰⁶ et Saint-Eutrope des Esseintes⁷⁰⁷ en donnent de parfaits exemples.

⁷⁰² Fiche 165 (Vol. 3).

⁷⁰³ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 106. Il ne s'agit là que d'un exemple, contenu dans le sous titre de la dernière partie de la thèse de l'auteur : « Murs de petit appareil relancés en bel appareil régulier ». L'expression se charge en outre d'un sens plus fort, dès lors qu'il s'agit d'évoquer des remaniements, qui tendent à opposer les deux types d'appareils.

⁷⁰⁴ Charles HIGOUNET, « Les hommes, la vigne et les églises romanes du Bordelais et du Bazadais », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, n° 1, 1952, pp. 105-112.

⁷⁰⁵ Isabelle PARRON, « L'architecture religieuse au XI^e siècle dans les diocèses de Maurienne et Tarentaise, pour une nouvelle approche historique et archéologique du bâti », *op. cit.*, p. 394. « L'absence d'intérêt dont le matériau de tout-venant a été l'objet, procède d'une logique sociale qui fait la distinction entre architecture de qualité et architecture ordinaire, et d'une logique esthétique qui place sur une échelle de valeur, pierre de taille et tout-venant ».

⁷⁰⁶ Notice 9 (Vol. 2).

⁷⁰⁷ Fiche 61 (Vol. 3).

Les constructions en petit appareil de moellons étant toujours pourvues d'éléments en pierre de taille⁷⁰⁸ (*a minima* les chaînages d'angle et l'encadrement des ouvertures et incluant souvent des contreforts plats), on peut en outre poser la question de cet emploi conjoint des appareils⁷⁰⁹ : s'agit-il uniquement d'une contrainte technique, peut-on y voir un choix délibéré de la part des constructeurs ou commanditaires, une éventuelle *intention* esthétique ? La juxtaposition, les relations entretenues entre le petit et le moyen appareil sont-elles la marque la plus évidente des débuts de la construction romane dans ce corpus aux formes simples, voire même au sein d'un territoire plus large ? La frontière entre les modes de construction du haut Moyen Age et des débuts de la période romane, ténue, et que l'on ne peut considérer comme marquant une rupture tant les seconds se nourrissent des premiers, les continuent et les réinventent, au sein d'un processus mouvant et qui prend des formes extrêmement variables entre régions, tend ainsi à être réévaluée⁷¹⁰.

Le moellon, sous ses airs frustes, constitue une véritable pierre d'achoppement. Depuis plusieurs années néanmoins, grâce au développement de l'archéologie du bâti et de l'archéométrie, l'intérêt pour ce type de matériau et sa mise en œuvre s'est accru et le développement de méthodes d'analyse nouvelles apporte de précieux éléments, qui permettent de revoir les chronologies précédemment établies. Les travaux de Daniel Prigent en la matière, incluant une démarche métrologique, ont notamment permis d'apporter des éléments supplémentaires à l'étude de ce matériau et des édifices qu'il constitue⁷¹¹. Il en va de même en Bourgogne, où les recherches menées en la matière

⁷⁰⁸ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 17-18.

⁷⁰⁹ Christian GENSBEITEL, « Réflexion sur la mixité des appareils dans l'architecture religieuse de l'Aquitaine romane », *op. cit.*

⁷¹⁰ Jean-Pierre CAILLET, « Le mythe du renouveau architectural roman », *Cahiers de civilisation médiévale*, vol. 43, n° 172, 2000, pp. 341-369. Voir également : Daniel PRIGENT et Christian SAPIN, « La construction romane et ses emprunts aux méthodes de construction antiques: méthodologie, essai de synthèse », *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XXXIX, 2008, pp. 223-233.

⁷¹¹ Parmi lesquels on peut citer plusieurs travaux récents : Daniel PRIGENT, Paris, 2010. Daniel PRIGENT, « Le petit appareil: méthodes d'analyse et premiers résultats. Le Val de Loire. », *Le « premier art*

depuis plusieurs années ont donné naissance au *Corpus Lapidum Burgundiae* (Christian Sapin, Stéphane Büttner), qui rassemble les données concernant l'usage de la pierre dans cette région.

La présente étude s'inspire de ces méthodes et des dernières études en la matière, dans la limite des moyens disponibles à l'échelle d'un doctorat en histoire de l'art, en engageant une dynamique à laquelle il va de soi que seule une équipe pluridisciplinaire pourrait répondre pleinement : il s'agit ici de faire surgir des questions afin d'engager une réflexion sur le sujet. Ce chapitre inclue donc quelques remarques sur les matériaux et leur mise en œuvre, qui constituent davantage des pistes de réflexion qu'une étude technique de la question. Ils sont pensés comme des éléments complémentaires qui permettent d'enrichir et d'appuyer la réflexion engagée en histoire de l'art. Ces observations ont été réalisées, d'une part pour tenter de documenter une partie des aspects de la construction religieuse au XI^e siècle dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, mais aussi et surtout dans la perspective d'une meilleure compréhension des formes prises par la construction à cette époque, des choix réalisés et, au-delà, des hommes qui les ont commanditées, construites ou côtoyées, afin d'essayer de saisir comment ces monuments étaient alors perçus⁷¹². Les termes « petit appareil », loin de recouvrir une réalité uniforme, incluent différents spécimens, qui nécessitent la prise en considération de cas particuliers : on imagine en effet que les variables sont déterminées par la zone géographique (géologie, moyens de transport...), les modes de construction et leurs héritages, une économie particulière, ainsi qu'à des questions esthétiques et symboliques, avec des choix qui nous échappent probablement encore. Parmi les nombreuses interrogations soulevées par cette étude, on peut se poser la question de savoir quel est le sens à donner à ces matériaux et à la manière dont on les agence. Quelle place donner au facteur économique, au poids de la tradition, à la symbolique et notamment à la référence à l'Antiquité? En définitive, quels matériaux emploie-t-on pour donner naissance à quelles formes et quelles églises ?

roman » cent ans après. *La construction entre Saône et Pô autour de l'an mil. Etudes comparatives*, Besançon, 2012.

⁷¹² Cela rejoint la démarche notamment entreprise par Isabelle Parron dans sa thèse, à laquelle la présente étude adhère pleinement. Isabelle PARRON, « L'architecture religieuse au XI^e siècle dans les diocèses de Maurienne et Tarentaise, pour une nouvelle approche historique et archéologique du bâti », *op. cit.*, p. 394.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

2. Un territoire riche en pierres à bâtir : quelques notions de géologie appliqués à la construction

« Le département de la Gironde abonde en matériaux de construction », c'est en ces termes que Jean-Auguste Brutails amorce sa synthèse consacrée à l'architecture religieuse du département. Qu'en est-il plus précisément ? Comme le rappelle cet auteur, ce territoire girondin présente des sols contrastés, notamment en ses marges. Des conditions géologiques particulières expliquent les variations prononcées entre les paysages de ces deux ensembles, l'un vallonné, rythmé par des collines douces dont les coteaux soulignent le contour méridional, tandis que son pendant occidental se distingue par sa platitude, la limite entre les deux étant marquée par un axe formant une large diagonale que figurent la Garonne et son prolongement de la Gironde. Ainsi, au nord-est de cette ligne, se rencontrent des sols constitués de formations calcaires, fournissant une pierre à bâtir abondante en de nombreux endroits comme c'est le cas principalement dans l'Entre-deux-Mers, dans le Bourgeais et le Blayais, dans le Libournais (au nord-ouest principalement), mais aussi dans le Médoc et au nord de Bazas (Figure 116)⁷¹³, tandis qu'un large territoire sud-ouest est constituée par la partie septentrionale du plateau landais, où affleure de manière erratique le grès ferrugineux appelé garluche, le long des cours d'eau.

Le calcaire à astéries (Oligocène inférieur, voir par exemple les Figure 113 et Figure 114) constitue l'ossature du plateau de l'Entre-deux-Mers, aussi en rencontre-t-on les affleurements en de nombreux endroits, notamment le long des ruisseaux qui parcourent ce territoire. Les sols y sont criblés de carrières, dont seules celles de Frontenac sont encore en exploitation aujourd'hui, qui alimentent notamment les chantiers de restauration régionaux. D'origine marine, ce calcaire forme une assise

⁷¹³ « Les exploitations se sont concentrées sur différents secteurs au fil du temps : le Bourgeais à l'époque gallo-romaine ; la juridiction de Saint-Emilion et les Hauts de Garonne durant le bas Moyen-Âge ; le Fronsadais et les Côtes de Garonne au XVII^e siècle ; le Sauternais et l'Entre-Deux-Mers au XIX^e siècle. La qualité du matériau, sa facilité d'exploitation, mais aussi la proximité des cours d'eau pour le transport, étaient déterminants. On peut distinguer deux types de pierre selon les zones d'exploitation. En amont de Bourg, on produit une roche dure, taillée en blocs de grande dimension (d'abord par des galeries souterraines, et plus récemment à ciel ouvert) ; tandis qu'en aval la pierre est plus tendre (produite par galeries souterraines, mais aussi par tombée) ». (*Atlas des paysages de la Gironde*, site internet en ligne, consulté le 23 juin 2014, Conseil Général de la Gironde).

carbonatée dont l'épaisseur atteint plusieurs mètres à certains endroits⁷¹⁴ (une trentaine de mètres à Frontenac, par exemple). Devant son nom aux osselets d'étoiles de mer, il se caractérise aussi par la présence en son sein de fossiles témoignant d'une microfaune variée formée notamment de mollusques gastéropodes divers⁷¹⁵. On peut en outre y reconnaître de nombreux faciès⁷¹⁶. Cette roche présente un caractère tendre qui en fait une pierre aisément façonnable. Résistante, bien que subissant des altérations (érosion dès lors que les parements ne sont plus protégés par un enduit), sa porosité lui confère une solidité particulière dès lors qu'elle est mise en œuvre avec le mortier auquel elle adhère. En ce qui concerne son extraction, « deux méthodes étaient utilisées : l'extraction souterraine, qui permettait de produire des pierres de taille, et l'extraction par tombée, qui se pratiquait sur les parois des falaises et fournissait des moellons⁷¹⁷ ». Cette formation s'étend dans la région de Bourg, où elle prend une teinte blanche à jaune et se caractérise par une granulométrie moyenne à grossière⁷¹⁸. Quant au calcaire de Blaye, d'âge Eocène moyen, il a été rendu célèbre par son emploi dans la citadelle construite dans cette ville par Vauban. Il s'agit cette fois d'un calcaire à astéries « plus ou moins sableux, à passées plus argileuses⁷¹⁹ ». C'est aussi ce type de calcaire que l'on rencontre dans le Libournais⁷²⁰.

⁷¹⁴ Jean-Pierre CAPDEVILLE, *Carte géologique de la France à 1:50 000*. 828. Podensac, Bureau de recherches géologiques et minières, 1996, p. 12. « Cette formation carbonatée marine est portée à l'affleurement sur pratiquement toutes les vallées qui parcourent la feuille. Son épaisseur grandit du Nord-Est vers le Sud-Ouest (10 à 35 m) ». Elle atteint environ 40 m aux environs de Saint-Macaire (REGION AQUITAINE et Service géologique régional d'Aquitaine BRGM, *Recherche de pierres pour la rénovation des monuments historiques d'Aquitaine*, 1994, p. 9.

⁷¹⁵ Louis PRATVIEL, A.S.P.E.C.T., 1997, p. 12.

⁷¹⁶ REGION AQUITAINE et Service géologique régional d'Aquitaine BRGM, *Recherche de pierres pour la rénovation des monuments historiques d'Aquitaine*, op. cit. Ce document présente l'intérêt de donner des renseignements détaillés concernant les faciès de chaque carrière, ancienne ou en exploitation (généralement par commune), avec des données chiffrées précises concernant les caractéristiques techniques telles que la résistance, la porosité, la densité. Ce rapport est disponible en ligne.

⁷¹⁷ *Atlas des paysages de la Gironde*, site internet en ligne, consulté le 23 juin 2014, Conseil Général de la Gironde. (<http://atlas-paysages.gironde.fr/l-exploitation-des-pierres-et-du-substrat.html>)

⁷¹⁸ REGION AQUITAINE et Service géologique régional d'Aquitaine BRGM, *Recherche de pierres pour la rénovation des monuments historiques d'Aquitaine*, op. cit., p. 9.

⁷¹⁹ *Ibid.*, p. 10.

⁷²⁰ *Ibid.* « Vers l'Est, le calcaire à astéries s'enrichit en débris de quartz et s'appauvrit en éléments de Stelleroroides. Des niveaux plus franchement sableux s'individualisent et l'aspect massif des pierres de la région de Bourg fait place à une succession de bancs plus ou moins sableux, argileux, voire même crayeux ».

A Bazas et au nord de la ville ainsi que sur les flancs de la vallée du proche Ciron, s'étend un substrat d'âge Aquitanien formé par la formation des grès et calcaires de Bazas. On peut notamment les observer facilement le long du rempart, sur le pourtour oriental de l'ancienne cité (Figure 115). De couleur jaunâtre, ce calcaire gréseux est aussi généralement poreux, bien qu'on puisse lire dans cette formation un certain nombre de faciès depuis des calcaires durs jusqu'aux sables ; on peut également y repérer des moules internes de lamellibranches⁷²¹.

Au sud-est du département se tient enfin une petite formation de calcaire gris à planorbes d'âge Aquitanien (Sauviac, Grignols). Il s'agit d'une pierre dont la couleur est parfois assez sombre, reconnaissable notamment aux tubules qui forment de petits orifices caractéristiques.

Dans la partie sud-ouest du territoire girondin commence la Grande Lande, où la pierre de construction de qualité se fait plus rare. Le long de la vallée de la Grande Leyre, cependant, existent quelques affleurements de garluche, dont plusieurs sites actuellement reconnus se tiennent à proximité de Biganos, Mios, Belin-Beliet et Lugos. Il s'agit d'un « grès quartzeux à ciment ferrugineux d'aspect caverneux » qui « a une épaisseur moyenne de l'ordre de 20 cm et peut atteindre localement plus du double ; elle se situe dans le Sable des Landes, sous l'horizon d'altos des sols podzoliques quand ils existent [...] ; elle forme un niveau unique, horizontal, discontinu, de faible extension (quelques ares) et n'est visible, actuellement, que le long de certains cours d'eau »⁷²². Cette roche est suffisamment résistante pour avoir été utilisée comme pierre à bâtir et riche en sels de fer, ce qui explique son utilisation comme minerais : plusieurs forges ont été découvertes qui attestent cette activité dans la région depuis le XIII^e siècle au moins⁷²³. Pour l'exploitation sidérurgique, « la garluche était extraite artisanalement à ciel ouvert, en creusant ça et là dans la forêt des dépressions peu profondes de quelques mètres de diamètre ou le long des berges de certains talwegs »⁷²⁴. Sa couleur rouille, qui oscille entre l'ocre et le brun, en fait un matériau aisément reconnaissable et typique de

⁷²¹ BRGM.

⁷²² Nicole GOURDON-PLATEL et Philippe LEGIGAN, CNRS et PNR Landes de Gascogne, 1985, p. 73.

⁷²³ *Ibid.*, p. 69.

⁷²⁴ *Ibid.*, p. 76.

l'architecture régionale. Nicole Gourdon-Platel et Philippe Légigan rappellent toutefois que, la pierre n'étant pas si abondante dans cette partie de l'Aquitaine, « il est fréquent d'observer de vieilles habitations et leurs dépendances, construites en bois et en torchis, témoins de la carence d'affleurement rocheux »⁷²⁵. Il faut préciser en effet que l'exploitation de ce matériau comme minerais a conduit à l'épuisement de cette ressource à partir du XIX^e siècle.



Figure 113. Calcaire à astéries affleurant au lieu-dit les Côtes de Vincennes, à Naujan-et-Postiac (Entre-deux-Mers).

⁷²⁵ *Ibid.*, p. 69.

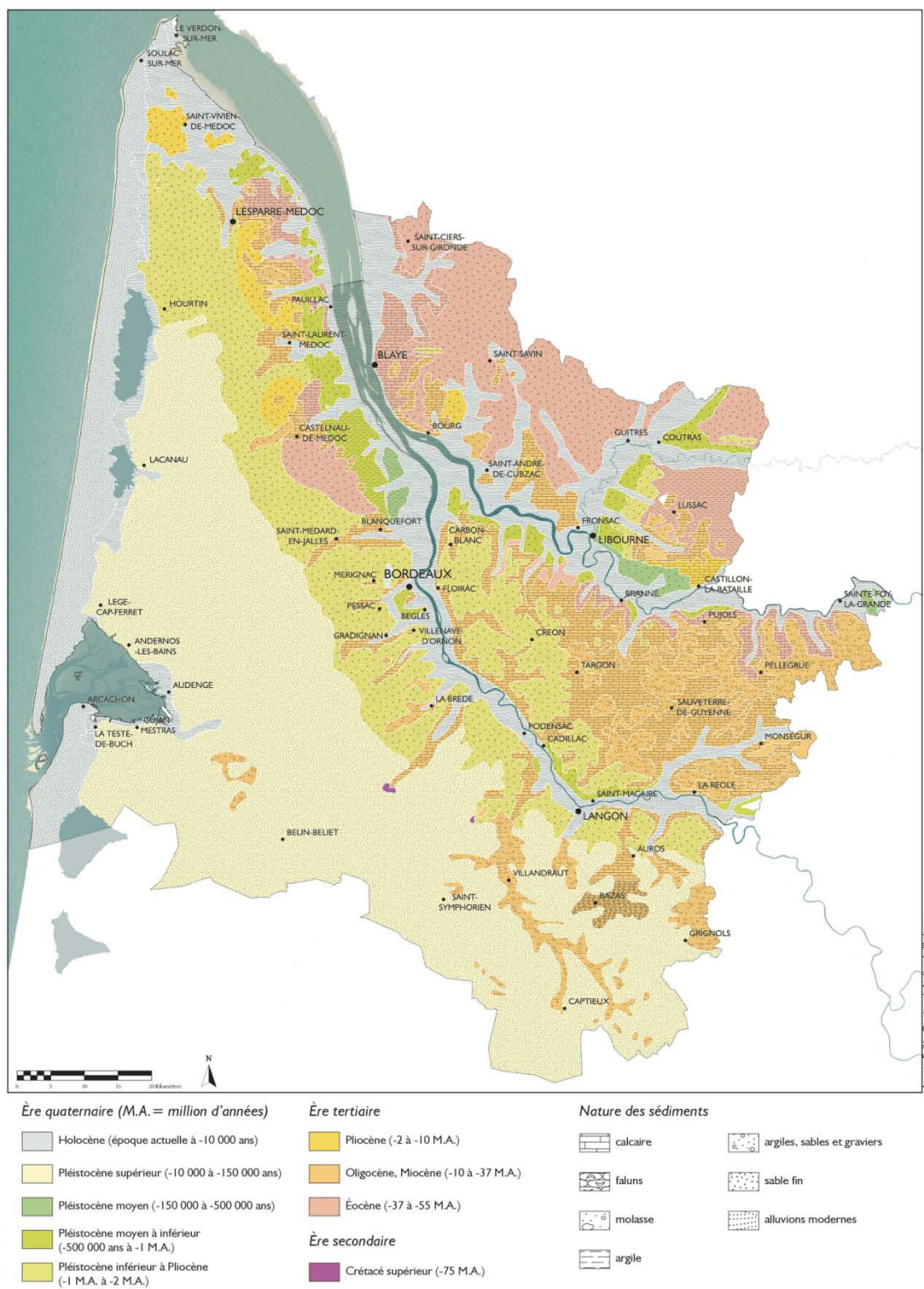
M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 114. Calcaire à astéries affleurant au lieu-dit les Côtes de Vincennes, à Naujan-et-Postiac (Entre-deux-Mers), détail des bancs.



Figure 115. Calcaire de Bazas affleurant au pied du rempart de la ville.



Carte géologique (source : BRGM / d'après «Atlas de la Gironde» - carte n°5 - Géographie Active 1993)

Figure 116. Carte géologique simplifiée de la Gironde (B.R.G.M.).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

3. Carrières

Si les carrières criblent le sol de l'Entre-deux-Mers et d'une partie du Blayais, les études menées en ce sens à propos de la période médiévale ne sont pas nombreuses en Gironde⁷²⁶. Cependant, des données disponibles pour d'autres régions peuvent nous apporter quelques informations, bien que le matériau diffère. Ainsi, en ce qui concerne la pierre de Paris, « pour les carrières de l'Antiquité et du haut Moyen Age, il n'existe aucun texte connu. Les exploitations étaient toujours à ciel ouvert et remblayées au fur et à mesure de leur exploitation. Il n'existe pas de galeries souterraines identifiables⁷²⁷ ».

Aussi, avec l'aide de Jean Leblanc, avons-nous visité quelques carrières, qui témoignent de savoirs-faires qui ont probablement perduré jusqu'à la période contemporaine. A Frontenac, par exemple, où subsiste la dernière carrière encore en activité en Gironde, se tient un lieu d'extraction abandonné au lieu-dit Piquepoche (Figure 117, Figure 118 et Figure 119), dont se souviennent encore les anciens carriers de la commune. Plusieurs fronts de taille témoignent d'une activité à la fois en plein air et souterraine, où les techniques avaient probablement peu évolué depuis le Moyen Age. Quelques blocs de pierre de taille sont encore visibles, qui ont été laissés sur place. De la même manière, un grand front de taille à ciel ouvert se trouve dans le bourg même de Frontenac, où l'on a plus volontiers taillé des moellons (Figure 120).

⁷²⁶ Citons cependant cet ouvrage, qui ne traite cependant que peu de la période médiévale : Société spéléologique et préhistorique de Bordeaux Table ronde BORDEAUX, *Les carrières de Gironde: Table ronde, Bordeaux, 26 juin 1999*, SSPB, 2001. Pierre JALLAIS et Jean-Guy FAUGERE, « Carrières de l'Entre-deux-Mers et bâti ancien », *L'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité, Actes du second colloque tenu dans la canton de Créon les 16 et 17 septembre 1989*, 1990, pp. 87-93.

⁷²⁷ Saint-Marcel COLLOQUE D'ARGENTOMAGUS. ARGENTON-SUR-CREUSE, *La pierre dans la ville antique et médiévale : analyse, méthodes et apports. actes du Colloque d'Argentomagus (Argenton-sur-Creuse, Saint-Marcel, Indre) 30 et 31 mars 1998*, Musée d'Argentomagus, 2000, p. 135.



Figure 117. Frontenac, Piquepoche. Ancienne carrière souterraine (calcaire à astéries).



Figure 118. Frontenac, Piquepoche. Ancienne carrière à ciel ouvert (calcaire à astéries).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 119. Frontenac, Piquepoche. Ancienne carrière (semi souterraine, calcaire à astéries).



Figure 120. Frontenac, Le Bourg. Ancienne carrière à ciel ouvert (calcaire à astéries).

4. L'emploi de matériaux locaux

Le territoire des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas n'étant pas dépourvu de pierre à bâtir et la roche affleurant en de nombreux endroits, en particulier sur le flanc des nombreux cours d'eau qui constellent la région, il n'est pas surprenant de rencontrer des matériaux locaux dans les murs des églises girondines attribuables aux XI^e et début du XII^e siècles. Comme le souligne Jean-Pierre Adam « nous sommes alors dans une logique où les matériaux sont sédentaires [...] ceci vaut avant que la récente facilité des transports n'ait bouleversé cet usage »⁷²⁸. Aussi l'étude de la nature des matériaux employés dans la construction de plusieurs églises de l'inventaire dressé pour le territoire qui nous intéresse a-t-elle montré la provenance locale du petit appareil, comme cela a été montré dans de nombreuses régions en cette période du Moyen Age : Bourgogne⁷²⁹, Savoie⁷³⁰, Catalogne⁷³¹, entre autres exemples. Ces observations n'auraient pu être faites sans l'expérience et l'aide de Michèle Caro, Laurent Londeix, Jean-Claude Leblanc et Anna Gutierrez, qui m'ont accompagnés à plusieurs reprises sur le terrain afin d'examiner les parements et déterminer leur nature géologique.

Il va de soi qu'une étude systématique de la nature géologique des pierres employées lors de la construction de ces églises permettrait de mieux appréhender cette question. Quelques cas de figure seront abordés ici qui autorisent à faire des hypothèses et apportent un éclairage supplémentaire à la question. L'origine locale des matériaux employés en Gironde donne ainsi à voir une palette relativement variée de pierres, à l'image de sa carte géologique. Parmi les exemples les plus caractéristiques, les petites églises de la forêt de la Grande Lande tiennent une place de choix, construites grâce à un grès ferrugineux nommé garluche, dont les blocs de couleur rouille leur confèrent un

⁷²⁸ COLLECTIF, *Techniques et pratique de la chaux*, Édition : 1e., Paris, Eyrolles, 1995, p. 11.

⁷²⁹ Walter BERRY, « Romanesque architecture in the rural autunois and the processes of stylistic change », *op. cit.*, p. 175. « In the majority of instances throughout the Romanesque period, builders in the Arroux Valley relied much more heavily on local sources rather than on one of the larger quarries, for much if not all the stone used in a structure ».

⁷³⁰ Isabelle PARRON, « L'architecture religieuse au XI^e siècle dans les diocèses de Maurienne et Tarentaise, pour une nouvelle approche historique et archéologique du bâti », *op. cit.*, p. 394.

⁷³¹ Màrius VENDRELL, Pilar GIRALDEZ, Lorena MERINO et Lourdes VENTOLA, « Tècniques i materials de l'arquitectura romànica », *op. cit.*, p. 18. « Però analitzant la resta de construccions de l'època arreu de Catalunya s'arriba a l'evidència que les pedres emprades responen a les explotacions locals i que fins ben entrat el segle XIV no hi ha transport de pedra més enllà dels pocs quilòmetres indispensables ».

aspect singulier. Ainsi, les églises de Saint-Pierre-de-Mons⁷³² à Belin-Béliet (Figure 122), Saint-Jean-Baptiste-de-Richet⁷³³ (Pissos), ou encore celle du Vieux Lugo⁷³⁴ (Lugos), construite dans une boucle de la Leyre aujourd'hui perdue dans la végétation dense de cette partie du département, contrastent-elles avec les réalisations en pierre calcaire du nord de ce territoire, à laquelle elles sont souvent associées (contreforts, encadrement des baies)⁷³⁵. Ces grès, assez durs et à la granulométrie importante, ne se « prêtaient qu'à une taille sommaire », comme le précise Jean Cabanot⁷³⁶. Ces églises construites en garluche comportent en effet des blocs de dimensions variées et la dispersion des surfaces y est importante, ce qui est cette fois directement lié aux difficultés qui existent à façonner ce matériau⁷³⁷.

Au sud-est du département, les calcaires prennent une teinte grise à bleue, comme c'est par exemple le cas à Saint-Loubert de Loutrange⁷³⁸ (Grignols, Figure 121), où les murs gouttereaux de la nef sont parementés de petits moellons de calcaire gris de l'Agenais, plus précisément d'un calcaire gris à planorbes, percé de tubules. Ce matériau est disponible à quelques centaines de mètres seulement du lieu de culte, ce qui suggère une exploitation locale. Les moellons présentent un gabarit assez régulier, donnant des blocs de dimensions homogènes, bien que la taille ne se distingue pas par sa régularité, comparables à la forme et aux dimensions du petit appareil de tradition antique (10,2 cm de hauteur par 12,5 cm de long). Cette forme de moellons est plus

⁷³² Fiche 28 (Vol. 3).

⁷³³ Fiche 113 (Vol. 3).

⁷³⁴ Fiche 93 (Vol. 3).

⁷³⁵ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 15. « [...] d'une façon générale, on se sert, quand cela est possible, de la pierre locale. L'exemple le plus frappant est donné par la Grande Lande : on y utilise la garluche, tirée des bancs de concrétions ferrugineuses qui se sont formés à l'intérieur des sables landais et dont la couleur rouille est très caractéristique [n.2. Et ceci, pendant tout le Moyen Âge : l'église de Mont est du XII^e siècle, celle de Mimizan du XIII^e et XIV^e siècles]. La garluche, très résistante, mais malaisée à travailler, donne un appareil assez irrégulier ».

⁷³⁶ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, *op. cit.*, p. 20.

⁷³⁷ L'église proche de Lanton, qui était aussi construite en grès ferrugineux (avant que ses parties occidentales ne soient reconstruites), comporte un chevet de calcaire, matériau dont l'utilisation pourrait avoir été motivée par l'insertion d'éléments sculptés, mais aussi peut-être parce qu'il était plus noble, plus blanc. (Voir à ce sujet : Jacques GARDELLES, « Vestiges de l'art roman dans le pays de Buch et le bassin de la Basse-Leyre », *Arcachon et le Val de L'Eyre*, 1977, p. 32.

⁷³⁸ Fiche 73 (Vol. 3).

généralement taillée dans le grès ou le calcaire au sein du corpus (édifices de l'Entre-deux-Mers notamment).

Enfin, le calcaire à astéries a été abondamment employé dans la région. On le retrouve notamment à Saint-Georges-de-Montagne⁷³⁹, où il a été employé pour tailler des moellons (enveloppe du vaisseau), mais aussi les contreforts en pierre de taille et les parements du chevet et du clocher. C'est aussi le type de pierre qui forme les murs de l'église Sainte-Marie de Cornemps⁷⁴⁰ (Petit-Palais-et-Cornemps), où la roche affleure sous le chevet de l'église et indique que l'édifice a été construit sur le substrat. Les moyennes des hauteurs et des longueurs des blocs mesurés sur le mur gouttereau nord de la nef indiquent des valeurs assez élevées, de l'ordre de 13,6 cm de hauteur pour 20,5 cm de longueur en moyenne⁷⁴¹.

⁷³⁹ Notice 11 (Vol. 2).

⁷⁴⁰ Notice 14 (Vol. 2).

⁷⁴¹ Ces données résultent des mesures des hauteurs et des longueurs maximales d'un échantillon de 395 moellons d'une portion du mur nord de la nef (extérieur).



Figure 121. Grignols, Saint-Loubert-de-Loutrange. Mur gouttereau méridional.



Figure 122. Belin-Beliet, Saint-Pierre-de-Mons. Mur gouttereau sud, détail.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

5. Taille de la pierre et traces d'outils : observations de terrain et expérimentation

Les types de taille et les éventuels outils employés pour former le petit appareil n'ont quasiment pas été traités au sein de cette sous-partie. Ces aspects sont en effet difficiles à prendre en compte : nombre de ces parements de moellons sont dépourvus d'enduit depuis longtemps et le temps semble avoir effacé les marques d'outil que l'on pourrait y déceler. Si les moellons « éclatés » de Cadaujac ou Yvrac peuvent avoir subi l'action du marteau têtue, il n'est pas aisé de déterminer la manière dont on a constitué cet appareil. Sur certains parements comme dans le mur gouttereau sud de l'église de Brannens près de Bazas, des moellons réalisés dans une pierre meulière dure présentent pour les uns des surfaces concaves, tandis que d'autres sont convexes, ce qui tend à montrer qu'on a cassé un bloc en deux parties afin de constituer deux moellons dont les parements sont assez lisses. Ce type de traitement de la pierre contraste avec le traitement des moellons de remploi, dont la tête est légèrement bombée. Par ailleurs, des traces de pic sont souvent perceptibles sur les parements, qui indiquent qu'un enduit a été retiré, mais sans que l'on puisse apporter de précision sur l'époque à laquelle ces remaniements sont intervenus, cette dernière question abordée lors de la Journée d'études Au Pied du Mur à l'Université Bordeaux Montaigne (IRAMAT-CRPAA) en juin 2014 étant particulièrement délicate.

Aussi, Thierry Grégor m'a-t-il apporté son aide lors d'une visite de terrain, de même que Jean-Claude Leblanc. Quelques traces d'outils ont ainsi été décelées sur plusieurs parements comme on a pu le voir sur les murs de l'église de Frontenac⁷⁴², où subsistent encore les traces du marteau qui a permis de former ces blocs (Figure 123 et 123 bis).

Afin de mieux appréhender les techniques utilisées au Moyen Âge, nous nous sommes également tournés vers l'archéologie expérimentale. Thierry Grégor nous a aussi apporté une aide précieuse en nous montrant les gestes opérés avec les outils

⁷⁴² Fiche 65 (Vol. 3).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

médiévaux tels que le têt, ainsi qu'avec certains outils à percussion (chasse). Nous avons en outre pu expérimenter, avec Christian Gensbeitel, les techniques de taille du moellon et rapidement aborder un exemple de leur mise en œuvre. Il ne s'agissait là qu'une première étape des expérimentations que nous souhaiterions développer en employant des matériaux locaux.



**Figure 123 et 123 bis. Frontenac, Notre-Dame, parement sud de la nef.
Traces de marteau.**



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



**Figure 124 et 124 bis. Archéologie expérimentale à l'aide de Thierry Grégor.
Taille des moellons au marteau tête.**



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 125. Archéologie expérimentale, emploi du marteau tête.

6. Le « petit appareil » de moellons...

6.1. Un corpus conséquent d'édifices construits en moellons

Comme l'a montré Michelle Gaborit, nombre d'églises des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas conservent des parements de petit appareil, en proportion plus ou moins importante⁷⁴³. Une cartographie de l'ensemble des édifices religieux pouvant constituer les témoins subsistant de cette période a été dressée à partir de plusieurs critères définis *supra*. Ont ainsi été dénombrées, si l'on prend en compte l'inventaire le plus large (c'est-à-dire celui qui compte tous les édifices où l'on rencontre ce petit appareil -y compris lorsqu'il s'agit de quelques assises seulement, enserrées dans une maçonnerie plus récente) plus de 170 églises dont les formes et la mise en œuvre des matériaux employés pour leur construction renvoient à des procédés que l'on associe traditionnellement à la fin du XI^e siècle en Gironde. Aussi la richesse du corpus se doit-elle d'être soulignée, lorsque d'autres régions ne conservent que des vestiges de constructions des débuts de l'art roman, comme l'a très récemment souligné Barbara Delamarre à propos du panorama architectural religieux de Bretagne⁷⁴⁴. Il va de soi que nous ne pouvons plus aujourd'hui faire l'étude de ces édifices qu'à travers le prisme de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous. C'est donc une vision fragmentaire qui nous est offerte, nous tenterons de ne pas perdre de vue cet aspect fondamental au cours de l'exposé.

Ces édifices se répartissent principalement autour des deux grands axes fluviaux que constituent la Dordogne et la Garonne, leur concentration la plus forte étant localisée en Entre-deux-Mers. Outre les facteurs historiques et géographiques qui déterminèrent leur implantation sur ce territoire, il est nécessaire de préciser que l'histoire contemporaine a joué un rôle important, les églises médiévales ayant fait l'objet de reconstructions plus conséquentes en certains endroits, comme sur la rive gauche de la Gironde, depuis Bordeaux jusqu'à l'estuaire. La renommée des vignobles

⁷⁴³ Dans un certain nombre de cas, cependant, la présence d'un enduit ne permet pas de constater si le mur est d'époque médiévale, bien que la probabilité en soit très forte, comme c'est par exemple le cas de la nef de l'église Saint-Christophe de Baron.

⁷⁴⁴ Barbara DELAMARRE, *Les églises romanes de Bretagne. Une production artistique médiévale et sa réception contemporaine*, Université Rennes 2, Rennes, 2014, p. 46 et suiv.

du Médoc a en effet engendré une économie fructueuse qui a permis de remanier une grande partie du panorama des édifices religieux de cette partie de la Gironde et explique la rareté des églises du XI^e siècle encore en place. Nulle trace d'une construction médiévale sur les murs des églises de Pauillac ou Saint-Estèphe.

Les maçonneries en moellons conservées concernent principalement les vaisseaux, ainsi que les chevets. L'on dénombre une dizaine de façades occidentales de ce type. Parfois subsistent des églises en petit appareil de moellons dans leur quasi intégralité comme à Saint-Genis-du-Bois⁷⁴⁵ ou Saint-Laurent-du-Plan⁷⁴⁶, qui développent des formes élémentaires au sein de structures modestes. Plusieurs édifices associent également la pierre de taille et le petit appareil de moellons dans une composition qui semble homogène, comme cela sera évoqué à propos de Saint-Georges de Montagne⁷⁴⁷ (Figure 17). Ces maçonneries de petit appareil de moellons sont plus fréquemment visibles à l'extérieur -où elles subissent cependant les effets des intempéries, leur surface ayant été mise à nu- tandis que des enduits couvrent souvent les surfaces intérieures des églises.

Certains parements de petit appareil sont conservés en élévation dans leur totalité (du moins celle du mur existant, qui a pu être arasé), comme à Cazats⁷⁴⁸ (Figure 129) ou Loubens⁷⁴⁹ (Figure 35), ce n'est toutefois pas le cas de certaines églises, où ils ont été relancés. Ainsi, le petit appareil a parfois été conservé en partie basse, sur quelques dizaines de centimètres, puis l'ensemble repris plus haut, en utilisant un autre type de moellons comme à Cessac⁷⁵⁰, ou la pierre de taille (Saint-André de Pellegrue⁷⁵¹). Cette pratique qui consiste à conserver le petit appareil sur une certaine hauteur et non pas seulement la fondation, témoigne-t-elle d'un souci de « citer l'ancien », d'affirmer l'ancienneté de la fondation ou refondation⁷⁵² ? Même si ces

⁷⁴⁵ Notice 15 (Vol. 2).

⁷⁴⁶ Fiche 144 (Vol. 3).

⁷⁴⁷ Notice 11 (Vol. 2).

⁷⁴⁸ Fiche 52 (Vol. 3).

⁷⁴⁹ Notice 9 (Vol. 2).

⁷⁵⁰ Fiche 53 (Vol. 3).

⁷⁵¹ Fiche 109 (Vol. 3).

⁷⁵² Christian SAPIN, Saint-Michel-de-Cuxa, 2006, p. 89.

parements étaient enduits, était-ce là le moyen de conserver une trace de l'édifice antérieur ou ne s'agit-il que d'un procédé simplifiant la construction en la réalisant sur des bases antérieures ?

Ces constructions de la première période romane de plus ou moins grande envergure et bien que parfois constituées de quelques mètres carrés de petit appareil seulement, alimentent une base de données photographique répertoriant les types d'appareils et leur mise en œuvre, afin de disposer de données précises, le but étant d'aboutir par la suite à un panorama d'ensemble de l'Aquitaine, et à terme, de pouvoir comparer plus aisément ces observations avec celles provenant d'autres régions françaises et européennes.

6.2. Terminologie

« On entend par moellon toute pierre de dimension irrégulière ou qui n'est que partiellement dressée »⁷⁵³ écrivait Gabriel Plat, commentant les définitions établies par Pierre Bullet au XVIII^e siècle⁷⁵⁴ et rappelant ainsi les catégories par lui définies: le moellon « bourru », qui n'a subi aucun traitement, et que l'on peut assimiler aux pierres de ramassage ; le moellon « essémillé » ou « smillé » du nom de l'outil qui permet de le former (la smille ou tête), désignant un bloc peu travaillé, « grossièrement équarri à la hachette, ébousiné et destiné à faire parement dans les lieux de peu de conséquence »⁷⁵⁵ ; le moellon « piqué », dont les arêtes sont saillantes, les lits et joints droits, « piqué en tête avec la pointe du marteau et démaigri des deux côtés en queue » ainsi que le moellon « appareillé », « moilon d'élite, qui est proprement taillé comme la pierre, à lits et joints carrés et à vive arête en tête, et démaigri en queue » qui correspond ainsi au « petit *appareil* » à strictement parler.

L'ambiguïté ou l'imprécision de ces termes, sur lesquels on peut jouer aisément, mais qui ne facilitent pas la clarté de l'exposé, renforce leur insuffisance, comme cela a été reconnu depuis l'abbé Plat lui-même⁷⁵⁶, qui ironise et reconnaît : « faute d'une meilleure expression et de recourir aux périphrases dont usaient Vitruve et les praticiens du Moyen Age, le mieux est encore, après avertissement, de garder le terme de petit appareil, qui n'est guère employé par ailleurs et, dans ce cas, dit excellemment ce qu'il ne veut pas dire. Il suffit, pour plus de précision, de marquer de quel genre de moellons est fait ce prétendu petit appareil ». Précisons donc d'emblée que nous sommes en accord avec cette dernière remarque et utiliserons dans ce volume, comme cela a souvent été le cas, le terme de petit appareil comme un terme générique, qui englobe

⁷⁵³ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, op. cit., p. 16. L'auteur explique reprendre lui-même cette définition de l'*Architecture pratique* de Pierre Bullet (1768).

⁷⁵⁴ Pierre BULLET et Pierre DIDOT, *Architecture pratique, de M. Bullet, architecte du roi, & de l'Académie Royale d'architecture... Avec une Explication de trente-six articles de la coutume de Paris, sur le titre des servitudes & rapports qui concernent les bâtimens.*, Paris, 1788, 1 p. L'ouvrage a été réédité en 2006 (Presses Universitaires de la Méditerranée).

⁷⁵⁵ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, op. cit., p. 16.

⁷⁵⁶ *Ibid.*, p. 17; Daniel PRIGENT, « Le « Petit appareil » et son évolution », op. cit., p. 504. L'auteur rappelle que Gabriel Plat avait déjà « souligné l'insuffisance de ces distinctions pour l'étude archéologique des édifices ».

tous les blocs de pierres dont la hauteur est conventionnellement admise comme étant inférieure à 0,20 m⁷⁵⁷. Lorsque ce petit appareil ne prend pas une forme asymétrique, mais qu'il est proprement taillé, formant un modèle réduit du moyen ou du grand appareil (il n'existe cependant pas d'exemple de ce type, proprement dressé, dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas pour la période envisagée, mais seulement des exemples qui s'y apparentent), cela sera clairement indiqué de manière à n'engendrer aucune formulation équivoque. On emploiera notamment l'expression de « petit appareil de pierre de taille ».

Lorsque nous parlons d'insuffisance, le propos n'est pas là de remettre en cause ces catégories, dont on constate qu'elles prennent en compte la technique de taille et en particulier l'outil employé pour les façonner et la forme de la pierre qui en découle, critères qui ne peuvent être écartés, de même que la destination qui leur est réservée en fonction de leur forme. L'auteur évoque ainsi les pierres non travaillées (« moillon bourru »), qui remplissent les « fondations, et [...] l'intérieur des murs » ; « essémillées », elles sont employées dans les endroits « de peu de conséquence » ; quant aux blocs « piqués » et « appareillés », qui se remarquent par leur forme plus régulière, ils sont bien sûr employés de manière générale en parement. Cependant, ces critères sont aujourd'hui précisés, parce qu'ils ne suffisent plus à décrire cet appareil auquel on porte désormais plus d'attention et surtout, que l'on étudie pour lui-même et dans la perspective d'une meilleure compréhension d'ensemble. Gabriel Plat constatait ainsi déjà à propos des définitions données plus haut : « en somme, non compris le moillon bourru ou tout venant, [...] Bullet reconnaît un seul moillon de forme irrégulière, [...] et deux moellons d'échantillon qui diffèrent entre eux non seulement parce que le moillon piqué est travaillé à la pointe, tandis que le moillon d'appareil est une véritable petite pierre de taille à cela près que ses côtés sont démaigris », catégories peu nombreuses qui permettent d'y ranger des types assez divers.

⁷⁵⁷ Ce, bien que nous soyons en accord avec le constat que « l'expression est le plus souvent inexacte et ne peut s'appliquer qu'aux rares pans de mur construits en moillon d'appareil, comparables, pour leur régularité, aux murs de moyen ou de grand appareil ». Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, op. cit., p. 17.

En outre, comme l'a rappelé Nicolas Reveyron, « il convient de définir le moellon, non pas comme objet unique et inerte, mais dans une double articulation : sa forme et sa mise en œuvre, c'est-à-dire le bloc *dans la perspective du parement* »⁷⁵⁸. C'est ce que nous envisageons de réaliser au sein de ce chapitre, en évoquant la manière dont le petit appareil est employé, en mettant en rapport les types d'appareils et leur mise en œuvre, au regard des types d'édifices dont ils forment l'enveloppe. Enfin, les parements n'étant que les faces visibles du mur, à l'image de la synecdoque en rhétorique, comme aime à le rappeler ce même auteur, il convient de prendre en compte le moellon et le parement dont il est un élément constitutif, comme les parties d'un tout : le mur. Ainsi, les édifices ruinés, formant comme autant d'écorchés, permettront-ils de ne pas se limiter à une approche de surface, approche qui est cependant la seule envisageable dans une majorité de sites.

Il semble désormais opportun d'introduire quelques distinctions propres au corpus des deux anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, qui ont trait aux formes particulières, aux techniques de taille mais aussi aux dimensions variables de ces moellons, formant comme autant d'éléments uniques ou de petits groupes isolés témoignant de modes de construction différents et par là même non négligeables. Précisons qu'il semble difficile d'inventer un vocabulaire plus adapté pour mieux définir les différents exemples rencontrés, sans employer à nouveau des expressions très génériques qui ne feront apparaître à travers la terminologie que certains aspects de la définition de chaque type, dont nous avons déjà relevé l'insuffisance. Il apparaît plus pertinent de les désigner au moyen de plusieurs paramètres (forme, type de taille, dimensions, nature de la pierre, éventuelles combinaisons d'appareils, destination).

Afin de mieux appréhender la question, plusieurs séries de mesures ont été réalisées sur des échantillons de parements qui nous ont semblé représentatifs de différents « types » observés. Cette méthode a été mise au point par Daniel Prigent qui a

⁷⁵⁸ REVEYRON, N., « Le premier art roman et le moellon ou l'invention d'une architecture », *op. cit.*, p. 34-35.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

développé cette approche sur une période plus large allant de l'Antiquité à la période contemporaine⁷⁵⁹. Ces mesures ont été effectuées sur des parements où le petit appareil est clairement lisible, c'est-à-dire lorsque le mortier n'en recouvre plus les contours. Les hauteurs et les longueurs maximales de plusieurs séries de blocs ont ainsi été enregistrées, à raisons de plusieurs centaines de blocs par parement. En outre, ces mesures ont été prises à la main, grâce à un mètre-ruban⁷⁶⁰. Ainsi, l'erreur relative est-elle de l'ordre de 0,5 cm. Résultant d'échantillons de parements, elles n'ont ici qu'une valeur indicative, les contraintes étant d'ordres divers, comme l'impossibilité de prendre des mesures au-delà d'une certaine hauteur.

6.3 La diversité des petits appareils de moellons

Nous souhaitons ici prendre pour point de départ un type de petit appareil très souvent évoqué dans les études locales, dont il semble presque qu'il ait pu, à l'image du moellon cassé au marteau de Josep Puig i Cadafalch, définir à lui seul la marque des constructions de petit appareil « préromanes » girondines, du moins jusqu'au début du XX^e siècle. Depuis les travaux de l'abbé Labrie ou de Léo Drouyn jusqu'à ceux de Michelle Gaborit, qui amorça une étude plus complète de ce matériau, l'appareil de moellons particulier qu'est le « petit appareil cubique de remploi » renvoyant aux blocs de pierre employés dans les constructions gallo-romaines a en effet été largement reconnu et cette terminologie reprise⁷⁶¹. Or, l'examen de l'ensemble des parements de petit appareil du corpus met en exergue sa grande représentativité au regard des autres

⁷⁵⁹ Parmi les publications récentes de l'auteur à ce sujet, on peut citer : Daniel PRIGENT, « Le « Petit appareil » et son évolution », *op. cit.*; Daniel PRIGENT, « Le petit appareil: méthodes d'analyse et premiers résultats. Le Val de Loire. », *op. cit.*, p. 201.

⁷⁶⁰ Ces mesures ont toutes été réalisées de la même main, quelques unes avec l'aide de Jérémy Hénin, stagiaire de master (Master Recherche Matériaux du Patrimoine Culturel et Archéométrie, Université Bordeaux Montaigne), qui, intéressé par cette approche évoquée lors d'un séminaire dédié aux étudiants de ce Master, a souhaité m'accompagner sur le terrain pendant deux semaines en juillet 2012. La méthode employée a été rigoureusement identique.

⁷⁶¹ Ce type n'est pas propre au territoire envisagé, puisqu'on le rencontre dans les études de l'abbé Plat, ou plus récemment celles d'Alain Valais (Alain VALAIS, « Les premiers édifices romans du Nord de l'Anjou: techniques de construction et éléments de chronologie », *op. cit.*).

formes de petit appareil, dont il faut reconnaître qu'elles sont très variées et qu'elles constituent comme autant de cas uniques qui se démarquent visuellement de façon très nette du type d'appareil premièrement évoqué.

Ces « types » divers se distinguent du premier par leur forme et leurs dimensions souvent plus hétérogènes au sein d'un même parement et par un traitement qui varie considérablement d'une église à une autre. Bien qu'il s'agisse parfois de cas isolés et sans entrer dans le détail de descriptions systématiques qui auraient peu d'intérêt dans le cadre de la présente étude, il semble intéressant ici de mettre en lumière quelques uns de ces exemples afin de fournir une analyse plus précise de l'emploi de ce matériau dans les deux anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas.

On prendra garde par ailleurs d'interroger l'association entre irrégularité de la forme et ancienneté du matériau, dont plusieurs études ont montré qu'ils constituaient parfois des écueils masquant une réalité plus complexe. Aussi quelques datations de charbons présents dans les mortiers de parements divers ont-elles été réalisées, ce qui constitue une première approche en la matière, qu'il conviendrait bien sûr de développer. Ces derniers ont été échantillonnés dans les mortiers de maçonneries de plusieurs églises de petit appareil. Cependant, les charbons étant généralement peu nombreux⁷⁶² et les prélèvements uniques dans la plupart de ces édifices, il convient de rester prudent sur les conclusions qui peuvent être faites à partir des données obtenues.

Les analyses confiées au Centre de Datation Radiocarbone de l'Université de Lyon⁷⁶³ ont donné les résultats suivants : : haut du mur de l'abside de l'église de Baron (combles)- âge calibré de 1028 à 1184 ap. J.-C. (âge 14C BP : 920 ± 30), parement méridional de la nef de l'église de Poussignac à Bazas (à l'ouest du portail)- âge calibré de 1025 à 1157 (âge 14C BP : 945 ± 30), mur sud de la nef de l'église de Cazats- âge calibré de 969 à 1153 ap. J.-C. (âge 14C BP : 1010 ± 35), mur nord de la nef de Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps) : âge calibré de 1025 à 1165 ap. J.-C., chevet : âge

⁷⁶² Daniel PRIGENT, « Techniques de construction et de mise en oeuvre de la pierre du IXe au XIe siècle, nouvelles approches. », in *L'Age roman. Arts et culture en Poitou et dans les pays charentais. Xe-XIIIe siècles*.

⁷⁶³ Voir les documents en annexe (résultats).

calibré de 1024 à 1155 ap. J.-C. (âge 14C BP chevet: 950 ± 30 ; nef : 930 ± 30), parement nord de la nef de l'église de Loubens- âge calibré de 1033 à 1204 ap. J.-C. (âge 14C BP : 910 ± 30), chevet de l'église de Monprimblanc- âge calibré de 1026 à 1182 (âge 14C BP : 925 ± 30), chevet de l'église du Nizan- âge calibré de 993 à 1154 (âge 14C BP : 980 ± 35), chevet de l'église de Saint-Martin de Montphélix (Pondaurat)- âge calibré de 1322 à 1442 ap. J.-C., mur nord de la nef du même édifice : âge calibré de 993 à 1155 ap. J.-C. (âge 14C BP chevet : 525 ± 30 ; nef : 980 ± 30). Le chevet de l'église de Bassanne dont l'hétérogénéité des matériaux de petit appareil posait question a donné un âge calibré de 1415 à 1479 ap. J.-C. (âge 14C BP : 450 ± 30). La datation tardive du parement septentrional de l'église de Cleyrac est attribuable à un rejointoiement moderne : âge calibré de 1300 à 1419 ap. J.-C. (âge 14C BP : 580 ± 30). Quant à l'âge calibré de 428 à 615 ap. J.-C. (âge 14C BP : 1515 ± 30) obtenu pour le mur sud de la nef de l'église de Soullignac, il constitue peut-être une datation haute liée à un effet de « vieux bois ».

Aussi, la cohérence de cette série se doit-elle d'être soulignée, une majorité de résultats se plaçant dans l'intervalle moyen 1000-1175. Ces résultats s'ils ne permettent pas de préciser la chronologie de l'édification de ces églises, autorisent toutefois l'exclusion de datations plus hautes.

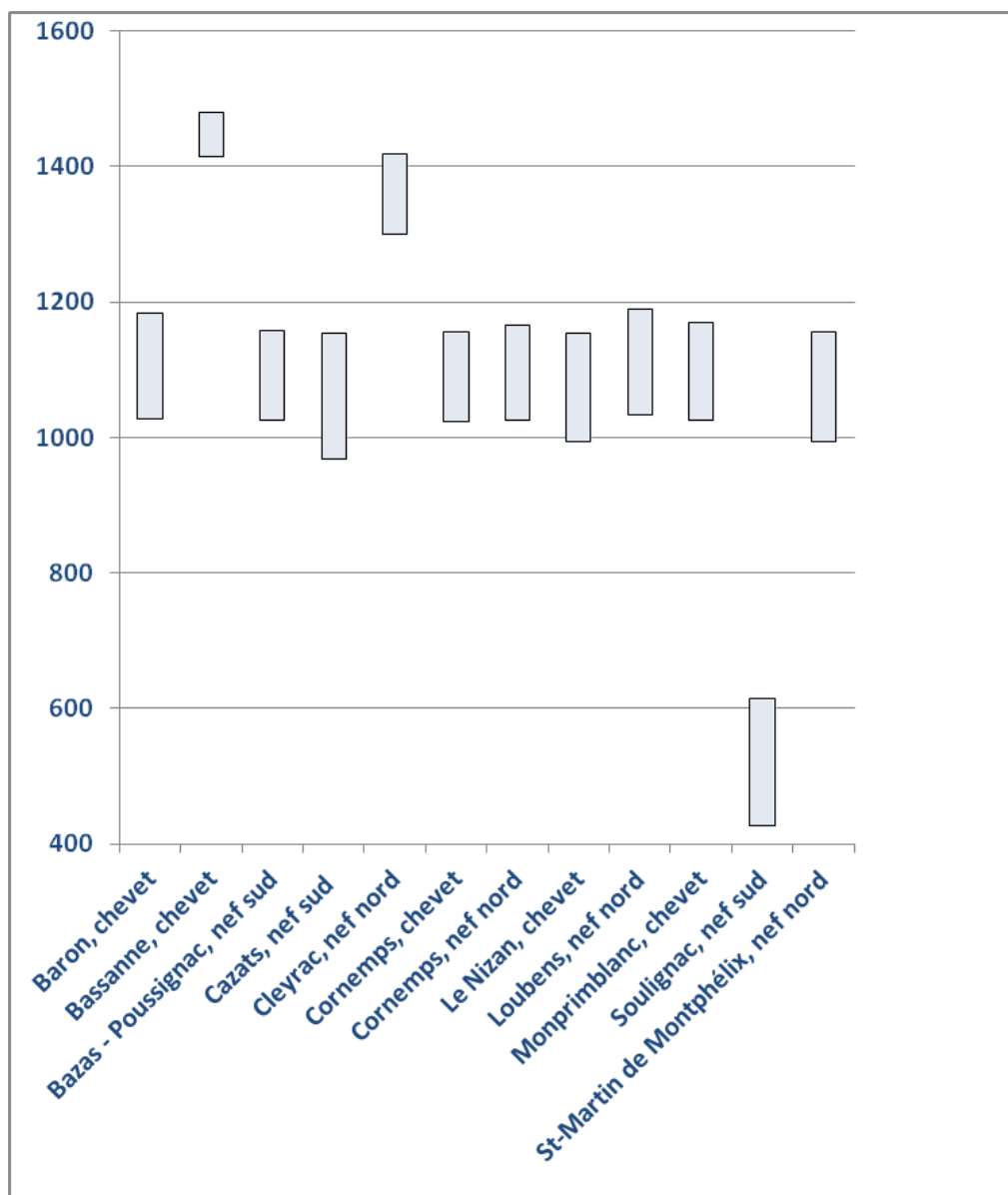


Figure 126. Résultats des datations radiocarbone de charbons échantillonnés dans les parements de douze églises des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas.

6.4. *Quid du moellon de remploi « gallo-romain » ?*

L'historiographie locale évoque très souvent la réutilisation du petit appareil antique dans les églises romanes de Gironde, devenu un poncif dès lors que les moellons présentent en parement une forme qui s'apparente au gabarit carré et que certains de ces éléments sont rubéfiés. L'abbé Labrie considère ainsi au début du XX^e siècle que l'église de Doulezon représente le prototype de l'édifice religieux remployant des vestiges : « des murs construits au XI^e siècle et plus tard, ont l'aspect de murs romains, parce qu'on a emprunté des pierres de petit appareil à des édifices ruinés. Les églises présentent très souvent cette particularité [...] Dans les constructions de ce genre, les moins avertis voient très vite qu'il s'agit de pierres empruntées à des ruines, car on en trouve qui sont très brûlées placées entre d'autres absolument intactes »⁷⁶⁴. Quant à Léo Drouyn, il y fait également référence de manière récurrente dans ses *Notes archéologiques*⁷⁶⁵, comme c'est le cas pour l'église de Bellebat⁷⁶⁶ où la partie occidentale du mur sud de la nef est construit en « petites pierres cubiques en usage dans les monuments romains »⁷⁶⁷. Cité dans *Les Vieilles églises de la Gironde*, le remploi n'apparaît pas en tant que tel dans la partie de sa synthèse consacrée aux petit, moyen et grand appareil, ce qui caractérise la prudence de Jean-Auguste Brutails, décrivant méthodiquement les différents types rencontrés sans aller plus avant dans l'analyse. Dans sa thèse, en revanche, Michelle Gaborit évoque sans détour le « moellon de remploi gallo-romain » dont la présence au sein des parements s'explique par « ses petites dimensions, environ dix à quinze centimètres de hauteur », les traces de rubéfaction visibles sur les blocs ainsi que la présence de ce type d'appareil sur des

⁷⁶⁴ J. LABRIE, « Les gallo-romains au centre de l'Entre-deux-Mers (1) », *Société Archéologique de Bordeaux*, 1908, pp. 116-143; J. LABRIE, « Les gallo-romains au centre de l'Entre-deux-Mers (2) », *Société Archéologique de Bordeaux*, 1909, pp. 106-146. « Des murs construits au XI^e siècle et plus tard, ont l'aspect de murs romains, parce qu'on a emprunté des pierres de petit appareil à des édifices ruinés. Les églises présentent très souvent cette particularité [...] Dans les constructions de ce genre, les moins avertis voient très vite qu'il s'agit de pierres empruntées à des ruines, car on en trouve qui sont très brûlées placées entre d'autres absolument intactes ».

⁷⁶⁵ Les carnets de note de Léo Drouyn sont conservés aux Archives Municipales de la ville de Bordeaux (59 S 46 à 59 S 50).

⁷⁶⁶ Fiche 29 (Vol. 3).

⁷⁶⁷ A.M. Bordeaux, 59 S 49, p. 170-171.

églises situées à proximité d'une villa gallo-romaine. Ces arguments sont aussi les nôtres, à quelques détails près.

Afin de mieux renseigner cette question, ces arguments ont été repris et développés sous forme d'hypothèses. Ce petit appareil a été étudié du point de vue de sa forme et plus particulièrement de ses dimensions moyennes. En outre, l'aspect rougeâtre de certains blocs présents au sein des parements a été pris en compte. Pour déterminer si la couleur de ces pierres est naturelle ou si elle constitue une rubéfaction thermique, comme on le considère souvent, liée à la chauffe du matériau lors d'un incendie et ainsi corroborer ou non les affirmations historiographiques de la récupération des matériaux à ce propos, plusieurs spécialistes ont accepté de se rendre sur le terrain afin d'examiner ces parements. Enfin, un questionnement a été engagé de manière générale sur la question du remploi éventuel de ces matériaux.

6.4.1. Formes et dimensions

Premièrement, il semble important de revenir sur les termes employés précédemment, notamment ceux choisis par Michelle Gaborit selon laquelle il s'agirait d'un « véritable petit appareil »⁷⁶⁸, dont les « parements [...] bien plats autorisent le maçon à utiliser des lits de mortier peu épais ». Ce moellon est souvent désigné comme étant « carré » ou « cubique »⁷⁶⁹, ce dernier adjectif étant d'ailleurs erroné puisqu'il ne prend en compte que la surface externe qui ne constitue pas un volume. Par ailleurs, il ne partage pas la régularité des parements du Palais Gallien à Bordeaux, pour ne citer que cet exemple proche : seules certaines maçonneries de petit appareil antique ou quelques appareils médiévaux tels que l'appareil décoratif que l'on rencontre à Saint-

⁷⁶⁸ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 14.

⁷⁶⁹ L'abbé Gabriel Plat reconnaissait déjà l'imprécision de ce terme très générique, « locution encore plus vicieuse [que le *petit appareil*], puisque, malgré l'apparence, les moellons d'échantillon ont une forme qui se rapproche de la pyramide tronquée. » Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, *op. cit.*, p. 17.

Maur-de-Glanfeuil semblent en effet mériter pleinement ces qualificatifs. L'examen des parements montre qu'une majorité de moellons du corpus consiste en des blocs de forme variable, dont la forme en parement est rarement carrée, bien qu'elle tende à s'en rapprocher, mais plutôt de forme rectangulaire ou parfois arrondie. Leurs faces ne sont jamais dressées à angles vifs, mais plus ou moins ébauchés. En revanche, leur gabarit est assez homogène, regroupant des blocs de 7 cm/10 cm de haut pour 11 cm/14 cm de large en moyenne pour chacun des édifices sur lesquels ont été réalisés des mesures⁷⁷⁰ (soit un gabarit plus rectangulaire que carré, comme évoqué précédemment, le rapport hauteur/longueur étant d'environ 1,2 à 1,8). Ce petit appareil est donc relativement bien calibré (Figure 127), au regard des types d'appareils très divers qui ont aussi été observés sur des églises du corpus, dont les mesures permettent d'y voir des ensembles aux dimensions bien plus hétérogènes. Cette homogénéité des dimensions concerne par exemple des édifices tels que Soullignac⁷⁷¹, dont l'exemple est reporté sur le graphique ci-dessous (voir également la Figure 128), ou bien à Cazats⁷⁷² (Figure 129). En revanche, les échantillons des édifices indiqués en rouge sur le graphique suivant, indiquent que d'autres types d'appareils mesurés présentent des dimensions et une dispersion des surfaces bien plus grande, comme au Nizan, Saint-Georges de Montagne. Les parements de petit appareil cassé au marteau tels qu'ils ont été observés à Cadaujac, n'ont pas été mesurés puisque le mortier des englobe d'une manière trop couvrante.

⁷⁷⁰ Ces dernières ont été faites sur une série de 22 édifices aux maçonneries de moellons rubéfiés épars.

⁷⁷¹ Fiche 169 (Vol. 3).

⁷⁷² Fiche 65 (Vol. 3).

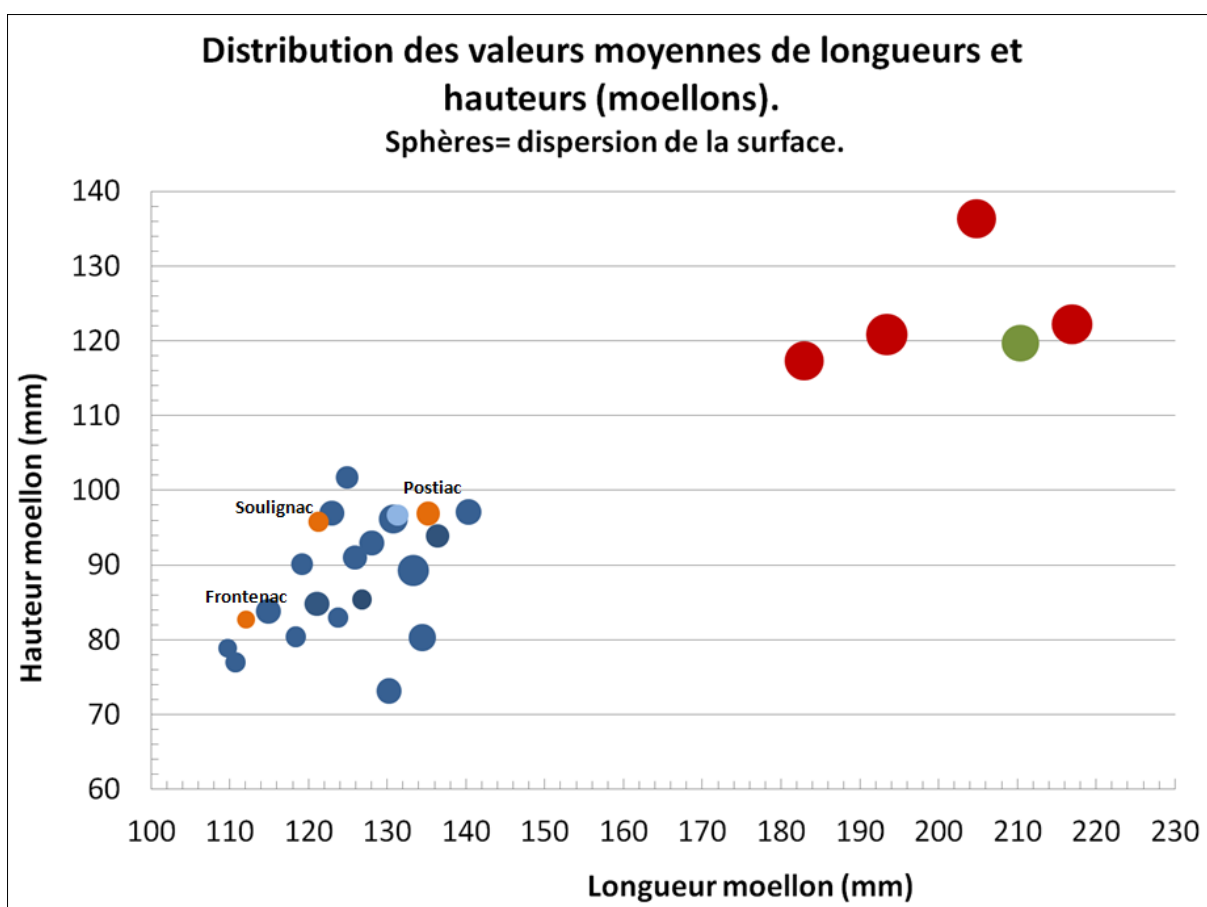


Figure 127. Résultats des mesures réalisées sur un groupe d'édifices aux moellons rubéfiés (en bleu sur le graphique).

Cette méthode a été apprise lors d'un stage dans le Maine-et-Loire à Angers et dans sa région, auprès de Daniel Prigent qui a mis au point cette technique de métrologie et appliquée sur de nombreux édifices, de la période antique à l'époque contemporaine. Ces mesures ont été prises sur plusieurs centaines de moellons par parement sélectionné, en fonction du nombre d'éléments disponibles. Elles ont été effectuées avec une précision au millimètre, grâce à un même outil (mètre-ruban). Les données retenues sont : la hauteur et la largeur maximum de chaque pierre, qui ont ensuite été regroupées par édifice afin de réaliser des moyennes des hauteurs et des largeurs par parement. La dispersion des surfaces a aussi été prise en compte pour chaque échantillon, en réalisant l'écart-type de la surface obtenue par multiplication de la hauteur et de la largeur maximum de chacun des blocs. Il s'agit bien sûr de surfaces

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

théoriques, puisqu'aucun des moellons mesurés ne prend réellement la forme carrée ou rectangulaire. Cela permet cependant de donner une idée plus précise de l'homogénéité ou au contraire de l'hétérogénéité de ces dimensions.

Or, l'homogénéité relative des dimensions mesurées doit-elle être considérée comme un critère possible attribuant une origine antique ou tardo-antique à ce type d'appareil ? Les parements qui subsistent sur certains sites gallo-romains, comme dans l'ancienne *villa* de Loupiac⁷⁷³, ou celle de Montcaret, permet de constater à quel point les types de moellons peuvent être différents en fonction des édifices et des campagnes de construction. Ils prennent parfois une allure très irrégulière et des dimensions fort hétérogènes, bien qu'étant comprises dans un certain gabarit. Aussi la prise en compte des formes visibles en parement, qui a parfois été employée comme un critère de distinction, ne doit-elle pas être considérée comme un critère déterminant et systématique en faveur du remploi⁷⁷⁴. N'a-t-on pas pu tailler à cette époque un type d'appareil régulier renvoyant à des formes antiques, les imitant peut-être ? Toutefois, lorsqu'on s'intéresse à ce petit appareil en tant qu'un volume, ce qui n'est possible que dans de rares cas où les blocs se désunissent du mortier, on constate que certains moellons prennent une forme de pyramide tronquée caractéristique de la technique de taille des moellons romains. C'est par exemple le cas de blocs de la façade occidentale de l'abbatiale de Vertheuil⁷⁷⁵, où se tiennent par ailleurs des moellons rubéfiés (Figure 130, Figure 131).

⁷⁷³ Voir la fiche 90 (Vol. 3). Je remercie à ce titre M. Jean-Pierre Bernède, propriétaire du site, de m'avoir accueillie à plusieurs reprises sur sa propriété de Loupiac.

⁷⁷⁴ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 14. L'auteur écrit : « Le moellon de remploi gallo-romain [...] se reconnaît, outre le voisinage immédiat de la villa dont il provient, par ses petites dimensions –environ dix à quinze centimètres de hauteur- et sa forme presque cubique. Ce moellon est très souvent rubéfié. Ses parements sont bien plats, ce qui autorise le maçon à utiliser des lits de mortier peu épais. Il permet d'obtenir un mur d'aspect régulier : c'est un véritable petit appareil ». Cependant, comme évoqué ci-dessus nous ne connaissons pas dans le corpus d'édifice qui puisse correspondre à cette description –outre l'église Saint-Romain de Loupiac.

⁷⁷⁵ Fiche 173 (Vol. 3).



Figure 128. Soullignac, Saint-Genès. Face sud de la nef (partie occidentale).



Figure 129. Cazats, Saint-Martin. Mur gouttereau méridional, petit appareil de tradition antique régulièrement disposé.



Figure 130. Vertheuil, Saint-Pierre. Façade occidentale et détail de son parement.



Figure 131. Vertheuil, Saint-Pierre. Détail d'un moellon en forme de pyramide tronquée.

6.4.2. La question de la rubéfaction de blocs épars dans les maçonneries de petit appareil

Au sein des parements constitués de ces moellons que l'on peut qualifier de « calibrés » au regard du reste des types d'appareil du corpus, se rencontrent presque systématiquement des blocs rubéfiés⁷⁷⁶ épars⁷⁷⁷. Leurs surfaces rosées virent parfois au gris ou violet et la couleur vive en surface s'atténue à mesure que l'on observe la pierre en profondeur, ce qui n'est possible que lorsque les enduits et joints de surface ont disparu. Ces pierres rubéfiées sont disposées çà et là, d'une manière qui semble aléatoire. La cartographie de ces édifices comportant des parements de petit appareil calibré présentant des blocs rubéfiés montre ainsi une répartition des sites sur un large territoire englobant principalement l'Entre-deux-Mers où la concentration des édifices inventoriés est la plus dense (voir carte infra). En outre, ces derniers sont relativement nombreux, puisqu'on les rencontre sur la moitié des sites répertoriés dans le corpus.

Les figures 132 à 134 donnent un exemple de ces parements : il s'agit du mur extérieur méridional de la nef de l'église Notre-Dame de Frontenac⁷⁷⁸. Plusieurs pierres y sont rougies, présentant un dégradé de couleurs sur l'une de leurs faces, ce qui tend à accréditer la thèse d'une chauffe importante par le feu ayant engendré une transformation sur l'une des parties du bloc. Toutefois, il convient de rester prudent à ce sujet, car plusieurs pierres sont dotées d'une robe rouge dont la couleur n'est pas liée à la chauffe du matériau : il s'agit d'une caractéristique naturelle, observée sur certaines pierres de l'église de Doulezon⁷⁷⁹ (Figure 136).

Aurélié Brodard, docteur en Physique des Archéomatériaux⁷⁸⁰, Pierre Guibert, porteur du programme de recherche suivant, ainsi que Jean-Claude Leblanc ont permis

⁷⁷⁶ On distingue ici la simple rubéfaction, soit l'aspect rougi d'un bloc, de la rubéfaction thermique, aspect rougi engendré par la chauffe importante d'un bloc.

⁷⁷⁷ En revanche, sur les moellons de forme et dimensions plus irrégulières et hétérogènes, les traces de rubéfaction sont rares. En outre, les parements de *villae* gallo-romaines proches (Plassac, Loupiac, Montcaret par exemple) dont les moellons ont manifestement été taillés d'après un gabarit, comportent également des blocs rubéfiés disposés çà et là.

⁷⁷⁸ Fiche 65 (Vol. 3).

⁷⁷⁹ Voir fiche 59 (Vol. 3). Ces observations ont été réalisées grâce à l'aide de Jean-Claude Leblanc.

⁷⁸⁰ Aurélié Brodard a récemment soutenu une thèse en Physique des Archéomatériaux à l'Université Bordeaux Montaigne (auparavant Université Michel de Montaigne- Bordeaux 3) : *Caractérisation*

d'éclairer cette question à travers leurs remarques, avis et observations, ayant travaillé sur la chauffe du calcaire dans le cadre du programme IThEM (des Impacts Thermiques sur les parois à la caractérisation des feux, Expérimentation et Modélisation) voué à l'étude des traces de feux de l'époque paléolithique dans la grotte Chauvet .

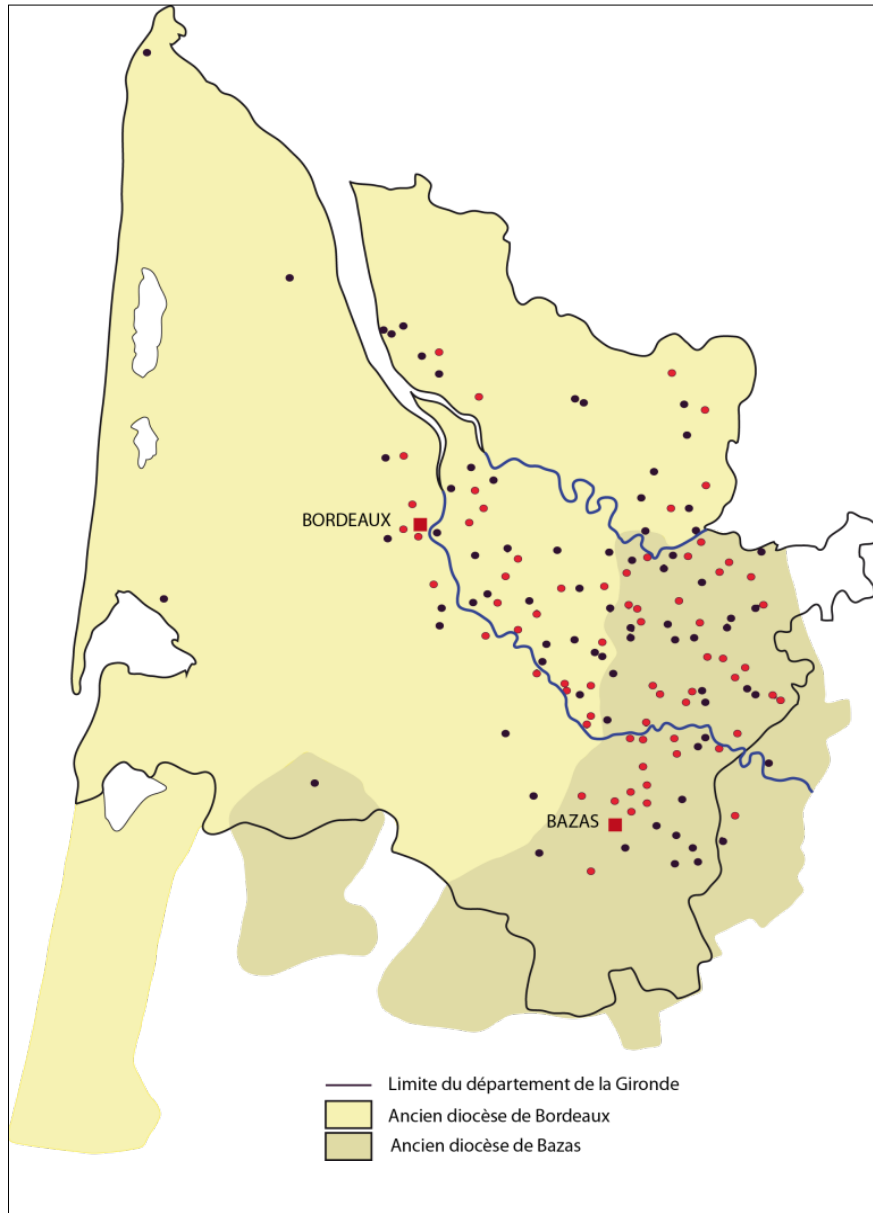


Figure 132. Carte des édifices du corpus construits en partie avec des moellons rubéfiés (en rouge).

thermique de structures de combustion par les effets de la chauffe sur les minéraux : thermoluminescence et propriétés magnétiques de foyers de la grotte des Fraux (Dordogne), sous la direction de Pierre Guibert et François Lévêque, IRAMAT-CRP2A, 2013.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 133. Frontenac, Notre-Dame. Détail du parement sud.



Figure 134. Frontenac, Notre-Dame. Détail du parement sud, moellon rubéfié.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 135. Frontenac, Notre-Dame. Détail du parement sud, moellon rubéfié.



Figure 136. Doulezon, Notre-Dame. Détail du parement nord.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

Ces murs ressemblent fort à ceux des *villae* gallo-romaines de la région, de Plassac à Montcaret, dont les murs présentent eux aussi souvent ces caractéristiques. Seule leur mise en œuvre permet parfois de les distinguer, les joints de ces dernières maçonneries étant souvent plus épais, en particulier les joints de lit. Nous proposons ainsi de nommer ce petit appareil « moellon de tradition antique », reprenant ainsi l'expression employée par Daniel Prigent qui constate la subsistance de certains types d'appareils antiques jusqu'au XI^e siècle, voire plus tardivement dans certains cas de figure⁷⁸¹ dont l'auteur constate qu'ils ont été réalisés à partir de matériaux locaux⁷⁸².

6.4.3. Réflexions autour de la pratique du remploi

L'origine de cette rubéfaction thermique pose question, du fait, notamment, que presque tous les édifices comportant des moellons calibrés témoignent de cette particularité. Sont-ce là des pierres qui ont été récupérées sur un bâtiment ayant subi un incendie, auquel cas la majorité de ces bâtiments « antérieurs » aurait subi ce type d'altération ? Il faut rappeler que les *villae* gallo-romaines dont les vestiges sont encore en place aujourd'hui comportent elles-mêmes des pierres rubéfiées au sein de leurs parements. On a pu le constater aussi bien à Loupiac, qu'à Plassac, Andernos⁷⁸³ (Gironde) ou Montcaret (Dordogne). On ne peut exclure non plus dans certains cas qu'il puisse s'agir plus simplement du remontage du mur de l'église qui aurait lui-même subi un incendie.

Ces blocs rubéfiés disposés de manière éparse au sein d'un même mur⁷⁸⁴ semblent donc témoigner de remplois, dont on ne peut cependant indiquer l'origine. Ces

⁷⁸¹ Daniel PRIGENT, « Le petit appareil: méthodes d'analyse et premiers résultats. Le Val de Loire. », *op. cit.*, p. 193-201.

⁷⁸² *Ibid.*, p. 199.

⁷⁸³ Voir la fiche 18 (Vol. 3).

⁷⁸⁴ Il va de soi que l'on ne peut observer ces matériaux qu'à travers le prisme de ceux qui ont été choisis pour monter le mur⁷⁸⁴ et ceux dont la face rubéfiée est située en parement, ce qui est logique si le matériau a été régulièrement taillé. La forme du moellon suivant généralement de manière plus ou moins régulière le modèle du tronc de pyramide (du moins pour ce qui est des moellons de tradition antique), on peut considérer que ces derniers ont été remployés en les insérant dans le parement dans le même sens,

pierres rougies peuvent en effet avoir été puisées sur un édifice gallo-romain ou haut médiéval, mais aussi avoir déjà fait l'objet de plusieurs utilisations (ce qui pourrait peut-être expliquer leur présence quasi systématique dans les maçonneries constituées d'un appareil de cette forme). Il est parfois possible de faire un rapprochement avec les vestiges ou la mention d'une villa située à proximité immédiate : c'est par exemple le cas à Saint-Genis-du-Bois⁷⁸⁵, où l'église est construite sur un établissement antique⁷⁸⁶. Il en va de même à Hure⁷⁸⁷ sur une villa des IV^e-VI^e siècles⁷⁸⁸, pour ne citer que ces exemples⁷⁸⁹. Les axes des deux fleuves qui traversent le territoire étudié accueillent en effet nombre d'établissements tardo-antiques dont certaines structures sont conservées. Les matériaux visibles sur les maçonneries encore existantes montrent une grande proximité avec ceux que l'on a pu observer sur nombre d'églises girondines.

Dans le corpus des églises girondines du tournant des XI^e et XII^e siècles, l'exemple de Saint-Romain de Loupiac⁷⁹⁰ (Figure 137 et Figure 138) constitue un cas particulier car l'ancien prieuré côtoie encore la *villa* et ses thermes à la piscine encadrée de pavements de mosaïques. Surtout, le petit appareil s'avère absolument distinct de tous ceux qui ont été observés au sein du *corpus*, parce que de forme cubique et très régulier, à la tête légèrement bombée et de dimensions très homogènes, sensiblement supérieures à la moyenne observée sur les édifices dont les parements sont constitués de moellons de remploi. Il s'agit du moellon « piqué » caractérisé par Pierre Bullet. Ce dernier se retrouve notamment sur les parements de la piscine de la *villa*⁷⁹¹. En outre, il s'agit des moellons de « la meilleure qualité pour le site », ce qui suppose un choix des

auquel cas on peut exclure que d'autres surfaces rubéfiées soient invisibles car tournées vers l'intérieur du mur. Toutefois à Notre-Dame de Frontenac, des moellons présentent un aspect rougi sur une face positionnée contre le joint montant.

⁷⁸⁵ Notice 15 (Vol. 2).

⁷⁸⁶ Jean-Luc PIAT, *L'église de Saint-Genis-du-Bois (Gironde)*, Bordeaux, HADES, DRAC Aquitaine, Service Régional de l'Archéologie, 1998.

⁷⁸⁷ Fiche 77 (Vol. 3).

⁷⁸⁸ CHARPENTIER, X. et HENRY, O., *Hure, place de l'église Saint-Martin, Sauvetage urgent*, HADES, DRAC Aquitaine, Service Régional de l'Archéologie, 2001.

⁷⁸⁹ L'église de Montcaret, dont l'exemple est bien connu, a aussi été construite sur une *villa*.

⁷⁹⁰ Fiche 90 (Vol. 3).

⁷⁹¹ Comité de liaison de L'ENTRE-DEUX-MERS, *L'Entre-Deux-Mers et son identité: Château, bastide et vignobles en pays de Cadillac. Actes du neuvième colloque tenu à Cadillac les 24, 25 et 26 octobre 2003*, CLEM, 2005, p. 16.

matériaux, une utilisation raisonnée⁷⁹². Cependant, nous manquons d'indices concernant la période de construction de cet édifice : une charte rédigée entre 1155 et 1166 mentionne qu'« il y avait, depuis fort longtemps, un oratoire dédié à Saint-Romain, près de l'église de Loupiac »⁷⁹³. Les hautes fenêtres du chevet plat renvoient notamment à des modèles de la fin du XII^e ou du début du XIII^e siècle tels que Saint-Pierre de la Sauve ou des commanderies de Montarouch ou Sallebruneau⁷⁹⁴.

De plus, Sylvie Faravel a montré que dans la partie de l'ancien diocèse de Bazas située dans l'Entre-deux-Mers, presque un quart des églises sont érigées sur des vestiges antiques et nombreuses sont celles qui ont été bâties à proximité de ruines du même type (vestiges avérés ou simples indices)⁷⁹⁵. Ces édifices sont principalement situés le long des vallées des affluents de la Garonne et la Dordogne, principalement celles de l'Engranne et du Dropt. En effet, sur ce même territoire de l'Entre-deux-Mers bazadais, l'auteur a dénombré des sites gallo-romains, plus ou moins nombreux, sur 76 des 153 paroisses inventoriées soit sur environ la moitié d'entre elles, ce qui –sans que l'on que l'on souhaite faire de rapprochement hâtif à ce sujet qui reste complexe- correspond peu ou prou à la répartition des remplois de pierres rubéfiées inventoriées dans les églises des anciens diocèses de Bazas et Bordeaux. Cela peut par conséquent constituer un indice supplémentaire de l'origine antique de ces matériaux, ces derniers étant disponibles en de nombreux endroits. Par ailleurs, l'église de Gironde-sur-Dropt (Figure 139 et Figure 140), dont la paroisse jouxte à l'ouest celle de la Réole, antérieure au XI^e siècle, emploie ce même type d'appareil dans le mur de son chevet polygonal, dont des blocs sont particulièrement bien visibles en fondation. Aussi cette pratique du remploi au début de l'époque romane pourrait-elle être le fruit d'une tradition de la récupération des matériaux dans la région.

⁷⁹² Jérôme MARIAN et Xavier PERROT, *La villa romaine de Loupiac (Gironde). Quartier cadastral dit « Saint-Romain »*. Rapport de fouilles programmée trisannuelle 2006-2008., *op. cit.*, p. 147.

⁷⁹³ Comité de liaison de L' ENTRE-DEUX-MERS, *L'Entre-Deux-Mers et son identité*, *op. cit.*, p. 21.

⁷⁹⁴ *Ibid.*, p. 20.

⁷⁹⁵ Sylvie FARAVEL, « Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550 », *op. cit.*, p. 134. « Au moins trente-huit églises de la région étudiée sont construites sur des vestiges antiques soit 24% d'entre elles ». L'auteur ajoute : « sur 89 paroisses de première et deuxième génération –antérieures à l'an Mil-, 42 d'entre-elles sont implantées sur les vestiges d'une villa antique ce qui suggère, outre la continuité de l'occupation du sol, l'ancienneté de la fixation de l'église ». (p.151).



**Figure 137. Loupiac, Saint-Romain.
Chevet plat.**



Figure 138. Loupiac, Saint-Romain. Détail du parement est.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 139. Gironde-sur-Dropt, chevet.



Figure 140. Gironde-sur-Dropt, détail de la fondation du chevet.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

L'implantation des églises a probablement été induite dans un certain nombre de cas par la présence d'un établissement antique sur le site même ou à proximité, induisant comme l'explique Michel Zink un « sentiment de continuité »⁷⁹⁶. Continuité des sites d'implantation des édifices de culte, mais aussi d'une certaine manière des modes de construction, bien que ceux-ci témoignent d'une évolution, comme cela sera abordé *infra*. « L'histoire de la paroisse et de la *villa* est donc étroitement liée, elle pourrait bien être une nouvelle preuve de la continuité qui existe entre l'antiquité et le moyen âge : si la *villa* disparut, la paroisse en conserva le souvenir dans son toponyme et dans son territoire »⁷⁹⁷, et peut-être aussi dans les murs de son église, pourrait-on ajouter.

Au vu du nombre d'édifices remployant *a priori* des matériaux (et il s'agit d'un nombre *a minima*, justifié par des traces de rubéfaction couplées aux dimensions et formes des blocs), on peut considérer que le pragmatisme a été un critère déterminant dans la construction de ces églises. N'ayant pas la contrainte d'avoir à tailler eux-mêmes des blocs de pierre, puisque ceux-ci se tenaient au sein des anciens établissements antiques disséminés sur le territoire – principalement celui d'entre Dordogne et Garonne- ces derniers ont employé les moellons immédiatement disponibles.

Ainsi, cette pratique s'inscrit-elle dans une tradition du remploi de matériaux disponibles en abondance⁷⁹⁸ ? On l'a vu, ces églises ont souvent été construites sur l'emplacement même de sites antiques comme à Andernos, remployant aussi parfois

⁷⁹⁶ Philippe BERNARDI et Daniela ESPOSITO, « Recyclage, récupération, remploi. Les diverses formes de l'« ancien » dans l'architecture du Xe au XIIIe siècle », *Remploi, citation, plagiat. Conduites et pratiques médiévales (Xe - XIIIe siècle)*, 2009, p. 200. Il va de soi que l'exemple est sans commune mesure. Cependant, l'auteur constate qu'« à Rome, c'est manifestement la présence de très nombreux édifices de l'Antiquité qui paraît motiver au premier chef la pratique du remploi dans les fabriques de la ville mais aussi à l'extérieur, puisque les matériaux de récupération romains étaient exportés dans d'autres centres du Patrimoine de saint Pierre ».

⁷⁹⁷ Sylvie FAREVEL, « Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550 », *op. cit.*, p. 140.

⁷⁹⁸ Philippe BERNARDI et Daniela ESPOSITO, « Recyclage, récupération, remploi. Les diverses formes de l'« ancien » dans l'architecture du Xe au XIIIe siècle », *op. cit.*, p. 200. Il va de soi que l'exemple est sans commune mesure. Cependant, l'auteur constate qu'« à Rome, c'est manifestement la présence de très nombreux édifices de l'Antiquité qui paraît motiver au premier chef la pratique du remploi dans les fabriques de la ville mais aussi à l'extérieur, puisque les matériaux de récupération romains étaient exportés dans d'autres centres du Patrimoine de saint Pierre ».

leurs fondations. Aussi, la question de l'acquisition ne se pose-t-elle plus. Ce type d'implantation permet de construire un édifice sans avoir à supporter certains coûts comme celui du transport de la pierre et de sa taille. Ajoutons que le réseau hydrographique dense permettait de puiser des sables à toute proximité : ne reste plus que la question de la chaux qui est bien plus délicate. Là encore, on a peut-être tout simplement réalisé des fours sur place en brûlant des moellons calcaires.



Figure 141. Andernos, Saint-Eloi. Vue prise depuis le sud.

Quant aux explications liées à une perte de savoir-faire qui pourraient-être invoquées, ces dernières semblent peu envisageables. Il a en effet fallu former les blocs de pierre de taille qui constituent les éléments structurants indissociables de l'enveloppe de moellons.

Il ne s'agit toutefois pas d'une ressource si facile à exploiter puisqu'elle nécessite une extraction sur un édifice antérieur donc une démolition et l'enlèvement

des restes de mortier sur les blocs, d'où un gain de temps relatif⁷⁹⁹. En effet, s'il semble intéressant de pouvoir puiser des blocs sur un autre édifice, certaines expérimentations ont montré que les avantages des *spolia* sont moins évidents qu'il n'y paraît. Aussi, le remploi comme geste signifiant au-delà de son aspect économique ne peut-il être exclu, bien que le caractère fonctionnel de la récupération du matériau semble évident au premier abord. Même si la nécessité économique devait primer sur l'« incorporation réfléchie »⁸⁰⁰, elle résulte bien d'un choix, qu'interrogent María de los Ángeles Utrero Agudo et Issac Sastre de Diego en prenant en considération la nuance entre nécessité et possibilité du remploi⁸⁰¹ (à propos de matériaux différents cependant), que l'on ne doit pas ignorer, surtout en ces terres girondines riches en calcaire.

Il ne faut pas oublier on l'a évoqué qu'une pierre facile à tailler est disponible sur une très grande partie des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas : on aura ainsi véritablement choisi ces moellons, non parce qu'ils constituaient le seul matériau disponible sur place, mais parce qu'ils constituaient un matériau déjà travaillé et peut-être parce qu'elle revêtait un sens particulier pour les hommes du Moyen Age. Ne peut-on évoquer ainsi des raisons symboliques qui auraient poussé les hommes de ce temps à choisir ces pierres et éventuellement ici la référence à l'Antiquité ? La question se pose en effet de savoir ce que signifiaient ces remplois de pierres brutes, qui ne constituent pas des éléments décoratifs, pour les hommes du Moyen Age, au-delà de l'aspect utilitaire d'une ressource existante sur place. Le fait que le petit appareil se retrouve parfois uniquement sur le chevet (comme à Monprimblanc⁸⁰²), alors que les murs gouttereau de la nef –qui semblent contemporains si l'on se réfère aux ouvertures qui y tiennent place- sont construits grâce à des moellons de grande dimensions et

⁷⁹⁹ *Ibid.* « Considérer le remploi comme un pis aller revient à envisager l'offre de matériaux de remploi comme passive, comme un simple potentiel. Mais la récupération implique des moyens financiers et techniques. Elle impose de posséder ou tout au moins d'acquérir un droit sur les ruines. Elle nécessite des équipes aguerries, car les colonnes d'un temple, par exemple, ne se démontent et se transportent pas aisément ; les briques nécessitent d'être débarrassées de leur mortier ; les métaux d'être reforgés, les tuiles d'être pilées... »

⁸⁰⁰ *Ibid.*, p. 191.

⁸⁰¹ María DE LOS ÁNGELES UTRERO AGUDO et Isaac SASTRE DE DIEGO, « Reutilizando materiales en las construcciones de los siglos VII-X. ¿Una posibilidad o una necesidad? », *Anales de Historia del Arte*, vol. 22, Numero special II, pp. 309-323.

⁸⁰² Notice 10 (Vol. 2).

hétérogènes, pourrait-il amener à penser que l'on a réalisé une distinction dans l'emploi de ces blocs, que l'on a hiérarchisé leur usage ? Cependant, on peut faire une hypothèse plus pratique et que nous préférons en l'occurrence, qui voudrait que, la construction ayant commencé par le chevet, on a premièrement remployé le matériau disponible, puis on a taillé les moellons dont on avait besoin pour bâtir le reste de l'édifice.

Si l'on pose le principe que ces moellons (sauf s'ils constituaient les matériaux d'un édifice cultuel antérieur) ont été puisés sur les ruines gallo-romaines, on doit considérer la question de la possession de ces anciens établissements et des échanges, voire même du commerce que ces matières déjà travaillées pouvaient constituer. La question se pose notamment de savoir s'il existait une économie du remploi. Se contentait-on de remployer des pierres disponibles à proximité immédiate ou peut-on envisager dans certains cas une provenance un peu plus lointaine, justifiant une activité économique à part entière ? Peut-on considérer, à l'image de matériaux plus nobles réutilisés lors du haut Moyen Age par exemple, que l'on ait pu constituer des stocks⁸⁰³ ? Seules des sources d'archive pourraient nous permettre d'en savoir davantage à ce sujet et les historiens médiévistes interrogés à ce sujet n'avaient pas connaissance de tels documents. On peut en effet imaginer que ces matériaux faisaient l'objet d'un négoce, de transactions entre possesseurs des terres sur lesquels se tenaient ces matières disponibles.

Qu'en est-il de l'aspect symbolique, des raisons idéologiques ayant conduit les bâtisseurs de ce temps à construire leurs églises à partir de matériaux antérieurs (dont on ne sait d'ailleurs exactement ce qu'ils étaient) ? C'est la raison qui a conduit Michel Zink à évoquer le remploi en terme de « marque du temps perdu et du temps retrouvé »⁸⁰⁴. En ces temps de réforme grégorienne, cela pouvait-il avoir un sens ? La part très peu importante de remplois « nobles » dans les églises du corpus amène toute fois à s'interroger : si les éléments de marbre qui existaient probablement ont été brûlés pour constituer de la chaux, comme cela a souvent été le cas, on est en droit de se

⁸⁰³ María DE LOS ÁNGELES UTRERO AGUDO et Isaac SASTRE DE DIEGO, « Reutilizando materiales en las construcciones de los siglos VII-X. ¿Una posibilidad o una necesidad? », *op. cit.*

⁸⁰⁴ Michel ZINK, « Le remploi, marque du temps perdu et du temps retrouvé », *Remploi, citation, plagiat. Conduites et pratiques médiévales (Xe - XIIe siècle)*, 2009, pp. 1-8.

demander si des considérations esthétiques sous-tendaient cette démarche ou s'il s'agit d'un simple recyclage, ce qui n'exclut toujours pas les raisons idéologiques ou symboliques du emploi de ces matériaux.

Concernant la question de l'esthétique des emplois et éventuellement des jeux de couleur que l'on peut observer sur ces panneaux de maçonnerie chamarrés, il importe de faire plusieurs remarques. Tout d'abord, les blocs sont disposés d'une manière qui semble bien aléatoire au sein de la surface murale. En outre, la face rubéfiée des moellons est parfois tournée vers l'un des côtés de la maçonnerie, n'étant visible de profil, ce qui permet d'envisager un plan de pose qui ne prend pas en compte cet aspect. Il est ainsi fort probable que les moellons dont leur forme ne les prédisposait pas à une pose particulière, soient disposés face rubéfiée vers l'intérieur et donc invisibles lorsque l'on se trouve au pied du mur.

Ainsi, observée depuis le XIX^e siècle sans que les archéologues et historiens de l'art aient pu le prouver scientifiquement, le grand nombre de sites où l'on observe des emplois montre l'importance de ce phénomène. On peut donc envisager une combinaison de facteurs ayant conduit les commanditaires et les bâtisseurs de cette partie du Moyen Age à employer ainsi le petit appareil, économiques et idéologiques. Cela permet peut-être d'envisager une utilisation tardive du petit appareil et peut-être plus tardive qu'on ne l'imagine parfois. L'exemple de l'église de Doulezon⁸⁰⁵ est à ce titre intéressant puisque de hauts murs de petit appareil de tradition antique rubéfiés constituent la nef, dont les contreforts relativement larges, épais, et bien chaînés au petit appareil laissent croire à un emploi tardif du matériau. Ce dernier était disponible à toute proximité puisque l'enclos paroissial est situé sur une ancienne villa notamment fouillée en 1972, dont le site semble témoigner d'une occupation continue du I^{er} au VI^e siècle⁸⁰⁶.

⁸⁰⁵ Fiche 59 (Vol. 3).

⁸⁰⁶ Sylvie FARAVEL, « Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550 », *op. cit.*.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

6.4.4. Comparaisons

On peut comparer ce petit appareil et son agencement à ceux du chevet de l'ancienne église Sainte-Marie de Bordeaux (Figure 142), située à une soixantaine de mètres à l'est de la cathédrale Saint-André. Les murs de cet édifice datant du VI^e siècle y sont également bâtis grâce à un petit appareil à la tête carrée, régulièrement disposé en lits dont les assises sont très régulières⁸⁰⁷.

Ce petit appareil dont la surface externe prend pour modèle la forme carrée se rencontre fréquemment dans le nord-ouest de la France, par exemple. Il a notamment été étudié en Mayenne par Alain Valais, où l'auteur constate qu'il s'agit de l'un des types d'appareils les plus anciens, qui subsiste jusque dans le premier quart du XI^e siècle, ce dans des édifices de petite ou plus grande envergure⁸⁰⁸. En revanche, les constructions de moellons dérivant du cubique, qui ressemblent fort au type d'appareil décrit précédemment pour la Gironde, y « appartiennent sans doute à la première moitié du XI^e siècle »⁸⁰⁹. Les types de moellons les moins réguliers et dont les modules sont peu homogènes sont considérés comme résultant de constructions postérieures, le phénomène s'accroissant au fil du temps jusqu'au début du XII^e siècle⁸¹⁰. On peut toutefois nuancer cette thèse : « si le véritable petit appareil se rencontre peu dans le Val de Loire, il était présent dès le VII^e siècle au baptistère de Saint-Jean de Poitiers, à

⁸⁰⁷ Voir la page C.A.R.E. : <http://care.tge-adonis.fr/care/index.php?title=BORDEAUX, Notre-Dame-de-la-Place> : « Les murs de l'abside, épais de 0,75 m sont conservés en élévation sur 1,10 m. Ils sont construits en petit appareil de moellons carrés de 10 à 15 cm de côté. Trois assises de briques sont encore visibles par endroit. » (Armel BOUVIER).

⁸⁰⁸ Alain VALAIS, « Les premiers édifices romans du Nord de l'Anjou: techniques de construction et éléments de chronologie », *op. cit.*, p. 60.

⁸⁰⁹ Alain VALAIS, « Les premiers édifices romans du bassin de la Mayenne: éléments de datation », *La Mayenne, archéologie, histoire*, n° 16, 1993, p. 101. « Les bâtiments les plus anciens sont constitués d'un petit appareil cubique régulier organisé en assises. On en trouve à Saint-Cénéri-le-Gérei (Orne), à Pritz, à Nuillé-sur-Ouette, à Moulay, à Bannes et à Evron. Ce type de maçonnerie imité de l'Antique ne semble plus utilisé en Mayenne après le premier quart du XI^e siècle. D'autres monuments comme Ruillé-Froid-Fonds, Froid-Fonds ou Parné-sur-Roc présentent un type d'appareil qui s'apparente au cubique mais les moellons sont cependant moins réguliers mais toujours disposés en assises. Ces maçonneries relativement soignées appartiennent sans doute à la première moitié du XI^e siècle ».

⁸¹⁰ *Ibid.*, p. 104.

l'abbatiale de Saint-Florent-du-Château à Saumur au X^e siècle et au siècle suivant aux églises de Restigné ou de Bourgueil (Indre-et-Loire) »⁸¹¹.



Figure 142. Bordeaux, Sainte-Marie.

⁸¹¹ Daniel PRIGENT, « Le petit appareil: méthodes d'analyse et premiers résultats. Le Val de Loire. », *op. cit.*, p. 194.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

6.5. Outre le moellon de tradition antique, des « types » d'appareils extrêmement variés

Le propos n'est pas là de recenser les types d'appareils rencontrés en Gironde, mais d'apporter le témoignage de parements qui ne sont pas attribuables à la catégorie précédemment définie du petit appareil de tradition antique, ni de l'appareil de remploi. Aussi, ces quelques exemples peuvent-ils mettre en lumière des pratiques constructives et éventuellement les formes que pouvaient prendre le moellon taillé aux XI^e et début du XII^e siècle.

Parmi ces maçonneries, on compte les parements de l'église de Cadaujac, où les pierres rangées au sein des murs de la nef et du chevet n'ont pas de forme précise mais constituent un ensemble hétérogène dont les petites dimensions permettent toutefois de les regrouper en un ensemble assez cohérent qui ne dépasse pas un certain gabarit (systématiquement inférieur au moellon de tradition antique). Ils portent les stigmates de cassures et forment comme autant d'éclats résultant d'une taille au marteau têt, qui sert notamment à dégrossir les blocs, car leur surface n'est absolument pas parementée. Ces derniers semblent n'avoir fait l'objet d'aucun traitement sinon celui qui a conduit à dégrossir un bloc pour en faire de petits moellons. Cela pourrait correspondre au type défini par l'abbé Plat du moellon « bourru » qui reste brut, n'ayant reçu qu'un traitement sommaire de l'ordre de l'ébousinage. Il en va de même à Landiras où encore à Yvrac, où ces petites pierres sont noyées dans un bain de mortier assez conséquent. (On pourrait presque évoquer là une forme de béton car ces pierres sont trop petites pour constituer un véritable agencement en lits). Est-ce là un hasard, l'une de ces églises déploie un plan relativement vaste à trois vaisseaux (Cadaujac), tandis que celle d'Yvrac ne comportait à l'origine qu'une nef unique se terminant par un chevet en hémicycle légèrement étiré. Ce dernier est épaulé par des colonnes engagées, ce qui permet toutefois de lui attribuer une datation relativement basse.

A Cessac, un petit appareil de moellons calcaires a été conservé sur environ 1 m/1,50 m de hauteur, qui prend place dans le groupe du petit appareil de tradition antique, surmonté par un appareil extrêmement hétérogène et dont l'agencement est aussi très disparate. Deux baies étroites, dont le linteau monolithe est échancré d'un

demi-cercle, s'ouvrent dans ce parement et laissent croire à l'ancienneté du mur qui les accueille. La question se pose de savoir si ces pierres ne proviennent pas de ramassages, tant leur forme n'est peu, voire même pas du tout travaillée. Yves Esquieu a étudié l'emploi de ces pierres, simplement glanées dans le lit d'une rivière ou au sein d'un épierrement rocheux, en ce qui concerne le basalte. Il conclut à une utilisation des pierres de ramassage dans le Bas-Vivarais à partir de la fin du Moyen Age⁸¹². Le calcaire étant omniprésent sur une superficie conséquente du territoire étudié, notamment dans l'Entre-deux-Mers, les terrains regorgent de ces pierres qui remontent à la surface, la roche affleurant d'ailleurs en divers endroits. Il se pourrait donc que ces petits blocs soient le fruit d'un simple épierrage, qu'ils aient ou non été transformés par la suite.

La question se pose de savoir si cet appareillage pourrait être postérieur à l'époque romane, d'autant qu'il s'agit de l'un des rares exemples de ce type associé à des baies à linteau monolithe échancré et chaînage harpé, baies dont la forme ne semble pas constituer dans le corpus un marqueur chronologique apparenté au seul XI^e siècle puisqu'on en rencontre tardivement dans plusieurs édifices du département, probablement jusqu'à la fin du XII^e ou le début du XIII^e siècle (Martres, Doulezon⁸¹³...). La pierre relativement bien équarrie aux joints fins qui constitue les deux fenêtres méridionales, aux ouvertures très hautes et fines, pourrait apporter un indice supplémentaire permettant d'attribuer à ce parement une datation relativement basse. Léo Drouyn y vit quant à lui une construction du milieu du XII^e siècle, ce qui ne paraît pas improbable⁸¹⁴.

Dans d'autres régions comme dans le Val de Loire, ce type de maçonnerie, qui s'apparente à la limousinerie, est considéré comme étant un exemple relativement tardif, placé dans la seconde moitié du XI^e siècle⁸¹⁵. On serait tenté également de voir là un type de maçonnerie résultant de pratiques relativement tardives au sein de la période

⁸¹² Yves ESQUIEU, Toulouse, 2001.

⁸¹³ Fiche 59 (Vol. 3).

⁸¹⁴ A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 46, p. 321.

⁸¹⁵ Daniel PRIGENT, « Le petit appareil: méthodes d'analyse et premiers résultats. Le Val de Loire. », *op. cit.*, p. 201-202.

étudiée. Ces quelques édifices girondins, d'envergure relativement importante au regard des églises du corpus, emploient de petits éclats de pierre où l'assisage disparaît (ce qui peut-être considéré comme une conséquence de l'emploi de ces esquilles) et où le mortier est utilisé en quantité.



Figure 143. Cadaujac, Saint-Pierre. Absidiole nord.



Figure 144. Yvrac, Saint-Vincent. Parement du chevet.



**Figure 145. Cessac, Saint-Romain.
Mur gouttereau sud, partie supérieure.**

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

La plupart des autres types de moellons observés sont de dimension supérieure au petit appareil de tradition antique. Les moellons de calcaire à astéries employées à la construction de l'église de Cornemps⁸¹⁶ (Petit-Palais-et-Cornemps, Figure 163) sont irréguliers, mêlant divers blocs dont certains sont des pierres de calage. Ils côtoient ça et là des pierres fines et allongées qui sont rangées en assises obliques ou d'*opus spicatum* et dont on peut se demander s'il ne s'agit pas de rebuts de taille des pierres de moyen appareil, employées à la construction des arcades internes de la nef, par exemple. Cette caractéristique, de même que la taille des blocs, plus approximative et pour laquelle on n'a pas cherché à donner une forme lisse ou homogène à la face parementée, a conduit Jean-Auguste Brutails à les qualifier de « moellons assez pauvres »⁸¹⁷. Cependant, on peut se demander là s'il ne s'agit pas tout simplement de moellons taillés à la fin du XI^e siècle (dans ce cas précis), dont les formes hétérogènes contrastent en effet, avec celles, plus régulières, des probables moellons de remploi gallo-romain.

On pourrait ainsi multiplier les exemples de « types » particuliers de moellons, ce qui ne présente pas d'intérêt en soi, sinon de montrer qu'outre le moellon de tradition antique, dont les formes, les dimensions et les caractéristiques sont relativement homogènes, il existe quantité de constructions réalisées avec d'autres formes de petit appareil, en passant du moellon qui semble « cassé au marteau » comme on l'observe notamment dans le Midi de la France, mais aussi comme à Saint-Georges de Montagne⁸¹⁸ (Figure 146), où ces derniers sont assez grands et allongés (12 cm x 19 cm en moyenne), de même qu'à Saint-Martin-de-Montphélix⁸¹⁹, sur le mur gouttereau (12 cm x 21,5 cm en moyenne). La particularité de ces maçonneries est toutefois de combiner divers types de blocs, allongés ou non, qui forment un ensemble harmonieux, étant bien agencé avec les blocs de moyen appareil de pierre de taille qui forment les chaînages et les contreforts.

⁸¹⁶ Notice 14 (Vol. 2).

⁸¹⁷ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde, op. cit.*, p. 191.

⁸¹⁸ Notice 11 (Vol. 2).

⁸¹⁹ Fiche 115 (Vol. 3).

Dans un certain nombre de cas, on rencontre un moellon qui prend une forme allongée, taillée avec plus de soin, comme à Saint-Vincent-de-Pertignas⁸²⁰ (Figure 148). Cet appareil n'est cependant visible que sur environ 6 m de hauteur sur le mur méridional de la nef, puisque l'ensemble a été surmonté en partie haute d'un parement de pierre de taille de moyen appareil (où viennent s'insérer des baies très étroites dont le linteau monolithe est échancré en plein cintre). Des blocs longs et au parement plan, mêlés à d'autres plus cubiques, se rapprochent de l'appareil de pierre de taille de petit format. Toutefois, ces pierres n'étant pas strictement équarries, on ne peut les inclure dans cette dernière catégorie. Les pierres y sont très régulièrement mises en œuvre, sur les murs de la nef ainsi qu'une partie de la travée droite du chevet. Les questions d'économie du matériau prennent tout leur sens dans ce cas de figure, chaque moellon étant employé en fonction de ses formes particulières et ayant subi un ajustement pour s'insérer dans ce *patchwork* de pierre, de façon à former un ensemble logique et ordonné. Il serait particulièrement intéressant de connaître la volumétrie des blocs, afin de déterminer si la forme de ces derniers résulte de la forme des bancs desquels ils pourraient provenir, et si, dans ce cas, on serait en présence de types de blocs de forme assez similaire (plus ou moins longs cependant), posés en carreau, panneresse ou tranche visible, auquel cas toutes les possibilités d'usage d'un même type de bloc auraient été exploitées, très probablement par souci d'employer le maximum des matériaux disponibles, ce qui constitue l'une des règles en matière de maçonnerie⁸²¹. On peut comparer cet exemple avec ceux d'Ambleville ou de Lagarde-sur-le-Né dans les Charentes⁸²², où les blocs sont toutefois plus homogènes et forment ainsi des lits plus réguliers, résultant d'une technique de taille qui semble mieux maîtrisée, à moins que cela soit lié à des ressources différentes.

Il en va de même au chevet de l'église de Saint-Pierre-de-Bat⁸²³ (Figure 149), où des blocs ont été plus ou moins équarris, pour former un ensemble homogène. Ces maçonneries se rencontrent notamment en partie basse du mur gouttereau de la nef (au

⁸²⁰ Fiche 159 (Vol. 3).

⁸²¹ Comme me l'a rappelé Thierry Grégor lors d'une discussion à ce sujet.

⁸²² Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 95.

⁸²³ Notice 16 (Vol. 2).

nord-ouest) et à l'extérieur du chevet. Michelle Gaborit remarquait déjà l'utilisation pour la construction des parties les plus anciennes d'« un moellon dont la face extérieure est presque parementée, et qui est d'assez grande taille »⁸²⁴. L'observation des parements extérieurs du chevet a été partielle puisqu'un enduit recouvre ça et là le moellonage. Lorsqu'elles sont visibles, les maçonneries de petit appareil sont souvent dégarnies, voire quasiment déchaussées. Le mur ainsi dévoilé autorise d'effectuer quelques observations et notamment la prise de mesure d'un échantillon de ces blocs. Ces dernières ont abouti à cette constatation : la longueur moyenne des blocs est de 21 cm, pour une hauteur moyenne de 11,9 cm, ce qui est assez important. Nombre des hauteurs de ces pierres sont cependant homogènes, comprises autour de 17 cm. L'on peut se demander dans ce cas précis si l'on n'a pas utilisé un matériau tiré d'un banc calcaire disponible à proximité qui aurait été délité à cet effet (l'église est construite sur un substrat calcaire à astéries). Par ailleurs, les pierres de taille des contreforts y emploient un gabarit relativement similaire (épaisseur des blocs). Toutefois, les filières d'extraction des moellons et de la pierre de taille sont généralement différentes, ce qui semble exclure des moellons extraits lors de la taille, bien que cette hypothèse ne soit pas totalement inenvisageable.

Quelques éléments permettent d'apporter plus de précisions quand à la période à laquelle ce mur a été bâti. En effet, quatre contreforts raidissent les murs du chevet, dont ceux qui sont situés à l'est sont bien chaînés avec le petit appareil (la liaison des deux autres avec le moellonage n'est pas clairement visible du fait de l'enduit). Ces éléments de raidissement se marient bien avec le parement de moellons, sans que l'on observe de dysfonctionnement : trois ou quatre assises de petit appareil viennent ainsi se loger contre une pierre de taille. Or, ces blocs de pierre de taille sont bien équarris et certains d'entre eux conservent les traces de marques lapidaires, ce qui incite à leur attribuer une datation relativement basse, peut-être aussi au début du XII^e siècle.

⁸²⁴ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

Un autre exemple se tient à Saint-Martial⁸²⁵ (Figure 150), où les moellons de grès allongés dont la forme en parement s'apparente au rectangle sont assisés de manière relativement soignée, les blocs n'étant pas régulièrement équarris.

Ce dernier type de moellon décrit dans les exemples précédents pourrait être la marque d'une transition vers l'appareil entièrement constitué de pierre de taille, que l'on pourrait placer au XII^e siècle, comme le proposait Michelle Gaborit. Le « moillon d'élite » défini par Gabriel Plat, « proprement taillé comme la pierre, à lits et joints carrés et à vive arête en tête, et démaigri en queue »⁸²⁶ ne semble toutefois pas avoir été employé en Gironde, où la pierre de qualité ne manque toutefois pas. Daniel Prigent signale que le « véritable petit appareil, constitué de pierres de taille de dimensions réduites, reste peu employé » et donne pour exemples le baptistère Saint-Jean de Poitiers (VII^e siècle) et l'église de Restigné (XI^e siècle)⁸²⁷.



Figure 146. Montagne, Saint-Georges. Mur gouttereau nord.

⁸²⁵ Fiche (Vol. 3).

⁸²⁶ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, *op. cit.*, p. 17. L'auteur ajoute que ce dernier se rencontre dans une série d'édifices de Touraine, « dans certaines façades ou chevets particulièrement soignés, associé à divers appareils décoratifs ». Il s'agit des églises d'Antoigné, Rivière, Restigné, Bourgueil, Azay-le-Rideau, Esves-le-Moutier, Monthou-sur-Cher.

⁸²⁷ Daniel PRIGENT, « Le « Petit appareil » et son évolution », *op. cit.*, p. 503.



Figure 147. Pondaurat, Saint-Martin-de-Montphélix. Mur gouttereau nord.



Figure 148. Saint-Vincent-de-Pertignas, Saint-Vincent. Mur gouttereau sud.



Figure 149. Saint-Pierre-de-Bat, Saint-Pierre-ès-Liens. Chevet vu depuis le sud-est



Figure 150. Saint-Martial, Saint-Martial. Mur gouttereau sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

6.6. Dans quelle mesure la nature du matériau influe-t-elle sur la forme donnée aux blocs de pierre ?

Raymond Oursel expliquait en 1956 : « aux premiers temps de la période romane, l'appareil des édifices est dans la dépendance immédiate de la pierre dont il est constitué⁸²⁸ ». Si la géologie joue un rôle qu'il convient de ne pas négliger, dans la construction de ces édifices, et en particulier dans la forme et les dimensions prises par les blocs, cette thèse tend cependant à être nuancée. Les progrès réalisés en ce domaine, liés à ceux de l'archéologie du bâti, permettent en effet de réviser certaines de ces affirmations, comme l'explique Daniel Prigent à propos de l'étude de l'église de Saint-Martin d'Angers⁸²⁹. Dans ce dernier cas de figure, en effet, l'auteur a constaté l'existence de divers calibres pour des blocs de pierre réalisés grâce à des matériaux identiques ; « en revanche, pour un même parement, les dimensions des pierres de natures pétrographiques distinctes sont très proches ». Aussi souligne-t-il l'importance des choix réalisés par les bâtisseurs de ce temps, qui dépassent les simples relations entre forme ou module et nature du matériau.

Au XI^e siècle, dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, on sait manifestement tailler la pierre de taille qui constitue contreforts, baies ou chaînages. Toutefois, le petit appareil semble avoir été employé jusqu'à une période assez tardive au regard d'autres régions, plus septentrionales notamment. Aussi, d'autres facteurs qui résultent de choix réalisés par les constructeurs de cette époque doivent-ils être pris en considération. C'est notamment le cas de la question du remploi des matériaux évoquée plus haut.

⁸²⁸ OURSEL, R., *Les églises romanes de l'autunois et du brionnais (ancien grand archidiaconé d'Autun) Cluny et sa région*, 1956.

⁸²⁹ DANIEL PRIGENT, « Le « Petit appareil » et son évolution », *op. cit.*, p. 506. « L'une des idées les mieux ancrées concernant l'appareil est elle de l'influence déterminante de la nature pétrographique des matériaux mis en œuvre. Après examen d'un grand nombre de parements d'édifices s'élevant tant sur le Massif armoricain que sur le Bassin parisien, il convient de nuancer quelque peu cette opinion. Que la nature du matériau joue un rôle, au-delà des cas spécifiques des galets ou des plaquettes, ne peut être nié. [...] Il nous faut cependant relativiser cette contrainte, le choix des constructeurs en cette matière se révélant essentiel ».

On peut ainsi citer l'exemple des parements de petit appareil des murs gouttereaux méridionaux des églises de Saint-Martin de Festals⁸³⁰ (anciennement Sainte-Présentine) de Frontenac, où a été employé le calcaire de l'Entre-deux-Mers et de l'église Saint-Loubert de Loutrange à Grignols⁸³¹, où l'on a cette fois taillé les moellons dans le calcaire gris de l'Agenais (Figure 121), parements dont la forme des blocs décharnés met bien en évidence leur grande familiarité, bien qu'ils soient taillés dans des roches différentes. Leur calibre correspond ici à celui qui caractérise le « petit appareil de tradition antique », défini *supra*. Hasard ou non, il va de soi que ces ensembles sont taillés d'une manière très proche. Peut-on imaginer, au-delà de l'existence d'un « gabarit » emprunté à la tradition antique, que les dimensions de la main du tailleur soient un facteur envisageable, lié à la préhension du bloc ?

Le chevet de l'église de Monprimblanc⁸³² offre quant à lui à voir un ensemble qui se distingue par son aspect bigarré dont les couleurs témoignent d'approvisionnements en matériaux variés : on n'y rencontre en effet pas moins de six types de pierres, dont certaines constituent manifestement des remplois caractérisés par leur surface rubéfiée (Figure 152, Figure 153 et Figure 154). S'y côtoient pêle-mêle des grès dont certains, ferrugineux, sont reconnaissables à leur couleur brune, les calcaires lacustres et marins (calcaire blanc de l'Agenais, calcaire à astéries). Yannick Lecerf a fait le même constat dans une étude consacrée à l'apport de l'archéologie expérimentale dans la construction rurale au Moyen Age, indiquant que le parement des maisons rurales de cette époque est constitué de matériaux aux formes et natures géologiques variées⁸³³. La même particularité se retrouve à la chapelle Saint-Etienne de Nantes, dont Daniel Prigent rappelle qu'elle est mal datée (mais antérieure à la période évoquée dans la présente étude). Walter Berry a aussi montré dans l'Autunois de tels cas de figures, liés à la construction d'églises situées au croisement de plusieurs zones géologiques,

⁸³⁰ Fiche 66 (Vol. 3).

⁸³¹ Fiche 73 (Vol. 3).

⁸³² Notice 10 (Vol. 2).

⁸³³ Yannick LECERF, « La construction rurale au Moyen Age. Apport de l'archéologie expérimentale », *La maison paysanne en Bretagne : 2500 ans d'habitat rural. Spézet*, p. 36-51, 2008. L'auteur explique dans ce cas précis de l'architecture paysanne, que ces pierres proviennent de ramassages dans les parcelles alentour.

aussi constate-t-il que quelques églises seulement témoignent de l'emploi homogène d'un matériau⁸³⁴. Ces matériaux, s'ils sont de nature pétrographique différente, présentent cependant ici des calibres proches, qui ont permis de les assembler pour former des assises assez régulières.

D'autres édifices comportent des parements qui forment comme autant de panneaux colorés : à Saint-Martin d'Hure⁸³⁵, par exemple, une grande diversité de pierres a été employée dans la construction des parties romanes de l'édifice, où l'on constate de la même manière que les assises sont relativement régulières et les blocs de hauteur similaire. Aussi les contraintes liées à la nature du matériau peuvent-elles également être relativisées à l'aune de ces exemples, pour lesquels il conviendrait toutefois de développer et d'élargir les analyses.

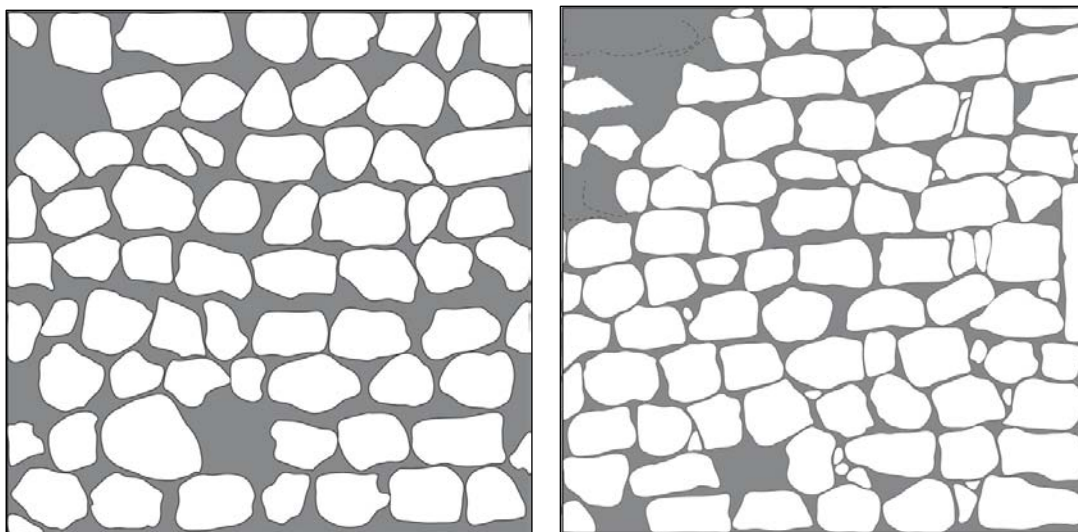
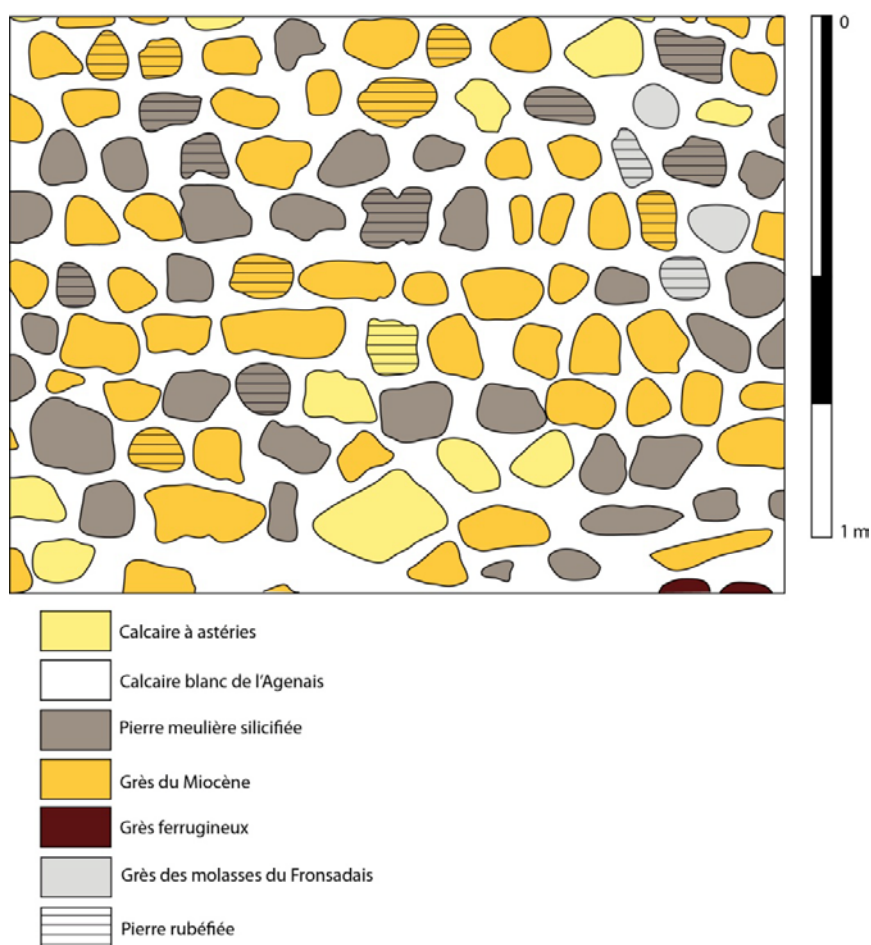


Figure 151. Relevés d'un mètre carré de parement : à gauche, mur sud de la nef de l'église Saint-Martin de Festals de Frontenac, calcaire de l'Entre-deux-Mers ; à droite, mur sud de la nef de l'église Saint-Loubert de Loutrange à Grignols, calcaire gris de l'Agenais.

⁸³⁴ Walter BERRY, « Romanesque architecture in the rural autunois and the processes of stylistic change », *op. cit.*, p. 175 et en partic. n. 32 p. 271.

⁸³⁵ Fiche 77 (Vol. 3).



**Figure 152. Monprimblanc, Saint-Jean-Baptiste.
Relevé d'un échantillon de parement du chevet.**



Figure 153. Monprimblanc, Saint-Jean-Baptiste. Parement nord du chevet.



Figure 154. Monprimblanc, Saint-Jean-Baptiste. Détail du petit appareil du chevet

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

6.7. L'emploi différencié des types de pierre : contraintes techniques et hiérarchies : quelques pistes de réflexion

Si la majorité des parements de petit appareil a été construite à partir de matériaux locaux, dont les sources d'approvisionnements ne dépassent probablement pas quelques kilomètres de distance, quelques exceptions ou particularités ont cependant été repérées.

Ainsi, dans les églises de la Grande Lande construites sur un territoire où la pierre à bâtir n'est pas abondante, puisque l'on n'y trouve qu'un grès ferrugineux donnant des blocs de médiocre qualité, a-t-on généralement associé cette garluche au calcaire, afin, notamment, d'introduire dans ces églises des éléments sculptés. C'est par exemple le cas à Lanton, où, comme le rappelle Jacques Gardelles « le calcaire était sans doute primitivement réservé au seul chevet »⁸³⁶. Il en va de même à Saint-Pierre-de-Mons (Belin-Beliet, Figure 155 et Figure 156) où l'on constate clairement l'emploi différencié de la pierre, dont certaines ont été importées. Depuis l'extérieur, en effet, l'église laisse deviner des parements rouge sombre en alios, visibles çà et là lorsque l'enduit est moins couvrant. L'examen du chevet montre l'alternance de contreforts plats, dont certains ont été réalisés en grès ferrugineux, tandis que d'autres le sont manifestement en calcaire. On peut se demander si ces derniers n'ont pas été relancés. Toutefois, les petits modules qui les constituent et les faces non dressées des pierres du chaînage qui sont tournées vers la maçonnerie permettent d'en douter (peut-être certaines pierres ont-elles été changées, comme le suggère leur forme bien équarrie et très régulière ainsi que les joints fins qui les lient). Par ailleurs, le contrefort axial du chevet a vu sa partie médiane réalisée dans cette pierre plus tendre et claire, car elle est percée d'une baie en plein-cintre très étroite, dont l'agencement témoigne d'une construction romane. Peut-être a-t-elle été délardée *a posteriori* et plus largement ébrasée (la forme de l'ébrasement est brisée). Chacun de ces contreforts s'élève jusqu'à une assise calcaire, qui formait probablement à l'origine le haut de ce mur surhaussé.

⁸³⁶ Jacques GARDELLES, « Vestiges de l'art roman dans le pays de Buch et le bassin de la Basse-Leyre », *op. cit.*, p. 32. La façade occidentale et la nef de l'église ayant été reconstruites au XIX^e siècle, on ne peut toutefois plus juger de cet état antérieur.

Quoi qu'il en soit de ces dispositions extérieures, dont il est permis de douter de l'authenticité et de l'ancienneté; à l'intérieur, on retrouve cette pierre blanche qui forme l'ébrasement des fenêtres et les colonnettes aux chapiteaux sculptés qui reçoivent le rouleau inférieur des arcs en plein cintre. L'arc triomphal et l'arc doubleau en plein cintre qui délimite la travée et l'abside ont également été réalisés dans ce matériau, chacun porté par des chapiteaux sculptés et colonnes engagées du même type, dont les formes trahissent bien une exécution romane⁸³⁷. L'épais enduit qui recouvre les murs empêche de procéder à une lecture plus approfondie de cette partie des élévations, qui sont très probablement construites en pierre locale, tout comme les murs extérieurs.

De la même manière, dans l'église de Monprimblanc⁸³⁸, on a constaté que l'ensemble des parements était constitué de blocs de tradition antique de natures différentes (calcaires, grès, grès ferrugineux), tandis que les contreforts et l'encadrement des baies employaient le calcaire à astéries. Enfin, le linteau de ces mêmes fenêtres, échancré en son centre, est constitué de grès tendre, plus facile à tailler, auquel cas il semble que l'on ait véritablement choisi ces matériaux pour leurs propriétés techniques.

⁸³⁷ Jacques GARDELLES, *L'église Saint-Pierre-de-Mons (Belin-Beliet), op. cit.*

⁸³⁸ Notice 9 (Vol. 2).



Figure 155. Belin-Beliet, Saint-Pierre de Mons. Chevet



**Figure 156. Belin-Beliet, Saint-Pierre de Mons.
Abside, détail des éléments en calcaire.**

6.8. Les remplois d'éléments antiques « avérés »

Les remplois antiques avérés du fait qu'il s'agisse de fragments ou d'éléments sculptés caractéristiques sont peu fréquents dans le corpus. Parmi ces derniers, on compte toutefois une colonne de marbre insérée dans l'ébrasement du portail non moins antiquisant de l'église Notre-Dame de Doulezon⁸³⁹ (Figure 158 et Figure 159), ménagé dans un avant-corps coiffé d'un fronton triangulaire orné d'un appareil décoratif de peltes⁸⁴⁰. Cette dernière est située sur l'emplacement d'une ancienne *villa* gallo-romaine des I^{er}- VI^e siècles⁸⁴¹, ce qui laisse peu de doute quant à la provenance de ce matériau. De la même manière, un fragment de chapiteau en marbre a été inséré dans le mur gouttereau sud de l'église de Saint-Georges-de-Montagne⁸⁴² (Figure 157). Il a soigneusement été disposé au droit du chaînage du contrefort plat engagé dans ce mur de petit appareil. De dimensions plus conséquentes que celles des moellons qui constituent cette assise, il prend la place de quatre moellons, en hauteur et en largeur.

On rencontre également à Sauviac⁸⁴³ deux fragments de chapiteaux sculptés, qui font saillie dans le parement aujourd'hui enduit de l'église, du côté méridional du vaisseau. A Saint-Pierre-de-Bat⁸⁴⁴, on a remployé un élément mouluré dans le parement extérieur du chevet, au sud, dont les dimensions se prêtent bien à la hauteur de l'assise où il est positionné, ainsi qu'aux blocs positionnés alentour.

A nos yeux, ces remplois semblent constituer des éléments plus nobles que les simples moellons réutilisés en parement. Qu'en était-il au Moyen Age ? Plusieurs témoignages font état de la valeur esthétique et symbolique de ces *spolia*, ce qui a conduit on le sait à fabriquer à cette époque de faux remplois. Cependant, lorsqu'un fragment est inséré dans le mur à la manière d'un moellon, doit-on considérer que cette insertion ait un sens, une véritable valeur symbolique ? Dans le cas du portail de l'église

⁸³⁹ Fiche 58 (Vol. 3).

⁸⁴⁰ Pierre DUBOURG-NOVES, « Remarques sur les portails romans à fronton de l'ouest de la France », *op. cit.*

⁸⁴¹ DRAC Aquitaine, SRA. Une fouille de sauvetage a notamment été entreprise en 1972 par Christophe Sireix et son équipe.

⁸⁴² Notice 11 (Vol. 2).

⁸⁴³ Fiche 166 (Vol. 3).

⁸⁴⁴ Notice 15 (Vol.2).

Notre-Dame de Doulezon, le fait que ce *spolia* ait été inséré dans une composition romane aux accents fortement antiquisants semble ainsi doublement intéressant, formant comme une mise en abyme du remploi dans l'avant-corps d'influence antique.



Figure 157. Montagne, Saint-Georges, remploi de chapiteau en marbre, mur gouttereau sud de la nef.



Figure 158. Doulezon, Notre-Dame, remploi d'une colonne dans l'ébrasement sud du portail (colonne portant le rouleau interne)



Figure 159. Doulezon, Notre-Dame, remploi d'une colonne dans l'ébrasement sud du portail. Détail.

6.9. Doulezon : le seul exemple de petit appareil décoratif roman ?

La façade occidentale de l'église de Doulezon⁸⁴⁵ se pare d'un avant-corps dans lequel est percé un portail, l'ensemble possédant la particularité d'être couronné d'un fronton. Ce dernier est constitué d'un parement décoratif –le seul porté à notre connaissance dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas. Il s'agit d'un décor à imbrication de pierres taillées en forme d'écailles de poisson. Adossé à une façade « qui pourrait appartenir au second âge roman », selon Pierre Dubourg-Noves⁸⁴⁶, cette dernière renvoie à des modèles tels que l'église de Besse (Dordogne)⁸⁴⁷. Plus lointains sont les exemples des façades de Chinon, Azay-le-Rideau, Rivière (Centre) ou de la nef préromane de Saint-Germain d'Auxerre.

Commençons par souligner qu'il n'existe pas dans le corpus d'appareil décoratif du type réticulé, comme on peut par exemple en rencontrer en Anjou et que la brique n'est quasiment pas employée dans les édifices médiévaux des deux anciens diocèses étudiés. Cependant, certains types de parements, que l'on évoquera plus longuement lors de l'évocation de la mise en œuvre de ces matériaux, témoignent de techniques qui ne laissent pas l'observateur indifférent. Loin du poncif des maçonneries « frustes » ou sans caractère⁸⁴⁸, à la mise en œuvre aléatoire ou empirique, ces maçonneries semblent témoigner d'un véritable savoir-faire, oserait-on dire d'un jeu avec la pierre. Ainsi, l'église de Loubens dont l'exemple sera aussi abordé de manière plus détaillée *infra*, montre un ensemble maîtrisé où les blocs de forme différente sont disposés avec soin et d'une manière harmonieuse. Hervé Gaillard et Yan Laborit ont constaté de la même manière, dans les murs les plus anciens appartenant à l'église de Pressignac-Vicq en Dordogne, « un souci d'alternance dans la disposition des moellons [qui] rythme le

⁸⁴⁵ Fiche 58 (Vol. 3).

⁸⁴⁶ Pierre DUBOURG-NOVES, « Remarques sur les portails romans à fronton de l'ouest de la France », *op. cit.*, p. 28.

⁸⁴⁷ *Ibid.*, p. 32.

⁸⁴⁸ A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 46, p. 519 (Notes archéologiques de Léo Drouyn, à propos de l'église de Caudrot).

parement du mur, donnant l'impression, avec cet ordonnancement, de la recherche raisonnée d'un effet qualitatif »⁸⁴⁹.

6.10. Le rare emploi de la brique

La brique n'a été que très peu employée en Gironde, les ressources disponibles en sous-sol ne se prêtant pas à cette économie. Il faut tout de même signaler les arases de briques présentes dans les murs de l'ancienne église Sainte-Sportalie à Podensac, ou encore l'arc de la baie axiale du chevet de celle de Caudrot.⁸⁵⁰ L'auteur cite également l'exemple de Blaignan, où, « sur une partie de la face nord, le moyen appareil, plutôt un peu petit, est coupé, à la hauteur du soubassement, par une assise de briques »⁸⁵¹.

Enfin, dans certains parements les simples remplois voisinent avec le petit appareil où les moellons paraissent eux-mêmes avoir fait l'objet d'un nouvel usage, comme c'est le cas dans le chevet de l'église Saint-Martin du Nizan⁸⁵², dans le Bazadais, ou encore celle des Esseintes⁸⁵³. C'est l'objet d'une des conclusions tirées par Jean-Auguste Brutails à propos de l'église Saint-Georges de Montagne⁸⁵⁴, qui rappelle que cette technique a été employée à toutes les époques pour caler les pierres dont les joints étaient décharnés, afin d'éviter ainsi qu'elles ne se déchaussent. Il en va de même dans certains parements mis à nu, où briques et tuiles viennent manifestement combler les endroits où, le parement s'est altéré du fait des intempéries et surtout, qui permettent la meilleure prise d'un enduit ou d'un mortier frais.

⁸⁴⁹ Hervé GAILLARD et Yan LABORIT, *Archéologie des églises en Périgord autour de l'an mil: l'exemple de Vicq (Pressignac- Vicq, Dordogne)*, 2014.

⁸⁵⁰ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 186.

⁸⁵¹ *Ibid.*

⁸⁵² Notice 12 (Vol. 2).

⁸⁵³ Fiche 60 (Vol. 3).

⁸⁵⁴ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 186.

6.11. Conclusion intermédiaire sur les formes prises par le petit appareil et sa mise en œuvre

L'observation des parements de petit appareil inventoriés révèle ainsi la grande diversité des matériaux employés, qui rend complexe l'établissement de typochronologies. Se dessinent cependant plusieurs ensembles qui procèdent de la forme et les mesures des blocs utilisés. On peut résumer ainsi les constatations réalisées *supra* : la catégorie de petit appareil rencontrée le plus fréquemment peut être qualifiée de « moellons de tradition antique » (expression empruntée à Daniel Prigent⁸⁵⁵), dont les dimensions sont relativement homogènes et dont le gabarit employé pour les tailler semble relever de la forme carrée, bien que les contours effectifs des têtes de moellons s'en approchent rarement. Au sein de ces parements se tiennent généralement des pierres rubéfiées, dont on a pu montrer dans un certain nombre de cas qu'il s'agissait de blocs ayant subi une rubéfaction thermique, ce qui permet de les ranger dans la catégorie des matériaux remployés. Sont-ce cependant toujours des blocs qui proviennent de sites antiques ou tardo-antiques ? Cette manière de tailler les moellons a-t-elle perduré pendant le haut Moyen Âge ? Peu de témoins subsistent sur ce territoire qui permettraient d'en juger. Seul le chevet de l'église de Gironde-sur-Dropt, antérieur au XI^e siècle, permet de poser un jalon entre ces deux périodes de l'histoire de la construction dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas. Force est de constater que les fondations y sont bâties en moellons de tradition antique, aux dimensions assez homogènes et à la forme régulière en parement qui tend vers le carré. Ceux qui ont été employés pour construire l'élévation, noyés sous plusieurs couches de mortier, sont moins nettement visibles, mais plusieurs d'entre eux présentent des traces de rubéfaction qui pourraient suggérer déjà le remploi de matériaux, d'autant que cet édifice est situé sur la rive gauche de la Garonne : les bords du fleuve ont été densément occupés à la période gallo-romaine comme à Loupiac. Les chaînages sont cependant constitués de pierres de taille relativement étroites dont on n'a pas retrouvé d'équivalent au sein du corpus des débuts de la période romane en Gironde, où le moyen appareil de

⁸⁵⁵ Daniel PRIGENT, « Le petit appareil: méthodes d'analyse et premiers résultats. Le Val de Loire. », *op. cit.*, p. 194-195.

pierre a été quasi systématiquement choisi, qui renvoie de manière plus évidente à l'architecture des débuts de la période romane.

Le reste des parements de moellons observés témoigne d'une bien plus grande hétérogénéité de formes ; les surfaces des blocs présentent aussi une plus grande dispersion. On y distingue des matériaux d'assez petite dimension et dont les surfaces sont très hétérogènes, qui correspondent à la limousinerie. D'autres types divers ont été répertoriés qui prennent des dimensions plus importantes et qui se différencient également par leur irrégularité et l'importante dispersion de leurs surfaces. Ces moellons ne présentent que très rarement des traces de rubéfaction, aussi peut-on envisager s'il s'agit de moellons taillés au moment de leur pose, qui seraient alors caractéristiques d'une technique différente et moins soignée. Les gabarits auraient alors été abandonnés, chaque tailleur œuvrant probablement en fonction de son propre savoir-faire et des matériaux mis à sa disposition, notamment si certains blocs résultent de ramassages.

Cette diversité et cette irrégularité des blocs est-elle la marque du petit appareil du XI^e siècle ? Peut-on y déceler des sous-ensembles dont les caractéristiques les renverraient vers le début ou la fin de la période étudiée ? On peut en effet se demander si, à l'image des études réalisées dans le Val de Loire à ce sujet, les exemples qui tendent encore à se rapprocher du moellon de tradition antique (Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps)⁸⁵⁶, Beautiran⁸⁵⁷...) pourraient correspondre à une imitation des constructions de cette époque, tandis que les parements de petit appareil de très médiocre qualité (cassé au marteau, comme à Cadaujac⁸⁵⁸, ou encore à Cessac⁸⁵⁹ où il s'agit peut-être de simples pierres de ramassage), ne renvoient pas à une période bien plus récente, où ces exemples côtoyaient peut-être déjà des réalisations plus soignées. Soulignons par ailleurs que les parements de petites pierres aux nombreuses facettes qui semblent avoir subi un traitement sommaire, peut-être simplement cassées au marteau

⁸⁵⁶ Notice 13 (Vol. 2).

⁸⁵⁷ Fiche 26 (Vol. 3).

⁸⁵⁸ Fiche 41 (Vol. 3).

⁸⁵⁹ Fiche 52 (Vol. 3).

voire même issues de ramassages, tels qu'on peut l'observer à Yvrac⁸⁶⁰ par exemple, ou dans l'exemple précédemment fourni, s'ils n'étaient pas ceux d'églises dont certaines caractéristiques (forme du plan, baies étroites à linteau monolithe échancré notamment) pourraient appartenir à des constructions de l'époque moderne ou contemporaine, tels qu'on les observe dans les anciennes maisons d'habitations ou les bâtiments agricoles. Entre ces deux exemples extrêmes, on distingue des exemples tels que celui de Saint-Georges-de-Montagne⁸⁶¹, où les caractéristiques de l'église permettent de l'attribuer à la fin du XI^e ou au tout début du XII^e siècle, au moment de la mutation qui conduisit à l'élaboration des formes pleinement romanes. Cette église conjugue ainsi la pierre de taille, dans le chevet, tandis que la nef, le transept bas et la tour du clocher emploient un appareil de moellons grossièrement taillé, et de dimensions plus importantes que celles du moellon de tradition antique : la tentation est grande de voir là un appareil de moellons de cette époque du Moyen Âge.

Il ne faut cependant pas oublier que ce petit appareil de moellons irrégulier est toujours associé au moyen appareil, plus ou moins bien équarri, mais qui fait montre d'une technique relativement élaborée et d'un soin particulier. En effet, on taille au même moment le moyen appareil qui constitue les éléments d'encadrement des ouvertures, de chaînage ou de raidissement des murs. Certes, cet appareil n'est pas dressé de manière extrêmement soignée dans les exemples qui semblent appartenir aux premières expériences de l'art roman, comme par exemple à Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps). Cependant, ce savoir-faire serait largement suffisant pour reproduire le type de petit appareil employé à l'époque gallo-romaine. Aussi, cette irrégularité semble plutôt procéder de choix : rapidité d'exécution, économie de moyens, ou de la répartition des tâches entre plusieurs ouvriers (ceux qui savent tailler le moyen appareil et ceux qui se contentent de d'ébousiner des blocs).

Enfin, le petit appareil de pierre de taille, que l'on a coutume de qualifier de « véritable petit appareil » se rencontre à quelques reprises. Les quelques exemples

⁸⁶⁰ Fiche 176 (Vol. 3).

⁸⁶¹ Notice 11 (Vol. 2).

étudiés, comme au chevet de Saint-Pierre-de-Bat⁸⁶², tendent à montrer que le cas de figure est tardif, puisqu'il côtoie des blocs de pierre gravés de signes lapidaires avec lesquels il est chaîné. Par ailleurs, ces blocs sont rectangulaires en parement, à l'image du moyen appareil, et non de gabarit carré, forme que prend le plus souvent le petit appareil antique. Il faut remarquer que l'épaisseur des pierres constituant les contreforts est sensiblement la même que la hauteur des blocs agencés pour former l'enveloppe. Est-ce à dire que l'on a délibérément disposé les pierres de la structure sur leur face leur plus importante, tandis que les « plaques » ont été couchées dans le cœur du mur ? Il ne s'agit là que d'une hypothèse qui nécessiterait une exploration du mur pour être vérifiée. Supposons cependant que ce soit le cas : alors est-ce une raison technique qui a conduit une telle disposition entre les contreforts (meilleur chaînage intérieur des blocs) ou bien la tradition de l'emploi du petit appareil en parement ? Tout au plus peut-on considérer dans ce cas de figure que cet exemple témoigne sans doute d'expériences relativement tardives d'utilisation du petit appareil, que l'on peut placer au XII^e siècle.

Ainsi, en l'absence de critères typochronologiques fiables, la prudence reste de mise à ce sujet. Il est probable que différents modes de construction aient pu coexister, en fonction de critères économiques, esthétiques, idéologiques. La construction d'une église sur un ancien site gallo-romain, même à une époque tardive, a pu dicter aux bâtisseurs le choix du remploi, peut-être à l'époque où l'on construisait déjà en pierre de taille à d'autres endroits, surtout à cette période charnière que semble constituer le tournant des décennies situées autour de 1100. Les analyses de charbons de bois prélevés dans une dizaine de parements mettant en œuvre différents types de petit appareil, confiés au Centre de Datation par le Radiocarbène de l'Université Lyon I, n'ont pas permis d'apporter de précisions concernant leur datation, les intervalles obtenus étant larges, de l'ordre de 1000-1175⁸⁶³. Les thèses quelques peu déterministes véhiculées par l'historiographie, et dont Michelle Gaborit a aussi parfois été l'héritière, semblent devoir être abandonnées. Opposer le petit au moyen appareil, dans une vision « progressiste » de la construction revient à ignorer un certain nombre de facteurs qui

⁸⁶² Notice 15 (Vol. 2).

⁸⁶³ Par ailleurs, ces prélèvements étant la plupart du temps uniques sur chaque édifice, il convient de les considérer avec prudence.

ont conduit à conserver un mode de bâtir issu de traditions antérieures ou au contraire à faire preuve d'innovation dans une période chronologique somme toute assez floue. Cette période de transition vers l'architecture romane en son plein épanouissement n'a pu être l'objet d'une évolution linéaire, mais probablement d'expériences diverses et plus complexes qu'il n'y paraît. Plusieurs études ont déjà ainsi montré en diverses régions l'utilisation parallèle de modes de constructions divers liés aux différents types d'appareils en cette période du Moyen Age central⁸⁶⁴.

Par ailleurs, les mutations qui conduisirent à l'émergence des formes romanes résultent de processus variés selon les régions, obéissant à une chronologie propre à chacune d'entre elles. Maylis Baylé rappelle par exemple pour la Normandie que « le bâti en moellons de petite taille, plus ou moins réguliers, caractérise d'abord tout une série d'églises rurales que l'on peut considérer comme antérieures à 1050 et qui représentent, dans le duché, un équivalent de ce que l'on peut voir dans d'autres régions à l'époque romane⁸⁶⁵ ».

Des changements significatifs s'opérèrent en effet à la même époque dans certaines régions où l'appareil de pierre de taille subordonne le moellon plus largement et plus tôt : « les régions comprises entre la Bourgogne, à l'est et, à l'ouest, la Normandie et le Poitou, notamment celles qui disposaient d'un bon approvisionnement en calcaire tendre facile à extraire et à tailler, participèrent précocement à cet essor de la pierre de taille »⁸⁶⁶. Dans une vaste étendue située sur les axes de la Dordogne et de la Garonne, cependant, la pierre à bâtir calcaire ne manque pas. Cette dernière a d'ailleurs été très largement exploitée dès le XII^e siècle. Il semble donc que d'autres facteurs doivent être invoqués pour comprendre cette persistance de l'usage du petit appareil de

⁸⁶⁴ Maylis BAYLE, « Traditions d'ateliers, méthodes de construction et d'appareillage dans l'architecture normande du XI^e siècle », *op. cit.*, p. 39. « En Normandie comme en Angleterre, la construction de moellons irréguliers noyés dans le mortier se maintiendra dans des proportions variables parallèlement à l'essor du moyen appareil. Le cas n'est pas particulier au domaine anglo-normand : l'examen des églises du Beauvaisis et de l'Ile-de-France, aux franges du duché, montre un processus similaire ».

⁸⁶⁵ *Ibid.*, p. 33.

⁸⁶⁶ Eliane VERGNOLLE, « La pierre de taille dans l'architecture de la première moitié du XI^e siècle », *Bulletin Monumental*, vol. 154, 1996, p. 229.

moellons dans la région, tel que le très probable choix de remployer des matériaux déjà taillés présents en abondance sur ce territoire, sur des édifices antérieurs.

Quel a été à ce titre le rôle de l'abbaye de la Sauve Majeure, quelle influence a-t-elle eu sur l'édification des églises alentour ? Si les marques de ce lien avec l'abbatiale sont prégnantes dans la sculpture, elles sont moins aisément perceptibles au sein de la construction

Si Michelle Gaborit constatait que « ce type d'appareil [...] n'est pas uniquement réservé aux églises rurales. Il est utilisé dans de grands et puissants monastères –Sainte-Croix et Saint-Seurin de Bordeaux, Pessan et Saramon dans le Gers, et bien d'autres », elle observait cependant que « l'appareil le plus irrégulier correspond souvent à des églises rurales : celles-ci ont pu être construites à n'importe quel moment dans notre période ». Il semble opportun de revenir sur cette dernière affirmation, puisque la question semble plus complexe. En effet, les faces internes de la tour-porche de Saint-Seurin de Bordeaux sont construites dans un appareil très irrégulier et de dimensions relativement importantes⁸⁶⁷.

7. Mise en œuvre du petit appareil

7.1. Appareillages soignés et tri des matériaux : une marque relative d'ancienneté des édifices au sein de la période considérée?

Parmi les églises qui mettent en œuvre le petit appareil de manière particulièrement soignée, on compte le parement sud de la nef de l'église Saint-Martin de Cazats⁸⁶⁸. Cette dernière emploie un petit appareil de tradition antique, régulier, dont la forme en parement de chacun des blocs s'apparente au carré. Cette mise en œuvre se distingue de celles que l'on rencontre dans une majorité d'églises qui emploient ce type

⁸⁶⁷ Seule la base de la tour, au premier étage (intérieur), semble avoir employé un petit moellon calibré de tradition antique, que l'on peut par exemple observer sur la face interne nord.

⁸⁶⁸ Fiche 51 (Vol. 3).

de petit appareil, comme par exemple à Soullignac⁸⁶⁹ où la pose a été réalisée en assises relativement bien rangées, mais dont les éléments se retrouvent empilés à certains endroits, ce qui a engendré des problèmes structurels ainsi que le prouve la fissure visible sur le parement du mur gouttereau nord, à l'ouest de la nef.

Aussi, dans l'église de Cazats, la mise en œuvre s'apparente-t-elle à des exemples haut médiévaux, comme celui de Notre-Dame-de-la-Place pour ce qui est de la Gironde, ou bien, pour citer un exemple connu de la France de l'ouest, de l'église tourangelles de Cravant, dont l'appareil carolingien est soigneusement rangé (avec, certes, dans ce cas de figure, un appareil alterné⁸⁷⁰). En revanche, la présence dans l'édifice girondin de contreforts plats bien chaînés avec la maçonnerie de moellons renvoie à une typologie romane. Par ailleurs, sur deux blocs insérés dans le chaînage d'angle sud-ouest et le contrefort sud, des signes lapidaires sont insérés que l'on retrouve assez couramment dans cette partie de l'Entre-deux-Mers (en forme de « S »), par exemple dans les chaînages des murs de l'église de Soussac⁸⁷¹, dont le parement sud est aussi fait de petit appareil régulier de tradition antique. Aussi, cette régularité de la mise en œuvre, si elle s'apparente à des modèles antérieurs, ne doit pas être systématiquement considérée comme un gage d'ancienneté relatif, mais mérite d'être interrogée à l'aune des autres éléments constitutifs du mur. En effet, ces pierres marquées de signes semblent témoigner d'une production romane, dont on rencontre des éléments familiers sur les murs de l'abbaye de la Sauve Majeure. On peut donc poser la question de savoir si ces exemples ne constitueraient pas ici des archaïsmes, question qui se pose dans plusieurs autres cas de figure (Sainte-Radegonde⁸⁷², Saint-Pierre du Haut Langoiran, Notre-Dame de Doulezon⁸⁷³, pour ne citer que ces exemples d'emploi qui semble tardif du petit appareil de tradition antique).

L'étude d'autres types de mise en œuvre s'avère également particulièrement intéressante. Ainsi, l'église Saint-Vincent de Loubens conjugue sur le bas de son chevet

⁸⁶⁹ Fiche 168 (Vol. 3).

⁸⁷⁰ Carol HEITZ, *La France pré-romane : archéologie et architecture religieuse du haut Moyen âge. IV^e siècle-an mille*, Ed. Errance, 1987, p. 211.

⁸⁷¹ Fiche 170 (Vol. 3).

⁸⁷² Notice 17 (Vol. 2).

⁸⁷³ Notice 17 (Vol. 2) et fiches 83- 59 (Vol. 3.)

diverses assises dont les blocs et leur pose indiquent, sinon un jeu décoratif auquel s'est adonné le maçon, du moins une réalisation soignée. N'est-ce là qu'un exercice d'habileté auquel s'est livré l'ouvrier à partir des blocs divers qui se trouvaient à sa disposition? Cette composition ordonnée se tient sur une hauteur d'environ 3 m, après quoi l'appareil change, employant des pierres minces et allongées, posées à l'horizontale, au-dessus des baies jumelles insérées dans l'axe de l'église. Alternent ainsi en partie inférieure, sans qu'un rythme bien particulier leur soit attribué, des assises classiques de pierres aux formes plus ou moins régulières à la tête dont la forme s'apparente au carrée⁸⁷⁴, des rangées de pierres fines et allongées posées sur chant et d'autres ordonnées en panteresse à la manière d'assises de réglage. Le maçon a ainsi su tirer parti des singularités du matériau mis à sa disposition et a élaboré cet assemblage particulier donnant à voir un ensemble homogène à partir d'éléments relativement variés, ce matériau devenant en quelque sorte « la source d'inventions dans l'art de bâtir »⁸⁷⁵.

La mise en œuvre soignée de ces blocs combinés de moellons, comme on peut l'observer sur ce chevet de l'église de Loubens, et la pose d'éléments sur chant en particulier, font penser notamment à des constructions plus anciennes, telle que l'église de Pressignac-Vicq en Dordogne, étudiée par Hervé Gaillard et Yan Laborit, qui précisent qu'il s'agit d'un cas unique dans la région⁸⁷⁶. Une partie des murs nord et sud a en effet été estimée par des comme datant du X^e siècle⁸⁷⁷. L'église offre à voir un ensemble rigoureusement élaboré, formé de chandelles, de moellons à tête carrée ainsi que de fragments de sarcophage, formant cette fois un appareil très allongé. Toutefois, les assises employant le procédé de la pose sur chant sont majoritaires, ce qui érige ce cas de figure en exemple à part entière dans la région, d'autant que ce type d'ordonnancement est unique dans le Périgord.

⁸⁷⁴ Dont les hauteurs varient en fonction des dimensions des blocs, plus ou moins grands (jusqu'à une vingtaine de centimètres de hauteur au niveau du jambage des fenêtres).

⁸⁷⁵ Nicolas REVEYRON, « Le premier art roman et le moellon ou l'invention d'une architecture », *op. cit.*, p. 37.

⁸⁷⁶ Hervé GAILLARD et Yan LABORIT, *Archéologie des églises en Périgord autour de l'an mil: l'exemple de Vicq (Pressignac- Vicq, Dordogne)*, *op. cit.*

⁸⁷⁷ *Ibid.*

Ainsi, si la définition de chaque type d'appareil est importante, tout comme la manière dont il est mis en œuvre au sein du mur, cela ne suffit pas à rendre compte de certains parements, dont on constate qu'ils agencent parfois plusieurs « types » de moellons, formant comme autant de combinaisons variées mais cohérentes, dont les assemblages témoignent d'une logique propre. Au sein même d'un parement sont parfois employées des pierres de dimensions et de formes diverses, sans qu'elles constituent pour autant un ensemble hétéroclite.

Le chevet de l'église Saint-Eutrope des Esseintes constitue un autre exemple très soigné et situé à toute proximité de Saint-Vincent de Loubens, puisque ces deux paroisses sont voisines. On a même pu se demander si le mur de ce chevet n'avait pas subi un remontage tant ses assises sont régulières (le mortier gris récent qui est venu combler la surface des joints ne permet pas de réaliser davantage d'observations et fausse en outre la vision que l'on en a, donnant une impression d'homogénéité). L'observation attentive du parement invite à faire plusieurs remarques : les assises, très régulières, sont constituées d'un appareil où l'on peut distinguer plusieurs types de blocs. Ces derniers peuvent se ranger dans trois catégories : les moellons dont la face externe se rapproche plus ou moins de la forme ronde ou carrée, ceux-là même que l'on a souvent appelés « cubiques » et qui sont souvent issus de remplois (certains présentent en effet sur ce site même des traces de rubéfaction)-ces derniers sont aussi les plus nombreux ; les moellons dont la face parementée est rectangulaire, formant comme des plaquettes qui s'intercalent entre les premiers, à divers endroits du mur. Enfin, de petites pierres en chandelle achèvent ce tableau, de forme étroite et allongée. Lorsque ces mêmes blocs présentent une hauteur légèrement supérieure, on les couche de manière à former des assises en épi⁸⁷⁸. Il semble ainsi que l'on préfère positionner les blocs de manière oblique plutôt que de les retailler pour qu'ils s'ajustent en hauteur à l'assise - cela n'étonne pas outre mesure puisque des blocs allongés disposés de chant ont plutôt

⁸⁷⁸ C'est notamment le cas- comme cela vient d'être évoqué- au chevet de Loubens, où l'on rencontre indifféremment des assises composées de ces très petits modules, aux blocs verticaux ou positionnés de manière oblique.

tendance à fragiliser la maçonnerie⁸⁷⁹. Chacune des assises présente une hauteur très proche sinon similaire, ce qui donne un ensemble cohérent, voire même harmonieux⁸⁸⁰. Ainsi, cette œuvre de maçonnerie témoigne-t-elle également d'un savoir-faire particulier, où l'on a su agencer pour le mieux chacun des blocs relativement irréguliers et de forme diverse dont on disposait⁸⁸¹. Cet exemple semble ainsi illustrer parfaitement la citation suivante : « la mise en œuvre du moellon réside dans le parti que les constructeurs ont su tirer de la forme irrégulière et de la variété dans la dimension des blocs. En ce sens, le parement de moellons est une œuvre de maçon, alors que dans l'architecture d'*opus quadratum*, c'est le tailleur de pierre qui joue le rôle principal ». On peut ainsi se demander s'il existe une parenté entre cette église et celle de Saint-Vincent de Loubens qui vient d'être évoquée. Bien que ces mentions ne puissent être mises en lien direct avec les églises aujourd'hui en place, on peut faire le constat selon lequel ces deux paroisses sont celles de la première génération de l'ancien diocèse de Bazas, soit des paroisses d'origine mérovingienne, comme l'a souligné Sylvie Faravel⁸⁸². Par ailleurs, ce mode de construction qui semble presque participer d'un jeu décoratif avec la pierre⁸⁸³ –mais peut-être cette impression n'est-elle que le résultat d'une vision contemporaine et par conséquent déformée- s'apparente à des ensembles soignés.

Ces quelques cas de figure permettent de revenir sur les affirmations parfois hâtives, qui firent des maçonneries de petit appareil des ensembles « frustes », parfois même considérés comme une dégénérescence de l'art de bâtir. Il n'en est rien dans plusieurs des édifices étudiés et encore moins dans les exemples que nous venons de décrire. Aussi, les maçonneries de moellons à la mise en œuvre rudimentaire, assez nombreuses il faut le souligner dans le présent corpus, masquent-elles souvent un pan

⁸⁷⁹ Il en va de même des longues plaquettes de pierre, très étroites, que l'on peut observer à Saint-Vincent de Loubens, sur le mur nord notamment, où sont apparues des fissures.

⁸⁸⁰ Certains de ces blocs sont rubéfiés, sans distinction de module. Il n'est pas possible en l'état de savoir si ce parement était enduit, l'ensemble de la maçonnerie étant découvert.

⁸⁸¹ Nicolas REVEYRON, « Le premier art roman et le moellon ou l'invention d'une architecture », *op. cit.*, p. 37.

⁸⁸² Sylvie FARAVEL, « Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550 », *op. cit.*, p. 145.

⁸⁸³ Ce qui n'a toutefois pas de sens si le mur était enduit -comme nous le rappelons- ce que nous ignorons.

de l'histoire de la construction régionale dont les exemples à la mise en œuvre plus méticuleuse et résultant d'un savoir-faire éprouvé, pourraient puiser leur source dans des modes de construction antérieurs. D'où la nécessité d'étudier ces édifices de manière singulière pour les observer ensuite d'un point de vue plus large, afin de mieux les situer au sein du pano

rama architectural des débuts de la période romane⁸⁸⁴.



Figure 160. Les Esseintes, Saint-Eutrope, appareil régulier du chevet.

⁸⁸⁴ Il faut noter cependant que l'usage de poser les pierres allongées sur chant se rencontre dans des constructions bien plus grossières comme c'est le cas dans le mur gouttereau nord de la nef de l'église de Camps-sur-l'Isle, dont l'authenticité en tant que construction appartenant au Moyen Age central est douteuse. Cela semble corroborer le fait qu'il soit plus simple de poser ces petites pierres de cette manière, dans la perspective d'une économie des matériaux consistant à utiliser toutes les ressources nécessaires. On emploie d'ailleurs dans ce dernier cas de figure des éléments très hétérogènes qui constituent l'un des exemples les moins ouvragés du corpus.



Figure 161. Vicq (Pressignac-Vicq, Dordogne), flanc nord de la nef.

7.2. Quelques rares exemples d'*opus spicatum* et d'appareil disposé verticalement.

La technique de la construction en *opus spicatum* a souvent retenu l'attention du fait de son caractère atypique⁸⁸⁵, ce qui lui a valu une mise en valeur parfois démesurée au regard du nombre d'édifices qui conservent des parements de ce type. Ces derniers se rencontrent principalement dans le nord-ouest de la France (Bretagne⁸⁸⁶, Normandie⁸⁸⁷, Maine⁸⁸⁸, région tourangelles⁸⁸⁹) ou encore en Bourgogne entre la fin du X^e et le début

⁸⁸⁵ Daniel PRIGENT et Christian SAPIN, « La construction romane et ses emprunts aux méthodes de construction antiques: méthodologie, essai de synthèse », *op. cit.*

⁸⁸⁶ Philippe GUIGON, *Les églises du haut Moyen-âge en Bretagne. tome I*, thesis, Centre régional d'archéologie d'Alet, 1997.

⁸⁸⁷ Maylis BAYLE, « Traditions d'ateliers, méthodes de construction et d'appareillage dans l'architecture normande du XI^e siècle », *op. cit.*, p. 36-38.

⁸⁸⁸ Alain VALAIS, « Les premiers édifices romans du bassin de la Mayenne: éléments de datation », *op. cit.*

⁸⁸⁹ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, *op. cit.*, p. 32.

du XI^e siècle (Cluny II notamment⁸⁹⁰). Par ailleurs, sa vocation décorative tend à être nuancée⁸⁹¹.

Les rangées d'*opus spicatum* sont rares dans les maçonneries des églises des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas et constituent peu fréquemment de véritables assises d'appareil en épi. Le plus souvent, ce type d'agencement des blocs de pierre ne compose qu'une petite partie du mur et il s'agit parfois de simples pierres posées de façon oblique. Ce procédé se rencontre par exemple sur le parement du mur gouttereau septentrional de la nef de l'église de Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps, Figure 162 et Figure 163), où une petite partie d'une assise centrale emploie l'*opus spicatum*. Plusieurs pierres fines sont aussi simplement rangées de manière oblique. On peut se demander s'il ne s'agit pas de rebuts de la taille, qui, par économie, auraient éventuellement été grossièrement retaillés et insérés de cette façon, en fonction des blocs disponibles. Cependant, les déchets de taille sont généralement destinés à être insérés dans le blocage et non au sein du parement.

Il semblerait que l'emploi de cette technique résulte, au centre du mur gouttereau nord, de la volonté d'égaliser la hauteur des assises avant la réalisation d'un échafaudage⁸⁹². Ainsi, un certain nombre de lits n'ayant pas été réalisés à l'horizontale mais dérivant progressivement vers le bas, à mesure que l'on s'achemine vers l'ouest, ce défaut a-t-il été corrigé par l'utilisation de pierres de dimensions très différentes de celles qui constituent la majorité du parement, c'est-à-dire fines et allongées. Elles ont été mises en œuvre de façon à rattraper l'horizontalité du mur. Une première assise est ainsi constituée en partie de ces pierres, disposées obliquement (sans régularité d'ailleurs, puisqu'elles ne sont pas toutes disposées dans le même sens), puis, une seconde assise vient se superposer à la première, à partir de l'endroit où la ligne d'assise inférieure penche vers l'ouest : les pierres sont ainsi d'abord posées à plat, puis à

⁸⁹⁰ Anne BAUD, *Cluny, un grand chantier médiéval au coeur de l'Europe*, Picard, 2003, p. 58.

⁸⁹¹ Christian SAPIN, 1998, p. 26. « On peut comprendre ainsi que l'*opus spicatum* est une technique de construction avant d'être une forme, qui peut devenir décorative ».

⁸⁹² Christian SAPIN, *Les prémices de l'art roman en Bourgogne*, Armançon., C.E.M. Auxerre, 1999, p. 99. L'auteur explique : « jugé souvent comme décoratif alors qu'il était enduit, il avait plutôt pour but, dans les édifices non voûtés, d'assurer une stabilité des assises en répondant bien à tout phénomène de tassement ».

mesure que l'assise décline, elles viennent se caler de manière oblique, ce qui permet d'ajuster à chaque fois la hauteur d'assise nécessaire sans avoir à tailler une pierre à la hauteur correspondante. Une fois cette opération effectuée et la partie supérieure du mur ayant retrouvé son horizontalité, un échafaudage a été monté, comme en témoignent encore les deux trous de boulins, réalisés directement sur cette assise d'*opus spicatum*. C'est le moyen de former une nouvelle ligne horizontale avec des pierres étroites et allongées, dont la disposition de biais permet de réaliser une assise de hauteur particulière et évolutive à mesure qu'on les range, sans avoir à trier ou à tailler des moellons qui pourraient permettre d'obtenir le même résultat. A-t-on par ailleurs cherché à employer des pierres allongées dont on disposait, qui pouvaient difficilement être employées à plat ou de chant, puisque ces dispositions compromettent la stabilité du mur ? Quoi qu'il en soit, une des règles en maçonnerie, rappelée récemment lors d'une discussion avec Thierry Grégor, est de ne perdre aucune matière première. Quant à la question du rôle joué par le matériau employé à proprement parler, du type de pierre utilisé, il semble ici secondaire au vu de la proportion de ces assises au sein du mur et à la roche à laquelle on a eu recours, un calcaire à astéries, rarement taillé de cette manière dans la région. Ce, contrairement à certaines constructions utilisant une roche propre à se déliter en plaques comme l'ont mis en exergue Alain Valais en Mayenne⁸⁹³ et plus récemment Anne Baud et Gilles Rollier concernant les exemples plus anciens de l'abbaye de Cluny⁸⁹⁴ ou de l'église Saint-Maïeul⁸⁹⁵ (à Cluny également). L'église de Coulaures en Dordogne (Figure 164), présente sur une grande partie de ses parements intérieur et extérieur une disposition de blocs de pierre allongés en épi, assez majoritaire, qui alterne avec des blocs rectangulaires rangés de manière classique.

⁸⁹³ Alain VALAIS, « Les premiers édifices romans du bassin de la Mayenne: éléments de datation », *op. cit.*, p. 104. « Ce type de parement, avant tout tributaire des matériaux employés, reste une particularité des sites du Massif armoricain. A chaque fois il s'agit de roche qui se délite rendant difficile sinon impossible la taille en moellons. Pacé (Orne) et Chenillé-Changé (Maine-et-Loire) sont parmi les exemples les plus caractéristiques de la région ». Dans cette dernière église, l'auteur signale un exemple d'appareil « d'assez médiocre qualité ». Il ajoute : « la présence de ce type de maçonnerie est due à la qualité du matériau employé. Le schiste local se taille très difficilement. Pour maintenir des assises régulières, les plaquettes ont parfois dû être posées à l'oblique »

⁸⁹⁴ Anne BAUD et Gilles ROLLIER, Rennes, PUR, 2013, p. 462.

⁸⁹⁵ *Ibid.*, p. 464.

Cependant dans ce cas précis, la nature du matériau, dur et qui se délite, explique probablement en partie la réalisation de telles maçonneries.

Par ailleurs, à Saint-Vincent de Loubens⁸⁹⁶ (Figure 35), une grande partie du mur nord a été conservée, avec les trous de boulins ayant servi à son montage. Certaines des petites pierres bien équarries sont disposées à plat. Lorsque les blocs sont allongés, ils forment également des lits très étroits ou bien sont placés de chant, formant des assises de réglage ou d'*opus spicatum*. En dessinant le mur de cette église, où sont combinés divers types de blocs pour former des assises dont il faut souligner la régularité, il est apparu que les exemples d'*opus spicatum*, qui ne forment pas des assises entières mais seulement une partie d'entre elles, correspondaient à l'intégration de blocs de dimension plus importante (en longueur notamment). Est-ce là un moyen d'insérer des moellons de forme atypique qu'il fallait impérativement positionner de manière oblique, à moins de les coucher, ce qui est le cas sur certaines assises, mais ce que l'on ne peut reproduire de manière trop récurrente, cela compromettant la solidité du mur ? C'est le problème intervenu sur la face extérieure nord de la nef où une fissure témoigne de la fragilité de la construction, là où les lits d'assises de faible hauteur emploient des blocs très allongés, qui n'ont pas résisté aux poussées.

⁸⁹⁶ Notice 9 (Vol. 2).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



**Figure 162. Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps), Sainte-Marie.
Mur gouttereau septentrional.**



**Figure 163. Cornemps, Sainte-Marie.
Mur gouttereau nord, détail.**

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 164. Coulaures (Dordogne), Saint-Martin. Mur intérieur nord de la nef.

Cette technique de construction apparaît de manière assez disparate sur les édifices du territoire français comme l'a souligné Daniel Prigent: « assez fréquent en Bourgogne, en Normandie, il est quasi absent de Charente, peu fréquent en Anjou, sinon occasionnellement au sein d'assises par ailleurs constituées de moellons ordinaires⁸⁹⁷. » Les cas de figure dénombrés sur le territoire des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas ne consistent de la même manière qu'en des assises dispersées au sein de parements qui ne forment pas à proprement parler des élévations bâties selon la technique de l'*opus spicatum* et ces exemples sont très localisés. De la même manière, en Angoumois et en Saintonge, ce procédé ne participe pas de la construction de murs entiers mais il est employé de manière assez aléatoire⁸⁹⁸, comme c'est généralement le

⁸⁹⁷ Daniel PRIGENT, « Le « Petit appareil » et son évolution », *op. cit.*, p. 503.

⁸⁹⁸ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 97-98. « En fait, nous trouvons en plusieurs

cas dans le Sud-Ouest de la France. Enfin, il ne s'agit pas toujours à proprement parler d'épis, mais d'assises parfois uniques ou triples formées de blocs disposés de manière oblique. L'un des dénominateurs communs à l'emploi de cette technique semble toutefois être sa présence au sein de murs dont la fonction n'était pas de recevoir une voûte, mais qui sont simplement charpentés⁸⁹⁹.

Il est admis aujourd'hui que cette technique n'est pas nécessairement attribuable à des constructions antérieures au XI^e siècle, mais qu'elle subsiste pendant toute la période médiévale où l'on emploie le petit appareil⁹⁰⁰. Les bâtisseurs de l'église Sainte-Marie de Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps), dont il semblerait qu'elle participe de la phase de mutations du tournant des années 1100, auraient ainsi employé tardivement cette technique, de manière ponctuelle. On peut établir un parallèle avec les églises normandes, où Maylis Baylé explique que les parements en arête de poisson se rencontrent jusque dans les premières décennies du XII^e siècle⁹⁰¹, ou encore celles de Mayenne comme l'a montré Alain Valais⁹⁰².

Si cette technique renvoie indéniablement à des modèles antiques, à finalité décorative notamment, cette intention ne peut être envisagée que de manière secondaire en ce qui concerne notre étude, car ces exemples ne concernent que des portions

occasions sur les murs de moellons bruts ou ébauchés des segments d'assises posées de biais, souvent très courts et dispersés de façon aléatoire. Il est d'ailleurs exceptionnel que se dessine un appareil en arêtes de poisson faisant alterner deux assises d'orientations opposées. »

⁸⁹⁹ Voir à ce sujet : Christian SAPIN, « La technique de construction en pierre autour de l'an mil, contribution à une réflexion et perspectives de recherches », *op. cit.*, p. 18.

⁹⁰⁰ Maylis BAYLE, « Traditions d'ateliers, méthodes de construction et d'appareillage dans l'architecture normande du XI^e siècle », *op. cit.*, p. 36.

Si l'on y a longtemps vu la marque de l'ancienneté de la construction, elle est cependant surtout employée en ce XI^e siècle, pour disparaître dès le siècle suivant (Daniel PRIGENT, « Le « Petit appareil » et son évolution », *op. cit.*, p. 503.

⁹⁰¹ Maylis BAYLE, « Traditions d'ateliers, méthodes de construction et d'appareillage dans l'architecture normande du XI^e siècle », *op. cit.*, p. 36. L'auteur rappelle : « Il est évident d'abord qu'en Normandie, contrairement à d'autres régions, l'*opus spicatum* n'est pas l'indice obligé d'une datation très haute. [...] C'est surtout dans les années 1030-1060 qu'il est discernable sous une forme de qualité dans la petite église de Reuilly (de date incertaine, mais attribuable, sous réserve, à cette période), à Ivry-la-Bataille, vers 1030, à la chapelle de Tercey (Saint-Loyer-des-Champs), maintenant ruinée, mentionnée vers 1040, à Norrey-en-Auge probablement proche de 1050, dans les ruines du château de Courcy et du Plessis-Grimoult, avant 1047. Une deuxième période où abondent les murs en arêtes de poisson se situe juste après 1100 et dans les décennies immédiatement suivantes [...] »

⁹⁰² Alain VALAIS, « Les premiers édifices romans du bassin de la Mayenne: éléments de datation », *op. cit.*, p. 104. L'auteur précise : « Les monuments les plus précoces appartiennent à la première moitié du XI^e siècle et cette technique de construction si particulière semble toujours utilisée à la fin du siècle ».

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

d'assises disséminées dans les parements et en faible occurrence. Aussi, avec Christian Gensbeitel, peut-on y voir la réminiscence d'une tradition constructive, une marque d'archaïsme, plus qu'un indice d'ancienneté⁹⁰³. Cette pratique ne suggère pas obligatoirement une volonté de référence directe à des modèles plus anciens mais probablement plus une habitude et une pérennité dans les techniques de mise en œuvre, comme en Saintonge au XII^e siècle sur le chevet de l'église de Rioux⁹⁰⁴. Ainsi, il paraît nécessaire de distinguer les maçonneries qui relèvent de l'*opus spicatum* en tant que technique de construction à part entière d'un mur, comme c'est par exemple le cas en France à Hauteville (citation Sapin prémices art roman...), en Normandie ou bien encore en Catalogne, où Marius Vendrell explique que cette technique est caractéristique de pierres à l'aspect feuilleté, qui donnent des modules longs et étroits⁹⁰⁵. On peut ainsi isoler les élévations où l'on rencontre une ou plusieurs assises ou parties d'assises qui emploient cette technique ou ses dérivés de manière ponctuelle, pour répondre à un besoin précis : éventuellement rattraper une assise oblique et ainsi créer un lit horizontal sur lequel continuer à poser les assises supérieures, voire même peut-être employer des matériaux mis à disposition, dont la forme longue et mince conduit à privilégier la pose oblique et *a fortiori* en arête de poisson, afin d'utiliser tous les matériaux disponibles dans une forme d'économie de chantier⁹⁰⁶. Cela renvoie à la notion de « remplissage » évoquée par Christian Sapin⁹⁰⁷.

⁹⁰³ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 99.

⁹⁰⁴ *Ibid.*, p. 97-99.

⁹⁰⁵ Màrius VENDRELL, Pilar GIRALDEZ, Lorena MERINO et Lourdes VENTOLA, « Tècniques i materials de l'arquitectura romànica », *op. cit.*, p. 18. L'auteur écrit : « ocasionalment, murs amb "*opus spicatum*" característic de pedres foliades ».

C'est aussi une technique que l'on rencontre dans l'architecture de brique (Philippe ARAGUAS, *Brique et architecture dans l'Espagne médiévale : (XII^e-XV^e siècle)*, Casa de Velázquez, 2003.)

⁹⁰⁶ Cette constatation, qui peut paraître évidente, n'en est pas moins fondamentale, comme me l'a rappelé Thierry Grégor lors d'une journée d'archéologie expérimentale le 15 mai 2014, consacrée à la taille du petit appareil et sa mise en œuvre.

⁹⁰⁷ Christian SAPIN, « La technique de construction en pierre autour de l'an mil, contribution à une réflexion et perspectives de recherches », *op. cit.*, p. 18. « On remarquera qu'ils se trouvent [appareils en *opus spicatum*], pour les plus importants exemples, connus en surface comme partie prenante de murs de façade ou de murs gouttereaux d'édifices en principe non voûtés. On le voit en particulier pour les exemples où l'appareil est particulièrement visible comme à Hauteville, près de Dijon, ou à Saint-Laurent de Tournus. Dans le cas voûté de Saint-Philibert de Tournus, on remarque que son usage est limité et s'accorde avec des contreforts en moyen appareil. Ainsi, on peut se demander si l'usage d'un tel dispositif

7.3. Des parements de moellons peu soignés, témoignant d'un savoir-faire plus empirique : la marque des édifices modestes ?

A Beautiran⁹⁰⁸, le parement de moellons du chevet met en œuvre le petit appareil de manière très serrée, avec des lits d'assise assez irréguliers. Certains blocs fins et anguleux, sont disposés par endroits entre les espaces trop importants laissés entre les moellons superposés. Plus que des pierres de calage, il semblerait que ces dernières aient ici pour fonction de combler un vide afin que le mortier « tire » plus vite, c'est-à-dire qu'elles assurent une prise plus rapide et meilleure. En effet, les assises emploient des blocs dont les hauteurs sont parfois assez différentes (allant parfois du simple au double sur la même assise), les modules étant peu réguliers. Aussi, l'ensemble donne-t-il l'impression d'une construction peu soignée (et l'on ne peut exclure ici la possibilité d'un remontage). On peut en outre observer par endroits, là où certains moellons se sont désolidarisés du mur, que l'intérieur de la maçonnerie comporte aussi des blocs et non pas uniquement un blocage constitué en partie de chutes de taille. Il en va de même dans de nombreux autres édifices, comme à Soullignac⁹⁰⁹ (Figure 128) ou bien à Saint-Loubert-de-Loutrange⁹¹⁰ (Grignols, Figure 121) où la maçonnerie de moellons relativement désorganisée paraît avoir traversé les âges grâce à un mortier dont on a constaté qu'il est extrêmement dur et qu'il maintient les blocs fermement. Peut-on imaginer là une corrélation entre ces deux éléments : une pose rapide et irrégulière liée à un savoir-faire éprouvé de la réalisation d'un mortier solide ?

Cette irrégularité de la taille des moellons, de leur dimension et de la mise en œuvre, plus généralement, ne se rencontre pas uniquement dans les édifices de modeste

technique pour le montage des pierres n'est pas une réponse à un problème de maçonneries élevées avant d'être un usage de forme et donc de formes datables. Dans ce cas, il ne serait jamais qu'un développement à un moment donné d'une technique traditionnelle connue depuis l'Antiquité en particulier pour les fondations de murs ou les remplissages ».

⁹⁰⁸ Fiche 27 (Vol. 3).

⁹⁰⁹ Fiche 169 (Vol. 3).

⁹¹⁰ Fiche 73 (Vol. 3).

dimension, comme tendait à le montrer Michelle Gaborit⁹¹¹. Ce type de maçonnerie se retrouve à l'intérieur du premier étage de la tour-porche de la basilique Saint-Seurin de Bordeaux⁹¹², aussi bâtie en petit appareil, dont l'hétérogénéité des dimensions augmente à mesure que l'on s'élève. Ainsi, il subsiste au niveau du sol de l'étage quelques assises de petit appareil assez régulier qui peut être associé au moellon de tradition gallo-romaine rencontré sur l'un des parements d'un bâtiment situé dans la cour au nord de l'édifice⁹¹³. Cette maçonnerie de petit appareil assez régulier ne dépasse pas un mètre de hauteur. Puis intervient un autre type d'appareil, de plus grandes dimensions et surtout très irrégulier et de dimensions variées. Enfin, les derniers mètres du premier étage sont faits d'un appareil lui aussi plus grand et dont la dispersion des surfaces et l'irrégularité est importante

⁹¹¹ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 18.

⁹¹² Notice 6 (Vol. 2).

⁹¹³ Voir la notice consacrée à l'édifice proche de Saint-Seurin de Bordeaux (ancienne église Saint-Etienne ?).

7.4. Éléments sur la composition des mortiers : le « liant architectural »⁹¹⁴

Souhaitant prendre en considération les mortiers au sein de cette étude, ces derniers représentant le liant indispensable à la réalisation du mur, de simples observations et comparaisons entre certains parements ont été effectuées. Il va de soi qu'une étude d'archéologie du bâti complète comprendrait des analyses plus poussées incluant des analyses archéométriques. Nous espérons qu'à terme une telle analyse puisse être menée, permettant ainsi d'enrichir les connaissances sur le savoir-faire et les pratiques en ce domaine, comme cela a par exemple été engagé en Bourgogne par Christian Sapin et Stéphane Büttner.

7.4.1. Les agrégats

Rappelons que l'aire d'étude envisagée, les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, recouvre une large partie du bassin aquitain, dont certains plateaux tels que l'Entre-deux-Mers, présentent un dense réseau hydrographique. Ainsi, la principale ressource en agrégats est-elle constituée par des sables fluviatiles souvent disponibles à proximité du site d'implantation de l'église. Cette caractéristique permet d'envisager, tout comme pour les matériaux employés dans la construction, l'emploi de sables et de graviers locaux, dont certains ont probablement été puisés à quelques centaines de mètres seulement du chantier⁹¹⁵. Ces sables « constituent l'ossature des mortiers, tandis

⁹¹⁴ Arnaud COUTELAS, *Le mortier de chaux*, Éditions Errance, 2009, p. 14.

⁹¹⁵ Walter BERRY, « Romanesque architecture in the rural autunois and the processes of stylistic change », *op. cit.*, p. 176. L'auteur réalise par exemple un constat similaire dans l'Autunois : « A similar pattern [than this developed for stones] can probably be assumed for other construction materials. Sand for mortars and timber for scaffolding were no doubt acquired locally ». C'est le constat que l'on peut faire dans diverses régions à cette époque : on pourrait ainsi multiplier les exemples en la matière.

que les parties les plus fines participent à leur plasticité tout en contribuant à leur résistance mécanique »⁹¹⁶.

Parmi les divers édifices étudiés, celui de l'église Saint-Jean-Baptiste de Monprimblanc⁹¹⁷ (Figure 165, Figure 166, Figure 167 et Figure 168) présente l'intérêt de comporter un chevet dont les parements mis à nu en plusieurs endroits, offrent la possibilité d'observer le mortier d'origine. Aussi, cet exemple est-il ici développé car le mortier présente une grande familiarité avec de nombreux autres liants observés dans les églises de petit appareil. Il s'agit toutefois d'un cas de figure unique qui n'a pas valeur à représenter l'ensemble du corpus mais à renseigner partiellement cet aspect, d'autant que des charbons ont été récupérés à l'intérieur de ce mortier et datés par radiocarbone, ce qui conforte l'étude d'histoire de l'art⁹¹⁸. Le mortier y est constitué d'une charge très grossière où les sables épais côtoient les graviers et même les galets puisque ces derniers peuvent atteindre plusieurs centimètres de diamètre⁹¹⁹. Gabriel Plat constatait déjà l'utilisation pour le XI^e siècle « de sable de tout venant, mélangé souvent à de gros graviers », ce dernier n'étant tamisé que pour réaliser les joints de surface⁹²⁰. Cette caractéristique, valant pour la très grande majorité des parements de petit appareil qu'il a été possible d'étudier, apparente ce matériau à du « béton »⁹²¹. Les agrégats permettent de donner au mortier du volume, « ils empêchent qu'il se rétracte trop au moment de la prise lorsque l'eau s'évapore »⁹²². « Ils contribuent à la résistance des mortiers grâce à leur grande dureté et à l'armature qu'ils forment. La courbe granulométrique des agrégats (répartition et importance de leurs dimensions) permet de réduire l'usage de liant et favorise une bonne porosité »⁹²³. A Monprimblanc, cet agrégat a probablement été puisé à toute proximité puisque le substrat du site est

⁹¹⁶ CAUE DE LOIRE ATLANTIQUE, *Les sables dans les enduits à la chaux*, Nantes, Artefab, 1998, p. 8.

⁹¹⁷ Notice 10 (Vol. 2).

⁹¹⁸ Il faut toutefois garder à l'esprit qu'il s'agit d'une datation obtenue grâce à un charbon unique. Des analyses complémentaires permettraient de conforter ce résultat (intervalle à l'âge calibré de 1026 à 1182 ap. J.C. (age 14C BP : 925 ± 30), avec une probabilité de 95,4% pour l'intervalle 1026-1170 ap. J.C).

⁹¹⁹ La charge est constituée à la fois de sables, 0,1mm - 6,5mm, de graviers, jusqu'à 30mm et de cailloux, >30mm (COLLECTIF, *Techniques et pratique de la chaux*, op. cit., p. 47.

⁹²⁰ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, op. cit., p. 23.

⁹²¹ Arnaud COUTELAS, *Le mortier de chaux*, op. cit., p. 13.

⁹²² Julien FOUIN, *La Chaux naturelle Décorer, restaurer et construire*, Édition : Nouvelle., Rodez, Editions du Rouergue, 2004, p. 34.

⁹²³ COLLECTIF, *Techniques et pratique de la chaux*, op. cit., p. 47.

composé d'argiles sableuses et graviers rouges constituant la Formation des Graviers de l'Entre-deux-Mers⁹²⁴. Ces sables et graviers ronds, qui ont été roulés, « offrent une meilleure régularité et une maniabilité de mise en œuvre », contrairement aux sables concassés et broyés, « qui laissent de plus grands vides entre les grains que les sables ronds, ils sont plus difficilement serrables »⁹²⁵. Ces sables donnent une couleur orangée aux mortiers de l'église, caractéristique dont on peut penser qu'elle est liée à l'emploi d'une chaux naturelle, dont « l'effet de transparence [...] laisse ressortir la coloration des sables utilisés »⁹²⁶. Est-ce une manière d'économiser la chaux, puisqu'on a besoin de moins de liant ?

Stéphane Büttner remarque, en ce qui concerne les mortiers étudiés dans la construction en Bourgogne: « cette étude montre [...] que les liants de maçonnerie et les enduits sont des produits largement inféodés au contexte environnemental et plus particulièrement au contexte géologique »⁹²⁷, et c'est une observation qui vaut aussi pour l'étude des mortiers gallo-romains dans ce même territoire⁹²⁸. Au chevet de l'église de Monprimblanc, l'observation de ce sable montre une quantité d'argile non négligeable, qui ne convient pas à l'obtention d'un mortier de bonne qualité. Vitruve recommandait déjà de ne pas employer de granulats qui soit mêlé à de l'argile ou de la terre⁹²⁹. Pour ce qui est de l'emploi d'un sable à la granulométrie très importante, avec des galets présents dans le mortier, en revanche, cela permet de donner, comme cela a

⁹²⁴ Jean-Pierre CAPDEVILLE, *Carte géologique de la France à 1*, op. cit.

⁹²⁵ COLLECTIF, *Techniques et pratique de la chaux*, op. cit., p. 48.

⁹²⁶ CAUE DE LOIRE ATLANTIQUE, *Les sables dans les enduits à la chaux*, op. cit., p. 8.

⁹²⁷ Stéphane BÜTTNER, « Géoarchéologie des liants de maçonnerie en Bourgogne du nord (Ve-XIXe siècle). Évolution historique et technique - Contribution aux études archéologiques de l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre et du chevet de la Madeleine de Vézelay », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre / BUCEMA*, n° 7, 15 Août 2003, p. 10.

Comme le rappellent Stéphane Büttner et Daniel Prigent à ce sujet, Vitruve recommandait déjà, dans la préface du premier livre du *De architectura*, de « faire le meilleur emploi possible du terrain et des matériaux, et pour cela, l'architecte devra d'abord ne pas employer les choses que l'on ne peut trouver ou préparer à grands frais [...]. Il faut donc, si l'on n'a pas de sable de cave, se servir de sable de rivière ou de sable de mer lavé en eau douce [...] » (Stéphane BÜTTNER et Daniel PRIGENT, Paris, 2007, p. 2).

⁹²⁸ Voir aussi à ce sujet : Arnaud COUTELAS, « Les mortiers et enduits des sites gallo-romains en Bourgogne », *Revue archéologique de l'Est*, Tome 54, 1 Septembre 2006, pp. 327-335. « Tous les travaux effectués sur les mortiers de maçonnerie gallo-romains ont montré que les matières premières sont prélevées dans l'environnement géologique proche (voir Frizot, 1975 ; Coutelas *et alii*, 2000 ; Coutelas, 2003a et 2003b). La composition des mortiers de maçonnerie est donc liée à la nature et à la diversité des formations géologiques locales » (p. 329).

⁹²⁹ Arnaud COUTELAS, *Le mortier de chaux*, op. cit., p. 65.

été rappelé, une meilleure cohésion à l'ensemble et d'économiser la pierre que l'on insère dans le blocage. Il s'agit d'une technique permettant un ouvrage solide (forme selon les termes précis de maçonnerie, un « béton »), pratique (ressources souvent disponible à proximité, gain de temps) et économique (peu voire pas de coûts de transport du sable, économie de pierre). En effet, comme le soulignent Daniel Prigent et Christian Sapin, le mortier peut constituer une part importante du volume d'une maçonnerie, jusqu'à la moitié de ce dernier⁹³⁰. Ainsi, de nombreux mortiers observés dans les églises de petit appareil girondines témoignent-ils de l'usage d'un agrégat dont les éléments sont grossiers, voire très grossiers⁹³¹, comme cela a aussi été observé pour la période médiévale par Stéphane Büttner et Daniel Prigent, que ce soit en Bourgogne ou en Val de Loire⁹³².

Le tamisage était en outre pratiqué, puisque le mortier qui lie entre elles les pierres de taille contemporaines aux murs de petit appareil comprend généralement une phase granulat assez fine, sans laquelle ce type de mise en œuvre ne serait pas envisageable. On emploie donc de manière raisonnée un granulat plus ou moins grossier, en fonction du type de maçonnerie réalisé⁹³³.

Il serait intéressant d'approfondir la question de la mise en œuvre du petit appareil en fonction du type de mortier employé : si l'on s'inspire du mode de construction antique, on n'en retrouve que rarement le soin et la régularité, et les murs des églises du XI^e et début du XII^e siècle sont parfois montés d'une manière quelque peu empirique, ce qui donne lieu dans l'Entre-deux-Mers notamment à des fissures ou des coups de sabre provoqués par une pose relativement aléatoire où les blocs sont parfois disposés les uns au-dessus des autres, sans que l'assemblage ne respecte le

⁹³⁰ Daniel PRIGENT et Christian SAPIN, « La construction romane et ses emprunts aux méthodes de construction antiques: méthodologie, essai de synthèse », *op. cit.*, p. 224.

⁹³¹ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, *op. cit.*, p. 26. En ne tamisant pas le sable, mais en employant une charge à la granulométrie importante, on réduit le retrait du mortier lié au dessèchement (surtout le cas avec les chaux grasses, comme le rappelle l'auteur). Cela permettait aussi probablement de réaliser quelques économies, et éventuellement quelques manipulations en employant le sable tel quel (sauf s'il avait été débarrassé de l'argile qu'il contenait, éventuellement).

⁹³² Stéphane BÜTTNER et Daniel PRIGENT, « Archéologie des liants de maçonnerie entre traité et réalité », *op. cit.*, p. 3.

⁹³³ « La nature des mortiers va, pour partie, suivre l'évolution de l'art de bâtir ». (*Ibid.*, p. 6.

principe d'une pose en quinconce. Aussi, on constate dans plusieurs églises (comme à Saint-Loubert de Loutrange, à Grignols, dont l'exemple a déjà été cité) que le mortier de très bonne qualité, extrêmement dur et résistant, semble pallier à la technique quelque peu rudimentaire de la pose des moellons.



Figure 165. Substrat au pied de l'église Saint-Jean-Baptiste de Monprimblanc.



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

Figure 166. Substrat au pied de l'église de Monprimblanc, zone probable d'extraction des sables argileux et graviers ayant constitué le mortier du chevet



Figure 167. Monprimblanc, Saint-Jean-Baptiste. Détail du parement nord du chevet.



Figure 168. Monprimblanc, Saint-Jean-Baptiste. Détail du mortier

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

employé lors de la construction du chevet, charge et nodules de chaux.

7.4.2. La chaux

La maîtrise de la technique de réalisation de la chaux est un élément indispensable à la construction, à sa solidité et à la bonne conservation d'un édifice et nécessite que l'on se penche sur le sujet⁹³⁴. Si la composition granulométrique de l'agrégat inclu dans le mortier, très probablement liée au matériau disponible à proximité peut-être observée à l'œil nu (du moins la charge de dimension centimétrique et millimétrique généralement présente), il n'en va pas toujours de même de la chaux. Si certaines observations tendent à montrer l'emploi d'une chaux maigre, des analyses complémentaires (au premier titre desquelles une étude microscopique) permettraient de faire parler cet élément de manière plus approfondie. Quelques observations peuvent cependant être réalisées à l'œil nu qui permettent une première approche de ce composant du liant architectural peu étudié dans le département. Rappelons cependant que l'on s'y intéresse davantage, de manière générale, depuis les années 1990 et que son étude s'est depuis largement développée⁹³⁵.

Il est généralement admis que le processus de fabrication de la chaux qui compose les mortiers au Moyen Age fut amélioré à partir du XII^e siècle, pour devenir par la suite un produit de bonne qualité, tandis que la période du IX^e- XI^e siècle se caractérise plutôt par des réalisations plus ou moins bien maîtrisées⁹³⁶. Philippe Bernardi rappelle notamment que « la qualité de la chaux réside en premier lieu dans la nature de la pierre employée qui doit être un calcaire aussi pur que possible ». Par ailleurs, il explique : « la teneur en argile des pierres à chaux permet également de

⁹³⁴ Jean-Pierre Adam précise ainsi dans l'ouverture de la préface de l'ouvrage : « l'histoire de l'architecture, que l'on associe structurellement à l'évolution de la maîtrise de la pierre, oublie trop souvent que le perfectionnement des techniques architecturales n'a été possible que grâce à l'usage d'un liant, la chaux, dont la présence seule a autorisé la conquête de l'espace d'une manière durable, c'est-à-dire en se passant du bois ». COLLECTIF, *Techniques et pratique de la chaux*, op. cit., p. 9.

⁹³⁵ BERNARDI, P., *Bâtir au Moyen Age, XIII^e-milieu XVI^e siècle*, CNRS éd., 2011, p. 149. C'est ce que rappelle l'auteur qui cite notamment les travaux de Christian Sapin (1991) et de Bénédicte Palazzo-Bertholon (1998), ainsi que le colloque *Les fours à chaux en Europe* (Maffle, 1994). Il en va de même des travaux de Stéphane Büttner cités plus haut.

⁹³⁶ *Ibid.*, p. 149.

distinguer la chaux grasse, obtenue avec un calcaire contenant moins de 2% d'argile, de la chaux maigre, dont la matière première recèle de 2 à 8% d'argile»⁹³⁷. Les mortiers observés avec Jean-Claude Leblanc sur le chevet de l'église Saint-Jean-Baptiste de Monprimblanc entrent dans cette seconde catégorie. Les nodules de chaux de taille millimétrique y sont par ailleurs clairement visibles qui manifestent un processus non entièrement maîtrisé⁹³⁸. Le matériau utilisé pour faire de la chaux était très probablement un calcaire local, disponible à toute proximité, comme c'était encore de cas au siècle dernier⁹³⁹.

Dans certains cas de figure, comme à Grignols, dans les murs gouttereaux de la nef de l'église Saint-Loubert de Loutrange, les moellons sont mis en œuvre de manière irrégulière et on constate que ces derniers n'ont pas été disposés en quinconce mais de manière plus ou moins aléatoire les uns au-dessus des autres. Cependant cette construction a bien résisté au temps. C'est ici la qualité du mortier employé qui a déterminé la résistance de cet édifice. Ce dernier est en effet d'une très grande dureté. Il est quasiment impossible d'en prélever un fragment sans outil à percussion, contrairement à ceux de l'Entre-deux-Mers, dont on a pu constater sur certains sites qu'ils étaient relativement friables, comme dans le mur sud de l'église Saint-Genès de Soullignac ou dans la région bazadaise dans le mur nord de l'église Saint-Martin-de-Montphélix à Pondaurat.

On constate que le mortier utilisé dans les murs de la nef de Saint-Loubert de Loutrange est composé de sables locaux qui lui donnent aussi une teinte orange

⁹³⁷ *Ibid.*, p. 150.

⁹³⁸ Anne BAUD, *Cluny, un grand chantier médiéval au coeur de l'Europe*, op. cit., p. 53. (Voir l'encart de Bénédicte PALAZZO-BERTHOLON sur la fabrication de la chaux : « La qualité de la chaux dépend de la matière première, mais elle est largement conditionnée par la qualité de sa préparation. On remarque en effet, que la chaux employée dans les mortiers médiévaux présente de nombreux nodules (grumeaux), visibles à l'œil nu et qui résultent d'une préparation imparfaite. Ces nodules présentent souvent des fissures à l'intérieur qui témoignent d'une hydratation incomplète, probablement au moment de l'extinction »).

⁹³⁹ COLLECTIF, *Techniques et pratique de la chaux*, op. cit., p. 11. « La génération des constructeurs qui nous précèdent ont employé la chaux disponible, celle provenant de la carrière et du four à chaux les plus rapprochés. Ceci vaut avant que la récente facilité des transports n'ait bouleversé cet usage, et nous sommes alors dans une logique où les matériaux sont sédentaires [...] Maçons et maîtres d'œuvre ont probablement eu assez peu le loisir de choisir telle ou telle chaux, s'adaptant plutôt aux caractéristiques du matériau local à leur disposition [...] tous types de chaux cohabitent de tous temps ».

prononcée, que l'on retrouve dans les mortiers des églises de la commune (au lieu-dit Sadirac notamment)⁹⁴⁰ ; quant à la composition granulométrique des agrégats, celle-ci est composée de sables et de graviers de dimension centimétrique. Or, les moellons de la nef sont constitués de calcaire gris de l'Agenais, un calcaire lacustre très dur qui ne contient pas d'argile (ou très peu). Il s'agit d'un carbonate de calcium presque pur, qui permet donc de réaliser une chaux de bonne qualité à une température de cuisson relativement peu élevée (800°), tandis que les calcaires moins purs (à teneur en argile plus importante, comme par exemple le calcaire marin de Lugasson, dans l'Entre-deux-Mers, qui contient 16% d'argile et doit ainsi être cuit plus longtemps et à une température d'au moins 1000° pour obtenir de la chaux. La durée de calcination est réduite avec des calcaires de type lacustre, plus durs et moins argileux, et la température de cuisson peut être moins importante, ce qui réduit par la même occasion la quantité de combustible, de bois nécessaire à cette opération. Aussi, les calcaires de l'Agenais sont-ils des matériaux qui permettent d'obtenir une chaux de meilleure qualité. Il en existe encore une exploitation près de Tonneins dans le Lot-et-Garonne⁹⁴¹. Toutefois, la dureté du mortier dépend aussi et surtout du dosage de cette chaux, qui nécessite donc un savoir-faire éprouvé.

Cette question induit bien sûr celle de la production de la chaux et notamment celle des fours. Ayant évoqué la question avec Pierre Régaldo-Saint-Blancard, il en ressort qu'on n'a pas retrouvé de fours à chaux à proximité des lieux de culte girondins⁹⁴². Il faut préciser toutefois qu'aucun enclos ecclésial n'a été entièrement fouillé et que l'on n'a jusqu'ici apparemment pas cherché ce type de dispositif. Quelques fours à chaux, très peu nombreux, ont été découverts à proximité de *villae*

⁹⁴⁰ Teinte orangée que l'on retrouve dans plusieurs édifices religieux médiévaux de la commune de Grignols, témoignant d'un approvisionnement local, comme par exemple dans les murs de petit appareil des églises de Sadirac et de Saint-Martin de Campot.

⁹⁴¹ Tous ces renseignements m'ont été donnés par Jean-Claude Leblanc, que je remercie à nouveau, suite à la constatation de la dureté particulièrement importante des mortiers de Saint-Loubert-de-Loutrange. Ils feront l'objet d'un futur article à paraître dans les actes du colloque du C.L.E.M. (Catherine FERRIER et Jean-Claude LEBLANC, « Potentiel et exploitation des ressources de l'Entre-deux-Mers (Gironde) - les particularités de la vallée de la Durèze » - C.L.E.M. 2013).

⁹⁴² Toutefois, Jean-Claude Leblanc m'a fait part de l'existence ou du souvenir par les habitants et anciens maçons de fours à chaux bien plus récents, construits sur les lieux d'extraction de la pierre, près d'affleurements lacustres ou marins très durs (micritiques et sparitiques) dans l'Entre-deux-Mers.

gallo-romaines, comme sur le site des Murasses, ou encore près de lieux d'extraction, mais pour lesquels on ne dispose pas de datation précise. Cette activité reste en effet méconnue dans la région, comme c'est d'ailleurs le cas en général pour ce qui est de la production de chaux médiévale⁹⁴³. Les quelques exemples dont nous disposons en France, et notamment pour la fin du Moyen Age, témoignent plutôt d'une production installée sur les lieux où se trouve la matière première (pierre et bois), les chauffours étant souvent réalisés à proximité des charbonnières⁹⁴⁴. Dans le cas de la construction d'une église sur un site antique, où lieu de construction et lieu de récupération de la pierre se confondent, peut-on imaginer que des fours à chaux aient été construits au sein du futur enclos paroissial ?

Quant aux charbons de bois, ces derniers sont fréquemment reconnaissables sur certains enduits plus récents⁹⁴⁵, mais ne sont que peu présents dans la majorité des mortiers d'origine rencontrés. Ainsi, à Saint-Loubert-de-Loutrange (Grignols), le mortier constitutif des murs de la nef, très dur, n'en recèle aucun dans les parties basses observées. Lorsqu'ils sont présents, cela induit une maîtrise ou un soin moins grand apporté à la préparation de la chaux⁹⁴⁶, d'ailleurs corroborée par la présence de nodules. Cela va à l'encontre des observations de l'abbé Plat en Touraine, qui remarque que ces derniers se rencontrent en quantité non négligeable dans les parements jusqu'à la fin du XI^e siècle⁹⁴⁷. Plus récemment, on a mis en évidence dans plusieurs régions qu'on n'en

⁹⁴³ Christophe VASCHALDE, 2007.

⁹⁴⁴ *Ibid.* Voir aussi : Philippe BERNARDI, *Bâtir au Moyen Age, XIIIe-milieu XVIe siècle*, op. cit., p. 150. « La perte de poids subie par les blocs à la cuisson engagea les producteur –ou chauffourniers- à transporter de préférence la chaux-vive (« cuite » ou « en pierre »), ce qui explique que les fours se trouvaient généralement à proximité des lieux de provenance (extraction ou *récupération*) de la pierre à chaux et du combustible ».

⁹⁴⁵ Sont-ce dans ce cas des exemples d'éléments constitutifs d'une charge destinée à absorber l'humidité, tout comme les morceaux de briques composant les mortiers de tuileau ? (Arnaud COUTELAS, *Le mortier de chaux*, op. cit., p. 21.

⁹⁴⁶ *Ibid.* L'auteur explique ainsi : « [les charbons de bois] proviennent de toute évidence d'une faille dans le mode opératoire : mauvaise extraction de la chaux vive du four entraînant un mélange avec le combustible et/ou mauvaise récupération par les artisans des charbons, par flottation, dans les bacs d'extinction de la chaux vive ».

⁹⁴⁷ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, op. cit., p. 22.

trouve peu dans les mortiers antiques et du haut Moyen Age, tandis qu'ils sont plus nombreux dès l'époque carolingienne⁹⁴⁸.

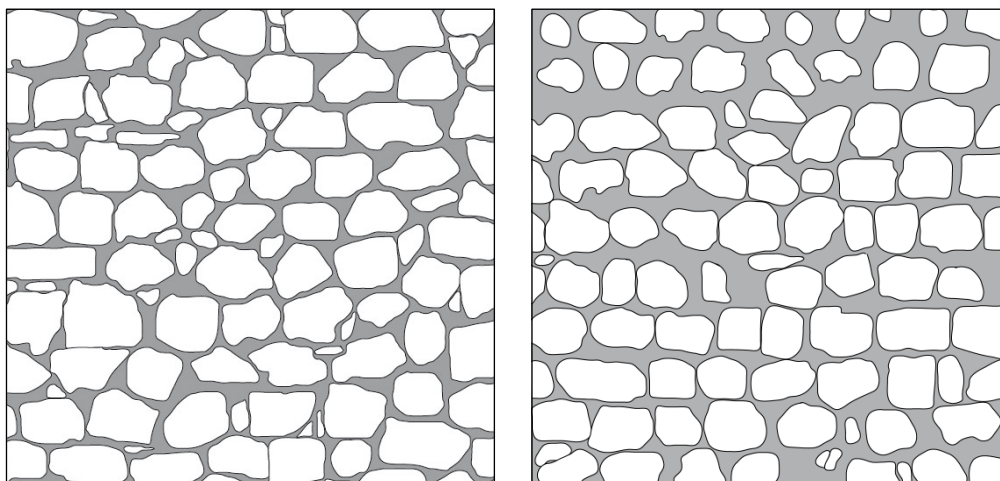
7.4.3. Mortiers de terre

Deux églises de l'Entre-deux-Mers, Saint-Germain-de-Campet à Faleyras et Saint-Martin-de-Festals (aujourd'hui Sainte-Présentine) de Frontenac présentent la particularité de comporter des murs de petit appareil liés à une terre argileuse. Ces deux édifices sont seulement distants de sept kilomètres environ à vol d'oiseau. La mise en œuvre qui en résulte trahit le type de liant employé : les assises, moins régulières que celles prises dans le mortier, ont nécessité un garnissage à l'aide de petites pierres de calage (Figures 169 et 169 bis). Dans le premier cas de figure, si le parement sud donne l'impression d'avoir été remanié, peut-être au moment de l'insertion de la porte qui trahit une conception postérieure, le parement nord est plus régulier et les assises, si elles ne sont pas horizontales, forment toutefois des lits relativement cohérents. Par ailleurs, la prise en considération des mesures des blocs de pierre au nord et au sud a montré un ensemble cohérent que sont venues appuyer les analyses statistiques effectuées à l'aide de Daniel Prigent, à titre d'expérimentation de cette méthode.

L'environnement géologique de cette partie de l'Entre-deux-Mers, substrat dans lequel est creusé le ruisseau de l'Engranne et son affluent le ruisseau de Gourmeron, est essentiellement constitué de calcaire à astéries, mais aussi de molasses que l'on a pu employer pour monter les murs. Il serait bon d'examiner de manière plus détaillée le liant, pour voir s'il est composite et s'il a été additionné d'autres substances et éventuellement d'un peu de chaux, ce que l'on n'a pas distingué sur place. Jean-Marie Peséz insiste à ce sujet sur le fait qu'il ne s'agit souvent pas là d'un mode de construction employé par défaut⁹⁴⁹.

⁹⁴⁸ n 18 Stéphane BÜTTNER et Daniel PRIGENT, « Archéologie des liants de maçonnerie entre traité et réalité », *op. cit.*, p. 5.

⁹⁴⁹ Jean-Marie PESEZ, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1985.



Figures 169 et 169 bis. Relevés d'un mètre carré de parement. A gauche, Saint-Germain-de-Campet (Faleyras), mise en œuvre à l'argile, avec insertion de pierres de calage. A droite, Notre-Dame de Frontenac, maçonnerie au mortier, pour comparaison.

7.5. Relations entretenues entre le moellon et la pierre de taille.

Comme cela a déjà été souligné, les églises des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, attribuables à un large XI^e siècle, ne sont jamais constituées d'un petit appareil de moellon uniquement. Elles mettent systématiquement en œuvre la pierre de taille au sein des structures que sont les chaînages, employés dans diverses structures de l'édifice.

7.5.1. Les chaînages, assemblages cohérents des assises combinant moellon et pierre de taille

Comme l'a rappelé Anne Baud à propos du chantier clunisien : « tailleurs de pierre et maçons travaillent en accord étroit : le tailleur de pierre produit des blocs à la demande du maçon ; le maçon, de son côté, récupère le nivellement des assises par des

systèmes de réglage. Il s'agit bien là d'une invention et non pas la mise en œuvre du moellon transposée dans la pierre de taille⁹⁵⁰ ».

Dans les édifices étudiés du Bordelais et du Bazadais, il existe une grande cohérence entre l'usage du moellon et celui de la pierre de taille, lorsqu'ils sont amenés à se côtoyer au sein des chaînages formés par les angles de l'église, les contreforts ou encore l'encadrement des baies. Qu'il s'agisse de l'utilisation du petit appareil de tradition antique ou bien d'un appareil plus irrégulier et dont les dimensions sont aussi plus importantes et hétérogènes au sein d'un même parement⁹⁵¹ (Figure 170), les assises de pierre de taille et de moellon se répondent harmonieusement, dans un dialogue qui unit une pierre de taille à deux à trois rangées de moellons. Aussi la face de contact de la pierre de taille avec le petit appareil n'a-t-elle pas toujours été régulièrement dressée, mais conserve le plus souvent un aspect brut. Cela signifie que certaines de ces pierres de taille ont une destination particulière, puisqu'un bloc constitutif de l'excroissance du contrefort posé en panneresse, par exemple, voit ses extrémités bien équerries pour s'insérer correctement dans l'assemblage d'ensemble.

⁹⁵⁰ Anne BAUD, *Cluny, un grand chantier médiéval au cœur de l'Europe*, op. cit., p. 84.

⁹⁵¹ Appareil dont on pense qu'il s'agit d'une production contemporaine de la construction de ces églises (églises de Saint-Georges de Montagne, Saint-Laurent d'Arce (façade occidentale), Notre-Dame de Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps) par exemple).

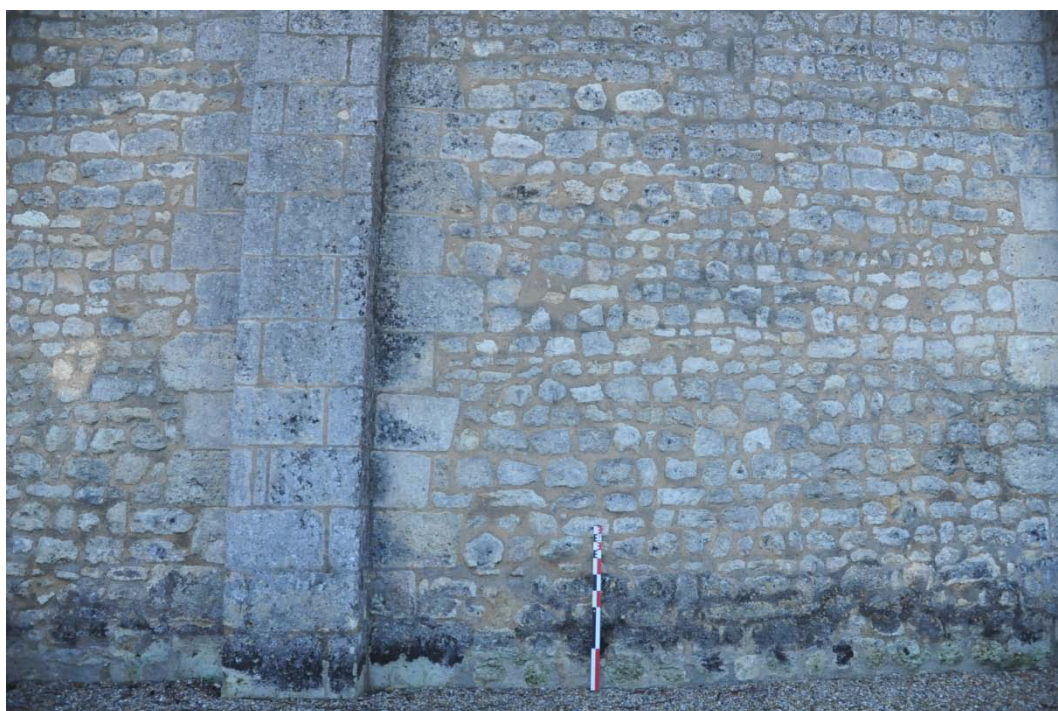


Figure 170. Montagne, Saint-Georges. Chaînage du contrefort et lien avec les moellons.

7.5.2. Remarque sur les parements de moellons associés à des blocs marqués de signes lapidaires

On a constaté sur plusieurs édifices, comme dans les murs de l'église d'Arbis⁹⁵² (Figures 185 et 195-198, Vol 2), de Soussac⁹⁵³, Cazats⁹⁵⁴ ou ceux du chevet de celle de Saint-Pierre-de-Bat⁹⁵⁵, que les moellons sont associés à des blocs de moyen appareil qui constituent notamment les contreforts, sur lesquels sont gravées des marques lapidaires. Ces dernières ont été répertoriées sur un certain nombre d'églises de l'Entre-deux-Mers, à proximité de l'abbatiale de la Sauve Majeure notamment, dans les murs de laquelle sont insérés de tels blocs aux marques parfois identiques. Citons ainsi celles de Martres, Mourens, Saint-Martin-du-Puy⁹⁵⁶, Saint-Romain-de-Vignague⁹⁵⁷ (Sauveterre-de-

⁹⁵² Notice 2 (Vol. 2).

⁹⁵³ Fiche 170 (Vol. 3).

⁹⁵⁴ Fiche 52 (Vol. 3).

⁹⁵⁵ Notice 16 (Vol. 2).

⁹⁵⁶ Fiche 151 (Vol. 3).

⁹⁵⁷ Fiche 166 (Vol. 3).

Guyenne), Castelveil, Saint-Brice, Daubèze⁹⁵⁸, Rimons⁹⁵⁹, ou encore le chevet de l'église de Soullignac⁹⁶⁰. Il serait très intéressant de mener une étude de ces marques, en les répertoriant, en analysant leur fonction ainsi que les relations qui unissent les édifices d'envergure et les constructions plus modestes sur les parements desquelles sont gravées des marques similaires⁹⁶¹.

Les signes que l'on retrouve dans le chevet et les murs gouttereaux des collatéraux de la Sauve Majeure, par exemple, permettent peut-être d'associer les constructions qui conjuguent moellon et pierre de taille au début du XII^e siècle, période à laquelle est attribuée la construction de cette partie de l'édifice par Jacques Gardelles⁹⁶², voire plus tardivement dans certains cas de figure (les signes rencontrés dans les murs de l'église de Martres renvoient plutôt à une construction de la fin du XII^e siècle). Il convient, toutefois, de rester prudent à l'égard de ces remarques puisque le sujet mériterait une étude approfondie.

⁹⁵⁸ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 187-188.

Les signes lapidaires présents sur les blocs de certains de ces édifices ont été dessinés par Léo Drouyn (Léo DROUYN, *Variétés girondines, ou Essai historique et archéologique sur la partie du diocèse de Bazas renfermée entre la Garonne et la Dordogne*, par Léo Drouyn, Féret et fils, 1878, p. 152, 176, 313, 376, 398 (t. III).

⁹⁵⁹ Fiche 124 (Vol. 3).

⁹⁶⁰ Fiche 169 (Vol. 3).

⁹⁶¹ Voir à ce sujet, notamment : Alain BOUTHER, « Signes lapidaires sur les édifices médiévaux du nord-ouest de la Nièvre », *Cahiers d'archéologie et d'histoire du Berry*, n° 199/200, 2014, pp. 127-133. Jean-Yves MARIN et Giovanni COPPOLA, « Les signes lapidaires sur les monuments de Caen (XI^e-XII^e s.) », *Revue archéologique de l'ouest*, vol. 7, n° 1, 1990, pp. 101-109. ; Jean GIMPEL, *Les bâtisseurs de cathédrales*, Seuil, 1980, p. 80-87. ; Jean-Louis VAN BELLE, Paris, Picard, 1987. Adrien BLANCHET, « Marques de tâcherons et marques d'appareillage », *Bulletin Monumental*, n° 68, 1904, pp. 109-117.

⁹⁶² Jacques GARDELLES, Paris, Société française d'archéologie, 1990, p. 9-10.

7.6. La mixité des appareils

Parmi les édifices qui témoignent de mutations architecturales et d'innovations, on compte plusieurs exemples de façades occidentales construites en pierre de taille, tandis que la nef à laquelle elle est associée utilise le petit appareil. Certaines, sont également dépourvues d'entrée et semblent donc pérenniser un type plus ancien: c'est le cas à Saint-Germain-de-Campet⁹⁶³ (Faleyras) où ce très petit édifice comporte à l'ouest un mur lisse aux blocs de moyen et grand appareil. Il n'est toutefois pas toujours évident de juger si la nef de petit appareil et la façade de pierre de taille sont contemporaines ou résultent de deux phases de construction romanes, comme l'explique Michelle Gaborit. L'exemple de l'église de Sainte-Radegonde⁹⁶⁴, cependant, laisse penser que la façade construite en pierre de taille est contemporaine du mur de petit appareil du vaisseau qui subsiste au sud. Plusieurs chevets de pierre de taille greffés à une nef en moellons témoignent aussi de cette mixité à l'échelle d'un édifice. A Notre-Dame de Doulezon⁹⁶⁵, par exemple, le vaisseau est bâti en petit appareil, tandis que la façade paraît avoir été reprise au début du XII^e siècle et que le chevet met en œuvre des formes attribuables à une période plus tardive encore (fin XII^e- début XIII^e siècle). Parfois, on peut aussi poser la question de la contemporanéité de ces constructions aux matériaux différents, lorsque les reprises n'apparaissent pas⁹⁶⁶. On constate que la nef est souvent plus ancienne que les autres parties de l'édifice, remaniées au fil du temps. Cela participe d'une hiérarchisation des espaces, dont on constate que le vaisseau conserve le souvenir d'un édifice antérieur, tandis que les extrémités orientale et occidentale ont plus généralement fait l'objet de remaniements.

Par ailleurs, des édifices eux-mêmes entièrement construits en pierre de taille, possèdent une façade dépourvue d'entrée, comme à Saint-Martin-de-Mazerat (Saint-

⁹⁶³ Fiche 62 (Vol. 3).

⁹⁶⁴ Notice 17 (Vol. 2).

⁹⁶⁵ Fiche 59 (Vol. 3).

⁹⁶⁶ Christian GENSBEITEL, « Réflexion sur la mixité des appareils dans l'architecture religieuse de l'Aquitaine romane », *op. cit.*, p. 55. L'auteur écrit notamment : « les grands édifices poitevins, généralement datés d'une large seconde moitié du XI^e siècle, semblent avoir intégré dans leur projet architectural une hiérarchie très nette entre le chevet, toujours construit entièrement en pierre de taille, et les autres parties de l'édifice- transept et nef- qui font encore appel, de façon assez systématique, aux maçonneries de moellons. L'église abbatiale de Saint-Savin-sur-Gartempe [...] est tout à fait significative de ce phénomène ».

Emilion) où la nef raidie et scandée par des contreforts plats et percée d'étroites ouvertures, perpétue le souvenir des nefs de petit appareil. Il semble que l'on puisse l'attribuer au tout début du XII^e siècle, peut-être aux années 1110 où elle est donnée au chapitre de Saint-Emilion. Aux deux extrémités de la façade occidentale se tiennent des contreforts qui encadrent un *oculus* très semblable à celui de l'église Saint-Georges-de-Montagne⁹⁶⁷, avec laquelle elle partage un certain nombre de caractéristiques (dont la donation précédemment évoquée au chapitre de Saint-Emilion en 1110). Aussi, il semble qu'il s'agisse là de l'un des premiers exemples d'architecture romane en pierre de taille en Gironde, qui conserve dans sa nef le témoignage de formes anciennes, tandis que les parties orientales ont fait l'objet de plus grandes attentions, impliquant des innovations telles que l'insertion d'une travée sous clocher couverte d'une coupole sur pendentifs.

Ces façades mettant en œuvre la pierre de taille, prolongées par une nef de moellons avec laquelle elles sont clairement chaînées, constituent des exemples qui mériteraient d'être approfondis. Doit-on nécessairement les considérer comme étant plus récentes ou participent-elles de diverses expériences alors menées par les commanditaires et les bâtisseurs ? Sont-ce là les premiers témoignages, les premières expériences qui conduisirent à l'élaboration des façades ou des chevets romans telles qu'elles s'épanouirent au XII^e siècle ? Enfin, comment expliquer que l'on conserve pour la nef un mode de bâtir antérieur, qui caractérise notamment les façades étudiées ci-avant ? Ne peut-on voir là un exemple de hiérarchisation des espaces à travers le mode de construction choisi ?

Un autre type de mixité des appareils concerne les murs qui sont réalisés sur l'un de leur parement en moellons tandis que l'autre est revêtu de pierre de taille. Cette dernière a souvent été considérée par Michelle Gaborit comme résultant de deux campagnes différentes dans la région, et cela est avéré dans un certain nombre

⁹⁶⁷ Notice 11 (Vol. 2).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

d'édifices, comme à l'abbaye de Saint-Sever⁹⁶⁸. Cependant, dans un certain nombre d'édifices du corpus des diocèses de Bordeaux et de Bazas, on peut poser la question de savoir si cette juxtaposition de plusieurs matériaux résulte d'une volonté esthétique ou de hiérarchisation des espaces, ainsi que l'a récemment évoqué Christian Gensbeitel⁹⁶⁹.

Le chevet de l'église du Nizan met ainsi en œuvre à l'extérieur une simple maçonnerie de moellons dont certains constituent des remplois. A l'intérieur, en revanche, une arcature en pierre de taille dont la technique ne semble pas tout à fait maîtrisée se déploie sur deux registres, ornée d'éléments sculptés dont Jean Cabanot a souligné le caractère fruste. Dans ce cas de figure, où les traces de reprise sont invisibles, comme c'est aussi le cas par exemple à Saint-Martin-de-Montphélix⁹⁷⁰ (Pondaurat), on peut se demander si cette mixité des matériaux employés résulte d'un choix, éventuellement esthétique, et d'une hiérarchisation entre l'intérieur, clairement mis en valeur, tandis que les parties externes sont construites d'une manière qui renvoie à la tradition.

7.7. Les prémices de l'emploi de la pierre de taille ?

Le mur gouttereau sud de l'église de Saint-Vincent de Pertignas⁹⁷¹ se compose d'un autre assemblage de pierre, avec des blocs relativement bien équarris. Il ne s'agit pas encore cependant d'un exemple témoignant d'une « standardisation » permettant une pose régulière : chacun des matériaux a été ajusté lors de la pose de manière à former un ensemble homogène et bien assisé à partir de blocs très différents, ayant seulement en commun d'être réglés à partir des pierres de taille du chaînage, formant comme autant de groupes d'assises superposés dont les hauteurs des modules sont déterminés par les boutisses et panneresses du chaînage qu'elles prolongent. Il en va de

⁹⁶⁸ Christian GENSBEITEL, « Réflexion sur la mixité des appareils dans l'architecture religieuse de l'Aquitaine romane », *op. cit.*, p. 54.

⁹⁶⁹ *Ibid.*, p. 53-54.

⁹⁷⁰ Fiche 115 (Vol. 3).

⁹⁷¹ Fiche 159 (Vol. 2).

même dans l'exemple du chevet de l'église de Saint-Pierre-de-Bat⁹⁷², où la mise en œuvre est toutefois différente. Une pierre du chaînage de l'un des contreforts reçoit d'ailleurs un moellon, chose étonnante : on peut se demander s'il s'agit d'une pierre de taille de remploi, tout comme un bloc pourvu d'une moulure a été remployé au sud du chevet.

7.8. Conclusion intermédiaire

Daniel Prigent et Christian Sapin observent une évolution de la mise en œuvre intervenue pendant le XI^e siècle : « nous observons ainsi, pour les différents types de petit appareil antérieurs à la seconde moitié du XI^e siècle, à la fois une utilisation importante de mortier, nécessitant un long temps de séchage, mais également un nombre considérable de pierres à poser, en assises bien ordonnées. La mise en œuvre est donc particulièrement longue. Le blocage entre les parements nécessite également l'emploi d'une grande quantité de mortier. Vers le milieu du XI^e siècle, différentes régions traduisent une évolution considérable vers ce que l'on appellera plus tard la limousinerie. Les parements nous montrent alors un appareillage irrégulier à l'assise le plus souvent médiocre voire inexistant, mêlant parfois blocs et moellons, mais pour lequel le traitement préliminaire des pierres est insignifiant, voire inexistant, et la pose effectuée hâtivement, sans souci de régularité. Le temps de mise en œuvre est ainsi sensiblement allégé. Il est donc nécessaire de bien distinguer ces deux catégories de maçonneries. Si la première traduit une persistance des pratiques antiques, la seconde caractérise une nette rupture avec celles-ci »⁹⁷³. Ils qualifient en outre cette évolution de « changement technique essentiel, [...] rupture par rapport à la construction antique ». On peut se demander si le mur sud de l'église de Cessac⁹⁷⁴ correspond à cette évolution dans la manière de choisir, éventuellement aussi de tailler la pierre et de bâtir un mur,

⁹⁷² Notice 16 (Vol. 2).

⁹⁷³ Daniel PRIGENT et Christian SAPIN, « La construction romane et ses emprunts aux méthodes de construction antiques: méthodologie, essai de synthèse », *op. cit.*, p. 228.

⁹⁷⁴ Fiche 53 (Vol. 3).

puisque le haut de l'élévation, situé au-dessus de quelques assises de petit appareil de tradition antique, montre un second état de l'édifice employant des pierres de ramassage ou très grossièrement ébousinées, mises en œuvre de manière relativement dense.

7.9. Remarques sur les techniques de construction

Quelques rappels historiographiques s'imposent au sujet des techniques de construction employées dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas au début de la période romane. En effet, si la question n'est pas abordée directement par Jean-Auguste Brutails, elle est relativement développée par Michelle Gaborit⁹⁷⁵ qui met en exergue la technique de la maçonnerie par compression, dont l'auteur explique qu'elle est majoritairement représentée au sein du corpus exploité « car beaucoup de détails dans les constructions ne s'expliquent que par l'application de la technique de la maçonnerie par compression », tandis que celle de « la pose à la main de la totalité du mur » serait moins courante. Aussi l'auteur évoque-t-elle l'utilisation de palplanches, disposées à l'intérieur et à l'extérieur du mur, raidies par des perches. La hauteur des coffrages entre chaque rangée d'échafaudage serait ainsi définie par l'écart défini verticalement entre deux trous de boulins. Dans le cas des extrémités orientales, qui prennent majoritairement la forme hémicirculaire, ces palplanches seraient remplacées par des cintres de profil identique à celui de l'abside, ce qui explique le ressaut caractéristique souvent présent entre l'abside et la travée plus large, et entre la travée et la nef qui la poursuit, elle-même plus ample.

Michelle Gaborit ajoute que lorsque l'abside se tient quasiment dans le prolongement de la nef, à l'intérieur, on a tout de même formé un petit ressaut à l'extérieur⁹⁷⁶. Cette formule est toutefois rare en Gironde puisque ce cas de figure n'a

⁹⁷⁵ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 21-29.

⁹⁷⁶ *Ibid.*, p. 22.

été recensé qu'au chevet de l'église de Saint-Sulpice-de-Guilleragues⁹⁷⁷. En outre, les chevets de type allongé, relativement fréquents au sein du corpus des chevets de petit appareil conservés, ne se prêtent guère à l'emploi de cintres. Par ailleurs, la même explication technique invoquée pour justifier la présence de chevets plats ou à pans coupés, qui seraient ainsi plus faciles à construire, paraît très peu probable au vu du très petit nombre d'édifices conservés mettant en œuvre ces types de plans. Cela a enfin conduit l'auteur à proposer une organisation du chantier où le départ serait donné par la constitution de la nef, qui une fois terminée aurait permis de réaliser le chevet.

Aussi, les indices qui permettent généralement de déterminer la pose d'un habillage permettant de maintenir les matériaux jusqu'à leur prise ont-ils été cherchés sur ces édifices, mais les traces de coffrage sont inexistantes. Seul un cas de figure pourrait avoir existé à l'intérieur de la nef de l'église Saint-Germain-de-Campet à Faleyras⁹⁷⁸, où Michelle Gaborit avait observé de telles marques⁹⁷⁹. Cependant, celles-ci ne sont plus visibles, il est donc difficile de se prononcer à ce sujet. Rien de semblable aux traces de planches laissées sur les murs de l'église de Poblet décrites par Marius Vendrell⁹⁸⁰ ou sur l'église de Alconeza près de Soria⁹⁸¹ n'a été observé dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas. Daniel Prigent et Christian Sapin ont toutefois montré que ces traces du coffrage ne subsistent pas toujours⁹⁸², et les enduits qui recouvrent les murs des églises étudiées ou au contraire les parements piqués et mis à nu ne permettent pas d'en juger. Par ailleurs, le fluage du mortier, qui donnerait dans ce cas de figure un aspect alvéolé au mur, n'a pas été repéré de manière évidente. Aussi,

⁹⁷⁷ Fiche 156 (Vol. 3).

⁹⁷⁸ Fiche 62 (Vol. 3).

⁹⁷⁹ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 29.

⁹⁸⁰ Marius VENDRELL, Pilar GIRALDEZ, Lorena MERINO et Lourdes VENTOLA, « Tècniques i materials de l'arquitectura romànica », *op. cit.*, p. 20.

⁹⁸¹ José Francisco YUSTA BONILLA, José Angel ESTERAS MARTINEZ, César GONZALO CABRERIZO, Josemi LORENZO ARRIBAS et Inés SANTA-OLALLA CARCEDO, « Romanico desconocido. La iglesia del Despoblado de Alconeza (Soria) », *Actas del VI Congreso Internacional Restaurar la Memoria*, Valladolid, 2008.

⁹⁸² Daniel PRIGENT et Christian SAPIN, « La construction en pierre au Moyen Age », in *La construction en pierre*, Errance, 1999, p. 111.

à la lumière des discussions engagées avec les spécialistes de ces techniques⁹⁸³, d'autres hypothèses peuvent-elles être formulées.

La difficulté principale de cette étude, comme cela a déjà été rappelé, réside dans l'étude des élévations, à travers les seuls parements extérieurs et intérieurs (lorsque ces derniers ne sont pas enduits ou privés de joints de surface), qui ne facilite pas les observations et rend d'autant plus complexe la détermination du mode de construction choisi pour élever le mur. Par ailleurs, grâce à une journée d'archéologie expérimentale réalisée auprès de Thierry Grégor en mai 2014, le constat a été fait de manière très claire que la forme du bloc détermine une hauteur de joints de lit qui lorsqu'ils sont bien garnis, peuvent être plus ou moins larges et épais en fonction de l'aspect bombé ou non de la tête des moellons. Or, le moellon de tradition antique souvent employé présente une tête arrondie qui peut souvent être source d'erreur : il est difficile de juger de la manière dont les blocs sont mis en œuvre dès lors que les parements sont enduits.

Si une technique courante consiste à mettre en œuvre deux parements liés entre eux par un blocage, comme c'est par exemple le cas à Notre-Dame de Cornemps⁹⁸⁴ (Petit-Palais-et-Cornemps, Figure 173), où les murs gouttereaux de la nef, en partie tombés, permettent d'examiner leur structure interne), une autre église située à Saint-Léger-de-Vignague (Sauveterre-de-Guyenne)⁹⁸⁵, en partie ruinée pendant les guerres de Religion, montre une mise en œuvre plus soignée et nécessitant un temps de pose plus long, où chacune des assises est constituée sur toute la profondeur du mur de rangées de moellons de tradition antique (Figure 171 et Figure 172)⁹⁸⁶. Ces murs ayant été remontés en partie et l'église très endommagée à l'époque moderne, cet exemple constitue toutefois un cas probable de mise en œuvre soignée, mais pas vérifiable. Ce type de maçonnerie semble pouvoir résulter d'une grande quantité de matériaux disponibles (en

⁹⁸³ Ces problématiques ont été discutées avec Christian Gensbeitel, Thierry Grégor et Jean-Claude Leblanc.

⁹⁸⁴ Notice 14 (Vol. 2).

⁹⁸⁵ Fiche 165 (Vol. 3).

⁹⁸⁶ Ce mur a été en partie remonté en ses extrémités écroulées. Il se peut toutefois qu'il conserve des dispositions d'origine visibles sur d'anciennes photographies datant de 1957, notamment d'après la technique de construction de la baie, si tant est qu'elle soit d'origine. (D.R.A.C. Aquitaine, Dossier S.T.A.P.). Cet exemple est donc à considérer avec prudence.

l'occurrence des remplois car des blocs rubéfiés sont disséminés de manière éparse dans le mur). Cela nécessite donc moins de mortier et donc de chaux.

Par ailleurs, le grand nombre de maçonneries dont on peut supposer, d'après l'examen des parements avec Thierry Grégor et Jean-Claude Leblanc, qu'ils sont constitués de deux parements liés entre eux grâce au blocage intérieur⁹⁸⁷, ne nécessite aucunement la mise en place d'un dispositif de chemisage du mur au moment de sa construction. La quantité de mortier employée était nécessairement importante dans les constructions de petit appareil, mais les moellons étant le plus souvent disposés en contact les uns au-dessus des autres, le coffrage n'a probablement pas été utilisé pour construire ces églises. Au regard des irrégularités et des déformations aujourd'hui visibles sur un certain nombre de parements, comme c'est par exemple le cas dans les murs gouttereaux nord de Loubens (Figure 35)⁹⁸⁸ ou de Soullignac (Figure 128)⁹⁸⁹, il semble que ce type de construction ait majoritairement été choisi. Daniel Prigent explique à ce propos : « la réalisation du blocage à bain de mortier entre deux parements de moellons peut ainsi générer des tassements différentiels entre le corps du mur et les parements. La superposition des éléments sur plusieurs assises a parfois créé des zones de faiblesses, qui se traduisent aujourd'hui par des fissures, sur des bâtiments encore en élévation⁹⁹⁰. » Dans un certain nombre de cas, comme celui précédemment cité de Soullignac, la fissure est liée à un coup de sabre engendré par une pose peu soignée des blocs qui se superposent au lieu d'être agencés en quinconce.

Dans quelques cas de figure cependant, comme dans le chevet de l'église Saint-Christophe de Caudrot⁹⁹¹ (Figure 174) où la pose des moellons semble avoir été effectuée à partir de lits de mortier plus conséquents, la question se pose de savoir dans

⁹⁸⁷ C'est la technique employée à l'époque gallo-romaine dans la villa de Loupiac, par exemple, sur les murs des parements encadrant l'ancienne piscine. A Montcaret également, des parements de petit appareil sont liés par l'intermédiaire d'un blocage constitué de mortier et de pierres de tout venant, technique pour laquelle il n'est pas nécessaire d'employer la méthode de la maçonnerie par compression.

⁹⁸⁸ Notice 9 (Vol. 2).

⁹⁸⁹ Fiche 169 (Vol. 3). Je tiens ici à remercier Thierry Grégor qui m'a montré un certain nombre de ces déformations et m'en a expliqué les causes, notamment dans ce cas de figure de l'église de Soullignac.

⁹⁹⁰ Daniel PRIGENT, « Le « Petit appareil » et son évolution », *op. cit.*, p. 505.

⁹⁹¹ Fiche 48 (Vol. 3).

quelle mesure on a pu employer la technique du coffrage. L'ampleur de cette construction et en particulier du chevet permet d'en douter.

Au chevet de Monprimblanc⁹⁹², les joints de lit sont aussi assez conséquents, comme on peut l'observer –souvent de manière plus soignée- sur certains parements antiques (*villae* proches de Loupiac, Montcaret)⁹⁹³, le mortier ayant été employé en relative abondance. Certains des galets qui en constituent la charge, de grande dimension (plusieurs centimètres de diamètre) semblent d'ailleurs suspendus à la surface de la paroi, ce qui pose question : peut-on imaginer que l'ensemble ait été coffré ce qui expliquerait que ces galets aient tenu pendant le séchage ou ne s'agit-il là que de l'érosion du mortier liée aux intempéries qui a progressivement mis à nu certains éléments de la charge ? La seconde hypothèse paraît la plus logique.

La plus grande majorité des églises du corpus met en œuvre des moellons de manière dense, qui sont posés les uns au-dessus des autres et liés à un mortier à la charge grossière. C'est par exemple le cas au chevet de l'église Saint-Martin du Nizan⁹⁹⁴ (Figure 175).

⁹⁹² Notice 10 (Vol. 2).

⁹⁹³ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, op. cit., p. 42. « Le bain de mortier, qui forme un véritable gaspillage de matériaux, tend à se réduire en Touraine dans la seconde moitié de l'onzième siècle. Aussi ne voit-on plus ces parements de moellons si bien alignés, même quand il s'agit de moellons bourrus. Les lits de mortier disparaissent et les moellons se touchent [...] Cette diminution du bain de mortier est la clé de l'évolution de la maçonnerie archaïque..... Vers 1150, tous les procédés archaïques de maçonnerie ont disparu, peut-être depuis un certain temps ».

⁹⁹⁴ Notice 13 (Vol. 2).



Figure 171. Saint-Léger-de-Vignague, Saint-Léger.
Mur sud de la nef ruinée. Parement remonté aux extrémités
de manière similaire.



Figure 172. Saint-Léger-de-Vignague, Saint-Léger.
Moellons disposés en lits sur l'épaisseur du mur.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 173. Petit-Palais-et-Cornemps. Notre-Dame. Mur ruiné de l'ancienne nef.



Figure 174. Caudrot, Saint-Christophe. Parement du chevet vu depuis le sud-est.



Figure 175. Le Nizan, Saint-Martin. Parement oriental du chevet

Bilan et perspectives

Cette étude des édifices de petit appareil dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas s'est principalement intéressée à des églises de modeste envergure, qui constituent l'essentiel du corpus -avec les quelques monuments bordelais de Saint-André, Sainte-Croix et Saint-Seurin. Ces petites églises, malgré leur caractère très simple, peuvent apporter des éclairages à l'étude des mutations de l'architecture religieuse du XI^e et du début du XII^e siècle, conduisant à l'avènement d'un art roman pleinement épanoui. Ces édifices présentent un profil relativement uniforme, semblant être restés attachés à des formules relevant de la tradition, à l'image d'une part importante du sud de l'Aquitaine. Au sein du corpus, plusieurs édifices se démarquent pourtant, qui laissent entrevoir ce que nous recherchons, à savoir des formes nouvelles. On peut citer ainsi les églises de Saint-Martin du Nizan, Saint-Christophe de Baron, Saint-Georges de Montagne ou encore Sainte-Marie de Cornemps, qui allient mixité des appareils (emploi conjoint du moellon et de la pierre de taille, parfois au sein d'un même mur), structuration progressive des espaces (faux transepts) et premiers éléments de sculpture. Ces édifices portent en outre de nombreuses références à l'Antiquité, à travers les éléments de leur arcature, de leur portail en avant-corps surmonté d'un fronton, ou encore les métopes qui couronnent leurs chevets. Doit-on y voir une manifestation de la « nature profondément antiquisante de la production artistique liée à la réforme grégorienne », telle qu'elle a été observée par Hélène Toubert ? Une grande partie de ces édifices et des caractères novateurs recensés apparaît dans la partie orientale des deux diocèses étudiés et notamment dans la partie nord-est, où un foyer d'églises manifeste de manière plus évidente les transformations qui semblent avoir lieu.

La pérennité des formes de la tradition semble décelable dans des édifices isolés, comme au chevet de Saint-Genis-du-Bois qui intègre un mur diaphragme, ou dans les parements des églises de Loubens ou des Esseintes aux maçonneries très soignées et dépourvues de contreforts plats. Toutefois, ces formes se laissent difficilement appréhender et l'on peut se demander si certaines de ces églises qui paraissent les plus

anciennes, relèvent de traditions que l'on pourrait faire remonter au haut Moyen Âge ou bien constituent une première phase de l'architecture romane, très modeste. Aussi la question de la tradition doit-elle être maniée avec précaution puisque ces ensembles très simples peuvent tout aussi bien témoigner de formules architecturales du courant du XI^e siècle. Il est difficile de l'évaluer en l'état, bien que la seconde proposition paraisse envisageable au regard de l'étude menée à Loubens, par exemple. Ces questionnements témoignent, en outre, de la difficulté à saisir la chronologie complète de ce corpus : les formes nouvelles apparaissent à la fin du XI^e siècle, à travers des édifices tels que l'abbaye de la Sauve Majeure, fondée en 1079. Seules des opérations archéologiques permettraient d'aller plus avant dans l'analyse. D'une manière plus générale, on perçoit dans ces constructions une certaine tendance au cloisonnement et une faible ouverture sur l'extérieur, qui n'est toutefois pas propre à ce territoire puisque c'est le cas dans cette partie du Sud-Ouest de la France, mais aussi au nord de l'Espagne (fenêtres très étroites qui privilégient les surfaces murales, absence de façade occidentale, l'entrée étant souvent reportée au sud). Or, le repère que constitue l'église de Gironde-sur-Dropt, un des rares édifices antérieur au XI^e siècle, se caractérise par les très grandes ouvertures de son chevet. Enfin, l'étude des matériaux et de leurs dimensions a permis de mettre en lumière qu'une grande partie des églises recensées utilise un petit appareil de tradition antique et notamment des remplois de petit appareil.

L'épanouissement des formes romanes telles qu'on les connaît en d'autres territoires (Bourgogne, Normandie, Val de Loire, Poitou) dans la première moitié du XI^e siècle paraît donc se produire de manière plus tardive et diffuse en Bordelais et Bazadais. On peut donc imaginer que la ville de Bordeaux elle-même, bien que chef-lieu de métropole, semble mettre en œuvre ces formes romanes plus tardivement que les monuments prestigieux du Poitou, par exemple (on peut ainsi penser à Saint-Seurin de Bordeaux, même si ces formes n'apparaissent peut-être que quelques décennies plus tard). Or, la situation de cette ville et, plus largement, celle des territoires étudiés, au carrefour de voies de communications et notamment des vallées de la Garonne et de la Dordogne, aurait pu lui permettre de constituer un lieu d'échanges et de création plus précoce. Aussi, les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, malgré l'apparente uniformité qui paraît caractériser leurs édifices religieux, méritaient-ils une étude

approfondie, une interrogation sur la place de ce territoire en particulier, notamment dans le grand Sud-ouest étudié par Michelle Gaborit.

Des expériences variées semblent voir le jour -ou du moins des expériences isolées- dans certaines églises, parfois même au sein d'un édifice, comme on le constate à Saint-Georges de Montagne donnée en 1110 aux chanoines de Saint-Emilion, ou à Saint-Martin du Nizan. Elles s'expriment, en outre, par la mixité des appareils, qui sont employés conjointement, au sein d'un édifice ou d'un mur. Cela amène à faire des remarques concernant la hiérarchisation des espaces, car les nefs témoignent d'un plus grand attachement à des formes très simples et au petit appareil. Par ailleurs, si la pierre de taille semble investir progressivement les parements, elle est mise au service de formes qui appartiennent encore pour partie à la tradition comme à Martres à la fin du XII^e siècle: les plans y sont parfois identiques, les nefs charpentées, les ouvertures étroites. D'autres édifices paraissent témoigner de certains caractères attribuables au début du XII^e siècle et employer encore la technique des maçonneries de moellons : à Sainte-Radegonde, par exemple, aucune rupture n'est clairement décelable entre le parement de la nef en petit appareil et celui de la façade occidentale au décor sculpté (qui met d'ailleurs en œuvre à cet endroit aussi un portail en avant-corps à fronton).

A ce titre, le rôle de l'abbaye de la Sauve Majeure au sein de ce processus peut-être interrogé, tout comme ceux de Saint-Eutrope de Saintes (dont la crypte fut consacrée en 1096) et la cathédrale d'Angoulême⁹⁹⁵ l'ont été dans les anciens diocèses correspondants⁹⁹⁶. S'il est difficile de percevoir une quelconque influence de la réforme grégorienne dans les changements architecturaux en l'absence de sources écrites, celle-ci peut-être interrogée à partir de cet angle. La Sauve, en tant que fondation pieuse de Guillaume d'Aquitaine joua un rôle politique non négligeable dans le contexte de la fin du XI^e siècle, affranchie de tout pouvoir laïc, exemptée et rattachée à Rome, à l'image de Saint-Jean de Montierneuf à Poitiers. Or, ce dernier amorce déjà une deuxième vague d'épanouissement de l'art roman en Poitou. Cette abbaye de l'Entre-deux-Mers, qui

⁹⁹⁵ Chantier qui s'ouvre au début du XII^e siècle.

⁹⁹⁶ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*

représente un art roman parvenu à sa maturité et dont tout porte à croire qu'elle a été construite au tout début du XII^e siècle, a-t-elle donné l'impulsion qui marque les premières formes romanes en Bordelais et Bazadais ? Dans une région attachée à des formes modestes, on peut penser que le contexte de la réforme a pu jouer un rôle déterminant dans cette dynamique nouvelle. Par ailleurs, les traces d'innovations se font jour sur de nombreux édifices paroissiaux⁹⁹⁷, ce qui porte à croire que le rôle des établissements monastiques a été moins important au XI^e siècle que dans d'autres régions.

Cette étude d'ensemble nous a donné une vision plus nette du contexte de l'évolution des formes dans cette partie de l'Aquitaine. On peut appeler de nos vœux une étude renouvelée, monographique, d'édifices-clé tels que la Sauve Majeure, dans leur premier état, qui ne se concentre pas seulement sur la sculpture. Cela permettrait de resserrer la chronologie de ces derniers, pour mieux cerner ce temps de mutations et leur rôle au sein de ce processus⁹⁹⁸.

⁹⁹⁷ Il faut mentionner toutefois l'église de Saint-Christophe de Baron, mentionnée en 1097 comme étant une possession de la Sauve Majeure

⁹⁹⁸ Les recherches menées dans le cadre de ce doctorat ont donc conduit à faire émerger des idées, à ouvrir des pistes dont certaines n'ont pas pu être développées, d'autant qu'elles dépassent parfois le cadre strict de cette étude (chronologique notamment) engagé au sein du programme de recherche sur les Mutations de l'architecture religieuse romane en Aquitaine au XI^e et au début du XII^e siècle. L'un des points que nous souhaiterions approfondir consiste en une analyse des liens qui semblent se dessiner entre les édifices qui paraissent être parmi les derniers à employer une enveloppe de petit appareil associée à des chaînages et contreforts de pierre de taille marqués de signes lapidaires dont on retrouve des spécimens très similaires dans les murs des églises romanes entièrement construites en moyen appareil – notamment l'église de La Sauve Majeure (mais aussi de Saint-Ferme).

Bibliographie

Acin Fanlo, J.L. (2009) : *Arquitectura romanica, siglos X-XI, XII y XIII*, V, Prames.

Andrault-Schmitt, C. (2011) : “L’architecture romane dans notre région”, *L’Age roman. Arts et culture en Poitou et dans les pays charentais. Xe-XIIIe siècles*, Gourcuff, Montreuil, 107-118.

Araguas, P. (2003) : *Brique et architecture dans l’Espagne médiévale: (XIIe -XVe siècle)*, Casa de Velázquez.

— (2009) : “Saint-Seurin de Bordeaux: les grandes étapes de l’évolution de l’église canoniale du XIe au XIXe siècle”, *Saint-Seurin de Bordeaux: les grandes étapes de l’évolution de l’église canoniale du XIe au XIXe siècle*, coll. Mémoires, Ausonius, Bordeaux.

--- (2007) : « Spolia/contrefaçon, deux modalités d’appropriation du passé, pour quelles élites? », *Hortus Artium Medievalium*, Vol. 2, n° 13 ; 347-357.

Arias, L. (1999) : *The preromanesque in Asturias. The art of the Asturian Monarchy*, TREA, Gijon.

Arnaud, C. et P. Martin (2004) : “Orléans (Loiret), crypte de Saint-Aignan”, *Bull. Cent. D’études Médiév. D’Auxerre BUCEMA*, 8, .

Barral i Altet, X. (2006) : *Contre l’art roman ? : essai sur un passé réinventé*, Fayard.

Baud, A. (2003) : *Cluny, un grand chantier médiéval au coeur de l’Europe*, Picard.

Baud, A. et G. Rollier (2010) : “Les modes de construction aux Xe et XIe siècles dans le Clunisois. L’exemple de l’opus spicatum”, *Cluny Moines Société Au Prem. Âge Féodal Actes Colloq. Tenu À Cluny 9-11 Sept 2010*, 459-470.

Baylé, M. (2004) : “Traditions d’ateliers, méthodes de construction et d’appareillage dans l’architecture normande du XIe siècle”, *Actes Colloq. Organisé Par Société Archéologie Hist. Manche*, Saint-Lô, 33-46.

Bernardi, P. (2011) : *Bâtir au Moyen Age, XIIIe-milieu XVIe siècle*, CNRS éd., 2011.

Bernardi, P. et D. Esposito (2009) : “Recyclage, récupération, emploi. Les diverses formes de l’« ancien » dans l’architecture du Xe au XIIIe siècle”, *Remploi, Citation Plagiat, Conduites Prat. Médiév. Xe - XIIIe Siècle*, 191-210.

Berry, W. (1993) : *Romanesque architecture in the rural autunois and the processes of stylistic change*, University of Missouri, Columbia.

— (1998) : “L’architecture romane dans le Val de Loire autunois”, *Paray-le-Monial Brionnais-Charolais Renouv. Études Romanes IIe Colloq. Sci. Int. Paray--Monial 2 3 4 Octobre 1998*, 285-308.

M. Provost. *Les mutations de l’architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XIe – début XIIe s.)*. 2014.

Biron, R. (1925) : *Précis de l'histoire religieuse des anciens diocèses de Bordeaux et Bazas*, Librairie des bons livres.

— (1928) : *Guide archéologique illustré du touriste en Gironde.*, Féret & fils.

Blanchet, A. (1904) : “Marques de tâcherons et marques d'appareillage”, *Bull. Monum.*, 68, 109-117.

Bonneau, L. et F. Boutoulle (2003) : “Le prieuré médiéval de Saint-Romain de Loupiac”, *L'Entre-Deux-Mers à la Recherche de son Identité*, IX, 15-27.

Bordes, A. (1979) : *Histoire des monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux*, I-II, Laffite, Bordeaux.

Boto, G. (2012) : “L'Espagne: premières approches”, *Archéologie Son Dispos. Pots Acoust. Dans Édif. Anc. Supplément Au Bull. Monum.*, 5, 141-146.

Bouthier, A. (2014) : “Signes lapidaires sur les édifices médiévaux du nord-ouest de la Nièvre”, *Cah. Archéologie Hist. Berry*, 199/200, 127-133.

Boutoulle, F. (2013) : “L'archevêque et les communautés canoniales en Bordelais à l'époque de la réforme grégorienne (1079-1145)”, *L'archevêque et les communautés canoniales en Bordelais à l'époque de la réforme grégorienne (1079-1145)*, *La Réforme grégorienne dans le Midi (milieu XIe-début XIIIe siècle, 48 journées de Fanjeaux*, s.d. Florian Mazel, Michelle Fournié, Daniel Le Blévec, Toulouse, Privat, 393-418.

— (2007) : *Le duc et la société: pouvoirs et groupes sociaux dans la Gascogne bordelaise au XIIe siècle, 1075-1199*, Ausonius, Bordeaux.

— (2001) : *Société laïque en Bordelais et Bazadais des années 1070 à 1225 (pouvoirs et groupes sociaux)*, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne).

Brisset, F. (1972) : “Guillaume le Grand et l'Eglise”, *Bull. Société Antiq. Ouest*, XI, 441-460.

Brutails, J.-A. (1912) : *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret, Bordeaux.

— (1908) : “A quelle école appartient l'Architecture religieuse Girondine”, *Rev. Archéologique Bordx.*, 1, 31-47.

— (1906) : “Note aux Monuments historiques sur les églises de la Gironde”, *Rev. Archéologique Bordx.*, 28, 101-129.

Bruzat, R. (1982) : “A propos d'une enclave du diocèse de Bazas: limites anciennes et vieux chemins dans la Moyenne Leyre”, *Bull. Société Borda*, 387, 301-379.

Bullet, P. et P. Didot (1788) : *Architecture pratique, de M. Bullet, architecte du roi, & de l'Académie Royale d'architecture... Avec une Explication de trente-six articles de la coutume de Paris, sur le titre des servitudes & rapports qui concernent les bâtimens*, Paris.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XIe – début XIIe s.)*. 2014.

Bully, S. (2012) : "L'église de Saint-Lupicin (Jura)", *Le "premier art roman " cent ans après : la construction entre Saône et Pô autour de l'an mil. Études comparatives*, Actes du colloque international de Baume-les-Messieurs et Saint-Claude, 17-21 juin 2009, P.U.F., Besançon, 309-328.

Bully, S., L. Fiocchi, I.M. Čaušević-Bully et A. Bully (2007) : "Saint-Lupicin (Jura), étude de bâti de l'église Notre-Dame", *Bull. Cent. D'études Médiév. D'Auxerre BUCEMA*, 11.

Büttner, S. (2003) : "Géoarchéologie des liants de maçonnerie en Bourgogne du nord (Ve-XIXe siècle). Évolution historique et technique - Contribution aux études archéologiques de l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre et du chevet de la Madeleine de Vézelay", *Bull. Cent. D'études Médiév. D'Auxerre BUCEMA*, 7.

Büttner, S. et D. Prigent (2007) : "Archéologie des liants de maçonnerie : entre traité et réalité", in : *Archéologie des liants de maçonnerie : entre traité et réalité 2007*.

Cabanot, J. (1987) : *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, Picard, Paris.

— (1978) : *Gascogne romane*, La nuit des temps, Zodiaque, Saint-Léger-Vauban.

Caillet, J.-P. (2000) : "Le mythe du renouveau architectural roman", *Cah. Civilis. Médiév.*, 43, 172, 341-369.

Capdeville, J.-P. (1996) : *Carte géologique de la France à 1:50 000. 828. Podensac*, BRGM.

CAUE de Loire Atlantique (1998) : *Les sables dans les enduits à la chaux*, Nantes.

Cazes, Q. (2008) : *Saint-Sernin de Toulouse: de Saturnin au chef-d'oeuvre de l'art roman*, Odysée, Graulhet.

— (2005) : "L'architecture religieuse en France au XIe siècle", *La France au temps des premiers Capétiens (987-1152)*, 15-19.

C.L.E.M. (1994) : *L'Entre-Deux-Mers à la recherche de son identité. IV. Actes du quatrième Colloque tenu à Saint-Loubès, Lormont et à Saint-Louis de Monferrand les 15, 16 et 17 octobre 1993*.

Collectif (1995) : *Techniques et pratique de la chaux*, Édition : 1^e, Paris.

Colloque d'Argentomagus. (2000) : *La pierre dans la ville antique et médiévale analyse, méthodes et apports. actes du Colloque d'Argentomagus (Argenton-sur-Creuse, Saint-Marcel, Indre) 30 et 31 mars 1998*, Argenton-sur-Creuse, S.-M.

Congrès national des sociétés historiques et scientifiques. Section archéologie et histoire de l'art. (2003) : *L'art du sud : de la création à l'identité, XIe-XXe siècle*, CTHS, Paris.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

- Corbin, R. (1864) : *La Cathédrale de Bordeaux Etude historique et archéologique par un prêtre du diocèse*, Dupuy, Bordeaux.
- Courchinoux, M. (1970) : “Présence de l’abbaye de la Sauve dans le Bazadais méridional au XII^e siècle”, *Cah. Bazadais*, 19, 2-11.
- Coutelas, A. (2006) : “Les mortiers et enduits des sites gallo-romains en Bourgogne”, *Rev. Archéologique Est*, Tome 54, 327-335.
- (2009) : *Le mortier de chaux*, Errance, Paris.
- Crozet, R. (1971) : *L’Art roman en Saintonge*, Picard, Paris.
- Delamarre, B. (2014) : *Les églises romanes de Bretagne. Une production artistique médiévale et sa réception contemporaine.*, Université Rennes 2, Rennes.
- De los Ángeles Utrero Agudo, M. et I. Sastre de Diego (s. d.) : “Reutilizando materiales en las construcciones de los siglos VII-X. ¿Una posibilidad o una necesidad?”, *An. Hist. Arte*, 22, Numero special II, 309-323.
- Desarnaulds, V. (2002) : *De l’acoustique des églises en Suisse, approche pluridisciplinaire*, Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne, Lausanne.
- Desarnaulds, V. et A. Carvalho (2001) : “Plafonds d’église, survol historique et remarques acoustiques”, *Ing. Archit. Suisses*, 127, 12-17.
- Deshoulières, F. (1945) : “Arcatures de couronnement des absides”, *Comptes-Rendus Séances Académie Inscr. B.-lett.*, 89, 1, 164-171.
- Drouyn, L. (1878) : *Variétés girondines, ou Essai historique et archéologique sur la partie du diocèse de Bazas renfermée entre la Garonne et la Dordogne*, par Léo Drouyn, Féret, Bordeaux.
- Dubourg-Noves, P. (1969) : *Guyenne romane*, La nuit des temps, Zodiaque, Saint-Léger-Vauban.
- (1974) : “Remarques sur les portails romans à fronton de l’ouest de la France”, *Cah. Civilis. Médiév.*, 17, 65, 25-40.
- Ducourneau, A. (1842) : *La Guienne historique et monumentale: par m. Alex. Ducourneau ...*, Coudert, Bordeaux.
- Durliat, M. et J. Giry (1969) : “Chapelles préromanes à chœur quadrangulaire du département de l’Hérault”, *Actes 94^e Congrès Natl. Sociétés Savantes Pau*, 203-223.
- L’Entre-Deux-Mers et son identité (2005) : *L’Entre-Deux-Mers et son identité Château, bastide et vignobles en pays de Cadillac. Actes du neuvième colloque tenu à Cadillac les 24, 25 et 26 octobre 2003*, CLEM, Bordeaux.
- M. Provost. *Les mutations de l’architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Esquieu, Y. (2001) : “La pierre de ramassage dans la construction médiévale: l'exemple du basalte en Bas-Vivarais”, *Carrières et constructions*, IV, Toulouse.

Faivre, J.-B. et M. Gaborit (1994) : “Peintures murales en Entre-deux-Mers: découvertes récentes”, *L'Entre-Deux-Mers à la recherche de son identité. IV. Actes du quatrième Colloque tenu à Saint-Loubès, Lormont et à Saint-Louis de Monferrand les 15, 16 et 17 octobre 1993*, CLEM, Camiac-et-Saint-Denis.

Faravel, S. (1991) : *Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550*, thesis, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne).

Féret, E. (1993) : *Bazas : essai sur l'arrondissement, ses monuments et ses notabilités*, Monographies des villes et des villages de France, Paris.

Fouin, J. (2004) : *La Chaux naturelle: Décorer, restaurer et construire*, Édition : Nouvelle, Rodez.

Foulon, J.H. (2004) : “Les relations entre la papauté réformatrice et les pays de la Loire jusqu'à la fondation de Fontevraud”, *Robert d'Arbrissel et la vie religieuse dans l'Ouest de la France*, Brepols, Turnhout, 25-56.

Gaborit, M. (1979) : *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, thesis, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne).

— (1990) : “L'église Notre-Dame de Parsac”, *Rev. Archéologique Bordx.*, LXXXI, 83-98.

Gallet Y. dir. (2011) : *Ex quadris lapidibus : la pierre et sa mise en oeuvre dans l'art médiéval. mélanges d'histoire de l'art offerts à Éliane Vergnolle*, Brepols, Turnhout.

Gardelles, J. (1959) : “Les vestiges de l'architecture de la fin de l'époque préromane en Gironde (Xe- XIe siècles)”, *Rev. Hist. Bordx.*, 253-266.

— (1963) : *La cathédrale Saint-André de Bordeaux : sa place dans l'évolution de l'architecture et de la sculpture*, thesis, Impr. Libr. Delmas.

— (1977) : “Vestiges de l'art roman dans le pays de Buch et le bassin de la Basse-Leyre”, *Arcachon Val Eyre*, 21-32.

— (1980) : “L'abbaye de la Sauve Majeure”, *Archeologia*, 138, 6-14.

— (1989) : *Bordeaux, cité médiévale*, L'horizon chimérique, Bordeaux.

— (1990a) : “L'abbaye de la Sauve Majeure”, *Congrès archéologique de France, 145^e session, Bordelais Bazadais*, S.F.A., Paris, 231-154.

— (1990b) : “Les monuments du Moyen Age dans le département de la Gironde”, *Congrès archéologique de France, 145^e session, Bordelais Bazadais*, S.F.A., Paris

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

— (1991) : *L'église Saint-Pierre-de-Mons (Belin-Beliet)*, Centre de Recherches Léo Drouyn-Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), Villenave d'Ornon.

Gaya Nuño, J.A. (1946) : *El románico en la provincia de Soria*, Consejo Superior de Investigaciones científicas, Instituto Diego Velázquez, Madrid.

Gensbeitel, C. (2004) : *L'architecture religieuse du XIe siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XIIe siècle*, thesis, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne).

— (2009) : “Les églises de Saint- Georges-de-Montagne et de Saint-Denis-du-Pin et la question des premiers clochers romans dans l'ancienne Aquitaine”, *Rev. Archéologique Bordx.*, C.

— (2011) : “Réflexion sur la mixité des appareils dans l'architecture religieuse de l'Aquitaine romane”, *Ex quadris lapidibus : la pierre et sa mise en oeuvre dans l'art médiéval. mélanges d'histoire de l'art offerts à Éliane Vergnolle*, Brepols, Turnhout, 53-66.

Germain, M., A. Peigné-Delacourt et L. Delisle (1871) : *Monasticon gallicanum: collection de 168 planches de vues topographiques représentant les monastères de l'Ordre de Saint-Benoit, Congrégation de Saint-Maur, avec deux cartes des établissements bénédictins en France*, Palmé, Paris

Gimpel, J. (1980) : *Les bâtisseurs de cathédrales*, Seuil, Paris.

Gourdon-Platel, N. et P. Légigan (1985) : “Garluches de la Grande Lande”, *Actes du colloque de Sabres (1981)*, CNRS et PNR Landes de Gascogne, 69-80.

Guigon, P. (1997) : *Les églises du haut Moyen-âge en Bretagne. tome I*, thesis, Centre régional d'archéologie d'Alet.

Guillemain, B. (1974) : *Le diocèse de Bordeaux*, Histoire des diocèses de France, Beauchesne, Paris.

— (1996) : “La fondation de la Sauve Majeure dans le renouveau religieux de la fin du XIe siècle”, *L'Entre-deux-Mers à la Recherche de son Identité, Actes du cinquième colloque tenu à la Sauve-Majeure (9 10 16 17 Sept. 1995)*, V, 13-17.

Hanusse, C. (1990) : “L'église Saint-Georges de Montagne”, *Congrès Archéologique de France- Bordelais Bazadais*, 145e session, SFA, 223-229.

Hébert-Suffrin, F. et P. Mignot (2012) : “La construction dans l'ancien diocèse de Liège”, *Le " premier art roman " cent ans après : la construction entre Saône et Pô autour de l'an mil. Études comparatives*, Actes du colloque international de Baume-les-Messieurs et Saint-Claude, 17-21 juin 2009, P.U.F., Besançon, 261-284.

Heitz, C. (1987) : *La France pré-romane : archéologie et architecture religieuse du haut Moyen âge. IVe siècle-an mille*, Errance, Paris.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XIe – début XIIe s.)*. 2014.

Héliot, P. (1952) : “Sur la façade des églises romanes d’Aquitaine, à propos d’une étude récente”, *Bull. Société Antiq. Ouest*, 243-271.

— (1954) : “Origines et extension du chevet plat dans l’architecture religieuse de l’Aquitaine”, *Cah. Tech. Art*, 3, 1, 23-49.

— (1967) : “Les arcatures décoratives sur les murs des églises romanes en Normandie et leur influence”, *Ann. Normandie*, 17, 3, 187-222.

Higounet, C. (1952) : “Les hommes, la vigne et les églises romanes du Bordelais et du Bazadais”, *Rev. Hist. Bordx. Dép. Gironde*, 1, 105-112.

— (1963) : *Histoire de Bordeaux. 2. Bordeaux pendant le Haut Moyen Age*, FSHO, Bordeaux.

— (1971) : *Histoire de l’Aquitaine*, Privat, Toulouse.

Jallais, P. et J.-G. Faugere (1990) : “Carrières de l’Entre-deux-Mers et bâti ancien”, *L’Entre-deux-Mers à la Recherche de son Identité, Actes du second colloque tenu dans le canton de Créon (16 17 Sept. 1989)*, 87-93.

Joanne, A. (1993) : *Géographie du département de la Gironde*, Hachette, Paris.

Joinau, V. (2011) : *Etude technique et économique d’une activité industrielle rurales moulins de l’Entre-deux-Mers bordelais de la fin du XI^e siècle à la Révolution française*, thesis, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne).

Kahn, D. (1991) : “Le décor de l’oculus dans la façade romane anglaise”, *Cah. Civilis. Médiév.*, 34, 135, 341-347.

Kingsley Porter, A. (1915) : *Lombard Architecture*, New haven et Londres.

Labrie, J. (1908) : “Les gallo-romains au centre de l’Entre-deux-Mers (1)”, *Société Archéologique Bordx.*, 116-143.

— (1909) : “Les gallo-romains au centre de l’Entre-deux-Mers (2)”, *Société Archéologique Bordx.*, 106-146.

Lamothe, L. de et L. Drouyn (1845) : *Choix des types les plus remarquables de l’architecture au moyen âge dans le département de la Gironde, dessinés d’après nature et gravés à l’eau-forte par Léo Drouyn, texte par L. de Lamothe.... Série 2*, Vonlatum, Bordeaux .

Larouzière-Montlosier (de), D. (2003) : *L’invention roman en Auvergne, de la poutre à la voûte, Xe-XI^e siècle*, CréerNonette (63).

Lasteyrie Du Saillant, R.-C. (1929) : *L’architecture religieuse en France à l’époque romane*, .

Lavaud, S. et E. Jean-Courret (2009) : *Atlas Historique des Villes de France- Bordeaux*, Ausonius, Bordeaux

M. Provost. *Les mutations de l’architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

- Lecerf, Y. (2008) : “La construction rurale au Moyen Age. Apport de l’archéologie expérimentale”, *Maison Paysanne En Bretagne 2500 Habitat Rural Spézet*, p. 36-51.
- L’Entre-Deux-Mers, C. de liaison de (2005) : *L’Entre-Deux-Mers et son identité Château, bastide et vignobles en pays de Cadillac. Actes du neuvième colloque tenu à Cadillac les 24, 25 et 26 octobre 2003*, CLEM, Camiac-et-Saint-Denis.
- Lesueur, F. (1957) : “Saint-Aignan d’Orléans, l’église de Robert le Pieux”, *Bull. Monum.*, 115, 169-206.
- Lopès, J. (1882) : *L’église métropolitaine et primatiale Saint André de Bourdeaux,.... T. 1 / par M. Me Hiérosme Lopes,;..rééd. annotée et complétée par M. l’abbé Callen,...*, Féret, Bordeaux.
- Marin, J.-Y. et G. Coppola (1990) : “Les signes lapidaires sur les monuments de Caen (XIe-XIIe s.)”, *Rev. Archéologique Ouest*, 7, 1, 101-109.
- Masson, J. (2012) : *Geoffroi de Loroux et l’architecture religieuse en Aquitaine au XIIème siècle*, thesis, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne).
- Mazel, F. (2008) : “Pouvoir aristocratique et Église aux Xe-XIe siècles. Retour sur la « révolution féodale » dans l’œuvre de Georges Duby”, *BUCEMA*, Hors-série n° 1.
- Méric, J.-P. (2012) : “Faut-il réhabiliter Monseigneur Donnet et ses clochers?”, *Rev. Archéologique Bordx.*, CIII, 133-160.
- Mesplé, P. (1958) : “Les églises romanes du Sud-Ouest à fenêtres percées dans les contreforts”, *Bull. Monum.*, 116, 163-184.
- Oursel, R. (1953) : *L’art de Bourgogne*, Arthaud, Paris et Grenoble.
- Palazzo-Bertholon, B. et J.-C. Valière (2012) : “Archéologie du son. Les dispositifs de pots acoustiques dans les édifices anciens”, *Supplément Au Bull. Monum.*, 5.
- Parron, I. (1996) : *L’architecture religieuse au XIe siècle dans les diocèses de Maurienne et Tarentaise, pour une nouvelle approche historique et archéologique du bâti*, Université Lumière- Lyon II, Lyon.
- Passini, J. (1984) : *Villes médiévales du chemin de Saint-Jacques de Compostelle : de Pampelune à Burgos. villes de fondation et villes d’origine romaine*, Paris.
- Pesez, J.-M. (1985) : “La terre et le bois dans la construction médiévale”, Lasfargues, Jacques (dir.) *Architectures de terre et de bois : l’habitat privé des provinces occidentales du monde romain : antécédents et prolongements, protohistoire, Moyen Âge et quelques expériences contemporaines : actes du 2e Congrès archéologique de Gaule méridionale*, Lyon, 2-6 novembre 1983. Paris : Éd. de la Maison des sciences de l’Homme.
- M. Provost. *Les mutations de l’architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XIe – début XIIe s.)*. 2014.

Picaud, A. (1969) : *Le Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle: texte latin du XIII^e siècle, édité et traduit en français d'après les manuscrits de Compostelle et de Ripoll*, Protat et fr. Paris.

Pierre, B. (1991) : “La fortification des églises en Entre-deux-Mers”, *L'Entre-deux-Mers à la Recherche de son Identité, Actes du troisième colloque tenu à Monségur et Saint-Ferme*, CLEM, Camiac-et-Saint-Denis.

Plat, G. (1939) : *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100 d'après les monuments anciens de la Touraine, de l'Anjou et du Vendômois*, les Éd. d'art et d'histoire, Paris.

Pratviel, L. (1997) : “Géologie sommaire de la commune de Frontenac”, CLEM, Camiac-et-Saint-Denis.

Prigent, D. (2003) : “Evolution de la construction médiévale en pierre en Anjou et Touraine”, *Anjou Mediev. Art Archit. Archaeol.*, XXVI.

— (2010) : “Le « Petit appareil » et son évolution”, *Edifices et artifices, Techniques constructives*, Picard, Paris.

— (2012) : “Le petit appareil: méthodes d'analyse et premiers résultats. Le Val de Loire.”, *Le " premier art roman " cent ans après : la construction entre Saône et Pô autour de l'an mil. Études comparatives*, Actes du colloque international de Baume-les-Messieurs et Saint-Claude, 17-21 juin 2009, P.U.F., Besançon.

— (s. d.) : “Techniques de construction et de mise en oeuvre de la pierre du IX^e au XI^e siècle, nouvelles approches.”, *L'Age roman. Arts et culture en Poitou et dans les pays charentais. Xe-XIII^e siècles*, Gourcuff, Montreuil.

Prigent, D. et C. Sapin (1999) : “La construction en pierre au Moyen Age”, Errance, Paris.

— (2008) : “La construction romane et ses emprunts aux méthodes de construction antiques: méthodologie, essai de synthèse”, *Cah. St.-Michel Cuxa*, XXXIX, 223-233.

Provost, M. (2010) : “L'église Notre-Dame de Mouchac d'Aillas (Gironde)”, *Rev. Archéologique Bordx.*, CI, 45-58.

Puig i Cadafalch, J. (1928) : *Le premier art roman, l'architecture en Catalogne et dans l'Occident méditerranéen, Xe-XI^e siècles*, Paris.

— (1935) : *La géographie et les origines du premier art roman, ouvrage illustré de 701 gravures et de 5 cartes hors texte*, Laurens, Paris.

— (1937) : “Les églises des Asturies et leur origine”, *Comptes-Rendus Séances Académie Inscr. B.-lett.*, 81, 5, 450-454.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

- Reveyron, N. (1998) : “Culture technique et architecture monumentale: analyse structurale des types de contreforts dans l’architecture romane”, *L’innovation technique au Moyen Age, VIe Congrès international d’archéologie médiévale*, 211-218.
- (2002) : “Le premier art roman et le moellon ou l’invention d’une architecture”, *Actes des rencontres de Tournus*, Tournus, 31-42.
- (s. d.) : “Remarques sur la technique des fondations au Moyen Age (XIe- XIIe siècles)”, *Edifices et artifices, Histoires constructives*, Picard, Paris
- Roux, C. (2004) : *La pierre et le seuil portails romans en Haute -Auvergne*, Presses universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand.
- (2009a) : “Sanctuaire et limites monumentales dans les églises en Occident: le rôle de l’arc triomphal de l’Antiquité tardive au Moyen Age”, *Hortus Artium Mediev.*, 15/2, 257-269.
- (2009b) : “L’arc triomphal dans l’espace ecclésial. De l’Antiquité tardive au Moyen Âge central en Occident”, *BUCEMA*, 13, 207-218.
- (2011) : “Sanctuaire et chœur « fermés » : observations sur le dispositif cloisonnant de l’arc triomphal étroit dans l’architecture romane. L’exemple de Jou-sous-Monjou (Cantal)”, *L’image médiévale et sa fonction dans l’espace sacré*, Turnhout, Brépols.
- Sapin, C. (1998) : “La technique de construction en pierre autour de l’an mil, contribution à une réflexion et perspectives de recherches”, *La construction en Anjou au Moyen âge : actes de la table ronde d’Angers des 29 et 30 mars 1996*, 13-31.
- (1999) : *Les prémices de l’art roman en Bourgogne*, Armançon C.E.M. Auxerre.
- (2006a) : *Bourgogne romane*, Faton, Dijon.
- (2006b) : “Modes de construction et appareils de pierre carolingiens: quel héritage pour l’époque romane? Problèmes historiques et archéologiques”, *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 77-89.
- (2010) : *Cluny, archéologie d’une abbaye (Saône-et-Loire)*, DRAC Bourgogne, SRA.
- Sauerländer, W. (1991) : “Façade ou façades romanes? [Discours de clôture]”, *Cah. Civilis. Médiév.*, 34, 135, 393-401.
- Schürenberg, L. (1951) : “Die romanischen Kirchenfassaden Aquitaniens”, in : *Die romanischen Kirchenfassaden Aquitaniens 1951*, 257-268.
- Segagni Malacart, A. (2012) : “L’architecture de la première moitié du XIe siècle en Lombardie”, *Le " premier art roman " cent ans après : la construction entre Saône et Pô autour de l’an mil. Études comparatives, Actes du colloque international de Baume-les-Messieurs et Saint-Claude, 17-21 juin 2009, P.U.F., Besançon*, 89-104.
- M. Provost. *Les mutations de l’architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XIe – début XIIe s.)*. 2014.

Séraphin, G. (2002) : “Les fenêtres médiévales: état des lieux en Aquitaine et en Languedoc.”, *M.S.A.M.F.*, hors série.

Société spéléologique et préhistorique de B.T. ronde (2001) : *Les carrières de Gironde: Table ronde, Bordeaux, 26 juin 1999.*

Ternet, S. (2006) : *Les églises romanes d'Angoumois*, Le Croît vif, Paris.

Thirion, J. (1991) : “Les façades des églises romanes de Provence”, *Cah. Civilis. Médiév.*, 34, 135, 385-392.

Tillier, J.-C. (1967) : *Recherches sur les origines et le développement de la Réforme grégorienne dans la province ecclésiastique de Bordeaux à travers les conciles provinciaux de l'Aquitaine du Xème au XIIème siècle (989-1100)*, thesis.

Valais, A. (1993) : “Les premiers édifices romans du bassin de la Mayenne: éléments de datation”, *Mayenne Archéologie Hist.*, 16, 89-115.

— (1998) : “Les premiers édifices romans du Nord de l’Anjou: techniques de construction et éléments de chronologie”, *La construction en Anjou au Moyen Âge- Actes de la Table Ronde d'Angers- 29 30 Mars 1996*, Angers.

Van Belle, J.-L. (1987) : “Les marques de tailleurs de pierre. Pour une problématique régionale et internationale”, *Artistes, Artisans et production artistique au Moyen Age. Colloque international CNRS-Univ. Rennes II, org. et ed. par Xavier Barral i Altet*, Picard, Paris, 518-527.

Vaschalde, C. (2009), « La fabrication de la chaux et du charbon de bois dans les collines provençales : un exemple de gestion des ressources naturelles du XIIIe au XVIIIe siècle ». *ArScAn - Archéologie du Bassin Parisien, rapport pour l'année 2008*. Nanterre, 57-69.

--(2007) : “La fabrication de la chaux en France méditerranéenne au Moyen Age : introduction à l’étude d’un artisanat” (en ligne).

Vatar-Jouannet, F.-R.-B. (1992) : *Département de la Gironde*, Res Universis, Paris.

Vendrell, M., P. Giràldez, L. Merino et L. Ventolà (2007) : “Tècniques i materials de l’arquitectura romànica”, in : *Tècniques i materials de l’arquitectura romànica 2007*.

Vergnolle, E. (1996) : “La pierre de taille dans l’architecture de la première moitié du XIe siècle”, *Bull. Monum.*, 154, 229-234.

— (2012) : “Le « premier art roman », de Josep Puig i Cadafalch à nos jours”, in : *Le « premier art roman », de Josep Puig i Cadafalch à nos jours 2012*, 17-64.

Vergnolle, E. et Collectif (2003) : *L’art roman en France*, Flammarion, Paris.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XIe – début XIIe s.)*. 2014.

Bibliographie

Viguè, J. et J.-A. Adell (1985) : *Catalunya romànica. 12, El Berguedà*, Enciclopèdia catalana, Barcelone.

Viollet-le-Duc, E.-E. (1859) : *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, Bance, Paris

Yusta Bonilla, J.F., J.A. Esteras Martinez, C. Gonzalo Cabrerizo, J. Lorenzo Arribas et I. Santa-Olalla Carcedo (2008) : “Romanico desconocido. La iglesia del Despoblado de Alconeza (Soria)”, *Actas VI Congr. Int. Restaurar Mem.*, Valladolid.

Zink, M. (2009) : “Le remploi, marque du temps perdu et du temps retrouvé”, *Remploi Cit. Plagiat Conduites Prat. Médiév. Xe - XII^e Siècle*, 1-8.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Université Bordeaux Montaigne

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT EN HISTOIRE DE L'ART MÉDIÉVAL

**Les mutations de l'architecture
religieuse romane dans les anciens
diocèses de Bordeaux et de Bazas (XI^e
et début XII^e siècles)**

Marion PROVOST

2014

**Sous la direction de Philippe ARAGUAS
et la codirection de Christian GENSBEITEL**

Membres du jury

Philippe Araguas, Professeur, Université Bordeaux Montaigne.

Gerardo Boto Varela, Professeur, Université de Gérone.

Isabelle Cartron, Professeur, Université Bordeaux Montaigne.

Quitterie Cazes, Maître de Conférences, Université Toulouse Jean Jaurès.

Christian Gensbeitel, Maître de Conférences, Université Bordeaux Montaigne.

Christian Sapin, Directeur de recherche au C.N.R.S., Université de Bourgogne.

Membre expert invité

Daniel Prigent, Docteur en Histoire de l'Art et Archéologie du Moyen Âge, Service archéologique départemental de Maine-et-Loire.

VOLUME 2

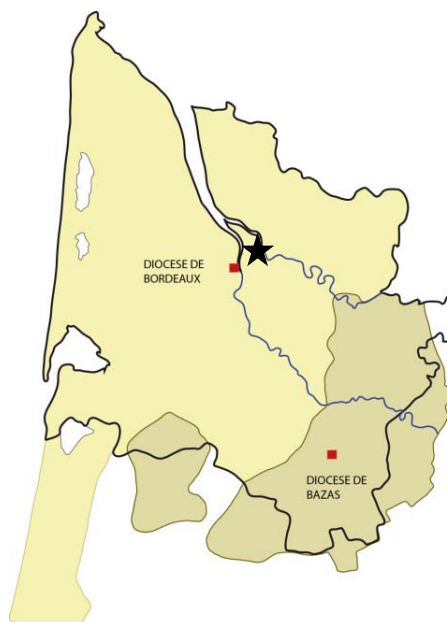
Liste des monographies

Notice 1. AMBARES-ET-LAGRAVE- Saint-Pierre-de-Quinsac (d'Ambarès).....	p. 399.
Notice 2. ARBIS- Saint-Martin.....	p. 409.
Notice 3. BARON- Saint-Christophe.....	p. 439.
Notice 4. BORDEAUX- Saint-André.....	p. 505.
Notice 5. BORDEAUX- Sainte-Croix.....	p. 527.
Notice 6. BORDEAUX- Site de Saint-Seurin.....	p. 537.
Notice 7. BRANNENS- Saint-Sulpice.....	p. 587.
Notice 8. CAZAUGITAT- Saint-Pierre.....	p. 609.
Notice 9. LOUBENS- Saint-Vincent.....	p. 623.
Notice 10. MONPRIMBLANC- Saint-Jean-Baptiste.....	p. 639.
Notice 11. MONTAGNE- Saint-Georges.....	p. 657.
Notice 12. NAUJAN-ET-POSTIAC- Saint-Jean (de Postiac)	p. 699.
Notice 13. Le NIZAN- Saint-Martin.....	p. 719.
Notice.14. PETIT-PALAIS-ET-CORNEMPS- Notre-Dame.....	p. 753.
Notice 15. SAINT-GENIS-DU-BOIS- Saint-Genès.....	p. 773.
Notice 16. SAINT-PIERRE-DE-BAT- Saint-Pierre.....	p. 795.
Notice 17. SAINTE-RADEGONDE- Sainte-Radegonde.....	p. 817.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Notice1

AMBARES-ET-LAGRAVE- Saint-Pierre-de-Quinsac (Ambarès)



Département	Gironde (33)
Localisation	Ambarès-et-Lagrange (33440)
Adresse	Place du Maréchal Leclerc
Propriétaire	Commune d'Ambarès-et-Lagrange
Protection	Eglise inscrite MH en totalité (16/04/2002)
Ancien diocèse	Diocèse de Bordeaux
Statut actuel	Paroissiale
Collateur	Archevêque de Bordeaux ¹
1^{ère} mention de la paroisse	1273 « Sanctus Petrus de Baresio »

L'église Saint-Pierre-de-Quinsac d'Ambarès ne conserve plus que le souvenir d'une église de petit appareil, dont les vestiges sont visibles à l'ouest. Il subsiste en effet une partie de la nef d'un premier état de cet édifice dont le haut des murs ainsi que l'extrémité occidentale ont été épargnés tandis que le chevet et la façade étaient entièrement remaniés, ce qui est chose courante puisque le sanctuaire et l'entrée furent les lieux privilégiés de l'innovation. L'édifice présente l'intérêt de conserver, à l'extrémité occidentale, deux fenêtres dont la forme est relativement peu courante au sein des constructions de petit appareil dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (Saint-Pierre du Haut-Langoiran, Saint-Martin de Fronsac). D'où la nécessité de prendre en considération certains édifices dont les éléments attribuables à la période considérée dans cette étude sont très fragmentaires.

¹ Valérie LAROCK, *Formation et évolution du réseau paroissial de l'Entre-deux-Mers et Bordelais (Ve-XIVe s.)*, TER de maîtrise d'histoire, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1989, p. 36.

Eléments d'histoire et de géographie

La première mention de la paroisse d'Ambarès date de 1273 : Valérie Larock² a montré qu'elle s'étendait au Moyen Age sur un vaste territoire dont une large partie était faite de marécages, constituant ainsi la plus grande paroisse de l'Entre-deux-Mers³. Comme le rappelle Laurence Bardou⁴, cette dernière a peut-être vu le jour au moment où la dévotion à Saint-Pierre était particulièrement en faveur, entre les V^e et VIII^e siècles : il s'agit d'ailleurs de l'une des titulaires privilégiées au Moyen Age dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas⁵. Cette étendue était en outre traversée par une ancienne voie romaine, qui reliait Saintes à Bordeaux par l'intermédiaire de la ville de Blaye, dont on peut penser que la *Via turonensis* a par la suite emprunté le tracé. L'actuel village d'Ambarès-et-Lagrange est quant à lui né de la réunion des deux paroisses de Saint-Pierre-de-Quinsac d'Ambarès et Notre-Dame de Lagrange, en 1817.

La physionomie de l'église Saint-Pierre d'Ambarès connut une véritable transformation depuis la période qui intéresse la présente étude, à commencer par la reconstruction du chevet au milieu du XII^e siècle⁶. Sa fortification intervint au XIV^e siècle lors des troubles engendrés dans la région par les guerres de Religion : on surhaussa le mur qui fut pourvu d'un crénelage et on le rendit aveugle par le comblement des ouvertures. Des travaux d'envergure furent envisagés dès la fin du XVIII^e siècle : en 1794, deux collatéraux vinrent ainsi agrandir l'édifice et firent disparaître en majeure partie les murs de l'église médiévale. On adjoignit par ailleurs à l'ensemble une chapelle baptismale au nord. En 1835, l'état de l'édifice nécessitant de grandes réparations, selon le conseil municipal⁷, on fit appel à l'architecte bordelais

² *Ibid.*, p. 36-38.

³ Louis PRATVIEL, Targon, A.S.P.E.C.T., coll. « A la découverte de l'Entre-Deux-Mers », 2000, p. 25. Ce territoire avait selon l'auteur une superficie de plus de 7800 ha, comprenant outre Ambarès-et-Lagrange, les actuelles communes d'Ambès, Saint-Vincent-de-Paul et Saint-Louis-de-Montferrand.

⁴ Laurence BARDOU, *Les édifices religieux au Moyen Age dans le canton de Carbon-Blanc (Gironde)*, TER de maîtrise d'histoire de l'art médiéval, Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), Bordeaux, 1990, p. 35.

⁵ C'est ce qu'avait déjà souligné Charles Higounet (Charles HIGOUNET, *Histoire de Bordeaux. 2. Bordeaux pendant le Haut Moyen Age*, Fédération historique du Sud-Ouest, 1963).

⁶ Michelle GABORIT, *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1979, p. 117.

⁷ A.D. Gironde, 2 O 597.

Auguste Bordes qui reprit la façade romane, la dota d'un clocher surmonté d'une flèche et prolongea les bas-côtés vers l'ouest⁸. Il fut aussi à l'origine du voûtement de l'église - alors simplement lambrissée- et de l'ajout d'une seconde sacristie. Les derniers remaniements d'importance concernèrent la restauration des collatéraux par Léon Drouyn à la fin du XIX^e siècle⁹.

Considérations sur l'ancienne nef

L'église Saint-Pierre conserve quelques vestiges d'un édifice de petit appareil, visibles depuis l'extérieur, à l'arrière du clocher désormais pourvu d'une flèche (Figure , Figure 178). Michelle Gaborit observa ainsi à l'ouest une travée « de petit appareil cubique régulièrement disposé en lits »¹⁰. S'y ouvrent deux fenêtres étroites à double rouleau situées de part et d'autre de la nef, dont il semble que le rouleau intérieur est formé d'un linteau monolithe échancré tandis que l'arc qui le précède résulte de l'agencement de petits claveaux. Léo Drouyn en a d'ailleurs réalisé un croquis assez fidèle (Figure 179). Michelle Gaborit, sans doute du fait de la forme relativement élaborée de cette baie au regard des simples ouvertures généralement percées dans les édifices girondins bâtis en moellons, considère que ces ouvertures ont été réalisées *a posteriori*, lors de la réfection du chevet et de la façade occidentale en pierre de taille au milieu du XII^e siècle. Cette hypothèse ne peut être écartée. Toutefois, cette formule a aussi été employée dans d'autres églises mettant en œuvre le petit appareil comme dans celles de Saint-Pierre de Langoiran ou de Saint-Martin de Fronsac où elles paraissent contemporaines du parement dans lequel elles s'inscrivent. Par ailleurs, les éléments sculptés du chevet (modillons, encadrement des fenêtres à chapiteaux figurés) et sa structure rythmée horizontalement de colonnes engagées sur lesquelles court à mi-hauteur un cordon orné d'une frise de palmettes semblent légèrement postérieurs. Aussi ne peut-on exclure ici, sans certitude néanmoins puisqu'il n'a pas été possible d'accéder

⁸ Laurence BARDOU, « Les édifices religieux au Moyen Age dans le canton de Carbon-Blanc (Gironde) », *op. cit.*, p. 36-38.

⁹ D.R.A.C. Aquitaine, Dossier C.R.M.H. « Ambarès-et-Lagrange ».

¹⁰ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 117.

à cet endroit de l'église pour l'observer de manière plus précise, que ces baies aient été ouvertes au moment de la construction des murs en petit appareil. Ce type de couronnement de la baie subsiste plus tardivement dans des édifices de la première moitié du XII^e siècle (Courpiac, Bellefond, Martillac, Peujard, Saint-Sauveur, Saint-Genès-de-Fronsac...) dont l'encadrement est plus ou moins ouvragé. On doit souligner par ailleurs la position très haute de ces baies qui s'ouvrent sous la corniche, indiquant fort probablement que la nef n'était alors pas destinée à être voûtée.

Comme le précise Léo Drouyn, cette église devait présenter à l'époque romane un plan très simple se composant d'un chevet hémicirculaire précédé d'une nef dépourvue de couverture de pierre, d'environ 37 m de long pour 7 m de large et 10 m de haut¹¹. En outre, la position de ces baies -situées à la jonction entre l'actuelle nef et le clocher- nous apprend que la nef se prolongeait sans doute vers l'est, probablement jusqu'au niveau de la façade occidentale. Il est d'ailleurs possible d'observer un ancien contrefort plat subsistant sur la partie orientale de l'ancien mur gouttereau, dans le collatéral nord, qui apporte un témoignage de la configuration antérieure du vaisseau (**Figure 180**). Toutefois, la partie inférieure de ces murs qui portent les deux baies évoquées ci-dessus, désormais située dans les collatéraux, est entièrement enduite.

Conclusions

Ainsi, ces quelques vestiges d'une église de petit appareil, s'ils nous apprennent peu sur l'édifice qui s'y tenait probablement au XI^e siècle, apportent en revanche des éléments significatifs sur la manière dont on pouvait concevoir cette architecture jusque dans les années 1970. En effet, tout comme le moellon, matériau fruste, renvoie souvent dans l'historiographie locale au XI^e siècle et le « bel appareil » à la période suivante de l'âge roman, les fenêtres furent-elles employées comme des marqueurs typochronologiques -et souvent à juste titre. Les baies au linteau monolithe échancré simplement ébrasées vers l'intérieur furent ainsi assez systématiquement associées aux

¹¹ Léo DROUYN, « Promenades archéologiques dans le département de la Gironde », *Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux*, 1875, p. 62-66.

maçonneries de petit appareil et au siècle auquel on attribue leur construction : il est vrai qu'elles s'ouvrent généralement dans ce type de maçonnerie. Quant aux fenêtres plus élaborées dotées d'un ressaut qui ressortissent plus souvent de réalisations plus tardives, elles sont assez systématiquement associées à l'architecture de pierre de taille. Cependant, l'analyse de ces formes sur un grand nombre d'édifices des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas montre que la question est bien plus complexe et que ces considérations typologiques rendent compte d'une tendance, certes, qui ne peut toutefois constituer un système. On rencontre en effet des fenêtres clavées à ressaut dans l'architecture de moellons, par exemple à Saint-Pierre de Langoiran, peut-être au début du XII^e siècle. A l'inverse, des baies étroites au linteau creusé dans un unique bloc éclairent l'église de Martres, bâtie dès la fin du XII^e siècle, ou encore le chevet de celle de Doulezon que l'on peut attribuer à la fin du XII^e ou au début du XIII^e siècles. L'analyse d'un élément formel ne peut ainsi omettre l'observation de l'ensemble du parement et de l'édifice, ce qui, dans le cas présent n'a pas été possible. Aussi l'hypothèse peut-elle être envisagée d'une nef en petit appareil bâtie tardivement, incluant dans la configuration originelle les deux baies nord et sud évoquées plus haut, sous réserve de validation par une observation plus minutieuse du bâti.

Archives :

- A.D. Gironde, Fonds J.A. Brutails, 90 J 34/1, 90 J 34/33, 90 J 60/22, 90 J 60/23.
- A.D. Gironde, G 635, G 636, G 647, G 662, 5 J 61, 2 O 597.
- A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 46, p. 156-160, p. 163.
- D.R.A.C. Aquitaine, Dossier C.R.M.H. ; Dossier du Service Régional de l'Inventaire.
- Université Bordeaux Montaigne, Bibliothèque de Lettres, Photographies de Jean-Auguste Brutails, n° 213, 1089, 1222, 1299 (chevet).

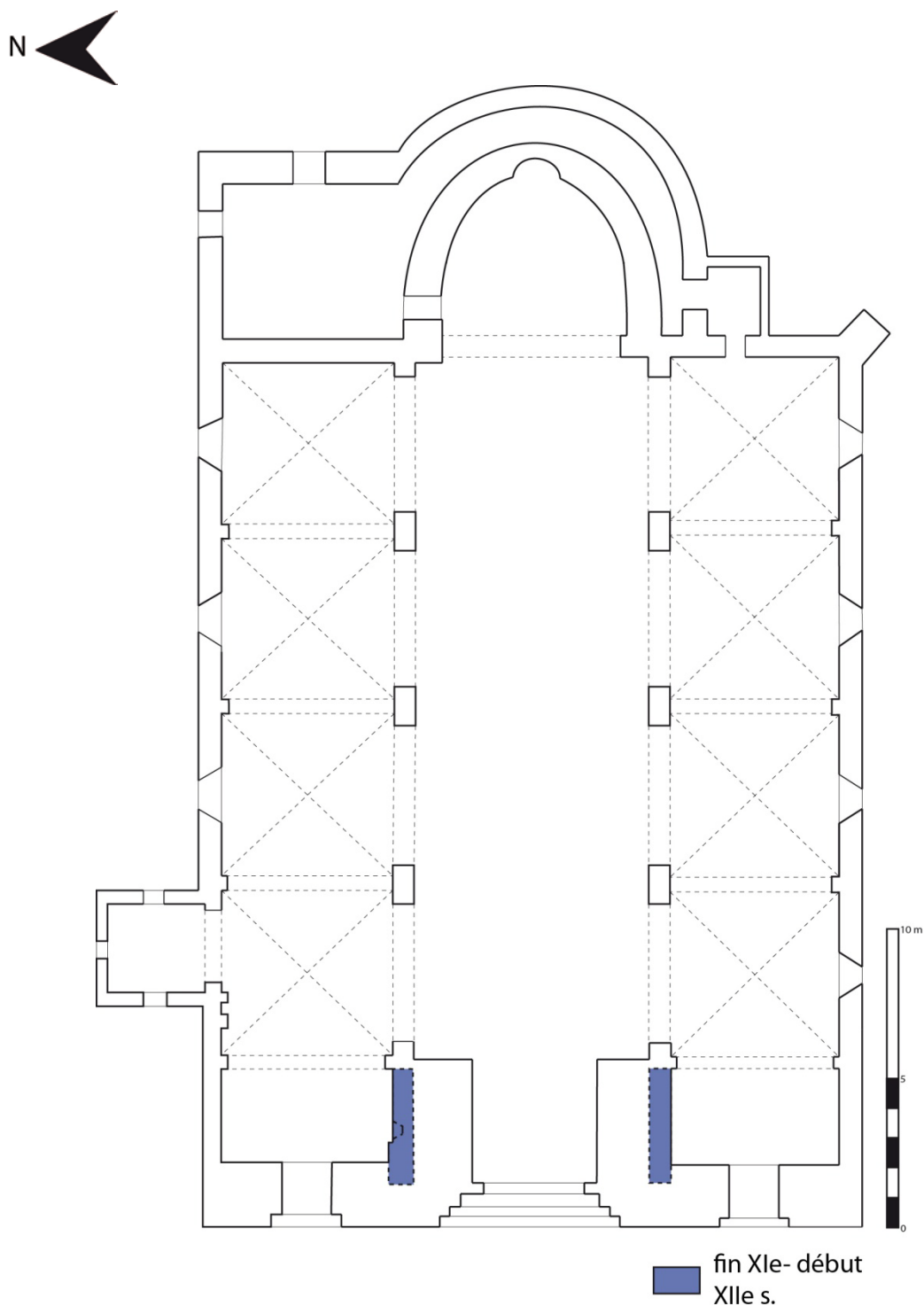
Bibliographie :

- BARDOU L., *Les édifices religieux au Moyen Age dans le canton de Carbon-Blanc*, TER de maîtrise d'histoire de l'art médiéval, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1990, p. 35-52.
- BIRON R., *Précis de l'histoire religieuse des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas*, J. Bière, Bordeaux, 1925, p. 76.
- BORDES A., *Histoire des monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux*, Laffite, Marseille, 1845 (1979 rééd.), p. 212-214.
- BRUTAILS J.A., *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils, Bordeaux, 1912, p. 212, 216.
- DROUYN L., « Promenades archéologiques dans le département de la Gironde », *Bulletins et mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, t. II, 1875, p. 61-66.
- GABORIT M., *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest : (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Thèse de doctorat en histoire de l'art sous la direction de Jacques Gardelles, Université Bordeaux Montaigne, 1979, p. 117 (I).
- LAROCK V., *Formation et évolution du réseau paroissial de l'Entre-deux-Mers*

bordelais, V^e- XIV^e siècle, TER de maîtrise d'histoire, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1989, p. 36-38.

-LARRIEU B., DUCLOT J.F., BARDOU P., *Léo Drouyn, les albums de dessins, Izon et la presqu'île, la genèse de l'œuvre*, CLEM, Branne, 1997.

-ROUDIE P., *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Sobodi, Bordeaux, 1975, p. 163, 167.



**Figure 176. AMBARES-ET-LAGRAVE-
Saint-Pierre-de-Quinsac (Ambarès)**
D'après D.R.A.C. Aquitaine, Dossier C.R.M.H. (A. Barbet)



Figure 177. Vestige du mur nord d'une ancienne nef en petit appareil et d'une baie à ressaut (mur septentrional, partie ouest de l'église).



Figure 178. Vestige du mur sud d'une ancienne nef en petit appareil et d'une baie à ressaut (mur méridional, partie ouest de l'église).

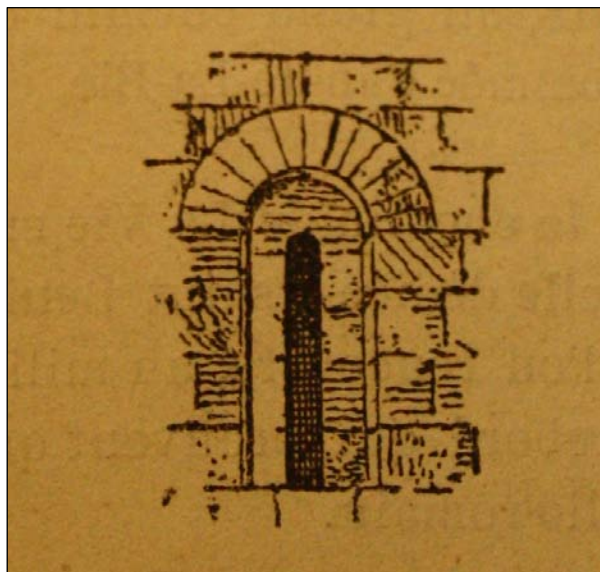


Figure 179. Relevé de l'une des baies de la partie ouest de l'église par Léo Drouyn, 1875 (« Promenades archéologiques dans le département de la Gironde », *Bulletins et mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, t. II, p. 65).



Figure 180. Partie inférieure du mur septentrional d'une ancienne nef, aujourd'hui située dans le collatéral nord. Présence d'un contrefort plat.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Notice 2

ARBIS- Saint-Martin



Département	Gironde (33)
Localisation	Arbis (33760)
Adresse	Le Bourg
Propriétaire	Commune d'Arbis
Protection	Ø
Ancien diocèse	Diocèse de Bordeaux
Statut actuel	Paroissiale
Collateur	Archevêque de Bordeaux
1^{ère} mention de la paroisse	XIII ^e siècle ¹

Les quatre baies qui éclairent chacune des travées orientales de l'église Saint-Martin d'Arbis constituent un exemple particulier parmi les édifices de petit appareil du corpus. Si leur traitement ne présente pas en soi d'originalité (linteau monolithe échancré, jambages harpés), l'emploi d'un « panneau » de pierres de taille disposées en pyramide au-dessus du linteau et les dimensions assez conséquentes de ces ouvertures au regard des édifices d'envergure similaire, contribuent à les distinguer. D'autre part, les contreforts plats qui raidissent les murs, constitués d'un appareil moyen de pierre de taille où sont gravées çà et là des marques lapidaires que l'on retrouve dans plusieurs églises de cette partie du territoire de l'Entre-deux-Mers et notamment à l'abbaye de la Sauve Majeure, semblent témoigner en faveur d'une datation assez basse de l'édifice et par là même de l'emploi du petit appareil, ce que semble corroborer la mise en œuvre des fenêtres ainsi que les éléments sculptés.

¹ A.H.G., t. XXI, Bordeaux, 1881, p. 1-4. (D'après Valérie LAROCK, « Formation et évolution du réseau paroissial de l'Entre-deux-Mers et Bordelais (Ve-XIVe s.) », *op. cit.*, p. 38, 134.)

Éléments de géographie et d'histoire

Cette église se tient au cœur de la paroisse Saint-Martin et du village d'Arbis, à quelques mètres seulement du ruisseau de Saint-Pierre-de-Bat qui serpente d'est en ouest et longe l'édifice du côté septentrional, comme on pouvait déjà l'observer sur la carte de Cassini² (Figure 181). Les sols du nord de la commune³ sont constitués, à l'image de la majorité des fonds de vallée de l'Entre-deux-Mers -en ce qui nous concerne celui du vallon de l'Aubarit-, de molasses sous lesquelles affleure le calcaire à astéries⁴. Des carrières exploitant ce matériau se tenaient dans la vallée de l'Euille, à proximité du lieu-dit « Le Roc »⁵ à moins d'un kilomètre à l'ouest de l'église, et peut-être au lieu-dit Peyrère⁶ (Figure 182), désignant un terrain pierreux⁷. La toponymie nous apporte aussi des renseignements sur les territoires anciennement défrichés comme le lieu-dit nommé « Lartigaut ».

Les archives font défaut concernant l'histoire de la paroisse de Saint-Martin d'Arbis; il semble cependant qu'elle ait vu le jour au XI^e siècle, ce territoire s'étant dissocié de celui, voisin, d'Escoussans⁸. Deux kilomètres plus loin environ au sud-ouest, se dresse l'imposant château de Benauges, dominant les coteaux alentour, mais dont l'édifice primitif se trouvait peut-être à Ladaux, commune proche, appelée « Benauges-Vieille » à la fin du XII^e siècle. Cette seigneurie étendait ses prérogatives sur la partie sud-est de l'Entre-deux-Mers bordelais⁹.

Les premières mentions de visites épiscopales apparaissent au XVII^e siècle et permettent de glaner quelques informations concernant l'église. On apprend ainsi qu'il existait en 1617 une confrérie de Notre-Dame, qui possède un autel dans l'édifice¹⁰. Outre les

² Carte de Cassini, feuille n°104.

³ Valérie LAROCK, Targon, A.S.P.E.C.T., 2000, p. 145 et Louis PRATVIEL, « Géologie sommaire de la commune d'Arbis », *op. cit.*, p. 24-26.

⁴ Jean-Pierre CAPDEVILLE, *Carte géologique de la France à 1:50 000. 828. Podensac*, Bureau de recherches géologiques et minières, 1996.

⁵ Louis PRATVIEL, « Géologie sommaire de la commune d'Arbis », *op. cit.*, p. 25.

⁶ Que l'on distingue notamment sur la carte de Cassini, feuille n°104 et de Belleyne, feuille n°27.

⁷ Jacques GAYE, Targon, A.S.P.E.C.T., 2000, p. 222. « Peyrere (la) : En occitan, c'est une carrière ou un terrain pierreux ; un tas de pierres. »

⁸ Frédéric BOUTOULLE, *Société laïque en Bordelais et Bazadais des années 1070 à 1225 (pouvoirs et groupes sociaux)*, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 2001.

⁹ *Ibid.* Frédéric Boutouille explique que cela « suggère une migration du *castrum* avant les années 1180 »).

¹⁰ A.D. Gironde, G 637, f° 9 à 11, 1^{er} mars 1617.

difficultés à faire accepter les décisions du concile de Trente par le curé aux paroissiens¹¹, on mentionne les problèmes rencontrés par le desservant pour remettre en état un ravelin dont les murs s'écroulent, soit un élément de fortification en angle saillant ou demi-lune, que possédaient de nombreux villages afin d'en protéger les points stratégiques, tels que leur entrée principale. On peut donc imaginer qu'un tel élément défensif prenait place devant la façade occidentale de l'église, d'autant qu'il était pourvu d'une porte, dont la destruction partielle, évoquée dans le compte-rendu de visite, permet « facilement [d'] entrer dans l'église »¹². Après la Révolution, l'église fut rattachée à Saint-Pierre-de-Bat, la population de la paroisse étant trop peu importante pour demeurer le lieu de culte principal. Cette décision intervint malgré les demandes répétées du conseil municipal de 1809 à 1893, qui souhaitait son érection en chapelle¹³.

Dispositions générales et aménagements contemporains

L'église orientée est-sud-est était autrefois entourée d'un cimetière¹⁴, déplacé en 1851¹⁵. Le plan n'offre pas de surprise, puisqu'il s'agit d'une nef unique simplement charpentée¹⁶ prolongée par une travée droite plus étroite et une abside de diamètre légèrement plus réduit. A l'intérieur de l'église, les murs de la nef sont entièrement enduits. Une ouverture réalisée au niveau du sol lors de récents travaux a permis d'en mesurer l'épaisseur, qui est de 0,93 m environ à l'extrémité sud-ouest du mur gouttereau. L'ensemble est couvert d'un lambris réalisé en 1862¹⁷ et n'a jamais reçu de voûte. Ajoutons que les niveaux de sol de l'édifice ont été bouleversés : les colonnes engagées de l'arc triomphal ne présentent aucune base, ces dernières étant certainement masquées par le surhaussement du sanctuaire, auquel on accède désormais par une marche. Suite aux inondations qui noyaient régulièrement le

¹¹ A.D. Gironde, *Ibid.* Le curé constatant que les paroissiens n'acceptaient pas de faire les dépenses et réparations nécessaires pour se conformer aux exigences du concile, décrites par les ordonnances de l'archevêque, se voit contraint de pourvoir lui-même aux manques en achetant notamment des objets liturgiques.

¹² Jean-Claude HUGUET, Targon, A.S.P.E.C.T., 2000, p. 46.

¹³ Valérie LAROCK, « La justice seigneuriale d'Arbis au XVIII^e siècle », *op. cit.*, p. 145.

¹⁴ A.D. Gironde, G 642, 10 juin 1765 et Jean-Claude HUGUET, « La paroisse Saint-Martin d'Arbis à l'époque moderne », *op. cit.*, p. 49. On y explique que le cimetière est alors entouré en partie d'un mur et protégé de l'autre côté par un fossé.

¹⁵ Valérie LAROCK, « La justice seigneuriale d'Arbis au XVIII^e siècle », *op. cit.*, p. 137.

¹⁶ Ce vaisseau est aujourd'hui recouvert d'un faux plafond.

¹⁷ A.D. Gironde, 2 O 636.

cimetière et l'église, le prêtre fit en effet relever le sol de l'église de 3 ou 4 pieds en 1617¹⁸, soit d'environ un mètre.

Un édifice remanié

Parmi les reprises effectuées dans l'église, celles du XIX^e siècle ont modifié en partie la physionomie du chevet. Celui-ci a été repris en partie haute, au-dessus d'un bandeau de quatre assises visibles à l'extérieur, dont les pierres de l'assise supérieure sont légèrement chanfreinées (Figure 188). C'est le résultat de la « démolition du mur du sanctuaire jusque sous la corniche soutenue par les corbeaux », évoquée dans les archives concernant les travaux des années 1870. Il semble qu'on ait alors construit un mur « de 0,50 m d'épaisseur en matériaux de la démolition ¹⁹ » qui correspond probablement au surhaussement visible sous la corniche ornée de modillons sculptés.

Le long des murs de la travée, l'aménagement des quatre assises hautes en pierre de taille a été contrarié par l'insertion de deux baies. Elles remplacent deux petites fenêtres dont les archives du XVIII^e siècle expliquent qu'elles ne donnaient pas assez de lumière²⁰, et dont on peut imaginer avec Michelle Gaborit qu'elles appartenaient à une construction du XI^e siècle. Aucun élément de documentation iconographique ne permet cependant de le confirmer. Ces trouées avaient premièrement été très remaniées puisqu'on y avait substitué de très grandes baies (1,56 m de large) dont les appuis étaient disposés à moins d'un mètre du sol actuel environ. Les traces du chaînage et de l'appui, composés de pierres très allongées, y sont encore visibles de même que les perturbations qui touchèrent les maçonneries autour de leur encadrement (Figure 189, Figure 191). Puis, jugées trop grandes et compromettant peut-être l'équilibre de cette partie de l'édifice, ces fenêtres furent à nouveau modifiées en 1876-1877, lors des interventions réalisées sur le chevet et la façade occidentale sous la conduite de

¹⁸ A.D. Gironde, G 642, 16 novembre 1644 : « en temps d'hyver les pluies et inondations des eaux est si fréquente qu'on ne peut assister a la messe ny au service divin sans une grande incommodité, mesme qu'on a de la difficulté a y ensevelir les corps des deffuncts Messieurs les grands vicaires ordonner qu'on portera dans ladite église de la terre suffisamment pour la rehausser de trois ou quatre pieds ». Voir également à ce sujet : Jean-Claude HUGUET, « La paroisse Saint-Martin d'Arbis à l'époque moderne », *op. cit.*, p. 47.

¹⁹ A.D. Gironde, 2 O 636, série de travaux autorisés par le Cardinal Donnet.

²⁰ A.D. Gironde, G 642, mai 1765.

l'architecte Fauchez, de La Réole²¹. La baie axiale, quant à elle, semble avoir conservé une silhouette romane, qui résulte sans doute des remaniements du XII^e siècle. (Était-elle déjà murée au XVIII^e siècle ?). Il s'agit d'une ouverture à linteau monolithe échancré, dont le diamètre est assez large, à l'image des fenêtres de la nef, et comme on peut le voir par exemple au chevet de l'église de Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps). Bien qu'elle soit aujourd'hui obstruée, on devine ses contours (Figure 191). A l'intérieur, l'ensemble a été perturbé et l'enduit ne permet pas de réaliser davantage d'observations.

Les élévations intérieures du chevet aux pierres apparentes dévoilent dans la travée les stigmates des grandes baies percées entre le début du XVII^e siècle et 1765. Les travaux menés en 1876-1877 consistèrent à surhausser les murs du chevet, reconstruire la voûte, en mauvais état depuis le XVIII^e siècle²² et reprendre une partie de la charpente. Ainsi, on commença par démolir la charpente ancienne tout comme la voûte en cul-de-four et celle en berceau qui couvrait la travée²³. De même, le mur surmontant l'arc triomphal fut démonté, ainsi que ce dernier arc qui comportait deux rangées de claveaux²⁴. Le mur pignon, son prolongement²⁵, et l'arc triomphal furent reconstruits ; on lança une nouvelle voûte en cul-de-four de 0,15 m d'épaisseur remplaçant celle en moellons qui était lézardée (0,80 m d'épaisseur), ainsi qu'une voûte d'arêtes sur la travée²⁶, le tout reposant sur une nouvelle imposte ornée de rangs de billettes remplaçant sans doute un ancien dispositif de même type, ce motif étant très commun. Peut-être aussi l'imposte prolongeait-elle les tailloirs des chapiteaux recevant les retombées de l'arc triomphal en reproduisant leurs motifs. Quant à la charpente, elle a été reconstruite avec une ferme supplémentaire, après que des bois réutilisables aient été triés²⁷.

²¹ A.D. Gironde, 2 O 636.

²² A.D. Gironde, G 642, 10 juin 1765 : « La voûte du sanctuaire et chœur est de moilon et lézardée. Le toit et la couverture en bon état ».

²³ A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 48, p. 545-547 ; 59 S 49, p. 167.

²⁴ *Ibid.*, « Démolition de l'arc doubleau composé de deux rangs de claveaux faisant ensemble une longueur de 18,85 m »

²⁵ A.D. Gironde, 2 O 636. Il s'agit de l'« arc doubleau et du mur qui le surmonte »

²⁶ A.D. Gironde, G 642. Le nouveau mur pignon mesure 0,40 m d'épaisseur, la voûte d'arêtes 0,14 m.

²⁷ A.D. Gironde, 2 O 636.

Des baies de forme relativement courante au XI^e siècle en Gironde, dont les dimensions et le traitement général contribuent cependant à les distinguer.

Seules se démarquent, au sein des murs gouttereaux partiellement enduits de la nef, les fenêtres construites en pierre de taille de moyen appareil qui éclairent les espaces orientaux de la nef, plus précisément les deux travées situées à l'est²⁸ (Figure 189, Figure 190). La singularité de ces quatre baies réside dans leur traitement particulier en partie extérieure²⁹, bien qu'elles mettent en œuvre une forme commune (on peut les ranger dans la catégorie très représentée des fenêtres pourvues d'un linteau reposant sur des montants au chaînage harpé) au service d'une ouverture aux dimensions assez importantes au regard de celles percées dans les édifices construits en petit appareil de moellons dans les deux diocèses étudiés (Figure 82, Vol 1).

Ces ouvertures mesurent en effet environ 1,75 m de haut pour 0,25-0,30 m de large³⁰, percement conséquent si l'on se réfère à l'échantillon de fenêtres mesurées dans le présent corpus, qui dépassent rarement un mètre de hauteur pour une vingtaine de centimètres de large. Les linteaux monolithes échancrés en leur centre ne présentent aucune originalité, si ce n'est le décor qui les habille : le linteau de l'ouverture du nord-est est gravé d'un arc simulé, tandis que celui des fenêtres du sud se pare de faux claveaux de petite dimension. Ces baies sont dotées d'un chanfrein à l'extérieur, qui n'excède probablement pas quinze centimètres (il n'a cependant pas été possible de vérifier cet élément, le linteau des baies étant placé à une trop grande hauteur)³¹.

Les montants harpés de ces baies se doivent aussi d'être mis en exergue : les boutisses y sont renforcées, ainsi que les carreaux, ce qui est moins fréquent. Par ailleurs, le linteau

²⁸ Les deux fenêtres percées dans la travée occidentale de la nef, reprenant les mêmes dispositions, mais avec des caractéristiques sensiblement différentes, semblent pouvoir être attribuées à une reconstruction ou à un remaniement. Elles sont aussi constituées d'un linteau monolithe échancré en son centre, reposant sur un chaînage harpé lui-même installé sur un appui. Les linteaux prennent une forme différente et les chaînages ne sont pas réalisés de la même manière : on n'y relève plus de boutisses et carreaux renforcés, ni aucune assise supplémentaire au-dessus du linteau.

²⁹ L'arrière-voussure de ces baies étant masquée par l'enduit qui couvre les murs intérieurs de l'église, il n'a pas été possible de réaliser d'observations à cet endroit.

³⁰ Ces dimensions, données à titre indicatif, n'ont pas pu être mesurées de manière directe, ces ouvertures étant trop haut placées.

³¹ On peut aussi se demander si cet ébrasement n'a pas été créé *a posteriori*, pour y insérer les grilles de protection des vitraux.

échancré est encadré de deux boutisses et surmonté par une ou deux pierres venant se positionner de manière à former un ensemble échelonné. Un dernier bloc a été placé au-dessus, couronnant le tout et créant un amoncellement de pierres de forme pyramidale qui atteint le sommet de la maçonnerie. Quant à l'appui sur lequel viennent se poser les jambages, il se fait très discret sur chacune de ces ouvertures, consistant en une petite pierre allongée, plus ou moins régulièrement taillée. Chacun des dispositifs extérieurs de ces baies compose comme un panneau de pierre, dont la présence au sein d'un mur de moellons leur donne une allure imposante, cet agencement contrastant avec les ouvertures très étroites au chaînage modeste rencontrées la plupart du temps en Gironde (Figure 192).

Les pierres de taille, tout comme celles qui constituent les contreforts, ne présentent pas une forme strictement rectangulaire : une partie de leurs contours est irrégulière, en particulier sur la face tournée vers la maçonnerie de moellons. Cependant, ces pierres sont mises en œuvre de manière soignée, avec des joints fins, qui renvoient à une technique constructive éprouvée. En outre, chacun des blocs est bien dressé, le layage semblant assez fin. Ajoutons que les hauteurs d'assises des contreforts qui encadrent et délimitent chaque travée ne correspondent pas à celles de ces fenêtres, dont les modules de pierre sont moins hauts.

Divers types de maçonneries de petit appareil

Ces fenêtres s'insèrent dans une enveloppe murale construite en moellons, qui consiste en un assemblage de plusieurs types de petit appareil, plus ou moins réguliers. Un appareil de moellons assez homogène et disposé en lits peut être observé au bas des murs de la dernière travée orientale et ceux de la travée droite du chevet sur 1,50 m à 2,50 m de hauteur environ (Figure 191) ; il semble aussi apparaître sur le mur extérieur de l'abside, dans les rares endroits où le parement est mis à nu³². Ces pierres ont été taillées dans un calcaire au grain assez fin, probablement extrait à toute proximité puisque les sols de la paroisse sont composés de

³² Ces observations s'appliquent à l'extérieur des murs, l'intérieur de la nef ayant été entièrement enduit.

calcaire à astéries (il existe d'ailleurs plusieurs anciennes carrières à Arbis³³). Les prises de mesures effectuées sur un échantillon³⁴ de la travée orientale du mur gouttereau sud montrent aussi une dispersion importante des valeurs des moyennes des hauteurs et longueurs des pierres, caractéristique de cet appareil aux dimensions relativement importantes³⁵, tandis que les appareils plus petits sont aussi souvent plus homogènes, comme l'appareil de tradition antique. Le mortier qui lie chacun des blocs, de couleur ocre, comporte une charge importante à la granulométrie épaisse, mêlant les galets au gravier.

Les parements des deux travées occidentales de la nef sont quant à eux formés d'un petit appareil de dimension plus importante, avec des blocs parfois allongés et dont la taille et la mise en œuvre ont été moins soignées (Figure 189, Figure 190). Le tout est jointoyé grâce à un mortier à la granulométrie plus fine. Michelle Gaborit considérait que ce dernier type de moellons témoignait d'une « transition entre le petit moellon et les pierres d'appareil », qui indiquerait un premier remaniement de l'église, effectué sur la nef³⁶. Cet appareil pourrait bien être postérieur et témoigner d'un allongement de la nef. En partie haute de l'ensemble des murs du vaisseau, la lecture des maçonneries est rendue difficile par l'adjonction d'un épais enduit qui en masque entièrement certaines parties.

Ainsi, les murs de l'est de la nef et probablement ceux du chevet, présentent-ils une unité de construction en partie basse. Partant de ce postulat, on peut imaginer que cette église possédait déjà à voir ce plan à vaisseau unique et aux deux espaces à rétrécissements successifs conduisant au sanctuaire³⁷, comme c'est le cas de plusieurs édifices girondins. La

³³ Jean-Pierre CAPDEVILLE, *Carte géologique de la France à 1*, op. cit., p. 25., p. 25.

³⁴ Échantillon de 212 pierres situées en partie basse, jusqu'à 2 m de hauteur environ. L'enduit ne permet pas de mesurer plus de moellons au sein de cette travée orientale du mur gouttereau sud.

³⁵ Il s'agit d'un type de moellons dont les dimensions sont légèrement plus importantes que celles rencontrées sur les moellons de tradition antique : on peut l'insérer au sein d'un groupe d'édifices dont les moellons, qui semblent contemporains de l'édification de ces églises, présentent des dimensions légèrement supérieures à celles du petit appareil de tradition antique (voir le chapitre consacré aux matériaux).

³⁶ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », op. cit., p.119.

³⁷ Michelle GABORIT, Targon, A.S.P.E.C.T., 2000, p. 231.

travée droite, si elle ne semble pas avoir eu pour vocation de porter un clocher, est en effet une formule récurrente des édifices étudiés³⁸.

Quant aux contreforts en pierre de taille faits de calcaire à astéries, dont certains sont criblés de fossiles, ils sont constitués, pour chaque assise, de deux pierres sur la partie saillante. On leur en a parfois adjoint une troisième, formant une petite boutisse d'une dizaine de centimètres de large au maximum, qui vient combler l'espace laissé vide par les deux pierres de moyen appareil dont les longueurs n'étaient pas suffisamment importantes.

Ayant constaté la présence de signes lapidaires sur les blocs de ces contreforts ainsi que sur ceux de la façade occidentale, il a semblé opportun de les mesurer afin de déterminer, notamment, s'ils sont calibrés. Les résultats obtenus suite à la prise de plusieurs types de mesures tendent à distinguer deux séries de contreforts. Premièrement, on remarque que les contreforts disposés le long de l'abside³⁹ et ceux faisant le lien entre la nef et le chevet mesurent 0,58-0,59 m de large, tandis que ceux des parties occidentales (les six contreforts restants du vaisseau) s'approchent de 0,70 m (0,68 à 0,70 m). De plus, les mesures des pierres employées sur une hauteur de six assises (soit un peu plus de deux mètres), distinguent très clairement les contreforts de l'est, pour lesquels on a utilisé trois modules d'environ 0,27 m, 0,32 m et 0,37 m, tandis que les autres contreforts comprennent –du moins sur environ un quart de leur hauteur- des modules de 0,30 m, 0,34 m/0,35 m et 0,40 m environ⁴⁰.

Sur ces éléments contribuant au raidissement des murs gouttereaux de l'église d'Arbis un ensemble de marques lapidaires a été répertorié⁴¹ et relevés (Figure 186). Ces dernières sont

³⁸ Walter BERRY, « L'architecture romane dans le Val de Loire autunois », *Paray-le-Monial, Brionnais-Charolais : le renouveau des études romanes. IIe colloque scientifique international de Paray-le-Monial*, 2, 3, 4 octobre 1998, 1998, p. 289-293. L'auteur explique dans cet article : « Dans le cas des églises dotées d'une simple nef, les dispositions intérieures sont essentiellement altérées par l'introduction d'un nouvel élément, une travée sous clocher, située entre le sanctuaire et la nef ».

³⁹ Seul le contrefort nord de l'abside a été mesuré, l'autre étant masqué par la sacristie.

⁴⁰ Comme cela a été précisé, ces mesures n'ont pu être réalisées que sur une certaine hauteur, ce qui ne permet pas de conclure de manière définitive à ce sujet. Cependant, les mesures générales de ces contreforts (largeur, épaisseur) et les marques lapidaires observées sur ces derniers permettent de faire le même constat, qui tend à vérifier l'hypothèse émise de la réalisation de deux séries de contreforts aux caractéristiques différentes.

⁴¹ Voir notamment à ce sujet : Alain BOUTHER, « Signes lapidaires sur les édifices médiévaux du nord-ouest de la Nièvre », *Cahiers d'archéologie et d'histoire du Berry*, n° 199/200, 2014, pp. 127-133; Nicolas REVEYRON, « « Marques lapidaires »: The State of the Question », *Gesta*, vol. 42, n° 2, 1 Janvier 2003, pp. 161-170 ; Jean-Yves MARIN et Giovanni COPPOLA, « Les signes lapidaires sur les monuments de Caen (XIe-XIIe s.) », *Revue archéologique de l'ouest*, vol. 7, n° 1, 1990, pp. 101-109.

mieux visibles sur la façade occidentale et le mur sud car, au nord, les mousses et lichen couvrent une partie des pierres. L'observation de ces marques tend aussi à distinguer les deux ensembles de contreforts déjà défini (Figure 185). Dans le groupe oriental, trois types de marques sont lisibles dont une à demi effacée que nous excluons ; elles sont spécifiques à cette partie de l'église, hormis la forme en S que l'on retrouve sur la façade occidentale (Figure 195). A l'ouest, sont essentiellement gravées des croix (sur une dizaine d'exemples) avec ou sans boucle sur l'une des branches, ainsi que quelques autres signes (Figures 197, Figures 198). Ces marques se retrouvent sur les pierres de la façade, dont les modules sont aussi identiques. Sur cette dernière partie de l'édifice, existent des marques lapidaires qu'on ne retrouve pas sur les contreforts. Peut-on invoquer un approvisionnement différent ou le travail de plusieurs tailleurs au sein d'une même campagne, une reprise de construction après un court intervalle⁴² ? Les marques lapidaires relevées à l'ouest sont aussi visibles dans des édifices proches, comme par exemple sur le chevet et la façade occidentale de l'église Saint-Genès de Soullignac ou la nef de celle de Martres, situées dans un rayon de 10 km à vol d'oiseau, construites à la fin du XII^e siècle. S'il est difficile de se prononcer sur l'origine et la fonction de ces signes lapidaires, on peut raisonnablement établir qu'il existe un corpus de signes dans l'Entre-deux-Mers. Si ce sont là des marques de tâcheron, pourrait-on imaginer qu'un ou des ateliers aient œuvré sur un groupe d'églises situées sur un territoire relativement restreint géographiquement ? Certains de ces signes se retrouvent par exemple sur le chevet et la première travée orientale de la nef de l'abbatiale de la Sauve Majeure, que Jacques Gardelles et Jacques Lacoste attribuent au début du XII^e siècle⁴³ (Figures 196) ; d'autres sont gravées sur des blocs du massif occidental (Figures 198). La présente étude a permis d'en observer jusque dans la région de Bazas, comme à Notre-Dame-de-Mouchac dans la commune d'Aillas.

Dans la travée centrale du mur gouttereau nord, à toute proximité du contrefort oriental, s'ouvrait une porte étroite à linteau droit (large de 0,75 m environ), évoquée dans le

⁴² Des correspondances n'ont pas été établies entre la hauteur des modules et les signes présents sur les pierres.

⁴³ Jacques GARDELLES, « L'abbaye de la Sauve Majeure », *Archeologia*, vol. 138, Janvier 1980, pp. 6-14.

compte-rendu de visite épiscopale du 10 juin 1765⁴⁴. Le sol ayant été rehaussé, on ne voit plus que le haut de cette ancienne ouverture, dont les chaînages ne sont pas liés. Une autre s'ouvrirait également dans le mur sud, du même type.

Si l'on met en relation ces constatations avec l'étude des parements, on remarque que les contreforts orientaux sont chaînés avec le bandeau de pierre de taille visible en haut de l'abside, que l'on peut donc considérer comme prenant part à la même phase de construction. L'abside ayant été rehaussée au XIX^e siècle, on peut se demander si cette partie fonctionnait avec la série de modillons qui soutiennent la corniche. La dernière assise du bandeau de pierre de taille présente un léger biseau en partie supérieure, qui se retrouve en partie verticale sur chacune des pierres situées à proximité de la baie percée au XIX^e siècle.

Une construction attribuable en grande partie au XII^e siècle ? La sculpture à l'appui de la chronologie.

Parmi les éléments sculptés intégrés à l'ensemble, les modillons soutenant la corniche du chevet présentent des motifs extrêmement courants dans les chevets des églises romanes de la région⁴⁵. Sont représentés des cylindres superposés, des billettes ou encore des motifs géométriques en méplat plus ou moins prononcé, ainsi qu'un modillon au décor de pommes de pin⁴⁶, datés par Michelle Gaborit des années 1130-1140⁴⁷ d'après l'étude des chapiteaux intérieurs. Les figures humaines et animales s'y font plus discrètes que sur la façade occidentale. Plusieurs ont été remplacés au XIX^e siècle, que l'on distingue aisément du fait de leur forme lisse et droite⁴⁸.

⁴⁴ A.D. Gironde, G 642.

⁴⁵ Voir notamment à ce sujet : Nurith KENAN-KEDAR, « Les modillons de Saintonge et du Poitou comme manifestation de la culture laïque », *Cahiers de civilisation médiévale*, vol. 29, n° 116, 1986, pp. 311-330.

⁴⁶ Ces derniers ont été décrits par Léo Drouyn : A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 48, p. 545-547 ; 59 S 49, p. 167.

⁴⁷ Michelle GABORIT, « L'église Saint-Martin d'Arbis », *op. cit.*, p. 236.

⁴⁸ A.D. Gironde, 2 O 636.

Les chapiteaux qui portent les retombées de l'arc triomphal, étudiés par Michelle Gaborit⁴⁹, possèdent une forme étirée, accentuée par la hauteur des corbeilles, qui contraste avec les chapiteaux d'allure massive que l'on rencontre plus fréquemment. Celui du nord (Figures 200 et 23 bis) présente un tailloir orné de feuillages stylisés prolongeant ce registre jusque sur le mur du vaisseau. Ce motif de feuilles d'acanthé allongées et droites se retrouve sur plusieurs chapiteaux du chevet de l'abbatiale de la Sauve Majeure, daté par Jacques Gardelles du début du XII^e siècle⁵⁰. Ils ont aussi été reproduits dans d'autres églises, comme à Saint-Siméon de Bouliac, sur l'un des chapiteaux de l'abside, daté des années qui suivent immédiatement la réalisation de ces dernières œuvres de l'abbaye de la Sauve Majeure, c'est-à-dire des années 1130-1140⁵¹. L'astragale torique est de forme commune. Une série de feuilles d'acanthé soigneusement sculptées, à la forme très allongée et aux lobes découpés, est disposée sur deux niveaux. La corbeille adopte une composition symétrique, avec quelques variantes. L'angle inférieur droit loge une grappe de raisin au sein d'une auréole végétale « probablement une allusion au rôle fondamental de l'Eucharistie dans le salut du chrétien⁵² ». Au sein de cette composition végétale, sont aussi insérés des personnages, dont l'un situé à l'extrémité inférieure de la face latérale gauche prend la posture de l'orant, les deux bras levés vers le ciel ; son pendant à droite est formé d'une feuille recourbée, et au centre de la face latérale, d'un motif comparable au bouton d'une fleur. L'homme est sculpté de manière sommaire et sa forme triangulaire est soumise à l'emprise du feuillage alentour. Son vêtement est paré de plis horizontaux qui reprennent peut-être à nouveau des motifs sculptés à l'abbaye de la Sauve Majeure (Figures 200 et 23bis). Un personnage encapuchonné est représenté sur la face principale, en lieu et place du dé médian, figuré au sein d'une large feuille, à l'image de la grappe de raisin évoquée précédemment. La face latérale droite, du côté du sanctuaire, développe uniquement des formes végétales.

Le chapiteau du sud adopte les mêmes formes élancées, appliquées cette fois à un décor figuré. Le tailloir comporte également une frise de feuilles d'acanthé, d'allure sensiblement plus rigide ; elle se développe de la même manière le long du mur oriental de la

⁴⁹ Michelle GABORIT, « L'église Saint-Martin d'Arbis », *op. cit.*, p. 234-235.

⁵⁰ Jacques GARDELLES, « L'abbaye de la Sauve Majeure », *op. cit.*, p. 12-13.

⁵¹ Michelle GABORIT et Marc SABOYA, *L'église Saint-Siméon de Bouliac*, Centre de recherches Léo drouyn., Bouliac, coll. « Edifices et images du Moyen Age », 2002, p. 12-18.

⁵² Michelle GABORIT, « L'église Saint-Martin d'Arbis », *op. cit.*, p. 234.

nef. Son motif reprend aussi celui que l'on rencontre sur le tailloir de certains chapiteaux du chevet de l'abbatiale de la Sauve Majeure (Figures 201 et 24bis), comme cela a été évoqué plus haut, ainsi qu'un « chapiteau archaïsant du collatéral sud [aux] quadrupèdes opposés sur les faces du chapiteau et affrontés à ses angles (début XII^e siècle) »⁵³. Quant à la corbeille, sa composition est strictement géométrique et son cadre défini par de larges dés médians, rectangulaires et lisses, entourés de volutes angulaires enroulées en spirale⁵⁴. Trois personnages hybrides se tiennent sur la corbeille, dont l'un est parfaitement centré et déploie ses ailes de manière symétrique, il s'agit d'une harpie, dont le corps est couvert de plumes formant comme de petites écailles. Son visage humain a été représenté de manière assez soignée : on distingue les sourcils, le nez est en relief et assez bien dessiné, de même que le menton légèrement proéminent. Sa longue chevelure est marquée par une série de stries. Les deux monstres qui l'entourent présentent des traits bien pacifiques (tout comme le premier personnage). Leur tête humaine est très allongée, s'y dessinent leurs oreilles, de même que la chevelure et une barbe en collier. Elle repose sur un corps de lion, dont le fier poitrail est mis en exergue par de larges stries ; sa queue se replie sur le flanc en s'élevant pour former un large fleuron. Tous ces éléments conduisent à penser, ainsi que l'a montré Michelle Gaborit⁵⁵, que ce chapiteau s'inspire de la même manière des formes de ceux dont Jacques Gardelles considère qu'ils ont été réalisés au début du XII^e siècle à la Sauve Majeure⁵⁶.

Enfin, le portail occidental, remanié en 1881, s'ouvre dans un avant-corps en saillie d'environ un mètre (Figure 193). Les trois rouleaux de la voussure posés alternativement sur des piédroits et des colonnes étaient nus lors de la visite de Léo Drouyn en 1866⁵⁷, tandis qu'on peut aujourd'hui observer une composition à cercles et dents de scie sculptés en léger relief. Les chapiteaux qui en reçoivent les retombées ont aussi été remplacés, mais ils reprennent apparemment les mêmes motifs : il s'agissait de quatre « chapiteaux représentant les premières scènes de la Genèse » parmi lesquels une scène de la tentation d'Adam et Eve,

⁵³ Jacques GARDELLES, « L'abbaye de la Sauve Majeure », *op. cit.*, p. 12.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 12-13. On peut établir une nouvelle comparaison avec les motifs de volutes en spirale qui ornent les angles de plusieurs corbeilles des chapiteaux de l'abbatiale de la Sauve Majeure (notamment celui représentant Daniel parmi les lions, attribué par l'auteur aux années 1120).

⁵⁵ Michelle GABORIT, « L'église Saint-Martin d'Arbis », *op. cit.*, p. 235.

⁵⁶ Jacques GARDELLES, « L'abbaye de la Sauve Majeure », *op. cit.*, p. 9-10 et 12-13.

⁵⁷ A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 48, p. 545-547 ; 59 S 49, p. 167

vandalisée⁵⁸. Michelle Gaborit plaçait leur réalisation autour du milieu du XII^e siècle⁵⁹. On sculpta de nouveaux chapiteaux « en copiant très exactement ce qui reste des anciens »⁶⁰, les colonnes ainsi que leurs bases sur lesquelles on prit soin de reproduire trois griffes, les piédroits et plusieurs claveaux de la voussure, ainsi qu'une partie du tailloir posé sur les corbeilles, qui se prolonge de chaque côté du mur occidental.

L'ensemble est surmonté par une série de modillons qui portent une corniche au décor délicat de quadrilobes. Cette dernière aurait été modifiée lors de la construction du clocher⁶¹. Ces onze modillons semblent n'avoir pas subi les mêmes reprises que les chapiteaux hormis, peut-être, le sixième⁶². Peut-on établir une comparaison avec les modillons qui couronnent l'abside ? Les représentations géométriques y sont exclues, pour ne plus laisser place qu'aux figures animales et humaines. Michelle Gaborit considérait qu'ils témoignaient d'une exécution plus rapide, bien qu'ils présentent une série de détails absents des modillons du chevet, tels que les traits du visage, la chevelure, le harnais du cheval. Il n'est pas à exclure, en outre, que l'orientation respective des parements qu'ils contribuent à orner les aient plus ou moins exposés aux intempéries. On retrouverait ce type de modillons jusqu'au milieu ou troisième quart du XII^e siècle⁶³. Notons aussi la présence d'une croix dont les branches sont évidées dans un cercle, motif que l'on peut aussi observer sur des métopes placées sur la tour-porche de la basilique Saint-Seurin de Bordeaux⁶⁴, ou encore au chevet des églises de Mongauzy et Saint-Macaire (Entre-deux-Mers). Le clocher-mur, postérieur, fut attribué par Michelle Gaborit à la fin de l'époque gothique (fin XV^e - début XVI^e siècle).

⁵⁸ A.D. Gironde, 2 O 636, 1881.

⁵⁹ Michelle GABORIT, « L'église Saint-Martin d'Arbis », *op. cit.*, p. 231.

⁶⁰ A.D. Gironde, 2 O 636 et *Ibid.*, p. 230. Ce, malgré les recommandations de l'architecte diocésain qui préconisait de conserver ces chapiteaux.

⁶¹ *Ibid.*, p. 236.

⁶² Ceux-ci représentent (en partant du nord) : une tête d'équidé portant une bride, le second est difficile à interpréter, probablement une tête d'animal mordant un objet (« tête de monstre dévorant un objet (loup à mors) ») ; un personnage au tonneau ; « une cloche » ; des feuilles ; une tête humaine ; un personnage au bonnet pointu ; un personnage portant sur le côté un instrument (une harpe ?) ; le suivant est indéterminé ; viennent ensuite deux personnages puis un homme nu. (A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 48, p. 545-547 ; 59 S 49, p. 167.)

⁶³ Michelle GABORIT, « L'église Saint-Martin d'Arbis », *op. cit.*, p. 237.

⁶⁴ Notice 6.

Conclusion

Ainsi, on peut se poser la question de savoir si cet édifice met en œuvre divers archaïsmes dans une construction du XII^e siècle, dont on conserve peut-être les vestiges très remaniés d'un édifice antérieur sur son versant oriental. Le traitement des baies, qui renvoie aux formes généralement associées aux constructions du siècle précédent, cette fois de grande dimension, à l'image de celles que l'on peut observer dans des édifices du XII^e siècle -voire même encore au début du XIII^e siècle-, puis la présence de contreforts dont les éléments sont gravés de signes lapidaires (aussi présents sur la façade occidentale romane en pierre de taille) dans une enveloppe de moellons grossiers, tout ceci semble ici peser en faveur d'une datation basse de l'ensemble. L'attribution des éléments sculptés par Michelle Gaborit, qui proposait d'y voir une réalisation des années 1130-1140 d'après les hypothèses formulées par Jacques Gardelles⁶⁵ pour les sculptures de l'abbatiale de la Sauve Majeure dont celles de l'église d'Arbis sont très ressemblantes, pourrait corroborer cette hypothèse. Cette parenté s'exprime en effet, tant du point de vue de la construction en pierre de taille que de la sculpture, bien que le plan décline une formule que l'on rencontre déjà au XI^e siècle. Aussi, cette église Saint-Martin d'Arbis paraît-elle témoigner de l'emploi tardif du petit appareil dans un ensemble d'allure archaïsante.

⁶⁵ Jacques GARDELLES, « L'abbaye de la Sauve Majeure », *op. cit.*, p. 12-13.

Archives :

-A.D. Gironde, Fonds J.A. Brutails, 90 J 45/26, 90 J 45/27, 90 J 60/4, 90 J 60/82.

-A.D. Gironde, G 637, G 642 ; 2 O 636 ; 154 T 4, 156 T 1-A, 162 T 7.

-A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 48, p. 545-547 ; 59 S 49, p. 167.

-Archives diocésaines de Bordeaux, Dossier de la paroisse d'Arbis, coupes et plan du chevet par P. Mathieu, A. Bersagol, R. Fagent et C. Bouey, 1969.

Bibliographie :

-Frédéric BOUTOULLE, *Société laïque en Bordelais et Bazadais des années 1070 à 1225 (pouvoirs et groupes sociaux)*, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 2001.

-BRUTAILS J.A., *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils, Bordeaux, 1912, p. 212, 216.

-GABORIT M., « L'église d'Arbis », ASSOCIATION POUR LA SAUVEGARDE DU PATRIMOINE ET DE L'ENVIRONNEMENT DU CANTON DE TARGON, *Arbis*, A.S.P.E.C.T., Targon, 2000.

-GABORIT M., *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest : (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Thèse de doctorat en histoire de l'art sous la direction de Jacques Gardelles, Université Bordeaux Montaigne, 1979, p. 119.

-GARDELLES J., « L'abbaye de la Sauve Majeure », *Archeologia*, n° 138, 1980, p. 6-14.

-LAROCK V., *Formation et évolution du réseau paroissial de l'Entre-deux-Mers bordelais, V^e- XIV^e siècle*, TER d'histoire, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1989, p. 38.



Figure 181. Carte de Cassini, feuille n° 104.



Figure 182. Carte de Belleyme, feuille n° 27.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

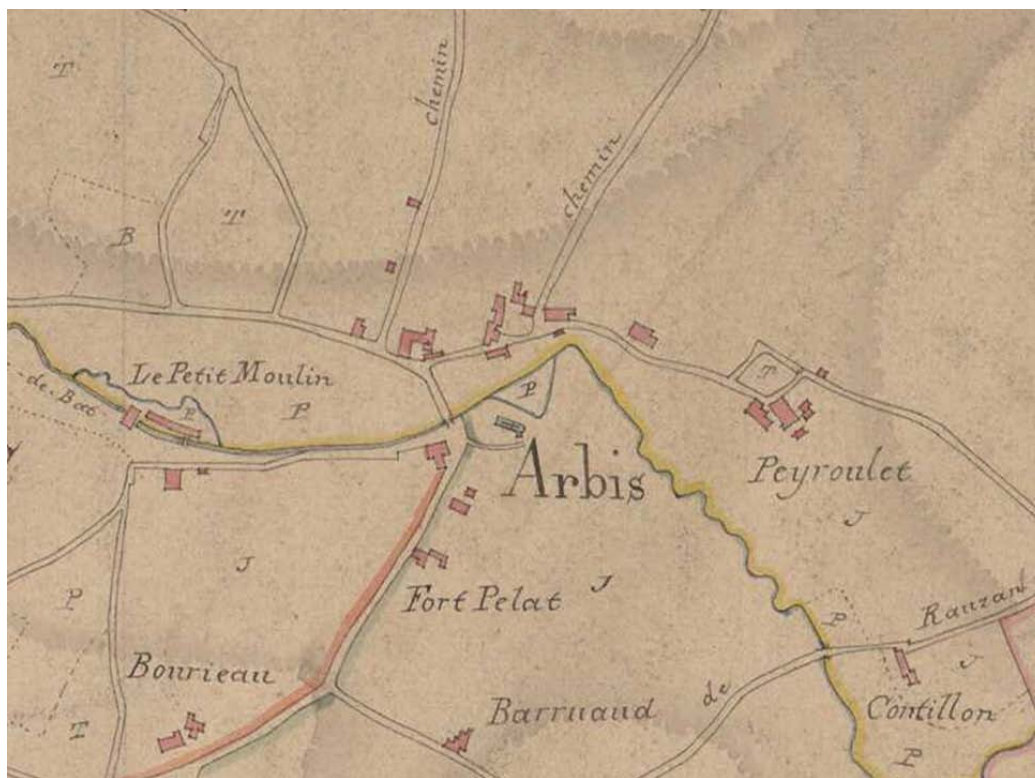


Figure 183. Cadastre napoléonien, A.D. Gironde, 3 P 0008-1, 1836.

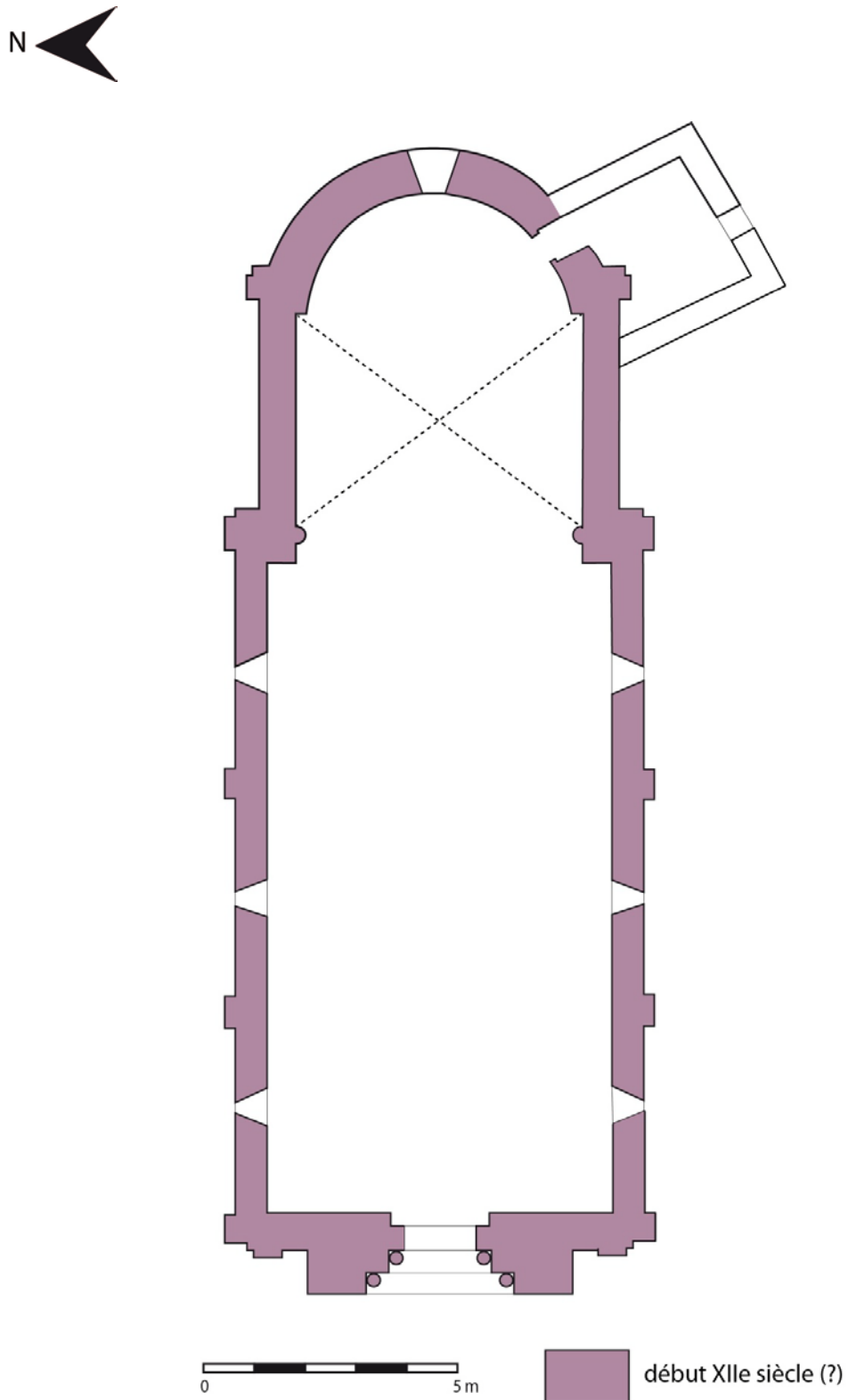


Figure 184. ARBIS- Saint-Martin.
D'après A.S.P.E.C.T.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

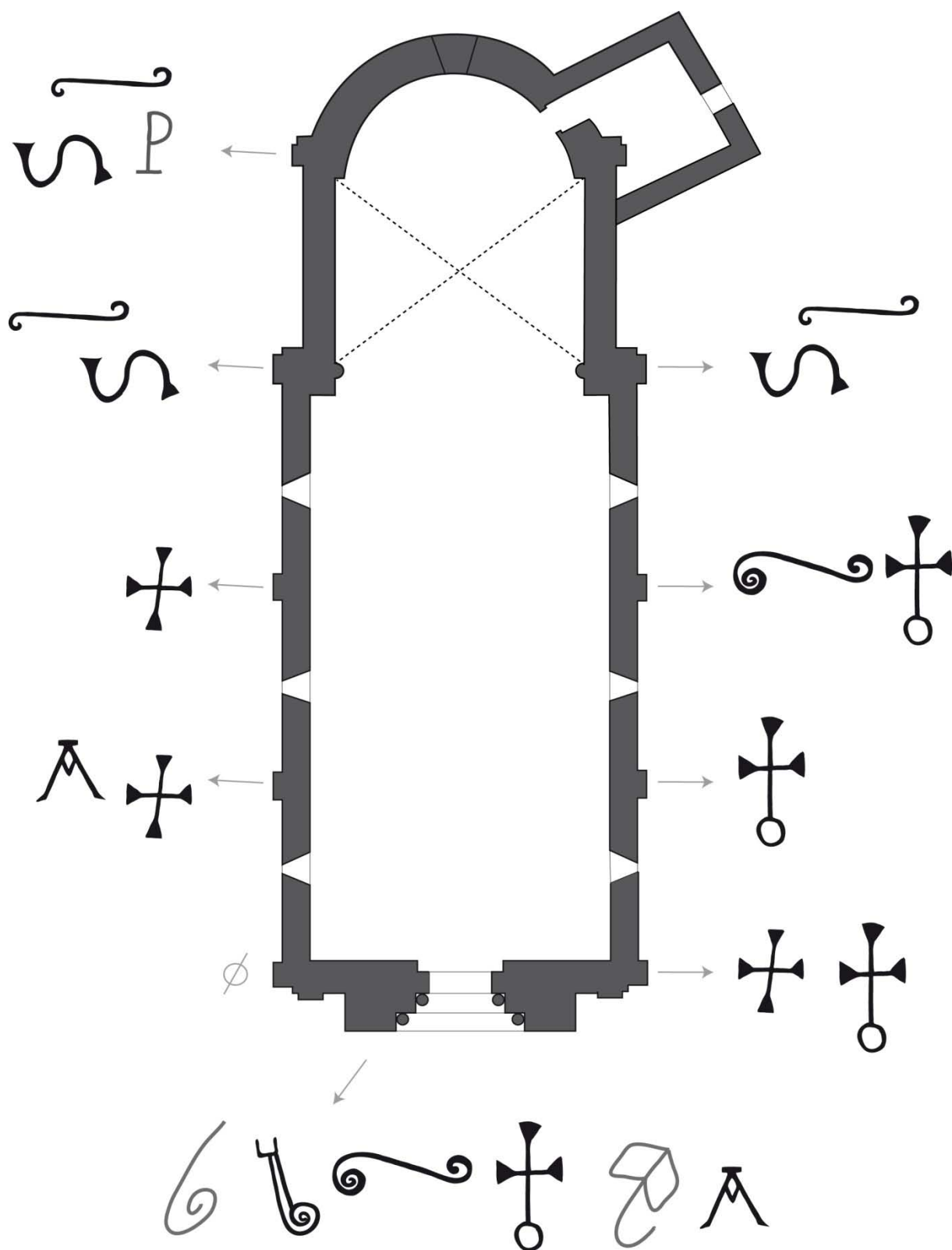


Figure 185. Plan d'après l'A.S.P.E.C.T., recensant les signes lapidaires gravés dans certains blocs de pierre de taille. (M. Provost)

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

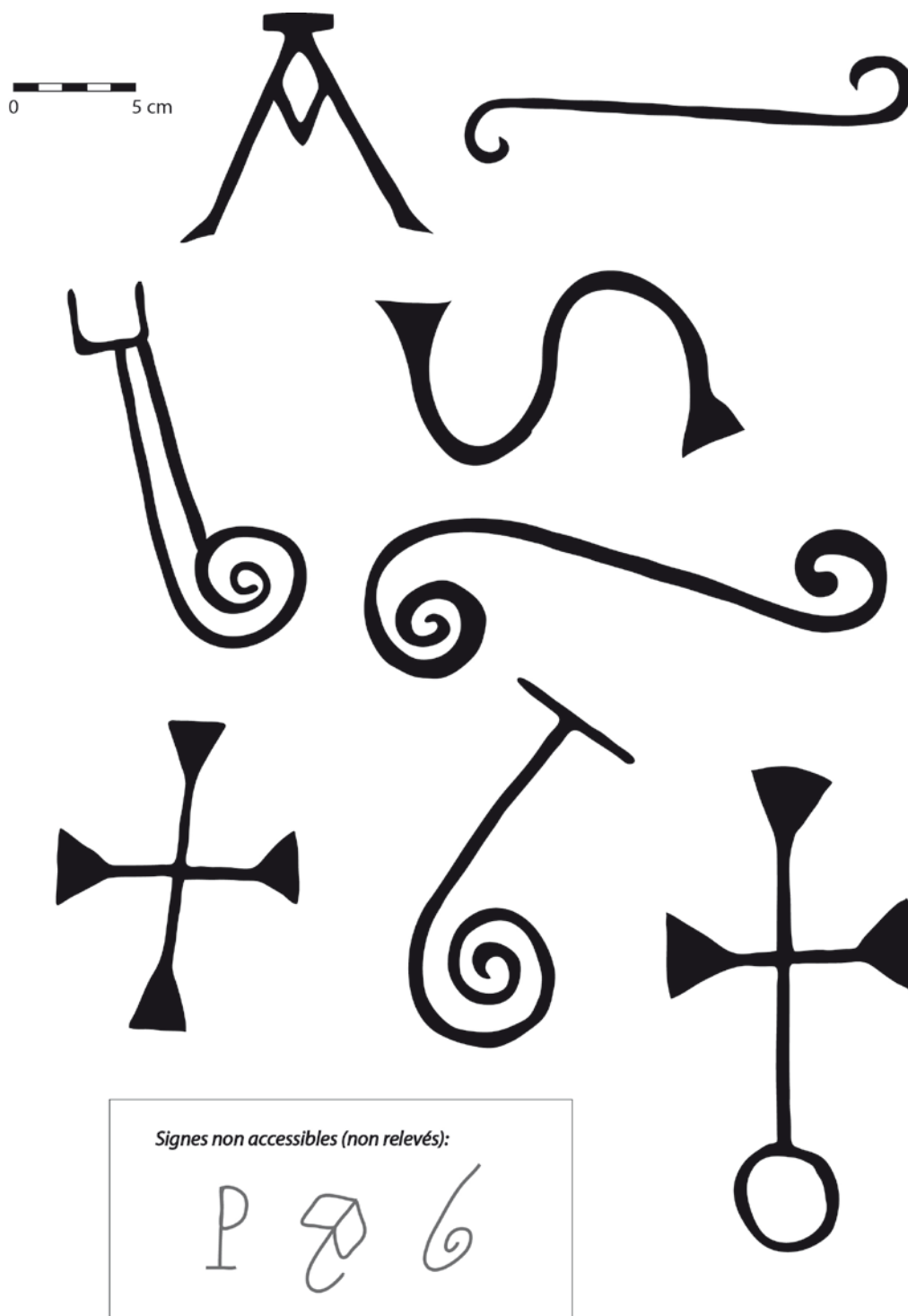
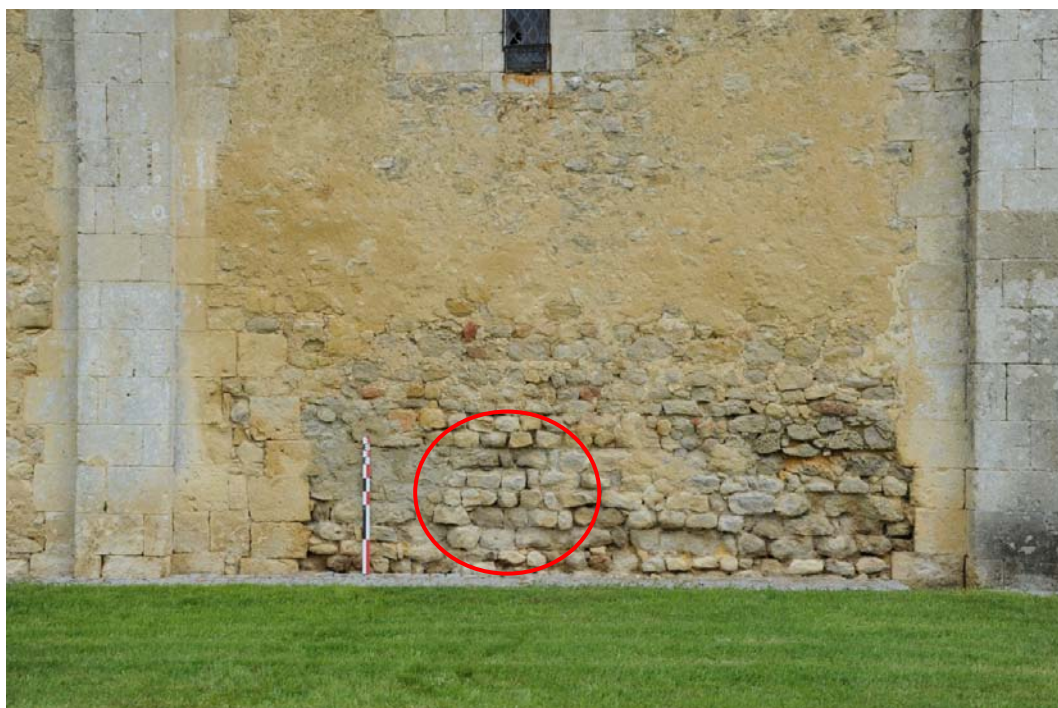
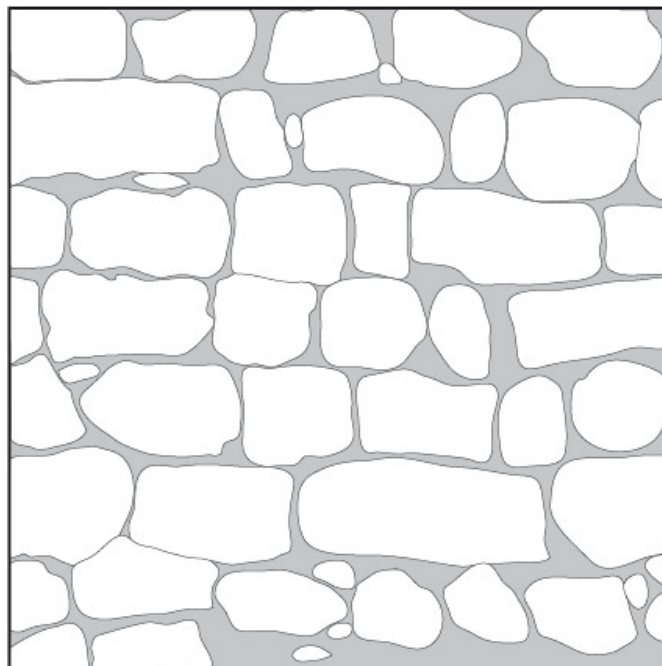


Figure 186. Relevé des signes lapidaires gravés dans certains blocs de pierre de taille (façade occidentale, contreforts). (M. Provost)



Figures 187 et 187 bis. Relevé d'après photographie d'un mètre carré de parement dans le mur sud de la nef et localisation.

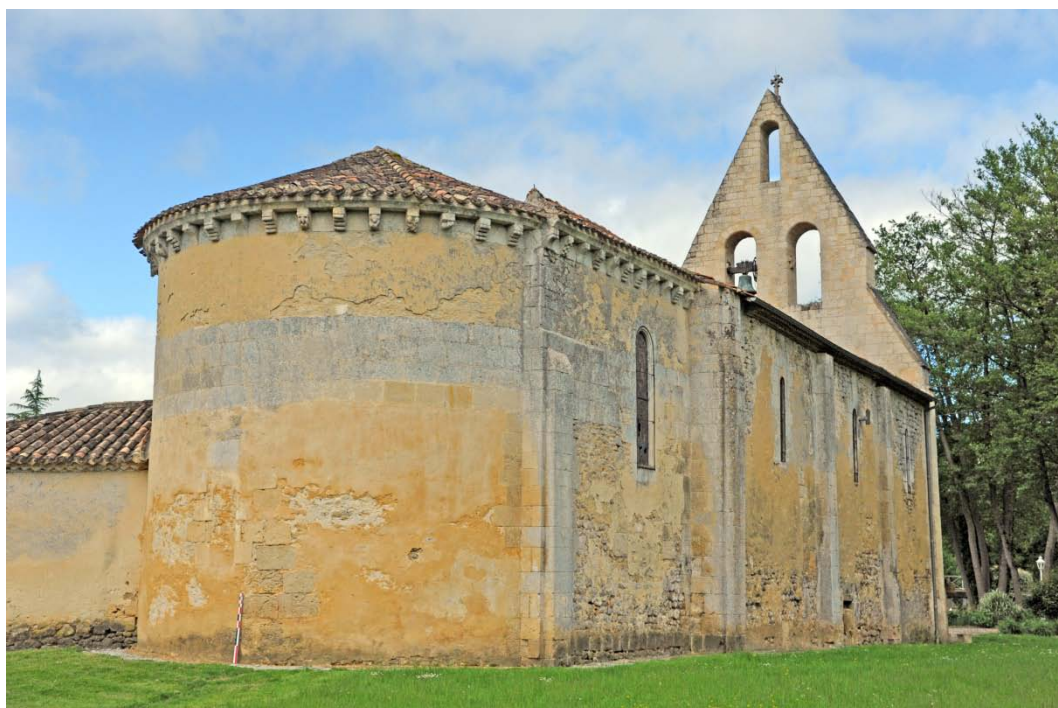


Figure 188. Vue de l'église prise depuis le nord-est.



Figure 189. Partie septentrionale de l'église.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 190. Mur sud de la nef (photographie redressée).



Figure 191. Partie méridionale de l'église.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

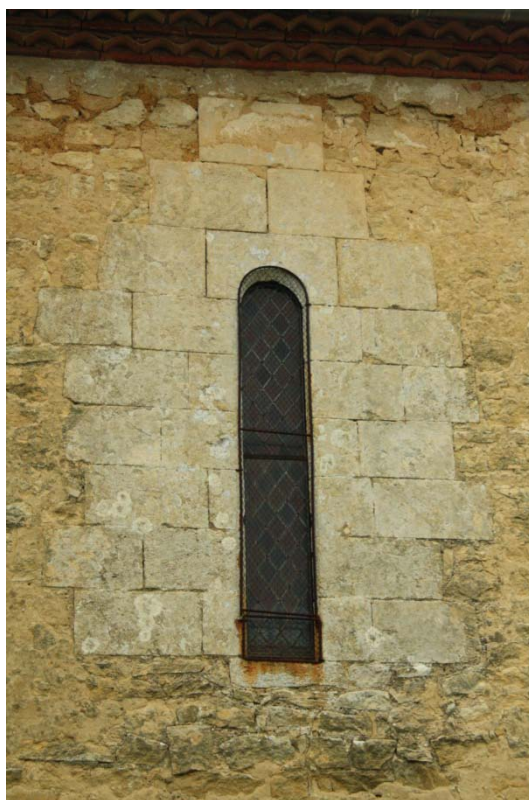


Figure 192. Baie sud de la travée centrale.



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Figure 193. Façade occidentale.



Figure 194. Vue prise depuis le nord-ouest.

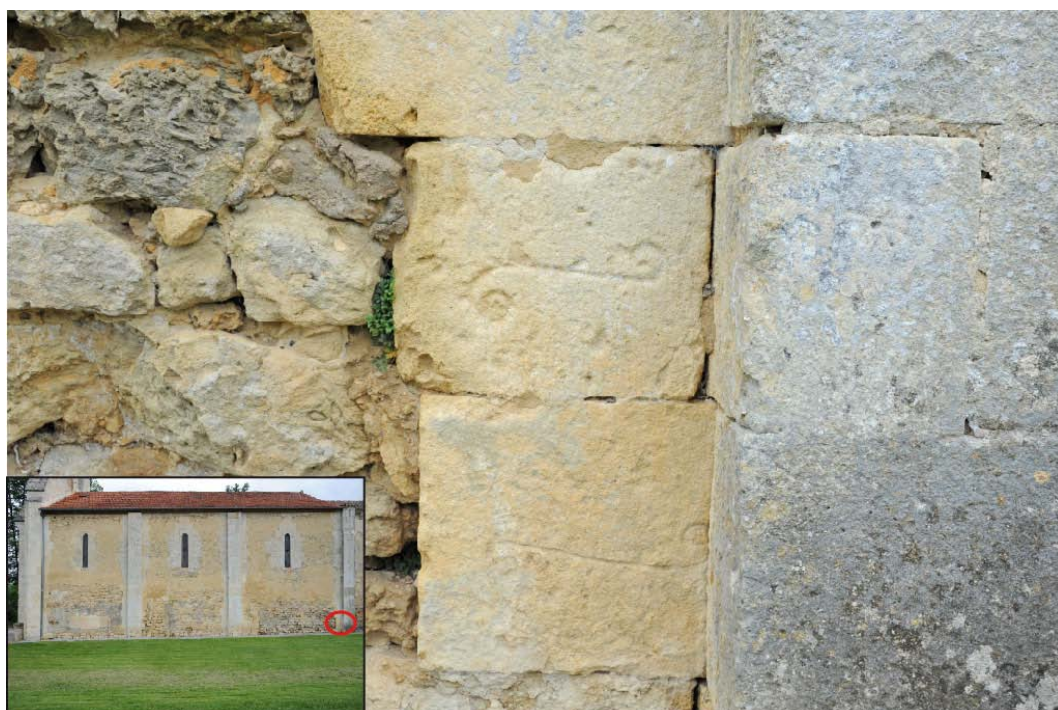


Figure 195. Arbis. Signes lapidaires du contrefort situé au sud de la nef

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

(extrémité orientale du mur gouttereau).



Figures 196 et 196 bis. Signe lapidaire de l'abbaye de la Sauve Majeure. Pierre du mur intérieur nord de la nef (première travée orientale), et bloc situé sur le massif occidental.





Figures 197 et 197 bis. Signes lapidaires du contrefort séparant les travées occidentale et centrale du mur sud de la nef de l'église d'Arbis et abbatiale de la Sauve Majeure.



Figures 198 et 198 bis. Signes lapidaires du contrefort séparant les travées centrale et orientale du mur gouttereau sud de l'église d'Arbis, et du massif occidental de l'abbatiale de la Sauve Majeure.



Figure 199. Vue du chevet prise depuis l'ouest



**Figures 200 et 200 bis. Arbis, chapiteau nord de l'arc triomphal ;
Chapiteau de la Sauve Majeure (absidiole nord).**



**Figures 201 et 201 bis. Arbis, chapiteau sud de l'arc triomphal et abbatiale de la Sauve Majeure, chapiteau du chevet (partie externe de la baie nord de l'abside majeure).
Similitudes entre les motifs stylisés des tailloirs**

Notice 3

BARON- Saint-Christophe



Département	Gironde (33)
Localisation	Baron (33750)
Adresse	Le Bourg Ouest
Propriétaire	Commune de Baron
Protection	Eglise inscrite MH en totalité (16/04/2002)
Ancien diocèse	Diocèse de Bordeaux
Statut ancien	Prieuré
Collateur	Abbaye de la Sauve Majeure
1^{re} mention de la paroisse	1097 ¹ (« Sanctus Christoforus de Avaron »)

La problématique propre à l'église Saint-Christophe de Baron concerne les différentes parties de son chevet. La crypte semi-enterrée qui en fait l'une des particularités attira l'attention des historiens de l'art et archéologues dès le XIX^e siècle, la Gironde n'en comptant que quatre exemples. On a longtemps considéré qu'il s'agissait de l'abside d'une ancienne église, voûtée dans un second temps pour permettre la construction d'un niveau supérieur – l'abside de l'église actuelle-, qui ne semblait pas présenter d'intérêt majeur (Léo Drouyn 1867, Michelle Gaborit, 1979). La découverte fortuite d'une arcature courant le long de l'hémicycle et de sa travée droite dans les années 1990, ornée de chapiteaux et rehaussée de peintures, a cependant permis d'éclairer l'édifice d'un jour nouveau, grâce à la réalisation d'études complémentaires. Se succédèrent ainsi les travaux de Bruno Bizot² qui ouvrit un sondage dans l'abside en 1987 ; de Rosalie Godin³, en 1990 et 1994, ayant pour but de restaurer les peintures présentes dans certaines des arcades ; de Michelle Gaborit et Jean-

¹ Charles HIGOUNET, Arlette HIGOUNET-NADAL et Nicole de PEÑA, *Grand Cartulaire de la Sauve Majeure*, Fédération historique du Sud-Ouest, 1996, n°64, 1097.

² Alors archéologue au S.R.A. de la D.R.A.C. Aquitaine, aujourd'hui chargé de la gestion patrimoniale et scientifique des Bouches-du-Rhône (Aix-en-Provence et Arles, D.R.A.C.-P.A.C.A.).

³ Conservateur-restaurateur de peinture et sculpture monumentale.

Bernard Faivre⁴, ainsi que de Michel Goutal⁵, qui reprit le dossier en 2007 à l'occasion d'une étude préalable à la restauration de l'abside et la mise en valeur de la crypte⁶. L'édifice a aussi fait l'objet d'un mémoire de master en 2001, réalisé sous la direction de Jacques Lacoste par Marie-Laure Liger⁷ à l'Université Bordeaux Montaigne.

Suite à la demande par la mairie de Baron de l'extension de la protection de l'église en vue d'un classement au titre des Monuments historiques, dès 2011, le dossier a été réouvert l'année suivante⁸ pour compléter l'étude des parties orientales à partir de l'ensemble des trois parties que sont la crypte, l'abside et les maçonneries sous combles. Ce, notamment, grâce à la réalisation d'un modèle 3D par Pascal Mora⁹ et l'emploi de méthodes propres à l'archéologie du bâti (relevé pierre à pierre réalisé en collaboration avec Juliette Masson¹⁰).

Afin d'accéder à l'extrados de la voûte du chevet pour en observer l'extrémité supérieure, un dispositif de sécurité permettant de cheminer depuis l'ouest de l'église sur le couverture a été conçu et mis en place grâce à l'aide de Yannick Lefrais¹¹.

⁴ Jean-Bernard Faivre -Architecte des Bâtiments de France- et Michelle Gaborit écrivirent à l'occasion de la découverte de peintures dans les combles, un article paru dans *L'Entre-Deux-Mers à la recherche de son identité. IV. Actes du quatrième Colloque tenu à Saint-Loubès, Lormont et à Saint-Louis de Monferrand les 15, 16 et 17 octobre 1993*, C.L.E.M., 1994, p. 77-86.

⁵ Architecte en chef des Monuments historiques.

⁶ Michel GOUTAL, *Etude préalable*, septembre 2007.

⁷ Marie-Laure LIGER, *Les églises de Saint-Saturnin de la Libarde et de Saint-Christophe de Baron*, Mémoire de maîtrise, Université de Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 2001.

⁸ L'édifice a cependant intéressé les historiens de l'art et érudits dès le XIX^e siècle, la crypte ayant été signalée en 1843 par Léonce de Lamoignon dans les *Actes de l'Académie de Bordeaux*. Ces travaux seront suivis d'études de l'abbé Cirot de la Ville, Léo Drouyn ou encore Jean-Auguste Brutails.

⁹ Responsable technique, Archéotransfert (C.N.R.S.- Université Bordeaux Montaigne).

¹⁰ Archéologue Responsable d'opération au Service d'archéologie préventive de la C.U.B.

¹¹ Ingénieur d'étude et assistant de prévention à l'I.R.A.M.A.T.- C.R.P.A.A. (C.N.R.S. – Université Bordeaux Montaigne).

Eléments de géographie et d'histoire

L'édifice se situe sur l'un des plateaux de l'Entre-deux-Mer (53 m d'altitude), à environ sept kilomètres au sud-ouest du méandre de la Dordogne le plus proche. Il est implanté au sein d'un territoire à l'habitat dispersé, au pied de collines qui dominent un vallon à la source d'un petit affluent du fleuve, la Souloire, et placé le long de la voie ancienne de Bordeaux à Branne¹. Le sol de ce territoire est constitué en grande partie de colluvions de faible épaisseur, sous lesquelles affleure un substrat calcaire à astéries². Une carrière se trouve à un kilomètre au nord ; un peu plus loin, au nord-est, le nom d'un lieu-dit³ témoigne encore de l'activité liée à la pierre locale.

L'abbaye de la Sauve Majeure, implantée à quelque cinq kilomètres au nord, comptait parmi ses possessions le prieuré de Saint-Christophe de Baron⁴, ce que confirma l'archevêque et légat Amat d'Oloron à la demande de l'abbé Eyquem Sanche, en 1097⁵, indiquant également qu'elle devait 12 deniers au chapitre de Saint-André de Bordeaux. Cette confirmation fut renouvelée par Alexandre III, puis Célestin III en 1166 et 1197. Une partie des dîmes furent cédées dans les années 1095-1097 à la Sauve Majeure par Adalaiz de Baron⁶. De même, entre 1107-1118, fut donnée à l'abbaye la dîme du portique⁷. Une autre mention non datée au sein du cartulaire, fait part du don à la Sauve par G. A. de Ferreira, mourant, de la petite dîme de Saint-Christophe de Baron (animaux, laine et lin), ce que confirma son épouse au moment de l'inhumation⁸.

¹ Elle apparaît notamment sur la carte de Cassini, feuille 104.

² Jean-Pierre CAPDEVILLE, *Carte géologique de la France*, op. cit. Notice géologique, p. 37. (CF-g2B).

³ « La Carrière ». Carte topographique I.G.N. au 1/50 000^e (Géoportail IGN).

⁴ Le culte voué à saint Christophe se développe dès les années 500-700, participant de la création d'une première génération de paroisses. Il réapparaît en Entre-deux-Mers lors de la formation d'une troisième génération de paroisses, postérieure à l'an Mil. (Sylvie FARAVEL, *Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550*, thesis, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1991, p. 25-26.)

⁵ Charles HIGOUNET, Arlette HIGOUNET-NADAL et Nicole de PEÑA, *Grand Cartulaire de la Sauve Majeure*, op. cit, n° 64. Amat, archevêque de Bordeaux et légat, confirme la possession de diverses églises à Eyquem Sanche, abbé de la Sauve, en précisant les cens dûs à la mense des chanoines de St-André de Bordeaux, 1097. (« *Sanctus Christoforus de Avaron XII denarios* »).

⁶ *Ibid.*, n° 528.

⁷ *Ibid.*, n° 536.

⁸ *Ibid.*, n° 537. Léo Drouyn explique également : « le 13 décembre 1228, Guillaume-Arnaud de La Ferrière, chevalier, donna à Notre-Dame de la Sauve, pour le salut de son âme et de celle des personnes de son lignage, toutes les forêts, pâturages, terres, vignes, etc... qu'il possédait dans les

Comme le rappelle Guy Devailly, nombre de dons étaient faits aux abbayes depuis la première moitié du XI^e siècle et des seigneurs perpétuèrent cette pratique, sans qu'il s'agisse toujours d'une conséquence de la réforme grégorienne⁹.

En 1339, l'archevêque de Bordeaux aurait fait recueillir des fonds pour réparer le sanctuaire, l'église ayant été profanée¹⁰. Peut-être est-ce à ce moment qu'eut lieu l'incendie dont on observe encore les stigmates dans l'abside. On reprend probablement en ce XIV^e siècle les parties occidentales, le portail à voussures témoignant de l'art de cette période.

Au XV^e siècle, les moines de la Sauve Majeure se rendaient annuellement à Baron, le jour de la Saint-Christophe (25 juillet), « durant lequel on tenait une foire, et dont les droits prélevés sur les marchandises revenaient aux religieux »¹¹. L'abbaye en percevait les quartrières, qui lui avaient été données par l'archevêque de Bordeaux¹², qui les possède à nouveau au XVII^e siècle¹³. Enfin, un texte de 1610 nous apprend que l'église était dotée de plusieurs autels. Outre le grand autel, on y mentionne l'autel de Notre-Dame, de saint Cosme et de saint Damien, l'autel de saint Michel. La crypte aujourd'hui dédiée à Notre-Dame-de-la-Peur, l'était alors à la Trinité¹⁴.

En 1861, alors que l'on accédait à la crypte depuis l'extérieur -comme c'est encore le cas- le curé de la paroisse décida de rétablir les deux accès originaux. La

paroisses de la Sauve, Croignon et Baron. Au moment de mourir il y ajouta la petite dîme [de Baron] » Léo DROUYN, « Eglises de Baron et de Saint-Quentin de Baron », *Revue Catholique de Bordeaux*, vol. 1, 1880, pp. 81-86. Voir également à ce sujet : André CHEDEVILLE, « Les restitutions d'églises en faveur de l'abbaye de Saint-Vincent du Mans. Contribution à l'étude de la réforme grégorienne. », *Cahiers de civilisation médiévale*, vol. 3, n° 10, 1960, pp. 209-217. « De nombreux seigneurs restent sourds [aux demandes faites par les partisans de la réforme grégorienne] jusqu'au moment où, à l'article de la mort, ils consentent à céder » (p. 210).

⁹ Guy DEVAILLY, « Une enquête en cours d'application de la réforme grégorienne en Bretagne », *Annales de Bretagne*, vol. 75, n° 2, 1968, pp. 293-316. (Pratique ancienne consistant à léguer à une abbaye un bien à l'approche de la mort, pour le salut de son âme).

¹⁰ DRAC Aquitaine, *Etude thématique consacrée aux églises de l'Entre-deux-Mers*, 2002.

¹¹ Marie-Laure LIGER., *Ibid.*, p. 12.

¹² Léo DROUYN, « Eglises de Baron et de Saint-Quentin de Baron », *op. cit.*, p. 85.

¹³ A.H.G., 10, p. 442. (Quartrières dues à Mgr l'archevêque de Bordeaux et primat d'Aquitaine pour l'année 1649).

¹⁴ A.D. Gironde, G 636. Visite du Cardinal de Sourdis, 20 mars 1610. Il faut noter qu'à cette époque, on précise qu'« il n'y a point de reliques ».

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

libération des terres qui les obstruaient engendra l'effondrement des voûtes qui la couvraient¹⁵. Les dernières interventions d'envergure furent celles qui permirent de lancer une voûte sur le vaisseau de la nef (en 1899 ou peu après), puis le clocher fut reconstruit en 1908 suite aux dégâts causés par la foudre, remplaçant l'ancien clocher pignon de la période gothique. Ce dernier nous est connu grâce à une ancienne carte postale, communiquée par la mairie de Baron. Il était constitué de deux parties : un premier mur, en avant, qui observait deux retraits successifs et s'élevait jusqu'à mi-hauteur du clocher. Une étroite fenêtre, telle une meurtrière, s'y tenait. Cette construction paraît n'avoir jamais été achevée puisqu'elle se terminait par une surface plane, au niveau de l'appui des baies. Derrière elle, s'élevait un autre mur sur lequel un premier retrait avait été formé qui mettait en valeur la partie supérieure, triangulaire et percée de deux ouvertures en plein-cintre. Le tout était surmonté d'une petite croix. Un porche se dressait également à l'avant du vaisseau, masquant l'entrée de l'église sur l'image. De plus, un petit bâtiment annexe flanquait la partie occidentale du mur gouttereau nord¹⁶. Une seconde photographie ancienne renseigne sur l'état du mur gouttereau sud, soutenu par trois contreforts de section assez large – tout comme son pendant au nord- et percé de trois baies, dont les deux premières, qui ne sont pas établies au même niveau, présentent des dimensions qui semblent (la prise de vue est lointaine) comparables à celles du chevet. La baie orientale à remplages présente, quant à elle, une envergure supérieure.

Dans les années 1990, on découvrit sous les peintures du XIX^e siècle couvrant les parois du chevet une arcature aveugle, dont les niches formées par les arcades sont bouchées par une série de pierres de taille. La décision fut alors prise de retirer quelques unes de ces pierres pour explorer le fond de ces cavités, qui révélèrent, dans la travée droite, une série de peintures datées des XV^e-XVI^e siècles par Rosalie Godin¹⁷. Quelques campagnes de travaux réalisées depuis ont notamment permis de consolider la

¹⁵ A.D. Gironde, 2 O 738.

¹⁶ Voir le cadastre napoléonien (AD Gironde, 3 P 028-3, 1813), Figure 202.

¹⁷ Rosalie GODIN, *Rapport de sondages*, Février 1990, et *Baron (Gironde), Eglise, murs de la travée du chœur, Peinture murale*, Juillet 1994.

voûte du chevet (1990-1994), de restituer des *oculi*¹⁸ dans cette même partie de l'église et de restaurer la crypte. Cette dernière fut classée en 1908 et la totalité de l'édifice inscrite sur l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques en 2002.

Dispositions générales

De l'édifice roman, ne subsiste plus qu'une crypte et le chevet en hémicycle qui la surmonte¹⁹. La nef, longue de quatre travées,²⁰ a été surhaussée au XIX^e siècle²¹ et une voûte en béton armé lancée sur ses murs par les architectes Lamy et Le Coader²², probablement au tout début du siècle suivant. La façade occidentale daterait quant à elle du XIV^e siècle²³.

Ce plan à vaisseau unique ouvrant sur une travée droite plus étroite prolongée d'une abside, s'il est de forme courante au sein des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, se distingue cependant par ses dimensions (nef mesurant presque 9 m de large en œuvre, chevet d'environ 6,6 m par 8,4 m de long). L'édifice est orienté est-sud-est.

¹⁸ Ces *oculi* ont été restitués dans la voûte en cul-de-four de l'abside par le Service Départemental de l'Architecture (MM. Errath et Faivre), « d'après des dispositions du XII^e siècle ». Les archives du XIX^e siècle font en effet état de ces *oculi*, qui furent alors remplacés par des baies en plein-cintre. (Michel GOUTAL, *Etude préalable*, 2007, p. 15.)

¹⁹ Du moins, c'est tout ce qui est visible aujourd'hui, les murs de la nef étant peut-être ceux d'origine, mais l'enduit qui les recouvre et les surhaussement et voûtement intervenus à la fin du XIX^e siècle ne permettent pas plus d'observations.

²⁰ Léo Drouyn met en exergue la largeur de ce vaisseau (« *une nef très large* »). Léo DROUYN, « Eglises de Baron et de Saint-Quentin de Baron », *op. cit.*

²¹ La partie inférieure des murs gouttereaux est peut-être romane, mais l'enduit qui la recouvre ne permet pas d'en juger.

²² A.D. Gironde, 2 O 738. Cette étude a permis de montrer qu'il s'agit très probablement de l'une des premières voûtes en béton armé lancées sur les églises de Gironde. Le choix des architectes Lamy et le Coader de réaliser ce type de voûte, novateur, probablement dès 1898 fit l'objet de réticences de la part de la Commission des Bâtiments civils et de la Préfecture, qui jugèrent « *regrettable la substitution de l'emploi du béton armé à celui de la pierre de taille pour les voûtes* ». Les deux architectes durent s'expliquer : « *nous avons fait la justification de notre procédé par un travail suffisamment complet, à l'occasion d'une entreprise beaucoup plus importante, et nous sommes prêts à fournir cette justification aux membres de la Commission de compétence spéciale [...], avec la certitude d'une approbation certaine* ». Ces derniers venaient en effet d'achever la reconstruction de la voûte de l'église Notre-Dame de l'Assomption du Château d'Oléron (1895). Ainsi, on surhaussa les murs de la nef, afin d'installer une voûte ménageant une série de lunettes au-dessus de larges baies nouvellement percées. Ce témoignage semble particulièrement intéressant pour ce qui est de l'histoire de l'art de l'époque contemporaine.

²³ Michel GOUTAL, *Etude préalable*, 2007, p. 8.

Le sondage réalisé en 1987 par Bruno Bizot au pied de la 7^e arcade (Figure 228) a permis de connaître le niveau de sol médiéval, qui semble correspondre au niveau de sol actuel de la nef²⁴, « un sol de terre battue aménagé directement sur la voûte de la crypte ». Le remblai supérieur de terre végétale est plus récent (peut-être du XVIII^e siècle) et fut pavé de carreaux de terre cuite (que l'on peut notamment observer au sein de la travée, entre les arcades). On ne sait cependant à quelle hauteur se tenait le large vaisseau de l'église à l'époque médiévale²⁵. La surélévation du sanctuaire étant fréquente jusqu'au XII^e siècle, lorsqu'une crypte prenait place sous ce premier espace²⁶, on peut imaginer que ce sol de la nef était moins élevé à l'époque médiévale.

L'abside ornée d'une arcature (A des fins pratiques, les arcades sont numérotées de 1 à 14 du nord au sud, voir le relevé- Figure 211.)

Ce chevet se caractérise tout d'abord par sa grande hauteur depuis l'extérieur (9,5 m environ), ce qui s'explique par la présence d'une crypte semi-enterrée. La déclivité du terrain vers l'est laisse en effet apparaître cette partie de l'édifice, recouverte d'un épais enduit qui en masque la structure (Figures 216 et 214 bis). Cependant, une photographie du XIX^e siècle pallie cette difficulté d'observation en révélant une construction de petit appareil de moellons, régulièrement disposés en lits²⁷ (Figure 214). Les écrits de Léo Drouyn contribuent aussi à éclairer ce point : «sauf [la] façade [occidentale] et les contreforts, tous les murs sont bâtis en petit appareil carré ressemblant à celui dont se servaient les Romains dans leurs constructions, entre autres dans certaines parties du Palais-Gallien à Bordeaux »²⁸. Aussi ces murs sont-ils manifestement réalisés, à l'image d'une grande partie des édifices du présent corpus, grâce à un appareil de moellons de tradition antique.

²⁴ Michel GOUTAL, *Etude préalable*, 2007, coupe longitudinale.

²⁵ Bruno BIZOT, Rapport sondage Baron, 1987. Les remaniements du XIX^e siècle ayant bouleversé cette partie de l'édifice, il convient cependant de manier ces informations avec précaution.

²⁶ Christian SAPIN, « Cryptes et sanctuaires, approches historiques et archéologiques des circulations », *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XXXIV, 2003, pp. 51-62.

²⁷ Photographie ancienne communiquée par la mairie de Baron (visible sur le site internet de la commune, www.baron33.com).

²⁸ A.M. Bordeaux, 59 S 48, p. 589-592. (Léo Drouyn, *Notes archéologiques*, 20 mai 1867).

L'ensemble est couronné d'une corniche saillante portée par une série de modillons dont les formes droites et identiques indiquent une réalisation contemporaine. Huit contreforts plats en pierre de taille de moyen appareil raidissent le mur, dont deux se haussent seulement jusqu'au niveau de l'appui des baies et dans leur axe (au nord et au sud), tandis que les autres parviennent à hauteur de l'extrados de ces mêmes fenêtres. Ils présentent une disposition régulière, chacun étant séparé du précédent par près de deux mètres. Rien n'interdit d'imaginer là un ensemble cohérent.

Ces fenêtres au simple ébrasement intérieur, percées dans l'hémicycle au nord, au sud et à l'orient, dont le contour a été recouvert d'un enduit distinct, sont assez haut placées²⁹. Elles correspondent peut-être aux ouvertures anciennes observées par Jean-Auguste Brutails en 1894³⁰. Léo Drouyn les mentionne en 1867 comme étant « assez larges, en plein-cintre, formées de claveaux bruts et étroits »³¹ ; il ajoute en 1880, qu'elles ont « 40 ou 50 centimètres de large, et [que] leur cintre est formé de claveaux non taillés »³². Ces caractéristiques sont relativement peu courantes en Gironde où l'on rencontre le plus souvent des fenêtres très étroites³³, au cintre ménagé dans un linteau monolithe et au chaînage harpé. Si l'on se fie au dessin de Jean-Auguste Brutails (Figures 216 et 214 bis), les jambages de la baie, harpés, ne sont pas symétriques, mais constitués d'une boutisse faisant face à un carreau.

L'arcature constituant la particularité de ce chevet court le long de sa travée droite et de l'hémicycle qui la prolonge (Figure 211, Figure 217). Elle était constituée d'une série de 14 arcades³⁴ d'environ 2,70 m de hauteur³⁵; l'une d'entre elles a disparu

²⁹ Précisons qu'au nord du chevet de Baron, là où l'enduit est abîmé, apparaissent de petits claveaux bien taillés.

³⁰ A.D. Gironde, Carnets de croquis de J.A. Brutails, 90 J 33-13, 10 juillet 1894. Les baies visibles sur la photographie ancienne mentionnée ci-dessus semblent être les mêmes.

³¹ A.M. Bordeaux, 59 S 48, p. 589-592. (Léo DROUYN, *Notes archéologiques*, 20 mai 1867).

³² Léo DROUYN, « Eglises de Baron et de Saint-Quentin de Baron », *op. cit.*

³³ On observe ce « type » de fenêtre dans plus des trois quarts des édifices de cette période dont les baies anciennes ont été conservées.

³⁴ Par commodité, nous numérotons les arcades de 1 à 14 en partant du nord.

³⁵ Il s'agit de la hauteur constatée pour la 7^e arcade (depuis la base jusqu'à l'intrados de l'arc), le sondage de Bruno Bizot (1987) étant toujours ouvert et permettant d'atteindre la base d'un des piédroits.

lors du percement d'une porte menant à la sacristie, sur le flanc nord³⁶. Cette arcature prend place au sein d'un mur de moellons de forme peu homogène, disposés en lits réguliers, liés par un mortier beige au gros granulat. Le tout est surmonté d'une corniche au profil très endommagé, formée d'une bande dont l'arête inférieure est abattue par un chanfrein, soit un des profils les plus courants de l'architecture romane³⁷. Elle supporte le poids d'une voûte en cul-de-four appareillée. L'ensemble de l'arcature paraît homogène : hormis quelques fissures, qui peuvent être le résultat de l'incendie ayant endommagé cette partie de l'église, on n'y constate pas de perturbations.

Chacun des arcs, d'un diamètre oscillant entre 0,96 m et 1,12 m environ, est formé d'une série de claveaux (11 à 12), longs (0,27 m de moyenne), assez étroits et de largeur hétérogène. L'abbé Plat qualifie ces éléments de « claveaux longs », dont la forme ne constitue qu'une « présomption d'archaïsme ». Il distingue en effet les claveaux cunéiformes de ceux qui s'approchent de la forme rectangulaire, présentant « un caractère plus certain d'ancienneté »³⁸. Or, on constate qu'à Baron, les claveaux oscillent entre ces deux formes, ne présentant pas toujours une forme en coin marquée. Ces arcs sont assez similaires à ceux que l'on rencontre, entre autres, au sein des baies percées dans la façade occidentale de la cathédrale de Bordeaux³⁹, elles mêmes insérées dans un appareil de moellons)⁴⁰. Il importe aussi de signaler que quelques joints rubanés sont conservés, notamment entre des claveaux des 9^e et 14^e arcatures (Figure 218). Ces joints épais qui font saillie sur la véritable jointure entre les pierres, furent employés depuis le Bas Empire jusqu'à la fin du XI^e siècle, mais se rencontrent parfois encore au XII^e siècle⁴¹, ce qui ne constitue pas en soi une preuve d'ancienneté, mais peut-être

On constate en outre une légère différence de hauteur entre la partie supérieure de chacune des arcatures, de l'ordre d'une vingtaine de centimètres.

³⁶ Cette modification serait intervenue en 1854, date à laquelle on réalise également le comblement des arcades (www.baron33.fr).

³⁷ Voir, notamment, à ce sujet : François DESHOULIERES, « Les corniches romanes », *Bulletin monumental*, 1920, p. 27-64.

³⁸ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100 d'après les monuments anciens de la Touraine, de l'Anjou et du Vendômois*, les Éd. d'art et d'histoire, 1939, p. 88.

³⁹ Notice 4 (Vol 2.).

⁴⁰ Claveaux de Baron : longueur moy. 0,27 m; cathédrale Saint-André, moy. 0,28 m. La largeur de ces derniers varie en fonction du diamètre de l'arc (près d'un mètre à Baron, 0,40 m à St-André).

⁴¹ Gabriel PLAT, *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, op. cit., p. 88.

plutôt dans ce cas précis le marqueur d'un choix d'utilisation de techniques anciennes, relevant de la tradition.

Les arcs reposent sur une série de chapiteaux, sévèrement abîmés. Ceux-ci mesurent de 0,21 m à 0,39 m de hauteur et incluent souvent un tailloir formé dans le même bloc. Tout comme le reste des éléments de l'arcature, ils sont taillés dans un calcaire blanc au grain fin.

Entre les 2^e et 3^e arcades, on distingue encore des motifs d'entrelacs sur les parties latérales de la corbeille du chapiteau, enchaînant cercles et formes droites croisées, à un large brin seulement (Figure 221, Figure 222). Ce motif ancien⁴² orne aussi certains éléments sculptés de l'église voisine de Saint-Quentin de Baron, dont la réalisation est un peu plus récente. Ce décor prisé au haut Moyen Age, connu un renouveau dans les années 1060-1070, dans certaines régions méridionales⁴³. On le retrouve ainsi notamment au sud du Massif central comme à Rouviac (Rouergue), ou sur un groupe de chapiteaux du Sud-Ouest, de Bouteville (Saintonge) à Saint-Léon-sur-Vézère (Périgord)⁴⁴. Il figure aussi sur le portail du porche de la basilique Saint-Seurin de Bordeaux⁴⁵ (à deux brins) et il en existe un exemple assez similaire dans sa crypte ; divers combinaisons d'entrelacs y décorent également l'un des chapiteaux du portail et du porche, ce qui témoigne de la survivance de ces formes dans la région à l'époque romane⁴⁶.

⁴² Exemple carolingien : « Plaquettes d'un coffret. Espagne (Navarre ?). 2^e moitié du Xe siècle (?). Cl. 17050 » (Motif identique, à trois brins). Musée de Cluny, Paris.

⁴³ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, Picard, 1987, p. 79. Eliane VERGNOLLE et COLLECTIF, *L'art roman en France*, Flammarion, 2003, p. 133.

⁴⁴ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, op. cit., p. 79.

⁴⁵ Notice 6 (Vol. 2).

⁴⁶ Paul DESCHAMPS, « Le décor d'entrelacs carolingien et sa survivance à l'époque romane », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 83, n° 4, 1939, pp. 387-396.

Le motif de l'entrelacs à un brin est cependant moins courant, et serait le signe d'une production médiévale⁴⁷. On retrouve ce même type de brin unique, qui s'apparente plus à un large ruban, à Conques par exemple, où il se mêle aux entrelacs à trois brins pour former une vannerie. (Il est aussi associé dans cette dernière église à deux figures humaines, dans les angles, ainsi qu'à deux palmettes qui leur font écho en partie inférieure. Ce sont là des éléments plus caractéristiques de la deuxième moitié du XI^e que nous retrouvons sur trois chapiteaux de l'abside de Baron). Subsistent aussi sur la corbeille du chapiteau de Baron des traces de polychromie rouge et jaune. Enfin, il faut noter que ce chapiteau au tailloir rectangulaire est monolithe ; il est en outre dépourvu d'astragale.

Le chapiteau situé entre les 3^e et 4^e arcades (Figures 223 et 221 bis) est l'un des mieux conservés. Il semble être constitué d'un seul bloc et pourrait avoir été taillé dans la même pierre que la colonne qui le porte⁴⁸. Le tailloir rectangulaire est sculpté de folioles en méplat disposées en épi autour d'une tige centrale. Une première couronne, en partie inférieure, alterne des feuilles pointues sculptées en bas-relief, aux nervures gravées, avec des folioles arrondies, au limbe évidé. Une série de losanges creux ou pleins, disposés en petites frises verticales, s'intercale entre ces motifs végétaux, notamment sur les angles du niveau supérieur. S'y insèrent des protomes humains au centre des faces de la corbeille. Enfin, chacun des angles supérieurs est mis en évidence par de petites têtes, reconnaissables par la seule présence d'une paire d'yeux. Ces formes végétales en creux et en plein peuvent être mises en relation avec celle du chapiteau sud-est de la crypte. Ces motifs se retrouvent en Gironde à Beautiran⁴⁹, sur l'un des chapiteaux de l'arc triomphal, où une figure humaine extrêmement schématique apparaît au centre de la face principale de la corbeille, entourée de feuilles, et où de petites têtes animales ou monstrueuses occupent la place des volutes angulaires. C'est aussi à cet endroit de l'église que l'on rencontre ces figures humaines aux traits fort

⁴⁷ *Ibid.*, p. 393. Selon l'auteur, les productions carolingiennes se caractérisent souvent par des entrelacs à trois brins, tandis que celles à un ou deux brins sont plus récentes (romanes, le plus souvent).

⁴⁸ L'enduit qui recouvre l'ensemble des éléments de l'arcature peut cependant fausser notre appréciation.

⁴⁹ Fiche 27 (Vol. 3).

simples, à Arbis⁵⁰, dans une composition inspirée de la Sauve Majeure, ou encore à Cleyrac⁵¹. A Gabarnac⁵², l'une d'entre elles orne l'angle d'un chapiteau du portail occidental. Dans le chevet à arcatures de l'église du Nizan⁵³, enfin, un chapiteau représente un protome humain d'allure semblable à celle de Baron, au cœur d'une composition l'associant à un animal et des pommes de pin.

Entre les arcades 5 et 6, le chapiteau ne comporte plus qu'une feuille d'acanthé sculptée en méplat (Figures 224 et 222 bis), tandis que celui qui réunit les 9^e et 10^e a conservé un décor de palmettes disposées pointe en bas (Figures 225 et 223 bis), reliées entre elles par de larges tiges et dont les folioles sont jointes par une bague. En partie supérieure, deux brins s'entrelacent pour former une frise. Le tailloir rectangulaire est dépourvu de décor, et l'astragale à la moulure ronde est encore visible sur l'un des côtés. Ces formes végétales en méplat, symétriques et régulières peuvent être mises en relation avec des productions charentaises comme celles de Saint-Thomas de Conac⁵⁴, et au-delà, avec celles de la crypte de Saint-Eutrope de Saintes⁵⁵.

Enfin, la corbeille reliant les 11^e et 12^e arcades (Figures 226 et 224 bis), dotée d'un tailloir lisse et rectangulaire et d'un astragale torique, est sculptée d'une série de palmettes très similaires, alternativement disposées vers le haut ou le bas. En partie supérieure, une série de rinceaux se déploie à la manière d'hélices et forme de larges volutes sur les angles. Un motif rappelle celui sculpté sur l'un des chapiteaux de Saint-Savin-sur-Gartempe⁵⁶ (intérieur de la chapelle d'axe), mais dont la réalisation, plus souple et au relief plus prononcé, s'apparente aux réalisations citées ci-avant. Le décor des autres chapiteaux a malheureusement été très endommagé : ces derniers sont illisibles.

⁵⁰ Notice 2 (Vol. 2).

⁵¹ Fiche 54 (Vol. 3).

⁵² Fiche 68 (Vol. 3).

⁵³ Notice 13 (Vol. 2).

⁵⁴ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, op. cit., p. 79.

⁵⁵ Christian GENSBEITEL, *L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle*, thèse, [s.l.], 2004, pl XII (vol I). Eliane VERGNOLLE et COLLECTIF, *L'art roman en France*, op. cit., p. 174-175.

⁵⁶ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, op. cit., p. 125.

Les supports consistent en une alternance de pilastres et de colonnes (Figure 211), disposition peu courante dans la région au sein d'une arcature aveugle⁵⁷, qui renvoie aux formes de la tradition⁵⁸. Chaque pilastre est formé d'un carreau surmonté de deux boutisses, d'une largeur moyenne de 0,25 m. L'une des bases, révélée par le sondage de 1987 (Figure 229), est légèrement saillante et présente un profil en glaci abîmé qui a peut-être été bûché lors de la surélévation du chevet. Les chapiteaux posés sur ces pilastres, de dimension moins importante que ceux qui ornent les colonnes, suivent une ligne d'assise plus haute. L'ensemble devait donc offrir un contraste intéressant, cette formule étant par ailleurs peu commune dans la région. La crypte de la collégiale Saint-Aignan d'Orléans, consacrée en 1029, comporte un dispositif similaire (collatéral nord), dont les pilastres ont les angles abattus, dont Pierre Martin a souligné qu'elle renvoie à des modèles antérieurs⁵⁹.

Les colonnes sont quant à elles composées en majorité (de ce que l'on peut en voir), de deux fûts de dimensions hétérogènes ; l'une d'entre elles semble monolithique. Ces dernières présentent un diamètre constant de 0,21- 0,22 m. Elles portent des chapiteaux situés à la même hauteur, hormis celui où se joignent les 13^e et 14^e arcades. Cette dernière colonne, endommagée, est en outre faite de six blocs, dont deux sont clairement chaînés avec le mur.

Deux croix d'environ 10 cm de côté sont gravées dans le dernier piédroit au sud et celui qui reçoit les retombées des 8^e et 9^e arcs (Figures 230 et 228 bis). Ce pourraient être des croix de consécration : « dans l'intérieur des églises, sur les piliers, et même à l'extérieur, sur les parements des contreforts, on sculptait, pendant la période romane, des croix à branches égales. La plupart de ces croix (celles intérieures du moins) étaient des croix de consécration. »⁶⁰.

⁵⁷ L'alternance colonne-pilier est connue des régions du nord-est de la France, ces supports permettant de séparer nef et collatéraux (en Rhénanie notamment).

⁵⁸ Eliane VERGNOLLE, *Saint-Benoît-sur-Loire et la sculpture du XI^e siècle*, Paris, Picard, 1985, p. 146.

⁵⁹ Pierre MARTIN, *Les premiers chevets à déambulatoires et chapelles rayonnantes de la Loire moyenne (Xe- XI^e siècles)*, Poitiers, 2010, p. 63 (I), p. 27 (II).

⁶⁰ Eugène-Emmanuel VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, B. Bance, 1859, p. 426. « On voit une de ces croix incrustée aujourd'hui sur un des contreforts de l'église de Saint-Palais (Gironde). [...] Il existe encore, sur la façade de l'église de Saint-

L'épais enduit qui recouvre l'intérieur de la majorité des arcades, de même que leur comblement intervenu *a posteriori* et qui subsiste dans celles de l'abside proprement dite, ne permettent pas de juger si cette construction est venue s'insérer dans le mur, ou si elle participe d'une réalisation homogène, ce qui est fort probable en raison de l'aspect des arcades (claveaux étroits, caractéristiques des chapiteaux, insertion dans un appareil de moellons, une colonne chaînée avec le mur). Par ailleurs, l'observation faite dans les combles a permis de voir un mur homogène sur 1 m de large (soit la largeur du mur de l'abside, arcature incluse), avec un mortier beige fort semblable, autant qu'il est possible d'en juger (Figure 206, Figure 208, Figures 235 et 233 bis).

Considérée comme l'un des éléments novateurs de la fin du XI^e siècle en Charente, ces arcatures participent souvent du projet initial de construction de l'église et non d'un remaniement⁶¹, ce qui semble être le cas dans certaines de ces absides girondines comme au Nizan⁶² (souvent construites intérieurement du moins, en pierre de taille). Ce projet participe aussi parfois du projet de voûter le chevet. Or, l'arcature de l'église de Baron paraît avoir eu, premièrement, une fonction décorative et de renfort du mur. Elle devait donc être surmontée d'un mur en moellons dont on voit la partie haute dans les combles, couverte d'une peinture aux motifs géométriques jaunes et bruns. Cet espace de l'abside, vaste et dont les murs de petit appareil sont peu épais était probablement couvert d'une charpente⁶³.

Ciers-la-Lande (Gironde), trois croix gravées et peintes: l'une sur la clef de la porte, et les deux autres des deux côtés des pieds-droits ».

On peut consulter à ce sujet : Didier MEHU et Antiquité CENTRE D'ETUDES PREHISTOIRE, *Mises en scène et mémoires de la consécration de l'Église dans l'Occident médiéval [actes de la table ronde organisée au Centre d'études médiévales d'Auxerre entre le 27 et le 29 juin 2005]*, Brepols, 2007. (cité dans : Cécile TREFFORT, « Opus litterarum. L'inscription alphabétique et le rite de consécration de l'église (IXe- XIIe siècles) », *Cahiers de civilisation médiévale*, n° 53, 2010, pp. 153-180.)

⁶¹ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XIe siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XIIe siècle », *op. cit.* p. 162-168.

⁶² Notice 13 (Vol. 2).

⁶³ L'auteur explique que son « enquête montre l'absence de voûtes en cul-de-four construites sur des murs de moellons : pourtant cette solution apparaît bien adaptée à la faiblesse des murs de moellons par la diminution progressive du poids de la voûte vers l'est. Les plus anciens exemples que nous avons rencontrés proviennent de remaniements ».

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Plusieurs peintures murales ornant ce chevet, mises à jour lors de la découverte de l'arcature dans les années 1990, ont fait l'objet d'une analyse par Rosalie Godin⁶⁴, suite à l'enlèvement de couches superficielles du XIX^e siècle (enduit, plâtre et peinture). Une série de sondages a ainsi été réalisée en partie haute (voûte en cul-de-four, arc doubleau et voûte en berceau), ainsi que sur les colonnes jumelles et leurs chapiteaux, enfin dans le fond de l'arcature, là où il était accessible. Au sein des 2^e, 13^e et 14^e arcades, sont représentées trois figures d'évangélistes, dont saint Jean reconnaissable à son emblème et peut-être saint Matthieu. Ces derniers sont représentés assis, écrivant sur un livre ouvert, et occupent entièrement l'espace du fond de l'arcade, en partie supérieure (sur 1,5 m environ). La partie inférieure est vierge de tout décor, on peut émettre l'hypothèse que des pièces de mobilier étaient disposées devant cette partie de l'abside (des stalles, par exemple). L'intrados des arcs est également orné de bandes monochromes. L'étude a conclu à une datation du XV^e siècle. Ces informations sont importantes, puisqu'elles permettent d'apporter des éléments relativement précis de datation qui intéressent la stratigraphie du mur, comme cela sera évoqué plus bas.

Cet espace du chevet accueille en partie haute deux types de voûtes : un cul-de-four couvre l'abside tandis que la travée est coiffée d'un berceau en plein cintre (Figure 208, Figure 209). Deux arcs doubleaux soutiennent le tout, portés par de larges chapiteaux posés sur des colonnes jumelles. Ces dernières flanquent l'arcature ceinturant le chevet, sans en être solidaires. En outre, celles de l'est ne sont pas disposées à la corde de l'abside mais elles sont décalées vers l'ouest. L'arcature fut donc utilisée *a posteriori* pour installer une voûte-en-cul de four appareillée posée sur des arcs doubleaux installés sur des colonnes jumelles, dont l'aspect contraste nettement avec celui des arcades et qui viennent se plaquer sur ce premier dispositif.

Ces colonnes qui témoignent d'une seconde phase de construction présentent des socles manifestement reconstruits, sans base aucune. En 1855, le prêtre de Baron s'insurge : « l'abside qui est la seule partie du monument qui ait encore l'empreinte de

⁶⁴ Rosalie GODIN, *Rapport de sondages*, Février 1990, et *Baron (Gironde), Eglise, murs de la travée du chœur, Peinture murale*, Juillet 1994.

quelque style, a été impitoyablement massacrée »⁶⁵. Il ajoute que l'arc triomphal repose sur un « piédroit bâti grossièrement en moellon, tandis que le second arceau est supporté par des colonnes dont les chapiteaux sont ornés d'animaux fantastiques, de chimères, [qui] accusent le style du onzième ou douzième siècle ». Est-ce à dire que les deux chapiteaux occidentaux sont le fruit d'une imitation, réalisée lors des réfections intervenues cette même année ? Les archives nous apprennent peu à ce sujet. Léo Drouyn, lorsqu'il visite l'église à la fin des années 1860, ne remarque que des chapiteaux « de l'école de la Sauve »⁶⁶. Il est en effet difficile de se prononcer quant à l'authenticité de ces chapiteaux coiffant les colonnes jumelles, d'autant que des peintures contemporaines les recouvrent. Toutefois, un incendie violent et qui dura manifestement assez longtemps au vu des marques profondes de rubéfaction dans les blocs de pierre permet d'apporter des éléments de chronologie relative. Aussi, interrompons-nous ici l'étude pour faire le point sur cet événement dont il semble qu'il puisse apporter des indices supplémentaires de datation relative –à supposer bien entendu qu'un seul événement de ce type ait eu lieu dans l'abside.

Un incendie violent intervenu dans l'abside, probable marqueur chronologique

L'incendie qui se déclara dans le chevet semble un marqueur chronologique important, puisqu'il indique l'état du chevet à une date indiquant un *terminus post quem*. En effet, présentent des marques de rubéfaction importantes : la voûte en cul-de-four et la voûte en berceau de la travée droite, le joint entre la corniche et la voûte, entièrement rougi, une partie du mortier composant le mur de moellons situé au-dessus de l'arcature (là où il n'a pas été piqueté trop profondément), ainsi que le fond de l'arcature aveugle, sous l'ensemble des couches de peintures décrites par Rosalie Godin (hormis au sein de la 3^e et la 12^e arcatures, qui étaient donc déjà closes : seuls les colonnes jumelles et leurs chapiteaux étant rubéfiés). L'incendie a donc été particulièrement violent puisqu'il a endommagé une partie des pierres de la voûte,

⁶⁵ A.D. Gironde, 2 V 326. 31 juillet 1855. Nous ne savons cependant à quoi fait référence le prêtre dans cette lettre.

⁶⁶ A.M. Bordeaux, 59 S 48, p. 589-592. (Léo Drouyn, *Notes archéologiques*, 20 mai 1867).

rubéfiées sur 4 à 5 cm de profondeur (Figure 219). Jean-Bernard Faivre constata à ce propos dans les années 1990 l'état de dégradation d'une partie de la structure du chevet et notamment des arcs doubleaux. Celui de l'abside, notamment, subit une déformation qui nécessita sa consolidation et le changement de certaines pierres, de même que la maçonnerie située dans l'axe du chevet, sous combles⁶⁷.

Cet incendie a eu lieu avant que le niveau de sol du chevet soit remonté, puisque les marques de rubéfaction du mortier sont visibles sur le mur, dans le sondage réalisé en 1987. Ajoutons que les traces de mortier rougi sont visibles dans l'abside, sous les peintures qui masquent le fond des arcades, notamment au sud. Rosalie Godin écrivit par ailleurs que les peintures de la travée ont été réalisées sur les traces de l'incendie, comme pour les masquer. L'ensemble des parties rubéfiées peut être considéré comme datant au plus tard du XV^e siècle. On constate ainsi qu'hormis les pierres masquant le fond des arcatures, l'ensemble n'a pas été très remanié.

On a choisi *a posteriori* de murer les arcades qui ne l'étaient pas avec des pierres de taille (les arcades situées derrière les colonnes jumelles étaient comblées au moment de l'incendie, Figure 220). On peut imaginer que le voûtement intervenu dans un second temps à l'époque romane a motivé ce premier comblement. Cependant, cette obstruction, qui concerne l'ensemble des arcades, n'est pas intervenue immédiatement après l'incendie puisqu'on a pris soin de réaliser plusieurs couches de badigeon sur le mortier rubéfié, ainsi qu'un décor dans la travée. Les pierres de comblement, de dimension conséquente, ont été mises en œuvre de manière différente (avec ou sans blocage, leur forme suivant la courbure de l'abside ou non)⁶⁸. Il est à noter qu'en 1617, on signale une église « fort propre », constat résultant peut-être de la mise en place d'un décor de peintures murales; en 1691, le procès-verbal d'une visite épiscopale mentionne « le sanctuaire qui est tout bien orné avec quelques peintures anciennes », auquel cas le bouchage de l'arcature serait intervenu après le XVII^e siècle. Peut-être ne s'agit-il

⁶⁷ DRAC Aquitaine, FAIVRE J.B., *Fiche technique*, s.d.

⁶⁸ Michel GOUTAL, *Etude préalable*, 2007, plans.

d'ailleurs que d'un expédient du XIX^e siècle, ayant permis de réaliser le grand décor peint qui était encore visible dans les années 1980⁶⁹.

La sculpture des chapiteaux posés sur les colonnes jumelles

Les chapiteaux recevant chacun des arcs qui portent la voûte ont fait l'objet de prises de mesures, qui distinguent le chapiteau du sud-est (Figures 231 et 229 bis), doté d'une corbeille plus haute (0,10 m de plus). L'observation a permis de montrer qu'elle est constituée de deux blocs de taille similaire, réunis par le centre, ce qui n'est pas le cas des trois autres, monolithes. Elle est coiffée d'un tailloir lisse. Tout comme celui du nord, le chapiteau en question est rubéfié, et daterait donc au plus tard du XV^e siècle. La partie orientale représente deux lions affrontés partageant la même tête à l'angle de la corbeille, surmontés de deux volutes angulaires. Si Léo Drouyn considérait que ces chapiteaux participaient de l'école de l'abbaye de la Sauve Majeure, dont dépendait l'église⁷⁰, on ne peut pas en dire autant du chapiteau étudié. Ces lions au long cou, fins, dressés et quasiment dépourvus de crinière s'apparentent plutôt par leur position aux sculptures de Saint-Sever, encore que ces derniers soient mieux proportionnés. Leur queue, formant une boucle sur le flanc, n'est pas un motif que l'on rencontre couramment dans la région. Sur la seconde partie du chapiteau apparaît saint Michel terrassant un dragon à la forme serpentine. Le visage du saint, régulier, ses yeux et sa bouche bien dessinés, présentent peu de similitudes avec la facture des lions proches. Néanmoins, la peinture et le plâtre qui recouvrent les chapiteaux peuvent induire en erreur. En outre, les deux parties du chapiteau ne présentent pas le même profil, ce qui lui donne une allure étrange due à une dissymétrie prononcée : la partie gauche est légèrement incurvée, tandis que la droite est bombée. On n'y retrouve pas les jeux de symétrie propres aux réalisations romanes de cette époque. Quant aux volutes qui garnissent les angles, elles présentent un enroulement lâche, contrairement à celles du chapiteau qui lui fait face, très semblables à celles sculptées dans l'abbaye de la Sauve

⁶⁹ Michel GOUTAL, *Etude préalable*, 2007.

⁷⁰ A.M. Bordeaux, 59 S 48, p. 589-592. (Léo Drouyn, *Notes archéologiques*, 20 mai 1867).

Majeure. S'il ne s'agit pas d'une réalisation peu adroite du début du XII^e siècle, on serait tenté d'y voir une réalisation postérieure.

Le chapiteau du nord-est (Figures 232 et 230 bis), assez abîmé, comporte une corbeille et un tailloir moins large que les trois autres (6-7 cm de moins). Des basiliques s'y affrontent sur la face principale. Une tête humaine avalant des reptiles habille l'angle supérieur gauche. Elle est encadrée par des volutes ; son pendant existait probablement à droite. Cette fois, les ressemblances avec les sculptures de l'abbatiale la Sauve Majeure sont plus évidentes, et notamment avec le chapiteau aux basiliques du chevet : l'oiseau aux belles proportions présente aussi une crête, un plumage fin autour du cou puis de larges plumes. De plus, les volutes enroulées en spirales saillantes ressemblent beaucoup à celles de la Sauve Majeure. Un masque cornier y mord des rinceaux, à la manière du personnage d'angle décrit plus haut. Ce chapiteau pourrait dater du début du XII^e siècle.

Quant aux deux chapiteaux de l'ouest, ceux-ci sont intacts (Figures 233 et 231 bis ; Figures 234 et 232 bis). Leur tailloir présente un profil différent : un méplat complété par un large biseau, forme courante au début du XII^e siècle en Gironde, mais dont la partie droite est généralement bien plus large, surtout au nord (0,10 m à 0,14 m de plus). Sous les corbeilles monolithes, deux astragales soulignent le haut de chaque colonne, tout comme à l'est. Au sud-ouest, sont représentés des oiseaux affrontés, buvant dans un calice, symbole de l'Eucharistie. Un jeu de symétrie réunit leurs queues sur chacun des angles aussi rehaussés de volutes. Ces volatiles, plus nombreux, présentent quelques différences avec le chapiteau du nord-est : absence de crête et petites plumes sculptées uniformes. Ce thème se retrouve couramment près de l'autel, comme à Notre-Dame la Grande de Poitiers (milieu du XI^e siècle, chapiteau de la travée sous clocher). A Mozac, en Auvergne, ou encore à Volvic, on peut observer des griffons buvant dans un large calice, assez similaire à celui de Baron. Les dragons qui ornent la corbeille du nord-ouest et mordent des tiges aux feuilles d'acanthé, au profil très fin et élancé présentent des similitudes avec le chapiteau précédent. En outre, les fleurons centraux sont représentés à demi sur les faces latérales, pour respecter la symétrie et le décor de la face principale. Les volutes ont ici disparu, remplacées par les enroulements

des ailes et des rinceaux -au demeurant fort proches du chapiteau qui lui fait face. Les observations réalisées sur ces deux derniers chapiteaux permettent donc de les distinguer de ceux situés à l'est et notamment du chapiteau du nord-est. Ils semblent pouvoir appartenir aux remaniements du début du XX^e siècle évoqués dans la correspondance citée plus haut. Toutefois, il n'est pas impossible que ces chapiteaux reprennent des formes préexistantes.

La voûte en cul-de-four du chevet a été réalisée grâce à un appareil moyen de pierre de taille ; les traces de layage en diagonale y sont bien visibles et indiquent une réalisation plus tardive que celle de l'arcature. Les *oculi* percés en 1994 présentent une épaisseur d'environ 0,30 m, qui nous renseigne sur celle du couvrement. Il est à noter que l'appareil utilisé pour construire le berceau est différent, de dimension plus importante. Cette dernière voûte est en outre légèrement plus basse (d'une quarantaine de centimètres), ce que le modèle 3D a clairement permis de mettre en évidence. L'ensemble présente des traces d'éclatement et de délitement, conséquences de l'incendie qui a eu lieu dans l'église, avant le XV^e siècle. C'est ce qui a pu provoquer la fissuration du cul-de-four, en partie orientale, ainsi que les faiblesses de son arc doubleau⁷¹. Les *oculi* restitués font suite à une série de trois baies en plein cintre, que l'on devine sur le dessin du chevet par Jean-Auguste Brutails⁷². Elles auraient remplacé des *oculi* romans au milieu du XIX^e siècle⁷³.

Les parties hautes du chevet (sous combles)

L'étude des peintures découvertes sur le haut du mur du chevet situé dans les combles, par Jean-Bernard Faivre et Michelle Gaborit, avait mis en évidence la présence

⁷¹ DRAC Aquitaine, Faivre J.B., *Fiche technique*, s.d. (juin 1990 ?).

⁷² A.D. Gironde, Carnets de croquis de J.A. Brutails, 90 J 33-13, 10 juillet 1894. Ces dernières sont aussi visibles sur la photographie ancienne sud-mentionnée.

⁷³ A.D. Gironde, 2 V 326. Le curé de Baron souhaite « faire disparaître les ignobles ronds qui déparent cette abside et faire mettre à jour les fenêtres romanes que l'on aperçoit ».

d'une peinture du XI^e siècle⁷⁴ (Figures 235 et 233 bis). Cette observation avait été réalisée dans l'axe de l'abside, soit au droit de la baie orientale. J'ai eu l'occasion d'effectuer quatre sondages dans le tas de charge de la voûte, au nord et au sud, afin de vérifier si le mur observé en partie basse se comportait de la même manière dans l'ensemble du chevet et si les peintures étaient présentes sur l'ensemble de ce dernier. Ceux-ci, réalisés au niveau de la jonction nef- travée droite et travée- hémicycle, ont permis d'affirmer que l'on retrouve un enduit tout le long du chevet, qui pourrait être le témoignage d'un décor réalisé sur les murs de l'ancienne abside, avant la mise en place du voûtement, et peut-être contemporain des arcatures de la fin du XI^e siècle. De plus, l'espace ayant été déblayé à l'est et le mur étant ouvert en partie basse sur une cinquantaine de centimètres de profondeur, cela a permis de constater qu'il s'agit d'un ensemble cohérent au mortier beige à gros granulats très friable (large d'environ un mètre), qui porte un muret plus étroit d'environ 0,30 m, au mortier beige très dur à la granulométrie bien plus fine. Ce dernier a été monté lorsque la voûte fut construite, afin de surhausser la charpente.

Un prélèvement de charbon a été effectué dans l'axe du chevet (à l'intérieur du parement, dans la partie du mur située près des peintures dégagées par M. Faivre). L'analyse de ce dernier par le C.R.D.C. de Lyon a donné un âge calibré de 1028-1184 ap. J.C.; Age 14C B.P. : 920±30). Le résultat tend donc à confirmer les conclusions obtenues suite à l'examen des maçonneries, bien que la fourchette chronologique soit relativement large. Toutefois, il faut garder à l'esprit qu'il s'agit d'un charbon unique, et qu'il faut manier ce résultat avec précaution.

La crypte

Si les textes médiévaux ne font pas référence de manière directe à une crypte, un texte relatif à une donation contenue dans le Cartulaire de la Sauve Majeure indique cependant « aecclesiam Sancti Christofori et omne sanctuarium eius »⁷⁵. Le recours à

⁷⁴ Jean-Bernard FAIVRE et Michelle GABORIT, C.L.E.M., 1994, p. 79-80.

⁷⁵ Charles HIGOUNET, Arlette HIGOUNET-NADAL et Nicole de PEÑA, *Grand Cartulaire de la Sauve Majeure*, op. cit., n° 529.

l'observation des maçonneries et de la sculpture autorise en partie à pallier au silence des archives en la matière.

Moins d'un mètre sépare le sol de l'abside et la voûte de la crypte⁷⁶, et au minimum 40 cm au niveau du sondage⁷⁷ (Figure 208, Figure 209). Le modèle réalisé en trois dimensions a montré que le mur de l'abside n'est pas solidaire de la voûte de la crypte (il s'agit d'un «bourrage de blocs de calcaire, noyés dans un mortier de chaux»). Cependant, les travaux réalisés dans les années 1860, ont provoqué l'effondrement des voûtes de la crypte et cette partie du chevet « en arrière de la sainte table » a subi des dommages importants.

Grâce au modèle en trois dimensions du chevet (Figure 209, Figure 210), on constate clairement que l'abside et la crypte épousent le même plan. Cette crypte consiste en une salle en partie enterrée (1,5 m)⁷⁸, divisée en trois vaisseaux grâce à quatre piliers massifs auxquels répondent sur chacun des côtés deux pilastres plus ou moins épais. Le parement occidental était percé au nord et au sud de deux portes. Ces dernières permettaient d'accéder à l'église haute ; on ignore toutefois où aboutissaient exactement ces accès, cela nécessiterait une opération archéologique. Plusieurs exemples de cryptes de même type attribuées au XI^e siècle, dont les salles inférieures épousent le plan de l'abside et la travée qui la prolonge, et qui sont dotées de doubles accès occidentaux permettent toutefois d'envisager des rapprochements. C'est la formule adoptée à Saint-Martin de l'île d'Aix⁷⁹ (Charente Maritime) ou encore à Saint-Philbert de Noirmoutier (Vendée) pour citer des exemples proches, où les accès ménagés dans ces cryptes semi enterrées aboutissent dans le transept ou la nef, quelques mètres au-delà du seuil du chevet. Il est fort probable qu'un tel dispositif ait existé à Baron : on peut émettre l'hypothèse que le sol du XI^e siècle de la nef se trouvait à un niveau intermédiaire entre ceux de la crypte et de l'abside haute.

⁷⁶ Michel GOUTAL, *Etude préalable*, 2007, plans.

⁷⁷ Bruno BIZOT, *Rapport de sondage*, 1987.

⁷⁸ La différence entre le niveau de circulation de la crypte et celui de l'extérieur, au-devant de la porte, est d'environ 1,5 m.

⁷⁹ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 3-8.

Pour des raisons que l'on ignore, une nouvelle entrée a été réalisée avant la fin du XVII^e siècle au nord⁸⁰, permettant désormais d'accéder au sanctuaire depuis l'extérieur grâce à quelques marches. A l'est de la crypte, est percée une baie à ébrasement intérieur (Figure 238). Une autre ouverture, rectangulaire et à ébrasement simple, s'ouvre au sud. Les formes de ces lucarnes indiquent une réalisation postérieure. L'épais enduit qui masque les parements extérieurs ne permet pas de faire d'observations, notamment concernant les traces de baies anciennes.

On décrivait en 1853, « sur les murs latéraux, de nombreuses excavations qui ont dû recevoir des cercueils »⁸¹, qui ne sont plus visibles. Il était déjà mention de sépultures dans la crypte en 1610 lors de la visite du cardinal de Sourdis⁸². Ainsi, cette partie de l'édifice a-t-elle subi de nombreux remaniements depuis la période romane, dont on ignore l'ampleur. Les textes du XIX^e siècle évoquent par exemple les travaux ayant pour but de rétablir les passages vers l'église, par la libération des terres obstruant les anciens accès à la crypte, ainsi que la destruction de supports : « les contreforts qui assuraient la solidité de la voûte supportant le sanctuaire et une partie du sol de l'église avaient été récemment démolis par la main des hommes [...] par la suite de cette démolition, la voûte a fléchi en divers endroits, principalement à un mètre en arrière de la sainte table »⁸³. Cette dernière affirmation est à manier avec précaution, puisqu'il s'agissait d'un courrier décrivant avec vigueur la restitution entreprise par le desservant de l'époque. Le procès verbal de l'architecte du département qui vient faire les premières constatations suite aux demandes de la Préfecture mentionne quant à lui la disparition de « la maçonnerie qui remplissait le vide des travées [...] au centre des faces nord et sud de la crypte, ainsi que celle qui fermait les deux portes des escaliers conduisant anciennement dans l'église. Ces maçonneries étaient composées d'un parement en

⁸⁰ A.D. Gironde, G. 637. « Ayant fait le tour de l'église, avons trouvé une porte par laquelle on entre dans une cave très bien voûtée qui est dessous le grand autel et où il y a mesme un autel qui marque qu'on y a célébré autrefois la sainte messe ».

⁸¹ *Ibid.*, p. 5.

⁸² A.D. Gironde, G. 636.

⁸³ A.D. Gironde, 2 O 738, 3 février 1861.

pierres dures, posées sans liaison et garnies au derrière par des moëllons bruts posés avec un mauvais mortier »⁸⁴.

Parmi les éléments anciens qui semblent subsister, les arcs en plein cintre qui forment la partie supérieure des portes murées sont formés de claveaux étroits, dont la forme est très similaire à celle des claveaux constituant l'arcature de l'abside. La prise de mesures confirme cette observation, puisque ces claveaux, s'ils sont moins larges (ce qui est peut-être une conséquence du diamètre plus faible des arcs de la crypte : 76 et 84 cm au nord et au sud ; de 96 à 112 cm pour l'arcature de l'abside), présentent en revanche une longueur identique de 27 cm en moyenne. Les claveaux qui forment les arcs portant les voûtes de la crypte, alternant élément court et long en profondeur, semblent de facture similaire, mais ils sont en partie masqués par les retombées de la voûte, aux contours irréguliers. Ces claveaux étroits se retrouvent dans d'autres régions au XI^e siècle⁸⁵. Notons que les montants de l'ouverture du sud semblent avoir été désépaissis de chaque côté-depuis le milieu et à mesure que l'on descend, formant un agrandissement progressif de l'ouverture en partie basse.

A l'ouest, les maçonneries semblent cohérentes et fonctionnent avec les deux ouvertures murées, outre au sud-ouest où la maçonnerie placée entre le pilier engagé et l'ancienne porte ne semble pas entièrement chaînée avec l'ouverture. Par ailleurs, cette maçonnerie cache une partie des claveaux de l'arc (Figure 212, Figures 241 et 239 bis) et viendrait donc se poser contre cet élément. Sa partie supérieure, faite d'un petit appareil allongé pourrait fonctionner avec l'arc de la porte, mais les pierres de moyen appareil situées en dessous ne montrent aucune liaison avec le piédroit. Le pilier engagé surmonté d'une imposte au sud-ouest, présente aussi des assises de hauteurs différentes et semble venir contre l'ensemble décrit précédemment. La retombée de la voûte que porte ce dernier support couvre en partie les maçonneries de l'angle, en partie haute.

⁸⁴ A.D. Gironde, 2 O 738, 12 mars 1861 (constatations faites par l'architecte M. Labbé).

⁸⁵ Par exemple, dans la crypte de Notre-Dame d'Etampes (Essonne), associée là aussi à un petit appareil de moellons.

Chacun des piliers engagés d'allure massive disposé le long des murs en moellons de la crypte présente des assises comportant un appareil de dimensions assez importantes (jusqu'à 35 cm de hauteur), tout comme les supports centraux de section circulaire. On peut y observer les traces d'un layage oblique, parfois assez fin. Ces piliers ne sont pas chaînés avec l'appareil de moellons, ce qui indiquerait leur adjonction, dans un second temps. La question se pose aussi pour la banquette qui les réunit, plus ou moins haute (50 cm en moyenne). Les pierres d'appareil formant le bas des piliers engagés sont chaînées avec le petit appareil qui les constitue, ce qui semble exclure une construction plus tardive. Le plan de la crypte de Jean-Auguste Brutails, fait apparaître ces différences entre maçonneries de moellons et pierre de taille. A l'est, se retrouvent les mêmes supports, englobés par une maçonnerie de moellons qui forme un petit espace central, dont les côtés sont pourvus de niches.

Ces piliers engagés de section carrée ne fonctionnent pas bien avec les deux portes murées, mais semblent s'appuyer contre elles (Figures 241 et ** bis). De plus, ils ne sont pas chaînés avec la maçonnerie de moellons, ce qui n'est cependant pas déterminant, car deux phases de construction ont pu se suivre, participant d'un même projet. Surtout, on peut se demander s'ils n'ont pas subi des remaniements au XIX^e siècle. Le mortier brun qui couvre la totalité des joints, suite à une restauration intervenue il y a une dizaine d'années, n'a cependant pas permis d'observer les mortiers anciens et ainsi d'apporter des éléments complémentaires à l'étude.

Quatre piles appareillées dont chaque assise est formée de deux pierres se dressent au centre de la crypte (Figure 238, Figure 239, Figure 240). La longueur de ces derniers oscille entre 1,1 m et 1,2 m et la hauteur des assises est très variable, d'une vingtaine à une quarantaine de centimètres. Elles sont portées par un socle rectangulaire surmonté d'une base torique, hormis au sud-ouest où il s'agit de deux tores encadrant une scotie, dont celui du haut est mince et au diamètre plus étroit. L'aspect massif de ces colonnes (0,42 m de diamètre en moyenne) est mis en exergue par leur hauteur peu importante, la faible envergure de la voûte ainsi que les chapiteaux trapus qui les

surmontent. Ces derniers sont en effet très larges et peu hauts⁸⁶. Un même décor avec quelques variantes y est reproduit sur chacune des faces, dont les largeurs ne sont pas identiques. Le calcaire coquiller employé, caractéristique de l'Entre-deux-Mers, indique très probablement une provenance proche. L'aspect massif de cette construction renvoie à des exemples du XI^e siècle tels que la crypte de Saint-Philbert de Noirmoutier, que l'on a déjà évoquée, pour ce qui est des régions de l'Ouest de la France, où une salle de dimensions comparables est divisée en trois travées par des piliers circulaires aux chapiteaux trapus⁸⁷.

Léo Drouyn écrivait en 1867 que l'un des chapiteaux de la crypte de Baron était moderne, sans apporter plus de précisions. Ce dernier, situé au sud-est (Figure 243), présente cependant un tailloir chanfreiné sans décor, une sculpture en méplat formée d'enlacements de larges brins autour d'un calice, au centre de chacune des faces, dont la partie supérieure forme comme un large dé médian. Les enroulements se rejoignent sur les angles, formant des volutes qui se terminent par une palmette. L'astragale, un simple tore, ne se distingue pas de ceux des trois autres chapiteaux. L'ensemble se déploie sur un fond lisse et nu. Le motif du calice placé en partie centrale de la face principale de la corbeille se retrouve dans l'abside, sur le chapiteau soutenu par les colonnes jumelles. Des doutes avaient été émis sur l'ancienneté de ce chapiteau de la crypte, mais sans cet écrit de Léo Drouyn, nous aurions considéré qu'il s'agissait d'un chapiteau roman⁸⁸. Il peut cependant s'agir d'une imitation réussie.

Au nord-est (Figure 242), sont reproduites des formes assez similaires mais au sein d'une composition plus riche, recouvrant toute la corbeille. Plusieurs séries de rinceaux aux larges tiges se prolongeant par de grandes palmettes s'y enroulent, formant des volutes aux angles et au centre de chacune des faces. Une composition assez similaire a été sculptée au chevet de l'église de Mosnac (Charentes). Quant au tailloir, il

⁸⁶ Chapiteaux de la crypte : tailloirs de 62,5cm de large en moyenne pour 15 à 18cm de haut, corbeille de 48,4 à 58,5cm en moyenne pour 19 à 29 cm de haut env., astragale 6-7cm de haut.

⁸⁷ Voir, par ailleurs, à ce sujet : Maria Clotilde MAGNI, « Cryptes du haut Moyen Age en Italie: problèmes de typologie du IX^e jusqu'au début du XI^e siècle », *Cahiers archéologiques : fin de l'Antiquité et Moyen-Age*, 1945, ou, plus récemment, Samuel RUTISHAUSER, « Genèse et développement de la crypte à salle en Europe du sud », *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XXIV, 1993, pp. 37-51.

⁸⁸ L. Drouyn ne donne aucun élément justifiant ce qualificatif de « moderne ». Léo DROUYN., *Notes Archéologiques*, Baron, 20 mai 1867. (AM Bordeaux, 59 S 48).

est cette fois plus travaillé, présentant deux cavets ornés d'un filet, forme peu courante au XI^e siècle, et que l'on retrouve notamment en Poitou au début du siècle suivant (à Saint-Eutrope de Saintes notamment)⁸⁹. Cette corbeille peut être rapprochée de celle située dans l'abside, faisant le lien entre les 11^e et 12^e arcades. On peut également y voir des palmettes aux folioles souples et évidées, dont les tiges sont réunies par une bague. En outre, des volutes symétriques de même profil s'y rejoignent aux angles et dans la partie supérieure centrale de chaque face.

Une simple arcature court sur la corbeille du sud-ouest (Figure 245), reproduite en méplat, comportant de trois à cinq arcades en plein-cintre selon la face observée, plus ou moins hautes. Des arcs en forme de mitre mettent chaque angle en évidence. S'y distinguent seulement les supports des arcs (petits chapiteaux ou simples tailloirs), ainsi que des bases ou socles rectangulaires à chanfrein. Un abaque lisse, formant une simple tablette rectangulaire, couronne le tout. Ce motif architecturé ceignant la corbeille peut-être rapproché de ceux qui ornent plusieurs chapiteaux du clocher de Brantôme (chambre des cloches), au dessin très similaire, bien que les angles y soient marqués, non par une arcade, mais par une colonne. (Notons par ailleurs que les arcs du clocher de Brantôme sont composés de claveaux aux dimensions qui paraissent analogues à celles de l'arcature de Baron).

Au nord-ouest (Figure 244), le motif des larges folioles évidées et arrondies qui se déploient sur la corbeille fait écho aux sculptures déjà décrites. Certaines, réunies en gerbes grâce à un large ruban formé de losanges eux-aussi évidés sur l'une des faces, et de trois brins sur les autres, alternent avec des palmettes triangulaires et au plus faible relief (aux angles et au centre de chacune des faces). Un rapprochement peut-être fait avec le chapiteau de l'arcature de l'abside, situé entre les 3^e et 4^e arcades : sur la collerette de la corbeille sont aussi sculptés des motifs végétaux, aux larges feuilles du même type encadrant une série de petits losanges évidés. De la même façon, les folioles agencées à la manière d'éventails en méplat y encadrent d'autres feuilles en pointe et légèrement convexes. Ces motifs rappellent ceux des chapiteaux trapus de la crypte de

⁸⁹ François DESHOULIERES, « Essai sur les tailloirs romans », *Bulletin Monumental*, n° 78, 1914, p. 23-25.

Saint-Maurice de Mainzac, en Charente, attribués par Christian Gensbeitel au troisième tiers du XI^e siècle, qui dérivent de ceux de Saint-Eutrope de Saintes⁹⁰.

Aucun des tailloirs n'est identique (simple tablette, tablette sculptée de rangées de billettes, tailloir en méplat et biseau courant en Gironde à l'approche du XII^e siècle⁹¹, et cavets rehaussés de filets, souvent considérés comme étant plus tardifs).

Ces chapiteaux portent des voûtes d'arêtes irrégulières, les supports n'étant pas tous de même hauteur, avec des pénétrations sur les côtés. Ces dernières furent remaniées et remplacent partiellement les « voûtes d'arêtes en moellons bloqués » décrites en 1853⁹². La hauteur sous voûte est d'environ 2,6 m, le dallage de la crypte n'étant pas plan, mais formant un léger enfoncement en partie centrale, pour se redresser au droit des anciens accès occidentaux. De plus, les retombées de ces voûtes ne se font pas au même niveau, les supports étant de dimension différente.

Des rapprochements sont possibles entre les portes murées et l'arcature de l'abside qui semble bien insérée dans le mur de moellons, ce qui pourrait faire apparaître des relations entre sanctuaire haut et bas, hypothèse que vient étayer l'analyse de la sculpture dans ces deux niveaux. Les observations ont toutefois été partielles, notamment par l'impossibilité de réaliser une lecture d'ensemble incluant les mortiers, suite à une rénovation voici quelques années et ne connaissant pas l'ampleur des remaniements du XIX^e siècle dans la crypte. L'exemple le plus proche pourrait être celui, déjà évoqué, de Saint-Maurice de Mainzac (Charente), dont la crypte de plan carré située sous le clocher est divisée en trois vaisseaux par des colonnettes jumelées, coiffées de voûtes en berceau. L'ensemble est trapu et le décor des chapiteaux est très proche de ceux de Baron, voire quasi identique pour l'un d'entre eux. L'ensemble est attribué au troisième tiers du XI^e siècle⁹³.

⁹⁰ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 475-476.

⁹¹ François DESHOULIERES, « Essai sur les tailloirs romans », *op. cit.*, p. 22.

⁹² *Compte-rendu des travaux de la Commission des Monuments historiques de la Gironde*, 1853, p. 5-6.

⁹³ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 475-476.

Conclusions

Aussi, cette église conserve-t-elle des éléments particulièrement intéressants du point de vue de la présente étude. L'arcature ornant le chevet, qui semble avoir été réalisée en même temps que le mur au sein duquel elle se tient, paraît n'avoir pas eu pour fonction première de recevoir une voûte. Sa structure, alternant les pilastres et les colonnes, contribue en outre à la singulariser, ce type de dispositif rappelant notamment celui de la crypte de Saint-Aignan d'Orléans.

La prise en compte des trois niveaux de la crypte, l'abside et les combles, permet de mieux comprendre la manière dont sont agencées chacune des parties constitutives de l'édifice. En mettant en parallèle la sculpture de la crypte et celle de l'abside, comme l'avait fait Marie-Laure Liger, mais aussi en considérant leurs chapiteaux et éléments constructifs d'un point de vue plus technique, les liens qui unissent les deux parties de l'édifice deviennent plus nets et concourent à envisager l'ensemble comme participant d'un même élan. Ainsi, les sculptures de la crypte et des chapiteaux de l'arcature, où les figures géométriques côtoient les palmettes, n'offre qu'une place restreinte à la figure humaine, à rapprocher des réalisations du dernier tiers du XI^e siècle dans la région. De la même manière, les claveaux étroits des arcades et ceux des deux portes de la crypte, de dimensions similaires, permettent d'établir un rapprochement. En outre, plusieurs maçonneries de la crypte semblent liées aux portes murées, qui pourraient participer de la même construction, mais des incohérences apparaissent lors de la prise en compte de l'ensemble, probablement liées aux remaniements du XIX^e siècle.

Les deux témoignages de Léo Drouyn et Jean-Auguste Brutails, qui décrivent de larges baies à claveaux étroits et bruts perçant le mur de l'abside, en partie haute, apportent un élément supplémentaire à l'analyse. Quant à l'association des deux types de maçonneries de moellons et de pierre de taille, au sein de la crypte et du chevet à la forme étirée, de même que les fenêtres percées au-dessus des contreforts, ce pourraient être des indices d'une construction se rapportant à la fin du XI^e siècle (du moins au dernier tiers). On peut donc imaginer qu'il existait alors une crypte voûtée surmontée d'une abside simplement charpentée et ornée d'une arcature se prolongeant en partie supérieure par un mur de moellons orné de peintures aux motifs géométriques.

Le voûtement du sanctuaire haut intervint par la suite, probablement dès l'époque romane comme tendent à le montrer les sculptures de plusieurs des chapiteaux qui en reçoivent les retombées, grâce à une voûte en cul-de-four et un berceau en plein-cintre⁹⁴. Si l'on considère que les colonnes jumelles de l'hémicycle participent de cette dernière période, un premier comblement des arcades était intervenu avant leur construction, puisque des blocs se trouvent derrière ces supports. Les arcades de l'hémicycle ne comportant pas de peintures murales équivalentes à celles du XV^e siècle, présentes le long de la travée droite, indiquent peut-être qu'un autre comblement a eu lieu après l'incendie dans cette partie de l'édifice (peut-être pour consolider le tout). Une dernière intervention postérieure au XV^e siècle a entièrement obstrué l'arcature, comme en témoigne le décor peint qui existait déjà au XIX^e siècle.

Ainsi, la méthode employée avec le relevé précis de plusieurs des élévations a-t-elle permis d'étayer une partie des hypothèses déjà formulées, notamment dans le mémoire de Marie-Laure Liger à propos de la crypte. N'ayant pu observer l'ensemble des parements (murs extérieurs du chevet et de la nef) et des mortiers, et ayant constaté dans les archives les bouleversements intervenus dans la crypte au XIX^e siècle, la chronologie des différents états de cette dernière partie de l'édifice n'a pu être établie de manière précise.

⁹⁴ Dont nous n'avons peut-être pas sous les yeux les éléments d'origine.

Archives- plans :

-M.A.P., 1996-025-416, 80-068-276, 81-033-002.

-A.D. Gironde, Fonds J.A. Brutails, 90 J 59/9 ; 90 J 59/10 ; 90 J 59/11 ; 90 J 33/13 ; 90 J 47/44 ; 90 J 47/45 ; 90 J 47/65.

-A.D. Gironde, G 8, G 559, G 636, G 637, G 640, 2 O 738, 5 V 162, 156 T 1-A, 162 T 21.

-A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 48, p. 589-592.

-A.M. Baron, Diverses délibérations du Conseil municipal depuis 1907, Notes du maire M. de Montesquieu, 1968. Plans et coupes de l'entreprise Cazenave (Bordeaux), décembre 1989.

-Archives diocésaines, Dossier sur la paroisse de Baron.

-D.R.A.C. Aquitaine, Dossier CRMH ; Dossier du Service Régional de l'Inventaire, Dossier S.R.A., Dossier C.R.P.S..

-Université Bordeaux Montaigne, Bibliothèque de Lettres, Photographies de Jean-Auguste Brutails, n° 218, 632 (crypte).

Bibliographie :

-« Baron », *La Sauvegarde de l'Art Français*, 7, Picard, 1994, p. 54.

-BEAUNIER C., *Abbayes et prieurés de l'ancienne France*, t. III, Provinces ecclésiastiques d'Auch et de Bordeaux, Paris, 1910, p. 100.

-BIRON R., *Guide archéologique illustré du touriste en Gironde*, Bordeaux, Féret, 1928, p. 26.

-BRUTAILS A., « Notes adressées aux Monuments historiques sur les églises de la Gironde », *Bulletins et mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, t. XXVIII, 1906, p. 106-107.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

- BRUTAILS A., *Les vieilles églises de la Gironde*, Féret, Bordeaux, 1912, p. 154, 175, 213, 227, 256 ; fig. 315 et 184.
- CABANOT J., *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, 1989.
- CIROT DE LA VILLE (ABBE), *Histoire de l'abbaye et congrégation de Notre-Dame de la Grande-Sauve*, t. II, p. 365-366.
- Compte-rendu des travaux de la Commission des Monuments historiques de la Gironde*, 1853, p. 5.
- DROUYN L., « Eglise de Baron », *Revue catholique de Bordeaux*, 1880, t. 1, n° 6, p. 81-86.
- DROUYN L., « Excursion archéologique du 29 mai 1904 », *Bulletins et mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, t. XXV, 1904, p. 19-20.
- FAIVRE J.B, GABORIT M., « Peintures murales en Entre-deux-Mers : découvertes récentes », *L'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité, Actes du quatrième colloque tenu à Saint-Loubès, Lormont et Saint-Louis de Montferrand les 15-16-17 octobre 1993*.
- GABORIT M., *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux du Sud-Ouest de la France*, Thèse de doctorat, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1979.
- GARDELLES J., « Les vestiges de l'architecture de la fin de l'époque pré-romane en Gironde (Xe-XIe siècles) », *Revue historique de Bordeaux*, 1959, p. 253-266.
- GODIN R., *Baron (Gironde), Rapport de sondages*, février 1990.
- GODIN R., *Baron (Gironde), Eglise, murs de la travée du chœur, Peinture murale*, juillet 1994.
- GOUTAL M., « Baron (33), Eglise Saint-Christophe », *Etude préalable*, Septembre 2007.
- GUINODIE R., *Histoire de Libourne et des villes et bourgs de son arrondissement*, t.3, 1876, p. 527 à 529.
- HIGOUNET C., *Grand Cartulaire de la Sauve Majeure*, Fédération historique du Sud

Ouest, Talence, 1996 (n°64, 457, 468, 526, 528, 529, 531, 532, 536, 537, 649, 737, 1020, 1121).

-LAMOTHE A. DE, « Note sur une crypte dépendant de l'église de Baron, canton de Branne », *Actes de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 1843, p. 295-297.

-LAROSA O., *Guide touristique, historique et archéologique de Bordeaux et de Gironde*, Féret, Bordeaux, 1988, p. 64-65.

-LIGER M-L., *Les églises de Saint-Saturnin de la Libarde et de Saint-Christophe de Baron*, TER de maîtrise d'histoire de l'art médiéval, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), juin 2001.

-PIAT J-L., *Occupation du sol et peuplement des bassins de la Souloire et de la Canaudonne en Entre-deux-Mers bordelais de la préhistoire à la fin du Moyen Age*, TER d'histoire médiévale, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1995.

-PIGANEAU E., « Anciennes clefs de voûte de l'abbaye de la Sauve », *Bulletin et mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, T.II, 1875, p. 105-108.

-PIGANEAU E., « Essai de répertoire archéologique du département de la Gironde », *Bulletin et mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, T.XXII, 1901, p. 97.

-PIGANEAU E., « L'église Saint-Christoly à Bordeaux. Notice archéologique et historique », *Bulletin et mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, t.XXV, 1904, p. 141-1979, p. 117.



Figure 202. Cadastre napoléonien (A.D. Gironde, 3 P 028-3, 1813)

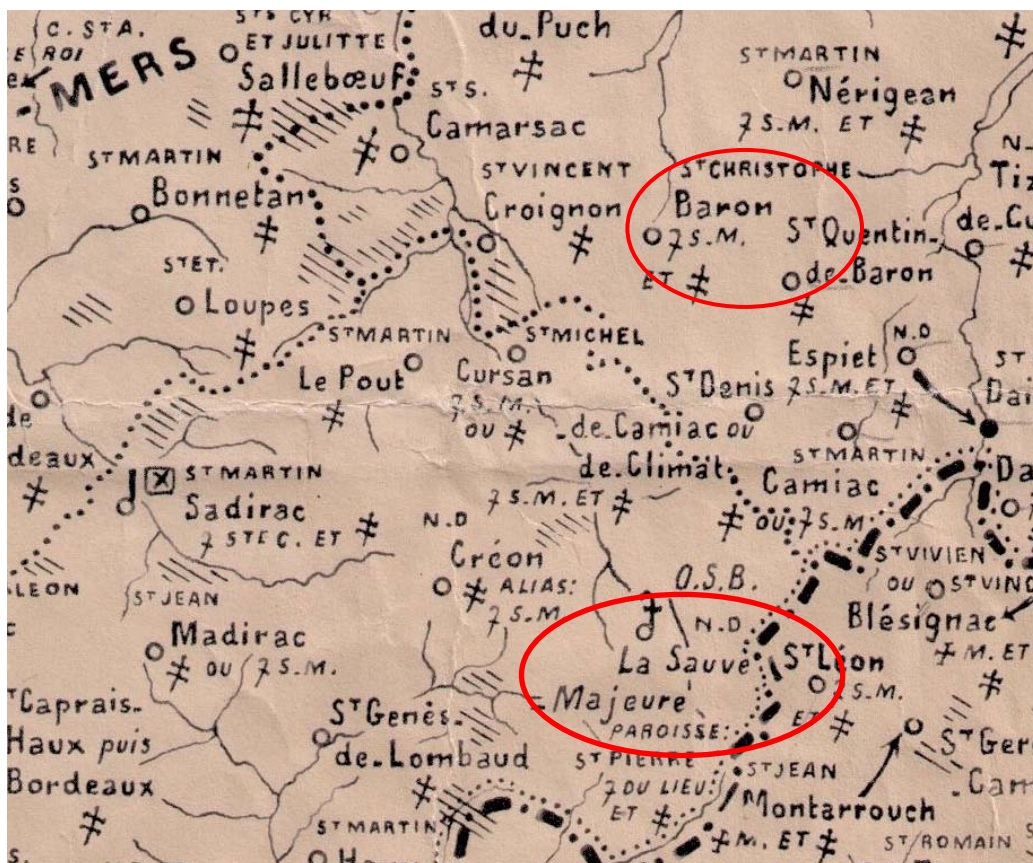


Figure 203. Extrait de la Carte de l'ancien diocèse de Bordeaux depuis le XIII^e siècle, J. de Font-Réaulx, 1972, Fonds Ausonius- Université Bordeaux-Montaigne. Saint-Christophe de Baron, prieuré de la très proche abbaye de la Sauve Majeure.

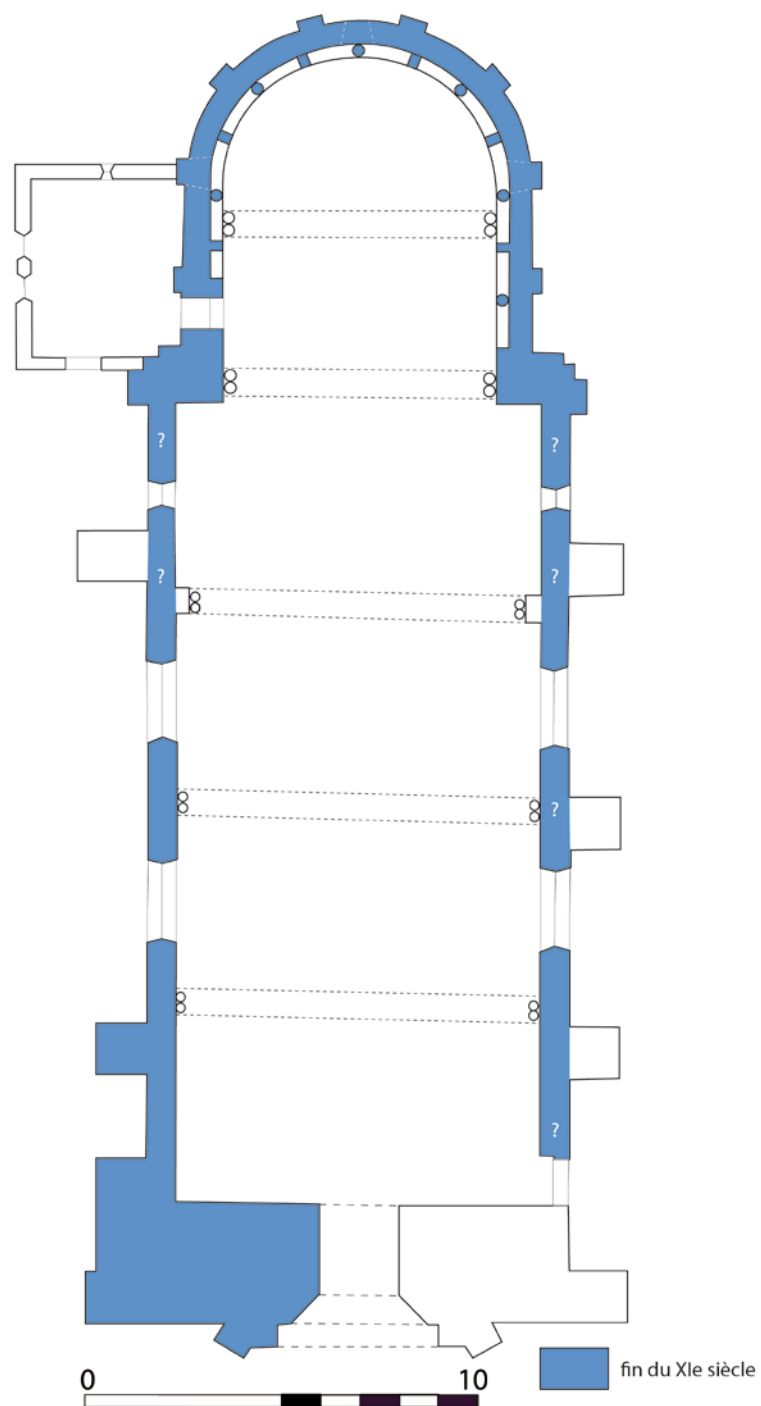


Figure 204. BARON- Saint-Christophe
D'après M. Goutal.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

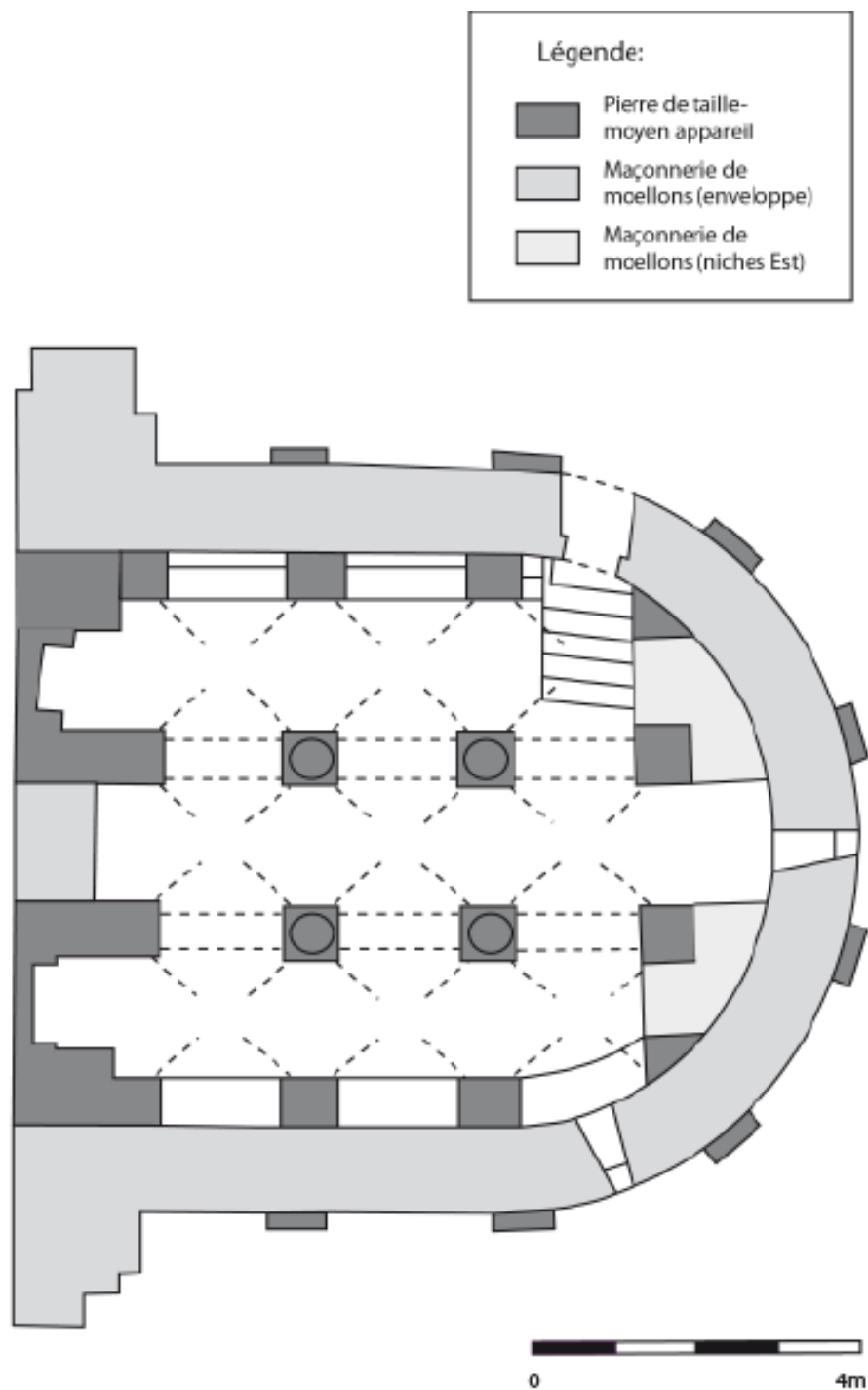


Figure 205. Plan de la crypte d'après J-A. Brutails (1912).

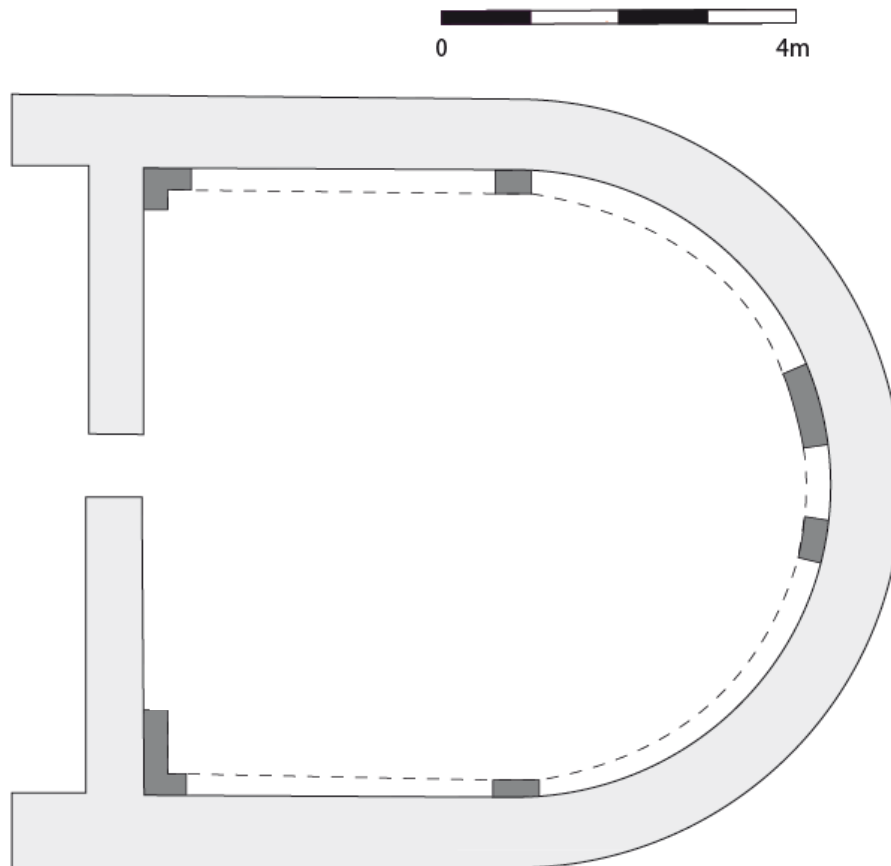


Figure 206. Partie haute des murs du chevet et emplacement des différents sondages dans le tas de charge de la voûte. Restitution en pointillés du mur d'origine de l'abside(M. Provost).

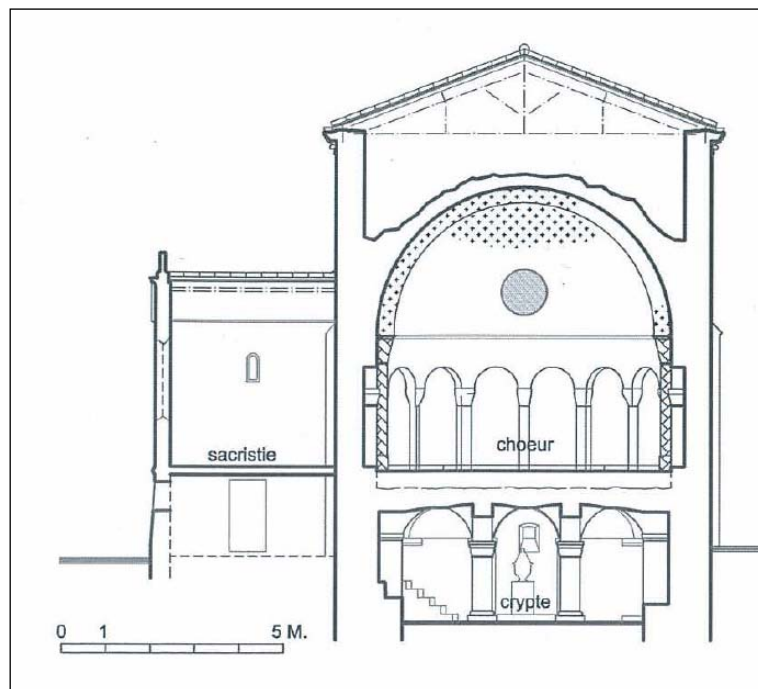


Figure 207. Coupe transversale du chevet et de la crypte.
Avec l'aimable autorisation de M. Goutal, (D'après *Etude préalable*, 2007)

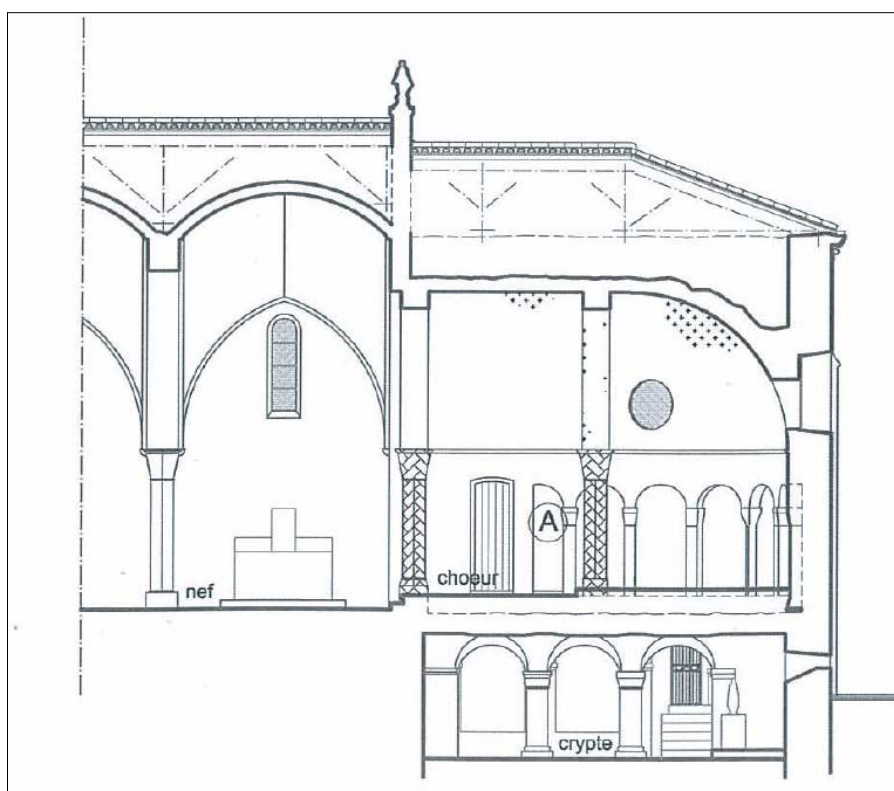


Figure 208. Coupe longitudinale du chevet et de la crypte.
Avec l'aimable autorisation de M. Goutal, (D'après *Etude préalable*, 2007)

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 209. Modèle en trois dimensions de la crypte et du chevet réalisé par Pascal Mora (Archéotransfert- C.N.R.S.- Université Bordeaux Montaigne). Coupe longitudinale.



**Figure 210. Modèle en trois dimensions de la crypte et du chevet réalisé par Pascal Mora (Archéotransfert- C.N.R.S.- Université Bordeaux Montaigne).
Vue plongeante sur le chevet et la structure de la crypte.**



Figure 211. Relevé pierre à pierre de l'arcature du chevet réalisé avec Juliette Masson (dessin M. Provost).

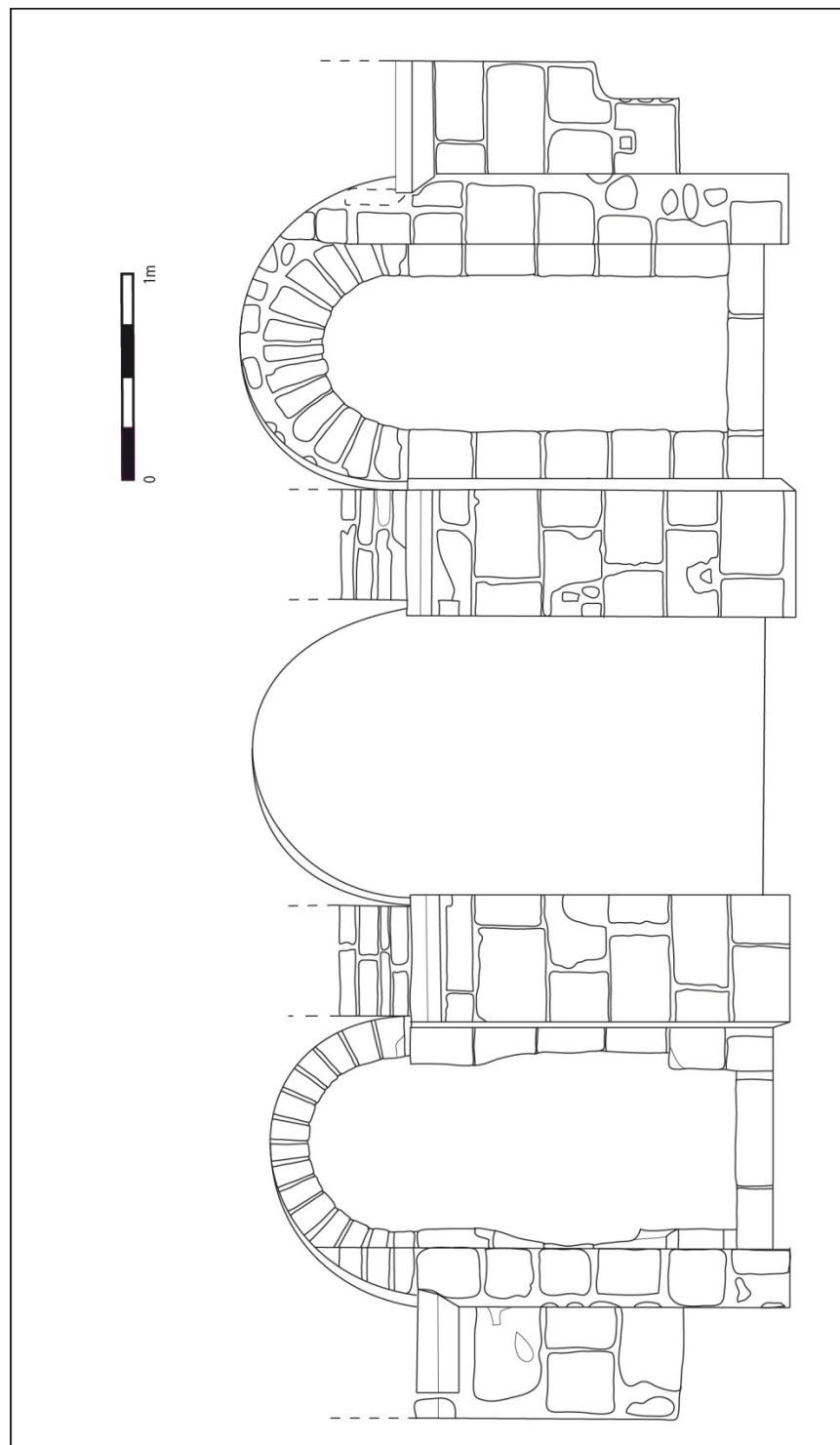
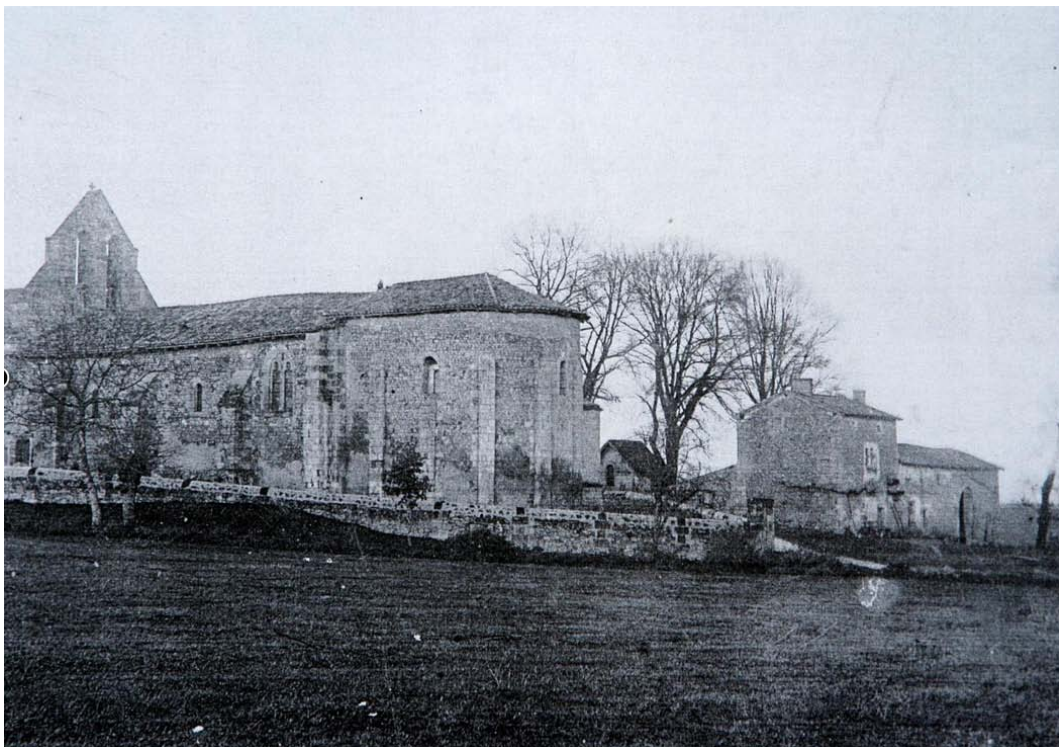


Figure 212 Relevé pierre à pierre de la face est de la crypte.



Figure 213. Ancienne élévation occidentale (A.M. Baron, photographie non datée).

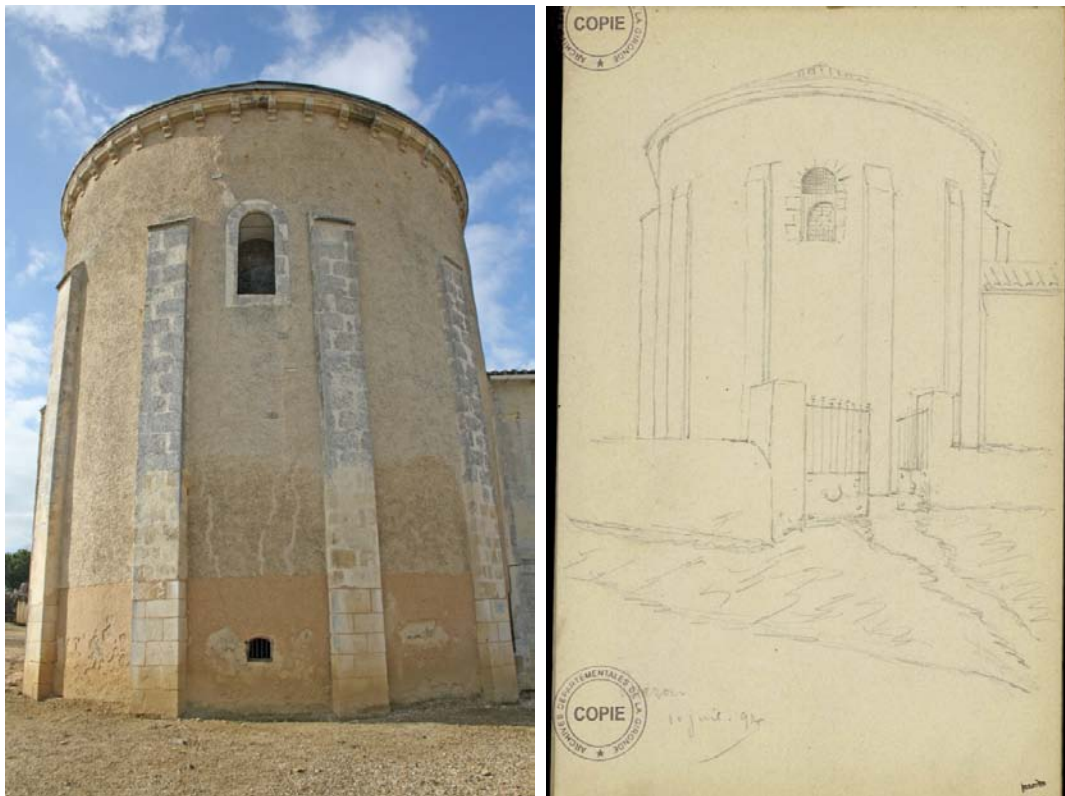


**Figure 214. Vue de l'église depuis le sud-est (A.M. Baron, photographie non datée).
On distingue sur l'original les lits de moellons réguliers du chevet.**

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 215. Vue de l'église depuis le nord.



Figures 216. Elévation du chevet. Dessin de Jean-Auguste Brutails, on distingue les claveaux aujourd'hui masqués de la baie (A.D. Gironde, 90J33-13).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 217. Vue partielle de l'abside et de l'arcature qui court le long de son mur.



Figure 218. Détail de l'arcade de l'extrémité sud (14^e arcade). Joints rubannés.



Figure 219. Rubéfaction de la pierre en profondeur, trace d'un violent incendie, sur les premières assises de la voûte (à l'est de l'abside).



Figure 220. Comblement de la 3^e arcature, les traces de rubéfaction sont présentes en surface, pas au fond de l'arcature.



Figure 221. Chapiteau faisant le lien entre les 2^e et 3^e arcades (face latérale droite).



Figure 222. Même chapiteau . Détail du fragment d'entrelacs de la face latérale gauche.

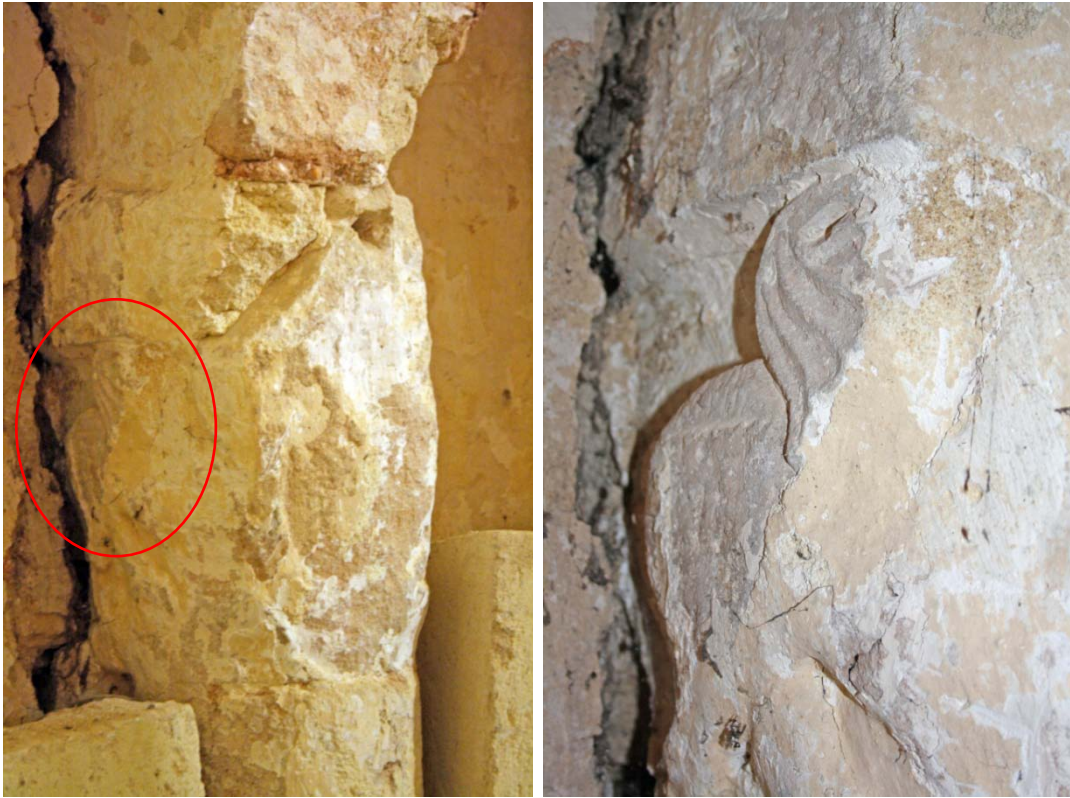
M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



**Figures 223. Chapiteau recevant les retombées des 3^e et 4^e arcs.
Détails des faces latérales gauche et droite.**



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figures 224. Chapiteau reliant les 5^e et 6^e arcades. Détail.



Figures 225. Chapiteau situé entre les 9^e et 10^e arcades. Détail.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figures 226. Chapiteau liant les 11^e et 12^e arcades. Détails des angles.



Figure 227. Élément de sculpture subsistant sur le chapiteau situé entre les 13^e et 14^e arcades.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 228. Sondage réalisé par B. Bizot (1987) au pied de la 7^e arcade.



Figure 229. Base du pilastre faisant le lien entre les 6^e et 7^e arcades. (Sondage B. Bizot).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figures 230 et 230 bis . Croix gravées dans les pilastres des 8^e et 14^e arcades.



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



**Figures 231. Chapiteau sud-est de la travée droite.
Détails des angles et face principale.**



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



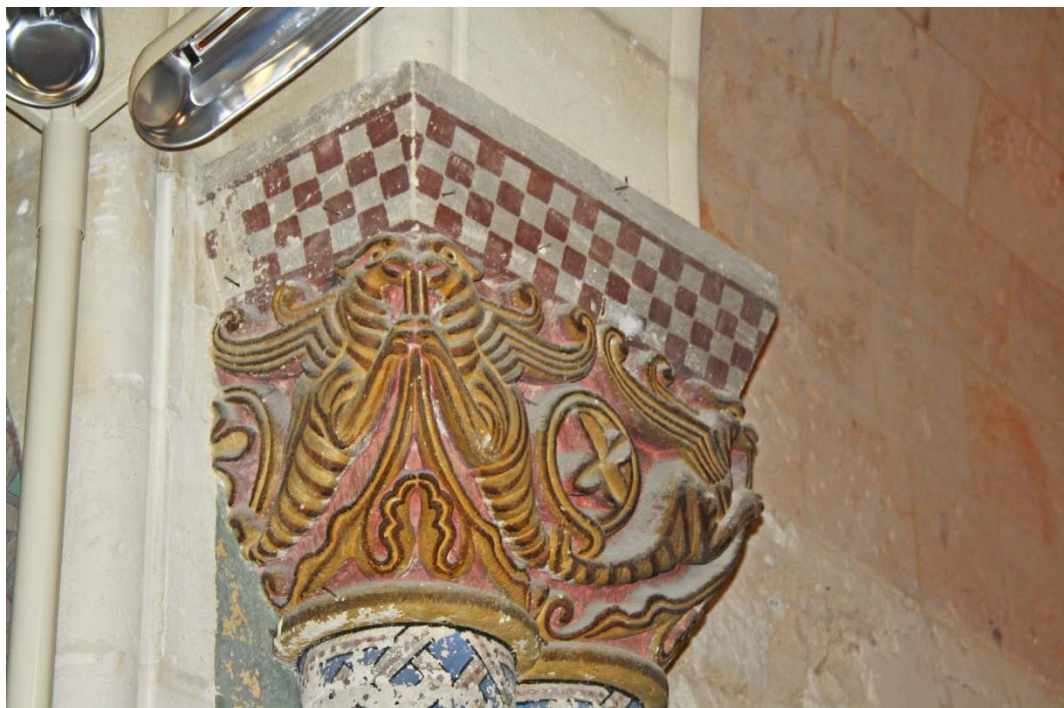
Figures 232. Chapiteau nord-est de la travée droite. Angles.



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



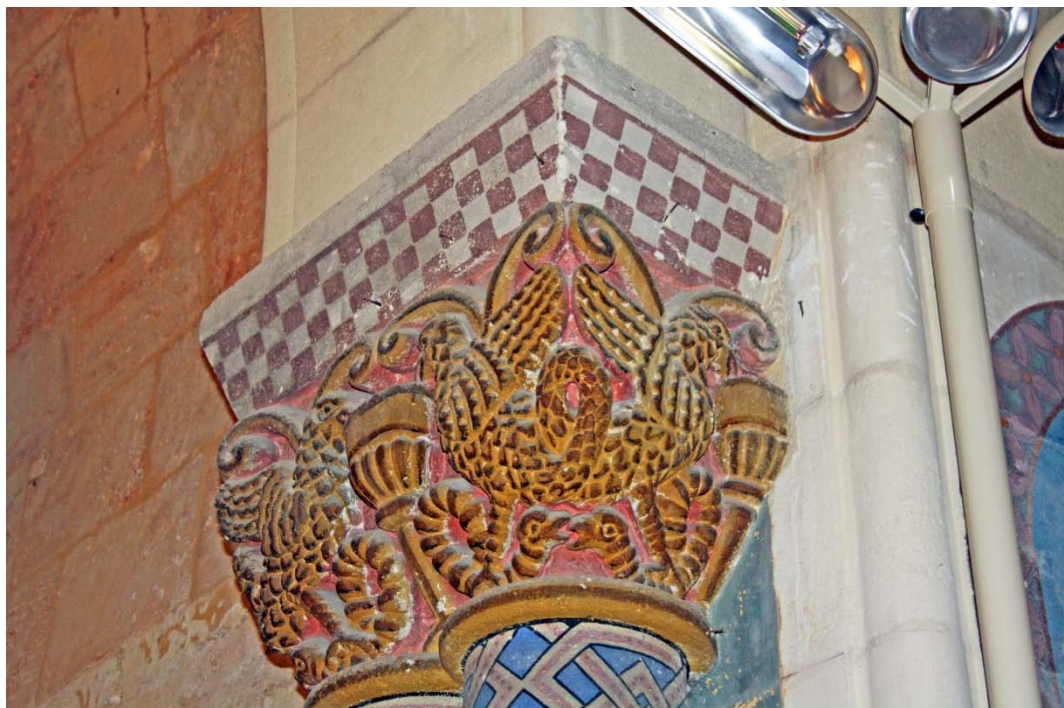
Figures 233. Chapiteau nord-ouest de la travée droite.



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figures 234. Chapiteau sud-ouest de la travée droite.



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



**Figures 235. Sondage réalisé dans les combles de l'abside dans les années 1990.
Détail de la peinture du haut du mur de l'abside (dans l'axe).**



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 236. Sondages réalisés dans le tas de charge de la voûte de l'abside (au nord, voir figure 206).





Figures 237. Sondages réalisés dans le tas de charge de la voûte de l'abside (au sud, voir figure 206).



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

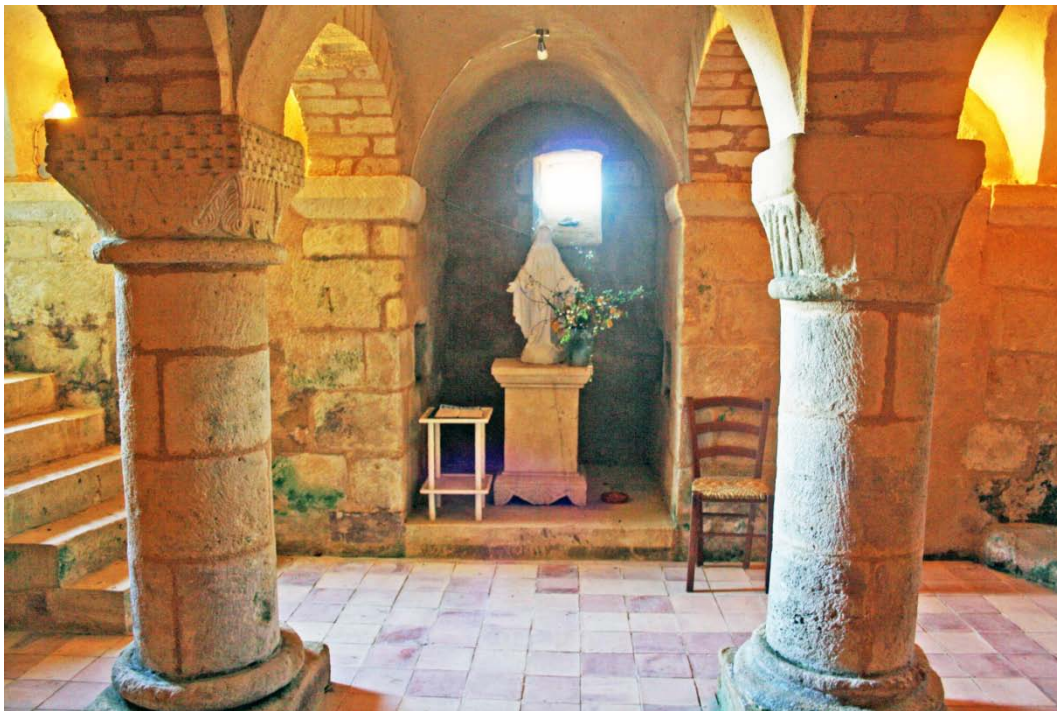


Figure 238. Crypte. Vue prise depuis l'ouest.



Figure 239. Crypte. Vue prise depuis l'est.



Figure 240. Crypte. Vue prise depuis le nord.



Figures 241. Anciens accès de la crypte vers l'église.



Figure 242. Crypte. Chapiteau du nord-est.



Figure 243. Crypte. Chapiteau du sud-est.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 244. Crypte. Chapiteau du nord-ouest.



Figure 245. Crypte. Chapiteau du sud-ouest.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 246. Crypte. Base du chapiteau du sud-est.



Figure 247. Crypte. Base du chapiteau du nord-est.



Figure 248. Côté sud de la nef, travée orientale, décor ornant l'arrière-voissure de la baie.

Notice 4

BORDEAUX- Saint-André



Département	Gironde (33)
Localisation	Bordeaux (33000)
Adresse	Place Pey Berland
Propriétaire	Ville de Bordeaux
Protection	Classement M.H. 1848, 1862.
Ancien diocèse	Diocèse de Bordeaux
Statut	Cathédrale
Collateur	Archevêque de Bordeaux

Remaniée au fil des époques, la cathédrale Saint-André de Bordeaux a vu sa physionomie évoluer au gré de l'ambition des archevêques jusqu'à l'aube du XX^e siècle, appartenant aux édifices « inachevé[s] par essence », en tant qu'un « édifice en perpétuel devenir »¹⁸². Parmi les témoignages de pierre des campagnes de construction et de reconstruction successives, la façade occidentale de l'édifice constitue la partie la plus ancienne de la cathédrale, attribuable au début de la période romane en Gironde¹⁸³.

La thèse de Jacques Gardelles¹⁸⁴ constitue l'étude majeure de cet édifice, à laquelle la présente notice emprunte nombre d'éléments. L'ensemble des parties occidentales mériteraient en effet une analyse complète d'archéologie du bâti couplées

¹⁸² Philippe ARAGUAS, Jean-Pierre DUPLANTIER et Bruno FAYOLLE-LUSSAC, *La cathédrale inachevée : Saint-André de Bordeaux*, Bordeaux, Éd. Confluences, 1998.

¹⁸³ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. μμ (I).

¹⁸⁴ Jacques GARDELLES, *La cathédrale Saint-André de Bordeaux: sa place dans l'évolution de l'architecture et de la sculpture*, thesis, Impr. Libr. Delmas, 1963.

à des fouilles archéologiques, à l'image des travaux menés ces dernières années sur la tour-porche romane de cette cathédrale, dont la base a été retrouvée en 1999 lors de sondages effectués à l'occasion de l'installation du tramway dans l'agglomération bordelaise et pleinement mise au jour en juillet 2003. Les travaux de thèse de Juliette Masson rendent notamment compte des réflexions menées à ce sujet¹⁸⁵, qui ont également abouti à la proposition d'une restitution de cette tour-porche septentrionale. Signalons toutefois qu'à l'occasion de la restauration de la façade occidentale et du contrefort attenant en 2013¹⁸⁶, des observations ont pu être réalisées jusqu'au faite du pignon, occasion unique de mieux appréhender ce haut massif.

¹⁸⁵ Juliette MASSON, *Geoffroi de Loroux et l'architecture religieuse en Aquitaine au XII^e siècle*, thesis, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 2012.

¹⁸⁶ Je tiens à remercier M. Lemaître, maître d'œuvre et M. Leroy, maître d'ouvrage, de m'avoir permis d'accéder à plusieurs reprises sur l'échafaudage qui couvrait la façade en 2013.

Éléments d'histoire et de géographie

La première mention d'une église cathédrale dans la cité bordelaise apparaît dans les textes au IX^e siècle¹⁸⁷. Les sources historiques sont cependant avares de renseignements sur la construction en elle-même, comme l'a rappelé Juliette Masson à l'occasion de l'évocation de plusieurs textes concernant indirectement l'édifice au XI^e siècle¹⁸⁸. Une charte est en effet consacrée à l'arbitrage rendu en 1079 par l'évêque Amat d'Oloron « *in ipsa matre ecclesia, in honore beatorum Andree et Jacobi constructa* », la possession de l'église de Soulac divisant alors les deux abbayes de Sainte-Croix et Saint-Sever¹⁸⁹. Jean-Auguste Brutails lui-même, s'étant intéressé à ce document, a montré qu'il pouvait tout aussi bien concerner un édifice en cours de réalisation comme déjà achevé¹⁹⁰. On sait en outre que sous l'épiscopat du même Amat d'Oloron (1088-1101), le duc d'Aquitaine fit une donation au chapitre afin d'effectuer des remaniements, peut-être liés à la venue d'Urbain II en 1096, qui consacra l'édifice lors de son périple mené en faveur de la première croisade¹⁹¹. Une autre charte, confirmant cette fois les privilèges accordés au chapitre cathédral par le duc d'Aquitaine en 1089-1090 fait part de la ruine de l'église¹⁹², information dont l'interprétation peut-être soumise à discussion. Quoiqu'il en soit, il est alors précisé les droits qui permettent au chapitre de disposer de revenus importants « *ad restaurationem ecclesie et ad mensam canonicorum* », qui sont à l'origine -ou qui ont pour le moins probablement contribué- à la réalisation des restructurations majeures qui furent opérées dès le second quart du XII^e siècle. Ces travaux furent menés sous la conduite de l'archevêque Geoffroy du Loroux, qui engagea, parmi les manifestations les plus importantes de ces remaniements, le voûtement de la nef. La dernière mention de la cathédrale au XI^e

¹⁸⁷ Jacques GARDELLES, « La cathédrale Saint-André de Bordeaux », *op. cit.*, p. 12 (Il s'agit selon l'auteur d'un acte du cartulaire de Saint-Seurin, daté de 814).

¹⁸⁸ Juliette MASSON, « Geoffroi de Loroux et l'architecture religieuse en Aquitaine au XII^e siècle », *op. cit.*, p. 175.

¹⁸⁹ *Ibid.*

¹⁹⁰ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils (Bordeaux), 1912.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 1. Cette donation que Brutails évoque comme étant importante, fut réalisée « *ad restauracionem edificiorum seu postmodum ad mensam canonicorum* » (A.D. Gironde, G 335).

¹⁹² Juliette MASSON, « Geoffroi de Loroux et l'architecture religieuse en Aquitaine au XII^e siècle », *op. cit.*, p. 175. L'auteur ajoute : « Le duc confirme en outre les droits cédés au chapitre cathédral qui lui assurent d'importantes sources financières en lui attribuant le tiers des revenus de la frappe monétaire de Bordeaux, la terre de Lège et le tonlieu de Buch « pour la restauration des édifices » (A.D. Gironde, G 335).

siècle appartient à un document datant de 1096, où Guillaume IX d'Aquitaine, placé « *ante altare Sancti-Andree* » donne sa protection à l'église Sainte-Croix¹⁹³. Ajoutons que c'est en ce même siècle que la cathédrale recueillit les reliques de saint Macaire, parvenant ainsi, et du fait de la consécration par le pape Urbain II, à précéder en termes de prestige sa rivale, la basilique de Saint-Seurin de Bordeaux, dans le conflit qui les opposait au sujet de la primauté du siège épiscopal bordelais.

Ces textes n'apportant aucun élément qui puisse éclairer les dispositions architecturales antérieures au XII^e siècle, menons plus avant la description et l'analyse de l'extrémité occidentale de l'édifice, dont on peut au moins affirmer qu'il s'agit du vestige potentiel d'une cathédrale du XI^e siècle qui prenait place au sein d'un groupe épiscopal, dont l'existence hypothétique se précise depuis la mise au jour en 2003, d'un bâtiment qui pourrait constituer la cathédrale primitive, à trente mètres seulement du bras de transept nord de la cathédrale¹⁹⁴. Cette découverte vient s'ajouter à la liste des édifices déjà répertoriés dans cette partie de la ville de Bordeaux, à savoir les églises Sainte-Marie et Notre-Dame de la Place, fouillées dans les années 1970 et peut-être une église Saint-Sauveur, toutes trois situées dans un périmètre commun à une cinquantaine de mètres à l'est de Saint-André.

Cette partie de l'édifice se trouvait encore au XVIII^e siècle à proximité immédiate - on pourrait presque écrire au contact- du rempart du Bas Empire¹⁹⁵, dans l'angle sud-est duquel est venu se loger le bâtiment au cours du V^e siècle. Isolée dans cette partie de l'ancien *castrum* dont elle était seulement séparée par une quinzaine de mètres et, surtout, flanquée du palais archiépiscopal démonté en 1772¹⁹⁶, la partie basse du massif a ainsi été épargnée par les remaniements. Charles Higounet évoque en effet à

¹⁹³ *Ibid.* (AHG, 1892, 27, n°3).

¹⁹⁴ Sandrine LAVAUD et Ezéchiél JEAN-COURRET, *Atlas Historique des Villes de France-Bordeaux*, Ausonius, 2009, p. 129.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 23-26; 129.

¹⁹⁶ Jacques GARDELLES, « La cathédrale Saint-André de Bordeaux », *op. cit.*, p. 79. Léonce de Lamothe précise quant à lui que ce palais épiscopal évoqué dans les textes au XV^e siècle se dressait le long du mur gouttereau septentrional. (Léonce de LAMOTHE, « Essai historique et archéologique sur l'église cathédrale Saint-André à Bordeaux et sur son clergé », *Actes de l'Académie royale des Sciences, Belles Lettres et Arts de Bordeaux*, 1842, p. 353.) Toutefois, Charles Higounet reprend les conclusions de Jacques Gardelles à ce sujet, en citant les sources d'archives à ce sujet : Charles HIGOUNET, *Histoire de Bordeaux. 2. Bordeaux pendant le Haut Moyen Age*, *op. cit.*, p. 189 (n. 72).

ce propos des textes du XIV^e et du XV^e siècle mentionnant une « *aula vetus* » qui flanque le parement occidental¹⁹⁷, à laquelle succédèrent des habitations décrites au XIX^e siècle¹⁹⁸. La destruction des vestiges de la fortification antique à l'époque moderne entraîna d'ailleurs une réflexion autour de plusieurs projets de réfection de cette dernière, qui demeurèrent sans suite¹⁹⁹.

L'orientation de la façade occidentale semble apporter des informations intéressantes : en effet, celle-ci est légèrement inclinée vers le nord, ce qui n'est pas le cas du reste de l'édifice, tout comme l'est Notre-Dame de la Place, ainsi que le rappelle Charles Higounet qui ajoute : « les vestiges du croisillon méridional rebâti au XII^e siècle, offrent la même déviation »²⁰⁰. On peut en déduire que l'édifice existant au XI^e siècle, sur lequel est venue se greffer la construction du siècle suivant, présentait donc cette caractéristique, les constructions postérieures ayant légèrement rattrapé l'axe, le chevet étant davantage tourné vers l'est.

La façade occidentale, témoin d'un édifice antérieur au XII^e siècle

La façade ouest de la cathédrale Saint-André constitue un haut massif de 28 m environ, dont la moitié inférieure est faite de petit appareil. Sa structure est fort simple puisqu'elle est raidie par six contreforts plats, prenant place au sein d'un mur large de 17 m en œuvre. Quelques ouvertures murées gardent le souvenir des baies qui s'ouvriraient dans cette partie de l'édifice. Une porte fut percée dans l'axe de l'édifice par l'architecte Louis Combes en 1811, qui reprit aussi le parement en pierre de taille autour de cette construction, entre les contreforts médians.

A mi-hauteur, délimitée par une corniche qui rompt l'élan vertical engendré par la position des contreforts, se tient un passage pris dans l'épaisseur du mur qui permet

¹⁹⁷ Charles HIGOUNET, *Histoire de Bordeaux. 2. Bordeaux pendant le Haut Moyen Age, op. cit.*, p. 189. (AD Gironde, G 507, G 287, G suppl. 44).

¹⁹⁸ Raimond CORBIN, *La Cathédrale de Bordeaux Etude historique et archéologique par un prêtre du diocèse*, Bordeaux, Dupuy, 1864, p. 12. L'auteur écrit ainsi : « malgré sa nudité, elle est d'un aspect sévère, et j'en préfère le cachet grandiose aux maisons qui l'étouffent ».

¹⁹⁹
²⁰⁰ Charles HIGOUNET, *Histoire de Bordeaux. 2. Bordeaux pendant le Haut Moyen Age, op. cit.*, p. 190.

de longer cet endroit de l'édifice au revers des éléments raidisseurs. La construction de pierres de taille de dimension moyenne qui caractérise la moitié supérieure de la façade, datant du XIII^e siècle, prend place 6 à 7 assises sous la coursière (XII^e siècle) et s'achève par un pignon couronné d'une croix. Trois baies en plein cintre au double ébrasement dont celle du milieu est légèrement plus haute prennent place à l'endroit où les cinq contreforts dotés de glacis en larmier achèvent leur course. Une autre se tient contre le contrefort le plus méridional. Murée, elle semble n'avoir été ébrasée qu'intérieurement ; ses claveaux plus longs que ceux du triplet sont de dimensions hétérogène ce qui semble aussi apporter un indice d'antériorité sur les baies qu'elle côtoie, aux formes régulières. Plus haut se tiennent deux ouvertures rectangulaires, telles des meurtrières qui apportent un peu de jour aux combles.

Une sobre façade en petit appareil de moellons rubéfiés

Cette façade occidentale a toujours été considérée comme relevant d'une construction du XI^e siècle du fait de son parement extérieur de petits moellons visible sur les 11,5 premiers mètres de son élévation (l'intérieur des murs est fait d'un appareil moyen de pierre de taille)²⁰¹. Philippe Araguas explique cependant qu'elle « pourrait tout aussi bien être le vestige de la nef d'une ancienne basilique comparable à de nombreuses églises des Gaules : parallélépipède de maçonnerie couvert d'une charpente et prolongé à l'est par un chœur en hémicycle »²⁰². Il s'agit d'une enveloppe de petit appareil, dont les moellons disposés en lits relativement réguliers, mais noyés dans un mortier qui résulte peut-être de la restauration de 1956 présentent des traces de rubéfaction thermique indiquant de probables remplois (couleur rouge à violacée). La faible épaisseur du mur, qu'il est plus difficile d'apprécier pour les murs gouttereaux actuels, car ils furent l'objet de remaniements depuis le XII^e siècle, permet d'imaginer là un vaisseau simplement charpenté. La terminaison supérieure de la façade ayant été

²⁰¹ Raimond CORBIN, *La Cathédrale de Bordeaux*, op. cit., p. 12. Léonce de LAMOTHE, « Essai historique et archéologique sur l'église cathédrale Saint-André à Bordeaux et sur son clergé », op. cit., p. 372.

²⁰² Philippe ARAGUAS, Jean-Pierre DUPLANTIER et Bruno FAYOLLE-LUSSAC, *La cathédrale inachevée*, op. cit., p. 37.

reprise en pierre de taille et surhaussée, il est difficile d'en connaître les dispositions primitives. La coursière située à mi-hauteur constituait-elle comme l'explique Jacques Gardelles le faîte du mur gouttereau²⁰³ ? Peut-on imaginer qu'à cet endroit se dressait un pignon de petit appareil ? C'est fort probable, à condition que cette partie de l'église ait été terminée.

Plusieurs contreforts raidissent la façade, relativement larges mais très peu épais. Ils sont construits dans une pierre de moyen appareil, relativement bien équarrie et les joints de pose sont assez minces malgré un mortier parfois couvrant. La pierre employée présente plusieurs nuances, du beige au rosé et un aspect granuleux lié à la présence de nombreuses coquilles. Plusieurs formations de calcaire rosé qui pourraient correspondre à ce matériaux se trouvent dans le sous-sol de la cité bordelaise, cependant, profondes de plusieurs dizaines de mètres, elles n'ont pas été exploitées. Aussi faut-il se tourner vers d'autres lieux d'extraction pour rencontrer ce type de pierre, et notamment sur la rive droite de la Garonne, à proximité de Carbon-Blanc²⁰⁴. On peut d'ailleurs se demander si les jeux de couleur obtenus grâce à ces pierres teintées de rose sont volontaires. De plus, l'observation de la mise en œuvre des blocs de pierre de taille sur ces contreforts montre quelques incohérences : ainsi, on a taillé des blocs de telle manière qu'ils se retrouvent posés en délit (fig.), ce qui a causé un désordre mécanique puisque la pierre en question s'est fissurée, comme l'a très justement fait remarquer Jean-Claude Leblanc lors d'une discussion à ce sujet.

Quant au type d'appareil employé, il correspond aux plus petits modules utilisés pour bâtir la façade, en hauteur, mais surtout en longueur, car certaines pierres se rapprochent de la forme carrée en parement (ce qui a aussi été observé dans le corpus des églises de moindre envergure). Il s'agit généralement d'un gage d'ancienneté, qui vient corroborer l'insertion de ces éléments à une date antérieure au XII^e siècle.

Les quatre contreforts plats septentrionaux présentent des caractéristiques identiques en partie basse, bien que certaines assises aient été reprises par endroits. Ils sont constitués du type de pierre précédemment cité et sont de dimensions identiques.

²⁰³ Jacques GARDELLES, « La cathédrale Saint-André de Bordeaux », *op. cit.*, p. 80.

²⁰⁴ Merci à M. Jean-Claude Leblanc de m'avoir aidée dans mes recherches à ce sujet.

Celui situé tout à fait au nord, placé à l'extrémité de la façade, conserve un couvrement en larmier, comme c'est aussi le cas de l'angle de cette partie de l'édifice, qui pourrait constituer sa physionomie ancienne et par là-même la limite haute du contrefort original. Cette caractéristique de l'emplacement des contreforts concerne une majorité de façades de petit appareil répertoriées dans le corpus des églises girondin : dans les édifices déployant un volume plus modeste, on compte de la même manière un contrefort axial encadré par deux raidisseurs situés à chacune des extrémités du mur - c'est par exemple le cas de l'église de Postiac (Naujan-et-Postiac). Quant aux trois semblables contreforts, ils ne s'élèvent que jusqu'au niveau de la corniche où il s'interrompt brutalement, les blocs se mariant alors à ceux de la coursière.

La façade semble avoir été construite d'après une symétrie axiale marquée par la position du contrefort central, à partir duquel s'organise l'ensemble : baies et contreforts supplémentaires. Ainsi, les trois contreforts centraux sont-ils équidistants, de même que les hautes baies qui s'insèrent entre ces derniers.

Seuls les deux contreforts méridionaux ne participent pas de cet agencement. Force est en effet de constater que le chaînage du second contrefort à partir du sud (dont les dimensions sont plus étroites que celles des quatre contreforts au nord) empiète sur le dessin de l'arc de l'un des *demi-oculi* et lui est donc postérieur. Cette partie sud de la façade est moins cohérente : tandis qu'au nord la demi-lune prend strictement place au centre de deux contreforts, son pendant est perturbé. Enfin, le dernier contrefort au sud, bien moins élevé, présente aussi des pierres dont le module est plus conséquent. La rupture se manifeste aussi à cet endroit par un léger retrait de la maçonnerie, entre les deux éléments raidisseurs méridionaux. La maçonnerie de moellons ne s'élève à cet endroit que d'environ 6 m, elle est surmontée d'un parement à l'appareil de pierre de taille hétérogène, où coups de sabre et irrégularités sont clairement visibles. Jacques Gardelles explique ces perturbations par des reprises au XIII^e siècle, puis par l'ajout de l'arc-boutant par Boachon en 1517, qui remania à cette occasion une partie des parements voisins²⁰⁵. Peut-être est-ce aussi là le résultat de remaniements intervenus lors

²⁰⁵ Jacques GARDELLES, « La cathédrale Saint-André de Bordeaux », *op. cit.*, p. 80.

de l'installation des « bâtiments capitulaires archiépiscopaux » (Gaborit citant Gardelles)²⁰⁶.

Le nombre et l'emplacement de ces contreforts a suggéré à certains auteurs la présence de bas-côtés dans l'église de petit appareil, qui aurait dans ce cas adopté un plan de type basilical. Tout comme l'a montré Charles Higounet, cette hypothèse ne repose que sur l'observation du parement extérieur et de la configuration des éléments raidisseurs, qui constituent de bien maigres indices²⁰⁷, d'autant que cette disposition de contreforts en nombre impair incluant un contrefort axial se retrouve, comme cela vient d'être évoqué précédemment, dans plusieurs églises bordelaises à nef unique. On sait par ailleurs que les divisions verticales des façades ne correspondent pas de manière systématique aux dispositions intérieures, comme l'ont bien montré les auteurs ayant étudié les façades romanes poitevines du XII^e siècle²⁰⁸. L'abbaye aux Dames de Saintes en constitue l'un des exemples les plus éloquents.

La présence du contrefort axial implique la réalisation d'une façade occidentale dépourvue d'entrée, particularité de cet édifice qui a peut-être constitué le modèle de plusieurs églises girondines aux mêmes dispositions occidentales²⁰⁹. Aussi la présence de cinq contreforts donnant à la façade un élan vertical semble-t-elle parfaitement s'inscrire dans le paysage monumental des débuts de l'art roman de cette partie de l'Aquitaine, dont il faut garder à l'esprit toutefois que le corpus est très fragmentaire, en ce qui concerne les terminaisons occidentales. S'agit-il là d'un type local qui

²⁰⁶ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 155-156.

²⁰⁷ Charles HIGOUNET, *Histoire de Bordeaux. 2. Bordeaux pendant le Haut Moyen Age*, *op. cit.*, p. 190.

²⁰⁸ Voir notamment à ce sujet l'article suivant : M. Tomasz ORLOWSKI, « La façade romane dans l'Ouest de la France », *Cahiers de civilisation médiévale*, vol. 34, n° 135, 1991, p. 370-371.

²⁰⁹ Les quelques façades occidentales en petit appareil, conservées dans le corpus des édifices de plus modestes dimensions, offrent à voir une organisation similaire du mur, où se déploient un contrefort axial et deux contreforts latéraux (cette fois situés chacun à l'extrémité même du mur) comme par exemple à Saint-Georges de Montagne, Postiac (Naujan-et-Postiac) ou encore Saint-Martin de Montphélix (Pondaurat). A Saint-Georges de Montagne, un *oculus* prend place au-dessus du contrefort axial. Ces églises sont systématiquement dépourvues d'un accès occidental, comme c'est aussi le cas des églises de Brannens, de Saint-Sulpice-de-Guilleragues ou encore de Saint-Romain de Poussignac à Bazas (dans ce dernier cas de figure, un portail ouest a été percé *a posteriori*).

privilégierait un accès latéral²¹⁰ ? L'observation de la simple façade de la cathédrale permettrait d'en douter, d'autant que l'argument selon lequel les formes déployées à l'ouest résulteraient de l'emplacement de cette dernière contre le rempart du Bas-Empire a souvent été invoqué pour expliquer sa grande modestie. Il est fort probable en effet que cet emplacement ait eu un rôle dans le développement de la façade. Toutefois, le répertoire des façades de petit appareil du corpus permet de montrer que cette formule existe aussi dans d'autres églises plus modestes, à commencer par l'abbatiale de Vertheuil. Aussi, peut-on se demander si cette formule qui résulte manifestement des formes de la tradition à travers le cloisonnement de la partie occidentale, uniquement percée de fenêtres, serait à l'origine ou participerait d'un mouvement de construction de façades occidentales aveugles ou uniquement pourvues de baies telles qu'on peut les observer dans plusieurs églises de plus petite envergure. Michelle Gaborit répertoria d'ailleurs plusieurs édifices de ce type dans le Gers et les Pyrénées orientales, respectivement à Aurimont²¹¹ où la façade remaniée au XII^e siècle conserve peut-être ce schéma plus ancien, ainsi qu'à Aurions-Idernes²¹². Sylvie Ternet et Christian Gensbeitel ne l'ont pas observée dans les territoires qu'ils ont étudié²¹³.

Cette caractéristique s'apparente aux constructions carolingiennes, sans commune mesure toutefois puisque ces simples volumes rectangulaires des nefs girondines ne s'apparentent en rien aux contre-absides, liées à une pratique liturgique particulière, ce qui amène à poser la question des raisons de ce procédé. Seule la relative fermeture du mur ouest permet de réaliser des rapprochements avec ces formules plus anciennes, puisque la tendance romane telle qu'on la perçoit sur le territoire envisagé dans la présente étude concerne au contraire l'ouverture des élévations occidentales à

²¹⁰ L'entrée se faisait par un accès latéral, comme l'explique l'abbé Corbin au XIX^e siècle (Raimond CORBIN, *La Cathédrale de Bordeaux*, *op. cit.*, p. 12. L'auteur se réfère pour l'affirmer à un ouvrage que l'on n'a pas retrouvé « *Œuvres de St. Em.*, t. II, p. 103 »).

²¹¹ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 15 (III), 133 (I).

²¹² *Ibid.*, p. 16 (III).

²¹³ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*; Sylvie TERNET, *Les églises romanes d'Angoumois*, Le Croît vif, 2006.

travers la réalisation de portails sculptés tels qu'on peut les observer dans une large partie du monde roman.

Des ouvertures qui s'apparentent également aux formes de la tradition

Parmi les baies qui s'ouvraient dans la façade de petit appareil, on compte deux fenêtres longues et étroites, dont l'arc en plein cintre qui les coiffe est formé de claveaux étroits. On a déjà souligné leur construction qui suit une symétrie axiale, passant par le contrefort central, formant comme un jeu de correspondances dont on peut se demander s'il a ici une vocation esthétique. Leurs longs chaînages harpés faits chacun de dix assises dont une majorité de boutisses sont renforcées souligne l'élan vertical dessiné par les contreforts. L'unique ébrasement dirigé vers l'intérieur était assez large puisque l'ouverture de l'arrière-voussure atteint un mètre de large²¹⁴. Quant à l'appui, il est formé de plaques plus ou moins longues d'une quinzaine de centimètres de haut, dont on a pu constater que l'une de celles de la baie septentrionale est marquée d'un « O », dont on peut se demander à quoi il correspond puisqu'il semble que ce soit là l'une des pierres d'origine. Aucune autre éventuelle marque lapidaire n'a été observée sur le parement occidental. La nature des pierres, dont on a vu qu'elles présentaient des teintes beiges, jaunes et rosées se retrouve sur les claveaux formant les deux demi *oculi*, indiquant une provenance similaire.

Quant aux *oculi*, il n'en existe que la moitié inférieure, indiquant probablement que leur construction n'a pas été achevée ou qu'ils ont été arasés. Bien plus, les éléments de pierre qui sont situés en leur centre posent question. Contrairement aux deux fenêtres contemporaines qui les côtoient, entièrement murées à l'aide d'un petit appareil hétérogène, on a ici inséré dans l'hémicycle de l'arc des blocs de pierre de taille dont la teinte rosée au nord et la pierre au grain coquiller rappelle directement celle des claveaux. Par ailleurs, ces blocs viennent s'ajuster parfaitement au cercle, en partie centrale et sont complétés de part et d'autre par deux pierres plus minces, ce qui est très bien visible au nord. Au sud, l'insertion du contrefort a perturbé cet ensemble. On peut

²¹⁴ Jacques GARDELLES, « La cathédrale Saint-André de Bordeaux », *op. cit.*, p. 81.

dès lors poser la question de savoir si ces demi-lunes ont eu une vocation ornementale ou sont devenues des éléments décoratifs. Concernant leurs positions respectives au sein de la façade, on constate qu'ils ne sont pas situés au même niveau (celui de droite est plus haut placé).

Enfin, de l'ouverture située au bas de la façade, du côté nord, il ne subsiste que la moitié supérieure. L'arc en plein cintre formé de claveaux aux dimensions hétérogènes, de dimensions importantes, donne la largeur de la baie dont on ignore la hauteur (1,4 m X 2,5 m²¹⁵). Le chaînage de droite dont Jacques Gardelles expliquait qu'il suivait les mêmes assises que le contrefort proche, semble toutefois indépendant comme le montrent quelques pierres dont on a ôté le coin pour les insérer à cet endroit²¹⁶. Une assise du contrefort se poursuit toutefois au niveau de l'arc, qui vient couper cette ligne. Sont-ce là comme l'écrit l'auteur, trois éléments ajoutés de chaque côté qui épousent la forme de l'extrados, pour assurer la liaison avec le petit appareil de moellons ? S'il s'agit là d'un accès permettant de passer du palais épiscopal à l'église ?

Bilan

Aussi la maçonnerie de petit appareil dont certains éléments semblent rubéfiés employée sur le parement extérieur, les fenêtres et les contreforts insérés dans cette partie de l'édifice, témoignent-ils de techniques et de formes que l'on rencontre au XI^e siècle en Gironde, dans plusieurs édifices de plus petite envergure. Charles Higounet voyait là en effet une « technique somme toute primitive »²¹⁷, qui renvoie nettement aux constructions telles qu'on les réalise avant le XII^e siècle. L'hypothèse qu'il s'agit là d'un édifice construit à cette période du Moyen Âge (notamment à partir d'éléments de remploi) semble tout à fait plausible, d'autant que le monument proche de Sainte-Croix présente des caractéristiques similaires (baies orientales du transept, type d'appareil et de mise en œuvre).

²¹⁵ Jacques GARDELLES, « La cathédrale Saint-André de Bordeaux », *op. cit.*

²¹⁶ *Ibid.*, p. 81.

²¹⁷ Charles HIGOUNET, *Histoire de Bordeaux. 2. Bordeaux pendant le Haut Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 189.

Archives

-A.D. Gironde, G 287, G 507 et G suppl. 44 (Gardelles, 1963, p. 189).

Bibliographie

-AGOSTINO M., *La cathédrale Saint-André, reflet de neuf siècles d'histoire et de vie bordelaises*, Presses Universitaires de Bordeaux, Pessac, 2001.

-ARAGUAS P., DUPLANTIER J.P., FAYOLLE-LUSSAC B., PALARD J., *La cathédrale inachevée : Saint-André de Bordeaux*, Ed. Confluences, Bordeaux, 1998.

-ARAGUAS P., *Bordeaux, la cathédrale Saint-André*, Ed. du Patrimoine, Paris, 2001.

-BAUREIN J., *Variétés bordelaises ou essai historique et critique sur la topographie ancienne et moderne du diocèse de Bordeaux*, t. 4, Princi Neguer, Pau, 1876.

-BORDES A., *Histoire des monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux*, Laffite, Bordeaux, 1879.

-BRUN P., *La cathédrale Saint-André de Bordeaux*, Delmas, Bordeaux, 1952.

-BRUTAILS J.A., *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils, Bordeaux, 1912, p. 1-7 (notice) et alii.

-BURLANDI A., *La restauration de la cathédrale Saint-André au XIX^e siècle*, Mémoire de DEA en histoire de l'art sous la direction de Jacques Lacoste, Université Bordeaux Montaigne, 2002-2003.

-CASTELNAU R., *Cathédrale Saint-André de Bordeaux*, Féret, Bordeaux, 1993.

-CASTELNAU D'ESSENAULT M. DE, « De quelques problèmes d'archéologie au sujet des églises Saint-Pierre, Saint-André et du clocher de Pierre Berland à Bordeaux », *Actes de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, Bordeaux, 1881, p. 115-144.

-CORBIN R., *La Cathédrale de Bordeaux : étude historique et archéologique par un prêtre du diocèse*, Dupuy, Bordeaux, 1864.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

-COURTEAULT P., *La cathédrale de Bordeaux*, Petites Monographies des Grands Edifices de la France, Paris, 1935.

-COURTEAULT P., « Cathédrale Saint-André », *Congrès archéologique de France*, Picard, Paris, 1941, p. 30-58.

-DEVIIENNE D., *Histoire de l'Eglise de Bordeaux*, Lacaze, Bordeaux, 1862.

-GABORIT M., *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest : (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Thèse de doctorat en histoire de l'art sous la direction de Jacques Gardelles, Université Bordeaux Montaigne, 1979, p. 155-156.

-GARDELLES J., *La cathédrale Saint-André de Bordeaux : sa place dans l'évolution de l'architecture et de la sculpture*, Université de Paris, Delmas, Bordeaux, 1963.

-GARDELLES J., *Bordeaux, cité médiévale*, L'horizon chimérique, Bordeaux, 1989, p. 33-95.

-HIGOUNET C., *Histoire de Bordeaux. 2. Bordeaux pendant le Haut Moyen Age*, Fédération historique du Sud-Ouest, Bordeaux, 1963, p. 188-196.

-LAVAUD S. et JEAN-COURRET E., *Atlas Historique des Villes de France- Bordeaux*, Ausonius, Bordeaux, 2009, p. 129-133.

-LAMOTHE L. DE. , « Essai historique et archéologique sur l'église cathédrale Saint-André à Bordeaux et sur son clergé », *Actes de l'Académie royale des Sciences, Belles Lettres et Arts de Bordeaux*, 1842, p. 327-420.

-LOPES J., *L'église métropolitaine et primatiale Saint André de Bordeaux : où il est traité de la noblesse, droits, honneurs, et prééminences de cette église avec l'histoire de ses archevêques et le pouillé des bénéfices du diocèse*, Féret et fils, Bordeaux, 1882-1884.

-MAILLE G. A. De, *Recherches sur les origines chrétiennes de Bordeaux*, Picard, Paris, 1960.

-MARIONNEAU C., *Description de l'église Saint-André de Bordeaux*, Chaumas-Gaillet, Bordeaux, 1861.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

-MASSON J., *Geoffroi de Loroux et l'architecture religieuse en Aquitaine au XII^e siècle*, thèse de doctorat en histoire médiévale sous la direction de Philippe Araguas, Université Bordeaux Montaigne, 2012.

-MIGEON W., « Archéologie girondine en 2003. Bilan et orientation de la recherche archéologique en Aquitaine. Opérations archéologiques à Bordeaux. La tour-porche romane de la cathédrale », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. 94, Bordeaux, 2003, p. 11-14.

-MUSEE D'AQUITAINE, *Bordeaux 2000 ans d'histoire*, catalogue d'exposition (Bordeaux, février-juin 1971), Bordeaux, 1973.

-NUBLA K., *Catalogue des dessins, estampes et peintures relatifs aux édifices religieux de moyen âge à Bordeaux, extrait des fonds Delpit, du musée d'Aquitaine et de la commission des monuments historiques de Gironde*, Mémoire de DEA sous la direction de Jacques Lacoste, Université Bordeaux Montaigne, 1992-1993.

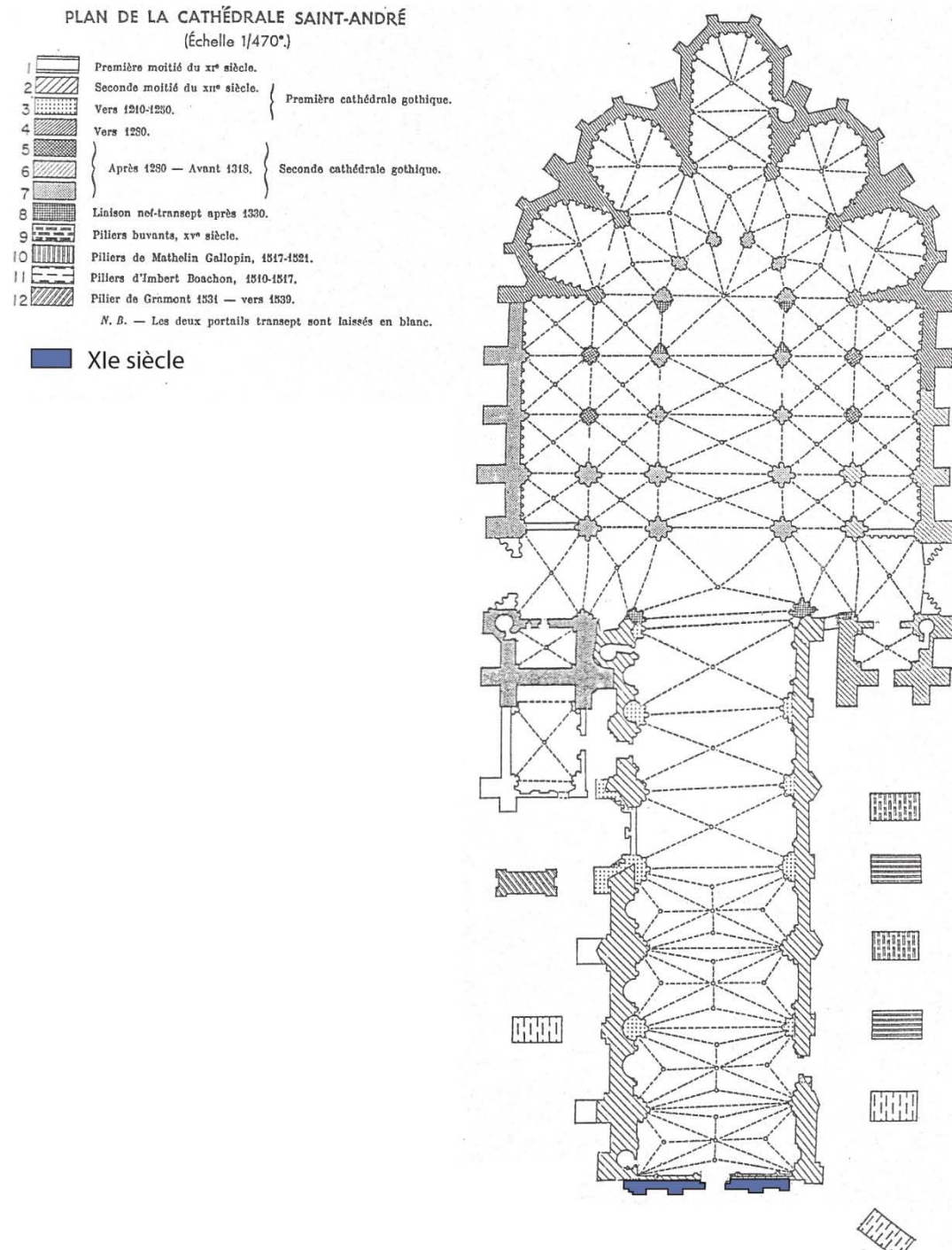


Figure 249. BORDEAUX- Cathédrale Saint-André
Plan J. Gardelles.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 250. Façade occidentale.

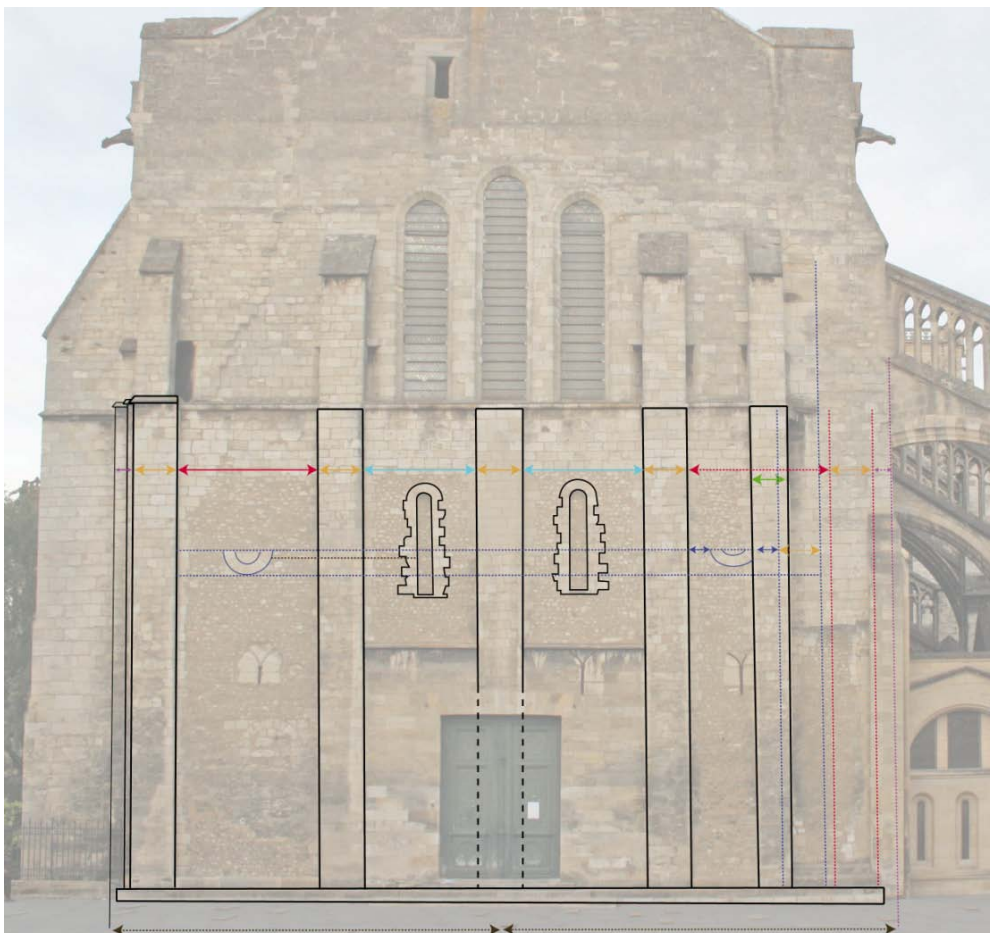


Figure 251. Façade occidentale. Schéma d'insertion des baies et contreforts.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 252. Façade occidentale, détail des contreforts de la partie inférieure.



Figure 253. Parement de moellon de la façade occidentale, détail.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 254. Façade occidentale, contrefort, détail. Pose d'une pierre en délit.

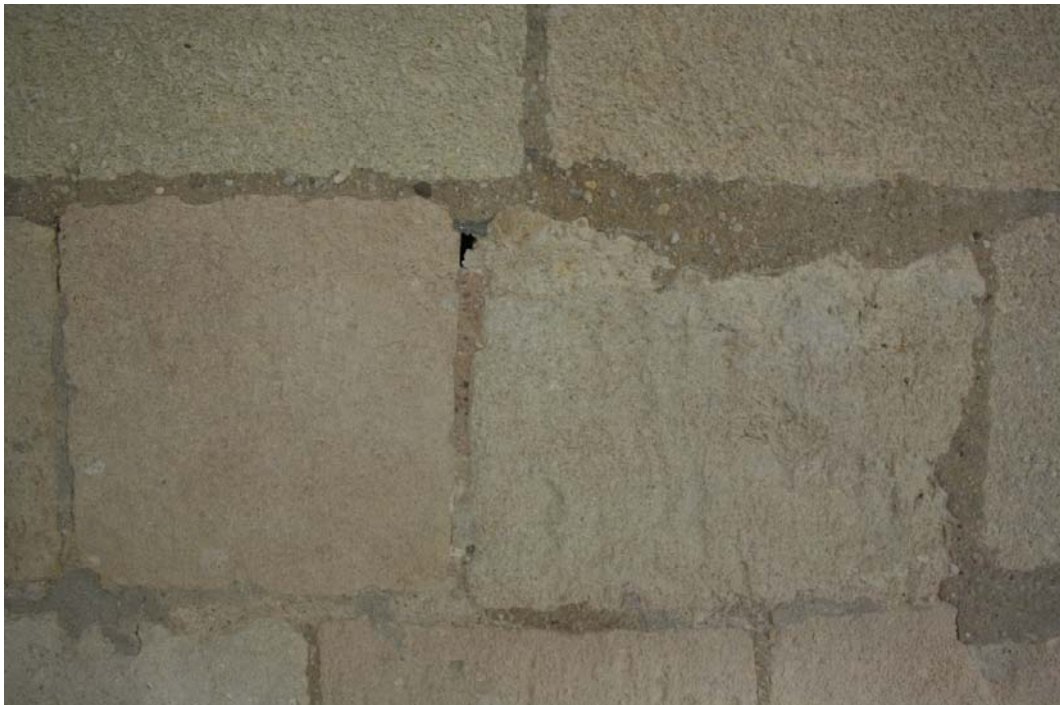


Figure 255. Détail de l'appareil de pierre du contrefort axial.



**Figure 256. Détail du probable mortier ancien (?),
à gros granulat et teinte rosée (tuileau ?).**



Figure 257. Demi oculus situé au sud de la façade occidentale.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 258. Demi oculus situé au nord de la façade occidentale.



Figures 259. Détail du haut des baies de la façade occidentale.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

Notice 5

BORDEAUX- Sainte-Croix



Département	Gironde (33)
Localisation	Bordeaux (33000)
Adresse	Place Pierre Renaudel
Propriétaire	Ville de Bordeaux
Protection	Classement M.H. 1840
Ancien diocèse	Diocèse de Bordeaux
Statut	Abbatiale

L'église de Sainte-Croix constitue l'un des trois édifices d'envergure de la cité, qui conserve sur le flanc de sa nef et au sud de son transept, un parement de petit appareil de moellons et des baies à arcs clavés. L'édifice mériterait une étude renouvelée, notamment à l'occasion de travaux de restauration des Monuments historiques (comme cela a été le cas à Saint-André de Bordeaux en 2013), facilitant l'étude des parties hautes de l'église, ce qu'il n'a pas été possible de réaliser dans le cadre de ce doctorat.

Eléments d'histoire et de géographie

L'abbaye de Sainte-Croix a été fondée à l'époque paléochrétienne dans le *suburbium*, sur la voie de communication reliant Toulouse à Agen. Elle a été implantée sur le site d'une ancienne nécropole²¹⁸, à distance du *castrum* de la cité bordelaise duquel elle était séparée par 1 km environ. Une communauté vit le jour à l'époque mérovingienne, autour du corps saint de Mommolenus (mort vers 643) dont l'épithaphe nous est connue par des écrits modernes ; un sarcophage de type « aquitain » en marbre, découvert sur le site, permet aussi d'envisager cette hypothèse²¹⁹. Par la suite, l'édifice aurait été renversé par les invasions des Normands ou des Sarrasins, dont fait mention le cartulaire. Sa restauration par le comte de Bordeaux Guillaume le Bon, probablement avant 977, est marquée par l'adoption de la règle bénédictine. L'abbatiale bénéficia aussi des largesses du duc d'Aquitaine et de Gascogne, dont il est fait mention en 1027²²⁰ : « à la tête d'une juridiction immuniste, forte de droits ecclésiastiques et seigneuriaux étendus, l'abbaye bénédictine Sainte-Croix s'impose comme un des grands établissements religieux du Bordeaux médiéval²²¹ ». L'église possédait de nombreux établissements et églises, telles que Notre-Dame de Soulac près de l'estuaire de la Gironde, et Saint-Macaire, en amont sur la Garonne. En 1135, elle devient église paroissiale. Du fait de son rattachement à la congrégation de Saint-Maur au XVII^e siècle, on conserve dans le *Monasticon Gallicanum*²²² une gravure représentant l'abbaye.

²¹⁸ Jacques GARDELLES, *Bordeaux, cité médiévale*, L'horizon chimérique, 1989, p. 139.

²¹⁹ Sandrine LAVAUD et Ezéchiel JEAN-COURRET, *Atlas Historique des Villes de France-Bordeaux*, op. cit., p. 181.

²²⁰ Jacques GARDELLES, *Bordeaux, cité médiévale*, op. cit., p. 139.

²²¹ Sandrine LAVAUD et Ezéchiel JEAN-COURRET, *Atlas Historique des Villes de France-Bordeaux*, op. cit., p. 181.

²²² *Monasticon Gallicanum*, pl. 15.

Description générale

L'église romane possède un plan en croix latine, dont le chevet prend la forme d'une abside inscrite dans un ensemble polygonal. Deux absidioles²²³ s'ouvrent sur le transept peu saillant et long d'environ 21 m, prolongeant une nef à trois vaisseaux de plus de 56 m de long, divisé en cinq travées. Les grandes arcades de ces travées, aux doubles rouleaux, ont été remaniées aux XII^e et XIII^e siècles. Aussi, l'église a-t-elle subi nombre de transformations, parmi lesquelles la restauration radicale de sa façade en 1860 par Paul Abadie, incluant la réalisation d'une tour carrée au nord de cette dernière, qui forme le pendant de la tour de clocher méridionale. Ces reprises altérèrent la physionomie de cette façade, alors restée inachevée.

Les parements de petit appareil

Jacques Gardelles, qui analysa les structures de l'édifice, mit en exergue les parements de petit appareil, constituant les murs d'une église du XI^e siècle : « une première église dont la construction doit se placer peu après la fondation, soit aux environs de l'an mille, a laissé des traces importantes : elle a imposé son plan à la nef actuelle. Nous avons fait remarquer la largeur inusitée de ses collatéraux : il est évident qu'ils n'avaient pas été construits pour être voûtés en berceau ou d'arêtes. D'ailleurs, leurs murs gouttereaux sont trop minces : moins de 1 m »²²⁴». Comme le rappela Michelle Gaborit, on peut observer sur les murs des collatéraux et en particulier au nord, la maçonnerie de petit appareil de moellon de dimensions assez régulières, noyé dans le mortier, qui constitue ces murs minces. A l'époque gothique, ces murs latéraux furent percés de larges baies. L'auteur précise que le niveau de ces baies est marqué par une reprise contemporaine de la construction de ces ouvertures, visible notamment à l'intérieur de l'édifice où cette partie de l'élévation connaît un décrochement d'une quinzaine de centimètres. Au sud, subsistent des pilastres romans plaqués contre le mur

²²³ Chacune des absides est voûtée en cul-de-four.

²²⁴ Jacques GARDELLES, *Bordeaux, cité médiévale*, op. cit., p. 145.

du collatéral, à l'intérieur.

Léo Drouyn a noté par ailleurs, avant les restructurations des années 1860, la présence d'une ancienne baie en plein cintre à claveaux étroits au-dessus de la porte gothique qui se tenait à l'ouest, à l'extrémité du collatéral nord dans un pan de mur nu. Les seules baies de ce type aujourd'hui visibles se tiennent sur le bras du transept sud, en partie orientale. Elles prennent place dans une maçonnerie de petits moellons régulièrement disposés, de même que sur les flancs des collatéraux. Deux d'entre elles sont partiellement masquées par les reprises (au nord et au sud du croisillon). Elles possèdent un simple ébrasement et sont très proches de la forme des baies de la façade occidentale de la cathédrale Saint-André, à ceci près que leur ouverture paraît plus étroite. De plus, le matériau employé à leur construction, de couleur rosée, semble pouvoir être comparé à celui utilisé à la cathédrale. Toutefois, ces hypothèses mériteraient d'être vérifiées à l'occasion d'un chantier de restauration, par exemple. Ce transept était probablement plus long à l'origine, hypothèse émise par Jacques Gardelles qui proposa une restitution de ce dernier. Le croisillon sud a en effet été repris pour s'adapter aux dispositions de celui du nord, rebâti vers la fin du XII^e siècle. Il a notamment été pourvu d'un placage de moyen appareil en cette partie de l'église.

Le chevet fut entièrement remanié, au XII^e siècle notamment. Il reprend les formes de nombreuses églises de l'Ouest à cette période. Quant aux supports de la nef, ils ne sont pas antérieurs au XII^e siècle.

Bilan

Aussi, comme le rappela Jacques Gardelles : « il est probable que ces murs limitaient déjà l'église dès le XI^e siècle, ils sont même peut-être postérieurs de peu de la création du monastère bénédictin²²⁵ ». Aussi, existait-il déjà à Sainte-Croix de Bordeaux une vaste nef, probablement surmontée d'une simple charpente. On peut par ailleurs esquisser un rapprochement du vaste transept avec celui de Saint-Hilaire-le-Grand de Poitiers, consacré en 1049, qui mesurait une quarantaine de mètres d'envergure, comme

²²⁵ Jacques GARDELLES, *Bordeaux, cité médiévale, op. cit.*, p. 145.

c'était sans doute le cas selon l'auteur de celui de Sainte-Croix de Bordeaux. Les fenêtres qui s'y ouvraient étaient par ailleurs similaires à celles de l'édifice bordelais, ce qui permet de préciser la comparaison entre ces églises. On peut ajouter qu'à nouveau, à Sainte-Croix de Bordeaux, la croisée de transept ne semble pas avoir été prévue pour avoir reçu un clocher, comme c'est le cas d'une grande partie des édifices étudiés, où croisée ou travée droite ne constituent pas l'emplacement privilégié des dispositions campanaires, souvent reléguées au nord ou au sud, près du chevet ou de la façade occidentale.

Bibliographie:

-BARRAUD D., CARTRON I., HENRIET P., *Autour de Saint-Seurin : lieu, mémoire, pouvoir : des premiers temps chrétiens à la fin du Moyen Age*, Actes du colloque de Bordeaux, 12-14 octobre 2006, Ausonius, Bordeaux, 2009.

-BIRON R., *Précis de l'histoire religieuse des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas*, J. Bière, Bordeaux, 1925.

-BORDES A., *Histoire des monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux*, Bordeaux, Laffite, 1897.

-BRUTAILS J.A., *Les vieilles églises de la Gironde*, Bordeaux, Féret, p. 8-15.

-CHAULIAC A., *Histoire de l'abbaye bénédictine Sainte-Croix de Bordeaux*, Archives de la France monastique, Vol. 9, Chevetogne, 1910.

-GABORIT M., *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest : (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Thèse de doctorat en histoire de l'art, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1979, p. 157-160.

-GARDELLES J., *Bordeaux, cité médiévale*, L'horizon chimérique, Bordeaux, 1989, p. 138-161.

-HIGOUNET C., *Bordeaux pendant le haut Moyen Age*, F.H.S.O., Bordeaux, 1963, p. 171-187.

-JEAN-COURRET E. ET LAVAUD S., *Atlas historique des villes de France*, Bordeaux, 49, Ausonius, Pessac, 2009, p. 181- 183.

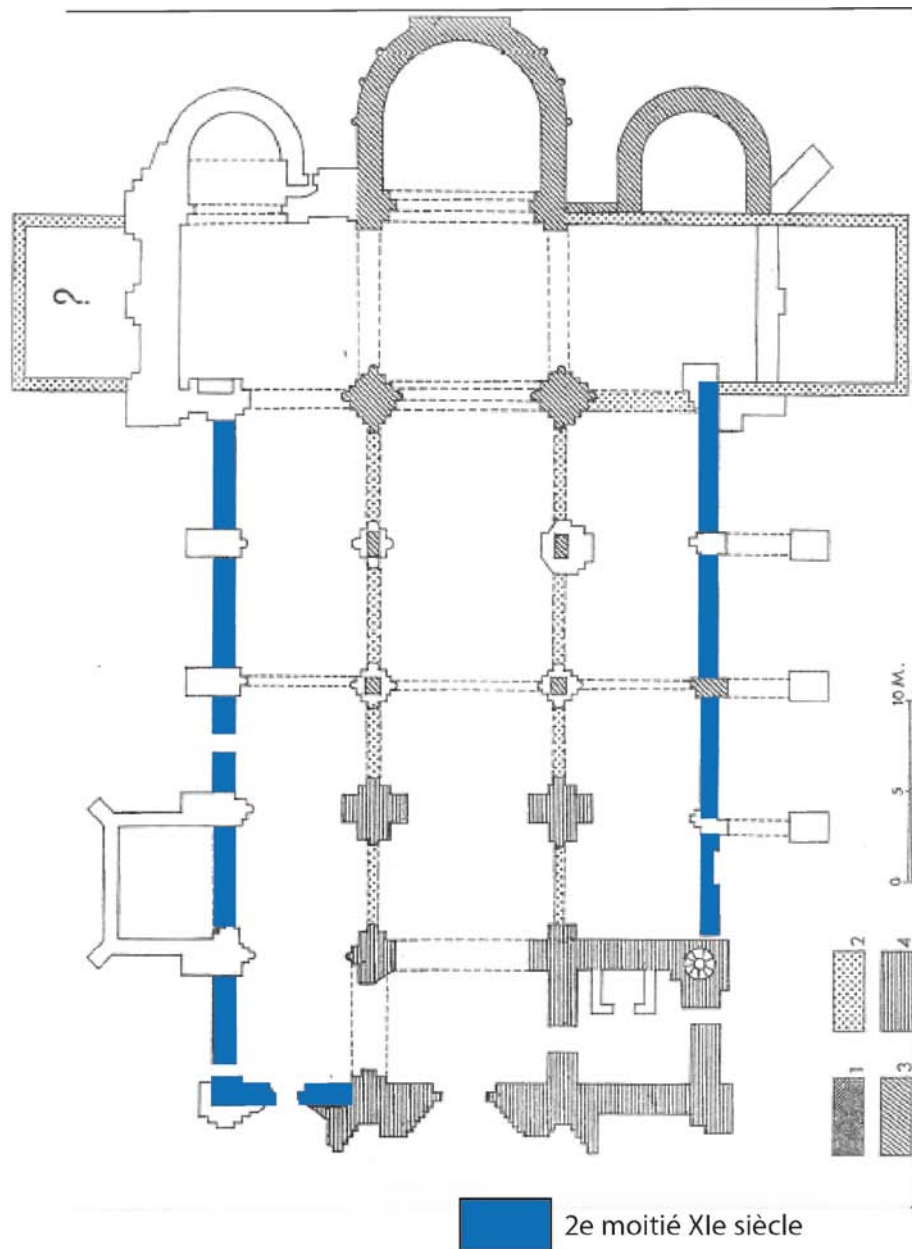


Figure 260- BORDEAUX- Sainte-Croix
D'après C. Higounet, Laboratoire de Recherches historique, Bordeaux²²⁶.

²²⁶ Charles HIGOUNET, *Histoire de Bordeaux. 2. Bordeaux pendant le Haut Moyen Age, op. cit.*, p. 175. N° 2 : Murs de blocage parementés de moyen appareil ; 3-réfection des piliers et reconstruction du chevet ; 4-Réfection des piliers et reconstruction de la façade, seconde campagne.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 261. Mur nord de la nef.



Figure 262. Face sud de l'abbatiale.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 263. Jonction entre nef et transept.



Figure 264. Parement de petit appareil au sud, et traces du chaînage d'anciens contreforts(?).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 265. Chevet.



Figure 266. Bras de transept sud, baies clavées.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

Notice 6

BORDEAUX- Site de Saint-Seurin

Basilique Saint-Seurin



Département	Gironde (33)
Localisation	Bordeaux (33000)
Adresse	Place des Martyrs de la Résistance
Propriétaire	Ville de Bordeaux
Protection	Classement M.H. 1840
Ancien diocèse	Diocèse de Bordeaux
Statut	Basilique

Eléments d'histoire et de géographie

La basilique Saint-Seurin revêt une importance particulière dans l'histoire de la cité bordelaise, notamment à propos de sa rivalité avec la cathédrale Saint-André en ce qui concerne les origines du christianisme à Bordeaux et en l'occurrence la primauté du siège épiscopal. « Saint-Seurin a su avancer nombre d'arguments en sa faveur : située sur la terrasse alluviale dominant la palu, dans les faubourgs nord-ouest de la ville, aux abords de la voie du Médoc, l'église a été édifiée à l'emplacement de la nécropole antique, dite de Saint-Seurin, utilisée par les premiers chrétiens. Elle aurait succédé à un premier sanctuaire dédié à saint Etienne¹ ». Par ailleurs, Saint-Seurin possédait plusieurs sarcophages censés renfermer les reliques des saints Amand et Seurin, prélats de la première moitié du V^e siècle. Par ailleurs, l'archevêque était investi en ce lieu même, avant d'entrer dans la ville. Ces hypothèses sont aujourd'hui revisitées, notamment

¹ Sandrine LAVAUD et Ezéchiél JEAN-COURRET, *Atlas Historique des Villes de France-Bordeaux*, Ausonius, 2009, p. 156.

depuis la découverte en 2002 de l'abside d'un édifice de l'Antiquité tardive à proximité immédiate de la cathédrale Saint-André.

La première mention de la construction de l'église apparaît en 1243². La tour-porche, qui intéresse plus particulièrement cette étude, a été englobée au sein des constructions latérales du XIV^e siècle et masquée à l'ouest par la façade du XIX^e siècle réalisée par l'architecte Poitevin. A la période qui nous intéresse, elle dominait largement le paysage alentour.

Remarques préliminaires sur le plan de l'édifice et les parties anciennes de la nef

La présence de la tour-porche à l'ouest, ainsi que des parements de petit appareil qui subsistent au nord et au sud de la nef, en partie occidentale (Figure 275 et Figure 276), ont naturellement conduit à penser que l'église du XI^e siècle formait un rectangle d'environ quarante mètres de long pour une vingtaine de mètres de large³. Ces proportions permettent d'envisager une construction à trois vaisseaux, simplement charpentée, d'autant que les murs très minces de la nef ne mesurent pas plus d'un mètre de large en moyenne. On a dès lors estimé qu'il pouvait s'agir d'une structure de type basilical, à l'image des églises préromanes d'Occident, comme l'explique Philippe Araguas⁴. Si cette hypothèse semble plausible, le lien avec la tour-porche -dont l'historiographie considère logiquement qu'elle est venue embellir la façade occidentale en ce même XI^e siècle⁵- n'est pas évident.

Jacques Gardelles avait fait l'hypothèse de l'existence d'un bras de transept, hypothèse formulée à partir de l'observation d'un arc en plein cintre à simple rouleau, situé à l'endroit de la structure en petit appareil du mur gouttereau méridional⁶. Selon

² *Ibid.*, p. 157.

³ Hypothèse formulée par Jacques Gardelles et reprise par la suite, notamment par Philippe Araguas (Jacques GARDELLES, *Bordeaux, cité médiévale*, L'horizon chimérique, 1989, p. 108., p. 108 et Philippe ARAGUAS, Bordeaux, Ausonius, coll. « Mémoires », 2009., p. 180- 181).

⁴ Philippe ARAGUAS, « Saint-Seurin de Bordeaux: les grandes étapes de l'évolution de l'église canoniale du XI^e au XIX^e siècle », *op. cit.*

⁵ Si Jean-Auguste Brutails évacue la question en quelques lignes (Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils (Bordeaux), 1912, p. 22.

⁶ Jacques GARDELLES, *Bordeaux, cité médiévale*, *op. cit.*, p. 109.

Philippe Araguas, il s'agit probablement de l'arc au sein duquel a été percée une baie gothique, dans la première travée orientale de la nef⁷. Sans pouvoir accéder à cette partie de l'édifice, il est difficile de se prononcer à ce sujet.

La réalisation de nouveaux relevés en 2012 par Jérôme Mercier dans le cadre du programme C.A.R.E. permet de mieux appréhender la chronologie de l'édification de la basilique, dont les derniers plans –moins précis- dataient de la fin des années 1960⁸. La prise en compte de la crypte comme élément structurant et comme point de départ de la construction de l'église permet de mettre en exergue plusieurs points (Figure).

Cet édifice n'est pas précisément orienté vers l'est, mais il suit l'orientation de la crypte, légèrement inclinée vers le nord. Les murs gouttereaux nord et sud, pour ce qui est de leur partie orientale, ont en effet tous deux été érigés à égale distance des murs latéraux de la crypte et suivent une direction identique. Quant à la tour-porche, cette dernière suit un axe différent, qui s'approche un peu plus d'une « orientation » au sens strict.

Plus exactement, d'après les observations du plan, le mur sud présente le même axe que la crypte sur une douzaine de mètres, tandis que le mur septentrional conserve cette direction sur les deux tiers de sa longueur (environ 25 m). Or, comme l'avait montré Jacques Gardelles, un mur de petit appareil a été conservé à l'est du clocher placé contre le mur gouttereau méridional, visible au-dessus de la sacristie (ancienne chapelle Sainte-Catherine) et de la chapelle Saint-Etienne⁹. Quant au mur gouttereau septentrional, dont la partie située à l'ouest du transept présente, elle aussi, un appareil de petite dimension, perturbé ça et là par quelques assises de moyen appareil, il est resté dans l'ombre, bien que plus largement constitué d'un matériau qui pourrait le faire remonter à un mode de construction antérieur au XII^e siècle. Est-ce à dire que ces deux parements pourraient appartenir à l'église qui existait au siècle précédent?

Le parement occidental du mur gouttereau sud, à l'intérieur, est également

⁷ Philippe Araguas considère qu'il s'agit de « l'arc brisé surmontant la grande baie gothique éclairant le bas-côté au-dessus de la chapelle Sainte-Catherine. Cette arcade peut tout aussi bien être la trace d'un arc de décharge ou bien la trace de l'ouverture initiale de la chapelle Sainte-Catherine ».

⁸ Il s'agit du plan publié dans Pierre DUBOURG-NOVES, *Guyenne romane*, Zodiaque, 1969, p. 82.

⁹ Jacques GARDELLES, *Bordeaux, cité médiévale*, op. cit., p. 108-109.

constitué d'une maçonnerie de petit appareil (sur une dizaine de mètres de longueur) depuis le sol jusqu'au niveau de l'appui de la baie gothique éclairant la travée, dont l'enduit a été piqué. Ces moellons, bien que grossièrement équarris et aux dimensions hétérogènes, sont cependant assez régulièrement disposés en lits. Le mortier y est de couleur ocre et grossier, la charge contient un granulats en partie constitué de galets. Des trous de boulins témoignent de la mise en œuvre. Ce parement, bien qu'au plan plus irrégulier et ayant été repris en pierre de taille à l'extérieur, suit aussi l'axe de la crypte, mais à un autre niveau, situé plus au nord. Plusieurs chaînages se tiennent dans ce mur : à l'est du parement tout d'abord, formant un angle au léger ressaut, ainsi qu'environ 1,50 m plus à l'ouest, avec des modules similaires. On retrouve aussi un chaînage de ce type au droit de la porte conduisant dans la chapelle des fonds baptismaux. Il possède cette fois plusieurs pierres au sein de chaque assise. Les remaniements postérieurs empêchent de mener plus avant l'observation de ce dernier parement, dont une partie a été enduite. La question de la jonction entre l'ancienne nef et la tour-porche se pose en effet à cet endroit et l'on s'y penchera de manière plus détaillée ci-après. Ces éléments de pierre de taille ne se retrouvent pas dans la chapelle, dont le mur situé dans le prolongement direct de celui de la seconde travée occidentale, est lui aussi bâti en petit appareil, dont la mise en œuvre semble plus hétérogène. La lecture du mur y est cependant moins aisée du fait d'un mortier assez couvrant et de traces d'enduit. On y retrouve les traces de boulins.

La dernière travée occidentale de la nef est aujourd'hui séparée de celle qui encadre la tour du clocher par deux murs, percés d'accès aux chapelles. Ces derniers ont été mis en place lors de la construction de la tribune de l'orgue en 1771¹⁰.

Le porche

Le porche qui constitue l'entrée occidentale de la basilique possède un plan de

¹⁰ A.H.G. 55, LXII, p. (correspondant à AD Gironde, G 1531). Devis des ouvrages de maçonnerie que le chapitre de Saint-Seurin souhaite faire exécuter pour la construction d'une tribune dans cette église », 8 septembre 1771. « Lesdits Sieurs Laclotte feront monter jusqu'à la voûte de l'église un mur de chaque côté en parpaing lié avec les piliers et le clocher ; seront aussi fermées d'un parpaing les portes ou croisées qui sont au clocher en dedans l'église ».

forme carrée, d'environ 7 m de côté (

Figure 268). Ces dimensions en font un monument d'emprise moyenne, au sein du corpus des tours-porches du XI^e siècle¹¹. Une opération archéologique menée en 2001 a rétabli le sol à son niveau originel¹². Les bases des supports engagés dans les parois du porche se trouvent être au même niveau et « relèvent d'un seul et même état »¹³. Cependant, elles ne sont pas identiques. A l'ouest, ces dernières sont formées d'une large scotie entourée de deux tores, dont le socle à retraits successif est orné de sphères dans les angles. En revanche, les bases du portail présentent le même profil, mais à la scotie plus étroite et dont les tores un peu plus aplatis sont ornés de filets.

Ce porche est composé au rez-de-chaussée de deux travées, individualisées par des colonnes engagées recevant un arc doubleau. Ce dernier contribue à porter la voûte en berceau qui couvre ce petit espace. Par ailleurs, le porche se caractérise à ce niveau par la présence d'une arcature ornée de chapiteaux sculptés, dont la mise en œuvre soignée indique une technique relativement éprouvée au regard des arcatures qui ont été étudiées dans ce corpus : « cette structure a essentiellement pour but de créer des jeux de ressauts permettant de multiplier les éléments de décor : ce ne sont pas moins de douze chapiteaux qui décorent cet espace restreint, auxquels viennent s'ajouter les bandeaux et impostes qui tissent un trait d'union entre les différentes corbeilles¹⁴ ». Toutefois, comme le rappelle également Philippe Araguas, les éléments de ce décor ne sont pas homogènes : les frises alternent différents motifs végétaux, qui s'interrompent par endroit (Figure 283). Les blocs se suivent sans cohérence pour former une frise désordonnée (au sud-est notamment, où un motif de palmettes a été introduit au sein d'une succession de rinceaux). On peut poser la question de savoir si l'on a utilisé des blocs en remploi ou si ces incohérences peuvent résulter d'un remontage. L'arcature est

¹¹ Claude ANDRAULT-SCHMITT, Paris, 2002. Et Marie-Thérèse CAMUS, Paris, CTHS, 2002. On peut citer par exemple la tour-porche d'Evaux (6m de côté), celle de Lesterps (environ 11m), de Limoges (10m), Saint-Hilaire-le-Grand de Poitiers (10m), Saint-Savin-sur-Gartempe (9m), Saint-Benoît-sur-Loire (15m).

¹² Joël NADAL, *Le porche de la basilique Saint-Seurin (Bordeaux)*, Bordeaux, DRAC Aquitaine, SRA, 2001, p. 13. Ces fouilles ont aussi permis de montrer que l'entrée a été employée comme lieu d'inhumation, peut-être dès le XI^e siècle.

¹³ *Ibid.*, p. 13.

¹⁴ Philippe ARAGUAS, « Saint-Seurin de Bordeaux: les grandes étapes de l'évolution de l'église canoniale du XI^e au XIX^e siècle », *op. cit.*, p. 181.

quant à elle faite d'un appareil moyen de pierre de taille, dont les blocs sont assez petits. Une rupture dans les lignes d'assises intervient au centre de la première arcature orientale : le portail semble fonctionner avec ces premières lignes d'assises, tandis que le reste du porche fonctionne avec le parement occidental.

Les chapiteaux recevant le rouleau de la voussure du portail intéressent davantage cette étude : ils sont sculptés de formes en méplat trahissant une conception plus ancienne que ceux qu'ils côtoient à l'ouest, dont l'un est historié¹⁵ (Sacrifice d'Isaac, Figure 284). « Tout se passe comme si les éléments d'un décor marqué par une facture méplate et dominée par un graphisme qui évoque le style des manuscrits post-insulaires¹⁶ ». Si l'on considère, avec Philippe Araguas, qu'un lien peut être établi entre la sculpture de ces chapiteaux et celle de Saint-Benoît-sur-Loire, à travers l'existence d'un même groupe typologique, comme Eliane Vergnolle en a émis l'hypothèse, ces dernières peuvent alors être attribuées au second tiers du XI^e siècle tandis que la sculpture du portail remonterait aux premières décennies du XI^e siècle¹⁷. On peut aussi, comme Marcel Durliat, considérer que cette sculpture participe d'un groupe constitué par des édifices du Languedoc et d'Espagne au type d'épannelage proche, de la fin du XI^e ou du début du XII^e siècle¹⁸. Le portail possédait par ailleurs un linteau dont il subsiste des motifs d'entrelacs : ces derniers, de même que les chapiteaux, peuvent être comparés à ceux de la crypte de la Libarde, à Bourg-sur-Gironde. « Les relations de ce portail avec la tour-porche sont difficiles à établir. Porteuse des plus anciens éléments de sculpture romane de Bordeaux, mais remployant volontiers des décors plus anciens qu'elle, cette tour-porche ne peut-être antérieure à la fin du XI^e siècle¹⁹ ».

¹⁵ Les chapiteaux qui reçoivent les retombées du couvrement, posés sur les colonnes engagées, sont ornés de corbeilles corinthisantes aux motifs végétaux stylisés tandis que des rinceaux courent sur les tailloirs (Figure 282 et Figure 283).

¹⁶ Philippe ARAGUAS, « Saint-Seurin de Bordeaux: les grandes étapes de l'évolution de l'église canoniale du XI^e au XIX^e siècle », *op. cit.*, p. 181.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*, p. 181-182.

¹⁹ Sandrine LAVAUD et Ezéchiél JEAN-COURRET, *Atlas Historique des Villes de France-Bordeaux*, *op. cit.*, p. 159.

Les illustrations de la face occidentale de la basilique, du XVII^e au XIX^e siècle²⁰, font apparaître la tour-porche sur toute sa hauteur, flanquée d'un porche gothique inachevé et enchâssée au nord et au sud dans les prolongements des bas-côtés, constituant une travée d'environ onze mètres de long²¹. Un premier massif quadrangulaire d'aspect austère est couronné par une succession de trois niveaux percés de baies dont le nombre augmente à mesure que l'on regarde vers le haut (2, 3, 4), à l'inverse de leurs dimensions qui décroissent.

Pierre Dubourg-Noves mit en évidence l'aspect composite et l'articulation des élévations de la tour proprement dite, dont l'ordonnancement extérieur ne correspond pas aux niveaux intérieurs : le premier étage mesure environ 10 m de hauteur²². Cela permet de rythmer les murs de ce grand massif étonnamment aveugle et d'une très grande sobriété. L'observation des parements a permis de mettre en évidence plusieurs points, concernant cet étage intermédiaire, enchâssé dans les constructions postérieures et dont une partie est aujourd'hui visible dans les combles.

Les « niveaux » extérieurs mis en avant par Pierre Dubourg-Noves, plus nombreux que les étages effectifs de la tour, sont marqués par une superposition de colonnes engagées et de pilastres aux angles du massif, qui subissent plusieurs décrochements. Les relevés des quatre élévations de la tour²³, si on les juxtapose (

²⁰ Il s'agit notamment des dessins d'Herman van der Hem (Atlas Blaue, Bibliothèque impériale de Vienne), daté du 26 février 1639 ; d'Antoine Lacour, crayon et lavis, 1796, Bordeaux, Bibliothèque municipale, Fonds Delpit; de M. Lamothe, d'après des originaux de Poitevin, dans les années 1828-1829, C. M. H. G. Il existe également plusieurs gravures réalisées par Léo Drouyn représentant l'entrée occidentale (1845), un détail de l'ancien porche ainsi que l'ancienne façade occidentale et son clocher (1848). (Ce dernier avait aussi levé un plan de l'entrée occidentale).

²¹ Ludovic BONNARDET, « Le portail occidental disparu de la collégiale Saint-Seurin de Bordeaux », *Revue Archéologique de Bordeaux*, XCII, 2001, pp. 43-68.

²² Pierre DUBOURG-NOVES, *Guyenne romane*, op. cit., p. 83-84. Il s'agit d'éléments de modénature qui viennent rythmer cet espace élevé, comme c'est par exemple le cas à Lesterps (corniches, retraits au niveau du voûtement de la salle haute) Claude ANDRAULT-SCHMITT, « Les premiers clochers-porches limousins (Évaux, Lesterps, Limoges) et leur filiation au XII^e s. », *Cahiers de civilisation médiévale*, vol. 34, n° 135, 1991, p. 206.

²³ Jérôme Mercier, 2012.

Figure 269) font apparaître contre les angles nord-ouest et sud-ouest, une première série de colonnes engagées d'un diamètre de 0,48 m²⁴. Ces dernières se tiennent par deux sur les faces nord et sud, et sont clairement chaînées avec l'appareil de pierre de taille qui constitue la face extérieure de la tour²⁵. A l'angle nord-ouest, cette fois du côté occidental, une colonne qui semble être de même dimension a été enveloppée par la réalisation du mur perpendiculaire au massif séparant le porche du mur prolongeant le bas-côté septentrional (chapelle Saint-Michel). Cette colonne côtoyait des colonnes jumelles. Il en va de même au sud, où son pendant a probablement aussi été masqué par le mur qui se tient contre cette partie de l'édifice, plus large qu'au nord. Des coups ont été portés sur les supports par un marteau taillant, dirigés de manière plus ou moins oblique, parfois verticale et formant un layage assez fin (Figure 287), dont on retrouve les traces au premier étage. Les bases de ces supports ne sont plus visibles du côté méridional, le sol ayant été surhaussé d'un peu plus d'un mètre. Les colonnes engagées placées sur le pourtour du rez-de-chaussée fonctionnent ainsi par quatre, placées autour des angles qui formaient la façade de l'édifice, tandis qu'un autre type d'ordonnement avait été choisi à l'est.

La face orientale de la tour reprend en effet le jeu des quadruples colonnes, cette fois grâce à trois colonnes engagées placées de chaque côté de l'entrée de la nef, dont l'ouverture actuelle est le fruit d'un remaniement. La colonne centrale, engagée dans un dossier, comporte un diamètre plus important que celles qui l'encadrent (0,54 cm contre 0,43 cm), identiques et placées à une distance similaire. On entre aperçoit une dernière colonne engagée disposée de manière perpendiculaire, occupant probablement la place de l'angle. Le buffet d'orgue et l'architecture qui le porte ne permettent cependant pas d'observer ce parement sur une grande hauteur. En revanche, les fouilles réalisées en 2001 par la société Hadès dans le porche ont révélé la présence des bases, comme on l'a vu précédemment, aujourd'hui mises en valeur à cet endroit.

Ainsi, se pose la délicate question de la jonction entre le vaisseau et la tour, car

²⁴ Ces colonnes sont clairement engagées au nord (au niveau de leur diamètre) ; au sud en revanche, les trois quarts de la colonne sont visibles.

²⁵ Du moins ne peut-on observer au nord que le chaînage avec l'angle de la tour, contrairement au sud où l'on constate très nettement que les assises de ces colonnes et du parement qui les reçoit sont de même dimension.

les angles du massif sont tous cantonnés de colonnes, comme si ce clocher avait été érigé de manière indépendante ou peut-être chemisé²⁶. La structure qui accueille le buffet d'orgue masque toutefois une partie de son contour. On remarque également -une grande partie des niveaux supérieurs étant accessibles- qu'ils ne laissent apparaître aucune trace de liaison interrompue ou d'arrachement. Apparemment, la tour n'a pas été jointe par l'est comme à Lesterps, ni par les côtés, du moins dans l'état actuel des parements.

On peut émettre l'hypothèse que cette tour fut réalisée de manière isolée, sans que ce soit pour autant sa destination. On a pu construire une tour en avant d'un ancien massif, en attente de sa prolongation. Cela permettrait peut-être aussi d'expliquer le désaxement du plan de l'édifice à l'ouest, pour lequel on a peut-être repris le cours de la construction à partir du porche vers l'est. Deux exemples de tours construites indépendamment de leur église sont évoqués par Marie-Thérèse Camus à Poitiers. Il s'agit de Saint-Hilaire-le-Grand dont la tour a été « prévue pour être rattachée dans sa partie basse, à la nef et au transept projetés »²⁷ et de Sainte-Radegonde, qui « a été construite isolément, sans doute dans le dessein d'être accolée soit à une nouvelle nef, soit à une basilique ancienne agrandie »²⁸. Par ailleurs, les deux baies du premier étage de la façade s'insèrent dans un parement qui n'est pas chaîné avec les faces nord et sud de la tour (

Figure 271). Enfin, ces baies paraissent relativement hautes et étroites pour constituer les fenêtres d'une tribune, si l'on se fie au niveau de sol donné par la porte d'entrée à ce premier étage, au nord.

²⁶ Question que pose Pierre Dubourg-Novès dans sa notice sur l'édifice : Pierre DUBOURG-NOVÈS, *Guyenne romane*, *op. cit.*, p. 79-87.

²⁷ Marie-Thérèse CAMUS, « Tours-porches et fonction d'accueil dans les églises du Poitou au XI^e siècle », *op. cit.*, p. 263. L'auteur écrit, concernant la tour-porche de Saint-Hilaire-de-Poitiers : « Elle fut bâtie d'une manière autonome, au nord sans doute de l'église re(consacrée) au IX^e siècle. Il semble que l'on ait gardé, pendant les travaux, la nef ancienne. [...] Cela ne signifie nullement qu'on avait l'intention de laisser la tour isolée. Elle était prévue pour être rattachée, dans sa partie basse, à la nef et au transept projetés. Le déroulement ultérieur du chantier de l'église montre bien les péripéties de cette opération, mais dans le cas de construction nouvelle, comme on le verra aussi à Sainte-Radegonde, édifier en premier lieu la tour sur deux ou trois niveaux était une manière de lancer l'entreprise, en montrant, à tous, l'audace d'un chantier imminent et en présentant rapidement un ouvrage abouti, comme pour faire patienter les fidèles, troublés dans leurs habitudes. [...] Enfin, la tour servit peut-être à prendre des repères lors du grand chantier qui allait s'ouvrir ».

²⁸ *Ibid.*, p. 266.

En continuant la progression à l'extérieur de la tour, on remarque que les colonnes jumelles méridionales se rétrécissent à mi-hauteur pour former des colonnettes d'un diamètre légèrement inférieur et coiffées de deux chapiteaux au décor végétal stylisé et à la composition très symétrique²⁹. Leurs corbeilles sont assez hautes et étroites, et les angles mis en exergue par d'épaisses volutes. Le souvenir des dés médians subsiste à travers des formes plastiques et de larges bandes verticales ornées de motifs végétaux. Les bases prennent une forme « classique », étant ornées comme dans le porche d'une scotie rehaussée d'un filet, placée entre deux tores dont celui du bas est plus large et d'un diamètre supérieur. Ces deux chapiteaux ne présentant pas un état similaire (celui de droite est abîmé, tandis que son pendant est lisse et blanc), on peut se demander s'il ne s'agit pas d'une restauration, qui aurait aussi concerné le tailloir. Ce dernier se prolonge sur environ 1,5 m. Pierre Dubourg-Novès évoque l'éventualité d'un « rhabillage partiel du bas de cette tour, d'aspect très sévère à l'origine³⁰ ».

Dans les angles orientaux³¹, la tour fut flanquée à ce même niveau de larges colonnes engagées et appareillées remplissant le rôle de contreforts, moins élégantes que les éléments de modénature occidentaux (1 m de diamètre en moyenne³²). Ces colonnes se retrouvent aussi sur les faces latérales de la tour, à l'ouest, placées à une vingtaine de centimètres de chaque angle et posée sur les colonnettes précédemment évoquées. Leur examen montre cependant un certain nombre d'incohérences. Au sud, cette large colonne n'est pas située dans l'axe des colonnettes qui la reçoivent (Figure 286). Du côté nord, les perturbations sont plus importantes puisqu'à environ huit mètres de hauteur depuis le niveau de sol du porche, un décrochement marque l'interruption brutale des colonnettes du premier niveau. L'angle de la tour lui-même se situe dès lors en retrait d'une vingtaine de centimètres, vers l'est. Cette perturbation intervient au niveau du premier étage de la tour et du tailloir porté par les chapiteaux jumelés des colonnettes de la face méridionale.

²⁹ Pierre DUBOURG-NOVES, *Guyenne romane, op. cit.*, p. 184. L'auteur évoque « deux chapiteaux dont la corbeille est un tronc de cône très allongé ».

³⁰ *Ibid.*, p. 83.

³¹ C'est le cas de chaque côté des deux angles orientaux (bien que cela n'apparaisse pas sur le relevé initial des élévations, du côté est).

³² Les mesures prises au nord côté ouest indiquent 0,94cm de diamètre environ, tandis qu'à l'ouest, du côté nord, on constate un diamètre de 1,06m.

Les demi-colonnes engagées du second niveau de la tour, à l'appareil aux joints fins, sont bien chaînées avec l'appareil de pierre de taille de dimension moyenne qui constitue le revêtement extérieur du premier étage de la tour, du moins au sud où le parement est visible et au nord³³, où l'on distingue assez bien chacun des blocs. À l'ouest, les assises ne concordent pas : elles sont en décalage, presque jusqu'au niveau de la corniche (du moins en est-il de l'observation faite depuis le bas), certaines d'entre elles ayant même été taillées (parmi les blocs de la partie centrale du mur) pour recevoir une pierre du chaînage de la colonne.

Ces larges colonnes engagées s'élèvent jusqu'à une même hauteur, à environ douze mètres au-dessus du sol originel du porche, puis intervient un décrochement, qui cherche peut-être à créer un rythme qui rompt l'aspect massif de ce haut niveau grâce à des formes qui s'élancent progressivement. Certains de ces larges fûts semi-cylindriques se resserrent en effet grâce à un ressaut en tronc de cône (c'est le cas pour les deux colonnes engagées de l'angle nord-ouest, ainsi que pour celle de la face sud de la tour, du côté ouest, Figure 288). Seule la colonne de la face occidentale de la tour, du côté méridional, est couronnée d'un large tore placé sur une « base » légèrement arrondie et qui semble avoir été sculptée dans le même bloc (Figure 289). S'y loge, comme sur tous les autres supports qui viennent d'être évoqués, une colonne engagée de diamètre inférieur.

À l'est en revanche, les deux larges colonnes engagées des faces extérieures nord et sud du massif s'interrompent brutalement, sans recevoir aucun élément de transition, pour accueillir un simple pilastre, dont les pointes dépassent légèrement de la demi-sphère (Figure 290). On constate à nouveau qu'un soin moindre a été apporté à ce côté ouest de la tour, en hauteur. Ces éléments se poursuivent jusqu'au niveau du haut de l'étage intérieur, marqué extérieurement par une corniche à damier, qui opère la transition avec le niveau supérieur (Figure 291).

³³ On constate cependant, un peu plus haut sur la colonne engagée du nord, côté ouest, au-dessus du décrochement, que plusieurs assises semblent avoir été reprises grâce à un appareil de plus petite dimension, qui ne sont pas chaînées avec le parement.

A l'intérieur du premier étage, on remarque depuis le plancher, sur quelques centimètres, ce qui s'apparente à des bourrelets de mortier le long des murs, probables témoignages de la mise en œuvre, qui indiquent probablement l'ancien niveau de sol. Cet espace mesure environ 10,30 m de haut pour 4,20 m de côté. Les murs, assez larges, mesurent 1,38 m d'épaisseur³⁴. On y accède au nord grâce à une petite ouverture en plein cintre. Il n'existe pas d'escalier de pierre menant dans cet espace, ni de traces d'un quelconque dispositif de cette nature « intra muros ». Un escalier en bois permet aujourd'hui d'accéder au premier niveau depuis la chapelle, et un second, situé dans l'angle nord-ouest de la tour, mène au niveau suivant, duquel on peut rejoindre la chambre des cloches. Seuls des systèmes de bois (échelles ou escaliers) assuraient donc probablement l'accès à chacune des parties supérieures de la tour. Cette caractéristique se retrouve dans les deux édifices de Saint-Hilaire-le-Grand et Saint-Porchaire de Poitiers, ce qui constitue un témoignage supplémentaire de parenté entre ces édifices³⁵.

Chacun des murs est constitué de moellons, les angles étant chaînés en pierre de taille. L'observation des maçonneries permet de relever plusieurs points. En premier lieu, la base des murs est faite de lits de moellons équarris, régulièrement disposés. On en distingue par exemple quatre assises complètes au nord³⁶. Plus haut, ce petit appareil a été taillé bien plus grossièrement et les blocs sont de dimensions plus conséquentes (Figure 292 et Figure 293). Cette maçonnerie s'apparente à la limousinerie. L'ensemble était recouvert d'un mortier couvrant, de couleur beige, au granulat très grossier, qui n'a pas permis de relever l'ensemble de la paroi à l'est. Les angles sont habillés de pierres de moyen appareil, dont le layage est assez fin et régulier, auxquelles les moellons semblent chaînés. Le mortier y est blanc et à la charge à la granulométrie importante (petits galets, pouvant atteindre 3-4cm de long). Ce type de maçonnerie se poursuit sur 7 m de hauteur. Ensuite, on constate plusieurs changements : le chaînage se poursuit,

³⁴ Mesure prise au Nord, depuis l'ouverture du premier étage menant dans la tour.

³⁵ Marie-Thérèse CAMUS, « Tours-porches et fonction d'accueil dans les églises du Poitou au XI^e siècle », *op. cit.*, p. 263. « Ainsi, à Saint-Hilaire, fallait-il une très grande échelle pour monter du rez-de-chaussée au premier étage [...] Cette disposition exclut une utilisation liturgique pour la salle de l'étage, du moins au temps des premières campagnes ».

³⁶ C'est aussi sur cette paroi de la tour, quelques mètres plus haut, que l'on peut observer des traces de peinture rouge, correspondant à de faux joints.

mais il est fait de pierres de dimensions légèrement plus grandes et présentant des traces de gradine (du moins dans l'angle nord-ouest où les observations ont été effectuées, facilitées par la présence de l'escalier).

On constate en outre au milieu de chacune des faces de la tour, qu'un chaînage a été inséré : les murs de la tour ont-ils montré des signes de faiblesse à une certaine époque ? Les nombreuses fissures visibles sur les faces de la tour, depuis l'extérieur, pourraient expliquer cette intervention (Figure 285). Les corbeaux qui soutiennent la charpente du dessus pourraient aussi avoir été insérés dans ce dispositif plus solide. Enfin, une corniche se tient en haut de cet étage, au profil arrondi qui semble aussi avoir été taillée à la gradine.

La face orientale de la tour comporte par ailleurs sur toute sa largeur, deux baies murées situées à environ 1 m du sol (Figure 271). Elles sont posées sur un parement de petit appareil très perturbé, bien que l'on devine des assises de moellons. On peut y voir çà et là des éléments de brique (*tegulae*). Leurs voussures sont formées de deux rouleaux aux claveaux assez étroits. L'observation de la face externe de ce mur, située dans la chambre de l'orgue, permet de retrouver la trace d'arcs mesurant environ 1,90 m de diamètre, ce qui correspond au diamètre du rouleau extérieur de la face interne. La prise de mesure des épaisseurs des claveaux permet de montrer que le premier rouleau est large de 0,34 m, le second de 0,71 m. Si l'on ajoute à cela 0,34 m (soit la largeur du rouleau côté est), on obtient un mur épais de 1,39 m (l'épaisseur mesurée au nord est de 1,38 m). On peut donc imaginer que ces baies présentaient deux rouleaux de chaque côté. Chacun des arcs repose sur une imposte à l'épais chanfrein, couronnant les piédroits aux angles vifs, sauf le piédroit intérieur gauche de la première baie, dont l'angle a été abattu. Les arcs de la baie de droite ont aussi un diamètre légèrement supérieur. En outre, le chanfrein des impostes de la baie de gauche semble légèrement incurvé, ce qui n'est pas le cas pour l'autre fenêtre dont les formes sont droites. Les claveaux des arcs de droite ont été largement érodés par l'action d'une corde, tirée depuis le vaisseau. On a donc sonné les cloches à une époque donnée à partir de la nef, et non depuis le porche, où un trou est ménagé dans la voûte en berceau. Quant à l'appui

des fenêtres, ce dernier est largement érodé, et très abîmé dans la fenêtre de droite³⁷.

Les pierres constituant ces fenêtres jumelées sont principalement faites de blocs de moyen appareil et présentent, tout comme les chaînages d'angle du massif, un layage fin ; les coups ont été portés de manière oblique. Cependant, ces baies ne sont pas chaînées avec les angles de la tour, ni avec la partie septentrionale liée à l'ouverture, aussi construite en pierre de taille. Il est permis de douter que cet espace ait pu être destiné à recevoir une chapelle³⁸, hypothèse pour laquelle le premier argument serait l'accès difficile, mais aussi l'éventuel percement *a posteriori* de baies géminées, comme d'un repentir, dans une paroi qui ne les avait pas prévues. La faible ouverture des baies, contrairement aux grandes tribunes que l'on observe par exemple à Saint-Savin-sur-Gartempe, contribue à écarter cette fonction, d'autant qu'il n'existe dans cet espace dépourvu de voûtement aucun dispositif ou élément de mobilier liturgique. Cependant, l'appui des fenêtres est très érodé, notamment celui de gauche, ce qui pourrait correspondre à une fenêtre donnant à l'extérieur (peut-il s'agir dans ce cas d'une baie ouverte dans une façade précédente ? Les formes de ces ouvertures ne les apparentent toutefois que peu au portail situé en dessous). De plus, le coin d'une pierre a été taillé dans l'entrée de manière à recevoir le chaînage de la baie. Quant à l'angle intérieur nord-est (près de l'entrée), il semble venir s'appuyer contre la baie de gauche, dont on ne peut observer la totalité de la retombée de l'arc au nord. Aussi, ces observations permettent-elles de faire surgir de nombreuses questions.

Les structures extérieures de ce niveau de la tour s'interrompent : « sur ce porche à étages, on construisit, suite à un changement de parti ou à une interruption de quelques années, un véritable clocher destiné à recevoir un beffroi ». La base du niveau supérieur de la tour est visible depuis les combles et entièrement masqué par la couverture depuis l'extérieur. On a vu précédemment qu'une transition est faite grâce à un bandeau de billettes chanfreiné, qui se poursuit autour du massif, y compris sur les pilastres. L'architecture opère alors un léger retrait, qui a permis l'installation de

³⁷ L'appui de la baie de gauche comporte au niveau des piédroits de l'arc intérieur deux petits orifices carrés d'un centimètre de profondeur environ.

³⁸ Philippe ARAGUAS, « Saint-Seurin de Bordeaux: les grandes étapes de l'évolution de l'église canoniale du XI^e au XIX^e siècle », *op. cit.*, p. 184.

colonnes aux angles de la tour : chacun est flanqué de colonnes engagées dans des pilastres, accostés de colonnettes dont certaines paraissent faites d'un matériau de couleur plus foncée. Sur toutes les faces de la tour, à intervalles réguliers, on trouvait une solution similaire reproduite deux fois (une colonne engagée dans un pilastre encadré de colonnettes), ce qui correspond à la structure visible au-dessus du toit. Cet étage est percé de larges baies sur chaque face, disposées entre les colonnes précédemment évoquées. L'ensemble de ces supports a permis l'insertion d'un décor sculpté aux nombreux éléments. Si certains des éléments sculptés semblent peu authentiques, l'ensemble ne paraît pas avoir été réalisé à une date très avancée du XII^e siècle³⁹.

En outre, et cet aspect a moins souvent été relevé, le couronnement de la tour se pare d'un décor de métopes, situé au dernier registre du massif et comportant des croix sculptées en réserve qui forment comme autant de faux claveaux évidés (au nombre de quatre) disposés en rond et dont la facture semble assez approximative. Ce dispositif n'est présent que sur la face occidentale, à nouveau mise en valeur par ce biais, où ces métopes viennent s'insérer entre les modillons romans, de manière irrégulière. L'exemple le plus proche de se retrouve au chevet de la modeste église Saint-Jean de Mongauzy (33) où les triangles sont plus nombreux mais tout aussi grossièrement sculptés. Il apparaît sous une forme plus élaborée au chevet de l'église Notre-Dame de Loupiac où les évidements triangulaires sont plus minces et le tout entouré de deux cercles gravés, de même qu'au très proche chevet de Saint-Macaire, en sa partie septentrionale⁴⁰ (chevet dont on peut aussi noter qu'il est orné de demi-colonnes sur dossier).

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ Pierre DUBOURG-NOVES, *Guyenne romane, op. cit.*, p. 206. L'auteur écrit : « cette partie de l'hémicycle septentrional semble une reprise, marquée vers la gauche par une rupture dans les lits de l'appareillage et où apparaissent, dans les métopes qui séparent les modillons, des rouelles à huit rayons ».

Bilan

Aussi, cette étude soulève-t-elle plusieurs questions. Tout d'abord, il est possible de voir au premier étage de la tour un exemple de mixité des types d'appareils, dont on peut se demander s'il résulte d'une technique de construction privilégiant les parements extérieurs en pierre de taille et réservant le moellon à la face interne des murs. Rien ne permet d'exclure d'ailleurs le chemisage de l'ensemble, en l'état. Par ailleurs, la jonction éventuelle d'une ancienne nef à cette tour ne semble apparaître à aucun endroit, ce qui ne permet pas d'en savoir plus sur le sujet. Peut-on émettre l'hypothèse qu'il exista à cet endroit une tour indépendante, conçue comme telle ou en attente de recevoir une liaison avec le vaisseau ? Est-ce à dire que la tour a été plaquée contre une ancienne façade, comme Michelle Gaborit en faisait l'hypothèse ⁴¹? Il faut relever aussi l'absence de structure de pierre permettant d'accéder au premier étage et de mobilier liturgique à cet endroit de la tour, qui permettent de douter de sa destination en tant que chapelle. Les parements intérieurs, peu visibles du fait de l'enduit qui en couvre une partie, nécessiteraient une étude de plus grande envergure avec la pose d'échafaudages, ainsi que la réalisation de relevés de plus grande ampleur.

⁴¹ Michelle GABORIT, *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1979, p. 161-162.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Bibliographie (tour-porche):

-BARRAUD D., CARTRON I., HENRIET P., *Autour de Saint-Seurin : lieu, mémoire, pouvoir : des premiers temps chrétiens à la fin du Moyen Age, Actes du colloque de Bordeaux, 12-14 octobre 2006*, Ausonius, Bordeaux, 2009.

-BIRON R., *Précis de l'histoire religieuse des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas*, J. Bière, Bordeaux, 1925.

-BORDES A., *Histoire des monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux*, Bordeaux, Laffite, 1897.

-BRUTAILS J.A., *Les vieilles églises de la Gironde*, Bordeaux, Féret, p.18-25.

-CABANOT J., *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-ouest de la France*, Picard, 1987, p. 190-192.

-GABORIT M., *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest : (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Thèse de doctorat en histoire de l'art, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1979, p. 161-162.

-GARDELLES J., *Bordeaux, cité médiévale*, L'horizon chimérique, Bordeaux, 1989, p. 96-137.

-HIGOUNET C., *Bordeaux pendant le haut Moyen Age*, F.H.S.O., Bordeaux, 1963, p.161-170.

-JEAN-COURRET E. ET LAVAUD S., *Atlas historique des villes de France, Bordeaux*, 49, Ausonius, Pessac, 2009, p. 156- 161.

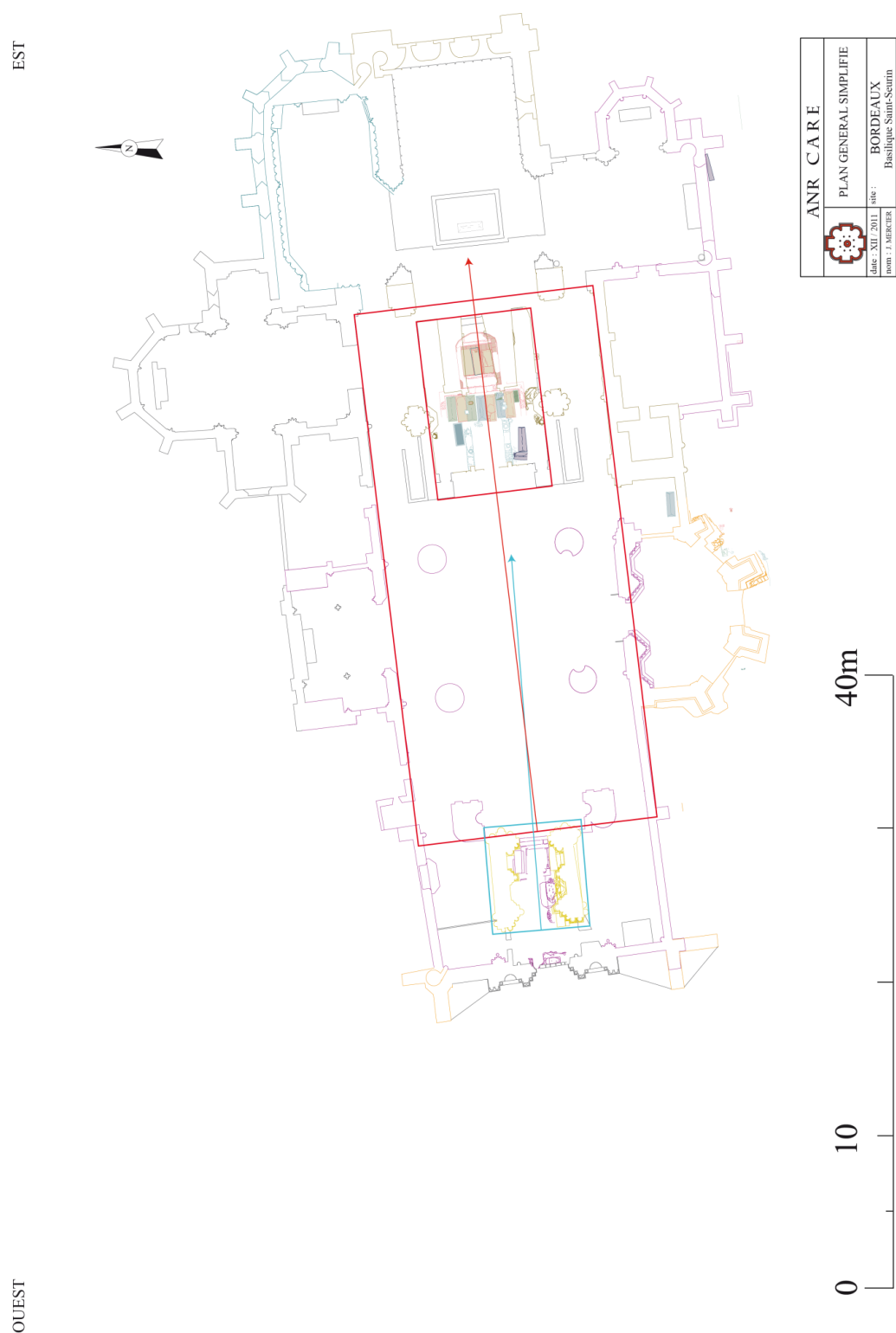


Figure 267. Axes église/crypte et tour-porche. D'après le plan de Jérôme Mercier (2012).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

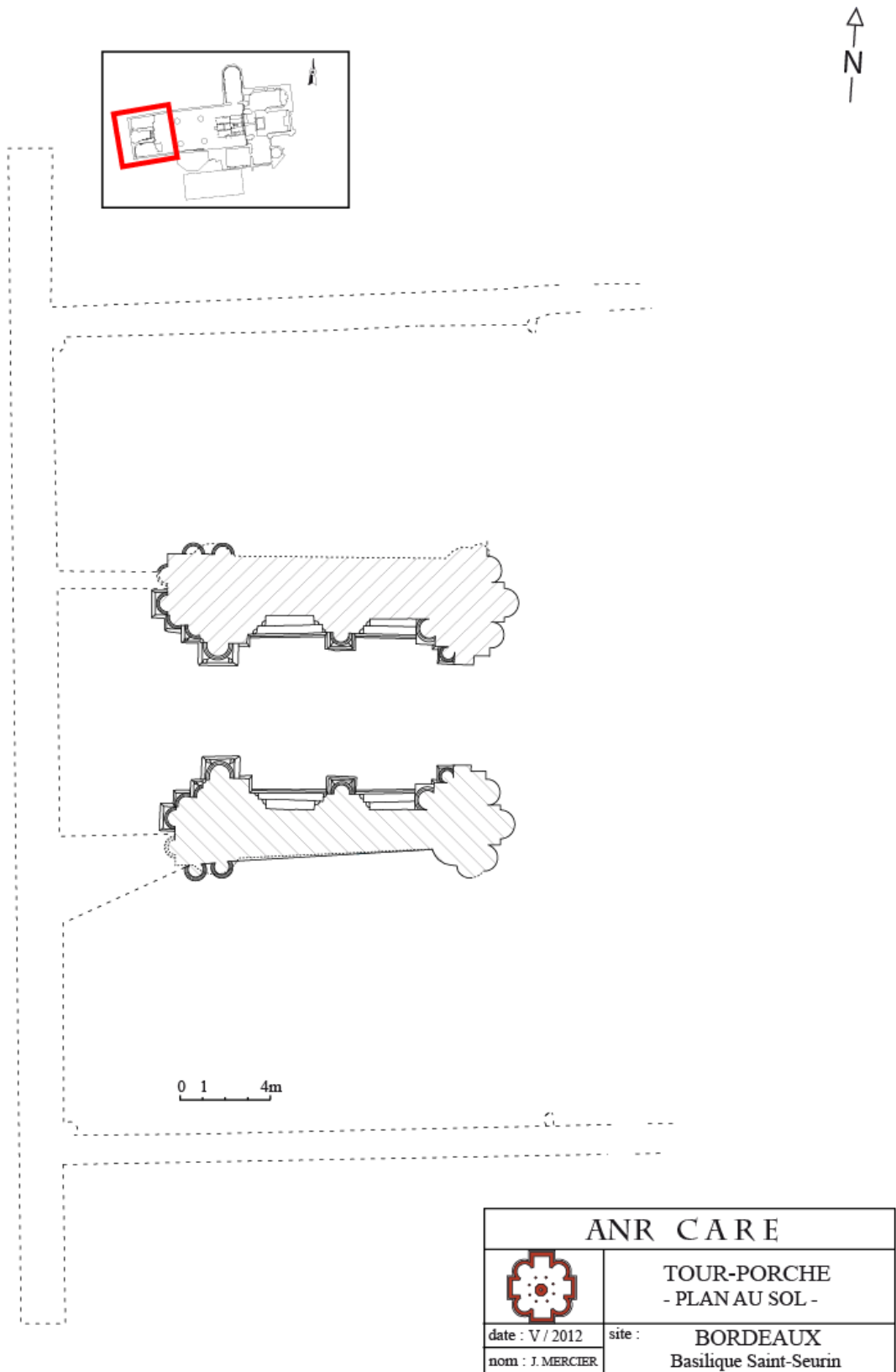


Figure 268. Plan de la tour-porche, Jérôme Mercier, 2012.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

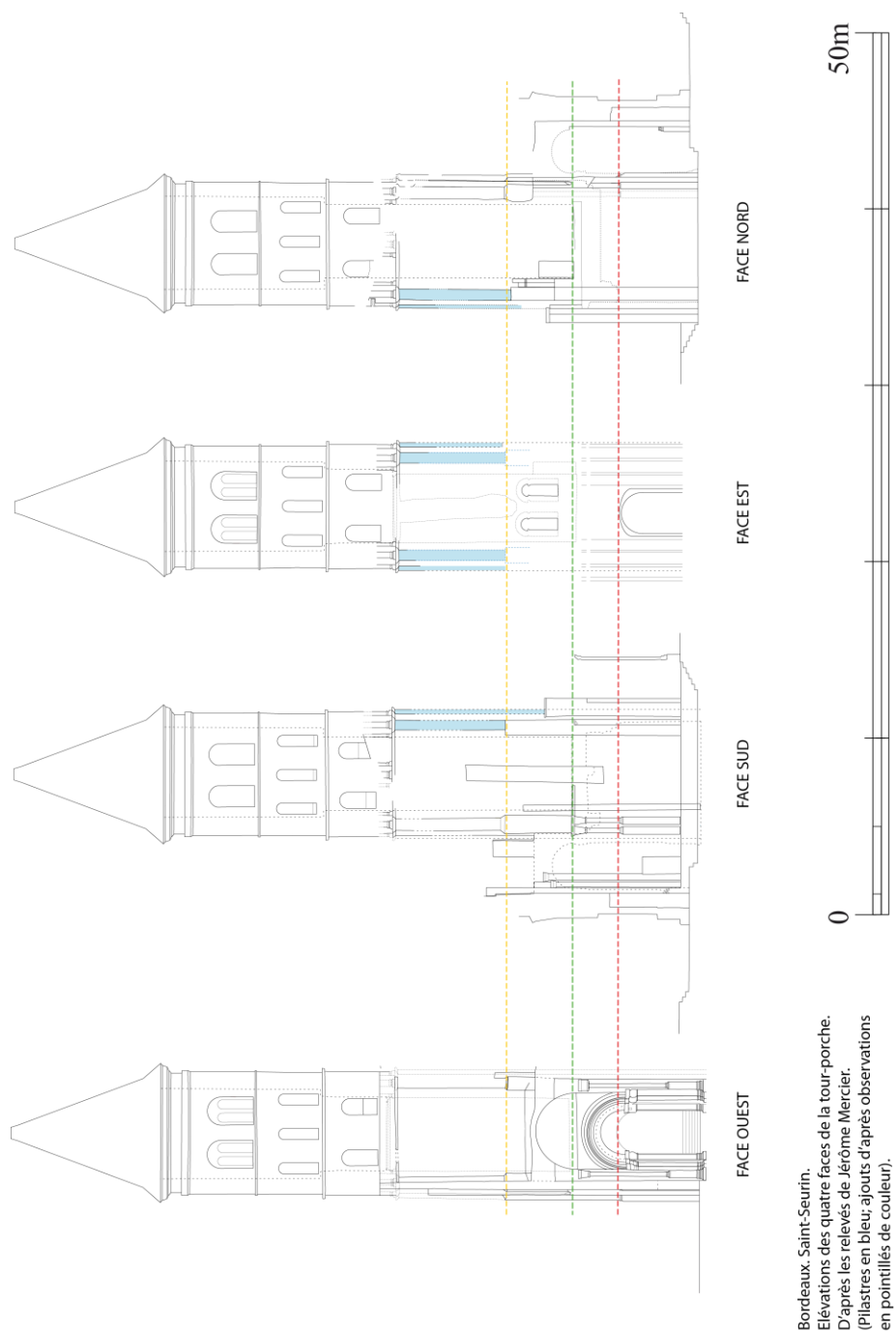
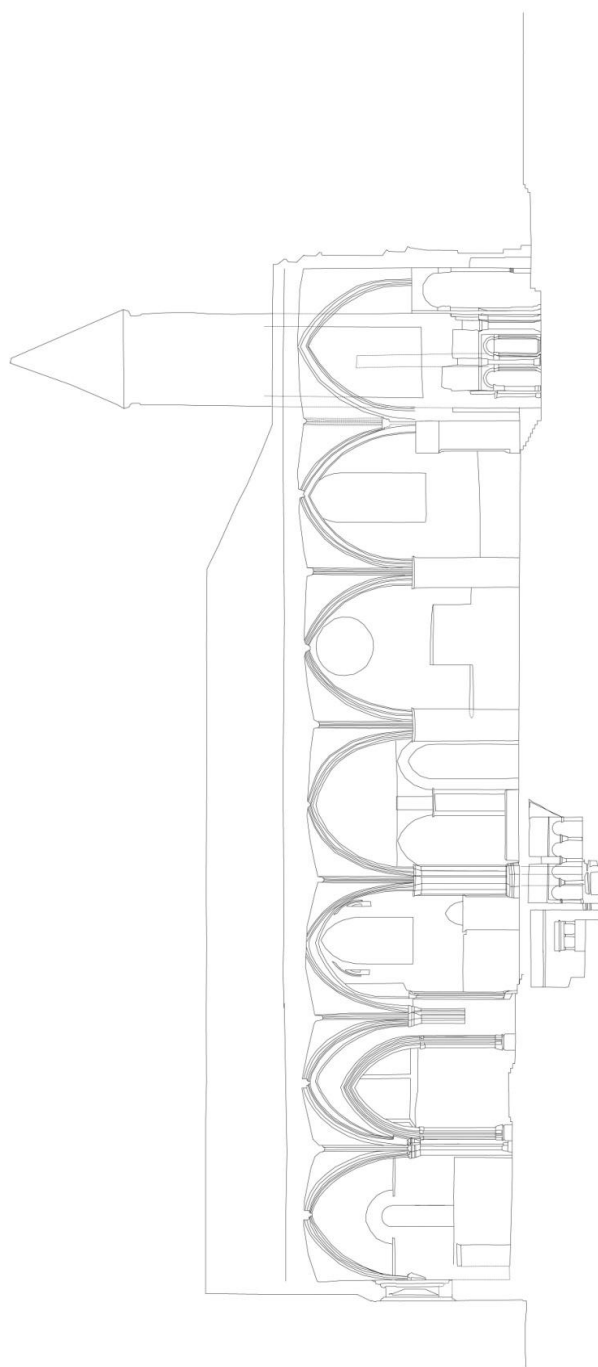


Figure 269. Elévations de la tour-porche, M. Provost d'après les relevés de Jérôme Mercier (2012, C.A.R.E.).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

OUEST

EST



ANR CARE	
COUPE LONGITUDINALE EST-OUEST	
date : XII / 2011	site : BORDEAUX
nom : J. MERCIER	Basilique Saint-Seurin



Figure 270. Bordeaux, Saint-Seurin. Coupe est-ouest de la basilique réalisée par Jérôme Mercier.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

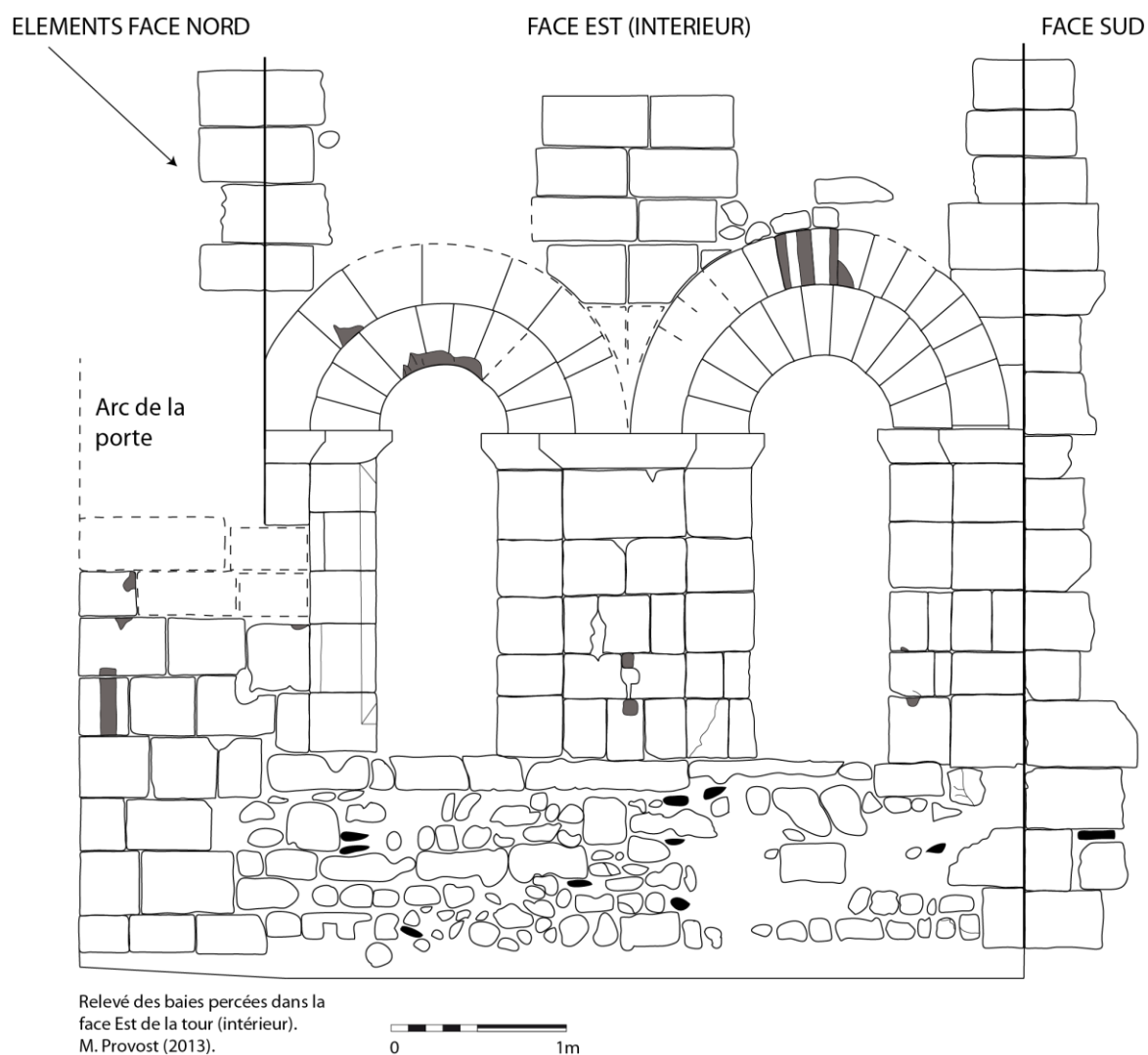


Figure 271. Baies du premier étage de la tour (le mortier étant couvrant, tout le parement n'a pu être dessiné).



Figure 272. Face sud de la basilique, restes de parement en petit appareil.



Figure 273. Face nord de la basilique.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 274. La tour porche, enserrée dans les constructions postérieures.



Figure 275. Mur sud du vaisseau, première travée orientale.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 276. Mur sud du vaisseau, seconde travée depuis l'ouest.



Figure 277. Face orientale de la tour, enchâssée dans la tribune de l'orgue.



Figure 278. Rez-de-chaussée de la tour, pourvu d'une arcature (parements nord et sud).

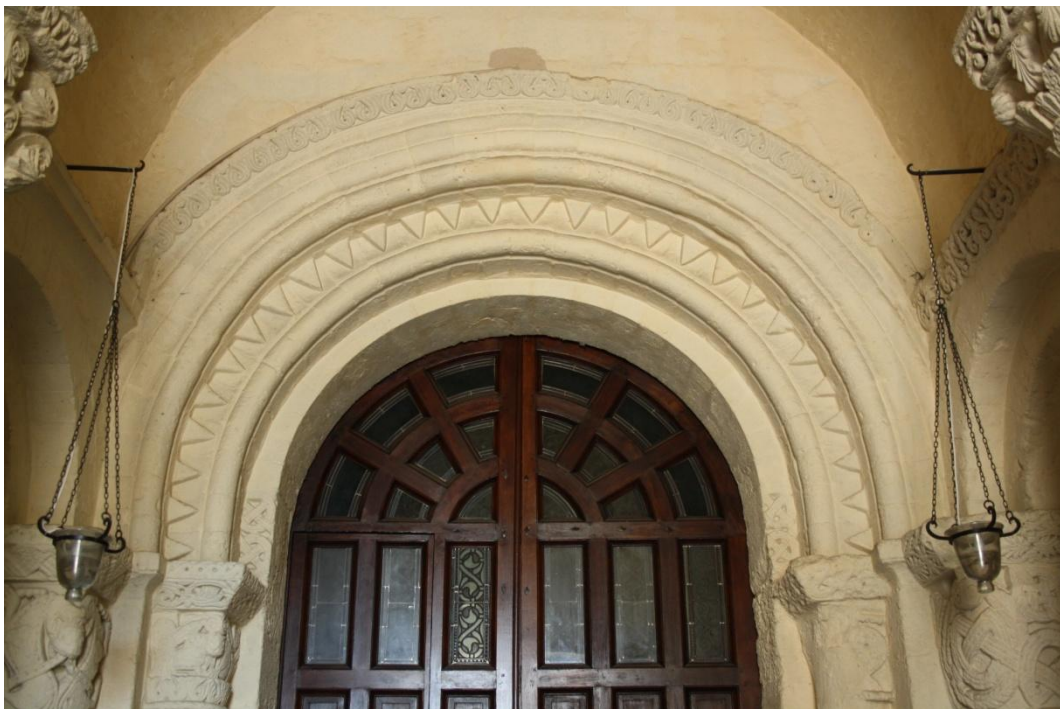


Figure 279. Portail

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 280. Chapiteaux du portail, côté nord.

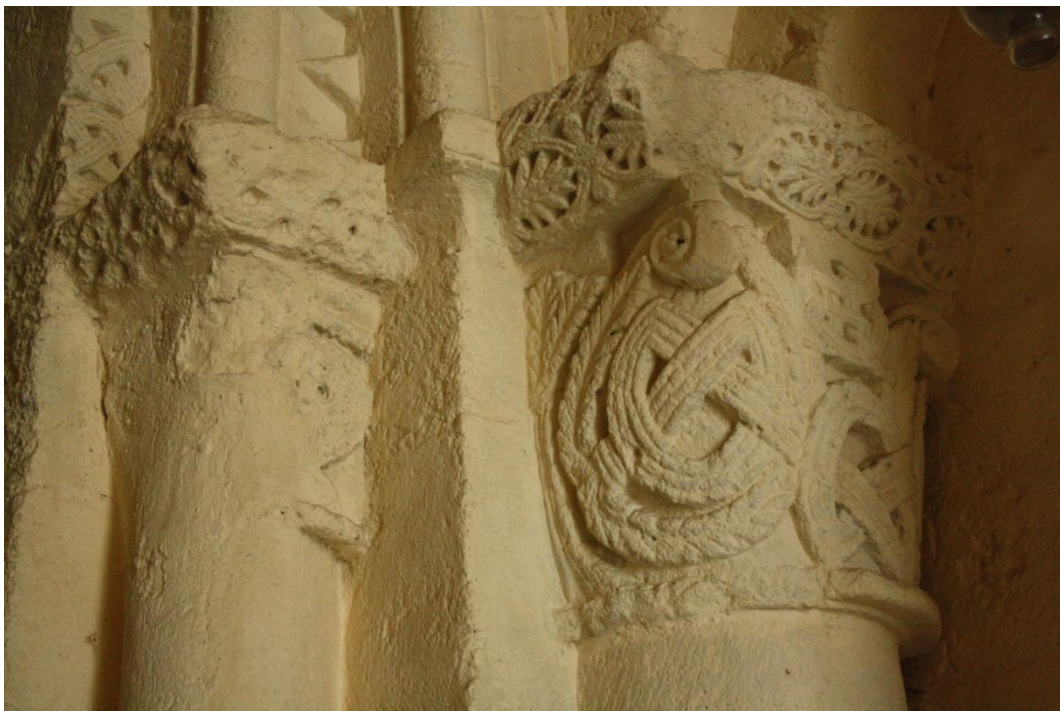


Figure 281. Chapiteaux recevant les retombées des rouleaux de la voussure du portail, côté sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 282. Chapiteau posé sur la colonne engagée individualisant le rez-de-chaussée de la tour en deux travées (nord).



Figure 283. Chapiteau posé sur la colonne engagée individualisant le rez-de-chaussée de la tour en deux travées (sud).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 284. Ebrassement nord du porche, sacrifice d'Isaac.



Figure 285. Premier niveau extérieur de la tour (face sud, angle nord-ouest vu depuis le nord).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 286. Détail des chapiteaux de la face sud.



Figure 287. Colonnnette de la face sud de la tour, layage assez fin.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



**Figure 288. Large colonne du mur nord (extérieur), côté occidental.
Détail du décrochement.**



Figure 289. Base de la colonne engagée du mur occidental (extérieur), côté sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 290. Colonne surmontée d'un pilastre, face nord, côté est.



Figure 291. Bandeau coiffant le premier étage de la tour.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 292. Face intérieure Nord de la tour, moellons réguliers surmontés d'un chaînage de pierre de taille (marques de gradine), trace d'un ancien sol (?). Mètre-ruban= 1 m.



Figure 293. Moellons plus grands et irréguliers de la partie supérieure de la tour, face ouest (mètre-ruban= 50 cm).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 294. Premier niveau, chaînage central (face sud).



Figure 295. Traces de gradine sur les chaînages centraux des parements intérieurs.



Figure 296. Combles, angle nord-est, face nord (second niveau).



Figure 297. Combles, angle nord-ouest, face nord.



Figure 298. Combles, angle sud-est.



Figure 299. Combles, angle Sud-ouest, face sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 300. Baies du premier étage, s'ouvrant anciennement sur la nef.



Figure 301. Face orientale du mur Est de la tour, baie du 1er étage murée (intérieur du buffet d'orgue).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 302. Second niveau de la face sud du clocher.



Figure 303. Face orientale de la tour.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

BORDEAUX- Site de Saint-Seurin

Edifice situé au nord de la basilique : Saint-Etienne (?)

Au nord de la chapelle de la Rose (basilique Saint-Seurin) se tiennent plusieurs pans de mur qui semblent appartenir à un ou plusieurs édifices dont les formes renvoient au XI^e siècle au plus tard, signalé par Dany Barraud¹. La question se pose de savoir s'il s'agit là de vestiges de l'ancienne église Saint-Etienne, considérée par la tradition comme étant le plus ancien des édifices religieux bordelais. On sait en effet que cette église, détruite à la Révolution, jouxtait le flanc nord du chevet de la basilique Saint-Seurin.

Ce site nécessiterait une étude plus approfondie, notamment du point de vue de la topographie et des relations qui unissent plusieurs parements de petit appareil en cette partie de la cour nord de la basilique. Ces quelques lignes ont pour objectif de lancer quelques pistes de réflexion, dont on espère qu'elles pourront à terme apporter davantage d'informations sur ce pôle fondamental de l'histoire religieuse de Bordeaux qu'est le site de Saint-Seurin.

¹ Alors conservateur régional du Patrimoine et directeur du S.R.A. d'Aquitaine.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

Géographie- histoire

L'église Saint-Etienne revêt en une grande importance dans l'histoire religieuse bordelaise. Les deux pôles majeurs constitués par la collégiale Saint-Seurin et le chapitre cathédral de Saint-André se disputaient en effet la primauté du siège de l'évêque. Comme cela a été rappelé récemment à l'occasion de la publication de l'*Atlas historique des villes de France* consacré à la capitale girondine², « l'enjeu en était grand : pas moins que les origines du christianisme à Bordeaux. Laquelle des deux institutions religieuses pouvait se prévaloir d'avoir été la première église de Bordeaux, et, plus encore, son premier siège épiscopal ? Saint-Seurin a su avancer nombre d'arguments en sa faveur ; [...] l'église a été édifiée à l'emplacement de la nécropole antique, dite de Saint-Seurin, utilisée par les premiers chrétiens. Elle aurait succédé à un premier sanctuaire dédié à saint Etienne dont elle a revendiqué la tutelle et surtout le prestige. En effet, Saint-Etienne [...] passait, selon l'« antique tradition », pour la plus ancienne des églises de Bordeaux et, consécutivement, pour le siège présumé du premier groupe épiscopal³. »

Description

Le parement en question se situe dans les murs de l'association des Vaillants de Saint-Seurin. On ne peut l'observer qu'au premier étage d'un bâtiment dont le rez-de-chaussée est entièrement lambrissé. Cet immeuble est situé contre la chapelle de la Rose de la basilique, soit sur le flanc nord de cette dernière. Il s'agit d'un mur percé de trois anciennes baies dont deux seulement subsistent dans leur intégrité (Figure 317 bis). Ces fenêtres étroites, sont faites d'arcs clavés dont les blocs sont irréguliers et paraissent bruts. L'un d'entre eux, plus large, a reçu un décor enduit simulant un faux joint. L'ébrasement unique, intérieur, paraît assez profond et large.

² Philippe ARAGUAS, Sandrine LAVAUD, Renée LEULIER et Pierre REGALDO SAINT-BLANCARD, « Collégiale Saint-Seurin », in *Atlas Historique des Villes de France- Bordeaux*, Pessac, n° 49, 2009, p. 156.

³ Sandrine LAVAUD et Ezéchiél JEAN-COURRET, *Atlas Historique des Villes de France- Bordeaux*, op. cit., p. 156.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

La rareté du type de joint feint que l'on aperçoit sur l'un des claveaux, très fragile, nécessiterait d'ailleurs la protection de ces fenêtres et de l'ensemble du mur en particulier. L'ensemble a été enduit avec un ciment gris qui masque les mortiers situés en deçà.

La confrontation de ce parement avec les témoignages de l'iconographie et en particulier avec la vue de la ville de Bordeaux datant de 1550 Adolphe Hequet, permet d'envisager là une correspondance entre le bâtiment représenté et le parement, du point de vue de sa localisation au nord du chevet de la basilique Saint-Seurin. Toutefois, la vue n'est pas suffisamment expressive pour effectuer plus avant le rapprochement.

Perpendiculaire à ce parement, semblant prendre naissance au sud, à l'angle où ils se rencontrent, se tient un autre mur de petit appareil. Ce dernier se caractérise par la présence de moellons de tradition antique dont certains sont rubéfiés, liés par un mortier grossier incluant des gravats. Ce type de maçonnerie est celui que l'on rencontre dans nombre d'édifices du corpus, avec une mise en œuvre relativement ordonnée et des joints assez minces. L'étude du lien entre ces parements est toutefois impossible du fait des constructions, clôtures et enduits.

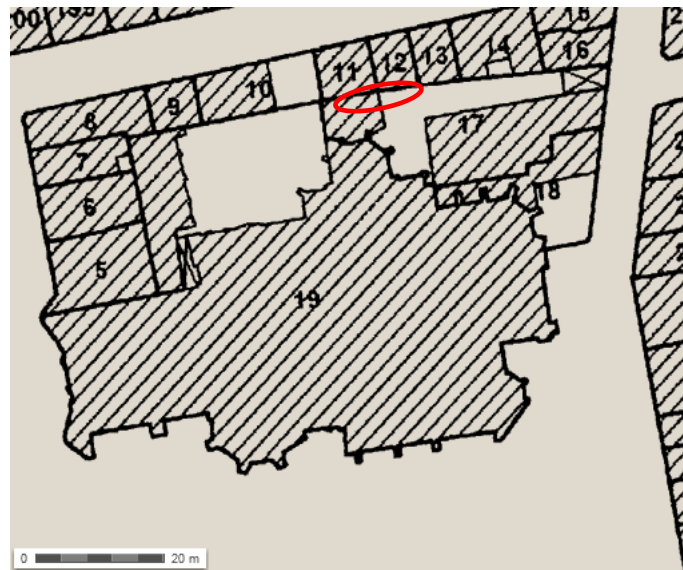


Figure 305. Cadastre.

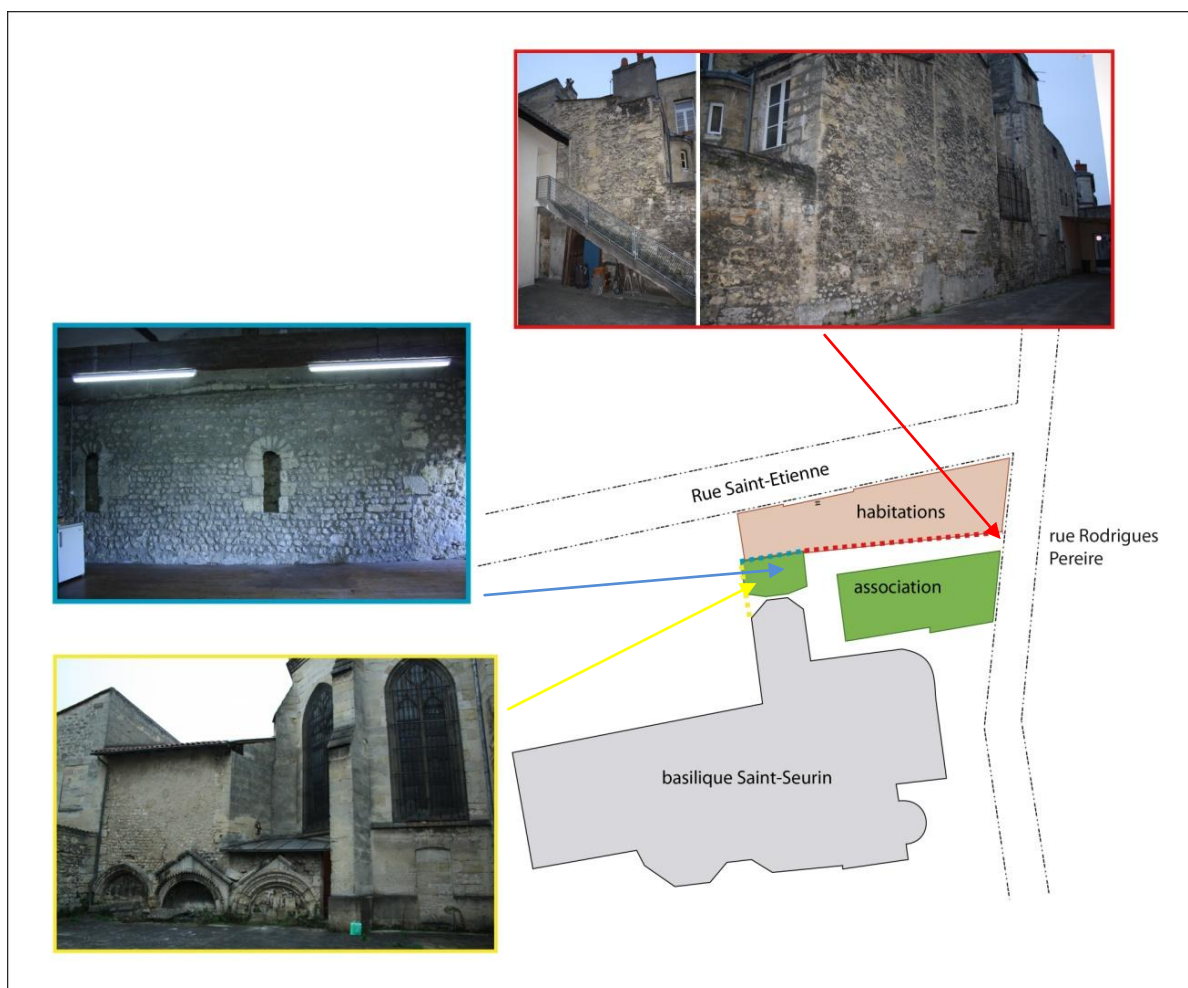


Figure 306. Plan de situation des parements observés.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

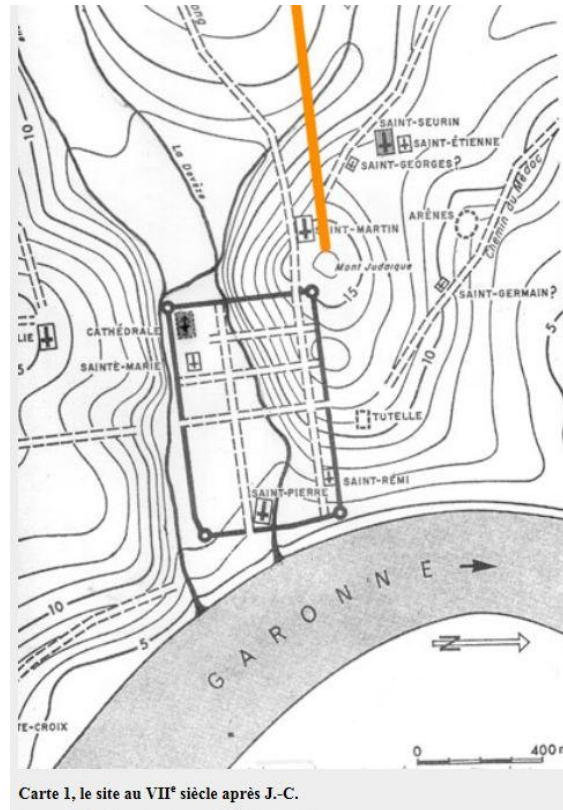


Figure 307. Bordeaux au VII^e siècle.
Laboratoire de cartographie historique,
Bordeaux III- Montaigne



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

Figure 308. Plan de situation des anciens édifices du site de Saint-Seurin, (Atlas historique des villes de France, Bordeaux, Ausonius, 2009).



1563 – Lyon, par Jean d'Orgerolles. Gravure sur bois, détail (archives municipales)

Figure 309. Vif pourtrait de la Cité de Bordeaux- 1544⁴.

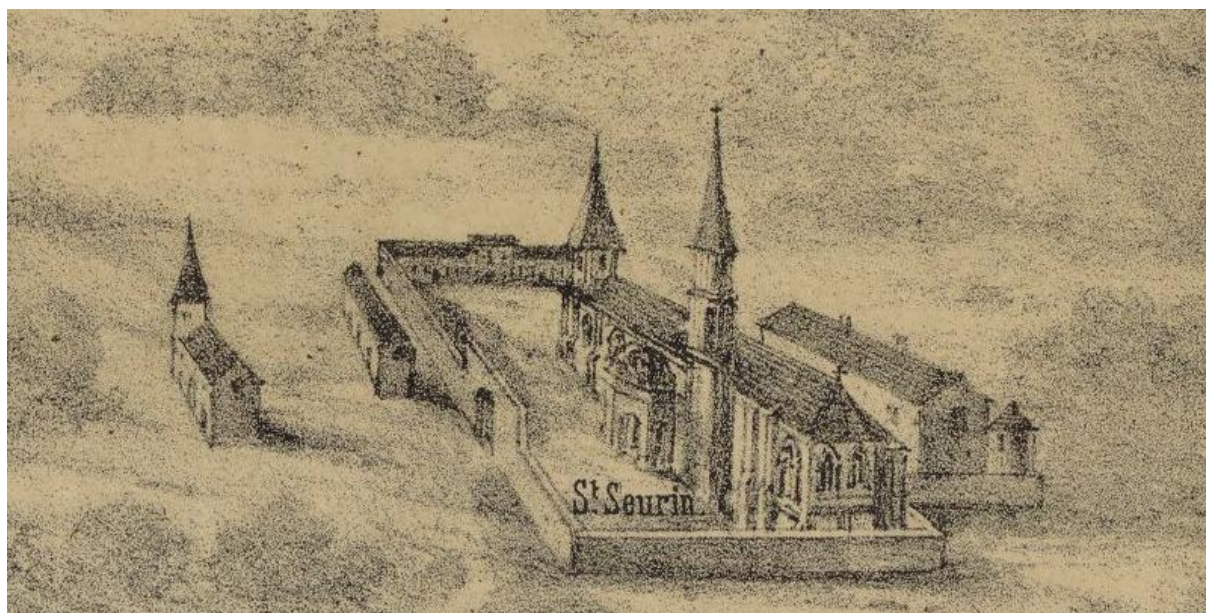


Figure 310. Détail issu du Plan de la Ville de Bordeaux- 1550- Adolphe Hequet (Gallica⁵).

⁴ Images scannées issues d'un site internet : <http://romain.couairon.free.fr/?p=187>.

⁵B.N.F. Gallica- P. Chaumas (Bordeaux)

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84459173.r=adolphe+h%C3%A9quet.langFR>

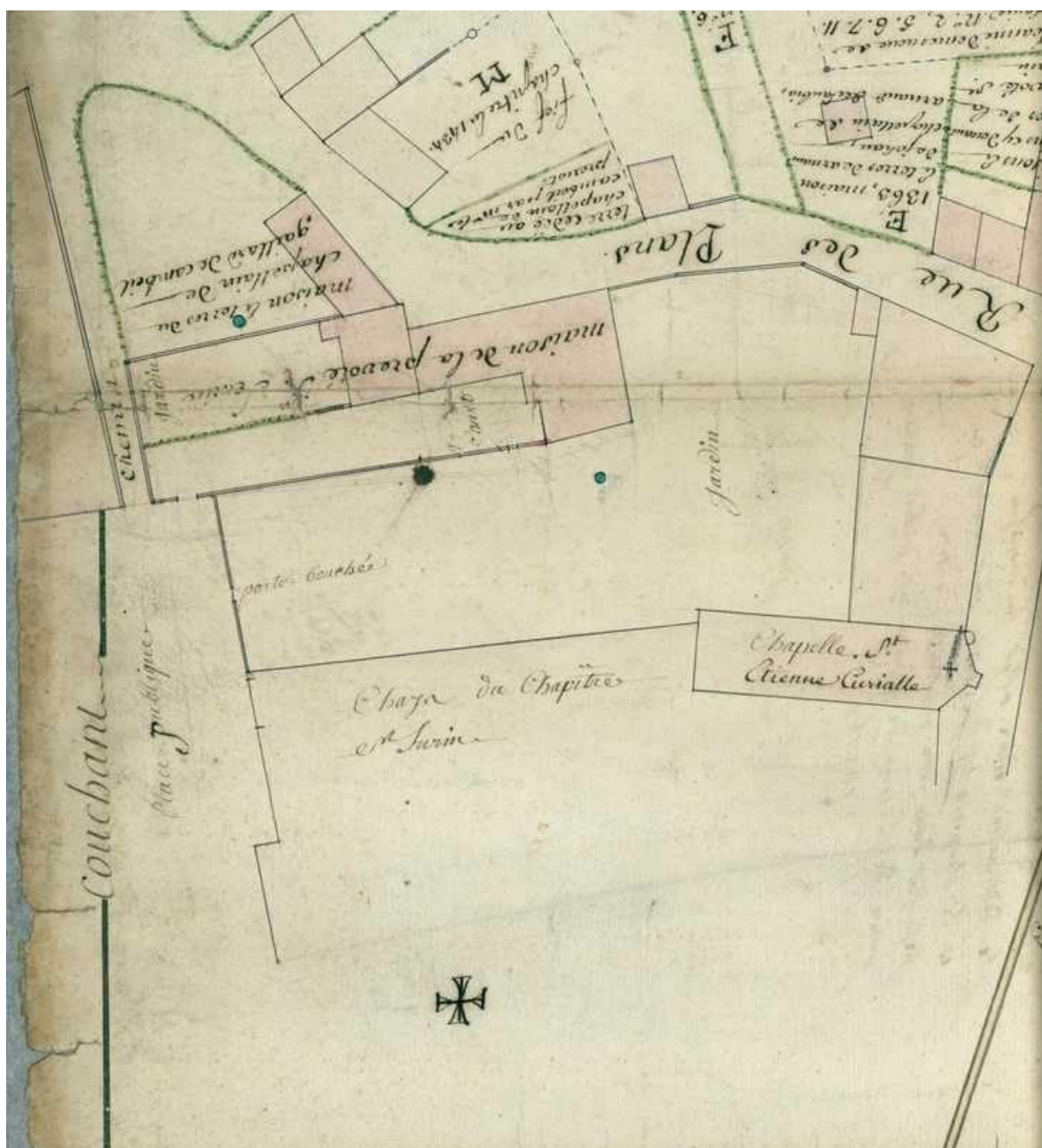


Figure 311. Plan du quartier Saint-Seurin, 1757⁶.

⁶ A.D. Gironde, 2 Fi 1019. « Plan pour aider à résoudre les difficultés entre les seigneurs Archevêques et le chapitre Saint-Seurin pour la rue de la Croix de Lépine ou du Palais Gallien et à main gauche, rue Judaïque, rue des Caperans et rue Tronqueyre : plan pour la Croix de Lépine et pour le Tènement de la poche rue Trenqueyre et des Plans. »

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

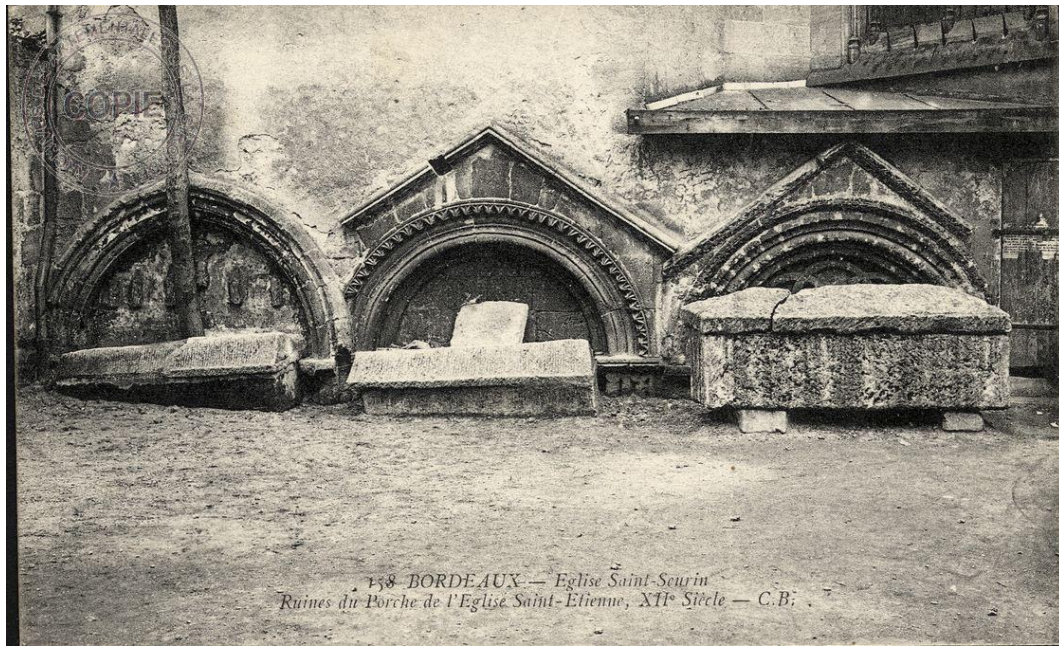


Figure 312. « Ruines du porche de l'église Saint-Etienne » (A.D. Gironde, 4 Fi 0810).



Figure 313. Premier étage du local de l'association des « Vaillants de Saint-Seurin ».
Vue prise depuis le sud.



Figures 314. Détail des baies murées.



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figures 315. Baie du milieu et détail des faux claveaux.



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 316. Mur perpendiculaire à l'axe de la chapelle de la Rose.



Figure 317. détail du parement de petit appareil aux blocs rubéfiés épars.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

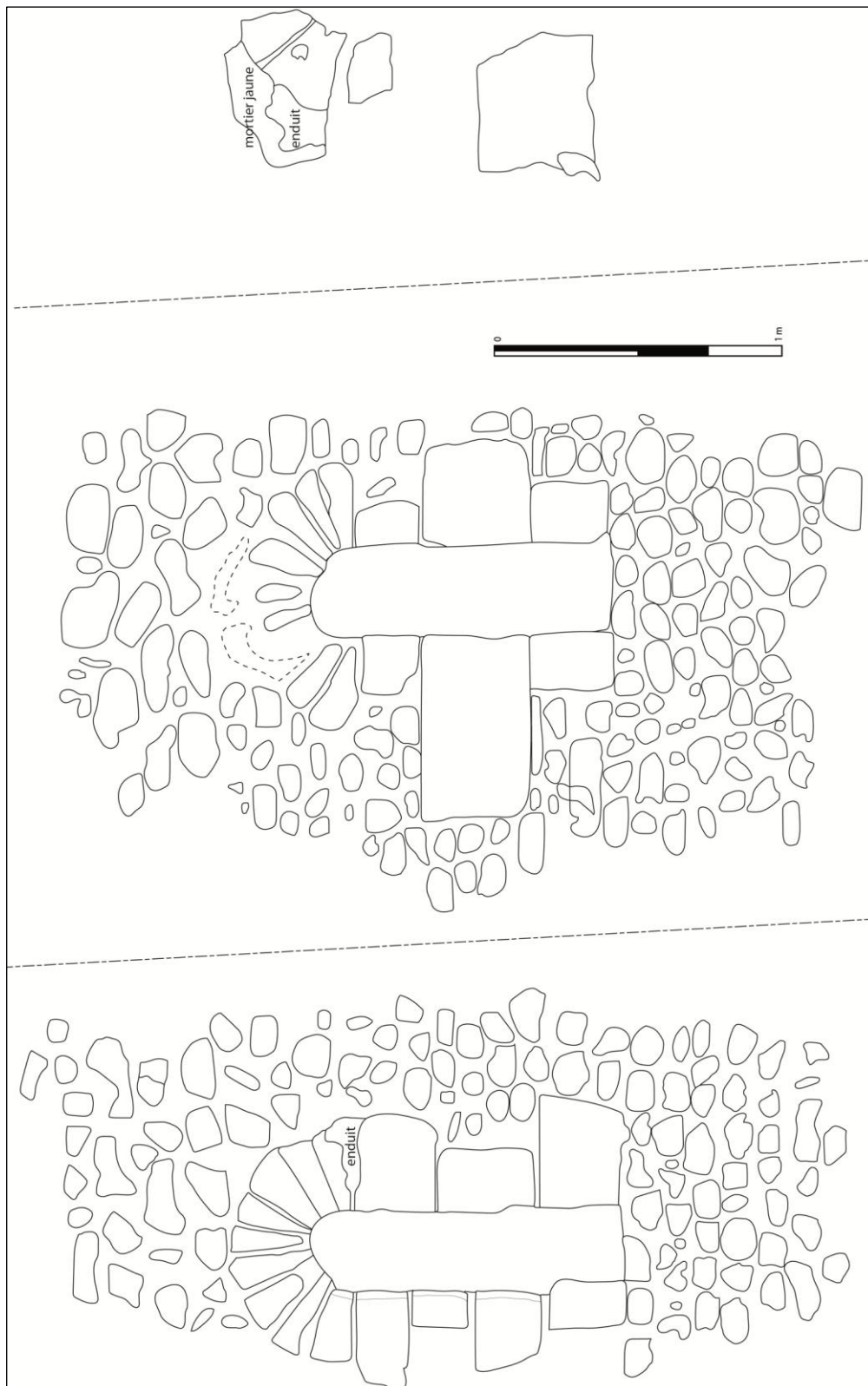


Figure 317 bis. Relevé pierre à pierre des trois baies réalisé avec Maria Tevesz.

Notice 7

BRANNENS- Saint-Sulpice



Département	Gironde (33)
Localisation	Brannens (33124)
Adresse	Le Bourg
Propriétaire	Commune de Brannens
Protection	Ø
Ancien diocèse	Diocèse de Bazas
Statut	Paroissiale
Collateur	Abbaye du Rivet

Eléments de géographie et d'histoire

L'une des premières terrasses qui bordent le lit majeur de la Garonne, en rive droite, accueille le village de Brannens, en contrebas duquel se rejoignent plusieurs ruisseaux encaissés, dont le Beuve et le Rieutort. L'endroit, nommé Berney au XVII^e siècle¹, s'est ainsi développé sur une hauteur située à une dizaine de kilomètres au nord de Bazas, la mise en valeur de ce territoire résultant probablement des défrichements engagés par les bénédictins dans la région : la paroisse était une des possessions de l'abbaye du Rivet, implantée à moins d'un kilomètre sur la rive gauche du Beuve²

¹ Edouard FERET, *Bazas : essai sur l'arrondissement, ses monuments et ses notabilités*, Paris, Res universis, coll. « Monographies des villes et des villages de France », 1993, p. 26.

² Le monastère rejoignit l'ordre cistercien lors de son affiliation à l'abbaye de Ponteaux, elle-même filiale de Pontigny en 1189. Les origines en sont cependant plus obscures, les moniales la font remonter à l'époque carolingienne où aurait existé un monastère bénédictin.

(Figure 319). On ignore en effet si ces terres furent le fait de donations ou d'une simple appropriation par les moines, du fait qu'elles soient restées en dehors du cadre seigneurial ou que la domination foncière s'y soit faite très lâche. Elisabeth Traissac explique en effet que cet établissement dominait les terres alentour sur un rayon relativement large³. L'abbaye possédait, en outre, la paroisse Notre-Dame de Bieujac⁴, celles d'Auros, de Brouqueyran et de Mazerac ainsi que deux autres qui n'ont pas été identifiées⁵. Saint-Sulpice de Brannens était donc une église paroissiale⁶, qui devint bien plus tard une annexe de celle de Bieujac⁷. Une communauté de moniales cisterciennes habite encore le monastère, dont les plus anciennes parties des bâtiments datent du XIII^e siècle (église Notre-Dame), au moment où Urbain IV exempta le monastère de la juridiction de l'évêque de Bazas en le prenant sous sa protection⁸.

Description générale

L'édifice encore entouré de son cimetière est normalement orienté. On observe toutefois une légère rupture d'axe du sanctuaire vers le nord, rupture qu'il est difficile d'expliquer en l'état⁹. Les dispositions architecturales sont fort simples et communes : la nef -flanquée au nord d'un collatéral construit à l'époque moderne¹⁰- est prolongée par une travée droite plus étroite, elle-même pourvue d'une abside au diamètre moins conséquent. Un long porche protège le portail latéral sud ; une sacristie est bâtie au nord, le long de la travée droite, en prolongement du collatéral. Au-dessus de l'arc triomphal se dresse un clocher-pignon, vraisemblablement depuis le XVI^e siècle¹¹ ; une

³ Elisabeth TRAISSAC, « Les abbayes cisterciennes de Fontguilhem et du Rivet et leur rôle dans le défrichement médiéval en Bazadais », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 1960, p. 154-155.

⁴ Réginald BIRON, *Précis de l'histoire religieuse des anciens diocèses de Bordeaux et Bazas*, Librairie des bons livres, 1925, p. 127-128.

⁵ Ce sont les anciennes paroisses de Saint-Exupère-de-Couland et Saint-Martin-du-Rivet.

⁶ D'après les comptes de décimes du XIV^e siècle (J. De Font-Réaulx, *Carte du diocèse de Bazas depuis le XIV^e siècle*, Fonds Ausonius, Université Bordeaux-Montaigne).

⁷ L'église est érigée comme chapelle de secours en 1849 (A. D. Gironde, 2 V 237).

⁸ Pierre COUDROY DE LILLE, *L'abbaye du Rivet*.

⁹ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 141. L'auteur indique reprendre les travaux de l'abbé Mesuret.

¹⁰ *Ibid.*, p. 137.

¹¹ Léo DROUYN, *Le Bazadais méridional*, les Éd. de l'Entre-Deux-Mers, 2000, p. 122.

tourelle d'escalier permet d'y accéder, qui flanque le chevet au sud. L'église fut restaurée par la commune en 1988, date à laquelle les fenêtres anciennes de la nef furent mises à jour.

Les niveaux de sol varient sur le site : trois marches permettent de descendre dans la nef, on en gravit une pour atteindre le seuil marqué par l'arc triomphal, puis trois autres pour accéder dans l'abside. Le revêtement du sol, contemporain, ne permet cependant pas de juger des dispositions antérieures. Les bases de l'arc triomphal, qui auraient pu apporter des indications, semblent avoir été remaniées et ne reposent pas au même niveau.

L'emploi de matériaux locaux et variés

Cette église présente l'intérêt de conserver une partie de sa nef et sa façade occidentale en petit appareil. Un type de maçonnerie similaire garnit les parois de l'abside, dont le parement extérieur est bâti en pierres d'appareil grossièrement équarries. Aussi, l'ensemble témoigne-t-il de la mixité des appareils dont on peut interroger les raisons. La présence de plusieurs matériaux en divers endroits de l'église atteste ici en outre un usage différencié particulièrement intéressant, dont on peut se demander s'il est le fruit d'un remaniement. Les matériaux qui constituent les murs en moellons sont des pierres locales de nature hétérogène : calcaire lacustre, grès -dont l'un est ferrugineux, calcaire à astéries, pierre meulière¹². Ce dernier matériau a été employé dans la construction du parement extérieur du chevet, réalisé dans une roche meulière très dure dont on a retrouvé une carrière à ciel ouvert à toute proximité de l'église au lieu-dit Ricaillou (Figure 320) sur le flanc du ruisseau du Beuve, lors d'une visite de terrain en compagnie de Jean-Claude Leblanc. On constate donc comme c'est généralement le cas à cette époque –et notamment sur le territoire étudié-, l'emploi de matériaux locaux dont la nature ne semble pas déterminante dans le traitement des formes de l'appareil et de l'architecture de manière plus générale. La construction du chevet à l'aide de cette pierre très dure et relativement difficile à tailler, aux accents

¹² Ces observations ont été réalisées avec l'aide de Jean-Claude Leblanc.

vert-gris, explique le traitement approximatif des blocs qui n'ont pas été entièrement équarris. L'avant-corps méridional fut bâti avec ce même matériau, tout comme l'encadrement des fenêtres anciennes, dont l'une s'ouvre dans le mur gouttereau sud de la nef. Un autre type de pierre fut réservé aux éléments de modénature et de sculpture : l'encadrement des trois baies qui éclairent l'abside, décoré de rangées de billettes, a été réalisé dans un calcaire blanc qui contraste par ailleurs avec la teinte de la pierre d'appareil. C'était probablement aussi le type de pierre employé dans la construction de la partie interne de ces fenêtres dont l'ouverture était très étroite, comme le montre le dessin du percement axial du chevet réalisé par Léo Drouyn le 12 octobre 1862¹³. Ces ouvertures ont depuis été élargies. Les colonnettes du portail méridional, manifestement restaurées, ont également été taillées dans un matériau de ce type, de même que les chapiteaux qui les surmontent et ceux qui reçoivent les retombées de l'arc triomphal.

Le vaisseau ancien de petit appareil, percé d'un avant-corps méridional

La nef, longue d'une vingtaine de mètres et large de sept, se compose d'un appareil de petits moellons à la forme relativement homogène, disposé en lits réguliers (Figure 327 et Figure 328). On l'observe mieux à l'extérieur, sur le parement occidental ou le mur gouttereau méridional (Figure 324), où se tiennent quelques assises disposées en épi. Deux fenêtres, étroites et haut placées, dotées d'un arc en plein cintre et au large ébrasement intérieur, ont été conservées dans le mur sud. Seule l'une d'entre elles est visible depuis l'extérieur, qui s'ouvre au moyen d'un linteau monolithe échancré dont les contours sont peu réguliers (Figures 333). Ainsi que l'explique Jean-Auguste Brutails, ces dernières paraissent contemporaines de l'édifice primitif¹⁴. Le contrefort à peine saillant placé à proximité immédiate de cette baie accuse également une réalisation du début de la période romane¹⁵. Bien chaîné avec le petit appareil qu'il côtoie, où deux à trois assises de moellon répondent aux pierres de taille en fonction de leur dimensions, ce mur témoigne d'un ensemble homogène, que seul est venu perturber le percement

¹³

¹⁴ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 17-27?????

¹⁵ Abbé LARRIEU, 1845, *Correspondance de la Commission des Monuments historiques*, A.D. Gironde, 156 T 1A.

tardif de deux larges baies en plein cintre et l'insertion d'une tour menant au clocher. Un *oculus* éclaire quant à lui la partie ouest du vaisseau ; percé dans la façade, il semble le fruit d'un remaniement, dont on peut imaginer qu'il reprend des dispositions antérieures, plusieurs façades du corpus comportant des *oculi* romans (comme à Saint-Georges de Montagne). La mise en œuvre du petit appareil dans cette partie de l'édifice, peu homogène, et les chaînages d'angle incomplets semblent indiquer que ce parement a été remanié. Cependant, l'observation du parement intérieur de petit appareil montre un ensemble plutôt homogène et dont l'appareil correspond à celui dont on a fait usage pour monter la nef.

L'entrée dans l'édifice se fait au moyen de l'avant-corps latéral ménagé au sud. Il abrite un portail à arc en plein cintre recevant le déploiement d'une voussure à quatre rouleaux moulurés, à l'exception du rouleau intérieur (Figure 325). Des colonnettes adossées manifestement restaurées, pourvues de chapiteaux, soutiennent l'archivolte et le rouleau intérieur, offrant une disposition peu courante dans la région. Leurs bases semblent adopter un profil identique à celles qui reçoivent les colonnes engagées de l'arc triomphal, aux deux tores associés. Quant aux chapiteaux qui soutiennent le rouleau intérieur, on devine malgré leur altération le décor végétal qui les orne (Figures 326). Chacune des corbeilles est divisée en deux registres horizontaux qui portent de larges feuilles stylisées et des tiges qui s'enroulent à leur extrémité. Enfin, un linteau lui aussi sculpté en méplat de motifs géométriques formant comme autant d'enroulements disposés en deux registres¹⁶, dont Michelle Gaborit a souligné l'archaïsme¹⁷. On en retrouve toutefois des occurrences avec des motifs très similaires sur les tailloirs de certains chapiteaux formant l'arcature de la façade occidentale de l'église proche d'Aillas, de la première moitié du XII^e siècle, qui s'est peut-être inspirée de ce dernier.

Léo Drouyn décrit lors de sa visite de 1862¹⁸ le couvrement de la nef, fait d'un lambris aujourd'hui disparu : il a fait place à une voûte de plâtre en arc déprimé. Plusieurs demi-colonnes positionnées dans les angles du vaisseau et du collatéral ainsi

¹⁶ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, *op. cit.*, p. 262.

¹⁷ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 174.

¹⁸ A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 48, p. 416-417.

que le pilier central et la colonne engagée qui lui répond dans le mur nord présentent l'amorce de doubleaux ou d'ogives restés en suspens indiquant que l'on projetait de couvrir ces espaces, comme l'explique Jean-Bernard Marquette¹⁹, à moins qu'elles n'aient été jetées à bas, opinion défendue par Léo Drouyn²⁰. Deux larges arcades permettent la communication avec le vaisseau secondaire construit au XVI^e siècle, dont les retombées sont portées par un pilier octogonal à base carrée.

Le chevet, lieu de remaniements dès l'époque romane ?

Les dimensions du chevet, qui présente une légère brisure d'axe vers le nord, se rétrécissent légèrement à mesure que l'on s'achemine vers l'est (chacun des décrochements qui délimitent l'entrée de l'abside mesurent une vingtaine de centimètres, Figure 331). Ainsi, le plan de ce chevet reprend-il la forme allongée issue de la tradition, en l'adaptant à la formule qui dissocie la travée de l'abside par un décrochement. Jean Cabanot voit là une technique permettant de raidir les murs sans avoir recours à des contreforts ou des pilastres, qu'il a fréquemment observée au sud des Pyrénées au cours du XI^e siècle²¹. On la rencontre également à cette époque sur leur flanc nord : citons ainsi les quelques exemples aquitains de Saint-Laurent-du-Plan ou du Nizan (Gironde), de Coulgens ou Givrezac²² (Charente, Charente-Maritime).

L'arc triomphal à deux rouleaux qui ouvre sur le sanctuaire présente des dimensions relativement étroites (2,60 m de largeur) dont Jean-Auguste Brutails remarqua l'étranglement accusé et relativement fréquent en Gironde²³ (Figure 330, Figure 332). Cette caractéristique plus volontiers attribuée aux édifices construits à une période haute connut toutefois un certain succès puisqu'on la rencontre dans les édifices qui témoignent de mutations intervenues au tournant du XII^e siècle ; elle se rencontre

¹⁹ Ce qui a été rappelé dans : Léo DROUYN, *Le Bazadais méridional*, op. cit., p. 122.

²⁰ L'actuelle voûte de plâtre masque le haut des arcs formerets placés sur les arcades, tandis qu'ont peut les observer entièrement à l'emplacement du mur nord.

²¹ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, Picard, 1987, p. 214.

²² Christian GENSBEITEL, *L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle*, thesis, [s.l.], 2004, p. 302-320.

²³ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 147-148.

encore à Saint-Martin-de-Mazerat, en outre, l'une des premières églises romanes construites en pierre de taille dans le département. Peut-être des autels se tenaient-ils contre le parement occidental de ce mur qui forme presque un diaphragme, puisque la largeur de chacun des côtés le permet, avoisinant 1,45 m. La petite baie percée dans le mur gouttereau méridional, bien que légèrement décalée, avait pour vocation d'apporter de la lumière à cet endroit du vaisseau –dont on constate qu'il était assez sombre au vu des trois baies qui y sont conservées- et peut-être d'éclairer ce type de dispositif liturgique. Jean-Auguste Brutails évoque en outre la disposition du clocher au droit de l'arc triomphal, qui nécessite le renfort du mur qui le soutient et par conséquent le percement d'une ouverture réduite. Rien ne permet cependant d'affirmer qu'un tel clocher existait à cet endroit au Moyen Age, puisque les dispositions actuelles témoignent plutôt d'une construction moderne, que Jean-Bernard Marquette place au XVI^e siècle²⁴.

Plusieurs anomalies doivent être soulignées à propos de cet arc. Une dissymétrie prononcée marque en effet le niveau des deux chapiteaux et de leurs tailloirs qui se prolongent de chaque côté du mur, les impostes courant ainsi de chaque côté à une hauteur différente. En effet, il manque un ou deux claveaux à l'arc pour former un hémicycle complet, ce qui engendre cette disposition particulière. Cette dissymétrie a été répercutée sur les bases des colonnes engagées qui portent ces chapiteaux, au profil formé de deux tores épais de même diamètre disposés l'un sur l'autre. Léo Drouyn les croqua lors de sa visite de 1862. Est-ce là le fruit d'un remontage ? Les dispositions actuelles permettent difficilement d'en juger. Quant aux éléments sculptés qui ornent cet arc triomphal, ces derniers constituent un décor assez fruste, bien qu'au répertoire peu courant. Les deux larges tailloirs chanfreinés qui habillent le haut des chapiteaux, dont le décor se prolonge sur les parois du mur-écran séparant l'abside de la nef constitue une frise au motif simple et récurrente dans la région, sans pour autant constituer une série homogène, puisque le motif de base, s'il est identique, présente une variété non négligeable. Il s'agit d'une série de palmettes à trois folioles entourées d'un cordon dont les extrémités qui se rejoignent à la base de la feuille, forment deux folioles supplémentaires. Ce motif a notamment été sculpté sur les chapiteaux de la croisée du

²⁴ Léo DROUYN, *Le Bazadais méridional*, op. cit., p. 122.

transept de l'église proche d'Aillas (second quart du XII^e siècle²⁵), où d'autres formes très proches se déclinent sur les tailloirs des chapiteaux de l'arcature de la façade principales et ceux de la croisée du transept. Ce motif identifié par Jurgis Baltrušaitis²⁶ a récemment été étudié dans la région par Brigitte Lescarret, qui l'a nommé « palmettes circonscrites » et en a repéré les nombreuses variantes, notamment au sein des églises du Médoc²⁷, dont les formes sont toutefois plus lointaines.

En ce qui concerne les corbeilles (Figures 326), chacune cerclée d'une astragale torique, elles représentent pour l'une deux couples d'animaux bicorporés et entrelacés, tandis la seconde, au sud, offre le thème du Christ en majesté, représenté de manière assez fruste dans une mandorle portée par deux personnages à physionomie humaine, thème peu courant dans la région (notamment repéré à Esclottes (Lot-et-Garonne)).

Il faut signaler enfin au-dessus de l'arc triomphal, la présence de quelques assises de moellons assez réguliers et disposés en lits qui renvoie aussi directement à la construction des murs de l'église, la mise en œuvre et le type d'appareil ne ressemblant pas à la construction moderne adjointe au nord.

Ce chevet est construit intérieurement en petit appareil de moellons du type de ceux observés sur le mur gouttereau sud (Figure 331). Seuls les chaînages d'angle sont faits d'un appareil moyen de pierre de taille, taillé dans la pierre meulière précédemment évoquée, de même que la baie murée qui s'ouvrait dans le mur sud, étroite et au large ébrasement, dont la forme témoigne peut-être des dispositions des fenêtres anciennes de cette partie de l'église. Dans l'abside en revanche, le mur de petit appareil ne s'élève que sur environ 1,50 m, puis se tiennent plusieurs assises de moyen appareil constituant un large bandeau encadrant les trois baies qui s'ouvrent à cet endroit. Leur ébrasement a été repris puisqu'elles étaient constituées d'une ouverture

²⁵ Je me permets ici de renvoyer à mon mémoire de première année de master d'histoire de l'art médiéval, dirigé par Philippe Araguas et Christian Gensbeitel : Marion PROVOST, *L'église Notre-Dame de Mouchac d'Aillas*, Université Bordeaux Montaigne, sous la direction de P. Araguas et C. Gensbeitel, 2009.

²⁶ Jurgis BALTRUSAITIS, *Formations, déformations : la stylistique ornementale dans la sculpture romane*, Flammarion, 1986, p. 52.

²⁷ Brigitte LESCARET, « Les décors à rinceaux des églises romanes du Médoc », *Revue Archéologique de Bordeaux*, CIII, 2012, p. 60-61. Ce motif a ainsi été observé dans les églises d'Avensan, Civrac, Cissac, Ludon-Médoc, Benon, Saint-Vivien-de-Médoc.

très étroite, selon le dessin de Léo Drouyn et si on l'extrapole à l'ensemble des ouvertures de l'abside. Une corniche au profil biseauté couronne l'abside, qui ne se poursuit pas directement sur les murs de la travée, pourtant dotés d'une semblable terminaison. Cette corniche porte une voûte en cul-de-four prolongée par une voûte en berceau, dont les premières assises sont faites d'un appareil de petites dimensions qui prolonge la partie inférieure, appareil qui constitue aussi l'arc doubleau dont le profil des claveaux est assez étroit. Le couronnement de la voûte est quant à lui fait d'un blocage dont le petit appareil est très fin et allongé.

Extérieurement, le chevet est doté de demi-colonnes adossées construites dans le même matériau que celui employé pour réaliser le parement (Figure 323, Figure 334). Ces dernières rythment l'élévation de cette partie de l'église et constituent comme autant de panneaux au centre desquels se tiennent chacune des ouvertures. L'ajout d'une tourelle d'escalier au sud masque la jonction avec la nef et celle-ci n'est pas visible à l'intérieur. De la même manière, la sacristie positionnée au nord ne permet pas de faire d'observations, son parement intérieur ayant été enduit. On aperçoit cependant au-dessus de cette dernière le ressaut qui marque le passage du chevet au vaisseau. Aussi, abside et travée se prolongent-elles extérieurement sans que les différences qui marquent leur largeur à l'intérieur n'aient été répercutées au sein du parement de moyen appareil. Ce détail apporte un élément complémentaire à la thèse du remaniement du chevet au début du XII^e siècle. Les édifices construits en petit appareil présentant ce type de rétrécissement progressif à mesure que l'on s'achemine vers l'abside, montrent systématiquement en effet un ressaut extérieur du même type.

Les trois baies en plein-cintre percées dans la paroi du chevet, assez larges et au profond ébrasement intérieur sont encadrées d'un bandeau de billettes à deux ou trois rangs, hormis leur appui. Jean-Auguste Brutails précise qu'on trouve de tels cordons de billettes autour des baies des absides toutes proches de Mazerac et de Saint-Loubert²⁸, dont on peut interroger la parenté, expliquant que cette formule a eu assez peu de succès dans le département. Les dessins de Léo Drouyn apportent ici précieux renseignements,

²⁸ « On ne compte pas les corniches, moulures d'imposte, tailloirs, archivoltes, etc, décorées de billettes, principalement du côté de Bazas et de La Réole ». (Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 232.)

de même qu'une photographie de Jean-Auguste Brutails, datant des premières années du XX^e siècle: des sculptures figurées aujourd'hui disparues encadraient en effet l'ouverture de la fenêtre d'axe, au niveau de l'extrados de l'arc (Figures 333). Il s'agissait de représentations de personnages nus, apparemment accroupis, masculin à gauche, féminin à droite. La comparaison de ces représentations avec la physionomie actuelle de l'axe du chevet permet de montrer que celui-ci n'a pas subi de remaniement majeur : seules les deux sculptures mentionnées ont été bûchées. La baie axiale est moins haute que les baies latérales qui semblent avoir été allongées d'une vingtaine de centimètres. Ces larges ouvertures, ne correspondent pas à celles relevées par Léo Drouyn en 1862. Ce dernier dessine en effet en lieu et place du large ébrasement actuel, une partie en retrait dans laquelle se découpaient de très étroites baies en plein cintre, décorées d'une simple moulure torique rehaussée d'un cavet qui encadrait arc et piédroits.

Conclusions

Aussi cet édifice apporte-t-il le témoignage supplémentaire d'une église d'envergure modeste dont le plan renvoie aux dispositions les plus couramment rencontrées dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas. Le chevet soulève toutefois quelques difficultés. Doit-on considérer que l'édifice a fait l'objet d'un remaniement dès la période romane, comme le montre l'emploi d'un autre type d'appareil (pierre de taille), la réalisation de baies ornées de billettes et encadrées, dans l'axe de l'abside, de sortes de protomés, l'insertion à l'entrée du chevet d'éléments sculptés et la réalisation au sud d'un portail en avant-corps également orné de chapiteaux et d'un linteau ouvragés²⁹ ?. Cet édifice pourrait donc nous renseigner sur les remaniements qui intervinrent souvent dès la première moitié du XII^e siècle dans la région, comme cela a déjà été montré par plusieurs auteurs³⁰. Cela montre en outre que ces modifications se portèrent le plus fréquemment sur l'espace symbolique du chevet,

²⁹ On ne peut toutefois exclure totalement que les matériaux employés lors de la construction témoignent de certains archaïsmes, comme c'est probablement le cas au chevet de l'église du Nizan (Notice 13).

³⁰ On fait ici référence à la notice de Léo Drouyn (A.D. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 48, p. 416-417), ainsi qu'à celle de Jean-Bernard Marquette dans l'ouvrage cité à plusieurs reprises dans les pages précédentes.

comme l'a aussi évoqué à de nombreuses reprises Michelle Gaborit dans cette partie du sud-ouest de la France.

On peut ici mettre en évidence le soin apporté à la construction de la partie orientale ainsi que de l'entrée de l'édifice tandis que la nef, comme on le voit aussi fréquemment au sein des édifices du *corpus*, importe sans doute bien moins : elle a conservé une allure très modeste. C'est aussi le cas par exemple pour l'église Notre-Dame de Doulezon où la reprise du chevet, manifestement à la fin du XII^e siècle ou au début du siècle suivant (et qui n'est d'ailleurs peut-être pas le premier remaniement médiéval), n'a pas concerné la nef, dont les parements ont été conservés en petit appareil régulier de tradition antique. Se dessine ainsi une hiérarchie entre les différents espaces de l'église, déjà marquée par le plan et les volumes qui individualisent clairement chacun des espaces qui constituent le lieu de culte, en particulier à travers la relative étroitesse de l'arc triomphal. Quant à l'entrée de l'édifice, construite dans un avant-corps qui présente l'avantage d'apporter une épaisseur supplémentaire au mur permettant d'y ouvrir un portail à plusieurs rouleaux, elle montre aussi peut-être à quel point l'entrée aussi constitue un « espace » individualisé constituant un appendice qui se distingue du vaisseau tout en faisant corps avec lui.

Concernant le choix des matériaux, enfin, on constate que ceux qui peuvent être prélevés à toute proximité ont la préférence des bâtisseurs, au XI^e siècle comme au début du siècle suivant, ce qui n'étonne pas outre mesure. Par ailleurs, les contraintes liées à la volonté d'insérer des éléments sculptés conduisirent à adopter un matériau différent, un calcaire plus tendre, qui apporte un témoignage de l'emploi distinct de plusieurs matériaux au sein de l'église en fonction de leur destination.

Archives :

-A.D. Gironde, Fonds J.A. Brutails, 90 J 30/42 ; 90 J 30/45 ; 90 J 30/46 ; 90 J 37/24 ; 90J 59/54.

-A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 48, p. 416-417.

-Université Bordeaux Montaigne, Bibliothèque de Lettres, Photographies de Jean-Auguste Brutails, n° 1215.

Bibliographie :

-BIRON R., *Précis de l'histoire religieuse des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas*, J. Bière, Bordeaux, 1925, p. 122, 127, 129, 130.

-BRUTAILS J.A., *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils, Bordeaux, 1912, p. 137, 141, 147, 148, 232, 262, 263, 266.

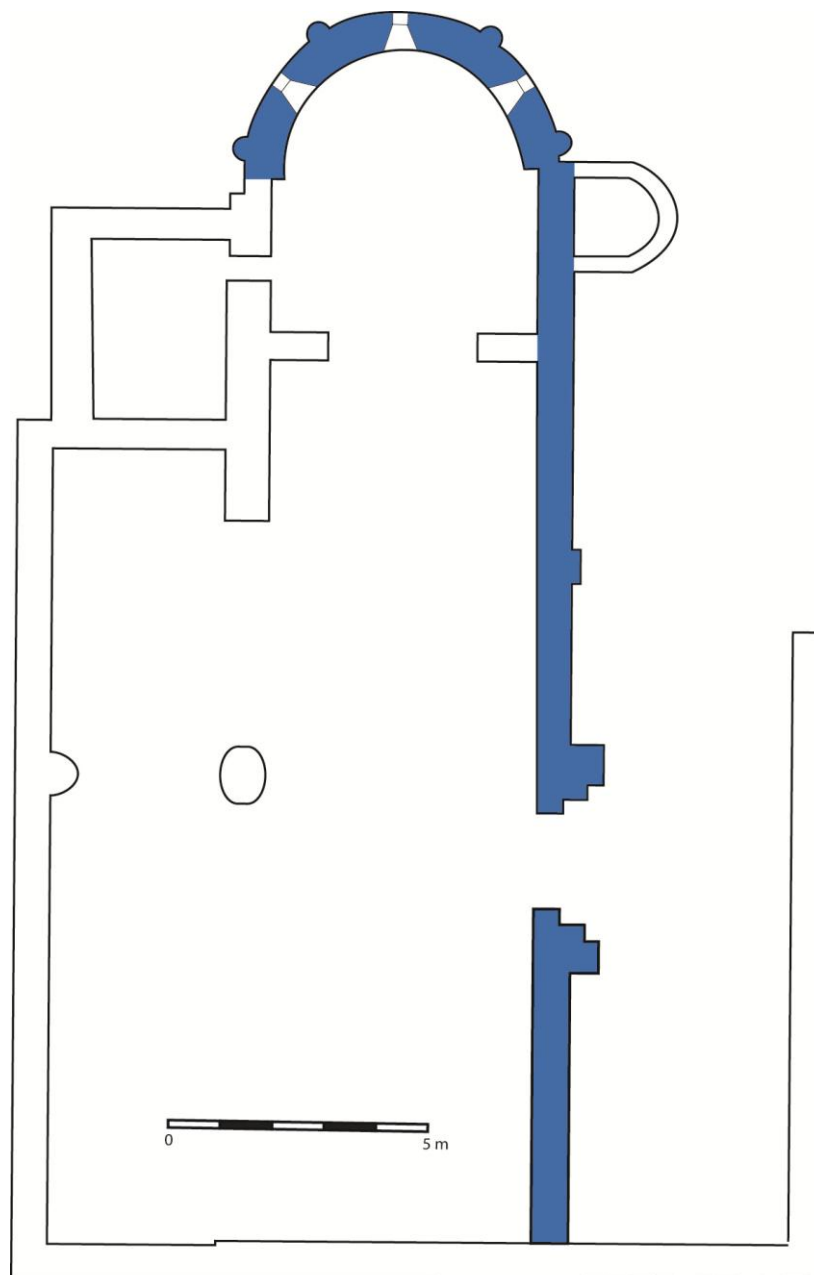
-FERBOS R., *Excursion de la société archéologique de Bordeaux à Saint-Macaire, Langon et Brannens (7 mai 1911)*, Cadoret, Bordeaux, 1911.

-FERET E., *Monographies des villes et des villages de France. Bazas, essai sur l'arrondissement, ses monuments et ses notabilités*, Res Universalis, Paris, 1893 (rééd. 1993).

-GABORIT M., *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest : (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Thèse de doctorat en histoire de l'art, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1979.

-LARRIEU B., MARQUETTE J.B., *Léo Drouyn et le Bazadais méridional*, CLEM, Camiac-et-Saint-Denis, 2000, p. 122-123.

-ROUDIE P., *L'activité artistique à Bordeaux, en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Sobodi, Bordeaux, 1975.



 fin XIe - début XIIe siècles (chevet repris au début du XIIe siècle?)

**Figure 318. BRANNENS- Saint-Sulpice.
Plan B., D., M. Provost**

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

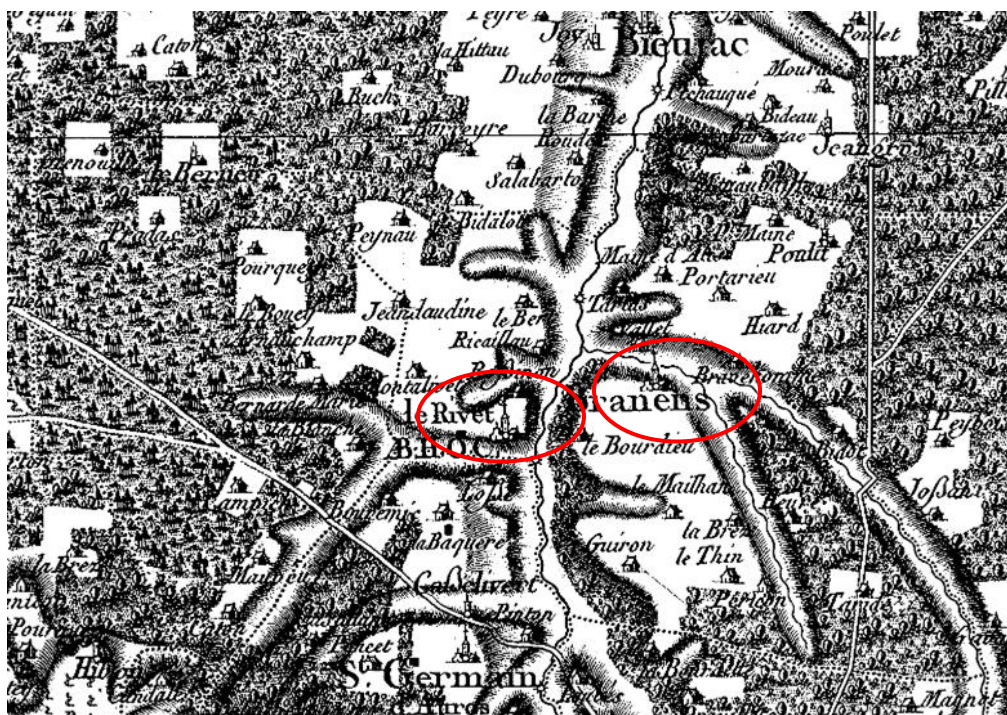


Figure 319. Carte de Belleyme, feuille n° 27.

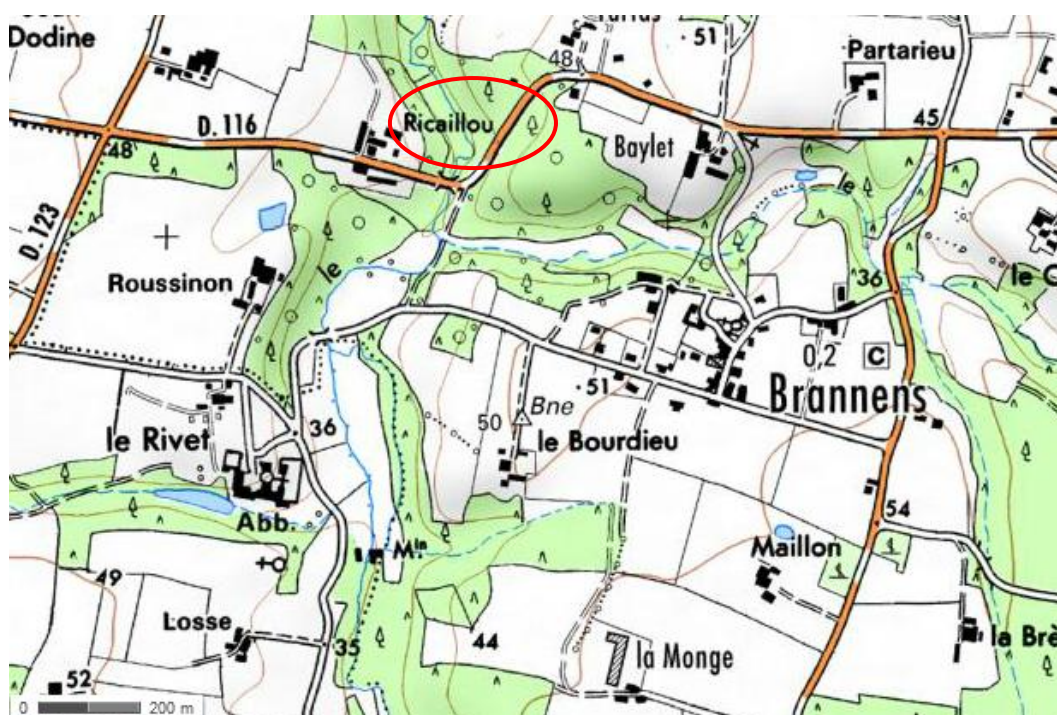
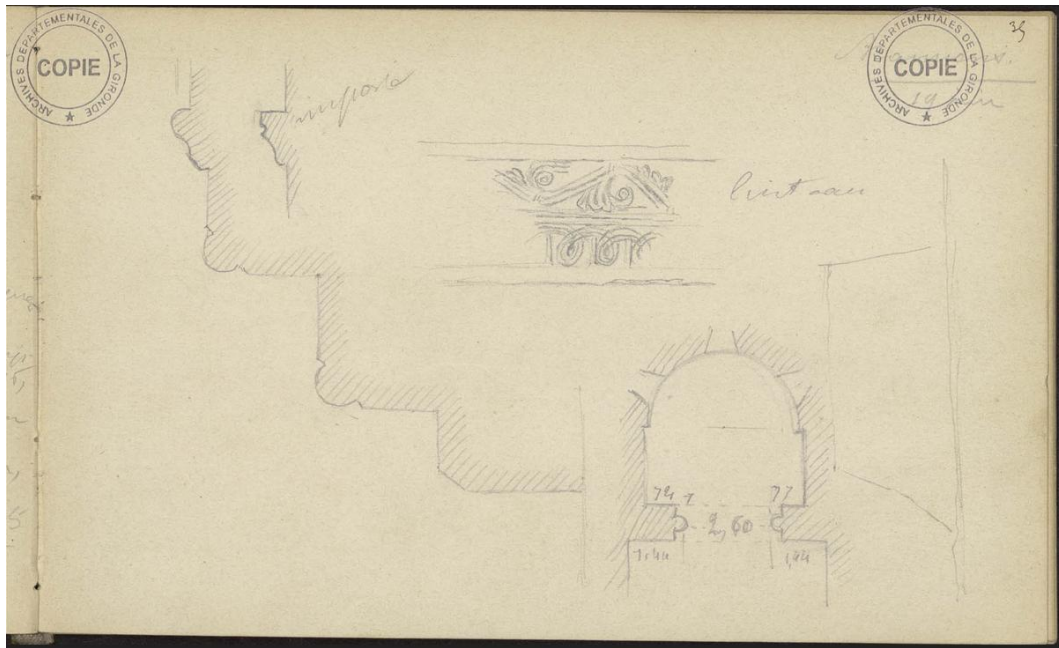


Figure 320. Carte IGN, 1/50 000°. Au lieu-dit Ricaillou subsiste une carrière à ciel ouvert, lieu portentiel d'extraction de la pierre de taille du chevet de l'église de Brannens.



**Figure 321. Croquis de Jean-Auguste Brutails (A.D. Gironde, 90 J 30/45).
Moulures de l'imposte et plan du portail, motifs du linteau et plan du chevet.**



**Figure 322. Eglise vue depuis le sud-ouest.
Façade en petit appareil dépourvue d'accès.**



Figure 323. Chevet vu depuis le sud-est. Portail latéral méridional.



Figure 324. Façade méridionale de l'église.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 325. Portail latéral sud.



Figures 326. Chapiteaux du portail latéral méridional, rouleau intérieur.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



**Figure 327. Parement méridional, base du contrefort remanié.
Petit appareil aux matériaux divers.**

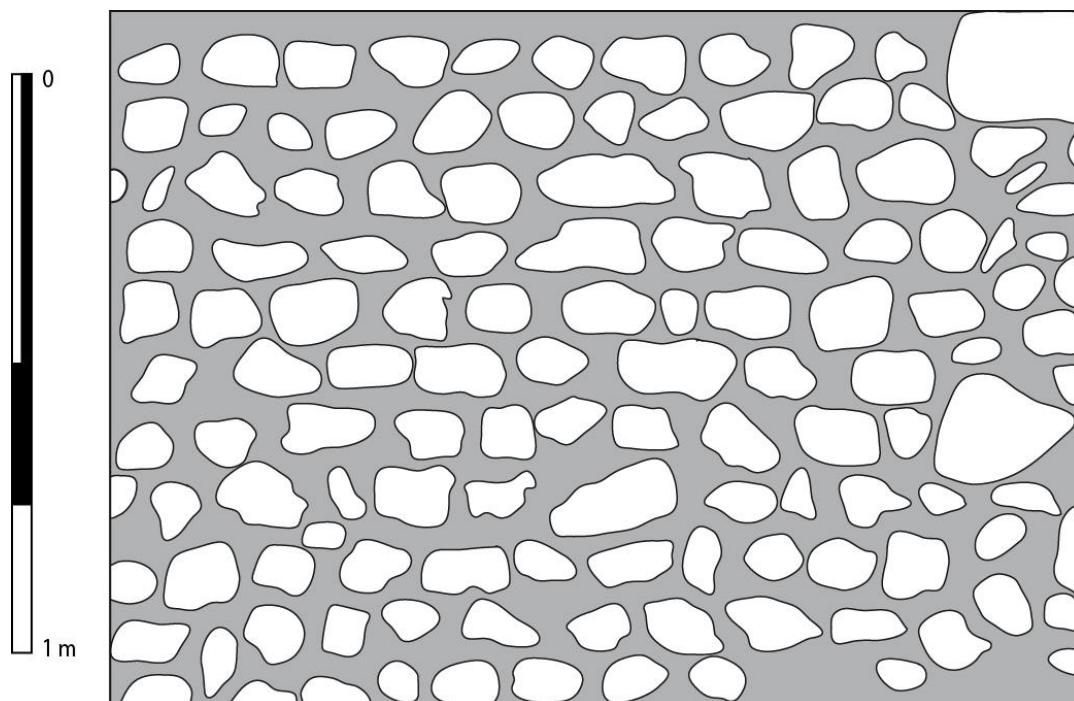


Figure 328. Relevé d'une partie du parement méridional (d'après photographie).



Figure 329. Vue de la nef prise depuis l'ouest.



Figure 330. Seuil entre nef et abside, vu depuis le nord-ouest.

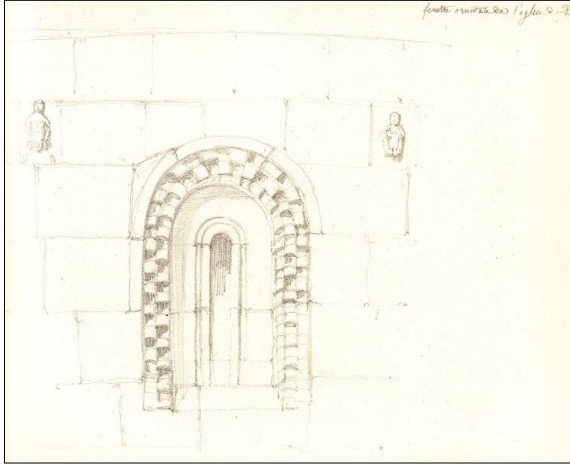


Figure 331. Chevet à décrochement, individualisant la travée droite.



Figure 332. Seuil de l'abside.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figures 333 et 332 bis. Dessin de la fenêtre orientale de l'abside par Léo Drouyn (1862),



Figure 334. Vue de l'église depuis l'est.

Notice 8

CAZAUGITAT- Saint-Pierre



Département	Gironde (33)
Localisation	Cazaugitat (33790)
Adresse	Le Bourg
Propriétaire	Commune de Cazaugitat
Protection	Ø
Ancien diocèse	Diocèse de Bazas
Statut ancien	Prieuré-cure
Collateur	Abbaye de Saint-Ferme ¹
1^{ère} mention de la paroisse	1369 ²

Le chevet de l'église Saint-Pierre de Cazaugitat retint l'attention de plusieurs historiens de l'art depuis le XIX^e siècle car son chevet offre à voir une forme particulière et unique dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas à cette période. Il s'agit d'un chevet plat à abside inscrite, épaulé par un contrefort axial encadré par deux petites baies au linteau monolithe échancré, dont il importe d'interroger l'authenticité.

¹ Réginald BIRON, *Précis de l'histoire religieuse des anciens diocèses de Bordeaux et Bazas*, op. cit., p. 135.

² Sylvie FARAVEL, *Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550*, thesis, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1991, p. *.

Histoire- géographie

Située sur l'une des hauteurs du plateau de l'Entre-deux-Mers, l'église Saint-Pierre de Cazaugitat côtoie la butte de Launay qui en est le point culminant (145 m), dont Léo Drouyn a pu dessiner la forteresse qui s'y dressait encore en partie au XIX^e siècle. Peu de documents sont parvenus jusqu'à aujourd'hui qui permettraient d'éclairer l'histoire de cette paroisse, qui n'est mentionnée qu'à partir de 1369 dans les archives³. Selon Sylvie Faravel, cette paroisse au toponyme roman pourrait être née de celle, proche, de Soussac, tout comme Auriolles⁴. Tout au plus sait-on que l'église constituait un prieuré de la proche abbaye de Saint-Ferme⁵.

Eléments d'analyse

De l'église romane de Cazaugitat, très remaniée et notamment pourvue d'un collatéral au XVI^e siècle et d'un nouveau clocher en 1680⁶, il ne subsiste que le chevet⁷, dont le plan constitue une particularité au sein d'un territoire qui privilégie largement à cette période la forme hémicirculaire. Il s'agit en effet d'une abside inscrite dans un chevet plat, dont on ne peut qu'envisager la construction à l'époque romane, puisque seul le parement extérieur est visible : à l'intérieur, un enduit rehaussé d'un faux appareil couvre les murs (Figure 335). C'est toutefois l'opinion qu'avait Réginald Biron qui évoquait l'existence dans cette paroisse d'un « très curieux chevet roman »⁸. Par ailleurs, la documentation photographique ancienne ne permet pas d'en savoir plus, puisqu'on y retrouve ces mêmes dispositions. Jean-Auguste Brutails lorsqu'il se rendit

³ *Ibid.*, p. **.

⁴ *Ibid.*, p. 114.

⁵ Réginald BIRON, *Précis de l'histoire religieuse des anciens diocèses de Bordeaux et Bazas*, *op. cit.*, p. 122.

⁶ *Ibid.*, p. 136. L'ancien clocher occupait une position curieuse : « à Cazaugitat, le clocher occupe, non pas un bout, mais un angle de la nef, l'angle nord-ouest, et on a dû, pour le porter, construire un pilier ». (Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, *op. cit.*, p. 209.)

⁷ La nef, faite au nord d'un appareil de moellons hétérogènes, était simplement charpentée en 1765 où elle « a besoin d'être lambrissée, ne l'ayant jamais été » (Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, *op. cit.*, p. 158.) ; elle fut probablement à cette occasion pourvue d'un couvrement et de larges contreforts.

⁸ Réginald BIRON, *Précis de l'histoire religieuse des anciens diocèses de Bordeaux et Bazas*, *op. cit.*, p. 135.

sur place le 25 mai 1892, put toutefois y observer les deux ouvertures depuis l'intérieur puisqu'il prit des mesures afin de lever le plan de cette partie de l'église⁹. Il explique alors que la voûte de l'abside est simplement lambrissée¹⁰. Quelques années plus tard, en 1906, il constate lors d'une nouvelle visite que ces baies ont été obstruées. Dans un article destiné au service des Monuments historiques, il écrit par la suite, à propos de ce chevet aux baies jumelles : « il y a là un dispositif local, dont il importe de conserver un *specimen*. A classer »¹¹. Cette prescription ne fut toutefois pas suivie.

Un chevet plat à abside inscrite : une disposition contemporaine des débuts de l'âge roman ?

Ce chevet, à l'image de nombreux autres exemples girondins, comporte une travée droite plus étroite que la nef ; l'abside observe également un décrochement, son diamètre étant aussi un peu moins conséquent (Figure 343). Ces ressauts se rencontrent aussi à l'extérieur de l'édifice (Figure 337) : il s'agit là d'un dispositif relativement fréquent dans les deux anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas au XI^e siècle. Le mur oriental, construit dans un appareil moyen de pierre de taille, conserve une grande partie de sa disposition primitive (Figure 336). Toutefois, les angles y ont été repris en partie haute, peut-être à cause de problèmes de stabilité : plusieurs fissures sont en effet visibles à l'extérieur, qui ont déchaussé un certain nombre de pierres. C'est aussi le cas à l'intérieur où une importante fissure court au fond de l'abside depuis le haut de la voûte jusqu'à mi-hauteur du mur, qui paraît marquer l'ébrasement intérieur de la baie nord (Figure 344). Parmi les éléments qui subsistent de cette construction première, on compte un contrefort axial mesurant 1 m de largeur pour 0,20 m d'épaisseur, s'élevant sur environ 6,30 m depuis le sol. Il est surmonté d'une assise de pierre très étroite qui en forme le couronnement et se prolonge sur quelques dizaines de centimètres de chaque côté, formant comme une corniche. Les quelques pierres qui la surmontent forment comme un ensemble pyramidal, dont on peut se demander s'il s'agit de l'extrémité

⁹ A.D. Gironde, 90 J 28/5.

¹⁰ A.D. Gironde, 90 J 28/5, « à partir d'ici, voûte sur lattes ».

¹¹ Jean-Auguste BRUTAILS, « Note aux Monuments historiques sur les églises de la Gironde », *Revue Archéologique de Bordeaux*, n° 28, 1906, pp. 101-129.

ancienne du mur dessinant l'amorce d'un petit fronton à moins qu'il ne s'agisse d'une impression liée à l'aspect fragmentaire des éléments supérieurs du mur: l'aspect hétérogène et dégradé de cette terminaison ne permet pas de trancher, depuis le sol (Figure 338).

Le contrefort n'a pas été percé mais simplement encadré par deux petites baies, formule originale et unique au sein du *corpus* (Figure 341, Figure 342). Ce dispositif des baies jumelles éclairant le sanctuaire a en effet été mis en œuvre à l'époque romane dans cette partie de l'Entre-deux-Mers appartenant à l'ancien diocèse de Bazas : on en dénombre plusieurs exemples, qui sont toutefois toujours inclus dans des chevets hémicirculaires comme à Saint-Hilaire-du-Bois, Saint-Martin-du-Puy, Saint-Léger-de-Vignague (Sauveterre-de-Guyenne), Saint-André de Pellegrue¹², Saint-Michel-de-Lapujade, ou bien encore à Loubens¹³, cette fois dans un chevet réalisé en petit appareil de moellons.

Par ailleurs, ces fenêtres présentent la particularité de n'être faites que de quatre pierres, l'une échancrée en demi-cercle, deux autres formant les piédroits, une dernière constituant l'appui, soit une réalisation des plus simples. De plus et il s'agit là d'éléments primordiaux, l'ébrasement de chacune de ces baies est très clairement dirigé vers le centre du chevet et cela ne peut résulter d'un remaniement puisque chacune des pierres formant les jambages de la baie observent cette forme particulière. Or, si ces pierres avaient été taillées pour être placées dans un chevet plat, leur ébrasement aurait logiquement été dirigé vers l'intérieur de manière perpendiculaire au parement sans être ainsi pointé vers l'axe longitudinal de l'édifice. Cela indique qu'elles ont été réalisées dans la perspective d'ouvrir dans un espace intérieur moins large et en l'occurrence hémicirculaire, dont rend bien compte le plan coté de Jean-Auguste Brutails, qui observa deux ouvertures intérieures symétriques séparées par un espace de 0,30 m. Ces dernières, larges à l'extérieur de 0,20 m (pour 0,46 m de hauteur) s'élargissent ainsi pour offrir un ébrasement large de 0,60 m selon ses notes. Aussi, ne peut-on envisager l'insertion *a posteriori* d'une abside dans un chevet plat. Toutefois, le chemisage d'une ancienne abside reste envisageable, qui aurait consolidé cette dernière, par exemple, lors

¹² Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde, op. cit.*, p. 203.

¹³ Fiches 151, 165, 109 (Vol. 3) et Notice 9.

de la pose d'une voûte sur les parties orientales. Par ailleurs, la faible hauteur à laquelle les fenêtres ont été positionnées autorise à poser la question de savoir si celle-ci résulte de la volonté de couvrir le chevet.

Quant à l'ouverture au linteau monolithe échancré percée dans le mur nord de la travée droite, cette dernière est un peu plus haut placée. Plus haute et étroite, elle est également pourvue d'un large ébrasement intérieur. En outre, cette dernière n'est pas entièrement chaînée avec le parement de pierre de taille qui constitue les murs latéraux de ce chevet mais sa mise en œuvre a nécessité l'insertion de pierres et briques de calage, ce qui tend à montrer qu'elle a été insérée *a posteriori*. Ce mur nord présente un certain nombre de perturbations : les assises du mur oriental du chevet se poursuivent de ce côté, jusqu'au petit décrochement où elles sont prolongées par d'autres lignes d'assises introduisant un décalage. L'élévation sud quant à elle, sujette à de nombreuses perturbations de ses maçonneries, notamment en partie supérieure, comporte toutefois une grande partie d'un parement cohérent, dont les assises se prolongent au-delà du léger ressaut que connaît le mur. Ces assises ne sont toutefois pas chaînées avec le large contrefort positionné dans l'angle, et elles ne semblent pas se prolonger sur le mur oriental. Aussi, on peut se demander si le bas du mur est du chevet ainsi que le contrefort qui le prolonge jusqu'à la corniche, de même que les assises inférieures de la partie orientale du mur septentrional témoignent d'un premier chevet, en partie reconstruit, peut-être à l'occasion des désordres induits par le voûtement de cette partie de l'église, que l'on a massivement épaulée dans l'angle nord-est et dont témoigne l'obliquité des murs de flanc depuis l'intérieur, qui observent une inclinaison manifeste.

L'abside, masquée par un enduit

A l'intérieur, comme cela a été évoqué plus haut, il est impossible de prendre connaissance des maçonneries, entièrement recouvertes. Tout au plus peut-on constater que les ouvertures observées par Jean-Auguste Brutails à la fin du XX^e siècle sont toujours murées, peut-être à cause des fissures qui endommagèrent le mur. Un bandeau au profil légèrement chanfreiné court le long des murs du chevet, qui se sont affaissés,

au-dessus duquel se tient la voûte en cul-de-four. La voûte qui couvre la travée droite, postérieure à la construction de ce dernier, a peut-être été installée au moment de la réalisation du collatéral dont elle reprend les dispositions. Placée à un niveau supérieur à celui du cul-de-four, c'est probablement à cette occasion que le haut des murs du chevet a été surhaussé (notamment le mur est) et l'angle sud-est épaulé par un large contrefort.

Les modifications liées au voûtement de la travée ont aussi engendré la reprise de l'arc triomphal posé sur des impostes qui correspondent au profil des supports qui reçoivent les retombées de la voûte de la nef et les prolongent. Seules les colonnes jumelées dont les bases sont faites d'une scotie délimitée par deux tores dont celui du bas est de diamètre bien plus conséquent et en partie enserré dans le pavement semblent témoigner des dispositions originales.

Conclusion

L'abside inscrite dans ce chevet plat ne manque donc pas d'étonner dans le contexte architectural des débuts de la période romane en Gironde, les observations réalisées sur place ne permettant pas d'exclure là une construction homogène, ni d'ailleurs le chemisage d'un hémicycle intervenu à l'époque romane. En effet, le contrefort plat qui épaulé l'axe du chevet, les deux petites baies au linteau monolithe échancré qui l'encadrent et partagent son chaînage, ainsi que la corniche au profil en tablette, altérée, couronnant le faîte de l'ancien mur qui prenait peut-être la forme d'un pignon contribuent à donner à ce mur les caractéristiques d'une construction attribuable au plus tard au début du XII^e siècle.

Pierre Héliot, qui s'intéressa à la question des chevets plats en Aquitaine, considérait qu'il s'agissait là d'un chevet roman, dont il avait aussi repéré des exemples, outre ceux cités ci-dessus, dans la Vienne.¹⁴, ce qui était aussi l'opinion de Jean-Auguste Brutails. Tout au plus est-il possible d'affirmer que la forme plate de l'extérieur du chevet a probablement été conçue en fonction de celle, hémicirculaire, de l'abside – du

¹⁴ Pierre HELIOT, « Origines et extension du chevet plat dans l'architecture religieuse de l'Aquitaine », *Les Cahiers techniques de l'Art*, vol. 3, n° 1, 1954, pp. 23-49.

fait de l'angle des ébrasements des fenêtres- et que cette dernière ne résulte manifestement pas d'un aménagement postérieur, comme c'est le cas de l'église de Vignonet. On ne peut exclure toutefois que ce dernier soit venu chemiser une abside plus ancienne. Cette forme de l'abside inscrite n'est pas une exception dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, puisqu'elle se rencontre également dans des chevets à pans coupés comme à Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps) et peut-être à Biganon (Pissos, 40), et relève peut-être des premières expériences menées en la matière, qui n'eurent cependant pas de suite.

Signalons aussi à propos des structures à chevet plat et abside inscrite attribuables aux débuts de la période romane dans le Sud-Ouest de la France, les églises de Bougneau en Charente-Maritime où l'abside fut agrémentée d'une arcature, dans un ensemble qui renvoie aux dernières productions du XI^e siècle¹⁵ et de Nanclars, de la même époque mais cette fois située en Charente¹⁶. Michelle Gaborit a également recensé à Bourlens (Lot-et-Garonne), un chevet percé d'une baie axiale de petit appareil, cependant « fortement remanié : le changement d'appareil que l'on observe sur tout le pourtour de la base de la tour d'abside fait passer d'un petit moellon allongé à un moyen appareil assez régulier : dès l'origine, on avait donc prévu un hémicycle contenu dans un massif rectangulaire »¹⁷. On peut aussi évoquer, dans une moindre mesure, l'église d'Aurimont dans le Gers où un édifice de petit appareil (Saint-Barthélémy-de-Préchac) au simple chevet plat comportait un large contrefort axial de dimensions sensiblement égales à celles de Cazaugitat, dont il ne subsiste que quelques assises sur 70 cm de hauteur. Ces dernières semblent être constituées de moellons de grandes dimensions grossièrement équarris¹⁸. La partie haute ayant été remaniée, il n'est pas possible de mener plus avant la comparaison entre ces chevets.

¹⁵ Christian GENSBEITEL, « L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle », *op. cit.*, p. 96-118.

¹⁶ *Ibid.*, p. 566-585.

¹⁷ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 169 (I), 39 (III).

¹⁸ *Ibid.*, p. 133 (I), 15 (III).

Archives :

-A.D. Gironde, Fonds J.A. Brutails, 90 J 28/5, 90 J 43-57, 90 J 59/58.

-A.D. Gironde, 1 O 248.

-A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 47, p. 13-15.

Bibliographie :

-BIRON R., *Précis de l'histoire religieuse des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas*, J. Bière, Bordeaux, 1925, p. 122, 135-136.

-BRUTAILS J.A., « Note aux Monuments historiques sur les églises de la Gironde », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. XXVIII, 1906, p. 101-129.

-BRUTAILS J.A., *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils, Bordeaux, 1912, p. 142, 145, (158), 203, 209.

-DROUYN L., « Promenades archéologiques dans le département de la Gironde », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. II, 1875, p. 61-66.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

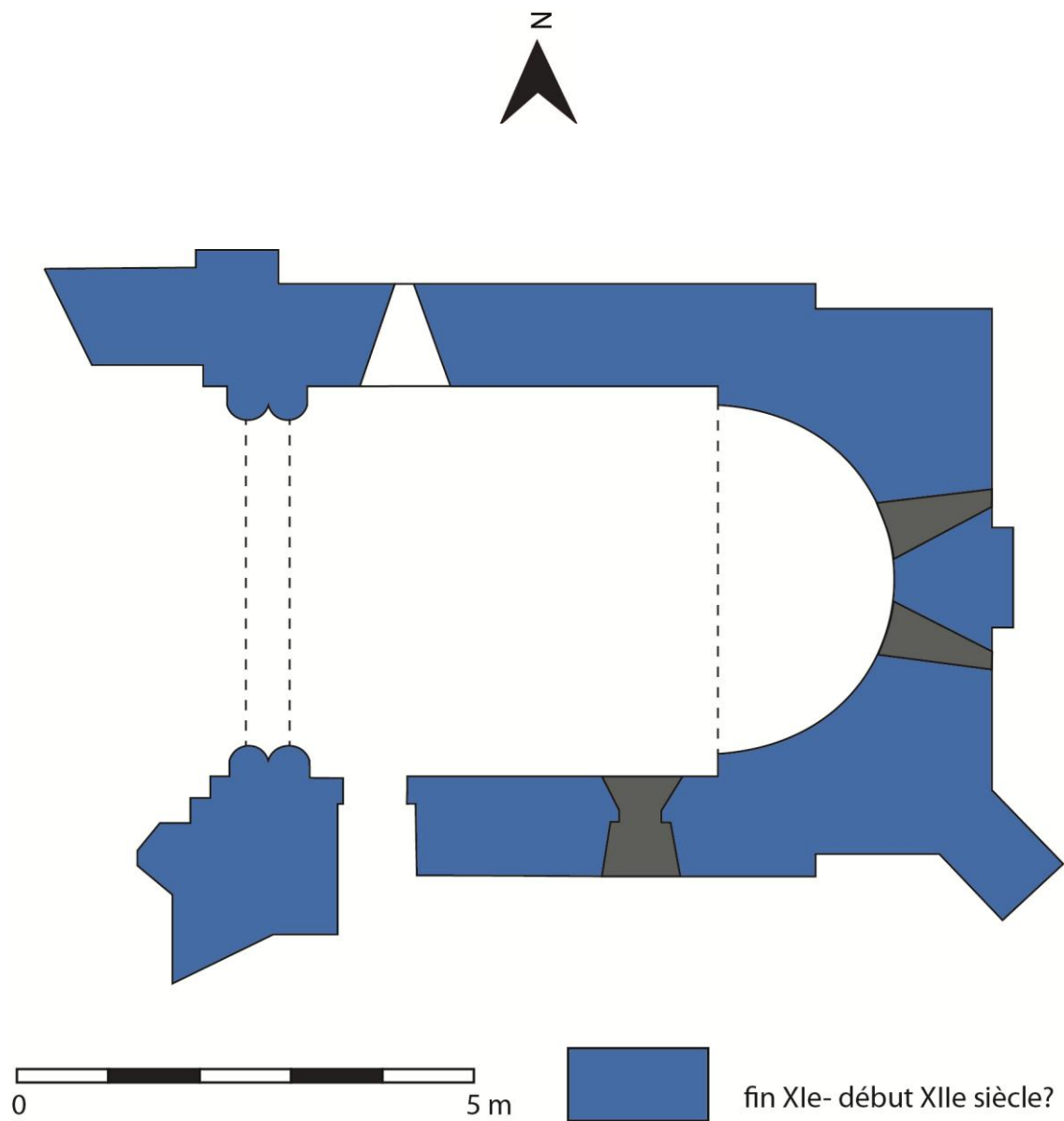


Figure 335. Plan du chevet d'après J.A. Brutails, 1912.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

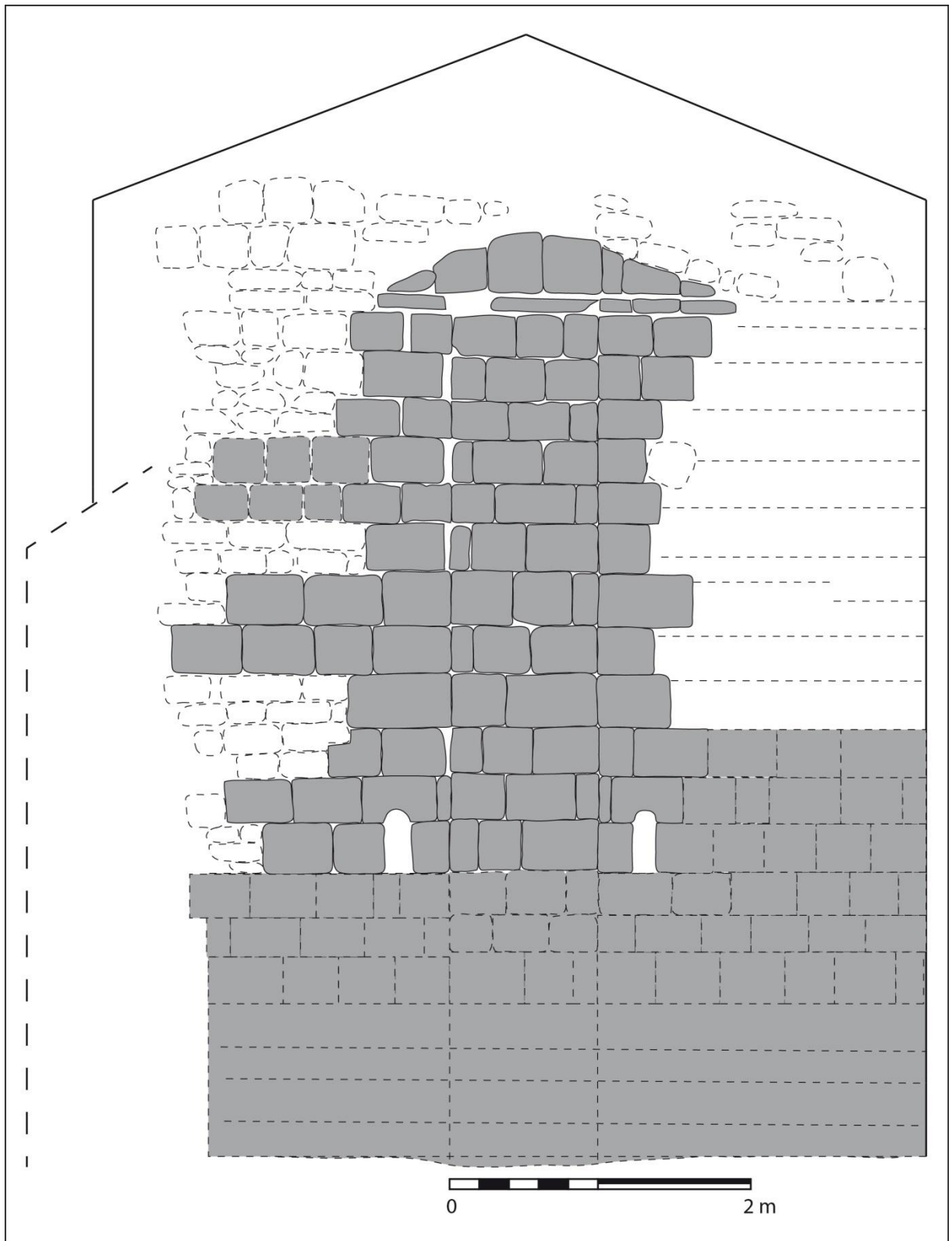


Figure 336. Dessin du parement oriental, d'après photographie.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 337. Chevet, vu depuis le nord-est.



Figure 338. Parement oriental du chevet.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 339. Détail de la partie haute du contrefort.



Figure 340. Partie inférieure du mur oriental, détail.



Figure 341. Baie sud du chevet, ébrasement intérieur dirigé vers le nord.



Figure 342. Baie nord du chevet, ébrasement intérieur dirigé vers le sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 343. Vue intérieure du chevet.

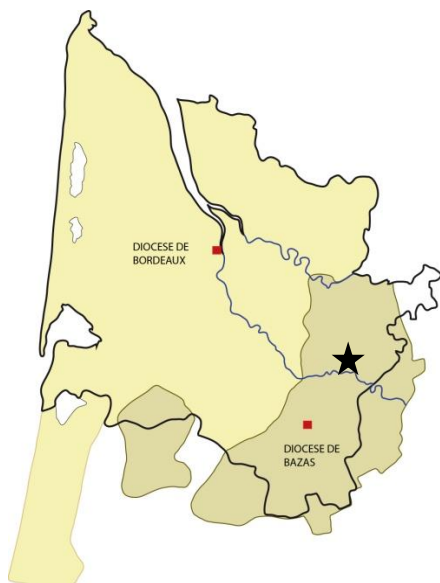


Figure 344. Fissure dans l'axe du chevet, située au niveau de l'ébrasement intérieur de la baie sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

Notice 9

LOUBENS- Saint-Vincent



Département	Gironde (33)
Localisation	Loubens (33190)
Adresse	Le Bourg
Propriétaire	Commune de Loubens
Protection	Inscription M.H. 21/12/1987
Ancien diocèse	Diocèse de Bazas
Statut	Paroissiale
1^e mention de la paroisse	1289 ⁹⁶

L'église de Loubens comporte la particularité de posséder des maçonneries très soignées, qui mettent notamment en œuvre plusieurs rangées d'opus spicatum, en particulier sur le mur gouttereau nord de la nef. Aussi s'intéressera-t-on ici plus particulièrement à ces parements dans cette étude, qui ne possède d'ailleurs aucun contrefort. Est-ce pour autant là un édifice relativement ancien au regard de la période étudiée ?

⁹⁶ Sylvie FARAVEL, « Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550 », *op. cit.*, p. 49.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

Éléments de géographie et d'histoire.

L'église Saint-Vincent de Loubens est située sur la rive droite de la Garonne, à environ quatre kilomètres au nord de La Réole. Elle prend place sur l'une des collines de la rive gauche du Dropt, le long duquel sont répertoriés plusieurs édifices témoignant des formes de la tradition, tel le chevet de l'ancienne église Saint-Seurin de Roquebrunne, dont il subsiste une arase au lieu-dit les Longères, ou bien encore le chevet de celle de Gironde-sur-Dropt, distant de seulement trois kilomètres au sud, antérieur au XI^e siècle.

Description générale

L'édifice possède un plan simple, formé d'une nef poursuivie par une travée droite plus étroite et d'une abside individualisée par un petit décrochement. Le chevet est voûté d'un cul-de-four sur l'hémicycle ; une voûte en berceau coiffe la travée. Le vaisseau a été pourvu par la suite d'un collatéral au sud, avec lequel il communique par de grandes arcades brisées, que Léo Drouyn place au XIV^e siècle⁹⁷. Les murs de l'édifice sont dépourvus de contreforts : seuls les décrochements successifs du chevet permirent d'articuler cette partie de l'édifice et de la couvrir de voûtes. A l'ouest, un portail en plein cintre dont la voussure comporte trois rouleaux est ménagé dans un avant-corps et ouvre sur la nef. Au-dessus se tient un clocher-mur construit *a posteriori*, épaulé par des contreforts et percé de trois baies destinées à recevoir les cloches. Un porche de facture récente se tient aujourd'hui devant cette façade occidentale. A la fin du XX^e siècle, il existait encore un appentis contre le mur gouttereau septentrional, qui a disparu depuis⁹⁸.

⁹⁷ A.M. Bordeaux, 59 S 48 (p. 495). Notes du 22 avril 1865.

⁹⁸ D.R.A.C. Aquitaine, Dossier M.H. Loubens.

Des maçonneries relativement homogènes de petit appareil

Le mur nord de la nef, tout comme celui du chevet, dans sa moitié inférieure, conservent des parements de petit appareil dont la pose a été très soignée. On a en effet employé divers types de moellons : certains sont relativement allongés, d'autres prennent une forme carrée en parement, tandis que d'autres sont faits de « chandelles ». Tous ces éléments sont associés et combinés de manière homogène, on pourrait presque qualifier la pose d'harmonieuse, formant des lits cohérents. Quelques uns de ces lits forment par ailleurs comme des arases, d'autres emploient de petits blocs qui viennent combler les interstices entre deux assises. Il faut noter qu'il n'existe pas ici de blocs rubéfiés : l'ensemble des pierres employées à la construction semble avoir été taillé pour l'occasion. La mise en œuvre paraît toutefois de bonne qualité, du fait de l'homogénéité des dimensions des blocs de pierre, assez minces, qui nécessitent une pose plus minutieuse.

Les murs du chevet emploient ce type d'appareil jusqu'au niveau supérieur des baies, puis l'appareil change pour laisser place à des blocs étroits et allongés. Quant au mur nord de la nef, il emploie ce type d'appareil, mis en œuvre d'une manière identique, hormis à plusieurs endroits (en partie inférieure), où l'on trouve des blocs allongés. La proximité avec l'appareil du niveau supérieur du chevet laisse croire à une reprise, à moins qu'il ne s'agisse d'une maçonnerie antérieure. Toutefois, de tels blocs, longs et fins, disposés en partie basse d'un mur, contribuent à le fragiliser. Par ailleurs, de nombreux trous de boulins permettent de reconstituer le schéma des échafaudages qui se tinrent à cet endroit au moment de la construction (voir schéma ci-après), et permettent de voir là un ensemble relativement homogène.

La datation d'un charbon prélevé au nord du parement de la nef a donné le résultat suivant : âge calibré de 1033 à 1204 ap. J.-C. (âge 14C BP : 910 ± 30). Il va de soi qu'il s'agit d'un charbon unique, dont il faut manier le résultat avec précaution. Toutefois, il confirme l'observation architecturale, sans préciser davantage l'intervalle chronologique. Les baies ouvertes dans cette partie du vaisseau sont cependant plus

récentes. Très bas placées au regard des ouvertures d'une majorité d'édifices du corpus, elles prennent très probablement la place de baies plus anciennes, puisque les baies du chevet, qui sont en place, sont situées à une hauteur similaire. Une porte au linteau monolithe témoigne peut-être également à cet endroit d'un accès ancien.

Particularités du chevet

Les deux baies qui s'ouvrent dans l'axe du chevet participent d'un groupe d'ouvertures situées dans cette partie du diocèse de Bazas, à quelques kilomètres au nord de La Réole, dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres. L'église de Loubens est cependant le seul édifice de petit appareil à recevoir ce type de dispositif.

On l'a vu plus haut, le chevet se caractérise par un plan à décrochements, qui individualisent la travée droite, plus étroite que la nef et un peu plus large que l'abside. Il semble que l'arc triomphal ait été repris -Léo Drouyn place ces remaniements au début du XII^e siècle. Les éléments de sculpture en place (chapiteaux au décor végétal pour l'un et personnage pour l'autre, aux formes trapues et lisses) et déposés paraissent confirmer cette hypothèse. L'arc triomphal posé sur des colonnes engagées double en effet un second arc, au diamètre un peu plus étroit et aux claveaux très minces. L'ensemble paraît toutefois avoir été réaménagé, puisqu'un tailloir de même type que celui qui porte les chapiteaux adjacents, reçoit seul les retombées de ce dernier arc. Il s'agit probablement des tailloirs qui sont destinés à couronner les deux chapiteaux déposés dans l'église, dont la facture est similaire à ceux de l'arc triomphal.

Bilan

Aussi, il semble que cet édifice mettant en œuvre des formes simples (pose soignée des moellons, absence de contreforts) a-t-il été repris au niveau de son chevet, probablement au début du XII^e siècle, dans le but de doter l'arc triomphal antérieur d'un arc à double rouleaux retombant sur des chapiteaux sculptés. Les modifications qui témoignent des transformations apportées à cet édifice dans le but de mettre en valeur sa partie orientale, montrent donc à nouveau que les remaniements privilégient le chevet. Peut-être est-ce aussi à cette époque que l'on a doté la façade occidentale d'un portail logé dans un avant-corps. La question se pose dans ce cas de figure de savoir si cet édifice renvoie à des modèles antérieurs, attribuables au haut Moyen Age par exemple, s'il perpétue ces formes ou s'il s'agit d'un édifice extrêmement simple attribuable à une première phase de l'architecture romane ? La forme du chevet, à décrochements, et celle de la baie, dont on ne retrouve des exemples que dans l'architecture de pierre de taille, permettent de douter de son ancienneté relative, tout comme la datation obtenue grâce au prélèvement d'un charbon, qui, il faut le rappeler, est cependant le résultat d'un échantillon unique.

Archives :

- A.D. Gironde, G 921 (visite archiépiscopale de 1727).
- A.D. Gironde, Fonds J.A. Brutails, 90 J 29/70 ; 90 J 43/28.
- A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 48, p. 495.
- D.R.A.C. Aquitaine, Dossier M.H. Loubens.

Bibliographie :

- BIRON R., *Précis de l'histoire religieuse des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas*, J. Bière, Bordeaux, 1925.
- BRUTAILS J.A., *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils, Bordeaux, 1912, p. 159, 164, 241.
- LAROZA O., *Guide touristique, historique et archéologique du département de la Gironde*, Bordeaux, Férets, 1975, p. 167.

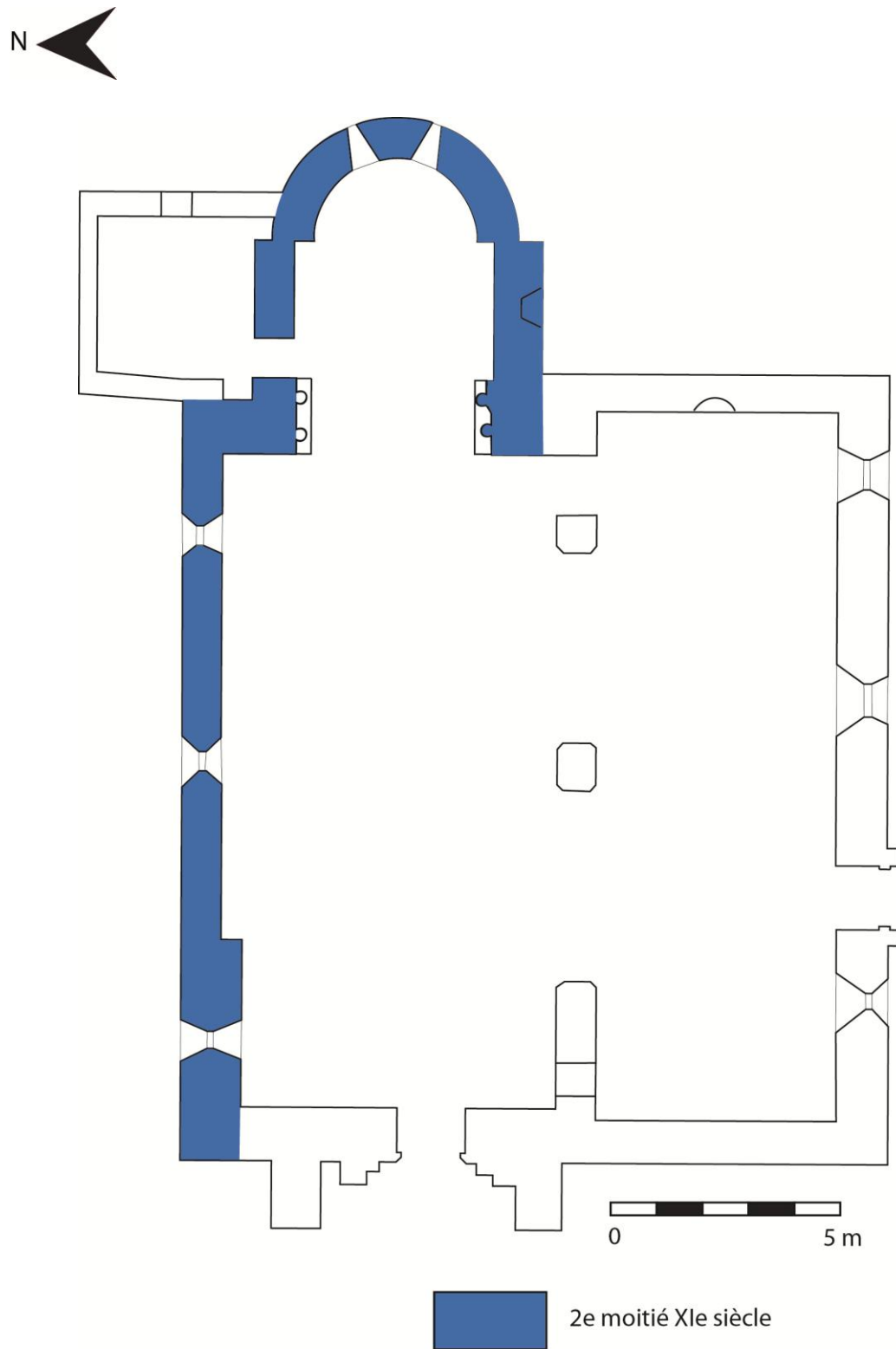


Figure 345 . LOUBENS- Saint-Vincent
Plan B., D. et M. Provost

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 346. Nef, mur nord.

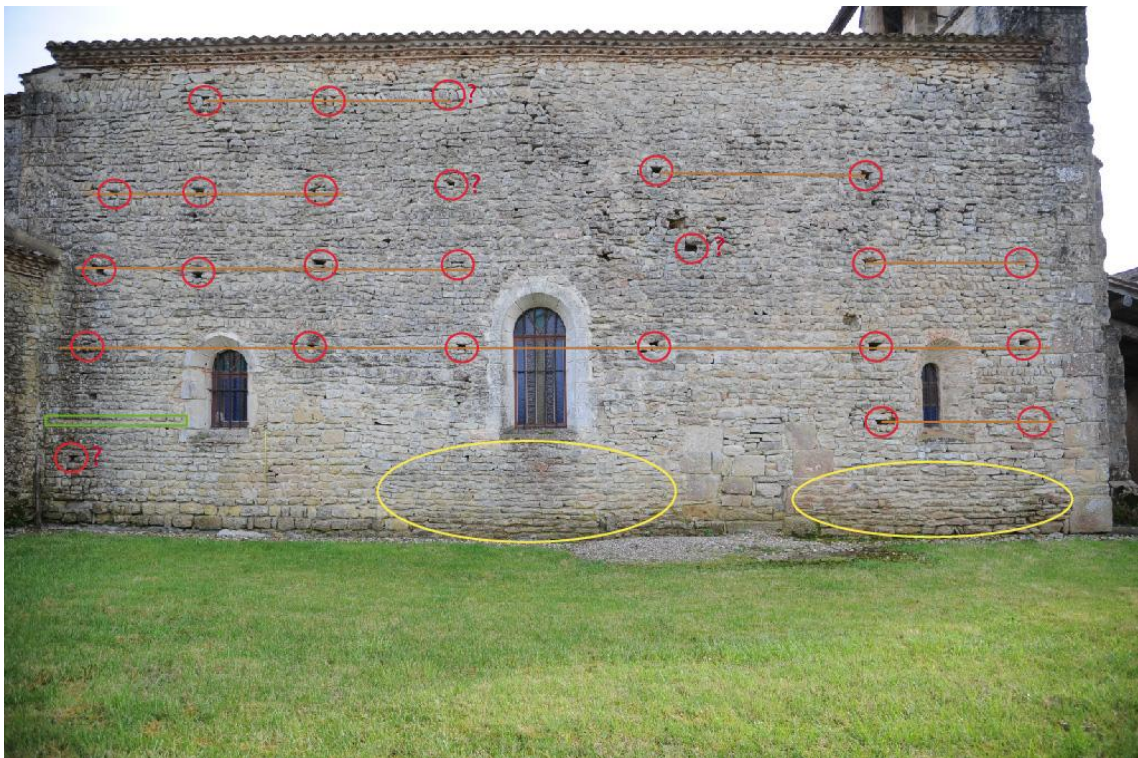


Figure 347. Traces de la construction : trous de boulins et probables reprises (?).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figures 348. Vue du chevet.



Figure 349. Vue du chevet et collatéral depuis le sud-est.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 350. Chaînage d'angle entre nef, travée droite et abside.



Figure 351. Façade sud (partie occidentale).



Figure 352. Façade occidentale.

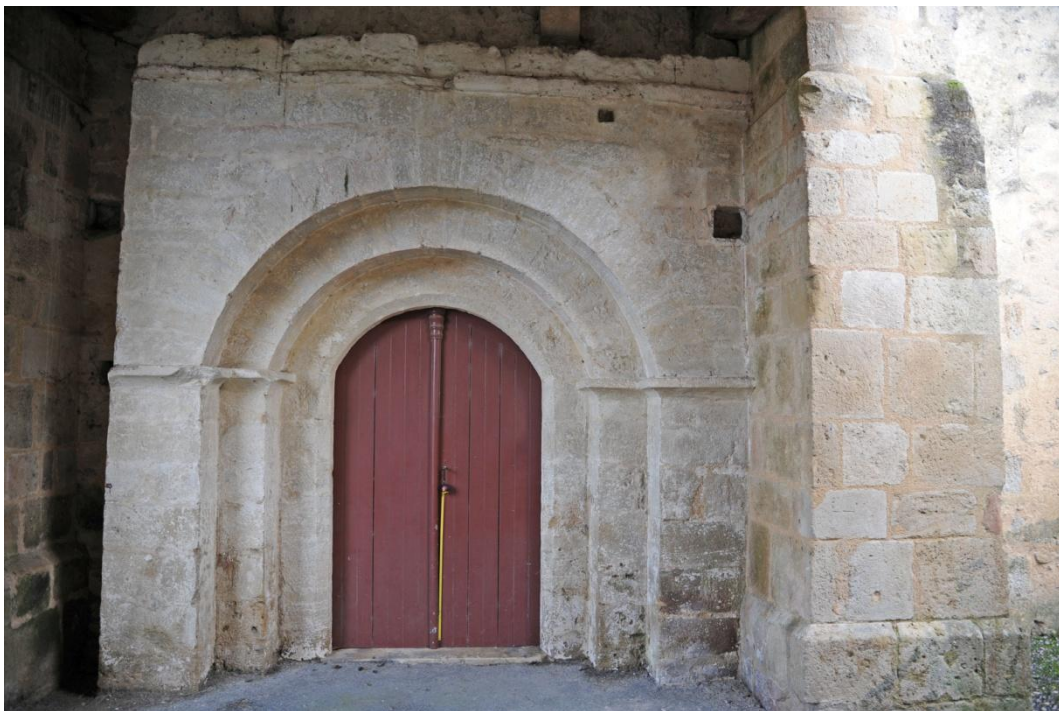


Figure 353. Portail occidental en avant-corps.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 354. Vue du chevet depuis l'ouest.



Figure 355. Chevet à décrochements.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 356. Chapiteaux recevant les retombées de l'arc triomphal (nord).



Figure 357. Chapiteaux recevant les retombées de l'arc triomphal (sud).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 358. Chapiteaux déposés.

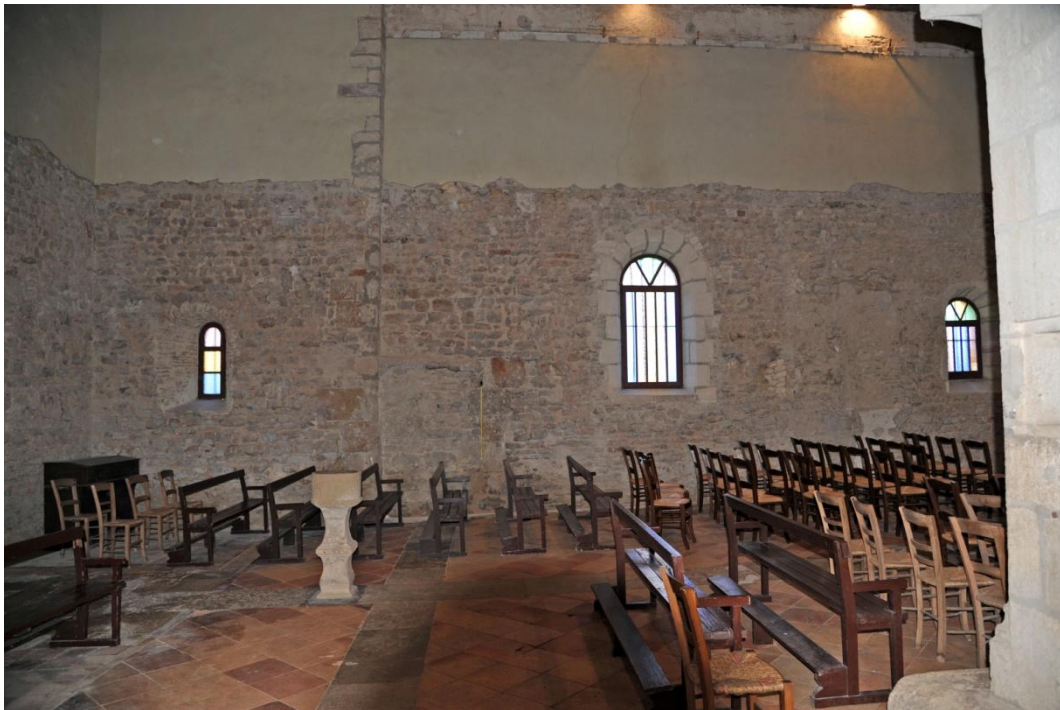


Figure 359. Mur nord, partie ouest.

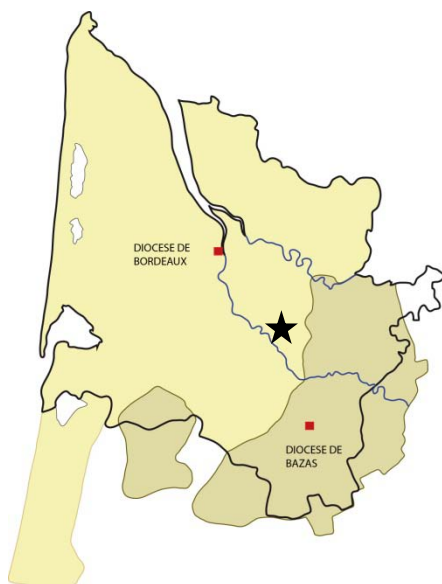
M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 360. Collatéral sud.

Notice 10.

MONPRIMBLANC- Eglise Saint-Jean-Baptiste



Département	Gironde (33)
Localisation	Monprimblanc (33410)
Adresse	Village de l'église
Propriétaire	Commune de Monprimblanc
Protection	Abside inscrite MH (29/12/1981)
Ancien diocèse	Diocèse de Bordeaux
Statut	Paroissiale
Collateur	Sainte-Croix de Bordeaux (XII ^e siècle ¹)
1^{ère} mention de la paroisse	XII ^e siècle ²

L'originalité de l'église Saint-Jean-Baptiste de Monprimblanc réside notamment dans la composition des murs de son chevet, où s'agencent des blocs de nature pétrographique variée d'originale locale. L'emploi différencié de ces types de pierre, en fonction de l'élément architectural qu'ils constituent (éléments de la baie, contreforts, parement), indique par ailleurs une réflexion sur les propriétés de ces matériaux. De plus, l'abside présente la particularité d'être épaulée par un contrefort axial surmonté d'une baie, singularité qu'elle partage avec quelques autres églises du corpus dont les chevets développent un plan identique, à la forme allongée traduisant l'influence de modèles antérieurs.

¹ Charles HIGOUNET, *Histoire de Bordeaux. 2. Bordeaux pendant le Haut Moyen Age*, Fédération historique du Sud-Ouest, 1963, p. 129.

² Valérie LAROCK, *Formation et évolution du réseau paroissial de l'Entre-deux-Mers et Bordelais (Ve-XIV^e s.)*, TER de maîtrise d'histoire, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1989, p. 96-97.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Eléments de géographie et d'histoire

L'église de Monprimblanc se tient à l'écart du bourg actuel, au sud-ouest d'une hauteur qui concentre l'essentiel de la population, cernée de deux ruisseaux (point culminant de 104 m). Elle est située sur une ligne de crête constituée d'argiles et de graviers (Figures 167, Vol. 1). La première mention de la paroisse date du XII^e siècle, dans un texte mentionnant la donation de la quarte partie de la dîme de Montprimblanc à l'abbaye de Sainte-Croix³. Elle apparaît ensuite au XIV^e siècle : un document de février 1304 évoque la « paropia de Montremblant⁴ ». De l'histoire de ce modeste édifice, nous ne savons cependant que peu de choses. Le seul document répertorié qui puisse intéresser cette étude consiste en un compte-rendu de visite du Cardinal de Sourdis, en date du 27 février 1617⁵, indiquant, outre les mentions correspondant les biens mobiliers, que l'église est mal située, dépavée, que les fonds baptismaux sont clos de balustres et le cimetière non enclos.

Cette église, si elle ne figure pas dans le corpus d'édifices de petit appareil recensés par Michelle Gaborit, avait cependant été visitée par Léo Drouyn⁶ et Jean-Auguste Brutails⁷ qui y firent plusieurs observations, notamment à propos du contrefort axial de l'abside, présentant la particularité d'être surmonté d'une baie.

Un édifice très remanié

L'abside et la nef qui la prolonge constituent les seuls témoignages de l'église romane, à l'exception d'une partie du mur gouttereau sud, repris en 1785 comme l'indique une inscription gravée dans la pierre formant le montant de l'une des deux fenêtres alors percées⁸. Les premiers remaniements semblent être intervenus au moment

³ A.H.G. 27, p. 139 ; *Ibid.*

⁴ A.H.G. 7, p. 231-232. Quant au vocable ancien, 1339-1340 : « Sanctus-Johannes-de Monprimblanc » (A.H.G. 21, p. 56).

⁵ A.D. Gironde, G 637 (1617).

⁶ A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 48, p. 448-450.

⁷ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils (Bordeaux), 1912, p. 94-95.

⁸ Il y est précisément inscrit : « CE MUR A ETE REBATY LE MOIS D AOUST DE L AN 1785 ».

de la fortification du sommet du chevet, pourvu d'une surélévation à vocation défensive, percée de meurtrières. Cette adjonction peut être placée aux alentours des XV^e et XVI^e siècles, époque à laquelle on aménage nombre d'édifices religieux à des fins analogues. Par la suite, on construisit une chapelle au sud (XVII^e siècle, restaurée en 1860⁹), ainsi qu'une sacristie du côté opposé. La chapelle septentrionale fut édifée au XIX^e siècle - formant ainsi un transept-, de même que le clocher-porche¹⁰ réalisé par l'architecte Hosteing en 1888, la sacristie au sud qui forme le pendant du premier élément bâti contre le chevet et, probablement, le mur pignon surmontant l'arc triomphal en partie extérieure. Un clocher existait au droit de l'arc triomphal, dont la démolition expliquerait l'aspect relativement récent du pignon que l'on peut y observer aujourd'hui¹¹. Par ailleurs, on détruisit en 1863 une maçonnerie attenante au portail roman mais « complètement étrangère à la construction du portail, lequel, par son antiquité, mérite d'être dégagé et conservé dans son état primitif¹² » : « une petite maçonnerie, complètement inutile et assez disgracieuse qui occupe une partie de l'espace où sera placée la nouvelle porte, ce qui rétablira l'accès de l'église dans son état primitif »¹³. Les indications sont trop imprécises pour que l'on puisse en juger plus avant. Aussi, à l'image d'une majorité d'églises du corpus, cet édifice se présentait-il à l'époque romane sous la forme d'un vaisseau unique simplement charpenté¹⁴, prolongé à l'est par un profond chevet hémicirculaire, dont la largeur est égale à la longueur à

⁹ Archives du diocèse de Bordeaux, dossier Monprimblanc. Courrier du prêtre à l'archevêque de Bordeaux, 21 mai 1860.

¹⁰ Archives du diocèse de Bordeaux, dossier Monprimblanc. Courrier de l'archevêché au curé de Monprimblanc, 6 juin 1887 : « Cette construction est urgente afin de pallier aux inconvénients qu'occasionnerait la chute du mur servant actuellement de clocher et dont l'état de délabrement menace la sécurité publique ».

¹¹ A.D. Gironde, 2 O 2480. On mentionne dans un document en date de 1821 des réparations faites au clocher situé « sur le chœur » : la voûte menace ruine de même que les « arboutans » qui font son appui. Quant au lambris, ce dernier est sur le point de s'effondrer. En 1824, voulant procéder à un embellissement de l'église, le maire et quelques paroissiens entreprirent de démolir le clocher et d'y élever une flèche. Les informations manquent cependant sur le détail des travaux alors entrepris.

A.D. Gironde, 162 T 7. Il faut noter que les premiers projets de reconstruction du clocher par l'architecte E. Hosteing, en 1887, prévoyaient de reconstruire un clocher-mur au-dessus de l'arc triomphal.

¹² Archives du diocèse de Bordeaux, dossier Monprimblanc. Courrier du curé de la paroisse à l'archevêque de Bordeaux, 25 octobre 1863.

¹³ Archives du diocèse de Bordeaux, dossier Monprimblanc. Courrier du curé de la paroisse au préfet de Gironde, 19 décembre 1863.

¹⁴ La charpente de la nef est toujours visible, elle a été reconstruite, de même que la toiture, en 1890. (A.D. Gironde, 2 O 2480).

l'arrière de l'arc triomphal. Ajoutons au terme de ce premier aperçu que l'ensemble est légèrement désaxé, présentant une orientation nord-ouest/sud-est.

Le chevet, composé d'une palette de pierres locales, raidi par un contrefort axial percé au-dessus d'une baie

Le chevet, dont seule une partie de l'hémicycle est visible depuis l'extérieur, présente un parement de petit appareil constitué de matériaux de nature variée. En partie basse, un enduit contemporain, masque une partie de l'élévation sur environ deux mètres de hauteur¹⁵. Quelques moellons s'étant désolidarisés de la paroi permettent toutefois d'observer l'intérieur du mur. Plus haut, le mortier d'origine est aussi visible, où un prélèvement de charbon a été effectué, point qui sera abordé au cours du présent exposé. A l'intérieur, un enduit masque le parement très probablement aussi composé d'un moellonnage : seul s'y dessine l'encadrement des percements. Les ouvertures percées dans les sacristies attenantes au chevet ont permis de mesurer l'épaisseur de ce mur qui est d'environ 0,80 m.

Le parement extérieur de ce chevet forme un ensemble assez hétéroclite et coloré. Les moellons, s'ils ne sont pas de forme homogène, dessinent en revanche des lits cohérents (Figures 153-154, Vol. 1). Ils forment des assises assez régulières et ont été mis en œuvre avec une quantité de mortier relativement importante, les joints de lit et les joints montants présentant une épaisseur de plusieurs centimètres. Ce mortier, observé à l'œil nu, se compose d'un sable et de graviers rouges¹⁶, dont il existe une source probable en contrebas de l'église. De nature maigre, il se caractérise également par l'inclusion de petits nodules blancs de chaux, ce qui tend à montrer que le processus n'a pas été entièrement maîtrisé (Figures 167- 168, Vol. 1). Quant à l'examen de la géologie avec Jean-Claude Leblanc a permis de déterminer six matériaux employés de manière conjointe (calcaires et grès locaux, Figure 152, Vol. 1).

¹⁵ Peut-être s'agit-il des refactions des mortiers entreprises en 1929, où l'on pique divers murs dont celui du chevet, afin de les « recrépir [...] au mortier de chaux hydraulique », car « le moellon commence à s'effriter ».

¹⁶ BRGM. PFU. Formation des Graviers de l'Entre-deux-Mers. Argiles sableuses marmorisées et graviers rouges.

Certaines des pierres employées à la construction de ce chevet présentent des traces de rubéfaction thermique. Ces blocs étant disposés çà et là dans le parement, cela permet d'envisager l'hypothèse d'un remploi. Quant à l'origine de ces blocs, on peut se demander s'ils sont issus de vestiges gallo-romains, dont certains établissements existaient à proximité et dont les structures sont même encore en place à Loupiac (ancienne *villa*). On ne peut cependant exclure que ces éléments aient été récupérés sur un édifice médiéval antérieur (voire même que le chevet ait été remonté après avoir subi un incendie). En outre, on compte des pierres rougies, toutes natures géologiques confondues. Les blocs allongés qui forment certaines assises, notamment en partie méridionale, ne semblent quant à eux pas avoir été impactés par l'action du feu. Ces derniers se distinguent par la nature du matériau employé et leur régularité : l'hypothèse selon laquelle on aurait aussi utilisé des pierres de rebut, issues de la taille des pierres des contreforts et d'une partie des fenêtres paraît envisageable, ce qui signifierait dans ce cas que les blocs de pierre de taille aient été travaillés sur place. Deux trous de boulins situés à mi-hauteur se tiennent de part et d'autre de l'axe de l'abside, qui témoignent du processus de construction.

Un prélèvement de charbon a été réalisé sur la face nord du chevet, en partie basse, dans le mortier qui est assez friable. L'analyse de ce dernier par le C.R.D.C. de Lyon a donné un âge calibré de 1026-1182 ap. J.C.; Age 14C B.P. : 925±30). Le résultat tend donc à confirmer les conclusions obtenues suite à l'examen des maçonneries, bien que la fourchette chronologique reste large et qu'un résultat issu d'un prélèvement unique soit soumis à caution.

Le contrefort plat épaulant l'axe de l'abside présente la particularité de ne se déployer que jusqu'à la hauteur de l'appui de la fenêtre, avec laquelle il fonctionne. Le chaînage de ce dernier se poursuit en effet pour former les jambages de la baie. Ce dispositif a aussi employé à Baron¹⁷, Mouliets¹⁸ (Mouliets-et-Villemartin), Saint-Laurent-du-Plan¹⁹, Saint-Genis-du-Bois²⁰ ou Saint-Georges de Montagne²¹. Il faut

¹⁷ Notice 3.

¹⁸ Fiche 102 (Vol. 3).

¹⁹ Fiche 144 (Vol. 3).

²⁰ Notice 15.

garder à l'esprit que ce corpus de contreforts disposés sous des fenêtres est restreint et probablement fragmentaire. Cependant, parmi les exemples analysés, on constate qu'ils sont presque systématiquement construits dans l'axe de l'église²² et qu'ils prennent place dans des chevets de forme profonde, dépourvus d'éléments d'articulation intérieurs, dont Jean Cabanot a rappelé qu'il s'agit d'une formule ancienne²³. Ce type d'épaulement est donc associé à des chevets dont le plan est issu des formes de la tradition.

Construit en pierre de taille, ce contrefort est aussi constitué d'un matériau calcaire. Les pierres qui viennent à la rencontre du moellonnage n'ont pas été régulièrement taillées sur cette face, de manière à mieux adhérer au reste de la construction : cette caractéristique est récurrente. En outre, chaque pierre de moyen appareil vient systématiquement à la rencontre de deux à quatre assises de moellons en fonction de sa hauteur, un agencement cohérent qui tend à montrer que l'ensemble est contemporain. De semblables contreforts plats se tiennent aussi de chaque côté du chevet, ils sont visibles aujourd'hui dans chacune des sacristies attenantes.

L'emploi conjoint de la pierre de taille ne se limite pas aux baies et aux contreforts, puisque le mur est coiffé d'une couronne de deux assises de pierre de taille ; celle du haut fait alterner les carreaux et les modillons, dont les motifs reprennent les thèmes courants de la région au chevet des églises (têtes d'hommes et d'animaux, modillons à copeaux, personnages en pied regroupés deux à deux, motifs géométriques en relief. L'assise inférieure comporte à intervalles des pierres dont l'un des angles a été taillé afin de former des trous de boulins. L'ensemble porte une corniche dont le rebord, légèrement saillant, est chanfreiné. On peut poser la question de savoir si cette dernière

²¹ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 94. Ces deux derniers exemples de Saint-Laurent-du-Plan et de Saint-Genis-du-Bois figurent, avec l'église de Monprimblanc, dans un rayon d'une dizaine de kilomètres. Les églises de Baron et Mouliets ne sont situées qu'à une trentaine de kilomètres au nord. Cette particularité du chevet ne se rencontre donc que dans l'Entre-deux-Mers.

²² Notice 11. Hormis à Saint-Georges-de-Montagne où un tel dispositif prend place dans la façade méridionale de l'église et s'explique par la combinaison de deux logiques : le rythme particulier des éléments raidisseurs, disposés de manière relativement régulière, mais dont l'équidistance est calculée à partir d'un espace restreint déterminé par l'emplacement du portail méridional, et celui des baies qui répond à une même logique à partir de l'ensemble de la surface du mur disponible.

²³ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, Picard, 1987., p. 214.

assise a été installée à cet endroit de l'église au moment où l'on a choisi de voûter l'édifice. Enfin, comme cela a déjà été évoqué, ce mur a été surhaussé afin d'accueillir un étage défensif à la période moderne.

Trois baies formées d'un linteau monolithe échancré et de jambages harpés posés sur un appui, dont l'une est située dans l'axe de l'abside et les deux autres à égale distance, permettent d'éclairer le sanctuaire. Certains des blocs sont renforcés d'une pierre supplémentaire, boutisses et carreaux confondus. Ces ouvertures sont très légèrement ébrasées vers l'intérieur. A nouveau, différents matériaux ont été employés, cette fois cependant on leur a attribué un emplacement qui correspond à leurs caractéristiques physiques : le linteau a été taillé dans un grès tendre, tandis qu'on a choisi pour constituer l'encadrement de la baie un calcaire à astéries. Ces choix manifestent une connaissance des matériaux et de leurs propriétés.

A l'intérieur, le chevet est voûté en cul-de-four et entièrement enduit, il s'agit probablement d'une voûte en blocage, posée sur une corniche chanfreinée. Deux chapiteaux sculptés reçoivent les retombées de l'arc triomphal qui semble légèrement outrepassé, ayant subi une déformation. L'imposte qui prolonge la ligne des tailloirs se poursuit sur la partie occidentale du mur. Le chapiteau du nord est composé d'un tailloir qui reprend les motifs de rinceaux entremêlés créant l'illusion de palmettes, que l'on rencontre notamment à la Sauve Majeure, ainsi que dans un certain nombre d'édifices du diocèse. Sur la corbeille se déploie le thème de Daniel situé dans la fosse au lion. La composition, peu courante, rassemble la figure centrale de Daniel entouré sur toute la hauteur de la corbeille de trois lions qui occupent la surface disponible, la tête tournée vers ce personnage, ainsi que de trois volatiles, ce qui est plus curieux. Les espaces vides sont comblés par des végétaux et notamment des motifs floraux arrondis. Seules les longues queues qui viennent se poser sur leur flanc permettent ici d'identifier ces quadrupèdes. La figure de Daniel est ceinte de cercles gravés qui forment une auréole rappelant sa sainteté et son visage grossièrement taillé, à la manière des protomes qui ornent certains chapiteaux rencontrés à Cleyrac²⁴ ou Baron²⁵. Il est vêtu d'une longue tunique dont les plis saillants et ordonnés renvoient peut-être aussi aux sculptures des

²⁴ Fiche 54 (Vol. 3).

²⁵ Notice 3.

chapiteaux de l'abbaye de la Sauve Majeure. Curieusement, aux angles de la corbeille, non pas occupés par des volutes, se tiennent deux figures humaines.

Sur le chapiteau du sud sont notamment figurés des entrelacs, thème relevant de la tradition qui, si on le rencontre à Baron ou Saint-Seurin de Bordeaux²⁶, a été représenté jusqu'à la fin du XI^e siècle, voire au début du siècle suivant en Gironde (Saint-Georges de Montagne²⁷, Saint-Martin de Mazerat).

Les élévations de la nef

Un badigeon masque également le parement intérieur du vaisseau, aussi seuls les murs gouttereaux peuvent-ils être analysés, qui sont lisibles malgré la présence d'un enduit assez couvrant par endroits. Le petit appareil employé n'est pas le même que dans les parements de l'abside : bien plus irrégulier et surtout de dimensions plus conséquentes, les blocs y sont aussi d'une nature géologique plus homogène et exempts de traces de rubéfaction. Trois contreforts plats raidissent le mur nord, situés à égale distance. Quant aux chaînages inclus dans le mur gouttereau méridional, Jean-Auguste Brutails y voit des constructions récentes, peut-être réalisées lors de la campagne de travaux de 1785²⁸. Ne peut-on toutefois y voir le négatif des contreforts plats qui se tenaient aussi probablement de ce côté ? Un modillon représentant un homme dans la posture du penseur y a été inséré, à l'ouest, provenant sans doute de la démolition de la façade occidentale où se tenait probablement une corniche ornée de semblables éléments sculptés.

Les baies qui rythment chacune des travées du mur gouttereau nord de la nef peuvent être mises en relation avec celles du chevet, constituées selon le même principe et aux dimensions très proches. Plusieurs d'entre elles ont perdu le linteau monolithe qui formait la partie supérieure de l'ouverture, ce dernier étant peut-être lui aussi taillé dans un matériau tendre ayant moins bien résisté aux effets du temps. Les similitudes de traitement de ces fenêtres de la nef et du chevet conduisent à s'interroger sur les

²⁶ Notice 6.

²⁷ Notice 11.

²⁸ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde, op. cit.*, p. 95.

différences d'appareil. Peut-on considérer que l'on a remployé dans le chevet un petit appareil à disposition et que pour des raisons d'approvisionnement, le matériau employé dans la nef soit différent, éventuellement taillé pour l'occasion ? Si ces hypothèses s'avéraient justes, pourrait-on dans ce cas imaginer que l'on ait réservé l'appareil le plus régulier au chevet, tout comme on le construira plus tard en moyen appareil tandis que la nef conservera une allure traditionnelle en petit appareil ? On ne peut toutefois exclure là deux phases de construction.

Conclusions

Ainsi, cet édifice présente-t-il l'intérêt de montrer un exemple d'emploi raisonné de matériaux en fonction de leurs qualités et en particulier de leur résistance, l'un plus tendre, choisi pour tailler l'échancrure de l'arc des fenêtres dans les linteaux du chevet notamment, tandis que l'autre à la dureté plus importante en forme les jambages. En outre, le chevet y est composé d'un assemblage de différents matériaux locaux dont la forme renvoie au moellon de tradition antique, comme cela a été montré pour certains édifices comme la petite chapelle de Saint-Etienne de Nantes, toutefois mal datée²⁹. Enfin, les traces de rubéfaction thermique visibles ça et là au sein du parement indiquent un remploi de pierres qui constituaient en effet peut-être auparavant les murs d'un établissement gallo-romain, comme l'historiographie tend souvent à le montrer. Rien ne permet toutefois de l'affirmer.

Par ailleurs, on constate que les dernières assises du chevet sont faites d'un appareil moyen de pierre de taille portant une série de modillons qui reçoivent le poids de la corniche régnant sur ce mur. Cela résulte probablement d'un aménagement réalisé au début du XII^e siècle, au moment où fut construit l'arc triomphal dont le style des chapiteaux qui le soutiennent dénotent une sculpture ayant eu pour modèle les réalisations de la proche abbaye de la Sauve Majeure, et que l'on peut donc considérer

²⁹ Daniel PRIGENT, « Le petit appareil: méthodes d'analyse et premiers résultats. Le Val de Loire. », *Le « premier art roman » cent ans après. La construction entre Saône et Pô autour de l'an mil. Etudes comparatives*, Besançon, 2012.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

comme postérieure aux années 1120- 1130. On serait donc tentés de voir dans cet édifice une première réalisation au chevet profond poursuivi par une nef, réaménagée dans la première moitié du XII^e siècle.

Archives :

- A. H. G., 7, p. 231-232 ; 21, p. 56 ; 27, p. 139.
- A.D. Gironde, Fonds J.A. Brutails, 90 J 32/40.
- A.D. Gironde, G 637, G 638, G 642, G 3131, 2 O 2480, 156 T 2-B, 162 T 7.
- A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 48, p. 448-450.
- Archives diocésaines de Bordeaux, Dossier paroisse « Monprimblanc ».
- D.R.A.C. Aquitaine, Dossier de protection MH « Monprimblanc ».

Bibliographie :

- BIRON R., *Précis de l'histoire religieuse des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas*, J. Bière, Bordeaux, 1925, p. 65.
- BRUTAILS J.A., *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils, Bordeaux, 1912, p. 194-195.
- COMMISSION DES MONUMENTS HISTORIQUES DU DEPARTEMENT DE LA GIRONDE, *Arrêtés, circulaires, rapports et tableaux*, 1846, p. 74.
- GABORIT M., *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest : (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Thèse de doctorat, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1979, p. 367-370.
- GUINODIE R., *Histoire de Libourne et des autres villes et bourgs de son arrondissement*, t. III, Laffite, Marseille, 1876, p..
- LAROCK V., *Formation et évolution du réseau paroissial de l'Entre-deux-Mers bordelais, V^e- XIV^e siècle*, TER d'histoire sous la direction de , Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1989, p. 96-97.
- LAROZA O., *Guide touristique, historique et archéologique de la Gironde*, Féret, Bordeaux, 1975, p. 184.
- PIERRE B., *La fortification des églises en Gironde*, T.E.R. d'histoire de l'art, Université Bordeaux Montaigne, 1985.
- PIGANEAU E., « Essai de répertoire archéologique du département de la Gironde »,

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Société archéologique de Bordeaux, t. XXII, 1897, p. 9.

-TOUZET L., *Monographie de la commune de Monprimblanc*, Demeaux, Marmande, 1915.

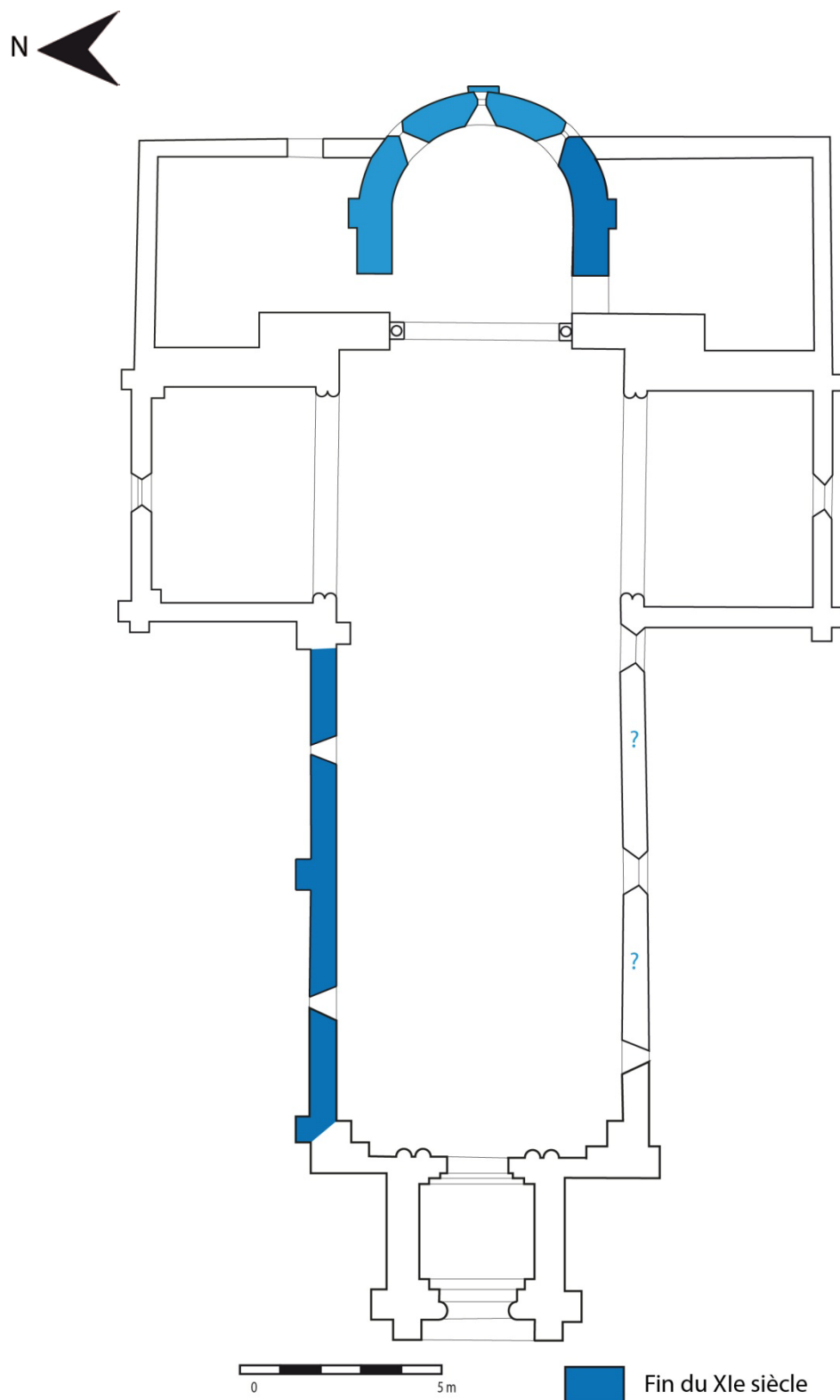


Figure 361. MONPRIMBLANC- Saint-Jean-Baptiste
Plan M. et B. Provost d'après D.R.A.C (P. Gaston.)

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 362. Chevet vu depuis l'est et le nord.



Figure 363. Parement nord du chevet. Moellons de nature diverse.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 364. Nef, mur gouttereau nord.



Figure 365. Vue de l'intérieur de l'église prise depuis l'ouest.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 366. Chevet.



Figure 367. Fenêtres de l'abside.



Figure 368. Chapiteaux de l'arc triomphal (nord et sud).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

Notice 11.

MONTAGNE- Saint-Georges



Département	Gironde (33)
Localisation	Montagne (33570)
Adresse	Saint-Georges
Propriétaire	Commune de Montagne
Protection	Eglise classée M.H. 20/10/1920
Ancien diocèse	Diocèse de Bordeaux
Statut	Paroissiale
Collateur	Chanoines de Saint-Emilion
1^{ère} mention de la paroisse	1110

L'église Saint-Georges de Montagne présente un cas de figure particulièrement intéressant dans le corpus, révélant à travers les études qui lui ont été consacrées, diverses approches concernant les édifices du premier âge roman qui emploient des matériaux « mixtes » à savoir le moellon et la pierre de taille. Pierre Dubourg-Noves écrit d'ailleurs à son propos que l'église « appartient, selon toute vraisemblance, à ce qu'il paraît tout à fait propre d'appeler « un premier art roman de type non méditerranéen », c'est-à-dire à « l'architecture comprise entre Loire et Garonne ».

De même, sa structure particulière au sein du groupe d'églises étudiées (faux transept bas, triples absides et clocher-tour), ainsi que des éléments décoratifs singuliers et plusieurs références à l'Antiquité contribuent à le distinguer au sein d'un corpus dont les monuments les plus simples sont aussi les plus nombreux. Ces aspects ont notamment été soulignés par Claire Hanusse dans le dernier article consacré à

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

l'édifice en 1990, dans le cadre du Congrès archéologique de France dédié à l'étude des monuments du Bordelais et du Bazadais³⁰, mais aussi plus récemment par Christian Gensbeitel dans son étude comparative du clocher avec celui de Saint-Denis-du-Pin (Charentes).

³⁰ Claire HANUSSE, Paris, Société française d'archéologie, 1990, p. 223.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

Eléments d'histoire et de géographie

L'ancienne paroisse Saint-Georges-de-Montagne a été rattachée à la commune de Montagne (ancienne paroisse Saint-Martin de Montagne) en 1973. De faible envergure et en partie enclavée au sein de celle de Saint-Martin de Montagne, ses contours gardent peut-être le souvenir de la *villa* qui s'y tenait³¹. La paroisse jouxte celle de Saint-Emilion sur sa limite méridionale. Toutes deux, comme une majorité de villages alentour, sont situées sur une formation de calcaire à astéries ayant notamment servi à la construction des édifices religieux qui y sont implantés. Il s'agit en effet de la couche géologique qui affleure sur les niveaux les plus hauts (environ 70 m à Montagne).

Une église est mentionnée à Saint-Georges de Montagne en 1110, au moment de sa donation à la collégiale de Saint-Emilion avec l'église proche de Saint-Martin-de-Mazerat, par l'évêque Arnaud Guiraud³², puis dans la liste des paroisses du diocèse datant de 1398³³. Peu remaniée depuis sa construction, elle est décrite comme étant en bon état en 1758, le clocher venant alors d'être réparé par le chapitre³⁴. Elle retrouva un peu de sa physionomie d'origine à la fin du XVIII^e siècle, au moment où l'on rétablit l'ouverture de l'*oculus* de la façade occidentale, qui avait été muré³⁵. On fit de même à partir de 1969, lors de travaux de restauration qui permirent de rouvrir plusieurs baies de la nef, alors comblées³⁶, comme on peut le constater sur les relevés réalisés par l'architecte Labbé pour la Commission des Monuments historiques en 1845, de même

³¹ Voir notamment au sujet des statues découvertes à proximité et conservées au Musée d'Aquitaine : COUPRY J., « IX^e circonscription », *Gallia*, tome 13, fasc. 2, 1955, p. 196-198.

³² Réginald BIRON, *Précis de l'histoire religieuse des anciens diocèses de Bordeaux et Bazas*, Librairie des bons livres, 1925, p. 80.

³³ A.D. Gironde, G 236.

³⁴ A.D. Gironde, G 664. « Les murs du sanctuaire et de la sacristie sont en bon état, la couverture de l'un et de l'autre a besoin de quelques réparation mais elle demeure à la charge du chapitre de St-Emilion comme gros décimateur de laditte paroisse. Le clocher tomba en partie l'année dernière mais le seigneur de la paroisse a assumé pour son compte cette réparation, par acte capitulaire du 28 août dernier. Le corps de l'église qui a soixante-deux pieds de long sur vingt pieds de largeur a ses murs bons et solides [...]».

Ce clocher fera à nouveau l'objet de réparations au début des années 1920, après avoir été endommagé par la foudre (A.D. Gironde, 162 T 40).

³⁵ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 109. Ces travaux intervinrent en 1772 selon l'auteur.

³⁶ D.R.A.C. Aquitaine, S.D.A.P. Gironde, dossier « Saint-Georges-de-Montagne ».

que sur le jeu de clichés pris par Jean-Auguste Brutails³⁷. Il importe, à ce propos, de signaler le *claustra* photographié par Jean-Auguste Brutails³⁸, qui fermait probablement l'une des baies de l'église (Figures 373). L'édifice a ainsi retenu assez tôt l'attention des historiens de l'art parmi lesquels Léo Drouyn, qui ne tarit pas d'éloges à l'égard de cette construction qu'il considère comme étant la plus intéressante des églises du département³⁹. Cet intérêt porté à l'édifice du fait de son apparence relativement homogène et ancienne conduisit à son classement au titre des Monuments historiques en 1920.

Dispositions générales

Relativement bien orientée, l'église Saint-Georges témoigne d'un ensemble original au sein du panorama architectural des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, puisqu'elle arbore un plan en croix latine dont l'un des bras porte un clocher élancé. La nef unique simplement charpentée dans laquelle s'ouvre au sud un portail en avant-corps se distingue quant à elle assez peu des églises environnantes de la même époque, puisqu'elle appartient au répertoire local traditionnel des vaisseaux non voûtés dotés d'un portail latéral. L'extrémité orientale est en revanche bien plus originale. Le vaisseau est en effet prolongé par un transept bas, sur lequel s'ouvrent une abside et une absidiole au nord. Par ailleurs, le bras nord du transept est pourvu d'une tour de clocher dont le volume et les dispositions soignées et harmonieuses en font un exemple unique dans le corpus et peu commun en Aquitaine : parmi les productions romanes régionales, un rapprochement a été réalisé avec le clocher de l'église de Saint-Denis-du-Pin en Charente-Maritime⁴⁰. Signalons par ailleurs la présence autour de l'église d'un

³⁷ Université Bordeaux Montaigne, Bibliothèque de Lettres, Photographies Jean-Auguste Brutails, n°185, 286, 655, 660, 1130, 1208.

³⁸ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 138.

³⁹ A.M. Bordeaux, 59 S 47, p. 352 et A.M. Bordeaux, 59 S 49, p. 60. Il évoque par ailleurs dans ses notes la présence d'un Jugement dernier peint sur l'intrados de l'arc supérieur de l'absidiole septentrionale, alors en fort mauvais état et qui a disparu

⁴⁰ Christian GENSBEITEL, « Les églises de Saint- Georges-de-Montagne et de Saint-Denis-du-Pin et la question des premiers clochers romans dans l'ancienne Aquitaine », *Revue Archéologique de Bordeaux*, C, 2009.

cimetière, qui subsiste uniquement sur les flancs nord et ouest, la boucle du chemin serpentant dans l'angle opposé l'ayant fait disparaître à cet endroit⁴¹.

La nef et le transept bas

Le vaisseau ne se distingue des constructions environnantes que par sa longueur qui en fait une nef-couloir relativement étroite d'environ 20,5 m pour 6,8 m de large. Cette caractéristique apparaît seulement dans quelques édifices, dont il faut souligner leur grande proximité : à Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps) où l'église est aussi faite de petit appareil et dont certaines caractéristiques comme les traces d'un ancien transept⁴², permettent de la rapprocher de l'église en question (15 m X 5,9 m), et plus particulièrement à Saint-Martin-de-Mazerat (Saint-Emilion), édifice de pierre de taille (24,5 m X 7,3 m env.) dont la physionomie suit en grande partie un schéma issu de la tradition des constructions en moellons⁴³. Tous trois comportent une travée intermédiaire entre cette nef et le chevet qui soulignent l'organisation longitudinale de l'espace et accentuent la perspective axiale: de faux transepts à Saint-Georges-de-Montagne et Notre-Dame de Cornemps⁴⁴, ainsi qu'une travée sous clocher à Saint-Martin-de-Mazerat.

Les maçonneries intérieures du vaisseau ne sont plus visibles puisqu'entièrement enduites. Une banquette coure le long des murs, mesurant environ 40 cm de profondeur pour 50 cm de haut, déjà mentionnée par le marquis de Castelnau, qui évoque en outre la présence d'une corniche sur le haut des murs du vaisseau portant la charpente. Cette dernière a entièrement disparu. Les éléments de charpenterie reposent aujourd'hui, au revers de la façade occidentale, sur le mur disposé en léger retrait.

⁴¹ Claire HANUSSE, « L'église Saint-Georges de Montagne », *Congrès archéologique de France, Bordelais et Bazadais*, 145e session, SFA, 1990, p. 223. L'auteur cite le compte-rendu des fouilles réalisées par le Groupe archéologique de la SNIAS en 1979-1980 : *Dix ans de fouilles*, Bordeaux, [s.d.], p. 36-38.

⁴² Transept qui a été simplement prévu ou déconstruit.

⁴³ Ces dimensions particulières qui soulignent la perspective longitudinale se rencontrent également en l'église de Monprimblanc (Entre-deux-Mers), seulement pourvue d'une nef (20,2 m X 7, 2 m) prolongée par un chevet hémicirculaire allongé.

⁴⁴ Notices 11 et 14 (Vol. 2).

Quant aux murs gouttereaux, ils ont été réalisés grâce à un appareil de moellons irréguliers, dont les formes et les dimensions varient parfois considérablement d’une assise à l’autre ; leur mise en œuvre est toutefois très soignée. A chaque assise de pierre de taille, qu’elle appartienne à un chaînage ou à un contrefort, correspond en effet un certain nombre de lits de moellons, régulièrement disposés. Aussi, cet appareil, s’il ne ressemble en rien aux moellons de tradition antique que l’on rencontre fréquemment, arbore-t-il néanmoins une variante intéressante caractérisée par un agencement similaire des différents types de blocs de pierre. Le calcaire à astéries employé à cette construction a été extrait localement puisque le sous-sol de la paroisse est constitué de cette roche. Il a aussi été choisi pour tailler les pierres de moyen appareil qui constituent chacun des contreforts plats, rythmant les murs gouttereaux de la nef⁴⁵ ; on le retrouve par ailleurs dans le chevet.

Hypothèses sur la logique d’implantation des ouvertures et des contreforts

Les trois contreforts plats du mur nord, dont l’un est situé à l’extrémité ouest du vaisseau, permettent de délimiter trois travées d’égale longueur au sein desquelles s’ouvrent autant de baies. Ces contreforts se terminent tous par une moulure chanfreinée. La face des pierres appartenant aux chaînages et qui sont tournées vers la maçonnerie n’est pas bien dressée mais elle est plus ou moins brute, comme on le constate généralement dans les édifices locaux en petit appareil. Les élégantes fenêtres qui éclairent le vaisseau ont été rouvertes à la fin des années 1960, lors d’une campagne de restauration. Leur voussure⁴⁶ est faite de claveaux minces et longs de dimensions assez régulières qui reposent sur des jambages harpés dont les boutisses sont renforcées, formule aussi adoptée sur la façade occidentale de Saint-André de Bordeaux. Elles sont plus larges en moyenne que les baies au linteau monolithe rencontrées dans les édifices de petit appareil girondins. Enfin, une corniche chanfreinée marque la partie supérieure des murs, déjà visible sur les clichés de Jean-Auguste Brutails, que l’on retrouve également à la même hauteur sur la tour du clocher, séparant les deux premiers niveaux.

⁴⁵ Matériau qui a été employé à la construction de l’ensemble de l’édifice.

⁴⁶ On ne peut toutefois en observer l’arrière-voussure, du fait de l’enduit couvrant l’intérieur des murs de l’église.

C'est là une disposition peu courante sur les églises étudiées, que ces dernières aient disparu ou que les édifices en aient été dépourvus.

Au sud, trois contreforts épaulent le mur de la nef et un portail en avant-corps se tient au niveau de la seconde travée à l'ouest. Seul le contrefort de l'extrémité occidentale correspond à son pendant septentrional. Les deux autres ne répondent pas aux pilastres qui leur font face : leur disposition a été perturbée par le choix de la réalisation de l'avant-corps, du fait que l'on ait décidé d'insérer le même nombre de contreforts de ce côté. Aussi ont-ils été placés de manière à scander régulièrement ce mur de l'église. En effet, la disposition des baies et des contreforts résulte d'une combinaison entre la disposition de tous ces éléments, chacun au nombre de trois dans chaque mur, répondant à certaines règles. Cela engendre ce qui peut paraître au premier regard comme étant des anomalies⁴⁷, comme la présence d'un contrefort plat sous une fenêtre de ce même côté de l'église. Toutefois, il n'en est rien. Il ne s'agit que de deux logiques dont l'une régit les percements des ouvertures, pour lesquelles on a tenté de se conformer à une symétrie à partir de l'axe longitudinal de l'église, tandis que l'autre répartit l'épaulement de manière régulière, donnant ainsi un rythme différent aux contreforts de chaque côté de la nef. Enfin, la baie orientale du mur sud présente un léger décalage par rapport au contrefort situé en-dessous : ces deux éléments ne sont pas construits dans le même axe. Là encore, on a choisi de poursuivre le chaînage droit du contrefort pour construire la baie, dont l'un des jambages poursuit les assises. Il en va de même pour la baie occidentale du mur sud, qui prolonge les assises du chaînage de l'avant-corps. Aussi l'ensemble de ces éléments semble-t-il résulter d'un agencement qui montre la volonté de combiner trois baies et trois contreforts sur chacun des murs gouttereaux en conservant une certaine symétrie à travers l'axe longitudinal de l'église pour les ouvertures, et un rythme régulier pour les contreforts. Pour des raisons qui tiennent peut-être de l'économie, les jambages des baies continuent certains chaînages,

⁴⁷ Pierre Dubourg-Noves explique que le porche est venu se surajouter à l'ensemble, puisqu'il ne respecte pas le rythme des baies, dont l'une est placée au-dessus de lui tandis que l'autre vient s'intercaler entre ce dernier élément et le contrefort qui le côtoie. Il semble qu'une autre logique ait cependant été mise en œuvre ici. (Pierre DUBOURG-NOVES, « Remarques sur les portails romans à fronton de l'ouest de la France », *Cahiers de civilisation médiévale*, vol. 17, n° 65, 1974, p. 27.)

comme cela vient d'être évoqué : aussi n'a-t-on pu obtenir une parfaite symétrie entre les baies au nord et au sud. On remarquera enfin que l'on a choisi d'insérer trois fenêtres dans les murs gouttereaux ainsi que trois pilastres sur chacun des murs nord, ouest et sud, malgré la présence du portail méridional qui aurait pu constituer un obstacle, si le rythme des contreforts avait aussi été élaboré d'après une symétrie axiale.

La façade occidentale, dépourvue d'entrée

Ce vaisseau est fermé à l'ouest par une façade surmontée d'un pignon et dotée d'un *oculus* central, disposé aux deux tiers de la hauteur du mur. Formé de claveaux étroits et allongés, il est extradossé d'une moulure chanfreinée. On peut à nouveau associer cette disposition à celle de l'extrémité occidentale de l'église toute proche de Saint-Martin-de-Mazerat (Saint-Emilion), munie d'une ouverture très similaire sur sa façade occidentale qui était également dépourvue d'entrée à l'époque romane.

Ce mur est par ailleurs raidi par trois contreforts : deux situés à chacune des extrémités qui ne s'élèvent pas à la même hauteur, tandis que le troisième monte jusque sous l'*oculus* avec lequel il fonctionne, puisque les claveaux inférieurs viennent se loger dans le talus ménagé sur le haut de ce pilastre. Les éléments constitutifs de cet *oculus* sont identiques à ceux qui forment les arcs des fenêtres de la tour de clocher (claveaux et moulure d'extrados), ce qui permet d'établir un lien entre ces ouvertures. La disposition du contrefort renvoie à celle du mur sud de l'église où l'élément qui épaulé cette maçonnerie s'élève jusqu'à hauteur de l'appui de l'une des fenêtres. De manière plus générale, on rencontre des contreforts surmontés d'une fenêtre dans plusieurs édifices, comme à Monprimblanc, Saint-Genis-du-Bois, Mouliets (Mouliets-et-Villemartin) ou encore Saint-Laurent du Plan⁴⁸, où ils raidissent généralement l'axe du chevet, dont on a pu constater qu'il renvoie souvent aux formes de la tradition : chevet allongé ou simple abside (toutefois, il n'en existe -ou n'en subsiste- que très peu d'exemples).

⁴⁸ Notices 10 et 15 et Fiches 102 et 144 (Vol. 3).

La régularité des assises constituant le mur s'arrête au niveau de l'ouverture, où l'appareil est aussi plus petit. Est-ce à dire que cette partie a fait l'objet d'une reprise ? On peut en effet s'interroger sur l'authenticité du pignon qui prend appui sur une corniche de profil identique à celle qui court sur le haut des murs gouttereaux de l'église.

Aussi cette façade, comme celles en petit appareil observées dans le corpus, ne comporte-t-elle aucun percement permettant d'entrer dans l'édifice, le portail étant relégué en partie méridionale. On y a accentué les lignes verticales à travers la scansion formée par chacun des contreforts plats, au nombre de trois (comme à Postiac⁴⁹ (Naujan-et-Postiac).

Le pignon oriental, au décor de pierres percées

A l'est cette fois, le mur-pignon qui s'élève au-dessus de l'arc triomphal et fait écho au parement occidental de l'église, est également construit en moellons et comporte sur sa face orientale trois plaques perforées d'un ou de deux orifices, à la manière des métopes du clocher, disposées en triangle et dont l'une d'entre elle comporte d'ailleurs un motif triangulaire gravé de lisérés du même type. Le pignon est, tout comme à l'ouest, posé sur une corniche chanfreinée, dont le profil n'est toutefois pas uniforme puisque l'angle sud-est est décoré de rangées de billettes : s'agit-il du souvenir d'une corniche plus ancienne ou d'un aménagement ultérieur, de la période romane ? Il est difficile d'en juger depuis le sol, d'autant que ce motif s'insère de manière récurrente dans les parements de toute la période romane.

Un « faux transept » bas

Le « faux » transept dont les bras s'ouvrent à l'est du vaisseau, tous deux conçus selon un plan rectangulaire qui s'apparente presque au carré, est construit selon les mêmes procédés que la nef. L'appareil ne s'en distingue pas au sud, où il est bien lié au

⁴⁹ Notice 12.

mur gouttereau par l'intermédiaire de chaînages de moyen appareil du type de ceux rencontrés dans les angles de la nef et ses contreforts. Seuls les percements de la face méridionale de ce croisillon introduisent des variantes : on y rencontre en effet une petite baie au linteau monolithe échancré dont la disposition haute indique que l'on n'avait probablement pas prévu de voûter cette partie de l'église. A mieux regarder l'ensemble, on constate cependant que se tiennent deux impostes encadrant les angles méridionaux, qui sont situées trois assises sous l'amorce du pignon. La moulure qui caractérise cette imposte se retrouve sur la tour du clocher, délimitant les second et troisième niveaux. On peut donc se demander si cette partie de l'édifice n'a pas été surhaussée et pourvue d'une petite baie, auquel cas elle serait plus récente et non plus ancienne que les baies à arc clavé, ainsi que l'avaient suggéré Michelle Gaborit et Claire Hanusse à sa suite. Rappelons également ici que les deux types d'arcs sont présents au sein de l'édifice ; aussi ne semble-t-il pas pertinent ici d'y voir un quelconque marqueur chronologique, puisqu'il ne paraît pas impossible que diverses formes et techniques de construction aient pu coexister, au vu de la diversité des éléments constitutifs de cet édifice, et plus généralement à cette période charnière que l'on serait tenté de placer au moment des mutations qui engendrèrent l'épanouissement des formes romanes telles qu'on les conçoit au XII^e siècle. Deux *oculi* de diamètres inégaux se tiennent en dessous, au centre, percés dans des blocs monolithes ; leurs orifices sont rehaussés de lisérés gravés qui mettent en valeur deux petits tores irréguliers, dont les formes reprennent clairement celles du pignon oriental. Ce motif orne aussi les montants de la tour-clocher et les métopes de divers édifices de ce territoire et au-delà : Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps, Parsac, ainsi qu'une série d'édifices répartis autour de la vallée de la Lémance (Lot-et-Garonne). A l'intérieur, l'espace est couvert d'une voûte en berceau manifestement plus récente. L'ensemble offre moins d'intérêt, les murs étant entièrement recouverts et une baie récente s'ouvrant à l'ouest. Toutefois, il subsiste à l'est l'arcade de communication avec une absidiole qui a disparu.

Au nord, le bras du transept est constitué extérieurement de maçonneries en moellons de tradition antique qui côtoient des blocs similaires à ceux de la nef. Cet espace est orné à l'intérieur d'arcades aveugles sur ses faces nord et ouest, dont les claveaux étroits font écho à ceux que l'on peut observer sur l'ensemble des arcs de

l'édifice. Ce petit espace est couvert d'une voûte probablement construite en blocage, masquée par un enduit. Il s'agit d'une coupole sur pendentif, bâtie sur un plan irrégulier puisqu'il est légèrement trapézoïdal⁵⁰. Sa réalisation, souvent qualifiée d'empirique, dénote en effet une conception quelque peu expérimentale. Elle est toutefois porteuse d'innovation au sein du corpus. Ainsi, les bras de ce faux transept, peu visibles depuis le fond de la nef, ont été conçus selon un mode de construction identique à cette dernière. Seuls le chevet et les étages de la tour du clocher se distinguent de cette construction traditionnelle de moellons, par l'emploi de la pierre de taille. S'ouvre dans le bras nord une absidiole de petite dimension, voûtée en cul-de-four. Elle est éclairée par une baie couronnée à l'intérieur comme à l'extérieur d'un linteau monolithe échancré. Construite en moellons irréguliers, elle se termine par une assise de moyen appareil de pierre de taille qui porte un couvrement de dalles également en pierre.

Le chevet

Dès lors que l'on franchit le seuil du chevet hémicirculaire à la forme allongée, le mode de construction change : les murs sont en effet entièrement construits en pierre de taille de moyen appareil (calcaire à astéries). Un arc triomphal à double rouleau porté par deux paires de supports monumentaux ouvre majestueusement sur cet espace qu'il met en valeur, d'autant que la nef constitue un simple quadrilatère aux murs intérieurs lisses⁵¹. Deux colonnes engagées reçoivent les retombées du rouleau interne, tandis que les secondes sont positionnées face à la nef. Les claveaux y sont minces et l'arc supérieur rehaussé de moulures tandis qu'une rangée de perles souligne l'extrados. Chacun des arcs repose sur des chapiteaux sculptés portés par des colonnes adossées, par l'intermédiaire de tailloirs chanfreinés de même profil que la corniche marquant le

⁵⁰ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde, op. cit.*, p. 111. L'auteur évoque ainsi : « le rez-de-chaussée est couvert d'une coupole gauche, qui ressemble fort à une voûte en arc de cloître ».

⁵¹ Caroline ROUX, « A propos de l'arc triomphal. Origine, formes et emplacements dans l'espace ecclésial (IV^e- XII^e siècles) », in *Espace ecclésial et liturgie au Moyen Age*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2010, p. 158.

haut des murs extérieurs de la nef. Ces colonnes reposent sur des bases au profil assez simple formé d'un tore.

La travée recouverte d'un berceau se prolonge par une abside voûtée en cul-de-four, reposant sur une corniche encadrant l'extrados de chacune des trois baies qui éclairent l'abside. La fenêtre axiale se distingue par un double rouleau et une paire de colonnettes logées dans l'ébrasement à ressaut, formule également choisie à l'extérieur, tandis que les baies attenantes sont simplement ébrasées vers l'intérieur. Sous le niveau de ces baies, sans qu'aucune transition ne soit marquée, règne une arcature dont les caractéristiques sont fort intéressantes. Contrairement à l'ensemble des arcatures étudiées dans le corpus, à Baron⁵², Le Nizan⁵³, Noaillan⁵⁴ par exemple, les arcs de petite dimension n'y sont pas clavés mais formés de linteaux monolithes, au nombre de quatorze. Les corbeilles des chapiteaux y développent des formes simples au relief peu accentué et au répertoire du type de celles mises en œuvre sur le portail méridional ou recevant les retombées de l'arc majeur. Toutefois, seules cinq d'entre elles semblent authentiques. Quant aux bases des colonnettes conservées, celles-ci offrent une certaine variété, particularité que l'on a déjà mis en évidence sur l'arcature du chevet de l'église du Nizan, qui semble être l'une des marques de ces débuts de l'âge roman girondin (base à trois tores, base carrée rehaussée de petits bourrelets, les autres bases ayant été remaniées). Le tout repose sur une banquette dont le niveau se prolonge sur les bases remaniées de l'arc triomphal. Ce chevet a donc fait l'objet d'un soin particulier, à travers l'insertion d'éléments de décor qui manifestent un net contraste avec le vaisseau, simple volume parallélépipédique percé de sobres fenêtres. On y retrouve toutefois une petite banquette du même type le long des murs.

Extérieurement, ce chevet est également bâti en pierre de taille de moyen appareil, épaulé par quatre contreforts plats positionnés de manière régulière entre les fenêtres⁵⁵. Une corniche couronne le faîte des murs, sur laquelle sont représentées trois rangées d'écailles disposées en quinconces. Cette corniche se trouve au niveau de

⁵² Notice 3.

⁵³ Notice 13.

⁵⁴ Fiche 107 (Vol.3).

⁵⁵ On distingue par ailleurs au sud le comblement d'une porte qui s'ouvrait dans cette partie de l'abside, et dont les traces du percement indiquent une conception postérieure à l'édification du mur.

l'extrémité supérieure des contreforts, dont le profil chanfreiné est orné du même décor, hormis sur le contrefort de l'extrémité occidentale, au sud, où sont sculptés des fleurons. Plusieurs modillons sculptés en reçoivent les retombées qui animent le haut du mur. Disposés à intervalles réguliers, ils encadrent notamment chacun des contreforts.

La tour de clocher

La tour qui s'élève sur le bras nord du transept participe pleinement à la monumentalisation de l'ensemble, introduisant un jeu de volumes souligné par Claire Hanusse⁵⁶, auquel on pourrait ajouter une série de détails variés et de correspondances. Malheureusement inaccessible, l'intérieur n'a pas pu être observé. Sa base est construite, comme cela vient d'être évoqué, en moellonnage composite dont de nombreuses assises sont faites d'un petit appareil de tradition antique⁵⁷, mêlées à d'autres du type de l'appareil en usage dans le reste de l'édifice, tandis que les trois niveaux supérieur sont appareillés de blocs de dimension moyenne, bien équarris. Ils sont délimités par une série de bandeaux chanfreinés, dont celui qui sépare les second et troisième étages forme une véritable corniche portée par des modillons aux allures de triglyphes. Cette tour est construite, on l'a vu, sur un plan rectangulaire qui se rapproche du carré et ses murs sont de même hauteur que la nef. Quelques remarques s'imposent concernant ce volume. En effet, les deux angles orientaux sont élégis : chacune des arêtes a ainsi été remplacée par un angle rentrant, qui donne une physionomie particulière à cette construction. Au sud-est, cette particularité existe jusqu'à la base du second niveau, se terminant sous le bandeau qui le souligne. L'angle correspondant au nord conserve quant à lui cette disposition sur une plus grande hauteur, jusqu'au niveau de l'imposte qui porte les arcs des baies du second étage. Il s'agit là d'un effet assez exceptionnel qui crée l'illusion d'une tour plus large en son sommet, si on la regarde depuis l'est. Christian Gensbeitel souligne toutefois que ce procédé n'est pas le seul que l'on rencontre dans la région puisqu'un artifice similaire a été employé sur la tour de

⁵⁶ Claire HANUSSE, « L'église Saint-Georges de Montagne », *op. cit.*, p. 125.

⁵⁷ Jean-Auguste Brutails rapporte à ce propos que l'on a présumé de l'ancienneté de ces moellons réguliers, en en faisant un appareil de remploi provenant d'une villa gallo-romaine proche. (Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, *op. cit.*, p. 110.)

l'église de Notre-Dame de Cressac en Charente (fin XI^e- début XII^e siècle)⁵⁸. Une autre particularité concerne, toujours à l'est, le profil des supports de l'ouverture du premier niveau, dont les chapiteaux sont pourvus de deux astragales superposées qui ceignent la colonne en sa partie haute.

Outre cette caractéristique assez singulière, les trois niveaux sont conçus sur le même plan, ce qui n'est pas chose courante en Aquitaine⁵⁹, et comportent une ouverture en plein cintre sur chacune de leurs faces. Plusieurs jeux de volume et de hauteur se doivent d'être évoqués, qui ponctuent l'ensemble de notes diverses et variées contribuant à animer les élévations de cette tour élégante et d'en rehausser la silhouette. Ainsi, chacun des niveaux est-il moins haut à mesure que l'on s'élève, de même que les dimensions des baies qui y sont percées, à l'allure décroissante. Par ailleurs, des correspondances sont introduites entre les niveaux. Ainsi, entre le premier et le dernier niveau, logent des ouvertures à double rouleau où sont ménagées deux colonnettes aux chapiteaux sculptés portant l'arc supérieur dans l'ébrasement au large ressaut. Le double rouleau de l'arc qui s'ouvre dans le second niveau retombe quant à lui sur de simples piédroits pourvus d'impôsts. Chacun de ces percements est allongé et étroit, à l'image des baies qui s'ouvrent dans le chevet et la nef, de proportions assez similaires. Par ailleurs, des baies géminées partageant une même colonnette et son chapiteau sont ouvertes dans le dernier niveau, dont il faut rappeler qu'elles s'ouvrent dans de petits linteaux monolithes, qui renvoient cette fois à l'arcature du chevet. C'est aussi à cet endroit uniquement que le rouleau supérieur de l'arc n'est pas extradossé.

Enfin, le premier niveau du clocher est mis en valeur par une série de pierres perforées dont certaines, formant comme autant de métopes, côtoient de pseudo triglyphes. Ces éléments circulaires, que l'on retrouve en outre dans les édifices de Parsac (Montagne) ou bien encore Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps), nous semblent pouvoir être mis en lien, d'autant que ces édifices sont proches. Ils sont en outre situés dans la partie nord-est de l'ancien diocèse de Bazas, territoire qui se rapproche le plus de Périgueux où l'on en rencontre l'une des manifestations au sein d'un édifice

⁵⁸ Christian GENSBEITEL, « Les églises de Saint- Georges-de-Montagne et de Saint-Denis-du-Pin et la question des premiers clochers romans dans l'ancienne Aquitaine », *op. cit.*, p. 41.

⁵⁹ Christian GENSBEITEL, « Les églises de Saint- Georges-de-Montagne et de Saint-Denis-du-Pin et la question des premiers clochers romans dans l'ancienne Aquitaine », *op. cit.*, p. 40.

d'envergure. Cependant, il ne s'agit pas là d'une forme isolée en Aquitaine : on la rencontre –outre à Périgueux- en divers lieux du sud de la Garonne (Dordogne, Lot-et-Garonne⁶⁰, Lot, Pyrénées-Atlantiques). Doit-on considérer cet élément très simple comme renvoyant à un nouvel « archaïsme » ? Tout au plus doit-on remarquer, nous semble-t-il, sa présence sur des édifices qui usent de techniques que l'on peut qualifier de « transition », où l'on emploie conjointement, mais semble-t-il de manière différenciée -ou « hiérarchisée »-, le petit et le moyen appareil. Il faut enfin remarquer que Saint-Georges de Montagne est le seul monument que l'on ait rencontré, où ce motif n'est pas uniquement présent sur des métopes ou des blocs de pierre de moyen appareil, mais inséré en guise d'ouverture de plus grande dimension dans l'extrémité du bras sud du transept. Est-ce là une manière dont les bâtisseurs de l'église ont interprété un motif déjà porté à leur connaissance ?

Enfin, on peut se demander si ces orifices, qui sont certes ornés de gravures, ont une fonction décorative, et si c'est là leur unique fonction. En effet, on a pu constater à Cuzorn (Lot-et-Garonne), parmi une série d'édifices aux mêmes caractéristiques groupés sur un territoire assez restreint, que ces pierres étaient percées sur toute leur profondeur, permettant ainsi à l'air de circuler (et à l'observateur haut placé d'apercevoir les voûtes des absidioles, en l'occurrence).

Ce clocher insolite du panorama roman girondin a été récemment mis en relation par avec celui de l'église de Saint-Denis-du-Pin, dans le nord de la Charente-Maritime (fin XI^e - début XII^e siècle)⁶¹. Ce dernier offre également à voir une silhouette élancée depuis le bras sud de son transept, sur quatre niveaux séparés par des bandeaux, qui sont également tous de même plan, soit à nouveau sans aucun retrait. Toutefois, son état de conservation nettement moins bon empêche d'y faire la même analyse (de nombreuses baies y sont murées). On pourrait aussi, dans une moindre mesure, le comparer au

⁶⁰ Parmi les exemples situés en Lot-et-Garonne, et plus particulièrement aux environs de Fumel, que nous avons pu visiter, on compte : Blanquefort-sur-Briolance, Cazideroque (où elles ont été obturées), Cuzorn, Fumel, Saint-Front-sur-Lémance. Dans le Lot, on a aussi répertorié Pomarède, Montcabrier, Saint-Martin le Redon, pour ne citer que ces exemples. On les rencontre aussi en Dordogne, dans le Lot. Il n'existe pas à notre connaissance d'étude sur le sujet.

⁶¹ Christian GENSBEITEL, « Les églises de Saint- Georges-de-Montagne et de Saint-Denis-du-Pin et la question des premiers clochers romans dans l'ancienne Aquitaine », *op. cit.*

clocher de l'église Saint-Martin-de-Mazerat, qui a toutefois probablement perdu le haut de sa tour et qui se trouve à la croisée du faux transept et non sur un bras.

C'est donc à l'est que se tiennent la plupart des éléments les plus originaux (sans oublier toutefois la porte méridionale), dont la diversité témoigne probablement d'expériences et de procédés de mise en valeur de cette partie privilégiée de l'église, où s'épanouit la créativité des bâtisseurs, comme si chacun des seuils avait été clairement mis en exergue, tandis que la nef et les bras du faux transept ne constituent qu'une enveloppe.

La sculpture, décor fruste des élévations en pierre de taille

Les éléments sculptés, dont Claire Hanusse a réalisé l'étude détaillée, permettent de mettre en avant les correspondances existant entre les différentes constructions en pierre de taille de l'église. Celles de l'avant-corps sont notamment réparties sur les deux chapiteaux du portail, dont les représentations simples de bonshommes grossièrement sculptés ou de palmettes et d'entrelacs sont aussi présentes sur certaines des corbeilles du clocher, où l'on rencontre aussi des protomes et des lions affrontés. Plusieurs métopes ouvragées participent de cette ornementation de l'avant-corps, qui alternent avec des modillons aujourd'hui trop dégradés pour que l'on puisse en identifier les formes. Ces plaques sculptées représentent également des figures humaines grossièrement ébauchées au sein d'une scène de combat où s'affrontent un personnage armé d'une épée, un autre s'apprêtant à lancer un objet, tandis qu'un troisième brandit un tau. Ces éléments de décor du portail ont été récemment mis en relation par Christian Gensbeitel avec ceux de la façade occidentale de l'église Saint-Savinien de Melle, où prennent aussi place les motifs précédemment décrits. Les quelques chapiteaux de l'arcature interne du chevet, ainsi que ceux qui reçoivent les retombées de l'arc triomphal n'offrent aucune surprise puisqu'ils développent des formes similaires à travers des formes humaines, animalières ou végétales dont la simplicité n'a d'égal que leur traitement. Enfin, les modillons de l'abside sont les éléments sculptés les mieux conservés ; ils témoignent d'une réalisation assez soignée. Pierre Dubourg-Noves considère qu'ils peuvent être rangés parmi les réalisations de

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

« style cubiste »⁶², aux formes et au répertoire caractéristiques de la région (personnages grimaçants ou contorsionnés, en couple, masques d'animaux, copeaux, feuillages stylisés).

Ces réalisations assez frustes dont la technique grossière en méplat est difficile à dater, sont toutefois relativement homogènes et témoignent d'une même simplicité de conception, ainsi que l'a rappelé Michelle Gaborit qui en fait l'un des arguments de la contemporanéité des parties de l'édifice réalisées en pierre de taille. Comme l'explique Christian Gensbeitel, ce décor sculpté de médiocre qualité ne permet pas de rapprochements évidents avec les grandes productions de cette période, qu'elles soient issues du Bordelais ou des régions alentour. Seule la proche église Saint-Martin-de-Mazerat dont les liens avec Saint-Georges de Montagne ont déjà été soulignés à plusieurs reprises offre des similitudes importantes, comme sur le portail en avant-corps où des personnages aux formes élémentaires côtoient aussi des entrelacs, motif archaïque au sein de cette réalisation des alentours de 1100⁶³.

Les références nombreuses à l'Antiquité

Michelle Gaborit a souligné un point fondamental qu'est celui de la référence à l'Antiquité, décelable dans les formes déployées au sein de l'église de Saint-Georges de Montagne, à commencer par le emploi d'un fragment de chapiteau corinthien, qui semble être fait de marbre. Disposé à mi-hauteur du mur gouttereau méridional, celui-ci se tient en lieu et place d'un moellon. Il est clairement visible en cette partie du mur et la question se pose de savoir s'il a été placé en cet endroit afin d'être clairement visible.

En témoigne par ailleurs la forme caractéristique de l'avant-corps au fronton rehaussé de sculptures en méplat, étudié par Pierre Dubourg-Novès, qui recourt à un dispositif dont plusieurs exemples ont été recensés par l'auteur qui constate l'existence d'un groupe à l'est de Libourne (Cleyrac, Doulezon, Sainte-Radegonde et Cornemps

⁶² Pierre DUBOURG-NOVES, « Remarques sur les portails romans à fronton de l'ouest de la France », *op. cit.*, p. 27.

⁶³ Christian GENSBEITEL, « Les églises de Saint-Georges-de-Montagne et de Saint-Denis-du-Pin et la question des premiers clochers romans dans l'ancienne Aquitaine », *op. cit.*, p. 38-39.

(Petit-Palais-et-Cornemps)⁶⁴), ainsi que plusieurs témoins en Dordogne (Besse), en Vendée (Saint-Nicolas-de-Brem) ou en Charente (La Madeleine)⁶⁵. Il existait enfin un fronton à Saint-Front-de-Périgueux, couronnant la façade de l'ancien porche. L'édifice met aussi en œuvre sous la corniche qui délimite le fronton du portail, un ensemble de métopes sculptées (des scènes d'affrontement), disposées entre des modillons dont il ne reste plus qu'un exemplaire à l'extrémité gauche, l'ensemble étant très altéré. On peut en outre mettre en relation ce portail, premier seuil de l'église, avec l'« arcade triomphale » du chevet, dont le dédoublement de l'arc et le décor, contribuent à singulariser et à monumentaliser cette seconde limite⁶⁶, créant entre elles une correspondance et marquant comme autant de points symboliques de l'espace ecclésial.

Plusieurs éléments circulaires, formant comme autant de pierres percées et cerclées de lignes gravées, sont employées comme métopes dans la tour, qui alternent avec des consoles simulant des triglyphes, dont les formes rappellent clairement l'agencement d'une frise dorique. Au-dessus du portail de l'avant-corps, une série de modillons alterne avec des métopes sculptées en méplat qui font penser aux scènes de chasse de la façade nord de la tour de Saint-Benoît sur-Loire, disposées de la même manière comme autant de vignettes. Pourrait-on établir une correspondance avec les plaques en bas-relief qui timbrent nombre des façades romanes des églises de la Vallée de la Loire ? Serait-il excessif d'y voir là également la marque de pastiches de remplois antiques, à la manière du fragment de chapiteau proche et des formes mises en œuvre de manière générale dans l'édifice ?

Enfin, ne peut-on voir dans la forme des baies dont les arcs clavés sont soigneusement dessinés, une réminiscence des arcs antiques ? Peu de fenêtres mettant en œuvre cette formule dans le corpus, la question se pose de savoir pourquoi certaines d'entre elles emploient l'arc clavé, comme c'est le cas sur la façade occidentale de la cathédrale Saint-André de Bordeaux, par exemple.

⁶⁴ Fiches 54 et 59 (Vol. 3) ; notices 14 et 17.

⁶⁵ Pierre DUBOURG-NOVES, « Remarques sur les portails romans à fronton de l'ouest de la France », *op. cit.*, p. 25.

⁶⁶ Caroline ROUX, « A propos de l'arc triomphal. Origine, formes et emplacements dans l'espace ecclésial (IVe- XIIe siècles) », *op. cit.*, p. 154; 163.

Conclusions

Un édifice homogène ou composite ? Retour sur les hypothèses récentes

Dans sa thèse, Michelle Gaborit propose une relecture de l'édifice, revenant sur les hypothèses précédemment émises par le marquis de Castelnau, Jean-Auguste Brutails ou plus récemment Pierre Dubourg-Noves, selon lesquelles l'édifice témoignerait d'une construction homogène du XI^e siècle⁶⁷. Elle associe ainsi trois parties de l'église (le chevet, l'avant-corps méridional et le clocher) dont le style, le mode de construction et plus particulièrement les similitudes qui unissent leurs éléments sculptés, permettraient de les considérer comme étant des constructions contemporaines du début du XII^e siècle, et donc postérieures à celle de la nef. L'argument supplémentaire et prépondérant développé par l'auteur dans sa thèse, consiste à différencier les maçonneries de moellons de celles de pierre de taille, comme des témoignages de modes de construction renvoyant à des époques distinctes : « l'abside principale –élégante, avec ses fenêtres en plein cintre, allongées, ses quatre contreforts et sa corniche de billettes portée par des corbeaux sculptés- est plaquée sur le mur de moellons, plus ancien. Elle appartient bien au XII^e siècle. Nous en trouvons confirmation par la comparaison avec une autre église ayant des liens avec Saint-Emilion, Saint-Martin-de-Mazerat. La même équipe est, en effet, l'auteur de Saint-Martin et des modifications apportées à Saint-Georges à l'extrême début du XII^e siècle »⁶⁸.

L'examen des maçonneries, qui ne sont visibles qu'en partie extérieure, ne paraît pas pouvoir appuyer ces hypothèses, ce qui confirme, au moins partiellement, l'opinion déjà émise par les archéologues et historiens de l'art du XIX^e siècle, ainsi que par Pierre Dubourg-Noves en 1969 et plus récemment par Christian Gensbeitel. Aussi, l'observation de la façade sud permet-elle d'associer la maçonnerie de petit appareil et

⁶⁷ Michelle GABORIT, *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1979, p. 367-368. « Dès le XIX^e siècle, les érudits la citent comme appartenant à une période reculée, à l'intérieur de l'époque romane. Les études récentes vont dans le même sens, mais toutes considèrent le monument comme homogène et construit en une seule campagne. Or, il n'en est rien ».

⁶⁸ Claire Hanusse, dans l'article précédemment cité, reprend ces conclusions de Michelle Gaborit, qu'elle développe.

les contreforts qui y sont clairement chaînés. Or, ces contreforts sont aussi très distinctement liés aux baies à arcs clavés qui éclairent la nef. On en a pour preuve la baie qui côtoie le portail, à l'est, entièrement chaînée avec le contrefort attenant et dont les blocs viennent même se positionner au-dessus de l'arc clavé, grâce à une échancrure qui épouse nettement sa forme arrondie. Les éléments qui composent ces parements ne peuvent donc être dissociés, comme l'avait déjà fait remarquer Pierre Dubourg-Noves dans la *Guyenne romane*⁶⁹. De la même manière, il ne semble pas possible de dissocier le portail, comme le font Michelle Gaborit et à sa suite Claire Hanusse : ces ensembles sont là encore très bien liés, faisant correspondre une pierre de taille avec deux à quatre assises de moellons en fonction de la hauteur de ces dernières, sans qu'une rupture puisse y être décelée⁷⁰. L'emploi conjoint de ces matériaux semble plutôt résulter ici d'une hiérarchisation des espaces, qui fait des parties orientales et notamment du clocher et de l'abside les parties les plus nobles de l'église, donc traitées en conséquence grâce à l'emploi de la pierre de taille combinée aux éléments sculptés, tandis que la nef –*quadratum populi*– consiste en une simple enveloppe de petit appareil. Ce choix de réaliser la nef en moellons participe aussi peut-être d'une question d'économie des matériaux, comme le montre aussi la construction de l'avant-corps ou du contrefort sud-est de la nef, dont les chaînages sont partagés par les baies.

Par ailleurs, la formule du linteau monolithe échancré, employée dans le bras sud du transept et évoquée par Michelle Gaborit dans sa thèse comme « seul témoin des baies primitives », semble peu plausible. Que dire en effet des baies jumelées du dernier étage de la tour-clocher, où deux linteaux échancrés, certes de diamètre un peu plus important, viennent se rejoindre sur un chapiteau sculpté ? Et, comment interpréter alors la formule employée dans l'abside principale, où l'arcature est formée de linteaux monolithes échancrés disposés les uns à côté des autres, formule dont il faut souligner l'originalité ? Aussi, il semble impossible en l'état de dissocier de l'ensemble de la construction la baie étroite du bras sud du transept, positionnée en partie haute du mur. L'argument formel développé par Michelle Gaborit qui voyait là une baie appartenant à

⁶⁹ Pierre DUBOURG-NOVES, *Guyenne romane*, Zodiaque, 1969, p. 53-55.

⁷⁰ Il s'agit d'un relevé réalisé d'après une photographie redressée, qui n'a pas valeur à représenter avec une grande précision le parement de cette partie de l'église comme le ferait un relevé pierre à pierre mais de montrer par l'image des observations réalisées *de visu*.

l'édifice premier, construit en petit appareil ne semble pas recevable. Christian Gensbeitel a montré en effet qu'il procède d'un raisonnement typo-chronologique dont le caractère linéaire, qui ferait des baies à linteau monolithe les ouvertures les plus anciennes jusqu'à parvenir aux arcs clavés à rouleau unique, puis double, est aujourd'hui remis en question. Il s'agit d'une démonstration du même type que celle employée pour distinguer les différents types de maçonnerie, et qui associe d'ailleurs la maçonnerie de moellons à la baie au linteau monolithe échancré, tandis que la technique des fenêtres à arcs clavés appartient à l'époque de la construction romane en pierre de taille : on perçoit là en filigrane une notion de progrès. On doit toutefois distinguer la technique employant des claveaux étroits, cunéiformes, allongés dont les témoins antérieurs sont haut médiévaux et que l'on peut à ce titre qualifier de « traditionnelle », de celle qui met en œuvre des claveaux larges et moins hauts, couramment adoptée dans la construction romane du XII^e siècle en Gironde. On a pu remarquer en outre, et c'est aussi le cas dans d'autres régions, que ces éléments ne pouvaient être érigés en système : l'emploi de formes différentes, mais pas incompatibles, au sein d'un édifice ne doit pas constituer un obstacle à la réflexion ni une preuve établissant l'existence de campagnes différentes. La forme simple du linteau creusé d'un mince hémicycle se rencontre dans nombre d'églises bien postérieures, tels l'église de Martres, construite en pierre de taille et dont les éléments sculptés permettent d'y voir une réalisation de la seconde fin du XII^e siècle. De surcroît, les baies haut médiévales, ne sont-elles pas faites de baies à claveaux étroits et débordants, comme on peut les voir dans les murs du chevet de Gironde-sur-Dropt, probablement antérieur au XI^e siècle, ou dans des édifices bien connus tels que le baptistère Saint-Jean de Poitiers⁷¹ ?

La proximité avec Saint-Martin-de-Mazerat permet d'imaginer là deux édifices construits dans une période assez courte. Saint-Georges de Montagne serait encore redevable du mode de construction en petit appareil et intégrant timidement un faux transept et une voûte empirique sous sont clocher, tandis que Saint-Martin pourrait relever des premières constructions pleinement romanes de la région (pierre de taille, coupole et clocher sur le transept). Au vu des éléments de sculpture qui s'y tiennent,

⁷¹ Christian GENSBEITEL, « Les églises de Saint- Georges-de-Montagne et de Saint-Denis-du-Pin et la question des premiers clochers romans dans l'ancienne Aquitaine », *op. cit.*, p. 36-37.

rien ne permet d'exclure leur réalisation aux environs de 1100. Or, c'est en 1110 que ces églises sont confiées aux chanoines de Saint-Emilion, date à laquelle on pourrait éventuellement placer le début de la construction de l'église Saint-Martin de Mazerat. Aussi ces édifices sont-ils des témoins majeurs des mutations qui voient le jour au tournant du XII^e siècle en Gironde, l'un et l'autre placés à la charnière entre un premier âge roman caractérisé notamment par l'emploi du petit appareil et une phase d'épanouissement qui voit –notamment se systématiser l'usage de la pierre de taille et les éléments de sculpture, ainsi qu'un voûtement plus élaboré, notamment dans les parties orientales des églises.

Archives :

-M.A.P., Plan des parties classées, schéma de couverture des parties classées (2001/007/2012), Plan et coupes, élévation nord du clocher par A. Labbé et restaurations 1955-1956 (0082/033/2006).

-A.D. Gironde, Fonds J.A. Brutails, 90 J 28/13, 90 J 35/56, 90 J 49/54, 90 J 55/59, 90 J 55/60, 90 J 55/61, 90 J 55/62, 90 J 58/43, 90 J 58/48.

-A.D. Gironde, G 640, G 648, G 664, 2 O 3193, 162 T 6, 162 T 40, 2 V 297.

-A.D. Gironde, 162 T 15-3, Notes du Marquis de Castelnau, vol. IV, n° 293, p. 271-277.

-A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 48, p. 265, 59 S 49, p. 60.

-D.R.A.C. Aquitaine, S.D.A.P. Gironde, dossier « Saint-Georges-de-Montagne » ; Dossier de protection M.H.

-Université Bordeaux Montaigne, Bibliothèque de Lettres, Photographies Jean-Auguste Brutails, n°185, 286, 655, 660, 1130, 1208.

Bibliographie :

-BIRON R., *Précis de l'histoire religieuse des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas*, J. Bière, Bordeaux, 1925, p. 80.

-BOURGADE C., *Les édifices religieux de la communauté de communes de Lussac*, mémoire de Master 1, Université Bordeaux Montaigne, 2009.

-BRUTAILS J.A., « Notes adressées aux Monuments historiques sur les églises de la Gironde », *Société archéologique de Bordeaux*, t. XXVIII, 1906, p. 116.

-BRUTAILS J.A., *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils, Bordeaux, 1912, cf. notamment p. 109-111 (notice).

-COUPRY J., « IX^e circonscription », *Gallia*, tome 13, fasc. 2, 1955, p. 196-198.

-DUBOURG-NOVES P., *Guyenne romane*, Zodiaque, Saint-Léger-Vauban, 1969.

- DUBOURG-NOVES P., « Remarques sur les portails romans à fronton de l'ouest de la France », *Cahiers de Civilisation médiévale*, n°65, 1974, p. 25-40.
- GABORIT M., *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest : (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Université Bordeaux Montagne, 1979, p. 367-370.
- GARDE J.A., « Les églises romanes du Puynormand », *Revue historique et archéologique du Libournais*, n° 75, t. XXIII, 1^{er} trimestres 1955.
- GARDELLES J., « Les vestiges de l'architecture de la fin de l'époque préromane en Gironde (X^e-XI^e siècles), *Revue historique de Bordeaux*, t. VIII, 1959, p. 253-266.
- GENSBETTEL C., « Les églises de Saint-Georges-de-Montagne et de Saint-Denis-du-Pin et la question des premiers clochers romanes dans l'ancienne Aquitaine », *Revue Archéologique de Bordeaux*, tome C, 2009, p. 33-51.
- GUINODIE R., *Histoire de Libourne et des autres villes et bourgs de son arrondissement*, t. III, Laffite, Marseille, 1876, p..
- HANUSSE C., « L'église Saint-Georges de Montagne », *Congrès archéologique de France, Bordelais-Bazadais*, 1989, 145^e session, S.F.A., 1990, p. 223-229.
- LAROZA O., *Guide touristique, historique et archéologique de la Gironde*, Féret, Bordeaux, 1975, p. 205.
- PIGANEAU E., « Essai de répertoire archéologique du département de la Gironde », *Société archéologique de Bordeaux*, t. XXII, 1897, p. 109.

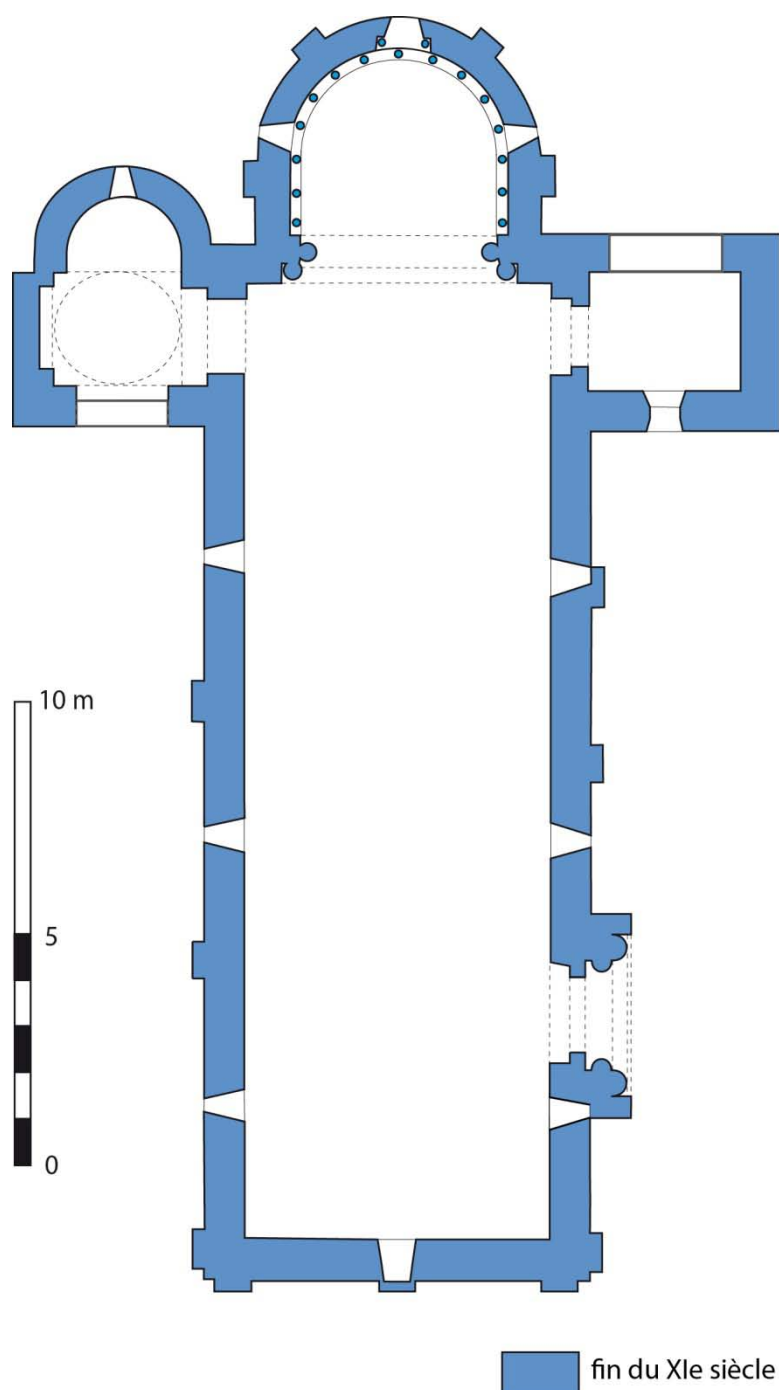


Figure 369. MONTAGNE- Saint-Georges
Plan M. Provost d'après J.A. Brutails (corrigé)

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

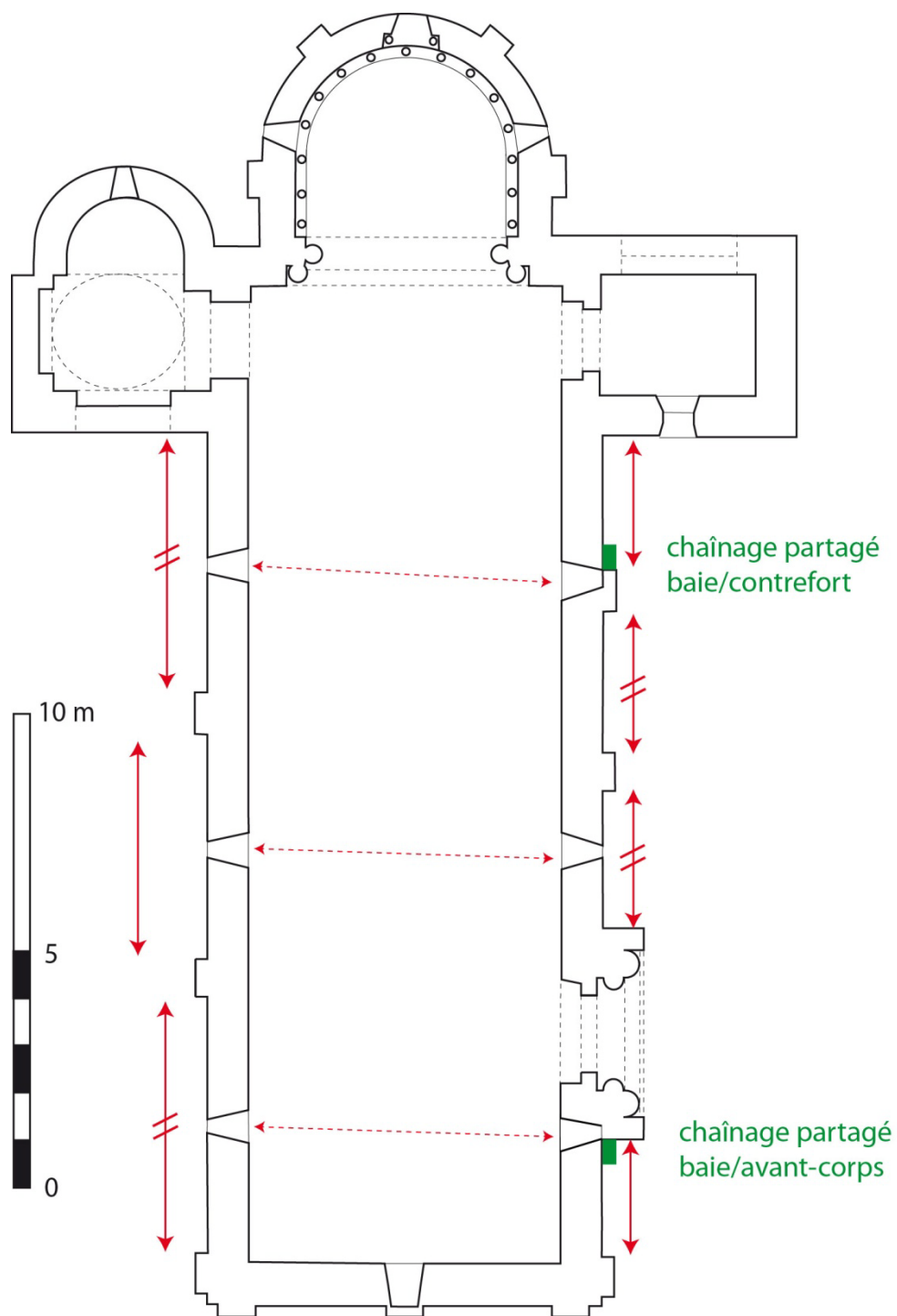


Figure 370. Schéma de répartition des fenêtres et contreforts.

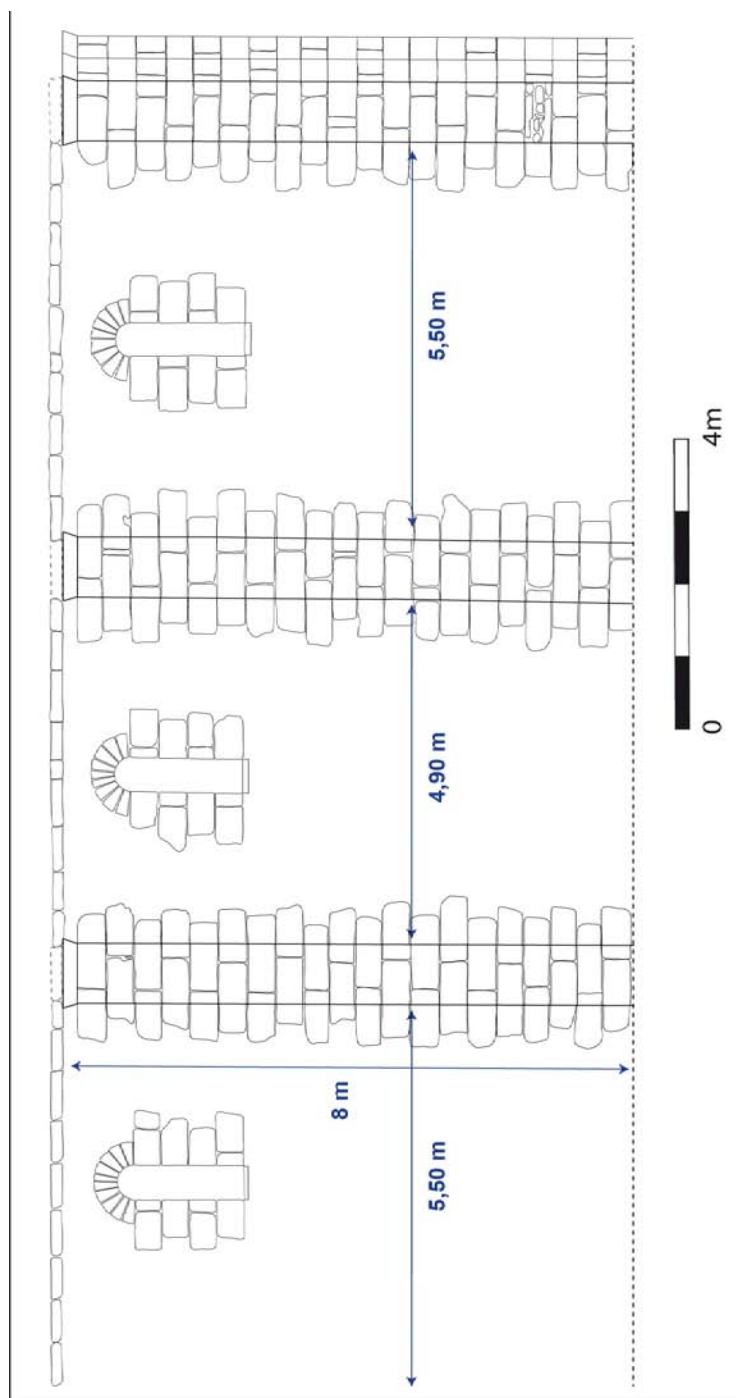


Figure 371. Mur nord de la nef. Dessin d'après photographie.

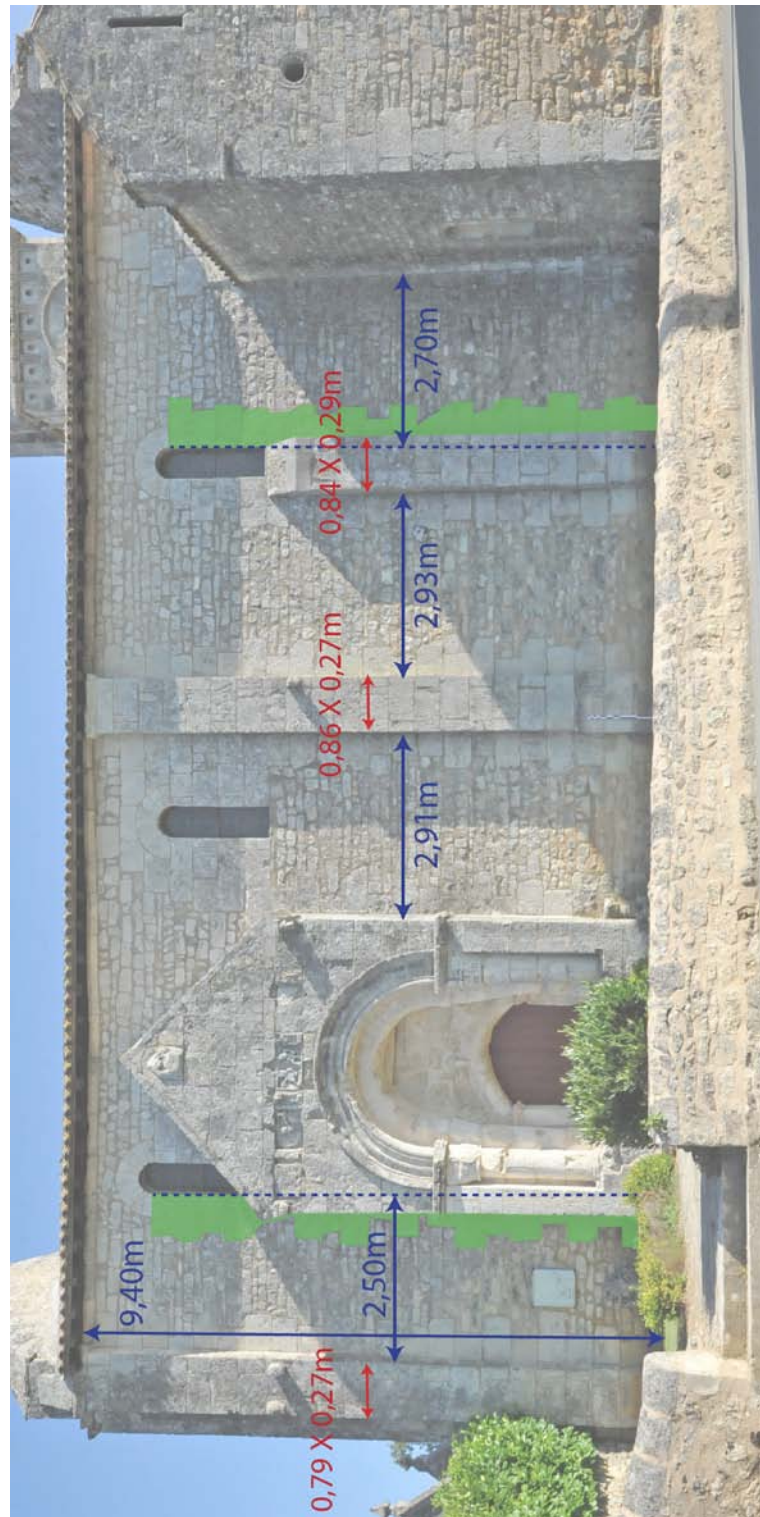


Figure 372. Façade méridionale.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figures 373. Photographies de Jean-Auguste Brutails, fin XIX^e - début XX^e siècle.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e - début XII^e s.).* 2014.

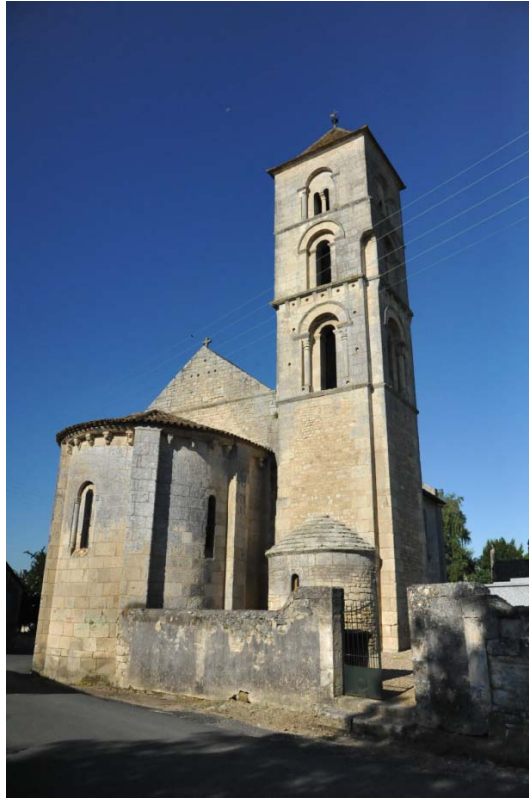


Figure 374. Chevet et tour de clocher.



Figure 375. Tour de clocher vue depuis le nord.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 376. Face nord de l'église.



Figure 377. Mur nord de la nef.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 378. Façade ouest.



Figure 379. Face sud de l'église.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 380. Portail méridional en avant-corps.



Figure 381. Détail des sculptures en méplat du portail.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 382. Chapiteau oriental du portail.

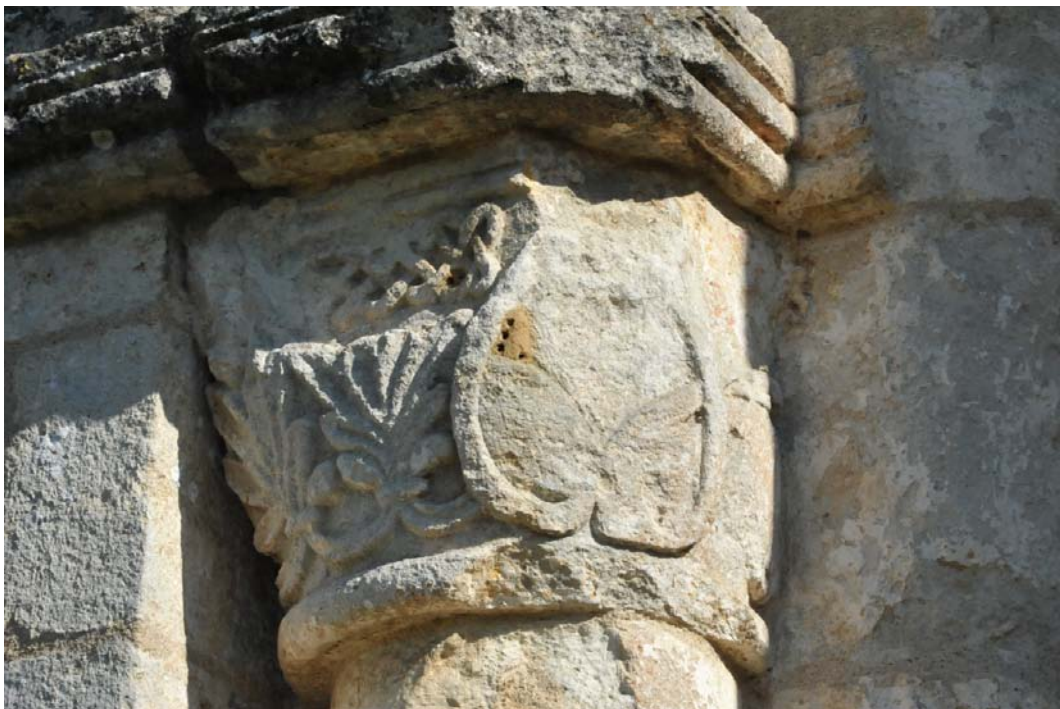


Figure 383. Chapiteau du portail (nord).



Figure 384. Pignon surmontant l'arc triomphal.



Figure 385. Croisillon sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figures 386. Vues de la tour du clocher depuis le sud-est ; nord-ouest et le sud.



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figures 387. Chevet et détail de l'arcature.



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

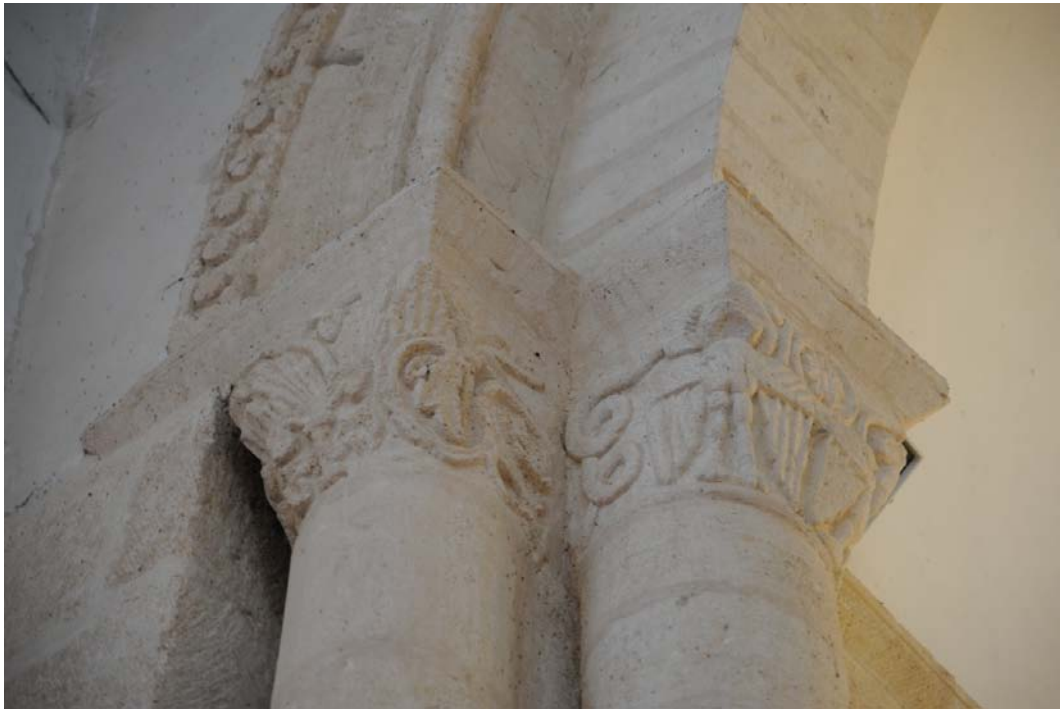


Figure 388. Chapiteaux recevant les retombées de l'arc triomphal (nord).

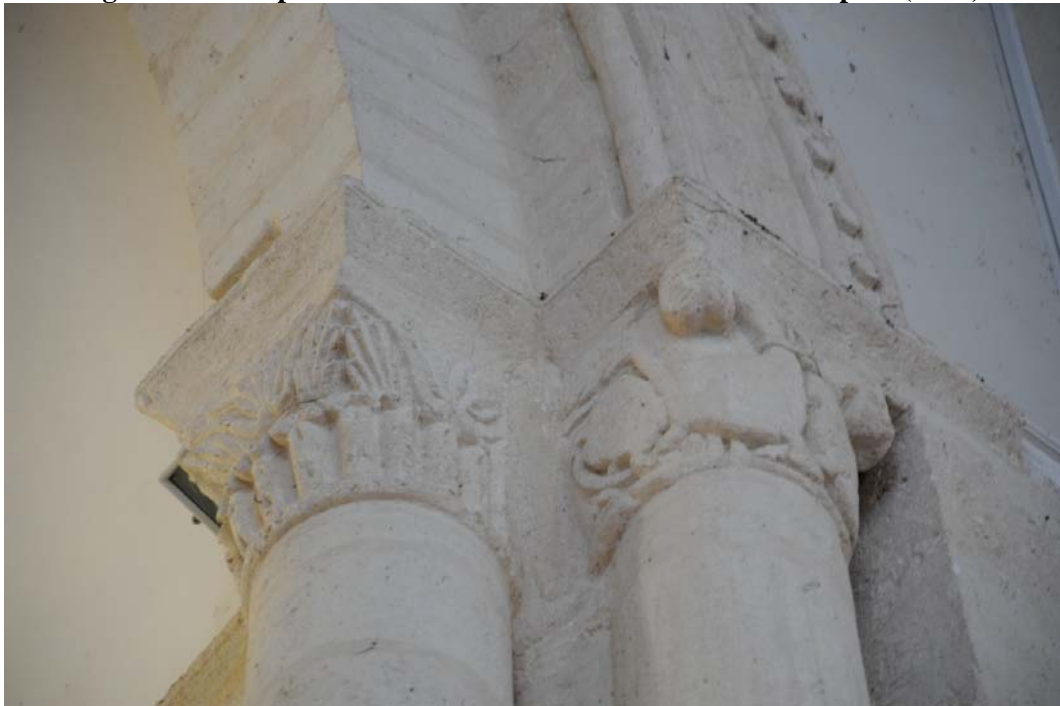


Figure 389. Chapiteaux recevant les retombées de l'arc triomphal (sud).



Figures 390. Chapiteaux romans de l'arcature du chevet et détail des bases.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 391. Saint-Martin-de-Mazerat (Saint-Emilion). Face sud de l'église.



Figure 392. Saint-Martin-de-Mazerat (Saint-Emilion). Vue prise depuis le sud-ouest.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 393. Saint-Martin-de-Mazerat (Saint-Emilion). Chapiteau du portail, rouleau externe (ouest).



Figure 394. Saint-Martin-de-Mazerat (Saint-Emilion). Chapiteau du portail, rouleau interne (ouest).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



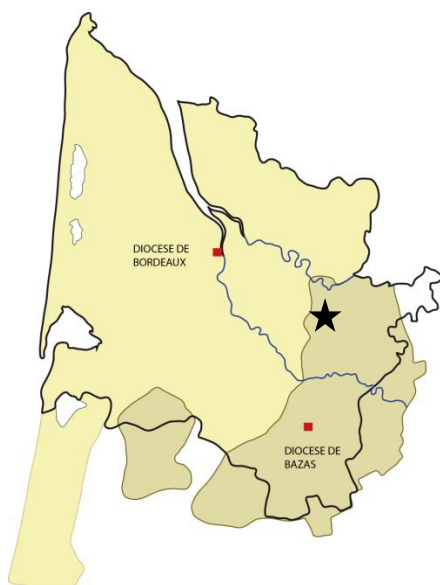
Figure 395. Saint-Martin-de-Mazerat (Saint-Emilion). Chapiteau du portail, rouleau interne (est).



Figure 396. Saint-Martin-de-Mazerat (Saint-Emilion). Chapiteau du portail, rouleau externe (est).

Notice 12

NAUJAN-et-POSTIAC- Notre-Dame



Département	Gironde (33)
Localisation	Naujan-et-Postiac (33420)
Adresse	Postiac
Propriétaire	Commune de Naujan-et-Postiac
Protection	Ø
Ancien diocèse	Diocèse de Bazas
Statut	Paroissiale
Collateur	Archevêque de Bordeaux
1^{ère} mention de la paroisse	Fin XI ^e - début XII ^e siècle ⁷²

Si le chevet plat qui résulte d'un remaniement de l'époque gothique concerne moins cette étude, les parties méridionales⁷³ de l'église de Postiac sont de ce point de vue fort intéressantes. Y subsiste en effet une nef partiellement construite en petit appareil et la façade qui la fermait, dépourvue d'entrée dans son état des débuts de la période romane. Or, les façades occidentales construites en petit appareil de moellons sont peu courantes dans le diocèse. Cette dernière est curieusement flanquée d'un portail qui n'y est pas intégré, mais a simplement été posé contre elle.

⁷² Sylvie FARAVEL, *Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550*, thesis, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1991, p. 789.

⁷³ L'édifice n'est pas orienté est-ouest mais quasiment nord-sud, ce qui fausse la représentation des parties de l'église du point de vue de chacun des points cardinaux qui leur correspondent habituellement.

Localisation- historique

L'église Notre-Dame de Postiac, en partie ruinée⁷⁴, est sise au sein d'un bosquet qui la masque aux yeux des promeneurs. Seule une ancienne clôture, dont les murs écroulés entourent l'édifice, indique depuis la route la présence d'une construction. Malgré une végétation dense, on entrevoit ça et là des tombes abandonnées ainsi qu'une croix de pierre qui marquent la présence d'un ancien cimetière (l'église ayant été désaffectée après la Révolution, suite à sa vente comme bien national). D'après les dires du propriétaire, des sarcophages mérovingiens auraient été retrouvés dans le sol de l'église et pourraient témoigner de l'occupation ancienne du site. Ces renseignements n'ont pas pu être vérifiés et il n'a pas été possible d'accéder à l'intérieur de l'église.

La paroisse, de dimensions modestes⁷⁵, rattachée à celle de Naujan en 1813, appartient aujourd'hui à la commune de Naujan-et-Postiac, située à environ 62 m d'altitude, sur l'un des versants du plateau qui longe le ruisseau de l'Engranne. Les affleurements calcaires y sont nombreux, tel celui des Côtes de Vincennes, à quelques centaines de mètres au sud-est, en contrebas. On peut encore voir à cet endroit, sur le flanc de coteau, une ancienne carrière souterraine, faite de grandes salles formant comme autant de galeries⁷⁶. Il est fort probable que des pierres locales ont été employées à la construction de cette église, étant elle-même localisée sur un terrain calcaire, contrairement au cœur du village actuel de Postiac, implanté à quelques centaines de mètres sur un terrain molassique⁷⁷.

Les renseignements nous font défaut concernant l'histoire de cette paroisse, dont la première mention est attribuable à la fin du XI^e ou au début du XII^e siècle (« Postiac »)⁷⁸. L'abbé Labrie évoque dans l'une de ses publications une « *villa* dont les

⁷⁴ L'édifice a perdu son toit, manifestement depuis de nombreuses années.

⁷⁵ Sylvie FARAVEL, « Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550 », *op. cit.*, p. 110. L'auteur ajoute : « elle a peut-être été paroisse matrice du groupe à la fin de l'Antiquité avant le démembrement de Naujan, difficile à dater mais vraisemblablement ancien, si l'on considère la taille de la paroisse démembrée ».

⁷⁶ Plusieurs dates gravées dans la pierre témoignent d'une exploitation au XIX^e siècle.

⁷⁷ Jean-Pierre CAPDEVILLE, *Carte géologique de la France à 1:50 000. 828. Podensac*, Bureau de recherches géologiques et minières, 1996.

⁷⁸ Sylvie FARAVEL, « Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550 », *op. cit.*, p. 789. Cette mention provient de : A.M. Bordeaux, Ms 770, p. 181a vo. La

restes sont sans importance, [...] à l'est de l'église »⁷⁹, ce qui témoignerait d'une occupation à l'époque gallo-romaine. Sylvie Faravel apporte des éléments supplémentaires suggérant la fondation de cette paroisse à l'époque mérovingienne : « en Bazadais septentrional, sur treize églises paroissiales vouées à Saint-Jean, quatre sont antérieures au IX^e siècle- Anzas, Postiac, Pouliac, Saint-Jean-de-Blaignac, feraient partie de la première génération »⁸⁰. Ces indices d'occupation successifs suggèrent une certaine continuité de l'occupation du site depuis la période gallo-romaine, puis mérovingienne jusqu'à l'époque romane. Étant une propriété privée depuis 1791⁸¹, elle n'a pas fait l'objet de beaucoup d'études⁸² : Léo Drouyn n'a pu pénétrer à l'intérieur, lors de sa visite du 14 mai 1854⁸³ ; Jean-Auguste Brutails y fait seulement quelques allusions dans les *Vieilles églises de la Gironde*⁸⁴.

Description générale

L'église de Postiac se compose d'un vaisseau unique prolongé par un chevet plat de même largeur, ce qui en fait une surface rectangulaire de 22 m de long pour environ 7,30 m de large hors œuvre⁸⁵. Le plus ancien document graphique qu'il ait été donné de consulter, c'est-à-dire le cadastre napoléonien, fait état des mêmes dispositions. L'orientation de l'église, quasiment nord-sud, permet de la ranger parmi les édifices disposés de manière atypique, sans que l'on puisse pour le moment y fournir une

paroisse est évoquée dans le petit cartulaire de la Sauve Majeure, dans une donation qui n'est pas exactement datée (fin XI^e - début XII^e siècle).

⁷⁹ Abbé LABRIE, « Les Gallo-romains au centre de l'Entre-deux-Mers (fin) », *Revue Archéologique de Bordeaux*, n° 31, 1909, p. 133.

⁸⁰ Sylvie FARAVEL, « Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550 », *op. cit.*, p. 121.

⁸¹ L'église est depuis plusieurs générations la propriété de la famille Latapie ; je tiens à remercier M. Jean-Marie Latapie de m'avoir permis d'y mener cette étude.

⁸² Michelle Gaborit ne l'évoque pas dans sa thèse.

⁸³ A.M. Bordeaux, 59 S 46, Notes de Léo Drouyn, 14 mai 1854.

⁸⁴ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, *op. cit.*, p. 187, 194 et 216. L'auteur évoque le petit appareil du mur gouttereau méridional, dont il considère qu'il s'agit de la maçonnerie la plus ancienne, le contrefort saillant qui flanque le portail, ainsi que le cadran solaire gravé dans l'une des pierres d'un contrefort plat.

⁸⁵ Mesure prise au sud, en façade, et depuis l'extérieur. Après remaniement, on constate donc qu'en longueur, l'édifice mesure précisément trois fois la largeur de la façade. S'agit-il d'un élément qui a déterminé le plan de l'édifice ?

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e - début XII^e s.)*. 2014.

quelconque explication : est-ce lié à la présence de structures enfouies⁸⁶ ? Seule la réalisation de sondages archéologiques permettrait d'apporter plus d'éléments à la curieuse position de ce lieu de culte aujourd'hui implanté sur un terrain vierge de toute autre construction⁸⁷. Précisons par ailleurs que l'édifice a perdu depuis longtemps sa couverture, ainsi que son couvrement. Les notes de Jean-Auguste Brutails apportent des éléments à ce sujet : il explique ainsi en 1902 que la voûte en berceau brisé de la nef s'était effondrée l'année précédente et évoque le voûtement d'ogives du chevet plat⁸⁸.

Les vestiges d'une façade occidentale construite en petit appareil

La façade méridionale, d'une largeur d'environ 1,30 m est constituée d'une maçonnerie de petits moellons⁸⁹ en grande partie masquée par un enduit. Celle-ci mérite que l'on y prête attention car il s'agit de l'un des seuls exemples de façade principale constituée de petit appareil au sein des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, ces dernières ayant souvent été construites ou reprises en pierre de taille. Ce parement s'élève depuis le sol⁹⁰ jusqu'à une assise constituée de blocs allongés, qui pourrait correspondre à la limite haute des murs du premier état cette église : deux contreforts plats de profil identique subsistent en effet au sein de cet ensemble, munis d'un petit larmier⁹¹. L'un d'entre eux, situé au milieu de la façade, a perdu ses assises inférieures, détruites lors du percement d'un portail. Un second élément raidisseur épaula l'extrémité orientale, tandis que le contrefort massif⁹² qui contribue la partie ouest a

⁸⁶ Le toponyme gallo-latin « Postiac » renvoie à une occupation gallo-romaine et plusieurs éléments antiques ont été décrits dans le sous-sol de l'église (voir note 6).

⁸⁷ La présence d'une *villa* à l'est de l'église a été mentionnée par l'abbé Labrit au début du XX^e siècle.

⁸⁸ A.D. Gironde, 90 J 47/30.

⁸⁹ Cet appareil a fait l'objet de plusieurs remarques, depuis le XIX^e siècle, notamment par l'abbé Labrit qui écrit : « Des murs construits au XI^e siècle et plus tard ont ainsi l'aspect de murs romains, parce qu'on a emprunté des pierres de petit appareil à des édifices ruinés. Les églises présentent très souvent cette particularité, et parmi celles où elle attire le plus l'attention, il convient de signaler les églises de Saint-Jean-de-Blagnac, Postiac, Sainte-Présentine, Frontenac, Coirac, Saint-Genis, mais surtout de Doulezon, qu'on peut considérer comme le type de ce mode de construction avec débris gallo-romains ». (Abbé LABRIE, « Les Gallo-romains au centre de l'Entre-deux-Mers (fin) », *op. cit.*, p. 107.)

⁹⁰ Le portail s'étant affaissé vers l'ouest, on devine derrière lui les assises de petit appareil, peu visibles plus haut.

⁹¹ Cet organe de raidissement est très peu épais (0,19m pour 0,53m de large).

⁹² Contrefort dont Léo Drouyn plaçait la construction au XVI^e siècle (A.M. Bordeaux, Notes manuscrites de Léo Drouyn, 59 S 46, t. 46, p. 376).

très certainement fait disparaître son pendant. La maçonnerie de petit appareil qui constitue le corps de cette façade présente des perturbations dans sa partie supérieure : des blocs de pierre de taille, de grande dimension à l'ouest, plus petits à l'est, et qui ne sont pas chaînés avec le contrefort axial se sont amalgamés au tout. Aussi, cette partie de l'église s'inscrit-elle parfaitement au sein du *corpus* des façades en moellons subsistant en Gironde, du fait de son caractère aveugle et surtout dépourvu d'entrée à l'origine, dont le mur extérieur était raidi par trois pilastres situés au centre et à chaque extrémité du parement.

L'élévation se poursuit par quatre assises de pierre de taille dont les hauteurs sont moins importantes et les lits peu réguliers, conséquence de blocs mal équarris. La dernière assise reçoit une corniche chanfreinée sur laquelle est posé le clocher-pignon, en léger retrait. Celui-ci est percé de deux baies en plein-cintre dotées d'impôstes pourvues d'arêtes abattues, de profil identique au bandeau qu'elles surplombent. Cette partie de la construction observe un rétrécissement en largeur, comme c'est généralement le cas des structures campanaires de la région. La maçonnerie du clocher-pignon présente aussi un certain nombre de perturbations, d'incohérences, résultant de la même manière de la taille approximative de certains blocs, qui se raccordent mal entre eux. C'est par exemple le cas autour du cintre des baies, dont les claveaux qui surmontent les impôstes présentent une forme qui ne leur permet pas d'épouser correctement la forme du parement. Ces claveaux sont bien plus larges que longs et leur épaisseur est conséquente : il a suffi de deux de ces éléments en profondeur pour construire l'ouverture (le clocher présentant une épaisseur qui semble s'approcher du mètre, voire un peu plus). Notons que la hauteur des pierres de taille décroît à mesure que l'on s'achemine vers le faite du mur, orné d'une croix de pierre. Ces constatations faites depuis le sol permettent d'imaginer une construction postérieure du clocher et homogène, depuis le niveau d'assise intermédiaire coïncidant avec la hauteur des murs gouttereaux de petit appareil.

Un exemple unique de portail roman posé contre la façade antérieure.

Outre que cette façade conserve un appareillage de moellons, celle-ci comporte la particularité d'avoir reçu un portail en avant-corps bâti d'une manière singulière puisqu'il a été plaqué contre le mur sans que ces éléments ne soient liés entre eux. On peut clairement l'établir car il s'est un peu affaissé et ses pierres se sont déplacées par endroit, de sorte que ces deux éléments ne se trouvent plus en contact. Il s'agit d'un massif peu épais (environ 0,49 m de profondeur) et d'une hauteur limitée (environ 3 m). La partie méridionale s'est sans doute effondrée à un moment donné car elle semble avoir été remontée sans grand soin. Le côté ouest a été relié *a posteriori* à un très massif contrefort d'1,67 m de large pour 1,35 m d'épaisseur, qui ne peut avoir été destiné qu'à contrebuter les poussées d'une voûte lancée ou simplement prévue sur le vaisseau.

Entre les deux s'ouvre un portail en plein-cintre, dont la voussure est constituée de trois rouleaux. Le rouleau intérieur et les piédroits qui le prolongent appartiennent à l'armature du percement que l'on a réalisé dans cette partie du mur⁹³. Ses assises ne s'ajustent pas à celles du massif venu s'y adosser. Ce rouleau est orné sur certains claveaux d'une moulure torique, tandis que d'autres –plus abîmés– semblent porter de grosses billettes. Une moulure également arrondie garnit les angles des piédroits, sans qu'un élément intermédiaire ne vienne s'intercaler entre les retombées de l'arc et le support. Il en va de même pour le second et le troisième rouleau, dont il faut remarquer que les claveaux sont de dimensions très disparates, ce qui est une constante de l'avant-corps. Le diamètre de la mouluration torique que l'on y rencontre également augmente avec celui de l'arc qu'elle souligne ; elle est rehaussée d'une rangée de festons. Une imposte aux angles abattus fait le lien entre l'arc et son piédroit, qui se prolonge à gauche, mais dont il manque un bloc. Le tout semble surmonté d'une petite corniche, mais la mousse qui y prolifère ne permet pas d'en dire davantage. Des traces d'outil sont visibles sur les blocs de pierre, d'autant que plusieurs d'entre eux se sont déplacés : les interstices ainsi formés permettent d'observer certaines faces moins abîmées. Le

⁹³ On n'écartera pas l'hypothèse selon laquelle une première porte aurait pu voir le jour à cet endroit avant qu'on ne choisisse d'y adjoindre un portail en avant-corps, même si cela nous semble moins probable.

layage y est fin et oblique pour les pierres rectangulaires, tandis que les claveaux ont reçu, sur la face interne, des coups d'outil parallèles à l'axe du bloc.

Les irrégularités de cet ensemble sont nombreuses et aucun des éléments qui constituent le portail ne côtoie un bloc aux dimensions semblables : c'est le cas des claveaux dont les largeurs intérieures mesurent par exemple, pour le dernier rouleau, de 6 cm à 40 cm. L'un des claveaux moulurés, dont le tore est de diamètre inférieur à ceux qui l'encadrent et dont la partie supérieure n'est pas décorée de festons mais de pointes de diamant, constitue en outre un possible remploi. De la même manière, les piédroits des deuxième et troisième rouleaux sont constitués d'assises dont les hauteurs sont différentes (de bas en haut, environ 36 cm, 29 cm, 40 cm, 20 cm, 39 cm, 35 cm). On notera enfin la simplicité d'ensemble de cette construction où les éléments sculptés sont réduits à la portion congrue.

Ce portail présente des similitudes avec celui de l'église Saint-Genis-du-Bois, située à quelque huit kilomètres environ en aval de la même vallée de l'Engranne, dont la réalisation est cependant plus soignée et de plus grande envergure. On y retrouve en effet un décor de festons et de dents de scie égayant les claveaux, des piédroits moulurés, tandis que les chapiteaux sont absents de la composition. Les retombées des arcs sont simplement posées sur des piédroits, dont il faut toutefois préciser que les impostes ont reçu un décor sommaire de volutes traitées en très faible relief.

Les maçonneries des murs gouttereaux du vaisseau

Le mur gouttereau oriental lié à la façade conserve à l'est un même type de maçonnerie⁹⁴ sur une grande longueur (11,80 m), jusqu'à un coup de sabre marquant la limite avec le chevet postérieur. La plupart des églises de petit appareil comportant un chevet hémicirculaire, on peut tout à fait imaginer que le chaînage encore visible marque l'extrémité de la nef, qui faisant le lien avec une abside plus étroite. Des fouilles archéologiques permettraient de mieux comprendre la chronologie de l'édification de l'église.

94

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Comme le remarquait Léo Drouyn⁹⁵, ce mur est « bâti en petit appareil rectangulaire et soutenu par trois contreforts semi-plats en comptant celui du clocher ». Les blocs sont bien visibles en partie basse où le mur est décharné, tandis qu'un mortier couvre la partie supérieure des murs. Ce petit appareil prend des dimensions relativement homogènes et sa forme renvoie à la formule la plus courante en la matière (moellons plus ou moins rectangulaires, souvent plutôt arrondis de tradition antique). Ces éléments sont légèrement plus longs que hauts (13,5 cm de long pour 9,7 cm de large en moyenne), ce qui est une constante au sein des parements étudiés en Gironde. Les assises y sont assez bien dessinées, bien que l'horizontalité n'y soit pas véritablement respectée. Elles intègrent plusieurs blocs allongés de hauteur similaire qui pourraient être des remplois de fragments de sarcophages.

L'angle sud-est est chaîné en pierre de taille et raidi par un contrefort plat qui fait écho à celui de la façade, aux dimensions et assises identiques. Sur ce dernier, il existe en partie basse un bloc pourvu d'un signe lapidaire, représentant un « H » dont les deux jambes inférieures sont pattées. Cette marque, si elle présente des caractéristiques similaires à de nombreux signes lapidaires rencontrés dans les édifices romans de l'Entre-deux-Mers, du fait de ses dimensions et de ses extrémités pattées, n'a pour le moment pas été relevée ailleurs. Comme souvent, lorsque ces contreforts côtoient les moellons, la face dirigée vers le petit appareil et chaînée avec lui n'a pas été taillée de manière précise et angulaire, mais laissée plus ou moins brute. On peut même se demander si certains blocs, plus irréguliers, n'ont pas été utilisés à cet effet. Deux contreforts plats supplémentaires contribuent à raidir le mur, dont les dimensions sont un peu plus importantes que celles des contreforts de l'angle (27 cm d'épaisseur pour 60 cm de largeur) contre 28 cm X 0,51 cm. Sur l'ensemble de ces blocs, les coups d'outils ont été portés de manière oblique et le layage est assez fin. Au sein de la troisième travée à partir du sud, dans ce même mur oriental, a été percée une baie au linteau en forme de mitre. Le seul autre exemple à notre connaissance dans le territoire étudié se situe à Saint-Martin-du-Puy au centre de l'ancien diocèse de Bazas.

⁹⁵ A.M. Bordeaux, Notes manuscrites de Léo Drouyn, 59 S 46, t. 46, p. 376.

A l'ouest, se tient un assemblage de divers parements : en moellons, formant le pendant du mur déjà évoqué⁹⁶ - mais aussi en pierre de taille, dont quatre blocs épars sont pourvus d'une moulure torique⁹⁷. Ainsi, une partie de l'appareillage visible au sud de ce mur paraît-elle témoigner de reprises en sous-œuvre, qui peuvent être associées à l'ouverture qui se tenait dans cette partie de l'édifice (probablement était-ce là la porte qui permettait d'accéder à l'édifice avant que ne soit percée l'ouverture méridionale). Il est probable que ce soient là des éléments du piédroit de l'ancienne ouverture.

A l'intérieur, il a été possible de distinguer un arc en plein cintre se déployant au niveau du contrefort de la dernière travée ancienne : peut-être est-ce là l'arc triomphal qui ouvrait sur le chevet. L'ensemble de l'arc et ses piédroits est aussi pourvu d'une mouluration arrondie, sans qu'aucun chapiteau ne fasse la transition entre ces deux éléments.

Conclusion

L'église de Postiac ne déroge pas à la simplicité commune aux églises paroissiales des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas. Bien plus, on a très empiriquement adjoint à sa façade maçonnée de petit appareil un portail roman de pierre de taille dont les claveaux sont rehaussés de figures géométriques sculptées en méplat. Si l'hypothèse du placage d'un parement de pierre de taille sur un mur en moellons intervient dans un certain nombre d'édifices, comme au chevet de l'église Saint-Martin du Nizan, la question ne se pose pas ici où deux étapes se distinguent clairement dans la constitution de la façade méridionale.

Aussi, la façade maçonnée en petit appareil ne comportait-elle pas d'ouverture à l'origine, l'accès à l'intérieur de l'église étant ménagé dans le côté oriental. Peu de façades employant ce type d'appareil sont conservées dans le territoire étudié. On constate néanmoins que toutes semblent dépourvues d'une entrée, pour ce qui est de leur premier état roman. Parmi les autres exemples girondins de façade antérieure de

⁹⁶ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde, op. cit.*, p. 187.

⁹⁷ N'ayant pu prendre de recul du fait de la végétation abondante qui pousse en ce lieu quasi abandonné, on regrette de ne pouvoir disposer de clichés d'ensemble de chacune des faces de l'édifice.

petit appareil, raidie par une série de trois contreforts plats dont l'un se trouve au centre, on peut citer l'église Saint-Martin-de-Montphélix (Pondaurat), près de Bazas, également aveugle. A Saint-Georges de Montagne, près de Saint-Emilion, l'extrémité occidentale du vaisseau unique comporte une structure du même type, cette fois pourvue d'un *oculus*.

L'absence d'une ouverture dans cette partie de l'église était-elle liée à la présence d'un clocher-mur, dont le poids et les poussées auraient dissuadé les constructeurs de réaliser un percement à cet endroit de l'édifice⁹⁸ ? La réalisation d'une façade dépourvue de percement permet ainsi de raidir le mur grâce à l'insertion de plusieurs contreforts : généralement deux éléments latéraux, ainsi qu'un élément central. Est-ce l'une des raisons pour lesquelles on a relancé plusieurs murs en moyen appareil de pierre de taille par la suite, afin d'y réaliser un mur épais et solide couronné d'un clocher-pignon dans lequel percer un portail?

L'une des caractéristiques de l'architecture romane de notre région, au moment où l'*ecclesia* en tant que bâtiment prend une importance aux yeux de la communauté des croyants, semble donc se traduire par la réalisation d'une ouverture dans la façade occidentale, qui devient plus monumentale. Cette évolution mena ainsi « du sanctuaire cloisonné du haut moyen âge aux églises romanes et gothiques avec leurs façades qui annoncent, qui parlent et qui invitent »⁹⁹. Le portail, souvent rehaussé d'éléments sculptés, met alors en exergue l'accès à l'intérieur de l'édifice depuis la façade occidentale et les toutes proches églises poitevines en sont une manifestation des plus évidentes. Plusieurs exemples constellent aussi le territoire girondin : à Sainte-Croix de Bordeaux, Haux, Castelvieux ou bien encore Blasimon. *A contrario*, les sobres murs occidentaux tels que celui de Saint-Jean de Postiac, si tant est qu'ils aient été pourvus de clochers, renvoient aux formes que l'on tend à associer à un XI^e siècle aux contours qui,

⁹⁸ Il faut noter cependant la présence d'*oculi* au sein de ces façades (Saint-Georges-de-Montagne, Saint-André de Bordeaux), qui ne représentent cependant pas la même contrainte.

⁹⁹ Willibald SAUERLÄNDER, « Façade ou façades romanes? [Discours de clôture] », *Cahiers de civilisation médiévale*, vol. 34, n° 135, 1991, p. 393. L'auteur évoque dans cet article « le contraste entre une abbatale du haut moyen âge qui semble fermée à son extrémité occidentale et un sanctuaire du XII^e s. qui invite les pèlerins à entrer » ; « beaucoup de grands sanctuaires du haut moyen âge étaient comme verrouillés à leur extrémité occidentale, barrés contre le monde du mal, contre l'extérieur profane et séculier. C'étaient des sanctuaires qui ne s'ouvraient pas, mais qui au contraire semblaient se défendre contre le monde ».

dans ce cas précis, sont relativement flous¹⁰⁰. Toutefois, ces structures s'apparentent aux églises du haut Moyen Age où cette partie de l'église ne comporte souvent pas d'ouverture¹⁰¹.

¹⁰⁰ La présence d'un signe lapidaire sur le contrefort du sud du mur gouttereau oriental doit-il laisser penser qu'il s'agit là d'une construction en moellons de tradition antique relativement tardive ? L'indice est trop mince pour que l'on puisse l'affirmer.

¹⁰¹ Il s'agit notamment des églises dont le dispositif liturgique et notamment les absides occidentales, relèguent l'entrée en partie latérale. Elles constituent toutefois des exemples qui se démarquent par ces caractéristiques monumentales des églises de la France de l'Ouest.

Archives :

-A.D. Gironde, Fonds J.A. Brutails, 90 J 45/26, 90 J 45/27, 90 J 60/4, 90 J 60/82.

-A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 46, p. 376-377 ; 59 S 49, p. 177-178.

-A.M. Bordeaux, A.M. Bordeaux, Ms 770, p. 181a vo.

-D.R.A.C. Aquitaine, Dossier MH.

Bibliographie :

-BRUTAILS J.A., *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils, Bordeaux, 1912, p. 187, 194, 207.

-FARAVEL S., « Une commanderie hospitalière au centre de l'Entre-deux-Mers : Saint-Genis-du-Bois (1290-1550) », *L'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité, Premier colloque tenu en pays de Branne les 19 et 20 septembre 1987*, Périgueux, 1988, p. 41-51.

-FARAVEL S., *Occupation du sol et peuplement de l'Entre-deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550*, thèse de doctorat sous la direction de Jean-Bernard Marquette, Université Bordeaux Montaigne, 1991, p. 789-804.

-GABORIT M., *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest : (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Thèse de doctorat en histoire de l'art sous la direction de Jacques Gardelles, Université Bordeaux Montaigne, 1979, p. 306.

-LABRIE ABBE, « Les gallo-romains au centre de l'Entre-deux-Mers (fin) », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. XXXI, 1909, p. 133.

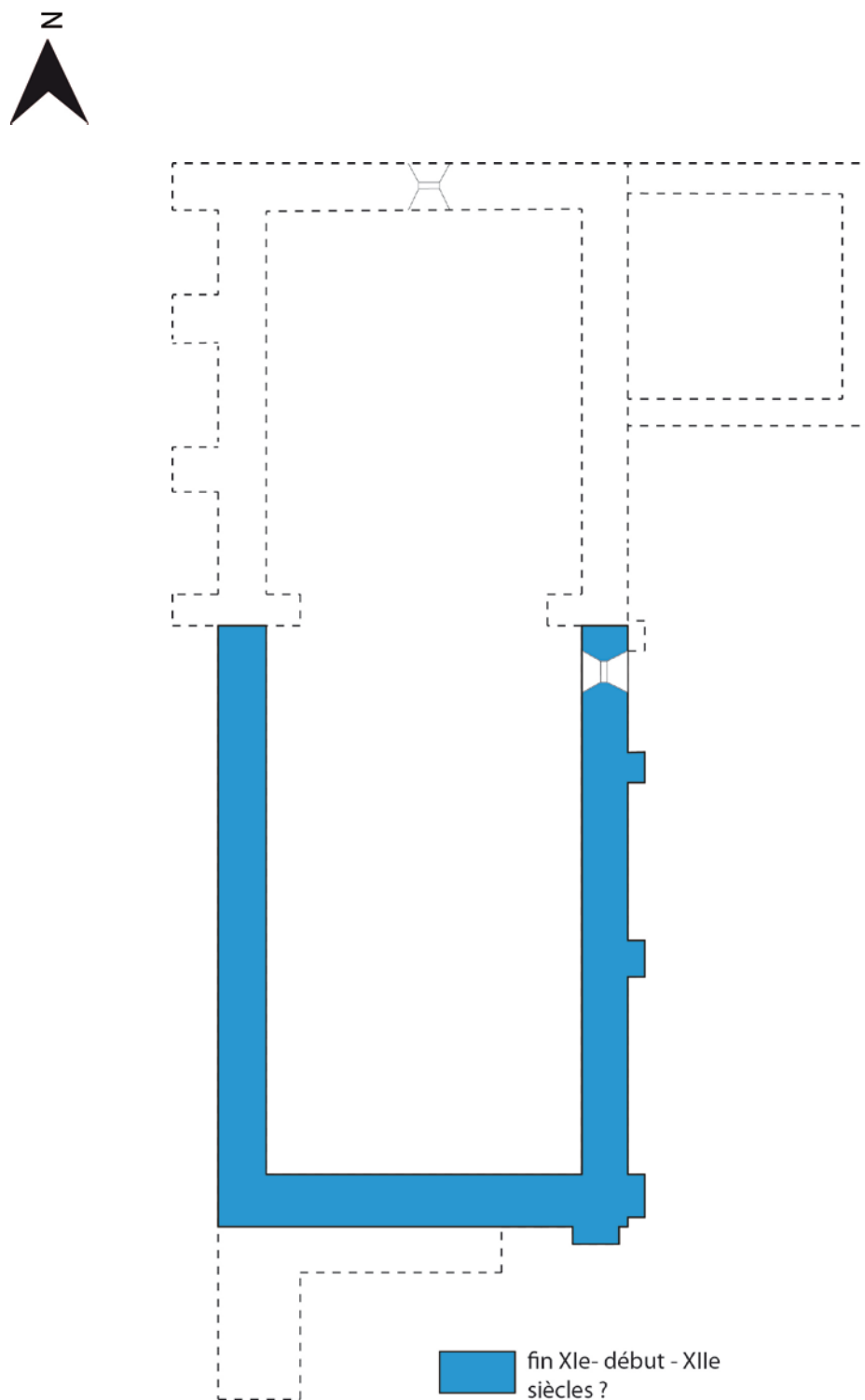


Figure 397. NAUJAN-ET-POSTIAC- Notre-Dame de Postiac (Schéma).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

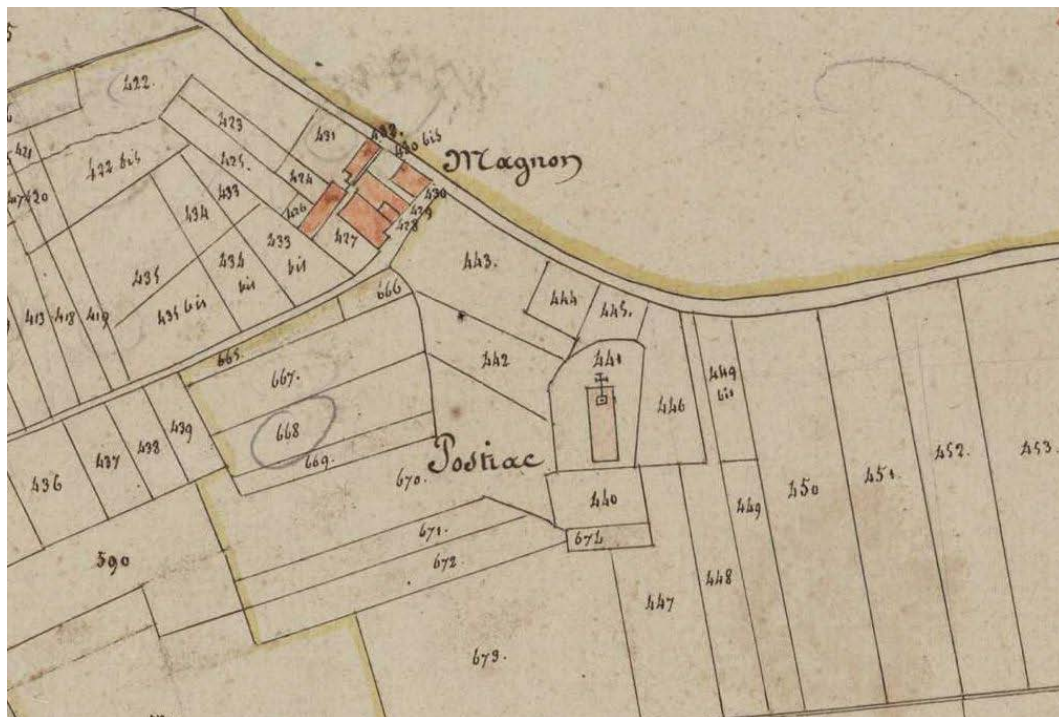


Figure 398. Cadastre napoléonien, XIX^e s., 3P 301-10.

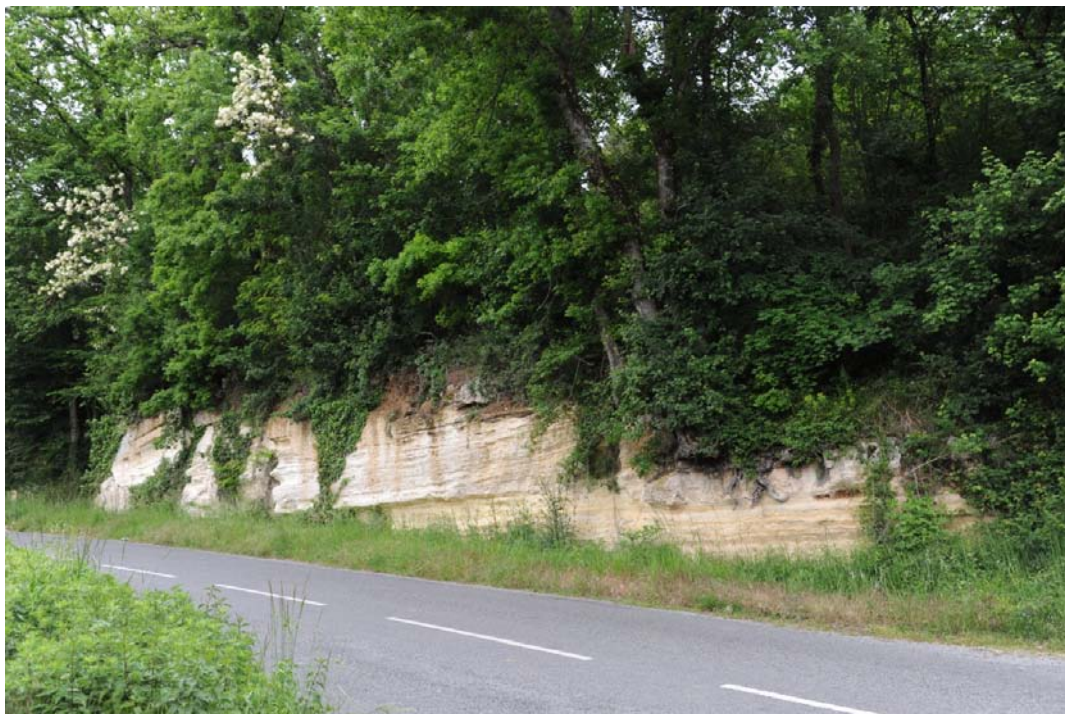


Figure 399. Lieu-dit les « Côtes de Vincennes », à quelques centaines de mètres de l'église.



Figure 400. Carrière exploitée à l'époque contemporaine, Côtes de Vincennes.



Figure 401. Façade méridionale (le chevet étant tourné vers le nord).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 402. Portail en avant-corps posé contre la façade (fin XII^e siècle ?).



Figure 403. Portail en avant-corps, détail.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 404. Angle sud-est de l'église. A gauche, le portail plaqué contre la façade.



Figure 405. Mur oriental de la nef, partie sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 406. Mur oriental de la nef, partie nord.



Figure 407. Détail du parement sud de la nef (mètre-ruban = 1 m).



Figure 408.Mur ouest de la nef.

Notice 13

LE NIZAN- Saint-Martin



Département	Gironde (33)
Localisation	Le Nizan (33410)
Adresse	Le Bourg
Propriétaire	Commune du Nizan
Protection	Aucune
Ancien diocèse	Diocèse de Bazas
Statut actuel	Paroissiale
1^e mention de la paroisse	XIII ^e siècle

L'église Saint-Martin du Nizan figure parmi les édifices-clé du corpus des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas. Son chevet renferme en effet une arcature en pierre de taille ornée de sculptures frustes, tandis que le parement extérieur du chevet remploie des moellons et tegulae, probables vestiges gallo-romains. Cet ensemble pourrait témoigner d'un usage coordonné de ces deux types d'appareils, au sein d'une formule mixte mettant en valeur de manière privilégiée l'intérieur du chevet. Par ailleurs, la variété des choix réalisés et des formules employées témoigne des premières expériences en matière d'animation de la surface murale du chevet.

Eléments de géographie et d'histoire

L'église est située au nord-est de la paroisse, près du lieu-dit Clezia, sur la terrasse qui borde le lit majeur de la Garonne en rive gauche. Placée sur le point culminant d'une hauteur enserrée par les ruisseaux de Brion et Marquette (107 m), on peut y apercevoir le château de Roquetaillade, situé à un kilomètre au nord, en contrebas. Elle se tient aussi à quelques cinq cent mètres au nord du lieu-dit les Doucs de Couhé dont Léo Drouyn donne une description précise¹⁰² : il y observa un ensemble de neufs mottes dont l'une, plus conséquente, mesurait 35 m de diamètre pour 10 à 12 m de haut environ. Pourvues d'une basse-cour, elles étaient entourées de fossés alimentés par les sources proches.

Comme le rappelle Jean Cabanot dans la notice qu'il lui consacra, « on ignore à peu près tout des origines et du passé de l'église [...] qui appartenait jadis au diocèse de Bazas »¹⁰³. Le dossier du service de l'Inventaire du Patrimoine précise que sa fondation est attribuée à l'ordre des Templiers, mais cette information n'est pas confirmée.

Lors de sa visite du 4 juin 1896, Jean-Auguste Brutails réalisa le croquis de l'édifice depuis le sud-est, qui montre que les larges ouvertures supérieures du clocher, aujourd'hui pourvues d'abat-sons, étaient alors découvertes et qu'un petit appentis était adossé à la face orientale du clocher¹⁰⁴. Il précise en outre, à propos de l'intérieur du chevet, que seule l'arcature du haut se prolonge dans la travée droite, celle du bas étant alors masquée (elle n'est en effet pas signalée sur la coupe longitudinale qu'il dessina l'année suivante)¹⁰⁵. La bâtisse semble alors en bon état de conservation, ce que constatait déjà le desservant Courreau au début du siècle, seules les toitures nécessitant alors des réparations¹⁰⁶.

¹⁰² Léo DROUYN, « Forteresses de terre dans le département de la Gironde », *Revue historique de Bordeaux*, t.I, 1874, p. 140.

¹⁰³ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, op. cit., p. 213-214.

¹⁰⁴ A.D. Gironde, 90 J 37/36.

¹⁰⁵ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 190. A.D. Gironde, 90 J 40/48.

¹⁰⁶ Archives diocésaines de Bordeaux, dossier paroisse Saint-Martin du Nizan.

Rappels historiographiques

Cette église attira l'attention de la Commission des Monuments historiques dès les années 1844-1845, mais son chevet ne fut inscrit sur l'Inventaire supplémentaire qu'en 1925 seulement. Léo Drouyn, qui s'y rendit en 1869, porta surtout son attention sur la sculpture des chapiteaux, à propos de laquelle il exprime un jugement sans appel, les considérant comme des productions « de la plus grande barbarie »¹⁰⁷. Cette sculpture était alors sans doute encore recouverte d'un épais badigeon que retira dans les années 1950 l'abbé Negré nouvellement arrivé dans la paroisse, à l'aide des jeunes et bonnes volontés du village¹⁰⁸. Celle-ci fut par la suite étudiée par Jean Cabanot qui voyait dans le chevet et le flanc nord de la nef un ensemble homogène du troisième quart du XI^e siècle, auquel on adjoignit une tour de clocher peu de temps après leur conception, sur le flanc méridional de la travée droite. Jean-Auguste Brutails, qui aborde essentiellement des points de détail dans *Les Vieilles églises de la Gironde*, ne se prononce pas sur la chronologie de la construction de l'édifice. Michelle Gaborit, en revanche, adopte une toute autre posture : comme c'est généralement le cas dans les notices rédigées sans sa thèse, elle y distingue très nettement les maçonneries de pierre de taille de celles réalisées en moellon, contrairement à ses prédécesseurs qui ne voyaient là aucune incompatibilité. Sont ainsi dissociées, l'enveloppe de moellons qui résulterait d'une première construction à laquelle appartient la baie au linteau monolithe de la travée, contre laquelle serait venue se plaquer l'arcature -époque à laquelle on raidit le mur grâce à des contreforts de pierre de taille et où l'on perça trois baies pour éclairer le sanctuaire. L'arcature était, selon cette thèse, destinée à voûter le chevet en le renforçant d'une manière qui embellit le sanctuaire. L'auteur propose ainsi de placer cette arcature parmi les réalisations des années 1080-1100, par comparaison avec celles qui ornent des édifices charentais et gersois tels que Saint-Thomas-de-Conac, Bougneau et Peyrusse-Grande, ainsi qu'avec la sculpture de la cathédrale de Leyre (Espagne).

¹⁰⁷ A.M. Bordeaux, 59 S 49, p. 96.

¹⁰⁸ L'abbé Negré, désormais retiré à Loupiac, a eu la gentillesse de me recevoir pour évoquer ses souvenirs à propos des restaurations faites dans l'église à son arrivée. Je l'en remercie à nouveau.

Dispositions générales

Le plan très simple de cette église correctement orientée ne diffère en rien des édifices étudiés ici : la nef, fermée par une façade dont le portail renvoie aux formes du XIII^e siècle, a été pourvue d'un bas-côté doté d'une fausse voûte au XV^e ou au XVI^e siècle. Elle est prolongée par une travée droite plus étroite, elle-même séparée de l'abside par un petit décrochement. Seule la tour de clocher carré disposée contre la travée droite, au sud, apporte une note originale à l'ensemble. Le cimetière entoure l'édifice sur ses faces sud-est.

Il sera uniquement question dans cette étude des murs du chevet, puisque ceux de la nef sont entièrement enduits. Rien n'interdit de penser toutefois que le mur gouttereau nord soit contemporain de ce dernier : épais d'environ un mètre, il est situé dans le prolongement des terminaisons orientales et témoigne des dispositions antérieures de l'édifice composé d'une nef ouvrant sur un chevet plus étroit, comme c'est le cas dans la très grande majorité des édifices de ce corpus.

Le plan de ce chevet témoigne, quant à lui, d'un type récurrent au XI^e siècle au nord comme au sud des Pyrénées, comme le rappelle Jean Cabanot¹⁰⁹, puisque sa travée est plus large que le diamètre de l'abside, les murs observant un ressaut à la transition de ces deux espaces, ainsi délimités. Les chaînages appareillés qui relient chacun de ces pans de murs contribuent à raidir les maçonneries, en faisant l'économie de contreforts ou de pilastres.

¹⁰⁹ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France, op. cit.*, p. 214.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

Le parement extérieur de petits moellons de remploi

L'extérieur du chevet est composé d'un mur de petit appareil raidi par deux contreforts placés entre l'axe de l'abside et sa corde, dont la disposition n'est pas symétrique. Celui du nord a été en partie démonté au moment où l'on perça des baies supplémentaires dans l'abside : sept ouvertures permettent d'éclairer plus largement le chevet, depuis le XIX^e siècle. Il en comptait seulement trois auparavant, à l'image de nombre d'édifices romans.

Autant que l'on puisse en juger dans la moitié inférieure des murs du chevet, où l'enduit a disparu, la maçonnerie se compose de lits réguliers de petits moellons de tradition antique. Ils sont aussi soigneusement rangés contre les pierres de taille qui constituent les chaînages d'angle et les contreforts peu épais. Sur le flanc sud de l'abside, par exemple, trois assises de moellons sont disposées contre une pierre de taille à l'ouest, et correspondent parfaitement à la hauteur du bloc. Ces assises se prolongent pour venir s'appuyer contre une pierre de taille du contrefort, à l'est. Ce bloc étant moins haut que le précédent, il est posé contre les deux assises inférieures de moellon, tandis que la troisième s'appuie sur le bloc supérieur. Certains de ces éléments de petit appareil, disposés çà et là dans le mur, présentent en surface une couleur rougeâtre ou violacée, trace d'une probable rubéfaction thermique. Ils sont mêlés par endroits à des *tegulae*, qui indiquent que les matériaux ont été récupérés sur un établissement antique. Aussi, l'emploi de tels matériaux a-t-il notamment conduit Michelle Gaborit à voir là le témoignage d'un édifice plus ancien, et en l'occurrence antérieur aux années 1080. Si l'on se réfère aux mesures de l'épaisseur du chevet, soit environ 0,85 m et que l'on soustraie l'épaisseur de la pierre de taille du parement intérieur des arcades, soit environ 0,16 m (à l'endroit où le carottage de mortier a été réalisé, en partie basse), on obtient un mur de petit appareil assez mince, dont on a quelques autres exemples dans le corpus.

L'arcature intérieure

Si les maçonneries extérieures que nous venons d'évoquer n'offrent aucune surprise, il n'en va pas de même de l'arcature qui court le long des parois intérieures du chevet, dont la répartition en deux registres est unique dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas. Elle forme un ensemble cohérent, entre la travée et l'abside, souligné par les bandeaux de billettes qui surmontent chacune de ces arcatures. Le bandeau inférieur de la travée droite a toutefois été bûché (à l'occasion de l'installation de tentures, selon l'abbé Negré). Chacune des arcatures est spécifique, avec des particularités dans la travée ou l'abside, mais aussi en fonction de chacun des ordres. Se tiennent ainsi 7 arcades sur le registre supérieur de l'abside, complétées par 3 arcades de chaque côté de la travée, soit un ensemble de 13 arcades. Il en va de même en partie basse, sauf au nord, où seule subsistent une arcade et une armoire liturgique réutilisant l'un des arcs. Ainsi, on constate au niveau supérieur, dans l'abside, que l'arcade centrale est plus haute et large que les arcades latérales. Cette formule caractérise aussi les parois hautes de la travée. Au registre inférieur, se tiennent des arcades dont le diamètre est sensiblement le même dans l'abside, tandis que celui des arcades de la travée est plus étroit mais similaire au sein de chaque parement. Il faut préciser que l'ensemble de ce dispositif du chevet est cependant très irrégulier. Par ailleurs, l'arcature du haut est pourvue de chapiteaux aux corbeilles parallélépipédiques dont les tailloirs sont extrêmement saillants. Les colonnettes y reposent sur des bases à deux tores et une scotie, somme toute assez classiques des productions romanes, dont les socles prennent eux aussi la forme de parallélépipèdes. En revanche, l'arcature inférieure est ornée de chapiteaux dont les corbeilles de même forme, mais bien plus massives, sont dotées de tailloirs plus ou moins distincts, qui se démarquent à peine parfois du bloc inférieur, ou bien sont inexistantes. Les bases y sont faites d'un tore prenant corps avec un socle évasé dont les motifs varient au gré du décor sculpté. Il en va de même dans d'autres églises que l'on peut attribuer au premier art roman, comme par exemple à Saint-Georges de Montagne, où les bases des colonnes de l'arcature qui rythme aussi les parois du chevet, présentent des profils divers. Dans la travée, enfin, les arcs ne reposent pas sur le même type de support, mais sur des pilastres, ménageant ainsi comme autant de niches, puisque les arcades sont pourvues d'un soubassement.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

Parmi les irrégularités déjà indiquées, on compte celles qui régissent le nombre des claveaux des arcs (3 à 7), qui semble aléatoire, de même que leur largeur. Certains arcs sont en outre curieusement faits de deux arcs de cercle non concentriques, ce qui donne à voir des hémicycles très imparfaits. Par ailleurs, les écoinçons ne sont pas réalisés de la même manière : sur l'arcature supérieure, ils sont plus ou moins réguliers tandis qu'en partie basse, les claveaux d'arcs adjacents sont placés en tas de charge. Il en va de même des éléments de maçonnerie dont les modules sont pluriels et la mise en œuvre parfois hésitante, mais la reprise grossière des joints au ciment empêche de juger de leur véritable forme. Jean Cabanot considère que les incohérences dont font preuve les assises, alors que les joints sont fins, témoigne de retailles des blocs sur place, afin qu'ils s'adaptent du mieux possible à l'emplacement qui leur est réservé¹¹⁰. Il compare ainsi cette technique à celle observée sur les murs de l'église de Saint-Clamens (Gers) ou au chevet de l'abbatiale de Leyre (sud des Pyrénées), au milieu du XI^e siècle. Enfin, les différentes solutions adoptées entre le registre supérieur et les choix distincts du registre inférieur, dans l'abside et la travée, rendent compte de la variété qui semble caractériser ces productions du début de la période romane desquelles émane toujours une impression d'uniformité mais qui, lorsque l'on s'y intéresse dans le détail, amène à considérer de nombreux détails fournissant au regard comme autant d'éléments changeants, introduisent une diversité dont on peut se demander si elle résulte des expérimentations menées à partir de l'utilisation nouvelle d'un matériau, ou d'une mode de cette époque, l'un n'étant de toute manière pas dissociable de l'autre.

La sculpture du Nizan : « le flou, la maladresse, mais aussi la créativité partout sensibles » (J. Cabanot).

Les éléments de sculpture apportent des indices supplémentaires à l'étude. Etant donné qu'ils sont groupés dans le chevet, concentrant toutes les attentions des bâtisseurs, il est probable que l'ensemble du décor de l'édifice ait été conservé. Toutefois, la reconstruction d'une entrée à l'ouest ne permet pas d'en juger, sauf si l'on considère que la sobriété de l'ancien accès à l'église (dont on ignore d'ailleurs s'il se

¹¹⁰ *Ibid.*

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

trouvait à l'ouest ou au sud) explique qu'il ait disparu, auquel cas la nature des dispositions orientales expliquerait qu'elles aient été épargnées par des modifications ultérieures.

En premier lieu, la structure des chapiteaux dont ceux de l'arcature basse sont monolithes, comme le précisait déjà Jean-Auguste Brutails, apporte un indice d'ancienneté, voire même d'archaïsme : « le tailloir non seulement fait corps avec la corbeille mais encore se confond avec elle, comme dans le chapiteau de Baron [crypte] »¹¹¹. La forme parallélépipédique de leurs tailloirs n'est pas moins surprenante et contraste avec les tailloirs du registre supérieur, très largement saillants. Par ailleurs, les socles sont sculptés¹¹², ce qui n'est pas chose courante.

Pour commencer, l'on peut s'intéresser aux éléments qui se prolongent sur la travée et l'abside et contribuent à unifier ces deux espaces : le bandeau inférieur qui sépare les deux rangées d'arcades se compose d'un rang de billettes étroites et saillantes, surmonté par un damier aux cases évidées. Chacun des blocs qui constituent cette frise est différent, de dimensions variées et ne comportant pas le même nombre de billettes, ni le même type de damier. Par ailleurs, ces éléments décoratifs sont représentés de façon plus ou moins précise et leurs mesures sont aléatoires, selon la main du sculpteur ou son habileté à reproduire les formes. Plusieurs billettes sont en outre gravées de lignes obliques, horizontales ou de chevrons, voire même d'un petit damier, révélant comme autant de détails, de petites touches apportant des motifs de contraste supplémentaires, comme si le ou les sculpteurs ayant œuvré à ce chevet avaient souhaité mettre en œuvre toutes les techniques dont ils disposaient ou qui les inspiraient au moment de sa réalisation. Une rangée de billettes souligne l'hémicycle du berceau et la travée qui le prolonge, aux caractéristiques formelles identiques.

Plusieurs remarques s'imposent à propos des éléments sculptés de l'arcature, d'après l'analyse précise qu'en a faite Jean Cabanot. Concernant les types d'épannelage, tout d'abord, on perçoit à nouveau une grande liberté dans les choix réalisés par les sculpteurs, qui employèrent, on l'a vu, des volumes dérivés du cube ou du

¹¹¹ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 257.

¹¹² *Ibid.*, p. 247.

parallélépipède, relativement nombreux, mais aussi des épannelages à angles abattus, qu'ils soient concaves ou rectilignes. L'auteur explique alors : « devant l'importance relativement secondaire de ces différences, alors que les similitudes semblent porter sur l'essentiel, et en constatant que les deux formes se rencontrent parfois dans un même édifice, on pourrait penser qu'il ne s'agit que de simples variantes d'un même épannelage. Mais l'examen des très nombreux exemples que l'on connaît durant le haut Moyen Age et jusqu'au XI^e siècle montre qu'il n'en est rien. Relevant de conceptions bien différentes, ces deux formes ont chacune leur origine propre et elles ont connu des développements distincts ».

Le premier type peut être illustré à la fois par des corbeilles, mais aussi par les bases du registre supérieure, constituant un écho récurrent à cette forme très présente. Les angles des corbeilles sont ainsi parfois saillants, rehaussés d'une figure ou plus hésitants. Il s'agit ainsi de formes extrêmement simples, sans pour autant être fréquentes : elles ont aussi été choisies au XI^e siècle de manière assez exceptionnelle dans des endroits aussi éloignés que la nef de Saint-Victor-sur-Loire de Saint-Etienne, ou encore dans celle de Ploërdut, l'église haute de Leyre¹¹³.

Plus courants sont les épannelages à angles abattus, dont on rencontre ici deux types : sur deux corbeilles de l'arcature inférieure, en effet, les angles sont abattus de manière rectiligne jusqu'à la petite tablette qui fait office ici de tailloir, sur deux autres situés en partie supérieure, ils sont cette fois concaves et uniquement découpés sur une partie de leur hauteur, n'atteignant pas le haut de la corbeille. Cette forme, issue de la recherche liée au passage du plan carré au plan circulaire a été employée pour édifier les chapiteaux appareillés des nefs de Saint-Lupicin, Baume-les-Messieurs ou Chapaize, pour ne citer que ces exemples. Elle fut également taillée dans la pierre dans la première moitié du XI^e siècle (Vignory, Leyre, Etampes, Saint-Jean-de-Maurienne...). Quant au type à angles abattus concaves, il renvoie à des modelés plus anciens encore, car issus de l'Antiquité. Ces derniers sont cependant très éloignés de ces exemples du Nizan, où certains chapiteaux sont formés de parallélépipèdes aux angles abattus concaves ne

¹¹³ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, op. cit., p. 39.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

reprenant aucune des dispositions du chapiteau corinthien mais conservant les faces du volume décrit, au sein desquelles sont sculptés en méplat divers motifs.

Les représentations combinent les éléments rectilignes ou courbes, simplement gravés -le plus souvent sur les faces latérales- ou sculptés en méplat (détourés serait d'ailleurs plus juste), réservant certaines formes. Les damiers et billettes s'y rencontrent à nouveau et côtoient les entrelacs et diverses formes animalières. Enfin, des protomes y sont figurés.

Pour ce qui est des bases, celles de l'arcature inférieure sont de grandes dimensions, s'apparentant à de gros socles qui s'évasent depuis le bas de la colonne, rehaussés d'un tore, parfois formant une corde gravée, ou ornés de motifs géométriques dont certains ressemblent à un feuillage stylisé. En partie haute, faisant écho à la forme d'une majorité de corbeilles, les bases sont faites d'un volume parallélépipédique dont les faces sont sculptées à l'intérieur d'une zone centrale clairement délimitée, tandis que le contour est laissé tel quel et les angles saillants, à la manière de certaines productions carolingiennes.

Toutefois, on se gardera de donner une datation haute à ces formes sculptées dont l'aspect irrégulier et de qualité bien moindre qu'en Poitou par exemple à la même époque, pourrait induire en erreur : on rencontre en effet souvent des réalisations fort grossières dans le département. L'ancien diocèse de Bordeaux en particulier étant « la région du Sud Ouest où sont conservées le plus grand nombre de sculptures romanes, mais aussi celles où les œuvres d'aspect archaïque sont tout à la fois les plus abondantes et les plus fréquemment associées à des éléments de caractère fort évolué »¹¹⁴. Ainsi, tout comme pour les éléments de maçonnerie, la sculpture donne à voir un ensemble de formes et de figures insolites et variées qui pourrait bien être l'une des marques des expériences menées au moment où se développe et cherche à se constituer l'art roman girondin et plus généralement aquitain.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 214.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

La mixité des appareils : un ensemble homogène et contemporain ?

Comme l'a récemment proposé Christian Gensbeitel, ne peut-on faire là l'hypothèse d'un choix délibéré de l'emploi de deux types d'appareils distincts lors de la construction de l'édifice, dont le plus noble (la pierre de taille) aurait été employé pour magnifier l'intérieur du chevet ? On peut rappeler en guise d'argument, comme l'a fait Eliane Vergnolle, l'intérêt manifeste accordé à l'*opus quadratum* au XI^e siècle¹¹⁵. Jean Cabanot souligne un élément important : l'intérieur des arcades même est constitué de pierres de taille chaînées avec les éléments constitutifs des colonnes du bas, et non enduit et recouvrant la maçonnerie de petit appareil, comme on l'observe dans les cas avérés de placage. Par ailleurs, la forme même de ce chevet¹¹⁶, ainsi que l'irrégularité de la construction de l'arcature, tout cela renvoie à une disposition expérimentale et non entièrement maîtrisée.

Analyses de mortier et de charbons

Cette église comptant parmi les édifices-clé du corpus, des analyses de mortiers, prévues dans le programme de recherche de la Région Aquitaine, ont été réalisées afin d'essayer d'apporter des éléments supplémentaires à la compréhension de la structure du chevet et de la question de la mixité des types d'appareils. A cet effet, quatre carottages de mortier ont été effectués le 4 mai 2011 dans le parement intérieur du chevet et quelques prélèvements dans la paroi extérieure afin de déterminer –si placage il y a eu- dans quelle mesure a été employé un mortier différent, lors du collage entre l'arcature et le parement extérieur. Des échantillons ont aussi été récoltés dans la tour du

¹¹⁵ Eliane VERGNOLLE, « La pierre de taille dans l'architecture de la première moitié du XI^e siècle », *Bulletin Monumental*, vol. 154, 1996, p. 229.

¹¹⁶ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, op. cit., p. 214. L'auteur écrit très justement : « Au Nizan, l'association de ce plan très particulier à un décor d'arcades et de niches ne doit pas surprendre. En effet, loin d'en modifier la signification profonde, elle n'a sans doute été qu'un moyen d'adapter au cas particulier d'un chevet la tradition préromane du mur continu dans laquelle s'inscrit cette superposition de deux étages séparés par un bandeau. Tout aussi traditionnels apparaissent du reste certains des procédés de construction qui ont été mis en œuvre à l'intérieur du chevet ».

clocher et le collatéral, à titre de comparaison. Ces prélèvements ont été réalisés grâce à l'aide de Christian Gensbeitel, Pierre Guibert et Claude Ney (IRAMAT-CRPAA), Stéphane Büttner, qui en a réalisé l'analyse, ainsi que Sophie Blain .

Pierre Guibert a procédé aux prélèvements, systématiquement réalisés à la croisée de deux joints, l'un montant, l'autre un joint de lit, grâce à une carotteuse à eau. Le premier échantillon (PR 1A) a été extrait au sein de l'arcature inférieure, dans l'arcade centrale. Il s'agissait d'un point à la jonction entre le joint montant et le joint de lit des 2^e et 3^e assises, à 0,53 m du sol (carottier de 3cm de diamètre). La carotte de faible profondeur contenait un ensemble de pierre et de mortier. Le prélèvement 1B, a été réalisé au même endroit, à une profondeur de 16-21cm. Il a permis de montrer que la pierre de taille employée mesurait environ 16 cm de profondeur, et que l'on atteignait ensuite une maçonnerie de moellons. La carotte présentait un ensemble de mortier désagrégé (du fait de l'action de l'eau) et de fragments de moellons. Pour finir, le prélèvement 1C, profond de 31,5cm a donné du mortier désagrégé et une carotte de quelques centimètres, signe que l'on a alors atteint une zone de mortier plus compact.

Le second prélèvement, opéré au sein de la 4^e arcade inférieure du chevet, entre la 2^e et 3^e assise (à 0,53 m du sol) a nécessité quatre étapes. Le carottier utilisé était le même (Ø 3 cm). Le premier (PR 2A, de 14,5cm de profondeur), a permis de récolter un peu de pierre et de mortier. Le second (PR 2B, 21 cm de profondeur) a extrait un échantillon de mortier avec des grains de quartz et du charbon de bois. Contrairement à la manipulation précédente, on n'a pas ressenti en creusant la rupture qui avait marqué le passage de la pierre de taille à la maçonnerie de moellons. On peut donc se demander si la pierre située en-dessous, contre laquelle a été réalisé ce prélèvement, est plus longue. Un troisième carottage (PR 2C) a lui aussi extrait du mortier avec des grains de quartz, du charbon de bois, et ce qui semblait être du tuileau. Enfin, le dernier échantillon (PR 2D) réalisé jusqu'à une profondeur de 30,5cm consistait en une désagrégation de mortier et des fragments de moellons.

On a ensuite engagé une troisième manipulation au fond de la première arcade méridionale, toujours entre les 2^e et 3^e assises, à 0,56 m du sol (Ø 3 cm). Trois prélèvements (PR 3A, 3B, 3C) ont été réalisés, jusqu'à 10 cm, 20 cm et 33 cm de

profondeur. Ils ont successivement apporté de la pierre et un morceau de lit d'assise notamment, puis de la pierre et du mortier désagrégé, enfin du mortier accompagné de charbons. Lors du dernier carottage, on rencontre un vide avec le carottier, peut-être dû à la dissolution du mortier. Un second essai a été réalisé au sein de la même arcade, mais à 0,42 m du sol (toujours entre les 2^e et 3^e assises). Le premier, effectué jusqu'à 28,5 cm de profondeur, avec un carottier de 5 cm de diamètre a donné une carotte de pierre, en trois morceaux, réutilisés pour boucher ensuite l'orifice. Le second a atteint 40 cm de profondeur (Ø 3 cm), permettant d'extraire de la pierre rubéfiée et du mortier désagrégé avec des grains de quartz.

Stéphane Büttner a aussi réalisé plusieurs prélèvements à divers endroits de l'extérieur du chevet, en fonction des zones où le mortier pouvait être atteint en profondeur, à l'aide d'un burin. Ainsi, au sud du contrefort nord-est, à proximité de la 5^e assise à partir du sol a été échantillonné un charbon isolé dans du mortier (PR 5), ainsi que du mortier à 0,90 m environ de la 5^e assise du contrefort Sud-est, derrière un moellon déjà désolidarisé, entre 12-15cm de profondeur (PR 6), entre les deux pierres de taille constituant la 4^e assise du contrefort sud-est, à 1,4-1,5 m du sol (PR 7), entre les deux pierres de taille constituant la 4^e assise du contrefort sud-est, ce également à 1,4-1,5 m du sol (PR 8). Afin d'établir des comparaisons, un neuvième échantillon de mortier au gros granulat (PR 9) a été prélevé sur la face orientale du collatéral, à environ 1,2 m du sol. De même, deux prélèvements de mortier ont été effectués sur le mur ouest (parement intérieur) de la tour du clocher, à 2,75-2,80 m du sol (dont le niveau est lui-même situé 0,50 m plus haut que celui du bas-côté sud et de la nef), ce, au niveau de la 9^e assise à partir du sol du chaînage Nord-ouest. L'un a permis de récolter un mortier plus foncé, le second un mortier plus clair et un charbon de bois. Au même endroit, a été effectué un échantillonnage de mortier et charbon de bois dans le mur nord, à 0,5 m de la corniche (située à 5,13 m du sol du clocher), profitant de l'escalier montant à la chambre des cloches. L'ensemble a été rebouché à l'aide d'un mortier de même couleur. Les résultats de l'analyse réalisée par Stéphane Büttner n'ont cependant pas permis de trancher cette question, du fait notamment, que le mortier ait été très pulvérulent ce qui n'a pas facilité leur examen.

Des charbons ont été prélevés dans le parement du chevet : le premier échantillon provenant du a donné un âge calibré de 954-1193 ap. J.C. (Age 14C B.P. : 980 ± 35) ; au vu de l'analyse architecturale, le second semble résulter d'une erreur, puisqu'il a été prélevé dans la tour du clocher, qui vient clairement s'appuyer contre le chevet (âge calibré de 781-987 ap. J.C.; Age 14C B.P. : 1135 ± 35). Le premier résultat tend à confirmer les conclusions obtenues suite à l'examen des maçonneries, bien que l'intervalle chronologique reste large et qu'il fait garder à l'esprit qu'il s'agit d'un résultat unique.

Conclusions

En définitive, si l'observation des parements du chevet conforte l'hypothèse de Jean Cabanot, on peut apporter une pierre supplémentaire à l'étude de ces églises girondines, comme l'a engagé Christian Gensbeitel, en s'interrogeant sur la question de la mixité des appareils au sein d'un même mur, question fondamentale au sein de ce type d'édifice et plus largement dans le panorama des débuts de la période romane en Gironde, dont on a montré qu'elle divisait les historiens de l'art de la génération précédente. Ce chevet de l'église Saint-Martin du Nizan permet de faire émerger une tendance qui voit l'emploi de deux types de mise en œuvre, dont l'une est élémentaire et paraît relever de modèles antérieurs (parement de moellons de remploi), tandis que l'autre, que l'on oriente ici vers les réalisations de l'époque romane à sa maturité, peut aussi s'apparenter à une tradition antique. Cela pose d'ailleurs la question des références : à quelle Antiquité renvoie-t-on, si c'est le cas ici ? Doit-on repérer là les premiers signes de l'emploi de la pierre de taille comme un élément symbolique et de prestige dans une abside ainsi parée d'éléments de sculpture, dont la réalisation est toutefois bien empirique ? Sans vouloir accréditer d'emblée la thèse selon laquelle l'emploi conjoint du moellon et de la pierre de taille dans un même espace signifierait obligatoirement que ce chevet relève de la période de transition entre les deux types d'appareils (car le petit appareil de moellons semble être employé encore tardivement dans le territoire étudié), on peut cependant se questionner sur cette pratique au XI^e siècle. Est-ce là le résultat de facteurs économiques (choix de la pierre de taille

uniquement sur l'une des faces du parement), symboliques (hiérarchisation, importance accordée au sanctuaire, dans un édifice dont on peut imaginer que les murs du vaisseau étaient faits de petit appareil de moellons identiques à ceux étudiés) ? Ces choix résultent probablement d'un ensemble de facteurs qui ne manquent pas d'originalité au sein du corpus, formant comme un ensemble unique mais dont on peut tout de même rattacher les éléments à diverses autres constructions, marquant ainsi la série d'expériences variées qui caractérise l'élaboration des formes romanes, imprégnées de « l'intensité et la rapidité des changements » intervenus au XI^e siècle¹¹⁷.

¹¹⁷ Jean CABANOT, *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, op. cit., p. 214.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

Archives :

-A.D. Gironde, Fonds J.A. Brutails, 90 J 37/36, 90 J 40/48, 90 J 40/49, 90 J 40/50, 90 J 61/12, 90 J 61/13.

-A.D. Gironde, 2 O 2571.

-A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 49, p. 96-97.

-Archives diocésaines de Bordeaux, dossier de la paroisse Saint-Martin du Nizan.

-Université Bordeaux Montaigne, Bibliothèque de Lettres, Photographies Jean-Auguste Brutails, n° 152, 163.

Bibliographie :

-BIRON R., *Guide archéologique illustré du touriste en Gironde*, Féret, Bordeaux, 1928, p. 121.

-BRUTAILS J.A., *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils, Bordeaux, 1912, p. 150, 190, 247, 256, 265, 276.

-BRUTAILS J.A., « Notes adressées au monuments historiques sur les églises de la Gironde », *Revue historique de Bordeaux*, t. XXVIII, 1906, p. 144.

-CABANOT J., *Les Débuts de la sculpture romane dans le Sud Ouest de la France*, Picard, Paris, 1987, p. 213-214.

-COMMISSION DES MONUMENTS HISTORIQUES DU DEPARTEMENT DE LA GIRONDE, *Compte-rendu des travaux de la Commission*, 1844, p. 12.

-DROUYN L., « Forteresses de terre dans le département de la Gironde », *Revue historique de Bordeaux*, t.I, 1874, p. 140.

-DUBOURG-NOVES P., *Guyenne romane*, Zodiaque, Saint-Léger-Vauban, p. 30.

-FERET E., *Monographies des villes et des villages de France. Bazas, essai sur l'arrondissement, ses monuments et ses notabilités*, Res Universalis, Paris, 1893 (rééd. 1993), p. 17.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

-GABORIT M., *Les Constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest : (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Université Bordeaux Montaigne, 1979, p. 254-257.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

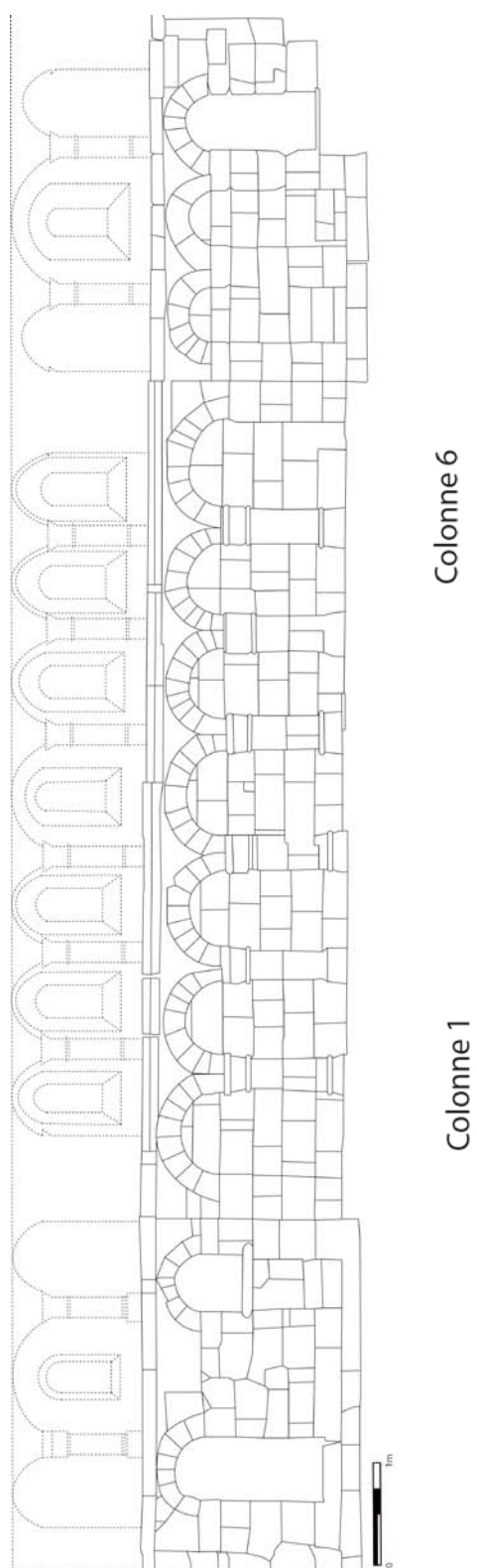


Figure 409. Relevé de l'arcature (premier niveau, pierre à pierre). B. et M. Provost.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

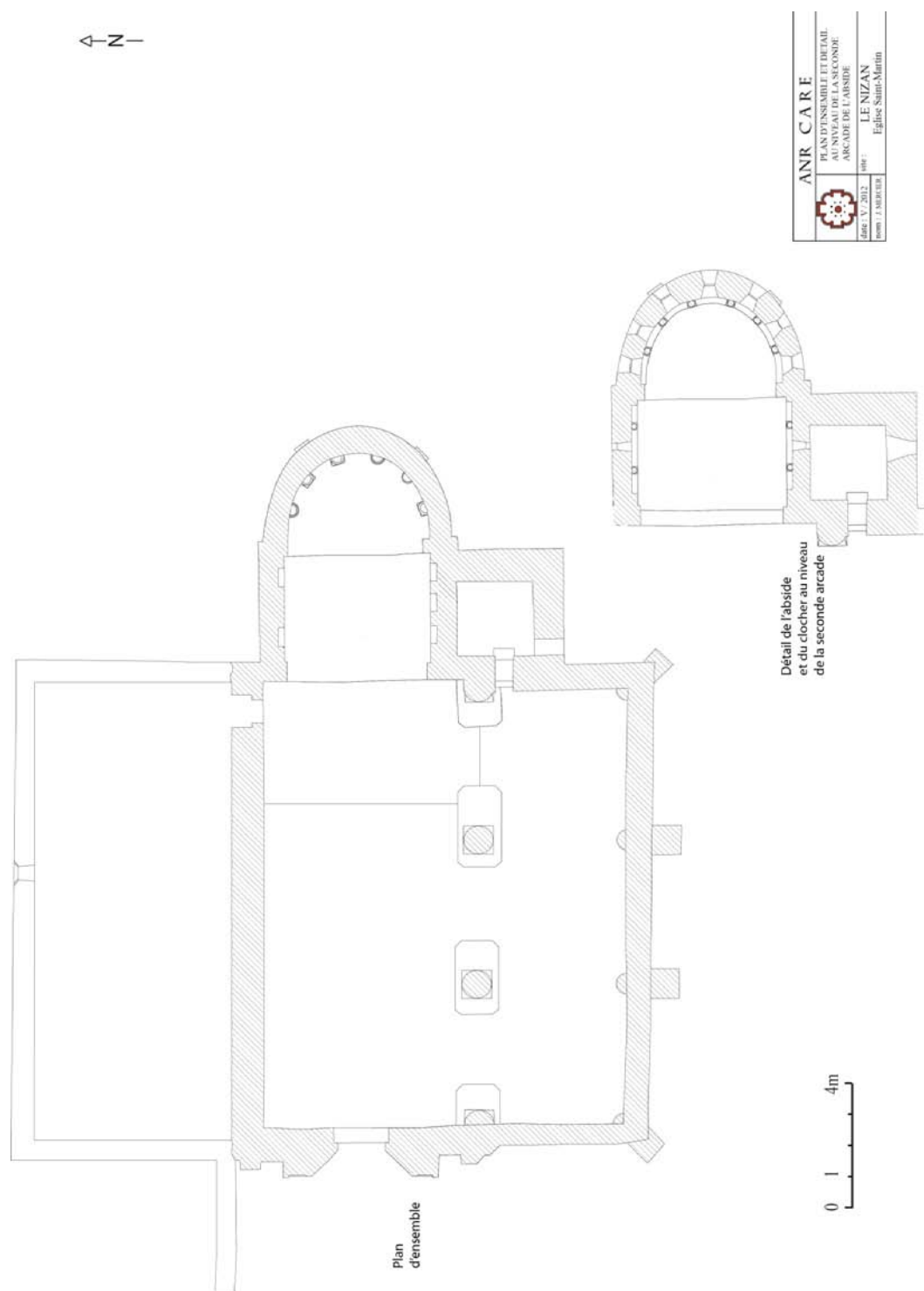


Figure 410. Plan de l'église réalisé par Jérôme Mercier.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

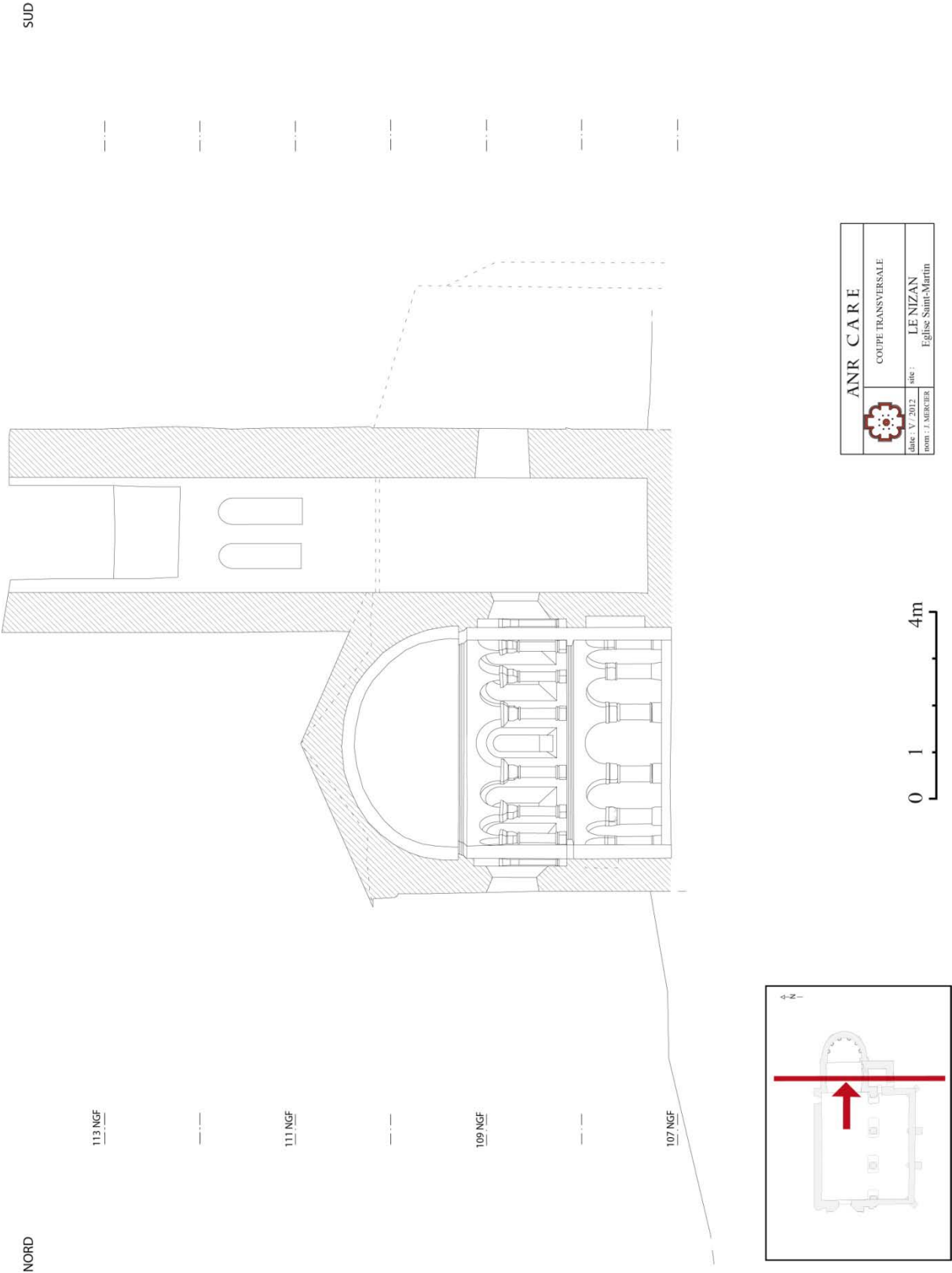


Figure 411. Coupe nord-sud (chevet- tour du clocher), Jérôme Mercier.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

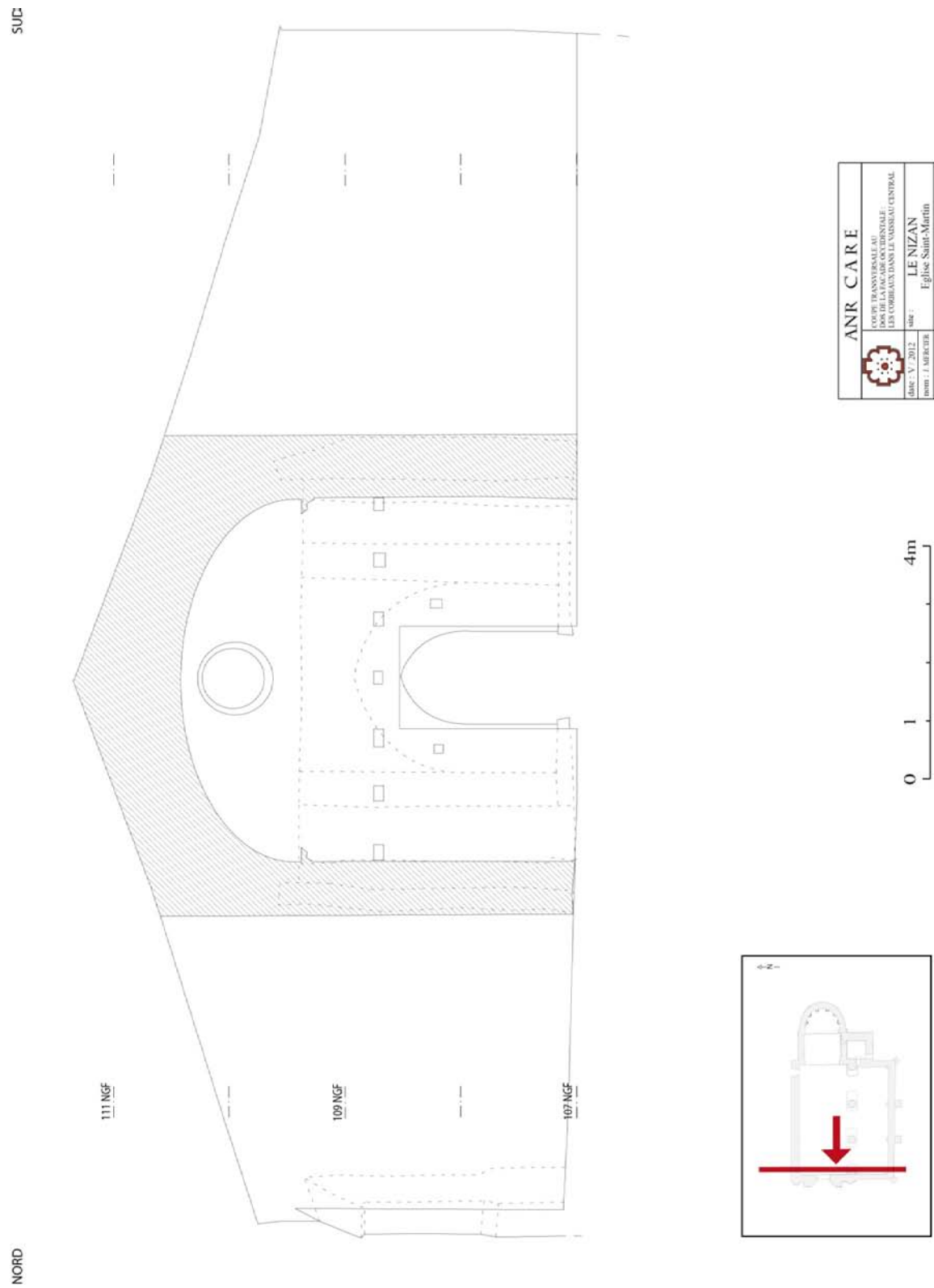


Figure 412. Coupe nord-sud (nef), Jérôme Mercier.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

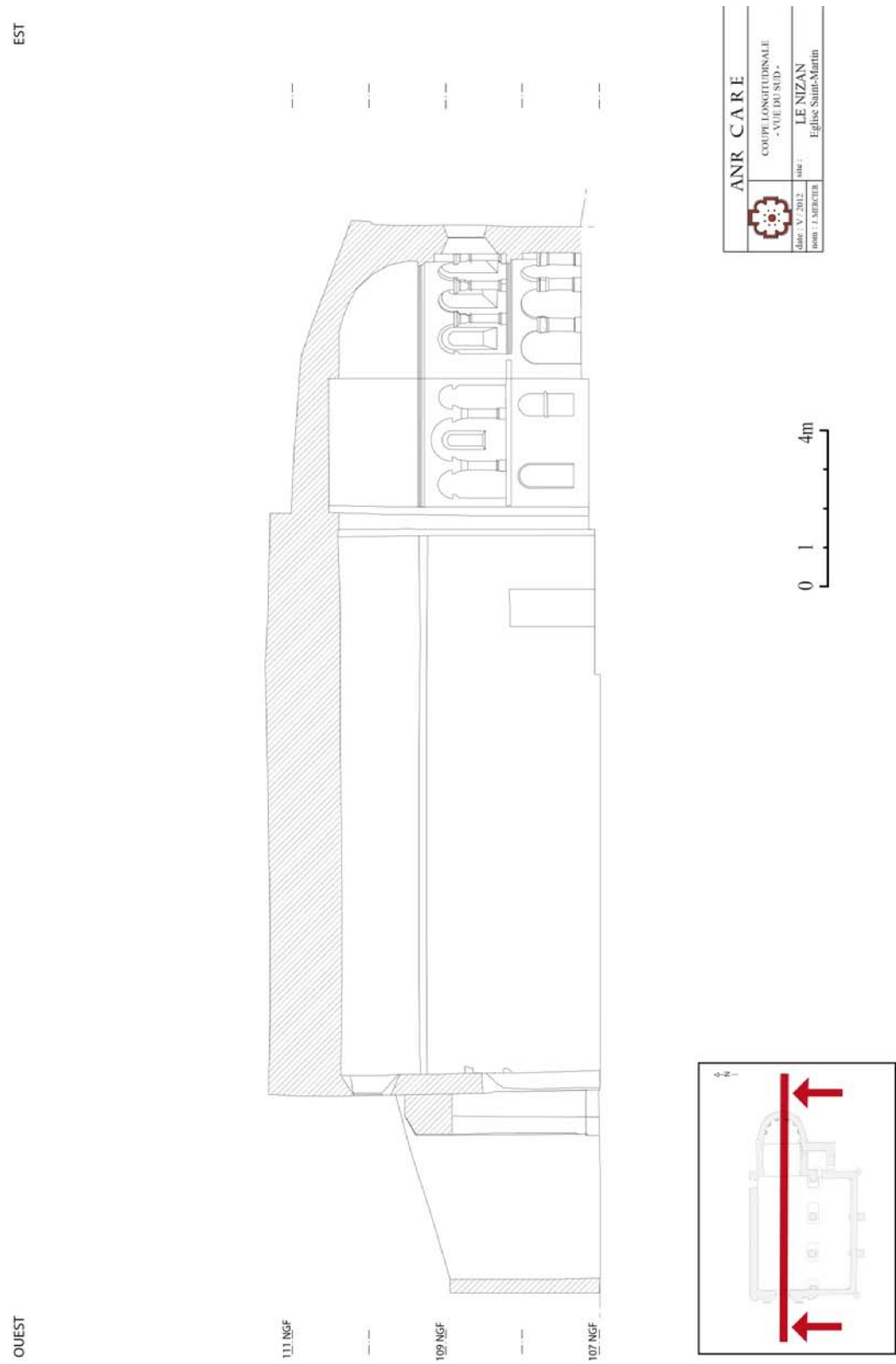


Figure 413. Coupe est-ouest, vue du sud (Jérôme Mercier).

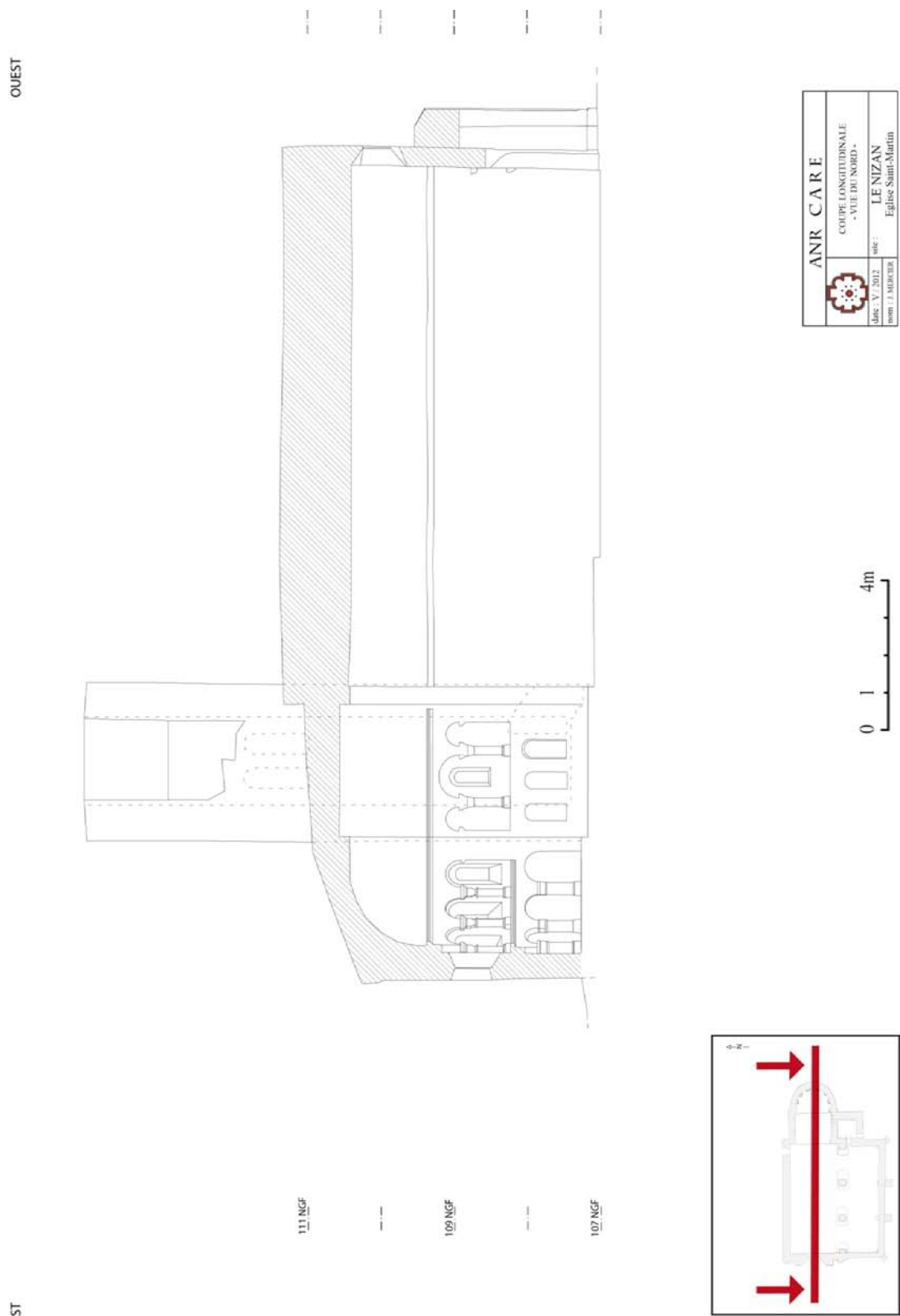


Figure 414. Coupe est-ouest, vue du nord (Jérôme Mercier).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 415. Dessin de J.A. Brutails, 1896.
Appentis visible le long de la tour-clocher. (A.D. Gironde, 90 J 37/36).

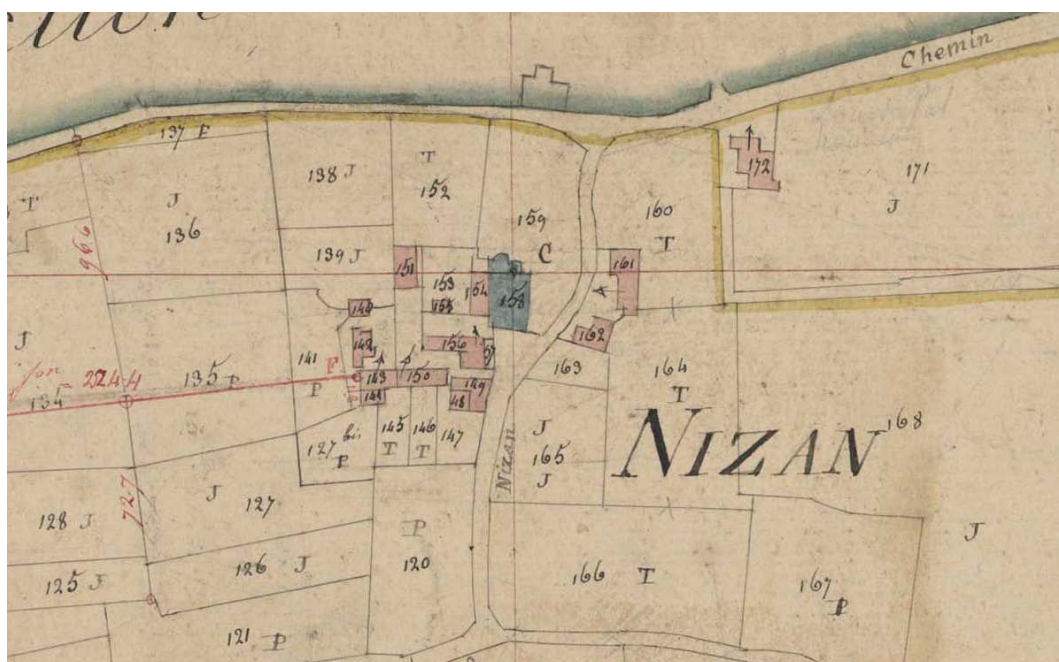


Figure 416. Cadastre napoléonien, 1831 (A.D. Gironde,)

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 417. Chevet.



Figure 418. Détail du parement du chevet.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.

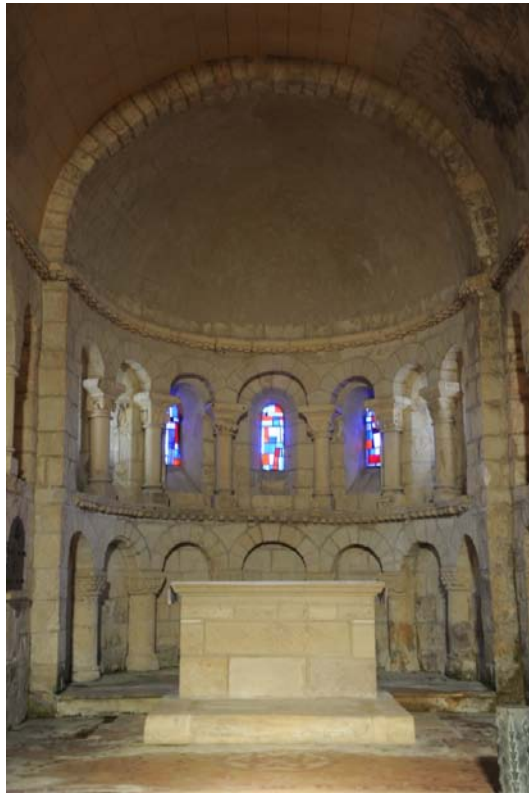


Figure 419. Chevet, arcature.



Figure 420. Arcature, détail.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 421. Arcature, détail (travée droite).



Figure 422. Détails du bandeau de billettes et dudamier séparant les deux registres de l'arcature.



Figures 423. Chapiteau et base du nord de l'arcature (colonne 1).



Figures 424. Chapiteau et base de la colonne 2.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figures 425. Chapiteau et base de la colonne 3.



Figure 426. Saint-Martin-de-Mazerat. Chapiteaux du faux transept.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figures 427. Chapiteau et base. Colonne 4.



Figure 428. Chapiteau et base. Colonne 5.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 429. Chapiteau et base. Colonne 6.



Figure 430. Détail des chapiteaux du registre supérieur de l'arcature.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figures 431. Sculpture des chapiteaux du registre supérieur.



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figures 432. Sculpture des chapiteaux du registre supérieur.



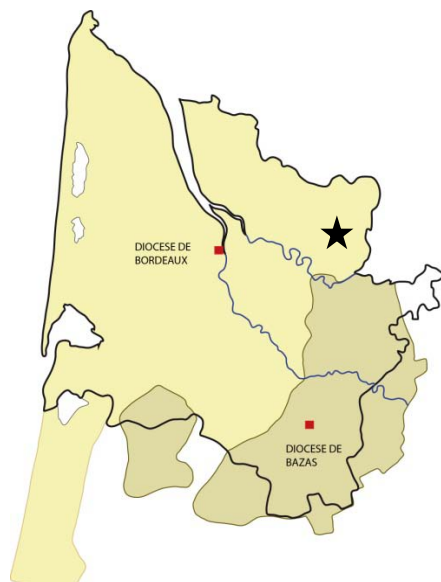
M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e siècles)*. 2014.



Figure 433. Exemple de base sculptée, registre supérieur de l'arcature.

Notice 14

CORNEMPS (PETIT-PALAIS-ET-CORNEMPS)- Sainte-Marie



Département	Gironde (33)
Localisation	Saint-Genis-du-Bois (33760)
Adresse	Le Bourg
Propriétaire	Commune de Saint-Genis-du-Bois
Protection	Eglise inscrite en totalité (21/12/1925)
Ancien diocèse	Diocèse de Bazas
Statut actuel	Eglise paroissiale. Ancienne dépendance de la commanderie de Montarouch
Collateur	Commanderie hospitalière de Saint-Genis-du-Bois (1290-1550)

L'ancien prieuré de Cornemps, en partie ruiné, offre à voir un édifice dont plusieurs éléments contribuent à le distinguer au sein du corpus : une abside inscrite ornée d'une arcature se déploie dans un chevet aux six pans coupés dont le couronnement est orné de métopes perforées, prolongée par une longue nef à arcades engagées dans les murs internes. La façade occidentale n'est pas en reste, sa composition alliant un portail en avant-corps couronné d'un fronton percé d'une fenêtre en croix, flanqué de très hautes et étroites arcades engagées au sein desquelles se tiennent deux modillons sculptés. Ainsi que le rappelle Pierre Dubourg-Noves : « il n'est pas inutile de souligner qu'on retrouve dans ce modeste édifice les préoccupations qui se font jour dans des œuvres plus imposantes : une nette primauté donnée à l'architecture, ce qui a pour conséquence de puissants effets plastiques obtenus à partir de moyens simples ; et parallèlement une grande parcimonie, mais une justesse extrême dans l'emploi des éléments moulurés et sculptés¹ ».

¹ Pierre DUBOURG-NOVES, *Guyenne romane*, Zodiaque, 1969, p. 59.

Données géographiques et historiques

La commune de Petit-Palais-et-Cornemps est principalement connue pour l'église romane qui se tient au centre du bourg, dans l'ancienne paroisse Saint-Pierre de Palais. Sa façade occidentale au décor saintongeais, particulièrement ouvragée, figure en effet parmi les exemples les plus soignés du département, ce qui lui a valu le qualificatif par Jean-Auguste Brutails de « plus riche des façades romanes de la Gironde ». Réunie à cette dernière commune en 1816, après avoir été annexée à la Révolution à Saint-Pierre de Camps, la paroisse Notre-Dame de Cornemps conserve un édifice particulièrement intéressant du point de vue de la problématique développée dans cette étude, dont les ruines se font bien plus discrètes. Cette église est aujourd'hui située au centre d'un hameau constituant le village de Cornemps, à environ deux kilomètres à l'est du bourg de Petit-Palais. Construite au sein d'un territoire assez densément boisé, sur le point culminant de la commune actuelle (83 m), elle surplombe la route qui passe en contrebas. Cette hauteur est en outre délimitée par deux ruisseaux du Feuillant et de la Chapelle. Le village est situé sur un affleurement de calcaire à astéries, formation à la base de laquelle se tiennent des dépôts fluvio-marins que sont les marnes vertes et faluns, entourés par les molasses du Fronsadais (sables et argiles)². Deux mottes médiévales sont répertoriées à proximité aux lieux-dits Peujan et Picaud ; les archives livrent toutefois peu d'informations concernant les origines de cette paroisse.

« Sainte-Marie de Cornemps » est citée dans les comptes de l'archevêché de 1341-1342³. Les textes du XVII^e siècle indiquent qu'elle appartenait alors à la toute proche abbaye de Faize, établissement cistercien fondé en 1137 par Pierre II de Castillon⁴, qui la confie par la suite à celle de Cadouin en Dordogne⁵. Les troupes du

² J. DUBREUIL, BRGM, *Carte géologique de la France à 1/50 000, Notice Libourne*, n° 804, p. 23-24.

³ A.D. Gironde, AHG, 21 (97), 1341-1342. « In archipresbiteratu de Inter-Dordoniam. [...] Sancta-Maria de Cornemps ».

⁴ *Gallia christiana*, t. II, Instr., coll. 322-323 ; col. 887-888. Cette donation aurait été faite dans le cloître de la cathédrale Saint-André de Bordeaux (cf. Juliette MASSON, *Geoffroi de Loroux et l'architecture religieuse en Aquitaine au XII^e siècle*, thèse, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 2012).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

comte de Turenne auraient endommagé l'édifice en 1587, lors des guerres de Religion. En 1622, le procès verbal rédigé à l'occasion de la visite de l'archevêque François de Sourdis indique en effet que la nef est « rompue » et découverte : par conséquent, l'église ne se prête plus au service divin⁶. La nef n'a pas été entièrement relevée par la suite : on a simplement choisi de fermer l'édifice en son milieu, créant ainsi une petite chapelle orientale⁷, ce qui a permis à cette église d'échapper à la démolition que préconisaient certains villageois au XIX^e siècle⁸.

L'édifice a fait l'objet d'une description par Léo Drouyn ; repéré à sa suite par Jean-Auguste Brutails, ce « très curieux édifice » aux dispositions particulières (notamment « le plan de l'abside, [...] étrange » et l'ordonnancement de la façade, « imprévue »), ont conduit à l'inclure au sein du groupe de monographies qui figure en première partie de l'étude des *Vieilles églises de la Gironde*. Il s'agit d'une exception notable, les édifices relevant d'un art roman dans son plein épanouissement ayant plus souvent retenu l'attention de l'auteur, qui consacre peu de notices aux édifices construits en petit appareil. Lorsque Jean-Auguste Brutails se rend sur place, le chevet est recouvert d'une épaisse végétation et son parement intérieur est badigeonné⁹. Il ne donne curieusement aucune indication sur les dispositions intérieures.

⁵ AD Gironde, AHG, 38 (165), 1618-1625. En 1624, les dépendances de l'abbaye de Faize sont : « les baronnies de Lussac et de la Gourmerie, les paroisses de Saint-Médard, Camps, Le Pallais, Cornemps et la palu d'Arveyres ».

⁶ A.D. Gironde, G 538.

⁷ Ces transformations ont probablement été réalisées au XVII^e siècle, les ordonnances dressées en 1687 et 1691 par l'archevêque de Bordeaux lors des visites dans l'archiprêtré d'Entre-Dordogne n'évoquant pas la ruine de l'édifice, mais précisant seulement des travaux à engager : carreler et lambrisser la nef, qui n'est pas voûtée et ouvrir des fenêtres garnies de vitraux dans cette dernière (A.D. Gironde, G 640). On sait par ailleurs que ces travaux sont effectués en 1806 : « « L'église de Cornemps seule annexe du Palais est très petite mais assez décente, on y dit la messe quelquefois les jours fériés. » (A.D.Gironde, 2 V 298).

⁸ A.D. Gironde, 2 V 298, 1806 : « Il n'y a ni presbytere ni domaine à Cornemps, l'église et le petit cimetière attenant ne se vendroient peut-être pas trois cens francs, d'ailleurs la pierre de l'église, si elle étoit détruite, devoit servir à agrandir l'église du Palais qui en auroit besoin, pour y bâtir par exemple une chapelle dans un côté, que les paroissiens ont intention depuis longtemps dy édifier. »

⁹ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils (Bordeaux), 1912, p. 47.

Description générale

L'église de Cornemps présente une légère inclinaison vers le nord. De l'édifice roman, il subsiste la partie orientale constituée d'une abside inscrite dans un chevet à six pans prolongée par une partie seulement de la nef. De ce long vaisseau, seule une partie du mur gouttereau nord est encore en place, au-delà de la façade occidentale actuelle, tandis que son pendant au sud ne présente plus qu'un arrachement à l'ouest. Ce mur septentrional, très endommagé, est encore relié à l'ancienne façade occidentale, formant une ruine imposante, qui laisse deviner le plan de la nef romane. Ce vaisseau ne mesurait pas moins de 15 m de long pour quelques 5,9 m de large. Du fait de la minceur et la hauteur des murs de la nef, on peut, de même que Jean-Auguste Brutails, douter fortement du fait qu'elle ait été voûtée¹⁰.

Le chevet à abside inscrite

Le chevet se distingue par une abside inscrite dans un ensemble polygonal dont le nombre de faces est pair ce qui n'est pas courant¹¹. Elle est en effet découpée dans un ensemble à six pans, dont les deux pans situés à l'extrémité orientale, dans l'axe de l'édifice, se rejoignent pour former un contrefort plat percé d'une baie. Michelle Gaborit en repéra un autre exemple à Castets-en-Ossau dans les Pyrénées-Atlantiques¹². Pierre Héliot rappelait que le chevet polygonal, s'il fut délaissé à partir du XIII^e siècle en Aquitaine, « s'y était introduit fort tôt, dès la fin de l'époque carolingienne au moins ; il y avait aussi connu quelques applications à la fin du XI^e et au XII^e siècle¹³. » Les angles sont chaînés en pierre de taille selon un schéma à boutisses renforcées, ces dernières n'étant pas entièrement dressées mais présentant une forme irrégulière sur la face

¹⁰ *Ibid.*, p. 48.

¹¹ Pierre HELIOT, « Origines et extension du chevet plat dans l'architecture religieuse de l'Aquitaine », *Les Cahiers techniques de l'Art*, vol. 3, n° 1, 1954, pp. 23-49.

¹² Michelle GABORIT, *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1979.

¹³ Pierre HELIOT, « Origines et extension du chevet plat dans l'architecture religieuse de l'Aquitaine », *op. cit.*, p. 23.

ournée vers le parement de moellons recouvert en partie d'enduit. On peut penser qu'il s'agit là d'un procédé permettant de mieux lier ces pierres à la maçonnerie de petit appareil.

L'axe est pourvu d'un contrefort plat percé d'une fenêtre en plein-cintre relativement large au vu de la moyenne observée dans les édifices du corpus. L'église de Saint-Front-sur-Lémance, dans le Lot-et-Garonne, qui avait premièrement retenu notre attention pour les métopes perforées qui viennent animer le couronnement de son chevet, donne à voir une fenêtre du même type, c'est-à-dire de dimensions très comparables et également ouverte dans un contrefort axial. La fenêtre qui nous intéresse témoigne en outre d'une construction assez peu courante, puisque le percement est tout d'abord parallèle à l'axe de l'édifice (perpendiculaire au contrefort), puis s'ébrase vers l'intérieur. Cette particularité se rencontre dans plusieurs autres églises de cette partie orientale du diocèse de Bazas, dans un rayon d'une dizaine de kilomètres¹⁴.

En partie haute, des modillons sculptés soutiennent l'encorbellement de la corniche, qui alternent avec des métopes percées, réinterprétant un motif antique intégré ici au sein d'une composition romane. Les sculptures présentent des formes et motifs qui s'insèrent tout à fait dans le corpus girondin. On retrouve en effet des figures animales à la tête longue et conique, sur lesquels les détails sont sculptés en méplat ou simplement gravés, des personnages humains grossièrement sculptés (simple tête ou homme accroupi, ainsi qu'un personnage sculpté en méplat, représenté de côté, ce qui est moins courant), formant comme autant de protomés coexistant à l'habitude avec une série de motifs géométriques (cubes gravés, modillon triangulaire strié ou présentant une bande verticale sculptée, comme par exemple à Parsac¹⁵, sur la face nord du clocher).

Quant aux métopes placées entre ces modillons, peu fréquentes, ces dernières comportent des orifices circulaires d'une quinzaine de centimètres de diamètre (un ou deux selon les pierres, disposés côté à côté), autour desquels ont été gravés des cercles,

¹⁴ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde*, op. cit., p. 204. « Dans les fenêtres de Cornemps, Doulezon, Saint-Vincent-de-Pertignas, Sainte-Radegonde, etc., le percement par dehors est fait suivant une direction perpendiculaire au parement : jusqu'à une certaine profondeur, les deux montant de la fenêtre sont parallèles, après quoi ils s'ébrasent en dedans. »

¹⁵ Fiche 101 (Vol. 3).

dont le nombre varie là encore du simple au double. Des métopes similaires prennent place dans les proches édifices de Saint-Georges de Montagne¹⁶ (bras du transept sud, pignon situé au-dessus de l'arc triomphal) ou Notre-Dame de Parsac (également à Montagne, et de la même manière sur le pignon porté par l'arc majeur). On les rencontre aussi dans la vallée de la Lémance, où de nombreuses églises présentent cette particularité.

Une travée droite complète ces dispositions, elle-même pourvue sur chaque mur gouttereau de contreforts, qui observent une retraite aux 4/5^e de leur hauteur. La baie percée dans la partie nord, et celle qui lui fait écho au sud, aux linteaux monolithes échancrés et au large ébrasement intérieur participent d'une même construction en lien avec l'arcature intérieure.

Cette dernière court le long des murs de l'abside hémicirculaire, relativement profonde : les rouleaux de sa voussure présentent un profil mouluré. Cette série de sept arcades présente une alternance entre profil aveugle ou percé d'une petite fenêtre. Les arcs à l'élégante finesse, formés de claveaux étroits et aux dimensions très disparates reposent sur des chapiteaux sculptés et des colonnettes octogonales (contrairement aux colonnettes qui encadrent les baies, de plan circulaire). Jean-Auguste Brutails fait remarquer qu'on en rencontre de pareilles à Puynormand, paroisse limitrophe, « d'un type qui ne fut guère en faveur à l'époque romane » mais plutôt à la période gothique¹⁷. Il en existe aussi au portail de l'église de Saint-Hilaire-de-la-Noaille. Plusieurs irrégularités doivent être soulignées : ces arcs n'ont pas la même épaisseur et les écoinçons ne sont pas homogènes : les pierres triangulaires y côtoient de simples pierres de blocage. Par ailleurs, les colonnettes octogonales ne sont pas engagées dans le mur mais simplement plaquées contre ce dernier, ce qui semble aussi être le cas des arcs, dont on constate qu'ils sont positionnés sur le petit appareil de l'abside. A chaque extrémité, ces arcs reposent sur des culots sculptés dont les motifs reprennent en partie ceux des modillons de la corniche extérieure.

¹⁶ Notice 11 (Vol. 2).

¹⁷ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde, op. cit.*, p. 185.

Le tout soutient une voûte en cul-de-four. Tous les supports des arcs ne semblent pas recevoir les retombées de ces derniers correctement (ils ne sont pas toujours centrés). Les arcs qui couronnent les baies ont été construits grâce à un principe similaire. Cette abside est en effet éclairée grâce à trois ouvertures en plein cintre, faites de claveaux étroits et d'un linteau monolithe, à l'extérieur. Parce que les claveaux des baies et les arcatures qui leur font écho semblent partir d'un même point central, un certain effet de perspective se dessine, qui contribue à uniformiser cet ensemble de petits blocs. Le rouleau externe retombe sur de petits chapiteaux portés par des colonnettes de plan circulaire, tandis que celui de l'intérieur est porté par des piédroits. Ces colonnettes, fréquentes en Charente, existent en Gironde, mais généralement dans une configuration en pierre de taille¹⁸ (à Langoiran ou Bégadan, pour ne citer que ces exemples). Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point au sein de la discussion. Les chapiteaux, de dimension réduite, sont de forme similaire au sud et à l'est. Au nord, cependant, ils sont plus petits et ne portent aucun décor ; les colonnettes et les bases qui les soutiennent sont elles aussi plus minces. En revanche, on peut faire un rapprochement entre les arcades décoratives des baies est et nord, car elles ont les mêmes bases (un tore et un socle taillé en biseau et strié de lignes parallèles au plan). A la base de la baie orientale, une pierre forme un angle, dont on peut se demander s'il s'agit d'un remploi, tel qu'un fragment de sarcophage. Ces colonnettes sont faites de plusieurs fûts. Au sud, la construction postérieure d'une sacristie a modifié la structure de la baie et de l'arcature qui l'encadrent. Le percement d'une porte à linteau a en effet engendré le rétrécissement de la baie par le bas d'où, probablement, la disparition des colonnettes qui flanquaient les piédroits de la baie, ainsi que d'une partie de celles qui l'encadraient (arcature).

Les chapiteaux qui soutiennent les retombées de chacun des arcs sont sculptés de motifs végétaux (formes assez grossières, qui ne ressemblent pas aux feuilles d'eau, courantes dans la région) : grandes feuilles, aux rangées de folioles, tiges, rinceaux. D'autres voient leur corbeille s'enrouler de tiges ou préfèrent les motifs géométriques (motifs de chevrons ou de copeaux). Un motif figuré apparaît sous la forme d'une tête

¹⁸ *Ibid*, p.205.

humaine, sorte de protomes tels qu'on en observe souvent (Baron¹⁹, Beautiran²⁰, Cleyrac²¹ entre autres). Le relief, assez prononcé, explique peut-être la remarque de Michelle Gaborit, qui considère cette sculpture comme étant « déjà très évoluée^{*} ». Leurs tailloirs, au profil très saillant, semblent parfois disproportionnés ou mal reliés, ce qui pourrait être lié à des reprises. L'arc triomphal est porté par deux épais pilastres seulement ornés d'une petite imposte qui ne court pas à hauteur de celle qui couronne le cul-de-four mais un peu au-dessous.

Un « faux transept » ?

La travée située à l'avant du chevet constituait peut-être un transept, puisqu'elle conserve les traces de hautes arcades. Celle du nord est la plus intéressante des deux car elle subsiste en totalité, tandis qu'au sud, il ne reste qu'une partie de l'arc et de son support à l'est. Aucune trace d'arrachement n'est cependant visible. Jean-Auguste Brutails²² pose par ailleurs la question de savoir si le transept aurait été simplement prévu, ébauché mais pas réalisé²³, hypothèse qui semble ici plausible. Ainsi que le rappelle Pierre Dubourg-Novès, « on trouve dans le carré de ce faux transept- ou de ce transept amputé [...] deux ressauts dans chacun des angles. Le niveau moins élevé des arcs oriental et occidental par rapport à ceux du nord et du sud semble exclure pour Brutails, l'existence d'une coupole. Il n'est pas impossible qu'une voûte de blocage montée de façon empirique ait tenu le milieu entre le berceau à pénétration, l'arc de cloître et une coupole maladroite. A moins tout simplement qu'il n'y ait jamais eu de voûte, les arcs en question ayant pu être destinés à étré sillonner un clocher²⁴ ».

¹⁹ Notice 3 (Vol. 2).

²⁰ Fiche 27 (Vol. 3).

²¹ Fiche 54 (Vol. 3).

²² Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde, op. cit.*, p. 47. L'auteur écrit ainsi : « j'ignore comment était couvert ce pseudo-transept : un ressaut de chaque pilier est sans emploi ; l'inégalité de hauteur des arcs longitudinaux, plus élevés et des arcs transversaux, plus bas, exclut la possibilité d'une coupole ».

²³ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde, op. cit.*, p. 148.

²⁴ Pierre DUBOURG-NOVÈS, *Guyenne romane, op. cit.*, p. 61.

La nef, pourvue d'une arcature intérieure

Il subsiste une partie du vaisseau au nord, en partie orientale. Des trous de boulins y sont visibles à intervalles assez réguliers, qui permettent d'affirmer que le mur n'a pas été repris, du moins dans la seconde moitié supérieure. A l'intérieur, on constate que l'un d'entre eux a été disposé à l'angle d'une pierre de taille qui forme le haut du chaînage de l'unique pilastre encore en place, ce qui nous donne un indice supplémentaire de la contemporanéité de la construction du mur en petit appareil et de l'arcature en pierre de taille qui s'y insère²⁵. Cette dernière se déploie sur une hauteur importante (environ 7 m). Les claveaux de ces arcs sont assez minces et l'arc situé à proximité de la façade occidentale aurait été remonté lors d'une restauration récente que l'on remarque au-dessus de cette partie de l'édifice²⁶. Le matériau employé à la réalisation de ces claveaux semble être le même qui a servi à tailler ceux du portail et des arcades du faux transept, dont les dimensions paraissent d'ailleurs similaires. Jean-Auguste Brutails souligne la présence d'un corbeau qui « fait saillie dans l'écoinçon entre les retombées des deux arcs », « peut-être pour appuyer un lien soulageant l'entrait ». Ce dernier n'est plus visible, mais une photographie de Médéric Mieusement prise en 1883 montre en effet deux pierres superposées faisant saillie à cet endroit du mur nord. On peut penser que cette partie du parement s'est écroulée en même temps que celle de l'arc qui la borde à l'est. Ce mur s'est en outre effondré au milieu de la seconde arcature vers l'ouest, à hauteur d'une baie dont il reste une partie de l'ébrasement oriental, construit en pierres de taille.

Des lits de moellons assez allongés et de dimension plus importante que les moellons cubiques que l'on rencontre très souvent dans les édifices du corpus côtoient des rangées d'*opus spicatum*²⁷, qui semblent rattraper les hauteurs de certaines assises obliques, elles emploient ainsi des pierres fines et allongées de bien plus petite dimension, ainsi disposées pour correspondre parfaitement à la hauteur d'assise

²⁵ *Ibid.*, p. 48. Ce qui va à l'encontre d'un « placage d'arcs longitudinaux » évoqué par l'auteur.

²⁶ Témoignage de M. Bernède, voisin.

²⁷ Jean-Auguste BRUTAILS, *Les Vieilles églises de la Gironde, op. cit.*, p. 187. Ce sont les « rares curiosités » décrites par l'auteur, ce type ne se rencontrant que peu fréquemment en Gironde.

souhaitée²⁸. Deux charbons prélevés dans le mur gouttereau nord de la nef et dans le parement extérieur du chevet ont été datés par le C.R.D.C. de Lyon. Les résultats obtenus sont les suivants : mur gouttereau nord, âge calibré de 1025 à 1165 ap. J.-C. ; chevet, âge calibré de 1024 à 1155 ap. J.-C. (âge 14C BP chevet: 950 ± 30 ; nef : 930 ± 30). Ces deux prélèvements présentent l'intérêt de donner un âge très proche, qui tend à montrer une certaine cohérence, bien que des prélèvements supplémentaires permettraient seuls de l'affirmer. L'intervalle chronologique est relativement large mais l'hypothèse d'une construction à la fin du XI^e siècle, au milieu de cet intervalle, reste tout à fait plausible.

L'écorché que constitue cette église, permet d'observer la partie interne des murs de la nef, et en particulier l'arrachement du départ des murs gouttereaux : on constate que ces derniers sont composés de moellons disposés de chaque côté, qui encadrent une fourrure faite de mortier et de pierres de tout venant.

Le portail à fronton en avant-corps

La façade de l'église Notre-Dame de Cornemps²⁹ (Petit-Palais-et-Cornemps) compte probablement parmi les premiers exemples d'extrémités occidentales construites en pierre de taille, expression de la façade romane telle qu'elle s'épanouira au cours du XII^e siècle. Elle est constituée d'un massif rectangulaire, dont la partie supérieure exst dégradée. Ce massif est pourvu d'un avant-corps en léger retrait, dont la partie haute, triangulaire, renvoie aux modèles antiques des portails à frontons. De chaque côté de l'avant-corps se tiennent deux arcades dont la partie supérieure est formée d'un linteau en plusieurs morceaux. On a placé en leur sein deux sculptures conçues comme des modillons aux formes élémentaires³⁰, sortes de protomés qui représentent, l'un une tête humaine tandis que le pendant méridional consiste en une tête animale gravée sommairement, tenant en sa gueule un objet rond qui n'est pas sans rappeler la fable

²⁸ Daniel PRIGENT et Christian SAPIN, « La construction romane et ses emprunts aux méthodes de construction antiques: méthodologie, essai de synthèse », *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XXXIX, 2008, p. 227.

²⁹ Notice 14 (Vol. 2).

³⁰ Pierre DUBOURG-NOVES, *Guyenne romane*, op. cit., p. 62.

d'Ésope. Ces sculptures sont similaires à celles des modillons qui portent la corniche du chevet où plusieurs têtes ou bustes d'animaux sont ainsi figurées et leur surface également sculptée en méplat. Notons que l'église proche de Saint-Georges de Montagne³¹ a aussi été dotée près de son portail en avant-corps méridional de ce qui ressemble à deux têtes (mais ces dernières sont fort dégradées) placées dans le contrefort occidental, dont la forme, mais pas l'emplacement, les apparente aussi à des modillons. Cette structure particulière du mur où se tiennent deux hautes niches en plein cintre se rencontre dans l'édifice proche géographiquement de Saint-Martin de Mazerat à Saint-Emilion, non plus en façade occidentale, mais composant l'encadrement de l'arc triomphal étroit qui ouvre sur la travée droite du chevet.

Conclusions

Les formes déployées dans cette église permettent de mieux saisir le processus de mutation qui semble voir le jour en Bordelais et Bazadais au tournant du XI^e siècle. Les particularités telles que l'abside inscrite dans un chevet à six pans, le contrefort axial percé d'une baie qui s'y ouvre, ou la façade occidentale dont le portail est percé d'un fronton, semblent marquer l'apparition de transformations marquées notamment par l'emploi mixte du moellon et de la pierre de taille (la façade occidentale étant entièrement construite de ce dernier matériau). Une hiérarchie se dessine en outre entre cette façade et le chevet, qui ont reçu un traitement privilégié, comme en témoigne l'arcature intérieure de l'abside et son couronnement extérieur, tandis que les murs de la nef sont plus sobres. Ces derniers ont toutefois été rehaussés à l'intérieur d'une arcature qui marque la volonté de distinguer ce dernier espace : il s'agit du seul exemple de ce type réalisé au sein d'un parement de petit appareil dans le corpus. Enfin, la présence d'un « faux transept » dont on ignore s'il a reçu un voûtement permet de relier cette édifice à la famille des églises que constituent Saint-Georges de Montagne et Saint-Martin-de-Mazerat à Saint-Emilion, toutes deux voisines, qui reçurent un tel dispositif, toutefois plus élaboré dans la seconde église où il est couvert d'une coupole.

³¹ Notice 11 (Vol. 2).

Archives :

- M. A. P., Bibliographie, C. Enlart, 1920, ref. 1996/025/0443.
- M. A. P., Photographies M. Mieusement, 09/1883, n° MH0000904, n° MH0000905.
- A.D. Gironde, Fonds J.A. Brutails, 90 J 28/32, 90 J 28/33, 90 J 49/57, 90 J 55/63, 90 J 55/64, 90 J 55/65.
- A.D. Gironde, G 538, G 640, G 648, 2 V 298.
- A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn.
- Université Michel de Montaigne, Bibliothèque, Photographies Jean-Auguste Brutails, n°614, 636.

Bibliographie :

- BRUTAILS J.A., *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils, Bordeaux, 1912, p. 47 *et alii*.
- DUBOURG-NOVES P., *Guyenne romane*, Zodiaque, La Pierre-qui-Vire, p. 58-63.
- GABORIT M., *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest : (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Université Bordeaux Montaigne, 1979, p. 323-325.
- PIGANEAU E., « Essai de répertoire archéologique du département de la Gironde », *Société archéologique de Bordeaux*, t. XXII, 1897, p. 110.

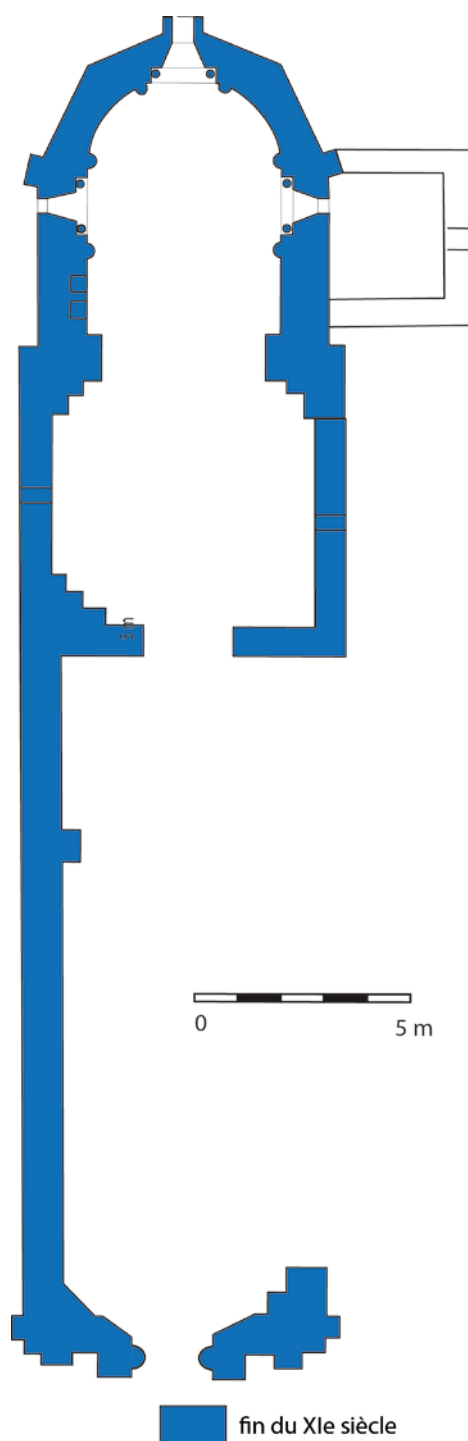
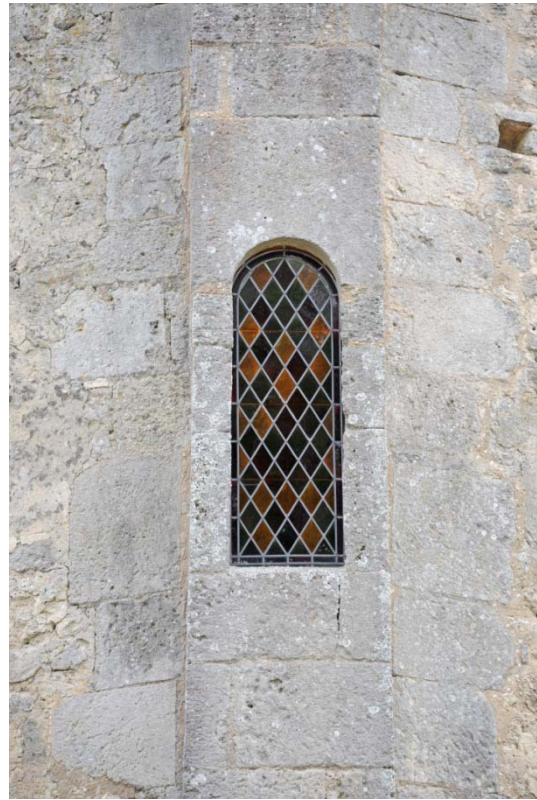


Figure 434. CORNEMPS (PETIT-PALAIS-ET-CORNEMPS)- Sainte-Marie
Plan B. et D. et M. Provost

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figures 435. Chevet et détail de la baie axiale.



Figure 436. Départ de l'arc d'un faux transept ?

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 437. Corniche à modillons alternant avec des métopes percées, détail.



Figure 438. Arcature du chevet.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 439. Seuil du chevet.



Figures 440. Lien entre l'abside et la travée qui la prolonge à l'ouest.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

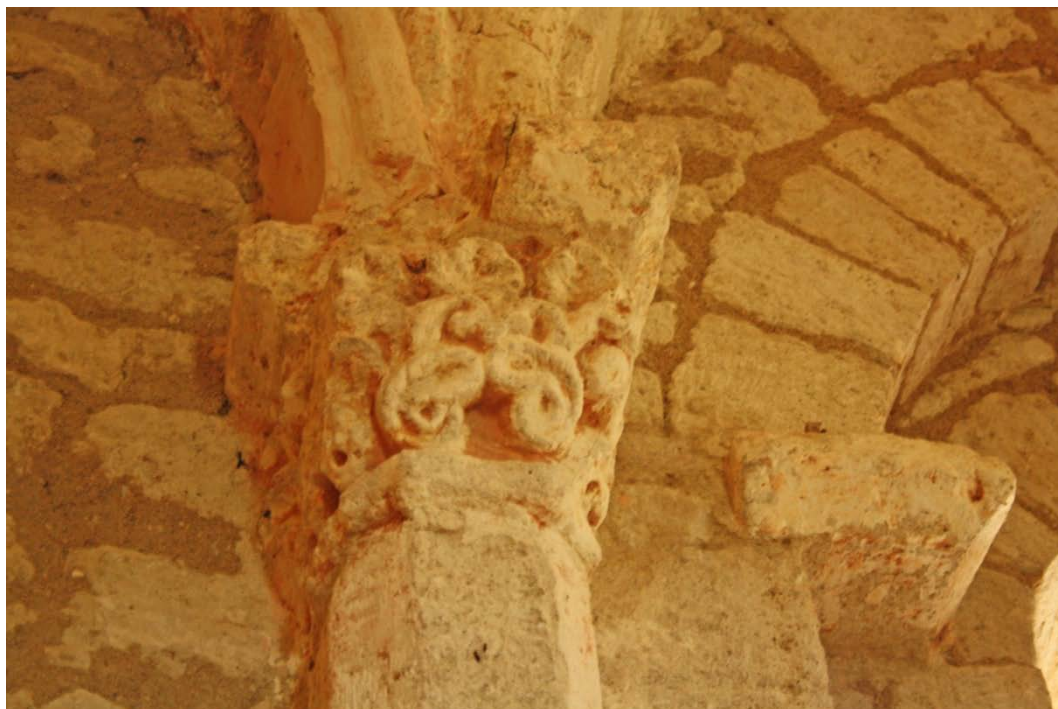


Figure 441. Détail d'un chapiteau, fenêtre du nord de l'abside, à l'ouest.

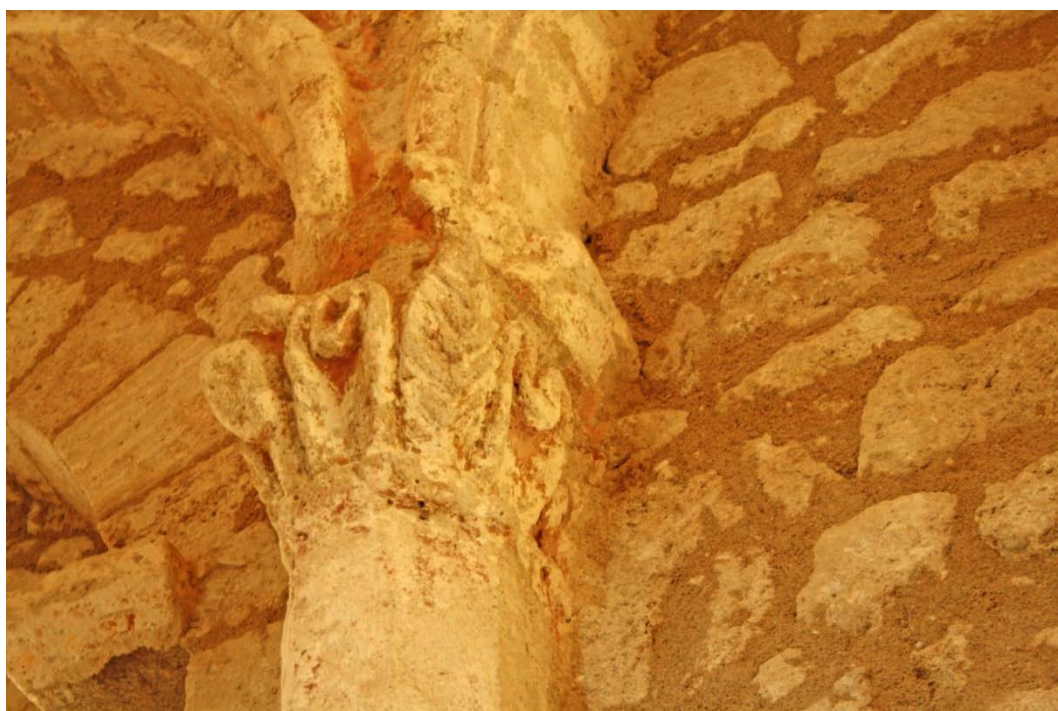


Figure 442. Détail d'un chapiteau, fenêtre du nord de l'abside, à l'est.



Figure 443. Ancienne nef et arcature intérieure, vues depuis le sud-ouest.



Figure 444. Ancienne nef et façade ruinées, vues depuis le sud-est.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 445. Nef ruinée, vue depuis le nord-ouest.

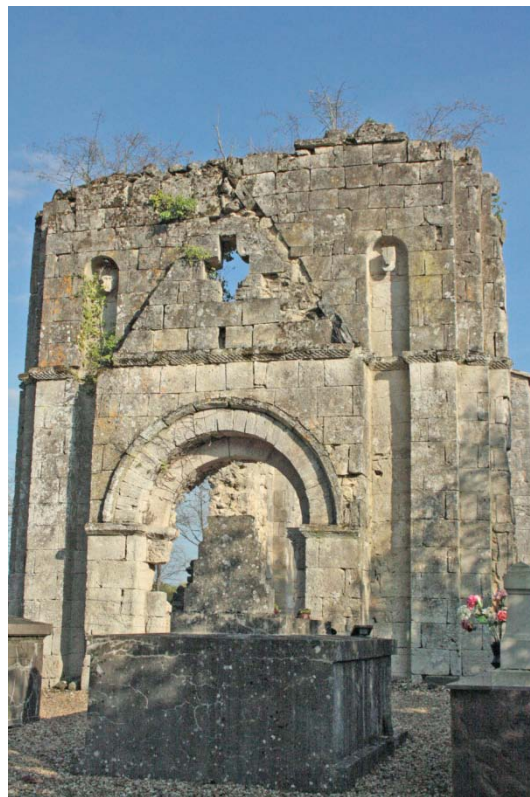


Figure 446. Façade occidentale et portail en avant-corps à fronton.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

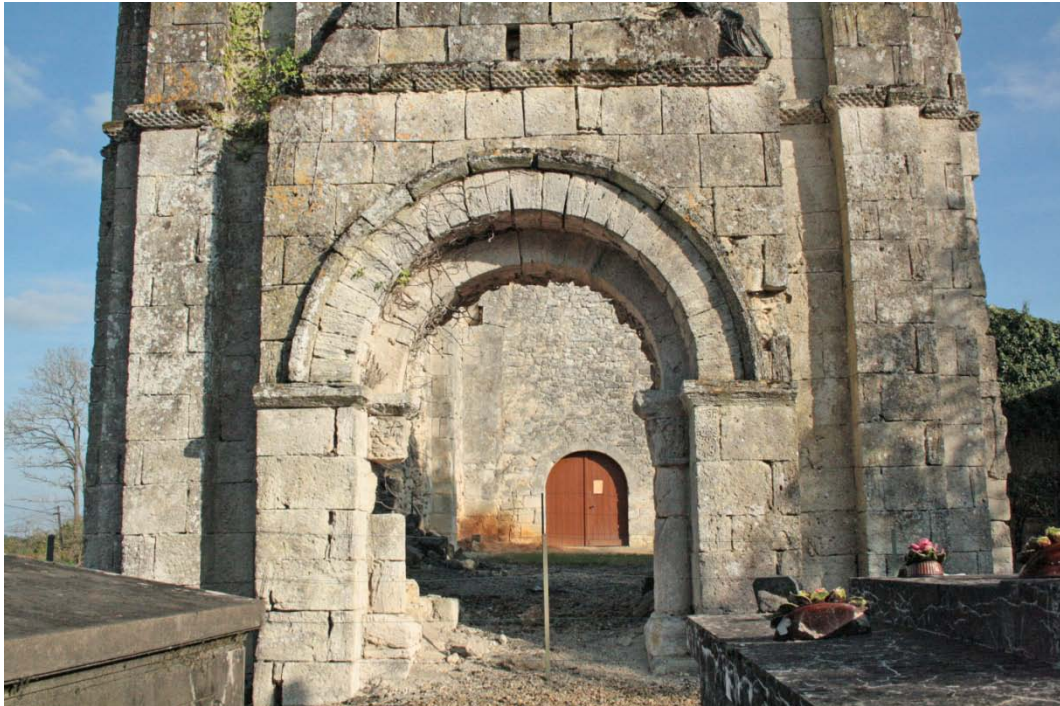
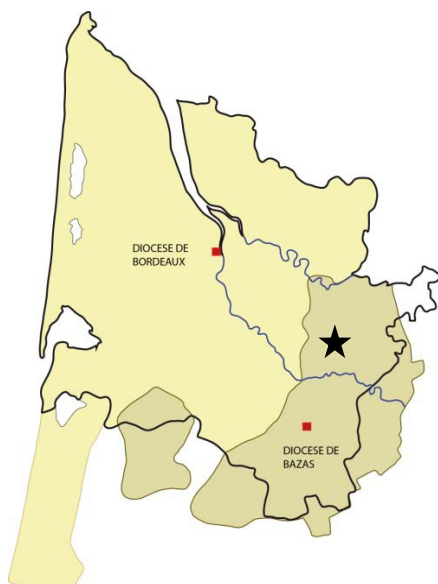


Figure 447. Détail du portail.

Notice 15

SAINT-GENIS-DU-BOIS- Saint-Genès



Département	Gironde (33)
Localisation	Saint-Genis-du-Bois (33760)
Adresse	Le Bourg
Propriétaire	Commune de Saint-Genis-du-Bois
Protection	Eglise inscrite en totalité (21/12/1925)
Ancien diocèse	Diocèse de Bazas
Statut actuel	Eglise paroissiale. Ancienne dépendance de la commanderie de Montarouch
Collateur	Commanderie hospitalière de Saint-Genis-du-Bois (1290-1550)

L'église Saint-Genès conserve le témoignage d'une modeste église du XI^e siècle, dont le plan et le mode de construction l'apparentent aux édifices de petite envergure du corpus. Si rien ne la distingue des autres églises du diocèse depuis l'extérieur, le visiteur pénétrant dans l'église ne manque pas d'être surpris par le dispositif particulier qui sépare la nef du chevet. Un mur diaphragme percé d'une étroite ouverture en plein cintre délimite en effet ces deux espaces, qui contribue à cloisonner l'abside dont les formes l'apparentent presque à un simple hémicycle, son plan s'allongeant très légèrement vers l'ouest. Il s'agit d'un exemple unique de ce type de séparation entre nef et chevet parmi les deux anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, semblant regarder davantage vers le haut Moyen Age que l'époque romane qui cherche à ouvrir l'espace absidial. Le reste de l'édifice témoigne d'un parti architectural très simple, qu'est venue agrémenter une façade romane ornée d'un portail aux rouleaux ouvragés.

Eléments de géographie et d'histoire

L'église de Saint-Genis du Bois se tient au nord-ouest de l'ancien diocèse de Bazas, sur l'un des plateaux de l'Entre-deux-Mers qui borde le ruisseau de l'Engranne qu'elle domine (à une centaine de mètres à l'est). Les anciennes carrières situées à proximité³², rappellent que le substrat est formé d'une roche calcaire à astéries³³, affleurant sur le flanc de la vallée. La paroisse était située au bord de l'ancienne voie menant de Montignac à Sauveterre-de-Guyenne, qui conduisait aussi à Rions ou Créon en passant par la Sauve Majeure, située à quelques quinze kilomètres au nord-ouest³⁴.

Selon Sylvie Faravel, cette paroisse pourrait être née de celle de Coirac à l'époque mérovingienne, avant que cet ensemble donne par la suite naissance à celle de Martres³⁵. L'église est implantée à l'extrémité nord-est de cette paroisse, dans une position excentrée. Elle dépendait au XIII^e siècle de la commanderie hospitalière établie au nord et dont la mention la plus ancienne date de 1290³⁶, il s'agissait d'une dépendance de la commanderie de Montarouch. Cet établissement était propriétaire d'une ancienne motte située à l'ouest de l'église et seulement attestée au XVI^e siècle³⁷. Plusieurs études archéologiques viennent pallier au manque de renseignements historiques dont nous disposons concernant cette localité³⁸, l'occupation ancienne du village ayant été révélée au XIX^e siècle, lorsqu'on découvrit une nécropole mérovingienne³⁹. Ainsi, une opération de sauvetage fut organisée en 1985 lors du démontage du mur d'enclos du cimetière, situé le long de la route communale. Plusieurs éléments de sarcophage furent alors mis à jour qui avaient été remployés dans la

³² Carte IGN au 50/000^e.

³³ Jean-Pierre CAPDEVILLE, *Carte géologique de la France à 1:50 000*. 828. Podensac, Bureau de recherches géologiques et minières, 1996.

³⁴ Carte de Cassini, feuille n°104.

³⁵ Sylvie FAREVEL, *Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550*, thèse, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1991, p. 111. L'auteur précise : « cette datation ne correspond pas au schéma bordelais où B. Cassagne a observé une chronologie beaucoup plus tardive puisqu'il attribue les paroisses vouées à Saint-Genès à la troisième génération ».

³⁶ Dany BARRAUD, Sylvie FAREVEL et Bruno BIZOT, « Saint-Genis-du-Bois », *Archéologie des églises et des cimetières en Gironde*, I, 1989, coll. « Mémoires », p. 126.

³⁷ *Ibid.* Cette dernière est alors nommée « motte de Saint-Genys » ou « motte du commandeur ».

³⁸ *Ibid.*; voir aussi Jean-Luc PIAT, *L'église de Saint-Genis-du-Bois, document final de synthèse de diagnostic archéologique*, Bordeaux, HADES, 1998.

³⁹ Dany BARRAUD, Sylvie FAREVEL et Bruno BIZOT, « Saint-Genis-du-Bois », *op. cit.* Cette découverte fut faite par le Baron de Marquessac, dans les années 1860.

construction de ce dernier, probablement lors de travaux effectués au XIX^e siècle⁴⁰. Un mur en petit appareil employant moellons rubéfiés, tuiles et briques, d'orientation est-ouest, a aussi été découvert, qui pourrait dater de la fin de l'Antiquité ou de l'époque paléochrétienne. Ces matériaux proviennent vraisemblablement d'un bâtiment plus ancien⁴¹. Au sud de ce dernier, cinq sarcophages ont été retrouvés (VI^e- VII^e siècles)⁴².

Des travaux programmés au nord de l'église dans les années 1986-1987 ont offert l'occasion de réaliser deux interventions archéologiques supplémentaires, qui ont apporté au dossier des éléments nouveaux. Des structures plus anciennes furent mises à jour, tel « un grand mur épaulé par deux contreforts d'axe est-ouest, prolongé à l'est par une abside polygonale contrefortée sur sa troisième face.⁴³ » Cet ensemble réalisé en petit appareil aux joints beurrés présente une orientation légèrement différente de celle de l'église (5° de décalage), mais correspond au mur repéré en 1985. Les contreforts qui raidissent le parement n'étaient pas chaînés avec lui. Cependant, les angles du bâtiment montrent un chaînage réalisé à l'aide de moellons de plus grandes dimensions et parfois ornés de chevrons. Le site fut par la suite en partie détruit, abandonné, puis on démonta les murs pour en récupérer les matériaux, avant une « longue période d'abandon ou de mise en culture, caractérisée par une bioturbation importante et une couche d'humus. La formation de cette couche est en partie achevée au moment de la construction de l'église romane, comme l'atteste la tranchée de fondation romane la recoupant »⁴⁴. Les conclusions de cette étude laissent envisager la présence aux V^e- VI^e siècles d'un « édifice à abside polygonale s'élevant à l'extrémité nord-ouest d'une terrasse occupée à l'ouest par un cimetière ». Toutefois, une grande partie de ce bâtiment étant située sous l'église, il n'a pu être étudié intégralement. Aucun indice ne permet cependant d'y voir un édifice dédié au culte, sinon, comme le rappelle Sylvie Faravel, la forme de son plan

⁴⁰ *Ibid.*, p. 127.

⁴¹ Sylvie FARAVEL, « Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550 », *op. cit.*, p. 752.

⁴² Dany BARRAUD, Sylvie FARAVEL et Bruno BIZOT, « Saint-Genis-du-Bois », *op. cit.*, p. 127-128.

⁴³ *Ibid.*, p. 128.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 129.

qui rappelle notamment celui du chevet de l'église de Caudrot ainsi que sa présence sur une nécropole haut médiévale⁴⁵.

Quatre nouveaux sondages ont été ouverts en 1998 contre le flanc sud de l'église, apportant quelques précisions supplémentaires, notamment grâce à la mise à jour de mobilier antique peut-être lié à la présence d'un établissement thermal. Plusieurs sarcophages trapézoïdaux à couvercles en bâtière, aux traces de taille caractéristique (chevrons, cannelures), sur certains desquels s'appuie la fondation de l'église romane indiquent enfin que l'endroit aurait été occupé par la suite à l'époque haut médiévale⁴⁶.

Description générale

L'église dédiée à Saint-Genès, encore entourée de son cimetière qui s'étend au sud, adopte un plan des plus simples : une nef unique aux murs lisses et inarticulés donne sur une petite abside allongée et voûtée en cul-de-four, par l'intermédiaire d'un mur diaphragme. Deux autels dont l'un est voué à Saint-Jean, patron des Hospitaliers, se tiennent contre ce dernier. Un clocher-mur, un porche ainsi qu'une sacristie sont venus compléter ces dispositions. Quatre degrés permettent d'accéder dans le vaisseau, dont le niveau se trouve sous celui du sol extérieur. Orienté est-ouest, l'édifice est cependant légèrement désaxé vers le nord.

La nef du XI^e siècle et son lien avec le chevet

L'une des parties les plus anciennes de l'église consiste en une modeste nef dépourvue de contreforts romans, dont les parements ne sont quasiment plus visibles, du fait de la pose d'enduits qui protègent les murs. Cependant, plusieurs photographies prises dans le vaisseau en 2002 permettent de constater l'état de cette partie de l'édifice

⁴⁵ Sylvie FARAVEL, « Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550 », *op. cit.*, p. 753.

⁴⁶ Jean-Luc PIAT, *L'église de Saint-Genis-du-Bois, document final de synthèse de diagnostic archéologique*, *op. cit.*, p. 9.

avant qu'ils ne soient recouverts⁴⁷. L'ensemble paraît assez cohérent, monté grâce à un petit appareil de moellons formant des assises régulières, du moins en partie basse (visibles sur environ 1,50 m de hauteur) puisqu'un enduit masquait déjà la partie supérieure des murs. A l'extérieur, plusieurs moellons rubéfiés témoignent de remplois. La partie supérieure des murs gouttereaux semble avoir subi des remaniements, observés par Rosalie Godin lorsqu'elle s'intéressa aux élévations dont les enduits avaient été partiellement piqués⁴⁸. A l'est du mur sud, on peut encore voir depuis l'extérieur une corniche, assez dégradée. Elle portait déjà une charpente⁴⁹, le vaisseau n'ayant jamais été voûté. Il faut noter que cette nef est dépourvue de contreforts plats, comme c'est aussi le cas de plusieurs vaisseaux, qu'ils soient ou non de petite dimension (depuis les églises de très petite dimension de Saint-Germain-de-Campet à Faleyras jusqu'aux ensembles plus vastes de Saint-Romain de Poussignac ou Saint-Michel à Bazas, pour ne citer que ces exemples).

Trois fenêtres sont percées dans le vaisseau, dont une ouverte au nord-ouest. Très étroite et largement ébrasée vers l'intérieur, elle permet d'apporter de la lumière dans cette partie de l'église comportant les fonds baptismaux. Le petit ébrasement extérieur ménagé dans un linteau monolithe échancré, très peu courant dans les églises de petit appareil du territoire considéré, résulte peut-être d'un aménagement postérieur. Quoi qu'il en soit, la forme de cette baie permet d'y voir une réalisation romane, dont les dimensions se rapportent à celles de la baie axiale du chevet, dispositions qu'adoptaient vraisemblablement les deux baies remaniées, ménagées de chaque côté de la nef à l'ouest, qui éclairent les autels disposés contre le mur diaphragme.

La construction du chevet semble également avoir fait un large emploi de moellons réutilisés, dont certains portent les stigmates d'une chauffe importante⁵⁰. S'y

⁴⁷ Rosalie GODIN, *Saint-Genis-du-Bois, église, sondages en recherche de décor peint sur les murs de la nef*, 2002.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 8.

⁴⁹ Dany BARRAUD, Sylvie FARAVEL et Bruno BIZOT, « Saint-Genis-du-Bois », *op. cit.*, p. 127. Cette dernière, en partie sculptée, date probablement de la fin du XV^e siècle.

⁵⁰ C'est ce qu'avait déjà constaté l'abbé Labrit : « Des murs construits au XI^e siècle et plus tard ont ainsi l'aspect de murs romains, parce qu'on a emprunté des pierres de petit appareil à des édifices ruinés. Les églises présentent très souvent cette particularité, et parmi celles où elle attire le plus l'attention, il convient de signaler les églises de Saint-Jean-de-Blagnac, Postiac, Sainte-Présentine, Frontenac, Coirac, Saint-Genis, mais surtout de Doulezon, qu'on peut considérer comme le type de ce

tiennent trois contreforts plats en pierre de taille, qui sont plus larges que ceux qui raidissent la façade occidentale (0,76 m à l'est, 0,60 m à l'ouest). Le contrefort placé dans l'axe de l'église se tient sous une petite baie à linteau monolithe échancré, à mi-hauteur du mur, mais se trouve en léger décalage, n'étant pas construit dans le même axe que l'ouverture. Ceux qui l'encadrent se développent, quant à eux, presque jusqu'au haut du mur du chevet. Chacun présente un petit talus en partie supérieure. Les mesures faites sur les pierres de ces contreforts depuis le sol jusqu'à la septième assise ont montré l'utilisation de deux modules de hauteurs d'environ 0,32 m, 0,36 m et quelques pierres mesurant 0,26 m de haut, soit un ensemble de pierres aux dimensions choisies qui témoigne d'une certaine maîtrise de la taille et des contraintes de la mise en œuvre.

L'unique ouverture ménagée dans l'axe de l'abside présente une forme extrêmement courante au linteau monolithe échancré et boutisses renforcées ; elle mesure environ 1,05 m de haut pour 0,20 m de large. (L'arrière-voussure a toutefois subi des modifications). L'ensemble de la maçonnerie du parement extérieur semble avoir été bouleversé : les éléments situés autour des blocs qui constituent la baie semblent indiquer que cette partie de l'église a été reprise. La mise en œuvre des moellons disposés entre ces contreforts est elle aussi perturbée : les assises sont peu régulières – pas du tout au sud du contrefort axial. On peut imaginer que ces contreforts ont été insérés dans les murs de l'abside au moment où l'on a choisi de voûter le chevet en cul-de-four⁵¹. Il faut rappeler à ce sujet que la nef est dépourvue d'éléments raidisseurs : le chevet était peut-être également dépourvu de contreforts à l'origine.

Signalons que le mur de la nef observe de chaque côté un ressaut d'environ 1 m à l'extérieur, ce qui est relativement important, si on le compare aux mesures réalisées sur d'autres édifices du même type, où ce dernier dépasse rarement une quarantaine de centimètres de largeur. Curieusement, le mur nord de la nef se prolonge jusqu'au niveau de l'hémicycle, doublant en quelque sorte le mur de la travée, tandis que le mur sud s'arrête dans l'axe du mur diaphragme. En outre, l'angle extérieur formé par la jonction

mode de construction avec débris gallo-romains ». (Abbé LABRIE, « Les Gallo-romains au centre de l'Entre-deux-Mers (fin) », *Revue Archéologique de Bordeaux*, n° 31, 1909, p. 107.)

⁵¹ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*

entre le mur septentrional et celui du chevet présente un chaînage incohérent qui laisse supposer que ce mur nord a été prolongé, peut-être pour contrebuter le chevet, qui subit un incendie avant le XVII^e siècle et dont certains éléments montraient peut-être alors des signes de faiblesse. Aucun point de rupture n'est visible au sein de ce parement, dont il faut ajouter qu'il est presque entièrement enduit. La corniche qui couronne une partie du mur sud est aussi présente de ce côté. On peut donc imaginer que ce remaniement a eu lieu lors d'une campagne différente, mais peu de temps après la réalisation de la nef et du chevet.

L'enduit intérieur ne permet pas d'observer les maçonneries. Tout au plus peut-on constater que les murs portent un bandeau chanfreiné dont la ligne se tient au niveau de la partie supérieure de l'arc ouvrant sur la nef. Ce dernier reçoit une voûte en cul-de-four, probablement construite en blocage.

Une façade occidentale réaménagée

La façade occidentale a été réalisée *a posteriori* grâce à l'emploi de la pierre de taille ; elle est surmontée d'un clocher contemporain d'allure baroque. L'ensemble est assez bien assisé et les joints fins. Un portail met en valeur cette partie de l'église, au sein duquel la sculpture se fait assez sobre : seules l'archivolte et les quatre voussures qui le composent sont respectivement ornées de fleurons, perles, dents de scie et festons, le dernier rouleau étant formé d'un tore. Ces motifs géométriques sont fréquents sur le portail des églises de la fin du XII^e siècle de notre région, un exemple en est donné par la toute proche église de Postiac⁵² (Naujan-et-Postiac), qui reprend des motifs très semblable au sein d'une construction cependant bien plus empirique. La réalisation de l'ensemble paraît encore assez hésitante : les claveaux sont de dimension assez différente, et les motifs qui les parent ont reçu un traitement et une disposition assez aléatoires : les pastilles ne sont pas équidistantes, ni réalisées sur un point précis de chaque claveau ; les dents de scie ne sont pas uniformes, mais plus ou moins larges.

⁵² Notice 12.

L'observation détaillée de ces éléments permet de déceler des irrégularités qui renvoient à un mode de construction qui n'est pas normalisé.

Chacun des arcs repose sur une imposte moulurée qui se prolonge le long du mur occidental de pierre de taille au calcaire à astéries, dont certains blocs sont fortement dégradés. Les piédroits et colonnettes engagées qui reçoivent alternativement l'imposte n'ont pas été pourvus de chapiteaux intermédiaires (ce qui permet à nouveau de renvoyer à l'exemple de Postiac), mais présentent simplement en partie supérieure, des blocs sculptés dans les angles de petits enroulements qui forment comme des volutes, disposés par deux sur chacune des faces, de manière symétrique (pour les colonnettes), tandis que les piédroits à angle rabattu semblent avoir reçu en partie haute une sorte de billette unique, comme on peut l'observer sur le bandeau séparant les arcatures superposées de l'église du Nizan⁵³ (Bazadais). En partie inférieure, il semble bien que ces éléments aient aussi reçu un décor géométrique (on distingue au nord des dents de scie, entourant le bas de la colonnette prolongeant la voussure torique). Sur les bases au profil biseauté, abîmées elles aussi, on devine les traces d'une sculpture en méplat. Au-dessus, une corniche moulurée est portée par seize modillons dont on ne distingue plus les motifs, quant ils n'ont pas entièrement disparu. Les dimensions des pierres du portail, prises sous l'imposte indiquent l'utilisation de trois types de modules, de 0,26 m, 0,32 m et 0,38 m. Les modules de hauteur de 0,26m et 0,32m ont donc été employés à l'ouest comme à l'est (contreforts), ce qui permet peut-être de rapprocher l'éventuelle reprise du chevet de la construction de la façade occidentale. L'absence de marques lapidaires⁵⁴ et les traces d'outil peu nombreuses ne permettent pas de continuer plus avant l'analyse des matériaux.

⁵³ Notice 13.

⁵⁴ Un signe lapidaire en forme d'enroulement, très courant dans les deux diocèses étudiés, semble se dessiner sur le haut de la façade occidentale, au Sud, mais l'état de conservation de la pierre ne permet pas de l'affirmer.

Le cloisonnement du chevet

Un mur percé d'une ouverture en plein cintre relativement étroite permet d'accéder dans l'abside légèrement allongée et tout aussi modeste. Ce dispositif témoigne d'une construction des plus élémentaires : on n'y relève qu'une imposte moulurée courant le long du parement et créant un lien visuel entre l'espace du vaisseau et celui du sanctuaire. Cette ouverture mesure seulement environ 0,70 m d'épaisseur pour 2,30 m de large, ce qui a permis d'installer deux autels dans la nef, éclairés chacun par une baie au linteau monolithe échancré, largement ébrasées vers l'intérieur, dont on a évoqué les transformations qui en ont modifié le profil⁵⁵. Ces deux autels, bien en place, pourraient témoigner d'un dispositif médiéval, comme le montre le profil de leurs bases.

Certes, dans une église d'aussi modestes dimensions, le passage menant du vaisseau au sanctuaire ne peut présenter une grande envergure. Cependant, plusieurs églises de mêmes dimensions comportent une séparation plus discrète entre la nef et le chevet, à l'image de nombreux édifices du corpus où un ressaut de quelques centimètres seulement, généralement doté de colonnes engagées recevant un arc triomphal, permet de distinguer l'espace du vaisseau de celui du chevet. Ici, en revanche, le dispositif de l'arc triomphal posé sur des chapiteaux, quasiment omniprésent dans les églises répertoriées, n'existe pas⁵⁶. Cette structure tend à créer une nette bipartition de l'espace au sein du lieu de culte. La forme du chevet en abside très peu étirée et les très petites dimensions de ce chevet ne permettent pas d'exclure là une formule très simple, privilégiant la surface murale du mur diaphragme. Le décor peint du XVII^e siècle qui couvre la surface occidentale, rappelle la fonction de support de l'iconographie qui prévalait peut-être ici au Moyen Age comme on peut le voir dans l'église Saint-Martin de Nohant-Vic (Indre), où se tient d'ailleurs un « dispositif mural barrant la nef unique

⁵⁵ Dany BARRAUD, Sylvie FARAVEL et Bruno BIZOT, « Saint-Genis-du-Bois », *op. cit.*, p. 127. L'un de ces autels était dédié à saint Jean, au XVII^e siècle.

⁵⁶ Seule l'église de Saint-Martin-de-Campot à Grignols en est aussi dépourvue, dans le corpus : dans ce cas précis, cependant, rien ne permet de distinguer les murs de la nef de petit appareil de ceux du chevet construit en moellons, qui se prolongent, hormis les niveaux actuels du sol (l'abside étant quelque peu surélevée) ; ces dispositions sont peut-être d'ailleurs le fruit d'une restructuration.

ferme les espaces orientaux »⁵⁷. La continuité entre les éléments du décor peint peut toutefois aussi opérer un lien avec l'abside⁵⁸. Bien que les dimensions de ces églises ne soient pas comparables, les structures de cette partie y sont similaires, une imposte courant aussi le long des piédroits de l'étroit passage, attribuable au XI^e siècle⁵⁹. On pourrait bien sûr évoquer d'autres exemples auxquels se rattache cette formule et notamment des chevets haut médiévaux, tels qu'on peut les observer en Angleterre ou en Espagne. Aussi, ce chevet –certes de très petite dimensions et donc peut propice à la réalisation d'ouvertures et de structures conséquentes- met-il en œuvre des formes qui renvoient clairement à la tradition à travers ce dispositif du mur diaphragme.

Conclusion

Ce mur de séparation délimitant clairement le vaisseau unique de l'abside constitue un exemple peu courant au sein des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, il détermine deux espaces dont la sobriété ne permet guère de les distinguer. Les parois latérales du chevet sont ainsi masquées car le diamètre de l'abside est bien plus grand que celui de l'ouverture, ce qui tend à disparaître avec l'architecture romane du XII^e siècle où l'entrée ouvre largement sur l'espace sacré. Seul le bandeau qui court le long du chevet en hémicycle légèrement allongé, portant la voûte en cul-de-four, anime la paroi absidale.

Aussi, ce chevet met-il en œuvre la formule du « chœur fermé »⁶⁰ s'apparentant à des modèles du haut Moyen Age où les espaces présentent une nette compartimentation, comme on peut le constater en Angleterre ou en Espagne à cette

⁵⁷ Caroline ROUX, « Sanctuaire et limites monumentales dans les églises en Occident: le rôle de l'arc triomphal de l'Antiquité tardive au Moyen Age », *Hortus Artium Medievalium*, n° 15/2, 2009, pp. 257-269.

⁵⁸ Les questions intéressant l'espace ecclésial et en particulier la fermeture du sanctuaire ont notamment été étudiées par Caroline Roux. Voir, entre autres articles à ce sujet : Caroline ROUX, « Sanctuaire et chœur « fermés » : observations sur le dispositif cloisonnant de l'arc triomphal étroit dans l'architecture romane. L'exemple de Jou-sous-Monjou (Cantal) », *L'image médiévale: fonctions dans l'espace sacré et structuration de l'espace culturel*, Turnhout, Brépols, 2011. Caroline ROUX, « Sanctuaire et limites monumentales dans les églises en Occident: le rôle de l'arc triomphal de l'Antiquité tardive au Moyen Age », *op. cit.*

⁵⁹ Jean FAVIERE, *Berry roman*, Zodiaque, , p. 224-225.

⁶⁰ Caroline ROUX, « Sanctuaire et chœur « fermés » : observations sur le dispositif cloisonnant de l'arc triomphal étroit dans l'architecture romane. L'exemple de Jou-sous-Monjou (Cantal) », *op. cit.*

époque⁶¹. En outre, ce mur permet de disposer deux autels du côté occidental, comme c'est toujours le cas, on l'a vu, dans l'église.

Ce mur permet, sinon d'offrir au regard un décor sculpté, du moins de fournir une surface importante qui peut recevoir un décor peint, comme on peut le voir encore aujourd'hui à l'ouest (XVII^e siècle). Enfin, avec la croissance du culte des reliques et la multiplication des autels qui leurs sont dédiés, ce mur a permis d'installer deux autels de part et d'autre du passage, éclairés par de petites fenêtres situés à toute proximité. Les baies récentes que l'on y rencontre aujourd'hui sont certainement venues remplacer ou élargir des baies anciennes plus étroites, à l'image des fenêtres très modestes percées dans les édifices girondins, et notamment celle du nord-ouest de la nef.

Il semble ici que nous puissions percevoir le souvenir de l'architecture du haut Moyen Age, que caractérise notamment la partition des différents espaces, voire même l'idée de cloisonnement ou de faible ouverture sur l'extérieur, que nous avons évoqué avec l'étude des façades occidentales aveugles ou simplement percées d'une baie, et l'étroitesse des fenêtres en général. Toutefois, cette construction n'est pas obligatoirement à placer à une date haute de la période envisagée : sauf concernant le mur diaphragme, dont la formule résulte peut-être davantage de la grande simplicité des formes mises en œuvre, elle correspond à la typologie de certaines églises construites en petit appareil et dépourvues de contreforts telles qu'on les observe aux Esseintes ou à Loubens. Une seconde campagne de travaux a possiblement consisté à voûter le chevet, ce qui expliquerait les perturbations visibles en cet endroit de l'édifice, à l'extérieur, au moment où l'on y inséra des contreforts.

⁶¹ *Ibid.*

Archives- documents :

-A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 48, p. 536.

-A.D. Gironde, Fonds J.A. Brutails, 90 J 45/17, 90 J 53/40, 90 J 53/42, 90 J 53/43, 90 J 53/44.

-A.D. Gironde, 2 O 3189, 156 T 3, 162 T 22-A, 3 P 409/1-2 (cadastre).

-A.M. de Saint-Genis-du-Bois, dossiers relatifs aux interventions récentes (voir ci-dessous).

-D.R.A.C. Aquitaine, Dossier M.H. Saint-Genis-du-Bois.

Bibliographie :

-BARRAUD D., FAREVEL S. ET BIZOT B., « Saint-Genis-du-Bois », *Archéologie des églises et des cimetières en Gironde*, I, 1989, p. 126.

-BRUTAILS J.A., *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils, Bordeaux, 1912, p. 144, 194, 201, 241-242, 259.

-FAREVEL S., *Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550*, thèse de doctorat sous la direction de Jean-Bernard Marquette, Université Bordeaux Montaigne, 1991, p. 111, 125, 751-753.

- FAREVEL S., "Une commanderie hospitalière au centre de l'Entre-Deux-Mers : Saint-Genis-du-Bois (1290-1550)", *L'Entre-Deux-Mers à la recherche de son identité, Premier colloque tenu en Pays de Branne les 19 et 20 septembre 1987*, Périgueux, 1988, p. 41-51.

-GODIN R., *Rapport. Saint-Genis-du-Bois (Gironde), église. Sondages en recherche de décors peints sur les murs de la nef*, 2002.

-LABRIE ABBE, « Les gallo-romains au centre de l'Entre-deux-Mers (fin) », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. XXXI, 1909, p. 139.

-MARQUESSAC H. DE, *Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem en Guyenne depuis le XIII^e siècle jusqu'en 1793*, Laffite, Marseille, 1979, p. 179.

-PIAT J.-L., *L'église de Saint-Genis-du-Bois, document final de synthèse de diagnostic archéologique*, Hadès, DRAC Aquitaine, Bordeaux, 1998.

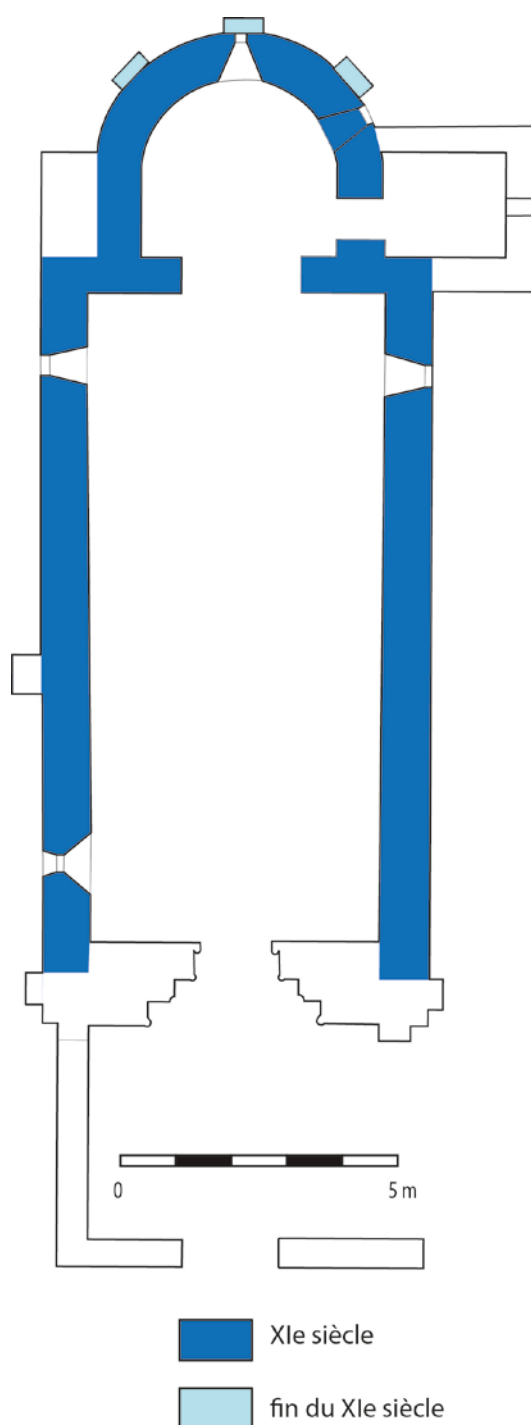


Figure 448. SAINT-GENIS-DU-BOIS- Saint-Genès
B. et M. Provost

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 449. Vue de la partie méridionale de l'église.



Figure 450. Vue de l'église depuis le sud-est.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 451. Fragments de corniche surmontant le mur sud de la nef, en partie orientale.



Figure 452. Vue du chevet depuis l'est.



Figure 453. Vue partielle du chevet, prise depuis le nord-est.



Figure 454. Détail de l'appareil du chevet, entre deux contreforts, au nord-est (partie basse de l'appareil visible sur la photographie ci-dessus).



Figure 455. Mur nord de la nef, partie orientale.



Figure 456. Mur septentrional de la nef.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

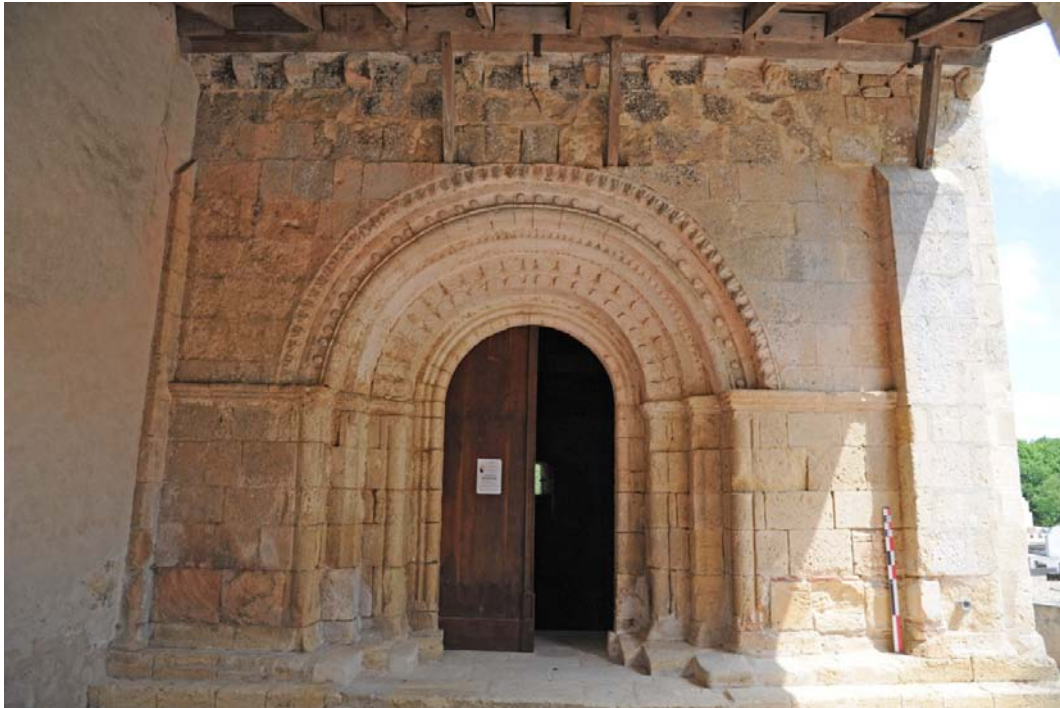


Figure 457. Portail occidental.



Figure 458. Partie sud du portail, détail de l'imposte.

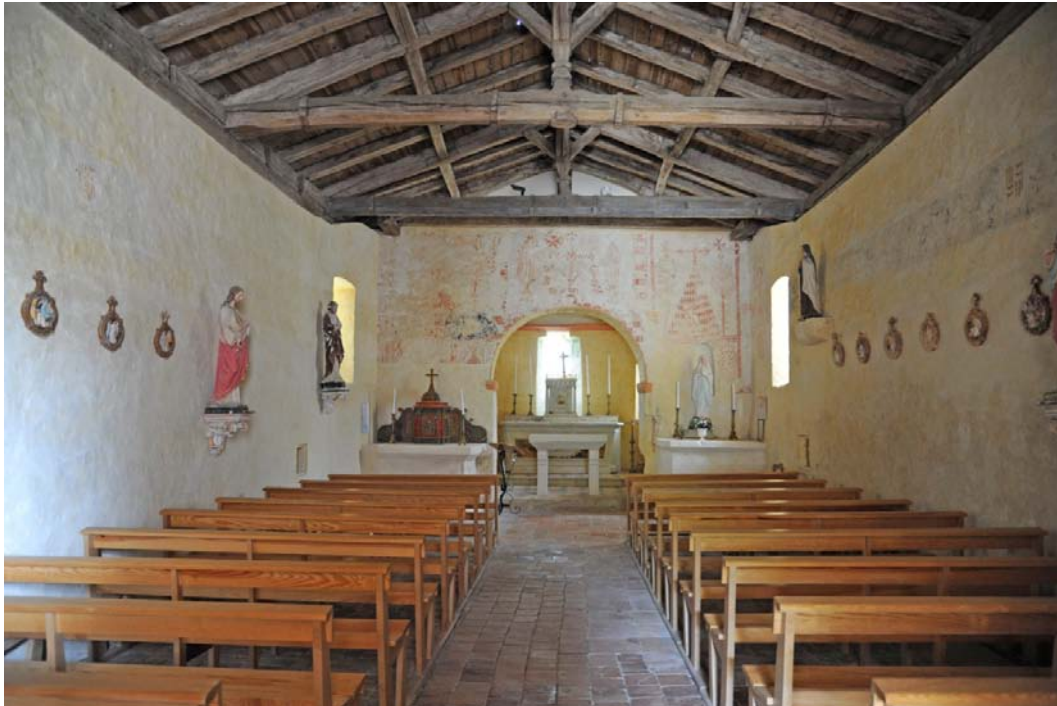
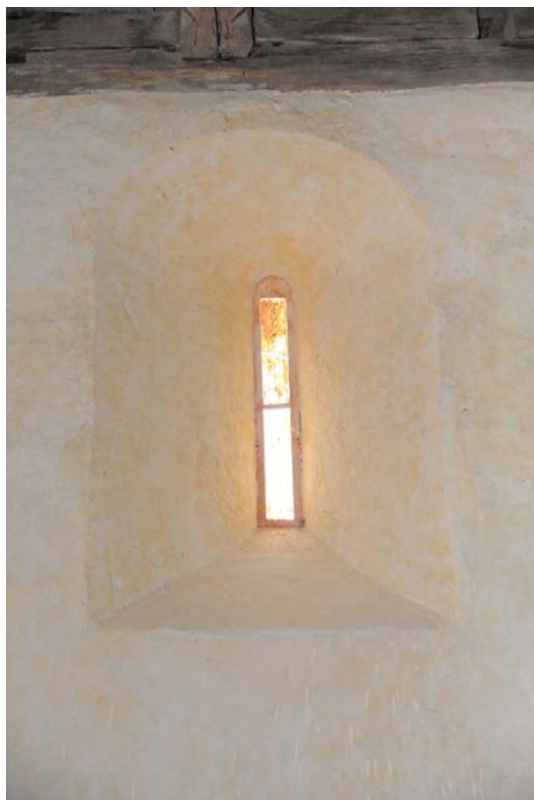


Figure 459. Vue de la nef et de l'entrée du chevet, prise depuis l'ouest.



Figure 460. Vue intérieure du mur nord. (Photographie Rosalie Godin, « Saint-Genis-du-Bois, 33, église, Sondages en recherche de décors peints sur les murs de la nef, nov. 2002).



Figures 461. Nef, fenêtre occidentale du mur gouttereau nord.



Figure 462. Seuil du chevet, mur diaphragme et autels.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 463. Vues de l'abside depuis l'ouest.



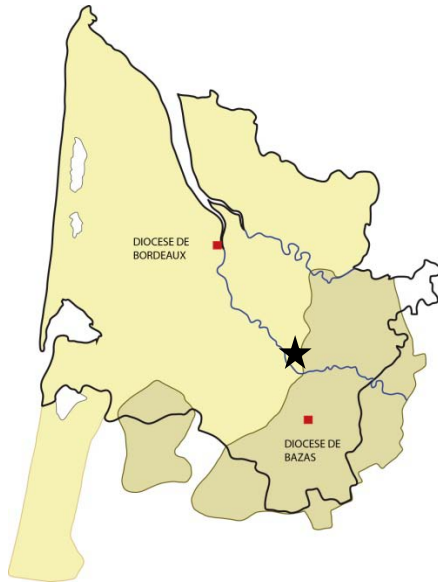
Figure 464. Vue de la nef depuis l'abside, prise depuis le nord-est.



Figure 465. Vue de la nef depuis le seuil du chevet.

Notice 16

SAINT-PIERRE-DE-BAT- Saint-Pierre-ès-Liens



Département	Gironde (33)
Localisation	Saint-Pierre-de-Bat (33760)
Adresse	Le Bourg
Propriétaire	Commune de Saint-Pierre-de-Bat
Protection	Eglise inscrite en totalité (05/04/2001)
Ancien diocèse	Diocèse de Bordeaux
Statut actuel	Eglise paroissiale.
Collateur	Archevêque

Le chevet de l'église de Saint-Pierre-de-Bat pourrait illustrer l'emploi tardif d'un appareil de moellons dont les formes sont d'ailleurs relativement singulières au sein du corpus puisqu'elles s'apparentent à un véritable petit appareil. Associé à un appareil de pierre de taille dont la technique est éprouvée (pierres bien dressées, layage relativement fin, signes lapidaires), il présente l'intérêt de montrer que l'emploi conjugué de ces types d'appareils semble accepté à cette époque, là où l'on pourrait attendre, du fait de sa structure, un chevet entièrement construit en pierre de taille.

Géographie-histoire

Ce village de l'Entre-deux-Mers, situé à quelques neuf kilomètres au nord-est de la Garonne à vol d'oiseau a été édifié dans un fond de vallée, à la rencontre de deux ruisseaux dont celui qui porte le nom de la commune et la traverse d'est en ouest, est aussi affluent de l'Euille. Le substrat est composé de colluvions provenant d'anciennes nappes alluviales et de molasses, dont la faible épaisseur a permis d'observer du calcaire à astéries en partie inférieure, formation qui affleure sur le plateau de l'Entre-deux-Mers⁶².

La découverte au XIX^e siècle de vestiges gallo-romains « au nord-est du moulin de la Place »⁶³, ainsi qu'au lieu-dit Marin⁶⁴ indique une occupation assez ancienne de ce territoire. La première mention de la paroisse date quant à elle de 1238, relevée au sein d'un texte consignant un don fait à l'abbaye de la Sauve Majeure⁶⁵. Deux textes du cartulaire de l'abbaye gardent le souvenir du « capellanus de Bat » (mai 1189) et de la « parrochia de Bat » (1184-1192). Cependant, deux autres paroisses disparues : Saint-Vivien-de-Bat et Saint-Sulpice de Bat existaient à proximité, dont il n'existe plus de trace que dans les archives⁶⁶. Aussi, ces mentions trouvées dans le cartulaire ne peuvent-elles donc être attribuées avec certitude à Saint-Pierre-de-Bat. Le vocable Saint-Pierre-ès-Liens témoigne par ailleurs d'une origine ancienne.

En 1700, le comté de Benauges compte Saint-Pierre-de-Bat parmi ses possessions⁶⁷. La forêt de Benauges s'étend alors sur le territoire de la paroisse⁶⁸. Les archives du XVIII^e siècle nous renseignent aussi sur les titulatures des autels de

⁶² Jean-Pierre CAPDEVILLE, *Carte géologique de la France à 1*, op. cit., p. 25.

⁶³ Réginald BIRON, *Guide archéologique illustré du touriste en Gironde*, Féret & fils., 1928, p. 124.

⁶⁴ Base Mérimée, référence IA00025638. « Edifice datant de l'antiquité ou du haut moyen âge, mentionné dans une publication locale, champ d'urnes, non étudié ».

⁶⁵ Charles HIGOUNET, Arlette HIGOUNET-NADAL et Nicole de PEÑA, *Grand Cartulaire de la Sauve Majeure*, Fédération historique du Sud-Ouest, 1996.

⁶⁶ La paroisse de Saint-Vivien-de-Bat est mentionnée dans les comptes de l'archevêché de Bordeaux (A.H.G., n°21, p. 48, 1339-1340), celle de Saint-Sulpice-de-Bat est citée dans le cartulaire de la Sauve Majeure.

⁶⁷ A.H.G., 1929, t. 58, n° XXXV, p. 67.

⁶⁸ Carte de Cassini, feuille n°104.

l'église : le maître-autel (Saint-Pierre-ès-Liens), l'autel de Notre-Dame du côté de l'Évangile et celui de Saint-Michel du côté de l'Épître⁶⁹.

L'église a connu plusieurs modifications depuis la période romane, parmi lesquelles l'adjonction d'un collatéral au nord au XVI^e siècle. Un porche existait également au XIX^e siècle à l'entrée de l'église, visible sur le cadastre napoléonien⁷⁰ et mentionné par Léo Drouyn en mai 1866⁷¹. Il évoque en effet « un avant-corps saillant de 1,30 m, sur un grand arc en anse de panier au-dessus, une terrasse avec mâchicoulis », preuve que le système défensif de l'église ne se réduisait pas à la fortification du chevet.

Dans les années 1870, l'architecte Mondet remplace le lambris de la nef et du bas-côté par des voûtes d'ogives en pierre et en brique et réalise six grandes fenêtres. La chapelle méridionale dont on ignore à quel moment elle avait été édifiée est alors démolie. Des réparations sont faites au clocher une dizaine d'années plus tard⁷².

Description générale

L'église est orientée est-sud-est et comporte une abside prolongée par une travée droite s'ouvrant sur une nef flanquée d'un collatéral. Si le chevet est plus étroit que la nef et observe un petit ressaut, on remarque que la travée et l'abside sont construites sur le même plan, ce qui en fait un chevet de type allongé. Seuls le sud de la nef et le chevet présentent des caractéristiques romanes, le bas-côté ajouté au nord à l'époque moderne ayant fait disparaître les maçonneries anciennes. Le mur gouttereau méridional n'a cependant pas échappé aux remaniements : une porte et une large baie y ont été percées, aujourd'hui murées⁷³, puis de grandes fenêtres au XIX^e siècle. Enfin, l'un des contreforts romans a été reconstruit, tandis qu'un autre lui a été adjoint. Une sacristie

⁶⁹ A.D. Gironde, G 637, G 643.

⁷⁰ A.D. Gironde, 3 P 464/1-7.

⁷¹ Il évoque « un avant-corps saillant de 1,30m, sur un grand arc en anse de panier au-dessus, une terrasse avec mâchicoulis ».

⁷² A.D. Gironde, 2 O 3509.

⁷³ Paul ROUDIE, *L'activité artistique à Bordeaux en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, thesis, Sobodi, 1975.

masque la partie basse du chevet, au nord. Ce dernier a été surhaussé au moment des Guerres de religion et on y a ouvert une série de meurtrières extrêmement minces en forme de croix, « meurtrières de fusillade » adaptées aux moyens de défense qui supplantèrent les armes de jet au XVI^e siècle⁷⁴. Quant à la façade occidentale, d'aspect massif, du fait de la présence de deux larges contreforts d'angle et d'un clocher-mur percé de trois baies en plein cintre, elle pourrait dater de l'époque gothique⁷⁵. Elle est pourvue d'un portail à trois voussures en arc brisé. Un chaînage subsiste sur le mur gouttereau sud, qui ne correspond pas à celui de la nouvelle façade occidentale. Les pierres qui sont venues s'insérer dans cette partie de l'édifice se reconnaissent pour certaines par leur coin échancré, qui vient épouser la forme des pierres déjà en place à l'est. On peut probablement reconnaître là les traces du chaînage subsistant de l'ancienne façade romane. Enfin, le cimetière qui entoure encore l'église présente un niveau qui décline d'ouest en est.

Un chevet tardif employant un petit appareil presque'équarri

L'observation des parements extérieurs du chevet a été partielle puisqu'un enduit recouvre ça et là le moellonage. Lorsqu'elles sont visibles, les maçonneries de petit appareil laissent apparaître un parement dégarni, voire quasiment déchaussé. Le mur ainsi dévoilé autorise d'effectuer quelques observations et notamment lorsqu'on aperçoit en profondeur le mortier ancien, de couleur beige et à gros granulat (dont les éléments sont parfois supérieurs à 2 cm).

Michelle Gaborit releva l'utilisation pour la construction des parties les plus anciennes d'« un moellon dont la face extérieure est presque parementée, et qui est d'assez grande taille ». La prise de mesures sur un échantillon de plusieurs centaines de moellons du chevet indique une longueur moyenne de 21 cm pour une hauteur moyenne de 11,9 cm, ce qui est relativement important. Les valeurs extrêmes donnent cependant

⁷⁴ Béatrice PIERRE, « La fortification des églises en Entre-deux-Mers », *Actes du 3e colloque tenu à Monségur et Saint-Ferre*, 19 Octobre 1991.

⁷⁵ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*.

des informations plus précises : ainsi les longueurs se répartissent entre 32 cm et 41,5 cm, tandis que les hauteurs s'échelonnent de 24 à 34 cm environ. Ce type de moellon bien équarri pourrait être la marque d'une évolution de la taille du petit appareil, plus régulière, dont on serait tentés de placer la réalisation au XII^e siècle.

Il semble qu'on retrouve en partie basse de la nef, à l'extérieur, un petit appareil comparable à celui du chevet (notamment au sud-ouest), mais aussi un appareil de petits moellons plus arrondi, caractéristique des constructions datées par l'historiographie de la fin du XI^e siècle dans les diocèses étudiés et qui correspond parfois à un remploi. C'est peut-être là le seul témoignage d'une nef antérieure.

Un autre appareil a été employé en partie haute, allongé lui aussi, mais bien plus mince et aux formes angulaires. Il présente aussi des lits assez réguliers et est mis en œuvre avec peu de mortier, ce qui donne un ensemble assez resserré. On pourrait imaginer là une reprise du mur en partie haute, si Michelle Gaborit n'y avait observé des ouvertures anciennes, dans les années 1970. Les baies romanes de la nef décrites par l'auteur ne sont quasiment plus visibles : « deux petites fenêtres romanes, aujourd'hui murées, au linteau échancré ; on retrouve une fenêtre de même type dans l'axe de l'abside ». Il semble néanmoins qu'on puisse deviner la présence de deux petits linteaux monolithes dans la travée orientale et celle du centre, disposées à des hauteurs différentes. L'une du côté oriental est placée au niveau de la baie plus récente et à toute proximité du contrefort, l'autre est située plus haut dans le mur. La travée orientale de la nef est celle qui a subi le plus de remaniements, comme cela a été évoqué plus haut : une baie y a probablement été percée au XVI^e siècle, aujourd'hui comblée, de même qu'une ouverture basse en anse de panier qui menait dans une chapelle qui n'existe plus (visible sur le cadastre napoléonien⁷⁶). En 1869, on en mentionne la destruction et l'on décide d'en réutiliser les matériaux pour ériger de nouveaux contreforts⁷⁷.

⁷⁶ A.D. Gironde, 3 P 464/1-7.

⁷⁶ A.D. Gironde, 2 O 3509, février 1869. (Cf. Carole DUPUIS LE MARECHAL et Evelyne BALLION, *Diagnostic concernant les travaux de restauration et de conservation sur l'église Saint-Pierre-ès-Liens de Saint-Pierre-de-Bat, église inscrite à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques*, 2011.)

⁷⁷ A.D. Gironde, 2 O 3509, février 1869.

Un chevet aux accents archaïsants ?

Quatre contreforts raidissent les murs du chevet, dont ceux qui sont situés à l'est sont chaînés avec le petit appareil (la liaison des deux autres avec le moellonnage n'est pas clairement visible du fait de l'enduit). Ces éléments de raidissement se marient bien avec le parement de moellons, sans que l'on observe de dysfonctionnement : trois petites assises de pierres équarries viennent se poser contre une pierre de taille. L'un des blocs constituant le chaînage du contrefort sud-est de l'abside comporte une échancrure sur la gauche, qui a permis d'y insérer un moellon. Ainsi, on a ici retaillé une partie de l'élément « structurant » du contrefort plat pour y insérer un élément de petit appareil. Certains blocs semblent avoir été changés, à moins que des pierres de taille aient moins bien résisté au temps, comme on peut clairement l'observer sur l'une des photographies prises par Jean-Auguste Brutails au début du XX^e siècle⁷⁸.

Le contrefort plat qui raidit le sud-ouest du chevet comporte un chaînage semblable à celui de l'ancien contrefort, remplacé, qui sépare la travée orientale et celle du milieu de la nef. Ils comprennent 20 assises chacun, au-dessus des socles récemment installés. On peut donc envisager la contemporanéité de ces deux éléments, qui ont été remaniés en partie basse en 1882⁷⁹. Ainsi, lorsqu'ils ont été réalisés, la nef était déjà plus haute que le chevet.

La partie supérieure du chevet a reçu quatre assises de pierre de taille dont la dernière comporte 31 modillons portant la corniche qui soutient le toit. Celle-ci est formée d'un bandeau de quatre rangées de billettes surmontées d'un liseré aux deux traits gravés, ce qui montre le soin apporté à cette partie de l'édifice. Cette structure assisée du chevet est placée au-dessous du niveau supérieur de la nef. Ainsi, on a probablement surhaussé l'édifice afin de disposer d'une hauteur sous voûte suffisante pour y installer le couvrement.

⁷⁸ Université Bordeaux Montaigne, Bibliothèque de Lettres, Photographies Jean-Auguste Brutails, n° 1249.

⁷⁹ A.D. Gironde, 2 O 3509, 1882, travaux par l'entreprise Domet de Beautiran.

L'abside est aveugle depuis le début du XIX^e siècle⁸⁰, la baie romane ayant été comblée ; une fenêtre récente éclaire aujourd'hui cette partie de l'édifice, percée dans la travée droite. L'ouverture romane placée dans l'axe de l'édifice était très sûrement composée d'un linteau monolithe échancré, mais nous ne pouvons plus observer que son chaînage harpé à boutisses renforcées, ainsi que l'appui de pierre qui le soutient. Il faut noter qu'elle est n'est pas percée très haut, mais plutôt à mi hauteur du mur (à environ 2,45 m du sol actuel).

La prise de mesures sur les sept premières assises des contreforts (soit jusqu'à environ 3 m de hauteur) indique qu'on y a placé des pierres aux trois modules de hauteur clairement distincts, d'environ 30 cm, 35 cm et 39 cm. Il existe donc une cohérence entre chacun de ces éléments de raidissement, réalisés selon les mêmes dimensions, témoignant d'une normalisation qui apporte un témoignage supplémentaire en faveur d'une construction relativement tardive. Les joints de lit qui relient ces pierres sont très fins : les interstices, parfois presque imperceptibles, peuvent atteindre environ 9 mm de hauteur. Il en va de même pour les joints montants (compris entre 1 mm et 11 mm).

Certains blocs présentent encore des traces d'outil, comme par exemple au sud, sur le chaînage du ressaut qui fait le lien entre la travée droite et la nef. On peut ainsi observer à la cinquième assise des coups portés en diagonale, caractéristiques du marteau taillant. De la même manière, au sud-ouest, là où se dressait un contrefort roman qui a été remplacé par une structure d'épaulement plus épaisse, on distingue sur l'ancien chaînage encore en place, à la septième assise, des marques d'une taille en fougère.

Sur certaines de ces pierres ainsi que sur celles qui forment le haut du mur extérieur du chevet et la façade occidentale, subsistent des marques lapidaires qui ont fait l'objet d'un inventaire. On a ainsi pu relever trois types de signes. Le premier type ne se rencontre que sur les contreforts, (spirale avec une branche), tandis que les deux

⁸⁰ Université Bordeaux Montaigne, Bibliothèque de Lettres, Photographies Jean-Auguste Brutails, n° 1249.

autres (C et S) sont visibles sur les pierres des trois assises supérieures du chevet ainsi que sur celles de la façade occidentale et notamment des larges contreforts d'angle. Ces signes lapidaires se retrouvent dans nombre d'édifices alentour. La sculpture des modillons vient à l'appui de cette analyse, les motifs étant relativement détaillés et fins (âne jouant du luth, serpents entrelacés, têtes humaines, modillons à copeaux), dont le profil renvoie aux productions romanes attribuées à la fin du XI^e siècle ou du début du XII^e siècle (Saint-Georges-de-Montagne, Cornemps, Arbis...).

Si l'on considère que le petit appareil est chaîné avec ces contreforts, eux-mêmes clairement en lien avec les assises de pierre de taille de la partie supérieure, on peut donc voir là à nouveau une construction attribuable à une période relativement basse. Peut-on voir là un ensemble cohérent, qui résulterait de l'emploi tardif du petit appareil, toutefois taillé ici d'une manière plus régulière que celui que l'on observe au XI^e siècle, formant presque un appareil de pierre de taille de petite dimension ?

Des surfaces intérieures peu lisibles : analyse de la sculpture

Quant aux parements intérieurs, ils ont été entièrement badigeonnés et peints. Seules quelques pierres sont découvertes au sud du chevet, contre le pilastre qui porte l'arc triomphal. On y constate la présence de pierres de bel appareil, dont les coups d'outil fins et assez nombreux, portés en diagonale, ont été façonnées au marteau taillant. De la même manière, la niche réalisée dans le mur sud de la travée, ouverte lorsque nous avons accédé à l'église permet de voir les pierres employées pour sa réalisation, aux caractéristiques similaires à celles décrites plus haut pour ce qui est de la taille. En revanche, leurs dimensions sont inférieures. Trois marques différentes y ont été réalisées, qui permettent de compléter le corpus des marques lapidaires des anciens diocèses de Bordeaux et Bazas.

L'arc triomphal est lui aussi recouvert d'un décor peint reproduisant un appareil. Léo Drouyn a cependant pu l'observer et considère qu'il s'agit d'un « arc plein cintre roman ». Seuls les éléments de modénature et de sculpture peuvent donc être analysés. Les quatre dossierets pourvus de colonnes engagées portant les arcs doubleaux soutenant

les deux voûtes en berceau et en cul-de-four sont en effet coiffées de chapiteaux. Celui du nord-ouest comporte une scène d'oiseaux affrontés où l'on a soigné quelques détails tels que la crête et le barbillon. Si leurs corps se développent sur l'ensemble de la corbeille, les becs se rejoignent au milieu de la face principale, comme pour piquer une forme de losange. Deux serpents dont l'extrémité des corps se perdent sur les faces latérales, rampent sous ces dernier et s'enroulent au centre de la corbeille pour atteindre le même losange. La composition du chapiteau conserve les dés médians et les volutes d'angle. Si l'astragale est lisse, le tailloir comporte une série de tiges à plusieurs brins, entrelacées et nouées qui ressemblent fort aux motifs sculptés dans l'église abbatiale de la Sauve Majeure, dont on a vu qu'elle se situe à une quinzaine de kilomètres de là, datées par Jacques Gardelles du début du XII^e siècle (vers 1120)⁸¹.

Le chapiteau du sud-ouest représente quant à lui une curieuse scène avec Daniel recroquevillé entre deux lions aux têtes grimaçantes et disproportionnées, qui mordent son vêtement et regardent fixement le spectateur, tout comme le personnage biblique. La tête des deux animaux est assez singulière, plissée et rectangulaire, comme si l'on avait voulu sculpter de face le modèle des lions de la Sauve Majeure. Leurs corps bouclés s'inspirent tout autant des réalisations de l'abbaye, comme on peut le voir par exemple sur l'un des chapiteaux de l'absidiole méridionale (vers 1120)⁸². Un détail a été ajouté cependant, puisque ces lions portent chacun un collier. Le saint est représenté ici en mauvaise posture et barbu, ce qui contraste singulièrement avec le Daniel de la Sauve Majeure, assis et tenant sa tête dans la main, dans la position du penseur. Le tailloir représente tout comme au nord une série de rinceaux typiques de la production de l'abbaye.

Quant aux deux chapiteaux orientaux, leurs tailloirs lisses semblent avoir été en partie bûchés, et peut-être remonté pour celui du nord. Ils comportent une décoration végétale très différente : de larges feuilles d'eau au sud, telles qu'elles sont par exemple sculptées à Aillas, dans un édifice que l'on peut attribuer au premier quart du XII^e siècle, tandis qu'en face se déploient des feuilles d'acanthé plus soignées, notamment

⁸¹ Jacques GARDELLES, « L'abbaye de la Sauve Majeure », *Archeologia*, vol. 138, Janvier 1980, pp. 6-14.

⁸² *Ibid.*, p. 12-13.

sur les angles, à l'image de ce que l'on peut observer à Baron, dans la crypte et au sein de l'arcature aveugle du chevet, réalisations que l'on a tendance à attribuer à la fin du XI^e siècle.

Si l'on considère que l'abside a reçu à l'intérieur un parement de bel appareil régulier⁸³, il n'est pas possible aujourd'hui d'affirmer que ce dernier résulte d'un placage intervenu *a posteriori*, comme l'affirment Léo Drouyn et Michelle Gaborit, car l'ensemble est enduit et aucune liaison n'est visible. Le plan de l'édifice indique que les murs du chevet sont légèrement plus larges que ceux de la nef (1,25 m contre 1 m environ), ce qui ne constitue pas une preuve en soi du doublement du mur. C'est cependant fort probable.

Le chevet est surhaussé par rapport au niveau actuel de la nef et il existe une marche supplémentaire entre travée et abside. Si l'on ne connaît pas le niveau de sol médiéval du vaisseau, on peut cependant affirmer que la travée et l'abside ont été prévues au même niveau. En effet, les bases des deux pilastres orientaux sont noyées dans le sol pavé de la travée. Ils se dressaient au même niveau à l'est et à l'ouest de la travée. Ces dernières bases sont formées de deux tores dont celui du bas est plus large et orné en partie supérieur d'un liséré, encadrant une scotie, posées sur un socle de plan rectangulaire, dont les angles sont courbes. Une griffe relie en outre le tore inférieur à son socle, autant d'éléments qui rapprochent notamment ces productions de celles du chevet de l'abbaye de la Sauve Majeure.

Une façade occidentale plaquée contre un mur plus ancien ?

Une pièce d'archive datée du 20 octobre 1884 renseigne sur l'état de la façade occidentale⁸⁴. Dressé par un géomètre pour l'expertise du clocher qui menaçait ruine (Jean Léonidas Desportes, de St André du Bois), le rapport indique : « ce clocher qui forme pignon et qui date d'une époque très reculée a été construit au moyen d'un

⁸³ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 393.

⁸⁴ A.D. Gironde, 2 O 3509.

parement de pierre de taille dure de 15 à 20 cm d'épaisseur et d'un blocage en moellons et mortier qui ne fait pas corps avec ce placage extérieur. » On peut donc poser la question de savoir si une façade romane ne se cache pas derrière ce placage, d'autant qu'une partie du chaînage roman semble avoir été conservé à l'extrémité occidentale du mur sud, marquant l'emplacement du mur ouest de la nef.

Conclusions

L'édifice roman se composait tout d'abord d'une simple nef charpentée pourvue d'un chevet plus étroit et éclairé par de petites baies au linteau monolithe échancré. La question qui se pose ici est celle de savoir si le chevet a été remanié, comme l'explique Michelle Gaborit⁸⁵, afin de voûter le sanctuaire (insertion de contreforts et surhaussement du chevet avec une couronne de modillons, placage intérieur en pierre de taille). Le plan indique en effet une épaisseur des murs du chevet plus large que celle de la nef d'environ 20-25 cm, ce qui pourrait corroborer l'hypothèse du placage. L'observation du parement extérieur du chevet rend la question plus complexe, toutefois, puisque les assises de moellons semblent liées aux contreforts. Par ailleurs, l'analyse des modules avec Jean-Claude Leblanc a montré que ceux employés pour réaliser les contreforts, dont les blocs sont de faible épaisseur, correspondent à ceux des moellons presque équarris formant l'enveloppe de petit appareil du chevet et ils mettent en œuvre un matériau identique. Cet appareil de moellons assez singulier, se rencontre peu fréquemment dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas. Est-ce un appareil intermédiaire qui marquerait une transition entre le moellon et la pierre de taille ? Les exemples nous font défaut pour l'affirmer.

La structure intérieure intégrant des supports engagés à fins de voûtement, la présence de nombreux signes lapidaires à l'intérieur comme à l'extérieur sur la pierre de taille, ainsi que la corniche aux rangs de billettes portée par des modillons sculptés, qui reprennent des motifs extrêmement courants dans le département et même au-delà (Lot-

⁸⁵ Michelle GABORIT, « Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques) », *op. cit.*, p. 393.

et-Garonne, Charentes), ainsi que chapiteaux dont les formes indiquent une réalisation qui n'est pas antérieure aux années 1120⁸⁶, permettent d'attribuer cet état de l'édifice au début du XII^e siècle, à un moment où l'on n'a pas jugé nécessaire de reprendre entièrement le chevet pour le parer extérieurement de pierre de taille, ce qui en filigrane, apporte des informations sur les choix réalisés et l'apparence de ce chevet à cette époque. L'emploi ou la conservation d'un petit appareil de moellons, aussi bien équarri soit-il, illustre ici une certaine forme d'archaïsme au sein de cette structure pleinement romane.

⁸⁶ Jacques GARDELLES, « L'abbaye de la Sauve Majeure », *op. cit.*, p. 12-13.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Archives :

-A.D. Gironde, Fonds J.A. Brutails, 90 J .

-A.D. Gironde, G 643, 2 O 3509, 156 T 3, 157 T 3-C, 162 T 22-A.

-D.R.A.C. Aquitaine, Dossier CRMH.

-Université Bordeaux Montaigne, Bibliothèque de Lettres, Photographies Jean-Auguste Brutails, n° 1249.

Bibliographie :

-BRUTAILS J.A., *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils, Bordeaux, 1912, p. 212, 216.

-GABORIT M., *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest : (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Thèse de doctorat en histoire de l'art sous la direction de Jacques Gardelles, Université Bordeaux Montaigne, 1979, p. 393.

-GROOTE I., *Les églises du canton de Targon, Entre-deux-Mers*, TER d'histoire de l'art médiéval sous la direction de Jacques Gardelles, Université Bordeaux Montaigne, 1987.

-LAROCK V., *Formation et évolution du réseau paroissial de l'Entre-deux-Mers bordelais, V^e - XIV^e siècle*, TER d'histoire, Université Bordeaux Montaigne, 1989, p. 45-46.

-LARRIEU B., MARQUETTE J.B., *Léo Drouyn en Benauges et dans le canton de Targon CLEM*, Camiac-et-Saint-Denis, 2008.

-LE MARECHAL C. ET BALLION E., *Diagnostic concernant les travaux de restauration et de conservation de l'église de Saint-Pierre-de-Bat*, 2011.

-PIGANEAU E., « Essai de répertoire archéologique du département de la Gironde », *Société archéologique de Bordeaux*, t. XXII, 1897, p. 154.

-ROUDIE P., *L'activité artistique en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Sobodi,

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Bordeaux, 1975, p. 103.

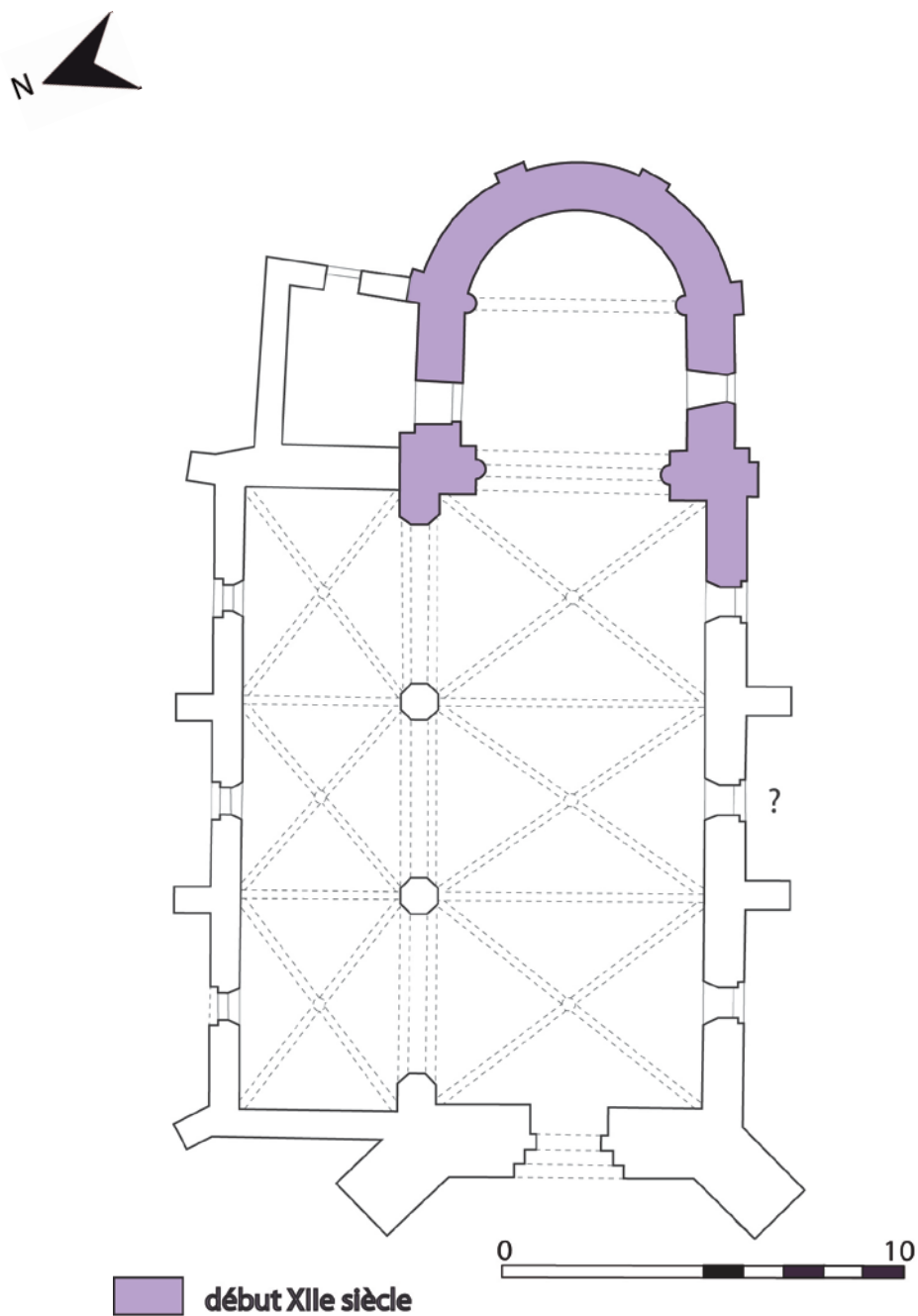


Figure 466. SAINT-PIERRE-DE-BAT- Saint-Pierre-ès-Liens
D'après C. Le Maréchal et E. Ballion

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

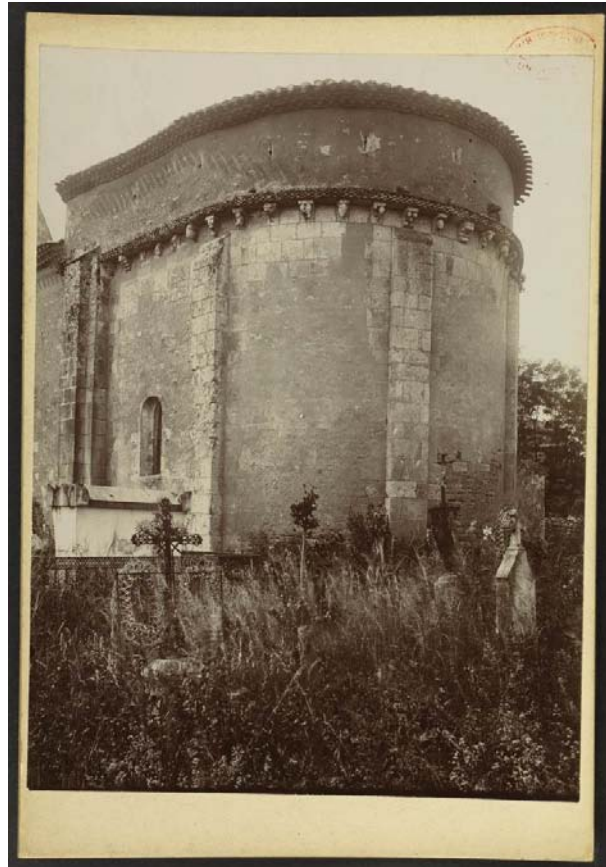


Figure 467. Vue du chevet prise par Jean-Auguste Brutails (début XIX^e s.).



Figure 468. Vue de l'église depuis le sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 469. Chevet.



Figure 470. Axe du chevet, détail.



Figure 471. Parement de petit appareil allongé.



Figure 472. Ancienne baie axiale du chevet.



Figure 473. Détail du contrefort axial.

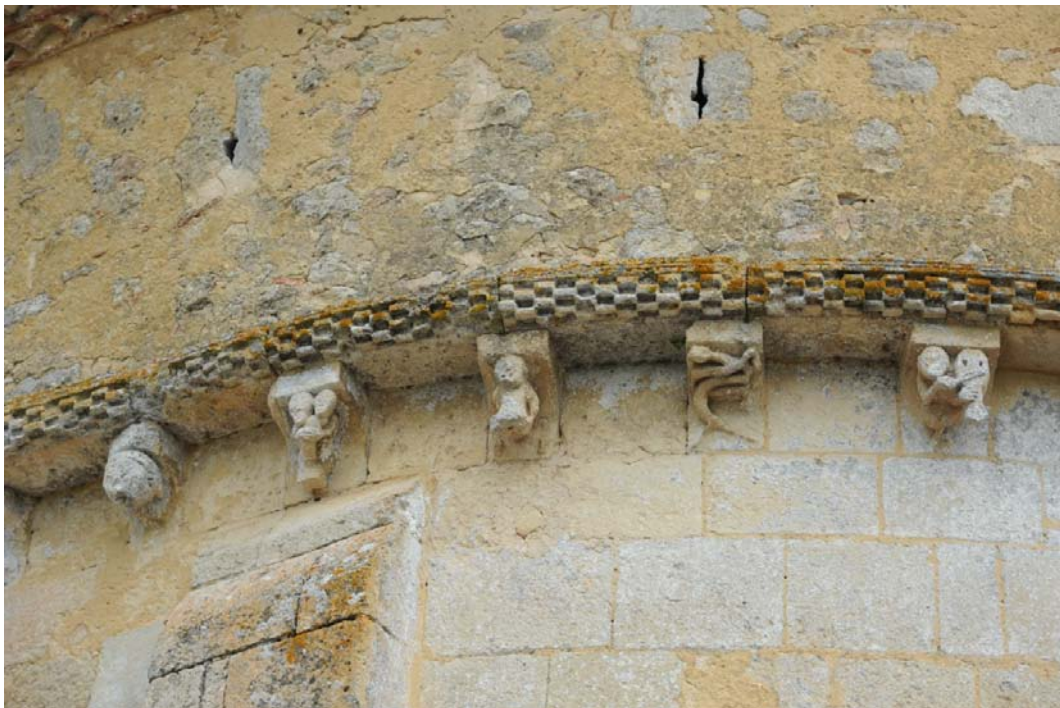


Figure 474. Corniche soutenue par des modillons sculptés.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 475. Vue du chevet depuis l'ouest.



Figure 476. Chapiteaux recevant les retombées de l'arc triomphal.



Figure 477. Chapiteaux portant l'arc doubleau du chevet.

Notice 17

SAINTE-RADEGONDE- Sainte-Radegonde



Département	Gironde (33)
Localisation	Sainte-Radegonde (33350)
Adresse	Le Bourg
Propriétaire	Commune de Sainte-Radegonde
Protection	Eglise classée en totalité (22/11/2002)
Ancien diocèse	Diocèse de Bazas
Statut actuel	Eglise paroissiale.
1^e mention de la paroisse	Fin XII ^e - début XIII ^e siècle

L'église Sainte-Radegonde, peu connue, l'est toutefois des amateurs locaux d'art roman, pour son portail au tympan sculpté, caractéristique peu courante en Gironde. C'est toutefois le mur gouttereau méridional qui retiendra ici l'attention, conservant un large pan de mur de petit appareil régulier de tradition antique raidi par des contreforts plats. Ce dernier n'a en soit aucune particularité et les écrits à ce sujet considèrent qu'il s'agit là d'un mur « pré-roman » du XI^e siècle, comme on en rencontre beaucoup dans l'Entre-deux-Mers. L'observation des liaisons entre les maçonneries de moellon et de pierre de taille pourrait toutefois montrer que l'emploi de ce matériau de petit appareil est intervenu tardivement dans la construction de cette église, au moment où a été édifiée la façade occidentale en « bel appareil ».

Géographie-histoire

L'ancienne paroisse de Sainte-Radegonde se tient sur la rive gauche de la Dordogne, de laquelle elle est séparée par seulement deux kilomètres. Cette dédicace peu commune dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas⁸⁷, fait référence à la reine mérovingienne inhumée à Sainte-Croix de Poitiers au VI^e siècle, en vogue du VIII^e au XI^e siècle⁸⁸. Michelle Gaborit explique sa présence en ce lieu par la diffusion du culte de la martyre depuis le Poitou, grâce à l'ancienne voie menant d'Angoulême à La Réole, sur laquelle elle est située. L'église est d'ailleurs édifiée au centre de cette paroisse dont les dimensions sont relativement importantes (env. 1242 ha), sur une ancienne nécropole mérovingienne⁸⁹, comme le précise Sylvie Faravel⁹⁰. La mention la plus ancienne de la paroisse date de la fin du XII^e ou du début du XIII^e siècle où elle figure dans un acte du cartulaire de Villemartin (« Sancta Radegunda »)⁹¹. Le cimetière, qui se trouvait depuis au pied de l'église, a été déplacé en périphérie du village dans les années 1960.

L'édifice a subi plusieurs modifications à l'époque moderne, lorsque son flanc méridional fut percé pour être agrandi d'une nef latérale. Un collatéral fut en effet adjoint au vaisseau principal au XVI^e siècle, dont l'accès a été condamné par la suite afin de devenir un presbytère au XIX^e siècle⁹². Cette partie de l'église moderne est depuis devenue une maison d'habitation.

Lors de travaux de drainage intervenus peu avant 1991, réalisés par le service des Bâtiments de France et la Direction des Antiquités historiques d'Aquitaine, la base du portail a été mise à jour de même que les marches qui permettaient l'accès à l'église.

⁸⁷ On la rencontre également à Arbanats et Saint-Médard-de-Guizières.

⁸⁸ Culte que Charles Higounet place plutôt entre les VI^e et IX^e siècles, voir « Les saints mérovingiens d'Aquitaine », *Actes des journées de Poitiers- 1952*, Paris, 1953, p. 157-167.

⁸⁹ Le site a été fouillé en 1987 par Gislaine Pinaud lors d'une fouille de sauvetage à l'occasion de la pose d'un drain le long du mur de l'église (voir le rapport de Bruno Bizot, SRA, DRAC Aquitaine).

⁹⁰ Sylvie FARAVEL, « Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550 », *op. cit.*

⁹¹ *Ibid.*, p. 949. Cette mention provient des A.D.H.G., H Malte, registre 2854, f°16 vo (fin du XII^e ou début du XIII^e siècle). L'auteur précise : « La paroisse est plus directement attestée en 1215 dans une reconnaissance faite par Jordan du Puch à l'évêque de Bazas dans la « gleysa de Sancta Regon » (A.D. Gironde, G 921).

⁹² A.D. Gironde, 2 O 3529.

De la même manière, une partie de « mur pré-roman » a été découverte sous la façade nord de l'édifice⁹³.

Description générale

Le plan particulier de l'édifice offre à voir une terminaison orientale dont les traits sont communs à plusieurs églises de cette partie de la Gironde, comme à Doulezon, Ruch ou Saint-Martin-de-Mazerat⁹⁴ : la nef aboutit sur une travée renforcée de larges dossierets portant un clocher et formant comme un « faux transept »⁹⁵, donnant sur une abside légèrement allongée et plus étroite. Depuis le XIX^e siècle, l'édifice a retrouvé la physionomie ancienne de son vaisseau. Toutefois, seul le mur gouttereau nord de la nef ainsi que le revers de la façade occidentale appartiennent à un édifice médiéval employant des techniques constructives issues de la tradition du XI^e siècle. Aujourd'hui, seuls les parements extérieurs en sont visibles, tandis que les murs internes sont recouverts d'un enduit qui ne laisse apparaître que quelques têtes de moellons. Fort heureusement, Michelle Gaborit prit dans la nef un certain nombre de clichés à l'occasion de travaux de restauration conduits par Jean-Bernard Faivre au début des années 1990.

Une maçonnerie de moellons de facture courante

Le petit appareil employé à la construction des murs de la nef, qui est dépourvue de voûtement, ne déroge pas à la règle commune à une grande partie des édifices en moellons des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas : de forme assez régulière en surface, plusieurs blocs disséminés dans le parement ont vu leur tête brûlée. Il s'agit donc là de remplois, dont on peut interroger la provenance. Signalons à titre

⁹³ Sylvie FARAVEL, « Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550 », *op. cit.*, p. 954.

⁹⁴ BRUTAILS, J.-A., *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils (Bordeaux), 1912, p. 148-149.

⁹⁵ *Ibid.*

d'hypothèse qu'une *villa* gallo-romaine se tenait au lieu-dit Maumey-nord⁹⁶, situé à moins d'un kilomètre au nord de l'église⁹⁷. Ces moellons sont mêlés à des pierres de dimension plus conséquente, souvent plus larges, dans lesquelles sont peut-être remployés des fragments de dalles de sarcophages, dont plusieurs ont été découverts dans le sol de l'ancien cimetière. Ces matériaux de récupération ont par ailleurs aussi été employés dans la construction d'un mur de clôture d'une demeure située au nord de l'église, pour lequel on a récupéré cuves de sarcophage et couvercles en bâtière⁹⁸. Michelle Gaborit donne en outre la description de l'appareil employé à la construction du revers de la façade occidentale, reprise à l'extérieur grâce à un appareil de pierre de taille et sur laquelle on a flanqué un portail en avant-corps orné d'un fronton. Il s'agit ainsi d'un appareil moins régulier, conservé sur environ 4 m de hauteur, dont certaines assises sont disposées en arête de poisson et où sont remployés des fragments de sarcophages. Les blocs y sont liés au chaînage de l'angle nord-ouest⁹⁹.

Ce mur est épaulé par deux contreforts plats bâtis grâce à un appareil moyen de pierre de taille. Ces derniers sont bien chaînés avec le petit appareil. Le compte-rendu de la fouille de sauvetage réalisée dans les années 1980, le long de ce même mur, indique par ailleurs que ces éléments raidisseurs prennent part de la construction initiale de cette maçonnerie, et sont appuyés sur une semelle de fondation formant un léger ressaut vers l'extérieur (une vingtaine de centimètres)¹⁰⁰.

Quant aux larges fenêtres qui éclairent la nef dont les arcs sont constitués d'épais claveaux, elles ont probablement été percées au XIX^e siècle. Raymond Guinodie, qui visite l'église en 1860, avant Léo Drouyn, ne mentionne pas les ouvertures qui s'y tenaient, se contentant dans la description qu'il fit de l'ensemble de l'église, d'évoquer « le mur latéral nord, en moellons comme celui du midi, est renforcé par des pilastres¹⁰¹ ». Aucune trace de baie antérieure n'étant visible sur les murs du vaisseau,

⁹⁶ Sylvie FARAVAL, « Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550 », *op. cit.*, p. 952.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 34.

⁹⁸ Michelle GABORIT, « L'église de Sainte-Radegonde (Gironde) », *Revue Archéologique de Bordeaux*, LXXXVII, 1996, pp. 71-88.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 72.

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ Raymond GUINODIE, *Histoire de Libourne et des autres villes et bourgs de son arrondissement*,

on peut donc supposer que celles-ci ont été élargies à l'emplacement même où se tenaient les ouvertures romanes. Précisons que la nef est pourvue à l'est du flanc nord de la nef, d'une porte au linteau monolithe de forme irrégulière. La petite hauteur de cette dernière permet d'envisager un niveau de sol extérieur exhaussé, ce qui n'a là rien de surprenant.

Une nef archaïque ?

Précédemment, on a considéré que la façade avait été relancée en pierre de taille, façade dont il faut signaler qu'elle a conservé un clocher-pignon du XII^e siècle, percé d'une baie dont l'ébrasement extérieur est pourvu de colonnettes. Toutefois, l'observation des maçonneries à l'ouest permet d'apporter quelques précisions. Ainsi, on a constaté que le petit appareil de moellons est bien lié au chaînage d'angle nord-ouest, à l'extérieur -comme à l'intérieur, selon les dires de Michelle Gaborit. Ce chaînage se poursuit dans l'angle, avec un contrefort plat, et les assises sont continues et régulières jusqu'à rencontrer le massif du portail en avant-corps où se perd la continuité des lits de pierre. Or, cette façade est réputée pour avoir conservée au moins une partie de son clocher, où se tient, ce qui est très rare dans le département, une petite baie où deux colonnettes reçoivent les retombées de l'arc en plein cintre formé de claveaux. Ces dernières sont ornées de petits chapiteaux sculptés dont l'un a reçu une couronne de très larges feuilles d'eau tandis que des entrelacements de rinceaux se tiennent sur la corbeille du second, qui renvoient à des formes élémentaires attribuables à la première moitié du XII^e siècle. Par ailleurs, l'arc de la baie, très érodé, conserve encore un décor géométrique dont il semble qu'il était couvert de chevrons. On peut supposer que l'insertion du portail a succédé de peu l'édification de la façade. Les éléments sculptés dénotent en outre une facture plus ancienne que celle de la travée et du chevet, notamment en ce qui concerne les modillons où sont représentés des masques arrondis qui s'apparentent déjà à la sculpture gothique, tandis que ceux de la façade occidentale reprennent le répertoire des débuts de la sculpture romane en la matière (têtes d'animal

Laffitte Reprints, 1979, p. 480.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

grimaçant, tête de bovidé, aigles, personnages souvent représentés de pied, accroupis, jouant de la musique, en couple). Quant aux chapiteaux, ces derniers, si leurs formes sont assez grossières et malheureusement assez abîmées, ils sont de facture relativement soignée au regard des productions du reste du département. On peut y reconnaître le développement d'une thématique eschatologique, à travers d'une part, recevant les retombées du rouleau intérieur gauche, la représentation de Daniel parmi les lions, ainsi qu'à droite celle de deux personnages dont l'un fait un geste de bénédiction tandis que l'autre porte un livre, tous deux tiennent une croisse et sont côtoyés sur l'autre face par deux personnages de profil dont la posture est plus agitée. Le rouleau extérieur est porté par un chapiteau sculpté d'une scène de supplice, tandis que le second, mutilé, reçoit également sur l'angle de la corbeille un homme entre deux lions. Les tailloirs sont quant à eux décorés d'élégants rinceaux, ainsi que de feuilles enlacées et d'un décor de damier. Quant au tympan monolithe qui n'est pas porté par un linteau, celui-ci reçoit une assemblée de personnages dont la hauteur décroît à mesure que l'on s'achemine vers les extrémités, se conformant ainsi à la forme en demi-cercle du tympan. A gauche se tient le serpent grimpant sur l'arbre de la Connaissance du Bien et du Mal, puis Eve le fruit à la main tandis qu'Adam porte la sienne à la gorge. Tous deux masquent leur nudité. Trois personnages dont les dimensions sont plus conséquentes occupent le milieu de la scène : saint Pierre, saint Paul et un pèlerin, peut-être saint Jacques, reconnaissables à leurs attributs. Deux pèlerins complètent la scène dans l'écoinçon droit. Le style de l'ensemble de ce portail se caractérise enfin par plusieurs maladresses, comme les proportions approximatives, les visages ronds et les traits aux formes élémentaires, les vêtements amples aux plis sommaires. Ces caractéristiques permettent d'y voir là une même équipe de sculpteurs, voire une même main¹⁰², que l'on peut placer au vu de certaines similitudes avec les sculptures de la Sauve Majeure, dans les années 1130-1140 selon Michelle Gaborit. Raymond Guinodie y décrivit, avec le

¹⁰² Michelle GABORIT, « L'église de Sainte-Radegonde (Gironde) », *Revue Archéologique de Bordeaux*, LXXXVII, 1996, p. 78-79.

lyrisme qui caractérise ses écrits, une réalisation de « l'enfance de l'art des premières années du XII^e siècle¹⁰³ ».

Conclusion

Aussi, il semble que l'étude de cet édifice ait été influencée par la tendance de l'historiographie séparant nettement pierre de taille et moellon et ne considérant que rarement leur association. Cette constatation amène à réviser l'interprétation de l'architecture de cette église. L'observation des assises de pierre de taille de la façade occidentale, en effet, –si l'on considère que le petit appareil y est bien chaîné– permet de formuler l'hypothèse selon laquelle le mur nord de la nef serait contemporain de la façade de pierre de taille, auquel est venu se greffer le portail à fronton en avant-corps (sans doute peu de temps après au vu de l'appareillage, très similaire). Peut-être sont-ce même là deux étapes d'un même chantier. Cela bouleverse donc la chronologie de l'édification de cette église, dont le parement de moellons septentrional a souvent conduit à la placer à la fin du XI^e siècle. On pourrait cependant voir là un exemple d'emploi tardif du petit appareil, dans la partie hiérarchiquement la moins importante de l'édifice, soit la nef, tandis que la façade a été édifiée en moyen appareil et ornementée d'éléments sculptés relativement nombreux¹⁰⁴.

¹⁰³ Raymond GUINODIE, *Histoire de Libourne et des autres villes et bourgs de son arrondissement*, Laffitte Reprints, 1979, p. 479.

¹⁰⁴ Sylvie FARAVEL, « Occupation du sol et peuplement de l'Entre-Deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550 », *op. cit.*, p. 953-954. C'est semble-t-il aussi l'opinion de Sylvie Faravel qui explique « l'essentiel de l'édifice remonte au XII^e siècle, à l'exception du collatéral gothique du XVI^e siècle ».

Archives :

-A.D. Gironde, Fonds J.A. Brutails, 90 J 27/30, 90 J 27/31, 90 J 27/43, 90 J 50/70, 90 J 50/71, 90 J 50/72, 90 J 55/49.

-A.D. Gironde, G 921, 2 O 3529, 156 T 3, 157 T 3-C, 162 T 22-A.

- A.D.H.G., H Malte, registre 2854, f°16 vo.

-A.M. Bordeaux, Fonds Drouyn, 59 S 47, p. 337-338.

-D.R.A.C. Aquitaine, C.R.M.H., dossier Sainte-Radegonde.

-Université Bordeaux Montaigne, Bibliothèque de Lettres, Photographies Jean-Auguste Brutails, n° 257, 768.

Bibliographie :

-BRUTAILS J.A., « Notes adressées aux Monuments historiques sur les églises de la Gironde », *Société archéologique de Bordeaux*, t. XXVI, 1906, p. 126.

-BRUTAILS J.A., *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils, Bordeaux, 1912.

-CABRERO-RAVEL L., « Chronique, église de Sainte-Radegonde (Gironde) », *Bulletin monumental*, S.F.A., t. 158-III, 2000, p. 262.

-FARAVEL S., *Occupation du sol et peuplement de l'Entre-deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550*, thèse de doctorat sous la direction de Jean-Bernard Marquette, Université Bordeaux Montaigne, 1991, p. 34, 51, 103-104, 949-956.

-GABORIT M., « L'église de Sainte-Radegonde (Gironde) », *Revue archéologique de Bordeaux*, t. LXXXVII, Bordeaux, 1996.

-GUINODIE R., *Histoire de Libourne et des autres villes et bourgs de son arrondissement*, t. III, Laffite, Marseille, 1876, p. 479-4.

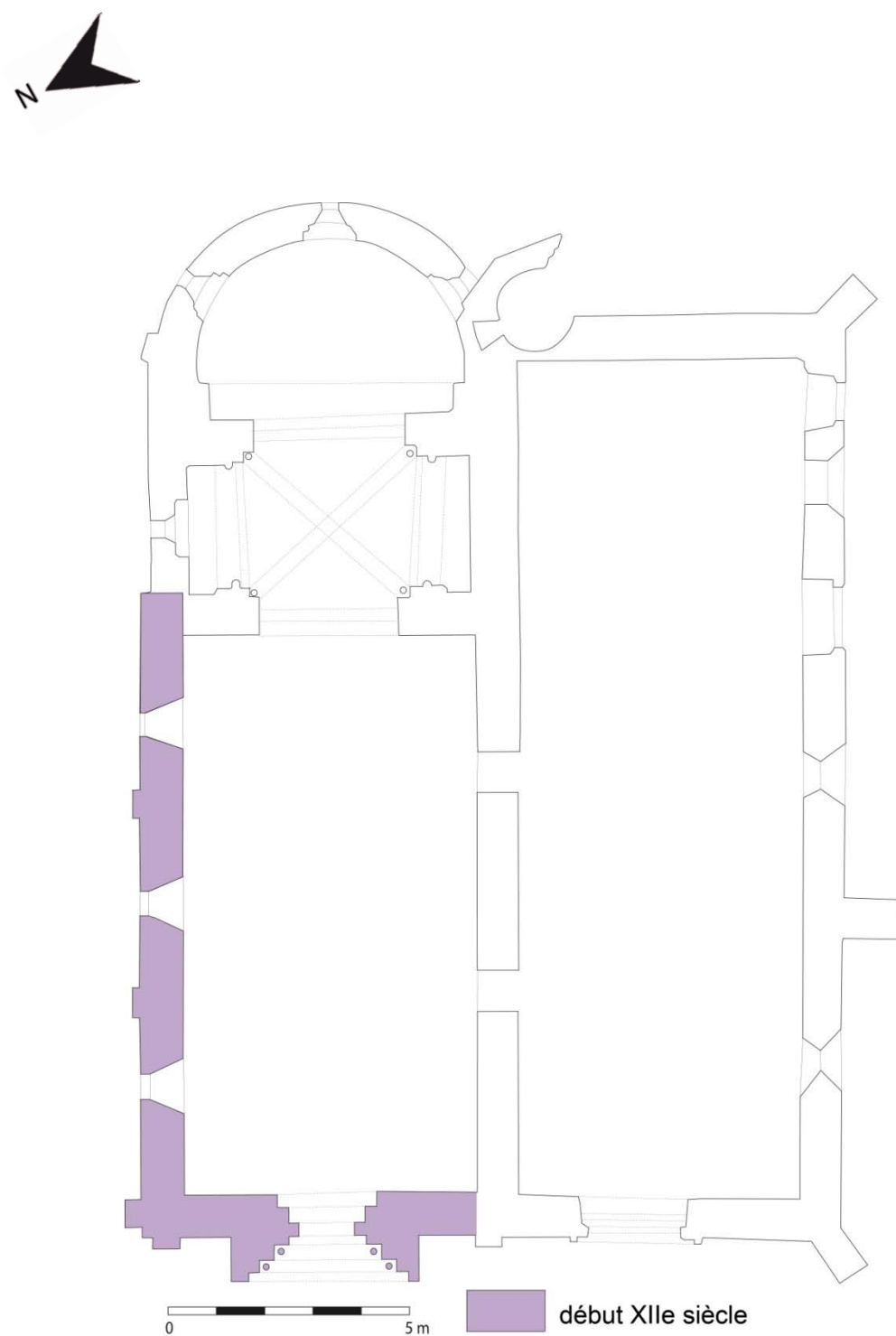
-HIGOUNET C., « Les saints mérovingiens d'Aquitaine », *Actes des journées de Poitiers-1952*, Paris, 1953, p. 157-167.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

-LAROZA O., *Guide touristique, historique et archéologique de la Gironde*, Féret, Bordeaux, 1975, p. 205.

-PIGANEAU E., « Essai de répertoire archéologique du département de la Gironde », *Société archéologique de Bordeaux*, t. XXII, 1897, p. 113.

-ROUDIE P., *L'activité artistique en Bordelais et en Bazadais de 1453 à 1550*, Sobodi, Bordeaux, 1975, p. 113.



**Figure 478.SAINTE-RADEGONDE- Sainte-Radegonde
D'après Michelle Gaborit**

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 479. Vue de l'église depuis le sud.



Figure 480. Parement sud du chevet.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 481. Détail du parement de petit appareil, mur gouttereau sud.



Figure 482. Jonction de la nef avec le chevet et la façade occidentale.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 483. Façade occidentale.



Figure 484. Clocher-mur, détail.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 485. Façade occidentale en avant-corps. Portail à fronton.



Figure 486. Portail au tympan sculpté.



Figure 487. détail du tympan.



Figure 488. Chapiteaux recevant les retombées des rouleaux du portail (au nord).



Figure 489. Chapiteaux recevant les retombées des rouleaux du portail (au sud).

Université Bordeaux Montaigne

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT EN HISTOIRE DE L'ART MÉDIÉVAL

**Les mutations de l'architecture
religieuse romane dans les anciens
diocèses de Bordeaux et de Bazas (XI^e
et début XII^e siècles)**

Marion PROVOST

2014

**Sous la direction de Philippe ARAGUAS
et la codirection de Christian GENSBEITEL**

Membres du jury

Philippe Araguas, Professeur, Université Bordeaux Montaigne.

Gerardo Boto Varela, Professeur, Université de Gérone.

Isabelle Cartron, Professeur, Université Bordeaux Montaigne.

Quitterie Cazes, Maître de Conférences, Université Toulouse Jean Jaurès.

Christian Gensbeitel, Maître de Conférences, Université Bordeaux Montaigne.

Christian Sapin, Directeur de recherche au C.N.R.S., Université de Bourgogne.

Membre expert invité

Daniel Prigent, Docteur en Histoire de l'Art et Archéologie du Moyen Âge, Service archéologique départemental de Maine-et-Loire.

VOLUME 3

Sommaire

Fiche 18. ANDERNOS- Saint-Eloi.....	839
FICHE 19. ARTIGUES-PRES-BORDEAUX- Saint-Seurin.....	841
FICHE 20. AUROS- Saint-Germain.....	847
FICHE 21. BAGAS- Notre-Dame.....	851
FICHE 22. BASSANNE, Saint-Pierre.....	853
FICHE 23. BASSENS- Saint-Pierre	855
FICHE 24. BAZAS- Cathédrale Saint-Jean.....	857
FICHE 25. BAZAS- Saint Romain de Poussignac.....	859
FICHE 26. BAZAS- Saint-Michel	861
FICHE 27. BEAUTIRAN- Saint-Michel.....	863
FICHE 28. BELIN-BELIET (MONS)- Saint-Pierre	865
FICHE 29. BELLEBAT- Saint-Jacques	867
FICHE 30. BERNOS-BEAULAC- Notre-Dame	869
FICHE 31. BEYCHAC-ET-CAILLAU-.....	871
FICHE 32. BIRAC- Saint-Laurent	873
FICHE 33. BLASIMON- Saint-Martin de Piis	875
FICHE 34. BLASIMON- Saint-Nicolas	877
FICHE 35. BLAYE- Saint-Romain	879
FICHE 36. BOMMES- Saint-Martin.....	881
FICHE 37. BONNETAN – Saint-Martin.....	883
FICHE 38. BOURDELLES- Notre-Dame	885
FICHE 39. BOURG-SUR-GIRONDE (LA LIBARDE)- Saint-Saturnin	887
FICHE 40. BROUQUEYRAN- Saint-Pierre.....	891
FICHE 41. BRUGES- Saint-Pierre	893
FICHE 42. CADAUJAC- Saint-Pierre	895
FICHE 43. CAMBLANES-ET-MEYNAC (MEYNAC)- Saint-Pantaléon	897

FICHE 44. CAMPS-SUR-L'ISLE- Saint-Pierre.....	899
FICHE 45. CANTOIS- Saint-Seurin	901
FICHE 46. CARS- Saint-Pierre.....	903
FICHE 47. CASTETS-EN-DORTHE (MAZERAC)- Saint-Romain.....	905
FICHE 48. CAUDROT- Saint-Christophe	907
FICHE 49. CAUMONT- Saint-Vincent.....	909
FICHE 50. CAUVIGNAC Saint Aignan	911
FICHE 52. CAZATS- Saint-Martin.....	913
FICHE 53. CESSAC- Saint-Romain	915
FICHE 54. CLEYRAC- Saint-Pierre.....	917
FICHE 55. COCUMONT – Saint Jean de Vidailhac	919
FICHE 56. COUBEYRAC – Saint Philippe	921
FICHE 57. COURS-DE-MONSEGUR – Saint Martin	923
FICHE 58. COUTURES – Saint Cibard.....	925
FICHE 59. DOULEZON- Notre-Dame.....	927
FICHE 60. ESCOUSSANS- Saint-Seurin.....	931
FICHE 61. LES ESSEINTES- Saint-Pierre	933
FICHE 62. FALEYRAS- Saint-Germain de Campet	935
FICHE 67. FONTET – Saint Front.....	937
FICHE 63. FRONSAC- Sainte-Geneviève	939
FICHE 64. FRONSAC- Saint-Martin.....	941
FICHE 65. FRONTENAC- Notre-Dame (auj. Saint-Paul)	943
FICHE 66. FRONTENAC- Saint-Martin de Festals (auj. Sainte-Présentine).....	945
FICHE 68. GABARNAC – Saint Seurin	947
FICHE 69. GAJAC- Saint Martin.....	949
FICHE 70. GAJAC- Trazits – Saint Christophe	951
FICHE 71. GALGON- Saint-Seurin	953

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 72. GANS – Saint Pierre.....	955
FICHE 73. GRIGNOLS- Saint-Loubert de Loutrange.....	957
FICHE 74. GRIGNOLS- Saint-Martin de Campot.....	959
FICHE 75. GRIGNOLS- Sadirac – Notre Dame.....	961
FICHE 76. HAUX- Saint-Martin.....	963
FICHE 77. HURE- Saint-Martin.....	965
FICHE 78. ILLATS – Saint Laurent.....	967
FICHE 79. JUILLAC – Saint-Pierre.....	969
FICHE 80. LADOS – Saint Martin.....	971
FICHE 81. LANDERROUET-SUR-SEGUR – Notre Dame.....	973
FICHE 82. LANDIRAS – Saint Martin.....	975
FICHE 83. LANGOIRAN, (HAUT LANGOIRAN)- Saint-Pierre.....	977
FICHE 84. LANTON – Notre Dame.....	979
FICHE 85. LEOGEATS- Saint-Christophe.....	981
FICHE 86. LIGNAN-DE-BORDEAUX – Saint Eulalie.....	983
FICHE 87. LISTRAC-DE-DUREZE- Saint-Barthélémy.....	985
FICHE 88. LOUPES – Saint Etienne.....	987
FICHE 89. LOUPIAC- Saint-Pierre.....	989
FICHE 90. LOUPIAC- Saint-Romain du Clapa.....	991
FICHE 91. LOUPIAC-DE-LA-REOLE – Sainte-Croix.....	993
FICHE 92. LUCMAU – Saint André.....	995
FICHE 93. LUGOS (VIEUX LUGO) – Notre Dame.....	997
FICHE 95. MARTILLAC – Notre Dame.....	999
FICHE 96. MASSEILLES- Saint-Martin.....	1001
FICHE 97. MASSEILLES- Saint-Martin de Thil.....	1003
FICHE 98. MAZERES-EN-ROQUETAILLADE- Notre-Dame.....	1005
FICHE 99. MEILHAN-SUR-GARONNE- Saint-Vincent de Tersac.....	1007

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 100. MERIGNAC- Saint-Vincent	1009
FICHE 101. MONTAGNE (Parsac)- Notre-Dame	1011
FICHE 102. MOULIETS-ET-VILLEMARTIN (MOULIETS)- Saint-Martin	1015
FICHE 103. MOURENS – Saint Martin	1017
FICHE 104. MOURENS - Saint Pierre de MONPEZAT	1019
FICHE 105. MOUSTEY- Saint Pierre ès-Liens de Biganon.....	1021
FICHE 106. NOAILLAC – Saint Jean.....	1023
FICHE 107. NOAILLAN- Saint-Vincent	1025
FICHE 108. LES PEINTURES – Saint Vincent	1027
FICHE 109. PELLEGRUE- Saint-André	1029
FICHE 110. PELLEGRUE- Saint-Laurent-de-Servolle.....	1031
FICHE 111. PELLEGRUE- Saint-Louis de Vignolles	1033
FICHE 112. LE PIAN-MEDOC- Saint-Seurin.....	1035
FICHE 113. PISSOS- Saint-Jean-Baptiste-de-Richet.....	1037
FICHE 114. PODENSAC- Sainte-Sortalie	1039
FICHE 115. PONDAURAT- Saint-Martin de Montphélix.....	1041
FICHE 116. PRECHAC- Saint-Martin d'Insos	1043
FICHE 117. PREIGNAC- Saint-Amand.....	1045
FICHE 118. PUGNAC (LAFOSSE)- Saint-Sulpice	1047
FICHE 119. LE PUY- Sainte-Anne	1049
FICHE 120. PUYBARBAN- Saint-Michel	1051
FICHE 121. PUYNORMAND- Saint-Sauveur	1053
FICHE 122. RAUZAN- Notre-Dame de Cazevert.....	1055
FICHE 123. REIGNAC- Tutiac- Notre-Dame.....	Erreur ! Signet non défini.
FICHE 124. RIMONS- Saint-Hilaire.....	1057
FICHE 125. RIONS- Saint-Seurin.....	1059
FICHE 126. ROMESTAING- Saint-Christophe	1061

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 127. RUCH- Saint Etienne	1063
FICHE 128. SAINT-AIGNAN- Saint-Aignan.....	1065
FICHE 129. SAINT-ANTOINE-DU-QUEYRET.....	1067
FICHE 130. SAINT-AUBIN-DE-BRANNE- Saint-Aubin	1069
FICHE 131. SAINT-CAPRAIS-DE-BORDEAUX- Saint-Caprais	1071
FICHE 132. SAINT-CHRISTOLY-DE-BLAYE- Saint-Christoly	1075
FICHE 133. SAINT-CIERS-D'ABZAC- Saint-Ciers	1077
FICHE 134. SAINT-ETIENNE-DE-LISSE- Saint-Etienne.....	1079
FICHE 135. SAINT-ETIENNE-DE-LISSE- Saint-Fort.....	1081
FICHE 136. SAINTE-EULALIE.....	1083
FICHE 137. SAINT EXUPERY- Saint-Exupère.....	1085
FICHE 138. SAINTE-FLORENCE- Sainte-Florence.....	1087
FICHE 139. SAINTE-GEMME- Sainte-Gemme	1089
FICHE 140. SAINT-GENES-DE-LOMBAUD- Saint-Genès.....	1091
FICHE 141. SAINT-JEAN-DE-BLAIGNAC- Saint Jean.....	1093
FICHE 142. SAINT-LAURENT-D'ARCE- Saint-Laurent.....	1095
FICHE 143. SAINT-LAURENT-DU-BOIS- Saint-Laurent.....	1097
FICHE 144. SAINT-LAURENT-DU-PLAN- Saint-Laurent	1099
FICHE 145. SAINT-LOUBERT- Saint-Loubert.....	1101
FICHE 146. SAINT-LOUBES- chapelle Saint-Loup	1103
FICHE 147. SAINT-MAIXANT- église Saint-Maixant.....	1105
FICHE 148. SAINT-MARTIAL- église Saint-Martial	1107
FICHE 149. SAINT-MARTIN-DE-LERM- Saint-Martin	1109
FICHE 150. SAINT-MARTIN-DU-BOIS- Saint-Martin	1111
FICHE 151- SAINT-MARTIN-DU-PUY- Saint-Martin.....	1113
FICHE 152. SAINT-PEY-DE-CASTETS- Saint-Pierre	1115
FICHE 153. SAINT-PHILIPPE-D'AIGUILLE- Saint-Philippe	1117

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 154. SAINT-SAUVEUR- Saint-Sauveur	1119
FICHE 155. SAINT-SEVE- Saint-Sever.....	1121
FICHE 156. SAINT-SULPICE-DE-GUILLERAGUE- Saint-Sulpice	1123
FICHE 157-SAINTE-TERRE- Sainte-Terre.....	1125
FICHE 158. SAINT-TROJAN- Saint-Trojan.....	1127
FICHE 159. SAINT-VINCENT-DE-PERTIGNAS- Saint-Vincent	1129
FICHE 160. SAINT-VIVIEN-DE-MONSEGUR- Saint-Vivien	1133
FICHE 161. SAUGNACQ-ET-MURET- Saint-Roch.....	1137
FICHE 162. LA SAUVE- Saint-Pierre.....	1139
FICHE 163. LA SAUVE- Notre-Dame.....	1141
FICHE 164. SAUVETERRE-DE-GUYENNE (LE PUCH)- Saint-Christophe	1143
FICHE 165. SAUVETERRE-DE-GUYENNE- Saint-Léger-de-Vignague	1145
FICHE 166. SAUVETERRE-DE-GUYENNE- Saint-Romain-de-Vignague	1149
FICHE 167. SAUVIAC- Saint-Praxède.....	1151
FICHE 168. SOULAC- Notre-Dame de la fin des terres.....	1155
FICHE 169. SOULIGNAC- Saint-Genès	1159
FICHE 170. SOUSSAC- Saint-Hilaire	1161
FICHE 171. TEUILLAC- Saint-Pierre	1163
FICHE 172. VERDELAIS (AUBIAC)- Saint-Maurice.....	1165
FICHE 173. VERTHEUIL- Saint-Pierre	1167
FICHE 174. VILLENAVE-DE-RIONS- Saint-Martin.....	1169
FICHE 175. VILLENAVE-D'ORNON- Saint-Martin.....	1171
FICHE 176. YVRAC- Saint-Vincent	1173
Annexes : Résultats des datations de charbons (14C), CRDC de Lyon.....	1175

Fiche 18. ANDERNOS- Saint-Eloi

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Ville d'Andernos
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 490. Eglise et substructions gallo-romaines au sud de l'édifice.



Figure 491. Intérieur de la nef, vue prise depuis l'ouest.



Figure 492. Chevet, détail.

FICHE 19. ARTIGUES-PRES-BORDEAUX- Saint-Seurin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Ville d'Artigues de Bordeaux
Protection	MH 03/11/1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale

Peu d'éléments historiques nous sont parvenus sur l'église d'Artigues-près-Bordeaux. En ruine au XVIII^e siècle, elle a été restaurée au siècle suivant (le clocher notamment) dans des proportions que l'on ignore toutefois. Un porche moderne flanque l'entrée de l'édifice, dont le portail dénote une construction gothique, dont les prolongements massifs qui s'avancent dans le vaisseau ont été prévus pour porter le clocher carré. La nef se prolonge par un chevet plus étroit : un très petit ressaut d'une vingtaine de centimètres anime et renforce les angles extérieurs, faisant le lien entre ces deux parties.

L'édifice conserve des parements de petit appareil de moellons dans le chevet et le mur gouttereau méridional, matériau que l'on aperçoit au travers d'un enduit assez couvrant. Michelle Gaborit y différencie des « moellons assez irréguliers pour la nef, cubiques et soigneusement rangés pour la base de l'abside »¹ ; les dispositions extérieures ne permettent toutefois plus d'en juger. Le vaisseau est raidi au sud par des contreforts relativement épais (94 X 48 cm) dont le soubassement plus large et à ressauts trahit une facture plus récente. Il subsiste toutefois un ancien contrefort à l'extrémité orientale, dont les dimensions sont identiques à celles des éléments raidisseurs du chevet (94 X 20 cm). A l'intérieur, les murs sont lisses et entièrement recouverts ; les baies qui s'y ouvrent sont de facture contemporaine.

¹ GABORIT, M., *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Université Michel de Montaigne- Bordeaux III, 1979.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

Cette nef donne sur un chevet où travée et abside sont nettement individualisées par les supports engagés portant des chapiteaux sculptés recevant les retombées d'une voûte en berceau brisé et d'un cul-de-four. Les colonnes engagées sont en effet ornées de quatre chapiteaux dont la facture révèle une production de la seconde moitié du XII^e siècle, de même que le bandeau qui court à la base de la voûte. Une figure féminine notamment, élément rare dans la sculpture du département, se tient sur le chapiteau soulignant la base de l'arc triomphal, au nord, auquel fait écho un personnage masculin sur le chapiteau qui lui fait face. Ils sont entourés d'autres figures humaines réalisées en pied, dont les plis de leurs vêtements sont caractéristiques des productions de la Sauve Majeure. Quant aux deux chapiteaux portant l'arc doubleau à la corde de l'abside, plus modestes, ces derniers sont ornés de feuillages : feuilles d'eau au nord et couronne de feuilles faisant lointainement écho au modèle corinthien au sud. Ces éléments sculptés se retrouvent à l'extérieur, sur les éléments qui structurent le parement de ce chevet. Les lignes verticales sont ainsi mises en valeur à travers l'insertion de contreforts plats au droit des colonnes engagées décrites plus haut, marquant l'entrée de l'abside. Un contrefort plus large (160 X 20 cm, contre 94 X 20 cm), se tient dans l'axe, dont la forme semble indiquer qu'il a été remanié en partie basse. En outre, contrairement aux raidisseurs latéraux, il s'arrête sous les modillons portant la corniche. Entre ces éléments sont implantées deux colonnes engagées. Plusieurs lignes horizontales viennent en outre souligner la courbe du chevet : le tiers inférieur de la paroi est marqué par un bandeau chanfreiné, qui se poursuit sur l'extrémité orientale de la nef, passant sur les contreforts plats. La corniche lui fait écho, qui est élégamment sculptée d'un motif qui a retenu l'attention de Jean-Auguste Brutails, puisqu'elle forme une frise faite de cercles au sein desquels se tiennent des étoiles à sept ou huit branches, perforées en leur centre, motif que l'auteur n'a pas rencontré en d'autres lieux¹. Ce décor ne s'interrompt qu'au sud, où la corniche couronnant le contrefort comporte deux blocs dont l'un se pare de cordes gravées tandis que l'autre porte un motif en dents de scie. Le liséré aux deux lignes gravées qui court le haut de cette corniche permet toutefois d'unifier cet ensemble composite, porté par un ensemble de modillons assez insolites par leur aspect brut et cubique. S'y tiennent en effet des motifs géométriques, parfois perforés, aux diverses combinaisons et quelques figures animales, qui permettent de placer cet ensemble au milieu du XII^e siècle. Quant aux colonnettes ménagées dans l'encadrement des fenêtres, elles portent de petits chapiteaux dont les motifs, cette fois sculptés en méplat, donnent à voir des quadrupèdes bicorporés et

¹ BRUTAILS, J.-A., *Les Vieilles églises de la Gironde*, Féret et fils (Bordeaux), 1912, p. 233.

des volatiles, au sud, une corbeille au feuillage stylisé et une seconde ornée de pommes de pin au nord, tandis que la baie axiale ouverte dans un contrefort comporte des oiseaux buvant dans un calice représenté dans l'angle accompagnés de deux autres. L'imposte qui les surmonte est sculptée d'élégants motifs formant des cœurs enlacés à la pointe en haut au sud. La tête des claveaux de chacun des arcs embellis par une série deux tores et gorges, reprend le motif des dents de scie, rehaussés par une ligne de festons.

Plusieurs traces d'anciens chaînages, situés entre les contreforts et colonnes engagées du chevet apportent peut-être le témoignage d'anciens contreforts qui auraient raidi ce chevet de forme allongée. On a probablement repris un édifice antérieur de petit appareil, aux formes simples, pour le voûter au XII^e siècle. En effet, le petit appareil qui forme les murs du chevet, laisse place en partie haute, sous la corniche, à un appareil allongé nettement différent, qui est probablement venu surhausser ce mur au moment des transformations romanes.



Figure 493. Mur sud de l'église.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 494. Chevet.



Figure 495. Chevet vu depuis l'ouest.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 496. Mur nord.

FICHE 20. AUROS- Saint-Germain

=

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Privé
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 497. Face sud.



Figure 498. Face nord.



Figure 499. Détail de l'appareil, parement sud de la nef.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 500. Élément de remplissage (mur sud de la nef).



Figures 501. Vues intérieures.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 21. BAGAS- Notre-Dame

Département	Gironde (33)
Adresse	
Propriétaire	Ville de Bagas
Protection	MH 19/10/1961
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale
1^{ère} mention de la paroisse	1369
Département	Gironde (33)
1^{ère} mention de la paroisse	1369

Epaisseur mur chevet (au nord)	0,72m
Epaisseur mur nef (au nord)	0,74m
Longueur nef	11,92m
Largeur nef	6,71m
Longueur chevet	6,10m
Ø abside	5,20m
Largeur travée droite	5,20m



Figure 502. Mur nord de la nef.



Figure 503. Chevet.



Figure 504. Chevet vu depuis l'ouest.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 22. BASSANNE, Saint-Pierre

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Bassanne
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale
Département	Gironde (33)



Figure 505. Chevet.

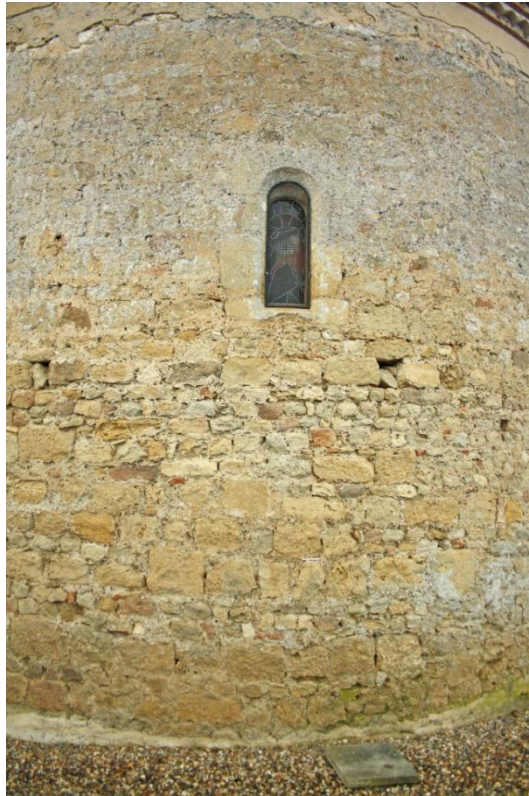


Figure 506. Chevet, détail.



Figure 507. Chevet vu depuis l'ouest.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 23. BASSENS- Saint-Pierre

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Bassanne
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale
Département	Gironde (33)



Figures 508. Vues du chevet.

FICHE 24. BAZAS- Cathédrale Saint-Jean

Département	Gironde (33)
Adresse	Place de la cathédrale
Propriétaire	Ville de Bazas
Protection	MH 1840
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Cathédrale
Département	Gironde (33)

FICHE 25. BAZAS- Saint Romain de Poussignac

Département	Gironde (33)
Adresse	Poussignac
Propriétaire	Ville de Bazas
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale
Département	Gironde (33)



Figure 509. Nef nord.



Figure 510. Nef sud.



Figure 511. Porte sud (nef).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 26. BAZAS- Saint-Michel

Département	Gironde (33)
Adresse	Saint-Michel
Propriétaire	Ville de Bazas
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale
Département	Gironde (33)

Intérieur entièrement enduit.



Figure 512. Vue prise depuis le nord-ouest.



Figure 513. Parement sud de la nef.



Figure 514. Chevet.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 27. BEAUTIRAN- Saint-Michel

Département	Gironde (33)
Adresse	Place de Verdun
Propriétaire	Ville de Bazas
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale
Département	Gironde (33)



Figure 515. Chevet.



Figure 516. Chevet, parement sud.

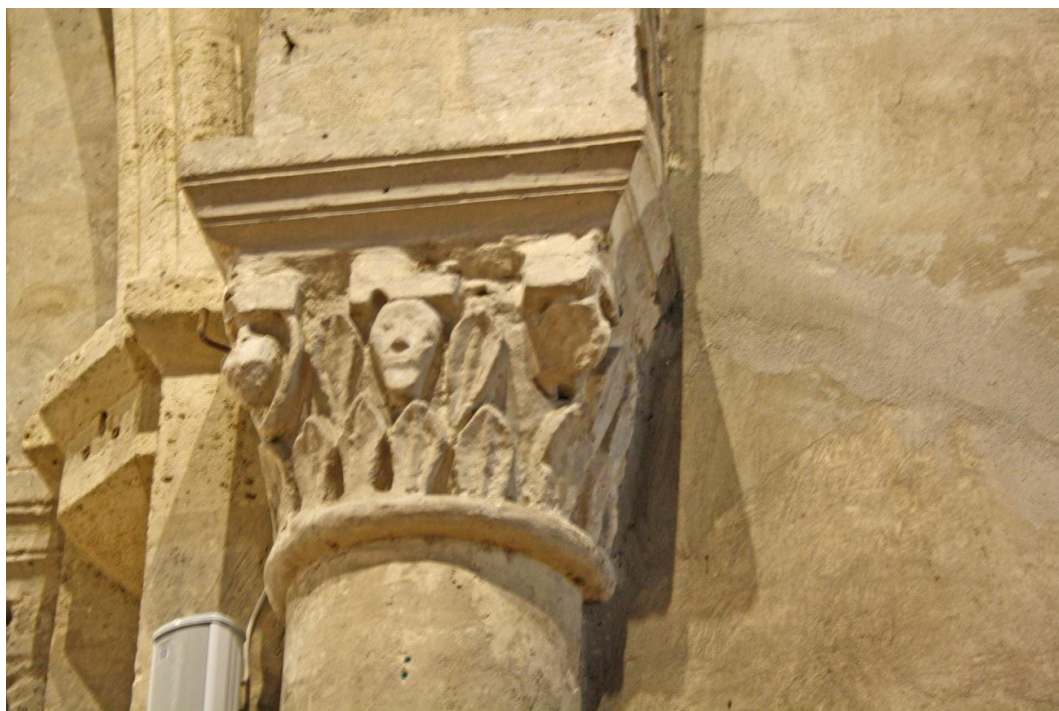


Figure 517. Chapiteau du chevet.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 28. BELIN-BELIET (MONS)- Saint-Pierre

Département	Gironde (33)
Adresse	Mons
Propriétaire	Ville de Belin Beliet
Protection	MH 02/07/1987
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Prieuré-cure
Département	Gironde (33)



Figure 518. Vue de l'église, prise depuis le sud.



Figure 519. Chevet vu depuis le nord-est.



Figure 520. Nef, vue depuis l'ouest.

FICHE 29. BELLEBAT- Saint-Jacques

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Bellebat
Protection	MH 1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 521. Nef vue depuis le sud.



Figure 522. Chevet.



Figure 523. Façade occidentale.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 30. BERNOS-BEAULAC- Notre-Dame

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 524. Nef sud.



Figure 525. Nef sud, détail du parement de petit appareil.

FICHE 31. BEYCHAC-ET-CAILLAU-

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Beychac-et-Caillau
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale

FICHE 32. BIRAC- Saint-Laurent

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Birac
Protection	MH 28/06/2005
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 526. Vue de l'église depuis le nord-ouest.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 33. BLASIMON- Saint-Martin de Piis

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Blasimon
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Prieuré



Figure 527. Mur nord de la nef. Ancien mur de petit appareil et son contrefort plat (?).

FICHE 34. BLASIMON- Saint-Nicolas

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Blasimon
Protection	MH 1875
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Abbatiale



Figure 528. Flanc nord de l'abbatiale.



Figure 529. Mur gouttereau nord, détail.



Figure 530. Mur gouttereau sud.

FICHE 35. BLAYE- Saint-Romain

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Ville de Blaye
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Prieuré

FICHE 36. BOMMES- Saint-Martin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Bommès
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Collégiale



Figure 531. Chapiteaux photographiés par Jean-Auguste Brutails.



Figure 532. Vue générale prise depuis le sud.



Figure 533. Vue de la nef et du chevet qui la prolonge.

FICHE 37. BONNETAN – Saint-Martin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Bonnetan
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 534. Nef en petit appareil.

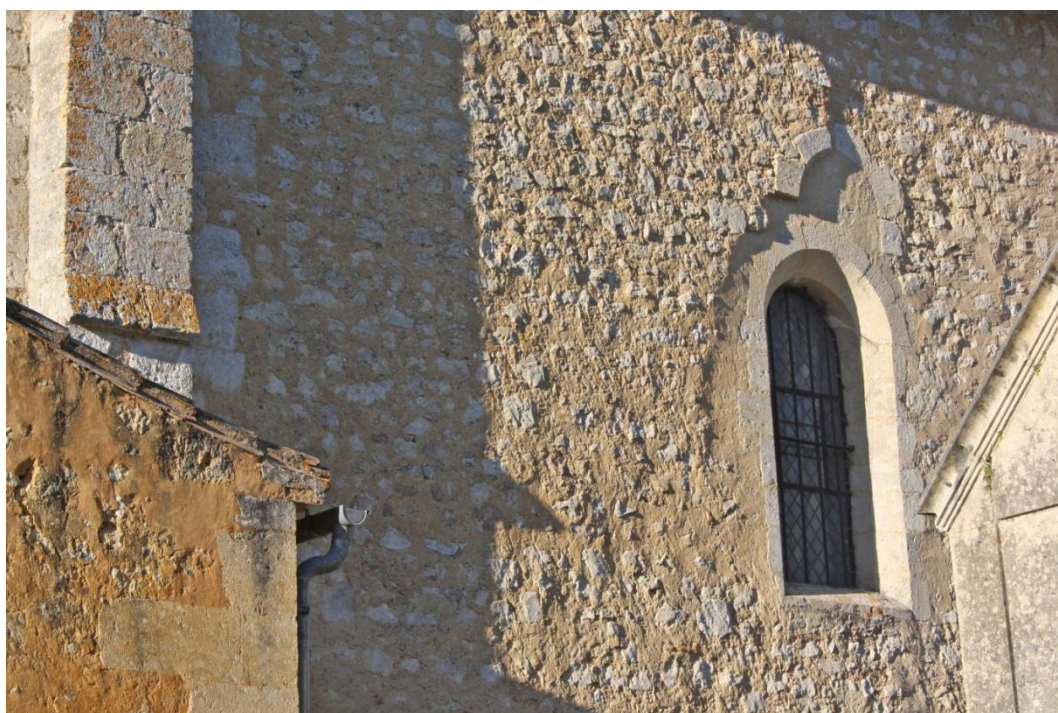


Figure 535. Parement sud et ancienne baie, détail.

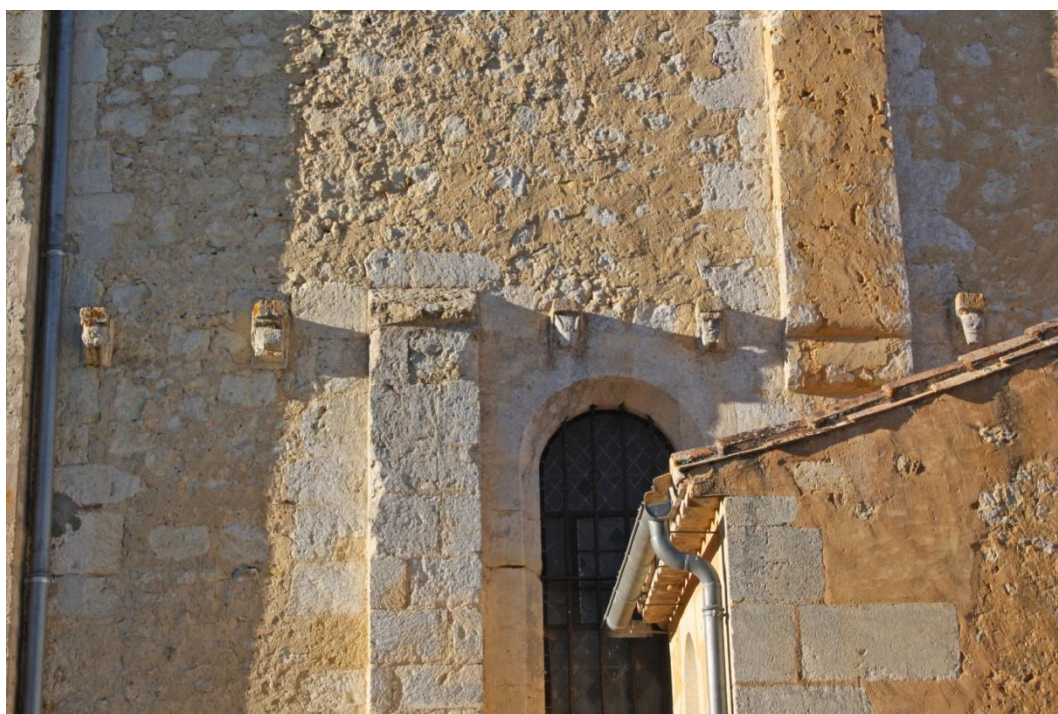


Figure 536. Parement sud, détail.

FICHE 38. BOURDELLES- Notre-Dame

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Bourdelles
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale

Épaisseur mur nef (nord)	0,85m
Longueur nef	13,82m
Largeur nef	6,10m
Longueur chevet (abside)	4,15m
Ø abside	4,14m



Figure 537. Mur nord de la nef.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 39. BOURG-SUR-GIRONDE (LA LIBARDE)- Saint-Saturnin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Ville de Bourg
Protection	MH 24/09/1965
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale

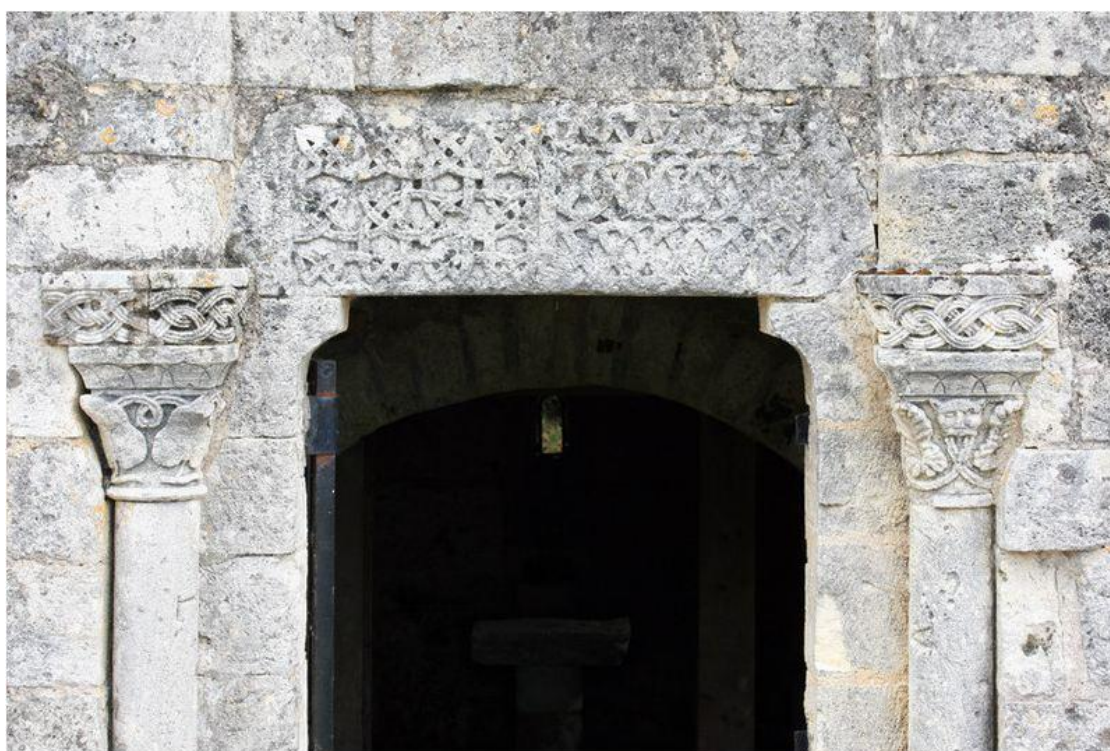
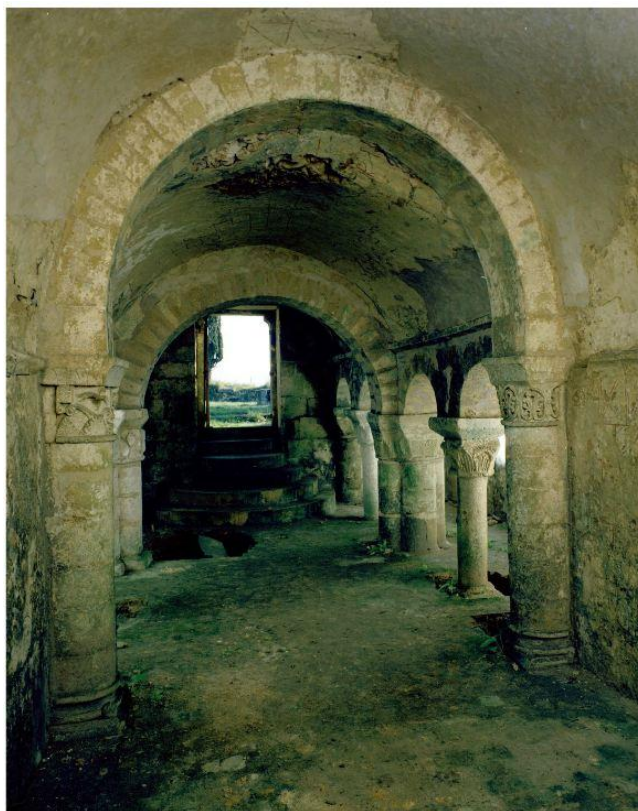


Figure 538. Entrée (photographie J.M. Poissonnier).



Figures 539. Vues intérieures. Depuis l'est (en haut et à gauche) ; depuis l'ouest, au sud (à droite), photographies J.M. Poissonnier.



Figure 540. Détails des chapiteaux (photographies J.M. Poissonnier).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 40. BROUQUEYRAN- Saint-Pierre

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Brouqueyran
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 541. Vue générale, face nord.



Figure 542. Mur gouttereau nord, détail.



Figure 543. Vue intérieure.

FICHE 41. BRUGES- Saint-Pierre

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Ville de Bruges
Protection	MH 01/08/1956
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 544. Chevet, face sud.

Chevet côté sud.



Figure 545. Chevet, face nord.

FICHE 42. CADAUJAC- Saint-Pierre

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Ville de Cadaujac
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 546. Vue générale, face nord de l'église.



Figure 547. Mur nord de la nef



Figure 548. Absidiole sud.

FICHE 43. CAMBLANES-ET-MEYNAC (MEYNAC)- Saint-Pantaléon

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Ville de Camblanes
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 549. Côté sud.



Figure 550. Chevet à décrochement (abside- travée).



Figure 551. Baie du chevet, détail.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 44. CAMPS-SUR-L'ISLE- Saint-Pierre

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Ville de Camps sur l'Isle
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 552. Face nord de l'église. Baie ancienne, contreforts plats et parement de petit appareil.



Figure 553. Façade sud.

FICHE 45. CANTOIS- Saint-Seurin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Ville de Cantois
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 554. Mur sud de la nef (parement médiéval ?).

FICHE 46. CARS- Saint-Pierre

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Ville de Cars
Protection	MH 07/12/1921
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 555. Eglise vue depuis le sud-est. Contreforts percés de baies du chevet.



Figure 556. Fenêtre percée dans le contrefort.



Figure 557. Abside.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 47. CASTETS-EN-DORTHE (MAZERAC)- Saint-Romain

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Ville de Castets
Protection	MH 10/12/1925
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 558. Nef, mur gouttereau nord.



Figure 559. Chevet, face sud.



Figure 560. Plaque sculptée, façade occidentale, détail.

FICHE 48. CAUDROT- Saint-Christophe

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Ville de Caudrot
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Prieuré-cure



Figure 561. Chevet, vu depuis le sud-est.



Figure 562. Partie haute du chevet.



Figure 563. Baie axiale du chevet, détail.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 49. CAUMONT- Saint-Vincent

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale

Épaisseur mur nef (sud)	0,90m
Longueur nef	13,35m
Largeur nef	5,25m
Longueur chevet	7,30m
Longueur travée droite	4,15m
Largeur travée droite	5,18m
Longueur abside	3,15m
Ø abside	4,69m



Figure 564. Vue générale depuis le sud.



Figure 565. Abside.

FICHE 50. CAUVIGNAC Saint Aignan

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 566. Vue prise depuis le nord-ouest.



Figure 567. Vue intérieure (Photographie B. Vergez).

FICHE 52. CAZATS- Saint-Martin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 568. Façade sud.



Figure 569. Parement sud de la nef, ancienne baie, détail.



Figure 570. Chevet.

FICHE 53. CESSAC- Saint-Romain

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Cessac
Protection	Portail classé MH 01/12 /1908 Eglise ISM 10/12/1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 571. Nef, mur gouttereau sud.



Figure 572. Mur sud de la nef, détail en partie basse.

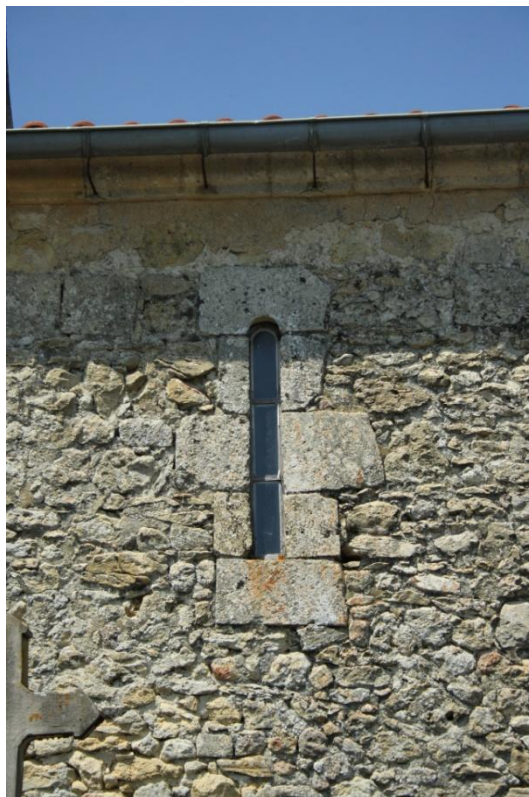


Figure 573. Baie, mur gouttereau sud.

FICHE 54. CLEYRAC- Saint-Pierre

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 574. Façade occidentale, portail à fronton en avant-corps.



Figure 575. Mur nord de la nef.



Figure 576. Vue intérieure.

FICHE 55. COCUMONT – Saint Jean de Vidailhac

<i>Département</i>	Gironde (33)
<i>Propriétaire</i>	Commune
<i>Protection</i>	Inscrite MH 26/12/1927
<i>Ancien diocèse</i>	Bazas
<i>Statut</i>	Paroissiale



Figure 577. Face sud.



Figure 578. Mur gouttereau sud, détail.



Figure 579. Mur gouttereau sud, détail du parement.

FICHE 56. COUBEYRAC – Saint Philippe

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Porte inscrite MH 21/12/1925
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 580. Nef, mur nord.



Figure 581. Portail méridional.



Figure 582. Portail méridional détail.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 57. COURS-DE-MONSEGUR – Saint Martin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 583. Nef, mur nord.

FICHE 58. COUTURES – Saint Cibard

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Inscrite MH 21/12/1925
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 584. Vue générale depuis le sud-est.



Figure 585. Nef, mur sud, première travée orientale.



Figure 586. Nef, mur nord, première travée orientale.

FICHE 59. DOULEZON- Notre-Dame

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Classée MH 17/12/2002
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Prieuré

Epaisseur murs	~1m-
nef	1m10
Longueur nef	13,31m
Largeur nef	7,49m
Longueur chevet	16,26m
Longueur abside	4,40m
Ø abside	6,08m



Figure 587. Nef, mur nord.



Figure 588. Mur sud, ancienne baie.



Figure 589. Mur sud de la nef, détail.



**Figure 590. Façade occidentale, détail.
Portail en avant-corps à fronton.**



Figure 591. Vue intérieure.

FICHE 60. ESCOUSSANS- Saint-Seurin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale

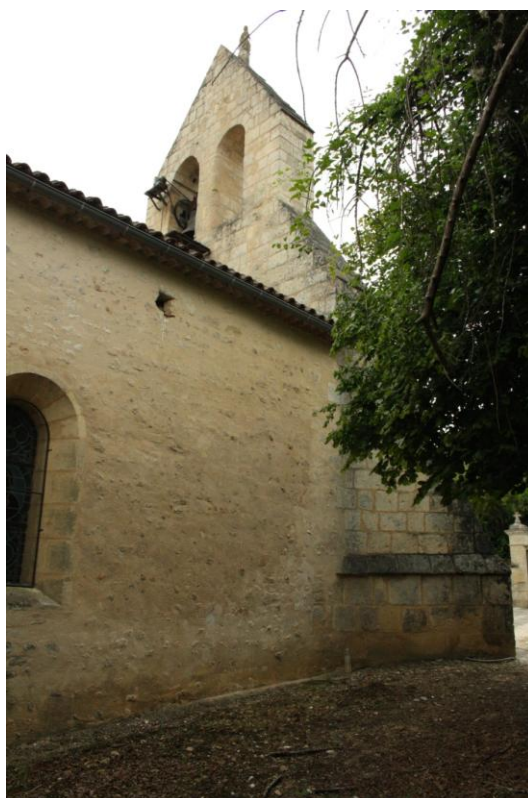


Figure 592. Mur sud en petit appareil.

FICHE 61. LES ESSEINTES- Saint-Pierre

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 593. Vue prise depuis l'ouest.



Figure 594. Chevet.



Figure 595. Parement du chevet, détail.

FICHE 62. FALEYRAS- Saint-Germain de Campet

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Inscrite MH 12/04/2001
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 596. Elévation sud de l'église.



Figure 597. Détail du mur sud de la nef.



Figure 598. Vue du chevet.

FICHE 67. FONTET – Saint Front

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Inscrite MH 24/12/1925
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 599. Mur nord, parement de moellons (authenticité à vérifier pour la période envisagée).

FICHE 63. FRONSAC- Sainte-Geneviève

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Prieuré



Figure 600. Elévation est (*visite aquitaine .fr*) Les parements de petit appareil, qui paraissent plus anciens, peuvent être aperçus au sud de l'ancienne nef, depuis la route.

FICHE 64. FRONSAC- Saint-Martin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Inscrite MH 24/12/1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Prieuré



Figure 601. Façade sud (*Visites Aquitaine.com*).

FICHE 65. FRONTENAC- Notre-Dame (auj. Saint-Paul)

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Façade inscrite MH 25/11/1925
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 602. Façade méridionale.



Figure 603. Mur sud de la nef, détail.



Figure 604. Mur nord de la nef.

FICHE 66. FRONTENAC- Saint-Martin de Festals (auj. Sainte-Présentine)

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Inscrite MH 02/07/1987
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 605. Façade nord.



Figure 606. Façade sud.



Figure 607. Mur sud de la nef, détail.

FICHE 68. GABARNAC – Saint Seurin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Portail inscrit MH 21/11/1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale

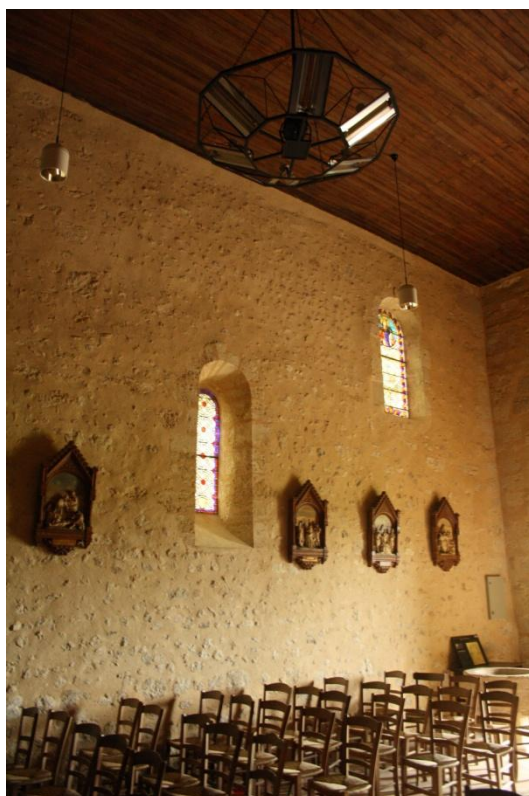


Figure 608. Mur intérieur sud en petit appareil de moellons.

FICHE 69. GAJAC- Saint Martin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Inscrite MH 21/12/1925
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 609. Vue générale prise depuis le sud-est.



Figure 610. Vue intérieure (Photographie B. Vergez).

FICHE 70. GAJAC- Trazits – Saint Christophe

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 611. Mur sud de la nef.



Figure 612. Détail du parement nord (nef).

FICHE 71. GALGON- Saint-Seurin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Inscrite MH 21/12/1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 613. Façade nord (<http://www.le-tourisme.fr>).

FICHE 72. GANS – Saint Pierre

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Gans
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 614. Vue générale prise depuis le sud-est.



Figures 615. Chapiteaux soutenant les retombées de l'arc triomphal.



M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 73. GRIGNOLS- Saint-Loubert de Loutrange

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Grignols
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 616. Vue générale prise du sud-ouest.



Figure 617. Parement sud, détail (calcaire gris de l'Agenais).



Figure 618. Parement nord, détail.

FICHE 74. GRIGNOLS- Saint-Martin de Campot

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Grignols
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 619. Vue prise depuis le nord-est.



Figure 620. Parement nord de la nef.

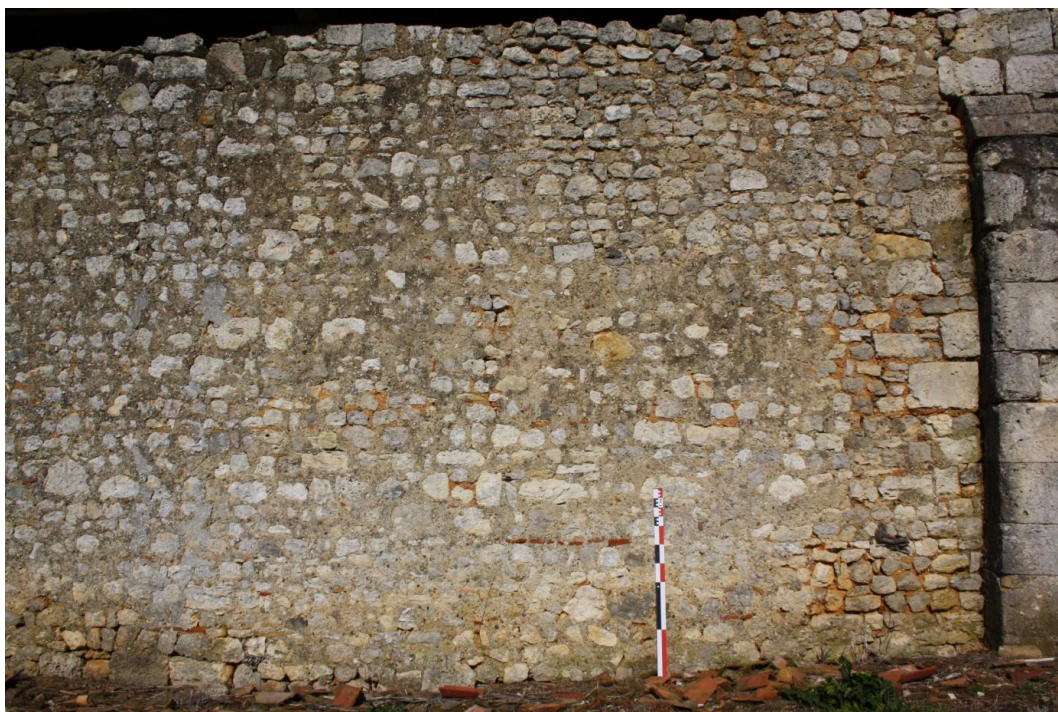


Figure 621. Parement sud de la nef, détail.

FICHE 75. GRIGNOLS- Sadirac – Notre Dame

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Grignols
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 622. Vue prise depuis le sud-est.



Figure 623. Nef, mur nord.



Figure 624. Vue intérieure.

FICHE 76. HAUX- Saint-Martin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Haux
Protection	Eglise inscrite MH 21/11/1925. Façade ouest classée MH 13/10/1953
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 625. Chevet, face nord.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 77. HURE- Saint-Martin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune d'Hure
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Prieuré (St Ferme)

Epaisseur mur nef	0,80m (M. Gaborit)
Longueur nef	23,60m
Largeur nef	15,3m
Longueur chevet	8,95m
Longueur travée droite	5,45m
Largeur travée droite	5,60m
Longueur abside	3,55m
Ø abside	4,40m



Figure 626. Chevet.



Figure 627. Chevet (partie sud).

FICHE 78. ILLATS – Saint Laurent

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune d'Illats
Protection	Portail Ouest inscrit MH 1925. Eglise inscrite MH 1986
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 628. Façade sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 79. JUILLAC – Saint-Pierre

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Juillac
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 629. Nef, face sud.



Figure 630. Nef, mur sud.

FICHE 80. LADOS – Saint Martin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Lados
Protection	Façade inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 631. Chevet.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 632. Nef, parement nord, détail.



Figure 633. Vue intérieure.

FICHE 81. LANDERROUET-SUR-SEGUR – Notre Dame

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Landerrouet-sur-Ségur
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 634. Vue générale prise depuis le nord-est.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 635. Détail du parement nord de la nef.

FICHE 82. LANDIRAS – Saint Martin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Landiras
Protection	Chevet classé MH 1907. Transept classé MH 1984. Eglise inscrite MH 2004
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 636. Façade sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 83. LANGOIRAN, (HAUT LANGOIRAN)- Saint-Pierre

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Langoiran
Protection	Classé MH 1908
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 637. Façade sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 638. Nef, mur gouttereau sud.



Figure 639. Nef, mur gouttereau sud, détail.

FICHE 84. LANTON – Notre Dame

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Lanton
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 640. Vue intérieure, chevet, *photographie www.petit-patrimoine.com.*

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 641. Figure 642. Vue intérieure, nef,
photographie www.petit-patrimoine.com.



Figure 643. Corniche du chevet,*photographie www.petit-patrimoine.com.*

FICHE 85. LEOGEATS- Saint-Christophe

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Léogeats
Protection	Inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 644. Façade méridionale.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 86. LIGNAN-DE-BORDEAUX – Saint Eulalie

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Lignan-de-Bordeaux
Protection	Inscrite MH 1961 (sauf clocher)
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale

Un sauvetage urgent réalisé en 1986 a fait apparaître les murs de l'église du XI^e siècle, en petit appareil, en avant du mur sud de la nef¹. Ce dernier a été démoli puis repris en retrait afin de diminuer la largeur de l'église, peut-être afin de la couvrir d'une voûte. Il subsiste en effet des traces de petit appareil dans le mur nord, qui a peut-être été en partie conservé.



Figure 645. Mur nord de la nef.

¹ D.R.A.C. Aquitaine, S.R.A., *Fouilles, sauvetages et sondages en Gironde*, 1986, p. 30. (P. Régaldo dir.). Voir également à ce sujet l'article de Michelle Gaborit : «L'église romane de Lignan de Bordeaux et les édifices de la première période romane dans l'Entre- Deux-Mers occidental », *L'Entre-Deux-Mers à la recherche de son identité, Actes du second colloque tenu dans le canton de Créon les 16 et 17 septembre 1989*, CLEM, 1990.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 87. LISTRAC-DE-DUREZE- Saint-Barthélémy

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Llistrac-de-Durèze
Protection	Inscrite MH 2001
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale

Epaisseur mur nef (sud) 0,85m

Longueur nef 11,54m

Largeur nef 5,69m

Longueur travée droite 4,54m

Largeur travée droite 4,68m

Ø abside 4,35m



Figure 646. Vue générale prise depuis le nord-ouest.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 647. Façade septentrionale.



**Figure 648. Mur sud de la nef,
détail de la maçonnerie de moellons dont certains sont rubéfiés.**

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 88. LOUPES – Saint Etienne

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Loupes
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 649. Façade occidentale en petit appareil de moellons.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 89. LOUPIAC- Saint-Pierre

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Loupiac
Protection	Classé MH 1840
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale

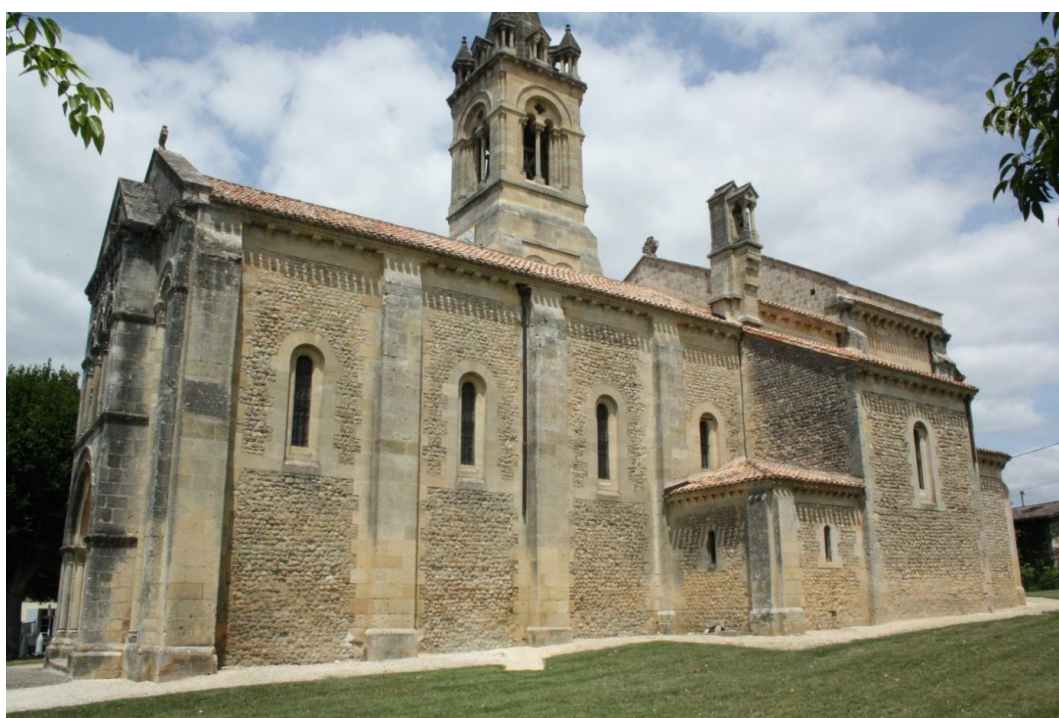


Figure 650. Mur sud de la nef.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 651. Mur sud de la nef, détail.

FICHE 90. LOUPIAC- Saint-Romain du Clapa

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Propriété privée
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Prieuré

Epaisseur mur ~0,90m

Longueur église 11,90m

Largeur église 5,10m



Figure 652. Chevet plat.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 653. Chevet, détail.



Figure 654. Partie inférieure du mur nord de la nef.

FICHE 91. LOUPIAC-DE-LA-REOLE – Sainte-Croix

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Loupiac-de-la-Réole
Protection	Porte inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 655. Façade méridionale en petit appareil, contrefort plat.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 656. Fenêtre du mur sud de la nef, près du portail.

FICHE 92. LUCMAU – Saint André

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Lucmau
Protection	Inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 657. Façade sud, petit appareil irrégulier en grès ferrugineux (garluche).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 93. LUGOS (VIEUX LUGO) – Notre Dame

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Lugos
Protection	Classée MH 1957
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Prieuré de Mons



Figure 658. Vue générale prise depuis le sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 659. Vue intérieure.

FICHE 95. MARTILLAC – Notre Dame

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Martillac
Protection	Inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 660. Chevet, partie inférieure en petit appareil de moellons, contreforts plats.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 96. MASSEILLES- Saint-Martin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Masseilles
Protection	Inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bazas
Statut	paroissiale



Figure 661. Nef, mur gouttereau septentrional.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 662. Parement nord, détail (nef).

FICHE 97. MASSEILLES- Saint-Martin de Thil

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Masseilles
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	paroissiale



Figure 663. Vue du nord-est.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 98. MAZERES-EN-ROQUETAILLADE- Notre-Dame

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Propriété privée
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 664. Vue de l'église depuis le nord-est. (photographie mairie)

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 99. MEILHAN-SUR-GARONNE- Saint-Vincent de Tersac

Département	Lot-et-Garonne (47)
Propriétaire	Commune de Meilhan-sur-Garonne
Protection	Inscrite MH 1996
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Prieuré



Figure 665. Vue prise depuis le sud-est.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 666. Fenêtre de la nef, partie orientale (au sud).

FICHE 100. MERIGNAC- Saint-Vincent

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Mérignac
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 667. Vue générale prise depuis le nord-ouest.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 668. Chevet.

FICHE 101. MONTAGNE (Parsac)- Notre-Dame

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Montagne
Protection	Inscrite MH 2002
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 669. Chevet et baie percée dans un contrefort.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figures 670. Chapiteaux de l'arc triomphal.

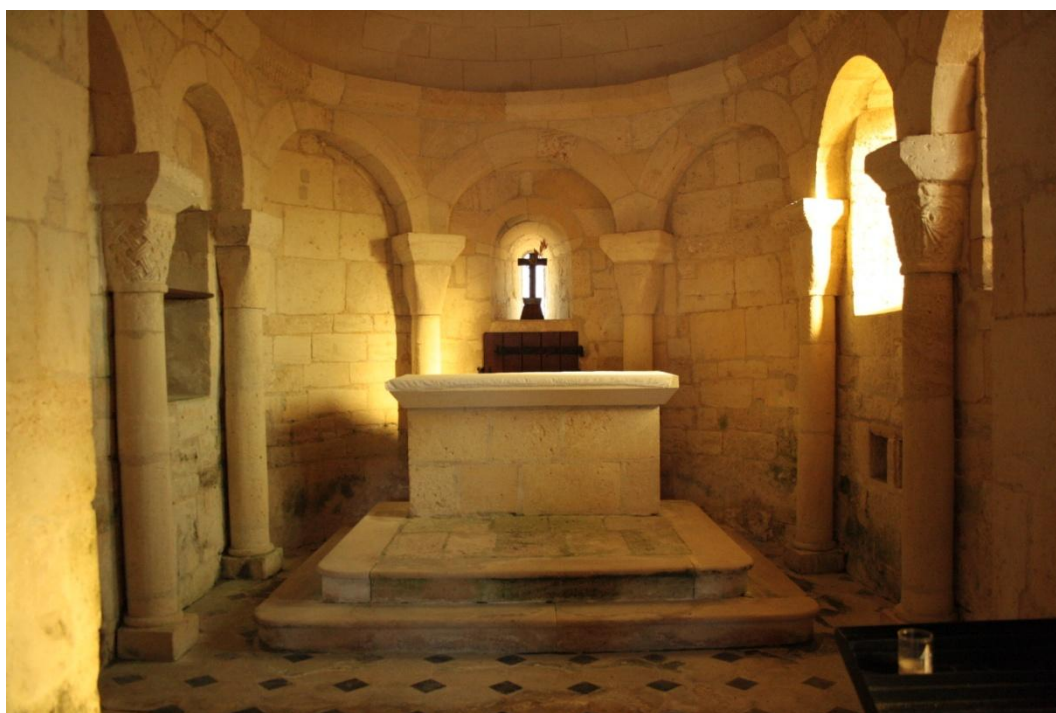


Figure 671. Arcature du chevet.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figures 672. Chapiteaux de l'arcature.

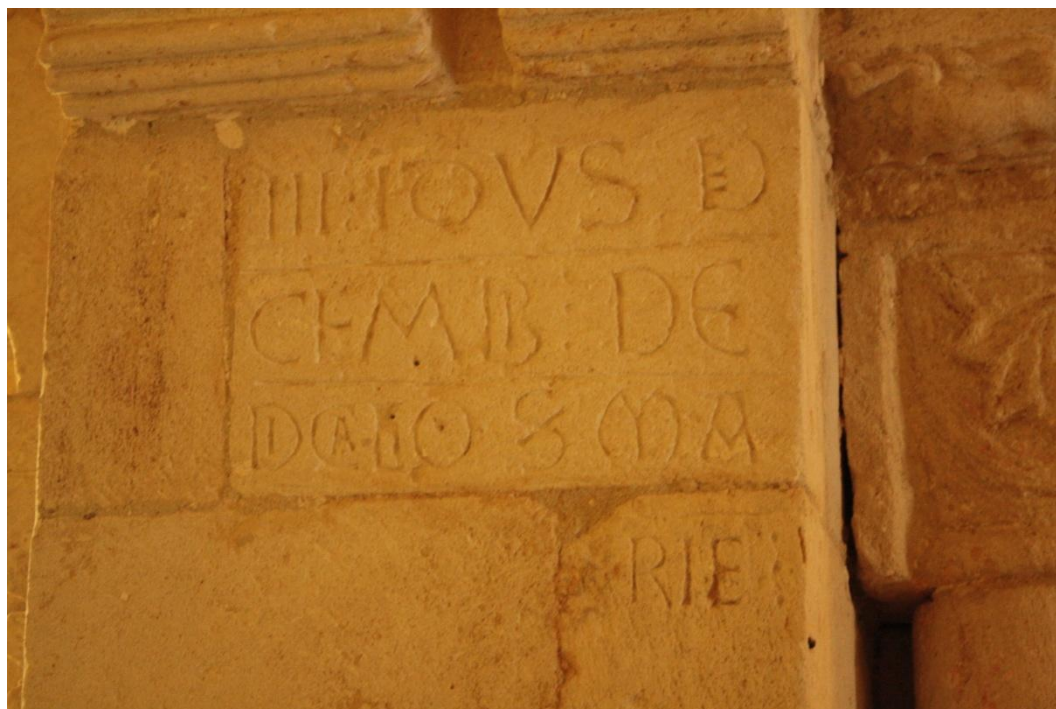


Figure 673. Inscription située sur le piédroit de l'arc triomphal.

FICHE 102. MOULIETS-ET-VILLEMARTIN (MOULIETS)- Saint-Martin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Mouliets-et-Villemartin
Protection	Inscrite MH 2001
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale

Longueur nef	14,40m
Largeur nef	7,52m
Longueur chevet	7,18m
Largeur chevet	5,51m



Figure 674. Façade nord.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 675. Chevet, baie percée au-dessus du contrefort.



Figure 676. Vue du chevet depuis l'ouest. Fenêtres éclairant les autels.

FICHE 103. MOURENS – Saint Martin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Mourens
Protection	Inscrite MH 2002
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 677. Vue générale depuis le nord-ouest.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 678. Mur nord de la nef, petit appareil (remplois de fragments de sarcophages ?).

FICHE 104. MOURENS - Saint Pierre de MONPEZAT

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Mourens.
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 679. Vue générale prise depuis l'ouest.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 680. Mur sud de la nef.



Figure 681. Partie supérieure du mur nord de la nef.

FICHE 105. MOUSTEY- Saint Pierre ès-Liens de Biganon

Département	Landes (40)
Propriétaire	Commune de Moustey
Protection	Inscrite MH 1997
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 682. Vue générale prise depuis le sud-ouest.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 683. Chevet. Murs de petit appareil (grès ferrugineux) et chaînages en calcaire. Abside principale polygonale.



Figure 684. Façade septentrionale.

FICHE 106. NOAILLAC – Saint Jean

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Noailac
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 685. Nef à l'appareil très perturbé, contreforts plats (authenticité à vérifier).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 107. NOAILLAN- Saint-Vincent

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Noaillan
Protection	Chevet inscrit MH 1925. Eglise inscrite MH 2004
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 686. Mur sud de la nef.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 687. Mur nord.



Figure 688. Absidiole nord.

FICHE 108. LES PEINTURES – Saint Vincent

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune des Peintures
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Prieuré



Figure 689. Chevet en petit appareil régulier et baie au linteau monolithe échancré.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 109. PELLEGRUE- Saint-André

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Pellegrue
Protection	Inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Prieuré cure



Figure 690. Partie inférieure du mur gouttereau nord en petit appareil.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



**Figure 691. Partie inférieure du mur gouttereau nord en petit appareil
(détail ; mètre-ruban= 1 m).**

FICHE 110. PELLEGRUE- Saint-Laurent-de-Servolle

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Pellegrue
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 692. Nef, mur nord.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 693. Nef, mur nord, détail de la maçonnerie.

FICHE 111. PELLEGRUE- Saint-Louis de Vignolles

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Pellegrue
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 694. Nef, mur nord.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 695. Nef, mur nord, détail.

FICHE 112. LE PIAN-MEDOC- Saint-Seurin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune du Pian Médoc
Protection	Abside et clocher inscrits MH
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 696. Abside et tour de clocher.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 697. Mur sud de la nef.



Figure 698. Mur sud de la nef, détail.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 113. PISSOS- Saint-Jean-Baptiste-de-Richet

Département	Landes (40)
Propriétaire	Commune de Pissos
Protection	Inscrite MH 1968
Ancien diocèse	Bazas (enclave)
Statut	Paroissiale



Figure 699. Vue générale prise depuis le sud-est.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 114. PODENSAC- Sainte-Sportalie

Département	Gironde (33)
Localisation	Les Tuilières
Propriétaire	Propriété privée (habitation)
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 700. Mur sud en petit appareil, image Google Maps.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 115. PONDAURAT- Saint-Martin de Montphélix

Département	Gironde (33)
Adresse	Saint-Martin
Propriétaire	Commune de Pondaurat
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	donnée aux bénédictins de la Réole vers 1100 ¹ .

Epaisseur mur nef (sud)	1,19m
Longueur nef	12,14m
Largeur nef	7,37m
Longueur travée droite	4,36m
Largeur travée droite	6,20m
Ø abside	5,15m



Figure 701. Mur gouttereau méridional. Portail en avant-corps.

¹ LEPICIER, J. et SOCIÉTÉ DES ARCHIVES HISTORIQUES DE LA GIRONDE, *Archives historiques du département de la Gironde*, Honoré Champion (Paris), 1859-1936, 5, p. 128.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 702. Mur nord de la nef.



Figure 703. Chevet.

FICHE 116. PRECHAC- Saint-Martin d'Insos

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Préchac
Protection	Inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissale



Figure 704. Vue intérieure.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 705. Mur nord de la nef.



Figure 706. Mur nord (nef), détail du parement de petit appareil.

FICHE 117. PREIGNAC- Saint-Amand

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Propriété privée
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 707. Elévations ouest et sud. (*Photographie Inventaire Général*)

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 708. Murs ouest et nord. (*Photographie Inventaire Général*)



Figure 709. Intérieur, vu depuis le chevet. (*Photographie Inventaire Général*)

FICHE 118. PUGNAC (LAFOSSE)- Saint-Sulpice

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Pugnac
Protection	Classée MH 2009
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 710. Mur gouttereau méridional.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



Figure 711. Mur nord de la nef, détail.

FICHE 119. LE PUY- Sainte-Anne

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune du Puy
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 712. Mur nord de la nef, assises de petit appareil régulièrement disposé.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 120. PUYBARBAN- Saint-Michel

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Puybarban
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 713. Chevet aux contreforts plats.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 121. PUYNORMAND- Saint-Sauveur

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Puynormand
Protection	Inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 714. Chevet, face nord.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 715. Arcature du chevet (photographie www.petit-patrimoine.com).

FICHE 122. RAUZAN- Notre-Dame de Cazevert

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Rauzan
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 124. RIMONS- Saint-Hilaire

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Rimons
Protection	Inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale

Epaisseur mur (nord)	0 90m
Longueur nef	8,09m
Largeur nef	5,79m



Figure 716. Mur sud de la nef.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

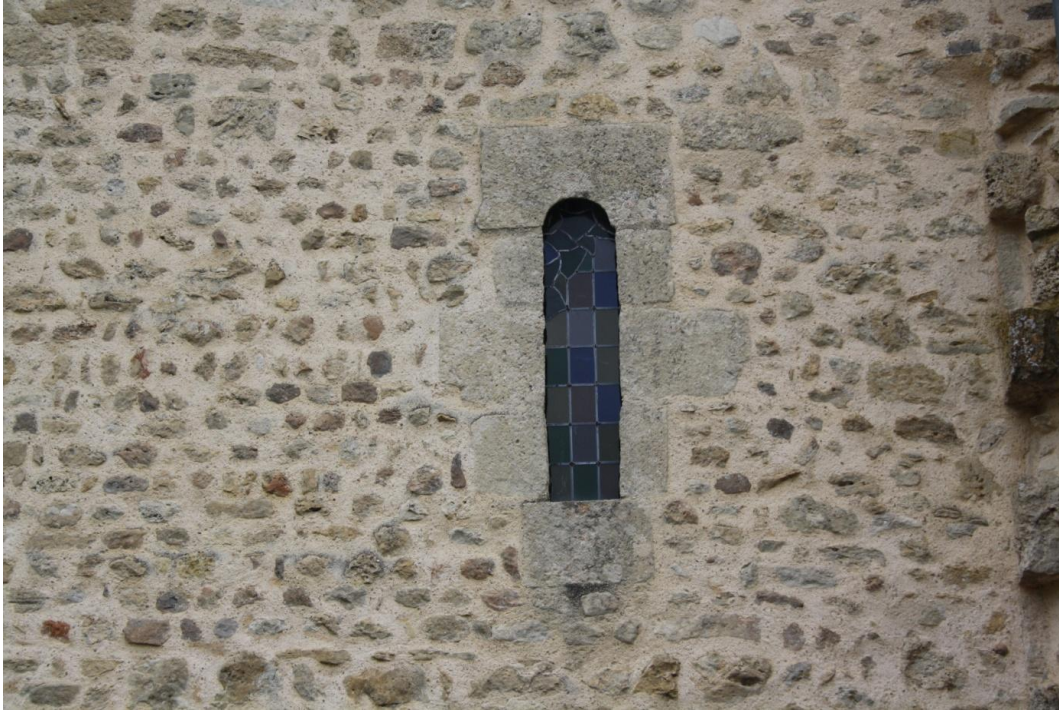


Figure 717. Mur sud de la nef, détail.

FICHE 125. RIONS- Saint-Seurin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Rions
Protection	Classée MH 1908
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 718. Chevet, absidiole en petit appareil.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 126. ROMESTAING- Saint-Christophe

Département	Lot-et-Garonne (47)
Propriétaire	Commune de Romestaing
Protection	Inscrite MH 1965
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Prieuré



Figure 719. Elévations sud et est.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 720. Mur sud de la nef.



Figure 721. Détail du petit appareil régulièrement disposé, mur nord de la nef.

FICHE 127. RUCH- Saint Etienne

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Ruch
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Prieuré



Figure 722. Assises de petit appareil (mur sud) de la nef.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 723. Assises de petit appareil de tradition antique, dont certains blocs sont rubéfiés.



Figure 724. Vue intérieure du chevet.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 128. SAINT-AIGNAN- Saint-Aignan

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Saint-Aignan
Protection	Inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 129. SAINT-ANTOINE-DU-QUEYRET

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Saint-Antoine-du-Queyret
Protection	Prieuré cure au XIII ^e s.
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 725. Assises de petit appareil, situées derrière le contrefort gothique (traces d'un édifice plus ancien ?).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 130. SAINT-AUBIN-DE-BRANNE- Saint-Aubin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Saint-Aubin-de-Branne
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Prieuré



Figure 726. Vue générale depuis le nord-ouest.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 727. Mur sud de la nef, parement de petit appareil.

FICHE 131. SAINT-CAPRAIS-DE-BORDEAUX- Saint-Caprais

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Saint-Caprais-de-Bordeaux
Protection	Inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 728. Elévation méridionale.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 729. Mur nord de la nef.



Figure 730. Mur sud de la nef.



Figure 731. Fenêtre du nord de la nef.



Figure 732. Vue intérieure depuis l'ouest.

FICHE 132. SAINT-CHRISTOLY-DE-BLAYE- Saint-Christoly

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Saint-Christoly-de-Blaye
Protection	Inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 733. Elévation nord de la nef en petit appareil, baie ancienne.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 133. SAINT-CIERS-D'ABZAC- Saint-Ciers

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Saint-Ciers d'Abzac
Protection	Inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figures 734. Chevet surmontant la crypte.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 134. SAINT-ETIENNE-DE-LISSE- Saint-Etienne

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Saint-Etienne de Lisse
Protection	Inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 735. Elévation nord.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 736. Parement de l'abside principale, partie inférieure.

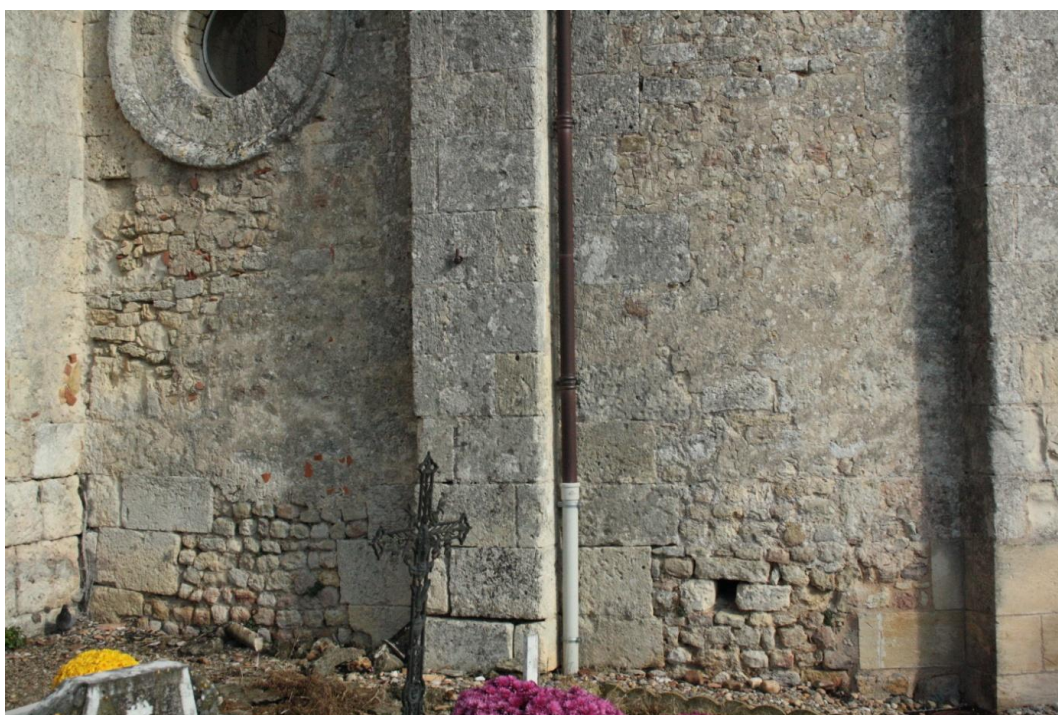


Figure 737. Détail du parement de l'absidiole sud.

FICHE 135. SAINT-ETIENNE-DE-LISSE- Saint-Fort

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Saint-Etienne de Lisse
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	?



Figure 738. Elévation sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 739. Elévation est.



Figure 740. Elévation nord.

FICHE 136. SAINTE-EULALIE

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 741. Elévation sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 742. Chevet.



Figure 743. Mur nord.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 137. SAINT EXUPERY- Saint-Exupère

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Inscrit MH 2007
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 744. Elévation sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figures 745. Mur nord et détail du parement.



FICHE 138. SAINTE-FLORENCE- Sainte-Florence

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Inscrite MH 2002
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 746. Elévation sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 139. SAINTE-GEMME- Sainte-Gemme

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 747. Façade occidentale.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 748. Façade ouest, détail.

FICHE 140. SAINT-GENES-DE-LOMBAUD- Saint-Genès

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Classé MH 2004
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 749. Elévation nord.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 141. SAINT-JEAN-DE-BLAIGNAC- Saint Jean

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Prieuré cure



Figure 750. Mur nord de la nef.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 142. SAINT-LAURENT-D'ARCE- Saint-Laurent

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Prieuré cure

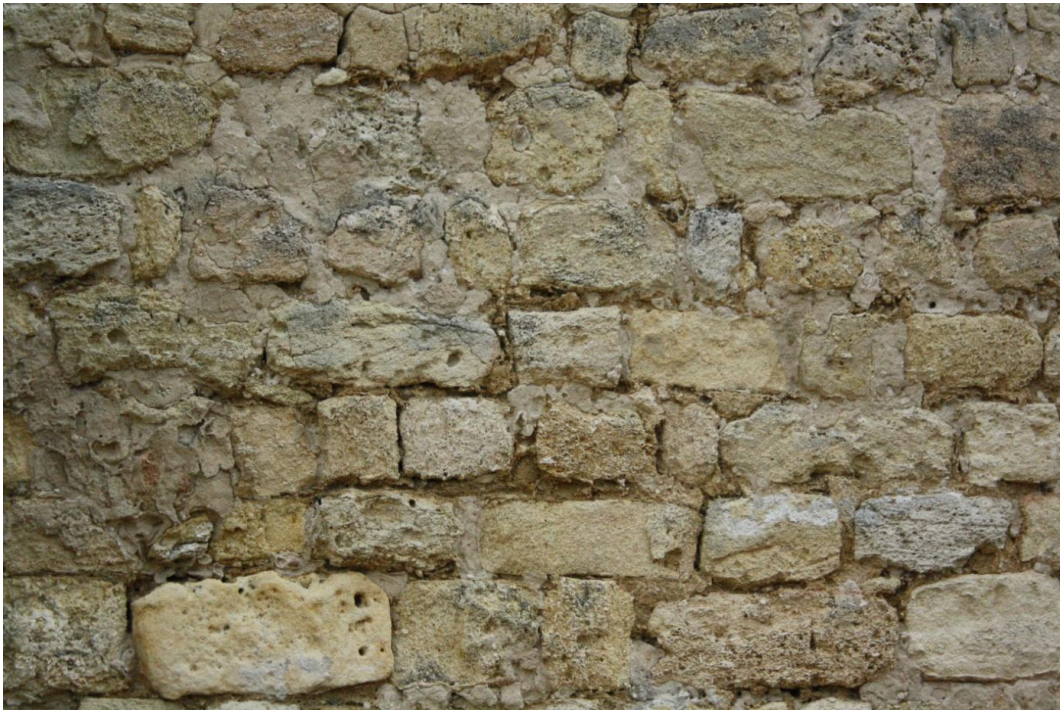


Figure 751. Façade occidentale.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figures 752. Façade occidentale, détails.



FICHE 143. SAINT-LAURENT-DU-BOIS- Saint-Laurent

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale

Epaisseur mur nef (sud)	0,90m
Epaisseur mur abside	1m
Longueur nef	11,63m
Largeur nef	6,31m
Longueur chevet	6,55m
Longueur travée droite	4,25m
Largeur travée droite	5,55m
Longueur abside	2,30m
Ø abside	4,80m



Figure 753. Nef, nord.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

Mur sud de la nef.



Figure 754. Partie basse du chevet (côté sud).

FICHE 144. SAINT-LAURENT-DU-PLAN- Saint-Laurent

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale

Épaisseur mur nef (nord)	0,76m
Épaisseur mur nef (sud)	0,60m
Longueur nef	~10,15m (entre 9,90 nord et 10,40 sud)
Largeur nef	6m
Largeur travée droite	4,64m
Ø abside	4,20m



Figure 755. Chevet.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 756. Mur nord de la nef.

FICHE 145. SAINT-LOUBERT- Saint-Loubert

Département	Gironde (33)
Localisation	Saint-Loubert (33210)
Adresse	Lieu-dit Brézé
Propriétaire	Commune de Saint-Loubert
Protection	Ø
Ancien diocèse	Diocèse de Bazas
Statut actuel	Paroissiale

L'église de Saint-Loubert présente la particularité d'être tournée non vers l'est, mais vers le nord, position qu'elle doit peut-être à son implantation sur un site plus ancien. La tradition voudrait en effet que l'église soit construite sur un lieu de culte antérieur ayant lui-même succédé à une villa gallo-romaine : le site est implanté en rive gauche de la Garonne.

Simplement constituée d'une nef prolongée par un chevet hémicirculaire plus étroit à la travée de même largeur que l'abside, l'ensemble est construit en petit appareil allongé, qui mêle parfois des rangées obliques s'apparentant à l'opus spicatum, encadrant notamment l'arc triomphal à double rouleau du chevet. S'y tiennent des chapiteaux sculptés de formes végétales sommaires et notamment de protomes, associées à des tailloirs aux trois rangées de billettes prolongeant leur forme sur le mur oriental de la nef. Ce chevet dépourvu de couverture comporte trois minces baies au simple ébrasement dont l'encadrement extérieur est orné de fines moulures rehaussées de lisérés, ainsi que d'un bandeau de billettes dans l'axe, à l'image de celles qui s'ouvrent dans la proche église de Brannens. La grande hauteur des murs extérieurs du chevet, implanté sur le bord de la terrasse donnant sur le lit majeur de la Garonne, a conduit Léo Drouyn à poser la question de savoir si une crypte ne s'y tenait pas¹ ; cela est probablement dû à la dénivellation du terrain.

¹ A.M. Bordeaux, Fonds Léo Drouyn, 59 S 49, p. 76 ; Léo DROUYN, *Le Bazadais méridional*, les Éd. de l'Entre-Deux-Mers, 2000, p. 130-131.



Figure 757. Vue depuis l'ouest.



Figure 758. Chapiteau septentrional de l'arc triomphal. Protome et végétaux stylisés.
Figure 759. Baie sud du chevet.

FICHE 146. SAINT-LOUBES- chapelle Saint-Loup

Département	Gironde (33)
Localisation	Saint-Loubès (33450)
Adresse	Rue du prieuré
Propriétaire	Commune de Saint-Loubès
Protection	Eglise inscrite MH en totalité (07/10/1992)
Ancien diocèse	Diocèse de Bordeaux
Statut	Ancien prieuré
Collateur	Abbaye de la Sauve Majeure
1^{re} mention de la paroisse	1098

La chapelle Saint-Loup est souvent considérée comme étant une chapelle gothique¹, fruit d'une donation de Bernard de Saint-Loubès, aux alentours de 1245². Il s'agissait d'un prieuré de la Sauve Majeure probablement fondé vers 1098, plusieurs fois cité dans le cartulaire de l'abbaye³. Au XVII^e siècle, le bâtiment est en mauvais état⁴ ; il est vendu un siècle plus tard en 1790 pour devenir un chai. Il s'agit d'un bâtiment rectangulaire dont Léo Drouyn a précisé les dimensions intérieures : 20,40 m X 5,50 m⁵. Trois travées y sont dessinées par l'intermédiaire de supports gothiques, dont on peut se demander s'ils ont jamais reçu de couverture dans la nef. Si la porte et les fenêtres flamboyantes qui s'ouvrent dans l'église, ainsi que le chevet plat construit en pierre de taille et couvert d'une voûte d'ogives sont en effet attribuables à la fin du Moyen Age, on peut s'interroger sur la nature du vaisseau unique, dont le petit appareil bien assisé en lits réguliers pourrait constituer le vestige d'un édifice antérieur. Ces moellons de tradition antique pourraient constituer des remplois : à

¹ C'est notamment l'avis de Jean-Auguste Brutails (A.D. Gironde, 90 J 60/24).

² Drouyn L., « Promenades archéologiques dans le département de la Gironde », *Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux*, t. II, 1875, p. 48.

³ Voir également à ce sujet le dossier de l'Inventaire du Patrimoine, DRAC Aquitaine, qui détaille tous les actes du cartulaire mentionnant le prieuré Saint-Loup.

⁴ A.D. Gironde, G 636, 1610, visite du Cardinal de Sourdis.

⁵ Drouyn L., *Ibid.*, p. 48.

environ un kilomètre au sud de la chapelle, des ruines gallo-romaines ont en effet été repérées au XIX^e siècle au lieu-dit du Truch¹. Il va de soi qu'un tel argument n'est pas suffisant pour l'affirmer, d'autant que les bâtiments plus récents qui se trouvent à proximité de cette chapelle au nord, sont constitués d'un appareil identique. On peut cependant interroger la nature de ces murs, d'autant que la nef, construite en petit appareil, n'est pas voûtée. Les murs sont en outre relativement minces.

Depuis l'extérieur, aucune trace de baie ancienne n'est visible, mais il est possible que ces dernières si elles ont existé, aient été masquées par celles qui s'ouvrent largement aujourd'hui sur le vaisseau. Par ailleurs, les chaînages de pierre de taille, qui divisent eux-mêmes ce quadrilatère en trois travées, dont il subsiste la trace au-dessus des contreforts gothiques qui ne s'élèvent qu'à mi-hauteur des murs, pourraient être le souvenir de contreforts plus anciens, de forme plate. En outre, Léo Drouyn signale une porte en plein-cintre qui s'ouvrirait dans le mur gouttereau nord, en face de la porte d'entrée actuelle², qui pourrait être le souvenir d'un ancien portail, la façade occidentale étant dépourvue d'entrée.



Figure 760. Mur gouttereau nord en petit appareil régulier.

¹ Comet A. de, *Monographie de la commune de Saint-Loubès*, G. Gounouilhou, Bordeaux, 1869, p. 86-89.

² Drouyn L., *Ibid.*, p. 48.

FICHE 147. SAINT-MAIXANT- église Saint-Maixant

Département	Gironde (33)
Localisation	Saint-Maixant (33490)
Adresse	Place de l'église
Propriétaire	Commune de Saint-Maixant
Protection	Chevet inscrit MH (09/10/1925)
Ancien diocèse	Diocèse de Bordeaux
Statut actuel	Paroissiale

L'église de Saint-Maixant, située en rive droite de la Garonne est orientée vers le nord-est. Elle conserve une grande partie du parement de petit appareil de tradition antique régulièrement assisé de la nef et de l'intérieur du chevet, formé d'une travée droite prolongée par une abside légèrement allongée. Le parement extérieur a manifestement été relancé en pierre de taille et pourvu de colonnes engagées aux chapiteaux figurés et d'inspiration corinthienne au traitement soigné¹ dont le tailloir inclus dans la corniche qu'ils supportent offre à voir des motifs de délicates palmettes circonscrites². Un élégant bandeau d'entrelacs court en outre sous la ligne des modillons. ³A l'intérieur, les chapiteaux qui reçoivent les retombées de l'arc triomphal, aux formes plus modestes mais travaillées mettent en scène protomes en position d'orants, animaux stylisés et formes géométriques (peut-être l'un d'entre eux représente-t-il de sommairement Daniel parmi les lions). Une ancienne ouverture romane de grandes dimensions aux claveaux étroits se tient dans le mur sud de la nef⁴, de même qu'une étroite fenêtre au linteau monolithe échancré, murée, et le négatif d'un ancien contrefort. C'est aussi dans cette partie de l'église qu'est implanté un chrisme, à l'extérieur.

¹ Ces derniers ont été dessinés par Léo Drouyn (A.D. Gironde, 162 T 7).

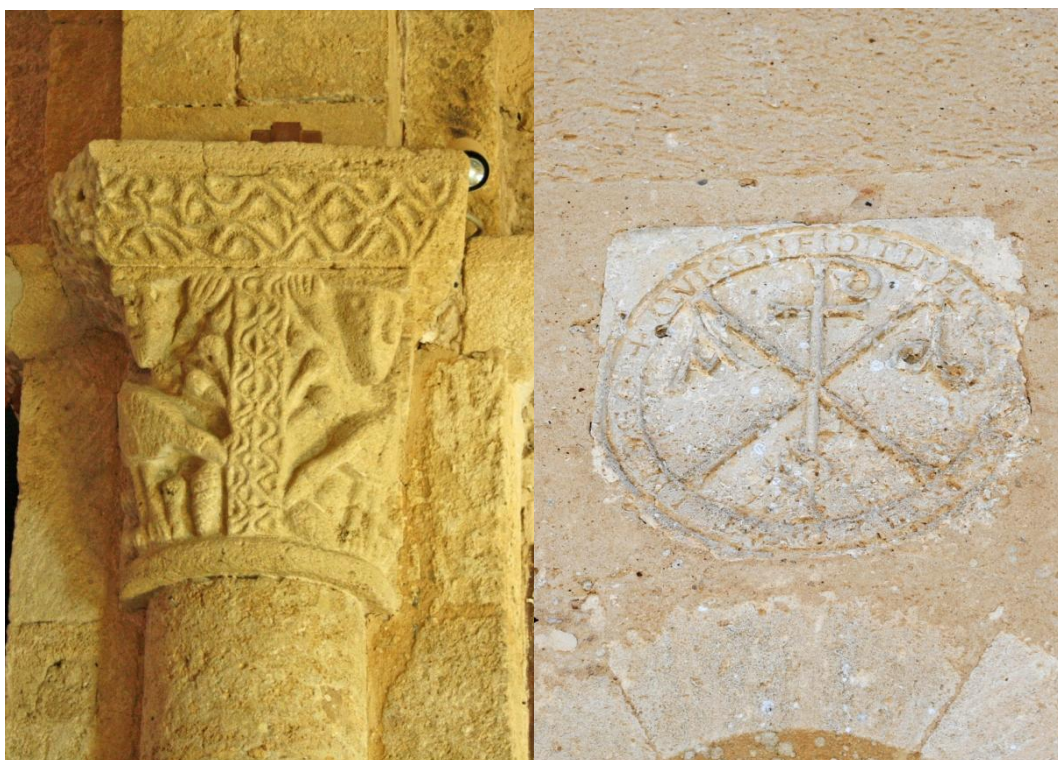
² Voir à ce sujet : Brigitte LESCARRET, « Les décors à rinceaux des églises romanes du Médoc », *Revue Archéologique de Bordeaux*, CIII, 2012, pp. 41-61.

³ Michelle GABORIT, *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, Université Bordeaux III (Bordeaux Montaigne), 1979, p. 380 .

⁴ D.R.A.C. Aquitaine, Dossier du Service Régional de l'Inventaire.



Figure 761. Vue intérieure depuis l'ouest.



**Figures 762. Chapiteau nord de l'arc triomphal ;
Chrisme situé dans le mur gouttereau sud.**

FICHE 148. SAINT-MARTIAL- église Saint-Martial

Département	Gironde (33)
Localisation	Saint-Martial (33490)
Adresse	Le Bourg
Propriétaire	Commune de Saint-Martial
Protection	Eglise inscrite MH (21/12/1925)
Ancien diocèse	Diocèse de Bazas
Statut actuel	Paroissiale

L'intérieur de l'église, entièrement remanié, ne présente pas d'intérêt du point de vue de la présente étude.



Figure 763. Mur gouttereau sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 764. Façade occidentale.



Figure 765. Remploi inséré dans le mur sud du chevet.

FICHE 149. SAINT-MARTIN-DE-LERM- Saint-Martin

Département	Gironde (33)
Localisation	Saint-Martin-de-Lerm (33540)
Adresse	Le Bourg
Propriétaire	Commune de Saint-Martin-de-Lerm
Protection	Ø
Ancien diocèse	Diocèse de Bazas
Statut actuel	Paroissiale

Epaisseur mur nef (sud)	1,05m
Longueur nef	13,60m
Largeur nef	7,40m
Longueur chevet	5,85m
Longueur travée droite	
Largeur travée droite	5,75m
Longueur abside	
Ø abside	5,70m
Lien moellons-pierre de taille	

Quelques indices permettent de voir dans l'église Saint-Martin-de-Lerm, orientée vers le sud-est, un édifice des débuts de la période romane. Si le chevet est constitué d'un appareil moyen de pierre de taille et si les murs de la nef unique qui le prolonge sont enduits, ces derniers laissent toutefois apparaître au nord une ancienne baie de petite dimension, au simple ébrasement et au linteau monolithe échancré dont on imagine qu'elle prend place dans une maçonnerie de moellons. Par ailleurs, l'arrière-voussure aux claveaux de dimensions variées dont certains sont très minces ainsi que les boutisses renforcées des jambages, à l'intérieur, renvoient aux formes du XI^e siècle dont il subsiste au moins une portion de ce mur septentrional. Le portail occidental en avant-corps comporte par ailleurs un chrisme. Le petit appareil qui forme le parement de cette partie ouest de l'église, très hétérogène et non assisé, paraît quant à lui postérieur.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 1. Vue de la nef depuis l'ouest.
Au nord, l'ébrasement d'une baie étroite au simple ébrasement.



Figure 2 et 2bis. Baie nord de la nef (linteau monolithe échancré à l'extérieur, arrière-voussure aux claveaux de dimensions variées et jambages aux boutisses renforcées).

FICHE 150. SAINT-MARTIN-DU-BOIS- Saint-Martin

Département	Gironde (33)
Localisation	Saint-Martin-du-Bois (33910)
Adresse	Le Bourg
Propriétaire	Commune de Saint-Martin-du-Bois
Protection	Ø
Ancien diocèse	Diocèse de Bordeaux
Statut actuel	Paroissiale



Figure 766. Vue de l'église depuis le sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 767. Détail de la première travée orientale de la nef. Baie au linteau monolithe échancré.

FICHE 151- SAINT-MARTIN-DU-PUY- Saint-Martin

Département	Gironde (33)
Localisation	Saint-Martin-du-Puy (33540)
Adresse	Le Bourg- Champs de Saint-Martin
Propriétaire	Commune de Saint-Martin-du-Puy
Protection	Ø
Ancien diocèse	Diocèse de Bazas
Statut actuel	Paroissiale

Epaisseur mur (nord)	1m
Longueur nef	13,62m
Largeur nef	8,40m
Longueur travée droite	6m
Largeur travée droite	6,59m
Ø abside	6,61m

L'église de Saint-Martin-du-Puy est un cas douteux. Toutefois, son plan simple à nef unique prolongée par un chevet hémicirculaire est courant dans les églises de petit appareil de la région. La nef entièrement enduite tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, ne laisse entrevoir que quelques assises de petit appareil qui semblent perturbées au sud : on peut se demander si le mur a été remonté. Sur ce même mur s'ouvre une baie, haut placée, au linteau monolithe à l'échancrure en forme de mitre dont on a aussi un exemple dans un mur de petit appareil à Notre-Dame de Postiac (Naujan-et-Postiac). Une opération de sauvetage urgent menée en 1992 aux abords de l'église à l'occasion de travaux de drainage a mis en évidence la présence de sarcophages monolithes de type trapézoïdal à logettes céphaliques attribuables au haut Moyen Age¹, qui apportent un indice d'occupation relativement ancienne du site. Le chevet en pierre de taille de moyen appareil conserve des marques lapidaires (« I » et « S ») déjà relevées dans les deux diocèses de Bordeaux et Bazas. La double ouverture située dans l'axe du chevet est caractéristique de cette partie de la Gironde (voir Loubens). On sait par ailleurs que l'édifice a été remanié au XVIII^e siècle, notamment en sa partie ouest².

¹ D.R.A.C. Aquitaine, B.S.R., Opérations 1992, *Saint-Martin-du-Puy, église* (J.B. Bertrand-Desbrunais), p. 63.

² Abbé RAMBAUD, *L'Aquitaine*, 1867-1868, p. 252-285.



Figure 768. Vue de l'église depuis le nord.



Figure 769. Baie du mur sud de la nef.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 152. SAINT-PEY-DE-CASTETS- Saint-Pierre

Département	Gironde (33)
Localisation	Saint-Pey-de-Castets (33350)
Adresse	Côte de Saint-Pey
Propriétaire	Commune de Saint-Pey-de-Castets
Protection	Eglise inscrite MH (30/04/1999) et vestiges des bâtiments conventuels
Ancien diocèse	Diocèse de Bazas
Statut ancien	Prieuré (plus importante fondation de la Sauve Majeure en Entre-deux-Mers)
Collateur	Abbaye de la Sauve Majeure



Figure 770. Vue de l'église depuis le sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

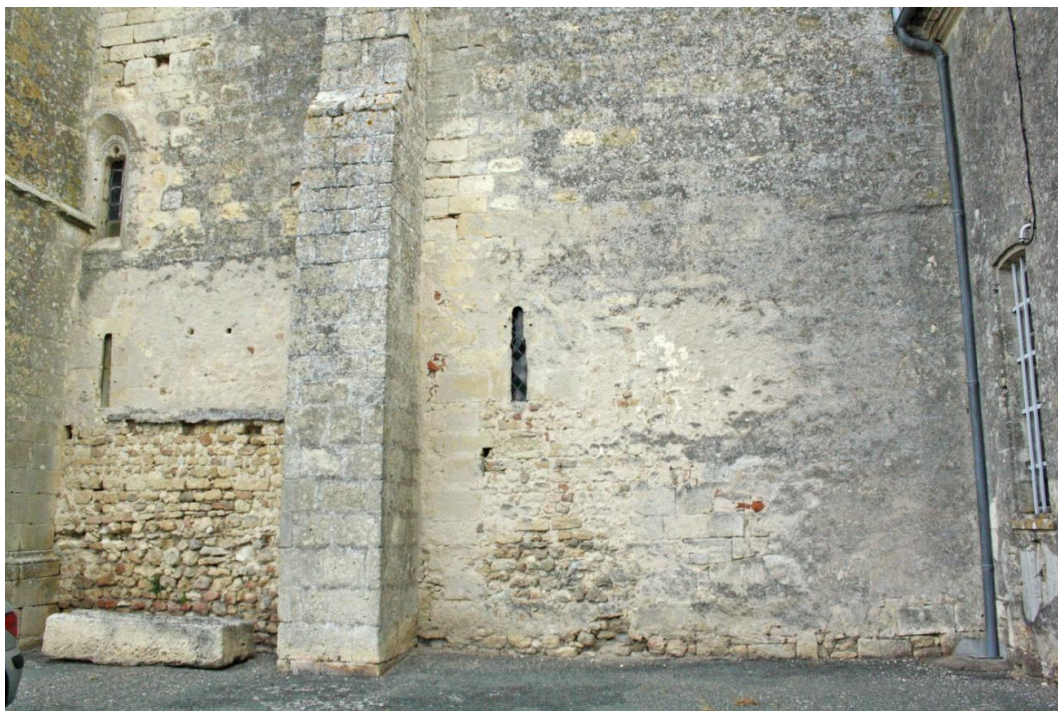


Figure 771. Mur gouttereau sud, partie ouest.



Figure 772. Mur sud de la nef, partie ouest.

FICHE 153. SAINT-PHILIPPE-D'AIGUILLE- Saint-Philippe

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Classée MH 1920
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 773. Mur sud de la nef.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 154. SAINT-SAUVEUR- Saint-Sauveur

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Saint-Sauveur
Protection	Inscrit MH 1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 774. Vue générale depuis le nord.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 775. Mur sud.



Figure 776. Mur sud, détail.

FICHE 155. SAINT-SEVE- Saint-Sever

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale

Epaisseur chevet	mur	0,69m
Epaisseur mur nef (nord)		0,77m
Longueur nef		15,43m
Largeur nef		6,13m
Longueur chevet plat		4,40m
Largeur chevet		6,43m



Figure 777. Chevet plat.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 156. SAINT-SULPICE-DE-GUILLERAGUE- Saint-Sulpice

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale

Epaisseur murs nef	0,79m
Longueur nef	18,90m
Largeur nef	6,35m
Longueur chevet	5,45m
Ø abside	4,14m



Figure 778. Chevet.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 779. Chevet.



Figure 780. Elévation nord.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 157-SAINTE-TERRE- Sainte-Terre

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 781. Elévation nord.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 782. Elévation sud. Traces d'un édifice en petit appareil ?

FICHE 158. SAINT-TROJAN- Saint-Trojan

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 783. Chevet.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 784 .Façade nord.

FICHE 159. SAINT-VINCENT-DE-PERTIGNAS- Saint-Vincent

Département	Gironde (33)
Localisation	Saint-Vincent-de-Pertignas (33420)
Adresse	Le Bourg Nord
Propriétaire	Commune de Saint-Vincent-de-Pertignas
Protection	Eglise classée MH en totalité (22/11/2002)
Ancien diocèse	Diocèse de Bazas
Statut	Paroissiale
1^{re} mention de la paroisse	Ca. 1120-1127 (Cartulaire de l'abbaye de la Sauve Majeure) ¹

Le site de l'église de Saint-Vincent de Pertignas a été fouillé pendant l'hiver 1986 à l'occasion de travaux de drainage². Le sondage réalisé sur le flanc sud a montré la présence de sépultures datées du XII^e au XIV^e siècle. Quant à celui réalisé devant le portail roman, il « a révélé la présence de sépultures mérovingiennes en sarcophage agencées le long d'un mur gallo-romain de facture tardive pouvant correspondre à un édifice religieux paléochrétien (VI^e- VII^e siècle). Aucune structure aussi ancienne n'avait jusqu'alors été observée dans les environs immédiats de l'église. Des sépultures s'échelonnant entre le X^e et le XVIII^e siècle se superposaient à cet ensemble ». Par ailleurs, il a été mis en évidence que l'édifice repose directement sur le substrat calcaire.

Le mur gouttereau méridional de l'église comporte sur environ 6 m de hauteur un appareil de moellons allongés, qui combine diverses formes. Les pierres y sont très régulièrement mises en œuvre, sur les murs de la nef ainsi qu'une partie de la travée droite du chevet. Les questions d'économie du matériau prennent tout leur sens dans ce cas de figure, chaque moellon étant employé en fonction de ses formes particulières et ayant subi un ajustement pour s'insérer dans cet assemblage de pierre, de façon à former un ensemble

¹ D.R.A.C. Aquitaine, Dossier du Service de l'Inventaire Régional.

² D.R.A.C. Aquitaine, Dossier du Service Régional d'Archéologie. Sauvetage urgent, Christophe Sireix, novembre-décembre 1986.

logique et ordonné. Il serait particulièrement intéressant de connaître la volumétrie des blocs, afin de déterminer si la forme de ces derniers résulte de la forme des bancs desquels ils pourraient provenir, et si on serait par conséquent en présence de types de blocs de forme assez similaire (plus ou moins longs cependant), posés en carreau, panneresse ou tranche visible, auquel cas toutes les possibilités d'usage d'un même type de bloc auraient été exploitées, très probablement par souci d'employer le maximum des matériaux disponibles. Comme le rappelle Michelle Gaborit, ce mur a été surmonté d'assises de pierre de taille régulièrement équarries où s'ouvrent des baies étroites.



Figure 2. Mur sud de la nef.



Figure 3. Mur sud de la nef,détail du parement de petit appareil.

FICHE 160. SAINT-VIVIEN-DE-MONSEGUR- Saint-Vivien

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Saint-Vivien de Monségur
Protection	Inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale

Longueur nef 12,70m

Largeur nef 7,27m

Longueur travée droite 5,28m

Largeur travée droite 6,12m

Longueur abside 2,05m

Ø abside 4,04m



Figure 785. Mur nord de la nef, portail.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 786. Mur nord de la nef.



Figure 787. Mur nord de la nef, détail.



Figures 788. Abside et travée droite, détails.



FICHE 161. SAUGNACQ-ET-MURET- Saint-Roch

Département	Landes (40)
Propriétaire	Commune de Saugnacq-et-Muret
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas (enclave)
Statut	Paroissiale



Figure 789. Vue générale prise depuis le sud-ouest.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 790. Façade sud.



Figure 791. Façade nord.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 162. LA SAUVE- Saint-Pierre

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de la Sauve
Protection	Classée MH 1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale

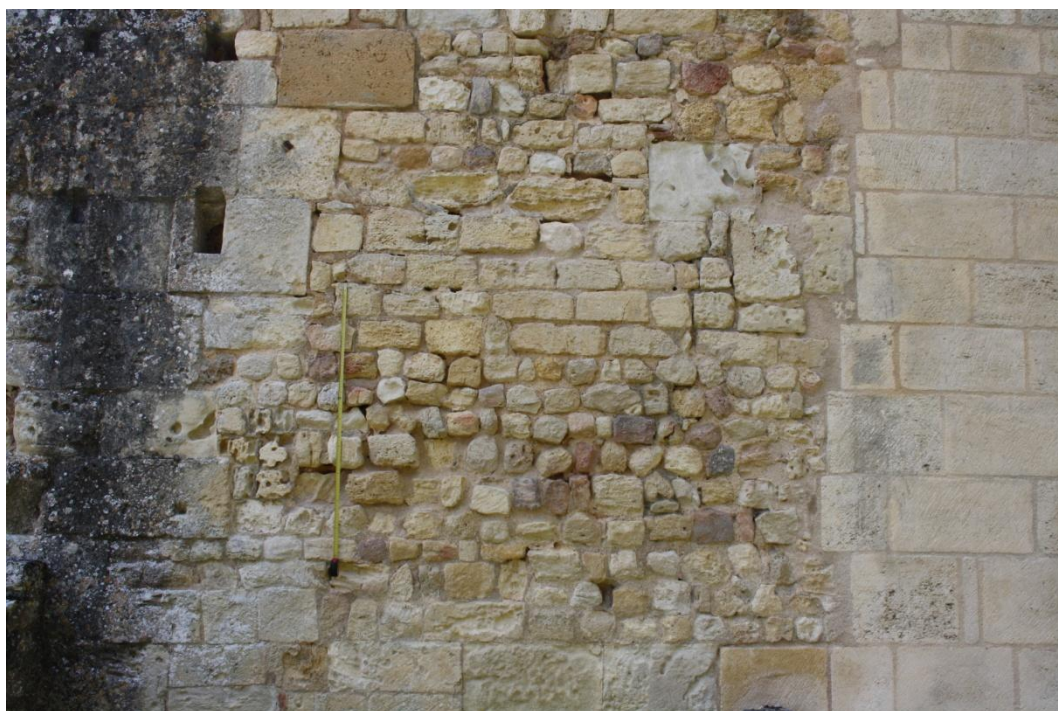


M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 163. LA SAUVE- Notre-Dame

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de la Sauve
Protection	Classée MH 1840
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Abbatiale



**Figure 792. Parement de petit appareil, nord
(reprise ou vestiges d'un édifice antérieur ?).**

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 164. SAUVETERRE-DE-GUYENNE (LE PUCH)- Saint-Christophe

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Sauveterre-de-Guyenne
Protection	Classée MH 1909
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 793. Vue depuis le sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 165. SAUVETERRE-DE-GUYENNE- Saint-Léger-de-Vignague

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Sauveterre-de-Guyenne
Protection	Inscrit MH 1925
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale

<i>Epaisseur</i>	<i>mur</i>	0,75
<i>nef</i>		m



Figure 794. Vue de l'église depuis le sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 795. Mur sud de l'ancienne nef.



Figure 796. Mur sud de l'ancienne nef, partie intérieure.



Figure 797. Fenêtre sud.

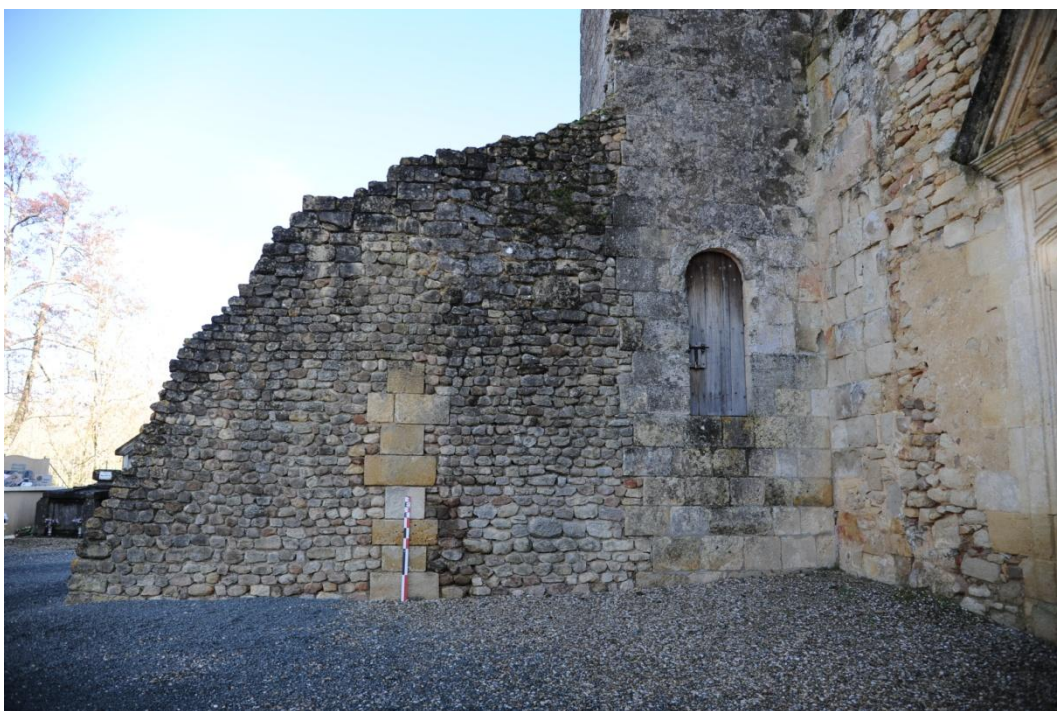


Figure 798. Mur nord de la nef.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 166. SAUVETERRE-DE-GUYENNE- Saint-Romain-de-Vignague

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Sauveterre-de-Guyenne
Protection	Inscrit MH 2002
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 799. Parement nord de la nef en petit appareil.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 800. Vue intérieure.

FICHE 167. SAUVIAC- Saint-Praxède

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Sauviac
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Paroissiale



Figure 801. Nef, mur gouttereau sud.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 802. Nef, mur gouttereau nord.



Figure 803. Mur nord, fenêtre au linteau décoré, détail.

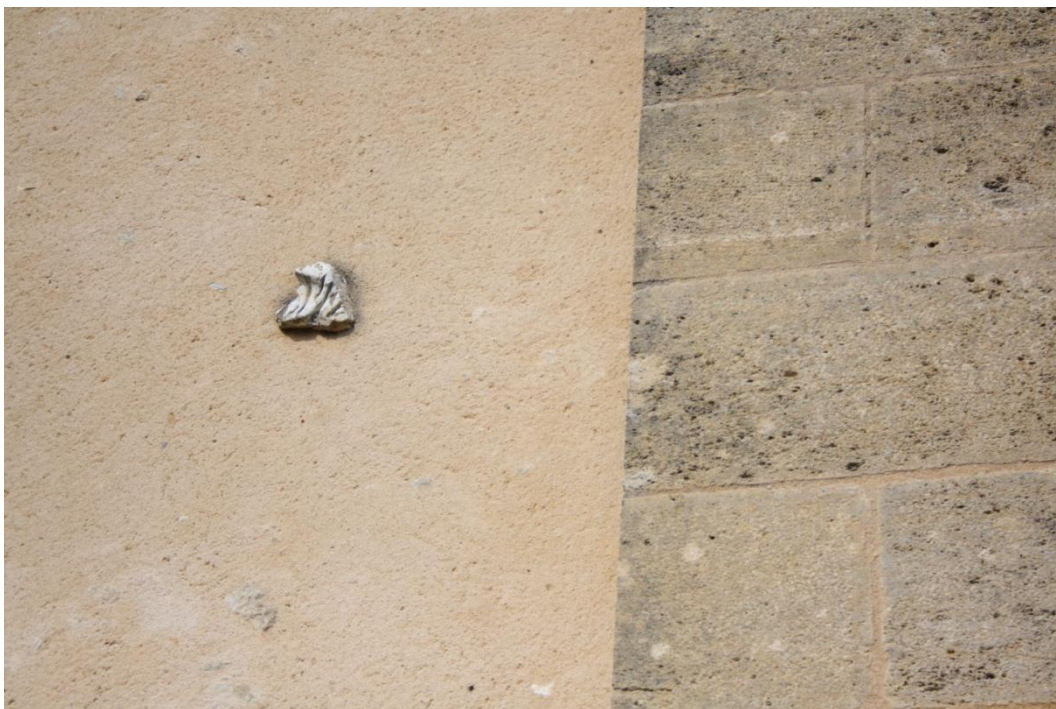


Figure 804. Élément de remplissage (sculpture).



Figure 805. Vue intérieure.

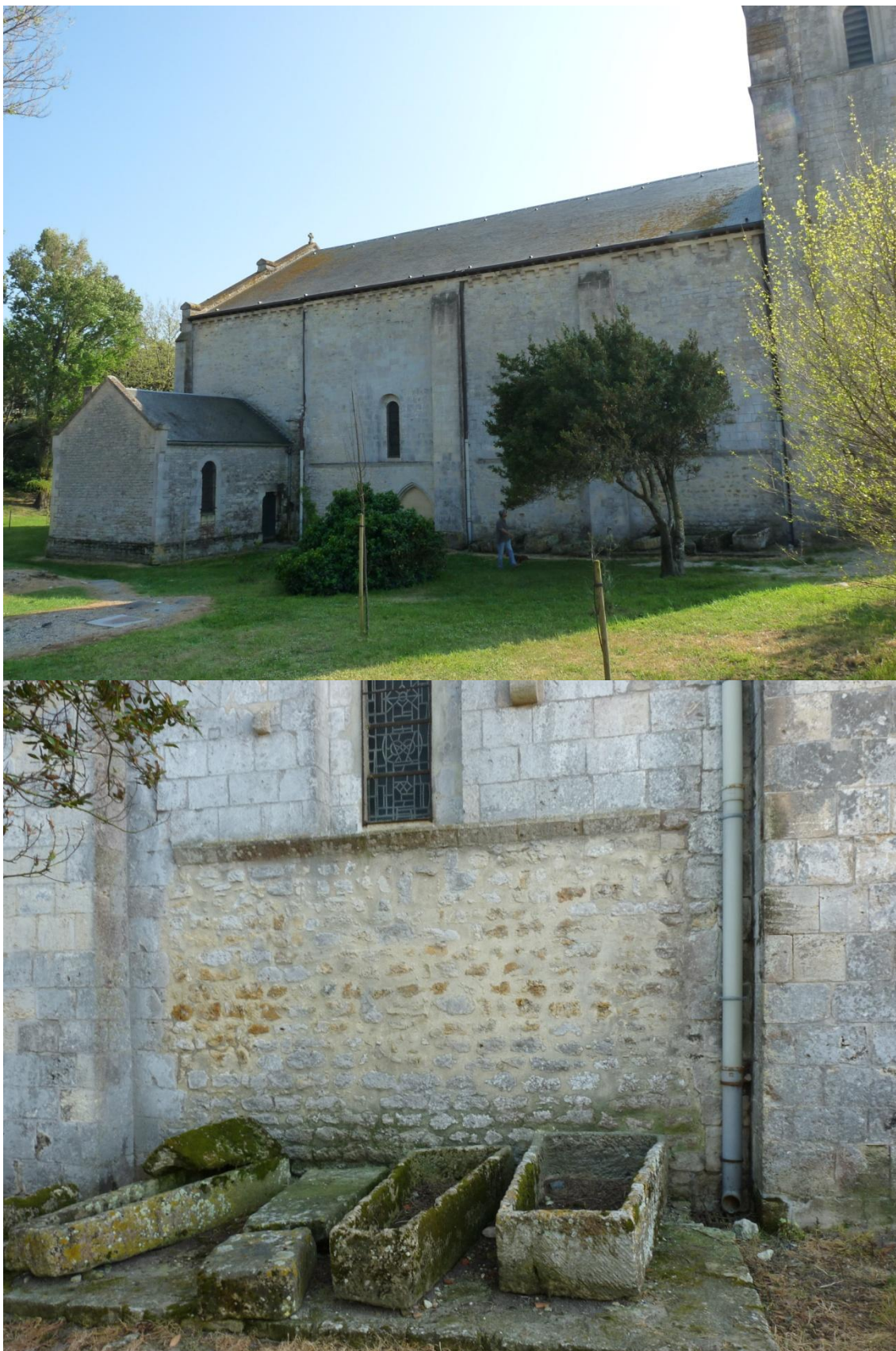
FICHE 168. SOULAC- Notre-Dame de la fin des terres

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Soulac
Protection	Classée MH 1891
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Abbatiale



Figure 806. Façade occidentale.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figures 807. Elévations nord.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 808. Elévation sud.

FICHE 169. SOULIGNAC- Saint-Genès

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Soullignac
Protection	Inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 809. Mur nord de la nef (partie orientale).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 810. Mur nord de la nef (partie occidentale).



Figure 811. Mur sud de la nef (partie occidentale).

FICHE 170. SOUSSAC- Saint-Hilaire

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Soussac
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bazas
Statut	Prieuré de la Sauve Majeure



Figure 812. Mur sud de la nef.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.

FICHE 171. TEUILLAC- Saint-Pierre

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Teuillac
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Prieuré



Figure 813. Mur nord de la nef en petit appareil.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 814. Ruines d'une absidiole en petit appareil.

FICHE 172. VERDELAIS (AUBIAC)- Saint-Maurice

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Propriété privée.
Protection	Inscrite MH 1973
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 815. Chevet.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 816. Carte postale ancienne, façade méridionale.



Figure 817. Vue de l'abside.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 173. VERTHEUIL- Saint-Pierre

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Vertheuil
Protection	Classée MH 1840
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Abbatiale



Figure 818. Parement occidental de la nef (au sud) en petit appareil de moellons.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 819. Façade occidentale.

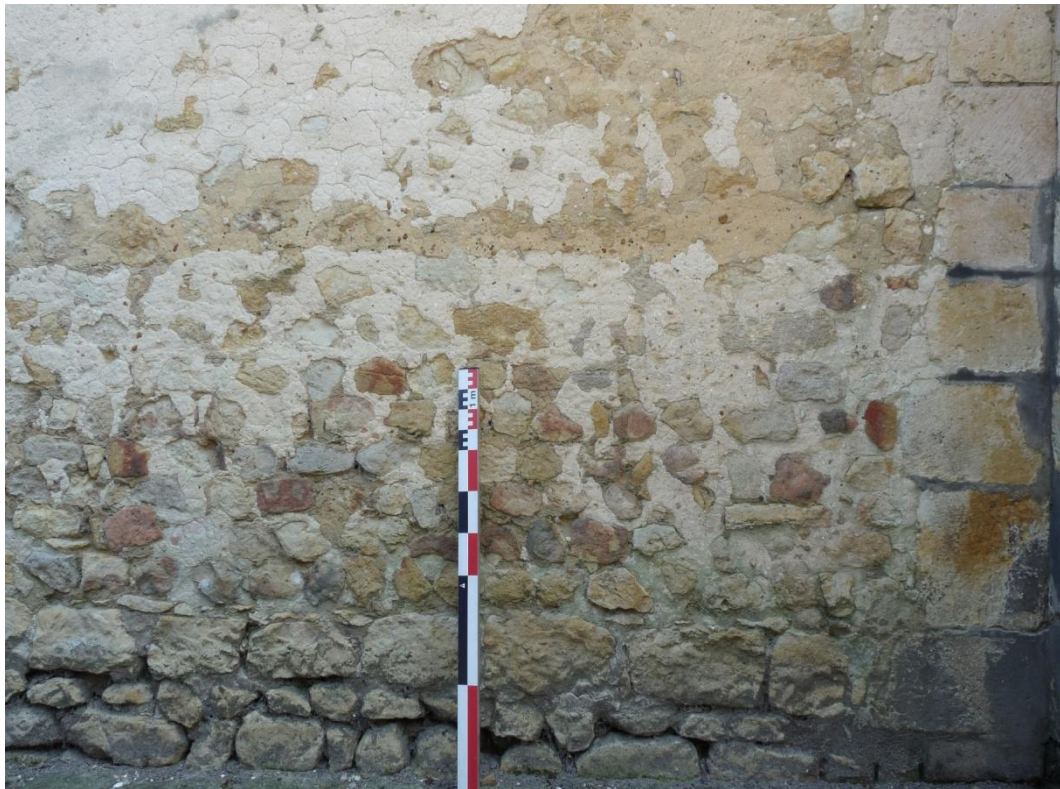


Figure 820. Détail du petit appareil, dont certains blocs sont rubéfiés (façade occidentale).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 174. VILLENAVE-DE-RIONS- Saint-Martin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune de Villenave-de-Rions
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 821. Chevet en petit appareil de moellons.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 822. Détail de l'appareil de moellons du chevet.

FICHE 175. VILLENAVE-D'ORNON- Saint-Martin

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Ville de Villenave d'Ornon
Protection	Abside classée MH 1920 ; église inscrite MH 1925
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 823. Mur nord en petit appareil régulier.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.

FICHE 176. YVRAC- Saint-Vincent

Département	Gironde (33)
Propriétaire	Commune d'Yvrac
Protection	Ø
Ancien diocèse	Bordeaux
Statut	Paroissiale



Figure 824. Abside (collatéraux ouverts à l'époque contemporaine).

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.).* 2014.



Figure 825. Chevet.

Annexes : Résultats des datations de charbons (^{14}C), CRDC de Lyon.

M. Provost. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fin XI^e – début XII^e s.)*. 2014.



**Centre de
Datation par le
Radiocarbone**

<http://carbon14.univ-lyon1.fr>

40 boulevard Niels Bohr
69622 Villeurbanne Cedex

T. 04 72 44 82 57
F. 04 72 43 13 17
UMR 5138

IRAMAT - CRPAA - MAISON ARCHEOLOGIE
Mlle PROVOST Marion
ESPLANADE DES ANTILLES
33607 PESSAC

Résultat d'analyse par le Radiocarbone

MESURE PAR ACCELERATEUR

Identification de l'échantillon :

38510

Nom du site : EGLISE DE BARON ST CHRISTOPHE

Commune / Pays : BARON /

Niveau / Couche : PR11 - CHEVET AXIALE COMBLES

Nature de l'échantillon : CHARBON

Observations

sur le traitement

effectué au laboratoire : R.A.S

Résultat de l'analyse :

Code laboratoire attribué : Lyon-10402(SacA 34149)

Activité ^{14}C par rapport

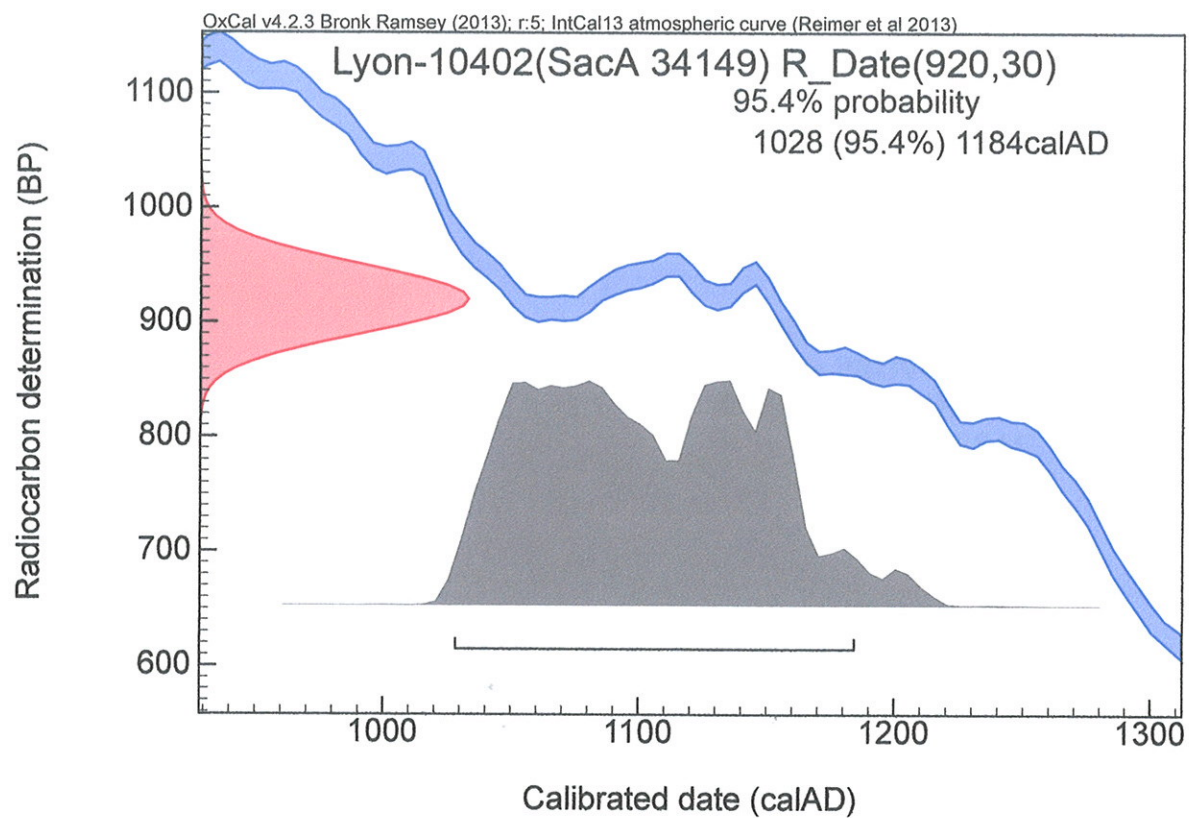
au standard international : $89,18 \% \pm 0,22$

Rapport isotopique

$^{13}\text{C} / ^{12}\text{C} (\text{‰})$: valeur non disponible

Age ^{14}C BP : 920 ± 30

Age calibré : de 1028 à 1184 ap. J.-C.





**Centre de
Datation par le
Radiocarbone**

<http://carbon14.univ-lyon1.fr>

40 boulevard Niels Bohr
69622 Villeurbanne Cedex

T. 04 72 44 82 57
F. 04 72 43 13 17
UMR 5138

IRAMAT - CRPAA - MAISON ARCHEOLOGIE
Mlle PROVOST Marion
ESPLANADE DES ANTILLES
33607 PESSAC

Résultat d'analyse par le Radiocarbone

MESURE PAR ACCELERATEUR

Identification de l'échantillon :

38513

Nom du site : EGLISE DE BASSANNE

Commune / Pays : BASSANNE /

Niveau / Couche : PR14 - CHEVET EXTERIEUR

Nature de l'échantillon : CHARBON

Observations

sur le traitement

effectué au laboratoire : R.A.S

Résultat de l'analyse :

Code laboratoire attribué : Lyon-10404(SacA 34151)

Activité ^{14}C par rapport

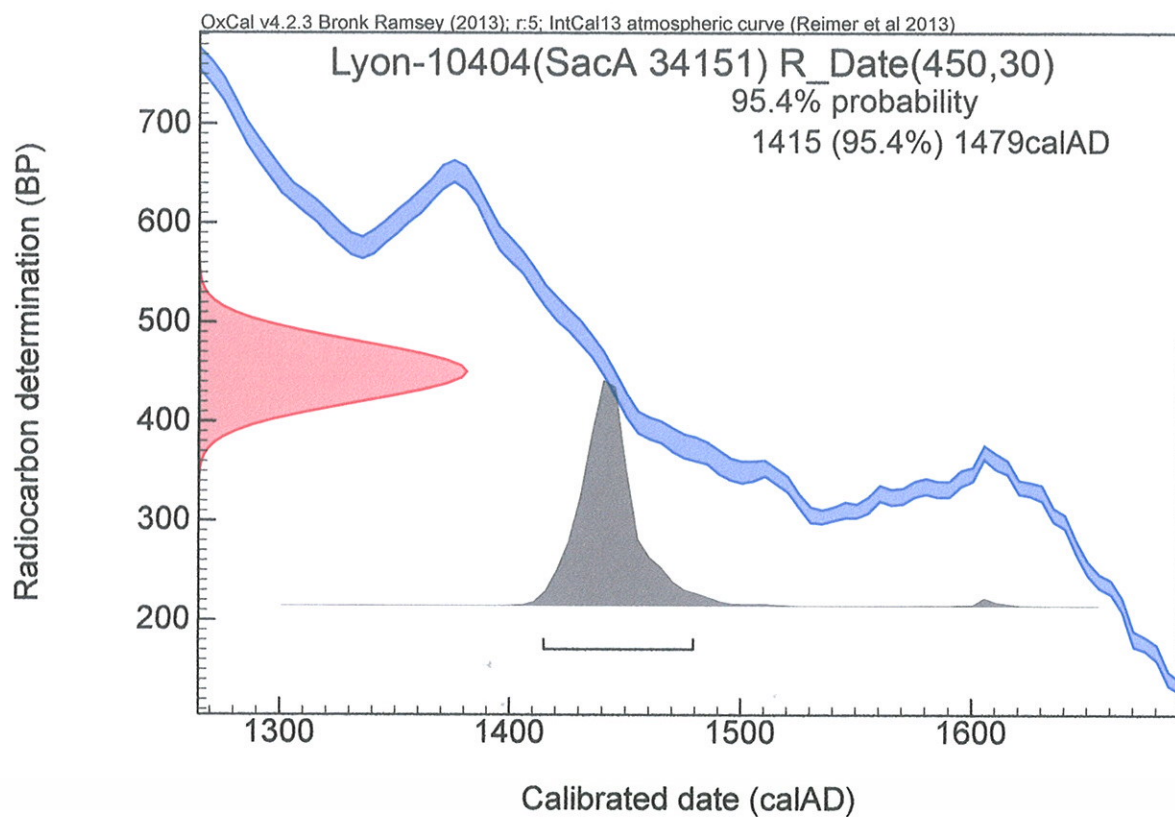
au standard international : $94,57 \% \pm 0,24$

Rapport isotopique

$^{13}\text{C} / ^{12}\text{C} (\text{‰})$: valeur non disponible

Age ^{14}C BP : 450 ± 30

Age calibré : de 1415 à 1479 ap. J.-C.





**Centre de
Datation par le
Radiocarbone**

<http://carbon14.univ-lyon1.fr>

40 boulevard Niels Bohr
69622 Villeurbanne Cedex

T. 04 72 44 82 57
F. 04 72 43 13 17
UMR 5138

IRAMAT - CRPAA - MAISON ARCHEOLOGIE
Mlle PROVOST Marion
ESPLANADE DES ANTILLES
33607 PESSAC

Résultat d'analyse par le Radiocarbone

MESURE PAR ACCELERATEUR

Identification de l'échantillon :

38509

Nom du site : EGLISE DE POUSSIGNAC ST ROMAIN

Commune / Pays : BAZAS /

Niveau / Couche : PR10 - NEF SUD EXTERIEUR

Nature de l'échantillon : CHARBON

Observations

sur le traitement

effectué au laboratoire : R.A.S

Résultat de l'analyse :

Code laboratoire attribué : Lyon-10401(SacA 34148)

Activité ^{14}C par rapport

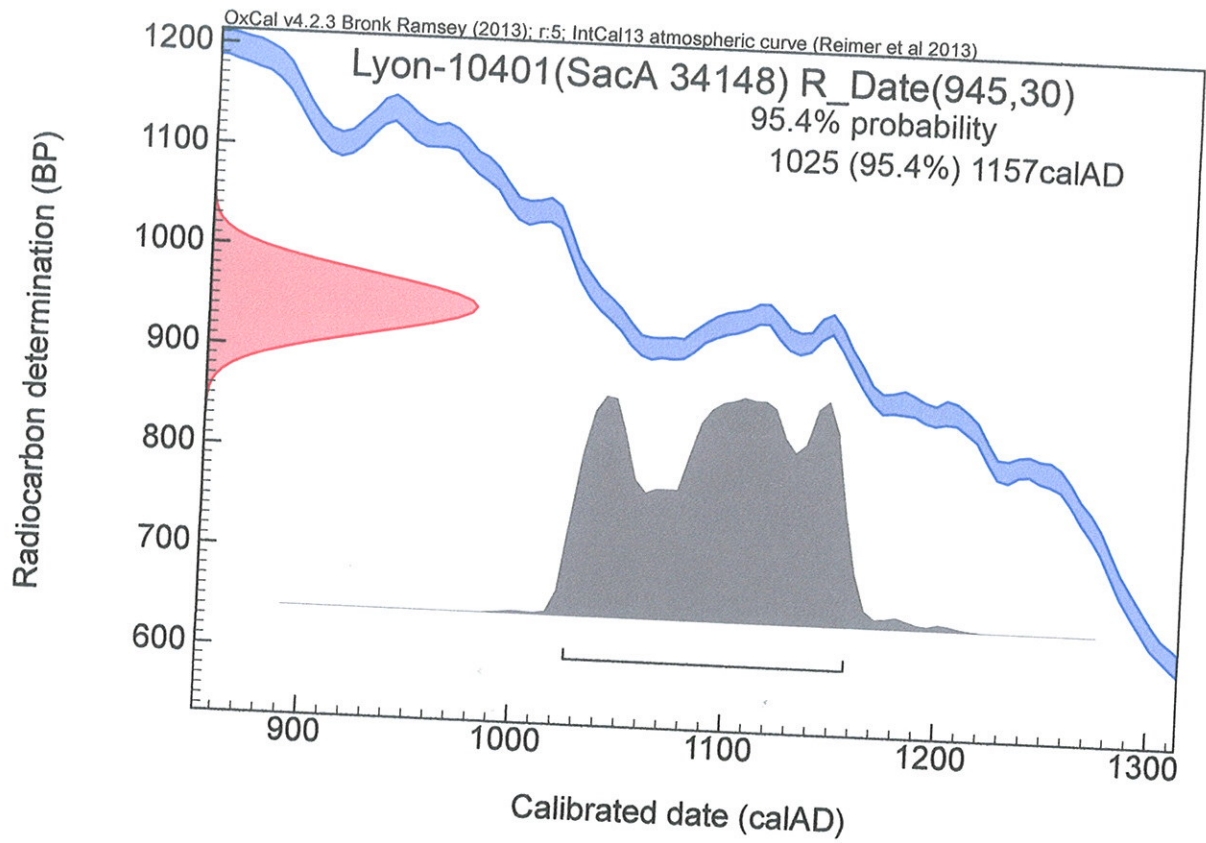
au standard international : $88,93 \pm 0,29$

Rapport isotopique

$^{13}\text{C} / ^{12}\text{C}$ (‰) : valeur non disponible

Age ^{14}C BP : 945 ± 30

Age calibré : de 1025 à 1157 ap. J.-C.





Centre de
Datation par le
Radiocarbone

<http://carbon14.univ-lyon1.fr>

40 boulevard Niels Bohr
69622 Villeurbanne Cedex

T. 04 72 44 82 57
F. 04 72 43 13 17
UMR 5138

IRAMAT - CRPAA - MAISON ARCHEOLOGIE
Mlle PROVOST Marion
ESPLANADE DES ANTILLES
33607 PESSAC

Résultat d'analyse par le Radiocarbone

MESURE PAR ACCELERATEUR

Identification de l'échantillon :

38507

Nom du site : CAZATS

Commune / Pays : CAZATS /

Niveau / Couche : PR8 - NEF SUD EXTERIEUR

Nature de l'échantillon : CHARBON

Observations

sur le traitement

effectué au laboratoire : R.A.S

Résultat de l'analyse :

Code laboratoire attribué : Lyon-10399(SacA 34146)

Activité ^{14}C par rapport

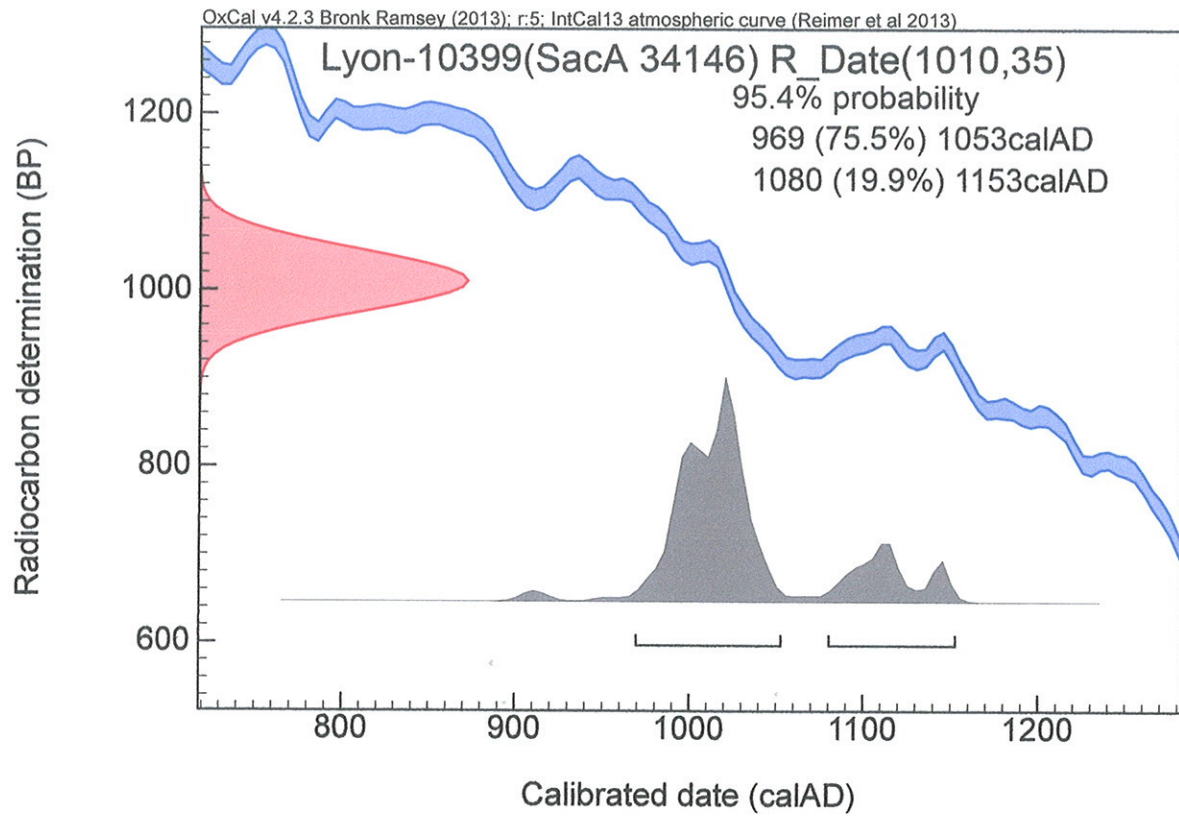
au standard international : $88,16 \% \pm 0,38$

Rapport isotopique

$^{13}\text{C} / ^{12}\text{C}$ (‰) : valeur non disponible

Age ^{14}C BP : 1010 ± 35

Age calibré : de 969 à 1153 ap. J.-C.





*Centre de
Datation par le
Radiocarbone*

<http://carbon14.univ-lyon1.fr>

40 boulevard Niels Bohr
69622 Villeurbanne Cedex

T. 04 72 44 82 57
F. 04 72 43 13 17
UMR 5138

IRAMAT - CRPAA - MAISON ARCHEOLOGIE
Mlle PROVOST Marion
ESPLANADE DES ANTILLES
33607 PESSAC

Résultat d'analyse par le Radiocarbone

MESURE PAR ACCELERATEUR

Identification de l'échantillon :

38508

Nom du site : EGLISE DE CLEYRAC

Commune / Pays : CLEYRAC /

Niveau / Couche : PR9 - NEF NORD EXTERIEUR

Nature de l'échantillon : CHARBON

Observations

sur le traitement

effectué au laboratoire : R.A.S

Résultat de l'analyse :

Code laboratoire attribué : Lyon-10400(SacA 34147)

Activité ^{14}C par rapport

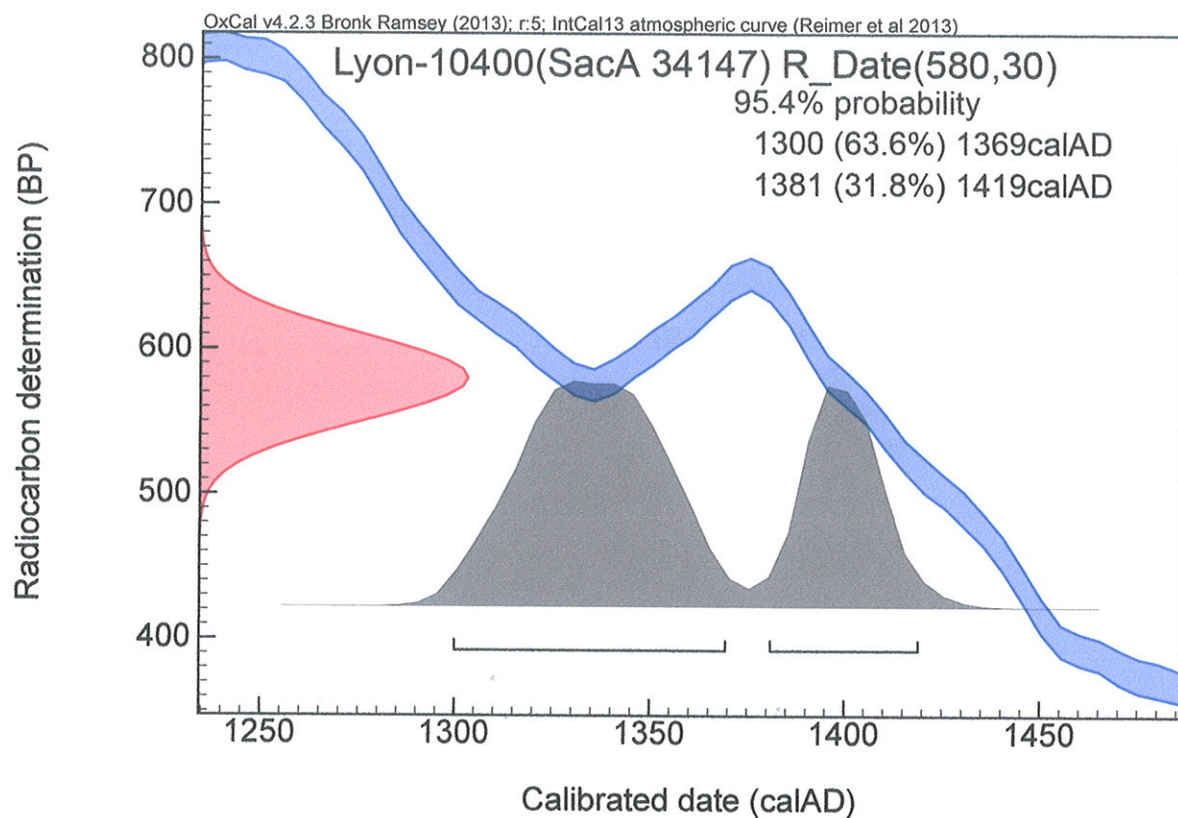
au standard international : $93,05 \% \pm 0,25$

Rapport isotopique

$^{13}\text{C} / ^{12}\text{C} (\text{‰})$: valeur non disponible

Age ^{14}C BP : 580 ± 30

Age calibré : de 1300 à 1419 ap. J.-C.





Centre de
Datation par le
Radiocarbone

<http://carbon14.univ-lyon1.fr>

40 boulevard Niels Bohr
69622 Villeurbanne Cedex

T. 04 72 44 82 57
F. 04 72 43 13 17
UMR 5138

IRAMAT - CRPAA - MAISON ARCHEOLOGIE
Mlle PROVOST Marion
ESPLANADE DES ANTILLES
33607 PESSAC

Résultat d'analyse par le Radiocarbone

MESURE PAR ACCELERATEUR

Identification de l'échantillon :

38500

Nom du site : EGLISE DE CORNEMPS

Commune / Pays : PETIT PALAIS ET CORNEMPS /

Niveau / Couche : PR1 - CHEVET EXTERIEUR

Nature de l'échantillon : CHARBON

Observations

sur le traitement

effectué au laboratoire : R.A.S

Résultat de l'analyse :

Code laboratoire attribué : Lyon-10394(SacA 34141)

Activité ^{14}C par rapport

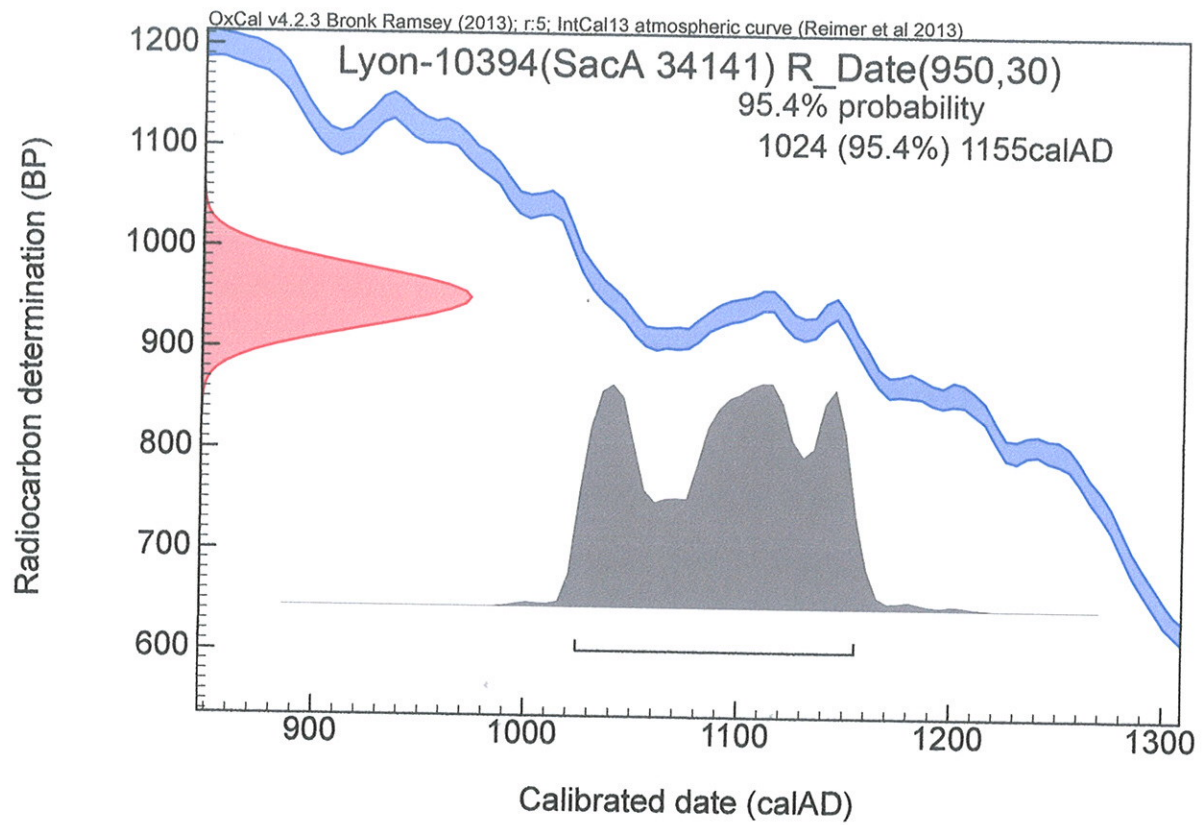
au standard international : $88,85 \% \pm 0,24$

Rapport isotopique

$^{13}\text{C} / ^{12}\text{C} (\text{‰})$: valeur non disponible

Age ^{14}C BP : 950 ± 30

Age calibré : de 1024 à 1155 ap. J.-C.





Centre de
Datation par le
Radiocarbone

<http://carbon14.univ-lyon1.fr>

40 boulevard Niels Bohr
69622 Villeurbanne Cedex

T. 04 72 44 82 57
F. 04 72 43 13 17
UMR 5138

IRAMAT - CRPAA - MAISON ARCHEOLOGIE
Mlle PROVOST Marion
ESPLANADE DES ANTILLES
33607 PESSAC

Résultat d'analyse par le Radiocarbone

MESURE PAR ACCELERATEUR

Identification de l'échantillon :

38501

Nom du site : EGLISE DE CORNEMPS

Commune / Pays : PETIT PALAIS ET CORNEMPS /

Niveau / Couche : PR2 - NEF FACE NORD EXTERIEUR

Nature de l'échantillon : CHARBON

Observations

sur le traitement

effectué au laboratoire : R.A.S

Résultat de l'analyse :

Code laboratoire attribué : Lyon-10395(SacA 34142)

Activité ^{14}C par rapport

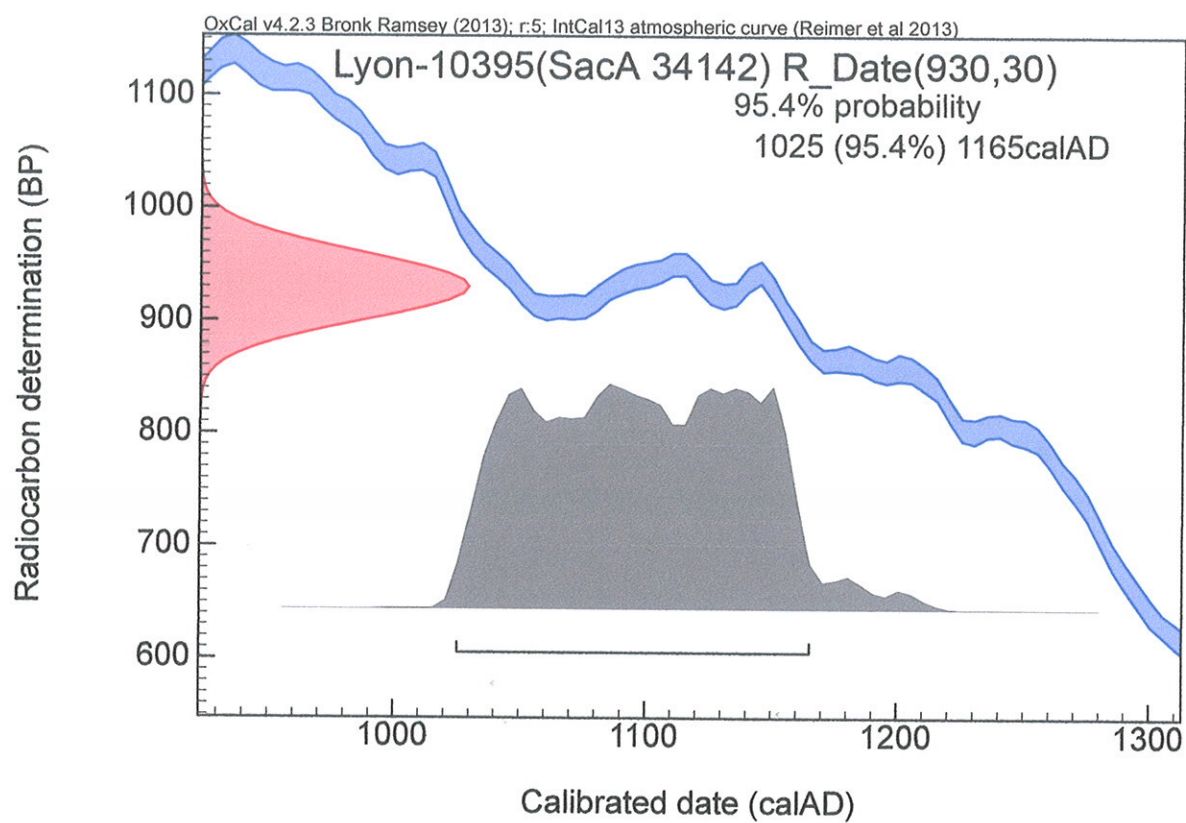
au standard international : $89,06 \% \pm 0,25$

Rapport isotopique

$^{13}\text{C} / ^{12}\text{C} (\text{‰})$: valeur non disponible

Age ^{14}C BP : 930 ± 30

Age calibré : de 1025 à 1165 ap. J.-C.





Centre de
Datation par le
Radiocarbone

<http://carbon14.univ-lyon1.fr>

40 boulevard Niels Bohr
69622 Villeurbanne Cedex

T. 04 72 44 82 57
F. 04 72 43 13 17
UMR 5138

IRAMAT - CRPAA - MAISON ARCHEOLOGIE
Mlle PROVOST Marion
ESPLANADE DES ANTILLES
33607 PESSAC

Résultat d'analyse par le Radiocarbone

MESURE PAR ACCELERATEUR

Identification de l'échantillon :

38505

Nom du site : EGLISE DE LOUBENS ST PIERRE

Commune / Pays : LOUBENS /

Niveau / Couche : PR6 - NEF NORD EXT. OCCIDENT.

Nature de l'échantillon : CHARBON

Observations

sur le traitement

effectué au laboratoire : R.A.S

Résultat de l'analyse :

Code laboratoire attribué : Lyon-10398(SacA 34145)

Activité ^{14}C par rapport

au standard international : $89,28 \% \pm 0,25$

Rapport isotopique

$^{13}\text{C} / ^{12}\text{C}$ (‰) : valeur non disponible

Age ^{14}C BP : 910 ± 30

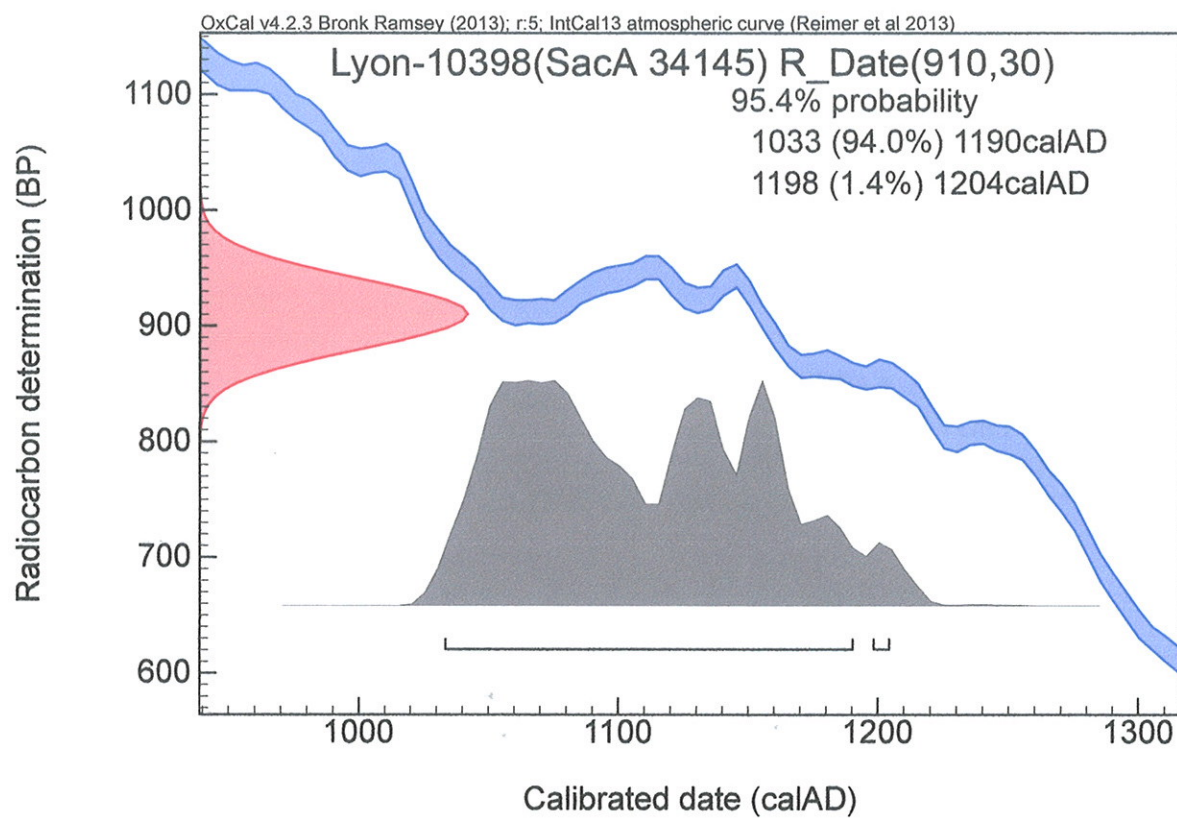
Age calibré : de 1033 à 1204 ap. J.-C.

Dates autour desquelles se situent les maximum de probabilités :
de 1033 à 1190 après J.-C.

Sous la co-tutelle



Lyon 1





**Centre de
Datation par le
Radiocarbone**

<http://carbon14.univ-lyon1.fr>

40 boulevard Niels Bohr
69622 Villeurbanne Cedex

T. 04 72 44 82 57
F. 04 72 43 13 17
UMR 5138

IRAMAT - CRPAA - MAISON ARCHEOLOGIE
Mlle PROVOST Marion
ESPLANADE DES ANTILLES
33607 PESSAC

Résultat d'analyse par le Radiocarbone

MESURE PAR ACCELERATEUR

Identification de l'échantillon :

38514

Nom du site : EGLISE DE MONPRIMBLANC

Commune / Pays : MONPRIMBLANC /

Niveau / Couche : PR15 - CHEVET EXTERIEUR

Nature de l'échantillon : CHARBON

Observations

sur le traitement

effectué au laboratoire : R.A.S

Résultat de l'analyse :

Code laboratoire attribué : Lyon-10405(SacA 34152)

Activité ^{14}C par rapport

au standard international : $89,14 \% \pm 0,24$

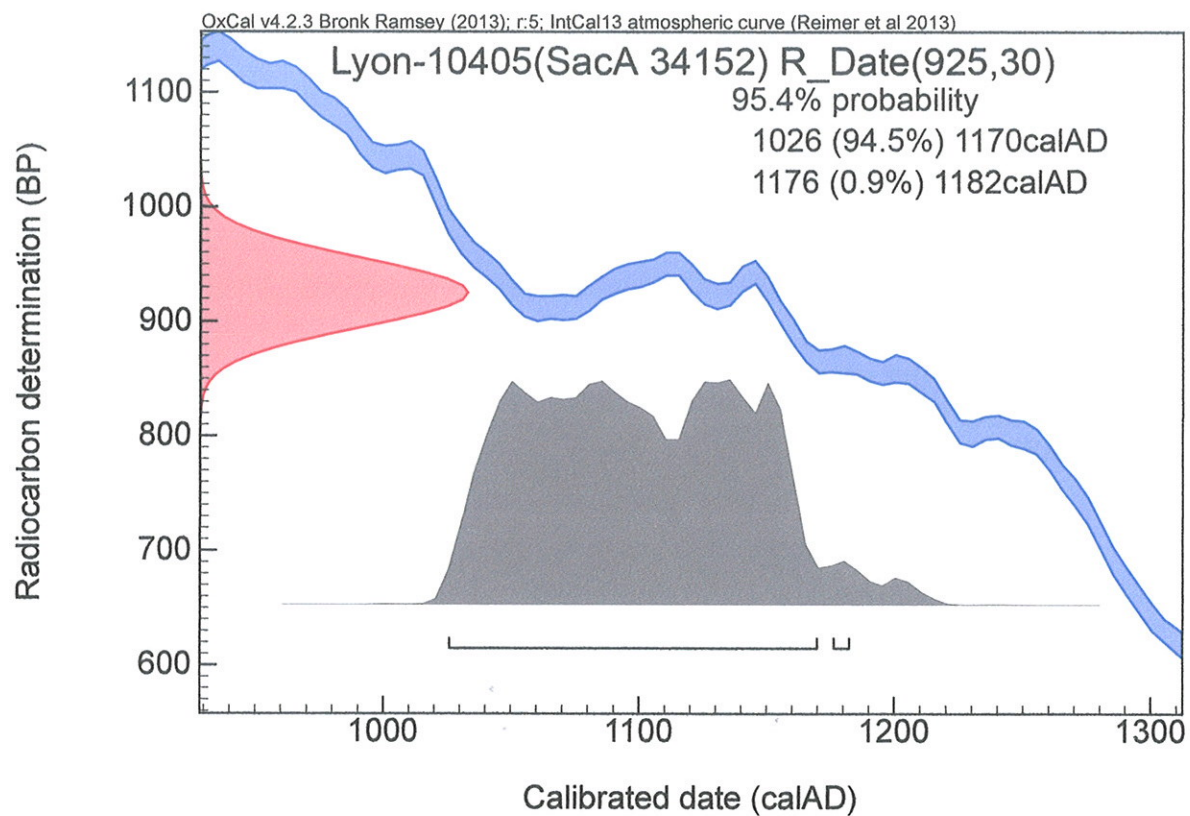
Rapport isotopique

$^{13}\text{C} / ^{12}\text{C} (\text{‰})$: valeur non disponible

Age ^{14}C BP : 925 ± 30

Age calibré : de 1026 à 1182 ap. J.-C.

Dates autour desquelles se situent les maximum de probabilités :
de 1026 à 1170 après J.-C.





Centre de
Datation par le
Radiocarbone

<http://carbon14.univ-lyon1.fr>

40 boulevard Niels Bohr
69622 Villeurbanne Cedex

T. 04 72 44 82 57
F. 04 72 43 13 17
UMR 5138

IRAMAT - CRPAA - MAISON ARCHEOLOGIE
Mlle PROVOST Marion
ESPLANADE DES ANTILLES
33607 PESSAC

Résultat d'analyse par le Radiocarbone

MESURE PAR ACCELERATEUR

Identification de l'échantillon :

38503

Nom du site : EGLISE ST MARTIN DE MONTPELIX

Commune / Pays : PONDAURAT /

Niveau / Couche : PR4 - NEF NORD EXTERIEUR

Nature de l'échantillon : CHARBON

Observations

sur le traitement

effectué au laboratoire : R.A.S

Résultat de l'analyse :

Code laboratoire attribué : Lyon-10397(SacA 34144)

Activité ^{14}C par rapport

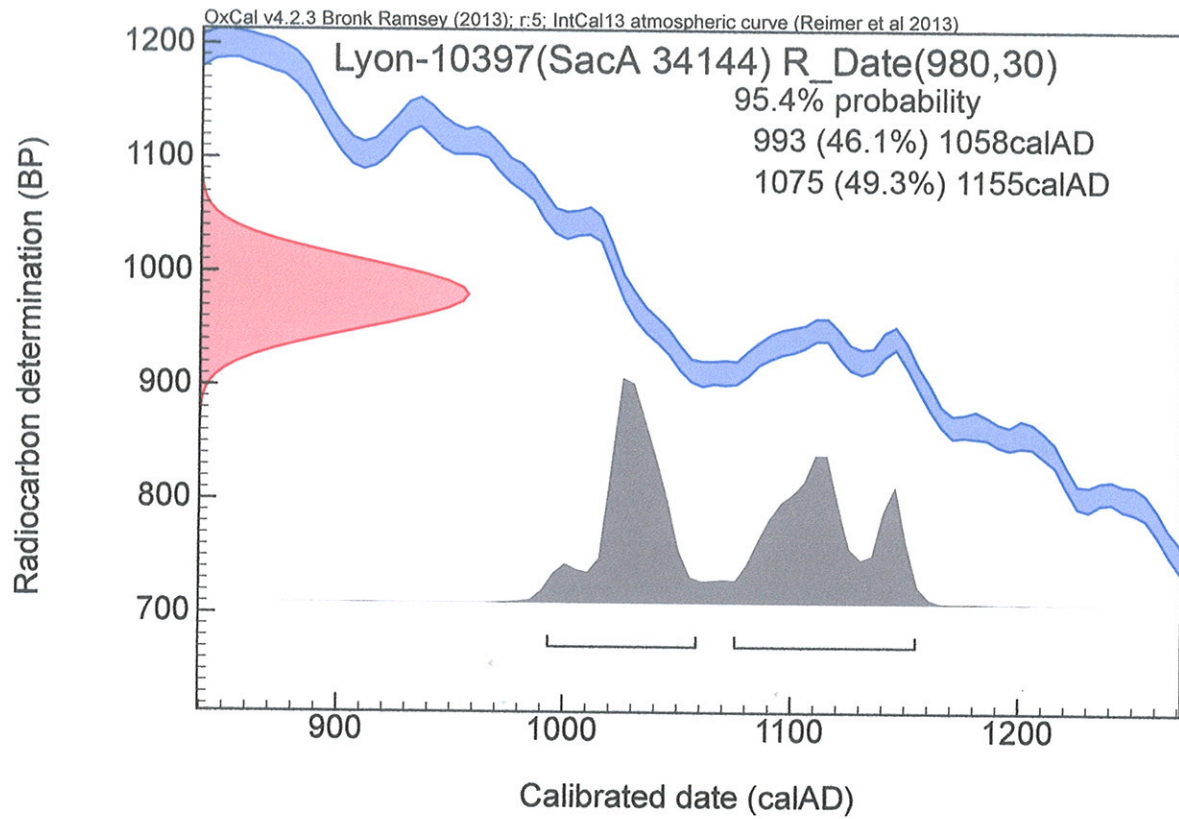
au standard international : $88,49 \% \pm 0,24$

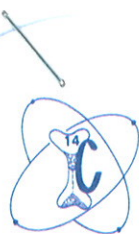
Rapport isotopique

$^{13}\text{C} / ^{12}\text{C} (\text{‰})$: valeur non disponible

Age ^{14}C BP : 980 ± 30

Age calibré : de 993 à 1155 ap. J.-C.





**Centre de
Datation par le
Radiocarbone**

<http://carbon14.univ-lyon1.fr>

40 boulevard Niels Bohr
69622 Villeurbanne Cedex

T. 04 72 44 82 57
F. 04 72 43 13 17
UMR 5138

IRAMAT - CRPAA - MAISON ARCHEOLOGIE
Mlle PROVOST Marion
ESPLANADE DES ANTILLES
33607 PESSAC

Résultat d'analyse par le Radiocarbone

MESURE PAR ACCELERATEUR

Identification de l'échantillon :

38512 Nom du site : EGLISE DE SOULIGNAC

Commune / Pays : SOULIGNAC /

Niveau / Couche : PR13 - NEF SUD EXTERIEUR

Nature de l'échantillon : CHARBON

Observations
sur le traitement
effectué au laboratoire : R.A.S

Résultat de l'analyse :

Code laboratoire attribué : Lyon-10403(SacA 34150)

Activité ^{14}C par rapport
au standard international : $82,79 \% \pm 0,24$

Rapport isotopique
 $^{13}\text{C} / ^{12}\text{C} (\text{‰})$: valeur non disponible

Age ^{14}C BP : 1515 ± 30

Age calibré : de 428 à 615 ap. J.-C.

